REVUE

DE PARIS

XXIII

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1843

TOME VINGT-TROISIÈME

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS

QUAI MALAQUAIS, 17

1843

LES

MAISONS DE FOUS.

I.

DES CAUSES DE L'ALIÉNATION.

Nous avons vu que Paris rejette continuellement de ses murs une classe immorale et dangereuse; celle-ci du moins jouit encore de l'usage de ses facultés : il existe une autre population que la ville tend à repousser au dehors, c'est celle des malheureux qui ont perdu le bien de la raison. Une loi calculée sur leurs propres intérêts les a enlevés à leur famille, à la cité, dont ils pourraient troubler l'ordre et intimider les habitans. C'est à Charenton, à Bicêtre, à la Salpétrière, et dans des établissemens particuliers connus sous le nom de maisons de santé, que le département de la Seine confine ces maladies humiliantes pour la grandeur de l'homme. Mais avant d'entrer dans l'intérieur des hospices d'aliénés, nous devons rechercher les causes qui ont précipité ces êtres raisonnables dans la folie. Leur état présent n'est en effet que le dénouement d'un état antérieur qui a eu la société pour théâtre. Les malheureux hôtes de Bicêtre ont joui

LES

MAISONS DE FOUS.

I.

DES CAUSES DE L'ALIÉNATION.

Nous avons vu que Paris rejette continuellement de ses murs une classe immorale et dangereuse; celle-ci du moins jouit encore de l'usage de ses facultés : il existe une autre population que la ville tend à repousser au dehors, c'est celle des malheureux qui ont perdu le bien de la raison. Une loi calculée sur leurs propres intérêts les a enlevés à leur famille, à la cité, dont ils pourraient troubler l'ordre et intimider les habitans. C'est à Charenton, à Bicêtre, à la Salpétrière, et dans des établissemens particuliers connus sous le nom de maisons de santé, que le département de la Seine confine ces maladies humiliantes pour la grandeur de l'homme. Mais avant d'entrer dans l'intérieur des hospices d'aliénés, nous devons rechercher les causes qui ont précipité ces êtres raisonnables dans la folie. Leur état présent n'est en effet que le dénouement d'un état antérieur qui a eu la société pour théâtre. Les malheureux hôtes de Bicêtre ont joui

haut c'est la manie, plus bas c'est la démence. Au-dessus et au-dessous des proportions ordinaires, l'être raisonnable est menacé. Quoiqu'il soit téméraire, dans l'état actuel de nos connaissances, de rapporter la folie à telle ou telle forme du crâne, nous avons remarqué à Bicêtre et à la Salpêtrière un grand nombre de têtes mal construites, étroites, déprimées, où l'intelligence devait être peu à l'aise. Ce sont, si l'on ose ainsi le dire, des têtes nouées. Quelques idées fausses, pour la plupart ridicules, règnent sur ces cerveaux pauvres d'esprit, qui, dans le commencement de leur folie, n'ont pas rencontré en eux-mêmes ni au dehors le moyen de se rectifier. Mais il s'en faut de beaucoup que l'aliénation mentale se tienne constamment dans ces régions inférieures : les plus hauts arbres sont frappés de préférence par la foudre, et les plus hautes intelligences par le délire. Quoique les événemens, les excès, les défauts de caractère, soient capables de jeter le désordre dans toutes les têtes, il est pourtant vrai de dire qu'en général la folie demeure le privilége des belles natures. L'homme n'est pas impunément grand. Rarement voit-on devenir aliénés ces esprits moyens, ces têtes sans ignominie et sans gloire, dont la vie n'est que le passage d'une ombre; au contraire, des Camoëns, des Tasse, des Cardan, des Pascal, des Jean-Jacques Rousseau, des Zimmermann, tombent de tout le poids de leur génie dans l'abîme interdit au vulgaire. Ces élus de la folie ont tous fléchi par le côté le plus élevé de leur nature : les grands édifices sont plus exposés que les masures à s'abîmer sur leurs fondemens. Le fils du fameux Pinel raconte que Napoléon, étant allé visiter l'hospice de Bicêtre, se retira sombre et préoccupé; en sortant, il appliqua contre son front l'épaisseur d'une pièce de six liards : — Voilà, dit-il, ce qui sépare le grand homme d'un fou.

Une très curieuse observation du docteur Voisin constate que l'organisation qui fait les aliénés est à peu près la même qui fait les grands scélérats et les hommes de génie. On serait tenté, au premier abord, de se récrier contre une telle assimilation qui heurte toutes nos idées; mais si l'on veut bien réfléchir que les grandes facultés ont besoin d'être excitées par de grands mobiles, et qu'elles les cherchent le plus souvent dans les passions, on se rangera peut-être à l'avis d'un de nos brillans médecins. Nous avons tous déclamé contre les vices secrets et publics de Mirabeau; mais qui nous dira si les penchans cyniques et indomptables de cette violente nature n'ont pas été pour beaucoup dans son action sur le monde? Eh bien! ces mêmes instincts fougueux, qui chez certaines intelligences et dans

certains momens de l'histoire sonnent le tocsin des grands évènemens, mènent dans d'autres circonstances données aux bagnes ou aux petites maisons. Il suffit de déranger quelques notes au cerveau d'un homme, et de modifier deux ou trois élémens aux conditions du monde extérieur sur lequel ses facultés s'exercent, pour changer le génie en aliénation mentale, la gloire en infamie et l'élévation en chute.

Selon une curieuse observation qui nous a été communiquée par les maîtres de la science, le caractère se trouble plutôt chez l'homme que l'intelligence, et le précipite plus souvent dans la folie. On doit moins s'inquiéter de voir à un enfant des facultés désordonnées, une tournure d'esprit singulière, que de lui reconnaître une humeur bizarre, une sensibilité excessive, un fonds de mélancolie sauvage. C'est le cœur qui fléchit le premier chez l'homme et surtout chez la femme. L'aliénation mentale ayant plus souvent son origine dans nos sentimens que dans nos idées, il est facile de rapporter à leurs excès les premières manifestations du délire. Au nombre des plus grands ennemis de la raison, chez l'homme, nous citerons volontiers l'orgueil : ce vieux péché originel amène trop souvent chez les successeurs d'Adam la déchéance de leur nature morale. C'est l'ancien serpent qui promet à l'homme de le faire dieu; c'est le démon qui enlève le Christ sur le pinacle du temple, et qui offre à ses convoitises tous les royaumes du monde. Cette passion si haute est bien souvent punie par l'aliénation mentale, qui est la plus basse de toutes les infirmités : l'homme tombe avec sa raison, et les plus belles facultés ne suffisent pas toujours à en soutenir la chute. La folie d'orgueil atteint de préférence ces cerveaux intelligens chez lesquels les autres affections ont toujours été silencieuses : esprits égoïstes, l'élévation est pour eux ce qu'elle est pour les hautes montagnes, une cause de froideur, de solitude et de sécheresse. Ces hommes, que saint Augustin nomme dans son beau langage des animaux de gloire, deviennent le jouet de leur folie, qui leur enlève tout le côté brillant de leur nature, et qui leur laisse comme par dérision les instincts dont le partage nous est commun avec la brute. Les dons de l'esprit et de l'éducation, de la grace chez les femmes, ne reparaissent plus que par intervalles et sur le second plan, comme de vaines décorations de théâtre qu'une main fatale a reléguées loin des regards du monde dans un endroit obscur. Pauvres êtres dont il reste, quoi! l'idée qu'on se fait d'eux, leur ombre, ils présentent

avec leur abaissement moral le contraste de leurs pensées orgueilleuses qui les suivent jusque dans le délire.

Quelques personnes vivent tellement en dehors d'elles-mêmes et sont si distraites par le mouvement du monde, qu'elles ont de la peine à reconnaître leur inclination dominante. Voici un moyen de diagnostic qui nous a toujours paru infaillible : il consiste à mettre successivement les penchans irréguliers de notre cœur, ou du moins ceux qu'on suppose tels, en présence d'évènemens ou d'images qui puissent leur faire réaction. Par exemple, les scènes de mort, d'horreur ou de dégoût passent avec raison pour comprimer, du moins momentanément, nos instincts les plus énergiques. Si pourtant un des tyrans de notre nature résiste à cette épreuve, si nous continuons à nous livrer à l'amour devant les haillons de la misère; si la nouvelle de la perte d'un procès ne modère pas chez un vieillard les excès de la prodigalité; si la mort d'un proche n'est pour cet autre qu'une occasion de faire paraître sa vanité dans les pompes et les honneurs funèbres rendus à la mémoire du défunt, nous aurons trouvé dans ces différens cas le faible de notre caractère et le défaut de la cuirasse par lequel le monde extérieur nous blesse continuellement. Toutes les passions intenses deviennent capables de déranger nos facultés. L'amour, la jalousie, qui n'en est qu'une des formes nécessaires, surtout chez la femme, la colère, sont autant de causes d'aliénation mentale. Nous attaquons chaque jour et de tous côtés notre raison par les ébranlemens que nous imprimons à notre système nerveux. A côté des excès de la passion dominante viennent se placer les chagrins et les dépits qui résultent de son contact avec le monde. Nous avons vu plus d'une femme coquette tombée dans une folie de vanité, pour n'avoir pas rencontré chez les hommes les égards et les hommages qu'elle croyait dus à sa beauté. Plus d'une de ces malheureuses se vengeait elle-même de l'injustice de la société en se croyant dans son délire la fiancée du grand-turc ou l'une des houris du paradis de Mahomet. Les livres de médecine assignent comme cause de l'aliénation mentale, si fréquente chez les femmes au temps de l'âge critique, les accidens particuliers à leur sexe. Nous voulons bien admettre cette influence toute physique, mais ne rencontre-t-on pas encore mieux le germe de cette maladie dans les circonstances morales et dans les évènemens de cœur qui changent le caractère des femmes à cette époque de la vie? Le moment de l'existence, si justement nommé l'âge du retour, est pour

les femmes coquettes, adulées, précieuses, comme une première mort. Les hommages dont on entoure encore leur personne absente, vains simulacres de ce qui n'est plus, les glace par un air de froideur et de contrainte. Il en est de ces complimens factices, de ces honneurs tardifs et vains rendus à leur beauté expirante, comme de ces images pompeuses qui vantent la gloire d'un homme autour de son cercueil. Malgré tout l'art que mettent des femmes trompeuses à elles-mêmes pour se dissimuler leur déclin, la triste vérité perce toujours, et le prisme se brise avec les derniers rayons de leurs beaux jours. Quel chagrin alors! Comme on veut de mal à ces faibles yeux qui ne savent plus entraîner tous les cœurs à leur suite! On passe à se regretter soi-même dans la solitude le temps qu'on mettait autrefois à désespérer les autres. Nous le demandons : comment de telles femmes, lorsque le monde entier change pour elles, ne se sentiraient-elles pas ébranlées! Si surtout à ce regret des charmes fragiles qui les quittent au milieu de la vie se joignent le remords des devoirs oubliés, l'absence des liens de famille, la privation de l'exercice des facultés morales, oh! alors la position devient affreuse. Une femme a quarante-deux ans : égoïste, frivole, inconstante, elle est arrivée à cet âge, bercée par le mouvement flatteur d'une adoration qui se retire. Pour la première fois elle s'aperçoit qu'elle est seule : cette femme n'a jamais eu d'enfans, ou elle les a écartés après leur naissance, confiés à des mains étrangères; son mari ne compte pas; ses amans, qu'elle n'aimait pas, s'en vont ou languissent. Elle est forcée alors de s'avouer que ce n'était pas elle qu'on courtisait, mais ces fleurs délicates dont les premières gelées blanches de l'automne ont enlevé la fraîcheur. Une telle femme tend les mains autour d'elle toute surprise par l'âge, comme par l'arrivée des grandes eaux, et ne sachant où se prendre, ne tâtant tout à l'entour que le vide, elle retombe sur elle-même avec une angoisse et un abattement qu'on ne peut dire. La mélancolie s'empare du peu de raison qui lui reste, et ses facultés s'altèrent avec les traits de son visage. Le docteur Falret a bien voulu nous communiquer les résultats d'une vaste statistique dont les élémens lui ont été fournis par les cartons de la préfecture de police : il ressort de ce travail que les maladies mentales se développent en masse chez les femmes de quarante à quarante-neuf ans, et de trente à trente-neuf ans chez les hommes. Cette dernière circonstance s'explique par la violence et l'activité des passions chez l'homme à cet âge de la vie, surtout de celles qui doi-

vent fixer ses destinées et lui conquérir ce qu'on nomme dans le monde une position.

Le caractère, selon qu'il est triste ou gai, imprime quelquefois par ses écarts certaines monomanies au cerveau. L'excès de la circonspection dégénère en une mélancolie ombrageuse, dont les maisons de fous nous ont présenté de curieux exemples chez des individus qui jouissaient encore de quelques facultés intactes. Pour peu que les circonstances, les ennemis, les malheurs, prêtent à ces esprits alarmés la matière de chagrins et d'appréhensions plus ou moins chimériques, on les voit se créer à plaisir le tourment d'une inquiétude sans fin. De tels êtres ne sont à l'aise que dans la défiance. Les doctrines du siècle et les institutions de la société marquent sur ce genre de folie comme sur tous les autres un sceau particulier qui en change la forme sans en changer le fond. Autrefois, ces cerveaux timorés vivaient sous la terreur des astres et des démons, sortes d'ennemis fantastiques dont ils croyaient sentir tout autour d'eux la maligne influence. Depuis que les croyances superstitieuses se sont affaiblies, la police a pris, dans les sociétés modernes, comme moyen coërcitif, la place qu'occupait autrefois la menace de l'enfer. Ce nouveau pouvoir occulte, cette action secrète et mystérieuse a exercé dans ces derniers temps sur les esprits intimidés ou soupçonneux la même pression sombre que les comètes, les étoiles, la lune, faisaient sentir aux imaginations frappées du moyen-âge; des individus en assez grand nombre se croient possédés maintenant par le démon de la police, comme alors par le démon de la magie. C'est la même maladie sous l'influence d'autres mobiles extérieurs. Lorsque les persécutions des agens de l'autorité fournissent à ces alarmes d'un cerveau tremblant quelques caractères de vraisemblance, le mal se développe avec excès; circonvenu par cette force cachée dont il croit reconnaître partout la trace, le monomane ne goûte plus aucun repos et abandonne à peine ses yeux au sommeil. La solitude dans laquelle il se réfugie pour éviter les poursuites et la surveillance, loin de calmer ses craintes, les augmente encore par le silence des objets qui l'entourent. La nature elle-même ne le rassure pas; les oiseaux sont à ses yeux autant d'espions ailés qui vont raconter à l'autorité, par leur ramage, les pensées les plus intimes de son cœur; les étoiles du ciel sont les mille yeux d'argus qui guettent toutes ses actions; il voit l'ombre de la police et de ses mouvemens jusque dans les images flottantes des arbres qui se balancent sur les lisières de sa maison.

D'inquiétude en inquiétude, son esprit malade tombe dans un état difficile à guérir. De 1827 à 1828, on vit à Paris, dans les maisons de santé, un grand nombre de monomanes qui s'imaginaient être en butte aux persécutions des jésuites. On se souvient qu'à cette époque les révérends pères de la compagnie de Jésus passaient pour tenir entre leurs mains les fils les plus déliés de la police secrète. Nous pourrions citer encore un grand chimiste chez lequel la défiance exagérée des espions de police a fini par gagner toutes les idées, au point de lui faire voir dans le monde microscopique une foule de petits êtres persécuteurs, sournois, acharnés, qui conspirent en secret et invisiblement contre la santé de l'homme. Jean-Jacques Rousseau est là pour nous apprendre que le plus beau génie n'échappe pas toujours à ce travers maladif qui grossit sans cesse autour de soi les persécutions, les haines, les poursuites, et qui se fait ainsi chez l'homme le bourreau de sa propre existence. La sensibilité d'une ame délicate, mais aigrie par des malheurs, et trop souvent par l'injustice de ses semblables, est, avec un caractère naturellement bizarre, la cause la plus ordinaire de cette folie, qui tantôt respecte les autres facultés de l'individu, et qui tantôt les trouble toutes. Cette disposition naturelle nous a paru également grandir chez les hommes et les femmes dont l'esprit avait été de bonne heure alarmé par l'humeur inquisitoriale de leurs parens.

Quelquefois la folie est la suite d'un sentiment contrarié ou d'une affreuse vocation dont les circonstances ont suspendu le cours. Un aliéné entra, il y a quelque temps, à l'hôpital de Marseille, prévenu de monomanie religieuse. Cet homme se conduisit avec convenance, et gagna tout le monde par ses manières. On crut reconnaître en lui une ame délicate, timide et tellement sensible, qu'on lui épargnait les moindres reproches. Cependant les entretiens de ce malade devenaient de jour en jour plus obscurs; une sourde agitation se révélait par des soupirs; ses discours ambigus se perdaient dans des raisonnemens où l'on distinguait quelque chose de singulièrement triste. Rien n'annonçait que l'exaltation religieuse fût la cause de sa folie. Les sentimens de son cœur oppressé, l'état inquiet de son esprit qui semblait toujours menacé par un danger imminent, auraient plutôt fait présumer l'existence d'un secret que ce malheureux s'obstinait à taire. Comme on ignorait les précédens de sa vie, on ne put rien comprendre à la nature de cette maladie mentale, que semblait voiler un épais nuage. Étant sorti de l'hôpital, cet aliéné, toujours poursuivi par une sombre terreur, se coupa l'artère du

bras droit et mourut. On apprit seulement alors que cet homme avait été bourreau. Le regret de se voir dépouiller de sa charge après les évènemens de la révolution, bien plus que l'horreur de ses cruels services, paraît avoir contribué à jeter dans son cœur cette mélancolie sombre, et à armer contre lui-même ce bras dont il fut la dernière victime. Le remords est aussi, dans certains cas, une cause de folie. Nous avons vu à la Salpêtrière une mère qui est devenue aliénée pour avoir vendu son enfant nouveau-né à une famille riche; le regret, la honte de cette action coupable, l'horreur tardive d'un tel marché, motivé sans doute par une extrême misère, et sur lequel il ne lui était plus possible de revenir, tout contribua à lui enfoncer dans le cœur une de ces épines dont on ne guérit pas.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des causes dont l'action se développe dans l'intérieur de l'homme; il en existe d'étrangères à notre nature ou du moins qui concourent avec elle au dehors pour produire la folie. Au premier rang de ces causes extérieures nous placerons les gouvernemens, les institutions civiles ou religieuses, les évènemens politiques. L'état de cette masse flottante qui compose chez tous les peuples et à tous les âges de l'histoire le fond des nations anciennes ou modernes, est la médiocrité : simple matière à l'ambition de quelques hommes, elle prend la forme des lois et des constitutions qui pèsent sur elle; sans impulsion forte, sans énergie interne qui réagisse sur les influences du dehors, sans volonté ferme qui lui dessine un caractère, elle ploie et s'accommode à ce qui est. Émue quand les agitations extérieures la troublent, elle retombe, comme les eaux de la mer, dans son sommeil et son impassibilité quand le souffle des évènemens créés par le génie de quelques hommes a cessé de gronder sur elle. On comprend dès-lors quelle importance s'attache pour la majorité à l'action de ces causes secondaires. Parmi les gouvernemens, il paraît que la forme absolue, celle qui comprime la liberté de l'homme, le mouvement de sa nature, l'expression de ses pensées, est également celle qui donne le moins de développement à la folie. Au contraire, dans les républiques et les gouvernemens représentatifs, où toutes les intelligences sont en travail, toutes les forces en concurrence, toutes les ambitions déchaînées, où le droit d'écrire implique celui de raisonner et de déraisonner, où enfin la masse a plus de lumières et aspire à s'éclairer sans cesse davantage, l'intelligence est plus exposée à ces accidens inflammatoires qu'on pourrait nommer les coups de soleil de la civilisation. Il en est de même des religions : dans celles où le dogme est défini par une au-

torité infaillible, où la limite de nos connaissances est nettement et irrévocablement posée, où les esprits sont en quelque sorte défendus contre eux-mêmes par le commandement de la foi, les maladies mentales sont rares et ne présentent pas un très notable caractère de gravité. Les pays catholiques, où l'intelligence individuelle rencontre à chaque instant dans les décisions de l'église un point d'arrêt, nourrissent moitié moins de fous que les contrées protestantes. D'un autre côté, dans les époques et les nations où les croyances s'affaiblissent, où le crépuscule du doute succède brusquement à la clarté de la foi et de la tradition, il se fait au fond de la conscience un tressaillement d'angoisses qui l'entraîne fréquemment à une mélancolie inéluctable. Nous sommes à un de ces momens critiques pour la raison; on dirait que plus l'intelligence s'élève et plus elle s'approche du désordre de ses facultés. Chez les uns le tourment du doute, chez d'autres la vue du néant éternel, chez d'autres encore l'attente inquiète d'un nouveau dogme qui doit surgir ont, dans ces derniers temps, amené des catastrophes nombreuses au cerveau. Selon nous, ce n'est pas une raison de craindre, ni de maudire le progrès : aimons la liberté avec ses périls, aimons l'intelligence au prix même de la folie! Les évènemens orageux et les commotions politiques contribuent également à ébranler l'état de raison. La révolution de 89, celle de 1830 ont produit un plus grand nombre d'aliénés dans les années qui les ont suivies. Il est néanmoins remarquable que le chiffre des suicides et des fous demeura au-dessous de la moyenne ordinaire depuis la fin de 93 à celle de 94; soit que, comme nous le faisait observer très judicieusement le docteur Falret, le sentiment de la conservation ait été surexcité chez les individus par les menaces de mort de toute part visibles, soit que la terreur impose à la raison la nécessité de se surveiller elle-même. Mais la folie comprimée reprit ses droits et éclata avec fureur après la chute de Robespierre. « Je pourrais, disait le docteur Esquirol, donner l'histoire de notre révolution, depuis la prise de la Bastille jusqu'à la dernière apparition de Bonaparte, par l'histoire de quelques aliénés dont la folie se rattache aux évènemens qui ont signalé cette période de malheurs politiques et de gloire. » La mélancolie ombrageuse devint très fréquente quelque temps après la promulgation de la loi des suspects. C'est surtout dans le caractère des maladies mentales, à cette grande époque, qu'il est curieux de reconnaître l'impuissance de la menace comme moyen régulier de gouvernement. La crainte est sans doute d'un effet passager vis-à-vis des ames faibles et pusillanimes, mais ce

serait une erreur que de compter sur l'action de ce fouet moral pour développer des sentimens dignes de l'homme : la peur de la guillotine, dont l'idée fixe succède chez les aliénés de la révolution à celle de l'enfer, annonce que les choses n'avaient pas encore beaucoup changé. C'était la même politique avec le prêtre de moins et le bourreau de plus. En 1830, on reçut dans les maisons de santé et les hospices un grand nombre de fous qui avaient des projets de constitutions au service de tous les peuples de la terre. L'année où l'on ramena à Paris le cercueil de Napoléon, le docteur Voisin constata à Bicêtre l'entrée de treize à quatorze empereurs. Il faut se souvenir des circonstances de cette cérémonie : c'était moins un convoi qu'une marche triomphale, un retour; le peuple, qui se figure malaisément que les grands hommes puissent mourir, salua le passage du cortége par ce cri unanime : vive l'empereur! Cette présence de Napoléon parmi nous, les images, les signes extérieurs dont on entoura sa mémoire et qui semblaient pour ainsi dire multiplier sa figure, tout contribua à créer dans cet évènement une cause particulière d'aliénation mentale. Sans doute des idées de grandeur et d'ambition prédisposaient déjà ces treize ou quatorze individus au rôle que la circonstance leur inspira; mais toujours est-il que les faits extérieurs impriment leur caractère à la folie, et que les souvenirs d'un homme, rajeunis par les honneurs qu'on lui rend après sa mort, tendent à le faire revivre dans les têtes faibles ou exaltées. On a remarqué depuis long-temps que les aliénés dont la folie consiste à se croire Jésus-Christ tombent dans cette illusion à l'époque de la semaine sainte, surtout en Italie et en Espagne, où une liturgie toute dramatique retrace d'une manière animée l'histoire et le dénouement de la passion.

Il existe une autre influence considérable, c'est celle des lectures. Un homme, appartenant à la classe ouvrière, trouve dans son atelier des livres ascétiques qu'y avait laissés un autre ouvrier allemand; c'étaient des ouvrages de Kant et de Swedenborg. Il en prend connaissance, il s'y attache, et bientôt cette lecture met le comble au désordre de ses facultés intellectuelles. Il rêve qu'il n'a point de corps, qu'il ne reste de son existence qu'un souffle subtil, et que tout son être se balance dans les airs. Dès-lors le monde lui échappe, le sommeil le fuit, et une vie nouvelle commence. Il ne parle pas, se contente d'imprimer un léger mouvement à ses lèvres sans produire le moindre son, car il regarde la parole comme inutile entre les intelligences qui peuplent les régions éthérées et au milieu desquelles il habite. En cet état, il refuse les alimens (un esprit ne

doit pas manger), et succombe douze jours après son entrée dans la maison des fous de Marseille. Le désordre des lectures est particulièrement à craindre dans la classe avide, curieuse, mais peu instruite, qui dévore des volumes sans en digérer le sens. Un homme vient d'entrer à Bicêtre : il se croit élu de Dieu pour exterminer les habitans de la terre; il marche devant la face et sous les yeux du Seigneur, qui a étendu sa main pour le convertir et le retirer du sentier mauvais. Ces idées mystiques lui sont venues de la Bible. C'est surtout chez les femmes que l'influence des lectures se fait remarquer. Le docteur Voisin, qui a étudié les causes de la folie avec un esprit très judicieux, nous racontait avoir rencontré dans ces derniers temps un grand nombre de femmes aliénées sur l'esprit desquelles l'empreinte des romans de George Sand était visible : ces folles incomprises, indépendantes, orgueilleuses, en lutte contre leur sexe, portaient dans le désordre de leurs sentimens la trace pervertie et faussée des ouvrages qu'elles avaient lus sans les comprendre. Nous aurons occasion de revenir sur cette source de maladies mentales, dont le mouvement de la littérature et de la société tend à accroître de jour en jour l'importance. Dans certaines manies partielles, cette influence se montre sous des traits qu'il est facile de rapporter à leur modèle. Comment ne pas reconnaître le caractère des poésies classiques du dernier siècle, et probablement la lecture récente du *Temple de Gnide*, dans cette peinture que le vertueux Pinel nous fait d'un aliéné érotique : « La solitude exalte son imagination fougueuse; il peint avec feu le plaisir qu'il a goûté avec les beautés célestes (des courtisanes); il s'extasie en parlant de leurs graces et de leurs vertus; *il veut se faire construire un temple à l'Amour, et se croit lui-même élevé au rang des dieux*. Ce furent les préludes d'une fureur violente avec délire. » Un autre individu tombe amoureux de la femme de son ami, qui n'était pourtant ni jeune, ni belle; s'abusant sur les sentimens que celle-ci lui témoigne, il s'en croit tendrement payé de retour. Dans ces dispositions, il lit la *Phèdre* de Racine. Aussitôt notre malheureux de se reconnaître dans cette peinture délicate des passions et de distribuer les rôles. Hippolyte, se dit-il, c'est moi; mon ami est Thésée, et sa femme doit être Phèdre. Cependant sa conscience hésite; elle lui suggère le projet héroïque d'aller se jeter aux pieds de son ami et de lui avouer ce qui se passait dans son cœur. Notre vertueux Hippolyte va donc trouver le mari de sa maîtresse, et, y mettant tout le pathétique que pouvait comporter la situation : « Thésée, s'écrie-t-il, le crime n'est

pas encore consommé; votre femme n'est pas encore coupable; jusqu'ici, j'ai résisté à ses prières, à ses larmes (Phèdre s'agite et proteste contre une telle interprétation de ses sentimens); mais je ne suis plus maître de moi-même, et, si vous ne m'éloignez de sa présence, il faudra que je succombe. » Le mari étonné, comme vous pensez bien, chassa Hippolyte. Moins infortuné que son modèle, le héros de notre histoire ne fut pas dévoré en chemin par un monstre sauvage, et guérit heureusement de son délire au bout de quelques mois.

L'influence des arts, des spectacles, des conversations, des cours publics, des sermons, est souvent manifeste dans les différens cas d'aliénation mentale. Nous avons vu chez le docteur Blanche, à Montmartre, une femme démonomane, qui est tombée dans cet état en revenant de l'église, à la suite d'un discours sur l'enfer, où la puissance du diable avait sans doute été présentée sous des couleurs sombres et alarmantes. Un jeune homme que nous avons connu s'était mis à suivre avec une ardeur désordonnée tous les cours du Collége de France et de la Sorbonne. Sa tête devint bientôt un fouillis de science, une tour de Babel où régnait la confusion de toutes les langues et de toutes les idées. A force de s'occuper de synthétisme, comme c'était alors la mode, il arriva à résumer si bien toutes choses, qu'il voyait le monde dans un grain de raisin. Le globe terrestre était devenu dans sa pensée une véritable tête, sur laquelle il cherchait les organes inventés par Gall. Le dénouement de tout cela fut une bonne folie de quelques mois, au bout de laquelle il recouvra la raison. Le docteur Falret donne maintenant ses soins, dans l'établissement de Vanvres, à une femme du monde, fort instruite, chez laquelle le désir immodéré de connaître a dégénéré en une véritable affection mentale. Atteinte du mal d'Ève, elle voudrait, dans ses questions sans fin, cueillir toutes les pommes de l'arbre de la science. Nous avons rencontré ailleurs deux individus très distingués que le malaise d'être hommes, c'est-à-dire ignorans de beaucoup de choses, avait fait tomber dans un état voisin du désespoir. Nous pourrions citer bien d'autres exemples de cas où la folie était le châtiment de l'intelligence, le supplice moral par lequel l'être raisonnable était puni d'avoir voulu porter son orgueil et sa curiosité trop haut; mais nous croyons que mieux vaut redescendre à des faits plus ordinaires, produits par des causes plus communes. L'action de la musique est très grande sur certaines natures. On raconte dans les livres de médecine l'histoire d'une femme qui a

ressenti, à trois époques éloignées les unes des autres, de violentes commotions dans le système nerveux, suivies d'un délire avec penchant au suicide, pour avoir entendu réciter deux ou trois airs de l'opéra de *Nina*. Une autre femme éprouvait le besoin de se tuer lorsque le bruit de l'harmonie se faisait entendre à ses oreilles. C'est surtout dans les manies érotiques que les bals, les spectacles, la musique, la vue des tableaux et des statues où la volupté se montre sous des traits irritans, exercent une influence très vive, qui s'imprime à toutes les images du délire. Il y a une vingtaine d'années, une jeune fille nymphomane se crut tout à coup convertie en statue et implorait de tous les hommes la faveur d'être animée. Elle avait visité quelques jours auparavant, à l'exposition des tableaux, *la Galatée* de Girodet.

Au nombre des agens extérieurs qui peuvent exciter ou réprimer la folie, tout le monde s'accorde à placer l'éducation. Nous devons encore cette précieuse observation au docteur Voisin, que les enfans élevés par leurs parens avec un excès de condescendance ou un excès de sévérité sont plus préparés que d'autres à l'invasion des maladies mentales. Le trop ou trop peu d'instruction est également à craindre : ces têtes mises à l'ombre, pour lesquelles la société n'a fait naître aucune espèce de développement, ces enfans précoces dont les facultés hâtives ont été forcées outre mesure, vivent sous la même menace et les mêmes influences pernicieuses. En effet, les organisations d'élite, pour lesquelles la science fait pour ainsi dire les avances, regarderaient comme un trop grand effort de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à elles : de pareils adolescens s'abandonnent à l'étude avec la fureur qui vient de l'émulation, et trop souvent ils usent leur cerveau avant l'âge par l'attrait même qu'ils trouvent à l'exercer. On rencontre, au contraire, chez des individus de la classe pauvre et ignorante, des défauts d'intelligence dont la nature n'est pas coupable. Il en est de certaines facultés comme de ces boutons de dahlias qui se montrent à cette heure dans nos jardins : ils ont en eux-mêmes tout ce qu'il faut pour éclore, mais la froide haleine des vents d'automne, le peu de soleil, les gelées blanches, mille autres circonstances défavorables, les condamnent à languir et à se dessécher sans avoir fleuri. Ainsi des dahlias, ainsi des hommes. L'excès dans l'exercice du sentiment religieux chez les jeunes gens, son abus, sa prédominance forcée, sont souvent la cause de grands désastres. Un établissement de jeunes séminaristes ayant été remis entre les mains d'un prêtre entraînant,

mystique, exalté, on ne tarda pas à voir se déclarer, il y a quelques années, des extases et autres phénomènes nerveux, accompagnés de délire. A force de porter eux-mêmes le fer et le feu de la mortification sur les instincts de la nature, ces pauvres clercs fanatisés en étaient venus à ravager l'œuvre de Dieu. Le sentiment religieux, enrichi de l'appauvrissement de toutes les autres facultés, se fait bientôt, dans ce cas-là, unique et dominant; l'homme n'est plus, de la sorte, qu'une machine à oraisons, une prière automatique, dont le mouvement s'élève sans cesse en dehors du monde. Heureux alors quand l'abrutissement s'empare de tels individus et quand la manie n'éclate pas en accens tempêtueux. L'homme immolant ainsi lui-même l'enfant de son cerveau, c'est Abraham égorgeant son propre fils. Un pareil sacrifice est impie, et un ange devrait descendre du ciel pour l'interdire au nom du Créateur.

Les sectes, les idées nouvelles, ont été à toutes les époques le foyer de plusieurs maladies mentales. Dans ces dernières années où les doctrines saint-simoniennes, fouriéristes et humanitaires ont vivement ému les intelligences, le nombre des aliénés qui se croyaient des révélateurs a été considérable, surtout dans les maisons de santé où l'on reçoit des malades de la classe instruite. Le mouvement industriel qui a succédé aux religions se traduit déjà dans l'aliénation mentale par l'existence de fous qui veulent agiter des millions. On a également reconnu que l'état des mœurs avait une influence sur l'élévation ou sur l'abaissement de la folie. Là où les notions du devoir et de la morale s'obscurcissent, la raison court le péril d'être comprise dans le naufrage qui menace toutes les idées. Les liens de cœur et de famille sont autant d'attaches qui maintiennent l'intelligence et qui la fixent au bon sens : de nombreux calculs prouvent qu'il y a plus d'hommes célibataires fous que d'hommes mariés. Parmi les femmes, l'adultère est fréquemment la cause de troubles et de peines secrètes qui entraînent le caractère à la mélancolie : une femme choisit un amant pour se délivrer de son mari, mais elle reconnaît bientôt qu'elle s'est donné deux maîtres au lieu d'un. L'inquiétude que sa conduite ne soit découverte, les sujets de jalousie que l'infidélité de son amant renouvelle sans cesse, les remords dont la présence de son mari abreuve sa conscience, le désordre que cette vie dissipée introduit dans sa maison, tout se presse, tout s'entend pour bouleverser dans le délire des facultés déjà minées par la passion et par les angoisses du cœur. On ne saurait trop l'affirmer : la rectitude mentale est solidaire du juste et de l'honnête;

tout ce qui tend à relâcher les mœurs tend à délier la raison, et comme un vaisseau détaché de son ancre, celle-ci va se briser contre les écueils. Le docteur Falret a constaté dans dix-sept cantons de la Suisse, où l'état des mœurs était fort compromis, la fréquence de la mélancolie érotique. Le même médecin distingué nous a assuré que les filles publiques de Paris figuraient pour un vingtième dans la population flottante de la Salpêtrière. M. Esquirol avait noté, avant lui, que, de 1811 à 1815, il était entré dans le même hospice cent cinq prostituées, ce qui donne une moyenne de vingt-une par année. Au nombre des causes qui se rapportent aux malades admis dans l'hospice de Bicêtre, depuis 1834 jusqu'en 1842 inclusivement, nous avons vérifié que l'inconduite et le libertinage entraient pour le chiffre de soixante-sept. Il existe donc encore ici une véritable influence sur les maladies de l'ame.

Les professions ne sont pas non plus indifférentes à la santé ou au dérangement de notre esprit : le docteur Voisin regarde comme prédisposantes à l'aliénation mentale celles qui maintiennent presque constamment en exercice les facultés de l'intelligence. Les littérateurs, les artistes, les savans, sont placés en première ligne sous le feu de la bataille. Ce délicat observateur ajoute cependant que le travail du cerveau est moins chez eux la cause fréquente de l'aliénation mentale, que cette irritabilité d'amour-propre et cette émulation chatouilleuse qui troublent trop souvent leur caractère. Après les professions libérales, viennent celles qui enlacent l'esprit dans les hasards de spéculations lointaines. Le jeu du commerce, comme on peut l'appeler dans notre temps, amène des hausses et des baisses subites qui entraînent trop souvent le naufrage de la raison avec celui de la fortune. L'inquiétude que notre régime de concurrence sème dans le cœur des négocians, et qui se montre plus poignante que jamais à l'époque solennelle des échéances, entretient toutes leurs facultés dans une tourmente continuelle qui les épuise par l'agitation. Sur cent soixante-quatre malades reçus dans son établissement, M. Esquirol a noté cinquante négocians. L'état militaire est également en possession d'alimenter les maisons et les hospices d'aliénés : on peut expliquer cette influence par la vie que les hommes d'armes mènent dans nos garnisons, vie errante, désœuvrée, étrangère au sein de la société, par l'abandon de ces célibataires qui n'ont guère le temps de contracter dans les lieux de passage aucun attachement sérieux, par le mouvement de cette discipline si agitée et si vaine, par ce mélange de servitude et de liberté. Les contrastes

qui rendent une existence plus extraordinaire que d'autres la rendent aussi plus périlleuse pour la raison. Nous avons obtenu à l'hospice de Bicêtre de connaître les professions exercées par les malades admis depuis 1834 jusqu'en 1842 inclusivement. Il ne faut point oublier que nous opérons ici sur la classe laborieuse et infime. Voici maintenant quelques-uns des résultats amenés par cette statistique : les cordonniers nous ont donné 219 aliénés, les employés 108, les menuisiers 116, les tailleurs d'habits 180, les cochers 65, les coiffeurs et perruquiers 49, les domestiques 79. Si l'on réfléchit à la nature de ces professions, on reconnaîtra que ce sont celles où les individus, se trouvant en communication plus directe avec la classe riche, ont dû particulièrement exercer leur ambition, leur esprit, leurs sentimens de grandeur; comme la nature ou l'éducation ne les avaient pas toujours mis à la hauteur du rôle qu'ils voulaient doubler, leur bon sens s'est altéré dans cette entreprise téméraire. Les journaliers nous fournissent le chiffre énorme et unique de 856. Cette prédominance a son explication dans l'état vague, misérable et pénible de ces hommes, pour lesquels le lever de chaque soleil amène des travaux durs et inconstans. Les autres professions ne nous ont rien offert de très remarquable : sur un total de 4,974 aliénés, nous n'avons plus trouvé que les marchands de vin au nombre de 60; chez eux la folie peut vraisemblablement être rapportée à l'excès de la boisson : ces industriels avaient compris le besoin de donner l'exemple à leurs pratiques.

L'abus du vin et des liqueurs spiritueuses figure dans toutes les statistiques comme une des causes les plus fréquentes de la folie : le seul établissement de Bicêtre, sur un total de 4,518 fous, dans l'espace de neuf années, nous en a donné 565 chez lesquels l'aliénation mentale paraît avoir été occasionnée par les suites de l'ivrognerie. Or, une telle cause n'est elle-même le plus souvent que l'effet de l'état moral où se trouvent les individus de cette classe. Tel homme s'enivre! voilà le fait : mais il serait bon de se demander pourquoi il s'enivre. On trouverait alors que les pertes d'argent, les espérances déçues, les peines de cœur ou d'amour-propre, la pesanteur des travaux, le dégoût d'une position amère, ont plus d'une fois dégénéré en la passion du vin comme en un moyen de se délivrer du sentiment insupportable de l'existence. Les classes pauvres et les pays où règnent la misère nous présentent comme l'Irlande l'image doublement triste d'une population manquant de pain et abreuvée d'eau-de-vie. L'état d'ivresse et l'indigence se touchent en

ce sens que l'un est censé le remède de l'autre : les êtres agités par le besoin, ceux pour lesquels la vie est une chaîne de privations et d'inquiétudes morales, finissent par mettre leur repos dans la fureur du vin, qui prend bientôt chez eux le caractère d'une habitude irrésistible. L'ivrognerie, cet étourdissement volontaire, est donc à la fois la consolation et le mal des classes ouvrières : elle donne lieu très fréquemment à un genre particulier de délire, connu des médecins sous le nom de *delirium tremens*, qui n'est pas encore la folie, mais qui y mène au bout de plusieurs rechutes. L'absorption des fluides liquoreux par les voies respiratoires suffit quelquefois à déterminer ce délire tremblant : nous avons vu à Bicêtre, dans la division de M. Voisin, un ouvrier distillateur qui est tombé dans cet état passager d'aliénation mentale pour avoir manié des boissons alcooliques au fond des caves. Les salles du même hospice nous ont présenté un assez grand nombre de buveurs incorrigibles qui reviennent pour la cinquième ou la sixième fois. Pendant leur convalescence, effrayés du danger qu'ils ont couru, sollicités par les bons conseils qu'on leur donne, ils promettent sur leur honneur au médecin de ne plus recommencer leurs excès; ils en ont vraiment l'intention; mais à peine sont-ils sortis de Bicêtre et ont-ils recouvré leur liberté, qu'ils compromettent, dans de nouvelles occasions de boire, leur raison si péniblement ressaisie. Ce sont sermens de malades et d'ivrognes; or tant va la raison au vin qu'à la fin elle s'y brise : l'habitude de l'ivresse donne lieu à un autre délire persévérant qui revêt alors toute la gravité d'une folie tenace et souvent incurable. On nous a montré, dans l'établissement du docteur Blanche, un jeune homme chez lequel l'abus ancien des liqueurs en a pour ainsi dire sculpté les effets : quoique soumis maintenant à un régime aqueux, ce malade présente dans l'embarras de ses idées confuses, dans sa démarche chancelante, dans la lourdeur de sa tête pendante en avant, dans tous ses mouvemens qui cherchent à s'appuyer, l'attitude constante d'un malheureux dans l'orgie. On pourrait définir ce genre de folie la manière d'être de l'ivresse passée à l'état chronique.

Les femmes, comme on le devine, sont moins assujéties que les hommes à cette dernière cause d'aliénation mentale. On la rencontre cependant en action même chez les personnes du monde. Le délire amène quelquefois des indiscrétions curieuses; le docteur Sutton est appelé chez une dame anglaise dont tous les esprits étaient fort agités; il s'enquiert prudemment auprès du domestique des causes pro-

bables de la maladie de sa maîtresse : quel fut son étonnement d'apprendre alors que cette lady avait pour habitude de boire en secret une forte quantité de kirschenwasser ! Nous avons rencontré à la Salpêtrière, sous la conduite du docteur Falret, une fille publique que l'abus des boissons amène pour la dix-huitième fois dans cet hospice d'aliénées. On a du reste exagéré l'influence de l'ivrognerie sur cette classe de femmes comme cause première de la désorganisation du cerveau. Il est vrai que ces créatures font en général un usage immodéré de liqueurs fortes; mais il serait juste de se demander si cette habitude n'est pas née chez elles du besoin de s'étourdir. L'état d'ivresse dans lequel ces malheureuses vivent presque continuellement n'est qu'un moyen de se fuir et d'éviter le retour sur elles-mêmes. Durant cette mort passagère et factice des sentimens, la conscience du moins ne se sent plus. Au lieu de rechercher dans les excès du vin la source des maladies mentales si fréquentes chez ces femmes, ne trouve-t-on pas dans les affronts de leur état, dans l'humiliation, le remords, le regret d'avoir perdu ce qui ne se recouvre pas, autant d'excitations à se délivrer de leur raison? L'ivrognerie, à laquelle ces femmes ont recours en pareil cas pour se défendre contre elles-mêmes, ne serait plus alors la cause première, mais en quelque sorte la première forme de leur aliénation mentale. On voit ce que devient devant ces considérations si simples la valeur de la plupart des statistiques où l'on entasse des chiffres sans en pénétrer le sens, et où les vrais mobiles du dérangement mental sont le plus souvent confondus avec leurs effets. Pour voir, il faut juger; pour compter, il faut réfléchir : c'est l'esprit qui vivifie le chiffre.

ALPHONSE ESQUIROS.

(*La suite au prochain n°*).

POÈTES MODERNES

DE L'ANGLETERRE.

SHELLEY.

L'un des caractères les plus saillans de la littérature à notre époque, c'est sans contredit l'association de l'extrême orgueil et de l'imitation servile, l'antithèse fréquente dans un même écrivain de la personnalité la plus chatouilleuse et du talent le moins original. Quoique l'objet de ce travail soit de soulever à peine incidemment cette remarque à propos d'un petit nombre d'écrivains de la Grande-Bretagne, on peut, par la pensée, en étendre complaisamment l'application. Il est bien rare qu'un défaut ne soit pas solidaire entre les hommes qui cnltivent les lettres chez les différens peuples de l'Europe dans un même siècle, et, si la beauté des œuvres est difficilement contagieuse, en revanche les vices inhérens à la libre production font à coup sûr épidémie.

Est-ce à dire que ce caractère soit applicable au poète anglais dont nous entreprenons de raconter en peu de mots les ouvrages et la vie? Non, sans doute; mais les circonstances le poussaient tellement à cet abîme, et la force du génie seul en a si miraculeusement préservé sa carrière, qu'on jugera des dangers qu'il a courus et que n'ont pas toujours évités ses rivaux. Inscrit, aux clameurs de l'An-

gleterre dévote, sur la liste des écrivains réprouvés que Southey nommait l'*école satanique,* Shelley, tout en acceptant avec dignité les souffrances de cet ostracisme, n'en tira cependant jamais la conclusion fatale qu'il devait confondre sa personnalité dans celle de lord Byron, considérée par l'école des Lacs comme la tutrice des jeunes démons. Forcé de mettre son talent sous la protection de *Child-Harold*, il ne lui demanda que son pavillon de corsaire, et fit la traite pour son compte. Shelley commit des fautes, mais elles lui appartiennent; il éprouva des malheurs, mais ils lui sont propres. Ce fut, si l'on veut, une étoile errante, une comète perdue; mais elle ne brilla que d'un feu *sui generis*. Quoi de plus curieux, en effet, que de suivre, à travers le XIXe siècle, le périple extraordinaire de ces deux hommes, naviguant de conserve avec des boussoles différentes : l'un, qui ménage un équilibre merveilleux entre l'illusion et la réalité, vivant à la fois dans les cieux et sur la terre, roi du pays des fées et philosophe impitoyable de notre monde, dont les créations les plus aériennes ne sont jamais privées de sang et de chair, et l'autre, par-dessus tout rêveur, aux inspirations symboliques, planant parfois de plus haut que Byron, mais ne découvrant jamais, tel que l'oiseau de l'arche, où se poser un moment; intelligence supérieure et incomplète, qui fut athée pour n'être pas sceptique, paradoxale pour n'être pas vulgaire, militante pour n'être pas oubliée, en même temps la plus triste, la plus fausse et la plus éclatante révolte de l'esprit humain!

Percy-Bysshe Shelley, l'aîné des fils de sir John Timothy Shelley, baronet, naquit le 4 août 1792, à Field-Place, maison de campagne de son père, située près de Warhnam, dans le comté de Sussex. Il paraît que sir Timothy avait vécu dans l'intimité de George IV. Une belle fortune et un chemin facile attendaient son héritier. Nous trouvons d'abord le jeune Percy dans un pensionnat de Brentford, où l'indomptable excentricité de ses opinions se manifestait déjà par une répugnance très prononcée pour les études nécessaires à son admission au collége d'Eton. Il y entra toutefois à treize ans, précédé d'une telle réputation d'esprit précoce, qu'on le laissa libre d'obéir à ses tendances, au lieu de le contraindre à la discipline. La langue allemande et les sciences naturelles furent aussitôt la plus appétissante, on peut même dire la plus substantielle et à peu près l'unique nourriture de son esprit. D'Eton, où ses progrès furent rapides, il passa à Oxford. Son application fiévreuse, son enthousiasme pour toutes les connaissances humaines qui mettent en cause l'origine et

la destinée de notre espèce, ne s'y démentirent pas; on le vit prendre la théologie corps à corps et lutter avec le géant scolastique, dont les étreintes furent, dans Shelley, ineffaçables comme dans O'Connell. Caché sous le nom d'une femme, il osait déjà suivre une controverse religieuse avec un dignitaire de l'église gallicane. Oxford fut même le Harrow de Shelley. Comme Byron, il eut son scandale universitaire. Un pamphlet d'une incroyable audace, où les doctrines puisées dans le baron d'Holbach et dans Spinoza, qui devaient plus tard illustrer *the Queen Mab,* étaient condensées assez spirituellement à l'état de manifeste sous le nom de *Nécessité de l'Athéisme,* fut rédigé, signé par lui, et envoyé, comme une lettre familière et encyclique, aux évêques chargés de la direction morale des études d'Oxford. Mandé sur-le-champ au conseil de l'université, il refusa de désavouer son pamphlet et fut exclus du collége; circonstance fâcheuse, qui le toucha peu, premiers germes de ces reproches d'immoralité avouée qui ont empoisonné toute sa vie et qu'on n'épargne pas encore à sa mémoire.

« Je me souviens, dit le capitaine Medwin (1), comme si c'était hier, qu'il vint frapper à ma porte, sur les quatre heures du matin, le jour de son expulsion. Je reconnus parfaitement sa voix rauque, sa respiration précipitée; je crois l'entendre : — Medwin, ouvre-moi, disait-il; on me chasse du collége (ici un ricanement convulsif lui échappa), on me chasse pour athéisme!—Quoique cette nouvelle me fût pénible, elle ne me surprit pas. Depuis long-temps, au style de sa correspondance, je prévoyais ce qui venait d'arriver. Shelley avait déjà publié un bizarre petit volume de mélanges poétiques intitulé : *Œuvres posthumes de ma tante Marguerite Nicholson.* Des couplets à la mémoire de Charlotte Corday en faisaient partie. Le talent du poète s'y montrait *digne* (*worthy*) d'un pareil sujet. »

Il faudrait avoir connu les opinions du capitaine Medwin, sur la révolution française, pour saisir l'intention maligne qui semble résulter de sa dernière phrase à la fois contre Charlotte Corday et contre la poésie de Shelley. Celui-ci avait alors seize ans. Serait-ce à cette époque, ou seulement après son mariage, qu'on reporterait avec justesse la publication de deux romans, *Strozzi* et *les Rose-Croix,* restés de toute manière si obscurs, que les biographes hésitent même à les placer sur sa conscience? Nous ne savons, mais les Rose-Croix présentaient à l'imagination de Shelley un thème favori. Quoi qu'il

(1) *Medwin's life of Shelley,* 1832.

en soit, le ressentiment de son père et l'éloignement de sa famille et de ses amis furent la conséquence du scandale universitaire et des œuvres choquantes dont le jeune homme tirait déjà vanité. Il attendit à Londres que l'humeur de son père fût calmée; ses ressources se trouvèrent bientôt épuisées, l'héritier du titre de baronet et de plusieurs milliers sterling de revenu était à la veille de mourir de faim. On fait toutefois dater de ces jours d'angoisse et de pénurie l'entraînement qui le porta aux spéculations métaphysiques.

Chez un homme de cette trempe, les passions affectueuses ne pouvaient être que fort irréfléchies. A dix-huit ans, lorsque l'éducation finit à peine au moral comme au physique, dans la plus complète inexpérience des difficultés de la vie, au milieu de sa gêne, Shelley épousa à Gretna-Green miss Harriet Westbroock : leurs âges réunis ne formaient pas trente-trois ans! Ce mariage acheva de rompre les derniers liens qui attachaient encore le jeune poète à sa famille. Ce fut néanmoins dans cette situation pénible qu'il visita Édimbourg, qu'il parcourut l'Irlande, où il parla même dans des assemblées populaires avec beaucoup de fermeté, en recommandant, comme O'Connell, de chercher le triomphe de la bonne cause par des voies pacifiques. Ce voyage, entrepris dans sa jeunesse, lui laissa des impressions dont on reconnaît la trace dans ses plus modestes écrits. Il avait, comme dit M. de Châteaubriand, tout son avenir devant lui. Au retour, déjà obsédé par la muse, il rechercha le patronage de Southey et fit même un pèlerinage aux *lacs*. La publication de *la Reine Mab*, la première et la plus célèbre de ses œuvres, suspendit naturellement ces rapports, qui se changèrent avec le temps en hostilités furieuses. Au surplus, publication n'est pas ici le mot propre : *la Reine Mab* parut d'abord manuscrite. Shelley, n'ayant pas les moyens de se faire imprimer, envoyait des copies de son poème aux personnes dont il croyait l'influence utile. C'est ainsi que le talent de Shelley fut révélé à lord Byron, et quoique, dans une note insérée à la fin des *Deux Foscari*, celui-ci ait prétendu n'avoir pris connaissance de *la Reine Mab* qu'à l'époque de la mise en vente, on s'accorde à dire que l'ouvrage lui avait depuis long-temps passé sous les yeux. Il est vrai que cette note avait moins pour but de nier la portée du manuscrit que de désavouer toute participation aux commentaires dont l'auteur s'était cru en droit de l'orner. Ces commentaires, qui forment aujourd'hui la préface de la dernière édition, et où Shelley faisait preuve à vingt ans d'une audace de logique et d'une profondeur d'instruction que peu d'hommes plus célèbres ont

montrées dans la maturité de leur vie, sont un extrait vigoureux des doctrines de Spinoza, de Th. Payne, du baron d'Holbach, et généralement de tous les philosophes assez hardis pour admettre *à priori* la déification de la nature. C'est à peine s'il était nécessaire, avec cette introduction, de lire le poème. D'ailleurs, le principal objet de *la Reine Mab* est de démontrer que le mal n'entrait pas à l'origine indispensablement dans la formation de l'ame humaine, et que celle-ci, ayant outrepassé les bornes de son être et voulu d'elle-même s'écarter du vrai chemin qui conduit au bonheur, ne saurait *encore*, au moyen du libre arbitre dont elle a sottement usé, se replacer dans les conditions favorables où le Créateur l'avait mise à sa naissance. Tel paraît être raisonnablement le but de l'œuvre; mais on n'y arrive que par des sentiers perdus. Jamais les saints préjugés de l'enfance, les austères traditions de la famille, les lieux-communs éternels du devoir, de la vertu et de l'humanité, la sanction des temps, ne furent baffoués avec plus de sang-froid par de plus jeunes lèvres. On croit entendre un enfant au cabaret qui blasphème sur la Bible en buvant du *gin*. Le style de cette composition diabolique, lorsque Shelley ne s'égare pas dans les ronces de la théologie, offre continuellement une magnificence d'expressions et d'images qui étonne encore plus que le sujet ne repousse. C'est bien une féerie, dans toute l'étendue fantastique, dans toute l'illusion enchanteresse que le cauchemar de la pensée donnerait à la puissance des esprits. Rien d'éblouissant comme la marche progressive du char céleste vers les royaumes où Janthe, l'héroïne endormie, perdra son ignorance; rien de majestueux comme la perspective lointaine du *Millenium*. Le premier épisode a certainement fourni à Byron l'idée de la meilleure scène de *Caïn*, et ce tableau n'a pas d'égal dans aucune langue pour le prestige de la forme. Dédié à miss Harried Westbroock, ce livre sans nom porta malheur au jeune ménage; Percy et sa femme se séparèrent d'un commun accord après la naissance de leur second enfant. Honni pour son poème, abandonné de son père, à peu près veuf, Shelley éprouva comme Byron, mais avec moins d'amertume parce qu'il avait moins d'orgueil, le besoin de quitter l'Angleterre et de chercher dans les voyages le remède ordinaire aux peines de l'ame et du cœur, l'oubli. Sa santé, qui avait toujours été délicate, empira dans les privations de la misère, et enfin, par un autre rapprochement que son existence déplorable présente avec celle d'un de ses contemporains et de ses rivaux, de Coleridge, il contracta la secrète habitude de boire de l'opium. Mais quand l'infortuné Coleridge prit

cette habitude, qu'il ne perdit qu'au lit de mort, qu'il garda vingt ans, et qui sans doute lui suggéra son effroyable réflexion : *My sole sensuality was Not to be in pain*, il avait épuisé les tourmens de la maladie, les chagrins du cœur, les angoisses de la pauvreté, les soucis de l'ambition, les désenchantemens de la politique et de la gloire. C'est à vingt-deux ans que Shelley souffrait de l'ame et du corps au point d'escompter sa vie et d'anticiper le trépas. Si la Providence frappait déjà l'athée dans le poète, le châtiment, dans sa rigueur précoce, ne semble-t-il pas justifier la victime? Ce fut le 28 juillet 1814 que le malheureux s'éloigna des rives de sa patrie, emportant dans son exil volontaire, pour uniques soulagemens à ses maux, l'opium et la consomption. Le début de son voyage ne manqua pas de cette originalité, qui paraissait être le but de sa vie et qui n'en fut jamais que la conséquence. Il passa le détroit dans une barque non pontée, par économie, au milieu d'une bourrasque, et avec tout le péril inséparable d'une telle fuite. Quelques jours après, il était à Paris, où le montant d'une lettre de change assez modeste lui permit d'entreprendre sur-le-champ une tournée en France. Ses préparatifs donneront une idée de son caractère. Il acheta un âne à la Halle, trotta sur cette monture jusqu'à Charenton, fit dans cet endroit l'acquisition d'un mulet, alla de cette façon en Champagne, se blessa le pied à Troyes, et fut alors obligé d'atteindre Neufchâtel en voiture (1).

Ce voyage rappelle celui de Goldsmith : même dénuement, même insouciance; mais, chez Goldsmith, plus de gaieté; chez Percy, plus de bizarrerie. L'un jouait de la flûte, l'autre trottait sur un âne. Une fois en Suisse, Percy respira. Le lac de Lucerne suspendit naturellement la course du poète, qui poussa cependant peu à peu jusqu'à Brunnen, dans le canton de Schweitz, où même il loua pour huit jours un château tout entier. Il est vrai que dans ce pays les châteaux ne sont pas chers. Mais comme il ne lui restait plus que vingt-huit livres sterling, et qu'il n'attendait de nouveaux fonds qu'en décembre, il se vit contraint de revenir sur ses pas, et rentra le 31 août à Londres par la Reuss, le Rhin et Rotterdam, après avoir fait huit cents milles en cinq semaines, et dépensé un peu plus de sept cents francs. Le vagabondage mélancolique de cette époque semble reproduit dans les couplets suivans :

« Nous ressemblons aux vapeurs qui cachent la lune de minuit. Combien elles se hâtent de passer, de trembler, de briller, en perçant

(1) *Life of Shelley*, edited by John Ascham, London, 1834.

de leurs ondes lumineuses l'opacité des ténèbres! La nuit cependant se referme bientôt sur cette clarté fugitive, et elle est perdue pour toujours.

« Nous ressemblons aux harpes sans mémoire, dont les cordes dissonantes et oublieuses frémissent d'une manière différente au gré des différens accords qui les ébranlent tour à tour, dont l'ame enfin est trop faible pour conserver chaque modulation, comme si elle devait être la dernière. »

Une pénurie extrême suivit l'escapade de Shelley. Les voies usuraires, si commodes pour un héritier, lui ayant fourni quelque argent, il se hâta, contre toute prévoyance, d'obéir encore à son humeur cosmopolite, et repassa sur le continent en mai 1816. La Suisse, dont il a chanté le Mont-Blanc avec amour, lui ouvrait pour la seconde fois les bras : il s'y jeta en enfant prodigue. Nous avons dit qu'un manuscrit de *Queen Mab*, envoyé humblement à lord Byron, avait servi de premier nœud à l'intimité des deux poètes sur la terre natale, bien que personnellement ils ne se connussent pas encore. Byron répétait souvent de mémoire les vers magnifiques qui ouvrent le poème, lorsque, dans le plus vif de son enthousiasme, le 17 mai 1816, durant son séjour en Suisse et à l'hôtel même où il était logé, à Sécheron, près de Genève, il se trouva face à face avec Shelley, non plus touriste solitaire, presque sans ressources, malheureux de ses affections brisées, de son existence obscure et de sa fortune errante, mais ivre d'une gloire enfin naissante, soutenu par une santé factice, et demandant au lac de Jean-Jacques des inspirations pour *the Revolt of Islam* et *Alastor*, ces fleurs de son talent cultivées sous les regards de miss Godwin. Mary Woolstoncroft Godwin, fille de l'auteur de *Caleb Williams*, accompagnée d'une de ses parentes, voyageait effectivement en Suisse, où elle tolérait en tout bien tout honneur, comme c'est assez l'usage dans les mœurs britanniques, les assiduités de Shelley. Les graces touchantes et l'esprit aimable de cette femme distinguée promettaient déjà de répandre du calme sur la plus orageuse vie : c'est un engagement que miss Mary a tenu.

L'extrême contraste de la position de Shelley et du rang de Byron fut peut-être, pour de tels esprits, une des causes de leur sympathie réciproque, comme aussi les chagrins qu'ils avaient trouvés tous deux dans le mariage, quoique fort jeunes encore, les attirèrent mélancoliquement l'un vers l'autre. Ils se convinrent dès l'abord, d'autant mieux qu'ils croyaient se ressembler plus par les souffrances et moins par la destinée. Le noble lord avait alors un secrétaire italien,

le docteur Polidori. Ces cinq personnes formèrent au pied du Mont-Blanc une sorte de colonie anglaise dont la réunion si piquante de Byron et de Shelley serra bientôt l'intimité. Les regrets de la patrie absente, dont les deux poètes oubliaient avec une égale générosité l'ingratitude, en augmentaient d'ailleurs le charme. Après avoir passé quinze jours sous le même toit que Byron, Shelley, miss Godwin et sa parente, s'établirent dans une petite maison près du Mont-Blanc, à côté du lac, à dix minutes environ de la villa Diodati, que leur récent ami avait louée. C'est là, vis-à-vis des glaciers, dans le premier enchantement de leur liaison, qu'ils rêvèrent ensemble, Byron, ses admirables strophes de *Child-Harold* sur Clarens et Rousseau, Shelley les douze chants de *the Revolt,* dont la composition entière ne lui prit pas moins de six mois. Une passion singulière, outre la poésie, leur était commune, celle des promenades sur l'eau, avec cette différence que Shelley ne savait pas nager et que Byron avait vaincu Léandre. Ils achetèrent de moitié un petit vaisseau à voiles, le seul qui eût une quille dans le port et capable de résister aux bourrasques si fréquentes sur le Léman. A la fin de juin 1816, montés sur cette barque, ils entreprirent le tour du lac. Entre Meillerie et Saint-Gingo, une tempête s'éleva. Byron se dépouillait déjà de ses vêtemens; il promettait à Shelley de le sauver, mais celui-ci refusa. Tranquille, assis sur un coffre, il avait passé ses mains dans les deux poignées, et déclarait qu'il était résolu à s'enfoncer dans cette posture au lieu de tenter d'inutiles efforts. « Je sentis à ce moment, écrivit-il plus tard, un mélange d'émotions où la terreur ne dominait pas. L'épreuve eût été moins pénible si j'avais été seul, mais la pensée que mon ami s'efforcerait de me sauver malgré moi et que sa vie serait peut-être sacrifiée à la conservation de la mienne me plongeait dans un douloureux abattement. »

Quand les pluies interrompaient les promenades sur le lac, la colonie s'occupait à lire des contes de revenans, dont la mine allemande sera toujours inépuisable. Quelques volumes de cette muse germanique, traduits en mauvais français, leur tombèrent entre les mains. L'effet littéraire de cette rencontre sur Shelley, sur Byron, sur miss Godwin, et même sur le docteur Polidori, fut prodigieux. « Parmi ces histoires, raconte mistriss Shelley, était la légende de *l'Amoureux inconstant* qui, au moment de serrer dans ses bras la femme qu'il poursuit depuis long-temps, se trouve au contraire subitement étreint par le fantôme de celle qu'il a séduite et abandonnée; puis encore la tradition de ce père infortuné dont le châti-

ment, à la suite de crimes fabuleux, était de donner un baiser homicide à toutes les jeunes filles de sa lignée maudite aussitôt qu'elles touchaient à l'heure du mariage, et de les tuer ainsi presque à l'entrée du lit nuptial.... Depuis cette époque, aucune de ces histoires ne m'est repassée sous les yeux, mais leur impression est encore aussi fraîche dans ma mémoire que si je les avais lues hier.

« Il faut, dit un soir, après une lecture de ce genre, Byron enthousiasmé, il faut que chacun de nous compose une histoire de revenant. — La gageure fut acceptée. Byron lui-même ouvrit la marche et nous conta la nouvelle imprimée à la fin du poème de *Mazeppa*. Mais Shelley, dont le génie était plus propre aux conquêtes de la brillante métaphysique de l'imagination et aux enchantemens qui résultent de l'irrésistible mélopée des vers, se borna modestement à nous confier une circonstance attachante de sa vie (1). »

La nouvelle de Byron était *le Vampire*, qui, rédigé à la hâte et publié par le docteur Polidori, a fait le tour de l'Europe. Les commensaux de la villa Diodati ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin. Il arriva même qu'un soir, après avoir parcouru à haute voix un livre allemand sur la fantasmagorie, lord Byron ayant récité le commencement de *Christabel*, encore inédit, Shelley éprouva une telle impression, qu'il tressaillit soudain et sortit précipitamment de la chambre. Byron et le médecin le suivirent avec inquiétude et le trouvèrent appuyé contre un manteau de cheminée, le visage baigné d'une sueur froide. Revenu à lui-même, Shelley raconta que son imagination désordonnée lui avait fait voir sur la poitrine de miss Godwin comme *deux yeux* ouverts qui le regardaient fixement.

C'est dans ces entretiens que miss Godwin, de son aveu, puisa l'idée de *Frankenstein*. Quand on réfléchit à l'âge que cette femme, si distinguée d'ailleurs, avait à cette époque (dix-neuf ans !), au caractère misanthropique de Shelley, à son audace et à son originalité, à la faiblesse relative des ouvrages dont miss Godwin a fait suivre *Frankenstein*, il est bien difficile de ne pas croire que son futur époux ait contribué pour une part notable à ce roman. Au surplus, leur mariage ne tarda pas à resserrer les liens de cette intimité littéraire. Après une absence d'une année, Shelley était revenu en Angleterre et résidait à Bath, lorsque miss Harriet Westbroock, sa femme séparée, se tua dans un accès de folie, en novembre 1817. Ce triste évènement devait frapper un homme si impres-

(1) Introduction de *Frankenstein*, p. 8, Colburn et Bentley, 1831.

sionnable; il faillit lui-même en perdre la raison. Tant de douleur ne fut pas respecté. La cour de la chancellerie lui refusa la tutèle de ses enfans, alléguant pour motif l'immoralité de *la Reine Mab*, dont une édition circulait depuis long-temps, bien que dans la préface d'*Alastor* Shelley eût déclaré que, si le manuscrit avait paru, c'était contre ses intentions formelles. Après le délai exigé par les convenances, il épousa en secondes noces miss Godwin et se retira aussitôt à Marlow, dans le Buckinghamshire. Là, cette dévorante activité d'esprit qui, à vingt-cinq ans, avait précipité le poète dans les plus étranges fortunes, sembla tout d'un coup s'affaisser sous sa turbulence même; aux vagues de la tempête succéda comme par ordre un calme plat, et la soif ardente de l'inconnu fit place à l'indifférence la mieux sentie, à une sorte de laborieux épuisement. Les progrès sourds, mais incessans, de la phtisie pulmonaire commandaient d'ailleurs une halte proportionnée à la vitesse extrême de la course. Shelley passa l'hiver de 1817 à 1818 en promenades hygiéniques, en préoccupations exclusivement médicales; il vivait de légumes, il buvait de l'eau. Les œuvres datées de cette époque ont revêtu l'empreinte de l'existence toute spéciale que les fatigues du corps imposaient à l'écrivain. Ce sont des travaux sur Platon et sur la Bible, des imitations de Calderon et d'Euripide, des traductions du grec et de l'allemand, l'*Ode à Mercure* d'après Homère, des emprunts bucoliques à Moschus, tout le désordre patient, toute l'hésitation réfléchie de l'artiste qui pétrit long-temps ses couleurs avant de saisir le pinceau. Son cottage de Marlow, situé dans West Street, et qui est aujourd'hui la propriété de la famille Clayton, si je ne me trompe, offrait suffisamment d'attraits paisibles pour que la santé et le talent du poète y fussent soumis à un régime salutaire. Il y a une fantaisie charmante, *Marianne's dream* (décembre 1817), dans les œuvres posthumes, qui justifie cette double obéissance de Shelley aux nouveaux besoins de son corps et de son esprit. On y trouve un mélange de tons reposés, d'images riantes, d'idées faciles, de sentimens doux et de style aimable dont la nouveauté paraît imprévue chez l'auteur, et n'est cependant que l'effet transitoire de la convalescence succédant à la maladie et du sommeil succédant à l'ivresse. Indépendamment des secours affectueux que Shelley rencontrait dans miss Godwin, Marlow devenait une retraite séduisante par l'abandon qu'il avait fait de tous ses droits à l'héritage de son père, moyennant une somme annuelle de vingt-cinq mille francs, qu'il consacrait à l'agrément de ce séjour. En passant de la gêne à l'ai-

sance, par un de ces caprices du sort dont il n'avait pas néanmoins épuisé les coups, Shelley aurait dû peut-être mettre à profit cette trève du malheur, cette échappée de bon sens, pour se refaire dans le public une autorité morale comme il se refaisait une santé dans les fraîches prairies du Buckinghamshire. Il n'en fut pas ainsi. Les hommes d'imagination ne s'appartiennent pas; ce qui révèle leur puissance trahit en même temps leur faiblesse, et il leur sera toujours plus difficile de corriger leur caractère que de connaître les bornes de leur génie.

La première inconséquence de Shelley fut la publication d'une brochure où il proposait d'obtenir la réforme complète du mode électoral de la Grande-Bretagne. Sa prodigalité enfantine concourait déjà matériellement à ce but en offrant de souscrire pour cinq cents livres sterling à l'ensemble des mesures nécessaires. M. Medwin parle aussi d'une sorte de pamphlet qu'il écrivit à l'occasion de la mort de la princesse Charlotte, mais dont cet évènement cachait la véritable intention, qui était toute politique. Rien ne pouvait sauver le poète de nouvelles équipées qu'un troisième voyage; les violettes du printemps de 1818, en s'épanouissant autour du cottage de Marlow, lui rappelèrent irrésistiblement le chemin du continent. Cette fois, il quittait Londres avec de la santé, de l'argent et une femme aimée, triple condition de bonheur qui devait ajouter à son talent, passeport indispensable pour jouir de la vie comme de la gloire. Après avoir franchi rapidement la France et la Suisse, et pénétré dans l'Italie par le Mont-Cenis, il rendit à Byron, qui habitait alors Venise, une assez longue visite. Le spectacle des désordres célèbres où se dissipait à cette époque la considération de son noble ami donna à Shelley l'idée de *Julian and Maddalo*, poème curieux par la sagacité que l'auteur y déploie dans le portrait philosophique de Byron lui-même.

« Immense génie, dit-il, capable de sauver son pays dégradé (Venise), mais auquel il manque de savoir l'emploi de ses vastes ressources. Que voulez-vous? Sa faiblesse est l'orgueil. A force de comparer ce qu'il pourrait faire avec ce que les autres ne font pas, Maddalo a conçu pour l'espèce humaine un mépris qui en accroît le néant à ses yeux. Incomparablement plus étendues que celles des hommes de son siècle, ses passions et ses facultés l'écrasent lui-même sous leur poids. N'étant pas employées à se contenir les unes par les autres, elles se prêtent de mutuelles forces qui exagèrent encore leur puissance déjà si démesurée. Maddalo se repaît de lui-même, faute d'hommes et de choses qui soient dignes aujourd'hui

d'être sa proie. Si je nomme Maddalo un orgueilleux, c'est que je manque de termes pour définir cette ame effrayante, pour peindre l'impatience des sentimens qui le consument en débordant sur lui. D'ailleurs, il n'est martyr que de ses espérances personnelles et de ses rêves intimes; car, dans la vie réelle, dans l'existence ordinaire, nul homme assurément ne saurait être plus liant, plus doux, plus serviable, plus propre à retenir les cœurs comme à gagner les caractères, etc. »

Mais ce qui est plus intéressant pour nous, c'est que Shelley, sous le masque de Julian, a cependant laissé entrevoir un peu du fond de son ame, que les contemporains jugeaient si sombre, et qui, à distance, nous semble maintenant comme une mer tyrrhénienne, translucide et azurée. « Julian, dit-il, est un jeune Anglais de bonne famille, passionnément amoureux des découvertes philosophiques, dont l'influence peut rendre l'homme de plus en plus maître de sa propre nature ainsi que des incalculables progrès qui, en étouffant les superstitions et les préjugés, pousseront autant que possible à la perfectibilité de l'espèce. Sans se dissimuler que le mal règne dans notre monde, il veut qu'on cherche incessamment à le détrôner par le bien. Du reste, il est absolument profane; et l'intarissable moquerie de ses discours n'épargne jamais les choses et les personnes que la société respecte hypocritement comme saintes, etc. » Et cela est vrai. Tout s'explique par le dieu de Shelley, par l'imagination. Ce n'était pas chez lui seulement une faculté surabondante, une pléthore de l'esprit, mais encore une maladie monstrueuse, une sorte de phénomène d'organisation cérébrale. Il croyait toujours réalisable et réalisé même ce qui n'était, ce qui ne pouvait être que le songe de sa poésie. On trouve dans ses œuvres suffisamment d'idées et d'opinions pour défrayer une génération entière de penseurs, de romanciers, de moralistes et de poètes dramatiques; mais, à très peu d'exceptions près, elles n'offrent toutes que des avortons sublimes ou d'incompréhensibles utopies. C'était un fou divin, avec des éclairs de la plus haute raison terrestre. Il s'était lancé dans le monde en réformateur et en prophète à une époque de la vie où l'on ne connaît que ce qu'on a rêvé. La persécution, en luttant contre sa croisade enfantine, l'attacha par la vanité à ses paradoxes, et il mit à les soutenir autant d'énergie qu'on mettait de haine et de peur à les combattre. Sans attendre les leçons de l'âge et de l'expérience, avec un courage admirable s'il eût été mieux dirigé, il fit inconsidérément la guerre à ces deux forces légitimes, et il usa, dans une attaque

maladroite, inopportune, souvent même aveugle, plus de talent qu'à des heures propices et pour des intelligences moins élevées n'en aurait coûté une victoire complète.

Ce fut sans doute dans ces dispositions trop exceptionnelles que l'automne de 1818 le trouva établi avec sa femme à Naples. Nous voyons par l'introduction de *the Last Man*, roman assez médiocre que mistriss Shelley publia en 1826, combien les idées mélancoliques étaient inséparables à cette époque de toutes les actions de la vie cosmopolite du couple voyageur. Les stances écrites près de Naples, en décembre 1818, surprennent même par leur tristesse, quand on ignore par quelles circonstances elles furent probablement inspirées. En effet, la beauté proverbiale du climat de cette ville ne pouvait manquer d'être tôt ou tard une sorte de topique pour la santé comme pour l'esprit de Shelley, lorsqu'un évènement mystérieux, dont on chercherait en vain l'explication dans ses biographes, dans ses lettres et dans ses œuvres, le força de quitter précipitamment, pour n'y plus revenir, la capitale du royaume des Deux-Siciles. Il écrivait dans la suite, en 1822, à propos de Mme Guiccioli : « Il semble que je sois destiné à jouer toujours un rôle actif dans les affaires de ceux qui m'approchent. » Cette fatalité aurait sévi plus cruellement qu'à l'ordinaire durant le séjour de Percy à Naples. On a parlé, mais vaguement, d'une histoire tragique, d'un roman trop véritable où il se serait vu malgré lui compromis. De toutes ces conjectures, il ne reste aujourd'hui d'avéré que la dédicace du poème intitulé *Epipsychidion*, qui est adressé à Mme Émilia V..., *prisonnière* au couvent de... C'est à cette femme qu'il écrivait de Florence, en 1821 : « Ma donna, pourquoi m'envoies-tu du basilic et de la *mignardise* (petits œillets frangés)? emblèmes de l'amour et de la santé, ils ne sauraient entrer à la fois dans la même guirlande. Hélas! voici que je les arrose! Est-ce de mes baisers ou de mes pleurs? Je ne sais. Et cependant jamais pluie ou rosée n'aura fait s'exhaler d'une plante ou d'une fleur de plus doux arômes. Ce doute affreux me rend plus chère ma tristesse. Les baisers, je te les donne; les pleurs, je les répands pour toi! »

Volupté, sentiment, grace, mélancolie, il y a tout dans ces onze vers dignes de Bion et de Catulle. Cette lutte de l'homme malade et du poète amoureux respire comme un parfum de plaisir et de mort. Shelley, réfugié à Rome, y passa l'hiver de 1818 à 1819. Cette longue retraite, au milieu des monumens classiques de la ville éternelle, eut une très heureuse influence sur son talent. C'est là qu'il écrivit *Maddalo*, qu'il composa ses deux œuvres les plus importantes, *Cenci*

et *Prometheus unbound.* « On le voyait, dit le capitaine Medwin, errer jour et nuit dans les bains de Caracalla, sous les portiques du Colisée, dont les ruines lui avaient même inspiré le premier chapitre d'un roman qui promettait un rival à Mme de Staël, et où, comme Byron dans *Child-Harold*, il s'était personnifié hardiment dans le héros du livre. » Tout en faisant la part de l'exagération naturelle dans un compatriote et dans un ami, il est permis de croire, après un essai comme *Frankenstein*, que Shelley n'eût pas trouvé beaucoup de peine en effet à rivaliser avec l'auteur de *Corinne*. Mais la mort de son fils Williams, le seul enfant qu'il eût encore de miss Godwin, le chassa de Rome en juin 1819. Il était dans sa destinée qu'à tout moment sa mission poétique fût interrompue par quelque détresse de l'ame et du corps. Florence devint alors sa résidence habituelle. Des excursions rapides aux bains de Lucques, à Leghorn, à Ravenne, à Gênes, ne pouvaient, malgré leur charme, lui faire oublier Florence et la Toscane. Il commençait à sentir la réalité par la nature, et on trouve dans ses *mélanges* une ode au *vent d'ouest*, composée dans les bois de l'Arno, qui révèle enfin dans le poète un sentiment à la fois plus humain et plus vrai des phénomènes de la vie extérieure; c'était dans une de ces journées orageuses où l'automne se déclare par un vent d'ouest qui amoncèle dès le matin, au milieu d'une température molle et douce, les vapeurs descendues du sommet des Alpes, pour les fondre ensuite dans une rafale de pluie, de grêle et de tonnerre. A la troisième strophe, il y a une allusion fort juste à un fait curieux d'histoire naturelle. Comme le remarque Shelley, la végétation du fond des mers, des rivières et des lacs, obéit exactement au cours des saisons de même que la végétation des montagnes et des vallées, et cela aux mêmes heures pour ainsi dire, sous l'influence des mêmes changemens dans la température locale. Compréhensif au dernier point, l'esprit de Shelley à cette époque ne sentait pas avec moins de vivacité les droits de l'humanité souffrante, et la voix qui s'élevait des bords de l'Arno pour chanter la création dans ce qu'elle a de plus matériel s'arrêtait par momens, comme frappée de cris lointains, afin de célébrer la liberté politique victorieuse. L'insurrection de l'île de Léon et la révolution de Naples lui arrachèrent deux odes admirables de mouvement passionné, de couleur antique, de généreuse indignation. Peu à peu l'existence positive envahissait sa métaphysique trop générale; ses couplets sur la mort de Napoléon, écrits dans un bon sentiment, avec un égal mépris pour les hécatombes militaires du conquérant et les ignobles détracteurs du grand capitaine, laissaient

déjà prévoir un heureux renouvellement chez l'auteur; ce n'étaient plus seulement les phénomènes de la nature, c'étaient les nécessités de l'ordre moral qui se faisaient à leur tout comprendre de son intelligence. Il approchait de trente ans, un nouvel enfant le rattachait aux affections terrestres; évidemment l'infortuné s'amendait. Un évènement singulier vint fortifier ces secrètes tendances.

A la suite de son nom, inscrit sur un album déposé pour les touristes à Chamouni, on avait déjà tracé le mot grec αθεος. Cette circonstance lui avait fait impression, lorsqu'en 1821, à Pise, où il résidait, s'étant présenté un jour au bureau de la poste pour y demander des lettres d'Angleterre qu'il attendait depuis long-temps, un inconnu qui se trouvait là pour le même objet, entendant nommer Shelley, s'écria : Comment! c'est monsieur qui est l'*athée* Shelley? — Au dédain insultant de ces paroles, l'inconnu, homme grand et fort, joignit un geste de la plus audacieuse violence. Il frappa Shelley d'un coup si rude au visage, que celui-ci tomba à la renverse, évanoui. En reprenant ses sens, il chercha vainement l'étranger; on ne le connaissait pas. Un gentleman de ses amis, M. Tighe, ne fut pas plus heureux que Shelley dans ses recherches; il apprit à la fin, sur les renseignemens de Donzelli, que l'inconnu était Anglais et officier dans l'armée portugaise. Une fois sur ses traces, Shelley et M. Tighe le suivirent jusqu'à Gênes pour avoir satisfaction de son procédé ignoble; mais il fut impossible de le découvrir, et, outre le regret amer de n'avoir pu tirer vengeance d'un pareil affront, l'auteur de *la Reine Mab* en garda un sentiment de retour mélancolique sur sa vie entière, un découragement profond qui ne devait conduire qu'au désespoir extrême ou à la plus radicale transformation.

Shelley d'ailleurs est un nouvel exemple du contraste qui s'établit quelquefois entre l'homme et ses écrits comme pour démentir l'axiome de Buffon : le style, c'est l'homme. Appelé par lord Byron à Ravenne, où Mme Guiccioli avait fixé son noble ami, Shelley dut intervenir dans une querelle de ménage, à propos d'une excursion en Suisse, dont les deux amans confiaient l'arbitrage au poète. On ne saurait se figurer le tact exquis dont il fit preuve dans cette circonstance, la manière juste et vraie avec laquelle ses lettres jugent une célèbre et orageuse intimité, le bon sens et la réserve cordiale qu'il porta dans son rôle. Quelques mois plus tard, M. Leigh Hunt, rédacteur de l'*Examiner*, journal de Londres dévoué à lord Byron, étant venu en Italie, sur l'appel de l'auteur de *Child-Harold*, pour se concerter avec lui sur la création d'une feuille intitulée *le Libéral*, où Shelley lui-même devait écrire, les affaires de M. Hunt s'embar-

rassèrent de telle sorte que Shelley fut obligé de le secourir de sa bourse, et que la gêne du nouveau venu réagit sur sa position pécuniaire. Assurément Byron eût aidé son ami, mais celui-ci n'osa pas demander. Les nobles et délicates raisons qu'il donne de son silence dans une de ses lettres ne témoignent pas moins en faveur de l'élévation de cette ame singulière qu'elles ne laissent pressentir combien était flottante parfois celle de Byron. « La défiance et l'orgueil, dit Shelley, se sont glissés dans nos rapports. » M. Leigh Hunt était arrivé en juin 1822; établi à Pise, par les soins de Shelley, avec sa famille, qui était nombreuse, il attendait que tout fût décidé, relativement au nouveau journal, pour retourner à Londres. Très probablement Percy l'aurait suivi : les évènemens survenus en Grèce et l'amitié du prince Mavrocordato, en lui procurant l'occasion de l'un de ses plus beaux et de ses derniers dithyrambes, lui avaient fait sentir l'avantage, pour la cause des Hellènes, qu'il fût dans les bonnes graces du comité grec de l'Angleterre.

Shelley, qui, au retour de Ravenne, avait quitté Pise pour Lerici, dans les états sardes, au fond du golfe de Spezzia, était venu faire une visite d'une semaine à M. Hunt, en bateau, et accompagné d'un de ses amis, de M. Williams. Tous deux repartirent de Pise dans la nuit du 7 juillet. « J'avais voulu l'accompagner aussi à Pise, dit mistriss Shelley, mais une indisposition m'en empêcha. Le petit bâtiment partit avec un vent favorable; il disparut à mes yeux dans la perspective de cette mer qui ne devait plus me le rendre. » Shelley ne revint pas en effet. Durant son absence, M. Cowel et quelques personnes de Lerici crurent le voir entrer dans un petit bois qu'il aimait. Peu de temps après cette vision inexplicable, une bourrasque s'élevait dans le golfe, et le navire chavirait. Ce sont du moins les seules conjectures qu'on put faire sur la cause de sa mort à la vue du cadavre qui fut rejeté par les flots au rivage de Saranza.

A cette triste nouvelle, M. Hunt et lord Byron accoururent à Lerici. La destinée de cet homme extraordinaire ne se démentit pas même au-delà des derniers momens. Elle inspira à ses amis l'idée étrange de brûler son corps à la manière antique, pour que ses cendres fussent transportées en Angleterre. Un cercueil eût rempli le même office, mais la mort de Shelley n'eût pas été conséquente à sa vie. Byron choisit une plage déserte, entre les montagnes et la mer, une soirée où le temps était froid et sombre; sur le bûcher, construit de bois odorans, on disposa son corps arrosé de sel et d'encens qui communiquèrent aux flammes une clarté sinistre. « Tout fut brûlé, dit M. Medwin, excepté quelque chose que je crois être le

cœur. » Byron, assure-t-on, récitait à la lueur du bûcher le chant d'Homère où Achille rend les mêmes honneurs à Patrocle. Cette partie du corps que les flammes avaient respectée et qui n'était pas reconnaissable, M. Leigh Hunt s'en empara comme d'une relique à juste titre précieuse pour les amis de Shelley. La veuve réclama dans les intérêts de son affection que M. Hunt prétendait moins vive que la sienne. Byron comparait ce différend au procès d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille. « Que diable Hunt veut-il faire de cela? disait-il; peut-être un sonnet. » Le cœur resta à la veuve. Il paraît que Shelley et M. Williams ne se doutaient pas du danger, car le navire vint échouer à la côte avec ses voiles ouvertes. M. Williams était excellent nageur, et il fit de grands efforts pour se sauver, puisqu'on retrouva son corps en partie déshabillé. Shelley, au contraire, fut revomi par les flots, tenant encore dans la poche de son habit un volume des poésies de Keats qu'il lisait à l'instant du naufrage et dont il n'avait pas voulu se séparer. L'auteur de *la Reine Mab* avait alors vingt-neuf ans et onze mois.

Telle fut la fin de la courte vie de Shelley, rêve bizarre et brillant comme sa poésie elle-même : il avait d'ailleurs prédit son sort. « L'existence d'un homme de talent qui meurt à trente ans, écrit-il dans une de ses lettres, a été de fait plus longue, relativement, que celle d'un misérable dévot qui vit un siècle dans la paresse de l'intelligence. L'un cultiva les dons de l'esprit, jouit des forces de son ame; l'autre n'a pas un instant réfléchi au phénomène de cette existence même, et serait fort embarrassé de dire quelle fut la plus charmante de ses heures. C'est sans doute ainsi que l'éphémère, à la fin d'un jour, a plus vécu réellement que la séculaire tortue. » Toujours le naturaliste, le métaphysicien sous le poète! toujours du scepticisme et du désespoir mêlés! Quoi qu'on en ait dit, Byron avait convenablement rendu les suprêmes devoirs à un pareil homme. Il fallait cette pompe théâtrale au génie qui avait conçu l'humanité entière comme une représentation grandiose de tous les effets de la nature harmonieusement combinés. Aucunes funérailles ne pouvaient s'accorder mieux avec le passage sur la terre de ce barde mystérieux, participant des elfes par le corps, du démon par la pensée, et dont les débris allèrent se mêler aux vents qui provoquaient si magnifiquement son lyrisme, aux ondes où il aimait à vivre, aux fleurs qu'il chantait en poète, en savant, presque en frère.

ANDRÉ DELRIEU.

(*La fin au prochain numéro*).

LE

ROMAN PARADOXAL.

ARISTIDE FROISSART, DE M. LÉON GOZLAN. — *HÉVA*, DE M. MÉRY.
— *FEU BRESSIER*, DE M. ALPHONSE KARR.

Depuis que la critique, emportée d'abord par l'entraînement général, s'est repliée sur elle-même pour caractériser le mouvement littéraire auquel elle avait pris part, on a long-temps cherché le lien commun, le sens collectif des productions de l'école moderne. Le problème a-t-il été résolu dans toute son étendue? A-t-on réussi à condenser dans une même solution tous les élémens fournis par l'analyse? Ce serait une question subsidiaire à élever à côté de la question capitale. Limitons-nous à celle-ci : un travail de contrôle sur les investigations de nos devanciers nous écarterait trop du centre de nos observations personnelles. Il est fort douteux d'ailleurs que le lecteur voulût nous suivre dans cet examen rétrospectif, tout-à-fait étranger à ses goûts. Indiquons seulement d'un trait de plume l'écueil singulier où vont se heurter, dans leur préoccupation, tous les classificateurs systématiques. — Astronomes dans l'ordre moral, ils braquent le télescope vers les régions supérieures pour y découvrir le grand astre d'où s'épanche la lumière universelle. Dans leurs théories ambitieuses, ils croient à un immense fluide lumineux enveloppant et maîtrisant tous les phénomènes du monde intellectuel. Pour nous, nous n'admettons pas ces grandes lois chimériques qui laissent en dehors de leur cercle une multitude de faits rebelles. S'il y a en effet un trait commun qui lie les œuvres de notre siècle, ce doit être un trait fort léger, presque imperceptible; quelque chose d'aussi vague, d'aussi insaisissable, et néanmoins

d'aussi certain que ce que les physionomistes appellent l'air de famille. Cette fugitive apparence, ce reflet extérieur, indices d'une même origine, se trouvent, selon nous, dans le paradoxe. Au premier abord, notre idée pourra sembler étrange, inadmissible. On la considérera comme une hardiesse de l'esprit de comparaison à grand' peine justifiée par quelques rapprochemens spécieux. Qui sait même si l'on ne nous reprochera pas d'introniser le paradoxe à l'aide d'un paradoxe et de tourner ainsi dans un cercle vicieux rempli de subtilités et de sophismes? Il est telle opinion qui ne paraît d'abord extravagante que parce qu'elle se présente de face, comme un édifice complet dont l'échafaudage a disparu. Replacez les échelles, faites retomber la toile, et dévoilez peu à peu le monument : vous êtes sûr d'avoir pour approbateurs ceux qui auraient accepté avec le plus de difficulté l'aspect général de votre œuvre. Le mot propre, le mot unique dans lequel se résume tout un ensemble d'objets divers, effraie par son ambition, étonne par son isolement. Il est donc bien essentiel, lorsqu'on l'emploie, de le circonscrire avec netteté, avec justesse, et d'expliquer dans quelle mesure il caractérise les différens objets qu'il embrasse.

En soutenant que le paradoxe a pénétré dans toutes les productions de la littérature moderne, nous n'entendons pas dire que ces productions en soient colorées au même degré. Faites tomber un rayon d'un instrument d'optique sur diverses substances disposées sur la même ligne, il est impossible qu'il soit également réfléchi partout : un morceau de cristal le renverra éblouissant, une lame de plomb le rejettera pâle et amoindri. Il en est de même de la lumière que le paradoxe a semée sur la littérature moderne. Ici, il brille de toutes les nuances du prisme; là, c'est à peine s'il se dégage de l'épaisse atmosphère qui l'entoure; plus loin, il vous faudra toutes les ressources de la physique pour le saisir. Qu'est-ce donc que le paradoxe?

On l'a souvent défini : la vérité de la veille ou du lendemain. Pourquoi la vérité simplement? Est-ce que le paradoxe n'est pas aussi le mensonge du jour qui s'est éteint ou de celui qui se lève; ou, pour mieux dire, ne devrait-on pas appliquer ce nom à toute idée, vraie ou fausse, qui contredit l'idée régnante, l'idée actuelle? Le paradoxe est presque toujours la facette tranchante d'une pierre lumineuse, diamant ou strass. C'est le côté épigrammatique d'une vérité hasardée, ou l'audacieuse négation d'une opinion qui fait loi. *Credo quia absurdum,* voilà l'épigraphe obligée de tout livre paradoxal. Dérouter le lecteur par des affirmations imprévues, heurter sa foi, nier ses espérances, brûler ce qu'il adore, adorer ce qu'il brûle, et soutenir cette témérité par les éclats incessans d'une verve intarissable; voilà le but et le système de tout écrivain paradoxal. S'il échoue, il est ridicule; s'il réussit, il conquiert dans la littérature cette affection particulière qu'on a dans les familles pour l'enfant vagabond qui ne garde presque jamais le logis, et qui brise tout en chantant lorsqu'il y rentre. Les intelligences les plus timorées se prennent à l'aimer, à peu près comme ces femmes vertueuses qui ont peur de don Juan et qui s'empressent de mettre le verrou à leur porte si elles le

voient entrer par la fenêtre. C'est, comme on le voit, un succès choisi, intime, et d'autant plus agréable qu'il est emporté de haute lutte. Il n'est donc pas étonnant que notre littérature tout entière ait recherché le paradoxe, obéissant en cela, comme les Lauzun et les Richelieu, moitié à ses instincts personnels, moitié à l'influence de l'époque.

L'histoire est une antithèse continuelle. Après un siècle de dévotion, un siècle de galanterie; après Mme de Maintenon, le régent. Il en est de même dans l'ordre de succession des faits littéraires. Lorsque l'esprit a marché pendant un long espace de temps dans les grandes voies rationnelles, il s'élance de tous les points de la route une foule d'hommes nouveaux qui, fatigués de ce long ruban poudreux et interminable, se jettent dans les chemins de traverse, dans les sentiers perdus, heureux de cueillir une fleur agreste, de respirer un parfum sauvage, dussent-ils pour cela se pencher sur un précipice. Là commence la littérature du paradoxe, et, si cet élan est secondé par le développement ou l'attente d'une révolution politique, la dispersion devient universelle : il ne reste plus sur la route que des bornes milliaires, attestant le passage des grandes races évanouies. C'est ce qui est arrivé de notre temps; nous avons fait table rase, et nous avons cherché à écrire, non pas mieux, mais autrement que nos devanciers. Les passions dominantes, les caractères généraux, si bien représentés dans les œuvres de Corneille et de Molière, avaient été tellement reproduits par leurs tristes imitateurs du temps de l'empire, que le dessin avait fini par s'effacer complètement. Ne pouvant continuer à généraliser, les hommes d'aujourd'hui ont tourné à l'exception, c'est-à-dire au paradoxe. Tous les genres de la littérature moderne portent, plus ou moins éclatante, l'empreinte de ce cachet. Qu'est-ce en effet que le vaudeville, sinon le paradoxe de la comédie? Qu'est-ce que le drame, sinon l'expression outrée, et par conséquent paradoxale, des mœurs nouvelles?

Les livres historiques eux-mêmes n'ont point échappé à cette commune influence. Depuis M. Thierry, qui est toujours du parti des vaincus, jusqu'à M. Thiers, qui les condamne; depuis M. Michelet, qui voit partout des mythes, jusqu'à M. de Barante, qui n'en voit nulle part, tous les historiens ont fait circuler dans leurs systèmes la flamme brillante du paradoxe. — Et quant aux romanciers, ne font-ils pas à peu près tous la monographie de caractères exceptionnels? Examinez le premier livre du jour qui vous tombera sous la main, et vous verrez sans cesse à des degrés différens la nuance du paradoxe. Quand les sociétés vieillies touchent à leur terme ou cherchent à se rasseoir après un ébranlement partiel, une multitude d'ambitions en éveil ou en désarroi refusent d'accepter le présent comme point d'arrêt définitif. Les désirs s'agitent, les passions fermentent, les théories éclatent, le besoin du nouveau entraîne les idées en sens contraire du courant principal; toutes choses sont préparées pour le règne du paradoxe. Celui qui, dans une période plus active, aurait combattu, se borne à écrire, et, selon le tour particulier de son esprit, il développe lourdement le paradoxe sérieux, ou lance à toute volée le paradoxe léger, vif, souriant, celui de Beaumarchais et de Courier. Le para-

doxe sérieux, incarné dans des personnages fictifs, donne naissance au roman social; l'autre, moins ambitieux, mais plus pénétrant, se traduit en roman purement paradoxal.

Nous avons sous la main trois ouvrages qui rentrent dans ce dernier genre. Ils sont signés de trois noms aimés et légitimement populaires : Léon Gozlan, Alphonse Karr, Méry. Ce n'est pas fortuitement que nous les avons groupés sous le même titre; ils appartiennent en effet à la même famille, quoique séparés par des différences saillantes. Léon Gozlan, c'est le paradoxe lesté d'un grain de bon sens. Alphonse Karr joint, par échappées, à ce fond de son esprit une vague émanation de poésie intime. Méry, c'est le paradoxe déchaîné, le paradoxe géant, entassant montagne sur montagne, et cherchant à escalader le ciel à l'aide d'un tremplin élastique. Les projectiles de l'auteur d'*Héva* sont des bombes, tandis que l'auteur de *Feu Bressier* se contente de la flèche, et l'auteur d'*Aristide Froissart* du stylet. La bombe de M. Méry éclate toujours à cent pieds du but. La flèche de M. Alphonse Karr est souvent comme celle de Guillaume Tell : elle enlève la pomme sans toucher la tête. Le stylet de M. Léon Gozlan est plus redoutable et plus sûr : il frappe au cœur, et se brise dans la blessure si on veut l'en arracher.

Rompus aux luttes quotidiennes de la presse, nos trois auteurs ont porté dans le roman ces vives allures, ces détails piquans et malicieux qui font le mérite des journaux épigrammatiques. M. Alphonse Karr est rêveur : il touche par son bon côté à la véritable et simple élégie. M. Méry est fougueux, exagéré, lyrique. M. Léon Gozlan est logicien et tout frémissant de verve dramatique. Le premier voit le paradoxe devant lui, le second au-dessus de lui, le troisième à ses côtés; ce qui fait que les idées de celui-ci contiennent toujours un atome de réalité qui manque à celles des deux autres. Ils sont tous trois spontanés, personnels, mobiles, brillant d'une lumière propre, dans le coin d'azur qu'ils se sont conquis. Ce n'est pas à eux qu'il faut demander des plaidoyers romanesques pour les classes laborieuses, ou des mémoires à consulter pour l'amélioration du code pénal. Les hommes sont trop peu de chose à leurs yeux pour qu'ils s'en occupent. Ce qui est réellement intéressant, c'est de savoir à quelle heure s'ouvre cette fleur, s'envole cet insecte, apparaît cette étoile. Ne leur parlez pas des sèches élucubrations du publiciste ou du jurisconsulte. Ils ont trop de poésie dans la tête pour annoter le *Bulletin des Lois* ou rectifier un traité de statistique. Est-ce que la Fantaisie a jamais battu des ailes au-dessus des Pandectes ou des comptes-rendus philanthropiques? Non, les charmans esprits dont nous suivons la trace ne sont pas venus au monde pour accomplir une mission sociale. L'ouvrage de l'homme est pour eux plus important que l'ouvrier. Ils admireront la robe de soie aux chatoyans reflets, la tasse de porcelaine au frais coloris, et ils s'inquiéteront peu du *canut* qui a tissé la soie, du potier qui a supporté une chaleur dissolvante en soumettant une terre choisie à l'action d'une température africaine. — Délicieux égoïstes qui ne sont tant aimés que parce qu'ils

n'étalent pas des trésors de charité administrative! — insoucians païens qui ont d'autant plus de charme pour les esprits d'élite, qu'ils ne veulent convertir personne à la morale évangélique! — Le romancier, pensent-ils, n'a pas *charge d'ames* comme l'apôtre; amuser, émouvoir, intéresser, voilà la suprême loi. Réformera qui voudra les injustices de la société! nos aimables écrivains ne veulent pas doubler la Providence, encore moins le préfet de police. S'ils se donnaient par hasard, et dans un moment de spleen, comme des hommes d'état ou des philosophes, ne les en croyez pas, les fous! ils éclateraient de rire à la barbe de votre naïveté, si vous preniez au sérieux leurs épigrammes courantes et leur lyrisme passager. Ils ne déclament pas : ils causent, ils racontent, ils médisent; tout ce qu'ils peuvent faire pour les classes pauvres, c'est de prendre dans leur sein une héroïne de roman, et encore faut-il qu'elle soit jolie, intelligente, facile. Ne vous attendez pas avec eux à la logique de l'intrigue, à l'invariable uniformité des caractères, à l'harmonie des proportions d'un ouvrage. Raisonner convient aux savans, et mesurer aux géomètres. Nos romanciers sont avant tout des hommes d'inspiration et de caprice. L'idéal est leur patrie, l'impossible leur élément. La reine Mab les a touchés de son sceptre, et voilà qu'ils changent successivement de forme, comme pour désespérer le crayon du peintre. N'essayons pas de tracer leur portrait, il faudrait le recommencer vingt fois, sans aucune chance de réussite.

Direz-vous, par exemple, que M. Léon Gozlan est concis, bref, incisif, qu'il resserre l'idée, brillant métal, entre les deux pièces d'un étau? Cette opinion sera peut-être exacte pour *la Frédérique*, charmante nouvelle qu'on dirait encadrée de feuilles d'orfévrerie florentine. Mais peut-être serez-vous forcé de changer d'avis à la lecture d'*Aristide Froissart*. Vous l'aviez cru sobre : il est abondant; concis: voyez comme il s'éparpille en digressions spirituelles. Vous lui aviez donné pour symbole l'étau : hâtez-vous de changer l'étau en filière. L'accuserez-vous de sécheresse de cœur, parce qu'il semble se jouer ici de tous les sentimens de l'ame humaine? Ouvrez *le Dragon Rouge,* et, à quelques pages animées de la volupté la plus idéale, vous devinerez que M. Léon Gozlan croit à l'amour.

Même observation pour M. Alphonse Karr. Vous lisez dans *Feu Bressier* une charmante nouvelle égayée par l'invention grotesque de l'omelette aux ognons de tulipe. Là-dessus vous prenez vos conclusions, et vous affirmez avec beaucoup de raison que le talent de l'auteur de *Geneviève* consiste à mettre en lumière des scènes bizarres d'atelier. Tournez la page, et vous verrez se dérouler entre les murs clos d'un jardin de campagne une histoire romanesque, toute empreinte de la grace et de la naïveté allemandes. Ici vous sentiez la forte odeur d'une pipe monstrueuse et grimaçante; là, vous respirez le doux et lointain parfum du *vergiss mein nicht*.

La manière de M. Méry est plus uniforme. *Héva* ressemble, pour l'exécution, à un *Amour dans l'avenir,* comme les *Nuits de Londres* aux *Scènes de la vie italienne*. C'est toujours l'exubérance hasardeuse du caractère mé-

ridional, traversée par les éclairs d'un esprit pétulant et outré. La sève coule à gros bouillons sous l'aubier de cet arbre des tropiques. On dirait que le mouvement de croissance va faire éclater l'écorce : c'est un luxe de végétation inoui. Le feuillage est épais, lustré; les branches se raidissent vers le ciel comme des bras menaçans. Des troupeaux entiers pourraient se coucher dans cette large zone d'ombre, et des essaims d'oiseaux se perdre dans l'épaisseur de cette masse verdoyante. Que l'ouragan se déchaîne, l'arbre ne pliera pas. Le souffle embrasé du simoun peut secouer cette chevelure immense, elle se hérissera sous ses violentes attaques, mais elle ne sera pas emportée dans son tourbillon. Quelle apparence de force dans la nerveuse structure de ce tronc! Quel vigoureux coloris sur ces fruits magnifiques, gonflés sans doute des sucs les plus délicieux! Ils attirent la main par leur forme élégante, par le duvet léger qui les recouvre. Pressez-les sur votre bouche, ils se réduiront en poussière, comme ceux que le soleil dore sur les bords de la mer Morte. Pourquoi dépenser tant de sève, enfler tant de rameaux et porter si haut la tête, si toute cette fausse vigueur ne doit aboutir qu'à une poignée de cendres condensée sous la trompeuse enveloppe du fruit? J'aime encore mieux le buisson des haies avec ses grappes de baies rouges et son unique nid d'oiseaux caché sous les feuilles. Que de verve prodiguée dans ces pages chatoyantes! que d'esprit semé sur la toile au milieu de ce fracas de couleurs! quel dommage que le dessin ne vienne point, avec ses lignes pures et précises, apaiser cette rage du pinceau dirigé par une main fiévreuse! Ces tableaux qui tremblent indécis, comme s'ils s'offraient à l'œil réfléchis par l'eau agitée, se laisseraient embrasser dans leurs nuances les plus délicates, dès que l'ordre aurait réglé la lutte du jour et de l'ombre, dès que le trait aurait donné du relief à la couleur. M. Méry serait un grand peintre, s'il avait appris à dessiner. Malheureusement pour pour lui et pour nous, il a négligé le crayon pour le pinceau. C'est le vice de toutes ses compositions, et particulièrement d'*Héva*.

La vallée de Tinnevely contient certainement des sites admirables; j'en crois M. Méry sur parole, quoiqu'il affirme spirituellement qu'il n'a pas vu le sujet de ses descriptions; mais pourquoi accumuler dans ce coin de l'Inde toutes les splendeurs d'une nature idéale? pourquoi placer de la montagne à la plaine ces fantastiques *ponts de tigres*, vivante et bondissante architecture à laquelle personne ne croit, pas même l'architecte? Héva est une créature d'élite, moitié déesse, moitié statue; blanche énigme perdue sous des flots de soie et de dentelle. A-t-elle de l'esprit? Personne n'en doute, puisque M. Méry lui prête le sien. A-t-elle un cœur? Je l'ignore. Elle est trop richement et trop pompeusement vêtue pour qu'en posant la main sur son sein, on puisse sentir les joyeux battemens de la vie et de l'amour. Ah! que j'aime bien mieux la Sacountala des drames indiens! Celle-là est femme, on le devine à ses larmes, tandis que celle-ci n'a sur ses traits que l'immuable sourire d'une danseuse; et ce qui le prouve, c'est la première exclamation de Gabriel de Nancy en la voyant : « Cette créature ferait la fortune de M. de Jouy, s'il pouvait la faire paraître à l'Opéra dans *Fernand Cortez*. » Quoi qu'il en

soit, Héva, type de toutes les perfections, est mariée à un nabab, Mounoussamy, qui, vous l'avez déjà compris, doit être un chef-d'œuvre de difformité pour servir de repoussoir à la gracieuse tête de sa femme. Le nabab exerce l'hospitalité dans sa maison à la manière des personnages homériques. Une multitude de convives se pressent à sa table, et il est inutile d'ajouter que chaque convive du mari est un adorateur de l'*épouse,* pour employer un mot de l'auteur. Un seul homme a résisté à la puissance fascinatrice de la reine du Tinnevely : c'est un jeune Anglais, nommé Klerbbs, venu dans l'Inde pour découvrir un ouvrage inédit sur l'histoire des Malabars, et pour s'unir à miss Erminia, la fille du consul anglais de Madras. En revanche, les deux Indiens, Goulab et Mirpour, *éléphans qui rugissent l'amour,* et le jeune Français, Gabriel de Nancy, qui oublie auprès d'Héva le touraco blanc qu'il est venu chercher dans l'Inde, aux frais du gouvernement, suffiraient à exciter la colère de Mounoussamy, si celui-ci n'avait pas l'insolence de croire à l'inébranlable fidélité de sa femme. Pour satisfaire leur passion effrénée, les deux Indiens veulent se débarrasser de leur hôte. Une chasse aux tigres leur en fournit l'occasion. Les péons sont séduits, les chevaux habitués à la chasse sont remplacés par d'autres, nouveaux à ces périls. Dès que les tigres, lancés dans la plaine par les péons, quittent leur *alcôve* et se précipitent sur les chasseurs, les chasseurs, les chevaux effrayés prennent la fuite, les péons abandonnent leur maître : Klerbbs et Gabriel sont emportés vers le lac, et ne peuvent secourir Mounoussamy, qui se débat seul sur la rive opposée contre les tigres de Ravana, les plus beaux animaux de la création, si l'on en croit M. Méry.

Mounoussamy a disparu : Klerbbs et Gabriel, accusés de sa mort, sont livrés au bourreau par les juges anglais. Heureusement pour eux, Mounoussamy a eu des pressentimens avant de partir pour la chasse. Une lettre adressée à Talaïperi, son frère, accuse d'avance Goulab et Mirpour. Cette lettre sauve Gabriel et Klerbbs, à la grande douleur de l'attorney, qui fait éclater un désespoir réellement comique. Les deux jeunes gens soustraits à l'échafaud reviennent auprès d'Héva, qui, six mois après la disparition du *pauvre Samy,* promet de prendre pour époux celui qui l'aura vengée en tuant douze tigres dans les gorges de Ravana. Grace à une machine inventée par son ami Klerbbs, Gabriel tue sans péril seize de ces animaux. Il faut lire en entier ce chapitre bizarre : il est d'une fantaisie ravissante; l'impossible y est poussé jusqu'à la folie. On ne saurait être absurde avec plus d'esprit, et nous louerions de grand cœur ce délicieux épisode, si les tigres ne donnaient lieu à des exagérations descriptives dont M. Méry aurait dû peut-être s'abstenir.

La charrette qui doit porter à Héva le sauvage présent de noces qu'elle a demandé approche déjà du *chattiram,* lorsque Gabriel et Klerbbs voient briller l'incendie sur la demeure de la jeune veuve. Ils courent à son secours, et à la lueur de la flamme ils la voient emportée par le farouche Goulab, qui déjà pousse les rugissemens du triomphe; mais comme le crime ne doit

pas demeurer impuni, voici Mounoussamy qui reparaît à la lumière et qui fait justice du ravisseur. Le nabab, miraculeusement sauvé de la dent des tigres, attendait dans l'ombre depuis six mois le moment de la vengeance. Cette résurrection porte le désespoir dans l'ame de Gabriel. Klerbbs, qui a perdu la main de miss Erminia en consacrant son temps à servir les amours de M. de Nancy, entraîne le malheureux loin d'Héva, et le décide à vivre, à force d'amitié.

Telle est cette œuvre romanesque, pompeusement ennuyeuse dans les endroits sérieux, et franchement amusante dans les passages où la bonne folie de l'auteur se nuance de teintes fraîches et paradoxales. M. Méry ne devrait jamais s'écarter de cette vive et insouciante gaieté qui lui a inspiré tant de jolies pages, et à laquelle il doit sa réputation. Lorsqu'il essaie, par malheur, d'être grave, il devient solennel, presque funèbre. « Le lac, d'un vert limpide, se plombe comme le Cocyte; les arbres se déguisent en cyprès, la campagne prend l'aspect d'un cimetière, et l'air murmure des plaintes confuses comme les paroles souterraines des morts. » Si M. Méry jugeait sainement de la nature de son talent, il laisserait au lac sa transparence, aux arbres leurs formes naturelles, à la campagne ses vivans aspects, à l'air ses joyeux nuages d'harmonie où retentit la note tourbillonnante de l'alouette et le bourdonnement fugitif de l'abeille. *Héva* n'est pas un roman dans l'acception réelle du mot. L'intérêt est divisé, l'action divergente, les situations n'ont pas de lien commun qui leur donne une valeur d'ensemble. La mythologie indienne, à laquelle l'auteur emprunte souvent ses comparaisons, est aussi déplacée dans un roman contemporain que la mythologie grecque et romaine l'était dans les tragédies modernes, avant que l'école romantique l'en eût définitivement bannie. Je ferai la même observation pour l'érudition locale, dont M. Méry me semble avoir abusé. Qu'importe en effet au lecteur qu'Héva mange une aile de *peromerops* ou un jambon de *Labiata*, *l'ours superbe qui désole* je ne sais plus quelle contrée? Mieux vaudrait cent fois un détail ingénieux, un portrait arrêté. Je ne parle pas des caractères. Celui d'Héva n'est pas complet, Goulab et Mounoussamy se confondent; Gabriel et Klerbbs agissent et parlent de la même manière. Que reste-t-il donc à cet ouvrage pour que nous puissions l'aimer encore, malgré ses défauts? Beaucoup de verve, infiniment d'esprit, et ce soin du style qui se montre si rarement dans les productions actuelles depuis l'invasion des romans-feuilletons.

On a souvent reproché aux écrivains réellement littéraires de manquer de fécondité. Vous ne travaillez lentement, leur disait-on, que parce que votre plume écrit à froid. Les richesses du style ne vous servent qu'à couvrir d'un manteau splendide les pauvretés de la pensée. Votre prétendue religion pour les détails cache votre impuissance à construire un ensemble complet. Vous ne méditez vos situations, que parce que l'improvisation, ce privilége du génie, vous est inconnue. Pitoyables sculpteurs, qui n'excellez dans le bas-relief que parce qu'il vous est impossible d'atteindre à la statue! Débiles ouvriers, qui calomniez la machine à vapeur, par la seule raison que vous ne pouvez

en disposer comme nous! M. Léon Gozlan a voulu prouver par *Aristide Froissart*, à ceux qui formulent ces risibles accusations, que pour être un artiste patient et consciencieux on n'en était pas moins, au besoin, un énergique et fécond ouvrier. La main qui découpe si admirablement les subtils ressorts d'une montre, s'est imposé cette fois la tâche de former des engrenages mécaniques. On pourrait citer telle duchesse qui, fatiguée des mets du salon, effleure quelquefois ceux de l'office de ses lèvres aristocratiques.

Aristide Froissart semble le résultat d'une gageure. Il est écrit tout d'un trait, au galop de la plume la plus vigoureuse et la plus acérée. Point de transitions, le temps presse. Point de descriptions, on les assimilerait peut-être à des amplifications. Vous ne voulez pas de portraits, voici de grandes lignes tranchantes et des coups de crayon despotiques. Vous prétendez que c'est chose puérile de s'amuser à peindre délicatement de merveilleuses figures : soyez satisfait, vous n'aurez que des signalemens. Le style n'est pour vous qu'un resplendissant *cache-misère :* hé bien! dans *Aristide Froissart*, les mots seront tout simplement le justaucorps de la pensée. Vous accusez les riches draperies de dissimuler des corps sans vigueur : rassurez-vous, vous verrez ici saillir les muscles et palpiter la chair. Plus de vains ornemens, plus de voiles appesantis par la broderie! les tons seront crus, la carnation hardie, et vous pourrez compter les tressaillemens de chaque fibre.

Aristide Froissart veut être un roman-feuilleton, et il ne le peut pas tout-à-fait. Il a bien la furie d'exécution des œuvres de ce genre; mais ce qui lui manque surtout, c'est l'incolore vulgarité de l'expression, la trivialité des incidens, l'exagération des coups de théâtre et les absurdes soubresauts de l'intrigue. Le décousu n'y est qu'apparent. Un ordre profond règne sous cette surface tourmentée. Tant que M. Léon Gozlan dira : « Quand pourrai-je manger un bourgeois? » il devra renoncer au succès du roman industriel. Il a trop d'originalité dans l'idée, trop de relief dans la forme, pour qu'il puisse jamais s'asservir à ce moule plat et commun. Il le briserait plutôt que de s'y enfermer. L'esprit, cette chose légère qui est chez les autres une bulle de savon ou un fil de la Vierge emporté par le moindre souffle, est chez lui une lame d'acier trempé, claire, courte et pénétrante; arme redoutable qui peut être caractérisée par ces mots : *Eminùs et cominus*. Est-ce à dire pour cela qu'*Aristide Froissart* soit une œuvre parfaite? Non, certes : nous l'acceptons comme la vigoureuse et paradoxale débauche d'un esprit hardi, aventureux; mais nous sommes loin de le préférer, par exemple, au *Dragon Rouge*, étude de caractères plus originaux, texte d'observations plus élevées.

L'impartialité, si nécessaire dans les conceptions historiques, me paraît peu convenable dans les inventions romanesques. Il faut que l'auteur, sans se mêler trop directement à l'action, prenne parti pour un personnage ou pour une idée. Ici rien de pareil. Nous avons sous les yeux un tableau de mœurs; et le peintre nous abandonne à nos propres impressions. C'est à peine si à la fin du livre l'auteur fait pencher la balance du côté d'Aristide Froissart, et encore ce mouvement n'est-il pas sincèrement accusé. C'est qu'en effet, au milieu

de tous ces vices modernes si dédaigneusement et si finement esquissés, il est difficile d'avoir un élan de sympathie pour qui que ce soit. Plus on se mêle à la vie sociale de notre époque, et plus il devient difficile de découvrir autre chose que l'égoïsme au fond de toutes les actions humaines.

L'égoïsme règne donc presque exclusivement dans l'ouvrage de M. Léon Gozlan. Il n'y a guère qu'Aristide Froissart et le duc de Villa-Réal qui n'en soient point atteints. Le héros du roman appartient à la grande famille des bohémiens de Paris. Fils d'un accusateur public enrichi par les spoliations de 93, il dépense en folies excentriques une fortune illégitimement conquise. Il vit au milieu de trois ou quatre enfans perdus comme lui, dans une orgie continuelle, avec des figurantes de l'Opéra. Enivré de vin de Champagne, il en fait boire à pleine coupe à son lion privé, qui épouvante de ses fureurs les bons bourgeois de Meudon. Enfermé pour dettes à Sainte-Pélagie, Aristide se contente d'envoyer à son père un manuscrit portant pour titre : *Mémoires de Jean Froissart, écrits par son fils;* et le manuscrit commence ainsi : « La première famille que spolia mon père fut.... » Cette menace impie, dans laquelle perce quelque chose du caractère de don Juan de Marana, ne manque jamais son effet sur le vieil accusateur public. Aristide sort de prison, léger de dettes et la bourse garnie. Pour mettre un terme à la vie désordonnée de son fils, Jean Froissart le marie, presque malgré lui, à la fille du marquis de Neuvilette, riche gentilhomme que l'accusateur public a complètement dépouillé en 93. Le marquis, réduit à vivre d'une modique pension, n'a garde de s'opposer à cette union, convenue depuis long-temps entre les deux familles comme une tardive réparation. Aristide est à peine maître de la somme énoncée dans le contrat de mariage, qu'il établit chez lui un tripot pour remplacer ceux du Palais-Royal, que la chambre des députés vient de supprimer. Poursuivi par la police, il est protégé par un de ses locataires, le duc de Villa-Réal, qui aime la malheureuse Adeline. Recouvrant ainsi sa sécurité, il vend au jeune duc une partie de son hôtel, et prend des actions dans les bitumes, dans les houilles, dans les vespasiennes et autres spéculations fictives. Tous ces papiers bleu-Byron, chamois, rose tendre, jaune d'or, deviennent à la longue des lettres d'introduction pour Clichy. Lorsqu'il sort de cette prison, il n'a d'autre asile que la mansarde de son hôtel, dont M. de Villa-Réal a maintenant l'entière propriété. Exaspéré par ses malheurs, il maltraite, dans un moment de délire, son beau-père, sa belle-mère et sa femme. Dès ce moment, Adeline devient la maîtresse du jeune duc, qui l'emmène en Portugal avec le marquis et la marquise de Neuvilette.

A Lisbonne, Adeline passe pour la femme du duc, et, comme telle, elle ne peut se remuer sans être blessée par l'aiguillon de l'étiquette. Veut-elle sortir à pied par un jour éclatant de soleil, une duchesse ne doit sortir qu'en voiture; se résigne-t-elle à la promenade en calèche, il faut attendre, pour sortir, la rentrée de la cour à Lisbonne. Tous ces noms portugais, hérissés de voyelles nasales, il faut qu'elle apprenne à les prononcer de ses fines lèvres parisiennes. Marie de Neubourg n'est pas plus malheureuse dans *Ruy-Blas*.

Pour comble de tourment, le duc de Villa-Réal devient jaloux, lorsque cette vie de contrainte et de lutte continuelle a tué l'amour d'Adeline pour le jeune seigneur portugais. Alors, poussé par le vent de l'aventure, Froissart arrive à Lisbonne afin d'y chercher sa femme, qu'il regrette depuis qu'elle l'a abandonné. Un jour Villa-Réal entend un bruit de joie inaccoutumée dans l'appartement d'Adeline. Ce sont des chants et des danses. Adeline a retrouvé Aristide, et elle se rattache à lui, comme le prisonnier à l'espoir de la délivrance. Nous les revoyons plus tard, dans les environs de Paris, vivant de la succession du père Froissart, qui n'a pas pu déshériter son fils abhorré. La fièvre bohémienne d'Aristide s'est apaisée : il fait le bonheur d'Adeline, de son beau-père, et, chose miraculeuse ! il est parvenu à traiter avec égards son indomptable belle-mère.

Il nous serait facile, si nous avions le goût des querelles mesquines, de chicaner M. Léon Gozlan à propos de quelques incorrections échappées à sa verve entraînante; mais outre qu'il nous répugne de peser des adverbes, de bluter des participes, d'éplucher des substantifs à la façon des académies italiennes, nous avons éprouvé trop de plaisir aux excentricités de Froissart, aux saillies du marquis de Neuvilette, et aux rages grotesques de la marquise, pour nous attacher à une critique aussi minutieuse. Nous sommes devenu d'ailleurs très circonspect en cette matière, depuis que nous avons vu, dans une société de grammaire raisonnée, un honorable membre faisant hommage à ses confrères de trois cents fautes contre la langue ramassées dans les *Provinciales* de Pascal. *Aristide Froissart* nous dédommage du reste, avec luxe, de ces légères irrégularités. Pour un mot en désaccord avec les règles de Noël, je citerais trente expressions originales, créées, d'une vérité et d'une énergie admirables. L'ouvrage qui nous occupe se distingue aussi par un mérite d'un ordre plus élevé. M. Léon Gozlan, et c'est là un trait particulier de son talent, se préoccupe beaucoup des caractères : lorsque vous fermez un de ses romans après une lecture rapide, il est possible que l'action ne se déroule pas devant vous dans un ordre parfait. Tel épisode, élargi avec trop de complaisance, nuira, dans un esprit logique, au développement du fait principal; telle scène, jetée avec trop de verve, empiètera peut-être sur la marche régulière du drame; mais en revanche, vous retrouverez dans votre mémoire toute une galerie de figures typiques, empreintes d'un cachet de fantaisie, qui, à force de paradoxe, touchent presque à la réalité. Les personnages de M. Léon Gozlan existent, sinon d'une vie distincte, du moins d'une existence collective. Je m'explique par un exemple. Aristide Froissart isolé semblerait impossible; mais placé en regard de Lacervoise, de Beaugency et de la *dernière guitare,* ces excroissances anormales de la civilisation, il acquiert une valeur d'ensemble qui aurait échappé d'abord à un œil inattentif. Aristide devient dès ce moment, en faisant la part de l'optique de la scène, la personnification réelle de la jeunesse moderne, sceptique, spirituelle et cynique dans les circonstances les plus solennelles de la vie privée et de la vie sociale. Prêt à se marier, Aristide envoie pour cadeau

de noces deux billes d'ivoire où sont renfermées dentelles et pierreries. Au moment de répondre au prêtre le *oui* solennel, il fait le ventriloque, à la grande terreur de l'officiant. Les lois et les sentimens de famille, il les ignore. Les prescriptions et les usages de la société, il les méconnaît. C'est un Child-Harold familier qui n'a ni la morgue du gentilhomme, ni la solennité du personnage épique, ni le spleen de l'Anglais, — trois élémens dont la combinaison forme le caractère du héros de Byron. —Aristide est, avant tout, de la classe moyenne; il ne se tient pas à l'écart des hommes, il désire vivre avec eux; mais il veut s'assurer auparavant le libre rayonnement de ses coudes dans le cercle de ses habitudes et de ses caprices. Dès que vous lui opposerez une barrière, il la franchira, dût-il jouer sa tête comme Rémus, ou son honneur comme les téméraires spéculateurs de l'époque actuelle. Tel qu'il est, vous découvrez en lui, ainsi que je le disais tout à l'heure, un de ces portraits collectifs qui ressemblent, par divers côtés, à une foule d'individualités existantes, reconnaissables à un trait particulier, à un détail, à un accident. Aristide Froissart a plusieurs ménechmes dont chacun lui ressemble partiellement.

Feu Bressier, de M. Alphonse Karr, n'est pas comme l'*Aristide Froissart* de M. Léon Gozlan, un héros multiple dont la société actuelle dévore et subit l'existence. Feu Bressier joue, dans le nouvel ouvrage de l'auteur de *Geneviève,* le rôle du diable boiteux qui lève les toits des maisons aussi facilement que le couvercle d'un vase, et divulgue tous les secrets du cabinet et de l'alcôve. Seulement, comme il n'a pas la puissance diabolique, il laisse les toits à leur place, et arrive à son but par d'autres moyens. Ce n'est pas un ange, ce n'est pas un démon, et cependant il est, comme ces deux esprits, invisible et impalpable. Feu Bressier ne peut donc être qu'une ame.

Lorsqu'on prend une ame pour héroïne de roman, il faut au moins savoir quelle est son essence. Les philosophes ont déraisonné gravement pendant une longue suite de siècles sur cette question. M. Alphonse Karr déraisonne après eux sur la même matière, mais cette fois la folie est spirituelle, enjouée, et point dogmatique. Chacun est libre d'accepter ou de rejeter cette invention. Pour peu que vous ayez dans le cœur ce doux murmure de petite flamme indécise, flottante et toujours prête à se détacher au souffle de la poésie, vous ouvrirez votre imagination à l'ame problématique de feu Bressier, comme Jeannie ouvre la porte de sa cabane à Trilby.

Selon M. Alphonse Karr, l'ame est une molécule du soleil qui, une fois séparée du corps auquel elle était liée, doit remonter au grand astre, au bout d'un an, si elle ne trouve pas à se placer avant ce terme entre deux bouches amoureuses qui l'absorbent. Feu Bressier était de son vivant avare, rechigné, plein de défauts. Sa pauvre ame a beaucoup souffert avec lui. Déliée par la mort de cette odieuse servitude, elle s'élance dans l'atmosphère rayonnante et jouit follement de tous les priviléges, de tous les passe-temps d'une ame en vacances. Elle joue avec les gouttes de rosée comme un jongleur avec ses boules d'ivoire. Elle distribue les parfums aux fleurs, et si par hasard vous trouvez dans un jardin la rose délicate qui sent la violette, c'est que l'ame se

sera trompée de parfum en accomplissant sa mission volontaire. Pourquoi ce rosier blanc produit-il des fleurs jaunes? pourquoi cet arbre parasite produit-il les fruits de son voisin? Vous attribuerez peut-être ce miracle à la greffe, une opération brutale pratiquée sur une branche par votre stupide jardinier. Pour moi, je suis sûr que tout le mérite en revient à l'ame de feu Bressier. C'est un de ses caprices de créature oisive : elle a mêlé les sucs, elle a confondu les germes, et ce qui le prouve, c'est que sur dix greffes, trois ou quatre seulement réussissent. Il n'est pas besoin de dire que ce sont celles dont l'ame de feu Bressier s'est occupée.

Ces gracieux enfantillages ne peuvent durer toujours. Il faut que notre pauvre ame s'incarne de nouveau, si elle ne veut pas remonter au soleil. Quel mot dur et barbare que celui d'incarnation pour une ame délicate! Encore si elle trouvait deux jeunes corps bien faits, animés de deux ames bien amoureuses, elle consentirait à se laisser emprisonner de nouveau entre deux baisers. Mais voici, par exemple, Paul Seeburg, un jeune homme charmant, qui a la permission de cueillir des fraises avec la jolie Cornélie. Bien plus, la pauvre enfant, ne pouvant se faire épouser autrement par Paul, lui donne un rendez-vous dans le jardin, afin de se compromettre. L'ame de feu Bressier palpite déjà sous la chemisette de la jeune fille : en un clin d'œil elle se glissera au coin des lèvres de Cornélie, si Paul se laisse emporter par sa passion. Mais que voulez-vous? le timide Seeburg n'*ose* pas *oser*. — Il faut que ce charmant et poétique niais ait lu Jean-Jacques; car au moment où Cornélie s'abandonne presque à son amour, il s'écrie avec une sublime sottise : — O Cornélie, ne crains rien de Paul Seeburg! je n'abuserai pas de ta noble confiance! L'ame de feu Bressier le trouve sot et s'en va chercher fortune ailleurs.

Quelle rivière transparente, argentée, coule entre ces deux rangées de saules mêlés de peupliers d'Italie! Un jeune homme à l'œil vif, aux formes élégantes, glisse avec sa barque sur cette eau paisible, et conduit à l'autre rive deux femmes, dont la plus jeune l'aime déjà. L'ame de feu Bressier caresse aussitôt Mélanie. Mais par malheur Arolise apprend que le pêcheur est M. Louis de Wierstein, possesseur d'une fortune immense. La coquette épouse le pêcheur et ses richesses. L'ame de feu Bressier a horreur d'Arolise, et elle ne s'en cache pas devant M. Alphonse Karr.

La pauvre fille du soleil, l'ame divine, enflammée, recommence ses voyages à la recherche d'un corps, et toujours elle rencontre quelque obstacle au moment décisif. Tantôt c'est le toupet blond de l'amant, tantôt le rouge et le blanc de la femme. *Caroline est avec un homme qu'elle n'aime pas encore; — André avec une femme qu'il n'aime plus.* C'est l'ami qui séduit la femme de l'ami; c'est le mari qui trompe sa femme et que sa femme trompe: — toute sorte de trahisons et d'ignominies dont l'ame de feu Bressier ne veut pas être la complice. — Que faire?

Voilà l'année qui finit. Encore un instant, et elle ne pourra plus habiter la terre. Résignée à quitter notre globe, tout pétri de vices et de ridicules, l'héroïne de M. Karr se cache dans une goutte de rosée, et remonte au soleil.

Où la fantaisie est reine absolue, la critique perd une grande partie de ses droits. Comment disséquer un papillon ? Comment analyser une goutte d'eau dans l'herbe ? Comment discuter ces milliers d'atomes lumineux qui se jouent dans un rayon de soleil ? Il le faut bien pourtant, dussions-nous être accusé de témérité. Nos observations seront courtes; elles en seront meilleures.

Les premiers récits de cet ouvrage un peu trop long sont animés d'une poésie ravissante, et trempés à la source vive de l'inspiration. L'historiette des amours de Paul Seeburg et de Cornélie est d'une fraîcheur, d'une naïveté adorable. Je ne connais que la *Cruche cassée* de Greuze qui puisse être comparée au tableau de la fraise cueillie en même temps par ces deux amans. Le récit d'Arolise mérite les mêmes éloges. Tout y est gradué avec un art exquis. Les promenades sur l'eau sont délicieuses, l'illumination nocturne est d'un effet magique, et le dénouement imprévu frappe comme le coup d'archet impérieux et mordant qui termine quelquefois une douce mélodie. Vers la fin du livre, la poésie décroît : M. Alphonse Karr se contente d'être spirituel. On s'aperçoit que l'ame de feu Bressier est pressée et qu'elle n'a pas le temps de tout voir. Il fallait alors limiter ses recherches, ou lui permettre de ne remonter au soleil qu'au bout de deux ans, au lieu d'un.

Le défaut de cet ouvrage est la monotonie. Il n'y a pas assez de variété dans les sujets choisis. Par momens, lorsque l'inspiration abandonne l'auteur, on sent trop l'esprit du journal épigrammatique : Figaro perce sous Stephen. Le romancier a pris au journaliste l'habitude de souligner les mots pour leur donner un sens détourné. Il lui reste aussi de la presse légère quelques exagérations poussées trop loin. Pourquoi, dans une œuvre sérieuse, appeler le déluge *une lessive mal réussie?* Autant appeler le soleil *le grand-duc des chandelles*, comme le fait je ne sais plus quel auteur de notre vieille littérature.

Ce dernier reproche, sur lequel je ne veux guère insister, s'applique d'ailleurs à tous les journalistes devenus romanciers. Le défaut de réserve dans les comparaisons grotesques est compensé du reste par des qualités, bien autrement remarquables, que ces trois écrivains ont fait passer de la presse au livre. Leur style paradoxal, leur façon cavalière d'entrer en matière, leurs nuances comiques, leurs fines épigrammes, ils avaient tout cela en abondance, bien avant que leur plume n'abordât le libraire. On eût pu, dès-lors, prédire, à coup sûr, que les trois écrivains deviendraient les trois représentans du roman paradoxal. L'important pour eux est plutôt d'oublier que de se souvenir.

Un dernier mot pour bien établir la différence qui les sépare et les distingue, sous le trait commun dont ils sont marqués. Nous avons déjà dit que M. Méry était lyrique, dans le sens pindarique du mot. M. Alphonse Karr l'est aussi, dans le sens allemand. M. Léon Gozlan, par la courte vigueur de sa phrase, par le naturel de son dialogue, par le soin des caractères, appartient plutôt à l'école dramatique. Enfin, pour terminer ce parallèle par un mot emprunté à l'atelier, M. Léon Gozlan peint *en relief*, M. Alphonse Karr *en creux*, tandis que M. Méry fait la *ronde bosse*.

HIPPOLYTE BABOU.

REVUE DRAMATIQUE.

Le siècle dans lequel nous vivons est infatigable pour la réforme. Tout jeune encore, — il n'a pas cinquante ans, — froid de cerveau, bien qu'on le dise exalté, sain de corps, bien qu'on l'affirme valétudinaire, il agit avec le puritanisme des gens qui craignent pour leur physique les débauches de leur moral. Cela en est venu au point que l'Opéra, ce synonyme de fournaise infernale, cette perdition des belles jeunesses d'autrefois, l'Opéra, s'étant déjà fait chaste, se fait prude. Il n'y a plus d'Opéra désormais, sinon dans la salle et sur la scène.

De ces deux moitiés, la salle et la scène, qui forment le tout, à ce qu'on croit, la première correspond toujours avec l'autre par deux sens, la vue et l'ouïe : la scène envoie à la salle des sons et des entrechats. C'est là ce que peuvent faire tous les théâtres du monde. Mais il entrait encore autre chose dans ce mot opéra. La salle avait son foyer, la scène avait ses coulisses. Le foyer durera long-temps encore, les femmes commencent à y aller; les coulisses ont cessé d'être, les femmes n'y vont plus. Un nouveau décret du directeur interdit aux choristes et aux comparses, qu'on appelait de l'horrible nom de *marcheuses,* de séjourner dans les coulisses en attendant le moment d'entrer en scène, ou après leurs exercices.

Ce coup d'état soulève partout d'immenses désespoirs. Nous disons partout, parce que la mesure fait des blessures aussi multipliées que cette fameuse épée religieuse dont on disait que la poignée était à Rome et la pointe partout. Que de gens vont être embarrassés de leurs quatre soirées par semaine! car il sera triste pour ceux qui fuyaient les salons de retrouver dans les coulisses de l'Opéra un salon de musique peuplé seulement d'aristocraties hautaines, bien qu'elles soient des aristocraties de talent. Bien plus, ces nobles artistes s'égayaient parfois eux-mêmes à passer en revue la cohue des jeunes Napolitaines coiffées de la tuile blanche, des Égyptiennes de *Moïse*

aux turbans vaporeux, des nonnes lugubres de *Robert-le-Diable* et des fées des opéras fantastiques. Quel vide que celui des vastes coulisses, si bourdonnantes, si frémissantes! Assurément l'illusion, cette optique du génie, perdra beaucoup à une pareille solitude, car il était difficile à l'acteur de ne pas tirer quelque inspiration du coup d'œil et du bruit.

Ce bruit et ce coup d'œil sont pourtant les raisons qu'alléguera le directeur pour justifier son nouvel ukase. Le chanteur, dira-t-on, était troublé en scène par les chuchottemens des coulisses. A quoi répondent les chœurs exilés : — Cela était ainsi du temps de Laïs et de Nourrit, de Mme Branchu et de Mme Damoreau. — Pauvres chœurs, pauvres comparses! leur voix gémissante réclame avec ce ton déchirant des filles de Sion qui regrettent les bords du Jourdain.

Les jours de l'Opéra vont être bien tristes pour ces proscrites si peu ambitieuses, si imperceptibles sur le registre d'appointemens, mais qui se consolaient de leur néant par l'orgueil de frôler en passant et de contempler à l'aise les grands artistes et les sommités de tout genre. Enfermés, astreints à un régime plus que sobre de pas et de causeries, les corps de comparses peuvent déjà entrevoir le moment où, à l'aide d'un mécanisme ingénieux, des mannequins et des poupées, habillés selon la formule, manœuvreront en scène sur des coulisseaux mus par la vapeur, sans coûter au directeur d'autres feux que les feux de charbon de terre. Cela résulte, dit-on, du procédé nouveau qu'un théâtre de Bruxelles va mettre en œuvre, sous peu de temps, pour ses machinistes et ses allumeurs, peut-être même pour ses pompiers et ses ouvreuses.

L'Opéra, sans ces misérables riens, n'est pas plus l'Opéra que le jeu dans les salons n'est le jeu des anciennes fermes. Il est vrai que l'Opéra n'en est pas venu tout d'un coup à cette ruine. Du jour où les *filles d'Opéra,* notez que nous appelons par leur nom d'autrefois les illustres talens de la scène, du jour où la cantatrice et la danseuse ont été plus riches que le duc et le prince, il a bien fallu que les chœurs s'élevassent d'un degré dans la hiérarchie théâtrale. On fit attention aux lazzis de la choriste le jour où Mlle Laguerre, Mlle Sophie Arnoult et Mlle Guimard ne voulurent plus parler que selon Richelet, et apprirent le ton des grandes maisons aux grands seigneurs qui n'en avaient plus de petites.

Ainsi, plus de coulisses à l'Opéra. Cet évènement va passer inaperçu dans le monde, mais il fait grand bruit rue Lepelletier, où la question est parfaitement comprise par tous les intéressés. C'est une garantie de plus que Paris veut offrir aux parens éplorés de province qui craindraient toujours de voir leurs fils jeter, comme MM. de Soubise et de Conti, cent mille écus en deux mois dans ces deux gouffres : le pharaon et les coulisses de l'Opéra de Paris.

Pendant que l'Opéra se transforme autant qu'il peut, l'Opéra-Comique s'efforce de redevenir ce qu'il était autrefois. Ce n'est pas une mauvaise idée ni une méchante spéculation. L'Opéra-Comique, au commencement de ce siècle, a joué un si grand rôle dans les plaisirs parisiens, il avait joué, vers

la fin du siècle dernier, un rôle si important dans la littérature dramatique, que, tout délaissé, tout suranné qu'il parût aux musiciens de notre époque, il soulevait encore dans le public les plus vives sympathies. Les vieux le poursuivaient de leurs regrets, les jeunes de leur curiosité. Les premiers répétaient avec délire les refrains qui s'étaient incrustés dans leur mémoire aux beaux jours de leur jeunesse; les refrains qu'on apprend à vingt ans ne vieillissent jamais; et nous autres, bercés au son de ces ariettes chantonnées par nos mères, nous ne haïssons pas de les entendre mieux chantées, avec l'accompagnement d'un bon orchestre. Cela explique suffisamment la vogue des reprises que l'Opéra-Comique eut l'heureuse idée de faire l'an passé. Cela présage encore un succès au *Déserteur,* qui vient de reparaître. Ce succès, nous l'aurions garanti avec confiance d'après le nombre de gens de soixante ans que nous avons entendus chevrotter avec un sourire : *J'avais égaré mon fuseau.*

L'Odéon semble avoir conspiré l'anéantissement des feuilletonistes. Ce n'est pas une représentation en quinze jours, mais quinze nouveautés par semaine que la critique devra bientôt juger à ce théâtre. Cette peur nous est venue quand trois jours de suite nous avons aperçu des titres nouveaux sur l'affiche. Déménageons donc au plus vite, et logeons-nous sous la galerie enfumée de l'Odéon, si nous tenons à faire notre devoir sans trop affronter les brouillards, les ruisseaux et les averses.

Mardi dernier, *l'Hôtel d'Alban.* C'est une petite satire en deux actes dans laquelle beaucoup de gens ont vu, à ce qu'il paraît, des allusions et des traits pleins de ressemblance. Laissons la satire personnelle, les allusions : nous n'avons vu, nous, dans la pièce de M. Deslandes, qu'un motif assez ingénieux de plaisanteries dont quelques-unes ont de l'esprit. Mais ce sujet a été traité dans plusieurs proverbes ou vaudevilles. On connaît assez le côté faible des dames patronesses et des dames de charité. La pièce a réussi.

Mercredi le *Despote.* Est-ce mercredi ? toujours est-il qu'on était bien près de la veille ou du lendemain... Et enfin, vendredi, les débuts de M. Raphaël et de Mlle Rebecca Félix dans *le Cid.*

Nous reprendrons haleine, et on nous le pardonnera. L'assemblée était nombreuse pour juger la tentative audacieuse de deux enfans qui d'un seul bond s'élançaient sur une grande scène en plein Corneille, portant l'une, avec ses quatorze ans, la lourde robe de deuil de Chimène; l'autre, à dix-sept ans, la pesante tizonade que tant de bras vigoureux ont laissée tomber honteusement.

Raphaël Félix a toutes les apparences, tout l'aplomb de l'expérience : une souplesse extraordinaire de gestes, une sûreté d'attitudes, une facilité de débit qui font trembler pour le résultat de cette témérité. Dès la première scène du rôle de Rodrigue, le jeune tragédien s'est posé avec une vigueur qui a disposé très favorablement l'auditoire et laissé une impression capable d'étouffer jusqu'à la fin la réflexion dans l'esprit des spectateurs. En voyant ce jeune homme qui sautait de vers en vers, de tirade en tirade,

d'acte en acte, sans rien déranger, sans rien offenser des détails d'une archictecture aussi périlleuse que celle du *Cid*, le public a pris un peu de la confiance que le débutant semblait commander par la sérénité de son jeu. Cependant, s'exaltant peu à peu avec une fougue funeste, il s'est emporté dans le grand récit du quatrième acte après en avoir parfaitement abordé le commencement; cette ardeur l'a insensiblement poussé hors de la mesure, et la nature absorbant l'étude, nous avons vu le jeune artiste payer son tribut de faux mouvemens, d'intonations forcées et d'inintelligence, à cet écueil du début si fécond en naufrages. Toutefois, la bonne impression dont nous parlions tout à l'heure a dominé jusqu'au baisser du rideau, en sorte que le jeune Raphaël peut à bon droit se croire encouragé par cet essai.

On a surtout remarqué dans ce jeune homme de la grace naïve, une certaine poésie extérieure, et ce qu'on appelle au théâtre une bonne voix. Ce sont là des avantages qui tout d'abord captivent ou intéressent le spectateur, et Mlle Rébecca, enfant aux formes si frêles et chez qui la nature n'a encore achevé ni les formes ni la physionomie, cette pauvre petite Chimène se présentait au public sous des auspices bien moins favorables. Mlle Rébecca manie avec un bonheur remarquable la sensibilité, qui n'est pas le mérite le plus commun des tragédiennes. Ses larmes sont pleines de puissance et de vérité; elles sont trop vraies peut-être, car avec cet aspect enfantin qui déjà fait tort au personnage héroïque, une naïveté exagérée dans la douleur finit par ôter au spectateur la sympathie respectueuse qu'il doit ressentir pour une femme d'un noble caractère. Si le Cid est un homme vaillant qui ne doit pas faire rire lorsqu'il parle de son bras invincible, Chimène est une ardente et belle fille qui doit faire frissonner l'auditoire lorsqu'elle avoue son amour à Rodrigue.

Les défauts de cette enfant sont l'enfance même et la faiblesse. Elle se corrigera. Mais l'intelligence est développée chez elle à un degré réellement éminent. Nous ne saurions avoir que de l'indulgence pour des fautes dont l'esprit et la conscience ne sont pas complices, et le sentiment qui a dominé en nous après cette représentation, durant laquelle, nous l'avouons, nous fûmes souvent étourdi, fasciné, c'est une compassion profonde pour tant de jeunesse et de courageuse crédulité jetées désormais, comme une proie, aux haines, aux amertumes, aux désespoirs de la vie de théâtre, sans la certitude de ce brillant triomphe dont un séduisant exemple a leurré fatalement peut-être d'un côté des ambitions insatiables, et de l'autre de folles imaginations.

Mme Ancelot a voulu passer de la comédie de genre à la comédie historique : c'est pourquoi elle vient d'écrire son vaudeville nouveau, *Madame Roland*. Ce n'est pas que le sujet prête beaucoup aux ritournelles, ni qu'il y ait une frappante analogie entre la Terreur, drame bien réel et bien brutal, et le *talent gracieux* de l'auteur; mais enfin Mme Ancelot a voulu s'essayer; et comme le grand drame est bien grand pour le théâtre du Vaudeville tel que M. Ancelot l'a fait, comme la figure de l'héroïne est quelque peu colossale eu égard aux proportions des frises et du privilége, on a rogné le drame

tant qu'on a pu, on a choisi Mme Doche pour chanter le rôle de Mme Roland, on a fait un André Chénier tout petit, un Barbaroux tout petit, un M. Roland imperceptible, c'est-à-dire invisible, et l'on a en revanche grandi la comédie pour tâcher de la faire paraître drame; ainsi les fins d'acte se font à coups de canon, au son du tocsin, et le dénouement s'accomplit lugubrement à la place de la Révolution. Ces pauvres acteurs du théâtre de M. Ancelot, au lieu de se marier selon l'usage, vont se faire décapiter les uns après les autres. C'est incontestablement dramatique.

Quand, après toutes ces préparations, il parut praticable à M. et Mme Ancelot de faire entrer Mme Roland dans le Vaudeville, Mme Roland fut adoptée. C'était beaucoup déjà de pouvoir réaliser ce vœu qui avait été l'un des plus chers de l'auteur; on le voit par la franchise avec laquelle les annonces proclamaient, avant l'apparition du vaudeville nouveau, qu'il était *l'œuvre* par excellence de l'auteur de *Marguerite*. On avait déjà le titre, on tenait le titre, on en était sûr, mais il restait à trouver une pièce, et ce fut là une difficulté imprévue dont Mme Ancelot sortit pourtant avec assez de bonheur, comme on va le voir.

L'auteur eut recours d'abord aux *Mémoires de madame Roland*, puis aux *Souvenirs de madame de Créqui*. Dans ce dernier ouvrage, qui montre Mme Roland sous un jour très défavorable et couvre de ridicule cette figure poétique, Mme Ancelot trouva toute tracée la scène dans laquelle le financier d'Herbigny fait inviter Mlle Manon Flipon à manger à l'office et à regarder avec ses domestiques une fête qu'il donne dans son hôtel. Mme Ancelot prit la scène, qu'elle trouva bonne; de d'Herbigny le financier elle fit d'Herbelot le traitant. Voilà pour l'élément comique. Elle eut tort seulement de donner à ce d'Herbelot, outre sa stupidité qui n'était pas naturelle aux traitans, un mot à effet, qui produit le plus triste effet, et qui le produit cinquante fois dans la pièce. Ce moyen, très usité dans le vaudeville inférieur, est déplacé dans le plan grandiose de l'auteur. D'ailleurs il n'est pas indiqué dans les sources où Mme Ancelot a puisé, et cette hardiesse lui a porté malheur.

Ainsi nous avons Mlle Manon Flipon, plus tard Mme Roland, et M. d'Herbelot; il nous faut aussi Barbaroux, car les mémoires sont inflexibles à cet égard. Or commençons par une petite intrigue croisée de pur vaudeville. Barbaroux sera secrétaire de M. de Navailles; M. de Navailles sera un gentilhomme débraillé, régence; Mme la duchesse sera jeune, jolie, et Barbaroux aimera la duchesse, mais celle-ci ne l'aimera pas, elle aura un tendre penchant pour... pour André Chénier... Ah! voilà une donnée qui peut mener loin. On saura pourquoi tout à l'heure.

Il n'est pas mal non plus de faire un peu figurer les Boismorel, dont Mme Roland parle avec tant d'aigreur. Vite une petite intrigue non croisée pour les Boismorel : le jeune homme aimera une cadette d'Olonne, on la lui refusera en mariage, pour la faire religieuse; tout cela fait encore des scènes. Mais la pièce, où donc est-elle, et quand viendra-t-elle?

La pièce viendra plus tard. Voyons d'abord l'idée de Mme Ancelot; c'est toute une théorie politique et philosophique. — Mme Roland (c'est-à-dire Manon Flipon), préoccupée de systèmes humanitaires, rêve le pouvoir au détriment des aristocrates; elle souhaite ardemment le triomphe de ses opinions. Mais l'amour pourrait troubler ces méditations sublimes, Manon Flipon aime Barbaroux. Ici scène croisée; Barbaroux annonce qu'il aime la duchesse. Aussi l'héroïne est-elle réduite à devenir Mme Roland, et plus furieuse que jamais contre les grandes dames. Aussi applaudit-elle de tout son cœur à la chute de ces tyrans qui dansent pendant que le peuple chante *la Marseillaise* et démolit l'hôtel de Navailles.

Voilà la théorie de Mme Ancelot : qui touche à l'épée périra par l'épée; qui prend la place d'autrui perd la sienne. En effet, Mme Roland, devenue ministre, est proscrite à son tour, et on lui chante à son tour *la Marseillaise,* pendant une fête, avec accompagnement de tocsin et de vitres brisées. L'enseignement est formel. Et cependant Mme Roland était un ministre modèle. Elle fait marier les uns, elle fait évader les autres; elle *cache* chez elle, au su de tout le monde, ce malheureux M. d'Olonne, dont la tête est mise à prix, et qui entre dans le salon du ministre de la république en se faisant naïvement annoncer par un laquais qui crie : M. le maréchal d'Olonne. Elle a pour secrétaire un aristocrate déguisé; certes voilà de la tolérance; eh bien! n'importe, elle a voulu le pouvoir, elle tombera, eût-elle marié, caché et défendu encore plus d'aristocrates. La maxime de Mme Ancelot est là. Ce qu'il y a d'admirable, c'est la bonne foi avec laquelle Mme Roland, cette femme d'un esprit supérieur, se figure qu'elle n'a pas d'ennemis, et que tout le monde est parfaitement heureux sous l'administration nouvelle. Pour une habile politique, cette confiance est incroyable et niaise.

Mais il ne s'agit pas seulement de bâtir des systèmes politiques et des théories neuves. Il faut donner une pièce au public, puisqu'on lui a promis une pièce. Nous y arrivons, au troisième acte. Les deux premiers sont ennuyeux, mais il fallait cela; on ne pose pas comme cela des théorèmes humanitaires, et l'on ne donne pas de leçons au genre humain en l'amusant : bon pour Ésope et La Fontaine.

La pièce, c'est André Chénier amoureux de la duchesse, et Barbaroux devenu amoureux de Mme Roland. L'auteur, qui s'était inspirée pour la péripétie du deuxième acte d'un roman-feuilleton, *Madame Roland ou les Girondins,* publié dans un journal quotidien, s'inspire pour son troisième acte des *Souvenirs du médecin de Robespierre,* de *Stello* et de ce même roman-feuilleton. La scène des jeux des prisonniers à Saint-Lazare, l'amour de Chénier pour une duchesse prisonnière comme lui, la couleur sombre et riante à la fois de cette prison, que les captifs ont transformée en un salon, tout cela, Mme Ancelot le doit aux ouvrages que nous avons cités. Il arrive même, par une coïncidence bizarre, que la pièce se termine, comme le roman-feuilleton, par cette phrase historique : *Liberté, que de crimes on commet en ton nom!* Mais laissons ces bagatelles. Mme Ancelot a sans doute repris son bien où elle le trouvait.

On aimerait assez à voir enfin parler et agir ce pauvre André Chénier, qui pendant toute la pièce n'a fait qu'entrer et sortir inutilement en répétant toujours : Mon Dieu, j'arrive de la campagne... je ne sais rien de ce qui se passe... je me joins à vous, etc. Mais les concettis du maréchal d'Olonne, déguisé en médecin, troublent beaucoup l'intérêt de l'action, qui s'était fait un peu attendre. Ce maréchal proscrit, qui a toujours la rage de venir se jeter dans la gueule du loup pour sauver sa fille sans la sauver jamais, la voyant captive, presque condamnée, presque morte, se met à débiter des phrases comme celle-ci : En France, l'héroïsme a, je le vois, remplacé l'esprit. Et sous l'habit de médecin qu'il a pris pour entrer à Saint-Lazare, cet homme, qui devrait trembler d'être reconnu, va tranquillement et vient dans la prison, parle à tout le monde, se fait ouvrir toutes les portes, et, pour comble d'audace naïve, protége d'autres prisonniers. Il aborde même les commissaires de la république et les achète tous. Voyant cela, voyant aussi que tous les personnages de la pièce, amis et ennemis, nobles et républicains, s'étaient embrassés, s'étaient proclamés mutuellement Français et types de charité chrétienne, nous avons espéré qu'un bon vaudeville final de M. Doche arrangerait l'affaire. Il n'en a rien été : c'est, comme nous l'avons dit, le roman-feuilleton qui a obtenu les honneurs du dénouement.

Ainsi, avec beaucoup de prétentions à l'ampleur, cette pièce est mesquine; avec des semblans de fracas et de mouvement, elle est monotone; avec une grande dépense d'antithèses, d'aphorismes, elle est commune. Il n'en pouvait être autrement. Certaines formes sont inabordables pour de certains statuaires, certaines couleurs sont impossibles à de certains peintres. Demandez à M. Dubufe une Saint-Barthélemy, et vous verrez l'effet. Le public n'aime pas qu'un auteur force son talent et refonde selon ses moyens des figures que la postérité a déjà coulées en un bronze impérissable. Aussi, pour ne heurter personne dans le public, pour sauver la recette, comme dit Bilboquet, Mme Ancelot s'est-elle gardée d'accuser aucun trait, de préciser aucune ressemblance, de faire un choix quelconque entre ses personnages. Tous ces enfans de *son imagination* sont charmans, et il n'est pas un seul spectateur qui ne voulût être l'un ou l'autre, indifféremment. Voilà comment on ne choque personne, mais voilà aussi comment on déplaît à tout le monde. Et puis les vérités trop vraies ne prouvent absolument rien. En prolongeant un peu *Madame Roland*, l'auteur eût trouvé des preuves bien autrement convaincantes à l'appui de son système. Il n'eût pas été inutile peut-être de montrer les successeurs du ministre Roland déjà divisés par une guerre intestine, et se promettant les uns aux autres dans l'avenir l'échafaud sur lequel, ligués ensemble, ils avaient poussé Mme Roland. Danton et Robespierre commençaient déjà leur lutte, que Tallien et ses amis terminèrent plus tard. C'est là le complément de l'idée que Mme Ancelot a puisée dans le roman de M. Brisset, *les Girondins*, idée simplement et habilement développée par cet écrivain dans le sens que nous venons d'indiquer.

Toute œuvre annoncée avec trop de pompe perd en succès ce qu'elle gagne en attente; la pièce de Mme Ancelot, présentée sans affectation, eût produit

l'effet qu'elle doit produire. On a voulu plus, on a obtenu moins. Ce n'est pas notre faute si la préoccupation des merveilles promises nous a rendu moins sensibles plusieurs détails heureux, quelques scènes habilement construites. En réduisant le talent de Mme Ancelot à ses justes proportions, les prôneurs maladroits nous forceraient à convertir toutes ces critiques en éloges.

Laferrière a déployé dans le personnage indécis de Barbaroux des qualités brillantes et une chaleur entraînante. Mme Doche eût manqué de puissance si le rôle eût renfermé deux situations fortes. Il n'y en a qu'une heureusement. Mlle Page s'est fait remarquer par des graces et une diction du meilleur goût.

On pourrait même citer encore quelques noms d'acteurs au Vaudeville, car la comédie est jouée là convenablement lors même qu'elle est mauvaise. Aux Variétés au contraire, une pièce, fût-elle parfaite, ne saurait être montée d'une manière satisfaisante. Il semble que la direction ait pris à tâche de se défaire promptement de l'excellente troupe dont ce théâtre était pourvu. Le boulevard a fait irruption aux Variétés à la place des artistes éprouvés que nous y avons vus. Non pas qu'il soit absurde d'appeler à soi les jeunes talens et de leur ouvrir un passage vers les degrés supérieurs; mais n'avoir que de jeunes talens, c'est avoir trop peu. Il arrive donc que la charge seule est possible aux Variétés parce qu'elle n'exige que de la verve et de l'imagination, qualités ordinaires de la jeunesse; mais pour les rôles dans lesquels la tenue et la composition sont de rigueur, personne aux Variétés ne peut en ce moment les remplir décemment. Un seul acteur à ce théâtre se fait écouter avec quelque intérêt; on reconnaît en lui l'expérience et des traditions de comédie. M. Alexandre Dumas a cru pouvoir écrire quelques actes pour Lafont. La pièce dont nous allons parler, *le Capitaine Roquefinette,* écrite aussi pour cet acteur, n'est pas de M. Dumas, mais de MM. Dumanoir et Dennery.

Ce personnage de Roquefinette se recommande par d'heureuses qualités. Nous parlons du Roquefinette placé dans *le Chevalier d'Harmental.* Il est la cheville de l'intrigue, il en est l'originalité et l'intérêt. Cette création, que nous croyons avoir soigneusement étudiée, ne vaut son prix que dans un seul cadre exposé à un seul jour. Roquefinette, ancien miquelet en Catalogne, on ne sait quoi avant d'être miquelet, faux saunier nommé capitaine par lui-même, agent par état de la conspiration de Cellamare, homme de toutes ressources, n'est pas du tout ce parasite aux airs de gascon famélique dont l'estomac cherche un duel pour trouver un déjeuner. C'est un terrible parasite, que ce Roquefinette de notre connaissance. Il dévore l'argent des gabelles volé au roi par ses contrebandiers, il dévore les pistoles de M. de Cellamare, et lorsqu'il n'a plus rien, il veut dévorer d'Harmental au dessert.

Quoi! des amours de marquises à Roquefinette! des bouquets dans le justaucorps de Roquefinette! de petites intrigues de cour à ce rude bandit! Ah! que le vaudeville est une fâcheuse lunette! on n'y regarde jamais les grandes choses que par le verre qui rapetisse et les petites que par le verre

qui grossit. Roquefinette chambellan et majordome du roi d'Espagne! mais il mangerait l'Espagne avant le dénouement, et c'est alors qu'il n'y aurait plus de Pyrénées. Ce joli nom de Roquefinette a séduit deux auteurs; cela n'a rien d'étonnant, il en a séduit bien d'autres.

Roquefinette n'est point à sa place dans le siècle du grand roi, il n'est pas possible à la cour du roi d'Espagne, et il est ridicule sous le satin blanc aux passementeries d'or. L'usage qui commande qu'on fasse au moins un bel habit pour Lafont aurait dû être aboli en faveur de Roquefinette. Le satin et la propreté sont deux déguisemens sous lesquels personne n'a reconnu l'aventurier. Quant aux quiproquos, aux calembourgs et aux couplets, ce sont affaires d'habitude dont nous ne parlerons pas : ils vont avec les costumes d'or et d'argent. Le Roquefinette des Variétés, étant analysé avec conscience, donnera la formule suivante : Pourpoint brodé, bas de soie brodés, chapeau à plumes, collerettes en point d'Angleterre bourrées de malices et de lazzis, valent un Croustillac, l'aventurier de *la Barbe Bleue*, mais ne peuvent former le moindre Roquefinette du *Chevalier d'Harmental*.

Il a fallu qu'à cette mauvaise pièce vinssent se joindre tous les inconvéniens d'une troupe flottante : des débuts et des apprentissages. Le duc d'Anjou, ce beau prince élégant et impétueux, se trouvait représenté par un acteur lourd, court et louche. Près de lui Roquefinette brillait comme un soleil. Un débutant, dont le rôle à la vérité est d'une insignifiance et d'une brièveté fort heureuses, parle d'une voix rauque et inintelligible. En somme, le public, alléché par le titre, s'en est retourné fredonnant la phrase de Titus sur l'air du couplet final. Par malheur le théâtre des Variétés avait pris ses précautions contre une chute, et certain acte appelé *Jacquot* était déjà en possession d'attirer la foule. Voici l'intrigue de la pièce. Un acteur, appelé Neuville, contrefait plusieurs acteurs de Paris. Ces sortes d'ouvrages sont précieux pour les gens de province qui, en une soirée, et pour le prix d'une seule stalle, peuvent se faire accroire qu'ils ont vu tous les comiques de la capitale. Nous recommandons cette phrase aux réclames.

Les titres de pièces sont presque tous à défalquer sur la dépense d'imagination de cette quinzaine : *Madame Roland*, *le Capitaine Roquefinette* et *le Capitaine Lambert* en sont témoins. *Le capitaine Lambert*, rien qu'à son nom, nous a paru originaire d'un livre intéressant de M. Ch. Rabou; mais ce n'était qu'un nom. L'emprunt s'est arrêté là. *Le Capitaine Lambert* du Gymnase, petite étude qui ne manque ni de charme ni de portée, est de M. de Premaray, l'un des fermes champions du Gymnase dans la guerre que ce théâtre soutient contre la société des auteurs; on a voulu nous tracer l'esquisse d'un tableau de genre bon à figurer dans la galerie dramatique au-dessous de cette terrible composition, *la Vie d'un Joueur*, drame auquel il n'a manqué que le style et la forme pour être le premier parmi ceux de notre époque.

Un homme, possédé de la passion du jeu, perd sa fortune et la dot de sa fille dans une partie qu'il a engagée contre le père du fiancé. — Ma revanche!

s'écrie-t-il; mais le joueur triomphant refuse à ce malheureux une occasion de se sauver ou de se ruiner entièrement. La misère assiége bientôt le triste foyer du capitaine Lambert, quand tout à coup le fiancé, qu'il avait chassé en haine de son père, revient offrir la revanche tant désirée. Lambert accepte avec une avidité farouche, et il perd de nouveau. Mais cette fois, au lieu d'un adversaire impitoyable, il ne trouve qu'un fils plein de compassion et de générosité. Bouffé, qui a parfaitement rendu les nuances de ce rôle un peu faible pour lui, nous paraît avoir fait preuve d'une admirable intelligence en ceci qu'il se montre joueur acharné, mais non pas incorrigible. On devine que le capitaine Lambert renoncera désormais aux cartes.— La pièce est fort bien jouée.

Les Incompris, vaudeville en un acte de M. Duchâtelard, ne souffriraient pas l'analyse. Nous l'épargnerons donc à cette pièce qui doit être rangée parmi les sujets périlleux. Cette sorte d'exploitation est usée aujourd'hui, et n'a plus le moindre à-propos. Les incompris ont fait rire tant de fois déjà, qu'ils sont dans le cas de faire un peu siffler. Plusieurs scènes sont gaies, mais communes.

Nous parlions tout à l'heure de titres empruntés, mais voici bien une autre affaire. Il s'agit d'un gros mélodrame qu'on veut avoir été volé tout entier avec armes et bagages. Un mélodrame! Nous prophétisions vrai l'autre jour, un pressentiment nous inspirait des appréhensions qui se trouvent fondées, plus que fondées! Si MM. Paul Foucher et Alboize se sont donné la peine de fabriquer leur *Château de Valenza,* on accuse MM. Chabot de Bouin, Boulé, etc., d'avoir pris leurs *Naufrageurs* tout fabriqués pour les porter à la Porte-Saint-Martin. En attendant un procès fait régulièrement devant les juges, parlons du procès que le public peut faire tous les soirs.

Quand Virgile ramassait des perles dans le fumier d'Ennius, c'étaient des perles; quand Molière empruntait des scènes à Cyrano de Bergerac, et Lesage à Mathieu Aleman et à Velez de Guevara, ce n'étaient pas les pires idées qu'ils s'appropriaient. Mais pourquoi donc avoir été prendre *les Naufrageurs* quelque part? Telle donnée produit un livre intéressant qui fera une pièce détestable. Le romancier décrit une tempête, des sauvages qui pillent des cadavres, il plaît avec des peintures d'habillemens, de mœurs et de paysages; mais cela donne-t-il un drame, et si cela donne un drame, faut-il qu'on se permette de le prendre? Cette pièce des *Naufrageurs* serait la plus incompréhensible des compilations. Le mélodrame ancien s'y développe dans sa toute puissante niaiserie. On y voit des brigands, gens de bien, qui assassinent et volent la larme à l'œil. Un autre brigand, de pur acabit, lève toujours à deux bras quelque hache ou quelque couteau et ne tue jamais personne. On l'annonce comme un anthropophage, et nous le voyons faire à sa fiancée une gracieuse petite scène de jalousie; il effeuille un bouquet suspect avec le dépit galant d'un Lauzun ou d'un chevalier de Grammont. Il y a des cachettes qui ne sont cachées pour personne, des mystères que tout le monde connaît à fond, des souterrains sans issues dans lesquels les tyrans se per-

dent, tandis que les victimes s'en échappent. C'est absolument cette odyssée de Pierrot, Léandre et Cassandre poursuivant toujours Arlequin, qui les rosse toujours et qu'ils n'attrapent jamais. Une des principales scènes de l'ouvrage est celle-ci : Un contrebandier anglais, un féroce écumeur, achète d'habitude les marchandises que les naufrageurs arrachent aux flots après les naufrages. C'est là un secret qui fait que pendant toute la pièce les brigands ne s'abordent qu'un doigt sur la bouche en se criant : Chut! Quiconque connaît le secret devrait mourir... Chut! Or, un honnête homme qui est venu avec des intentions vertueuses passer quelques jours parmi ces naufrageurs, et duquel on se cache comme vous le pouvez croire, n'avait rien découvert du fameux secret, quand soudain, ayant par mégarde changé de paletot, il est abordé par l'écumeur anglais, qui lui tient ce langage :

— Ah! ah! vous avez un paletot... Bon, vous êtes des nôtres.

— Mais..., répond l'honnête homme.

— Très bien ; puisque vous êtes des nôtres, apprenez-moi si le naufrage a été bon, et s'il y a beaucoup de ballots.

— Mais..., continue l'honnête homme.

— Parfaitement... Avons-nous bien volé, bien assassiné, hein?

— Oh! ciel, se dit l'honnête homme. (*A part.*) Dissimulons! (*Haut.*) Mais, oui, nous n'avons pas mal assassiné comme cela. (*A part.*) Oh!

— Charmant, continue l'écumeur; alors apportez vos ballots dans l'anse de la Tortue, lieu secret, inconnu à tous, où chaque fois vous déposez vos prises, où se trouvent tous vos trésors. Dans une heure, je vous attends.

— L'anse de la Tortue!... Dissimulons, se dit l'honnête homme. (*Haut.*) L'anse de la Tortue, très bien, dans une heure j'y serai (*à part*) avec les gendarmes!

Ils se séparent; l'écumeur s'en va fort enchanté. Voilà comment le secret a été découvert. C'est on ne peut plus ingénieux.

Cependant on a répété souvent que les naufrageurs, c'est-à-dire les arrangeurs de mélodrames, peuvent manquer de style, de forme et de poésie, mais qu'on trouve toujours chez eux l'habileté du charpentier, la science des effets de théâtre et la fécondité des moyens. Hélas! en voilà un triste échantillon. Nous avions tort de regretter l'autre jour le dénouement des ours vengeurs. Si le mélodrame continue, nous aurons plus d'ours qu'il n'est besoin pour nos menus plaisirs!

P. S. Nous sortons du Théâtre-Français, où vient d'être représentée l'*Ève* de M. Léon Gozlan; ces cinq actes pleins d'action, semés de mots étincelans, se sont déroulés avec bonheur devant l'auditoire brillant que convient toutes les solennités littéraires. Constatons le succès, nous l'avions prédit. Nous reviendrons sur *Ève* à la prochaine revue dramatique.

A. M.

BULLETIN.

Quelle est la valeur d'une déclaration d'abus faite par le conseil d'état? De tout temps la bonne intelligence entre le gouvernement et l'église a été considérée comme une des conditions de l'ordre social, et la nature de ces relations est un des traits originaux de la civilisation moderne. Dans les sociétés antiques, la religion s'identifiait avec l'état lui-même, et son origine se confondait avec les premiers commencemens des peuples. Aussi était-elle toujours d'accord avec la raison politique. Le christianisme, au contraire, vint au monde au milieu d'une société civile, ayant ses règles et ses maximes, et son berceau se trouva placé en face d'un pouvoir temporaire formidable. Il dut invoquer ce pouvoir pour en être protégé. Dans les premiers siècles de l'église, on vit des évêques poursuivis par des factions chrétiennes recourir à l'autorité impériale pour avoir justice. On trouve le même recours dès les premiers temps de la monarchie française, et sur ce point nos rois prirent insensiblement l'habitude de confier une partie de leur autorité aux parlemens. C'était un principe reconnu qu'on pouvait appeler comme d'abus de la juridiction ecclésiastique à la temporelle, et qu'en cas d'*abus, le roi y mettait la main*. Le clergé songeait si peu à décliner cette juridiction parlementaire et royale, qu'il demanda lui-même à la fin du XVIe siècle au pouvoir monarchique de régler et de déterminer les cas où l'appel comme d'abus devait avoir lieu. Tant la puissance spirituelle sentait elle-même le besoin de trouver dans le pouvoir temporel une force qui la défendît contre les désordres intérieurs par lesquels elle pouvait se trouver compromise aux yeux des peuples!

Quand, il y a quarante ans, au sortir de la tourmente révolutionnaire, la religion catholique fut rétablie, elle trouva encore en face d'elle, comme dans l'empire romain et dans l'ancienne monarchie, un pouvoir temporel solidement constitué, qui sut lui faire avec une impartialité ferme sa place et sa part. Il fut alors solennellement rappelé que la puissance temporelle existait avant la puissance religieuse, et qu'elle n'avait admis celle-ci qu'à la condition d'en être respectée, et de prendre toutes les garanties nécessaires au maintien de l'ordre social. Aussi l'appel comme d'abus fut rétabli dans la législation, et comme il n'y avait plus de parlemens, la connaissance en fut attribuée au conseil d'état. On a remarqué avec raison que cet ordre nouveau

était plus favorable aux ecclésiastiques que l'ancien. En effet, la juridiction des parlemens rivalisait avec celle du clergé, tandis que le conseil d'état est l'organe sans passion du gouvernement, qui ne saurait avoir d'autre intérêt que l'intérêt général.

On comprend qu'outre les crimes et les délits ordinaires dont peuvent se rendre coupables, comme les autres citoyens, les membres du clergé, il y ait des contraventions particulières aux ecclésiastiques, en raison de leurs fonctions. Il a donc fallu suppléer au droit commun, reconnaître ces contraventions, et créer, pour les réprimer, une juridiction spéciale. Quant aux contraventions elles-mêmes, des difficultés s'étaient élevées dans l'ancienne monarchie entre la puissance spirituelle et le pouvoir temporel. Le clergé, tout en reconnaissant que ses membres pouvaient tomber dans des cas d'abus, en demanda souvent la fixation précise. Cette demande a toujours été repoussée, parce que, comme l'a dit Portalis, il serait impossible et dangereux de vouloir définir spécifiquement et avec précision tous les cas d'abus. Cette appréciation est donc abandonnée à la juridiction supérieure et spéciale qui doit connaître de la conduite des ecclésiastiques. Il est clair que le conseil d'état, par son institution même, par l'esprit politique et conservateur qui l'anime, est disposé à apporter dans le jugement de ces affaires une impartialité calme et haute.

Mais, demande-t-on, quand le conseil d'état a déclaré que dans la conduite de tel ecclésiastique il y avait abus, quelle est la conséquence de cette déclaration? Dans l'état actuel de la législation, il n'y a pas de sanction pénale. Le décret impérial du 25 mars 1813, qui prescrivit l'exécution du concordat de Fontainebleau, disait, dans son article 6 : « Notre grand-juge présentera un projet de loi pour être discuté en notre conseil, qui déterminera la procédure et les *peines* applicables dans les matières d'abus. » Cette loi annoncée n'a point été faite : le gouvernement de la restauration ne s'est pas préoccupé du soin de combler cette lacune. C'est au gouvernement de 1830 à voir si une sanction pénale équitablement pondérée ne serait pas nécessaire.

On ne peut se dissimuler que souvent l'opinion, s'arrêtant à la superficie des choses, trouve tout-à-fait insuffisante une déclaration d'abus, n'emportant avec elle aucun effet. Cela est un mal, car cette manière de voir affaiblit encore la portée morale des déclarations d'abus. A l'heure qu'il est, il n'y a pas de milieu entre l'absence de sanction, dans les décisions du conseil d'état, et les sévérités du code pénal. On sait que la loi pénale est très rigoureuse pour les délits que peuvent commettre les ministres du culte en rédigeant des mandemens, des instructions pastorales, en prononçant des sermons. Peut-être ces rigueurs sont-elles peu en harmonie avec la douceur actuelle de nos mœurs. D'un autre côté, l'autorité temporelle doit-elle rester désarmée de tout moyen de répression? Voilà une question qui surgit toute vive des embarras que nous suscite aujourd'hui l'humeur remuante du clergé.

Toutefois, on se tromperait si on pensait qu'une déclaration d'abus émanée du conseil d'état est sans effet sur l'église. On est en général très sensible dans le clergé au blâme que fait tomber solennellement le pouvoir temporel

sur la conduite des ecclésiastiques. En effet, déclarer l'abus, c'est dire, et c'est le gouvernement lui-même qui parle, c'est dire que tel prêtre a manqué à ses devoirs, qu'il a troublé les consciences, qu'il a tenté de se mettre au-dessus des lois, enfin qu'il a été un objet de scandale. Une pareille déclaration est un fait grave, l'église le sent bien; et la gravité augmente en raison même de l'extrême modération qu'apporte le gouvernement dans la répression des contraventions et des excès où tombent les ecclésiastiques. Jamais les représentans du pouvoir temporel n'ont montré envers le clergé un esprit plus conciliateur, plus de déférence; parfois même, surtout dans ces derniers temps, on a dépassé les bornes que devait mettre à certaines complaisances la prévoyance politique. Le pouvoir temporel, pour être dans de bons termes avec l'église, doit se tenir à une égale distance de la tyrannie et de la faiblesse. La tyrannie autorise la résistance, et la faiblesse provoque les empiétemens.

En disant que l'église sent la gravité des déclarations d'abus, nous n'entendons pas parler de ces singuliers organes du clergé qui s'imaginent d'autant mieux défendre la religion, qu'ils insultent davantage le gouvernement, les lois, et qu'ils montrent plus de mépris pour la constitution et les principes politiques de la société. Pour ceux-là, la déclaration d'abus est quelque chose de dérisoire qui ne peut qu'exciter leur gaieté. Et Dieu sait en quels termes ils l'expriment! C'est bien à des défenseurs aussi compromettans qu'on peut dire avec l'Évangile : *Væ vobis qui ridetis*. Oui, ces ris moqueurs avec lesquels on accueille les actes de l'autorité civile, comme pour la railler de sa modération, et lui faire honte de sa mansuétude, dénotent un déplorable cynisme qui consterne quand on songe que ceux qui en font parade parlent au nom de l'église.

La lettre de M. l'évêque de Châlons est déférée au conseil d'état. Nous n'avons donc pas à nous expliquer sur cette épître, sur le caractère diffamatoire et injurieux qu'elle peut présenter. C'est à l'autorité compétente à en décider. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il doit être affligeant pour l'église de voir un de ses plus vieux prélats, recommandable d'ailleurs, à ce qu'il paraît, par la pratique d'une charité inépuisable envers les pauvres, s'exposer aux censures de l'autorité civile, pour avoir inconsidérément attaqué l'honneur et la dignité du corps universitaire. M. de Prilly a éclaté étourdiment pour répondre à l'appel de M. le cardinal de Bonald. C'est de Lyon qu'est parti le signal.

Nous maintenons ce que nous avons avancé, qu'en retirant arbitrairement les aumôniers des colléges, MM. les évêques commettraient un excès de pouvoir. Sans doute, il ne pourrait rester aux aumôniers d'autre parti que l'obéissance, et ce n'est pas à eux qu'on pourrait demander d'entrer en lutte avec les évêques. L'épiscopat seul serait responsable vis-à-vis du gouvernement des ordres qu'il donnerait à ses prêtres, et des conséquences qu'auraient ces ordres coupables.

Il faut que les passions, l'ardeur de la lutte, aient déjà bien troublé les esprits dans le clergé pour que l'épiscopat ait adopté le moyen extrême du

retrait des aumôniers comme une mesure légitime et tout-à-fait avouable. Nous comprenons que l'église ait des prétentions et des théories qui lui soient particulières, que par exemple, dans la loi qui se prépare sur l'instruction secondaire et la liberté de l'enseignement, elle ait des désirs et des vues qui dépassent ce que veut lui accorder l'état. Entre l'autorité civile et le clergé, les chambres et l'opinion sont là pour décider. Mais dès le début faire dégénérer la discussion en menace de révolte, montrer qu'on est résolu à changer la polémique en insurrection, voilà qui dénote dans le clergé des préoccupations fâcheuses. On dirait que l'église croit le temps venu pour elle d'arracher par l'intimidation à la faiblesse du pouvoir tout ce qui peut faire l'objet de son ambition.

Il paraît que la mesure du retrait des aumôniers a déjà reçu un commencement d'exécution. A Nancy, M. le coadjuteur de l'évêque a signifié à M. le ministre de l'instruction publique que, si on ne lui donnait pas satisfaction dans un démêlé qu'il a eu avec le recteur, il retirerait l'aumônier du collége royal. M. le cardinal de Bonald avait déclaré qu'il prendrait cette mesure dans tout son diocèse, si on lui envoyait des professeurs qui ne fussent pas à sa convenance. Ce n'est pas même pour cette cause que M. le coadjuteur de Nancy fait la même menace : il s'agit uniquement de savoir si le père Lacordaire pourra faire des visites dans l'intérieur du collége royal; c'est sur cette grave question que s'est élevé le débat, et, comme préliminaire, M. le coadjuteur a exigé que l'aumônier quittât l'appartement qu'il occupe au collége pour venir habiter à l'évêché; il est vrai qu'il ne lui a pas encore retiré ses pouvoirs. C'est heureux.

Il est de règle que, dans tous les établissemens où il y a des aumôniers, ces ecclésiastiques se conforment à la discipline intérieure de ces établissemens. Maintenant le clergé veut changer cela. Ce sera la discipline des colléges qui sera obligée de fléchir devant le bon plaisir des aumôniers devenus les représentans de toutes les exigences cléricales. Aujourd'hui on se querelle sur un incident puéril, demain le débat sera plus grave, jusqu'à ce qu'enfin, par les aumôniers, le clergé ait un pied dans tous les colléges, et comme la haute main sur l'enseignement et la discipline.

Toutes ces tentatives d'empiétement doivent inspirer au pouvoir des réflexions sérieuses. Le temps de la résistance est venu pour lui, puisque le clergé affiche la prétention de faire du mouvement. Dans les premières années qui ont suivi la révolution de 1830, le pouvoir a lutté contre des théories et des partis qui voulaient l'entraîner au-delà de certaines limites; aujourd'hui il ne doit pas moins résister à des passions qui voudraient le repousser violemment dans le passé. C'est seulement à cette condition qu'il se trouvera avoir rempli tous ses devoirs, et vraiment gardé ce milieu où il se glorifie d'avoir planté son drapeau.

Quelques personnes ont regretté que M. le ministre de l'instruction publique n'ait pas profité de l'occasion que lui offrait la rentrée de l'école normale, pour faire quelque allusion vigoureuse à la querelle du clergé et de

l'Université. Nous ne saurions partager cette manière de voir. Était-ce vraiment le temps et le lieu de toucher, même avec ménagement, cette question délicate ? Non. A voir la paisible enceinte de l'école normale, le recueillement des élèves, la gravité des maîtres, on est convaincu que le seul intérêt qui peut être traité devant un tel auditoire, c'est le pur intérêt de la science dans ce qu'elle a de plus impartial et de plus élevé. M. Villemain a donc écarté, et nous ne saurions l'en blâmer, toute pensée des agitations du dehors pour ne parler aux élèves que de leurs études et de leur vocation. Il leur a recommandé plus que jamais le culte intelligent des grands maîtres qui, dans la philosophie et les lettres, sont l'éternel honneur de notre pays. « La grande école métaphysique du XVIIe siècle toujours présente à votre admiration, a dit M. Villemain, est pour vous le fondement des connaissances philosophiques, comme la grande littérature du même siècle est pour vous le modèle principal, le modèle dominant de la langue, de la raison et du goût. » Ces paroles nous suffisent pour nous garantir l'indépendance de la pensée dans l'école normale, et nous ne demanderons pas aux jeunes philosophes de l'école de dépasser la hardiesse de Descartes. Ce qui honore particulièrement ce grand établissement, c'est la franchise avec laquelle ses maîtres parlent devant le public des progrès comme des imperfections de l'école, des mérites comme des fautes des élèves. Il y a bien de la force dans cette austère liberté, et M. Dubois, qui dirige aujourd'hui l'école, a bien montré qu'il connaissait le langage qu'on doit tenir à de jeunes esprits pleins de vigueur et d'avenir.

Si nous trouvons naturel que M. le ministre de l'instruction publique n'apporte à l'école normale que des préoccupations scientifiques et littéraires, nous n'en serons que plus exigeans quand il s'agira des actes de son administration, quand il s'agira des projets qu'il doit porter aux deux chambres, et des discussions qu'il doit y soutenir. M. Villemain comprend mieux que personne, nous en sommes convaincus, l'extrême importance qu'aura la session prochaine, particulièrement pour son administration et sa renommée. C'est en ses mains qu'est le dépôt précieux des libertés et des droits universitaires. C'est à lui de ne pas permettre qu'il y soit porté atteinte. Que M. Villemain, qui a dans le caractère une modération naturelle, soit bien persuadé qu'en se montrant ferme, il trouvera dans l'opinion faveur et sympathie. Aujourd'hui, le ministère de l'instruction publique est devenu un ministère principal, un ministère politique qui présente beaucoup de difficultés à vaincre, mais aussi beaucoup d'honneur à recueillir.

Dans les sociétés, tout dépend du lest; l'Angleterre, grace au lest de sa constitution aristocratique, soutient les agitations de l'Irlande. L'Espagne, qui depuis plus de dix ans qu'elle est en révolution, a brisé toutes les ancres qui l'attachaient au rivage, cherche péniblement un point d'appui. Le trouvera-t-elle enfin ? Elle l'eût pris, en désespoir de cause, dans le pouvoir quasi-militaire et quasi-usurpé d'Espartero, si Espartero eût été plus habile, car il y a dans la vie des peuples des momens de lassitude tels, qu'ils prennent le

repos de toutes mains. Aujourd'hui, après la défaite d'Espartero, il doit rester encore dans les esprits quelque chose de cette lassitude salutaire; ajoutez-y l'expérience qu'ont dû faire aux Espagnols les rapides secousses des deux dernières années. Les cortès ont commencé sous d'heureux auspices. Bientôt la majorité de la reine sera proclamée. Le penchant que les partis ont à s'unir, et la France et l'Angleterre à renoncer à des rivalités sans but, sont des présages favorables pour le repos de l'Espagne.

L'Espagne a dix ans et plus de révolution. Il n'y a que deux mois que la Grèce a fait la sienne, si nous pouvons appeler une révolution le mouvement qui s'est accompli en Grèce au mois de septembre dernier. Ce que nous souhaitons vivement, quant à nous, c'est que ce ne soit pas une révolution. La Grèce, quand le roi Othon est monté sur le trône, avait déjà eu une constitution et des assemblées représentatives. Il parut convenable de suspendre ces assemblées, afin de laisser la royauté nouvelle s'établir avec plus de facilité; mais il fut fait des promesses qui témoignaient que le gouvernement représentatif était seulement suspendu et ajourné en Grèce, mais qu'il n'était pas détruit. Le conseil d'état fut même institué pour entretenir en quelque sorte l'idée et l'image d'un pouvoir délibérant dans la Grèce. Le mouvement du mois de septembre a eu pour effet d'abréger le délai qui avait été convenu entre la monarchie pure et la monarchie constitutionnelle. Ce n'est pas là une révolution; car le roi Othon est encore sur son trône, et il y restera, nous l'espérons bien, en dépit de tous les obstacles qu'on essaiera de lui susciter.

Ces obstacles seront de nature diverse, et nous pouvons déjà les pressentir d'après le langage que les journaux étrangers ont tenu et tiennent au sujet des évènemens qui se sont accomplis en Grèce.

Un des obstacles que le nouveau gouvernement grec doit surtout redouter, ce sont les défiances qui pourraient s'élever entre le roi Othon et le peuple grec; ce sont les soupçons qui naîtraient dans l'esprit de la Grèce sur la bonne foi et la sincérité de son roi en jurant la constitution nouvelle. Qu'on ne se fasse pas d'illusion à cet égard. La facilité avec laquelle s'est fait en Grèce le mouvement constitutionnel, et l'unanimité des sentimens qui l'a décidé, montrent que ce mouvement était inévitable. Aujourd'hui il est irrévocable, et tout ce que la royauté grecque ferait pour le contrarier serait inutile et dangereux. Nous sommes convaincus que le roi Othon a accepté de bonne foi la réforme constitutionnelle de son gouvernement; mais la bonne foi *in petto* ne suffit pas. Il faut qu'elle se manifeste, il faut qu'on y croie, il faut surtout qu'on ne croie pas au sentiment contraire, et, sous ce rapport, nous regrettons vivement le langage que les journaux allemands ont tenu sur la révolution grecque. Ils ont semblé, dans les commencemens surtout (car leur langage a changé), ils ont semblé prendre à tâche de prouver que le roi Othon n'avait signé qu'à contre-cœur la promesse de donner une constitution, qu'il avait été contraint par la violence, qu'il voulait même abdiquer en faveur de son frère le prince Léopold de Bavière; qu'il n'avait cédé qu'aux représentations des ministres des trois puissances protectrices, et à la crainte de compromettre la vie des officiers allemands qui l'entouraient; que la révolution

n'avait réussi que parce que les puissances protectrices avaient exigé le renvoi des soldats et des officiers allemands dont la solde grevait les finances obérées de la Grèce, et que les conjurés (c'est le nom qu'on donnait aux auteurs de la révolution de septembre) avaient eu soin d'attendre le départ des derniers soldats allemands pour accomplir leurs desseins. Nous résumons ainsi en quelques mots les assertions des journaux allemands, et nous sommes sûrs de ne point les exagérer; nous les affaiblissons plutôt.

Nous concevons la mauvaise humeur que doivent avoir contre la révolution grecque les Allemands qu'elle a exilés et dépouillés. On ne peut pas demander à des émigrés de n'avoir ni regrets ni rancune; mais nous aurions souhaité de grand cœur que le journal le plus accrédité de l'Allemagne, et qui se publie dans le royaume de Bavière, dans les états du père du roi Othon, n'eût pas accueilli ces correspondances chagrines et imprudentes. A quoi en effet peuvent-elles servir? Veulent-elles faire croire que le roi Othon n'a point accepté de bonne foi la constitution grecque, et qu'il se réserve de la détruire le jour où il le pourra? Veulent-elles ainsi semer la défiance entre le peuple grec et son roi, au moment où ils ont besoin plus que jamais l'un et l'autre d'une confiance mutuelle? Quoi! la révolution grecque n'a réussi qu'à cause du départ des troupes allemandes! Est-ce à dire que le roi Othon ne se maintenait sur son trône qu'à l'aide des soldats étrangers? Où veut-on en venir en louant l'abdication offerte par le roi Othon en faveur du prince Léopold de Bavière? Pense-t-on par hasard que ce soit le roi Othon qui soit vu de mauvais œil, et qu'un autre roi bavarois n'aurait qu'à paraître pour tout apaiser? Ne voit-on pas, au contraire, que ce qui a nui au roi, c'est son entourage allemand, et que la révolution d'Athènes s'est faite aux cris de : Plus d'étrangers! Or le roi Othon, Grec depuis dix ans, est plus Grec assurément et plus populaire qu'un prince qui arriverait tout à coup de Munich.

Nous n'avons à l'égard de la Grèce qu'une seule et unique pensée : maintenir son indépendance; or, elle ne maintiendra son indépendance qu'à la condition de maintenir la monarchie, et il n'y a de monarchie en Grèce qu'avec le roi Othon. Qu'est-ce en effet qu'une monarchie sans stabilité? Nous savons bien qu'il y a une politique qui depuis deux ans cherche en Orient à renouveler le titre de tous les pouvoirs qui s'y sont créés, une politique qui n'aime pas les possesseurs qui ont plusieurs années de possession, et qui semble vouloir que rien ne dure et ne se consolide, quoiqu'elle s'intitule pompeusement une politique d'ordre et de stabilité. C'est ainsi que cette politique a changé en Valachie l'hospodar, qui avait le tort de durer depuis dix ans, et nous ne voyons pas que ce changement ait beaucoup profité à l'indépendance de la Valachie, car nous lisions dernièrement qu'à son arrivée à Bucharest le consul russe avait passé une revue des troupes valaques, et cela se disait comme une chose ordinaire, et sans qu'il fût question de la présence ou de l'absence du prince Bibesko. On a en Serbie suivi le même procédé : la famille Obrenovitch a été remplacée par un nouveau prince. La Moldavie résiste encore, grace à l'habileté du prince Stourdza. Voudrait-on dans la Grèce, qui de tous les états démembrés de la Turquie est le plus important

et le plus cher à l'Europe, introduire aussi cette instabilité dont on prétend faire l'état normal de l'Orient? Nous espérons que ni la Grèce, ni l'Europe ne consentiront à voir s'évanouir dans les faiblesses de l'hospodarat un état né sous de meilleurs auspices et sous d'autres espérances.

Qu'on y prenne garde, la presse allemande elle-même a dénoncé l'origine de la révolution grecque; c'est, a-t-elle dit, un mouvement fait sous l'influence de la Russie. Or, si elle ne veut pas servir la politique de la Russie, qu'elle accuse, la presse allemande doit s'abstenir de tout ce qui pourrait ajouter au désordre de la Grèce; elle doit se garder d'affaiblir la royauté constitutionnelle du roi Othon.

Quant à nous, quelle que soit notre juste défiance de la politique russe en Orient, nous ne croyons pas que la révolution grecque émane de la Russie. Peut-être la Russie, pour faire cette révolution, si elle l'a faite, s'est servie en Grèce, comme en Serbie, des sentimens nationaux; peut-être en a-t-elle hâté et favorisé l'explosion; mais soyez persuadés que ce n'est pas elle qui a créé ces sentimens; ce sont des sentimens d'indépendance et de liberté qui ne procèdent certes pas de l'influence et des intentions de la Russie; ils ont une meilleure origine. En les excitant, la Russie peut croire qu'elle joue un jeu qui lui sera favorable; elle peut croire qu'elle ruinera l'indépendance de la Grèce à l'aide de la liberté, comme Catherine II a fait pour la Pologne. A ce jeu, elle gagnerait doublement, car elle discréditerait le gouvernement représentatif comme un instrument de ruine pour les peuples; et, de plus, elle se débarrasserait en Orient d'une grande difficulté, l'existence indépendante de la Grèce. La Grèce est un bien petit état, et cependant, selon nous, elle est pour la Russie en Orient une grande difficulté.

Ceci a l'air d'un paradoxe; mais que l'on examine d'une part la politique de la Russie en Orient, de l'autre l'existence de la Grèce, et on verra quelle singulière incompatibilité il y a entre la Grèce et la politique russe.

La politique russe en Orient veut que tout procède d'elle-même, que tout se fasse sous son influence et sous ses auspices exclusifs. L'indépendance de la Grèce date d'une époque où l'Europe occidentale n'était pas encore résignée à voir la Russie dominer en Orient. La Grèce a trois protecteurs au lieu d'un seul, et cela fait son indépendance. Elle n'a pas tout reçu de la Russie, et la Russie ne peut pas tout lui reprendre.

La politique russe veut qu'en Orient rien ne naisse et rien ne meure, si nous pouvons parler ainsi, et que tout soit toujours dans les limbes, et dans je ne sais quel état préparatoire. Elle aime à entretenir la fermentation, mais une fermentation sans fruit et sans effet. Elle veut enfin que l'Orient attende. Or, la Grèce n'en est plus à attendre; elle est née, elle est, elle a un but, elle a un avenir, elle a même, et c'est là ce qui déplaît le plus à la Russie, un esprit et un génie particuliers; le génie grec, inquiet, remuant, qui vise en tout au progrès et qui, instruit à l'école de la civilisation européenne, entend la propager en Orient, sans l'affaiblir et sans l'énerver, comme le fait la Russie. Or, pour remplir ce rôle de propagatrice de la civilisation européenne en Orient, la Grèce a des facilités et des avantages qui inquiètent la

Russie. Sa langue est partout répandue dans la Moldavie, dans la Thrace, dans l'Asie Mineure, dans les provinces russes des bords de la mer Noire. Non-seulement elle a, avec tous ces pays, l'affinité de la langue, elle a l'affinité plus puissante encore de la religion. Nous savons bien que l'église du royaume hellénique s'est déclarée indépendante du patriarche de Constantinople; mais cette indépendance, plus politique que religieuse, ne détruit pas l'union. Athènes peut devenir, pour l'église grecque, un centre et un foyer; c'est là que peuvent se faire des études théologiques plus libres et plus vivaces assurément que celles qui se font à Constantinople ou en Russie. La théologie est enseignée dans l'université d'Athènes. Nous lisions dernièrement dans un voyage en Moldavie qu'un jeune prêtre grec de Jassy, que son directeur engageait à faire des études plus fortes que celles qui peuvent se faire à Jassy, demandait à aller à Athènes. — Non, répondit le prudent directeur, vous irez à Kiew. Cela prouve que, même en Moldavie, on sait qu'il y a pour l'église grecque à Athènes un enseignement qui pique la curiosité des jeunes novices du culte grec, et cela prouve aussi que, pour ne pas déplaire au protecteur de la Moldavie, les administrateurs prudens aiment mieux diriger les curieux vers Kiew, où les études se font avec réserve et circonspection, que vers Athènes, où la théologie peut se ressentir de l'ardeur de l'esprit grec, de la liberté des universités allemandes, et du voisinage de la civilisation occidentale. C'est pour ainsi dire cette vitalité politique et religieuse de la Grèce et ce don de communication qu'elle a à l'égard de l'Orient, c'est là ce que redoute la Russie, et voilà pourquoi, toute faible qu'elle est, la Grèce est pour la Russie en Orient une grande difficulté.

Les détails donnés par les journaux allemands sur la part prise par le ministre russe à la révolution d'Athènes, sont curieux et piquans. Nous ne citons pas comme anecdote les paroles attribuées à M. Catakasi, ministre de Russie, et rapportées en français par la *Gazette d'Augsbourg* : « Quoique ce diable de Kalergi ait bien su tenir le secret, il a cependant presque manqué de me compromettre. » M. Catakasi a fait plus que manquer d'être compromis; il l'a été en effet, puisqu'il est, dit-on, destitué par l'empereur Nicolas. En effet, l'empereur Nicolas, qui, dans une de ses conversations avec M. de Custine, traitait le gouvernement représentatif de gouvernement *infame,* ne pourrait guère avouer la part que son ministre en Grèce avait prise à l'introduction de ce genre de gouvernement. Nous ne doutons pas que M. Catakasi ne parvienne à justifier ses intentions auprès de l'empereur de Russie. Mais il paie la faute qu'il a commise de se trop laisser voir. Aussi bien, cette destitution que la Russie va présenter comme une justification de ses principes monarchiques, pouvait aisément se présumer au langage que tenaient sur la révolution grecque certains journaux étrangers. En effet, pendant que les uns racontaient les conférences du colonel Kalergi, un des promoteurs de la révolution grecque, avec M. Catakasi, les autres déclaraient qu'il était impossible que la Russie approuvât le changement qui s'était fait à Athènes. Il suffisait que les droits de la royauté eussent paru outragés, pour que la Russie réclamât contre cet outrage. La destitution de M. Catakasi annonce

cette péripétie de la politique russe à Athènes. On va jouer à Athènes le jeu qu'on a joué en Serbie. Après avoir aidé à la révolution qui a détrôné la famille Obrenovitch, la Russie a protesté contre cette révolution, et elle en a fait exiler les auteurs. Le consul russe de Belgrade a été changé, et cela a suffi pour absoudre la Russie. Même procédé en Grèce. M. Catakasi sert aussi de bouc émissaire. C'est lui seul qui a fait tout le mal. Quant à l'empereur Nicolas, il apparaît, ainsi que toujours, comme le vengeur des droits sacrés de la royauté.

Nous avons indiqué les diverses phases de la polémique allemande au sujet de la révolution grecque, afin de faire comprendre les divers obstacles que va rencontrer en Grèce l'établissement de la monarchie constitutionnelle.

D'abord les mécontentemens et les rancunes qu'a excitées la révolution, ces rancunes imprudemment exprimées par les journaux allemands. A ces rancunes, nous opposons la loyauté du roi Othon et l'irrévocabilité de la révolution.

Ces rancunes vont être fomentées et entretenues par la nouvelle politique adoptée par la Russie. Cette politique offrira un point d'appui aux mécontens de la révolution de septembre, et le nouveau ministre russe à Athènes y représentera le parti ultra-monarchique, comme l'ancien y représentait le parti ultra-révolutionnaire. — L'influence étrangère, voilà le second obstacle à l'établissement de la constitution en Grèce.

Enfin le parti russe révolutionnaire, quoique désavoué par l'empereur Nicolas, n'en continuera pas moins ses intrigues : il cherchera à exagérer la liberté pour la discréditer, et il trouvera des alliés dans les esprits exaltés. Voilà le troisième obstacle que la Grèce doit redouter.

Nous espérons pourtant que la Grèce triomphera de ces difficultés. Elle a pour elle l'appui de la France et de l'Angleterre unies de nouveau; elle a surtout son admirable esprit de sagacité et de pénétration. Elle verra où on veut la mener, et elle ne se laissera pas conduire à l'abîme. L'Europe occidentale veillera avec elle et pour elle. L'état de l'Orient en effet n'est pas tel qu'on puisse s'endormir doucement; on peut fermer les yeux, si cela convient, mais nous défions qu'on dorme à Vienne, à Londres, à Paris et à Constantinople, quand l'influence russe semble triompher en Serbie, quand la Thrace et la Bulgarie sont agitées par des conspirations dont la révolution grecque va exciter les espérances, quand la Valachie ne s'aperçoit pas de l'absence du prince Bibesko, remplacé à Bucharest et à Brailow, dans ses fonctions de chef de l'armée et de la justice, par les consuls russes; quand partout enfin l'action de la Russie s'étend et se propage. La révolution grecque, selon qu'elle tournera bien ou mal, contribuera beaucoup à diminuer ou à augmenter cette influence, et c'est là, à part l'intérêt qui s'attache naturellement au nom de la Grèce, c'est là ce qui, à nos yeux, fait de la révolution athénienne un évènement européen.

F. BONNAIRE.

NAPLES EN 1843.

I.

Il n'y a presque personne qui n'ait souhaité de voir Naples. Pour moi, je l'ai désiré si fort et si long-temps que je m'étais construit dans la tête un Naples moitié vrai moitié imaginaire, qu'il m'a fallu démolir entièrement. Je conseillerai toujours à ceux qui veulent connaître ce pays si beau et si classique de l'aller voir le plus tôt qu'ils pourront, sous peine d'avoir à compter avec leurs rêveries.

C'est le 8 février dernier, à huit heures du matin, qu'en doublant la pointe de Procida, j'aperçus pour la première fois le véritable golfe de Naples. Je fus obligé de reconnaître que j'avais fabriqué à mon usage un Vésuve d'invention, un île de Capri *ad libitum*, une Ischia factice, un faux cap de Misène, une Chiaja manquée, un Portici plein d'erreurs et un Naples incomplet. Tout en adoptant la réalité avec enthousiasme, j'éprouvai aussi quelques regrets en disant adieu aux chimères dont je m'étais nourri pendant bien des années.

Sur le bateau *le Léopold*, j'avais trois compagnons de voyage qui en étaient au même point que moi. L'un d'eux, Espagnol de qualité, fuyait les bombes de Barcelone; le second, gentilhomme bolonais, voyageait pour son plaisir, et le troisième, jeune Piémontais, espèce de Sancho-Pança bon vivant, s'en allait à Constantinople.

Nous avions résolu de nous loger tous dans la même maison. Notre

débarquement fut la chose la plus grotesque du monde. Trois *facchini* auraient suffi pour porter nos bagages; il en vint une quinzaine, se démenant comme des diables, qui s'emparèrent des malles comme de leur bien, en chargèrent une petite charrette, et se partagèrent le butin de manière à paraître occupés tous les quinze. La charrette roulait au galop, poussée par autant de mains qu'elle en pouvait contenir. Des éclaireurs voltigeaient à l'entour avec nos manteaux. Un autre allait devant en courrier, armé d'un fourreau de parapluie dont il frappait à tour de bras les gens qu'il rencontrait, pour les forcer à se ranger. Des gamins nous suivaient au pas de course, formant une arrière-garde hurlante et déguenillée. Nous portions apparemment écrit en grosses lettres sur le milieu du visage que nous venions à Naples pour la première fois, car auprès de nous d'autres voyageurs firent leur entrée sans éclat. Nous traversâmes ainsi triomphalement la place du Château, celle du Palais-Royal, et le quai du Géant, c'est-à-dire le quartier le plus beau et le plus peuplé de la ville. Cette marche triomphale, qui eût été ridicule partout ailleurs, semblait fort naturelle à Naples, où l'on voit chaque matin des émeutes de ce genre. Après avoir bien cherché, nous trouvâmes des appartemens à notre convenance sur le quai de Sainte-Lucie; nous nous débarrassâmes des facchini avec beaucoup de peine, en leur payant le double de ce qui leur était dû. Quant aux gamins, les paroles ne produisant aucun effet, et l'argent ne faisant que les amorcer, il fallut en venir aux menaces pour repousser leurs offres de services. La bande se dissipa comme une ombre après le premier coup de pied qui fut administré au plus importun. L'intelligent et spirituel Stendhal disait que, pour faire le tour de l'Italie, on devrait tenir toujours dans le creux de la main une pièce de monnaie blanche; il avait raison : mais à Naples, outre la pièce de monnaie, il faut encore tenir de l'autre main une canne qui sert à mettre fin aux conférences trop longues et aux marchés frauduleux. Cet argument de bois est d'une puissance irrésistible, parce qu'il est l'expression palpable de la *furia francese*, qui est fort redoutée dans les pays du Sud.

S'il est un endroit sur la terre où l'on puisse être heureux, c'est le quai de Sainte-Lucie. De sa fenêtre on voit d'un coup d'œil toute la baie : en face de soi le Vésuve, la côte de Castellamare et de Sorrente; à gauche, la courbe que décrit le rivage, depuis Naples jusqu'à Portici; à droite, le détroit de la Campanella, par où les navires vont en Sicile, et Capri, toujours enveloppée dans son voile de gaze bleue. La mer, qui bat sans cesse les murailles du château de l'Œuf, vous

berce le soir du bruit de ses vagues. Les frégates en station saluent à coups de canon les vaisseaux qui entrent. Des bateaux à vapeur vont et viennent plusieurs fois par jour, et vous suivez du regard jusqu'à une grande distance leurs colonnes de fumée. De petites voiles blanches sillonnent la rade. Le soir, ce sont des pêcheurs au flambeau qui glissent le long des côtes comme des vers luisans. Le matin, le soleil, réfléchi par l'eau de la mer, envoie des serpens de feu qui courent sur les murs et le plafond de votre chambre. Le Vésuve semble inventer mille coquetteries pour vous retenir au balcon. Il change de couleurs selon la position du soleil, et passe en un jour par toutes les nuances de la gamme des tons; tantôt cachant sa tête dans une perruque de nuages, tantôt montrant les contours de son sommet avec précision. Sa fumée prend aussi des formes fantastiques; le plus ordinairement blanche et penchée comme une plume de marabout, quelquefois droite et noire comme un arbre gigantesque planté dans le milieu du cratère. Souvent, par une connivence évidente avec les aubergistes de Naples, le Vésuve promet des éruptions qu'il ne donne pas. Il rend des lueurs rouges pendant la nuit, comme un lampion près de s'éteindre, et fait entendre aux habitans de Portici des détonations sourdes qui retiennent indéfiniment l'étranger prêt à s'embarquer. A chaque instant, on est dupe de ces manéges peu délicats, et on saute hors du lit, croyant voir les premiers symptômes d'une éruption qui ne viendra que l'année prochaine. Le quai de Sainte-Lucie est le rendez-vous d'une brillante population de pêcheurs, de barcaroles, de marchands d'huîtres et de promeneurs en bateau, tous gens gais, vivaces et musiciens. La nuit, on chante, soit en plein air, soit chez les limonadiers. Le dimanche, on danse au simple bruit d'un tambour de basque; pas un son ne vous vient aux oreilles sans vous envoyer de la bonne humeur et de l'entrain. Le spleen le plus britannique trouvera du répit à Sainte-Lucie; la plus lourde provision d'ennui, de tristesse ou d'inquiétude qu'on puisse apporter du Nord s'envolera dans les airs devant cette baie de Naples où Tibère lui-même, tout chargé de lèpre et de crimes, sentit son vieux cœur se réchauffer.

Honnête lecteur qui n'êtes ni usé ni méchant comme Tibère, allez à Naples; mais logez-vous à Sainte-Lucie. C'est là qu'on est heureux. Ayant appris par expérience que les descriptions ne servent à rien, je ne chercherai point à vous décrire la nature méridionale, et je vous parlerai d'autres choses dont les livres peuvent au moins donner une idée juste.

repos de toutes mains. Aujourd'hui, après la défaite d'Espartero, il doit rester encore dans les esprits quelque chose de cette lassitude salutaire; ajoutez-y l'expérience qu'ont dû faire aux Espagnols les rapides secousses des deux dernières années. Les cortès ont commencé sous d'heureux auspices. Bientôt la majorité de la reine sera proclamée. Le penchant que les partis ont à s'unir, et la France et l'Angleterre à renoncer à des rivalités sans but, sont des présages favorables pour le repos de l'Espagne.

L'Espagne a dix ans et plus de révolution. Il n'y a que deux mois que la Grèce a fait la sienne, si nous pouvons appeler une révolution le mouvement qui s'est accompli en Grèce au mois de septembre dernier. Ce que nous souhaitons vivement, quant à nous, c'est que ce ne soit pas une révolution. La Grèce, quand le roi Othon est monté sur le trône, avait déjà eu une constitution et des assemblées représentatives. Il parut convenable de suspendre ces assemblées, afin de laisser la royauté nouvelle s'établir avec plus de facilité; mais il fut fait des promesses qui témoignaient que le gouvernement représentatif était seulement suspendu et ajourné en Grèce, mais qu'il n'était pas détruit. Le conseil d'état fut même institué pour entretenir en quelque sorte l'idée et l'image d'un pouvoir délibérant dans la Grèce. Le mouvement du mois de septembre a eu pour effet d'abréger le délai qui avait été convenu entre la monarchie pure et la monarchie constitutionnelle. Ce n'est pas là une révolution; car le roi Othon est encore sur son trône, et il y restera, nous l'espérons bien, en dépit de tous les obstacles qu'on essaiera de lui susciter.

Ces obstacles seront de nature diverse, et nous pouvons déjà les pressentir d'après le langage que les journaux étrangers ont tenu et tiennent au sujet des évènemens qui se sont accomplis en Grèce.

Un des obstacles que le nouveau gouvernement grec doit surtout redouter, ce sont les défiances qui pourraient s'élever entre le roi Othon et le peuple grec; ce sont les soupçons qui naîtraient dans l'esprit de la Grèce sur la bonne foi et la sincérité de son roi en jurant la constitution nouvelle. Qu'on ne se fasse pas d'illusion à cet égard. La facilité avec laquelle s'est fait en Grèce le mouvement constitutionnel, et l'unanimité des sentimens qui l'a décidé, montrent que ce mouvement était inévitable. Aujourd'hui il est irrévocable, et tout ce que la royauté grecque ferait pour le contrarier serait inutile et dangereux. Nous sommes convaincus que le roi Othon a accepté de bonne foi la réforme constitutionnelle de son gouvernement; mais la bonne foi *in petto* ne suffit pas. Il faut qu'elle se manifeste, il faut qu'on y croie, il faut surtout qu'on ne croie pas au sentiment contraire, et, sous ce rapport, nous regrettons vivement le langage que les journaux allemands ont tenu sur la révolution grecque. Ils ont semblé, dans les commencemens surtout (car leur langage a changé), ils ont semblé prendre à tâche de prouver que le roi Othon n'avait signé qu'à contre-cœur la promesse de donner une constitution, qu'il avait été contraint par la violence, qu'il voulait même abdiquer en faveur de son frère le prince Léopold de Bavière; qu'il n'avait cédé qu'aux représentations des ministres des trois puissances protectrices, et à la crainte de compromettre la vie des officiers allemands qui l'entouraient; que la révolution

n'avait réussi que parce que les puissances protectrices avaient exigé le renvoi des soldats et des officiers allemands dont la solde grevait les finances obérées de la Grèce, et que les conjurés (c'est le nom qu'on donnait aux auteurs de la révolution de septembre) avaient eu soin d'attendre le départ des derniers soldats allemands pour accomplir leurs desseins. Nous résumons ainsi en quelques mots les assertions des journaux allemands, et nous sommes sûrs de ne point les exagérer; nous les affaiblissons plutôt.

Nous concevons la mauvaise humeur que doivent avoir contre la révolution grecque les Allemands qu'elle a exilés et dépouillés. On ne peut pas demander à des émigrés de n'avoir ni regrets ni rancune; mais nous aurions souhaité de grand cœur que le journal le plus accrédité de l'Allemagne, et qui se publie dans le royaume de Bavière, dans les états du père du roi Othon, n'eût pas accueilli ces correspondances chagrines et imprudentes. A quoi en effet peuvent-elles servir? Veulent-elles faire croire que le roi Othon n'a point accepté de bonne foi la constitution grecque, et qu'il se réserve de la détruire le jour où il le pourra? Veulent-elles ainsi semer la défiance entre le peuple grec et son roi, au moment où ils ont besoin plus que jamais l'un et l'autre d'une confiance mutuelle? Quoi! la révolution grecque n'a réussi qu'à cause du départ des troupes allemandes! Est-ce à dire que le roi Othon ne se maintenait sur son trône qu'à l'aide des soldats étrangers? Où veut-on en venir en louant l'abdication offerte par le roi Othon en faveur du prince Léopold de Bavière? Pense-t-on par hasard que ce soit le roi Othon qui soit vu de mauvais œil, et qu'un autre roi bavarois n'aurait qu'à paraître pour tout apaiser? Ne voit-on pas, au contraire, que ce qui a nui au roi, c'est son entourage allemand, et que la révolution d'Athènes s'est faite aux cris de : Plus d'étrangers! Or le roi Othon, Grec depuis dix ans, est plus Grec assurément et plus populaire qu'un prince qui arriverait tout à coup de Munich.

Nous n'avons à l'égard de la Grèce qu'une seule et unique pensée : maintenir son indépendance; or, elle ne maintiendra son indépendance qu'à la condition de maintenir la monarchie, et il n'y a de monarchie en Grèce qu'avec le roi Othon. Qu'est-ce en effet qu'une monarchie sans stabilité? Nous savons bien qu'il y a une politique qui depuis deux ans cherche en Orient à renouveler le titre de tous les pouvoirs qui s'y sont créés, une politique qui n'aime pas les possesseurs qui ont plusieurs années de possession, et qui semble vouloir que rien ne dure et ne se consolide, quoiqu'elle s'intitule pompeusement une politique d'ordre et de stabilité. C'est ainsi que cette politique a changé en Valachie l'hospodar, qui avait le tort de durer depuis dix ans, et nous ne voyons pas que ce changement ait beaucoup profité à l'indépendance de la Valachie, car nous lisions dernièrement qu'à son arrivée à Bucharest le consul russe avait passé une revue des troupes valaques, et cela se disait comme une chose ordinaire, et sans qu'il fût question de la présence ou de l'absence du prince Bibesko. On a en Serbie suivi le même procédé : la famille Obrenovitch a été remplacée par un nouveau prince. La Moldavie résiste encore, grace à l'habileté du prince Stourdza. Voudrait-on dans la Grèce, qui de tous les états démembrés de la Turquie est le plus important

et le plus cher à l'Europe, introduire aussi cette instabilité dont on prétend faire l'état normal de l'Orient? Nous espérons que ni la Grèce, ni l'Europe ne consentiront à voir s'évanouir dans les faiblesses de l'hospodarat un état né sous de meilleurs auspices et sous d'autres espérances.

Qu'on y prenne garde, la presse allemande elle-même a dénoncé l'origine de la révolution grecque; c'est, a-t-elle dit, un mouvement fait sous l'influence de la Russie. Or, si elle ne veut pas servir la politique de la Russie, qu'elle accuse, la presse allemande doit s'abstenir de tout ce qui pourrait ajouter au désordre de la Grèce; elle doit se garder d'affaiblir la royauté constitutionnelle du roi Othon.

Quant à nous, quelle que soit notre juste défiance de la politique russe en Orient, nous ne croyons pas que la révolution grecque émane de la Russie. Peut-être la Russie, pour faire cette révolution, si elle l'a faite, s'est servie en Grèce, comme en Serbie, des sentimens nationaux; peut-être en a-t-elle hâté et favorisé l'explosion; mais soyez persuadés que ce n'est pas elle qui a créé ces sentimens; ce sont des sentimens d'indépendance et de liberté qui ne procèdent certes pas de l'influence et des intentions de la Russie; ils ont une meilleure origine. En les excitant, la Russie peut croire qu'elle joue un jeu qui lui sera favorable; elle peut croire qu'elle ruinera l'indépendance de la Grèce à l'aide de la liberté, comme Catherine II a fait pour la Pologne. A ce jeu, elle gagnerait doublement, car elle discréditerait le gouvernement représentatif comme un instrument de ruine pour les peuples; et, de plus, elle se débarrasserait en Orient d'une grande difficulté, l'existence indépendante de la Grèce. La Grèce est un bien petit état, et cependant, selon nous, elle est pour la Russie en Orient une grande difficulté.

Ceci a l'air d'un paradoxe; mais que l'on examine d'une part la politique de la Russie en Orient, de l'autre l'existence de la Grèce, et on verra quelle singulière incompatibilité il y a entre la Grèce et la politique russe.

La politique russe en Orient veut que tout procède d'elle-même, que tout se fasse sous son influence et sous ses auspices exclusifs. L'indépendance de la Grèce date d'une époque où l'Europe occidentale n'était pas encore résignée à voir la Russie dominer en Orient. La Grèce a trois protecteurs au lieu d'un seul, et cela fait son indépendance. Elle n'a pas tout reçu de la Russie, et la Russie ne peut pas tout lui reprendre.

La politique russe veut qu'en Orient rien ne naisse et rien ne meure, si nous pouvons parler ainsi, et que tout soit toujours dans les limbes, et dans je ne sais quel état préparatoire. Elle aime à entretenir la fermentation, mais une fermentation sans fruit et sans effet. Elle veut enfin que l'Orient attende. Or, la Grèce n'en est plus à attendre; elle est née, elle est, elle a un but, elle a un avenir, elle a même, et c'est là ce qui déplaît le plus à la Russie, un esprit et un génie particuliers; le génie grec, inquiet, remuant, qui vise en tout au progrès et qui, instruit à l'école de la civilisation européenne, entend la propager en Orient, sans l'affaiblir et sans l'énerver, comme le fait la Russie. Or, pour remplir ce rôle de propagatrice de la civilisation européenne en Orient, la Grèce a des facilités et des avantages qui inquiètent la

Russie. Sa langue est partout répandue dans la Moldavie, dans la Thrace, dans l'Asie Mineure, dans les provinces russes des bords de la mer Noire. Non-seulement elle a, avec tous ces pays, l'affinité de la langue, elle a l'affinité plus puissante encore de la religion. Nous savons bien que l'église du royaume hellénique s'est déclarée indépendante du patriarche de Constantinople; mais cette indépendance, plus politique que religieuse, ne détruit pas l'union. Athènes peut devenir, pour l'église grecque, un centre et un foyer; c'est là que peuvent se faire des études théologiques plus libres et plus vivaces assurément que celles qui se font à Constantinople ou en Russie. La théologie est enseignée dans l'université d'Athènes. Nous lisions dernièrement dans un voyage en Moldavie qu'un jeune prêtre grec de Jassy, que son directeur engageait à faire des études plus fortes que celles qui peuvent se faire à Jassy, demandait à aller à Athènes. — Non, répondit le prudent directeur, vous irez à Kiew. Cela prouve que, même en Moldavie, on sait qu'il y a pour l'église grecque à Athènes un enseignement qui pique la curiosité des jeunes novices du culte grec, et cela prouve aussi que, pour ne pas déplaire au protecteur de la Moldavie, les administrateurs prudens aiment mieux diriger les curieux vers Kiew, où les études se font avec réserve et circonspection, que vers Athènes, où la théologie peut se ressentir de l'ardeur de l'esprit grec, de la liberté des universités allemandes, et du voisinage de la civilisation occidentale. C'est pour ainsi dire cette vitalité politique et religieuse de la Grèce et ce don de communication qu'elle a à l'égard de l'Orient, c'est là ce que redoute la Russie, et voilà pourquoi, toute faible qu'elle est, la Grèce est pour la Russie en Orient une grande difficulté.

Les détails donnés par les journaux allemands sur la part prise par le ministre russe à la révolution d'Athènes, sont curieux et piquans. Nous ne citons pas comme anecdote les paroles attribuées à M. Catakasi, ministre de Russie, et rapportées en français par la *Gazette d'Augsbourg* : « Quoique ce diable de Kalergi ait bien su tenir le secret, il a cependant presque manqué de me compromettre. » M. Catakasi a fait plus que manquer d'être compromis; il l'a été en effet, puisqu'il est, dit-on, destitué par l'empereur Nicolas. En effet, l'empereur Nicolas, qui, dans une de ses conversations avec M. de Custine, traitait le gouvernement représentatif de gouvernement *infame*, ne pourrait guère avouer la part que son ministre en Grèce avait prise à l'introduction de ce genre de gouvernement. Nous ne doutons pas que M. Catakasi ne parvienne à justifier ses intentions auprès de l'empereur de Russie. Mais il paie la faute qu'il a commise de se trop laisser voir. Aussi bien, cette destitution que la Russie va présenter comme une justification de ses principes monarchiques, pouvait aisément se présumer au langage que tenaient sur la révolution grecque certains journaux étrangers. En effet, pendant que les uns racontaient les conférences du colonel Kalergi, un des promoteurs de la révolution grecque, avec M. Catakasi, les autres déclaraient qu'il était impossible que la Russie approuvât le changement qui s'était fait à Athènes. Il suffisait que les droits de la royauté eussent paru outragés, pour que la Russie réclamât contre cet outrage. La destitution de M. Catakasi annonce

cette péripétie de la politique russe à Athènes. On va jouer à Athènes le jeu qu'on a joué en Serbie. Après avoir aidé à la révolution qui a détrôné la famille Obrenovitch, la Russie a protesté contre cette révolution, et elle en a fait exiler les auteurs. Le consul russe de Belgrade a été changé, et cela a suffi pour absoudre la Russie. Même procédé en Grèce. M. Catakasi sert aussi de bouc émissaire. C'est lui seul qui a fait tout le mal. Quant à l'empereur Nicolas, il apparaît, ainsi que toujours, comme le vengeur des droits sacrés de la royauté.

Nous avons indiqué les diverses phases de la polémique allemande au sujet de la révolution grecque, afin de faire comprendre les divers obstacles que va rencontrer en Grèce l'établissement de la monarchie constitutionnelle.

D'abord les mécontentemens et les rancunes qu'a excitées la révolution, ces rancunes imprudemment exprimées par les journaux allemands. A ces rancunes, nous opposons la loyauté du roi Othon et l'irrévocabilité de la révolution.

Ces rancunes vont être fomentées et entretenues par la nouvelle politique adoptée par la Russie. Cette politique offrira un point d'appui aux mécontens de la révolution de septembre, et le nouveau ministre russe à Athènes y représentera le parti ultra-monarchique, comme l'ancien y représentait le parti ultra-révolutionnaire. — L'influence étrangère, voilà le second obstacle à l'établissement de la constitution en Grèce.

Enfin le parti russe révolutionnaire, quoique désavoué par l'empereur Nicolas, n'en continuera pas moins ses intrigues : il cherchera à exagérer la liberté pour la discréditer, et il trouvera des alliés dans les esprits exaltés. Voilà le troisième obstacle que la Grèce doit redouter.

Nous espérons pourtant que la Grèce triomphera de ces difficultés. Elle a pour elle l'appui de la France et de l'Angleterre unies de nouveau; elle a surtout son admirable esprit de sagacité et de pénétration. Elle verra où on veut la mener, et elle ne se laissera pas conduire à l'abîme. L'Europe occidentale veillera avec elle et pour elle. L'état de l'Orient en effet n'est pas tel qu'on puisse s'endormir doucement; on peut fermer les yeux, si cela convient, mais nous défions qu'on dorme à Vienne, à Londres, à Paris et à Constantinople, quand l'influence russe semble triompher en Serbie, quand la Thrace et la Bulgarie sont agitées par des conspirations dont la révolution grecque va exciter les espérances, quand la Valachie ne s'aperçoit pas de l'absence du prince Bibesko, remplacé à Bucharest et à Brailow, dans ses fonctions de chef de l'armée et de la justice, par les consuls russes; quand partout enfin l'action de la Russie s'étend et se propage. La révolution grecque, selon qu'elle tournera bien ou mal, contribuera beaucoup à diminuer ou à augmenter cette influence, et c'est là, à part l'intérêt qui s'attache naturellement au nom de la Grèce, c'est là ce qui, à nos yeux, fait de la révolution athénienne un évènement européen.

F. BONNAIRE.

NAPLES EN 1843.

I.

Il n'y a presque personne qui n'ait souhaité de voir Naples. Pour moi, je l'ai désiré si fort et si long-temps que je m'étais construit dans la tête un Naples moitié vrai moitié imaginaire, qu'il m'a fallu démolir entièrement. Je conseillerai toujours à ceux qui veulent connaître ce pays si beau et si classique de l'aller voir le plus tôt qu'ils pourront, sous peine d'avoir à compter avec leurs rêveries.

C'est le 8 février dernier, à huit heures du matin, qu'en doublant la pointe de Procida, j'aperçus pour la première fois le véritable golfe de Naples. Je fus obligé de reconnaître que j'avais fabriqué à mon usage un Vésuve d'invention, un île de Capri *ad libitum*, une Ischia factice, un faux cap de Misène, une Chiaja manquée, un Portici plein d'erreurs et un Naples incomplet. Tout en adoptant la réalité avec enthousiasme, j'éprouvai aussi quelques regrets en disant adieu aux chimères dont je m'étais nourri pendant bien des années.

Sur le bateau *le Léopold*, j'avais trois compagnons de voyage qui en étaient au même point que moi. L'un d'eux, Espagnol de qualité, fuyait les bombes de Barcelone; le second, gentilhomme bolonais, voyageait pour son plaisir, et le troisième, jeune Piémontais, espèce de Sancho-Pança bon vivant, s'en allait à Constantinople.

Nous avions résolu de nous loger tous dans la même maison. Notre

et le plus cher à l'Europe, introduire aussi cette instabilité dont on prétend faire l'état normal de l'Orient? Nous espérons que ni la Grèce, ni l'Europe ne consentiront à voir s'évanouir dans les faiblesses de l'hospodarat un état né sous de meilleurs auspices et sous d'autres espérances.

Qu'on y prenne garde, la presse allemande elle-même a dénoncé l'origine de la révolution grecque; c'est, a-t-elle dit, un mouvement fait sous l'influence de la Russie. Or, si elle ne veut pas servir la politique de la Russie, qu'elle accuse, la presse allemande doit s'abstenir de tout ce qui pourrait ajouter au désordre de la Grèce; elle doit se garder d'affaiblir la royauté constitutionnelle du roi Othon.

Quant à nous, quelle que soit notre juste défiance de la politique russe en Orient, nous ne croyons pas que la révolution grecque émane de la Russie. Peut-être la Russie, pour faire cette révolution, si elle l'a faite, s'est servie en Grèce, comme en Serbie, des sentimens nationaux; peut-être en a-t-elle hâté et favorisé l'explosion; mais soyez persuadés que ce n'est pas elle qui a créé ces sentimens; ce sont des sentimens d'indépendance et de liberté qui ne procèdent certes pas de l'influence et des intentions de la Russie; ils ont une meilleure origine. En les excitant, la Russie peut croire qu'elle joue un jeu qui lui sera favorable; elle peut croire qu'elle ruinera l'indépendance de la Grèce à l'aide de la liberté, comme Catherine II a fait pour la Pologne. A ce jeu, elle gagnerait doublement, car elle discréditerait le gouvernement représentatif comme un instrument de ruine pour les peuples; et, de plus, elle se débarrasserait en Orient d'une grande difficulté, l'existence indépendante de la Grèce. La Grèce est un bien petit état, et cependant, selon nous, elle est pour la Russie en Orient une grande difficulté.

Ceci a l'air d'un paradoxe; mais que l'on examine d'une part la politique de la Russie en Orient, de l'autre l'existence de la Grèce, et on verra quelle singulière incompatibilité il y a entre la Grèce et la politique russe.

La politique russe en Orient veut que tout procède d'elle-même, que tout se fasse sous son influence et sous ses auspices exclusifs. L'indépendance de la Grèce date d'une époque où l'Europe occidentale n'était pas encore résignée à voir la Russie dominer en Orient. La Grèce a trois protecteurs au lieu d'un seul, et cela fait son indépendance. Elle n'a pas tout reçu de la Russie, et la Russie ne peut pas tout lui reprendre.

La politique russe veut qu'en Orient rien ne naisse et rien ne meure, si nous pouvons parler ainsi, et que tout soit toujours dans les limbes, et dans je ne sais quel état préparatoire. Elle aime à entretenir la fermentation, mais une fermentation sans fruit et sans effet. Elle veut enfin que l'Orient attende. Or, la Grèce n'en est plus à attendre; elle est née, elle est, elle a un but, elle a un avenir, elle a même, et c'est là ce qui déplaît le plus à la Russie, un esprit et un génie particuliers; le génie grec, inquiet, remuant, qui vise en tout au progrès et qui, instruit à l'école de la civilisation européenne, entend la propager en Orient, sans l'affaiblir et sans l'énerver, comme le fait la Russie. Or, pour remplir ce rôle de propagatrice de la civilisation européenne en Orient, la Grèce a des facilités et des avantages qui inquiètent la

Russie. Sa langue est partout répandue dans la Moldavie, dans la Thrace, dans l'Asie Mineure, dans les provinces russes des bords de la mer Noire. Non-seulement elle a, avec tous ces pays, l'affinité de la langue, elle a l'affinité plus puissante encore de la religion. Nous savons bien que l'église du royaume hellénique s'est déclarée indépendante du patriarche de Constantinople ; mais cette indépendance, plus politique que religieuse, ne détruit pas l'union. Athènes peut devenir, pour l'église grecque, un centre et un foyer; c'est là que peuvent se faire des études théologiques plus libres et plus vivaces assurément que celles qui se font à Constantinople ou en Russie. La théologie est enseignée dans l'université d'Athènes. Nous lisions dernièrement dans un voyage en Moldavie qu'un jeune prêtre grec de Jassy, que son directeur engageait à faire des études plus fortes que celles qui peuvent se faire à Jassy, demandait à aller à Athènes. — Non, répondit le prudent directeur, vous irez à Kiew. Cela prouve que, même en Moldavie, on sait qu'il y a pour l'église grecque à Athènes un enseignement qui pique la curiosité des jeunes novices du culte grec, et cela prouve aussi que, pour ne pas déplaire au protecteur de la Moldavie, les administrateurs prudens aiment mieux diriger les curieux vers Kiew, où les études se font avec réserve et circonspection, que vers Athènes, où la théologie peut se ressentir de l'ardeur de l'esprit grec, de la liberté des universités allemandes, et du voisinage de la civilisation occidentale. C'est pour ainsi dire cette vitalité politique et religieuse de la Grèce et ce don de communication qu'elle a à l'égard de l'Orient, c'est là ce que redoute la Russie, et voilà pourquoi, toute faible qu'elle est, la Grèce est pour la Russie en Orient une grande difficulté.

Les détails donnés par les journaux allemands sur la part prise par le ministre russe à la révolution d'Athènes, sont curieux et piquans. Nous ne citons pas comme anecdote les paroles attribuées à M. Catakasi, ministre de Russie, et rapportées en français par la *Gazette d'Augsbourg* : « Quoique ce diable de Kalergi ait bien su tenir le secret, il a cependant presque manqué de me compromettre. » M. Catakasi a fait plus que manquer d'être compromis; il l'a été en effet, puisqu'il est, dit-on, destitué par l'empereur Nicolas. En effet, l'empereur Nicolas, qui, dans une de ses conversations avec M. de Custine, traitait le gouvernement représentatif de gouvernement *infame*, ne pourrait guère avouer la part que son ministre en Grèce avait prise à l'introduction de ce genre de gouvernement. Nous ne doutons pas que M. Catakasi ne parvienne à justifier ses intentions auprès de l'empereur de Russie. Mais il paie la faute qu'il a commise de se trop laisser voir. Aussi bien, cette destitution que la Russie va présenter comme une justification de ses principes monarchiques, pouvait aisément se présumer au langage que tenaient sur la révolution grecque certains journaux étrangers. En effet, pendant que les uns racontaient les conférences du colonel Kalergi, un des promoteurs de la révolution grecque, avec M. Catakasi, les autres déclaraient qu'il était impossible que la Russie approuvât le changement qui s'était fait à Athènes. Il suffisait que les droits de la royauté eussent paru outragés, pour que la Russie réclamât contre cet outrage. La destitution de M. Catakasi annonce

cette péripétie de la politique russe à Athènes. On va jouer à Athènes le jeu qu'on a joué en Serbie. Après avoir aidé à la révolution qui a détrôné la famille Obrenovitch, la Russie a protesté contre cette révolution, et elle en a fait exiler les auteurs. Le consul russe de Belgrade a été changé, et cela a suffi pour absoudre la Russie. Même procédé en Grèce. M. Catakasi sert aussi de bouc émissaire. C'est lui seul qui a fait tout le mal. Quant à l'empereur Nicolas, il apparaît, ainsi que toujours, comme le vengeur des droits sacrés de la royauté.

Nous avons indiqué les diverses phases de la polémique allemande au sujet de la révolution grecque, afin de faire comprendre les divers obstacles que va rencontrer en Grèce l'établissement de la monarchie constitutionnelle.

D'abord les mécontentemens et les rancunes qu'a excitées la révolution, ces rancunes imprudemment exprimées par les journaux allemands. A ces rancunes, nous opposons la loyauté du roi Othon et l'irrévocabilité de la révolution.

Ces rancunes vont être fomentées et entretenues par la nouvelle politique adoptée par la Russie. Cette politique offrira un point d'appui aux mécontens de la révolution de septembre, et le nouveau ministre russe à Athènes y représentera le parti ultra-monarchique, comme l'ancien y représentait le parti ultra-révolutionnaire. — L'influence étrangère, voilà le second obstacle à l'établissement de la constitution en Grèce.

Enfin le parti russe révolutionnaire, quoique désavoué par l'empereur Nicolas, n'en continuera pas moins ses intrigues : il cherchera à exagérer la liberté pour la discréditer, et il trouvera des alliés dans les esprits exaltés. Voilà le troisième obstacle que la Grèce doit redouter.

Nous espérons pourtant que la Grèce triomphera de ces difficultés. Elle a pour elle l'appui de la France et de l'Angleterre unies de nouveau; elle a surtout son admirable esprit de sagacité et de pénétration. Elle verra où on veut la mener, et elle ne se laissera pas conduire à l'abîme. L'Europe occidentale veillera avec elle et pour elle. L'état de l'Orient en effet n'est pas tel qu'on puisse s'endormir doucement; on peut fermer les yeux, si cela convient, mais nous défions qu'on dorme à Vienne, à Londres, à Paris et à Constantinople, quand l'influence russe semble triompher en Serbie, quand la Thrace et la Bulgarie sont agitées par des conspirations dont la révolution grecque va exciter les espérances, quand la Valachie ne s'aperçoit pas de l'absence du prince Bibesko, remplacé à Bucharest et à Brailow, dans ses fonctions de chef de l'armée et de la justice, par les consuls russes; quand partout enfin l'action de la Russie s'étend et se propage. La révolution grecque, selon qu'elle tournera bien ou mal, contribuera beaucoup à diminuer ou à augmenter cette influence, et c'est là, à part l'intérêt qui s'attache naturellement au nom de la Grèce, c'est là ce qui, à nos yeux, fait de la révolution athénienne un évènement européen.

F. Bonnaire.

NAPLES EN 1843.

I.

Il n'y a presque personne qui n'ait souhaité de voir Naples. Pour moi, je l'ai désiré si fort et si long-temps que je m'étais construit dans la tête un Naples moitié vrai moitié imaginaire, qu'il m'a fallu démolir entièrement. Je conseillerai toujours à ceux qui veulent connaître ce pays si beau et si classique de l'aller voir le plus tôt qu'ils pourront, sous peine d'avoir à compter avec leurs rêveries.

C'est le 8 février dernier, à huit heures du matin, qu'en doublant la pointe de Procida, j'aperçus pour la première fois le véritable golfe de Naples. Je fus obligé de reconnaître que j'avais fabriqué à mon usage un Vésuve d'invention, un île de Capri *ad libitum*, une Ischia factice, un faux cap de Misène, une Chiaja manquée, un Portici plein d'erreurs et un Naples incomplet. Tout en adoptant la réalité avec enthousiasme, j'éprouvai aussi quelques regrets en disant adieu aux chimères dont je m'étais nourri pendant bien des années.

Sur le bateau *le Léopold*, j'avais trois compagnons de voyage qui en étaient au même point que moi. L'un d'eux, Espagnol de qualité, fuyait les bombes de Barcelone; le second, gentilhomme bolonais, voyageait pour son plaisir, et le troisième, jeune Piémontais, espèce de Sancho-Pança bon vivant, s'en allait à Constantinople.

Nous avions résolu de nous loger tous dans la même maison. Notre

représentait Marie Stuart, et pour une jolie dame à qui le costume de bouquetière du XVIIIe siècle allait à ravir. L'ambassade de France a payé son tribut à l'entrain du pays et aux plaisirs de l'hiver par une représentation composée de deux proverbes et une comédie. Les honneurs de la soirée ont été pour la pièce de *Prosper et Vincent*, jouée avec talent par des amateurs, la plupart débutans dans la carrière dramatique. Les autres ambassades ont donné des bals qui ressemblaient aux fêtes de Paris.

Selon les Guides en Italie, le carnaval de Naples est le plus brillant et le plus animé du monde entier, après celui de Rome, dont la gaieté surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Avec la population turbulente et rieuse de Naples, j'avais toutes les raisons possibles de compter sur des jours gras bien remplis. La rue de Tolède, disait-on, devait fourmiller de masques et de voitures; on devait jeter des bouquets et de la farine au nez des passans. Je m'étais préparé à recevoir patiemment les éclaboussures et à m'enfoncer dans le tumulte. La mort du frère du roi avait beaucoup refroidi le monde au commencement de l'hiver. La cour était encore en deuil; mais le roi, ne voulant pas que les plaisirs de ses sujets fussent entièrement sacrifiés à ses chagrins, avait témoigné le désir qu'on ne changeât rien aux habitudes du carnaval, et dans ce but il avait assisté à plusieurs bals. Le dimanche et le lundi gras, je descendis dans la rue de Tolède armé d'un vieux paletot destiné à me servir de cuirasse contre les attaques des masques. Je vis beaucoup de voitures et de curieux; pas un déguisement. Le mardi, on se tint pour dit que le carnaval était manqué; personne ne parut, et la mystification fut complète. Un étranger fort aimable, le baron de B..., parcourut seul le Corso d'un bout à l'autre, en calèche découverte, avec une cargaison de bouquets, de dragées et d'œufs enfarinés, sans trouver un visage disposé à soutenir le combat. Il n'en sera pas de même au carnaval prochain, car la cour et les princes ont promis, dit-on, de descendre sur le terrain et de donner le bon exemple de la fidélité aux vieilles coutumes.

Le grand bal masqué annuel de San-Carlo fut plus heureux que les réjouissances en plein air. La salle éclairée à giorno offrait un coup d'œil splendide. Les loges étaient occupées par les dames parées et à visage découvert. Dans le parterre se tenaient les hommes. On se regarda ainsi jusqu'à minuit, où des soupers furent servis dans chaque loge, ce qui réveilla tout à coup la gaieté de l'assemblée. Après le souper, les dames prirent des dominos et descendirent au parterre. C'est alors que le bal masqué commença réellement sur le

même pied que ceux de Paris, avec cette différence qu'il ne manquait pas à San-Carlo une seule personne de la bonne compagnie, tandis que chez nous on rencontre à peine une demi-douzaine de femmes éperdues qui rougissent de se sentir mêlées à des gens de mauvais ton, et qui tremblent si on vient à les reconnaître. Les intrigues se prolongèrent jusqu'à la fin de la nuit, et le roi, qui était descendu dans le parterre, fut assailli comme les autres par les dominos. Pendant trois jours, les salons de Naples retentirent des suites de cette fête délicieuse. On pourrait dire du bal masqué le mot que Voltaire eut la bonté d'adresser à Dieu dans un moment d'indulgence : que, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. En voyant combien cet amusement si vif a de décence et de véritable gaieté au théâtre de Naples, le Français fait un retour pénible sur nos tristes bacchanales qui n'ont d'un bal que le nom, et où l'on reconnaît que nous marchons, sans nous en douter, vers la barbarie. Comment se peut-il qu'une nation qui a toujours attaché tant de prix aux jouissances de l'esprit, et dont le caractère est chevaleresque, préfère l'orgie et le désordre le plus grossier au plus attrayant et au plus romanesque des plaisirs? Il faut que ce plaisir se retrouve à l'autre bout de l'Europe, chez un peuple bien moins délicat! En vérité, c'est à n'y rien comprendre.

Quant à la conversation, toute ruinée qu'elle paraît être au XIXe siècle, elle offre beaucoup plus de ressources à Paris qu'à Naples, où il est difficile de parler d'autre chose que de bagatelles. On cause souvent de la littérature française, et voici ce qu'on en dit : *La Tour de Nesle* est un chef-d'œuvre qui laisse bien loin derrière lui tous les ouvrages dramatiques présens et même passés! M. Scribe, qui est assurément trop modeste pour se croire supérieur à Molière, est cependant plus amusant; il écrit mieux, et il entend bien autrement l'art de la scène que l'auteur du *Tartufe!* Un soir, dans un salon de Naples, un Français qui avait eu l'idée d'orner sa mémoire de fragmens de mélodrames et de chansons grotesques, obtint un succès fou en récitant quelques tirades de *la Tour de Nesle*. Il entama ensuite la première scène du *Misanthrope*, et termina la séance par une chansonnette de Levassor, accompagnée de récits. Ce dernier morceau fut regardé comme le plus joli des trois; *le Misanthrope* était inconnu de la plupart des assistans, et on se demanda ce que cela signifiait. Jamais je n'entendis tant de paroles imprudentes, et je frémissais en pensant que ces erreurs, avec leurs dimensions co-

Dans ce clair-obscur mystérieux, toutes les pensées de l'homme, et surtout tous ses sentimens sont troublés. Le dérangement du caractère précède presque toujours celui de l'intelligence. Les vertus d'un homme, par exemple, se trouvent subitement transformées dans les vices contraires : il était chaste, le voilà libertin; il aimait sa femme, ses enfans, et maintenant il les déteste; son commerce était facile et doux, ne l'approchez pas, il est devenu querelleur, emporté, intraitable; ses serviteurs et ses amis ne le reconnaissent plus : il n'est plus le même, se dit-on à demi-voix, et nul ne songe encore à conjurer la folie de ce cerveau menacé. Cette altération de sentimens nous dit assez combien il est facile pour les yeux du monde de confondre les causes de la folie avec ses premiers signes extérieurs : un négociant circonspect se lance tout à coup dans des spéculations hasardeuses, à la suite desquelles sa raison paraît s'émouvoir; le public dit : Ce sont les revers et les désastres de sa fortune qui lui ont tourné la tête. Non, il était déjà atteint lorsqu'il s'est livré à ces entreprises téméraires. Il en est de même des excès du jeu, du vin, des femmes, succédant tout à coup dans la conduite d'un homme à l'économie et à la tempérance : ce sont, si l'on ose ainsi dire, les premiers signes de grossesse de la folie. Nous avons vu chez le docteur Blanche une demoiselle du monde qui se montra tout à coup amoureuse d'un écuyer de Franconi : était-ce la cause de sa folie? Non, c'en était la première forme.

Ces cerveaux en mal de délire ont généralement un sens intime qui les avertit du danger. Pendant quelque temps ils conservent encore assez d'empire sur eux-mêmes pour se maintenir devant le monde et cacher aux yeux des étrangers leur état insolite; le mélancolique se prive de ses larmes; l'*aménomane* s'abstient de ses éclats de rire naissans; c'est dans la solitude, c'est surtout la nuit, qu'ils s'adonnent aux désordres commençans de leur intelligence. La présence du soleil sur l'horizon est comme une raison visible et lumineuse qui impose à celle de l'homme; dans l'état sain, c'est pour l'heure des ténèbres que nous réservons les actes insensés. Mais revenons; peu à peu, les dérangemens se montrent plus sensibles; lorsque la gestation du délire touche à son terme, outre les exagérations, les contrastes, les bizarreries de caractère, on remarque dans le système nerveux des signes précurseurs de la maladie. Le visage change plusieurs fois et subitement de couleur, le regard est vague et troublé, le jeu des muscles est convulsif et la mimique extraordinaire; tout annonce dans les discours, dans les actes, dans

les mouvemens, l'agonie d'une raison qui penche au délire. Enfin le germe lentement fécondé éclate. Il arrive cependant que la folie avorte dans sa formation, soit que l'individu, inquiet sur l'état inaccoutumé de son ame, ait lui-même recours à des moyens efficaces, soit que le hasard ménage dans un évènement quelconque un point d'arrêt au délire et le force même à rétrograder. Un homme de lettres atteint de penchant au suicide allait se jeter à l'eau, quand il est surpris en chemin par l'attaque de deux voleurs; cette circonstance imprévue dérange ses projets; il se défend, et renonce pour jamais à la sotte manie de se noyer. Il en est de ces folies interrompues, comme de ces éclairs qui courent dans un ciel orageux et qui n'amènent pas le tonnerre.

Il n'est pas vrai que l'aliénation mentale s'avance toujours avec ordre et qu'elle vienne par degrés à la catastrophe qui finit le cours de ses prémisses. L'explosion du délire est quelquefois subite : la révolution morale produite par une cause violente, comme une perte de fortune, ou par une brusque nouvelle, peut jeter à l'instant même le désordre dans les facultés. Nous avons vu à l'établissement de Vanvres une demoiselle d'une vingtaine d'années, dont l'état maniaque se déclara au moment où ses parens lui annoncèrent qu'elle allait se marier. Le délire se recèle dans certaines têtes à la manière d'un profond abîme sous une eau dormante; il éclate ensuite par secousses comme un volcan, et bouleverse toute la raison avec le cerveau. Il en est que la folie semble avertir de ses approches; il en est d'autres qu'elle saisit tout à coup : nous avons vu des uns et des autres. Pour ces derniers, le délire est venu à eux comme un voleur; il les a pris à table, au jeu ou dans les bras de leur maîtresse. Nous regrettons que les médecins n'aient pas étudié davantage les rapports du sommeil avec la naissance des premiers accès de folie. Le désordre des rêves nous paraît concourir, dans les commencemens surtout, avec les dérèglemens de l'intelligence. Plusieurs convalescens, chez lesquels tous les souvenirs des différentes phases de leur maladie étaient nettement tracés, nous ont affirmé que, pendant les derniers temps qui ont précédé le délire, ils avaient beaucoup de peine à démêler les impressions de leurs songes d'avec celles de l'état de veille. Nous aurons occasion de revenir sur cette origine de l'aliénation mentale, lorsque nous en suivrons les formes plus avancées. Jusqu'ici nous avons écrit en quelque sorte la préface de Bicêtre; mais l'intervalle entre les premières et les secondes manifestations du délire est bientôt franchi; le malheureux marqué au sceau fatal

est poussé dans l'abîme par une main plus forte que sa volonté; il tombe, et sa chute violente l'amène bientôt dans ces établissemens secourables où les cris, les fureurs, le désespoir, n'ont d'autre écho que le silence et d'autre consolation que la charité.

Quelle tristesse immense pour l'observateur à la vue de ce peuple de malades, *il popol tutto ammalato!* Ce n'est plus, comme dans les hôpitaux ordinaires, le corps, l'enveloppe de l'homme qui s'en va : non, le mal intéresse ici la plus noble moitié de notre nature; il a son siége au-dessus même du cerveau; c'est l'esprit tout entier qui souffre et qui languit. Il faudrait les yeux de Dante ou de Michel-Ange pour voir dignement ces cités de la folie. Tous les vices, toutes les passions, toutes les empreintes des mouvemens de l'ame sur le visage, se prononcent en traits durs et exagérés dans le funeste tableau que la nature elle-même étale devant nos yeux. Ici, c'est le désespoir qui, la face sur la dalle, les mains aux cheveux, fouille dans son cœur un abîme sans fond où il se précipite silencieusement. Plus loin c'est la fureur, avec ses yeux ardens et terribles, qui enflamment tout autour d'eux; c'est ainsi que la Bible nous représente les charbons s'embrasant de la splendeur qui est au-devant de Dieu dans ses momens de colère. Là, c'est la mélancolie, assise à terre sous les traits d'une femme qui laisse tomber sa figure sur son sein avec découragement. Voyez-vous la paresse sous ses cheveux dénoués et en désordre? La vanité couverte de quelques haillons éclatans marche à côté de vous, la tête renversée en arrière, minaudant du regard ou fredonnant quelques chants à demi-voix pour attirer votre attention. Avancez toujours : voici l'envie avec ses yeux caves et sa pâleur. La philosophie rêve près d'elle, absorbée dans un sérieux qui est aussi vain que ses systèmes. Partout des gestes bizarres, une mimique étonnante, le silence opiniâtre ou des discours insensés, des grimaces involontaires, des pleurs ou le rire stupide, plus triste encore que les larmes. Quel spectacle! Ces saillies de l'homme intérieur, qui annoncent de tous côtés son désordre, frappent par un caractère singulier d'exagération et de force : la folie coule généralement en bronze cette variété de nuances physiques et morales que la société adoucit dans son commerce. D'autres fois, au contraire, elle passe sa main sur la figure humaine comme pour l'effacer; ces visages d'aliénés, qui n'expriment plus rien, vous poursuivent comme des spectres de leur insignifiante image; moins des hommes que des restes d'hommes, ces malheureux étalent encore pour la plupart la majesté de leurs grandeurs imaginaires dans ces

lieux où, selon le langage de la Bible, Dieu fait pourrir l'orgueil d'Adam. Tous ces contrastes se heurtent et s'accumulent sous vos yeux avec un luxe pénible. Il arrive que des cris, dont les uns imitent celui des animaux, dont d'autres répondent à des passions cyniques et sont comme les hennissemens de la chair, mêlent leur horrible concert à cet horrible spectacle. Oh! alors c'est à n'y pas tenir; s'il y a un enfer, il doit être fait sur ce modèle. Nous marchions sur les traces de notre guide, comme Dante sur les pas de Virgile, le cœur navré et défaillant. Il y a cependant quelque chose de plus triste et de plus amer encore, c'est de ne pouvoir rien ou bien peu à cette infirmité morale de la race humaine, c'est de passer, passer toujours, regardant et écoutant ces ames affligées qui n'ont plus même la force de soulever le poids de leur cadavre. Voilà pourtant où en est le mal, où en est la science.

Les formes de l'aliénation sont innombrables; chaque malade est pour ainsi dire à lui seul un cas nouveau, un sujet particulier d'études; il devient néanmoins possible, après les travaux des docteurs Pinel, Esquirol, Foville, Leuret, Voisin, Falret et quelques autres, de ramener les cas isolés à des divisions, et d'établir ainsi autant de filières qui servent à diriger l'esprit dans le labyrinthe obscur des affections mentales. Nous ne suivrons pas l'ordre tracé dans les livres de médecine; à mesure que nous visitions les salles d'hôpitaux, nous notions les formes de la folie qui excitaient notre étonnement ou notre curiosité : nous allons essayer d'en faire passer quelques-unes dans notre tableau des maisons d'aliénés. Il en est des maladies de l'ame comme de celles du corps, les unes et les autres n'étendent pas toujours leurs ravages à toutes les parties; chez celui-ci c'est l'intelligence qui souffre, chez celui-là c'est le cœur. Nous allons commencer par les désordres de l'esprit. Retracer toutes les idées du délire, autant vaudrait énumérer les grains de sable que l'Océan agite sous ses vagues, autant vaudrait décrire les feuilles mortes que le vent d'automne arrache maintenant aux arbres et chasse devant lui çà et là. Nous avons vu des maniaques dont la tête était l'image du chaos en mouvement; leurs pensées incohérentes s'embarrassent les unes dans les autres, et tourbillonnent sans cesse sur le vide; nous en avons vu d'autres auxquels la présence du délire communiquait une activité de tête prodigieuse, mais assez régulière pour qu'on pût suivre leurs idées violemment liées entre elles par une certaine logique fébrile. On rencontre des individus aliénés chez lesquels la maladie exalte toutes les facultés morales au-delà des bornes

bizarre et peut-être unique d'apprendre le latin à quarante ans. Un jour qu'il était à son lutrin, il vit entrer dans l'église une femme dont la figure n'était plus d'âge à faire des passions. Il l'entendit appeler Mlle de Luxembourg; ce nom le flatta. Alors se passa en lui-même la conversation que voici : « Je suis un homme de mérite, Cuvier me l'a dit; nous vivons dans un siècle où le mérite arrive à tout : qui donc m'empêcherait en ce cas d'arriver à épouser Mlle de Luxembourg? » Du mari de Mlle de Luxembourg au chantre qui venait d'entonner l'antienne sur son banc, la distance était grande; son orgueil se chargea de la combler : « Il est vrai, s'avoua-t-il, que je ne suis pas ici en grande tournure, et que ces vêtemens d'église, la chape et le surplis, ne répondent pas tout-à-fait à ma nouvelle position, mais ce n'est pas l'habit qui fait le chantre; et puisque je suis un homme de mérite, rien n'empêche la famille de Mlle de Luxembourg de me faire nommer pair de France. » Il s'arrêta ici, fort satisfait et tout étonné de lui-même; mais bientôt il passa du raisonnement aux actes. Ses poursuites, ses instances, ses menaces, jetèrent l'alarme dans la maison de Mlle de Luxembourg. Voyant ses démarches repoussées, notre amoureux voulut exiger des dommages et intérêts pour le temps qu'il avait perdu à suivre les pas de son intraitable prétendue. Le dénouement de cette comédie fut un procès en police correctionnelle, et l'entrée de notre homme à Bicêtre. Sa raison s'étant un peu rétablie, il sortit de l'hospice; mais il ne tarda pas à retomber dans ses folles et ambitieuses idées de mariage. Cette fois, seulement, il quitta l'aristocratie pour la finance. L'objet de ses prétentions et de ses attaques fut la fille d'un banquier de Paris. Malheureusement, on ne vit pas de rêves ni de fumée; cet individu, de nature paresseuse, tomba dans une grande misère, et revint de lui-même à Bicêtre. Son état paraît décliner chaque jour, et sa folie a pris insensiblement un caractère dangereux qui a motivé sa réclusion dans le quartier de sûreté. C'est là que nous l'avons rencontré en visitant l'hospice.

D'autres fois l'aliénation mentale commence par une idée qui vient à propos d'une circonstance insignifiante. Une jeune fille du monde assiste dans un couvent à la prise d'habit d'une religieuse. Il paraît que cette vêture occupe son imagination. Le lendemain elle demande à sa mère : « Maman, il me semble que je suis religieuse? » La mère étonnée la rassure et lui donne de bonnes raisons pour cela. Cependant cette idée importune revient à la charge. Pour se tranquilliser, la fille convient avec sa mère qu'elle ira trouver le prêtre

et qu'elle lui soumettra son doute. Le prêtre réussit à lui persuader qu'elle n'est pas religieuse, et toute inquiétude cesse. Quelque temps après, cette jeune personne assiste au mariage d'une de ses amies. La même préoccupation renaît sous une autre forme : « Ne suis-je pas mariée? » Même confidence à sa mère, même recours au prêtre : mais, cette fois, le simple témoignage oral ne suffit plus, on exige un écrit. Sur ces entrefaites, Mlle ... dut se marier réellement; nouveaux scrupules à l'occasion de la cérémonie nuptiale; il fallut consulter les registres des couvens et ceux des sacristies, afin de vérifier si son nom n'y était pas déjà inscrit. Elle se montra d'une extrême exigence sur toutes ces démarches. Enfin elle se maria. Ce ne fut qu'un repos de courte durée; à force de s'adresser au ministre de Dieu pour se délivrer de l'obsession d'une idée, elle en conçoit une autre : « Ne serais-je pas prêtre? Il me semble que je suis prêtre. » Cette fois, il fut nécessaire de recourir à l'évêque pour détruire l'illusion; mais la visite à l'évêque ne fut elle-même qu'un nouveau sujet de sollicitude : « Est-ce que je ne suis pas évêque? Je jure que je suis évêque. » Cette fois l'embarras était grand : à qui remonter pour obtenir un démenti? Cette jeune femme eut l'idée d'écrire au pape; mais l'intervention du pape est bientôt suivie d'une autre apparence chimérique : « Ne suis-je pas le pape? Voilà qu'il me semble en vérité que je suis pape. » Un instant cette dame fut sur le point de faire le voyage de Rome pour aller s'informer, de la bouche du saint-père, si c'était lui ou elle qui était le chef de l'église. C'est dans cet état qu'elle fut soumise au traitement du docteur Leuret; nous raconterons ailleurs le dénouement de sa maladie, mais nous devons consigner ici la remarque judicieuse que les soins de la science n'auraient pas été nécessaires, si, au lieu de composer en quelque sorte avec la folie naissante de cette malheureuse par des allées et venues sérieusement vaines, on s'était contenté de lui jeter un éclat de rire et un verre d'eau à la tête.

Le contact avec un aliéné est souvent l'occasion de l'aliénation mentale. Un jeune homme se croit en butte aux noires machinations de la police : dans un accès de délire, il expose à sa mère ses alarmes, ses terreurs, ses preuves; il raconte les manœuvres de ses ennemis, et tout cela avec tant de force et de vraisemblance, que la pauvre femme cède à ses raisonnemens. L'un et l'autre sont amenés à la maison de Vanvres, en état complet de folie. Voici un autre exemple de ce qu'on peut nommer la contagion morale. Une fille de bonne famille, belle, jeune et charmante, s'imagine être double : elle con-

stitue, suivant elle, deux êtres distincts qui ne se quittent jamais; à côté d'Élisa (c'était le nom de cette aliénée) est une autre Élisa qui participe à toutes ses actions. Cette autre elle-même existe : elle la voit. On essaie de tous les moyens possibles pour détruire cette illusion : un jeune homme était épris d'Élisa et devait se marier avec elle; les médecins lui permettent de continuer sa cour, et espèrent même en son intervention pour guérir leur intéressante malade. Un jour, au milieu d'un tête-à-tête, l'amant tombe aux genoux de la folle en lui faisant une peinture très tendre de ses sentimens : « Que faites-vous? s'écrie Élisa. Vous osez m'aimer, dites-vous! mais vous ne savez donc pas, imprudent, que nous sommes deux : pour m'aimer, il faudrait deux cœurs, et vous n'en avez qu'un. » Déconcerté par ce langage du délire, le jeune homme se relève avec la volonté de combattre l'erreur de son amie; mais en se relevant il est saisi lui-même par la même hallucination, et voit à côté de lui deux filles parfaitement belles, dont l'une vivait de la même vie que l'autre, et en était, pour ainsi dire, l'ombre réalisée. Il allait répondre, quand il se retint et se soumit de conviction à l'image qui était devant ses yeux. La folie se communique. Le docteur Voisin nous a raconté que le moral des parens avait quelquefois plus besoin d'être soutenu et surveillé que celui de l'aliéné lui-même. Soit pure coïncidence, soit encore effet de l'imitation, nous avons vu à la Salpétrière une femme qui, au moment de l'invasion de la folie, servait en qualité de domestique dans une maison bourgeoise : sa maîtresse fut conduite à l'établissement de Vanvres quelques mois après.

Nous avons vu les préliminaires de la folie : nous allons assister maintenant à sa formation. La nature des causes du délire n'en présage pas toujours les caractères. On voit la joie naître des sentimens tristes; « c'est qu'alors, dit le docteur Falret, le délire obscurcit la réalité, et réalise les désirs et les espérances. » Nous allons en citer un cas très remarquable. Un garde-chasse rencontre sur ses terres un homme avec un fusil qui tirait au gibier : il lui demande son port d'armes; l'inconnu n'en avait pas; le garde-chasse l'arrête. Il se trouve que cet inconnu était un député influent. Peu satisfait des excuses du pauvre homme qui, après tout, avait rempli son devoir, le député, par vengeance, fait destituer le garde-chasse de ses fonctions. Le malheureux arrive à Paris avec sa famille pour trouver un emploi ou du travail. Les semaines se passent, l'ouvrage ne vient pas, et la faim presse. Dans son dénûment horrible, ce père de famille fouille les tas d'ordures et ramasse des éplu-

chures de salade ou d'autres détritus pour nourrir ses enfans. Sous la pression de cette misère sans relâche, ses forces morales s'usent, son cerveau se désorganise, l'homme succombe. Il est envoyé à Bicêtre, dans la division du docteur Voisin. La forme de son aliénation mentale se trouve juste en sens contraire de la cause qui lui a donné naissance : ce malheureux se croit riche; il dispose d'immenses trésors, et meurt au bout de quelques jours au milieu de cette fortune imaginaire. Nous avons vu dans le même service un autre pauvre diable atteint du même genre de folie à la suite d'adversités semblables. En vérité il y aurait presque de la cruauté à guérir ces heureux malades, pour lesquels la santé ne serait qu'un retour à l'état désolant qui a causé leur délire. Cette illusion maladive peut être rapprochée du mirage qui fait voir aux voyageurs des fontaines d'eaux et des arbres au milieu des sables arides du désert, ou encore de la calenture, qui offre à l'imagination ennuyée des matelots la mer, l'éternelle mer, sous la forme d'une plaine semée de gazon et émaillée de fleurs.

Tous les fous, ou du moins tous ceux qui sont en train de le devenir, ne sont pas à Bicêtre : nous croyons quelquefois toucher dans le monde la main d'un être raisonnable, que déjà nous n'avons plus affaire à un homme. L'aliénation mentale poursuit journellement sous nos yeux, à notre insu, sa marche régulière et lente. C'est surtout dans les cas de monomanie que l'affection se développe long-temps avant qu'on songe à l'arrêter : l'habitude qu'on a de connaître un individu avec son caractère fait qu'on ne s'aperçoit pas des nuances, d'abord assez délicates, qui en exagèrent de jour en jour la peinture. Le cerveau du monomane couve aussi sourdement la folie, et quand l'excès des manifestations oblige d'y chercher un remède, il est déjà trop tard : le mal, en vieillissant, a fini par créer chez lui une seconde nature sur laquelle il devient très difficile de réagir. Les phénomènes avant-coureurs du délire varient selon la nature de la maladie. Le docteur Falret nous semble avoir particulièrement étudié cette période dite d'incubation, alors que l'homme n'est pas encore fou et n'est déjà plus raisonnable. État curieux et triste, durant lequel on voit, pour ainsi dire, l'aliénation mentale se former, et qui est comme le crépuscule des ténèbres qui lui succèdent :

> Quivi era men che notte et men che giorno.
> C'était moins que la nuit, moins aussi que le jour!

Dans ce clair-obscur mystérieux, toutes les pensées de l'homme, et surtout tous ses sentimens sont troublés. Le dérangement du caractère précède presque toujours celui de l'intelligence. Les vertus d'un homme, par exemple, se trouvent subitement transformées dans les vices contraires : il était chaste, le voilà libertin; il aimait sa femme, ses enfans, et maintenant il les déteste; son commerce était facile et doux, ne l'approchez pas, il est devenu querelleur, emporté, intraitable; ses serviteurs et ses amis ne le reconnaissent plus : il n'est plus le même, se dit-on à demi-voix, et nul ne songe encore à conjurer la folie de ce cerveau menacé. Cette altération de sentimens nous dit assez combien il est facile pour les yeux du monde de confondre les causes de la folie avec ses premiers signes extérieurs : un négociant circonspect se lance tout à coup dans des spéculations hasardeuses, à la suite desquelles sa raison paraît s'émouvoir; le public dit : Ce sont les revers et les désastres de sa fortune qui lui ont tourné la tête. Non, il était déjà atteint lorsqu'il s'est livré à ces entreprises téméraires. Il en est de même des excès du jeu, du vin, des femmes, succédant tout à coup dans la conduite d'un homme à l'économie et à la tempérance : ce sont, si l'on ose ainsi dire, les premiers signes de grossesse de la folie. Nous avons vu chez le docteur Blanche une demoiselle du monde qui se montra tout à coup amoureuse d'un écuyer de Franconi : était-ce la cause de sa folie? Non, c'en était la première forme.

Ces cerveaux en mal de délire ont généralement un sens intime qui les avertit du danger. Pendant quelque temps ils conservent encore assez d'empire sur eux-mêmes pour se maintenir devant le monde et cacher aux yeux des étrangers leur état insolite; le mélancolique se prive de ses larmes; l'*aménomane* s'abstient de ses éclats de rire naissans; c'est dans la solitude, c'est surtout la nuit, qu'ils s'adonnent aux désordres commençans de leur intelligence. La présence du soleil sur l'horizon est comme une raison visible et lumineuse qui impose à celle de l'homme; dans l'état sain, c'est pour l'heure des ténèbres que nous réservons les actes insensés. Mais revenons; peu à peu, les dérangemens se montrent plus sensibles; lorsque la gestation du délire touche à son terme, outre les exagérations, les contrastes, les bizarreries de caractère, on remarque dans le système nerveux des signes précurseurs de la maladie. Le visage change plusieurs fois et subitement de couleur, le regard est vague et troublé, le jeu des muscles est convulsif et la mimique extraordinaire; tout annonce dans les discours, dans les actes, dans

les mouvemens, l'agonie d'une raison qui penche au délire. Enfin le germe lentement fécondé éclate. Il arrive cependant que la folie avorte dans sa formation, soit que l'individu, inquiet sur l'état inaccoutumé de son ame, ait lui-même recours à des moyens efficaces, soit que le hasard ménage dans un évènement quelconque un point d'arrêt au délire et le force même à rétrograder. Un homme de lettres atteint de penchant au suicide allait se jeter à l'eau, quand il est surpris en chemin par l'attaque de deux voleurs; cette circonstance imprévue dérange ses projets; il se défend, et renonce pour jamais à la sotte manie de se noyer. Il en est de ces folies interrompues, comme de ces éclairs qui courent dans un ciel orageux et qui n'amènent pas le tonnerre.

Il n'est pas vrai que l'aliénation mentale s'avance toujours avec ordre et qu'elle vienne par degrés à la catastrophe qui finit le cours de ses prémisses. L'explosion du délire est quelquefois subite : la révolution morale produite par une cause violente, comme une perte de fortune, ou par une brusque nouvelle, peut jeter à l'instant même le désordre dans les facultés. Nous avons vu à l'établissement de Vanvres une demoiselle d'une vingtaine d'années, dont l'état maniaque se déclara au moment où ses parens lui annoncèrent qu'elle allait se marier. Le délire se recèle dans certaines têtes à la manière d'un profond abîme sous une eau dormante; il éclate ensuite par secousses comme un volcan, et bouleverse toute la raison avec le cerveau. Il en est que la folie semble avertir de ses approches; il en est d'autres qu'elle saisit tout à coup : nous avons vu des uns et des autres. Pour ces derniers, le délire est venu à eux comme un voleur; il les a pris à table, au jeu ou dans les bras de leur maîtresse. Nous regrettons que les médecins n'aient pas étudié davantage les rapports du sommeil avec la naissance des premiers accès de folie. Le désordre des rêves nous paraît concourir, dans les commencemens surtout, avec les dérèglemens de l'intelligence. Plusieurs convalescens, chez lesquels tous les souvenirs des différentes phases de leur maladie étaient nettement tracés, nous ont affirmé que, pendant les derniers temps qui ont précédé le délire, ils avaient beaucoup de peine à démêler les impressions de leurs songes d'avec celles de l'état de veille. Nous aurons occasion de revenir sur cette origine de l'aliénation mentale, lorsque nous en suivrons les formes plus avancées. Jusqu'ici nous avons écrit en quelque sorte la préface de Bicêtre; mais l'intervalle entre les premières et les secondes manifestations du délire est bientôt franchi; le malheureux marqué au sceau fatal

est poussé dans l'abîme par une main plus forte que sa volonté; il tombe, et sa chute violente l'amène bientôt dans ces établissemens secourables où les cris, les fureurs, le désespoir, n'ont d'autre écho que le silence et d'autre consolation que la charité.

Quelle tristesse immense pour l'observateur à la vue de ce peuple de malades, *il popol tutto ammalato!* Ce n'est plus, comme dans les hôpitaux ordinaires, le corps, l'enveloppe de l'homme qui s'en va : non, le mal intéresse ici la plus noble moitié de notre nature; il a son siége au-dessus même du cerveau; c'est l'esprit tout entier qui souffre et qui languit. Il faudrait les yeux de Dante ou de Michel-Ange pour voir dignement ces cités de la folie. Tous les vices, toutes les passions, toutes les empreintes des mouvemens de l'ame sur le visage, se prononcent en traits durs et exagérés dans le funeste tableau que la nature elle-même étale devant nos yeux. Ici, c'est le désespoir qui, la face sur la dalle, les mains aux cheveux, fouille dans son cœur un abîme sans fond où il se précipite silencieusement. Plus loin c'est la fureur, avec ses yeux ardens et terribles, qui enflamment tout autour d'eux; c'est ainsi que la Bible nous représente les charbons s'embrasant de la splendeur qui est au-devant de Dieu dans ses momens de colère. Là, c'est la mélancolie, assise à terre sous les traits d'une femme qui laisse tomber sa figure sur son sein avec découragement. Voyez-vous la paresse sous ses cheveux dénoués et en désordre? La vanité couverte de quelques haillons éclatans marche à côté de vous, la tête renversée en arrière, minaudant du regard ou fredonnant quelques chants à demi-voix pour attirer votre attention. Avancez toujours : voici l'envie avec ses yeux caves et sa pâleur. La philosophie rêve près d'elle, absorbée dans un sérieux qui est aussi vain que ses systèmes. Partout des gestes bizarres, une mimique étonnante, le silence opiniâtre ou des discours insensés, des grimaces involontaires, des pleurs ou le rire stupide, plus triste encore que les larmes. Quel spectacle! Ces saillies de l'homme intérieur, qui annoncent de tous côtés son désordre, frappent par un caractère singulier d'exagération et de force : la folie coule généralement en bronze cette variété de nuances physiques et morales que la société adoucit dans son commerce. D'autres fois, au contraire, elle passe sa main sur la figure humaine comme pour l'effacer; ces visages d'aliénés, qui n'expriment plus rien, vous poursuivent comme des spectres de leur insignifiante image; moins des hommes que des restes d'hommes, ces malheureux étalent encore pour la plupart la majesté de leurs grandeurs imaginaires dans ces

lieux où, selon le langage de la Bible, Dieu fait pourrir l'orgueil d'Adam. Tous ces contrastes se heurtent et s'accumulent sous vos yeux avec un luxe pénible. Il arrive que des cris, dont les uns imitent celui des animaux, dont d'autres répondent à des passions cyniques et sont comme les hennissemens de la chair, mêlent leur horrible concert à cet horrible spectacle. Oh! alors c'est à n'y pas tenir; s'il y a un enfer, il doit être fait sur ce modèle. Nous marchions sur les traces de notre guide, comme Dante sur les pas de Virgile, le cœur navré et défaillant. Il y a cependant quelque chose de plus triste et de plus amer encore, c'est de ne pouvoir rien ou bien peu à cette infirmité morale de la race humaine, c'est de passer, passer toujours, regardant et écoutant ces ames affligées qui n'ont plus même la force de soulever le poids de leur cadavre. Voilà pourtant où en est le mal, où en est la science.

Les formes de l'aliénation sont innombrables; chaque malade est pour ainsi dire à lui seul un cas nouveau, un sujet particulier d'études; il devient néanmoins possible, après les travaux des docteurs Pinel, Esquirol, Foville, Leuret, Voisin, Falret et quelques autres, de ramener les cas isolés à des divisions, et d'établir ainsi autant de filières qui servent à diriger l'esprit dans le labyrinthe obscur des affections mentales. Nous ne suivrons pas l'ordre tracé dans les livres de médecine; à mesure que nous visitions les salles d'hôpitaux, nous notions les formes de la folie qui excitaient notre étonnement ou notre curiosité : nous allons essayer d'en faire passer quelques-unes dans notre tableau des maisons d'aliénés. Il en est des maladies de l'ame comme de celles du corps, les unes et les autres n'étendent pas toujours leurs ravages à toutes les parties; chez celui-ci c'est l'intelligence qui souffre, chez celui-là c'est le cœur. Nous allons commencer par les désordres de l'esprit. Retracer toutes les idées du délire, autant vaudrait énumérer les grains de sable que l'Océan agite sous ses vagues, autant vaudrait décrire les feuilles mortes que le vent d'automne arrache maintenant aux arbres et chasse devant lui çà et là. Nous avons vu des maniaques dont la tête était l'image du chaos en mouvement; leurs pensées incohérentes s'embarrassent les unes dans les autres, et tourbillonnent sans cesse sur le vide; nous en avons vu d'autres auxquels la présence du délire communiquait une activité de tête prodigieuse, mais assez régulière pour qu'on pût suivre leurs idées violemment liées entre elles par une certaine logique fébrile. On rencontre des individus aliénés chez lesquels la maladie exalte toutes les facultés morales au-delà des bornes

de leur nature. Le docteur Leuret nous racontait l'histoire d'un aliéné de Bicêtre qui, durant sa maladie, avait manifesté un talent d'écrire remarquable, et qui, dans l'état de santé, eût été incapable d'en faire autant : « Je ne suis pas tout-à-fait guéri, disait-il lui-même au médecin qui le croyait en convalescence; j'ai encore trop d'esprit pour cela. Quand je me porte bien, il me faut huit jours pour écrire une lettre. Dans mon état naturel, je suis bête. Attendez que je le redevienne. » Le même observateur habile nous citait encore l'exemple d'un négociant dont la raison avait fléchi à la suite de la ruine de ses affaires; durant sa maladie, cet homme trouva la force de les relever : la solution de chacun de ses accès de délire était le perfectionnement d'une mécanique ou l'invention d'un moyen pour favoriser l'essor de son industrie; il se trouva, au bout de cette folie précieuse, avoir reconquis sa raison et sa fortune. On nous a montré à Montmartre, dans l'établissement du docteur Blanche, des traces de dessin au charbon imprimées sur un mur; ces figures à demi effacées, dont l'une représentait la reine de Saba, et l'autre un roi quelconque, sortaient de la main d'un jeune écrivain distingué, aujourd'hui rendu à la raison; la maladie avait développé chez lui un nouveau talent qui n'existait pas dans l'état de santé ou qui du moins jouait à peine un rôle insignifiant. Le docteur Voisin nous a dit avoir rencontré des fous chez lesquels le sens de la construction s'exaltait par le délire, et qui, en poursuivant l'idée fixe du mouvement perpétuel, créaient toutes sortes de machines ingénieuses. On sait que Marion Delorme rencontra dans un hospice de fous le premier homme qui eut l'idée d'appliquer les forces de la vapeur aux besoins de l'industrie. La plupart de ces talens inventés par la maladie quittent l'individu avec la maladie même; heureux et malheureux à la fois, celui-ci ne rentre dans les droits du bon sens qu'en abdiquant ces dons passagers de l'intelligence dont le délire était l'auteur.

L'intelligence n'est pas seulement excitée dans la folie, elle est le plus souvent pervertie ou dégradée : quelques-uns de ces malades pensent mal, quelques autres ne pensent même plus. Ces malheureux assistent silencieusement à la ruine de leurs facultés, qui les précèdent dans la mort. Le docteur Lachaise nous a montré à Montmartre, dans l'établissement de M. Blanche, un jeune homme de vingt-trois ans, riche, bien élevé, chez lequel l'esprit est incapable de se mouvoir par lui-même : la conversation excite momentanément ses facultés engourdies; mais, dès que cet agent extérieur a

cessé, l'intelligence retombe sur elle-même dans un état d'affaissement et de torpeur. Il manque là un principe instigateur qui donne la vie morale au cerveau. D'autres fois les facultés existent et elles sont actives, mais elles courent dispersées çà et là comme les perles d'un collier dont le fil est rompu. Comment trouver le secret endroit et comme le nœud par lequel on peut les réunir? Nous avons rencontré en outre, dans les établissemens de fous, un assez grand nombre d'individus qui sont censés ne délirer que sur une idée. Il faut les tâter en quelque sorte par la conversation pour trouver le côté blessé de leur intelligence. Une femme se fait remarquer à la Salpétrière par sa régularité au travail et sa bonne conduite; ses facultés sont assez intactes; mais elle se croit née pour être la duchesse de Nevers. — Qui vous a donc en ce cas empêchée de le devenir? — C'est que je suis un peu sourde. — Est-ce que la surdité fait quelque chose à cela? — Oui, elle empêche l'exercice de la place. Interrogez-la sur tout le reste, elle vous répondra assez raisonnablement. Chez beaucoup d'aliénés, la folie commence par la perturbation d'une seule de leurs puissances morales; mais bientôt ce désordre s'étend et finit peu à peu par les envahir toutes. Tant il y a que l'intelligence est une; on ne peut détacher aucune de ses facultés ni troubler aucune des fonctions du cerveau, que toute la raison ne tremble et que la machine ne se démonte.

Chez un grand nombre de fous que nous avons vus, c'est la volonté qui est malade. La perte de la liberté morale nous paraît être un des signes et l'un des caractères les plus douloureux de l'état de délire. Une force extraordinaire, qu'ils ne s'expliquent pas à eux-mêmes, domine entièrement leurs pensées et leurs actions. Ils ne s'appartiennent plus. On a vu de ces êtres ainsi enchaînés moralement se traîner vers les individus libres et sains d'esprit pour chercher dans leur ascendant un contre-poids à la puissance intérieure qui les subjuguait. « Je sens que je guérirai, disait un malade à M. Leuret, si vous prenez sur moi une domination qui me sauve de moi-même. » Ces malheureux, possédés, les uns par un sentiment, les autres par un instinct, les autres encore par une idée fixe, quelquefois même par un vague besoin de mouvement ou d'éclat, implorent et fuient tour à tour la main qui doit les délivrer. A ceux-ci la folie impose un silence violent, c'est le démon muet des saintes écritures; à ceux-là elle commande un flux de langue, des cris désordonnés, des paroles incohérentes que le malade n'est pas maître de retenir, tout en sentant l'inconvenance de ses propos. La guérison consisterait, dans de

pareils cas, à rompre pour ces esclaves les fers de l'esprit et à leur rendre leur volonté. Cette force entraînante qui les emporte est tantôt, comme chez les monomanes, une passion de l'individu qui a rompu l'équilibre de son caractère et attiré à soi toutes les autres facultés vaincues, muettes, attachées pour ainsi dire derrière son char; tantôt encore c'est, comme dans la mélancolie du suicide, l'être qui se révolte contre lui-même et qui aspire à sa fin. Le docteur Falret soignait à la Salpêtrière une femme qui a essayé douze fois de se détruire. La folie du suicide revêt presque toujours le caractère d'une nécessité inéluctable. Un médecin, après cinq années de séjour à la maison des fous de Marseille, est jugé capable de retourner à ses affaires, à sa femme, à ses enfans : il se conduit très bien dans son ménage pendant six années, on le cite à la fin par tout le voisinage comme un exemple de guérison accomplie, et dans ce moment-là même le malheureux se précipitait dans le puits de sa maison, d'où il fut retiré mort. On trouva dans les poches de son habit un extrait, écrit de sa main, des pensées de Platon et un petit crucifix en cuivre. Il avait plié dans sa cravate un billet ainsi conçu : « Une *irrésistible* main précipite ma mort : j'embrasse mon épouse et mon fils, et je vais les devancer au séjour de la vie. »

Nous avons rencontré d'autres cas où la liberté languit inactive et infirme sans qu'il soit possible de lui assigner un tyran. Le docteur Falret nous a fait voir, à la Salpêtrière, une femme qui convient qu'elle déraisonne : « Je sens bien, dit-elle, que je devrais chasser ces folles idées qui me rendent à charge à moi-même et aux autres; je le voudrais, mais je ne le puis pas. » Elle résume encore elle-même son mal en ces termes analogues : « Je ne puis pas vouloir. » Cet état est un des plus tristes de tous; l'intelligence voit la route de la raison, mais elle ne saurait la suivre, faute de cette force interne qui nous détermine à agir; la conscience, assez libre, assiste dans ce cas-là, triste et désolée, et sans y rien pouvoir, à la ruine de l'être moral tout entier, qui tombe à petit bruit dans le néant. Ces aliénés, incapables de vouloir et de se conduire, ne sont-ce donc pas des cadavres? Encore le cadavre est l'état naturel de l'homme, comme la mort doit le faire, tandis que cette chose en santé dont la force morale s'est retirée et dont le monde s'éloigne, qu'est-ce? — La volonté malade entraîne la perte de tous les autres sentimens. L'aliéné n'est pas seulement un être qui déraisonne, c'est moins que cela : c'est aussi un être qui n'aime pas. Cette forme nouvelle de la folie n'a pas été assez remarquée et mérite d'arrêter un instant nos pas : voyez-

vous dans les salles de la Salpêtrière ce groupe de cinq femmes que la main du docteur Falret prend soin de réunir sous nos yeux? « Chez ces malades, dit gravement le médecin, la lésion prédominante est celle des sentimens affectueux. Interrogez-les, elles vous répondront elles-mêmes qu'elles ne sentent rien, qu'elles n'éprouvent point d'amitié, qu'elles sont froides et indifférentes à tout. » Leur état est pour ces malheureuses comme un songe : « Il me semble que ce n'est pas moi qui vous parle, nous disait une jeune femme italienne abandonnée par son mari; je ne suis plus la même qu'autrefois, *mon cœur est mort.* » Une autre s'étonne tellement de son insensibilité, de la langueur et de la sécheresse de son ame, qu'elle se croit sous la puissance d'un sort : « Je ne me reconnais pas; je ne pense plus à mon pays, à mes enfans, ou si j'y pense, je n'éprouve rien pour eux. Je suis comme quelqu'un qu'on a mis en terre il y a vingt ans. » Il paraît qu'il y a une souffrance horrible à ne point aimer; car toutes ces femmes se plaignent de leur état avec des larmes. Parmi elles, quelques-unes ont eu autrefois des passions vives; d'autres semblent nées pour en inspirer, mais elles n'ont rien en elles pour y satisfaire. Nous avons rencontré dans l'une des salles, couchée sur la planche, à côté de son lit, une jeune fille de figure agréable et de bonnes manières, dont l'intelligence est assez saine, qui récite fort agréablement des morceaux de poésie, mais dont le cœur se montre sec et étranger à tout. Sans attachement, sans désir, elle assiste à la vie comme à un spectacle banal qui ne la regarde pas. L'attitude où nous la vîmes à terre n'était qu'une image de la prostration de ses sentimens. Elle n'aime rien. En vain, l'exhorte-t-on à se marier, à réagir sur son insensibilité, à former au moins un souhait, une affection, un mouvement de cœur, elle ne le peut. Impuissance d'aimer, impuissance d'agir, impuissance même de vouloir, tels sont les principaux traits de cette maladie à laquelle la science ne connaît guère de remède. La littérature a révélé et propagé dans ces derniers temps un malaise à peu près semblable dans le cœur de quelques écrivains. Lélia, cette femme aux sens glacés, dont l'amour dévoré par l'intelligence ne conçoit pas même un désir possible, une illusion, ne nous figure-t-elle pas, au talent près, l'état moral des femmes aliénées que nous avons vues passer devant nos yeux? Un poète, dans ces derniers temps, a dit :

> Je n'aime rien, parce que rien ne m'aime;
> Mon ame usée [illegible]donne mon corps;

Je porte en moi le tombeau de moi-même,
Et suis plus mort que ne sont bien des morts.

Faut-il rapporter à de telles lectures cette forme d'aliénation mentale toute négative qui dépouille ses victimes de leurs sentimens affectueux, ou la cause qui a produit ces ouvrages est-elle la même qui fait naître maintenant chez certains hommes, et surtout chez certaines femmes malades, ce dégoût universel, cette indifférence navrante, ce douloureux anéantissement du cœur, principal caractère de leur folie? Nous sommes à un de ces momens prédits par Jérémie, où la vengeance céleste a retenu les pluies; les habitans sont venus aux lieux creux, et ils n'y ont pas trouvé d'eau; même la biche a fait son faon aux champs et l'a abandonné parce qu'il n'y a pas d'herbe. Ces images de désolation et de stérilité peuvent être appliquées au moral de ces infirmes, dont l'ame est un désert aride. Comme ces malades du cœur jouissent assez librement de leurs facultés intellectuelles, on se montre plus exigeant envers eux dans les hôpitaux qu'envers tous les autres, et ce sont précisément ceux qui peuvent le moins. Nous recommandons à la charité ces pauvres êtres, sur lesquels on peut laisser tomber cette larme de compassion que sainte Thérèse accordait au démon lui-même : Oh! les malheureux, qui n'aiment plus!

Quand ce n'est pas le cœur qui est lésé, c'est le caractère. Nous aurions trop à faire d'indiquer, même sommairement, tous les troubles intérieurs dont les salles d'hôpitaux nous représentent l'image. Arrêtons-nous à quelques monomanies sombres. On a remarqué que la mélancolie prédomine chez la femme, et le penchant à l'homicide chez l'homme. Le mouvement de la vie nous promène à travers tant de douleurs, qu'il y a des momens où l'on éprouve le besoin de s'arrêter et de pleurer; les mélancoliques sont éternellement dans cette attitude. Nous avons rencontré à la Salpétrière une femme assise au pied de son lit, qui n'a pas même voulu relever la tête à notre passage. De tels malades sont ingénieux à se tourmenter et à se trouver des motifs de tristesse. L'un voit partout la mort et se jette dans le suicide pour éviter de la recevoir; l'autre tremble d'être immortel, et il est difficile de décider lequel est le plus misérable des deux. Le docteur Falret a vu une femme qui le priait mille fois de la délivrer de l'existence, parce qu'elle s'imaginait devoir survivre à tout le monde, et qu'elle ne savait ce qu'elle deviendrait quand elle serait seule sur la terre. Dans les mélancolies qui se terminent par le sui-

cide, on a observé que les hommes donnent une préférence très marquée aux instrumens tranchans et aux armes à feu, tandis que les femmes se détruisent par le poison, les chutes volontaires, ou la vapeur du charbon. Ainsi, le caractère violent de l'homme se trahit dans le choix des moyens propres à le débarrasser de la vie, et la faiblesse naturelle de la femme ne l'abandonne pas tout-à-fait, alors même qu'elle médite de porter atteinte à son existence. On remarque des contrastes non moins frappans entre les deux sexes sous le rapport des âges. On compte deux fois plus de suicides parmi les jeunes filles que parmi les garçons qui n'ont pas atteint la quinzième année; la sensibilité de leur caractère plus précoce est sans doute la cause qui détermine chez les jeunes filles cette inclination à mourir. Chez l'homme, c'est de trente-cinq à quarante-cinq ans qu'il y a le plus de suicides, et chez la femme, c'est dans la période de vingt-cinq à trente-cinq ans. Faut-il encore faire observer que les saisons exercent une influence sur le genre de mort et sur la nature de ses moyens? on se noie moins pendant l'hiver que pendant l'été: l'eau est trop froide. En revanche, on s'asphyxie davantage par le charbon.

Les formes vagues et monotones de la mélancolie sont aussi nombreuses que les nuages du ciel. Une femme âgée que nous avons vue à la Salpétrière ne peut se consoler d'avoir marié ses enfans, quoiqu'elle les sache heureux. Quelquefois le scrupule, la crainte immodérée de mal faire ou d'avoir mal fait, plonge l'ame dans la douleur du remords et la rend incapable de vivre. Tel se croit indigne et abandonné de Dieu; rien ne peut le rassurer contre lui-même, tant il s'exagère les conséquences d'une faute; tel autre ne se pardonne pas un acte même innocent. Nous avons rencontré à la Salpétrière une pauvre fille qui se croit déshonorée aux yeux du monde et maudite, pour avoir dormi une nuit dans la même chambre que son frère. Le docteur Falret soigne en ce moment, à Bicêtre, un homme qui, par excès de dévotion, refusait de lever les yeux, marchait dans les rues le long des maisons en ne présentant jamais que la figure aux passans, et évitait dans ses discours tous les mots de la langue les plus ordinaires où entrent des syllabes déshonnêtes. L'hypocondrie, qui fait voir aux malades toutes leurs souffrances à travers un prisme grossissant, est encore pour beaucoup d'aliénés la source de tourmens imaginaires mille fois pires que la réalité. Il existe tel homme dont la folie consiste à se croire fou. Au milieu de cet enfer de l'esprit, les plus à plaindre ne sont pas encore

ceux qui pleurent, ce sont ceux qui rient. Leur figure exprime alors une joie maladive et insignifiante qui attriste par son caractère forcé. Nous avons vu à Bicêtre un individu qui pleure et qui rit alternativement des journées entières : Démocrite et Héraclite dans le même homme.

Chez les visionnaires, c'est l'imagination qui est malade : cette folle du logis leur fait apercevoir au dehors ce qui n'existe pas. Une femme aliénée, que nous avons rencontrée à Montmartre, dans l'établissement du docteur Blanche, se persuade que le roi des Français est amoureux d'elle : Louis-Philippe, jaloux de la soustraire aux regards de ses sujets et de ses rivaux, l'a fait enfermer dans cette retraite. Tous les soirs, elle reçoit un message de la cour qui l'entretient de la passion de son royal amant. Nous la vîmes assise sur une chaise, vers six heures du soir, devant la grille de la rue; elle attendait un courrier. — Eh bien! lui demanda le docteur Lachaise, avez-vous reçu des nouvelles? — Pas encore. On est en retard; mais on ne tardera pas à venir. Elle me confirma de vive voix ses communications avec le château. Il ne me fut pas difficile de reconnaître dans ses discours et dans ses manières une vanité excessive qui était, sans aucun doute, l'origine de son délire. Est-il nécessaire de dire que ni l'âge, ni la figure, ni l'esprit de cette insensée, ne justifient en aucune sorte ses prétentions; mais le plus singulier est que cette femme récite le lendemain les termes de la lettre qu'elle se figure avoir reçue la veille, et dans laquelle le roi lui exprime en traits enflammés la nature de ses sentimens. — Voici un autre exemple curieux de femme visionnaire chez laquelle le cerveau ne paraissait nullement exalté. Comme nous l'avons personnellement connue, nous savons qu'elle jouissait de toute l'intégrité de son esprit. Ayant perdu un fils âgé de vingt-deux ans, elle le revit la nuit suivante dans sa chambre. Cette apparition ne lui causa aucune terreur, et son fils lui promit de revenir. Il entrait de dix heures à minuit, déposait son chapeau sur le marbre de la commode, ôtait ses gants, roulait un fauteuil à côté du lit, et causait familièrement avec elle de toutes sortes de sujets. Quand il y avait du monde chez cette dame à l'heure où son fils devait venir, elle priait qu'on se retirât, et ne s'endormait pas qu'elle n'eût reçu sa visite. Le plus singulier est que Mme D... trouvait cela tout naturel. Cette vision dura six mois; les médecins ordonnèrent le changement de lieux, et le fils ne vint plus revoir sa mère dans le nouveau domicile. — Nous ne citerons plus qu'un fait, remarquable en ce que l'objet du délire résista, pour

ainsi dire, à son image. Un homme d'un caractère dur et sauvage avait été cause de la mort de sa sœur, jeune fille de dix-sept ans, dont il avait tué l'amant en duel. A partir de ce jour, il tomba dans une profonde mélancolie. Peu à peu, le délire se forma en une vision nocturne qui lui montrait sa sœur sous les traits confus de la vie et de la mort. Les médecins, après avoir eu recours à divers moyens de guérison toujours infructueux, imaginèrent de briser cette vision par une réalité. Il avait été facile de recueillir de la bouche du malade quelques détails sur la manière dont sa sœur lui apparaissait. On choisit une personne de l'âge de dix-sept ans, on l'habilla de blanc, et on la conduisit sur le seuil de la chambre à l'heure où la jeune fille invisible faisait son entrée. Devant cette inconnue, l'insensé se dressa tout pâle sur son séant, et, poussant un cri terrible : « Ah! dit-il, il y en a deux! »

Il en est qui tournent ces illusions sur eux-mêmes pour se croire transformés en d'autres individus, quelquefois même en des animaux. Nous avons vu dans une maison de santé un homme riche qui s'imagine être pourceau et qui cherche à en réaliser les mœurs. Son visage nous frappa par sa ressemblance avec la configuration de l'animal immonde dont il imite le grognement et la laideur. Suivant les renseignemens que nous avons pu recueillir, la forme de son délire serait chez cet homme la punition de la vie gloutonne et paresseuse dans laquelle il s'est, pour ainsi dire, vautré. Les folies de ce genre paraissent avoir été fréquentes dans l'antiquité; l'histoire de Nabuchodonosor, la fable de Circé, l'existence des lycanthropes au moyen-âge, et quelques autres témoignages, nous l'indiquent; elles sont aujourd'hui très rares : à mesure que l'homme s'élève et s'éloigne de la bête, il dépouille dans ses maladies mentales les rapports imaginaires qui l'attachaient à la nature inférieure. Une autre forme de folie qui se conserve, c'est la substitution des sexes. En 1789, un homme, ayant la manie de se croire femme, entra à l'hospice de Bicêtre; il portait continuellement une robe et se faisait appeler Mme Houbigan. Le docteur Falret a donné ses soins au fils d'un banquier de Paris qui partageait la même erreur : il s'entourait d'ornemens étrangers à son sexe et manifestait dans ses manières affectées, dans sa voix équivoque, dans la tournure même de son esprit douteux, dans ses habitudes molles et efféminées, une tendance naturelle à son genre de délire : il était en outre joli garçon, avait les joues roses comme Narcisse, les lèvres à peine vêtues d'un léger duvet, et prenait un plaisir peu viril à se regarder dans un

Je porte en moi le tombeau de moi-même,
Et suis plus mort que ne sont bien des morts.

Faut-il rapporter à de telles lectures cette forme d'aliénation mentale toute négative qui dépouille ses victimes de leurs sentimens affectueux, ou la cause qui a produit ces ouvrages est-elle la même qui fait naître maintenant chez certains hommes, et surtout chez certaines femmes malades, ce dégoût universel, cette indifférence navrante, ce douloureux anéantissement du cœur, principal caractère de leur folie? Nous sommes à un de ces momens prédits par Jérémie, où la vengeance céleste a retenu les pluies; les habitans sont venus aux lieux creux, et ils n'y ont pas trouvé d'eau; même la biche a fait son faon aux champs et l'a abandonné parce qu'il n'y a pas d'herbe. Ces images de désolation et de stérilité peuvent être appliquées au moral de ces infirmes, dont l'ame est un désert aride. Comme ces malades du cœur jouissent assez librement de leurs facultés intellectuelles, on se montre plus exigeant envers eux dans les hôpitaux qu'envers tous les autres, et ce sont précisément ceux qui peuvent le moins. Nous recommandons à la charité ces pauvres êtres, sur lesquels on peut laisser tomber cette larme de compassion que sainte Thérèse accordait au démon lui-même : Oh! les malheureux, qui n'aiment plus!

Quand ce n'est pas le cœur qui est lésé, c'est le caractère. Nous aurions trop à faire d'indiquer, même sommairement, tous les troubles intérieurs dont les salles d'hôpitaux nous représentent l'image. Arrêtons-nous à quelques monomanies sombres. On a remarqué que la mélancolie prédomine chez la femme, et le penchant à l'homicide chez l'homme. Le mouvement de la vie nous promène à travers tant de douleurs, qu'il y a des momens où l'on éprouve le besoin de s'arrêter et de pleurer; les mélancoliques sont éternellement dans cette attitude. Nous avons rencontré à la Salpétrière une femme assise au pied de son lit, qui n'a pas même voulu relever la tête à notre passage. De tels malades sont ingénieux à se tourmenter et à se trouver des motifs de tristesse. L'un voit partout la mort et se jette dans le suicide pour éviter de la recevoir; l'autre tremble d'être immortel, et il est difficile de décider lequel est le plus misérable des deux. Le docteur Falret a vu une femme qui le priait mille fois de la délivrer de l'existence, parce qu'elle s'imaginait devoir survivre à tout le monde, et qu'elle ne savait ce qu'elle deviendrait quand elle serait seule sur la terre. Dans les mélancolies qui se terminent par le sui-

cide, on a observé que les hommes donnent une préférence très marquée aux instrumens tranchans et aux armes à feu, tandis que les femmes se détruisent par le poison, les chutes volontaires, ou la vapeur du charbon. Ainsi, le caractère violent de l'homme se trahit dans le choix des moyens propres à le débarrasser de la vie, et la faiblesse naturelle de la femme ne l'abandonne pas tout-à-fait, alors même qu'elle médite de porter atteinte à son existence. On remarque des contrastes non moins frappans entre les deux sexes sous le rapport des âges. On compte deux fois plus de suicides parmi les jeunes filles que parmi les garçons qui n'ont pas atteint la quinzième année; la sensibilité de leur caractère plus précoce est sans doute la cause qui détermine chez les jeunes filles cette inclination à mourir. Chez l'homme, c'est de trente-cinq à quarante-cinq ans qu'il y a le plus de suicides, et chez la femme, c'est dans la période de vingt-cinq à trente-cinq ans. Faut-il encore faire observer que les saisons exercent une influence sur le genre de mort et sur la nature de ses moyens? on se noie moins pendant l'hiver que pendant l'été : l'eau est trop froide. En revanche, on s'asphyxie davantage par le charbon.

Les formes vagues et monotones de la mélancolie sont aussi nombreuses que les nuages du ciel. Une femme âgée que nous avons vue à la Salpétrière ne peut se consoler d'avoir marié ses enfans, quoiqu'elle les sache heureux. Quelquefois le scrupule, la crainte immodérée de mal faire ou d'avoir mal fait, plonge l'ame dans la douleur du remords et la rend incapable de vivre. Tel se croit indigne et abandonné de Dieu; rien ne peut le rassurer contre lui-même, tant il s'exagère les conséquences d'une faute; tel autre ne se pardonne pas un acte même innocent. Nous avons rencontré à la Salpétrière une pauvre fille qui se croit déshonorée aux yeux du monde et maudite, pour avoir dormi une nuit dans la même chambre que son frère. Le docteur Falret soigne en ce moment, à Bicêtre, un homme qui, par excès de dévotion, refusait de lever les yeux, marchait dans les rues le long des maisons en ne présentant jamais que la figure aux passans, et évitait dans ses discours tous les mots de la langue les plus ordinaires où entrent des syllabes déshonnêtes. L'hypocondrie, qui fait voir aux malades toutes leurs souffrances à travers un prisme grossissant, est encore pour beaucoup d'aliénés la source de tourmens imaginaires mille fois pires que la réalité. Il existe tel homme dont la folie consiste à se croire fou. Au milieu de cet enfer de l'esprit, les plus à plaindre ne sont pas encore

ceux qui pleurent, ce sont ceux qui rient. Leur figure exprime alors une joie maladive et insignifiante qui attriste par son caractère forcé. Nous avons vu à Bicêtre un individu qui pleure et qui rit alternativement des journées entières : Démocrite et Héraclite dans le même homme.

Chez les visionnaires, c'est l'imagination qui est malade : cette folle du logis leur fait apercevoir au dehors ce qui n'existe pas. Une femme aliénée, que nous avons rencontrée à Montmartre, dans l'établissement du docteur Blanche, se persuade que le roi des Français est amoureux d'elle : Louis-Philippe, jaloux de la soustraire aux regards de ses sujets et de ses rivaux, l'a fait enfermer dans cette retraite. Tous les soirs, elle reçoit un message de la cour qui l'entretient de la passion de son royal amant. Nous la vîmes assise sur une chaise, vers six heures du soir, devant la grille de la rue; elle attendait un courrier. — Eh bien! lui demanda le docteur Lachaise, avez-vous reçu des nouvelles? — Pas encore. On est en retard; mais on ne tardera pas à venir. Elle me confirma de vive voix ses communications avec le château. Il ne me fut pas difficile de reconnaître dans ses discours et dans ses manières une vanité excessive qui était, sans aucun doute, l'origine de son délire. Est-il nécessaire de dire que ni l'âge, ni la figure, ni l'esprit de cette insensée, ne justifient en aucune sorte ses prétentions; mais le plus singulier est que cette femme récite le lendemain les termes de la lettre qu'elle se figure avoir reçue la veille, et dans laquelle le roi lui exprime en traits enflammés la nature de ses sentimens. — Voici un autre exemple curieux de femme visionnaire chez laquelle le cerveau ne paraissait nullement exalté. Comme nous l'avons personnellement connue, nous savons qu'elle jouissait de toute l'intégrité de son esprit. Ayant perdu un fils âgé de vingt-deux ans, elle le revit la nuit suivante dans sa chambre. Cette apparition ne lui causa aucune terreur, et son fils lui promit de revenir. Il entrait de dix heures à minuit, déposait son chapeau sur le marbre de la commode, ôtait ses gants, roulait un fauteuil à côté du lit, et causait familièrement avec elle de toutes sortes de sujets. Quand il y avait du monde chez cette dame à l'heure où son fils devait venir, elle priait qu'on se retirât, et ne s'endormait pas qu'elle n'eût reçu sa visite. Le plus singulier est que Mme D... trouvait cela tout naturel. Cette vision dura six mois: les médecins ordonnèrent le changement de lieux, et le fils ne vint plus revoir sa mère dans le nouveau domicile. — Nous ne citerons plus qu'un fait, remarquable en ce que l'objet du délire résista, pour

ainsi dire, à son image. Un homme d'un caractère dur et sauvage avait été cause de la mort de sa sœur, jeune fille de dix-sept ans, dont il avait tué l'amant en duel. A partir de ce jour, il tomba dans une profonde mélancolie. Peu à peu, le délire se forma en une vision nocturne qui lui montrait sa sœur sous les traits confus de la vie et de la mort. Les médecins, après avoir eu recours à divers moyens de guérison toujours infructueux, imaginèrent de briser cette vision par une réalité. Il avait été facile de recueillir de la bouche du malade quelques détails sur la manière dont sa sœur lui apparaissait. On choisit une personne de l'âge de dix-sept ans, on l'habilla de blanc, et on la conduisit sur le seuil de la chambre à l'heure où la jeune fille invisible faisait son entrée. Devant cette inconnue, l'insensé se dressa tout pâle sur son séant, et, poussant un cri terrible : « Ah! dit-il, il y en a deux! »

Il en est qui tournent ces illusions sur eux-mêmes pour se croire transformés en d'autres individus, quelquefois même en des animaux. Nous avons vu dans une maison de santé un homme riche qui s'imagine être pourceau et qui cherche à en réaliser les mœurs. Son visage nous frappa par sa ressemblance avec la configuration de l'animal immonde dont il imite le grognement et la laideur. Suivant les renseignemens que nous avons pu recueillir, la forme de son délire serait chez cet homme la punition de la vie gloutonne et paresseuse dans laquelle il s'est, pour ainsi dire, vautré. Les folies de ce genre paraissent avoir été fréquentes dans l'antiquité; l'histoire de Nabuchodonosor, la fable de Circé, l'existence des lycanthropes au moyen-âge, et quelques autres témoignages, nous l'indiquent; elles sont aujourd'hui très rares : à mesure que l'homme s'élève et s'éloigne de la bête, il dépouille dans ses maladies mentales les rapports imaginaires qui l'attachaient à la nature inférieure. Une autre forme de folie qui se conserve, c'est la substitution des sexes. En 1789, un homme, ayant la manie de se croire femme, entra à l'hospice de Bicêtre; il portait continuellement une robe et se faisait appeler Mme Houbigan. Le docteur Falret a donné ses soins au fils d'un banquier de Paris qui partageait la même erreur : il s'entourait d'ornemens étrangers à son sexe et manifestait dans ses manières affectées, dans sa voix équivoque, dans la tournure même de son esprit douteux, dans ses habitudes molles et efféminées, une tendance naturelle à son genre de délire : il était en outre joli garçon, avait les joues roses comme Narcisse, les lèvres à peine vêtues d'un léger duvet, et prenait un plaisir peu viril à se regarder dans un

miroir. Sans vouloir établir ici une règle absolue qui se trouverait contredite dans certains cas, on peut dire qu'en général cette forme de l'aliénation mentale est la suite du caractère de l'individu. S'il existe des hommes-femmes, il y a également des femmes-hommes; ces dernières paraissent avoir augmenté dans les maisons d'aliénées depuis quelque temps, en raison des efforts désespérés d'Ève pour sortir de son sexe et pour revêtir moralement une nouvelle nature.

La plupart du temps ces images fabuleuses semblent avoir leur siége dans un ou dans plusieurs sens troublés : il y a des hallucinations de la vue, de l'ouïe, du tact, de l'odorat. Nous avons rencontré à la Salpêtrière une femme de raison assez saine qui est tourmentée continuellement d'odeurs insupportables. Une autre croit toucher des personnes absentes. Une jeune femme italienne a été obsédée durant plusieurs jours par la présence de trois hommes peu vêtus qui se tenaient autour d'elle; cette vision importune céda à l'application d'un bandeau sur les yeux. Les hallucinations de l'ouïe sont très fréquentes; les malades qui en sont affectés entendent des voix. Une fille que nous avons vue est demeurée muette pendant huit ans, parce que *ses voix* lui défendaient de parler. La docilité de ces malades aux ordres qu'ils croient entendre les rend quelquefois fort dangereux; une femme maintenant à la Salpêtrière a mangé les deux doigts de son enfant, une jeune fille a voulu tuer sa mère, toujours sous l'instigation de ces voix mystérieuses. Il n'est pas inutile de faire observer qu'on retrouve à chaque instant dans l'histoire, des actions punies de mort qui ont été exécutées par cet entraînement du délire. Au moment où Ravaillac va frapper Henri IV, il s'arrête, son bras hésite; mais aussitôt une voix qu'il connaît pour l'avoir entendue déjà retentit à ses oreilles : « Va! frappe; tu les trouveras tous aveuglés. » Et il frappe. D'autres fois le malade est la seule victime de ces hallucinations conjurées contre lui-même : un homme s'est tué dernièrement pour obéir à une voix qui lui commandait de mourir. Nous avons encore vu à la Salpêtrière une femme qui vient de rentrer dans cet hospice, dont elle était sortie, parce qu'elle se sentait poursuivie dans le monde par des voix accusatrices; cette malheureuse s'imagine avoir contre ces voix deux protecteurs, Louis-Philippe et le docteur Falret : elle est revenue implorer l'assistance de ce dernier. Les voix intérieures que les oreilles hallucinées croient entendre sont plus ou moins éloquentes; le docteur Leuret a vu une pauvre fille qui répétait tout haut une conversation entre elle et Dieu; quand la jeune fille parlait, elle s'exprimait

sur le ton simple et modeste qui lui était familier; mais, lorsque c'était le tour de son interlocuteur, ce langage s'élevait et semblait revêtir un caractère tout-à-fait majestueux.

Quelquefois ces illusions des sens ont un motif et un caractère touchant. Nous avons vu une pauvre mère dont le fils unique était mort à l'armée; dans les premiers temps qui suivirent cette nouvelle, elle se soulagea par des pleurs; mais à chaque fois qu'elle rencontrait dans la rue de jeunes soldats, son cœur était gros et sa blessure se rouvrait. A force de ranimer ainsi devant ses yeux l'image de son fils, elle se persuada le voir dans tous les militaires qui portaient l'uniforme. Chacun d'eux devenait aussitôt l'objet de ses caresses et de ses attentions maternelles. Elle les conduisait dans sa maison, les nommait du nom de celui qui était mort, et leur donnait de son argent. La joie de cette femme dans ces momens-là était extrême; plus heureuse que Rachel pleurant ses enfans et ne voulant être consolée parce qu'ils ne sont plus, notre pauvre mère a retrouvé son fils dans la perte de sa raison. Nous avons rencontré une autre femme de quatre-vingt-quatre ans qui, depuis trente années qu'elle est folle, converse avec son mari mort, comme si celui-ci était à côté d'elle; elle invite à dîner, en imagination, les anciens amis de sa maison, et prépare elle-même la table pour les recevoir. Comme l'horloge de Versailles qui, pendant tout le règne suivant, marquait de son doigt immobile l'heure à laquelle était mort le dernier roi de France, l'esprit de cette malheureuse est arrêté sur l'époque et sur les évènemens qui ont précédé la perte de son mari. Demandez-lui ce qu'elle a fait le matin, elle ne le sait; interrogez-la sur ce qu'elle faisait il y a trente ans, elle vous le dira avec exactitude; sa mémoire et son cœur ne vivent que dans le passé.

Il serait impossible de suivre dans leurs transformations toutes les variétés de la folie; souvent l'horizon intellectuel du même malade change à chaque instant comme ces plaines de sable qui trompent l'œil du voyageur; mais, alors même qu'il est fixe, la vie d'un homme suffirait à peine pour en étudier tous les aspects. Ici vous voyez des fous qui parlent des langues inconnues auxquelles ils semblent pourtant attacher un sens; plus loin vous en rencontrez qui dénaturent, en écrivant, l'orthographe des mots ou qui remplacent nos lettres par des caractères bizarres. Le docteur Leuret a observé qu'un signe de folie, propre aux littérateurs aliénés qui se font imprimer, est d'attacher par la figure des lettres un sens particulier à des mots qui n'en ont aucun par eux-mêmes. Supposons, par exemple, la phrase sui-

miroir. Sans vouloir établir ici une règle absolue qui se trouverait contredite dans certains cas, on peut dire qu'en général cette forme de l'aliénation mentale est la suite du caractère de l'individu. S'il existe des hommes-femmes, il y a également des femmes-hommes; ces dernières paraissent avoir augmenté dans les maisons d'aliénées depuis quelque temps, en raison des efforts désespérés d'Ève pour sortir de son sexe et pour revêtir moralement une nouvelle nature.

La plupart du temps ces images fabuleuses semblent avoir leur siége dans un ou dans plusieurs sens troublés : il y a des hallucinations de la vue, de l'ouïe, du tact, de l'odorat. Nous avons rencontré à la Salpêtrière une femme de raison assez saine qui est tourmentée continuellement d'odeurs insupportables. Une autre croit toucher des personnes absentes. Une jeune femme italienne a été obsédée durant plusieurs jours par la présence de trois hommes peu vêtus qui se tenaient autour d'elle; cette vision importune céda à l'application d'un bandeau sur les yeux. Les hallucinations de l'ouïe sont très fréquentes; les malades qui en sont affectés entendent des voix. Une fille que nous avons vue est demeurée muette pendant huit ans, parce que *ses voix* lui défendaient de parler. La docilité de ces malades aux ordres qu'ils croient entendre les rend quelquefois fort dangereux; une femme maintenant à la Salpêtrière a mangé les deux doigts de son enfant, une jeune fille a voulu tuer sa mère, toujours sous l'instigation de ces voix mystérieuses. Il n'est pas inutile de faire observer qu'on retrouve à chaque instant dans l'histoire, des actions punies de mort qui ont été exécutées par cet entraînement du délire. Au moment où Ravaillac va frapper Henri IV, il s'arrête, son bras hésite; mais aussitôt une voix qu'il connaît pour l'avoir entendue déjà retentit à ses oreilles : « Va! frappe; tu les trouveras tous aveuglés. » Et il frappe. D'autres fois le malade est la seule victime de ces hallucinations conjurées contre lui-même : un homme s'est tué dernièrement pour obéir à une voix qui lui commandait de mourir. Nous avons encore vu à la Salpêtrière une femme qui vient de rentrer dans cet hospice, dont elle était sortie, parce qu'elle se sentait poursuivie dans le monde par des voix accusatrices; cette malheureuse s'imagine avoir contre ces voix deux protecteurs, Louis-Philippe et le docteur Falret : elle est revenue implorer l'assistance de ce dernier. Les voix intérieures que les oreilles hallucinées croient entendre sont plus ou moins éloquentes; le docteur Leuret a vu une pauvre fille qui répétait tout haut une conversation entre elle et Dieu; quand la jeune fille parlait, elle s'exprimait

sur le ton simple et modeste qui lui était familier; mais, lorsque c'était le tour de son interlocuteur, ce langage s'élevait et semblait revêtir un caractère tout-à-fait majestueux.

Quelquefois ces illusions des sens ont un motif et un caractère touchant. Nous avons vu une pauvre mère dont le fils unique était mort à l'armée; dans les premiers temps qui suivirent cette nouvelle, elle se soulagea par des pleurs; mais à chaque fois qu'elle rencontrait dans la rue de jeunes soldats, son cœur était gros et sa blessure se rouvrait. A force de ranimer ainsi devant ses yeux l'image de son fils, elle se persuada le voir dans tous les militaires qui portaient l'uniforme. Chacun d'eux devenait aussitôt l'objet de ses caresses et de ses attentions maternelles. Elle les conduisait dans sa maison, les nommait du nom de celui qui était mort, et leur donnait de son argent. La joie de cette femme dans ces momens-là était extrême; plus heureuse que Rachel pleurant ses enfans et ne voulant être consolée parce qu'ils ne sont plus, notre pauvre mère a retrouvé son fils dans la perte de sa raison. Nous avons rencontré une autre femme de quatre-vingt-quatre ans qui, depuis trente années qu'elle est folle, converse avec son mari mort, comme si celui-ci était à côté d'elle; elle invite à dîner, en imagination, les anciens amis de sa maison, et prépare elle-même la table pour les recevoir. Comme l'horloge de Versailles qui, pendant tout le règne suivant, marquait de son doigt immobile l'heure à laquelle était mort le dernier roi de France, l'esprit de cette malheureuse est arrêté sur l'époque et sur les évènemens qui ont précédé la perte de son mari. Demandez-lui ce qu'elle a fait le matin, elle ne le sait; interrogez-la sur ce qu'elle faisait il y a trente ans, elle vous le dira avec exactitude; sa mémoire et son cœur ne vivent que dans le passé.

Il serait impossible de suivre dans leurs transformations toutes les variétés de la folie; souvent l'horizon intellectuel du même malade change à chaque instant comme ces plaines de sable qui trompent l'œil du voyageur; mais, alors même qu'il est fixe, la vie d'un homme suffirait à peine pour en étudier tous les aspects. Ici vous voyez des fous qui parlent des langues inconnues auxquelles ils semblent pourtant attacher un sens; plus loin vous en rencontrez qui dénaturent, en écrivant, l'orthographe des mots ou qui remplacent nos lettres par des caractères bizarres. Le docteur Leuret a observé qu'un signe de folie, propre aux littérateurs aliénés qui se font imprimer, est d'attacher par la figure des lettres un sens particulier à des mots qui n'en ont aucun par eux-mêmes. Supposons, par exemple, la phrase sui-

vante : « Lettre à un ami *sur* la *Turquie* et *l'Egypte*, ou réflexions *sur* les AFFAIRES d'Orient, avec *quelques* considérations PRESQUE *accessoires* qui s'y rattachent. » Il y aurait gros à parier que ces mots insignifians : *sur*, PRESQUE, AFFAIRES, auraient été soulignés par un fou, et l'on ne se tromperait pas. L'abus d'une telle variété de caractères demeure, aux yeux du docteur Leuret, l'indice d'une raison malsaine, alors même que ces signes typographiques semblent distribués avec une intention plus ou moins droite. Il nous racontait avoir retrouvé cette manière d'écrire inquiétante dans les œuvres mystiques des saints-simoniens, et seulement dans leurs œuvres mystiques, car, dans leurs livres d'économie politique, les mêmes auteurs abandonnaient ce vêtement bigarré, propre à charger leur pensée sans la rendre plus claire. Ces remarques ingénieuses pourraient s'étendre très loin. Tous les fous ne sont pas renfermés; tels hommes qui croient réformer le monde avec une petite brochure ne sont guère moins insensés que ceux qui s'imaginent être Jésus-Christ ou Mahomet; ces beautés émérites qui se représentent à elles-mêmes dans leur miroir sous des traits empruntés et avec toute leur fraîcheur de dix-huit ans; ces femmes laides qui se croient belles n'ont pas la vue moins hallucinée que cette jeune folle dont le bandeau termina l'illusion. Le monde est plein de ces folies tolérées; si même on a renoncé à les atteindre, c'est sans doute que cette sorte de manies, ayant pour elle l'avantage du nombre, finit souvent par donner le change et par se mettre à la place du bon sens.

Nous passerons en revue les autres formes de l'aliénation mentale lorsque nous suivrons le traitement de cette maladie. Arrêtons-nous à cette heure devant ces malheureux insensés qui peuplent nos hôpitaux; le délire a soufflé sur leur cerveau comme sur une glace et en a confondu toutes les images; la folie a éteint tous leurs sentimens et posé sa main de fer sur leur cœur glacé. O dignité du médecin qui va tirer Lazare de son sépulcre moral et lui rendre la vie de l'esprit! Si la science est sublime, c'est surtout lorsqu'elle rend une ame à ces pauvres hommes insensés, et encore le nom d'hommes est de trop pour désigner ces êtres, tombeaux d'eux-mêmes et de leur raison, qui conservent à peine les instincts de la brute. Nous verrons les nobles efforts tentés dans ce but généreux. L'homme a dit : que la lumière soit, à ces esprits, images du chaos, sur lesquels régnait le désordre avec les ténèbres, et plus d'une fois la lumière s'est faite.

ALPHONSE ESQUIROS.

FRA-BARTOLOMEO.[1]

Le mardi gras de l'année 1490, il y avait une foule immense qui se pressait le soir autour d'un vaste bûcher, sur la grande place de Florence : c'est qu'il allait se passer une chose toute nouvelle; c'est que ce n'était plus, comme les années précédentes, un feu de joie autour duquel on allait danser avec des chants d'amour, mais bien un véritable sacrifice où l'on allait prier; c'est que, depuis le matin, ce n'étaient pas des hommes ivres et joyeux qui apportaient de la paille et du bois pour le feu annuel, mais des artistes pieux qui jetaient là leurs œuvres profanes pour les brûler le soir; c'est qu'enfin livres, statues, tableaux, tous ces trésors de la pensée, du ciseau, de la toile, se mêlaient, se confondaient, pour ne plus faire, après quelques heures, qu'un amas de cendres et de poussière.

En effet, un nouveau jour venait de se lever pour la foi, une nouvelle révélation venait de surgir pour l'art. Une voix dominant l'Italie et le monde venait de se faire entendre. Au nom du Christ, un nouvel apôtre venait de prendre le paganisme corps à corps, et l'avait renversé sous lui, et ce soir-là devait avoir lieu le premier triomphe de l'apôtre, triomphe complet, éclatant, magnifique, donné par ce que l'Italie avait de grand parmi les artistes, et manifesté par l'abjuration et la perte de ce que l'art avait eu jusqu'alors d'irréligieux et de profane. Et l'abjuration était universelle, et le bûcher était immense, fait des chefs-d'œuvre de tous, poésie, arts, vers érotiques, statues

(1) Cette notice fait partie du travail que M. Alexandre Dumas exécute pour la ville de Florence, et qui embrasse l'histoire de la peinture depuis les Égyptiens jusqu'à nos jours.

aux contours voluptueux, tableaux aux formes lascives, images d'un ciel oublié, d'un olympe perdu, de divinités anéanties, miracles de pensée et de travail, d'imagination et de poésie, dont le lendemain il ne resterait plus qu'un peu de fumée.

Et c'était la voix d'un seul homme qui venait de faire cela, c'était la parole d'un humble apôtre qui venait de renouveler la foi. C'était la pensée d'un pauvre moine qui venait de transformer l'art, c'était enfin la voix de Savonarole, qu'on avait d'abord délaissé comme un fou, et qu'on écoutait comme un saint. La mission qu'il s'était imposée était grande et difficile, et le saint homme avait sans doute compris d'avance qu'un jour viendrait où il paierait la vérité de sa vie, et où il compléterait l'apôtre par le martyr. Aussi avait-il lutté de toutes ses forces et avec toute la conviction que donne une mission inspirée par Dieu. Il avait réussi, comme nous avons vu, et le sacrifice qui allait se faire n'était que l'expression matérielle de la transformation morale.

Or, parmi ceux qui avaient apporté leurs œuvres au feu comme à la purification, et leur ame à cette nouvelle doctrine comme à la vérité, se trouvait un jeune homme aux mœurs austères et simples, au génie grand et pur, qu'on connaissait sous le nom de Baccio della Porta. Il avait à peu près vingt ou vingt-deux ans : c'était un des auditeurs les plus fervens de Savonarole, et l'un des hommes les plus croyans en Dieu. Il avait écouté avec amour cette parole douce et vraie, il avait compris aussitôt cette ame puissante et inspirée, et le premier il avait rejeté comme profanes et sacriléges tous ses tableaux passés qui ne se rapportaient point à Dieu. Alors que le saint prédicateur avait peine à rassembler vingt-cinq auditeurs, Baccio l'avait écouté, et depuis, chaque jour, il avait quitté son atelier pour l'église; son ame avait compris la lutte du moine contre les mœurs de l'époque, mœurs débauchées que le paganisme avait envahies depuis la cour des Médicis jusqu'aux écoles de jeunes gens, où rien n'était beau que les œuvres profanes de l'antiquité, où rien n'était tant oublié que les livres pieux.

La réforme que tentait Savonarole ne s'arrêtait donc pas à la foi dans la pensée, mais ordonnait la chasteté dans l'art, et c'était là surtout que l'accomplissement de sa mission était rude et laborieux. Partout des artistes payés par une cour débauchée pour faire des œuvres licencieuses, partout l'irrévérence pour les choses divines; partout le paganisme, même sous les traits célestes de la Vierge et du Christ, se montrait palpable et visible, et souvent l'image de la ma-

donc, même au foyer domestique, même sous les yeux des jeunes filles, n'était que le portrait plus ou moins nu de quelque courtisane en renom.

Savonarole avait prévu que ce n'était pas sur les vieillards endurcis dans leurs pensées que sa voix aurait de l'influence; que ce n'était pas le passé qu'il fallait changer, mais l'avenir qu'il fallait préparer : aussi n'étaient-ce que des jeunes gens qui venaient recueillir comme une manne céleste les leçons du grand prédicateur, et, comme nous l'avons dit, parmi ces jeunes gens se trouvait Baccio della Porta.

Le lendemain du mardi gras, quand le sacrifice fut accompli, quand le bûcher fut éteint, le peintre vint trouver le moine au couvent de Saint-Marc, où celui-ci était lecteur.

— Mon père, lui dit-il, vous êtes juste et noble entre tous les hommes, votre mission est sainte et grande entre toutes les missions : vous m'avez fait comprendre et croire; désormais je veux consacrer ma vie et mon art à Dieu, et, tout obscur que je suis, j'accours à vous, mon père, comme à la source de toute sagesse et de toute vérité. Permettez-moi donc de venir quelquefois dans ce couvent recueillir seul dans votre amitié la foi que vous répandez sur tous.

A partir de ce moment, Baccio devint non-seulement le disciple de Savonarole, mais son ami; à partir de ce jour grandit avec la réputation du prédicateur la renommée du peintre : tous deux pleins du même zèle, enflammés du même courage, pénétrés de la même ferveur; à partir de cette époque commença la lutte commune de ces deux hommes, lutte de la parole et du pinceau, du principe et de l'exécution, et tous deux semblèrent marcher de front, Baccio éclairé par le moine, Savonarole traduit par le peintre.

Avant l'apparition de Savonarole, Baccio vivait déjà enfoncé dans son art, et de temps en temps apparaissaient les fruits de cette solitude et de cette méditation : d'abord deux Vierges pleines de la sainteté du croyant et du génie du peintre, admirables toutes deux de piété et de coloris, ce double prestige de la foi et de l'art qu'il savait si bien répandre sur ses toiles. Puis, sur les deux volets d'un tabernacle en bois qui renfermait une madone en marbre de Donatello, il peignit la Nativité et la Circoncision en miniature, et sur la partie extérieure de ces volets il exécuta en grisaille et à l'huile l'Annonciation de la Vierge. Ensuite Gerorzo, fils de Monna Vena Dini, lui donna à peindre la chapelle du cimetière de l'hôpital de Santa-Maria Nuova : c'est là que se trouvait la fresque du *Jugement dernier*; bien

qu'inachevée, elle n'en augmenta pas moins sa réputation. Rien n'était grand et vraiment divin, en effet, comme le Christ entouré de ses douze apôtres et jugeant les douze tribus. Le dessin, que n'acheva pas Baccio, montrait de pauvres damnés pleins de honte et de désespoir, et la sainte béatitude des élus. C'est cette œuvre que Gerorzo Dini pria Mariotto Albertinelli d'achever.

Mariotto Albertinelli était le frère pour ainsi dire de Baccio della Porta : même atelier, même travail, mêmes joies, mêmes douleurs, fraternité complète de cœur et de talent. Mariotto, fils d'un batteur d'or, avait connu Baccio chez Cosimo Rosselli, où ce dernier étudiait, et quand Baccio avait quitté ce premier maître, Mariotto l'avait suivi. C'est à partir de cette époque qu'ils vécurent toujours ensemble, comme un seul corps, comme une seule ame. Mariotto était loin d'avoir le génie de Baccio; aussi était-il presque son élève. Cependant il l'étudia tant et suivit si bien sa manière, que souvent on confondait les tableaux des deux amis.

Voilà où en était Baccio quand Savonarole arriva de Ferrare à Florence. Pendant sept années, le grand prédicateur fit sa grande réforme, malgré la faction des tièdes, qui le dénonçaient à la cour de Rome et aux menaces desquels il opposait le calme de sa conviction, malgré le paganisme invétéré qui se releva plus tard, mais qui, pour le moment, tomba sous sa parole.

Cependant on ne force pas impunément les hommes à entendre la vérité, et surtout la vérité de Dieu, celle qui proscrit tous les abus, qui veut étouffer les débauches, qui tend à détruire les vices. Pendant sept ans, nous l'avons dit, la voix de Savonarole parla plus haut que celle de ses ennemis; pendant sept ans, il jeta cette semence qui devait germer dans l'avenir; mais de pareils fondateurs n'assistent pas à leur gloire, mais les grands semeurs ne voient point la récolte; et quand il eut propagé sa parole, quand il eut répandu sa foi, quand il eut assez agrandi son époque, il eut à son tour, comme son divin maître, son Calvaire et sa Passion, et il se trouva des juges et des bourreaux pour lui comme pour le Christ.

L'influence de Savonarole sur les artistes contemporains est trop grande pour que, dans la vie d'un peintre comme Baccio, on ne montre pas à chaque instant cette influence. Ce n'est pas une digression, c'est une preuve, surtout quand on pense en quel état il avait trouvé les arts et comment il les laissa. Ce sont les œuvres d'une époque qui la symbolisent et qui la classent dans l'avenir, et c'est sous le souffle de quelques hommes puissans par la fortune ou

la pensée que naissent ces œuvres. Savonarole l'avait bien compris, lorsqu'il avait voulu changer la route funeste qu'avaient prise les arts. Les Médicis et lui se trouvaient en face, les uns avec le goût des ouvrages profanes de l'antiquité, avec des mœurs débauchées, n'aimant que les peintures païennes, ressuscitant dans les arts l'Olympe oublié; l'autre arrivant avec sa seule parole pour détruire, avec sa seule pensée pour créer, ne mettant le beau et le vrai que dans Dieu, et rassemblant bientôt autour de lui tout ce qui croit et tout ce qui pense.

Ce n'était donc pas, comme Jésus, une loi à donner; c'était cette loi même à faire suivre.

Deux ans après qu'il eut paru, la grande réforme avait commencé d'une manière ostensible. On brûlait tout ce qu'il y avait de profane à Florence; on immolait les chefs-d'œuvre des hommes à la gloire de Dieu. Mais ce n'était là que le sacrifice matériel des œuvres, et c'était surtout la destruction du principe que rêvait Savonarole; car ce n'était qu'après avoir détruit qu'il pouvait reconstruire. Il y a toujours quelque chose à abattre quand on veut fonder : il a fallu que Dieu débrouillât le chaos avant de faire le monde. Et c'est pourtant cette vérité incontestable, ce mot révélateur, Dieu, que les hommes ont éternellement cherché à anéantir depuis le Christ, qui créait et à qui on n'a donné qu'une croix, jusqu'à Savonarole, qui répétait Jésus comme un écho et à qui on a donné un bûcher. De tout temps il a fallu des apôtres pour annoncer et des martyrs pour prouver.

Donc l'apôtre devint martyr; et, comme si avec lui s'en étaient allés toute sa pensée et tout son génie, Baccio della Porta, devenu Fra-Bartolomeo, jeta ses pinceaux, quitta tout-à-fait l'atelier pour le cloître, la peinture pour les prières, la gloire du monde pour le culte de Dieu; il se retira à Prato et prit l'habit de Saint-Dominique le 26 juillet de l'an 1500. Alors Mariotto Albertinelli, chez qui l'amitié pour Baccio ne balançait pas la haine pour les moines, ne pouvant vivre avec son ami, voulut continuer l'œuvre qu'il avait abandonnée; et, ramassant les pinceaux du peintre devenu moine, il finit la fresque du *Jugement dernier*.

Pendant les quatre ans que dura cette oisiveté pieuse que s'était imposée Fra-Bartolomeo, le moine dut avoir à lutter bien souvent contre l'artiste, et il était évident que, le jour où l'art reprendrait le dessus, l'œuvre qui surgirait de ce repos serait à la fois sublime et divine. Souvent, lorsque le pieux frate se retirait dans sa cellule

miroir. Sans vouloir établir ici une règle absolue qui se trouverait contredite dans certains cas, on peut dire qu'en général cette forme de l'aliénation mentale est la suite du caractère de l'individu. S'il existe des hommes-femmes, il y a également des femmes-hommes; ces dernières paraissent avoir augmenté dans les maisons d'aliénées depuis quelque temps, en raison des efforts désespérés d'Ève pour sortir de son sexe et pour revêtir moralement une nouvelle nature.

La plupart du temps ces images fabuleuses semblent avoir leur siége dans un ou dans plusieurs sens troublés : il y a des hallucinations de la vue, de l'ouïe, du tact, de l'odorat. Nous avons rencontré à la Salpêtrière une femme de raison assez saine qui est tourmentée continuellement d'odeurs insupportables. Une autre croit toucher des personnes absentes. Une jeune femme italienne a été obsédée durant plusieurs jours par la présence de trois hommes peu vêtus qui se tenaient autour d'elle; cette vision importune céda à l'application d'un bandeau sur les yeux. Les hallucinations de l'ouïe sont très fréquentes; les malades qui en sont affectés entendent des voix. Une fille que nous avons vue est demeurée muette pendant huit ans, parce que *ses voix* lui défendaient de parler. La docilité de ces malades aux ordres qu'ils croient entendre les rend quelquefois fort dangereux; une femme maintenant à la Salpêtrière a mangé les deux doigts de son enfant, une jeune fille a voulu tuer sa mère, toujours sous l'instigation de ces voix mystérieuses. Il n'est pas inutile de faire observer qu'on retrouve à chaque instant dans l'histoire, des actions punies de mort qui ont été exécutées par cet entraînement du délire. Au moment où Ravaillac va frapper Henri IV, il s'arrête, son bras hésite; mais aussitôt une voix qu'il connaît pour l'avoir entendue déjà retentit à ses oreilles : « Va! frappe; tu les trouveras tous aveuglés. » Et il frappe. D'autres fois le malade est la seule victime de ces hallucinations conjurées contre lui-même : un homme s'est tué dernièrement pour obéir à une voix qui lui commandait de mourir. Nous avons encore vu à la Salpêtrière une femme qui vient de rentrer dans cet hospice, dont elle était sortie, parce qu'elle se sentait poursuivie dans le monde par des voix accusatrices; cette malheureuse s'imagine avoir contre ces voix deux protecteurs, Louis-Philippe et le docteur Falret : elle est revenue implorer l'assistance de ce dernier. Les voix intérieures que les oreilles hallucinées croient entendre sont plus ou moins éloquentes; le docteur Leuret a vu une pauvre fille qui répétait tout haut une conversation entre elle et Dieu; quand la jeune fille parlait, elle s'exprimait

sur le ton simple et modeste qui lui était familier; mais, lorsque c'était le tour de son interlocuteur, ce langage s'élevait et semblait revêtir un caractère tout-à-fait majestueux.

Quelquefois ces illusions des sens ont un motif et un caractère touchant. Nous avons vu une pauvre mère dont le fils unique était mort à l'armée; dans les premiers temps qui suivirent cette nouvelle, elle se soulagea par des pleurs; mais à chaque fois qu'elle rencontrait dans la rue de jeunes soldats, son cœur était gros et sa blessure se rouvrait. A force de ranimer ainsi devant ses yeux l'image de son fils, elle se persuada le voir dans tous les militaires qui portaient l'uniforme. Chacun d'eux devenait aussitôt l'objet de ses caresses et de ses attentions maternelles. Elle les conduisait dans sa maison, les nommait du nom de celui qui était mort, et leur donnait de son argent. La joie de cette femme dans ces momens-là était extrême; plus heureuse que Rachel pleurant ses enfans et ne voulant être consolée parce qu'ils ne sont plus, notre pauvre mère a retrouvé son fils dans la perte de sa raison. Nous avons rencontré une autre femme de quatre-vingt-quatre ans qui, depuis trente années qu'elle est folle, converse avec son mari mort, comme si celui-ci était à côté d'elle; elle invite à dîner, en imagination, les anciens amis de sa maison, et prépare elle-même la table pour les recevoir. Comme l'horloge de Versailles qui, pendant tout le règne suivant, marquait de son doigt immobile l'heure à laquelle était mort le dernier roi de France, l'esprit de cette malheureuse est arrêté sur l'époque et sur les évènemens qui ont précédé la perte de son mari. Demandez-lui ce qu'elle a fait le matin, elle ne le sait; interrogez-la sur ce qu'elle faisait il y a trente ans, elle vous le dira avec exactitude; sa mémoire et son cœur ne vivent que dans le passé.

Il serait impossible de suivre dans leurs transformations toutes les variétés de la folie; souvent l'horizon intellectuel du même malade change à chaque instant comme ces plaines de sable qui trompent l'œil du voyageur; mais, alors même qu'il est fixe, la vie d'un homme suffirait à peine pour en étudier tous les aspects. Ici vous voyez des fous qui parlent des langues inconnues auxquelles ils semblent pourtant attacher un sens; plus loin vous en rencontrez qui dénaturent, en écrivant, l'orthographe des mots ou qui remplacent nos lettres par des caractères bizarres. Le docteur Leuret a observé qu'un signe de folie, propre aux littérateurs aliénés qui se font imprimer, est d'attacher par la figure des lettres un sens particulier à des mots qui n'en ont aucun par eux-mêmes. Supposons, par exemple, la phrase sui-

vante : « Lettre à un ami *sur* la *Turquie* et *l'Egypte*, ou réflexions *sur* les AFFAIRES d'Orient, avec *quelques* considérations PRESQUE *accessoires* qui s'y rattachent. » Il y aurait gros à parier que ces mots insignifians : *sur*, PRESQUE, AFFAIRES, auraient été soulignés par un fou, et l'on ne se tromperait pas. L'abus d'une telle variété de caractères demeure, aux yeux du docteur Leuret, l'indice d'une raison malsaine, alors même que ces signes typographiques semblent distribués avec une intention plus ou moins droite. Il nous racontait avoir retrouvé cette manière d'écrire inquiétante dans les œuvres mystiques des saints-simoniens, et seulement dans leurs œuvres mystiques, car, dans leurs livres d'économie politique, les mêmes auteurs abandonnaient ce vêtement bigarré, propre à charger leur pensée sans la rendre plus claire. Ces remarques ingénieuses pourraient s'étendre très loin. Tous les fous ne sont pas renfermés; tels hommes qui croient réformer le monde avec une petite brochure ne sont guère moins insensés que ceux qui s'imaginent être Jésus-Christ ou Mahomet; ces beautés émérites qui se représentent à elles-mêmes dans leur miroir sous des traits empruntés et avec toute leur fraîcheur de dix-huit ans; ces femmes laides qui se croient belles n'ont pas la vue moins hallucinée que cette jeune folle dont le bandeau termina l'illusion. Le monde est plein de ces folies tolérées; si même on a renoncé à les atteindre, c'est sans doute que cette sorte de manies, ayant pour elle l'avantage du nombre, finit souvent par donner le change et par se mettre à la place du bon sens.

Nous passerons en revue les autres formes de l'aliénation mentale lorsque nous suivrons le traitement de cette maladie. Arrêtons-nous à cette heure devant ces malheureux insensés qui peuplent nos hôpitaux; le délire a soufflé sur leur cerveau comme sur une glace et en a confondu toutes les images; la folie a éteint tous leurs sentimens et posé sa main de fer sur leur cœur glacé. O dignité du médecin qui va tirer Lazare de son sépulcre moral et lui rendre la vie de l'esprit! Si la science est sublime, c'est surtout lorsqu'elle rend une ame à ces pauvres hommes insensés, et encore le nom d'hommes est de trop pour désigner ces êtres, tombeaux d'eux-mêmes et de leur raison, qui conservent à peine les instincts de la brute. Nous verrons les nobles efforts tentés dans ce but généreux. L'homme a dit : que la lumière soit, à ces esprits, images du chaos, sur lesquels régnait le désordre avec les ténèbres, et plus d'une fois la lumière s'est faite.

ALPHONSE ESQUIROS.

FRA-BARTOLOMEO.[1]

Le mardi gras de l'année 1490, il y avait une foule immense qui se pressait le soir autour d'un vaste bûcher, sur la grande place de Florence : c'est qu'il allait se passer une chose toute nouvelle; c'est que ce n'était plus, comme les années précédentes, un feu de joie autour duquel on allait danser avec des chants d'amour, mais bien un véritable sacrifice où l'on allait prier; c'est que, depuis le matin, ce n'étaient pas des hommes ivres et joyeux qui apportaient de la paille et du bois pour le feu annuel, mais des artistes pieux qui jetaient là leurs œuvres profanes pour les brûler le soir; c'est qu'enfin livres, statues, tableaux, tous ces trésors de la pensée, du ciseau, de la toile, se mêlaient, se confondaient, pour ne plus faire, après quelques heures, qu'un amas de cendres et de poussière.

En effet, un nouveau jour venait de se lever pour la foi, une nouvelle révélation venait de surgir pour l'art. Une voix dominant l'Italie et le monde venait de se faire entendre. Au nom du Christ, un nouvel apôtre venait de prendre le paganisme corps à corps, et l'avait renversé sous lui, et ce soir-là devait avoir lieu le premier triomphe de l'apôtre, triomphe complet, éclatant, magnifique, donné par ce que l'Italie avait de grand parmi les artistes, et manifesté par l'abjuration et la perte de ce que l'art avait eu jusqu'alors d'irréligieux et de profane. Et l'abjuration était universelle, et le bûcher était immense, fait des chefs-d'œuvre de tous, poésie, arts, vers érotiques, statues

(1) Cette notice fait partie du travail que M. Alexandre Dumas exécute pour la ville de Florence, et qui embrasse l'histoire de la peinture depuis les Égyptiens jusqu'à nos jours.

aux contours voluptueux, tableaux aux formes lascives, images d'un ciel oublié, d'un olympe perdu, de divinités anéanties, miracles de pensée et de travail, d'imagination et de poésie, dont le lendemain il ne resterait plus qu'un peu de fumée.

Et c'était la voix d'un seul homme qui venait de faire cela, c'était la parole d'un humble apôtre qui venait de renouveler la foi. C'était la pensée d'un pauvre moine qui venait de transformer l'art, c'était enfin la voix de Savonarole, qu'on avait d'abord délaissé comme un fou, et qu'on écoutait comme un saint. La mission qu'il s'était imposée était grande et difficile, et le saint homme avait sans doute compris d'avance qu'un jour viendrait où il paierait la vérité de sa vie, et où il compléterait l'apôtre par le martyr. Aussi avait-il lutté de toutes ses forces et avec toute la conviction que donne une mission inspirée par Dieu. Il avait réussi, comme nous avons vu, et le sacrifice qui allait se faire n'était que l'expression matérielle de la transformation morale.

Or, parmi ceux qui avaient apporté leurs œuvres au feu comme à la purification, et leur ame à cette nouvelle doctrine comme à la vérité, se trouvait un jeune homme aux mœurs austères et simples, au génie grand et pur, qu'on connaissait sous le nom de Baccio della Porta. Il avait à peu près vingt ou vingt-deux ans : c'était un des auditeurs les plus fervens de Savonarole, et l'un des hommes les plus croyans en Dieu. Il avait écouté avec amour cette parole douce et vraie, il avait compris aussitôt cette ame puissante et inspirée, et le premier il avait rejeté comme profanes et sacriléges tous ses tableaux passés qui ne se rapportaient point à Dieu. Alors que le saint prédicateur avait peine à rassembler vingt-cinq auditeurs, Baccio l'avait écouté, et depuis, chaque jour, il avait quitté son atelier pour l'église; son ame avait compris la lutte du moine contre les mœurs de l'époque, mœurs débauchées que le paganisme avait envahies depuis la cour des Médicis jusqu'aux écoles de jeunes gens, où rien n'était beau que les œuvres profanes de l'antiquité, où rien n'était tant oublié que les livres pieux.

La réforme que tentait Savonarole ne s'arrêtait donc pas à la foi dans la pensée, mais ordonnait la chasteté dans l'art, et c'était là surtout que l'accomplissement de sa mission était rude et laborieux. Partout des artistes payés par une cour débauchée pour faire des œuvres licencieuses, partout l'irrévérence pour les choses divines; partout le paganisme, même sous les traits célestes de la Vierge et du Christ, se montrait palpable et visible, et souvent l'image de la ma-

donc, même au foyer domestique, même sous les yeux des jeunes filles, n'était que le portrait plus ou moins nu de quelque courtisane en renon.

Savonarole avait prévu que ce n'était pas sur les vieillards endurcis dans leurs pensées que sa voix aurait de l'influence; que ce n'était pas le passé qu'il fallait changer, mais l'avenir qu'il fallait préparer : aussi n'étaient-ce que des jeunes gens qui venaient recueillir comme une manne céleste les leçons du grand prédicateur, et, comme nous l'avons dit, parmi ces jeunes gens se trouvait Baccio della Porta.

Le lendemain du mardi gras, quand le sacrifice fut accompli, quand le bûcher fut éteint, le peintre vint trouver le moine au couvent de Saint-Marc, où celui-ci était lecteur.

— Mon père, lui dit-il, vous êtes juste et noble entre tous les hommes, votre mission est sainte et grande entre toutes les missions : vous m'avez fait comprendre et croire; désormais je veux consacrer ma vie et mon art à Dieu, et, tout obscur que je suis, j'accours à vous, mon père, comme à la source de toute sagesse et de toute vérité. Permettez-moi donc de venir quelquefois dans ce couvent recueillir seul dans votre amitié la foi que vous répandez sur tous.

A partir de ce moment, Baccio devint non-seulement le disciple de Savonarole, mais son ami ; à partir de ce jour grandit avec la réputation du prédicateur la renommée du peintre : tous deux pleins du même zèle, enflammés du même courage, pénétrés de la même ferveur; à partir de cette époque commença la lutte commune de ces deux hommes, lutte de la parole et du pinceau, du principe et de l'exécution, et tous deux semblèrent marcher de front, Baccio éclairé par le moine, Savonarole traduit par le peintre.

Avant l'apparition de Savonarole, Baccio vivait déjà enfoncé dans son art, et de temps en temps apparaissaient les fruits de cette solitude et de cette méditation : d'abord deux Vierges pleines de la sainteté du croyant et du génie du peintre, admirables toutes deux de piété et de coloris, ce double prestige de la foi et de l'art qu'il savait si bien répandre sur ses toiles. Puis, sur les deux volets d'un tabernacle en bois qui renfermait une madone en marbre de Donatello, il peignit la Nativité et la Circoncision en miniature, et sur la partie extérieure de ces volets il exécuta en grisaille et à l'huile l'Annonciation de la Vierge. Ensuite Gerorzo, fils de Monna Vena Dini, lui donna à peindre la chapelle du cimetière de l'hôpital de Santa-Maria Nuova : c'est là que se trouvait la fresque du *Jugement dernier*; bien

qu'inachevée, elle n'en augmenta pas moins sa réputation. Rien n'était grand et vraiment divin, en effet, comme le Christ entouré de ses douze apôtres et jugeant les douze tribus. Le dessin, que n'acheva pas Baccio, montrait de pauvres damnés pleins de honte et de désespoir, et la sainte béatitude des élus. C'est cette œuvre que Gerorzo Dini pria Mariotto Albertinelli d'achever.

Mariotto Albertinelli était le frère pour ainsi dire de Baccio della Porta : même atelier, même travail, mêmes joies, mêmes douleurs, fraternité complète de cœur et de talent. Mariotto, fils d'un batteur d'or, avait connu Baccio chez Cosimo Rosselli, où ce dernier étudiait, et quand Baccio avait quitté ce premier maître, Mariotto l'avait suivi. C'est à partir de cette époque qu'ils vécurent toujours ensemble, comme un seul corps, comme une seule ame. Mariotto était loin d'avoir le génie de Baccio; aussi était-il presque son élève. Cependant il l'étudia tant et suivit si bien sa manière, que souvent on confondait les tableaux des deux amis.

Voilà où en était Baccio quand Savonarole arriva de Ferrare à Florence. Pendant sept années, le grand prédicateur fit sa grande réforme, malgré la faction des tièdes, qui le dénonçaient à la cour de Rome et aux menaces desquels il opposait le calme de sa conviction, malgré le paganisme invétéré qui se releva plus tard, mais qui, pour le moment, tomba sous sa parole.

Cependant on ne force pas impunément les hommes à entendre la vérité, et surtout la vérité de Dieu, celle qui proscrit tous les abus, qui veut étouffer les débauches, qui tend à détruire les vices. Pendant sept ans, nous l'avons dit, la voix de Savonarole parla plus haut que celle de ses ennemis; pendant sept ans, il jeta cette semence qui devait germer dans l'avenir; mais de pareils fondateurs n'assistent pas à leur gloire, mais les grands semeurs ne voient point la récolte; et quand il eut propagé sa parole, quand il eut répandu sa foi, quand il eut assez agrandi son époque, il eut à son tour, comme son divin maître, son Calvaire et sa Passion, et il se trouva des juges et des bourreaux pour lui comme pour le Christ.

L'influence de Savonarole sur les artistes contemporains est trop grande pour que, dans la vie d'un peintre comme Baccio, on ne montre pas à chaque instant cette influence. Ce n'est pas une digression, c'est une preuve, surtout quand on pense en quel état il avait trouvé les arts et comment il les laissa. Ce sont les œuvres d'une époque qui la symbolisent et qui la classent dans l'avenir, et c'est sous le souffle de quelques hommes puissans par la fortune ou

la pensée que naissent ces œuvres. Savonarole l'avait bien compris, lorsqu'il avait voulu changer la route funeste qu'avaient prise les arts. Les Médicis et lui se trouvaient en face, les uns avec le goût des ouvrages profanes de l'antiquité, avec des mœurs débauchées, n'aimant que les peintures païennes, ressuscitant dans les arts l'Olympe oublié; l'autre arrivant avec sa seule parole pour détruire, avec sa seule pensée pour créer, ne mettant le beau et le vrai que dans Dieu, et rassemblant bientôt autour de lui tout ce qui croit et tout ce qui pense.

Ce n'était donc pas, comme Jésus, une loi à donner; c'était cette loi même à faire suivre.

Deux ans après qu'il eut paru, la grande réforme avait commencé d'une manière ostensible. On brûlait tout ce qu'il y avait de profane à Florence; on immolait les chefs-d'œuvre des hommes à la gloire de Dieu. Mais ce n'était là que le sacrifice matériel des œuvres, et c'était surtout la destruction du principe que rêvait Savonarole; car ce n'était qu'après avoir détruit qu'il pouvait reconstruire. Il y a toujours quelque chose à abattre quand on veut fonder : il a fallu que Dieu débrouillât le chaos avant de faire le monde. Et c'est pourtant cette vérité incontestable, ce mot révélateur, Dieu, que les hommes ont éternellement cherché à anéantir depuis le Christ, qui créait et à qui on n'a donné qu'une croix, jusqu'à Savonarole, qui répétait Jésus comme un écho et à qui on a donné un bûcher. De tout temps il a fallu des apôtres pour annoncer et des martyrs pour prouver.

Donc l'apôtre devint martyr; et, comme si avec lui s'en étaient allés toute sa pensée et tout son génie, Baccio della Porta, devenu Fra-Bartolomeo, jeta ses pinceaux, quitta tout-à-fait l'atelier pour le cloître, la peinture pour les prières, la gloire du monde pour le culte de Dieu; il se retira à Prato et prit l'habit de Saint-Dominique le 26 juillet de l'an 1500. Alors Mariotto Albertinelli, chez qui l'amitié pour Baccio ne balançait pas la haine pour les moines, ne pouvant vivre avec son ami, voulut continuer l'œuvre qu'il avait abandonnée; et, ramassant les pinceaux du peintre devenu moine, il finit la fresque du *Jugement dernier*.

Pendant les quatre ans que dura cette oisiveté pieuse que s'était imposée Fra-Bartolomeo, le moine dut avoir à lutter bien souvent contre l'artiste, et il était évident que, le jour où l'art reprendrait le dessus, l'œuvre qui surgirait de ce repos serait à la fois sublime et divine. Souvent, lorsque le pieux frate se retirait dans sa cellule

pour prier Dieu d'éteindre ce feu qui finirait par lui faire oublier son vœu, quelques-uns de ses frères venaient le trouver, et, comprenant ce combat intérieur du génie comprimé et d'une promesse sainte, ils lui disaient qu'il pouvait, non pas sacrifier l'un à l'autre, mais faire marcher les deux de front; ils lui disaient que la manière d'être agréable à Dieu était d'appliquer à sa gloire ce génie qu'on avait reçu de lui, et qu'il était de son devoir d'user du talent qu'il avait pour révéler aux hommes toute la grandeur et toute la majesté de leur divin maître; puis ils lui montraient comme preuve les fresques de Beato Angelico qui couvraient les murs du couvent.

Bernardo del Bianca avait fait construire sur les dessins de Benedetto de Roverjemo une chapelle dans l'abbaye de Florence, admirable de sculpture. Benedetto Buglione avait placé dans des niches des figures de saints en terre cuite; mais si belle et si riche que fût la chapelle, elle semblait incomplète, et c'était quelque chose comme l'ame qui manquait à l'œuvre pour qu'elle atteignît son but divin. Fra-Bartolomeo était le seul qui pût animer tout cela avec son pinceau, et Fra-Bartolomeo, depuis quatre ans, avait rejeté son pinceau. Les sollicitations redoublèrent auxquelles répondirent les mêmes refus, et chaque fois qu'on reparlait au frate de peinture, il se mettait en prière comme pour chasser une mauvaise pensée qui n'était autre que le besoin dévorant de produire s'augmentant chaque jour de la résistance de la veille, et devenant chaque jour plus difficile à combattre.

Enfin, après bien des sollicitations, après bien des refus, l'artiste l'emporta sur le pénitent, la pensée de gloire triompha de la pensée d'obscurité, et le moine redevint peintre.

Comme nous l'avons dit, la première œuvre qui sortirait de ce repos serait sublime et divine, et rayonnerait de toute la force du génie, de toute la poésie de la foi. En effet, le frate sembla résumer en une seule œuvre tout ce qu'il eût pu répandre de beautés depuis son premier jour de solitude, et le saint Bernard, qui naquit enfin, était bien toute l'expression de la pensée céleste qu'il portait dans son sein depuis quatre années. Le pieux écrivain tombe en extase en apercevant la Vierge soutenue par les anges et portant l'Enfant-Jésus. C'est plus que de la peinture, c'est de la révélation. Une fois le premier pas fait, rien ne devait plus arrêter Fra-Bartolomeo. La lutte avait été trop longue pour que la victoire ne fût pas complète, et au saint Bernard succédèrent plusieurs tableaux pour le cardinal Jean de Médicis et pour Agnolo, dont une madone, qui

a aussi toute l'expression divine que le frate savait si bien répandre sur les choses saintes.

Fra-Bartolomeo était un heureux prédestiné. Au début de sa carrière, il avait trouvé Savonarole pour agrandir sa pensée; au milieu, il devait rencontrer Raphaël pour perfectionner son art. Après avoir étudié Léonard de Vinci, c'étaient les deux seuls guides que Dieu pouvait lui envoyer pour faire de lui un saint et un grand homme, toute une religion et tout un art réunis dans deux hommes, compris dans deux noms : Savonarole et Raphaël. Aussi Bartolomeo devina-t-il que le second allait compléter dans l'exécution ce que le premier avait complété dans la pensée; mais cette fois cependant ce serait plutôt échange, et si le frate recevait quelque chose de Raphaël, celui-ci allait emporter aussi quelque chose du frate.

De même qu'il avait été trouver Savonarole, Baccio alla trouver Raphaël, et l'amitié qui l'unit au peintre fut aussi forte que celle qui l'avait uni à l'apôtre.

On ne peut s'empêcher d'admirer l'influence de ces deux grands génies sur le talent de Bartolomeo, influence visible et palpable, qui n'ôte rien à l'originalité personnelle du peintre, mais qui cependant la complique; il s'est trouvé placé entre ces deux grands soleils, et, quoique resplendissant de lui-même, il s'est augmenté de leurs rayons.

Cependant, il faut l'avouer, les deux compositions de Bartolomeo qui suivirent immédiatement l'arrivée de Raphaël à Florence n'ont encore qu'imperceptiblement subi l'influence du peintre d'Urbin. Elles gardent encore toute cette originalité puissante et ce coloris admirable qui distinguent le frate. L'une des deux fut envoyée au roi de France, et l'autre, dans laquelle il entre une grande quantité de personnages et quelques anges qui s'élèvent en l'air en soutenant un pavillon, impressionna vivement Raphaël lui-même. Ici Bartolomeo est tout-à-fait grand. Les anges sont d'un dessin si vigoureux qu'ils semblent sortir de la toile, et à cette force de coloris se mêlent une suavité céleste, un sentiment religieux, une fierté divine sur les figures des personnages qui entourent la Vierge. Dans le même tableau se trouve le mariage du Christ enfant avec sainte Catherine religieuse. Malgré le ton obscur, rien n'est plus vrai. Ici, comme nous le disions, ce n'est pas encore l'influence de Raphaël, mais c'est toujours celle de Léonard de Vinci. Tout cela vit, pour ainsi dire, depuis les deux figures de saint George et de saint Barthélemy jusqu'aux deux enfans dont l'un joue du luth et l'autre de la lyre.

C'est probablement à la même époque qu'il exécuta la grande peinture à fresque, représentant le crucifiement avec les saintes femmes pleurant au pied de la croix, qu'on voit dans un corridor du couvent de Saint-Augustin de Sienne.

Vis-à-vis du *Mariage du Christ*, il peignit une *Vierge entourée de saintes*. A l'aide des tons affermis et habilement fondus de ce tableau, il obtint une telle harmonie dans les figures qu'elles semblent vivantes, dit Vasari.

En 1501, Raphaël le quitta, et ce n'est vraiment qu'à partir de ce moment que la peinture de Bartolomeo se ressentit du séjour du divin Sanzio à Florence. Dans les tableaux du frate qui suivront ce départ, il y aura plus de suavité dans les contours, un peu plus d'expression céleste dans le visage de ses Vierges; son style perdra ce côté de rudesse que lui donnait la fougue de son imagination, et prendra ces lignes mollement onduleuses qui caractérisent les peintres ombriens, mais il gardera toujours cette sévérité de sujets, ce relief des formes au moyen des clairs-obscurs, qui constituaient sa manière, et dont Raphaël prendra quelque chose.

L'élève devait une visite au maître, le fidèle devait un pèlerinage au dieu. Aussi Fra-Bartolomeo voulut-il voir les merveilles du puissant Michel-Ange et du doux Raphaël. Il partit donc pour Rome, où il fut accueilli par Marianno Fratti, frate del Piombo, qui demeurait à Monte-Cavallo, au couvent de Saint-Sylvestre. Il paya son hospitalité de deux tableaux représentant saint Pierre et saint Paul, mais il fut pour ainsi dire aveuglé sur lui-même par les chefs-d'œuvre qu'il voyait. Le fidèle tomba anéanti devant la puissance du dieu, et c'est avec la conscience de son infériorité qu'il revint à Florence.

A son retour, malgré la résolution qu'il avait prise d'abandonner son art, non plus par illusion, mais par défiance de lui-même, il eut à répondre à une accusation qu'il réfuta par un chef-d'œuvre. On l'accusait de ne pouvoir peindre le nu, et ici ce n'était plus un piége qu'on tendait à son art, mais bien à la chasteté de ses œuvres, et c'était dans le genre profane, qu'il avait toujours fui, qu'on voulait le faire tomber. Il répondit par un *saint Sébastien* entièrement nu, d'un coloris et d'un dessin si parfait, de formes si belles et si pures, que la critique se tut. Seulement Fra-Bartolomeo, qui n'était pas tombé dans des pensées profanes, y fit tomber les dévotes, et les confesseurs entendirent de telles confidences au sujet de cette peinture, qu'ils durent faire retirer le *saint Sébastien* de l'église où il était; il fut depuis envoyé au roi de France.

Mais la critique ne se tait pas facilement : c'est une hydre à plusieurs têtes comme celle de la fable, et il faut être un Hercule pour les trancher d'un coup. L'accusation reparut, mais sous une autre forme. Cette fois on reprochait aux œuvres du frate d'être mesquines, et on lui demandait quelque chose de grand. Il répondit par un *saint Marc* gigantesque et grandiose. L'hydre avait trouvé son Hercule, toutes les têtes tombèrent.

Les menuisiers qui faisaient les bordures des tableaux en couvraient toujours un huitième, ce qui détruisait les proportions et la symétrie de l'œuvre. Bartolomeo y remédia en faisant cintrer le panneau de son *saint Sébastien*, y figura une niche que l'on aurait pu croire réelle, et exécuta les ornemens qui devaient entourer son sujet; il fit de même pour le *saint Marc* et le *saint Vincent*. Celui-ci est représenté prêchant sur le jugement dernier. C'est bien la ferveur du saint, c'est bien l'exaltation du prédicateur, c'est bien la double expression de l'homme qui, pour ramener à la vertu, montre à la fois la récompense et le châtiment, cette double justice de Dieu. Malheureusement cette œuvre admirable pour laquelle le frate a employé des couleurs trop fraîches sur un enduit encore humide, s'est gercée bientôt et s'est tout-à-fait perdue depuis.

A son retour de Naples, un riche marchand florentin, Salvator Belli, sur la réputation du frate, lui commanda un Christ sauveur entouré des quatre évangélistes. C'était un sujet tout-à-fait dans le sentiment de Bartolomeo; aussi il s'y livra avec amour, et l'exécuta avec perfection. Dans le bas deux enfans, d'un coloris frais, d'une exécution fine, tiennent le globe du monde; c'est une des plus belles choses du frate, et l'encadrement de marbre est sculpté par Pietro Rosselli.

Ainsi Bartolomeo avait tout-à-fait repris sa vie d'artiste, il donnait à son art le côté pieux et saint qui le fit si grand, abandonnant aux frères le produit de ses tableaux et ne gardant strictement que ce qui lui était nécessaire pour acheter ses couleurs. Partout dans la vie de cet homme la pensée religieuse domine, et il travaille toujours, sous l'influence de la révélation de Savonarole, pour la gloire de Dieu et non pour la sienne. Cependant, malgré la force que donne l'art, il arriva un jour où la santé du frate s'altéra; des pensers qui, pour son ame pieuse, ne pouvaient être ni sombres ni funestes, s'emparèrent de lui et le portèrent à la contemplation de la mort. Il se retira dans l'un des monastères qui dépendaient de Saint-Marc, pour se préparer à attendre l'heure dernière. C'est sous ces impres-

sions qu'il peignit une madone entre un saint Luc et un saint Étienne ayant à ses pieds un petit ange qui joue du luth. Cette figure d'enfant, qui se reproduit souvent dans les compositions de Bartolomeo comme la pensée gracieuse à côté de la pensée sévère, opposant son sourire et son chant à la grave austérité des prophètes, est pleine de charme, et le caractère en est si céleste, qu'il ne paraît pouvoir être le résultat d'un procédé matériel. On comprend, en voyant ces tableaux, qu'ils sont nés d'une rêverie et d'une poésie intérieure, qui, plus calmes à cette époque qu'au temps de Savonarole, passent de l'ame au pinceau pleines d'une douceur angélique, et il semble évident, quand on voit ces peintures radieuses, que ce sont les personnages divins eux-mêmes qui venaient poser devant le frate. Mais toute sa force et toute sa grace, toute sa foi et tout son art, se sont résumés dans une grande composition qu'il exécuta à San-Romano. C'est encore une Vierge, Vierge miséricordieuse, sur un piédestal, et dont deux petits anges aux visages enfantins et célestes soutiennent le manteau, et à côté le Christ lançant la foudre sur les peuples. Ici tout est grand, la pensée et l'exécution : c'est l'œuvre d'un grand poète et d'un grand peintre; c'est toute la profondeur de la pensée et toutes les finesses de l'art. C'est dans ce tableau qu'on voit que Bartolomeo possédait au plus haut degré l'art de la dégradation des ombres et cette magie qui donne un grand relief aux parties obscures : c'est parfait comme dessin et comme coloris.

Un autre tableau, représentant le Père éternel au milieu d'un groupe d'anges, et dans la partie inférieure sainte Catherine de Sienne et sainte Catherine d'Alexandrie ravies en extase, se trouve aussi à San-Romano. C'est surtout dans cette composition que l'influence de Raphaël se remarque, et à un tel point qu'on crut ne reconnaître que le coloris de Bartolomeo appliqué aux contours gracieux des deux saintes. Il existe de ce tableau un dessin à la plume qu'on avait d'abord attribué à Léonard de Vinci, et dont on a reconnu le véritable auteur en le comparant avec le tableau de l'église de San-Romano.

Fra-Bartolomeo revint à Florence, et cette poésie dont son ame était pleine ne sembla plus avoir assez de la peinture pour se répandre. Il se remit à cultiver la musique et devint peintre et musicien en même temps; il chantait en travaillant. C'était en vérité une de ces organisations heureuses, une de ces natures privilégiées, un de ces génies prédestinés à qui Dieu devait accorder tout le talent des

plus grands hommes, la piété des plus pieux, la réputation des plus célèbres; et, pour qu'il atteignît à ce résultat, il lui avait envoyé Savonarole et Raphaël, les deux complémens de son génie.

En face des prisons, à Prato, il fit une *Assomption* et plusieurs Vierges pour les Médicis, dont le grand art du reste avait été de ne tenir aucun compte de l'esprit de parti chez les artistes, et de ne voir en eux que l'illustration qu'ils pouvaient donner à leur règne. Ainsi Bartolomeo, l'ami enthousiaste du prophète Savonarole, du confesseur implacable de Laurent de Médicis, n'était pour eux que Bartolomeo, l'artiste dont ils achetaient les tableaux comme des chefs-d'œuvre, et dont ils oubliaient les opinions premières.

Le frate avait l'habitude de préparer ses tableaux à l'huile et en grisaille, et il les ombrait aussi à l'encre ou avec le bitume; c'est ce qu'on a pu voir dans les peintures que sa mort laissa inachevées.

Jusqu'à Fra-Bartolomeo, on reprochait souvent aux peintres la forme de leurs plis qui manquaient de souplesse et de naturel. Ce fut le frate qui le premier fit faire un mannequin en bois de grandeur d'homme, dont les jointures se reployaient à volonté et qu'il recouvrait de l'étoffe qu'il voulait peindre; cette invention, qui paraît si simple maintenant, lui est due, et personne avant lui, même les plus grands maîtres, n'avait pu saisir des draperies aussi vraies et aussi naturelles.

Fra-Bartolomeo continuait donc dans ses œuvres son acte de contrition pour ainsi dire jusqu'à la mort; il n'a pas failli un seul instant à la promesse qu'il avait faite, et sous son infatigable pinceau se succèdent les chefs-d'œuvre de sainteté dans l'abbaye des moines noirs. La dernière création de ce pinceau, la dernière pensée de ce peintre, fut le tableau qu'il exécuta en grisaille pour le gonfalonier Pietro Soderini. Tous les protecteurs de la ville et les saints dont les jours de fête correspondent à ceux des victoires remportées par Florence sont représentés dans cette composition, et Fra-Bartolomeo s'y est peint lui-même.

Une paralysie, provenant de son habitude de travailler au bas d'une fenêtre ouverte, lui ôta tout-à-fait l'usage de ses membres, et malgré les eaux de San-Felippo qu'on lui avait ordonnées, et où il resta long-temps, il ne put se remettre complètement de cette attaque; enfin, il mourut d'une indigestion de figues. Il fut enterré à San-Marco, le 8 octobre 1517.

Bartolomeo avait vécu quarante-huit ans, et pendant ce temps il avait vu passer les noms les plus rayonnans de l'art : le grand Léonard

de Vinci, le gracieux Raphaël, le puissant Michel-Ange; de ces trois grands génies il avait pris quelque chose qu'il avait ajouté à son génie naturel et original, et tout en retrouvant dans ses œuvres le reflet de ces trois coloris, on voit que ce n'est pas un emprunt, mais une conquête.

Puis à tout cela s'étaient mêlés, comme nous l'avons dit, l'inspiration religieuse et le génie vraiment divin, soufflé par Savonarole; et, répétons-le encore, le côté caractéristique de ce peintre, c'est cette éternelle et grande naïveté dont brillent toutes ses œuvres. Quand Léonard et Michel-Ange ont à lutter l'un contre l'autre, ils ne se fient plus à un sujet religieux pour se vaincre : ce sont des passions chaudes encore des évènemens récens qu'ils remuent, et ils produisent, Léonard son tableau des *vétérans se faisant couper les poings pour rapporter à Florence les drapeaux des Visconti*, et Buonarotti, *la Jeunesse florentine allant à la guerre pisane*. Ces deux compositions sont bien les œuvres de deux pinceaux géans, mais elles n'ont rien de plus vaste et de plus grandiose que cette imposante et calme figure de *l'évangéliste saint Marc;* c'est qu'il faut le dire, la véritable poésie ne se trouve pas dans l'expression de nos passions humaines, mais bien dans le reflet de la grandeur et de la majesté divines, et, peintre ou poète, plus la pensée se rapproche du Créateur, plus elle entrevoit la véritable poésie.

Dans la vie des hommes que la gloire expose nus et tels qu'ils sont aux yeux de la postérité, il y a toujours un côté sur lequel la critique peut mordre, une fêlure, pour ainsi dire, par où l'on peut anatomiser l'homme et le génie; chez le frate, c'est impossible. L'uniformité est trop grande, le talent est trop vrai, la naïveté est trop naturelle, et si l'on avait quelque chose à lui reprocher, ce serait sa mort un peu vulgaire; mais la postérité serait bien exigeante si elle voulait forcer les artistes à mourir avec art.

ALEXANDRE DUMAS.

BULLETIN.

C'est, à ce qu'il paraît, à la presque unanimité que le conseil d'état a déclaré l'abus au sujet de la lettre que M. l'évêque de Châlons avait adressée à un journal. Cette lettre était une sorte de déclaration dans laquelle le prélat se livrait à des allégations injurieuses contre l'Université, et menaçait du refus éventuel des sacremens les enfans élevés dans les établissemens de l'état. En déférant la lettre de M. de Châlons à l'appréciation du conseil d'état, le gouvernement n'y avait relevé que le grief d'allégations injurieuses à l'Université; le conseil d'état en a ajouté un autre, c'est le trouble arbitraire de la conscience des enfans et des familles. On assure que, dans cette circonstance, M. le garde-des-sceaux, qui présidait le conseil, a donné, dans les termes les plus positifs, son acquiescement à cette extension, qui est fort grave.

En effet, il ne s'agit pas seulement d'injures déversées sur le corps enseignant : la conduite de M. de Châlons a été reconnue abusive par un autre motif. En faisant la menace d'un refus éventuel des sacremens, le prélat a troublé arbitrairement la conscience des enfans et de leurs familles; c'est ce que déclare le pouvoir royal par une ordonnance solennellement délibérée en conseil d'état. Que des brouillons affectent de considérer cette déclaration comme vaine, parce qu'aucune sanction pénale ne s'y trouve attachée, ce n'est pas là l'avis des esprits sérieux que compte l'église. Pour eux, c'est chose grave que de voir le pouvoir temporel condamner la conduite spirituelle d'un prélat. Il a été bien entendu que c'est agissant en qualité d'évêque que M. de Châlons a lancé ses injures et ses menaces, et voilà pourquoi on lui a fait l'application de l'art. 6 de la loi du 18 germinal an x.

Cette loi organique est, avec le concordat de l'an IX, la charte de l'église dans ses rapports avec l'état. En rétablissant la religion catholique au commencement du siècle, le gouvernement civil, d'accord avec le saint-siége, a posé les bases de l'organisation de l'église, il a fait reconnaître son droit

d'intervention dans les matières ecclésiastiques, enfin il a créé une juridiction spéciale pour connaître des délits particuliers dont les membres du clergé peuvent se rendre coupables en raison de leur caractère. Que l'église ne s'en plaigne pas, car cette juridiction est instituée aussi bien pour la protéger que pour la contenir. Sans cette juridiction, il serait loisible à chacun de traduire les ecclésiastiques devant les tribunaux ordinaires pour les abus qu'ils pourraient commettre. La prévoyance de la législation a évité ce scandale : c'est au pouvoir royal lui-même, jugeant administrativement, qu'il faut s'adresser pour obtenir justice des abus commis par les ecclésiastiques. Ainsi l'état protége l'église jusque dans la répression de ses fautes.

La déclaration d'abus est une censure toute morale. Nous honorons trop nos prêtres et nos évêques pour leur prêter les sentimens de ce cocher qui, blâmé par la cour, s'en souciait fort peu, parce que, disait-il, cela ne l'empêcherait pas de conduire ses chevaux. Ce serait un symptôme fâcheux, si l'église recevait avec une sorte de mépris les hautes réprimandes de l'autorité royale. Dans l'ancienne Rome, les jugemens de l'opinion, proclamés par les censeurs, exercèrent une grande puissance morale, tant que les vertus publiques furent florissantes. Faut-il donc une sanction pénale pour que le sacerdoce soit sensible à la censure que l'état laisse tomber sur ses actes? Ce serait là un bien grossier matérialisme chez des hommes voués à une mission toute spirituelle, et nous persistons à croire qu'on calomnie l'église en lui attribuant de pareilles pensées.

On dirait que M. le cardinal de Bonald s'est effrayé lui-même du retentissement qu'avait eu son épître, où il menaçait M. le ministre de l'instruction publique du retrait des aumôniers dans toute l'étendue de son diocèse. Il vient d'adresser une seconde lettre, toujours à un journal, pour corriger la première. « Ce n'est qu'à la dernière extrémité, dit aujourd'hui M. de Bonald, et pour remplir une obligation de conscience, que je retirerais à l'aumônier d'un collége les pouvoirs qui lui auraient été accordés. Cette mesure ne s'étendrait pas à tous les colléges de mon diocèse; ce serait une injustice. Elle ne concernerait que l'établissement où les enfans catholiques seraient exposés à perdre la foi par les leçons anti-catholiques d'un professeur. Cette mesure ne frapperait pas le collége comme la foudre. » M. le cardinal proteste qu'il ne prendrait le parti annoncé dans sa première lettre qu'après avoir fait à l'autorité des représentations respectueuses. Nous pouvons respirer : M. le cardinal ne nous lancera pas la foudre, et il ne nous crie plus : *Quos ego!...* Il est regrettable toutefois que le langage de M. l'archevêque de Bonald, dans sa première lettre, ait été assez extraordinaire et assez vif pour être l'objet des interprétations et des alarmes les plus fâcheuses. C'est ce langage qui a porté à son comble l'exaltation de M. l'évêque de Châlons, du reste prélat fort charitable, à ce qu'on assure, et qui probablement, sans la première lettre de M. le cardinal, n'eût pas mérité la haute censure de l'autorité royale.

Nous prions nos évêques d'y songer. Ils ne sauraient se servir de la presse

comme de simples citoyens. MM. de Lyon et de Châlons peuvent-ils prétendre qu'ils ont écrit dans les journaux uniquement comme des particuliers? Leur qualité d'évêques ne les suit-elle pas dans leurs excursions sur le terrain de la publicité? Ce n'est pas apparemment comme simples particuliers que MM. de Bonald et de Prilly nous ont menacés du retrait des aumôniers et du refus des sacremens. Que les évêques veuillent bien considérer qu'on ne peut à la fois jouir du privilége et du droit commun. L'épiscopat est une dignité qu'environnent les plus grands honneurs, et qui confère des droits importans. Dans le sujet qui nous occupe, nous pouvons citer spécialement le droit qu'ont les évêques de visiter les colléges royaux et communaux, et d'y exercer une surveillance spirituelle. Leurs paroles et leurs écrits ont donc un tout autre poids que les discours et les publications de simples particuliers. Est-ce aux journaux que les évêques doivent compte de ce qu'ils ont pu voir et observer dans leur tournée pastorale? Voici un nouveau prélat, l'évêque de Perpignan, dont il faut ajouter le nom aux membres de l'épiscopat qui font, sous forme de lettres, des articles de journaux. M. de Saulnac-Belcastel nous apprend qu'il a bien voulu accorder un aumônier au collége royal de Perpignan; voilà le prétexte, car le but de la lettre est de reproduire les opinions et les sentimens de MM. de Bonald et de Prilly. Quand s'arrêtera cette apparition successive des évêques dans les colonnes des journaux? Quand l'épiscopat comprendra-t-il qu'il se compromet par cette publicité ardente et tracassière? La presse, la manière de s'en servir, tout ce qu'elle comporte d'entraînement et parfois de licence, tout cela est nouveau pour l'épiscopat et devrait lui rester toujours étranger. Le sacerdoce n'a pas besoin du journalisme pour jouir dans toute son étendue de la liberté chrétienne.

Les matières de presse sont chose si délicate et si difficile, que ceux même qui sembleraient devoir les mieux connaître s'y trompent parfois. Voyez le dernier procès qui vient d'être intenté à un journal légitimiste. A coup sûr, le parquet de la cour royale de Paris croyait bien sincèrement être fondé en droit et en raison dans ses poursuites. Cependant le jury a acquitté le journal incriminé. Faut-il voir dans ce verdict l'approbation de certaines doctrines? Nullement, mais de jour en jour nos mœurs politiques deviennent plus tolérantes. La liberté des opinions devient de plus en plus un des caractères, un des besoins de notre civilisation. Le jury semble n'y vouloir poser de limites que là où commenceraient des provocations coupables. Les dispositions de l'opinion doivent être pour la magistrature un objet constant d'étude. Sans une connaissance approfondie de l'esprit public, on risque de faire naufrage à de nombreux écueils. La société, tranquille et pour ainsi dire sûre d'elle-même, n'a plus de rigueurs pour des illusions, des utopies ou des regrets, et il est d'une bonne politique de ne pas lui demander des répressions qu'elle trouve inutiles.

Le voyage du duc de Bordeaux en Angleterre produit-il la sensation qu'espéraient ses amis? On n'a jamais pu mettre en doute que les plus grands

seigneurs de la Grande-Bretagne ne négligeraient rien pour exercer une magnifique hospitalité envers un jeune prince qui est le dernier représentant d'une des plus anciennes maisons de l'Europe. C'était une affaire de bon goût et de courtoisie. Mais si quelques personnes ont cru que l'hospitalité aristocratique de la Grande-Bretagne pouvait avoir une portée politique, elles ont bien méconnu l'Angleterre et son bon sens, elles ont bien oublié l'histoire d'un pays qui a fait, à la fin du XVII[e] siècle, ce que nous avons fait nous-mêmes en 1830.

Nous concevons que M. le duc de Bordeaux ait voulu revoir l'Angleterre, où il avait abordé pour la première fois étant encore enfant, qu'il ait voulu en contempler les institutions, le mouvement industriel et commercial, pour compléter les études de sa jeunesse; mais nous ne comprendrions pas que l'Angleterre ait été choisie par les amis du prétendant comme un point d'appui favorable à des entreprises sur la France. « La maison de Brunswick, dit à ce sujet un journal tory, n'a pas un meilleur titre à la couronne du royaume uni que le roi Louis-Philippe à la couronne de France. Les dynasties régnantes des deux peuples sont basées sur des révolutions, et il ne conviendrait pas à l'Angleterre, qui jouit des bienfaits de la révolution de 1688, de critiquer la révolution de 1830. » Voilà les principes non seulement des whigs, mais des tories; on aura beau visiter tous les châteaux de l'Écosse, on n'y trouvera plus de jacobites. Le temps seul, nous le savons, a la puissance de dissiper les illusions et les aveuglemens. Laissons donc son action s'exercer, et songeons qu'il ne suffit pas de treize ans pour éteindre les regrets et les espérances.

Il semblerait aujourd'hui que le ministère anglais n'a défendu le *meeting* de Clontarf et annoncé des poursuites contre O'Connell que pour ménager à celui-ci une autre attitude, et au mouvement qu'il comprime une forme nouvelle. Depuis que le lord-lieutenant a fait sa proclamation, depuis qu'O'Connell a donné une poignée de main au juge qui instruit son procès, la cause du rappel n'a pas rétrogradé; seulement son allure est plus calme, et il y entre plus de tactique. O'Connell vient de rédiger, au nom de l'association du rappel, une adresse au peuple de l'Irlande, dans le but surtout de faire tomber toutes les appréhensions qu'auraient pu concevoir les protestans. Le grand agitateur s'attache à démontrer dans son adresse que rien n'est moins fondé que la crainte de l'ascendant catholique. En effet, dans l'hypothèse d'un parlement irlandais, les communes ne pourraient adopter aucune mesure hostile aux protestans, à moins que tous les principes ne fussent foulés aux pieds. Et dans la chambre des lords, où il y aurait vingt protestans sur un catholique, comment une mesure anti-protestante pourrait-elle passer? Cela est absurde à supposer. Le démembrement de l'empire n'est pas plus à craindre, suivant O'Connell, que l'ascendant catholique. Un grand exemple est sous les yeux de tous, celui du Canada, qui a resserré ses liens avec l'Angleterre depuis qu'il a un parlement spécial, des états particuliers. L'association a aussi discuté une adresse à la reine qui doit être signée dans chaque

paroisse de l'Irlande, afin d'éviter les *meetings* trop nombreux. Dans cette pièce, dont le ton est plein de modération, les pétitionnaires protestent de leur inaltérable dévouement à la couronne de Victoria.

La cause du rappel, ou plutôt de la réforme en Irlande, fait aussi son chemin par des alliances politiques. Les partisans du suffrage universel en Angleterre ont offert leur concours aux *repealers* à certaines conditions. Dans sa lettre à l'association, M. Sturge, qui est leur chef et leur organe, a exprimé la pensée que, s'il s'agit seulement de donner à l'Irlande le contrôle de ses propres affaires et de laisser à la législature impériale la solution des questions d'un intérêt général, cela est si juste en principe, qu'incontestablement le peuple anglais y donnerait son adhésion si la question lui était soumise d'une façon précise. M. Sturge a exprimé son admiration pour la manière paisible et constitutionnelle dont le peuple irlandais cherchait à obtenir justice.

On peut juger avec quel empressement O'Connell a répondu à une pareille ouverture. Il a donné les plus grands éloges à la lettre et aux idées de M. Sturge; il a maudit plus hautement que jamais la force, la violence et le despotisme militaires. Il s'est aussi engagé à résoudre d'une manière satisfaisante toutes les questions du rappel. « Quand les Américains, a dit O'Connell, se soulevèrent contre la tyrannie anglaise, ils offrirent de contrôler eux-mêmes leurs contributions, ils demandèrent à voter l'impôt qu'ils devaient payer. Les Irlandais ne veulent rien enlever à la souveraineté de l'Angleterre, ils ne prétendent toucher à aucune des prérogatives de la couronne; ainsi ils n'auraient jamais la pensée d'intervenir dans les questions de paix et de guerre. »

Enfin les chartistes eux-mêmes ont témoigné le désir d'imiter les partisans du suffrage universel, et de faire alliance avec les *repealers*. Cela sera plus difficile. Il n'y a pas long-temps encore, O'Connell ne parlait qu'avec dédain de cette offre d'alliance. « Je ne ferai, a-t-il dit, d'alliance avec les chartistes que lorsqu'ils auront désavoué l'intolérance qui les caractérise, et renoncé à l'emploi de la force brutale. » Cependant, autour d'O'Connell, quelques personnes ont pensé que les propositions des chartistes ne devraient pas être rejetées sans examen, et l'on a vaguement parlé d'un projet d'entrevue publique à Dublin entre O'Connell et Fergus O'Connor. C'est ainsi qu'aux immenses *meetings* de l'été, dont le nombre s'est élevé jusqu'à trente-sept, a succédé non pas l'inertie, non pas le découragement, mais une action plus calme, plus régulière, plus politique, et qui doit être prise en considération plus encore peut-être que les symptômes d'effervescence populaire. Il y a d'ailleurs une triste solidarité entre les maux de l'Irlande et la détresse des classes inférieures en Angleterre, et il n'est pas étonnant que toutes les fractions du radicalisme britannique témoignent aux Irlandais une sincère sympathie.

En Espagne, la majorité de la reine sera probablement sous peu de jours déclarée par les cortès. Jusqu'à présent le ministère espagnol a eu la bonne fortune de n'être attaqué que par des adversaires peu sérieux. Il y a quinze jours, c'était M. Campuzano, qui, dans le sénat, regrettait qu'une junte

centrale n'eût pas été mise au lieu et place des cortès; maintenant c'est M. Bernarben, qui, dans la chambre des députés, déclare ne pas connaître d'autre moyen de sortir de la situation actuelle que de nommer une autre régence conformément à la loi. C'est par un immense éclat de rire que la chambre a fait justice de la politique de M. Bernarben. M. Lopez n'a pas laissé échapper cette occasion d'insister sur la manière dont son administration avait compris et rempli ses devoirs. Après avoir justifié les actes les plus importans de son ministère, M. Lopez s'est montré tout prêt à quitter le pouvoir, et à retourner, pour soutenir ses enfans, à l'exercice de sa profession d'avocat. M. Bernarben a rendu à M. Lopez un service du même genre que M. Campuzano.

Quelques jours après cette séance, la nomination du bureau de la chambre des députés a fait éclater de fâcheux symptômes de scission entre le parti progressiste et le parti parlementaire, ces deux fractions destinées à former la majorité constitutionnelle. La rivalité entre M. Cortina et M. Olozaga paraît avoir été le principal motif de ces divisions naissantes. On avait tenté, dans une assemblée préparatoire, de maintenir l'union des deux partis; on avait proposé aux amis de M. Cortina de ne nommer ni M. Cortina, ni M. Olozaga, mais de porter d'un commun accord les suffrages sur M. Cantero. M. Cortina et son parti n'ont pas accepté cette transaction. Enfin, quand la chambre en est venue aux votes, M. Olozaga a été nommé président par 66 voix, pendant que M. Cortina obtenait 49 suffrages.

Si cette division devait se reproduire, il n'y aurait pas de majorité possible. Dans l'assemblée préparatoire qui a précédé la nomination à la présidence, M. Olozaga a proclamé hautement la nécessité de gouverner avec les deux partis. Ami et partisan sincère de l'union, il entend, s'il est appelé à former un ministère, prendre une partie de ses collègues parmi les progressistes. « M. Cortina, a dit M. Olozaga, veut-il être président du conseil? J'appuierai sa candidature, à la condition qu'il gouvernera avec le concours des deux partis; c'est l'unique moyen d'aller en avant. »

Il y a dans ce langage de la loyauté et de la franchise. M. Cortina s'est montré bien moins explicite dans ses déclarations. Il a dit ne pas vouloir de nouvelles révolutions, mais ne pouvoir accepter la situation actuelle. Alors quelle est sa pensée? quel est son but? C'est avec ces ambiguités de langage et de position qu'on entrave tout et qu'on arrive, nous en avons eu sous les yeux trop d'exemples depuis treize ans, à n'être ni gouvernemental, ni révolutionnaire.

M. Cortina espère peut-être qu'en se séparant du parti parlementaire il forcera le pouvoir à venir à lui. C'est une querelle de prédominance entre les parlementaires et les progressistes. On voit par le discours qu'a prononcé M. Olozaga en prenant possession du fauteuil, qu'il n'a pas perdu l'espoir de voir les deux partis marcher d'accord. Il a fait remarquer qu'il ne pouvait y avoir le moindre dissentiment politique entre les élus et ceux dont les noms avaient figuré dans le scrutin, puisque les relations amicales qui existent

entre eux sont connues de tout le monde. Au moment d'arriver au pouvoir, car il est fort probable que M. Olozaga passera du fauteuil à la présidence du conseil, le chef du parti parlementaire persévère à proclamer son union avec les progressistes : ce sera à ceux-ci à prendre encore une fois l'initiative de la rupture.

Les passions politiques sont bien vives à Madrid, puisqu'elles ne reculent pas devant l'assassinat. En se rendant au théâtre, le général Narvaez a été assailli par sept coups de feu, dont les trois derniers ont tué son aide-de-camp et blessé une autre personne. Nous voilà revenus à toutes les fureurs de la guerre civile. Pourquoi faut-il que nous soyons toujours déçus et découragés dans les vœux que nous formons pour la stabilité de l'Espagne? Notre nouvel ambassadeur, M. le comte Bresson, se prépare à se rendre à Madrid, où l'on espère que sa présence pourra n'être pas inutile à l'affermissement du pouvoir d'Isabelle II.

Une promotion diplomatique qui n'est pas sans importance est la nomination de M. Lefebvre-Debecourt comme consul-général à Canton. M. Lefebvre-Debecourt, qui a rempli avec distinction les fonctions consulaires dans la République Argentine, est en ce moment en route pour se rendre au poste de Manille, qui lui avait été assigné. Le ministre vient de lui envoyer l'ordre de se rendre directement à Canton, où il installera un consulat-général, et recevra l'ambassade extraordinaire qui est sur le point de partir pour la Chine. MM. de Ratti-Menton et de Jancigny, entre lesquels ont éclaté à Macao de si déplorables divisions, sont rappelés tous les deux. Ces mesures sont sages, et l'avancement de M. Lefebvre-Debecourt tout-à-fait mérité. Il faut faire des vœux maintenant pour que notre envoyé extraordinaire en Chine, M. Lagrenée, se trouve à la hauteur de sa mission. Une grande responsabilité pèse sur lui. Représenter pour la première fois la France vis-à-vis le gouvernement chinois et en face de l'Angleterre est une œuvre fort difficile.

La polémique que continue M. de Lamartine, dans le *Bien public*, ne produit plus la même sensation que dans le principe. C'est l'inconvénient de généralités succédant à des généralités de fatiguer l'esprit par une monotonie stérile. Avec quelque talent que les variations soient jouées, on reconnaît le même thème, et l'on ne saurait y prendre un intérêt égal. Cependant M. de Lamartine s'est piqué d'honneur, et il a voulu présenter un programme politique. Selon lui, l'opposition doit demander la révision des lois de septembre, la révision de la loi qui confère des attributions judiciaires à la pairie, la révision de la loi de régence, la révision de la loi des fortifications, la révision du concordat, la révision de la loi électorale; l'opposition demandera encore une loi sur l'association qui change la loi existante, enfin l'organisation complète et politique de la démocratie. Cela ne rappelle-t-il pas les exigences de M. de Pradt sous la restauration, qui, député un instant, demandait la révision de dix-sept à dix-neuf articles de la charte?

L'opposition ne pourrait adopter ce programme qu'en nous faisant assister à une nouvelle création du monde. A ce compte, il faudrait tout jeter bas pour improviser un ordre politique nouveau.

M. de Lamartine ne se dissimule pas que l'opposition est loin du moment où elle pourra réaliser toutes ces idées. Il se pose à lui-même cette question : Pourquoi l'opposition ne se rallie-t-elle pas dès aujourd'hui, et ne sauve-t-elle pas le gouvernement en saisissant le pouvoir? C'est, répond M. de Lamartine, c'est que l'heure n'est pas venue. L'opposition ne saurait prendre un grand parti avant une *crise*. Nous nous étions fait, nous l'avouons, une tout autre idée des devoirs de l'opposition. Nous pensions, et nous pensons encore, que le principal avantage des gouvernemens constitutionnels est de prévenir les *crises*, et que cet avantage est dû aux persévérans efforts de l'opposition, qui ont pour objet de préserver également le pays d'une inertie apathique ou d'une périlleuse exaltation. Laisser la *crise* arriver, c'est abandonner l'avenir de son pays au hasard des révolutions; la prévenir ou la diriger, c'est montrer qu'on a vraiment une pensée, une volonté politique.

Grace aux jésuites, la biographie d'Étienne Pasquier, tracée par M. Dupin, a paru sujet opportun et chose piquante. Les bons pères nous feront repasser toute notre histoire de France depuis trois cents ans. Avocat au parlement, Etienne Pasquier plaida pour l'Université contre les jésuites. Quelle bonne fortune pour le procureur-général à la cour de cassation! Qu'on juge s'il s'est fait faute de citations tournées en épigrammes, d'allusions malignes. Après l'éloge d'Etienne Pasquier, est venue une mention honorable pour M. Gilbert de Voisins, conseiller à la cour de cassation, qui, en 1823, publia un volume intitulé : *Procédure contre l'Institut et les Constitutions des Jésuites*. M. Gilbert de Voisins avait trouvé toutes ces pièces dans les archives de sa famille. Son bisaïeul, parlementaire zelé, les avait recueillies. Ainsi nous avons à recommencer aujourd'hui les résistances de l'ancien régime et de la restauration contre une société qui, suivant l'expression du jurisconsulte Dumoulin, traîne toujours à sa suite d'irréparables dangers.

THÉATRE-FRANÇAIS. — ÈVE, par M. Léon Gozlan.

Une remarque bien triste à faire pour le penseur qui regarde à la fois le spectacle d'une scène de théâtre et celui de la salle, c'est l'étrange emploi que fait le public de cette prétendue sagacité devant laquelle nous sommes toujours forcés de nous incliner, parce que les arrêts de cette sagacité émanent d'un pouvoir despotique qui commande l'obéissance sous peine de mort.

Ou le public connaît l'homme qui se présente à lui, ou il se prépare seulement à le connaître. Dans les deux cas il écoute avec une attention dont les résultats vont être terribles : l'auteur, s'il est inconnu, est tout de suite jugé par les spectateurs, qui alors savent employer merveilleusement cette sagacité dont nous parlions tout à l'heure. S'ils flairent dès les premières scènes un esprit de haut goût, de noble race, au rebours de toute logique, de toute humanité, ils s'éprennent pour cet homme d'une haine violente qui se trahit par la plus offensive partialité. En effet, voyant qu'ils ont affaire à une pensée active qui va remuer, bouleverser la leur, étonnés des mouvemens qu'ils sen-

tent en eux, éperdus à chaque pas que leur fait faire l'écrivain nouveau, voilà qu'ils se croient égarés parce qu'ils foulent des routes sans traces, et, bien qu'ils soient assurés que toutes ces routes ont leur terme, ils se refusent à marcher, dans la crainte d'une fatigue imaginaire; et souvent ces intelligences débiles et méfiantes se cramponnent si bien, comme les enfans volontaires à la main qui les guidait, que le grand marcheur, dont le pas était sûr, s'arrête et tombe en chemin avec ces entraves vivantes.

Le public demande sans cesse du nouveau, et il a horreur du nouveau. Tout progrès est lent devant les résistances qu'il apporte. On n'est homme de talent pour lui que si l'on sort des routines, et il ne peut se décider à quitter les routines. S'il consent à accepter la chose, il refuse le mot; s'il vient d'applaudir la cause, il siffle aussitôt l'effet. L'écrivain habile est celui qui, pour promener son auditeur dans les champs nouveaux de sa fantaisie, lui fait enfourcher l'un de ces chevaux paisibles sur lesquels tout auditoire voyage avec complaisance. Tranquille sur sa monture, le voyageur regarde le paysage; les bruits qu'on éveillera autour de lui ne feront pas cabrer le dada favori, qui arrive toujours. On a donc usé du commun pour faire passer le neuf, on altère la monnaie pour lui donner cours, on se fait petit pour être appelé grand.

C'est à de pareilles extrémités que la clameur publique, si fâcheusement appelée voix de Dieu, réduit la plupart de nos poètes les plus riches et les plus brillans. Faire de l'art relatif, jamais de l'art absolu, ramener tout à des questions de personnalités, d'intérêts contemporains, voilà ce qu'après de longues réflexions et de douloureuses tentatives, les esprits hardis sont tentés de s'imposer en dépit de l'instinct et de la conviction. Quelques-uns, sûrs de la postérité, sacrifient au présent de lointaines espérances; applaudis, enrichis, ils se consolent. D'autres engagent, soutiennent et perpétuent la lutte, heureux à chaque défaite d'avoir planté, comme un noble drapeau, soit une idée, soit un mot, dans le sol que l'ennemi leur conteste. Ceux-là, disons-le, prouvons-le par de rares, mais par d'éclatans exemples, sont plus forts à mesure qu'ils sont plus blessés, et la foule, qui croit les avoir cent fois vaincus, s'étonne un jour de les voir vainqueurs, et rampe servilement sous un joug qu'elle repoussait entier, mais qu'elle a subi pièce à pièce. Ces courageux athlètes voient de leur vivant commencer pour leurs œuvres la postérité, récompense éternelle.

Que faut-il pour vaincre ainsi? Trois choses dont la réunion est rare sans doute : du talent, de l'entêtement, et la certitude de la non infaillibilité des juges. Si l'on voulait étudier le livre des jugemens rendus par le public, on y trouverait tant d'ignorance, tant de contradictions, en un mot tant de preuves d'incompétence, que l'on se préoccuperait fort peu de l'arrêt, et qu'on attendrait l'appel. Cette compensation n'a jamais manqué à l'écrivain consciencieux et fort. Nuls retours ne sont plus décisifs et plus prompts que les réactions des masses, et ces réactions, on les obtient quand on veut, par adresse ou par contrainte : Rossini a imposé sa musique aux parterres français, Victor Hugo a fait écouter sa poésie. Ni l'un ni l'autre n'a fait de con-

cessions. Je me trompe; Victor Hugo assura le succès d'*Hernani* en faisant dire à don Carlos : *Est-il minuit?* au lieu de *quelle heure est-il?* phrase que le public trouvait tellement énorme, en ce temps-là, qu'il refusait d'écouter le reste de la pièce.

Règle générale, on trouvera toujours les assemblées unanimes sur les questions de bon sens moral; mais l'étrange, le nouveau soulèvera toujours une immense réprobation. Entre oui et non, dans ces sortes de verdicts, ne devrait-il pas y avoir le silence, c'est-à-dire l'étonnement, transition honorable qui laisse le temps à la réflexion de luire comme un jour pur sur le jugement qu'il faut porter? N'imiterons-nous pas, nous qui prétendons être un parterre éclairé, cette longanimité des spectateurs allemands, calmes sur leurs siéges, tout yeux, tout oreilles, analystes patiens, lents, respectueux d'abord, puis juges réellement éclairés parce qu'ils ont attendu la lumière? Notre premier cri, quand nous ne comprenons pas, c'est une huée. Aurions-nous donc la prétention d'embrasser d'un seul coup ce faisceau énorme d'idées que les grands esprits savent lier avec tant d'art? Notre inintelligence n'est-elle pas parfois l'ignorance? sommes-nous humiliés parce que nous nous voyons instruire?

Toutes ces réflexions surgissent nécessairement en présence de l'*Ève* de M. Léon Gozlan; car cet écrivain n'est pas de ceux qui se rendent sans combattre, ni qui combattent sans gloire. Jamais pièce de théâtre n'a mieux mérité cette analyse consciencieuse et circonspecte dont nous faisions l'éloge tout à l'heure. Jamais représentation n'a mieux prouvé l'influence inconcevable d'un mot sur un auditoire a qui l'on offre des choses.

On connaît sans doute la donnée de l'ouvrage. Il se divise en trois parts bien distinctes, ou, si l'on veut, c'est une ame, un corps et un vêtement: le style, la pensée, le but. Ce n'est pas peu de chose. Ève représente l'esprit divin subjugué par la matière. Acton de Kermare, c'est l'esprit terrestre ramené à Dieu. On trouverait là tout un poème, car les péripéties sont nombreuses et les développemens infinis. Ève la quakeresse, en cherchant, en aspirant le bien avec ardeur, rencontre et aime le mal; devant tous ces prestiges dont l'enfer est prodigue, cette ame éblouie ne saurait long-temps résister, quand soudain, par un prodige divin, l'idole qu'allait encenser Ève fléchit sur ses pieds d'argile; Dieu n'a pas permis qu'on tentât sa justice et qu'on doutât de sa puissance.

Voilà pour ceux qui nient le dogme religieux dans *Ève*. Voyons s'il n'y aurait pas quelque importante étude historique et sociale.

La France touche comme un astre à son déclin; elle s'enveloppe de nuées sombres qui annoncent un orage pour la nuit. Cependant, à l'antipode, des Français oubliés dans une fausse patrie, à peine éclairés par quelques reflets bizarres et inégaux du jour qui commence pour eux, exagèrent tous les mouvemens des ombres qu'ils voient se mouvoir là-bas, et de géans qu'ils veulent être deviennent monstres. En France, il y a des serfs; au Canada, des esclaves; on pressure ici, on étouffe là-bas. Aussi, qu'arrive-t-il? En France, le serf murmure; au Canada, l'esclave se révolte. La France corrompue envoie le chevalier de Rosemberg en Amérique pour voler une courtisane et tuer un

homme. L'Amérique envoie Franklin en France pour étudier des philosophes et chercher des généraux. La métropole et la colonie, la mère et la fille, mises face à face, sont étonnées de se voir aussi décrépites, aussi corrompues l'une que l'autre; mais comme un esclave est plus pressé qu'un serf, comme un tyran est plus lourd qu'un maître, la révolution française éclate au Canada quinze ans avant d'éclater en France, et c'est le tyran qui la fait, c'est lui qui sait reconquérir le pouvoir après s'être fait homme pour en redevenir digne. Le jour est déjà grand ici, mais il fait nuit sombre là-bas.

Passons au drame maintenant. C'est la spéculation des plus modestes esprits. L'auteur a su combiner ingénieusement l'élément comique avec l'intérêt passionné. M. de Rosemberg, qui, au lieu d'offrir son épée aux Américains, leur apporte des odeurs qu'il a composées, et des créanciers qu'il a enlevés, M. de Rosemberg n'est-il pas une charmante figure, ce jeune homme si beau, si spirituel, si brave, qui n'a peur que du ridicule, qui est le plus ridicule du monde, et qui se tue le jour où, n'étant plus ridicule, il se figure l'être pour la première fois? Comme il aimerait Ève la quakeresse s'il osait! mais il n'ose pas. Quel magnifique portrait que celui d'Acton de Kermare, l'athée! Il nie Dieu, il croit à sa mère. Dieu lui tue sa mère, et il croit en Dieu. On a blâmé M. Gozlan d'avoir opéré la conversion d'Acton par d'autres moyens que l'amour; nous le remercions de cette scène admirable, admirablement jouée par Firmin, où le débauché sur le seuil du boudoir de sa maîtresse, l'athée riant du glas des morts, le sanguinaire duelliste assuré de son infaillibilité, sont foudroyés par un seul coup plus terrible mille fois que le carreau mortel qui renverse don Juan; car don Juan est tué sur la place, et ne connaît pas le remords. La conversion par le seul amour aboutissait au vaudeville.

Il y a dans cette scène un mot que nous ne pouvons entendre, et auquel nous ne pouvons penser sans une émotion inexprimable. Acton, lisant la lettre de sa mère, semble converser avec la belle duchesse, et il l'écoute plutôt qu'il ne lit. Aussitôt que la ligne horrible du post-scriptum lui annonce cette mort imprévue, incroyable, il regarde devant lui, pour retrouver l'ombre charmante qui vivait et à laquelle il souriait une seconde auparavant. « Morte! s'écrie-t-il... *Vous! ma mère!* » Cette allocution est d'un effet tellement grand, tellement saisissant, qu'elle rend inutiles les développemens de l'idée, parce qu'elle a usé l'auditoire avec cette sensation d'un moment.

On a reproché de la monotonie au rôle d'Ève. Ce défaut est inhérent au personnage. L'illumination ne dure point chez la quakeresse; l'amour terrestre vient l'éteindre bientôt, et cet amour n'est pas éclos dans un cœur assez hardi pour le produire. Ève est donc condamnée à une action tout intérieure. C'est l'ame; elle fait tout mouvoir, mais le mobile est toujours voilé.

L'effet que M. Gozlan a tiré du vieux duc de Kermare nous semble habilement ménagé. *En France, on s'occupe peu des pères*, dit Rosemberg au premier acte; au théâtre, il en est souvent de même, surtout quand ces pères ont un fils comme Acton; on a beaucoup abusé des pères. Le vieux duc était donc un écueil des plus dangereux. M. Gozlan a tourné cet écueil trois fois

par la manœuvre la plus heureuse. La première apparition de ce terrible raisonneur terrasse les jeunes débauchés qui l'insultent. Cette prière qu'il fait à haute voix pour l'ame de leurs pères, dont ils oublient l'exemple et la mort, produit une scène aussi belle qu'inattendue. La scène de la folie et celle de l'expulsion complètent ce personnage le plus irréprochable, sans contredit, sans exception.

Daniel est d'une simplicité vigoureuse qui établit une transition pleine d'harmonie entre la fébrile impatience du vieux duc et la sève luxuriante du marquis Acton. Aussi voit-on que ce personnage et celui d'Ève doivent être placés au milieu de ces deux générations. Le jeune Rosemberg et le vieux Kermare sont des extrémités parallèles. — Un mot sur Caprice. Nous apprécions toute la difficulté de ce dessin. Commencé avec goût, il a été achevé avec talent.

On voit, par l'énumération que nous venons de faire, combien il y a d'autres choses dans *Ève* que ces trois ou quatre mots dont les uns ont extrait une louange méritée, les autres une critique injuste. Le style, première mise en scène d'une œuvre dramatique, renferme assez de beautés distinguées pour que l'auteur abandonne cette pâture à ses adversaires. M. Léon Gozlan a fait ses preuves en poésie pittoresque. Il a cependant consenti, par une déférence dont on ne saurait trop le louer, à retrancher ces mots incriminés qui tous peuvent se justifier devant la raison et le goût. Le principal mérite d'*Ève*, celui que le public reconnaîtra unanimement, c'est l'intérêt, c'est la variété de l'action. *Ève* est une œuvre pleine de portée, c'est aussi une pièce bien faite.

Cet ouvrage est joué par l'élite de la Comédie-Française. Il y a succès de pièce et succès d'acteurs. Ligier, avec sa tenue majestueuse et sa voix solennelle, a produit beaucoup d'effet dans les scènes importantes qui composent le rôle du vieux duc de Kermare. Firmin, nous l'avons dit déjà, s'est élevé dans le rôle d'Acton à un éminent degré de noblesse et de sensibilité. Peut-être a-t-il trop faiblement accusé les tons sombres du personnage. Le charme de son élégance naturelle a dominé parfois à tort ce sauvage égoïsme empreint souvent dans les actes du féroce ennemi des quakers. Guyon a fort bien joué le rôle sévère de Daniel. Brindeau ne manque ni de verve, ni de grace sous les traits du brillant chevalier de Rosemberg. Son débit laisse encore à désirer; toutefois les progrès sont notables, et le public a souvent et chaleureusement applaudi des mots lancés avec esprit par ce jeune acteur. Ce que nous avons dit du rôle d'Ève nous dispense d'expliquer combien de difficultés M[lle] Plessy a rencontrées et heureusement surmontées dans cette création. Quant à M[me] Mélingue, elle a mis bravement son intelligence et sa beauté dramatique au service de M. Gozlan, et elle a imprimé au rôle de Caprice la physionomie originale que l'auteur avait si habilement dessinée.

A. M.

F. Bonnaire.

LES

LETTRES D'AMOUR.

Le touriste qui a parcouru les côtes de la Bretagne se figurera sans peine le château où va se passer la comédie de quelques heures que nous allons lui raconter.

Voici ce que se disait devant ce château, bâti au bord de la mer, Bousquet, domestique, valet de ferme, cocher et quelque peu matelot de M. Hilarion : Voyons si j'ai fait toutes les commissions de M. Hilarion et de M[lle] Adrienne. Acheter du tabac à monsieur; aller chez l'armurier chercher le fusil de mademoiselle, et lui rapporter en même temps un kilogramme de plomb numéro deux et un demi-kilogramme de poudre. Voici le fusil; dans cette poche, j'ai la poudre; dans celle-ci, le plomb. Voilà le tabac : très bien. C'est que je crains de devenir comme M. Hilarion, de perdre tout-à-fait la mémoire en vivant avec lui. Ah! oui, il est bien resté un quart d'heure ce matin, sa tabatière à la main, avant de me dire qu'il fallait lui acheter du tabac. Un jour, il oublie de déjeuner; une autre fois, de se coucher... et moi j'oublie, en bavardant tout seul, qu'on m'attend.

Bousquet se disposait à sortir pour rendre compte de toutes les commissions dont il avait été chargé, lorsqu'il fut arrêté dans son mouvement de sortie par un bras qui s'attachait au corps d'une femme de cinquante-deux ans environ.

— Dites-moi, mon ami, en a-t-on des nouvelles?

— Des nouvelles! et de qui? demanda Bousquet, effaré comme un oiseau devant un vieux chapeau posé sur une branche.

— Vous me le demandez, mon ami? quand voilà bientôt vingt ans que je viens en chercher!

— Vingt ans!

— Oui, depuis vingt ans, je viens chaque année dans ce château pour savoir s'il est de retour.

— De retour!

— Vous n'êtes donc pas ici depuis long-temps, mon ami?

— Je ne suis au service de M. Hilarion que depuis dix mois.

— Alors, dit la vieille demoiselle en soupirant, vous ne pouvez pas me répondre. Toujours le même silence! la même obscurité! Et où est votre maître M. Hilarion?

— Il est encore couché.

— Vous lui direz, mon ami, que Mlle d'Arcueil, fidèle à ses habitudes comme elle est fidèle en tout, s'est présentée au château et qu'elle reviendra dans la matinée. Entendez-vous?

Bousquet entendait fort bien, mais il ne comprenait pas.

— Je n'y manquerai pas, madame, répondit-il. — Pourvu qu'aujourd'hui, pensa-t-il, il n'oublie pas de se lever,

— Prenez ceci, mon ami, ajouta Mlle d'Arcueil, pour vous rappeler que vous avez eu l'honneur d'obliger Mlle d'Arcueil.

Bousquet prit en disant :

— Merci de l'honneur, mademoiselle.

La vieille fille s'éloigna en murmurant : Depuis vingt ans! depuis vingt ans!

— Ah çà! murmura aussi Bousquet, que vient-elle faire ici depuis vingt ans? Elle a parlé d'absence, de retour; personne n'est parti, nous n'attendons personne. Mais allons rendre compte de mes commissions à M. Hilarion et à Mlle Adrienne.

Une seconde fois le factotum du château fut surpris par un obstacle du même sexe que le premier.

— Enfin, est-il arrivé? parle! lui dit une femme de deux ou trois ans plus âgée que celle qui venait de sortir.

— Bon, encore une!

— Je te demande s'il est arrivé? N'entends-tu pas?

— Puisque décidément c'est une plaisanterie, se dit Bousquet, je vais rendre la main. — Non, madame, il n'est pas arrivé.

— Et sais-tu s'il arrivera bientôt?

— Nous l'attendons.

— Vous l'attendez! et quand?

— Aujourd'hui.

— Quelle joie! Après vingt ans d'absence!

— Allons, pensa Bousquet, elle aussi l'attend depuis vingt ans.

— Tu me combles de bonheur. Et il débarquera ici?

— Ici même.

— On a donc signalé son vaisseau?

— Dans une demi-heure, il jettera l'ancre devant l'anse du château. Il serait déjà au mouillage sans ce gros temps qui le force à ménager ses voiles.

— Dans une demi-heure, je reviendrai; je veux être la première à me jeter dans ses bras. Trop heureuse Zoé!

Bousquet crut avoir affaire à une folle.

— Il est sans doute votre fils, dit-il à Mlle Zoé, pour que vous l'attendiez avec tant d'impatience.

Mlle Zoé pâlit.

— Mon fils!

— Ou votre petit-fils, se reprit Bousquet.

L'irascible Mlle Zoé donna un soufflet à Bousquet, et s'écria :

— Voilà pour ton impertinence.

Elle sortit ensuite en disant : Après vingt ans d'absence!

Resté seul et immobile à sa place, le domestique de M. Hilarion ne cessait de répéter :

— Un soufflet! une pièce de cinq francs! Je voudrais bien y comprendre quelque chose. Toutes les deux l'attendent depuis vingt ans, et chaque année elles viennent ici toutes les deux. C'est trop extraordinaire; je vais tout dire à M. Hilarion et à Mlle Adrienne.

Bousquet n'eut pas besoin de sortir de son attitude étonnée; M. Hilarion et Mlle Adrienne descendaient l'escalier du pavillon et venaient vers lui.

— Avez-vous rencontré, leur dit-il sur-le-champ, une dame qui avait un chapeau... un chapeau à trois ponts?

— Non, répondit Adrienne.

— Ni une autre dame qui avait une robe... mais une robe...

— Explique-toi : une dame, une autre dame! un chapeau, une robe.

— L'une m'a dit : Est-il revenu? J'ai répondu non, et elle m'a donné une pièce de cinq francs; l'autre m'a dit : Est-il arrivé? J'ai répondu oui, et elle m'a donné un soufflet.

L'attention de M. Hilarion fut enfin éveillée.

— Tu t'es rafraîchi, dit-il à Bousquet, en allant faire nos commissions?

— Je n'ai pas plus bu, répondit Bousquet, que cette main qui tient ce fusil. D'ailleurs ces deux dames reviendront dans la matinée; vous les verrez.

— C'est bien; laissez-nous, dit Adrienne.

— Voici votre tabatière, monsieur Hilarion, dit Bousquet avant d'obéir.

— Ne t'avais-je pas dit de m'acheter du tabac?

Bousquet se mit à rire.

— Mais vous prisez en ce moment, monsieur.

— C'est juste, j'oubliais; va-t-en.

— Voilà une mémoire! dit Bousquet en s'en allant, voilà une mémoire! — Est-ce encore une troisième femme? s'écria-t-il en heurtant un jeune homme qui sortait brusquement du pavillon; vous m'avez fait une fière peur, monsieur Anatole.

— Monsieur Hilarion, dit le jeune homme que Bousquet venait de nommer, comme je vous l'expliquais tantôt, notre frégate se rendra d'abord dans le golfe du Mexique, où elle séjournera dix-huit mois.

Le cœur d'Adrienne battit.

— Dix-huit mois! vous entendez, monsieur Hilarion?

Mais Anatole continua :

— De là elle ira relever la station des Antilles, et son temps de surveillance sera de deux années.

— Deux années! murmura Adrienne.

— Ensuite...

— N'est-ce pas tout, Anatole?

— Non, Adrienne. Après cette station, nous descendrons vers le Brésil, qui nous retiendra six mois; puis, doublant le cap Horn, nous passerons dans l'Océan Pacifique pour nous rendre en Californie.

— Mais cela fait quatre ans d'absence; y songez-vous, Anatole?

— Un an pour revenir en Europe.

L'impatience d'Adrienne éclata :

— Un voyage de cinq ans, monsieur Hilarion! un voyage de cinq ans, et c'est aujourd'hui qu'Anatole nous quitte!

— Dans une heure peut-être, ajouta Anatole. Dès que l'affreuse tempête qui s'est élevée cette nuit aura cessé, notre frégate quittera le mouillage et appareillera.

— Quand il ne dépend que de vous, monsieur Hilarion, dit Adrienne avec amertume, d'empêcher ce voyage en rachetant Anatole du service.

— Encore une fois, dit le pacifique M. Hilarion, tu te trompes, Adrienne, tu te trompes; il n'est pas en mon pouvoir d'empêcher mon neveu Anatole de partir.

Nullement convaincue, la jeune Bretonne répliqua :

— Après nous avoir servi de père à tous deux, vous eussiez achevé votre œuvre de bonté en ne séparant pas deux compagnons d'enfance, deux amis, deux...

La bonne figure de M. Hilarion s'épanouit.

— Achève, dit-il.

Et Adrienne acheva sa pensée :

— Ne regretterez-vous pas aussi celui qui a toujours géré vos biens avec tant de zèle, d'ordre et d'habileté?

— Je ne voudrais pas, dit à son tour Anatole, que ce motif entraînât mon oncle à faire pour moi des sacrifices trop grands. D'ailleurs il est trop tard.

— Des sacrifices! mais il ne faut que quatre mille francs pour vous libérer du service des classes. Soyez bon, monsieur Hilarion, prêtez-les-lui; avec ces quatre mille francs, vous retiendrez Anatole près de nous, vous conserverez au château un régisseur fidèle, éclairé. Qu'est-ce que quatre mille francs pour vous qui en avez tant dépensé pour moi qui ne suis ni votre fille ni votre nièce, qui ne vous suis rien? Prêtez-lui cette somme...

Les deux jeunes gens attendaient la réponse d'Hilarion, qui la fit ainsi :

— Je le voudrais de tout mon cœur.

— Vous le pouvez... qui vous en empêche?

— Au fait, qui m'en empêche? dit le distrait Hilarion en sortant sa tabatière et en la retournant entre ses doigts : au fait, qui m'en empêche?

— Mais rien, dit Adrienne.

Toujours distrait, le vieil Hilarion dit d'une voix incertaine :

— Crois-tu?

— N'êtes-vous pas le plus riche propriétaire du département? n'avez-vous pas, chacun le sait, plus de deux millions déposés à la banque? ne possédez-vous pas une rue entière à Brest? ce village au bord de la mer, et tout peuplé de manufactures, n'est-il pas à vous? ce château que nous habitons n'est-il pas à vous aussi? Et vous ne

pourriez pas avancer quatre mille francs à votre neveu, à celui qui sera un jour l'héritier de votre immense fortune !

En ouvrant sa tabatière et en examinant avec attention un des petits morceaux de papier blanc qui s'y trouvaient, Hilarion répondit :

— Hier, je ne t'ai pas répondu quand tu m'as adressé la même question; mais je me la suis rappelée depuis, et j'ai trouvé la réponse. Afin de ne pas la perdre une seconde fois, j'ai mis un signe dans ma tabatière. Attends...

Ici M. Hilarion chercha dans sa tabatière. Il reprit :

— C'est qu'il y a plusieurs signes... Voyons lequel... Ah ! j'y suis... oui, maintenant je sais pourquoi je ne puis consentir à ce que tu me demandes pour Anatole : c'est que je ne possède rien, absolument rien. Ces millions, ces immeubles, ces manufactures, ce château, tout cela ne m'appartient pas.

— Qu'entends-je? s'écria Anatole.

— Et à qui cela est-il? demanda Adrienne.

Sans plus s'émouvoir d'une exclamation que de l'autre, Hilarion dit après les avoir laissé passer :

— A un autre. Tous ces biens appartiennent à un autre. Je ne te l'avais donc jamais dit, mon pauvre garçon, qui te croyais déjà millionnaire à ma mort?

— Ah! ne croyez pas, mon oncle, que ce soit pour moi que je regrette cette fortune...

C'est avec le même calme qu'Hilarion continua ainsi :

— Je pensais depuis long-temps vous avoir tout appris. C'est incroyable! J'avais peu de mémoire; mais depuis que je cherche à m'en faire une meilleure d'après le système mnémonique de M. Robert de l'Institut, je perds le peu que j'en ai. Apprenez donc que le véritable possesseur de toutes ces richesses... Mais qu'est-ce que j'entends? Écoutez !

Anatole et Adrienne prêtèrent attentivement l'oreille.

— On croirait entendre des coups de canon dans le lointain, dit Adrienne.

— Oui, mais oui... ce sont des coups de canon... N'est-ce pas, Anatole?

— C'est peut-être notre frégate qui va partir et qui appelle à bord l'équipage.

Un soupir s'échappa avec ce mot des lèvres d'Adrienne : — Sitôt !

— Va t'assurer, dit Hilarion à son neveu, de ce que cela peut être, et reviens nous le dire.

— Je reviendrai pour vous faire mes adieux.

— Ses adieux! murmura Adrienne en jetant sur Hilarion un long regard de reproche, quoique celui-ci eût commencé à expliquer à la charmante Bretonne comment les millions qu'on lui attribuait ne lu appartenaient pas.

— De quoi parlions-nous? demanda-t-il froidement à Adrienne.

— Vous disiez, monsieur Hilarion, que tous ces biens que j'avais cru à vous, ne vous appartenaient pas; qu'ils étaient à un autre...

— M'y voilà! Tu as sans doute entendu parler de M. Marc Baudry?

— Qui ne connaît pas à Brest M. Baudry, dont l'opulence est devenue proverbiale?

— Eh bien! il était encore plus évaporé, plus fou dans sa jeunesse que... qui te dirai-je?... que moi! J'ai été évaporé.

— Mais pourquoi me parlez-vous de M. Baudry quand je vous parle d'Anatole?

— Ne veux-tu pas savoir pourquoi tous ces biens que tu m'attribuais ne sont qu'en dépôt entre mes mains?

Ici Adrienne eut un mouvement de résignation.

— Parlez, répondit-elle à M. Hilarion.

— Baudry et moi vivions ensemble à Brest comme deux frères, il y a de cela dix... quinze... quinze... dix-huit... vingt... vingt-cinq... trente... trente ans. Il avait alors vingt-quatre ans, moi trente-cinq. Tu vois qu'il n'est plus très jeune. Nous étions alors les beaux du consulat, après avoir été les muscadins du directoire. Baudry était superbe, il donnait le ton. Dès le matin, en culottes chamois, bottes à revers, habit à la Barras, spencer cerise, gilet blanc, cravate rouge, chapeau à l'incroyable. Je ne te raconterai pas tout ce qu'il fit pendant sa jeunesse; premièrement, parce que je ne me souviens plus de rien; mais ce que je n'ai pas oublié... ce que je n'ai sûrement pas oublié... Diable! je crains d'avoir oublié ce que je n'ai pas oublié.

— Mais Anatole va partir, interrompit Adrienne; au lieu de m'entretenir de ce M. Baudry auquel je m'intéresse peu, je vous l'avoue, si vous vous occupiez d'Anatole, de lui seul!

— Eh bien! en un mot, reprit Hilarion, je ne puis rien pour lui. Baudry, au contraire, dont je te parlais, lui qui est si riche et qui est généreux autant que fou, s'il n'a pas changé de caractère, lui, ce brave Baudry, aurait prêté non pas quatre mille francs, mais il eût donné à Anatole vingt mille, trente mille francs. Son bonheur était de répandre l'argent, les promesses, les cadeaux... Comme les femmes l'aimaient!

— Oh! que n'est-il ici! ne put s'empêcher de dire Adrienne. Où est-il maintenant?

— Toujours aux Indes, où il est depuis vingt-un ans, s'il vit encore, car depuis dix ans il a cessé de m'écrire. Je te disais qu'il fut forcé de quitter Brest il y a vingt ans, à la suite d'une intrigue d'amour.

— Vous ne me l'avez pas encore dit, monsieur Hilarion.

— Je croyais... Quand je dis une intrigue d'amour, je devrais dire trois intrigues. Voyons, que je me souvienne... M. Robert de l'Institut veut que, pour se rappeler une chose, on se souvienne d'une chose analogue; c'est-à-dire que, lorsqu'on n'a pas une mémoire, ce qu'on a de mieux à faire, c'est d'en avoir deux.

Tandis que M. Hilarion faisait avec ses doigts des gestes comme un homme qui calcule de tête, on entendit crier du dehors :

— Monsieur Hilarion! monsieur Hilarion!

— C'est la voix de Bousquet, dit M. Hilarion.

Bousquet entra tout effrayé.

— Ah! monsieur Hilarion! ah! mademoiselle Adrienne!

— Qu'y a-t-il? s'informa Adrienne. Pourquoi ces cris?

— Un grand malheur; l'ouragan fait des siennes.

— Aurait-il brisé les cloches de mes melonnières? demanda Hilarion.

— Ces coups de canon que vous avez entendus, répondit Bousquet... c'est un vaisseau sans voiles, sans mâts, qui est poussé en ce moment sur la côte avec une violence extraordinaire; il s'y brisera si personne ne va l'aider à entrer dans l'anse du château.

— Eh bien! qu'on se hâte, dit Adrienne; que les hommes du château se jettent dans les barques amarrées au bout du parc et aillent porter secours à ce navire! Vous n'avez pas besoin de nous consulter pour cela. Allez!

— Oui, mademoiselle, répondit Bousquet disposé à s'en aller.

M. Hilarion le rappela.

— Bousquet! Bousquet!

Bousquet revint sur ses pas.

— Monsieur.

— J'ai quelque chose à te dire. Attends.

— Je sais, monsieur Hilarion; c'est pour votre provision de sucre. Elle est faite.

Sans s'émouvoir davantage, M. Hilarion sortit une seconde fois sa tabatière de sa poche, et, après l'avoir examinée dans tous les sens,

il dit : Ce n'est pas celle-là; puis il en sortit une seconde, et il dit encore : Ce n'est pas celle-là non plus... M'y voilà, se reprit-il. Afin de me souvenir de ce que j'ai à te dire, j'ai fait un nœud à mon mouchoir.

Bousquet l'interrompit.

— Ne prenez pas la peine, monsieur, j'y suis maintenant. Vous vouliez me recommander de vous acheter des lignes de fond pour la pêche.

Après avoir tiré de sa poche un mouchoir plein de nœuds, Hilarion se dit : Voilà plusieurs nœuds... C'est celui-ci que je cherche... mais pourquoi ai-je fait ce nœud?

Adrienne, qui pétillait d'impatience, s'écria :

— Ce vaisseau va périr! dans un autre moment vous vous souviendrez... Cours, Bousquet, et qu'on sauve ces malheureux.

Enfin Bousquet s'en alla.

Hilarion continua à dire :

— J'ai pourtant fait ce nœud pour quelque chose.

M. Hilarion et Adrienne restèrent seuls.

— Nous en étions... où en étions-nous, Adrienne?

— Je ne le sais plus moi-même, répondit Adrienne; je suis inquiète pour ces pauvres gens qui vont se noyer, peut-être.

— Nous parlions de ta mère.

— De ma mère! vous avez connu ma mère, monsieur Hilarion? ma mère morte si jeune, à mon âge..... Parlez-m'en, vous qui avez si bien rempli ses vœux en prenant soin de sa fille orpheline!

— Où donc ai-je la tête, ce matin? C'est de Baudry que nous parlions.

— Toujours ce M. Baudry!

— Baudry, poursuivit Hilarion, puisque nous en étions restés au chapitre de ses amours, aimait à l'exaltation, du reste il n'aimait jamais autrement, la plus jolie fille de Brest. Cette fois, sa passion avait pris un caractère sérieux, et elle avait été écoutée sous promesse de mariage. Tout allait à souhait, rien ne s'opposait à une union désirée des deux parts, quoique la jeune fille ne fût pas riche et qu'il ne restât plus à mon ami que dix mille francs d'un patrimoine assez rond. Mais voilà qu'au moment où le mariage allait se conclure, un chevalier d'Arc... d'Arc... ayons recours à la méthode Robert, de l'Institut, le chevalier d'Arc-en-Ciel... ce n'est pas cela... d'Arquebuse.... ce n'est pas cela.... d'Arcueil, vient dire à Baudry : Vous épouserez ma sœur, Mlle Véronique de la Tour-d'Arcueil, ou

vous vous couperez la gorge avec moi. Qu'avait fait mon ami Baudry à Mlle Véronique de la Tour-d'Arcueil...? Je ne m'en souviens plus à présent. N'importe! Baudry se battit à l'épée avec le chevalier et le blessa très dangereusement.

— Et il put alors, interrompit Adrienne, épouser la première des deux femmes, qui s'appelait?...

— Qui s'appelait, dit Hilarion... Est-ce que je ne t'ai pas dit son nom? je pensais te l'avoir dit; elle s'appelait... Ma foi, pour celui-là, je l'ai oublié... bien oublié.

— Passons, monsieur Hilarion.

Hilarion ajouta :

— Non, il n'épousa pas la première de ces deux femmes, car, quelques jours avant de se marier avec elle, une troisième femme, nommée Chloé, Aglaé ou Zoé, que Baudry aimait ou n'aimait pas, mais à laquelle il avait fait aussi sans doute de graves promesses comme à Mlle Véronique de la Tour-d'Arcueil, attendit la première, celle dont j'ai oublié le nom, et lui tira un coup de pistolet.

— Qui la tua?

— Non, mais qui lui causa une frayeur si grande, qu'elle languit pendant trois ans, au bout desquels elle mourut sans avoir été la femme de mon ami Baudry, obligé après ce coup d'épée, ce coup de pistolet, et mille autres scandales, de quitter sur-le-champ la France.

La voix du domestique se fit encore entendre :

— Monsieur Hilarion! monsieur Hilarion!

— C'est Bousquet, dit Adrienne, qui revient nous donner des nouvelles du navire.

Les premiers mots de Bousquet furent :

— Le navire est perdu.

— Perdu!

— Il va l'être, mademoiselle, car ni les hommes du château, ni les pêcheurs du village n'ont osé s'embarquer pour aller à son secours, tant la mer est furieuse en ce moment. Pauvre navire!

— Pauvres gens! dit douloureusement Adrienne.

— Il n'est plus, reprit Bousquet, qu'à une petite portée des récifs qui entourent le château. Les malheureux! si vous les voyiez! Ils réclament de toutes les manières notre assistance. Ils appellent, ils joignent les mains, ils agitent des lambeaux de toile. Ah! j'oubliais... j'ai la tête perdue, moi aussi... Ils viennent de jeter à la mer un baril que les vagues ont lancé sur la plage. Dans ce baril, qu'on a défoncé aussitôt, était une lettre.

— Une lettre, dit Adrienne, où ils implorent notre pitié, sans doute!

— M. le maire, qui l'a lue, et dont le visage marquait le plus grand étonnement en la lisant, a dit qu'elle était signée par quelqu'un du pays.

— Et personne, personne pour les aider à sortir du danger!

— Personne, mademoiselle.

— C'est moi qui les sauverai, dit Anatole qui arriva le visage consterné, ou qui mourrai aujourd'hui, puisque la crainte retient tous nos marins sur la plage. Adrienne! adieu! Adieu, monsieur Hilarion!

Aussitôt Anatole jeta au loin son chapeau, se défit de ses habits, baisa la main d'Adrienne et s'apprêta à courir du côté de la plage.

— N'y allez pas, mon ami! c'est la mort où vous courez!

— Adieu, Adrienne! adieu!

Anatole disparut.

— Je vais maintenant, reprit tranquillement Hilarion, te raconter la fin de l'histoire de notre ami Baudry.

— Une autre fois! une autre fois! lui répondit Adrienne dans une explosion de colère mêlée d'effroi : une autre fois, monsieur Hilarion.

— Comme tu le prends à l'aise! mais une autre fois je ne m'en souviendrai plus. L'ami Baudry partit donc pour les Grandes-Indes, où il est depuis vingt ans.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! veillez sur lui! murmurait Adrienne.

Et Hilarion de poursuivre :

— Pendant dix ans Baudry n'a cessé d'augmenter sa fortune, qui a dépassé le chiffre des plus belles fortunes de ce pays, et pendant ces dix années de prospérité inouie, c'est moi qui ai été chargé d'administrer les fonds qu'il faisait passer en France. Avec ces fonds, je lui ai acheté ces maisons dont tu me parlais, ces manufactures, ce château...

— Je ne puis rester en place, disait Adrienne sans écouter M. Hilarion. Je vais voir ce qu'on fait, ce qui arrive...

— Mais depuis je n'ai plus reçu aucune nouvelle de Baudry. Est-il mort, n'est-il pas mort?

— Ah! voilà Bousquet! parle! sont-ils sauvés? Et M. Anatole?

— Ah! si vous l'aviez vu, mademoiselle. Il s'est jeté dans une barque; et passant à travers les brisans, les récifs, malgré le vent, malgré des montagnes d'eau, il est enfin parvenu à porter à bord du navire une amarre dont l'autre bout a été attaché à terre. Si ce

câble ne casse pas, ils sont sauvés; s'il casse, que Dieu ait leur ame! ils périssent tous tant qu'ils sont.

— Et Anatole est avec eux! Dieu ait pitié de lui!

— Il faut espérer, ajouta Bousquet, que Dieu aura aussi un peu de pitié pour les millions qui sont à bord.

A ce mot de millions, le vieil Hilarion ouvrit les oreilles.

— Des millions!... Que dis-tu? Es-tu sûr de ce que tu dis, Bousquet?

— Vous ne savez donc pas ce que tout le pays sait à cette heure? Cette lettre qui était dans le baril...

— Eh bien?

— Eh bien! c'est M. Baudry qui l'a écrite.

— Baudry est sur ce vaisseau?

— Oui, da! M. Baudry le richissime, le millionnairissime.

— Baudry, mon ancien, mon meilleur ami, va périr!

— Venez donc alors, dit Adrienne profitant de ce qu'elle prit pour un éclair de sensibilité chez M. Hilarion, allons ensemble sur la plage. Venez! dites que vous offrez cent mille francs à qui les sauvera.

— Auparavant, consultons-nous, dit Hilarion, recueillons nos souvenirs. Ce n'est peut-être pas Baudry. Voyons, que je me rappelle le contenu de sa dernière lettre en date du mois de... de l'année de...

Adrienne n'y tint plus.

— Vous me ferez mourir... votre calme! Mais n'entendez-vous pas ce bruit, ces cris!... On appelle... courons.

— Ce n'est pas par ici qu'on vient, folle! ne m'entends-tu pas? Adrienne! Adrienne!

Tandis qu'Adrienne sortait par un côté de la terrasse, Baudry, mis à la mode du temps du directoire, paraissait, accompagné d'Anatole.

— Où est-il donc, ce cher Hilarion?

— Me voilà! Serait-ce Baudry?

— Serait-ce Hilarion? Et tout bas Baudry ajouta : Comme il a vieilli!

— Je ne t'aurais jamais reconnu, Baudry.

— C'est que je suis rajeuni, moi. Que je t'embrasse encore! — Et Baudry, en montrant Anatole, dit : Voilà mon sauveur.

— C'est M. Anatole, le régisseur de ton château.

— Vous ne le quitterez plus, mon jeune ami. Hilarion, tu donneras à M. Anatole les appointemens qu'il te demandera; et chaque année ils seront doublés.

— Je vous remercie, monsieur, mais votre trop grande générosité est inutile; je ne puis en profiter.

— Pourquoi n'en profiteriez-vous pas?

— Embarqué sur la frégate que vous avez pu voir en rade, je pars, dès que le vent sera devenu meilleur, pour un voyage de cinq ans.

— Et qui vous oblige à quitter ainsi le château?

— Le service militaire.

Baudry se retourna vers Hilarion.

— Et tu n'as pas acheté un remplaçant à ce jeune homme?

— Je ne savais pas, répondit Hilarion, si je pouvais prendre sur tes propres fonds pour le faire remplacer.

— Comment! comment! tu as hésité!... Ces hommes à probité n'ont pas de cœur... Vous ne partirez pas; vous resterez au château; ce gros temps durera au moins jusqu'à ce soir, et d'ici là vous serez remplacé, je m'y engage. Je voudrais faire un heureux de mon sauveur.

Ému, Anatole répondit : Ah! vous en faites deux, monsieur.

— Vous et votre mère, sans doute?

— Non, monsieur.

— Je comprends. De l'amour, un amour partagé. Très bien. Aimez, jeunes gens, aimez. C'est comme nous, Hilarion. En vérité, je ne pouvais mieux placer ma reconnaissance. Allez donc faire part de votre bonheur, et revenez.

Anatole se récria en disant : — Je n'irai pas loin.

Dès qu'il ne fut plus là, Baudry reprit :

— Ce cher Hilarion!

— Ce cher Baudry! Je ne craindrai plus de mourir sans t'avoir revu.

— Mourir! Serais-tu malade, Hilarion?

— Non, mais l'âge.

— Qu'est-ce que l'âge?

— L'âge... c'est l'âge, les années. Est-ce qu'on ne connaît pas l'âge aux Indes?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, parlons d'autre chose.

— Oui, parlons de nos intérêts : j'en ai eu soin comme des miens. D'abord tes revenus accumulés ont produit....

Baudry, en agitant son jabot :

— Joue-t-on toujours *le Calife de Bagdad* à Feydeau?

— *Le Calife de Bagdad!* répondit Hilarion avec l'air bête et niais d'un fouriériste qui, après avoir cru planter un monde, voit sortir

de terre une laitue. *Le Calife de Bagdad!*... Feydeau!... Que me dis-tu là?

— Oui, *le Calife de Bagdad*, ou *Aline, reine de Golconde?*

— Tu me surprends avec tes questions.

— Mon pauvre Hilarion, tu ne sors donc pas de ton terrier?

Hilarion fut piqué au vif.

— J'en sors, et même assez souvent, pour placer tes fonds à bons intérêts. Hier encore j'ai été à Brest pour t'acheter quatre cent mille francs d'actions dans la pêche de la baleine, et deux cent mille francs dans la pêche de la morue.

Baudry se prit à éclater de rire :

— Allons! avec tes baleines et tes morues. Tu as donc fait de moi un négociant?

— Tu n'étais donc pas négociant aux Indes?

— Moi! j'étais premier costumier de l'empereur Akbar Ier, à Dehli, dans l'Inde. Tandis que deux généraux français disciplinaient à l'européenne les troupes de sa majesté, moi, j'habillais la nation à la française, au goût du jour.

Hilarion demanda naïvement :

— Et tu l'habillais ainsi?

— Absolument comme moi, dernières années du directoire, premières années du consulat : culottes chamois, bottes à la Souvarow cirées à l'œuf, cravates à la Kléber, habit à la retour d'Égypte; le carrick pour les jours froids. Je soupçonne que c'est un peu changé en France.

Ce fut à Hilarion à rire.

— Un peu, mon cher Baudry. Mais revenons, je t'en prie, à tes intérêts.

— Oui, parlons du motif qui me ramène en France, dans ma chère Bretagne; parlons de ce que tu sais.

— De ce que je sais?

— Oui, de ce que tu sais, et parlons-en à fond.

— Parlons-en à fond. Mais je ne sais pas trop ce que je sais.

— Est-ce que tu éprouverais déjà quelques légers retards dans la mémoire? Tu dois te rappeler que je t'écrivis il y a onze ans que mon projet était de me rendre en France pour m'y marier. Me voilà.

— Il y a onze ans.... Ah! oui, mais depuis tu as renoncé au mariage?

— Renoncé! Non, Hilarion! Blâme ton ami, condamne ton ami!

Son parti est pris : oui, je me marie, je me fixe. — Baudry se dit en lui-même : Il ne me parle pas d'Adrienne. C'est une surprise qu'il me ménage. Entrons un instant dans la feinte. Et reprenant sa confidence, il ajouta : Passons en revue, Hilarion, celles que j'ai le plus aimées, et faisons un choix. Je donnerai mon nom, ma main, six millions, à celle qui ne m'aura pas oublié. — Baudry se dit encore : Je sais bien celle qui aura le prix. — Te souviens-tu, Hilarion, de la mélancolique Clarisse?

— Non.

— Ta parole, Hilarion?

— Ma parole.

— Quoi! tu as oublié Clarisse Martin qui?...

— Martin qui.... Hilarion chercha son mouchoir, le tourna et le retourna, en examinant attentivement tous les nœuds.

— Puisqu'il faut tout te dire, reprit Baudry impatienté, Clarisse Martin, qui m'aimait tant, qu'elle voulut un jour se noyer.

Une espèce de demi-jour parut se faire dans l'esprit d'Hilarion.

— Ah! oui, celle pour qui nous eûmes une dispute sur le cours d'Ajot à Brest.

— Mais tu confonds : notre dispute sur le cours d'Ajot, c'était pour Julie Cottard, quatre ans après. Qu'est devenue à son tour cette sémillante Julie, aux petits pieds, aux petites mains, au teint de lys et de rose?

— Elle est à son huitième, répondit Hilarion.

Baudry recula.

— A son huitième, quoi? Amant?

— Enfant. Qu'y a-t-il d'étonnant après seize ans de mariage? Cela ne fait que la moitié d'un enfant par an.

— Prosaïque Julie!

— Ah ça! tu t'imagines avoir quitté la France hier?

Baudry n'avait pas entendu les derniers mots d'Hilarion; il se disait : Faisons maintenant qu'il nous parle d'Adrienne; pour cela, éveillons son souvenir sur les deux charmantes femmes que j'eus le tort de donner pour rivales à Adrienne.

— Hilarion!

— Plaît-il?

— Mlle Véronique de La Tour-d'Arcueil fait-elle toujours les délices de la jeunesse bretonne?

— Oh! c'est mort ça!

— Es-tu bien sûr?

— On ne vit pas éternellement.

— Jetons une fleur sur son souvenir. Et Zoé, tu sais? celle qui fut la rivale de Véronique et d'une autre plus adorée encore? Ce démon de Zoé...

— Ce démon est mort aussi.

Baudry dit en soupirant :

— Jetons quelques fleurs sur la tombe de ce démon. Maintenant, mon ami, ne parlons plus que de celle dont tu t'es obstiné à ne rien me dire, pour irriter mes désirs, ma curiosité, mon amour, ma passion, de celle que j'ai pu tromper quelquefois (je fus léger), mais que j'ai toujours aimée, adorée. Hilarion, parlons de celle enfin que je viens épouser. Tu la connais, celle-là...

Hilarion se récria :

— Moi ! je la connais!

— Un ange !

— Oh! oui, un ange, répéta Hilarion, qui aurait tout aussi bien dit : Quelle heure est-il?

— Une divinité!

— Certainement, une divinité.

— Quel choix meilleur pourrais-je faire?

— Cela est vrai.

— Est-elle beaucoup changée? demanda Baudry timidement.

La question n'augmentait pas peu l'embarras d'Hilarion.

— Non... non..., presque pas changée. — Elle est peut-être morte, pensa Hilarion.

— Ce que tu me dis là me ravit. Hilarion, aujourd'hui l'entrevue! qu'elle sera touchante ! Dans huit jours, mon mariage avec elle. Va la chercher...

Hilarion se dit à part : Si j'allais chercher le médecin....

Ayant entendu un bruit de pas, Baudry retint Hilarion.

— Reste encore un instant.

C'était Adrienne. Elle courut vers Baudry.

— Ah ! monsieur, que de reconnaissance pour ce que vous venez de faire de bon, de généreux, en faveur de M. Anatole !

— Grand Dieu ! ce visage, cette tournure, ce sourire, c'est elle! J'étais bien sûr, pensa Baudry dans la joie de son soliloque, qu'Hilarion me la gardait pour le retour.

Il répondit aux remerciemens d'Adrienne :

— Je n'ai fait que ce que tout autre eût fait à ma place.

Baudry se dit ensuite, voyant l'immobilité d'Adrienne : — Ne me

reconnaît-elle pas? Feint-elle de ne pas me reconnaître? Est-elle d'accord avec Hilarion?

— Vous n'avez pas obligé un ingrat, ajouta Adrienne; je vous réponds de sa reconnaissance éternelle;...

— Je crois, réfléchit Baudry, qu'elle ne me reconnaît pas.

Et, s'adressant à demi-voix à Hilarion :

— Tu l'avais donc appelée près de toi?

— Mais oui, elle est logée au château.

Adrienne, continuant sa phrase :

— ... Car bientôt, je l'espère, tout sera commun entre nous deux.

— Je ne bornerai pas là ma reconnaissance, reprit Baudry, qui, se penchant vers Hilarion, lui dit tout bas :

— Hilarion, elle est charmante, elle est divine... Mais je crois rêver.

— Qu'a-t-il donc? se demanda Hilarion.

La charmante Adrienne poursuivait :

— Ah! monsieur, n'est-ce pas assez? Que pourriez-vous ajouter à vos bontés pour nous?

C'est encore à voix basse que Baudry demanda à Hilarion :

— Y a-t-il long-temps qu'elle est au château?

C'était un appel direct à la mémoire d'Hilarion. Hilarion répondit :

— Attends, je vais te dire cela. Nous sommes en 1831. La prise d'Alger...., la guerre de Morée...., le général Fabvier...., la guerre d'Espagne..., seconde entrée des alliés..., la campagne de France...., désastre de Moscou........ Non, je ne pourrais pas te le dire. Ah! la méthode Robert!

— Mon meilleur ami m'afflige, pensa Baudry.

Il dit ensuite à Adrienne :

— Mais je n'ai encore rien fait pour vous.... Je cherche comment récompenser... Seriez-vous éloignée d'accepter la main d'un homme que vous aimeriez?

— Quoi! vous voudriez étendre vos bontés jusque-là?

— Elle croit, confia Baudry à l'oreille d'Hilarion, que la prospérité m'a changé. — Eh bien! mademoiselle, vos vœux seront remplis. Dans huit jours, vous serez la femme...

— De M. Anatole, interrompit Adrienne.

— De M. Anatole! répliqua Baudry. Qu'est-ce que M. Anatole?

— M. Anatole, répondit Adrienne, est celui qui vous a sauvé du naufrage, celui que vous avez si généreusement racheté du service, celui à qui vous avez fait une position brillante auprès de vous, dans

votre château; celui enfin à qui je vais porter l'heureuse nouvelle de notre mariage, puisque vous voulez que je l'épouse.

Adrienne s'en alla en sautant de joie.

S'apercevant de la pétrification silencieuse de Baudry, Hilarion alla vers lui en lui offrant du tabac.

— Aurais-tu perdu le souvenir de quelque chose, que te voilà tout pensif? Fais usage, comme moi, de petits morceaux de papier répandus sur le tabac.

— Hilarion! Hilarion! laisse-moi.

— Qu'as-tu donc, mon ami?

— Encore une fois, Hilarion, laisse-moi, et va dire à ce M. Anatole de venir. Je l'attends.

— J'y cours; il sera ici dans un instant. Mais qu'as-tu? Tu parais agité; cela m'inquiète.

Baudry, prenant sa voix la plus solennelle :

— Écoute cet avis, Hilarion, et tâche d'en profiter. Souviens-t-en...

Afin de retenir ce que Baudry allait lui dire, Hilarion se hâta de sortir son mouchoir pour y faire des nœuds. Il écouta.

— Hilarion! Hilarion! quand tu aimeras, ne voyage jamais, mais jamais.

Hilarion remit bien vite son mouchoir dans la poche, et il dit en s'en allant :

— Il est parfaitement inutile que je me souvienne de cela, par exemple.

Resté seul, Baudry s'épancha ainsi :

— Voilà une perfidie! oublier un homme après vingt ans d'absence! Mais peut-être n'est-ce pas une perfidie. Elle ne m'aura pas reconnu. Décidément, il faut croire alors que je suis un peu changé, comme le prétend Hilarion. C'est possible. Le soleil, la traversée m'auront légèrement bruni. N'importe! c'est affreux d'être ainsi méconnu, trahi. Oh! trahi! voilà ce qui navre.

Baudry suspendit son monologue. On venait. C'était M. Anatole.

Baudry lui dit gravement :

— Je vous ai fait demander, monsieur.

— Si j'avais osé, répondit le jeune homme, je serais venu sans vos ordres, car j'ai encore besoin de vous remercier, monsieur, pour la nouvelle faveur que vous m'accordez en voulant hâter mon mariage avec Mlle Adrienne.

— C'est précisément de ce mariage que je vais vous parler.

— Je vous écoute, monsieur, de toute mon attention.

— Ce mariage était impossible hier.

— Oh! oui, monsieur; mais aujourd'hui, grace à vous...

— Aujourd'hui, il est encore plus impossible qu'hier.

— Qui oserait s'y opposer, quand vous-même?...

— N'avez-vous jamais pensé à un rival?

— Un rival! Quelle folie! et où serait-il?

— Ici, dans ce château.

— Ah! l'on vous a trompé, répliqua vivement Anatole. Je n'ai pas de rival. Je le connaîtrais, je le soupçonnerais... D'ailleurs, Adrienne me l'aurait dit.

— Adrienne ne vous a pas tout dit.

— Monsieur, on l'a calomniée auprès de vous.

— Vous avez un rival, je vous l'assure.

— Puisque vous me l'assurez... Que m'importe après tout qu'un autre, que mille autres que moi aiment Adrienne, si j'épouse Adrienne dans huit jours?

— Oui, si vous l'épousez dans huit jours.

— Auriez-vous des doutes sur la proximité de mon mariage? De tout autre, je rirais de l'insinuation, mais, de votre part, ces doutes m'alarment, m'effraient.

Prenant un air de parfaite suffisance, Baudry ajouta :

— Commencez-vous à croire que vous avez un rival?

— La peur que vous m'inspirez par vos paroles, répondit le pauvre jeune homme, me fait tout croire. Et quel est ce rival? Le connaîtrai-je du moins!

— Bientôt.

— Est-il jeune?

— Moins que vous.

— Beau, spirituel, aimable?

— Moins que vous.

— Riche?

— Oh! beaucoup plus que vous.

— Et que me fait, après tout, s'écria Anatole, qu'il soit jeune, beau, riche, puissant même, si c'est moi qu'Adrienne aime, distingue, préfère? Cette pensée me ranime et me rend fort contre tout ce que vous venez de me dire.

— Oui, si c'est vous qu'elle préfère.

— Si c'est moi!... Je permets le doute sur toutes choses, mais sur l'amour d'Adrienne pour moi... non, monsieur, non!

Baudry sortit un portrait de sa poche, et le montra à Anatole.

— Connaissez-vous ce visage?

— Le portrait d'Adrienne!

— Il est difficile de s'y méprendre, n'est-ce pas?

— Ce portrait entre vos mains, monsieur! Mon rival vous l'a donc confié? De qui le tient-il?

— D'Adrienne elle-même.

— D'Adrienne!... Voilà bien des marques de certitude, monsieur; eh bien! je doute encore, je doute plus que jamais.

— Le fat! murmura Baudry. Afin, poursuivit-il, de compléter votre certitude, je cours chercher dans mes malles des preuves plus convaincantes, plus décisives...

— De l'infidélité d'Adrienne?

— De son infidélité, affirma Baudry. Restez. Je reviens à l'instant.

Baudry se retira, laissant le portrait d'Adrienne dans les mains d'Anatole, dont l'étonnement s'exprima tout haut ainsi :

— Cet homme est fou ou je le suis. J'ai un rival! il est ici dans le château, et je ne le connais pas. J'ai un rival! et il faut que M. Baudry fasse quatre mille lieues pour me l'apprendre, qu'il m'en apporte la preuve dans ses malles. Et ce rival est aimé! Ah! je le répète, l'un de nous deux est fou. Ce portrait que je tiens cependant, ce portrait!... Mais n'est-ce pas Adrienne qui vient... C'est elle... Venez! venez vite!

Anatole cacha le portrait.

— Qu'arrive-t-il, mon ami? Vous désirez me voir?

— Oui.

— Vous êtes ému.

— Ce n'est pas sans motif.

— Rassurez-moi bien vite, je vous prie.

— Savez-vous ce que l'on a dit à M. Baudry, ici dans ce château même?

— Que lui a-t-on dit? apprenez-le-moi.

— Que j'étais aimé d'une jeune fille.

— On ne lui a pas fait un mensonge; où est le mal, mon ami?

— Une jeune fille très jolie.

— Croyez-vous que ce soit moi?

— Une jeune fille très riche.

— Vous m'effrayez, Anatole; alors ce n'est pas moi. Après tout, pourquoi m'alarmerais-je si vous ne l'aimez pas?

— Mais on a ajouté que je l'aimais.

— Oh! ceci n'est pas possible.

— On a dit encore à M. Baudry que je ne vous épouserai pas dans huit jours.

— On a dit trop de choses à M. Baudry, balbutia Adrienne tout émue, pour qu'il n'y en ait pas une de vraie.

— Tel est votre avis. Eh bien! ce n'est pas de moi qu'on a dit tout cela à M. Baudry, c'est de vous, Adrienne.

— De moi?

— De vous-même. On lui a affirmé que j'avais un rival, un rival préféré, aimé, et que vous ne vouliez plus vous marier avec moi.

— Anatole!

— Vous avez douté de moi, je doute de vous. A mon tour, je vous dirai : On a dit trop de choses à M. Baudry pour qu'il n'y en ait pas une de vraie.

— Et la preuve de ce que vous avancez? demanda la fière Bretonne.

Anatole mit le portrait sous les yeux d'Adrienne.

— Mon portrait! quel prodige! Je ne l'ai jamais fait faire.

— Jamais!... Oui, c'est là une œuvre de souvenir.

— Je ne dis pas cela...

— Que dites-vous alors?

— Je ne sais... je suis confondue... éclairez-moi, aidez-moi! Qui vous a donné ce portrait? dites!

— M. Baudry lui-même que j'attends ici, qui est allé chercher d'autres preuves plus décisives encore, plus complètes de votre trahison envers moi, de votre amour pour un autre. Je l'attends.

Saisissant le portrait des mains d'Anatole, Adrienne indignée s'écria :

— Je ne l'attendrai pas. Venez avec moi, montons chez M. Baudry, suivez-moi!

Adrienne passa la première, Anatole la suivait; mais au moment où il allait sortir, Mlle d'Arcueil, qui s'était introduite par un autre côté, l'arrêta :

— M. Baudry, s'il vous plaît?

— Dans ses appartemens. Il va descendre. Souffrez, madame...

— Un mot. Il est bien étonnant, savez-vous, qu'il ne se soit pas encore rendu chez moi?

— Mais, madame, il est arrivé depuis à peine une heure, et vous voudriez qu'il eût déjà fait ses visites? Permettez que je m'en aille.

— Un autre mot. Savez-vous qui je suis?

Anatole frémissait d'impatience.

— Non, madame, mais on m'attend...

— Une la Tour-d'Arcueil, fille du contre-amiral la Tour-d'Arcueil, petite-fille du vice-amiral la Tour-d'Arcueil, nièce de l'amiral la Tour-d'Arcueil.

— Fort honoré, madame.

— Je suis comtesse.

— Je n'en disconviens pas; mais, de grace....

— Rien qu'un troisième mot. Pourriez-vous me dire si M. Baudry est marié?

— Je l'ignore, madame la comtesse. Ce ne sont pas mes affaires; je vais aux miennes.

— Tout le monde ne saurait se contenter de cette indifférence.

— C'est possible... Adieu, madame.

Mlle d'Arcueil se plaça sur les marches du pavillon pour empêcher Anatole de s'en aller.

— Monsieur est discret?

— Non, madame.

— J'aime votre franchise; elle m'engage à parler.

— Elle ne me laissera pas partir!...

— Je vais tout vous raconter sans nommer les masques. Deux jeunes gens s'aimaient d'amour tendre comme les deux pigeons du bon La Fontaine.

— Si j'osais, pensa Anatole, je l'étoufferais.

Mlle d'Arcueil poursuivit bravement :

— Vous prenez déjà de l'intérêt à la chose. L'un était un jeune homme obscur, l'autre une jeune fille de la plus haute condition. Malgré cette inégalité, la jeune fille donna son amour, son cœur, vous savez tout ce qu'on peut donner quand on est généreux. Qu'apprend-elle un jour? Que le jeune homme obscur va épouser une autre personne, une rivale jusqu'alors ignorée. Elle confie son affront à son frère, qui va demander raison au jeune homme obscur; ils se battent, Baudry blesse mon frère.... Ah! monsieur! je me suis trahie... La douleur, l'amour, ont été plus forts que les convenances.

— Maintenant, dit froidement Anatole, madame veut-elle me permettre de m'en aller?

Il sortait enfin, Mlle Zoé l'arrêta.

— Monsieur! monsieur! M. Baudry est-il ici? peut-on le voir? est-il marié?

— Parlez à madame, dit Anatole furieux et en se faisant jour avec violence entre ces deux vieilles femmes.

— Mademoiselle d'Arcueil ici! dit avec une surprise blessante Mlle Zoé.

— Mademoiselle Zoé!

— Oui, mademoiselle!

— Oui, mademoiselle!

— Vous savez donc, dit Mlle Zoé, que M. Baudry est arrivé?

— Je savais que Baudry est arrivé.

— Baudry! quelle familiarité! Ne dirait-on pas qu'elle est chez elle?

— Je suis en effet chez moi.

— Vous!

— Apparemment.

— Qu'êtes-vous à M. Baudry pour parler ainsi?

— Ce que vous voudriez être, ce que vous auriez voulu être, ce que vous n'avez pas pu être.

— Sa femme? dit Mlle Zoé.

— Ne vous déplaise.

— Vous êtes sa femme, vous?

— Autant dire.

— C'est-à-dire que vous ne l'êtes pas.

— Est-ce vous qui m'empêcherez de l'être?

— Non, mais c'est lui qui vous empêchera de l'être.

— Lui! Mais vous ne connaissez pas mes droits?

— Si vous connaissiez les miens, riposta Mlle Zoé.

— Je voudrais les connaître.

— Les vôtres sont-ils fondés sur le piédestal de votre beauté?

— Les vôtres reposent-ils sur la base de votre vertu?

— Peut-être, ajouta Mlle Zoé, comptez-vous sur vos cinquante-deux ans de célibat?

— Et vous sur vos cinquante-cinq ans de fidélité?

— L'impertinente! dit Mlle Zoé.

— Croyez-vous, répliqua aigrement Mlle d'Arcueil, me faire mourir d'effroi avec un coup de pistolet comme vous en usâtes envers notre commune rivale?

— J'ai d'autres armes pour vous vaincre. Je vous ferai mourir d'envie.

— Et moi de vieillesse. Je n'attendrai pas long-temps.

Sans l'intervention d'Adrienne et d'Anatole, on prévoit jusqu'où serait allée la dispute entre les deux vieilles prétendantes au cœur de M. Baudry.

— Mais vous expliquerez-vous? disait Anatole à Adrienne, saisie d'un fou rire.

— Non, vous ne le croirez jamais.

— Mais encore?

— Un prodige.

— Vous sortez du cabinet de M. Baudry.

— Le rire m'en a chassée. Savez-vous quel est le rival dont vous a fait si grand peur M. Baudry?

— Dites, Adrienne.

— Ce rival, c'est lui-même.

— Quoi!

— Oui, celle qu'il aime....

— C'est moi! s'écria Mlle d'Arcueil.

— C'est moi! dit Mlle Zoé.

— Je vous demande pardon, mesdames, leur dit Adrienne, c'est moi. Mais le voici lui-même.

Baudry, suivi d'Hilarion et de Bousquet, parut, portant une liasse de lettres à la main, au milieu de Mlle d'Arcueil, de Mlle Zoé, d'Adrienne et d'Anatole.

Et il dit à Adrienne :

— Je vais vous confondre. Voici les preuves de ce que vous êtes et de ce que je suis.

— Que tient-il donc là? se disait Hilarion.

Après avoir passé à la droite de M. Baudry, tandis que Mlle Zoé passait à gauche, Mlle d'Arcueil dit tout bas : —Voyons s'il me reconnaîtra quand il se tournera de mon côté.

Frappant sur les liasses qu'il tenait, Baudry dit avec un accent triomphal :

— Dans un instant vous saurez ce que c'est.

Mlle Zoé murmurait : — C'est le moment de le renverser en me découvrant.

— Vous vous souvenez sans doute de moi? dit Mlle d'Arcueil à M. Baudry.

— Bon! dit à part Mlle Zoé, il ne la reconnaît pas. — A son tour elle dit tout haut à M. Baudry : Mon image, j'en suis sûre, ne vous a jamais quittée?

— Inconnue, pensa avec joie Mlle d'Arcueil. Mais mon nom va le foudroyer de bonheur. Je suis Véronique.

— Véronique! répondit Baudry.

— Véronique de la Tour-d'Arcueil.

— De la Tour-d'Arcueil!

— Elle lui parle grec, dit Mlle Zoé. Moi, je suis Zoé!

— Mais que viennent faire ici ces deux folles? demanda tout bas Adrienne à Anatole.

— Vous ne le devineriez jamais.

— Je suis charmé, mesdames, dit Baudry, de vous retrouver en bonne santé; mais je ne vous connais pas plus l'une que l'autre.

Mlle Zoé reprit :

— Vous m'appeliez quelquefois chérie.

— Et moi Minette.

— Chérie... Minette... Qu'est-ce que cela signifie? Vous vous êtes trompées de numéro, mesdames.

Hilarion murmurait :

— Baudry a un passif bien lourd! Je soupçonne... je crois me souvenir....

Sans se décourager, Mlle d'Arcueil reprit :

— Les visages vieillissent, les noms s'effacent de l'ingrate mémoire, mais les beaux sentimens sont éternels. Cher Baudry, tu m'as aimée.

Un éclair de colère enflamma le visage de Mlle Zoé.

— Elle le tutoie! se dit-elle; parons le coup.

Et voici comme elle le para :

— Moi, mon cher Baudry, tu m'as adorée.

Baudry, ne sachant plus trop ce qu'on lui voulait, dit à Mlle d'Arcueil : Moi, je vous ai aimée! et à Mlle Zoé : Moi, je vous ai adorée! puis à Hilarion : Pourquoi as-tu laissé entrer ces deux folles?

— Oui, tu m'as aimée, reprit Mlle d'Arcueil. C'était pendant la dernière année du consulat, an XII.

— Couronnement de l'empereur Napoléon, interrompit Mlle Zoé. Tu m'adorais à la même époque, Baudry.

— Comme cela doit lui être agréable, pensa le vieil Hilarion, de se voir ainsi rajeunir!

— Au fait, c'est possible, convint Baudry; mais enfin, qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Que peut vouloir, répondit aussitôt Mlle d'Arcueil, celle qui vous a aimée d'un amour sérieux?

— Vous le devinez sans peine, ajouta Zoé.

— Il s'agirait donc de vous épouser?

— Si votre cœur y consent, affirma doucereusement Mlle d'Arcueil.

— Il n'y consent pas.

— Je suis sauvée! s'écria la rivale de Mlle d'Arcueil. Elle dit ensuite à M. Baudry : Votre cœur sera peut-être moins sourd à la voix de Zoé?

— Vous plaisantez! faites-moi toutes deux l'amitié de me laisser tranquille. J'ai à régler ici une affaire d'une tout autre importance et où votre présence n'a que faire.

Blessée, M[lle] d'Arcueil apostropha ainsi M. Baudry :

— Puisqu'il en est ainsi, puisque vous foulez déloyalement aux pieds tous les souvenirs de vos tendresses pour moi, Véronique de la Tour-d'Arcueil, je vous somme, monsieur Baudry, de tenir vos promesses.

Le visage de Baudry était d'un beau comique.

— Des promesses!

Ce fut le tour de Zoé :

— Monsieur Baudry, vous remplirez vos engagemens, sinon!.....

Le vieil Hilarion murmurait :

— Maintenant je les reconnais! Je les croyais embaumées depuis long-temps.

— Des menaces! dit Baudry. Qu'est-ce à dire, mesdames, et croyez-vous m'intimider? Ne voulez-vous pas que je vous épouse toutes les deux? Ne croirait-on pas que vous avez contre moi des contraintes par corps, des titres?

— Des titres! repartit M[lle] Zoé. — Voici mes titres.

— Et voici les miens, dit M[lle] d'Arcueil, qui sont meilleurs que les vôtres, madame.

— Des titres contre moi! je suis curieux de les voir, vos titres.

— Connaissez-les donc! Vous n'exigerez pas que je lise toutes ces lettres; il y en a deux cent trois : j'en détache une au hasard.

M[lle] d'Arcueil prit son temps pour choisir la lettre qu'elle se mit en disposition de lire.

Imitant ce mouvement, M[lle] Zoé ajouta : J'en fais autant de mon côté.

M[lle] d'Arcueil lut :

« Ma chère Véronique, mon adorée, notre promenade d'hier matin sous les épais marronniers a laissé dans mon cœur des impressions si douces, que je voudrais effacer de ma mémoire tout ce qui n'est pas ton voluptueux regard, ton beau visage, tes belles mains, tes pieds charmans, tes épaules... »

La vieille M[lle] d'Arcueil, se tournant vers Baudry : Dites encore que vous ne m'avez pas aimée. Niez cette coulée.

— C'est mon écriture, affirma honnêtement Baudry, je suis trop loyal pour le nier.

— Victoire! s'écria M[lle] d'Arcueil.

— Pas encore! riposta M[lle] Zoé. Écoutez-moi aussi.

Mlle Zoé lut de son côté une lettre qu'elle tira du fond de son sac.

« Ma chère Zoé, mon adorée, notre promenade d'hier au soir sous les marronniers...

— Quoi! interrompit Mlle d'Arcueil, elle aussi allait sous les marronniers!

Mlle Zoé continua :

« a laissé dans mon cœur des impressions si douces, que je voudrais effacer de ma mémoire tout ce qui n'est pas ton voluptueux regard, ton beau visage, tes belles mains, tes pieds charmans, tes épaules... »

— Le scélérat! réfléchit Mlle d'Arcueil, il lui disait la même chose. Quelle date, mademoiselle?

— Fructidor an IX; et vous, mademoiselle?

— Fructidor an IX.

— Cela fait trente ans, dit Hilarion.

— Le monstre! le même jour!

Telle fut la réflexion de Mlle d'Arcueil.

Celle de Mlle Zoé se formula ainsi :

— Elle le matin, moi le soir.

Les lèvres de Baudry purent enfin balbutier :

— Quand il serait vrai que je vous eusse adorées l'une et l'autre, que voulez-vous que j'y fasse aujourd'hui? Je ne nie rien du passé, ni vos pieds, ni vos mains, ni vos épaules, ni même les marronniers, mais je ne puis vous épouser ni ensemble ni séparément, tout simplement parce que mon mariage avec une autre femme se fait dans huit jours.

Mlle d'Arcueil proféra ce cri :

— Avec une autre femme!

Celui de Mlle Zoé fut :

— Dans huit jours!

— Dans huit jours, mesdames.

— En ce cas, la guerre! dit Mlle Zoé.

— Écoutez, monsieur Baudry, et vous tous, la dernière partie de cette même lettre qui a commencé sa confusion.

De son côté, Mlle d'Arcueil chercha la dernière partie de sa lettre et suivit ligne par ligne, tandis que Zoé lisait.

Mlle Zoé lut :

« Me punisse le ciel! tombe sur moi la foudre! si je suis infidèle au souvenir de tant de bonheur, ô Zoé! »

Mlle Véronique de la Tour-d'Arcueil répéta sa lettre à la main :

« De tant de bonheur, ô Véronique! »

Mlle Zoé continua :

« Je veux plus; si jamais je t'oublie pour une autre, ô Zoé! si jamais j'offre ma main à une autre que toi, si jamais je me présente à l'autel avec une autre femme pour lui donner mon nom et ma foi, je consens à te donner une somme qui ne vaut pas un de tes regards, c'est vrai, mais enfin, je consens à te donner trois cent mille francs; oui, trois cent mille francs! Je ne les ai pas, mais pourquoi ne les aurais-je pas un jour? Alors demande-les-moi, ô Zoé! viens les réclamer aux pieds de l'autel comme prix de mon infidélité... et tu les auras.

« MARC BAUDRY. »

M[lle] Véronique de la Tour-d'Arcueil répéta ces derniers mots :

« Et tu les auras! »

Elle ajouta :

— Maintenant épousez-nous, ne nous épousez pas, c'est votre affaire.

— Oui, dit M[lle] Zoé à Baudry stupéfait, vous devez trois cent mille francs à celle de nous que vous n'épouserez pas, et trois cent mille francs à l'une comme à l'autre si vous vous mariez sans prendre pour femme l'une de nous deux.

L'ami Baudry fut traqué.

— Fatales lettres! déplorable engagement! dit-il piteusement : c'est écrit, c'est signé..... l'honneur de la signature! Mais épouser l'une ou l'autre ou donner six cent mille francs!

Après avoir long-temps et alternativement regardé M[lle] d'Arcueil et Zoé, il leur dit d'un accent tout à la fois grand comme un mot de Tacite et bouffon comme une plaisanterie de Shakspeare :

— PASSEZ A LA CAISSE! Je perds six cent mille francs, mais j'épouse mademoiselle.

Il montra Adrienne.

— Vous m'épousez, moi?

— Oui, Adrienne, je vous épouse. C'est assez feindre ou c'est assez se jouer de moi, qui vous ai gardé, malgré le temps et l'éloignement, une fidélité inviolable, Adrienne.

Adrienne se défendit vivement.

— Vous vous trompez, monsieur Baudry.

— N'êtes-vous pas Adrienne?

— Vous vous trompez, vous dis-je.

— Je me trompe! vous osez dire que je me trompe? Hilarion,

viens ici, et confonds-la toi-même. Dis, n'est-ce pas toi qui m'as envoyé de sa part, dans l'Inde, ce portrait d'elle! Tu dois t'en souvenir.

Hilarion se gratta le front.

— Sans doute.

— Vous avez envoyé mon portrait dans l'Inde! à M. Baudry.... vous!

— Mais... oui.

— Mais non.

— Alors, c'est non.

— Oui, non... Explique-toi; comment l'aurais-je reçu, si tu ne me l'avais pas envoyé? Tu me l'as envoyé, souviens-toi..... c'était dans une tabatière.

Hilarion se redressa.

— Dans une tabatière? Maintenant je m'en souviens comme si c'était hier. Je te l'ai envoyé, ce portrait.

— Et c'est elle qui l'a fait faire?

— Oui.

— Moi? dit Adrienne.

— Vous le voyez.

— Je vous en supplie, monsieur Hilarion, je vous en supplie; il y va de l'honneur de ma parole : cherchez au fond de votre mémoire si véritablement c'est moi qui ai fait faire ici mon portrait pour l'envoyer dans l'Inde à M. Baudry.

— Je vais chercher, je vais chercher, répondit Hilarion; et il sortit ses deux mouchoirs, ses deux tabatières.

— Faites tous vos efforts; quant à moi, je jure...

— Ne jurez pas... le parjure serait inutile, car il est encore d'autres témoins de notre mutuel attachement, des preuves irrécusables, plus sacrées encore... et les voilà! Toutes ces lettres...

— Mes lettres!

Et Mlle d'Arcueil de dire :

— Il a des lettres aussi!

Baudry continua :

— Je n'en lirai qu'une, celle que vous m'écrivîtes le jour où je fus forcé de quitter la France et de vous quitter. Écoutez, et qu'on juge qui ment de vous ou de moi :

« Mon cher Baudry, je n'ai aimé, je n'aime, je n'aimerai que vous. Comment cela ne serait-il pas, quand la reconnaissance la plus profonde se joint dans mon cœur à l'affection la plus vive? Vous avez

été notre appui en tous temps; vous êtes venu au secours de notre famille pendant la longue captivité de mon père sur les pontons anglais, et, par votre or, c'est vous qui l'avez rendu à nos embrassemens. Notre vie, notre liberté, notre bonheur, sont votre ouvrage. Baudry, je prends Dieu à témoin que je ne serai jamais à un autre que vous. Oubliez-moi, je vous resterai fidèle; revenez, vous serez attendu. La mort seule m'empêchera de tenir ma promesse... »

— N'est-ce pas là votre écriture?

Après avoir jeté les yeux sur la lettre, Adrienne s'écria :

— L'écriture de ma mère!

Baudry recula en disant :

— De votre mère?

— Ah! voilà ce que je cherchais, dit Hilarion. Baudry! Baudry! cette Adrienne-là n'est pas celle que tu as aimée et qui t'a aimé, et que tu as connue dans le temps où tu lui donnais ces deux dames pour rivales; c'est sa fille.

— Sa fille? quel âge ai-je donc?

— Oui, Baudry, sa fille; l'autre Adrienne n'est plus.

— Elle n'est plus, et tu ne m'as pas écrit aux Indes qu'Adrienne était morte?

— Je l'ai oublié... Je ne me servais pas encore de la méthode Robert, de l'Institut. J'avais bien oublié de te dire qu'elle s'était mariée. Un oubli excuse l'autre.

Baudry, après avoir poussé un soupir, joignit la main d'Anatole à celle d'Adrienne, et, regardant Mlle d'Arcueil et Mlle Zoé, il leur dit :

— Mesdemoiselles, n'épousant personne, je n'ai rien à vous donner. La caisse est fermée.

— Fiez-vous aux lettres d'amour, dit Mlle d'Arcueil en se retirant.

Mlle Zoé ajouta :

— Le plus sûr est de les déchirer.

Elle donna l'exemple; elle mit en lambeaux sa correspondance avec M. Baudry.

— Le plus sûr, dit Baudry, est de n'en pas écrire.

LÉON GOZLAN.

POÈTES MODERNES

DE L'ANGLETERRE.

SHELLEY.[1]

La physionomie de Shelley convenait au caractère, au rôle du poète; on n'y trouvait pas de gradations, de nuances; tout était tranché, contrastant, anormal. L'homme, dans Shelley, c'était bien son style. Il était long et mince, démesuré dans sa taille, débile dans sa souplesse; un défaut d'harmonie générale se révélait dans tout son corps. Souvent, terrassé par de violentes douleurs spasmodiques, il se roulait sur le sol en poussant des hurlemens d'angoisse; mais, la crise une fois passée, il retrouvait aussitôt de douces paroles et d'aimables sourires pour calmer l'inquiétude de ses amis. On ne savait laquelle croire, de sa caducité ou de sa jeunesse, à l'aspect de ces cheveux en même temps gris et frisés, de ce front pur et de ces épaules voûtées, de cette bouche gracieuse et de cette voix aiguë, de ces regards où une sorte de continuel égarement et de feu satanique dépravaient l'expression des plus beaux yeux du monde. Shelley, dans son organisation étrange et contradictoire, comme sous beaucoup d'autres rapports, rappelait Schiller. C'est, du reste,

(1) Voyez la livraison du 5 novembre.

assez l'ordinaire des talens excentriques ou des imaginations déréglées de s'agiter dans des corps malades, d'animer outre mesure des constitutions viciées, d'user vite, en un mot, des enveloppes destinées fatalement peut-être à se rompre avant le terme providentiel de leur durée. On eût dit, à voir Shelley de profil, cette physionomie infernale et dévastée de l'écolier Victor, lorsque, dans sa cellule d'Ingolstadt, durant la nuit, par une pluie battante, et à la clarté d'une lampe, il découvre avec horreur que le précipité chimique de sa cornue vient de produire un monstre de forme humaine qui déjà rampe à ses pieds (1). Mais regardiez-vous Shelley de face : le vermillon de la phthisie plaqué sur ses joues d'une blancheur livide, et la vive sensibilité répandue sur ce visage d'apôtre, imprimaient à l'ensemble de sa tête je ne sais quel caractère aimable, séraphique et toutefois résolu, digne vraiment de cet ange dont Milton nous parle : « Beau, calme, bienveillant, qui tenait dans sa main le rameau couronné de flammes rougissantes. » Quoique l'exercice et la sobriété lui donnassent habituellement une vigueur factice, on ne pouvait se dissimuler que sa vie serait courte. Aussi chérissait-il la mémoire de Keats, enlevé par la consomption à vingt-quatre ans, et c'est encore une triste consolation que le hasard lui réservait, de mourir les poésies de son ami à la main. Shelley, rappelant la situation pittoresque du cimetière des Protestans à Rome, qui est placé non loin de la pyramide du tombeau de Caïus Sextus, au milieu des débris de la vieille enceinte de la ville, avait dit mélancoliquement : « Ce cimetière ferait aimer la mort, rien que pour obtenir la faveur d'y être enterré. » On crut avec raison devoir obéir à ce vœu du poète, et ses cendres, transportées à Rome, au lieu de partir pour l'Angleterre, furent déposées dans la nécropole de ses compatriotes, sous les violettes et les marguerites, entre les restes de Keats et le sépulcre de son fils William.

Si maintenant on se reporte à l'étude attentive des traces intellectuelles que cet esprit révolutionnaire a laissées de son passage en ce monde, il est impossible dès l'abord de ne pas reconnaître dans Shelley cette prodigieuse extension des facultés de l'encéphale qui a fait dire à Broussais, dans son livre quelque peu impie, que l'homme physique était l'homme tout entier; et cependant Shelley n'était pas, à beaucoup près, un impie. D'où venait donc son athéisme? De sa piété même, dont l'exaltation le trompait. Son ame, profondément

(1) *Frankenstein*, chap. v.

tendre, vouait à la nature un culte passionné. La verve lyrique avec laquelle il célébrait une fête de la liberté ou le bonheur d'un ami, il la retrouvait pour chanter une feuille et un insecte. Ses œuvres bizarres renferment des odes *au Vent*, à *une Forêt de Pins*, à *une Violette fanée*, à *un Air indien*, à *la Vie*, à *la Mort*, à *la Lune*, à *un Nuage*, à *une Alouette*, à *la Mer*, à tout ce qui réfléchit d'une manière poétique l'image abstraite de la puissance du créateur. Vous l'eussiez pris pour un bramine de l'Inde sous le frac d'un baronnet. Incapable de nier Dieu, que lui révélait à toute heure du jour une ame non moins pure que celle de Fénelon, il le transformait en génie d'amour et de sympathie pour échapper à la fois au matérialisme et au déisme, et se réfugier dans une croyance éclectique qui n'appartînt qu'à lui. Son existence pratique répondait curieusement à cette anomalie de son intelligence et de son caractère. Paradoxal et candide, ascétique dans sa conduite et pyrrhonien dans ses opinions, bourgeois par goût et aristocrate par habitude, il semblait né pour une fatigante antithèse, pour quelque mémorable exemple de contradictions monstrueuses. Tantôt c'était le système du libre examen poussé jusqu'au délire, l'esprit de protestantisme devenu fureur, le besoin de l'opposition converti en frénésie; tantôt c'était la charité dans sa plus chrétienne éloquence, le culte des affections rendu comme on ne l'exprima jamais, la délicatesse des sentimens du cœur prêchée en quelque sorte par une voix céleste. Les tendances opposées de Shelley résultaient de son entrée dans le monde. Il n'a pas eu le temps de revenir sur ses pas, il est mort comme sans doute il achevait de frapper, et quand enfin il allait guérir; moitié ange, moitié démon, il n'a pleinement obéi qu'aux instincts de sa mauvaise nature, et, en pleurant sur sa mémoire, on ne sait pas bien encore s'il faut la maudire ou lui pardonner.

Heureusement, la poésie de Shelley a gagné ce que l'homme a perdu. Invention, pathétique, grace, coloris, flexibilité, profondeur, il a merveilleusement tous les dons, toutes les forces, tous les charmes du génie. Ses productions rapides, métaphysiques, *ægri somnia,* où la réalité s'efface, où dominent au contraire l'originalité de la forme et le sentiment de l'idéal, serviront à lui tresser une couronne immortelle. On dirait de ces fleurs sauvages, pittoresques, bizarres, rebelles, attachantes cependant, aux couleurs crues, au parfum exquis et fin, qui sortent de terre après un violent orage, comme si aux bouleversemens de la nature s'associaient mystérieusement les principes d'une végétation exceptionnelle. Vous y trouverez, surtout

dans *Prométhée*, dans *The revolt of Islam* et dans les *Cenci*, à l'état de germe philosophique et sous une forme abstraite, le spinosisme insolent des notes de *la Reine Mab*, que le poète, ayant plus tard enfin pratiqué la vie réelle, revêtit d'une expression plus sympathique aux passions et à l'intelligence de la foule. *Hellas*, *Rosalind and Helen*, églogue écrite au tombeau de Pétrarque avec une visible préoccupation de l'*Aminte*, le *Triomphe de la Vie*, *la Sorcière de l'Atlas*, *Epipsychidion*, et en général toutes les compositions qui appartiennent à sa seconde manière, sont comme un écho décroissant de ses premières inspirations, une espèce de répétition caressante, mais paresseuse, en harmonie avec les déceptions successives qui brisent peu à peu l'implacable personnalité de l'auteur. Là se trahit aussi l'influence de l'amitié littéraire de Byron. Si la manière de Shelley devient plus humaine, c'est qu'elle abandonne de sa vigueur propre dans un système d'imitations préconçues, dans un prosélytisme de parti pris. Le caractère s'est amendé, et le génie s'est corrompu. Sous l'influence de Byron, le poète de *la Reine Mab* brûle assurément d'une flamme divine, mais il ne s'élève pas encore toutefois à ces beautés faciles, ingénues, enfans gâtées de l'homme qui sait en être le père, et telles que les découvraient jadis avec tant de charme, sous leurs cottages du Hampshire ou au bord des lacs, Goldsmith et Wordsworth, Thompson et Gray, Southey même, l'ancien patron de Shelley. C'est une plainte véhémente, continue, serrée, impitoyable, dont le poète souffre autant que ceux qui l'écoutent, et qui n'accuse pas moins d'énergie soutenue que de sincère originalité, au sein des concessions les plus larges, des amendemens les plus inattendus. La fantaisie et la raison, despotiquement pliées au service d'une muse austère, deviennent des instrumens de perfectibilité sociale, au lieu de rester de stériles merveilles de l'art. Voilà ce qui rend l'œuvre entière de Shelley, et particulièrement le *Prometheus unbound*, bien qu'imparfaite et obscure, un monument de l'ordre littéraire le plus élevé. A cet égard, il existe de curieux rapports entre l'auteur de *Prométhée* et M. Ballanche. L'intelligence de Shelley est tellement compréhensive, qu'elle embrasse, dans ses essais plutôt que dans ses travaux, la création entière; elle s'occupe du globe terrestre avant même la tentative audacieuse des Titans; elle s'intéresse à l'humanité jusque dans les questions les plus ardues de l'anthropologie. Tantôt Shelley fait parler les montagnes : « Trois fois trois cent mille années, disent-elles, nous retiennent immobiles et dressées sur l'abîme des tremblemens de terre. » Tantôt l'avenir lui

ouvre des tabernacles si profondément reculés dans la nuit des temps, qu'on s'arrête à la porte de leur sanctuaire comme devant d'infranchissables ténèbres. Telle est la gamme perpétuelle du talent de Shelley : il se maintient avec une sorte de désespoir entre l'exagération de la fatalité positive et l'abstraction d'une perfectibilité impossible. C'est un géant aussi, un vrai Prométhée, dont on admire les proportions colossales, mais qu'on juge à la première vue d'une organisation trop grandiose pour notre monde sublunaire.

Pour qui s'attacherait à la moralité directe des écrits de Shelley, *Cenci* devrait arrêter en premier lieu l'attention. L'idée de ce drame vint au poète à la lecture d'une copie des archives conservées au palais Cenci, à Rome, et où sont relatés les détails de la terrible histoire de cette famille, survenue, comme l'on sait, en 1599, sous le pontificat de Clément VIII. Le vieux comte Cenci, après avoir vécu dans la débauche et dans les rapines, avait conçu pour ses enfans une haine violente qui s'augmentait, à l'égard de sa fille, de toutes les ardeurs brutales d'une passion incestueuse. Béatrice, lasse d'opposer aux désirs du comte une résistance chaque jour plus difficile, fit des aveux à son frère et à sa belle-mère, et complota la mort même de Cenci. Le vieux comte fut assassiné, le crime découvert, et, malgré les sollicitations des plus puissantes familles de Rome, les meurtriers subirent le dernier supplice. Shelley ajoute encore à l'horreur d'un pareil sujet, par la manière dont il l'a conçu. Le poète avait remarqué en outre, à son arrivée à Rome, que cette histoire préoccupait toujours, après deux siècles, les imaginations de la société de cette ville. Rien ne manqua donc à la surexcitation tragique de son esprit. On lui montra au palais Colonna l'admirable portrait de Béatrice, peint par le Guide, lorsqu'elle était en prison, et, au palais Cenci même, les ruines encore debout de la vieille architecture de cet édifice, qui rappellent d'une manière si pittoresque ce qu'il devait être au temps où se passa la lugubre aventure. Le palais Cenci, situé dans un quartier reculé de Rome, près du *Ghetto*, et des croisées duquel on aperçoit les débris antiques qui surchargent encore le mont Palatin, est à moitié enseveli sous l'ombrage d'arbres touffus. On y remarque toujours une cour intérieure, dans une certaine partie du palais (probablement celle où Cenci éleva la chapelle Saint-Thomas), qui est entourée de colonnes de granit et ornée d'une frise du plus beau travail, avec des balcons élégans, suivant le goût des architectes du XVIe siècle. Il reste aussi une porte massive qui s'ouvre sur des chambres souterraines, dont l'aspect frappa

particulièrement l'imagination du poète. Quant au château de Petrella, manoir situé dans l'Apennin, et où, suivant le manuscrit contemporain, se serait accompli le parricide, il n'en demeure pas d'autres vestiges que ceux de la tradition et du drame. Toutes ces circonstances locales et historiques, jointes à ce que la mort sanglante de Béatrice répand d'odieux sur le gouvernement de Clément VIII, entraînèrent naturellement la verve protestante, railleuse et mélancolique de Shelley, qui rencontrait dans la famille Cenci un sujet approprié par le hasard aux caprices de son talent. Sous tant de rapports curieux, *Cenci* aurait donc quelque droit à notre étude. Malheureusement le personnage du comte Francesco ne saurait exciter d'autre sentiment que le dégoût et l'horreur, et encore ces impressions, exclusivement physiques, sont celles que produirait le spectacle d'une torture étrange, comme par exemple le supplice de la roue. Il y a du reste chez le public en général un éloignement significatif, une aversion incontestable pour toute composition qui tend à représenter poétiquement, sous des traits vraisemblables, l'idéalisation du crime personnifié dans Cenci. On conviendra que le caractère de Béatrice rachète dignement ces défauts de l'œuvre, et que, séduit par les charmes de cette physionomie de la plus singulière souffrance, le poète a pu risquer un vigoureux tableau du plus féroce abus de l'autorité paternelle; mais le côté hideux du drame ne permet, aux yeux du philosophe, aucune tentative de contemplation refléchie vis-à-vis de l'ensemble, et blesse la pudeur de la pensée la plus indépendante avant même qu'on se soit rendu compte de tous les détails.

Une telle remarque ne peut s'appliquer à *Prométhée*, qui est le roman de la création entière. Ici on ne redoute pas de trouver l'homme en révolte ouverte contre les penchans naturels; l'œuvre est si large, qu'on y perd de vue les détails, l'immoralité d'un épisode n'est plus appréciable au milieu de l'exagération du sujet, et les personnages disparaissent dans l'optique démesurée du théâtre. La créature s'oublie dans une conception où il s'agit de poétiser l'univers lui-même, où Shelley en un mot est moins le peintre des habitans de la terre que le chantre de leur séjour et le dramaturge de la naissance du monde.

Je n'ai point à m'occuper ici de la fable de Prométhée en elle-même. On peut consulter à cet égard d'ingénieux travaux de M. Fortoul dans la *Revue de Paris*, de M. Magnin dans la *Revue des Deux Mondes*, et l'analyse plus récente et si fine de M. Patin dans son re-

marquable ouvrage sur les tragiques grecs. Ces travaux mêmes répètent le plus souvent ce qu'en ont dit Walker et Métastase, Aristophane et Lucien. Nous croyons avec M. Patin que, si elle est obscure pour les modernes, les anciens ne la comprenaient pas toujours. Brumoy, Schlegel, de Muller, Rochefort, Andrieux même, ont épuisé sur ce mythe beaucoup de bonnes raisons et plus encore de bon esprit. Calderon, dans *la Estatuto de Prometeo*, Milton dans son archange tombé, Byron dans *Manfred*, Goethe et Falk dans des ébauches précieuses, enfin M. Edgar Quinet dans un poème, l'ont interprété suivant des fantaisies diverses. Shelley, ami de Byron et disciple de son école impie, refaisant à sa manière la trilogie d'Eschyle, a voulu peindre l'homme affranchi des liens de la croyance religieuse par une foi nouvelle, la foi à l'aveugle puissance de la nature, la doctrine du panthéisme.

Le panthéisme, voilà donc le souffle divin de l'œuvre de Shelley. Cependant il faut avouer que Shelley comprenait cette doctrine d'une autre façon que les anciens. Écoutez plutôt Alastor, ou *l'Esprit de la solitude*, cet autre Prométhée : « ... Terre, Océan, air! O mes frères chéris! si notre mère commune (*magna parens rerum*) a suffisamment versé dans mon ame d'affectueuses tendresses pour que je réponde à votre amour; si le matin brillant de rosée, et le jour parfumé de senteurs, et le crépuscule avec ses voiles de pourpre, et la nuit avec ses profondes ténèbres, si l'automne gémissant et dépouillé, l'hiver étincelant de neiges ou assombri de tempêtes, si le printemps et l'été, qui font éclore sous leur haleine des fleurs voluptueuses et retentir de brûlans baisers, si toutes ces manifestations et toutes ces révolutions de votre énergie n'ont jamais rencontré en moi qu'un frère aussi aimant que dévoué; s'il n'est pas un oiseau, un poisson, un insecte ou un quadrupède que je ne respecte et affectionne comme un parent, ô mes frères! pardonnez alors à mon audace, et qu'Alastor, par son orgueil, ne perde rien toutefois de vos longs bienfaits!.... »

Au-delà d'une semblable idéalisation de la matière, il n'y a plus que l'absurde. J'imagine que Goethe devait bien se moquer, à Weimar, en lisant Shelley, de ce débordement de panthéisme dont il avait lâché le flot avec un si téméraire dédain pour les digues de la spiritualité. C'est Lucrèce ivre ou fou. Shelley d'ailleurs, ne développant dans les quatre actes de sa tragédie que la troisième partie qui nous soit restée de la trilogie d'Eschyle, à savoir le *Prométhée délivré* (*Prometheus unbound*), a cependant fait entrer dans son œuvre l'histoire entière du Titan; mais en même temps il fait graviter l'in-

térêt capital autour de sa délivrance, qu'il regarde comme le symbole de l'émancipation de la race humaine. Voici au surplus l'*argument* de Shelley :

D'abord existaient le Ciel et la Terre (Uranus et Gaïa; suivant Hésiode le premier couple d'époux), et la Lumière et l'Amour. Sous le gouvernement de Saturne ou du Temps, dont l'origine n'était pas connue, les premiers hommes auraient joui d'une vie heureuse si le Temps leur eût accordé la Science. Ce fut alors que Prométhée, fils de la Terre, — autrement dit encore l'indomptable Ambition de l'homme dans la recherche de la Vérité, — Prométhée trouva l'Art, qui est la Puissance, et en fit présent à Jupiter, autrement dit à la Nécessité : Jupiter, dans cette universelle symbolisation, représente cette dure loi qui asservit l'Esprit de l'homme par l'aiguillon de ses besoins physiques. Prométhée fit ce présent à Jupiter à condition que la Nécessité lui donnerait en retour la liberté de la race humaine ou son affranchissement des besoins physiques. A partir de ce moment, Prométhée, bienfaiteur des hommes, prend le titre de Prométhée-le-Bon, et Jupiter, détenteur de la puissance intellectuelle, reçoit le surnom de Jupiter-le-Mauvais. En d'autres termes, c'est le démon. Bientôt les liens de la reconnaissance sont rompus, Jupiter ingrat s'irrite de l'ambition de Prométhée, la guerre éclate entre le Titan et la Nécessité. Puis les siècles se passent. Peu à peu, en dépit de Prométhée, grace à l'Art, l'œuvre des élémens et les dieux, sa famille, sont successivement soumis à Jupiter. Celui-ci règne en maître, excepté sur le Titan, fier Esprit de l'homme, qui lui est comme toujours enchaîné, mais non soumis. Le démon n'a point ratifié le contrat de l'affranchissement des besoins physiques. Ce manque de foi de Jupiter et cet asservissement odieux de Prométhée constituent un état violent, un antagonisme dont le terme est pressenti et qui alarme justement l'univers entier. La race humaine interroge sans cesse avec anxiété Démogorgon ou l'*avenir;* mais cette divinité observe le plus profond silence, la neutralité la plus sévère, et chaque jour s'enveloppe avec plus de circonspection dans les ténèbres les plus épaisses. La lassitude est générale, la curiosité extrême, la patience aussi est immense. Les hommes attendent.

Cependant les siècles marchent encore. Leur évolution apporte tour à tour ou simultanément aux hommes d'innombrables fléaux, la faim, le travail, la maladie, la guerre, la mort, résultats de l'existence des besoins physiques, dont Jupiter ne veut pas les affranchir, phénomènes douloureux qu'ils ignoraient naguère. Prométhée, en-

chaîné, est incapable de les secourir, mais il ne perd pas courage, et il envoie à la race humaine, en attendant mieux, la céleste Espérance, qui d'abord, au moyen de ses ailes vaporeuses, cache en partie aux protégés du Titan la vue du spectre de la Mort et engage l'Amour à resserrer le nœud des cœurs désunis. Alors, dans son ardente et inquiète sollicitude pour les hommes, l'esprit de Prométhée parvient à découvrir le feu, qui doit remplacer la chaleur inégale des saisons; alors encore il arme les bras de ses enfans du fer et multiplie leurs ressources avec l'or; alors enfin il leur donne les moyens de résister à un génie malfaisant et leur enseigne même l'usage de la parole; mais tous ces efforts ne rendent cet esprit que plus redoutable à la Nécessité, et Jupiter, bien loin de le délivrer, le tient plus que jamais enchaîné à sa loi. Les tortures de Prométhée continuent.

Je m'efforce d'être clair dans l'exposition d'un mélange de symboles, de mythes et d'allégories qui a exercé déjà, malgré son origine récente, la plume des commentateurs. Il suffit d'embrasser le plan de l'œuvre de Shelley pour comprendre qu'une poésie métaphysique et un panthéisme effréné avaient beau jeu dans tous les détails. La plainte de Prométhée est quelquefois d'une incroyable énergie : « Ni trêve, ni changement, ni espoir! Je souffre encore, je souffre toujours! J'invoque la Terre: prières superflues! Les montagnes restent insensibles et ne bougent pas; elles sont trop loin! J'invoque le Ciel, qui me touche, qui pèse sur mon front, et le Soleil, dont les rayons atteignent le monde entier; mais ils ne m'entendent pas, ils ne me voient pas! L'Océan, orageux ou immobile, réfléchit tranquillement là-bas la voûte du firmament aux couleurs changeantes, aux lambris étoilés; mais ses vagues sont sourdes et ne me répondent pas! O Terre, ô ma mère! Souffrir éternellement! souffrir toujours, toujours! »

Ainsi, par ces lamentations grandioses, au milieu d'un chaos d'images sublimes, de comparaisons gigantesques et d'apostrophes véhémentes, avec un style épique et un rhythme harmonieux, s'ouvre magnifiquement le drame étrange de *Prométhée*. Bientôt des figures d'une hardiesse extraordinaire prolongent ce singulier vestibule du poème. Volcans, forêts, tourbillons, nuages, tout cela parle, tout cela répond au Titan. C'est la Terre qui console son fils. Nous nous abstiendrons d'intervenir d'une manière trop prolixe dans un tel dialogue. Prométhée d'ailleurs ne prête qu'une attention fort irrespectueuse à des entretiens qui ont moins pour but réellement de le consoler que de ressusciter l'emploi du chœur de la tragédie antique.

Ce qui paraît le préoccuper surtout, c'est d'obtenir de la Terre qu'elle redise les imprécations par lesquelles son fils a bravé naguère Jupiter lui-même, à l'ouverture de leur lutte sans fin et sans repos. La Terre, prudente et vieille, fait la sourde oreille. « Si tu veux absolument, dit-elle à Prométhée, maudire Jupiter encore, évoque un génie du séjour de l'Ombre. Je suis éclairée par la Lumière, moi, et de pareilles témérités me sont interdites, sous peine de ne plus en jouir. »

Prométhée, audacieux, évoque le génie de Jupiter lui-même. C'est insulter le démon qui a rivé sa chaîne; c'est en quelque sorte frapper son maître. On conçoit que cet acte inouï d'orgueil fasse frémir la création. La Terre effrayée abandonne son fils. Un silence universel accueille dans toute la nature cette provocation insensée. Il semble que la Nécessité, déjà si forte par l'asservissement du monde, se fatiguera des éternelles réclamations du bienfaiteur des hommes et profitera d'une évocation impie pour foudroyer le Titan. Le génie de Jupiter, en effet, sort de la région de l'Ombre et apparaît à Prométhée. On ne peut oublier que cet épisode se retrouve dans le *Caïn* de Byron, où Lucifer évoque le fantôme du passé. L'emploi de ce ressort avait paru étranger à la manière de Byron. Il est avéré maintenant que *Caïn* fut composé à l'époque où l'auteur et Shelley vivaient ensemble, à Florence, dans la plus étroite intimité. Tout s'explique.

Au spectacle du génie de Jupiter sortant de l'Ombre et répondant à la provocation du Titan, un trouble inexprimable agite l'univers. Les nymphes de la mer, les Océanides, qui entourent le rocher du Titan, où vainement leurs hymnes veulent adoucir ses souffrances, les nymphes de la mer se replient épouvantées à la voix du fantôme, tandis qu'une nuée de Furies, excitées par cette voix même, s'abat sur Prométhée et reçoit l'ordre de multiplier ses tortures. Cet ordre infernal s'accomplit à l'instant; la peine a suivi de près l'insulte. Toute cette partie, trop visiblement imitée d'Eschyle, lui est notablement inférieure. Chez Eschyle, au lieu de la Terre, c'est l'Océan, dieu de race titanique, qui vient proposer à Prométhée, Titan comme lui, sa médiation auprès de Jupiter. Les nymphes de la mer jouent aussi leur rôle dans la tragédie grecque, mais c'est un rôle plus continu, plus égal, inséparable du caractère propre au théâtre antique. Le chœur est un accessoire bizarre, fantastique, dans Shelley; il était un ressort essentiel chez les Athéniens. Le disciple de Byron a remplacé la grande simplicité de langage et d'action qui distingue l'œuvre d'Eschyle par une sorte de débauche d'imagination qu'on

pourrait nommer la démagogie de l'invention poétique. Évidemment, la muse de *Manfred* et de *Faust* préoccupait jusqu'à la déraison un homme assez fou pour transporter dans la composition littéraire cette témérité même que Prométhée plaçait avec plus de justesse dans la poursuite de la Vérité. Comme les plaintes du Titan de Shelley, malgré leur éloquence, ont moins de charme imposant et de sombre tristesse que les plaintes du Titan d'Eschyle! « Éther immense, vents à l'aile rapide, sources des fleuves, flots de la mer innombrables et murmurans, terre, mère commune de tous les êtres, et toi, soleil, à l'œil de qui rien n'est caché, je vous atteste : voyez comment les dieux traitent un dieu, à quelles déchirantes tortures je suis en proie, et pour des milliers d'années!... Quand doit se lever le jour qui terminera ce supplice? Que dis-je! Je prévois tout ce qui doit être; rien d'imprévu ne peut m'arriver. Subissons courageusement l'arrêt du destin; ne luttons point contre la force de la *Nécessité*, que nous savons invincible. Cependant je ne puis me taire sur mon infortune, et il m'est douloureux d'en parler. Malheureux! c'est pour avoir favorisé de mes dons les mortels que je suis cloué à cette roche, etc. (1). »

On sent l'homme dans cette douleur antique; ce mélange de faiblesse et d'énergie rappelle que le Titan participait d'une race périssable et d'une essence divine. Dans Shelley, au contraire, la force de Prométhée est constamment tendue comme son style, comme ses images, comme son œuvre entière, comme le caractère enfin de Shelley lui-même. Son Titan éprouve un cauchemar furieux, qui n'est pas plus possible chez l'homme que raisonnable dans une divinité.

Cependant les Furies irritent la douleur physique de Prométhée, leur tâche est imposante et terrible : elles y ajoutent en montrant au supplicié les fléaux qui désolent le monde, et augmentent son désespoir par le récit des misères qui attendent encore sa race. La guerre, cette lutte éternelle des tyrans et des victimes, se représente aux yeux de Prométhée par une suite ininterrompue de visions sanglantes ou enflammées, au milieu desquelles le Titan aperçoit même un jeune homme aux regards patiens et tristes qui est cloué sur une croix. L'agonie imprévue de ce jeune homme frappe Prométhée d'horreur. Malgré ses souffrances, il reste sans voix; ses membres s'affaissent, ses yeux se ferment. Tant de pitié pour le Christ effarouche les Furies, qui se dispersent. Des génies bienveillans, à la figure d'archange, aux paroles rafraîchissantes et consolatrices, descendent alors sur le rocher fatal; une musique cé-

(1) Traduction de M. Patin.

leste annonce leur présence. On dirait que les sympathies de Prométhée pour le supplice du Rédempteur futur ont ému les habitans du ciel. Ces Esprits du bonheur engagent le Titan à ne point désespérer de revoir l'Asie, dont il est séparé depuis si long-temps et par de si longs espaces. Shelley, à ce qu'il paraît, ne place l'Asie poétique, l'Asie des vieilles superstitions de l'Inde, que dans la vallée de Kasschmer, puisque, suivant les traditions ordinaires, le Caucase fut le théâtre du supplice de Prométhée; peut-être aussi, par une imitation de la géographie si vague et si arbitraire d'Eschyle, le poète anglais adopte-t-il pour lieu de la scène une montagne de la Scythie européenne. Pour les Esprits du bonheur, qui ont remplacé les Océanides dans le rôle de confident multiple auprès du Titan, l'Asie effectivement réside au fond d'une vallée solitaire; c'est bien encore la personnification du continent qui est regardé comme la source de la race humaine, et dont les générations cependant se trouvent aujourd'hui à une distance presque infranchissable de la vérité. La sœur d'Asia, Panthea, dont le nom explique le personnage, entreprend de revoir celle dont le Titan est séparé, et, dans ce but, abandonne un moment la surveillance de Prométhée. Asia, du fond de sa retraite, pressent cette visite; ses yeux se tournent avec anxiété du côté d'où lui vient un si doux appui; son langage revêt un éclat oriental. « N'ai-je point entendu le frémissement harmonieux des rideaux de plumes vert de mer qui tamisent l'aurore aux rayons de pourpre? » dit-elle. Panthea lui répond en évoquant le souvenir, bien faible il est vrai, de deux prophètes qui lui ont apparu naguère, et dont l'un même, au moment où elle rejoint sa sœur, se montre dans les airs et lui crie : « Suis-moi! suis-moi! » Ces deux prophètes (Hermès et Moïse sans doute) provoquent l'apparition d'un troisième, qui (Orphée peut-être) se montre exclusivement aux regards d'Asia, en lui criant aussi : « Suis-moi! suis-moi! » Puis tous trois, se hâtant de traverser l'atmosphère terrestre, se plongent dans les régions infinies du royaume de Démogorgon ou de l'*Avenir :*

> Loin, bien loin, là-bas!
> Où finit l'empire ténébreux du Sommeil;
> Où ne retentissent plus les interminables et sombres débats de la Mort et de la Vie;
> Où le voile et la barrière des choses qui semblent être et qui sont en effet, où l'idéal et la réalité tombent, s'effacent, se confondent, se perdent et disparaissent;
> Jusqu'aux pieds des trônes et des dominations les plus élevées au-dessus de l'homme;
> Là-bas, là-bas! etc.

Ces extravagances gravement pensées et poétiquement écrites ne sont encore qu'à leur début, et toutefois le second acte de la pièce de Shelley n'est pas terminé. Asia et Panthea, conduites par les prophètes dans le royaume de Démogorgon, s'arrêtent devant une figure voilée. Leurs regards cherchent vainement à contempler ses traits. Un mystère impénétrable l'environne. Alors Asia dit à Démogorgon :

— Prométhée ne sera-t-il jamais libre? ne verra-t-il jamais l'accomplissement de son œuvre? Quand brillera pour lui l'heure éclatante du destin?

— Regarde!

— Les montagnes se brisent, et, à travers une nuit couleur de feu, je vois surgir des chars traînés par des chevaux dont les ailes ont la nuance de l'arc-en-ciel; ils foulent aux pieds les nuages et les tempêtes. Chacune de ces voitures célestes obéit à un cocher dont les yeux respirent un éclat féroce; un aiguillon sévère presse la course des chevaux. Parmi les cochers, les uns regardent derrière eux, comme s'ils redoutaient la poursuite d'un ennemi; les autres, plus hardis, l'œil enflammé, se penchent sur les rênes, et aspirent de leur bouche entr'ouverte la poussière même que soulèvent leurs attelages.....

— Cette course olympique est l'emblème de l'heure du destin que tu cherches. Les temps sont arrivés.

A peine Démogorgon a-t-il fini de parler, qu'un char s'arrête, et le conducteur invite Asia elle-même à y prendre place. Un autre cocher, dont les yeux brillent de volupté, enlève plus rapidement sa sœur Panthea sur une conque d'ivoire. On entre dans le ciel. Démogorgon s'avance, et, à l'instant même, Jupiter, le maître des dieux, est détrôné. Le bruit de sa chute parvient aux oreilles de Prométhée; Hercule brise sa chaîne, le pouvoir du démon est détruit. La Terre elle-même, jusqu'à présent languissante comme son fils et ses filles bien-aimées, la Terre aussi est délivrée de la Mort aux acclamations de toute la race du Titan. C'est le résultat que vient annoncer aux hommes, à ce coup de théâtre suprême, un enfant ailé, l'Esprit de l'Heure, qui se charge de guider Prométhée vers un temple situé au-delà de l'Indus. Prométhée va plus loin que ce temple; il pousse son voyage jusqu'au fond d'une grotte. Le Titan y retrouve sa mère, c'est-à-dire la vieille Terre, qui, affranchie de la Mort, est maintenant une jeune fille toute fraîche et toute charmante. Au milieu de la joie de cette rencontre filiale, l'Esprit de

l'Heure décrit les changemens que la victoire de Prométhée conquiert au monde. Il n'y a plus, dit-il, parmi les hommes, ni envie, ni mort, ni hasard, et l'ame plane sur le chaos, dans le siége le plus élevé du ciel inaccessible, au milieu du vide. Le dernier acte, enfin, nous montre le chœur ensevelissant le Temps dans sa tombe pour l'éternité, et Démogorgon, qui a succédé à Jupiter, comme celui-ci avait remplacé Saturne, résume, dans une sorte de pompeux dithyrambe, toutes les félicités qui attendent la nouvelle Terre dans sa nouvelle vie.

Tel est le plan de l'œuvre si remarquable de Shelley, qu'il intitula, on ne sait trop pourquoi, le *Prométhée délivré*, *Prometheus unbound*, et que l'on pourrait plus justement nommer, mais avec ironie, le *rêve du bonheur*. Le grand, le vrai mérite de Shelley, c'est peut-être d'avoir supprimé le vautour. A cela près, et en admettant que la métaphysique, déjà si abstraite et si vague par elle-même, supporte l'emploi de l'idéal, ce poème offre de singulières beautés. On est confondu de la prodigieuse variété de connaissances théologiques, scientifiques et historiques dont il témoigne. Shelley, comme Byron, possédait le grec à fond; il a une prédilection marquée pour les formes antiques. Le chant des Esprits (Faunes, Heures, Échos ou Mégères) est soigneusement divisé en *chorus* et *semi-chorus*, de même que dans l'*ode à Naples* le poète s'adresse aux carbonari de 1821 par épode I. α, épode II. α, strophe α, II, antistrophe β. γ, etc. Ces prétentieuses reproductions du dessin grec ne nuisent pas toutefois au caractère essentiel de la poésie, qui est toujours assez supérieur pour que Byron ait pu concevoir de la jalousie contre Shelley. Il y a, dans le dernier acte du *Prométhée*, un dialogue entre la Lune, la Terre et Panthea, qui est le tour de force d'invention lyrique le plus audacieux que jamais poète ait risqué. On peut même dire que, pour l'éclat des images et la science des mots, Shelley est le chef de l'école moderne de la Grande-Bretagne. Les Anglais estiment particulièrement *Alastor* comme monument de style, mais *Prometheus unbound* renferme autant de talent avec moins d'uniformité. Du reste, ce drame a donné lieu à une foule de commentaires. On s'est demandé avec raison quel était ce pays au-delà de l'Indus, où l'auteur place le temple et la grotte, et où l'Esprit de l'Heure, ce génie du rajeunissement de la Terre, guide Prométhée. Est-ce l'Hindoustan, le Thibet? Est-ce la Chine? Le mystère dont Shelley enveloppe cette fable chérie lui est familier; on retrouve le même mythe dans *the Revolt of Islam*, ou *Laon et*

Cythna, petite épopée qui est encore, sous de nouvelles formes romanesques, le songe de la perfectibilité humaine. Lorsque Laon et Cythna échouent dans leur tentative d'émancipation pour le monde, quand les douleurs de la Mort sont inévitables, c'est encore un enfant, monté sur un bateau fait d'une perle creuse, qui conduit le couple malheureux au temple de l'Esprit. L'*apocatastasis*, ou l'année pythagoricienne, était une période de quinze mille ans, durant laquelle notre nature, déchue de son ancienne félicité, devait revenir au bonheur. Le sujet réel de *Prométhée délivré*, la découverte du pays fabuleux, ou de l'Eldorado de la société, est la dernière partie, le suprême dénouement du cycle pythagoricien. Tout cela est-il bien du domaine de l'intelligence littéraire? Nous ne le pensons pas. Il faut s'abstenir aussi bien de la recherche impossible de la destinée de l'homme que de la connaissance impraticable du monde physique et des derniers secrets de l'anatomie. Il y a des choses que nous ne devons pas pénétrer, que nous ne pénétrerons jamais. Le bon sens le plus vulgaire dit que, si pareil triomphe était réservé à la force d'esprit du poète, tout ordre serait alors ébranlé, toute harmonie compromise, toute énergie supérieure neutralisée. Ces songes, attrayans par leurs brouillards même, renouvelés d'un célèbre dialogue attribué à Hermès Trismégiste, plaisent par leur grandeur à l'intelligence qui se fait un moment illusion sur sa faiblesse trop évidente; la seule investigation permise, l'unique *Esprit de l'Heure*, c'est l'effort continu vers le perfectionnement universel, sans rien d'orgueilleusement absolu. A cet égard, le philosophe et l'artiste, le métaphysicien et le rapsode peuvent toujours se rencontrer sur un terrain utile et dans un combat humain.

Il existe un rapport trop curieux entre *Prometheus unbound* et *Frankenstein* pour ne pas dire ici quelques mots de ce roman fameux. Mistriss Shelley lui a même donné pour second titre : *le Nouveau Prométhée* (or the Modern Prometheus). Indépendamment des raisons privées que nous avons de croire à une collaboration du poète, cette reproduction sous un mode si différent du thème favori de Shelley, du panthéisme victorieux, paraît bien être une sorte de complément sorti de la même plume, mais couvert d'un autre nom. On sait que le sujet de *Frankenstein* est l'histoire d'un jeune étudiant d'Ingolstadt, qui, emporté par l'amour des sciences naturelles, pousse l'étude de l'alchimie si loin, qu'une créature à peu près humaine s'échappe un jour du creuset de son laboratoire. C'est, en un mot, le résultat inespéré des théories palingénésiaques de

Paracelse, Agrippa, Webster, Darwin, Kircher et autres thaumaturges qui ont voulu remonter, dans leurs études ou dans leurs annales, jusqu'à la puissance de la création elle-même. Mais l'habileté céleste manquant à l'ouvrier profane, l'opération criminelle de Frankenstein ne produit, au lieu d'un homme, qu'un *à peu près* hideux, dont la difformité sans nom comme sans exemple est le premier châtiment de l'impiété de son auteur. Épouvanté, Frankenstein sort du laboratoire pour n'y plus rentrer. L'*être*, abandonné à lui-même, commence à vivre. Il est impossible de se figurer la terreur, absurde si l'on veut, mais d'un genre tout nouveau, que ce monstre excite dans l'ame du lecteur à mesure qu'on le voit prendre sa part de l'existence commune. Le récit qu'il fait à son père, à Frankenstein, des sensations inconnues qu'il éprouve dans son isolement et des difficultés pénibles qu'il rencontre à se glisser dans la société des hommes, ce récit est un chef-d'œuvre d'analyse et d'observation. Ce n'est pas là certainement le travail d'une jeune fille de dix-neuf ans. D'abord tout l'intérêt se porte sur le monstre. Ses souffrances, il les doit à Frankenstein, et celui-ci, loin d'y connaître un remède, flotte sans cesse entre la tendresse que sa créature lui inspire et l'horreur pieuse qu'il ressent de son œuvre sacrilége. Il ne veut ni lui reprendre la vie ni la lui rendre supportable. C'est dans cette alternative vraiment dramatique et originale que se concentre la portée du roman. A la fin, le monstre se fâche, et, dans son humeur croissante, on voit poindre une raillerie infernale qui annonce la présence du démon. Ici, l'intérêt se déplace; Frankenstein est tellement malheureux qu'on oublie son crime pour ne maudire que les implacables persécutions de l'*être*, qui met le comble au supplice de l'étudiant en réclamant une femme. Frankenstein, déjà frappé dans sa famille par le monstre qui a tué un de ses frères, se remet à l'ouvrage; mais, au moment où une femme peut-être va naître sous ses mains, l'horreur de ce travail le saisit au point qu'il brise lui-même ses fourneaux et détruit l'œuvre presque achevée. Nouvelles instances du démon, qui menace même Frankenstein, s'il ne lui crée une femme, de prendre la sienne dans le lit nuptial de son père. Effectivement Frankenstein se marie, et, le soir des noces, on trouve la jeune épouse étranglée dans son lit. Le malheureux étudiant se laisse mourir : dernier triomphe du monstre qui, ne déguisant plus son origine satanique, vient prendre l'ame du chimiste et la jette aux damnés.

Cette histoire est noyée dans une foule de détails oiseux, et ces

triviales superfétations font ressortir encore l'invraisemblance de la partie purement romanesque. Il y a un voyage aux îles Orckney et sur le Rhin qui confond d'une manière assez grotesque ses impressions littéraires avec les sombres douleurs de Frankenstein et les tortures accumulées savamment par le monstre. Miss Godwin reparaît là sans doute. Nous ne discuterons pas l'étrangeté de ce livre; mais, l'idée une fois admise, on se plaît à voir comment l'auteur a tiré parti de la fantaisie du sujet. Ce qui le prouve, c'est que, malgré ses défauts et ses bizarreries, *Frankenstein* est une publication populaire dans la Grande-Bretagne. Il y a quelque temps, O'Connell empruntait à ce bizarre récit une allusion oratoire, dans un *meeting* de fermiers irlandais. Reconnaissons humblement que le génie anglais, plus facilement que le nôtre, appelle toutes les tentatives de l'imagination dans le domaine du roman. Comme *le Château d'Otrante*, comme *Tom Jones*, comme *Tristram Shandy*, *Melmoth* et *Udolphe*, *Frankenstein* a le mérite singulier de ne ressembler qu'à lui-même. Dans chacun de ses romanciers, l'Angleterre présente un type différent; il n'y en a pas deux, à proprement dire, qui tiennent l'un de l'autre par l'effet produit aussi bien que par les ressorts employés, et depuis Richardson et Godwin jusqu'à Walter Scott et Dickens, par l'étude comparée de leurs œuvres, on fixerait l'échelle entière de ce genre de littérature. Inutile d'ajouter que les livres publiés par mistriss Shelley depuis la mort de son mari, tels que *the Last Man*, *Valperga*, etc., n'offrent, pour le talent, aucune physionomie de parenté, même la plus faible, avec *le Moderne Prométhée*.

Voilà donc un homme qui, durant toute sa vie et sous toutes les formes, a poursuivi la prédication poétique et philosophique des doctrines du panthéisme, et n'a pas reculé, pour en obtenir le triomphe, devant les plus fantasques rêves de l'imagination. La colossale grandeur de cette tâche ne semblait pas trop lourde à Shelley. Si *Frankenstein* peint avec énergie le châtiment que la Providence réserve aux esprits de cette trempe, ce fut peut-être par suite d'un repentir honteux, anonyme, provoqué par les exhortations de miss Godwin, et que Shelley n'osa pas signer, par conviction autant que par pudeur. Sa noble et délicate vie tendrait à le prouver. « Il la passait, a écrit mistriss Shelley, dans la contemplation de la nature, dans l'étude des livres, dans le commerce de sa famille et de ses amis, qu'il rendait heureux; il l'employait à faire du bien comme de l'art. Il connaissait chaque plante par son nom; tout ce qui tient à l'histoire du globe lui était familier. Il interprétait l'état du ciel

comme si ses yeux, à toute heure, en pouvaient pénétrer l'étendue, et les moindres phénomènes de l'atmosphère lui causaient la plus vive émotion. Sa chambre de travail, c'était une clairière dans un bois, le bord du ruisseau, le fond de sa barque, parfois même la voûte arrondie d'une cascade. Il écrivit *la Sorcière de l'Atlas*, *Adonaïs* et le drame lyrique *Hellas*, dans les grottes creusées autour des montagnes qui avoisinent Pise. Les habitans de cette ville se souviennent encore des paroles vraiment religieuses qui lui échappèrent souvent à l'aspect de leur belle cathédrale, et ce fut dans le golfe de la Spezzia, où il devait mourir, qu'il composa, par une mer calme, dans une chaloupe, le *Triomphe de la Vie!* » Le complément de ces notes est la dernière partie de l'*Ode à Naples :*

« Ici, du moins, le désespoir est doux comme ces flots, doux comme cette brise. Je puis m'endormir comme s'endort l'enfant fatigué; je puis pleurer sans amertume, et il me serait consolant de voir s'écouler avec mes larmes une vie triste que j'ai soufferte, qu'il faut souffrir encore. Les derniers instans me surprendraient comme un agréable sommeil. Quel bonheur de sentir mon sang se refroidir peu à peu, ma joue brûlante se glacer lentement! Quel bonheur d'entendre le murmure de la mer recouvrir et puis éteindre tout-à-fait ma pensée!

« Mais que mes plaintes sont déplacées! Quand une soirée si belle termine le plus beau jour, mon cœur, dévasté avant l'âge et vieilli trop tôt, insulte par ses douleurs à la pureté de l'atmosphère. Sans doute si je venais à mourir, quoique les hommes généralement ne m'aiment pas, quelques-uns pleureraient ma perte. Ainsi je pleurerai ta perte, ô magnifique soirée! lorsque tu auras disparu avec le soleil, ton souvenir cependant restera dans ma pensée, ineffaçable et toujours présent! »

On devine à ces strophes lamentables une perpétuelle agonie digne d'*Obermann*. C'est Lamartine sur les bords de l'Arno, Jacques Delorme dans *le creux de la vallée*, Victor Hugo *une nuit qu'on entendait la mer*. Même tristesse, même fraîcheur, même sensibilité. Shelley a laissé jusqu'à trois élégies sur la mort : il est vrai que pas une n'est achevée. Tout ce que son ame profonde renfermait de découragement se trahit dans un poème singulier, *le prince Athanase*, composé à Marlow en 1817, et qui n'est que l'analyse infiniment minutieuse d'un seul caractère. Shelley confesse naïvement dans une note que, s'il hésite à terminer ce travail, c'est qu'il craint que le *prince* ne semble malade au lecteur; aveu plaisant, s'il n'était déplorable, puis-

qu'Athanase n'est autre que le poète lui-même. Quelquefois le désespoir lui suggérait de voiler pudiquement sa muse élégiaque, pour que ses larmes pussent couler plus librement sans trop choquer le public, mais sous cette enveloppe transparente on pouvait toujours deviner les douleurs intimes du poète. Dans *Epipsychidion*, la plus mystique et la plus obscure de ses œuvres assurément, dans cette aspiration vers le bonheur moitié romanesque, moitié dithyrambique, dont le titre seul est déjà un sanctuaire presque impénétrable, on lit cette phrase au début : « ..... Le présent poème, comme la *Vita Nuova* de Dante, est suffisamment intelligible pour une certaine classe de lecteurs qui n'aura pas besoin pour le comprendre de la fiction dont les évènemens y sont racontés; mais, aux yeux du plus grand nombre, il restera dans les ténèbres, parce que l'esprit de ces derniers lecteurs n'est pas assez lumineux lui-même pour s'assimiler la vive clarté des idées nouvelles qu'on y expose. »

Comment ne pas se défier d'une œuvre qui débute par un mépris si évident du lecteur! L'histoire de la vie de Shelley est tout entière dans ce trait de caractère. Ce n'est pas que nous désapprouvions une peinture idéalisée, une hypothèse épique du bonheur, un poétique symbole de l'avenir de la société humaine; mais de semblables tentatives avoisinent de trop près à la fois le sublime et le ridicule, pour que des intelligences rares, même comme celle de Shelley, ne succombent pas presque toujours à la démence. Esprit noble et sphère d'idées fort étendue; sens moral perverti, absence de goût et de jugement : voilà bien les deux pôles de Shelley. Il y a une médaille antique de Jules César qui offre, d'un côté, la tête du conquérant dont la vie et la mort ouvrirent des voies nouvelles aux destinées de Rome; et, au revers, le troyen Énée portant sur ses épaules son vieux père, tenant d'une main les statuettes de ses dieux lares et de l'autre entraînant son fils qui marche avec peine, sauvant ainsi d'abord la faiblesse, le culte et les traditions : ici le novateur, là le conservateur. Shelley ressemblait à cette médaille : seulement le revers pieux lui manquait. Il a détruit les superstitions du jeune âge, il a bafoué la routine des vieillards; il tenait d'ailleurs de Byron la haine de l'Angleterre. Son talent admirable, mais infortuné, n'avait donc ni traditions, ni dieux lares, ni patrie, ni Anchise, ni même le tendre Ascagne.

ANDRÉ DELRIEU.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

LE ROMAN SOCIAL. — *CONSUELO.*

On se sent à l'aise avec un pareil nom inscrit en tête d'un article de critique : la discussion peut être ferme, hardie, sans encourir le reproche de brutalité ou d'irrévérence. L'auteur de *Lélia* n'est pas une de ces femmes élégantes et légères qui écrivent comme elles causent ou comme elles chantent : pure coquetterie de leur part, affaire de mode et de caprice, artifice de vanité, petit talent supplémentaire qui tient le milieu entre l'art de broder sur canevas et celui de soupirer la romance. Avec ces reines de boudoir et de salon, le critique est obligé de perdre son temps en puérilités chevaleresques. Il faut les complimenter sur leur livre, comme sur leur parure ou sur leur écrin. — Ah ! madame, comme cette période est richement montée ! Oh ! la jolie phrase taillée à facettes ! Voilà une image du plus vif éclat, et une métaphore de la plus belle eau. Quelle richesse ! Quelle harmonie ! Quelle grace ! Décidément, madame, votre dernier roman vous va à ravir. — Et autres formules niaises sous le joug desquelles il faut bien passer si l'on ne veut être considéré comme un malappris ou un impertinent. On ne manque pas de raisons d'ailleurs pour s'absoudre soi-même de ces complaisances obligées. Entre des doigts si effilés, si blancs, si délicats, la plume peut-elle être autre chose qu'un de ces menus outils de toilette autorisés par les exigences du luxe féminin ? Quelle nécessité d'attrister le front de ces belles oisives qui regardent toujours dans leur psyché si leur dernier mot est bien placé, si leur dernière idée les a rendues plus jolies ? Voudriez-vous, par hasard, les

chicaner sur les plis de leur robe? Non, assurément : eh bien! pourquoi les tourmenteriez-vous plutôt sur le plan de leur ouvrage? Vous trouvez qu'elles agitent l'éventail de l'air le plus charmant du monde : vous sied-il après cela de suivre trop curieusement les mouvemens de leur plume? Allons, déridez-vous, critique impitoyable, et n'oubliez pas que, quoi qu'il fasse, le sexe le plus faible a toujours droit aux égards du plus fort. Parbleu! le beau mérite d'écraser sous votre pesante logique toutes ces créations flottantes qu'un souffle léger fera disparaître! Autant fouler aux pieds un voile de guipure ou déchirer à belles dents un mouchoir de point d'Angleterre. Laissez donc marcher dans leur fantaisie et dans leur liberté ces absurdes et spirituelles femmes. Si elles trébuchent, prêtez-leur votre main; si elles tombent, arrangez-vous pour que leur chute soit gracieuse comme celle d'un oiseau qui replie, en se posant, ses ailes fatiguées.

Tous ces beaux préceptes ne sont pas, heureusement pour nous, applicables à l'auteur qui nous occupe. George Sand a depuis long-temps renoncé, comme écrivain, aux priviléges de son sexe. Nos ménagemens lui feraient injure, notre courtoisie serait traitée de fadeur. La main qui a écrit *André* et *Mauprat* est assez nerveuse pour supporter de mâles étreintes. Nous avons affaire à un talent viril qui rougirait de conserver encore les susceptibilités littéraires d'un esprit féminin. M[me] Sand doit donc s'attendre à une critique aussi franche, aussi ferme que si nous avions à juger une production de Mérimée ou d'Alfred de Musset.

Il est des noms qui imposent la sévérité, comme d'autres sollicitent l'indulgence. Un passé glorieux est une menace permanente suspendue sur le présent. L'adversaire le plus redoutable de *Consuelo*, c'est *André*. Nous sommes de ceux qui condamnent *Lélia* avec *Valentine*, et *Spiridion* avec *Mauprat*. L'écrivain aura beau dire pour se justifier que ses ouvrages sont les termes d'une progression logique régie par une même idée : nous lui répondrons qu'il se trompe, volontairement ou à son insu. Depuis *Indiana*, cette timide et perfide attaque contre la société, il s'est produit des évolutions nombreuses dans le prétendu système philosophique du romancier. Soit modestie, soit prudence, George Sand, dans la préface de son premier roman, se défendait vivement d'aspirer à des croyances nouvelles. Il ne venait pas donner, disait-il, son coup de main à l'édifice de l'avenir, son coup de pied à celui du passé. Il savait que, dans un temps de ruine morale, la raison humaine a besoin de stores pour atténuer le trop grand jour qui l'éblouit. S'il y avait une moralité dans son œuvre, elle ressortait librement des faits, racontés avec la froide impartialité de l'historien. Les grandes questions sociales l'effrayaient, au lieu de l'attirer. L'auteur ne prétendait qu'à un seul mérite, celui de narrateur exact, d'analyste consciencieux. Ses scrupules allaient si loin en cette matière, qu'il s'efforçait de prémunir d'avance le lecteur contre les dangereuses conséquences des principes soutenus par les personnages du roman. *Indiana* était une exception philosophique; moins encore, un simple récit du cœur sous lequel *aucun enseigne-*

ment n'était caché. Ainsi donc point de théories ambitieuses, point de plaintes systématiques contre l'ordre établi. Regardez Indiana comme un être souffrant, nerveux, maladif, en dehors des conditions de la vie commune. Si elle est malheureuse, c'est la faute de son organisation qui se révolte témérairement contre des entraves nécessaires. Plaignez-la, compatissez à ses souffrances, mais ne tirez aucune conclusion de ces douloureuses prémisses. Ne cherchez pas au fond d'une existence isolée des argumens contre l'essence même de la société. Le malaise de l'individu ne prouve rien contre les lois qui gouvernent l'espèce. C'est ainsi que Mme Sand, dès cette époque, se débattait assez péniblement, du reste, au milieu des accusations prévues qui lui venaient de toutes parts; louable préoccupation dont l'effet immédiat avait été de dissimuler une moralité périlleuse sous la trame serrée de la fable, toujours présente aux yeux du lecteur. Peut-être aurait-on pu désirer que cette compression du principe sous le fait se fût produite avec plus d'uniformité, se fût étendue avec plus de mesure sur toute la surface de l'ouvrage; mais l'idée, soigneusement refoulée dans la première partie, s'élançait majestueusement dans la seconde, enveloppée de ces vastes et nuageuses draperies qui devaient plus tard soutenir *Lélia* dans une sorte de sphère hiéroglyphique.

La préface d'*Indiana* était donc, selon nous, une de ces ruses de guerre communes à tous les réformateurs dans l'ordre religieux ou philosophique. Mme Sand ne voulait pas s'aliéner du premier coup un public qu'elle s'était proposé de dominer. La littérature n'était qu'un moyen; le but était plus haut. *La raison humaine avait besoin de stores* à la première apparition de ces nouvelles clartés; mais il devait venir un jour où l'astre, définitivement accepté dans le firmament littéraire, se révélerait sans voile, et éclairerait de ses rayons les mystères les plus intimes de sa réelle substance. Dès ce moment, il n'était plus besoin de stores, c'est-à-dire de préface explicative. Le lecteur ébloui devait se laisser pénétrer jusqu'au fond de l'ame par les émanations splendides du foyer dévoilé.

Lélia parut, et le souvenir de quelques passages d'*Indiana* put seul faire pardonner cette œuvre ambitieuse, où la pompe du style environnait comme un linceul d'or les germes avortés de théories impossibles. Cet échec fut pour Mme Sand le texte de méditations sérieuses; elle dut alors s'apercevoir que les lecteurs voyaient en elle deux êtres distincts, dont l'un n'était souffert que par condescendance pour l'autre. Le philosophe était en tutelle et n'existait que sous la garantie de l'écrivain qui lui servait de caution. George Sand consentit donc à se dédoubler, ou plutôt à se présenter alternativement sous deux faces différentes. La littérature domina dans *André, Leone Leoni, Mauprat*. L'idée religieuse et sociale s'épanouit dans *Gabriel, Spiridion, les Sept Cordes de la Lyre*. Grand sujet d'embarras pour les critiques, qui, au moment même où ils encourageaient de tous leurs éloges la production d'ouvrages poétiques, intimes et réels comme *André*, entendaient retentir dans le lointain les mystiques et incompréhensibles dissonances des *Sept Cordes de la Lyre*. Figurez-vous un prédicateur naïf s'applaudissant de la conver-

sion d'un athée, le donnant en exemple aux croyans, et s'apercevant tout à coup que le prétendu converti savoure le vin enivrant des joies mondaines dans le calice de l'autel. George Sand était aux yeux des critiques une espèce de Saul sur le chemin de Damas, qui, frappé d'abord par un coup de lumière divine, se serait agenouillé convaincu, pour se relever sceptique et blasphémateur. Ève imprudente et obstinée, l'auteur de *Lélia,* exilée de l'Eden pour avoir touché à l'arbre de la science, semblait d'abord se contenter des fruits spontanés d'une riche nature; mais bientôt, fatiguée de cette nourriture simple et savoureuse, la créature déchue semait furtivement dans la terre maudite une graine du fruit défendu, qu'elle avait cachée dans sa main le jour du bannissement. Comme les filles idolâtres de Laban, elle avait paru accepter le dieu de Jacob; mais elle avait emporté dans sa fuite les dieux de Laban. — Je me sers à dessein de ces rapprochemens bibliques, parce que dans cette orgueilleuse révolte il y avait en effet comme un souffle violent parti de la Genèse. Les premières fautes d'une intelligence supérieure ont toujours quelque grandeur qui étonne. Si l'égarement continue, cette forte empreinte va s'affaiblissant; ce calme dédaigneux que vous aviez d'abord admiré se revêt à vos yeux d'une inévitable monotonie. Les vibrations harmonieuses de Memnon ne résonnaient qu'aux premiers feux du soleil. Lorsque l'astre s'était élevé au-dessus de l'horizon, la lyre merveilleuse se taisait. Memnon n'était plus qu'une statue.

Il y a loin de *Lélia* à *Spiridion*. George Sand comprit la dépression qui s'était faite en elle dans l'intervalle de ces deux ouvrages, et, comme nous l'avons déjà dit, elle se transforma. *Le Compagnon du tour de France* essaya de réaliser la fusion de deux élémens séparés jusqu'alors dans les œuvres de l'auteur d'*Indiana*. A cette époque, et sous l'empire de cette préoccupation inquiète, George Sand se décida plus particulièrement à distribuer ses personnages en deux groupes. Les uns furent sacrifiés à l'expression de la vie réelle; les autres, systématiques et abstraits, promenèrent dans le champ de l'action leur mystérieuse et constante impersonnalité. Il en résulta, d'un côté, dans le roman dont nous parlons, la délicieuse figure du Corinthien et la chaude physionomie de la marquise; tandis que, de l'autre, la tranquille Iseult et son platonique amant comparurent, êtres transfigurés, sur une sorte de mont Thabor symbolique, exclusivement accessible aux adeptes. Iseult, c'était encore Lélia un peu humanisée par les ardens reflets de la vive et sensuelle organisation de la marquise.

Quand vint le tour d'*Horace*, Iseult se décalqua sur Eugénie et Pierre sur Théophile : toujours deux personnages supérieurs vivant pour ainsi dire entre ciel et terre, et ne se mêlant au drame humain qu'à titre d'influences divines et modératrices. Horace était, — pris à part, — une figure moralement et historiquement vraie. — George Sand avait peint en lui toute une jeunesse effervescente, pleine d'imagination et de verve oratoire, qui se crut taillée, après la révolution de juillet, pour les grandes luttes de la tribune et les plus hautes positions de la hiérarchie politique. Dans la fiction comme dans la

réalité, ce Mirabeau avorté aboutit fort sensément à une étude d'avoué ou de notaire : — dénouement vulgaire, mais logique comme celui d'*Eugénie Grandet*. A part les nuageuses théories du héros et les énigmatiques *sentimentalités* des héroïnes, ce roman, écrit trop vite, s'était fait remarquer d'ailleurs par une vigoureuse et compréhensive unité; mais, comme nous l'avons déjà indiqué, *Horace* était le produit, l'application des mêmes théories que *le Compagnon du tour de France*.

Ces théories persistent-elles dans *Consuelo?* Qu'est-ce que ce nouvel ouvrage? un roman comme *Indiana?* un poème comme *Lélia?* un raisonnement dialogué comme *Gabriel?* Si nous en croyons l'auteur, c'est un conte. Est-ce que George Sand abjurerait définitivement sa creuse et obscure métaphysique? Voudrait-elle sérieusement abandonner aux douteux philosophes de l'école sociale les divagations sans sujet et les méditations sans but? rentrerait-elle avec franchise dans cette voie restreinte et glorieuse où elle a laissé de si vives traces? Ou ce mot de *conte* est-il tout simplement une de ces hypocrisies de langage, si familières aux écrivains du jour, qui s'en servent comme d'un réactif destiné à mettre le lecteur en éveil?

Ce ne serait pas une petite entreprise que de chercher à ressusciter le conte, tel qu'il était autrefois, ou de lui imprimer de nouvelles allures, plus en harmonie avec le niveau actuel des esprits. Le conte est, pour ainsi dire, le Petit Poucet de la grande famille littéraire, et, comme tous les cadets obligés de faire leur fortune eux-mêmes, il a souvent montré plus d'esprit, plus de ressources, plus d'activité que ses aînés. Si, comme l'apologue, le conte est *un don qui vient des immortels,* c'est assurément quelque joli nain fantastique du moyen-âge qui l'aura laissé tomber par la cheminée dans le foyer des bonnes gens. Il y avait cercle autour de l'âtre éblouissant. Dans un coin rêvaient les vieillards. Éclairés en plein par la flamme, les hommes actifs songeaient aux travaux du jour, qui ne sont qu'une transition à ceux du lendemain. A l'écart se taisait peut-être quelque mystérieux groupe, écoutant, sous les sifflemens de la bise, les premières notes de la voix du cœur. Un enfant, la tête baissée, charbonnait entre ses jambes la dalle du foyer. Tout à coup, voilà une poignée de suie qui tombe, et le jet de flamme qui s'affaisse sur lui-même, se divise, et rebondit ensuite avec plus de force. Que s'est-il passé? Presque rien; personne n'a rien vu. Seulement l'aïeule a senti peser sur ses genoux une petite forme, moitié flamme, moitié fumée, moitié illusion, moitié réalité, qui lui sourit avec une naïveté malicieuse. C'est le conte, joyeux enfant, introduit dans la maison sans y être attendu, et qui gardera toujours sur ses traits quelque chose de la suie qu'il a fait rouler et du feu où il a sautillé comme une salamandre. Comment débutera-t-il dans le monde? Qui lui servira de parrain? Tous ceux qui étaient là, autour du foyer. Le petit malheureux n'appartient à personne, il sera protégé par tous. N'y a-t-il pas dans les environs quelque moine grivois plus curieux de lais guillerets que des saintes Écritures, plus épris de sotties et fêtes que de messes et oraisons? Celui-là sera le premier que le conte houspillera. Aussi

bien voilà la légende qui s'en va, chassée par les quolibets de quelques paysans matois ou de quelques écoliers en frérie. Le conte vient au moment précis pour fredonner le chant du départ de cette fille des cloîtres. Un rustaud de campagne le conduit à la ville. Les joyeux garçons de l'Université s'en emparent, et Rabelais le trouve sur les bancs de l'école en prenant sa robe de docteur. A peine entré dans la vie littéraire, nous voyons le nain qui se fait géant. Il s'appelle Gargantua. C'est le tombeau de tout ce qui existe; il avale d'un seul coup tout ce qui se trouve sous sa dent, et Dieu sait quelles joyeuses digestions on fait en sa compagnie! C'est lui qui est le maître et le roi de son temps. Aussi profite-t-il largement de son autorité. Quels festins et quelles débauches! Il se mêlera, pendant quelques années, à tant de fêtes et de plaisirs, qu'il pourra se reposer ensuite pendant cent ans et plus, comme l'héroïne de Perrault. Après le conte de géant, nous aurons les contes de fée, *le Prince Chéri, Riquet, Barbe-Bleue,* héros populaires qui sont aussi connus dans le siècle de Perrault que Gargantua l'a été du temps de Rabelais. Le conte a cela de commun avec le poème épique, qu'il est l'œuvre de tout un peuple, et non d'un seul homme. Lorsque Gargantua est venu, il était dans la bouche de tout le monde, et plus tard, au XVIII[e] siècle, lorsque le conte a pris sous la plume de Voltaire un grain de philosophie et de réalité, *Candide* ne s'était-il pas déjà infiltré partout? Aujourd'hui, après deux révolutions, qu'est devenu le conte, cet aimable et méchant enfant du moyen-âge? Ami du merveilleux, dont il se moque quelquefois, le conte doit s'être glissé partout où cet élément est encore admis. La nouvelle et le roman d'aventures sont les véritables contes de notre époque.

De quelle manière *Consuelo* se rattache-t-il donc à cette forme particulière de la pensée que nous venons de renfermer dans un cadre biographique, comme s'il eût été question d'un être spécial ayant une vie distincte, une influence personnelle? Le conte de M[me] Sand ne peut pas ressembler à celui de Rabelais, car nul n'a le droit aujourd'hui d'inventer une langue et d'imiter les sublimes gaillardises du père de Pantagruel. Il ne peut avoir non plus aucune analogie avec les charmans récits de Perrault : les écrivains de notre siècle ne s'amusent plus à écrire pour les enfans. Restent les contes philosophiques de Voltaire, chefs-d'œuvre du genre, que M[me] Sand n'aura certainement pas songé à prendre pour modèles. Il faudrait, pour que le contraire fût arrivé, une de ces courageuses humilités d'artiste, qui répugnerait, j'en suis sûr, à l'auteur de *Spiridion*. *Consuelo* ne peut donc justifier son titre de conte qu'en prenant place au nombre des romans d'aventure : je ne prononce pas le mot de nouvelle, car cette poétique miniature du roman n'admet pas les immenses proportions de la dernière production de George Sand. *Consuelo* est un ouvrage composé de seize parties, dont chacune forme un demi-volume.

Une remarque affligeante à faire pour l'homme de goût, c'est que, dans la littérature comme dans le commerce, la quantité tend de plus en plus à détrôner la qualité. Il semble que désormais on ne veuille plus tenir compte,

dans une œuvre, du choix de l'idée, de l'originalité des caractères, de la richesse du style. Les grands succès ne s'obtiennent plus qu'avec des milliers de pages entassées précipitamment les unes sur les autres. — Voulez-vous mesurer la force d'un auteur? Consultez le chiffre de pagination inscrit à la fin de son livre. Quelles sont les productions qui obtiennent la plus grande popularité? Ce sont celles dont la publication se prolonge de numéro en numéro, pendant un an ou dix-huit mois, dans les colonnes d'un journal. Un pareil état de choses ne ferait-il pas souhaiter d'être impopulaire? Plus que jamais il faut répéter aujourd'hui l'*odi profanum vulgus* d'Horace, et ces mots doivent être la devise de tous ceux qui sont encore assez désintéressés pour songer au lendemain d'une œuvre. Jeune et plein de foi, malgré tout, dans les destinées de la génération actuelle, je n'aime guère à faire au passé litière du présent. On a trop souvent renouvelé, selon moi, pour rabaisser les modernes au profit des anciens, le supplice des condamnés du moyen-âge, liés vivans à des cadavres. Cependant, dans le cas particulier qui nous occupe en ce moment, il faut bien convenir que l'avantage est tout entier du côté du passé. Sans parler du grand siècle où, selon la parole de Boileau, un sonnet valait un long poème, on est bien forcé de regretter les époques de goût où les livres couronnés par l'enthousiasme public s'appelaient *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Atala*. Quel retentissement aurait de nos jours, dans un feuilleton, une étude comme *René?* Trouverait-elle seulement un peu d'espace entre *les Mystères de Paris* et *Consuelo?* J'en doute. Les romans n'ont aujourd'hui qu'une valeur linéaire; la seule faculté qu'on exige de l'écrivain, c'est l'improvisation.

George Sand a improvisé *Consuelo*. C'est dire assez le genre de mérite de cet ouvrage. Vous devinez le défaut capital que j'ai à signaler. Avec un pareil système de composition, il n'y a pas de cohésion possible entre les divers élémens d'un livre. Vous avez sous les yeux des précipités chimiques au lieu de combinaisons rationnelles, intimes; un mélange de toutes les manières, de tous les styles et de tous les genres, au lieu d'une originale et nerveuse unité, — Babel à la place du Parthénon; — le hasard mène le travail à coups de cravache. Lorsque l'auteur est en verve, la pensée sort tout armée du cerveau, et l'on rencontre quelques chapitres où l'inspiration inonde jusqu'aux plus petits détails de son ardente et féconde lumière. Les amours d'Anzoleto et de Consuelo à Venise, traversées par l'impétueuse jalousie de Corilla et les galantes poursuites du comte Zustiniani, forment un ensemble complet qui brille par une poésie admirable et un rare talent d'observation. Il fallait arrêter là les élans furieux du cheval de Mazeppa, le Pégase des improvisateurs modernes; le but était atteint : pourquoi le dépasser ou le reculer? Ce tableau de la vie d'artiste se serait resserré dans un cadre de deux volumes que nous aurions pu analyser avec amour, tandis qu'il nous est absolument impossible de nous orienter au milieu de la confusion de lieux, d'évènemens, de personnages que nécessitent des dimensions aussi inusitées. Comment voulez-vous que je dessine le bel Anzoleto, bohémien char-

mant des nuits vénitiennes, lorsque le comte Albert, attachant sur moi ses yeux magnétiques, m'entraîne avec lui dans les caveaux souterrains qui ont pour clé de voûte la *pierre d'épouvante*? J'ai oublié les palais de Venise dans le château des Rudolstadt, et lorsque vous amenez la Corilla à Vienne pour la faire accoucher, en relayant chez un chanoine, j'avoue que la vive Amélie, la bonne et vénérable Wenceslawa, m'ont fait oublier complètement l'ancienne maîtresse du comte Zustiniani. Même reproche au maëstro Porpora. Qu'on renvoie ce vieillard à Venise; je n'en ai que faire à Riesenburg, où la vieillesse est dignement représentée par les deux frères Christian et Frédéric. Tous ces personnages, que j'ai laissés en Italie et que je retrouve en Allemagne, me surprennent comme des Lazare sortis du tombeau. Ombres obstinées, je ne vous connais plus. Rentrez dans votre repos. Les vivans sont si tyranniques, que je n'ai pas le loisir de songer aux morts. L'oubli est un linceul; je vous ai oubliés.

A travers la lourde atmosphère des limbes où gémit le descendant de Podiebrad, j'entrevois dans les horizons lointains quelques lignes confuses des premiers paysages où tous les objets étaient revêtus de lumière; mais comment songer aux poétiques et tendres tableaux d'Alfred de Musset, lorsque l'auteur me donne pour guide celle qui peut être appelée, comme la Mort de la Bible, la reine des épouvantemens, Anne Radcliff? Nous voici dans une citerne qui se remplit et se dessèche instantanément. Nous entrons avec Consuelo dans un souterrain dont les grondemens menaçans s'élèvent sous les voûtes. L'eau rugissante et furieuse nous poursuit en bondissant. Un escalier dérobé nous sauve, mais nos dangers ne se sont pas tous révélés. Le morne et vigoureux gardien du souterrain, Zdenko, nous arrête en élevant un mur devant nous. Heureusement, un mot cabalistique fait tomber cet obstacle, et nous nous trouvons enfin en présence du comte Albert, personnage incompréhensible, qui, doué d'un génie supérieur, en est encore aux croyances de Jean Huss, vers l'année de l'Encyclopédie. Nous nageons en plein symbolisme. Il semble tout à coup à Consuelo que le violon d'Albert parle, et qu'il dit, par la bouche de Satan : « Non, le Christ mon frère ne vous a pas aimé plus que je ne vous aime. Il est temps que vous me connaissiez, et qu'au lieu de m'appeler l'ennemi du genre humain, vous retrouviez en moi l'ami qui vous a soutenu dans la lutte. Je suis l'archange de la révolte légitime et le patron des grandes luttes; comme le Christ, je suis le dieu du pauvre, du faible et de l'opprimé. » Le stradivarius continue ainsi pendant trois pages à faire la réhabilitation de Satan, frère de Jésus, à qui il emprunte le mot évangélique : « Laissez venir à moi les petits enfans. » Toute la partie de *Consuelo* qui concerne le comte Albert est d'une absurdité manifeste. Je ne vous empêche pas de mettre en scène des cataleptiques, si vous trouvez dans la catalepsie un levier d'émotion morale; mais quelque fou que soit un homme, il y a toujours, au point de vue de l'art, une certaine logique dans les idées dont l'écrivain ne peut s'écarter sans faillir. Le fils des Rudolstadt a voyagé pendant huit ans à travers l'Europe, lorsque les écrits des philosophes du

XVIIIe siècle ruinaient partout non-seulement les superstitions, mais les religions elles-mêmes. Est-il possible que ce jeune homme, constamment plongé dans les ténèbres intérieures de son esprit, n'ait rien entendu des bruits de destruction qui retentissaient autour de lui? Libre et avide de s'instruire, curieux investigateur des causes premières, il lui suffisait de respirer l'air de la France pour être délivré de ces vains prestiges. C'est le contraire qui arrive. A son retour en Bohême, il retombe plus profondément encore dans l'abîme du mysticisme et le vide de la métempsycose, mêlés à une sorte d'éclectisme évangélique. A quoi bon se donner tant de peine pour obscurcir la nuit factice qui règne dans ce pauvre cerveau? Que signifie ce bizarre rapprochement de Pythagore et de Jean Zyska, de la grande Grèce et de la Bohême? Il n'en résulte à mes yeux qu'un avantage, celui de savoir que Mme Sand a fait une longue quarantaine dans la région des idées abstraites, avant de produire *Consuelo*. Sous le règne de Louis XIV, il y avait plusieurs femmes de qualité, Mme de Grignan entre autres, qui faisaient leurs délices de Descartes. George Sand n'est pas cartésienne, à coup sûr, mais on peut affirmer, sans craindre de se tromper, qu'elle lit couramment Hegel, Fichte et Schelling. Médiocre sujet d'orgueil pour un romancier! N'était-ce point assez de rouler à grands efforts vers les sommités nuageuses la masse informe du socialisme, cette pierre d'achoppement qui blesse les mains les plus aguerries, ce rocher de Sisyphe qui retombe toujours au bas de la montagne? Fallait-il encore dénaturer ce grand et poétique style, autrefois si riche et si pur, en le hérissant de termes scolastiques, en le pliant aux formes vides et pédantesques d'une thèse de docteur? Maître, il ne fait pas bon pour vous sur ces hauteurs vertigineuses. En contemplant de trop près la lumière éternelle, on en vient à ne plus pouvoir distinguer les nuances de la lumière terrestre. Le regard ébloui ne rencontre plus dans l'air qu'une sorte de mêlée chatoyante de rayons brisés semant çà et là des lueurs intermittentes.

L'épisode de Joseph Haydn nous repose un peu des fatigantes pages consacrées au comte Albert. Voici qui est naturel, gai, tendre, attrayant. Une comédienne dormant auprès d'une source, sur la lisière d'un bois, rencontre à son réveil le regard timide d'un jeune homme qui s'est arrêté en cet endroit pour déjeuner. La comédienne a quelques pièces d'or, mais elle n'a pas de pain. Elle en demande franchement au jeune inconnu, qui partage de bon cœur avec elle. Voilà nos deux artistes désormais unis par cette simple et touchante communion. La jeune fille s'en va à Vienne, et le jeune homme au château des Rudolstadt, pour y implorer la protection de Consuelo, l'illustre élève du maëstro Porpora. Or il se trouve que Consuelo, c'est précisément cette jeune fille devant laquelle il a baissé les yeux près de la source. Le voyage au château de Riesenburg devient donc inutile, et Joseph Haydn s'en retourne à Vienne avec Consuelo. Mais, avant de reprendre la grande route, Joseph, qui déjà est assez amoureux de la Porporina pour s'inquiéter des dangers que peut courir sa vertu battant l'estrade, la décide à se déguiser sous des habits d'homme. Consuelo s'enfonce dans les rochers pour y faire

sa toilette masculine, et Joseph se retire dans le bois, où il attend avec une anxiété rougissante la transformation de son amie improvisée. Le pauvre jeune homme a mis une demi-lieue entre elle et lui, de peur d'être soupçonné d'une curiosité bien excusable à son âge, mais que la sévère Consuelo ne lui pardonnerait jamais. Un air de bravoure annonce le signor Bertoni, autrefois Consuelo. Les deux jeunes gens se remettent en chemin bras dessus bras dessous, et chantent comme deux rossignols, en traversant les montagnes du Bœhmerwald. Bertoni apprend l'italien à son ami Joseph, et Joseph achète un chapeau de paille à Bertoni, dans l'intention apparente de préserver du hâle le teint de son ami, mais en réalité pour voiler l'éclat de cette vive prunelle qui pourrait trahir un incognito précieux. Le timide Haydn voudrait bien devenir un peu plus que l'ami du signor Bertoni; malheureusement les confidences que lui fait celui-ci au sujet d'Anzoleto et du comte Albert ne lui laissent pour toute consolation que les douceurs de la fraternité. Il se résigne donc à n'être que le frère de son compagnon de voyage; et ce n'est pas sans lutte qu'il accomplit ce sacrifice tacite. Il y a des momens où son héroïque résolution est en péril. Tant que l'agitation de la marche fouette son sang, il parvient à dépayser les secrètes aspirations de son cœur; mais les haltes sont dangereuses, surtout lorsque les deux amis sont forcés de se rapprocher sous la commune pression du danger. Dans une cabane de paysan, une femme hospitalière leur cède un mauvais grabat, le seul qui soit inoccupé. Ailleurs, c'est le coin d'une grange, peuplée de contrebandiers et de soldats licenciés. Vous jugez comme Consuelo presse le bras d'Haydn, pauvre enfant qui ne pourrait la défendre et qui néanmoins, pendant cette horrible et douce nuit, tremble plutôt de désir que d'effroi. Joseph n'a peur que de lui-même. Qu'arriverait-il, grand Dieu! s'il allait troubler par un baiser le chaste sommeil du signor Bertoni? Toutes ces émotions sont décrites avec un charme de réalité ineffable, que Walter Scott lui-même n'a peut-être jamais dépassé. Ici encore, l'écrivain a eu une bonne fortune de verve et d'inspiration. C'est à peine si, dans tout le cours de ce délicieux voyage, Consuelo a laissé tomber quelques paroles de haute spéculation sociale. Le vent qui souffle sur le Bœhmerwald a emporté le réseau de vapeurs que le comte Albert avait placé sur sa tête. Pourquoi faut-il que nous retrouvions ce dernier à la fin du livre? Misérable agonisant que nous sommes obligés de voir mourir! — Mais ne vous attendez pas ici à la continuation de notre analyse. Il n'est pas sain pour un homme de goût de rentrer au château des géans. Dussiez-vous me reprocher l'appétit superbe et aristocratique du rat de ville d'Horace, je n'en persiste pas moins à laisser à d'autres le dernier service de ce festin improvisé. Quelques réflexions sur l'ensemble de ce long ouvrage, et je finis.

L'improvisation, systématisée par un esprit puissant et audacieux, a ses avantages et ses périls. En courant sus aux évènemens, comme don Quichotte aux aventures, on peut donner de grands et merveilleux coups d'épée; mais on peut aussi aller briser sa lance contre les ailes prosaïques d'un

moulin. De cette hardiesse fougueuse, irréfléchie, il peut résulter de ces chocs d'idées ou de mots qui illuminent comme des éclairs les profondeurs de l'ame humaine; mais que de coups frappés à vide! que de faux pas! que de défaillances soudaines! Chevaliers errans de la littérature, tout n'est qu'heur et malheur dans vos jours sans lendemain, dans vos actes spontanés de folie que ne vient pas même corriger le bon sens sous la figure de l'écuyer Sancho. Le même homme s'appelle successivement le chevalier des Lions et le chevalier de la Triste-Figure. Les deux extrêmes marchent toujours ensemble sur des lignes parallèles, dans votre destinée hasardeuse.

L'improvisation est très souvent une mauvaise conseillère. Elle suggère furtivement à l'écrivain toute sorte d'expédiens sommaires qui le rendent souvent ridicule, quelquefois insignifiant. Dans ses jours de paresse elle a recours à la mémoire, cet amphitryon parcimonieux qui sert toujours à ses convives les plats de la veille. Il fallait inventer, on se souvient; créer, on imite. C'est plus facile et plus lucratif. Que d'improvisateurs ont fourni toute leur carrière avec une seule idée enfermée dans des bouts-rimés différens! Que de romanciers ont vécu sur un seul portrait de femme; exécuté de face, de profil, de trois quarts; présenté en miniature ou de grandeur naturelle; académie ou médaillon; simple esquisse au fusin ou figure caressée jusqu'à la calinerie par le pinceau; isolé ou entouré, souriant ou triste, frappé en plein par une lumière splendide ou profitant de toutes les heureuses perfidies du demi-jour; type immuable subissant à peine les modifications légères souhaitées par les jeunes marquises du siècle de Louis XV, qui se faisaient peindre tantôt en Vénus, tantôt en Diane chasseresse, avec les attributs du printemps, feuilles et fleurs, ou ceux de l'hiver, neige et frimas!

Le roman de *Consuelo,* original dans certaines parties, trahit çà et là des réminiscences maladroites. Quelquefois c'est une phrase tout entière, et ceci n'est pas le cas le plus grave. Qu'importe en effet, à ceux qui se préoccupent de l'ensemble d'une œuvre, que le Cynabre du comte Albert *balaie de sa queue superbe* les cendres du foyer, à peu près dans les mêmes termes que l'Ophélia d'*Indiana?* Ceci n'est qu'une ressemblance de détail qu'un artiste patient aurait su éviter, mais dont un improvisateur ne se préoccupe guère. Un grief plus sérieux, c'est celui qui consiste à élever sur une base commune l'édifice de deux œuvres différentes, à décalquer des situations et des caractères. Nous ne citerons qu'un exemple, il sera concluant. Dans le roman d'*Horace,* Marthe hésitant entre Paul-Arsène et le héros du livre; dans *le Compagnon du tour de France,* le Corinthien soumis à la double attraction de la Savinienne et de la marquise, annoncent déjà la lutte de Consuelo placée entre le comte Albert et Anzoleto. C'est toujours une ame passionnée, sollicitée en sens contraire par la *matière* et par *l'esprit.* La *matière* apparaît sous des formes gaies, brillantes, capricieuses, armée de toutes les séductions de la peinture, et de toutes les coquetteries de la statuaire profane. C'est le Corinthien, Anzoleto ou Horace. *L'esprit*, obéissant à la loi des contrastes, se revêt, en revanche, des teintes les plus sombres, les plus austères : il a

toujours la tête dans la nue ou les pieds dans l'abîme. Vaincu ou vainqueur, il passe fièrement au milieu de la cohue méprisable des intérêts humains, toujours drapé dans le même manteau philosophique, dont les plis ne se resserrent jamais le jour de la défaite, pas plus qu'ils ne s'élargissent au moment de la victoire. C'est la Savinienne, c'est Marthe, c'est le comte Albert. On le voit donc, tous les ouvrages de Mme Sand reproduisent cette dualité de principes qui amène souvent le retour des mêmes conséquences. Quelle différence y a-t-il, par exemple, entre le Corinthien du *Compagnon du tour de France*, et l'Anzoleto de *Consuelo?* Tous deux sont plébéiens avec des instincts patriciens, artistes avec le talent du *joli*, spirituels avec tous les bonheurs de la témérité, voluptueux avec toutes les flammes du désir sensuel. C'est la grace unie à la force, tout ce que peut la nature en dehors des influences divines. Magnifique ouvrage d'albâtre, aux contours arrondis, d'une transparence parfaite, et auquel il ne manque que la lampe intérieure ! George Sand excelle à peindre ce type : aussi ne se fait-elle pas faute de le renouveler, d'y joindre, s'il est possible, quelque ornement; et telle est la puissance des caractères vrais et naturels, que nous ne sommes pas fâché nous-même de les retrouver dans les œuvres que nous analysons. — Je dirai plus : — ici le lecteur lutte avec le critique, et le premier sourit où l'autre fronce le sourcil.

Toute répréhensible qu'est la reproduction dont nous venons de parler, nous la pardonnerions volontiers à Mme Sand, en faveur des charmantes figures épisodiques d'Amélie, de Wenceslawa, du chanoine et de Joseph Haydn, si elle ne nous avait forcé d'écouter les fantasques rêveries du comte Albert et les prédications sociales et religieuses de Consuelo. Passé le premier volume, où ses fraîches amours avec Anzoleto ont un attrait indéfinissable, l'héroïne du roman a toujours la solennité d'une prêtresse, le pédantisme d'un philosophe, et le ton pindarique d'une Corinne. Indiana se plaignait autrefois des injustices de la société. Lélia se mêlait aux vanités humaines, et les repoussait ensuite d'un pied dédaigneux. Consuelo lutte avec les hommes, les juge, les condamne, et leur prescrit l'expiation. Indiana aimait, Lélia doutait; Consuelo croit et prie, et de plus elle prêche, elle moralise. Elle est toujours supérieure de cent coudées aux êtres qui l'entourent. Cette créature imposante n'a de haine pour personne, et son immense amour embrasse l'univers. On devine qu'elle accomplit sur la terre une mission divine, et que des cultes absurdes subis par la sottise humaine elle dégage une religion éthérée, parfaite, destinée sans doute à régner plus tard sur les débris de toutes les superstitions écrasées. Si jamais, après sa mort, elle aborde les régions de l'*empyrée,* comme dit Mme Sand, je crains de voir Dieu lui-même effacé par sa créature. Consuelo est l'apothéose de la femme. Il est impossible que George Sand invente maintenant un type féminin supérieur à celui-là. Le sexe que, dans notre vanité d'homme, nous avions rabaissé au-dessous de nous, est désormais complètement réhabilité. L'auteur d'*Indiana* a donc atteint le dernier terme de la progression philosophique où elle avait enfermé ses idées. Pouvons-nous espérer maintenant que, renonçant pour une bonne

fois à ses théories vaporeuses, Mme Sand cherchera à développer les éminentes qualités littéraires qu'on ne saurait lui contester sans injustice? Descendue des hauteurs mystérieuses où elle a rêvé de palingénésie sociale et mystique, la verrons-nous prendre au sérieux ce titre de conte, dont elle a baptisé avec si peu de raison *Consuelo?* Aurons-nous enfin quelque récit du cœur qui n'ait pas la prétention de secouer les fondemens des lois et des croyances de l'humanité? Verrons-nous, dans le prochain ouvrage de l'auteur d'*André*, quelque peu d'intérêt versé sur l'individu, sacrifié jusqu'ici à l'espèce? Ces questions contiennent la franche expression de mes désirs; mais l'avouerai-je? Il me semble que Mme Sand tourne de plus en plus son attention vers le mouvement religieux qui s'est fait au sein du christianisme, dans les périodes militantes où la liberté cherchait à s'affranchir de l'autorité. Elle vient d'étudier les hussites : qui la préservera des sociniens, des vaudois, des luthériens? Je crains que toutes les sectes évangéliques ne viennent tour à tour comparaître dans ses inventions romanesques. Malheur à nous alors qui aurons encore à nous perdre dans les brumes de cette lourde atmosphère, car George Sand ne demandera pas seulement un élément dramatique, comme Walter Scott, aux dissidences religieuses; elle voudra les sonder, les analyser, en extraire les causes efficientes et les conséquences morales. Dieu veuille que nous soyons faux prophète, et que, pour nous délasser de tant de romans sociaux, le prochain ouvrage de Mme Sand, véritable conte, commence naïvement par les mots classiques : « Il y avait une fois un roi et une reine!... »

HIPPOLYTE BABOU.

BULLETIN.

En voyant sur le trône d'Espagne une reine de treize ans, on ne peut se défendre d'une certaine inquiétude. Nous avons souhaité vivement le moment où la majorité d'Isabelle II serait déclarée par les cortès; ce moment est venu, maintenant la reine exerce l'autorité royale, et nous sommes presque effrayés de la responsabilité et des dangers qu'elle encourt. Néanmoins, il faut le reconnaître, c'est sous d'assez favorables auspices que s'ouvre cette situation nouvelle. Seize voix seulement ont manqué à l'unanimité avec laquelle la chambre des représentans et le sénat ont déclaré la majorité d'Isabelle; et encore plusieurs des dissidens ont fait connaître qu'un scrupule peut-être excessif de légalité avait seul dicté leur vote. Dès que la majorité de la reine, ont-ils dit, est proclamée par les cortès, la reine n'aura pas de sujets plus fidèles que nous, et il n'y aura pas dans tout le pays d'Espagnols plus décidés à soutenir le trône et la liberté.

La constitution de 1837, dont la reine a juré l'observation, est de nouveau consacrée comme la charte des libertés espagnoles. « Si je faisais en tout ou partie le contraire de ce que j'ai juré, a dit Isabelle, je ne devrais pas être obéie. » Du côté de la royauté, l'engagement de faire jouir l'Espagne du régime constitutionnel est donc aussi péremptoire que possible; c'est maintenant au peuple espagnol d'y répondre par la ferme volonté de défendre les droits du trône. L'institution monarchique n'est pas pour l'Espagne une nouveauté oppressive : elle est contemporaine de toutes les époques de l'histoire de la Péninsule; elle a reçu l'empreinte des mœurs de la nation, et, de son côté, elle a exercé sur ces mœurs des influences qu'on ne saurait contester. Examinez le caractère et l'histoire des Espagnols : vous y trouverez l'humeur hautaine de l'aristocratie, et en même temps le goût très prononcé

des franchises démocratiques. Or ces deux sentimens ont non-seulement coexisté ensemble, mais ils se sont accordés à reconnaître dans l'institution monarchique un élément nécessaire à l'Espagne. Le principe de la monarchie n'a jamais été nié ni par l'orgueil de la noblesse, ni par l'indépendance municipale des villes. Aujourd'hui les partis sentent le besoin de le maintenir au-dessus de leur tête.

Les cortès n'ont été que justes envers le gouvernement provisoire, quand elles ont hautement approuvé sa conduite. M. Lopez et ses collègues ont bien mérité de l'Espagne; ils peuvent maintenant se retirer du pouvoir; ils ont accompli une tâche honorable. Ç'a été tout ensemble un acte de convenance et de sagesse de ne pas demander une démission immédiate aux ministres actuels. La royauté, en gardant quelque temps encore autour d'elle M. Lopez et ses collègues, a témoigné qu'elle savait apprécier leurs services, et les cortès ne l'ont pas démentie. De cette façon, il est possible aussi de travailler avec prudence à la formation d'un cabinet nouveau qui puisse être l'expression puissante et durable de la nouvelle situation créée par la majorité de la reine.

M. Olozaga ne se dissimule pas l'immense responsabilité qui pèse sur lui et les difficultés qui l'attendent. Chef désigné du futur ministère, il sent le besoin de s'assurer à l'avance l'appui d'une majorité imposante : pour cela, il lui faut faire entrer dans l'administration qu'il doit présider les hommes qui, au sein des cortès, exercent le plus d'autorité. Il doit travailler à ce but d'une manière ouverte et persévérante. Si, malgré ses efforts, il rencontre quelques esprits rebelles qui refusent de concourir à une union aussi nécessaire, au moins sa conduite témoignera de la rectitude de ses intentions, et il aura le droit de passer outre en dépit des obstacles qu'il aura rencontrés. On connaîtra bientôt sans doute le jeu qu'entend jouer M. Cortina.

L'Espagne se trouve aujourd'hui, en tenant compte de toutes les différences, dans une situation analogue à celle où l'on était en France lorsque Casimir Perrier, prenant les affaires, forma le ministère du 13 mars. Il faut aussi que l'Espagne crée un gouvernement en l'appuyant sur une forte majorité parlementaire. Cette majorité doit se former par le concours de tous les hommes qui veulent sincèrement la liberté et la monarchie, et qui auront le courage d'avouer hautement leur modération. Il va se faire un triage au sein des cortès. Les hommes pratiques, sages et fermes se chercheront pour s'entendre. Pour tout homme grave et aimant vraiment son pays, ce n'est pas le moment, à coup sûr, de faire de l'opposition au gouvernement d'Isabelle II. Jamais gouvernement n'eut plus besoin de l'appui de tous les bons citoyens, qui tiennent en ce moment entre leurs mains le sort de leur pays. Tout dépend de leur énergie et de leur union. L'Espagne est libre, et seule elle est appelée à décider d'elle-même. Il n'y a ni intervention ni influence étrangères : ce que la situation avait d'irrégulier a disparu. La monarchie constitutionnelle est debout avec tous ses principes, avec toutes ses

conditions. Ni les circonstances ni les institutions ne manquent aux hommes; les hommes se manqueront-ils à eux-mêmes ?

Isabelle II goûte aujourd'hui les momens heureux et parfois trop courts de cette popularité précieuse et fragile qui environne d'ordinaire les commencemens de règne et la jeunesse de ceux qui sont assis sur le trône. On pourrait lui appliquer cette parole que saint Paul prononçait sur lui-même, que sa puissance vient de sa faiblesse. En voyant cette reine si jeune, abandonnée à elle-même, à ses inspirations naïves, n'ayant pour compagne qu'une sœur encore moins âgée qu'elle, quel Espagnol ne se sentira disposé à défendre un trône occupé par tant d'innocence ? On ne peut pas parler aujourd'hui de camarilla. C'est pour conserver tous les avantages de cette situation que des amis éclairés ont fait entendre à la reine Marie-Christine qu'elle devait modérer son impatience, d'ailleurs si naturelle, de revoir sa fille. La présence de Marie-Christine auprès d'Isabelle servirait de prétexte à des accusations qu'il est d'une haute prudence d'éviter. Seule, Isabelle est plus forte, et les partis seront obligés de la respecter. Marie-Christine a, pour dédommagement du sacrifice qu'elle s'impose en restant en France, le spectacle de la popularité du nouveau règne, et la pensée qu'elle sert encore sa fille en se privant de la voir.

La situation du roi de Grèce est encore plus difficile que celle de la reine d'Espagne. Isabelle prend l'exercice du pouvoir royal à des conditions connues d'avance, et qui ne lui ont pas été personnellement imposées. Elle est sur le trône tant en vertu de son droit héréditaire que de la constitution de 1837. Othon, au contraire, s'est trouvé mis à la tête d'un peuple auquel, par sa naissance, il était étranger, et ce peuple à son tour lui impose une constitution qu'il a dû jurer d'observer non-seulement avant de la connaître, mais avant même qu'elle fût faite. On ne peut se dissimuler que la Grèce reprend entièrement en sous-œuvre la question de son organisation politique, que les puissances croyaient avoir résolue il y a quinze ans. Elle aura sa constituante. S'il faut en croire les premières appréciations du résultat électoral, sur deux cent vingt-cinq membres de l'assemblée, il y aura à peu près quatre-vingt-dix napistes, et cent trente-cinq constitutionnels. Le parti russe se trouvera donc en minorité, et la majorité appartiendra aux représentans sincères de l'intérêt grec.

Le parti russe se trouvera probablement aussi en minorité dans les conseils de l'Europe. Il est naturel que la France et l'Angleterre s'accordent à protéger en Grèce le libre développement des institutions constitutionnelles : quant à l'Autriche et à la Prusse, si elles sont sans sympathie pour le côté libéral de la question, elles doivent reconnaître qu'en raison de la révolution du 15 septembre la meilleure digue contre l'influence russe sera désormais un gouvernement constitutionnel. Nous admettons bien que cette forme de gouvernement ne soit pas dans les préférences des cabinets de Vienne et de Berlin, mais ici l'intérêt politique parle trop haut pour n'être pas écouté. C'est surtout M. de Metternich qui devra triompher des répugnances que

peut lui inspirer le mouvement du 15 septembre : car probablement il lui répugnerait plus encore de voir la Russie enraciner son influence en Grèce. On peut donc raisonnablement espérer que, si les affaires de la Grèce deviennent dans quelques mois l'objet d'une délibération en commun de la part des cinq puissances, l'Autriche, non pas par amour de la liberté, mais dans son propre intérêt, finira par consentir à l'établissement d'un gouvernement constitutionnel à Athènes. Au reste, dès 1827 et 1828, on pouvait pressentir sans une prévoyance bien haute qu'après la conquête de leur indépendance viendrait pour les Grecs l'ambition de la liberté politique. Pourquoi alors, et depuis, quand il en était temps encore, les puissances n'ont-elles pas voulu tenir compte de ces infaillibles conséquences?

Nous voyons qu'en Turquie l'intolérance augmente en raison de l'affaiblissement de la foi musulmane. La religion de Mahomet se défend par un fanatisme intraitable et cruel. Un Arménien quitte l'islamisme, on le décapite; un musulman, au milieu de la gaieté d'un repas, parle légèrement du prophète, on le jette en prison, et il a été au moment de payer de sa vie sa facétieuse incrédulité. La France à ce sujet a fait des représentations qui ont dû être d'autant plus accueillies par le divan, qu'en y réfléchissant le bon sens turc a dû voir qu'il travaillait contre son propre intérêt. Si le gouvernement du sultan se mettait à persécuter systématiquement les chrétiens, il forcerait les puissances à souscrire à toutes les résistances des populations chrétiennes. Que deviendrait alors le traité du 15 juillet 1840, par lequel les cabinets européens se sont engagés à maintenir l'intégrité de l'empire ottoman? C'est ce qu'a compris le divan; aussi a-t-il déclaré qu'il n'y aurait plus d'exécution sanglante au nom de la religion.

La Porte entend bien que les puissances lui tiennent tout ce qu'elles lui ont promis, mais elle ne paraît pas se piquer pour son compte d'une grande fidélité dans l'exécution de ses engagemens. Achmet, pacha du Soudan, refuse de payer au vice-roi d'Égypte le tribut qu'il lui doit, et il est probable qu'en se conduisant ainsi il est sûr de ne pas déplaire à Constantinople. Cependant le vice-roi parle de réduire Achmet par la force. Mais l'Angleterre ne s'opposera-t-elle pas à une démonstration armée de Méhémet-Ali, comme elle s'y est déjà opposée dans l'affaire du Cordouban? Rien n'est donc résolu en Orient; toujours les mêmes difficultés. Les puissances n'ont pas remédié à la faiblesse de l'empire ottoman, et entre elles règnent des causes de dissension qui s'aggravent sourdement.

On a un goût prononcé à Constantinople pour les cérémonies d'apparat, par lesquelles on dirait que le gouvernement turc aime à s'étourdir et à se tromper lui-même. L'hospodar de Valachie, le prince Bibesco, créature de la Russie, a été admis à faire de solennels adieux au sultan, qui lui a donné son portrait et une batterie de canons. Ayez recours en toute occasion à moi, a dit le sultan au prince Bibesco, mon assistance ne vous manquera pas. Nous doutons qu'en Valachie on soit bien persuadé de l'efficacité d'un pareil recours.

De quelque côté que l'on tourne les yeux, on trouve des assemblées délibérantes. La république noire d'Haïti a aussi sa constituante. Depuis que cette assemblée est réunie, elle n'a pu encore résoudre aucune question d'une manière satisfaisante. Quels sont les droits de l'assemblée constituante dans ses rapports avec le gouvernement provisoire qu'elle a trouvé installé? Sur cette question, on n'a pu s'entendre. On avait proposé d'amnistier les agens les plus modérés de l'ancien gouvernement, et cette motion avait même été appuyée par le général Hérard. Néanmoins, elle a été repoussée. Donnera-t-on une indemnité aux représentans du peuple? A ce sujet, quelques députés ont fait remarquer avec assez de bon sens qu'il n'y avait pas lieu de délibérer sur une pareille question, vu l'état du trésor. Toutefois l'assemblée a voté l'indemnité en principe, et elle a ajourné la fixation du chiffre. L'état du trésor haïtien est pour nous chose intéressante, puisqu'en ce moment M. Adolphe Barrot est en route pour exiger la continuation du paiement des sommes dues à la France. Déjà le gouvernement provisoire nous a adressé officiellement une demande de sursis. Sous l'administration du président Boyer, la république a fait plusieurs paiemens, peu considérables sans doute, si l'on considère la somme totale, mais enfin le gouvernement haïtien reconnaissait alors qu'il devait mettre au premier rang de ses obligations l'acquittement de cette dette. Aujourd'hui, en sera-t-il de même? Quelles sont les garanties d'ordre et de stabilité offertes par le gouvernement nouveau? La chute du président Boyer est funeste aux intérêts français, et il est regrettable que nous n'ayons pas tout fait pour l'empêcher. Notre créance haïtienne, qui s'élève encore à près de cinquante millions, est fort compromise.

En ouvrant la session du parlement belge, le roi Léopold a surtout insisté sur l'entier achèvement des chemins de fer. « Un grand fait est aujourd'hui accompli, a dit le roi; les lignes de fer décrétées en 1834 et 1837 sont livrées à la circulation sur toute leur étendue. La Belgique, en poursuivant une entreprise aussi considérable, avait apprécié l'influence que cette œuvre est destinée à exercer sur nos relations commerciales et notre prospérité intérieure. Nous sommes en possession de quelques-uns de ces résultats: l'avenir nous promet les autres. » Nous concevons que le chef du gouvernement belge parle avec quelque orgueil de la rapidité heureuse avec laquelle le sol de la Belgique a été sillonné par des voies nouvelles. Aujourd'hui, Anvers et Cologne se touchent. Quand en pourrons-nous dire autant de Bruxelles et de Paris? Ici nous ne sommes pas encore fixés sur la question de savoir si c'est l'état qui doit entreprendre et exécuter la ligne du Nord.

A Dublin, le procès d'O'Connell a commencé. Nous n'en sommes encore qu'au jury d'accusation. La défense et l'accusation se font une guerre de détails avec une habileté et une patience merveilleuses. On paraît y mettre de part et d'autre un grand amour-propre de légistes. Nous sommes loin des retentissans *meetings* de Trem et de Mullingar, mais telle est la souplesse d'O'Connell, que le tribun fougueux se plie sans effort à tous les manéges de la stratégie judiciaire. L'acte d'accusation dressé contre O'Connell et ses co-

accusés ne contient guère que les griefs déjà consignés dans les mandats d'arrêts; on se rappelle que ces griefs ont trait surtout aux discours prononcés dans les *meetings* de l'été dernier.

O'Connell vient de rédiger une nouvelle adresse au peuple irlandais pour le conjurer de garder, pendant le procès qui va commencer, la tranquillité la plus profonde. « Je déclare mon ennemi personnel, dit-il dans cette pièce, tout homme qui prendrait part à un tumulte quelconque. Si vous êtes mes amis sincères, tenez-vous tranquilles. Je vous en supplie au nom du pays, je vous en supplie au nom de Dieu. » On voit quelle importance l'agitateur attache à ce que l'ordre public ne soit pas troublé pendant que le jury délibérera sur son sort. Il veut se faire de l'attitude calme du peuple un argument victorieux.

M. Sturge a répondu à O'Connell qu'il était complètement rassuré par les explications que lui avaient données le libérateur, et qu'en conséquence il est tout disposé à sympathiser avec la cause du rappel. L'alliance avec des radicaux anglais est une nouvelle phase de la question irlandaise, qui pourra de ce côté faire des progrès dont peut-être les tories ne se préoccupent pas assez.

Pendant qu'on lui fait son procès, O'Connell s'attache de plus en plus à préciser ses vues. Dans la dernière assemblée qu'a tenue l'association du rappel à Conciliation-Hall, il a jeté les bases d'un arrangement financier entre la Grande-Bretagne et l'Irlande. O'Connell demande que les revenus de l'Irlande soient affectés aux besoins intérieurs de l'Irlande. Ces revenus seraient employés d'abord à payer la dette de l'Irlande, qui, de son côté, contribuera aux dépenses générales de l'empire dans la proportion de ses moyens financiers. On révisera les proportions suivant lesquelles chaque pays doit contribuer aux dépenses générales. Enfin, suivant ce plan, le parlement irlandais aurait le contrôle des revenus de l'Irlande, et ses droits constitutionnels à cet égard ne pourraient être limités. Ce n'est pas le moment de discuter ici le mérite de ces propositions; nous ne les citons que pour mieux montrer combien O'Connell est préoccupé aujourd'hui du besoin de parler au bon sens de tous.

Est-il juste que les revenus de l'Irlande soient affectés aux besoins et aux dettes de l'Irlande? La réponse à cette question ne saurait être douteuse. En parlant ainsi dans Conciliation-Hall ou dans Corn-Exchange, O'Connell fait comprendre à chaque Anglais combien il serait urgent de s'occuper de l'Irlande, et peu à peu on s'étonne en Angleterre que les tories qui gouvernent laissent ainsi le mal s'aggraver sans y porter remède. Les whigs ont péri par leur politique extérieure; il se pourrait que les tories trouvassent dans leur inertie et leur impuissance, en ce qui concerne l'intérieur, un de ces écueils qui déterminent des naufrages. On est loin aujourd'hui, de l'autre côté du détroit, d'avoir dans l'administration de M. Peel la même confiance qu'il y a deux ans. L'opposition gagne du terrain, et peu à peu les whigs redeviennent possibles, parce que les tories ont fait à l'extérieur ce qu'ils avaient été appelés à faire, et qu'à l'intérieur ils semblent condamnés à rester stériles.

Ici, l'activité politique de l'hiver ne s'est pas même encore fait pressentir. Il est convenu seulement que les chambres s'ouvriront le 26 décembre, mais on ne s'occupe pas encore des questions que l'opposition et le ministère pourront mettre à l'ordre du jour.

Il n'y a rien en ce moment pour défrayer la curiosité publique, rien si ce n'est la prose de nos évêques. M. de Prilly, condamné par le conseil d'état, ne s'est pas tenu pour satisfait, et il a cherché des consolations dans une correspondance qui cette fois s'adresse à *l'Ami de la Religion*. M. l'évêque de Châlons se défend d'avoir voulu excommunier des enfans *qui courent à sa rencontre quand ils le voient*. On voit que le prélat s'est proposé d'imiter le *sinete parvulos venire ad me*. M. de Prilly veut seulement s'assurer si ces enfans ne sont pas panthéistes ou rationnalistes. Où veut-il donc que des écoliers de troisième, de seconde, même de rhétorique, aient appris le rationalisme ou le panthéisme? Il y a quelques mois, M. l'évêque de Châlons témoignait à l'aumônier du collége de Vitry, dans une lettre qui vient d'être publiée, combien il était satisfait de la tenue du collége, des dispositions morales et religieuses des élèves, et maintenant ces malheureux enfans sont menacés d'être dévorés par l'hydre du panthéisme! En vérité, tout cela n'est pas sérieux, et, quel que soit notre respect pour le caractère épiscopal, nous nous dispenserons de discuter gravement la seconde lettre de M. l'évêque de Châlons. M. de Prilly a trouvé le moyen de renchérir sur M. l'évêque de Chartres, qui a pris si chaudement la défense, comme on sait, du chanoine Desgarets. On ne devinerait jamais l'éloge qu'il décerne à l'indigeste et calomnieux factum du chanoine de Lyon : il l'appelle *un ouvrage vraiment classique!* Le mot restera : voilà le sieur Desgarets placé entre Bossuet et Fénelon! Si tels sont aujourd'hui les jugemens de l'église, nous ne sommes pas surpris qu'elle ne puisse s'entendre avec l'Université.

THÉATRES LYRIQUES.

Il est de ces renommées malheureuses, de ces destinées héroïques, qui, par la nature romanesque et lamentable de leurs aventures, ont le triste privilége de fixer l'attention des dramaturges. La vie du roi don Sébastien de Portugal est de ce nombre. Ses poétiques disgraces ont déjà défrayé bien des drames et des romans; la consécration du livret d'opéra leur manquait, M. Scribe s'est chargé de les compléter de ce côté. Au reste, on conçoit aisément la préférence accordée par les poètes aux misères de ce jeune roi, allant, au nom de Dieu, combattre les Mores, puis revenant vaincu et blessé dans son royaume, où ses amis le méconnaissent, son peuple le renie, où ses efforts pour reconquérir une couronne ne lui font trouver qu'un tombeau.

Le nouvel opéra de MM. Scribe et Donizetti s'écarte peu de la tradition. Don Sébastien a laissé la tâche facile aux poètes. Le premier acte s'ouvre par les préparatifs de départ pour l'Afrique. La flotte s'arme, le roi va s'embarquer, laissant aux mains de don Antonio, son oncle, et de don Juan de Sylva, grand inquisiteur, le soin de son royaume, lorsqu'un soldat du nom de Camoëns se présente et réclame de don Sébastien l'honneur de l'accompagner dans sa croisade. Le roi ne peut faire moins pour l'auteur de *la Lusiade;* aussi joint-il à la faveur accordée au Camoëns

De partager et chanter ses exploits

la grace d'une jeune Africaine, Zaïda, que le saint-office envoyait au bûcher; clémence qui nous semble assez peu conséquente de la part d'un roi s'apprêtant à guerroyer contre les infidèles.

Le second acte se passe aux plaines d'Alcazar-Kebir; les chrétiens sont vaincus, dispersés. A la tête d'une tribu arabe, Abayaldos s'est emparé d'une poignée de braves qui défendaient le corps de leur roi; le dévouement de don Henrique sauve don Sébastien. Abandonné, expirant au pied d'un arbre, le roi va mourir, lorsque Zaïda paraît, cherchant parmi les cadavres le corps de celui qui la sauva des flammes de l'inquisition. Bientôt don Sébastien se ranime à sa voix, mais les Arabes viennent et demandent à grands cris le sang du chrétien. Zaïda pleure et supplie; Abayaldos n'accorde la vie et la liberté au captif qu'à la promesse de Zaïda de devenir sa femme.

Le troisième acte nous transporte à Lisbonne, où l'on célèbre les funérailles du roi don Sébastien. A la lueur des torches funèbres, deux hommes s'abordent et se reconnaissent, don Sébastien et Camoëns. Le poète, ivre de joie de retrouver plein de vie celui qu'il croyait couché sur le champ de bataille d'Alcazar-Kebir, essaie de dissiper l'erreur du peuple et des soldats, et de faire revivre parmi eux le souvenir de leur roi : il proclame hautement l'identité de don Sébastien, que don Antonio et le grand inquisiteur se refusent à reconnaître; mais bientôt, entourés des familiers du saint-office, lui et son compagnon sont jetés dans les cachots de l'inquisition. Le jugement de don Sébastien va être prononcé; le patient est là, debout devant les fourneaux, en face des instrumens de torture qui rougissent au feu. Une femme se présente; c'est Zaïda, que les préliminaires de la paix ramènent à Lisbonne à la suite d'Abayaldos. Elle aussi proteste de la miraculeuse délivrance du roi, accomplie par ses mains. Ses sermens sont traités d'impostures. La mort de don Sébastien est nécessaire à don Antonio, à don Juan de Sylva : don Sébastien mourra. Aidé de quelques soldats dévoués, la nuit, Camoëns tente un dernier effort pour délivrer le roi. A la faveur d'une échelle de corde, les prisonniers vont atteindre une barque arrêtée au pied des murailles de la forteresse, lorsqu'une main invisible coupe les liens qui la retenaient, et don Sébastien et Zaïda sont précipités dans les flots.

M. Donizetti a écrit sur le poème de M. Scribe une partition que nous classerons, parmi les ouvrages de cet auteur, entre *la Favorite* et le *Belisa-*

rio. Ce sont les mêmes procédés d'instrumentation, les mêmes formules musicales. La prodigieuse facilité de M. Donizetti s'explique d'une façon suffisante par l'uniformité de sa manière. Dans de telles conditions, un talent est difficilement original; mais en revanche il est facilement fécond. Dans *Sébastien de Portugal*, M. Donizetti a eu de fréquentes et heureuses inspirations. Nous ne citerons cependant point le final du premier acte comme un des morceaux remarquables de la partition, quoiqu'il ait obtenu les applaudissemens frénétiques du parterre : le motif principal est commun; l'ensemble manque de netteté. Le duo entre Zaïda et le roi, au second acte, renferme quelques passages touchans; l'air du roi, dans le même acte, est d'un motif délicieux; la péroraison qui le termine, écrite presque entièrement pour la voix de tête, est de l'effet le plus émouvant, et Duprez le chante avec la perfection admirable de ses plus beaux jours. Les deux romances de Camoëens, le duo du troisième acte, le final du quatrième surtout, méritent d'être cités. Barroilhet dit avec une grande puissance d'expression l'andante de son duo avec Duprez :

C'est un soldat qui revient de la guerre.

Cette phrase, composée évidemment à l'intention de l'habile chanteur, fait ressortir à merveille toute la richesse de son organe. La cabalette qui la suit est assez médiocre; cette mélodie sautillante et diffuse devient presque choquante eu égard à la situation dramatique de la scène. Le rôle de Camoëns, empreint d'un certain caractère poétique et chevaleresque, est en réalité le plus complet de la partition de *Don Sébastien*. Barroilhet en a bien compris toutes les nuances, et s'est bien acquitté de sa tâche de chanteur et de comédien. Duprez a de beaux mouvemens et quelques brillans éclairs dans le rôle de don Sébastien. En somme, si l'exécution ne répond pas à tout ce qu'on pourrait attendre de l'Académie royale, un honorable succès n'en est pas moins réservé à *Don Sébastien*. L'Opéra n'a point encore failli pour cette fois à ses somptuosités ordinaires de mise en scène. Les costumes de *Don Sébastien*, les décorations, entre autres celle du champ de bataille d'Alcazar-Kebir, sont d'un aspect et d'une magnificence dignes en tous points de notre premier théâtre lyrique.

Les Italiens n'ont pas voulu être en reste avec l'Opéra; le lendemain de la représentation de *Don Sébastien*, *Maria di Rohan* faisait son apparition. Cet ouvrage, spécialement composé pour Ronconi, a mis dans un nouveau jour le talent du merveilleux chanteur, que le rôle d'Asthon dans la *Lucia* nous avait fait connaître imparfaitement. Les deux premiers actes de *Maria di Rohan* sont assez ordinaires, et ne sortent qu'à de rares intervalles de cette jolie petite route sablée sur laquelle M. Donizetti met son imagination au petit trot. Le troisième acte, qui ne renferme en réalité que trois morceaux, suffit à lui seul pour assurer le succès de l'ouvrage. Rien en effet n'est plus ravissant, plus merveilleux, plus extraordinaire, que la façon dont

M[lle] Grisi, Ronconi et Salvi chantent les diverses parties de cet acte et notamment le dernier trio. Si M. Donizetti a rarement eu d'aussi puissantes et d'aussi énergiques inspirations, jamais peut-être il n'a rencontré des interprètes plus sûrs et plus éclatans. Musicien et chanteurs s'identifient si bien, qu'il est difficile de faire une juste part d'éloges à chacun. Pour être impartial, il faut les envelopper tous les quatre dans les mêmes applaudissemens et le même triomphe. Du reste, nous reviendrons sur l'opéra de *Maria di Rohan* et la troupe du Théâtre-Italien, que l'habileté de la direction a su renouveler en la fortifiant.

Le *Cours de Littérature dramatique* de M. Saint-Marc Girardin est appelé à retrouver, sous la forme du livre, le succès qui avait déjà accueilli ces piquantes leçons dans l'enceinte de la Sorbonne. Cette fois, le charme d'une vive improvisation est remplacé par l'élégante pureté du style; on lira M. Saint-Marc Girardin comme on l'a écouté, avec un plaisir sérieux, avec une curiosité toujours éveillée et toujours satisfaite. On reconnaîtra surtout dans ces pages spirituelles ce cachet de bon sens et de verve incisive, cette alliance du critique et du moraliste qui restera comme le caractère et l'originalité du professeur. Ce *Cours de Littérature dramatique* soulève bien des questions délicates, nous dirions presque vitales pour le théâtre contemporain. C'est dire que nous y reviendrons avec toute l'attention que méritent le livre et l'écrivain. En éclairant l'esthétique par la morale, M. Saint-Marc Girardin est entré dans une voie féconde où l'on est heureux de le suivre, et où lui-même, il faut l'espérer, ne s'arrêtera point.

— Sous le titre de *Romans et Nouvelles*, par M. Francis Wey (1), il vient de paraître une suite de récits ou d'études sur des époques bien diverses de notre histoire. Parmi les nouvelles qui composent ces volumes, quelques-unes ont paru dans cette *Revue*, et il ne nous sied point d'apprécier des tableaux de mœurs contemporaines que nos lecteurs ont pu juger. D'autres nous offrent de dramatiques esquisses inspirées par les temps les plus orageux du XVII[e] siècle, ceux qui précédèrent Louis XIV. Les défauts qu'on pourrait signaler dans de ces petits romans, la recherche, quelquefois l'exagération de la forme, sont suffisamment rachetés par le mérite d'une exécution consciencieuse et d'une donnée attachante. La première de ces qualités devient trop rare pour qu'on n'accueille pas avec faveur les *Romans et Nouvelles* de M. Francis Wey.

(1) 2 vol. in-8°. Chez Dolin, quai des Augustins.

F. BONNAIRE.

NAPLES EN 1843.

I.[1]

Après Londres et Paris, Naples est la ville la plus peuplée de l'Europe. On y compte près de cinq cent mille habitans qui, pour les cris et le tumulte, valent bien deux millions d'hommes. Si tous les mouvemens des Napolitains avaient un but, il ne leur faudrait plus que le point d'appui demandé par Archimède pour soulever le globe terrestre. En revenant d'une promenade en barque, vous entendez à un mille de distance le mélange des bruits de la ville, comme les rumeurs d'un volcan prêt à éclater. Du haut de la Chartreuse de San-Martino, où les bons moines jouissent du coup d'œil le plus beau qui soit au monde, le panorama de Naples vous offre l'apparence d'une ville en révolution, tant les cris sont aigus, tant les gens courent et s'agitent sur les places et dans les rues !

Toutes les capitales se divisent en deux villes distinctes, celle de la bonne compagnie, et celle du peuple. L'une est belle, mais rétrécie, et se connaît à fond dès le premier jour; l'autre, moins propre et moins agréable à voir, est souvent plus curieuse et plus intéressante. Pour certaines gens, Paris se réduit à une fraction des boulevards; de même Naples n'existe pour le beau monde que de Tolède au bout de la Villa-Reale. C'est dans ce jardin situé au bord de la mer qu'on

(1) Voyez la livraison du 12 novembre.

se repose par un peu de calme et de silence; partout ailleurs le vacarme est prodigieux. En entrant dans Tolède, vous ne voyez que des bouches ouvertes, des yeux animés, des chevaux au galop. On est toujours pressé. On court de toutes ses forces pour aller prendre une glace, pour demander le journal, et lire la feuille des arrivées et départs, pour regarder les affiches de théâtre, pour mettre un terne à la loterie qui ne sera tirée que samedi prochain. On a raison; la vie est courte, le temps précieux, et le plaisir trop rare. Les fiacres, qui ne sont pas assujettis comme chez nous à des stations, circulent partout à vide, et vous persécutent de leurs offres de services. Le passant qui prend une de ces calèches errantes s'y élance d'un bond comme si l'ennemi le poursuivait. Le cocher fouette et se dépêche de mener son homme pour en chercher un autre. Les pauvres chevaux jouent des jambes sans rien comprendre à cette fureur d'aller vite. La dalle résonne comme le tonnerre. Les charrettes elles-mêmes vont à bride abattue, comme si la paille qu'elles portent devait sauver la vie à quelqu'un. Tolède n'a point de trottoirs, et le cocher, une fois qu'il a mis sa conscience à l'aise en disant : *guarda!* pousse en avant sans rien écouter, pressant contre la muraille des groupes de quinze personnes, ou renversant les chaises des bonnes gens qui prennent le frais, et qui de leur côté voudraient occuper la rue entière. Au milieu de ce mouvement, tout s'arrange pour le mieux; les cochers sont habiles, et il arrive peu d'accidens. L'*aquajolo*, sur son reposoir de bois, la tête encadrée au milieu des chapelets de citrons, débite à grands cris son eau à la neige et sa limonade. Le pêcheur, qui a passé la nuit sur la mer le trident à la main, vocifère encore le jour pour vendre quelques poissons. Un marchand d'allumettes fait plus de bruit que si sa pacotille valait de l'or. Que de peines pour gagner de quoi traîner sa vie jusqu'à demain! Et, quand on s'est épuisé, quelle récompense trouve-t-on? Un morceau de pain, un verre d'eau, et la misère de la veille, fidèle à son poste; mais on rit, on chante et on dort bien.

Une foule de pauvres diables, toujours aux aguets, prennent feu aussitôt qu'ils entrevoient la chance d'un gain chétif, cette chance fût-elle dénuée de toute probabilité. Un de mes amis achetait, chez un marchand de vieilleries, un poignard rouillé. En sortant de la boutique, son emplette à la main, il est abordé par un homme pétulant qui lui propose toutes sortes d'armes, des casques, des cuirasses, des hallebardes, en le suppliant de l'accompagner jusqu'au magasin où sont ces merveilles. Le signor français a beau assurer

qu'il ne veut plus rien; que, s'il en avait eu besoin, il aurait trouvé précisément des hallebardes à côté de son vieux poignard; le courtier improvisé poursuit son discours avec une volubilité croissante. Enfin, voyant que son acheteur se dirige par hasard du côté du magasin d'armes, il le devance et court de toutes ses jambes. A cinquante pas de là, le Français aperçoit, en haut d'une maison, son courtier allongeant la moitié du corps en dehors d'une lucarne, le casque en tête, des épées et des dagues dans chaque main, frappant ces ferrailles entre elles, et criant comme un aigle. L'étranger passe avec un sang-froid désolant; ainsi s'envole l'espoir d'un petit bénéfice!

La Villa-Reale est le domaine des enfans et du monde élégant. On y voit le matin les nourrices à larges tailles, avec leurs corsages garnis de clinquant, insignes respectables de leurs fonctions, dont elles sont très fières. Celles de Procida ou d'Amalfi ont de belles figures. Le soir, les dames arrivent au jardin, et dans l'été, la musique militaire, qui est excellente, vient jouer sous les arbres les meilleurs morceaux de l'opéra en vogue.

Au-delà de la promenade publique, en suivant le bord de la mer, vous passez devant la petite église de Piedigrotta, située au pied de la magnifique grotte de Pausilippe, et vous tombez au milieu d'une population de pêcheurs et de barcaroles. Tous les visages d'hommes y sont marqués d'un cachet antique. La misère n'a fait que les fortifier et les endurcir, et ils la supportent avec majesté. Leurs formes sont athlétiques; on peut les admirer à son aise, car ces Hercules marins s'habillent volontiers comme Cincinnatus à la charrue. Celui qui n'a sur son épaule nue qu'un bout de corde, une lanière de cuir ou un brin de filet, se pose encore comme s'il n'avait pas perdu l'habitude de se draper dans la toge romaine. Quelques-uns prennent des noms historiques : Vespasien, Titus, Asdrubal, Tibère même, auquel ils ajoutent une lettre pour en faire le mot plus sonore de Timberio. En les voyant groupés au soleil, ou étendus sur leurs barques, avec des physionomies calmes et résolues, vous les sentez plus forts que leur destin, et l'idée ne vous viendrait pas de les plaindre; mais si vous allez par-là un jour de pluie, lorsqu'ils s'enveloppent comme ils peuvent de leurs fragmens d'habits, de leurs cabans roussis par l'âge et le sel de la mer, la noblesse de ces figures luttant contre les injures du sort vous fera saigner le cœur. Ce dut être à Chiaja que le généreux saint Martin, n'ayant plus d'argent à donner, partagea son manteau avec un lazzarone. C'est à cet endroit que le grand M. de Guise, échappant à la flotte espagnole

dans une barquette, vint aborder après la mort de Masaniello, et que les pêcheurs, le prenant sur leurs épaules, le portèrent en triomphe au palais ducal. C'est de là aussi que partit cette population terrible qui faillit, sans armes et sans discipline, arrêter les troupes victorieuses de la république aux portes de la ville. Les femmes sont moins belles que leurs maris; mais elles ont, comme on dit, de la race. Elles se querellent comme des démons, et s'arrachent les cheveux entre elles. Il faut croire que, dans le ménage, ce sont elles qui fournissent aux enfans les passions, tandis que le mari transmet à son fils la beauté du corps.

Vous ne connaîtrez pas encore Naples, si vous ne sortez pas de ces quartiers, qui se présentent les premiers devant vous. Laissez Tolède et la rivière de Chiaja, pour vous enfoncer dans le vieux Naples. Entre la place du Castello et la poste aux lettres, tournez par une rue malpropre et encombrée : c'est là que vous attend le spectacle de la vieille ville dans toute son originalité. La foule est toujours compacte, comme dans un marché perpétuel. L'homme du peuple y passe au rôle de consommateur et de chaland. Que d'occasions de dépense on offre aux quatre baïocs qui dorment dans la poche de son caleçon! Des bretelles étalées à côté d'un poisson, des légumes avec des bonnets de laine, des souliers et de la viande. La cuisine volante fume auprès du ruisseau. L'odeur de la friture aiguise l'appétit. Gamache est devenu lazzarone, et on célèbre ses noces. C'est un pêle-mêle incroyable de victuailles, de friperie, de chaussures, de fromages et d'oranges.

Pour le bruit et l'agitation, le vieux Naples surpasse de beaucoup le reste de la ville. Le marchand qui s'adresse aux baïocs de l'homme du peuple se remue plus que celui qui vise aux piastres des cuisiniers et des intendans. Le rôtisseur suspend ses pièces de viande à une longue perche dont il entrave la circulation pour mieux vous les faire voir; il vous les mettrait dans les yeux s'il pouvait. Au milieu de cette fourmilière, les habitans des mansardes, pour s'épargner la peine de descendre dans la rue, font leurs emplettes par la fenêtre en laissant glisser du quatrième étage un panier attaché au bout d'une corde. Vous pouvez deviner quels cris sont nécessaires à cette distance, pour le choix du morceau et le débat du prix, par-dessus le vacarme de la rue. Des réunions de femmes assises en cercle procèdent à leur toilette en plein air comme dans un boudoir. Elles se coiffent réciproquement, s'habillent et lacent leurs corsets. Celles-ci sont les plus soigneuses, car il y en a d'autres qui vivent dans un

abandon sauvage. On aperçoit parmi ces figures peu séduisantes quelques brunettes de quinze ans dont la beauté surmonte encore le triste milieu où elle se débat. Le type de la jeune fille du peuple est de moyenne taille, robuste, basané, l'œil bien enchâssé, le regard en dessous, le front un peu bas, la voix forte, la physionomie revêche, les cheveux longs et épais, dans un désordre tel que le peigne n'y pourra jamais pénétrer. L'usage extérieur de l'eau est inconnu. Craignez cette petite Napolitaine rétive et volontaire, dangereuse pour celui qu'elle aime, et impitoyable pour l'amant dédaigné. Il faut être Napolitain pour venir à bout de la dompter ou pour garder son repos en s'éloignant d'elle, et vous la retrouverez ailleurs que dans les rues du vieux Naples. Ce n'est pas là que sa rencontre est périlleuse. Le lazzarone qui lui prend le menton en passant et qui l'agace en se moquant d'elle sait la manière de se faire aimer; cependant il est quelquefois victime lui-même. Il y avait jadis à Naples un juge instructeur qui ne manquait jamais, en arrivant sur le théâtre d'un crime ou d'un malheur, d'adresser aux témoins cette question : « Où est la femme? — Quelle femme? lui répondait-on. — La femme qui est cause de l'évènement. » Et toujours on lui désignait celle qui avait causé la catastrophe. Ce juge-là en savait long.

Les empereurs et les grands seigneurs romains, en choisissant le pays de Naples pour y établir leurs lieux de délices, ont transmis aux gens qui leur ont succédé un vague besoin d'ornemens et de luxe. Des galetas sont embellis par des fresques; les charrettes sont peintes, les mulets couverts d'oripeaux, de plumes et de grelots. Un vieux harnais raccommodé avec des ficelles étale encore un reste de galons et de clous en cuivre. Les bureaux de loterie sont éclairés comme des chapelles ardentes, et la madone, entourée de cierges, placée au fond de l'établissement, abaisse ses regards mélancoliques sur les pauvres joueurs qui viennent jeter leur argent dans ce précipice. Des marchands d'oranges brûlent jusqu'à vingt-quatre chandelles, et enjolivent comme ils peuvent leur boutique avec de la verdure et des banderoles en papier. Le dimanche, les filles de Baïa, qui ne possèdent qu'un méchant jupon, se couronnent de pampres ou de laurier-rose pour aller à la danse; elles se font des colliers et des bracelets avec de petites pierres de mosaïque ou des graines d'arbres, et tout cela est arrangé avec goût. On s'étonne dans le Nord que les femmes italiennes ne sachent pas s'habiller à la mode de France. C'est qu'elles ont le sentiment de la vraie beauté, dont les règles sont fixes et non pas livrées au caprice de la mode. Pourquoi telle

forme de chapeau évasée, qui était belle l'année dernière, devient-elle affreuse cette année, où il faut les porter étroites? Si l'une prend l'avantage sur l'autre, ou le perd, c'est par une dépravation du goût, puisque ni l'une ni l'autre ne sont belles. La beauté italienne repose sur des bases solides; elle peut se transporter sur une toile ou se mouler en bronze, tandis que l'artiste se consume et finit par échouer devant la beauté rétrécie du Nord et ses ornemens de convention. Donnez une serviette à une fillette d'Ischia, elle saura l'arranger sur sa tête, et en fera un turban plein de grace, sans avoir besoin de miroir et tout en marchant dans la rue. Expliquez-lui comme quoi une pèlerine vaut mieux qu'un *crispin*, qui l'an passé valait mieux qu'une pèlerine : elle n'y comprendra rien, et se mettra à rire.

II.

Deux heures avant l'*angelus*, au moment où le soleil a perdu un peu de sa force, quittez le vieux Naples pour aller sur le môle qui s'avance au milieu de la mer, entre le port et la rade. Vous trouvez là les *rinaldi*, déclamateurs de vers qui ont emprunté leur nom à l'histoire de Renaud chez Armide, morceau favori des Napolitains. Plusieurs rinaldi viennent s'établir sur le môle, et parmi eux il y a du choix. Les uns, qui ne récitent pas bien, parlent devant des enfans ou même dans un désert complet; d'autres, plus versés dans leur art, sont en grande faveur. Toutes sortes de gens s'assemblent en cercle pour les entendre : des femmes, des douaniers, des soldats, des matelots et des pêcheurs, les uns assis sur des pierres, les autres couchés sur le flanc, le coude appuyé par terre, dans des poses pittoresques ou élégantes, les regards fixés sur l'orateur avec l'air du recueillement et de l'attention. C'est un tableau en permanence et tout composé qui attend un Léopold Robert. Toujours il s'agit de héros malheureux ou vainqueurs, d'enchantemens et d'amours, de grands traits d'audace, de générosité ou de courage. La vertu peut mourir; sa récompense l'attend dans le ciel; mais le crime et le vice ne doivent point finir heureusement. Jamais un mauvais sentiment ni une action infame ne peuvent se produire, si elles ne sont accompagnées de malédictions et d'infortunes. Le public, tout humain et par conséquent tout imparfait qu'il est, apporte à la séance une imagination pure et un cœur honnête. Si un parleur s'avisait de flatter les mauvais penchans de l'auditoire, il s'exposerait à être la-

pidé, car le peuple napolitain a un instinct naturel des règles de l'art. Son goût dominant est le merveilleux, l'héroïque, les poèmes soutenus par un débit harmonieux. Le manque d'éducation le fait ressembler à un enfant, mais à un enfant plein d'intelligence. Il écoute pour la dixième fois la même histoire avec autant de plaisir que le premier jour, et probablement, si le déclamateur changeait un passage ou manquait de mémoire, il serait repris ou soufflé par le public. Combien de fois Renaud est-il resté enlacé par les séductions d'Armide? On sait bien qu'il doit finir par briser ses chaînes; cependant, lorsque le rinaldo interrompt le discours, et déclare qu'il ne délivrera point le chevalier si on ne se cotise pour fournir une somme de quelques baïocs, on fouille dans sa poche, et on en tire ce qu'on peut, afin que le charme soit détruit et la terre-sainte délivrée des infidèles.

Quand le *rinaldo* puise son sujet dans l'Arioste, la folie de Roland excite de grandes sympathies. On palpite d'émotion et d'intérêt en voyant l'homme généreux égaré jusqu'à la fureur par une passion. Assurément le Napolitain qui a fait un mauvais coup songe à Roland, et se demande si quelque enchanteur n'a pas mis sa raison dans une fiole. Lorsque le génie du poète s'endort pour un instant, comme autrefois celui d'Homère, l'auditoire patient attend avec docilité le moment du réveil, et son imagination se repose volontiers pour laisser l'oreille jouir de la cascade des mots mélodieux. Peut-être, si on le prenait encore ému par le récit d'un trait sublime pour lui demander une belle action ou un sacrifice, le trouverait-on disposé à imiter un des grands personnages du Tasse, car il y a du caractère napolitain dans le *buon Tancredi*. La prédilection du lazzarone pour le XVI[e] chant de la *Jérusalem délivrée* pourrait faire douter de la bonne foi qu'il met à se prêter aux vues du poète. Le plaisir qu'il goûte à entrer dans les jardins enchantés, à en savourer les délices, et à voir les deux amans se reposer : « elle sur le sein de la prairie, et lui sur le sein de sa maîtresse, » donne à penser qu'il aime trop la faiblesse de Renaud pour souhaiter l'arrivée d'Ubaldo. Cependant, lorsque le libérateur se présente, il y a un mouvement dans l'auditoire, et le sermon de reproches est toujours accueilli avec enthousiasme. Le lazzarone sourit avec dédain quand l'amante irritée s'écrie : « Eh bien! va-t-en, ingrat... Je te tourmenterai autant que je t'aimai. » Le public du Nord sait siffler un mauvais ouvrage; celui de Naples sait bien mieux jouir d'un chef-d'œuvre.

C'est surtout par la musique qu'on sent à quel point le Napolitain

forme de chapeau évasée, qui était belle l'année dernière, devient-elle affreuse cette année, où il faut les porter étroites? Si l'une prend l'avantage sur l'autre, ou le perd, c'est par une dépravation du goût, puisque ni l'une ni l'autre ne sont belles. La beauté italienne repose sur des bases solides; elle peut se transporter sur une toile ou se mouler en bronze, tandis que l'artiste se consume et finit par échouer devant la beauté rétrécie du Nord et ses ornemens de convention. Donnez une serviette à une fillette d'Ischia, elle saura l'arranger sur sa tête, et en fera un turban plein de grace, sans avoir besoin de miroir et tout en marchant dans la rue. Expliquez-lui comme quoi une pèlerine vaut mieux qu'un *crispin*, qui l'an passé valait mieux qu'une pèlerine : elle n'y comprendra rien, et se mettra à rire.

II.

Deux heures avant l'*angelus*, au moment où le soleil a perdu un peu de sa force, quittez le vieux Naples pour aller sur le môle qui s'avance au milieu de la mer, entre le port et la rade. Vous trouvez là les *rinaldi*, déclamateurs de vers qui ont emprunté leur nom à l'histoire de Renaud chez Armide, morceau favori des Napolitains. Plusieurs rinaldi viennent s'établir sur le môle, et parmi eux il y a du choix. Les uns, qui ne récitent pas bien, parlent devant des enfans ou même dans un désert complet; d'autres, plus versés dans leur art, sont en grande faveur. Toutes sortes de gens s'assemblent en cercle pour les entendre : des femmes, des douaniers, des soldats, des matelots et des pêcheurs, les uns assis sur des pierres, les autres couchés sur le flanc, le coude appuyé par terre, dans des poses pittoresques ou élégantes, les regards fixés sur l'orateur avec l'air du recueillement et de l'attention. C'est un tableau en permanence et tout composé qui attend un Léopold Robert. Toujours il s'agit de héros malheureux ou vainqueurs, d'enchantemens et d'amours, de grands traits d'audace, de générosité ou de courage. La vertu peut mourir; sa récompense l'attend dans le ciel; mais le crime et le vice ne doivent point finir heureusement. Jamais un mauvais sentiment ni une action infame ne peuvent se produire, si elles ne sont accompagnées de malédictions et d'infortunes. Le public, tout humain et par conséquent tout imparfait qu'il est, apporte à la séance une imagination pure et un cœur honnête. Si un parleur s'avisait de flatter les mauvais penchans de l'auditoire, il s'exposerait à être la-

pidé, car le peuple napolitain a un instinct naturel des règles de l'art. Son goût dominant est le merveilleux, l'héroïque, les poèmes soutenus par un débit harmonieux. Le manque d'éducation le fait ressembler à un enfant, mais à un enfant plein d'intelligence. Il écoute pour la dixième fois la même histoire avec autant de plaisir que le premier jour, et probablement, si le déclamateur changeait un passage ou manquait de mémoire, il serait repris ou soufflé par le public. Combien de fois Renaud est-il resté enlacé par les séductions d'Armide? On sait bien qu'il doit finir par briser ses chaînes; cependant, lorsque le rinaldo interrompt le discours, et déclare qu'il ne délivrera point le chevalier si on ne se cotise pour fournir une somme de quelques baïocs, on fouille dans sa poche, et on en tire ce qu'on peut, afin que le charme soit détruit et la terre-sainte délivrée des infidèles.

Quand le *rinaldo* puise son sujet dans l'Arioste, la folie de Roland excite de grandes sympathies. On palpite d'émotion et d'intérêt en voyant l'homme généreux égaré jusqu'à la fureur par une passion. Assurément le Napolitain qui a fait un mauvais coup songe à Roland, et se demande si quelque enchanteur n'a pas mis sa raison dans une fiole. Lorsque le génie du poète s'endort pour un instant, comme autrefois celui d'Homère, l'auditoire patient attend avec docilité le moment du réveil, et son imagination se repose volontiers pour laisser l'oreille jouir de la cascade des mots mélodieux. Peut-être, si on le prenait encore ému par le récit d'un trait sublime pour lui demander une belle action ou un sacrifice, le trouverait-on disposé à imiter un des grands personnages du Tasse, car il y a du caractère napolitain dans le *buon Tancredi*. La prédilection du lazzarone pour le XVI° chant de la *Jérusalem délivrée* pourrait faire douter de la bonne foi qu'il met à se prêter aux vues du poète. Le plaisir qu'il goûte à entrer dans les jardins enchantés, à en savourer les délices, et à voir les deux amans se reposer : « elle sur le sein de la prairie, et lui sur le sein de sa maîtresse, » donne à penser qu'il aime trop la faiblesse de Renaud pour souhaiter l'arrivée d'Ubaldo. Cependant, lorsque le libérateur se présente, il y a un mouvement dans l'auditoire, et le sermon de reproches est toujours accueilli avec enthousiasme. Le lazzarone sourit avec dédain quand l'amante irritée s'écrie : « Eh bien! va-t-en, ingrat... Je te tourmenterai autant que je t'aimai. » Le public du Nord sait siffler un mauvais ouvrage; celui de Naples sait bien mieux jouir d'un chef-d'œuvre.

C'est surtout par la musique qu'on sent à quel point le Napolitain

est artiste et heureusement doué. Le dernier paysan chante avec goût, place une partie de tierce, de quinte ou de basse, sur un motif qu'il entend pour la première fois, et convertit ainsi un air en quatuor. Si quelque grande scène de la nature fait vibrer en lui une corde poétique, la sensation se traduit aussitôt par une idée musicale. En revenant d'une fête de village, un Napolitain exprime le plaisir de la journée en improvisant les paroles et la musique d'une chanson qui est le lendemain dans toutes les bouches, si elle a du mérite. Quoi de plus charmant que la fête de Saint-Cloud, et à qui a-t-elle inspiré autre chose qu'un feuilleton de journal? N'oublions pas cependant de revendiquer en l'honneur de la France le talent de M. G. Cottrau, établi depuis long-temps à Naples, et qui a composé plusieurs de ces petits morceaux que le peuple sait par cœur.

Dans ce moment l'Italie entière répète une chansonnette dont l'auteur n'est pas précisément connu. Les uns l'attribuent à M. Cammerano, frère de l'écrivain de *libretti;* d'autres m'ont assuré qu'elle était d'un galérien de Castellamare. Les paroles sont en dialecte napolitain, moitié comiques, moitié sentimentales. Le refrain dit : « *Te voglio ben' assaie, e tu non pienzi a me!* — Je t'aime passionnément, et tu ne penses pas à moi! » L'air, quoique simple, suit dans ses petites proportions la marche d'une cavatine. En un instant, tout le monde l'apprit. C'est encore à présent une véritable fureur; on n'entend plus que cela. Le matin, la servante le chante en travaillant, et toujours avec une belle voix de contralto. Les rameurs qui vous mènent à Capri l'ont arrangé à trois parties et vous en régalent pendant la traversée. Les pêcheurs et les marchands d'huîtres, les bonnes d'enfans sous les arbres de la Villa-Reale, le répètent en même temps. Le piano du premier étage et la guitare du quatrième en font retentir la maison. Tous les sons, proches ou lointains, vous apportent le refrain aux oreilles. Le soir, si vous ouvrez votre fenêtre, la sentinelle du château de l'Œuf berce les ennuis de la faction avec l'air à la mode. Alors vous commencez à votre tour à le chanter, d'abord tout bas, et puis à tue-tête, comme les autres. Vous le fredonnez en allant en voiture; le cocher l'entonne sur son siége, et le *guaglione* grimpé par derrière accompagne à la tierce. La manie vous gagne. A la première paire de beaux yeux que vous rencontrez, vous murmurez : *Te voglio ben' assaie.* Vous vous figurez vouloir beaucoup de bien à une personne qui ne songe pas à vous, l'attendrissement s'en mêle, vous vous écriez : *E tu non pienzi a me!* et les larmes vous viennent aux yeux.

Il y a un grand nombre de ces chansons populaires dont les auteurs sont inconnus. Elles poussent comme des fleurs sauvages qui répandent un parfum particulier, souvent plus doux que celui des jardins les mieux cultivés. Dans certaine disposition de l'ame, ces modestes plantes vous charment plus que les superbes tulipes du Tasse et même que les roses de Pétrarque. D'ailleurs ces riches fleurs classiques, il faut les aller chercher de parti pris dans le livre où on les conserve, tandis que l'odeur légère de la fleur sauvage vient vous trouver d'elle-même. Elle entrera jusqu'au chevet de votre lit avec le zéphyr du matin ou la brise de mer. Dépêchez-vous de la goûter, car elle sera peut-être morte demain. L'une fait oublier l'autre, et le moment de la floraison une fois passé, vous n'aurez plus le même plaisir à la retrouver dans une collection.

— Mais le pauvre auteur, direz-vous, que fait-il? où est-il? Ne lui revient-il donc ni honneur ni profit?

— Ce qu'il fait, je n'en sais rien. Son pays, c'est peut-être Castellamare ou Sorrente, à moins que ce ne soit Portici. L'idée lui est peut-être venue en pleine mer ou dans les montagnes. De l'honneur et du profit? il n'y songe pas; sans cela il se pourrait qu'il n'eût rien fait de bon. Il ignore absolument qu'on puisse avec une chanson avoir un *nom*, une réputation, et gagner de l'argent. Si vous lui en parliez, il vous regarderait de travers comme si vous vouliez lui acheter son ombre, ou bien il rirait en apprenant qu'on peut s'estimer heureux de voir sa pensée gravée et affichée derrière les vitres de M. Bernard Latte. L'air de *Te voglio ben' assaie* lui aura été inspiré par quelque jeune fille qui ne voulait pas penser à lui, et dont le cœur aura fini par être touché; c'est là sa gloire et son profit. Il n'a plus besoin de chanter. Attendons à l'année prochaine; de nouvelles amours amèneront peut-être une autre chanson.

Les Italiens ne montrent pas seulement leur goût pour la musique par les airs populaires. Des hommes du peuple qui assurément n'ont jamais été à San-Carlo, savent pourtant les morceaux de l'opéra du moment. Un ouvrier au travail chante la romance de *Linda*, bat la mesure avec son marteau ou sa pioche, et ne manque pas la fioriture ajoutée par Mme Tadolini. Dans la rue de Tolède, le soupirail d'une cuisine vous envoie la fumée du macaroni mêlée avec un motif de *la Somnambule* ou de la *Lucie*. Des domestiques chantent l'air de *Casta Diva* en filant les sons et sans omettre les points d'orgue. Les blanchisseuses de la fontaine du *Vomero* chantent le motif de *Bell' alma innamorata*, précédé du récitatif, en savonnant le linge d'une

foule d'étrangers qui ont l'oreille fausse et qui appellent les Napolitains des barbares.

Un de mes amis de voyage que j'ai connu intimement à Naples pendant trois jours entiers, et dont j'ai oublié le nom, m'avait invité à venir chez lui manger un *risotto*. Il demeurait rue *Guantata*. Je trouvai un dîner somptueux au lieu du simple ragoût milanais auquel je m'attendais. La compagnie était composée de trois jeunes gens fort aimables avec qui je me liai fort ce soir-là, et que je n'ai jamais revus; plus la patronne de la maison, qui était une Palermitaine très gracieuse, vive comme le salpêtre, et enceinte de huit mois. Le dîner fut gai. On servit d'excellent vin de Sicile, et au dessert on chanta. Tous les convives avaient de la voix, excepté le signor français. Chacun paya son écot musical avec une chanson de son pays, l'une piémontaise, l'autre florentine, la troisième napolitaine. Le tour de la *padrona di casa* étant arrivé, elle déclara qu'elle voulait chanter un morceau de son compatriote Bellini. La voilà au milieu de la chambre, posée comme une prima donna, et entonnant un récitatif de la *Norma*. Elle joua et chanta ainsi pendant une heure, passant d'un morceau à l'autre, et s'animant toujours davantage. La voix était vibrante et l'accent passionné. Les décorations manquant à la scène, il fallait figurer un arbre druidique; la cantatrice me prit impétueusement par la main et m'attira sur son théâtre, où je représentai l'arbre de mon mieux. Cependant, lorsqu'elle vint m'adresser ses chants, gesticuler devant moi et se prosterner à mes pieds, elle avait tant de grace et de naturel, que je n'y tins plus; j'abaissai mes rameaux, je la saisis par la tête, et je l'embrassai. Elle éclata de rire et s'écria : *l'albero si muove!* l'arbre se remue! Ainsi finit le spectacle. Ce qui donne tant de charme aux femmes italiennes, c'est leur simplicité, leur ignorance d'elles-mêmes, et une certaine bonhomie accompagnée de décence qui est très rare dans le Nord. Celui qui repasse brusquement les Alpes et rentre en France tout à coup, est frappé de cette arrière-pensée qu'on lit sur tous les jolis visages : « Je suis belle, je le sais, j'exploite ma beauté à mon seul profit, pour mon seul plaisir, la satisfaction de mon amour-propre et ma plus grande gloire. » Ainsi soit-il!

III.

Le jeu de la loterie est une véritable fureur en Italie, et surtout à Naples, car les passions italiennes sont au superlatif dans l'ame du

Napolitain. Sur quatre boutiques il y a au moins un bureau de *lotto;* c'est comme les cabarets en France. Une population sans pain et sans chemise, qui vit jusqu'au lendemain avec un sou, apporte par an quatre ou cinq millions de francs dans le tonneau des Danaïdes. La veille du tirage, six personnes établies à chaque comptoir suffisent à peine à la distribution des billets. On présente aux joueurs toutes sortes d'appâts. Le bureau est *orné de festons magnifiques.* Des guirlandes de toutes couleurs fascinent le passant et lui offrent des ternes bigarrés comme des arlequins. Aimez-vous le rouge? mettez votre argent sur les numéros rouges. Préférez-vous le jaune? votre fortune est faite; voilà un terne jaune comme de l'or. Souvent on aperçoit au fond du bureau, dans un transparent, trois numéros bien meilleurs que les autres, couronnés de fleurs, avec cette inscription : *Ecco la vera sorte!* C'est l'administration elle-même qui, par désintéressement, vous annonce d'avance le résultat du tirage; comment pourriez-vous douter du succès? Il faudrait n'avoir pas d'argent dans sa poche, et à la vérité on n'a pas toujours deux carlins pour faire sa fortune, autrement on serait riche samedi prochain.

Au moyen du livre de la *Smorfia*, tout peut se convertir en mise à la loterie. C'est un vocabulaire des substantifs avec un numéro en regard de chaque mot. Que la chose dont vous êtes frappé vous vienne par rencontre fortuite, ou en rêve, ou par la conversation, vous pouvez jouer à coup sûr le chiffre qui lui correspond dans le livre. Les plus heureux et les plus recherchés de ces numéros sont ceux des accidens, meurtres et sinistres. S'il y a un incendie quelque part, la loterie est assiégée; tout le monde veut jouer le même jeu. On est obligé de limiter les mises, et quand ce numéro si demandé a fait, comme on dit, sa dot, on ne délivre plus de billets. Tant pis pour celui qui arrive trop tard. Dans ces momens de crise, l'administration n'est pas sans inquiétude. Un caprice du hasard lui enlèverait une somme énorme. Même dans les états romains, les bureaux de loterie sont ouverts le dimanche, quand toutes les boutiques sont fermées. Le dormeur qui se lève à midi ne trouve plus un café où il puisse manger; mais il a le droit de mettre le prix de son déjeuner sur un terne. Ce n'est pas seulement la *Smorfia* qui vous excite à jouer; des mises vous sont fournies par une foule de gens. Si vous achetez une boîte d'allumettes, vous y trouvez des vers italiens qui vous recommandent la loterie : *strada sicura ad arrichire è il lotto.* C'est le chemin sûr de la richesse. Suivent trois numéros, garantis excellens par le marchand.

Moitié par badinage et moitié sérieusement, les gens du monde cultivent aussi la loterie. On a chez soi le livre magique, et on ne fait pas un rêve sans le consulter. J'ai vu une dame élégante et spirituelle s'amuser à feuilleter la *Smorfia*, se monter peu à peu la tête, et envoyer un domestique au bureau de loterie avec une piastre et trois numéros inscrits sur un papier. Dans les jours néfastes, marqués par un accident ou un crime, on commence par déplorer le malheur, et puis on s'en console en essayant si la *vera sorte* ne serait pas cachée dessous.

Le samedi, à cinq heures du soir, le tirage de la loterie se fait avec une solennité imposante. La magistrature et le clergé y sont représentés par des personnages respectables. Un prêtre bénit l'urne où sont les numéros, et un enfant procède au tirage. C'est un moment d'émotion, non-seulement dans l'assemblée, mais par toute la ville. La foule est haletante. Ceux qui se croyaient assurés de gagner poussent des cris lamentables. Les cris de joie sont infiniment plus rares. Des facchini attendent l'apparition du dernier numéro pour porter la nouvelle dans les rues. Ils courent de toutes leurs forces, remettent la liste à un autre facchino posté à un certain relai, et qui part à son tour aussi vite qu'il peut aller. En un instant le tirage est connu dans tous les quartiers de Naples. Afin de mesurer la promptitude de ces télégraphes vivans, un de mes amis prit une voiture au sortir de la séance, et se fit mener au galop jusqu'à la place du Vieux-Marché; il y trouva les numéros affichés devant un bureau de loterie.

Il y a deux sortes de gens qui se trompent également dans leurs jugemens sur l'Italie, ceux qui croient aux traditions et ceux qui adoptent le contre-pied par amour du paradoxe. Selon les premiers, l'Italie serait un coupe-gorge; pas une grande route ne serait sûre; des brigands partout; des jaloux, le poignard à la main, derrière toutes les tapisseries, des stylets dans toutes les manches d'habit, du poison dans les bouteilles, des trappes sous le plancher des chambres d'auberge, des *in-pace* dans tous les couvens, un assassin déguisé sous la figure débonnaire du *vetturino* ou du *cameriere*, des cavaliers servans et des sigisbés à côté de toutes les dames. Cette Italie de convention n'existe que dans les romans d'Anne Radcliff, qui l'inventa dans les brouillards de la Tamise.

Au contraire, selon les amis du paradoxe, il n'y aurait pas un brigand, ni un passage périlleux, ni un voleur de mouchoirs, ni un donneur de *coltellate*. Jamais une chaise de poste n'aurait été ar-

rêtée dans les rochers de Terracine. Les Calabrois seraient des bergers de Florian. Pour peu que la discussion s'animât, on en viendrait à nier l'existence de la Calabre elle-même. Quant aux Abruzzes, on y pourrait circuler comme sur la route de Bourg-la-Reine. On n'y aurait jamais vu un ours; les buffles viendraient manger dans la main du passant. La tarentule et le scorpion seraient des animaux fabuleux, et les mots de sigisbé ou de *patito*, des fables inconnues en Italie. La cause de ces différences d'opinions est facile à comprendre. Chacun décide que le pays est invariablement tel qu'il l'a vu, et nie ce qu'il n'a pas rencontré. Celui-ci, à qui on a volé une malle, se croit au milieu d'un peuple d'assassins et de brigands; mais le voisin, qui trouve le compte de ses bagages, refuse de croire aux voleurs. Après une bonne fortune de rencontre, on se regarde comme le vainqueur de toutes les belles; un autre, qui n'a pas eu de succès, sauve son amour-propre en disant que les dames de ce pays-là sont invincibles. Victor Jacquemont, le plus aimable des voyageurs, se moqua des tempêtes jusqu'au jour où l'océan irrité le fit repentir de son insolence. Il nia aussi les bêtes féroces jusqu'au moment où un tigre vint enlever un de ses domestiques à deux pas de lui.

J'aurais été volontiers pour les faiseurs de paradoxes, et je pensais déjà de Naples comme Jacquemont de l'Océan et des Indes. Un beau jour, on me vola deux mouchoirs en moins d'une heure dans la rue de Tolède. Je ne mis plus rien dans mes poches de derrière, et je pardonnai à mes deux larrons à cause de leur adresse. Le 18 mai, dans la rue de Chiaja, on fustigea publiquement trois brigands nocturnes qui avaient assommé un passant la nuit précédente. On leur distribuait à chacun cent coups de bâton, comme avance sur le résultat de leur procès. Mon incrédulité commençait à s'ébranler. Peu de temps après, un homme charitable, ayant averti un étranger qu'on lui volait son mouchoir, reçut un coup de couteau d'un second voleur, qui lui reprocha de se mêler des affaires des autres, et qui fit une retraite honorable à travers la foule, saisie de respect. Ma confiance diminuait sensiblement. Avant de partir pour la Sicile, j'appris qu'un Français venait d'être arrêté près de Taormine et absolument dépouillé. Si quelqu'un de mes compatriotes, fraîchement arrivé par le bateau de Marseille, m'avait vu alors armé d'une canne à épée, il se serait probablement moqué de moi, et au bout d'un certain temps je l'aurais retrouvé avec des pistolets dans ses poches. Pendant deux mois, le hasard ne me fit pas rencontrer

la figure classique et surannée du cavalier servant. Il se présenta un matin, assis dans une barque à côté d'une grosse dame romaine, et j'eus le loisir de lui voir jouer son rôle de femme de chambre aux petits soins. Mon ami le comte de M... partit un jour pour la chasse aux ours avec un guide, homme fort intéressant à écouter, et qui, par suite de petits démêlés avec la justice, ne sortait pas volontiers des Abruzzes. Cet honnête chasseur avait trois homicides sur la conscience, et les supportait patiemment. A Naples, il s'enveloppait de mystère; mais, une fois dans les montagnes, il parlait volontiers et se vantait de ses trois prouesses comme d'autant de coups de maître.

Dans tous les pays, les brigands sont encore assez rares, et n'en rencontre pas qui veut; aussi je confesse que je n'aurais pas mis à rechercher un archiprêtre autant d'empressement qu'à me lier intimement avec notre ami le bandit des Abruzzes, dont je respecte trop les secrets pour vouloir les trahir. On m'a raconté que, sous le dernier roi de Naples, après quelques exécutions sévères, une amnistie avait été publiée, à la suite de laquelle des officiers convoquèrent les chefs de brigands à un banquet. Les invités se présentèrent et se mirent à table avec confiance. Au dessert, sur un signal donné, les troupes royales parurent et massacrèrent impitoyablement les convives. Ce fut un coup terrible pour le brigandage, et dont il aura de la peine à se relever. Malgré tout le fruit que le royaume de Naples a pu tirer de cette purgation violente, et le service incontestable rendu aux voyageurs à venir, malgré le grand nombre des crimes prévenus, c'est un beau sujet à discuter que cette question : La parole d'un prince doit-elle être sacrée, même lorsqu'elle est donnée à des brigands? Louis XIV aurait dit oui. Louis XI, moins glorieux et plus utile à son peuple, n'aurait pas manqué de répondre non.

Si les exécutions du général Manès et les festins insidieux ont exterminé le brigandage, ils n'ont pas nui du moins à la mendicité. Des bandes de malheureux vous ferment le passage en demandant l'aumône, les uns avec des cris plaintifs, les autres plus gaiement, avec des grimaces et des gambades. A Ischia, on n'entend, d'un bout à l'autre de l'île, que ce mot répété à l'infini : « Signor, baiocco! » Le paysan portant ses légumes au marché arrête son âne pour vous tendre la main. Une jolie fille, montrant sa tête virginale à une fenêtre encadrée dans la vigne, vous sourit gracieusement et demande un baioc. Les enfans presque au maillot balbutient déjà la formule, aidés par leurs parens. Dans les rues de Naples, la nuit, les sentinelles murmurent timidement pour demander *un piccolo regalio*. Les pau-

vres ne sont pas honteux. Vous ne trouveriez pas facilement, comme en France, de ces malheureux fiers et désespérés, qui dévorent leur infortune en silence et qui font lever matin les cœurs charitables. Le Napolitain accepte l'indigence avec moins de peine, l'étale dans la rue aux yeux du public et tire le plus de parti possible de son malheur. Parmi les pauvres de profession, quelques-uns ont une supériorité de talent dont nos mendians n'approcheront jamais. Ce ne sont pas, comme chez nous, des litanies monotones qui endurcissent le passant au lieu de le toucher. Pour la variété des discours, la beauté des intonations, la puissance des gestes, le mendiant napolitain est un véritable artiste. Sur le quai de la Victoire, dans un angle où le soleil donne en toutes saisons, il y avait, l'hiver dernier, un homme qui aurait pu se faire professeur d'éloquence en matière de mendicité. Aussitôt que la faim le tirait de son demi-sommeil, il avisait d'un œil sagace le premier étranger envoyé par le hasard et ne le quittait point sans obtenir ce qu'il lui fallait pour déjeuner. La première fois qu'il me fit l'honneur de me distinguer, ne me connaissant pas encore, il essaya d'abord le terrain en homme habile.

— Signor, me dit-il, venez à mon secours, au nom de vôtre patron, qui doit être un des saints les plus estimés du paradis, et qui aura soin de répéter vos bonnes actions aux oreilles du Seigneur! Au nom de Sainte-Marie-Nouvelle! c'est un grand titre dans le ciel que de faire l'aumône en son nom!

La dévotion à Sainte-Marie-Nouvelle n'étant pas mon endroit le plus vulnérable, l'orateur changea aussitôt ses batteries :

— Signor, reprit-il, votre excellence est étrangère, bien éloignée de son pays. Au nom de la patrie où elle est née!

C'eût été dommage d'interrompre le discours en mettant la main à la poche; je feignis de rester insensible.

— Votre seigneurie a une famille, poursuivit le mendiant, une mère qui soupire de son absence et des amis qui souhaitent son retour.

Par un grand effort sur moi-même, je demeurai inébranlable.

— Eh quoi! s'écria mon homme, votre seigneurie m'abandonne, quand elle pourrait me rendre heureux avec si peu de chose! Hélas! elle ne sait pas ce que c'est que de souffrir et d'avoir besoin des autres.

Le mouvement oratoire promettait d'être brillant, mais je pensai qu'il y aurait de la cruauté à faire attendre plus long-temps la récompense due au génie. Vers le soir, en passant au quai de la Victoire,

j'aperçus mon mendiant étalé sur la dalle comme un serpent qui digère; il jouissait des derniers rayons du soleil couchant, et ne se serait pas dérangé pour un empire.

Dans l'Italie entière, excepté dans le royaume lombardo-vénitien, qui n'abuse pas des taxes, les polices de passe-ports poussent jusqu'à l'enthousiasme le goût des contributions. Vous croiriez qu'on vous soupçonne d'apporter la peste au lieu d'argent, si vous preniez pour des difficultés sérieuses les pas et démarches qu'on exige. Heureusement, ce n'est pas à vous-même qu'on en veut, c'est seulement à vos piastres. Il faut payer pour entrer dans une ville, pour la traverser, pour y séjourner plus de trois jours, pour des visa, pour une carte de sûreté, pour des reçus, des permissions de retirer le passeport d'un bureau et le présenter à un autre bureau où l'on paie encore. Lorsque vous voulez partir, c'est une cérémonie à recommencer, et le facchino que vous chargez de toutes ces commissions exagère ses fatigues, afin de mériter une plus grosse récompense. De jeunes artistes, avec leur modeste budget, ont assurément dépensé, à la fin d'un voyage en Italie, plus d'un mois de leur pension en frais de passe-port, sans compter les *bonnes-mains* à donner aux facchini. Vous ne traversez pas une ville, un village, une bourgade, sans exhiber vos papiers, et régaler le soldat qui vous les rapporte. J'ai compté ainsi jusqu'à onze timbres et visa dans un seul jour. Mon passe-port était devenu un volume relié, plus illustré que le *non piccol' libro,* où Leporello inscrit les bonnes fortunes de don Juan. Quand il s'agit d'argent, on ne se pique point de discrétion.

IV.

Naples a toujours joué un rôle important dans le mouvement intellectuel du monde. Elle occupera un rang plus honorable encore aussitôt qu'on essaiera de donner une direction utile à la somme d'intelligence qui se gaspille sans but et sans résultat. On voit, par la revue mensuelle et volumineuse appelée le *Progresso*, que les sciences, la littérature et la critique ne demandent qu'à prendre leur essor. Il leur manque une condition indispensable, la liberté de parler sans crainte et sans préoccupation. Il faudrait que le profond M. Galuppi ne fût pas obligé de peser ses mots et de renfermer *in petto* une partie de ses idées philosophiques. Le savant M. Melloni devrait avoir la chaire de physique, qui est occupée par un médecin. Il faudrait garder une foule de gens distingués qui s'en vont cher-

cher fortune hors de leur pays. Le grand-duc de Toscane, dans un voyage à Naples, a enlevé plusieurs jeunes savans, qui sont fixés aujourd'hui à Pise et à Florence. Il y avait autrefois quatre bibliothèques publiques; elles sont à présent réduites à trois; l'un des conservateurs a vendu tranquillement une partie des livres confiés à sa garde. Les catalogues ne vont pas au-delà de l'année 1808, en sorte qu'on ne sait pas au juste ce que ces bibliothèques renferment. On y trouverait des matériaux très précieux.

Le journal littéraire *le Salvator Rosa*, rédigé par des hommes d'esprit, se borne la plupart du temps à parler de bagatelles. La censure effraie et décourage les écrivains de talent, les poètes et les auteurs dramatiques. Le public napolitain est si impressionnable et si passionné, qu'une *révision* est peut-être nécessaire; il la faudrait seulement tolérante et éclairée. L'histoire de Guillaume Tell, par exemple, me paraît un fait trop rebattu pour mériter la colère des ciseaux: cependant, lorsqu'on voulut jouer le chef-d'œuvre de Rossini, le poëme fut obligé de se soumettre à des changemens peu conformes à la vérité des chroniques. Au lieu de tuer Gessler au dénouement, l'insubordonné Guillaume était arrêté par les gendarmes et conduit en prison. Pour représenter le *Gustave* de M. Auber, on devait faire pulvériser Ankastrom par le roi de Suède; mais la pièce fut abandonnée. Le duel est puni avec une rigueur extrême à Naples. Dans la traduction de *Gabrielle de Vergy*, on ne voulut pas admettre le combat entre Fayel et Coucy. Le traducteur proposa de remplacer le duel par un assassinat. On trouva que la chose serait d'un meilleur exemple, et Fayel poignarda traîtreusement son rival avec guet-apens. Les danseuses de l'Opéra sont forcées de porter sous leurs robes une espèce de culotte courte en satin vert d'un effet affreux. La sylphide Taglioni ne consentirait pas à paraître avec ce costume qui choque les yeux comme la queue de poisson des syrènes. Je gagerais bien qu'on ne la verra point à San-Carlo tant que cet article du règlement ne sera pas réformé. L'ordonnance célèbre qui, sous la restauration, fit allonger les robes des danseuses, a prouvé que par ces belles mesures on améliore fort peu les mœurs. Dans ce temps-là les directeurs des beaux-arts n'en savaient pas long, puisqu'ils ignoraient que la décence est dans la personne et le jeu de l'artiste, et non pas dans la coupe de ses jupons.

Depuis le mois de mai dernier, les théâtres de Naples ont eu un surcroît d'embarras. Le mot Dieu, le mot enfer, et plusieurs autres considérés comme essentiellement chrétiens, sont bannis de leur vo-

une discussion qui a ses ténèbres; mais on comprend qu'au milieu de l'arsenal des moyens de traitement contre la folie, nous choisissions ceux qui s'adressent à l'ame et au cœur, abandonnant le reste à la médecine pratique. Ces armes morales sont les idées et les passions. Avant de chercher la manière de nous en servir puissamment, nous croyons convenable de retracer l'histoire de deux guérisons dans lesquelles le hasard a joué lui-même le rôle de médecin, et s'en est acquitté avec succès. Une femme mélancolique forme le dessein sinistre de se jeter dans la mer, qui n'était pas éloignée de sa maison; elle allait, quand au milieu du chemin elle reçoit un vase d'eau froide sur la tête. Cet accident produit sur elle une impression si vive, que, perdant de vue son projet de mort, elle retourne chez elle toute tremblante. Jamais la pensée du suicide ne s'est représentée depuis ce jour-là à son esprit. Nous avons été témoin des suites d'un autre fait non moins extraordinaire. Un individu riche avait renouvelé un séjour de dix-huit mois dans trois maisons de fous : l'art avait épuisé tous les moyens de le guérir, et ces moyens avaient échoué; on eut recours, en désespoir de cause, aux voyages. C'était en Italie, quand sur la route, au milieu de la nuit, notre aliéné et son domestique se trouvent assaillis par des brigands. Le domestique cède; le fou soutient vaillamment la lutte; mais, accablé par le nombre, il tombe frappé d'une blessure à la tête. Les brigands se retirent après l'avoir dépouillé. Alors le domestique de relever son maître et de le conduire à la prochaine auberge. Notre blessé passa trois semaines entre la vie et la mort. Cependant la santé revint, et avec elle la raison. Étonné, le malade considéra ses plaies dans une entière connaissance, et reprit peu à peu le souvenir de l'évènement qui les avait ouvertes. Son état mental fut complètement rétabli par cette rude secousse; il ne lui restait plus qu'à bénir ses bons assassins, dont il parlait toujours avec reconnaissance. Les ayant plus tard rencontrés dans une autre auberge, où il eût pu les faire arrêter, il se contenta de dire devant eux : « Voilà des meurtriers auxquels je dois la raison : je leur rends la vie. »

Si nous recherchons la cause qui, dans ces deux cas, agit sur le malade pour le guérir de la folie, nous verrons qu'elle est dans l'évènement brusque et inattendu dont le coup dispersa violemment les idées du délire. La douleur physique est utile, en pareille occurrence, comme réaction à la souffrance morale. Jérôme Cardan raconte lui-même que, pour ne pas s'abandonner à ses idées de désespoir, il se mordait les lèvres jusqu'au sang, et trouvait quelque

LES

MAISONS DE FOUS.

III.

LE TRAITEMENT.[1]

Le traitement de la folie remonte jusqu'à une connaissance philosophique de l'homme. Le spiritualisme et le matérialisme, ces deux doctrines éternellement en présence, se sont donné rendez-vous sur le terrain de la médecine. Parmi les savans, les uns, ne voyant dans la folie qu'une affection du cerveau ou du système nerveux, cherchent à la combattre par des médicamens; d'autres, niant que la folie ait son siége dans les organes, et ne voyant en elle qu'une maladie de l'ame, essaient de la détruire par un traitement moral. Or, l'homme n'est ni ame ni corps : l'homme est une grande unité. De cette nouvelle manière de voir, il résulte un nouveau système, qui, envisageant la folie comme une maladie mixte, pense qu'il est utile de réagir contre ses écarts par le concours de ces deux natures de remèdes combinés entre eux. Nous n'entrerons pas dans

(1) Voyez les livraisons des 5 et 12 novembre.

une discussion qui a ses ténèbres; mais on comprend qu'au milieu de l'arsenal des moyens de traitement contre la folie, nous choisissions ceux qui s'adressent à l'ame et au cœur, abandonnant le reste à la médecine pratique. Ces armes morales sont les idées et les passions. Avant de chercher la manière de nous en servir puissamment, nous croyons convenable de retracer l'histoire de deux guérisons dans lesquelles le hasard a joué lui-même le rôle de médecin, et s'en est acquitté avec succès. Une femme mélancolique forme le dessein sinistre de se jeter dans la mer, qui n'était pas éloignée de sa maison; elle allait, quand au milieu du chemin elle reçoit un vase d'eau froide sur la tête. Cet accident produit sur elle une impression si vive, que, perdant de vue son projet de mort, elle retourne chez elle toute tremblante. Jamais la pensée du suicide ne s'est représentée depuis ce jour-là à son esprit. Nous avons été témoin des suites d'un autre fait non moins extraordinaire. Un individu riche avait renouvelé un séjour de dix-huit mois dans trois maisons de fous : l'art avait épuisé tous les moyens de le guérir, et ces moyens avaient échoué; on eut recours, en désespoir de cause, aux voyages. C'était en Italie, quand sur la route, au milieu de la nuit, notre aliéné et son domestique se trouvent assaillis par des brigands. Le domestique cède; le fou soutient vaillamment la lutte; mais, accablé par le nombre, il tombe frappé d'une blessure à la tête. Les brigands se retirent après l'avoir dépouillé. Alors le domestique de relever son maître et de le conduire à la prochaine auberge. Notre blessé passa trois semaines entre la vie et la mort. Cependant la santé revint, et avec elle la raison. Étonné, le malade considéra ses plaies dans une entière connaissance, et reprit peu à peu le souvenir de l'évènement qui les avait ouvertes. Son état mental fut complètement rétabli par cette rude secousse; il ne lui restait plus qu'à bénir ses bons assassins, dont il parlait toujours avec reconnaissance. Les ayant plus tard rencontrés dans une autre auberge, où il eût pu les faire arrêter, il se contenta de dire devant eux : « Voilà des meurtriers auxquels je dois la raison : je leur rends la vie. »

Si nous recherchons la cause qui, dans ces deux cas, agit sur le malade pour le guérir de la folie, nous verrons qu'elle est dans l'évènement brusque et inattendu dont le coup dispersa violemment les idées du délire. La douleur physique est utile, en pareille occurrence, comme réaction à la souffrance morale. Jérôme Cardan raconte lui-même que, pour ne pas s'abandonner à ses idées de désespoir, il se mordait les lèvres jusqu'au sang, et trouvait quelque

soulagement dans ce supplice volontaire. Un autre mélancolique, que nous avons connu, se faisait fouetter avec des verges toutes les fois qu'il sentait approcher ses accès de tristesse. On trouvera le traitement un peu dur; mais, après tout, mieux vaut encore être fouetté que d'être fou. Nous avons vu appliquer un vésicatoire à la jambe d'un homme qui se croyait Napoléon, et cet homme fut guéri. Il est évident qu'un vésicatoire ne peut rien directement sur une idée fausse; mais cette plaie vive attira son attention par la souffrance et détacha son esprit de l'erreur qu'il caressait. Le docteur Voisin s'est servi du même remède avec succès vis-à-vis de fous concentrés, qui n'assistaient à rien de ce qui se passait autour d'eux. Heureusement il n'est pas toujours nécessaire d'aller chercher ses moyens de distraction dans la douleur aiguë : le plaisir est quelquefois l'auteur de dénouemens semblables. Une jeune personne devient folle à la suite d'un amour contrarié; le retour inespéré de sentimens qu'elle croyait s'être éloignés d'elle à jamais la combla d'une telle joie, qu'elle reprit sa raison et se maria. Peu importe de quelle manière vous réagissez contre la nature du délire, pourvu que cette réaction se fasse. Les fous étrangers guérissent bien plus fréquemment et plus vite en France que les nationaux : la cause en est, selon nous, dans leur ignorance de la langue, qui les force à appliquer sans cesse leur attention, soit pour prononcer des mots inconnus, soit pour en saisir le sens. Ces efforts sont autant de changemens et, si nous osons dire ainsi, autant d'infidélités à l'idée fixe de l'aliéné. La méthode qui consiste à détourner le cours de la folie est nouvellement connue en science sous le nom de *diversion morale*, et elle fait chaque jour des progrès. Nous la croyons d'autant plus utile, que l'instinct des aliénés est au contraire de rapporter tout ce qui se passe autour d'eux à l'objet immobile de leur délire. Un individu entre à Bicêtre avec l'idée que M. Dupin s'intéresse à lui; or, associant le nom de ce membre de la chambre des députés à tous les actes de la vie, il croit entendre nommer son protecteur imaginaire, chaque fois qu'au réfectoire on demande du pain, *panis*. Nous avons admiré, dans une autre occasion, l'embarras de M. Leuret, qui s'était chargé de conduire à la place Vendôme un fou qui se croyait roi, et n'osait passer devant les Tuileries dans la crainte que son compagnon ne voulût aller prendre la place de Louis-Philippe. Ces faits nous enseignent la route à suivre pour guérir l'esprit de l'aliéné : il faut rompre le lien de ses passions et de ses idées dominantes. Cela est plus facile à dire qu'à exécuter, tant la résistance est quelquefois énergique; mais le moyen d'y parvenir

est de créer chez lui d'autres idées et d'autres passions encore plus vives. Cette méthode est indiquée par le bon sens et par l'expérience. Un homme est-il possédé du démon de l'orgueil, il faut aller chercher six autres démons encore plus méchans et plus forts que le premier, et entrer dans son cœur avec tous ces ennemis : vous le délivrerez de la sorte en l'occupant. Diviser la servitude morale, c'est la détruire.

Parmi les mobiles destinés à ébranler l'objet de la folie, les passions les plus fortes sont quelquefois les meilleurs. Nous sommes étonné que les médecins n'aient pas fait plus souvent appel, dans le traitement des maladies mentales, au sentiment de l'amour. Le fait suivant s'est passé il y a environ dix-huit mois, et comme nous en avons suivi tous les détails avec attention, nous pouvons en garantir le récit. Un peintre de paysage, dont le nom figura plusieurs fois sur le livret du Musée, voyageait en Suisse pour y faire des études. Érasme (c'est le pseudonyme que nous lui donnerons) allait avoir trente-huit ans : c'est l'âge critique des femmes et des artistes. Il venait de copier sur la toile une vue du Tyrol, quand, mécontent de son ouvrage et repassant sur sa destinée un regard amer, il s'avoua tristement qu'il ne serait jamais un grand peintre. Érasme disait vrai : il avait ce sentiment passionné de la nature qui caractérise les vrais paysagistes, mais il manquait du talent d'exécution. L'artiste n'avait pourtant épargné ni les sacrifices ni les études. Enfermé uniquement dans la peinture, il s'était fait de l'atelier un monde dont il ne sortait jamais pour ses plaisirs. Il n'avait été qu'une seule fois à l'Opéra, et encore on donnait ce soir-là le ballet de *la Sylphide*. Son éducation musicale était nulle, et il ne se doutait pas des jouissances qu'on peut trouver dans le chant. Érasme languissait, absorbé dans ses pensées et dans un sombre retour sur lui-même, lorsqu'une voix de jeune fille s'éleva de derrière les buissons qui bordaient la route où il était arrêté, et chanta sur un vieil air des montagnes quelques paroles allemandes. Ce qu'était au juste ce vieil air, nous ne saurions le dire : cela devait ressembler à ces chansons qui n'ont aucun sens, et dont le refrain plein d'une mélancolie douce fait venir des larmes aux yeux pendant plus d'un jour : *Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés*, ou encore cette ancienne romance bretonne : *Nous ne reviendrons, reviendrons, reviendrons jamais*. La voix qui récitait ces accens était si pure qu'Érasme crut y retrouver à la fois le parfum du thym et de la vigne, le son de la clochette qui tinte au cou des génisses, le tendre babil du

petit oiseau sur la mousse, la virginité de la première neige et du premier mot d'amour. Au même instant une troupe de faneuses, pieds nus, les cheveux maintenus dans un petit bonnet de velours coquettement posé sur le coin de la tête, passa. Érasme ne douta pas que la voix de tout à l'heure ne vînt de l'une d'entre elles; mais les jeunes filles rougirent, chuchottèrent tout bas dans une langue inconnue, et s'éloignèrent. Le paysagiste demeura jusqu'au soir triste et étonné, avec cette chanson dans l'ame. Il entendit pendant toute la nuit une voix qui l'appelait au paradis de la musique. Le lendemain il se rendit sur la route, au même endroit où avaient passé les faneuses; mais elles ne repassèrent pas. Il y revint tous les jours suivans; la chanson et les jeunes filles s'étaient envolées pour jamais. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est la révolution morale qui s'ensuivit dans les facultés d'Érasme : un nouveau sens se révéla chez lui pour la musique; un talent jusque-là muet et voilé se découvrit. Le paysagiste ne regardait plus, il écoutait. — Oh! se dit-il alors, avec le désappointement d'un voyageur qui reconnaît s'être trompé de chemin lorsque la nuit approche, je n'étais pas fait pour être peintre, mais pour être musicien! — Érasme revint à Paris. Tous ses goûts étaient changés; on ne le rencontrait plus aux galeries du Louvre; on le voyait tous les soirs à l'Opéra ou aux Bouffes. Érasme devint un mélomane forcené; il acquit en peu de temps une délicatesse d'oreille surprenante : aucune des beautés les plus savantes de Gluck, de Weber ou de Mozart, ne lui échappaient. Non content du rôle de dilettante, il composa lui-même plusieurs morceaux qui eurent du succès dans le monde. Cependant, au-dessus de toute cette mélodie acquise et travaillée, au-dessus de la voix de Lablache et de Julia Grisi, Érasme entendait toujours au fond de son cœur la simple chanson des faneuses; ce n'était pas de l'art, ce n'était pas même du chant, ce n'était rien, mais ce rien avait je ne sais quelle grace naturelle qui le touchait plus que toutes les musiques notées. A force de vivre dans cette pensée et dans ce monde de bruits harmonieux, Érasme perdit tout-à-fait la tête. Au commencement de sa folie, il parlait sans cesse de l'air des faneuses tyroliennes; cette chanson parut même avoir pris une forme à ses yeux; il ne l'entendait plus seulement, il la voyait. Notre insensé aimait une femme dans la musique, et la musique dans une femme. Ce délire ne tarda pas à s'étendre, comme il arrive presque toujours, et l'esprit d'Érasme n'offrit plus bientôt qu'une confusion ténébreuse, où l'on ne pouvait même saisir l'ombre d'une idée ni d'un sentiment. C'est dans cet

la figure classique et surannée du cavalier servant. Il se présenta un matin, assis dans une barque à côté d'une grosse dame romaine, et j'eus le loisir de lui voir jouer son rôle de femme de chambre aux petits soins. Mon ami le comte de M... partit un jour pour la chasse aux ours avec un guide, homme fort intéressant à écouter, et qui, par suite de petits démêlés avec la justice, ne sortait pas volontiers des Abruzzes. Cet honnête chasseur avait trois homicides sur la conscience, et les supportait patiemment. A Naples, il s'enveloppait de mystère; mais, une fois dans les montagnes, il parlait volontiers et se vantait de ses trois prouesses comme d'autant de coups de maître.

Dans tous les pays, les brigands sont encore assez rares, et n'en rencontre pas qui veut; aussi je confesse que je n'aurais pas mis à rechercher un archiprêtre autant d'empressement qu'à me lier intimement avec notre ami le bandit des Abruzzes, dont je respecte trop les secrets pour vouloir les trahir. On m'a raconté que, sous le dernier roi de Naples, après quelques exécutions sévères, une amnistie avait été publiée, à la suite de laquelle des officiers convoquèrent les chefs de brigands à un banquet. Les invités se présentèrent et se mirent à table avec confiance. Au dessert, sur un signal donné, les troupes royales parurent et massacrèrent impitoyablement les convives. Ce fut un coup terrible pour le brigandage, et dont il aura de la peine à se relever. Malgré tout le fruit que le royaume de Naples a pu tirer de cette purgation violente, et le service incontestable rendu aux voyageurs à venir, malgré le grand nombre des crimes prévenus, c'est un beau sujet à discuter que cette question : La parole d'un prince doit-elle être sacrée, même lorsqu'elle est donnée à des brigands? Louis XIV aurait dit oui. Louis XI, moins glorieux et plus utile à son peuple, n'aurait pas manqué de répondre non.

Si les exécutions du général Manès et les festins insidieux ont exterminé le brigandage, ils n'ont pas nui du moins à la mendicité. Des bandes de malheureux vous ferment le passage en demandant l'aumône, les uns avec des cris plaintifs, les autres plus gaiement, avec des grimaces et des gambades. A Ischia, on n'entend, d'un bout à l'autre de l'île, que ce mot répété à l'infini : « Signor, baiocco! » Le paysan portant ses légumes au marché arrête son âne pour vous tendre la main. Une jolie fille, montrant sa tête virginale à une fenêtre encadrée dans la vigne, vous sourit gracieusement et demande un baioc. Les enfans presque au maillot balbutient déjà la formule, aidés par leurs parens. Dans les rues de Naples, la nuit, les sentinelles murmurent timidement pour demander *un piccolo regalio*. Les pau-

vres ne sont pas honteux. Vous ne trouveriez pas facilement, comme en France, de ces malheureux fiers et désespérés, qui dévorent leur infortune en silence et qui font lever matin les cœurs charitables. Le Napolitain accepte l'indigence avec moins de peine, l'étale dans la rue aux yeux du public et tire le plus de parti possible de son malheur. Parmi les pauvres de profession, quelques-uns ont une supériorité de talent dont nos mendians n'approcheront jamais. Ce ne sont pas, comme chez nous, des litanies monotones qui endurcissent le passant au lieu de le toucher. Pour la variété des discours, la beauté des intonations, la puissance des gestes, le mendiant napolitain est un véritable artiste. Sur le quai de la Victoire, dans un angle où le soleil donne en toutes saisons, il y avait, l'hiver dernier, un homme qui aurait pu se faire professeur d'éloquence en matière de mendicité. Aussitôt que la faim le tirait de son demi-sommeil, il avisait d'un œil sagace le premier étranger envoyé par le hasard et ne le quittait point sans obtenir ce qu'il lui fallait pour déjeuner. La première fois qu'il me fit l'honneur de me distinguer, ne me connaissant pas encore, il essaya d'abord le terrain en homme habile.

— Signor, me dit-il, venez à mon secours, au nom de votre patron, qui doit être un des saints les plus estimés du paradis, et qui aura soin de répéter vos bonnes actions aux oreilles du Seigneur! Au nom de Sainte-Marie-Nouvelle! c'est un grand titre dans le ciel que de faire l'aumône en son nom!

La dévotion à Sainte-Marie-Nouvelle n'étant pas mon endroit le plus vulnérable, l'orateur changea aussitôt ses batteries :

— Signor, reprit-il, votre excellence est étrangère, bien éloignée de son pays. Au nom de la patrie où elle est née!

C'eût été dommage d'interrompre le discours en mettant la main à la poche; je feignis de rester insensible.

— Votre seigneurie a une famille, poursuivit le mendiant, une mère qui soupire de son absence et des amis qui souhaitent son retour.

Par un grand effort sur moi-même, je demeurai inébranlable.

— Eh quoi! s'écria mon homme, votre seigneurie m'abandonne, quand elle pourrait me rendre heureux avec si peu de chose! Hélas! elle ne sait pas ce que c'est que de souffrir et d'avoir besoin des autres.

Le mouvement oratoire promettait d'être brillant, mais je pensai qu'il y aurait de la cruauté à faire attendre plus long-temps la récompense due au génie. Vers le soir, en passant au quai de la Victoire,

de sa place. Mme D..., craignant alors d'être abandonnée de son amant, se jette par la fenêtre. Elle est conduite à la Salpétrière dans un état de mélancolie profonde. Quelques jours après son entrée, elle commence à garder le silence et à refuser les alimens qu'on lui présente. Rien ne peut vaincre son dessein opiniâtre, qui résiste à tous les moyens ordinaires mis en usage pour le détruire. Cette malheureuse continue volontairement un jeûne absolu jusqu'au premier jour de l'an 1816 : ce jour-là même, le professeur Pinel offre à la malade un cornet de bonbons, et l'engage à accepter ce cadeau à titre d'étrennes. A l'instant, Mme D..., d'un mouvement soudain, s'en empare et se met à manger les dragées en couvrant sa tête de son drap de lit. La malade prend désormais sans aucune difficulté la nourriture qui lui est destinée. Cette histoire nous a été conservée par le docteur Falret, alors interne de Pinel : était-ce l'attrait de quelques friandises ou la galanterie du médecin qui désarma tout à coup la résolution de cette femme? Nous croyons que ce fut la galanterie.

Il n'en est pas de la médecine des aliénés comme de celle qui s'adresse aux autres malades; les remèdes doivent varier selon le caractère de l'individu sur lequel on agit. L'homme qui accepte cette grande fonction de traiter les souffrances de l'intelligence doit exercer sans cesse son esprit et chercher de nouveaux expédiens suivant les nouvelles formes du mal; ce qui réussit sur tel individu ne réussit-il pas sur tel autre, inventez autre chose, et évertuez-vous jusqu'à ce que la victoire vous reste. Il est quelquefois bon de paraître souscrire aux idées de l'aliéné, afin de mieux le surprendre et de lui fournir, par une scène préparée d'avance, le moyen de se rétracter lui-même. Un homme s'imagine être mort et refuse en cette qualité toute nourriture : les morts ne doivent pas manger; il s'abstient même de paroles et de mouvemens; les morts ne parlent ni ne remuent. On feint de se prêter à cette illusion en remplissant vis-à-vis de lui les derniers devoirs. Après l'avoir enseveli, on le couche dans une bière dont on referme le couvercle. Cela fait, quatre hommes l'emportent pour le mener en terre. Sur le chemin se rencontre un compère qui lie conversation avec les croquemorts. « Qui conduisez-vous donc là à son dernier domicile? — C'est M. ***. — Comment! ce drôle, ce pendard, ce coquin! Un bon débarras, sur mon ame! Vive la mort qui nous délivre d'une semblable peste! » A ces mots, le défunt, qui a tout entendu, n'y tient plus dans sa bière; il se lève, et, s'élançant dehors, il prend son insulteur à la

gorge. Nos deux hommes se mêlent dans une lutte à coups de poings, qui fait rire tous les assistans, et à la suite de laquelle notre mort s'en retourne chez lui, battu, content et guéri.

On se sert avantageusement des moyens de douceur pour faire diversion à la nature du délire. Entourer un aliéné de soins qui excitent sa reconnaissance ou même son étonnement, c'est déjà le retirer de lui-même et de l'abîme de ses pensées. Il ne faut pas raisonner outre mesure avec les aliénés; ce n'est pas l'intelligence qu'il convient le plus d'ébranler chez eux, c'est le sentiment. Si l'on réfléchit combien dans l'état sain il est besoin de discussions pour ramener un esprit dissident, et qu'encore on n'y réussit pas toujours, on comprendra aisément combien cette entreprise est difficile vis-à-vis de cerveaux malades, dont les principaux caractères sont l'entêtement et l'orgueil. Supposons au contraire deux individus raisonnables, dont l'un, voulant entraîner l'autre à son sentiment, commence par former avec lui des liens affectueux. La diversité de leur doctrine, l'antagonisme de leurs opinions, finiront par disparaître peu à peu dans la douceur d'un commerce familier. Il n'est pas rare qu'après un mutuel attachement de cœur, nos deux adversaires se trouvent insensiblement portés vers un accord parfait et une même communion d'idées, sur des points délicats dont la discussion, par son aigreur, aurait retardé pour jamais le rapprochement. Dans la chaleur de deux individus qui discutent, il y a presque toujours un fond de mauvaise foi qui vient de l'amour-propre et qui se mêle à tous leurs argumens : l'un et l'autre sentent qu'ils vont trop loin; mais le désagrément de céder fait qu'ils se raidissent contre le vrai, qu'ils couvrent les côtés faibles de leur manière de voir, et que le plus blessé des deux s'endurcit de ses cicatrices pour résister aux coups de la raison. S'il en est ainsi dans l'état ordinaire, combien devons-nous attendre de résistance lorsque nous heurtons des idées fixes que la maladie a depuis long-temps entées sur la nature des individus! Le meilleur parti n'est-il pas alors de laisser le mal, c'est-à-dire l'erreur, dériver doucement? Nous avons trouvé dans la méthode et dans le caractère du docteur Voisin de précieuses ressources pour insinuer la raison dans le cerveau de ses malades sous la forme adoucie du sentiment et sous les traits de l'amitié. On doit encore à cet habile docteur une observation pleine d'intérêt. Chez l'homme aliéné, nous disait-il, le caractère se dérange avant les facultés; la guérison est également marquée par le retour du caractère avant celui de l'intelligence. Quand il en est autrement,

de sa place. Mme D..., craignant alors d'être abandonnée de son amant, se jette par la fenêtre. Elle est conduite à la Salpêtrière dans un état de mélancolie profonde. Quelques jours après son entrée, elle commence à garder le silence et à refuser les alimens qu'on lui présente. Rien ne peut vaincre son dessein opiniâtre, qui résiste à tous les moyens ordinaires mis en usage pour le détruire. Cette malheureuse continue volontairement un jeûne absolu jusqu'au premier jour de l'an 1816 : ce jour-là même, le professeur Pinel offre à la malade un cornet de bonbons, et l'engage à accepter ce cadeau à titre d'étrennes. A l'instant, Mme D..., d'un mouvement soudain, s'en empare et se met à manger les dragées en couvrant sa tête de son drap de lit. La malade prend désormais sans aucune difficulté la nourriture qui lui est destinée. Cette histoire nous a été conservée par le docteur Falret, alors interne de Pinel : était-ce l'attrait de quelques friandises ou la galanterie du médecin qui désarma tout à coup la résolution de cette femme? Nous croyons que ce fut la galanterie.

Il n'en est pas de la médecine des aliénés comme de celle qui s'adresse aux autres malades; les remèdes doivent varier selon le caractère de l'individu sur lequel on agit. L'homme qui accepte cette grande fonction de traiter les souffrances de l'intelligence doit exercer sans cesse son esprit et chercher de nouveaux expédiens suivant les nouvelles formes du mal; ce qui réussit sur tel individu ne réussit-il pas sur tel autre, inventez autre chose, et évertuez-vous jusqu'à ce que la victoire vous reste. Il est quelquefois bon de paraître souscrire aux idées de l'aliéné, afin de mieux le surprendre et de lui fournir, par une scène préparée d'avance, le moyen de se rétracter lui-même. Un homme s'imagine être mort et refuse en cette qualité toute nourriture : les morts ne doivent pas manger; il s'abstient même de paroles et de mouvemens; les morts ne parlent ni ne remuent. On feint de se prêter à cette illusion en remplissant vis-à-vis de lui les derniers devoirs. Après l'avoir enseveli, on le couche dans une bière dont on referme le couvercle. Cela fait, quatre hommes l'emportent pour le mener en terre. Sur le chemin se rencontre un compère qui lie conversation avec les croquemorts. « Qui conduisez-vous donc là à son dernier domicile? — C'est M. ***. — Comment! ce drôle, ce pendard, ce coquin! Un bon débarras, sur mon ame! Vive la mort qui nous délivre d'une semblable peste! » A ces mots, le défunt, qui a tout entendu, n'y tient plus dans sa bière; il se lève, et, s'élançant dehors, il prend son insulteur à la

gorge. Nos deux hommes se mêlent dans une lutte à coups de poings, qui fait rire tous les assistans, et à la suite de laquelle notre mort s'en retourne chez lui, battu, content et guéri.

On se sert avantageusement des moyens de douceur pour faire diversion à la nature du délire. Entourer un aliéné de soins qui excitent sa reconnaissance ou même son étonnement, c'est déjà le retirer de lui-même et de l'abîme de ses pensées. Il ne faut pas raisonner outre mesure avec les aliénés; ce n'est pas l'intelligence qu'il convient le plus d'ébranler chez eux, c'est le sentiment. Si l'on réfléchit combien dans l'état sain il est besoin de discussions pour ramener un esprit dissident, et qu'encore on n'y réussit pas toujours, on comprendra aisément combien cette entreprise est difficile vis-à-vis de cerveaux malades, dont les principaux caractères sont l'entêtement et l'orgueil. Supposons au contraire deux individus raisonnables, dont l'un, voulant entraîner l'autre à son sentiment, commence par former avec lui des liens affectueux. La diversité de leur doctrine, l'antagonisme de leurs opinions, finiront par disparaître peu à peu dans la douceur d'un commerce familier. Il n'est pas rare qu'après un mutuel attachement de cœur, nos deux adversaires se trouvent insensiblement portés vers un accord parfait et une même communion d'idées, sur des points délicats dont la discussion, par son aigreur, aurait retardé pour jamais le rapprochement. Dans la chaleur de deux individus qui discutent, il y a presque toujours un fond de mauvaise foi qui vient de l'amour-propre et qui se mêle à tous leurs argumens : l'un et l'autre sentent qu'ils vont trop loin; mais le désagrément de céder fait qu'ils se raidissent contre le vrai, qu'ils couvrent les côtés faibles de leur manière de voir, et que le plus blessé des deux s'endurcit de ses cicatrices pour résister aux coups de la raison. S'il en est ainsi dans l'état ordinaire, combien devons-nous attendre de résistance lorsque nous heurtons des idées fixes que la maladie a depuis long-temps entées sur la nature des individus! Le meilleur parti n'est-il pas alors de laisser le mal, c'est-à-dire l'erreur, dériver doucement? Nous avons trouvé dans la méthode et dans le caractère du docteur Voisin de précieuses ressources pour insinuer la raison dans le cerveau de ses malades sous la forme adoucie du sentiment et sous les traits de l'amitié. On doit encore à cet habile docteur une observation pleine d'intérêt. Chez l'homme aliéné, nous disait-il, le caractère se dérange avant les facultés; la guérison est également marquée par le retour du caractère avant celui de l'intelligence. Quand il en est autrement,

quand les facultés se remontrent seules, sans le concours des sentimens, le mieux ne tient pas; c'est une guérison qui ressemble à ces pâles soleils dont l'annonce trompeuse n'amène pas le beau temps. Pour qu'un homme soit délivré de la folie, il faut non-seulement qu'il commence à raisonner juste, mais encore qu'il éprouve le besoin de reposer sa tête sur le sein de sa famille ou d'un être chéri : il ne suffit pas qu'il pense, il faut qu'il aime.

Il existe pourtant tel cas où il devient nécessaire d'imposer la raison à l'aliéné. On avait cru jusqu'ici qu'il ne fallait pas contredire les monomanes, c'est une erreur; mais, avant de le faire, on doit s'assurer toutes les chances d'une victoire. Le médecin est le seul juge de ses actions : c'est à lui de décider les cas où il convient d'éviter l'engagement sur l'objet et pour ainsi dire sur le terrain de la folie, et ceux au contraire où il convient d'aborder de front l'idée fixe du malade. Une femme atteinte de monomanie, à la suite d'excès de pratiques religieuses, est conduite dans l'établissement de Montmartre, et entre vêtue d'un costume monastique. Mme..... se croit envoyée de Dieu pour ouvrir et pour fermer les portes du ciel. Le docteur Blanche n'hésite pas à attaquer les idées de cette dame; malgré ses cris et ses résistances, il lui enlève les livres, les images dans lesquels notre sainte mettait sa dévotion; il la dépouille des croix, des rosaires, des reliques et des autres amulettes dont sa robe était couverte : cependant cette fanatique ne cesse de menacer au nom de la justice céleste dont elle se croit dépositaire : « La vengeance divine va tomber sur votre tête! — Eh bien! qu'elle y tombe : je la défie. » Mme..... attend quelques jours le succès de ses imprécations, mais, ne voyant aucune foudre descendre du ciel, étonnée et mortifiée, elle revient elle-même de son erreur. Tout le secret de sa guérison, qui fut l'ouvrage de deux mois, consista à mettre sans cesse cette femme aliénée dans une position qui la fît douter de la puissance et des graces particulières qu'elle croyait avoir reçues. Le même docteur réussit par la même voie auprès d'une autre femme, qui cherchait obstinément à se détruire. Il la fait venir dans la salle de bain, et lui montrant la baignoire remplie d'eau tiède : « Vous avez l'intention de mettre un terme à votre existence : hé bien! je m'en vais vous en fournir les moyens; voici de l'eau, noyez-vous. » La malheureuse fait plusieurs tentatives, durant lesquelles le médecin ne cesse de blesser son amour-propre par des défis ironiques. Mme... plonge à plusieurs reprises sa tête dans le bain pour s'étouffer, mais la force de l'instinct et le mouvement de l'eau la ramènent sans

cesse à la surface. Alors le médecin, profitant de ce supplice inutile : « Ayez donc au moins le courage de vivre, puisque vous n'avez pas celui de mourir! » Honteuse de sa lâcheté, la malade renonce à ses projets de suicide, et se résigne par orgueil à subir tranquillement ses jours. On voit qu'il est quelquefois utile de contredire et d'humilier la folie.

Nous avons écrit déjà deux articles sur les aliénés, et nous n'avons pas encore répondu à cette question dominante : qu'est-ce que la folie? Avant de résoudre ce qu'est la folie, il faudrait connaître ce qu'est la raison; or, les plus sages ont renoncé à le savoir. Il nous paraît néanmoins très nécessaire de se faire une idée plus ou moins juste de l'aliénation mentale si l'on se propose de la guérir. Nous définirions volontiers la folie une prédominance maladive du sens individuel sur le sens général ou le sens commun. Il nous a été permis de suivre quelques aliénés dans leur conduite, dans leurs discours, et nous avons toujours rencontré chez le fou un homme qui s'affranchit du contrôle que le suffrage universel du genre humain fait peser sur toutes nos pensées et sur toutes nos actions. Si l'orgueil est la cause la plus fréquente des maladies mentales, c'est que c'est la voie solitaire par laquelle l'esprit s'efforce à sortir des idées générales et à s'élever au-dessus d'elles. On a observé que les monomanes cherchent par goût l'isolement et aiment à s'entretenir en silence de l'objet de leur délire; rien, dans ce cas, ne leur est plus à charge que le contact des personnes raisonnables et que le voisinage de la société, parce qu'ils y trouvent continuellement la condamnation de leurs pensées folles. Tous les médecins conviennent en outre que les malades sur lesquels le traitement a plus d'influence sont ceux qui, par leur docilité, viennent pour ainsi dire en aide à la guérison. Cette confiance des aliénés va quelquefois très loin; obtenir d'eux la promesse qu'ils croiront à tout ce qui leur sera dit, et se soumettront à tout ce qui leur sera commandé, c'est avoir en quelque sorte dans sa main le certificat d'une cure assurée. Le docteur Leuret nous racontait avoir pris une telle domination sur les idées et sur la volonté d'un fou, qu'il dirigeait en lui jusqu'aux battemens de la vie : un jour, après la visite, l'interne de Bicêtre, étant venu à la suite du médecin en chef, demanda le bras du malade pour vérifier de nouveau l'état du pouls : « C'est inutile, répondit ce dernier, M. Leuret vient de me le régler avec sa montre. » Il est inutile de dire que cette obéissance était un pas infaillible vers la santé. La réputation du médecin exerce quelquefois sur l'esprit de l'aliéné un prestige favo-

rable pour le soumettre à la raison. Le docteur Falret se trouvait en voyage dans sa province natale, où sa renommée de Paris l'avait suivi et s'était encore accrue par le prisme des distances. On lui amène une fille de conduite honnête dont la folie consistait à se croire grosse. Le médecin prend un air grave et sévère : « Cela m'étonne; votre famille a toujours eu dans le pays une bonne réputation; je n'ai jamais entendu dire qu'aucune fille y ait manqué à ses devoirs; vous seriez donc la première qui n'auriez pas été sage? » La jeune fille, confuse et troublée, balbutie quelques excuses et proteste de son innocence. « Alors, reprend le docteur Falret, vous êtes une *imbécile;* car il est contre les lois de la nature que... » Ce raisonnement, le trouble salutaire dont il fut suivi, tout contribua à produire une révolution morale qui amena le terme de la maladie. Cette guérison subite fut produite, comme on voit, par l'ascendant du médecin et par l'art avec lequel le docteur Falret sut alarmer le sentiment de la pudeur toujours si délicat chez les femmes.

Or, nous le demandons, qu'est-ce que le médecin dans ces différens cas, sinon le représentant de la raison générale auprès du malade révolté contre elle? Plus la foi qu'il impose à l'aliéné est entière, plus l'autorité qu'il exerce sur son jugement et sur ses actes est grande, et plus ce dernier est près de guérir, c'est-à-dire de rentrer dans le sentiment de tous. Le fou est un homme qui s'isole; c'est la cause qui fait que les fous les plus superbes et les plus orgueilleux s'avouent intérieurement leur faiblesse. Presque tous cherchent à appuyer en secret leur débile intelligence sur l'entendement des autres et ne sont occupés dans les actes de la vie qu'à dissimuler leur obéissance sous les formes de l'amour-propre et de l'insubordination. Cette conscience de leur état est un puissant mobile que le médecin ne doit pas négliger. Il s'en faut néanmoins que tous les fous reconnaissent l'empire moral du raisonnement; c'est alors qu'il est souvent nécessaire de s'armer de la contrainte et d'appeler la force matérielle au secours de la justice. Entre le médecin et l'aliéné il y a plus qu'une erreur, il y a une maladie; il faut donc dépasser l'emploi des moyens ordinaires dont on use envers un homme qui se trompe. Pour ployer au bon sens cette raison récalcitrante, pour courber cette volonté déréglée sous l'ordre général, il est souvent nécessaire de recourir à des instrumens de violence. Il convient alors de déployer l'appareil d'une grande force pour que le malade, comparant ses moyens de résistance aux moyens d'attaque, comprenne clairement son infériorité et se rende. Le fou placé sous la douche,

et sommé de rétracter ses égaremens, ne cède d'abord qu'à la peur; mais se soumettre en pareil cas, c'est déjà reconnaître qu'il est le plus faible et qu'il y a quelque chose au-dessus de lui, une autorité. Il ne change, dans les premiers jours, que les manifestations du délire; il finit ensuite par en chasser l'objet à cause de la surveillance continuelle qu'il est obligé d'exercer sur lui-même. L'homme qui sent au-dessus de sa tête la douche toujours pendante, s'il dit qu'il est roi, finit par écarter peu à peu l'idée incommode qui lui attire de perpétuels châtimens. Après avoir soumis ses actes et ses discours, il soumet son entendement et achève ainsi de se rendre pièce à pièce; or qu'est-ce que cette défaite de l'aliéné, sinon la victoire de la raison? Nous n'avons pas l'intention d'élever ce genre de traitement au-dessus de tous les autres; mais s'il réussit à guérir quelquefois, comme les faits le prouvent, c'est en ramenant l'individu par force d'abord, et ensuite par conviction, au sentiment de la société, c'est-à-dire à croire et à obéir.

On reproche aux moyens de terreur de provoquer la dissimulation du malade et de masquer souvent la nature de la folie sans la guérir. Cela arrive sans doute; mais qu'on y prenne garde, dissimuler, c'est déjà faire acte d'intelligence et de volonté; l'homme qui rougit de son délire, et qui le cache aux yeux des autres, pourra bien finir par en rougir devant lui-même et par le voiler à ses propres yeux. Une lutte s'établira intérieurement entre son sentiment erroné et le sentiment contraire, qui est vrai, puisque c'est celui de tout le monde, et pour peu qu'il se range à ce dernier parti, le malade sera sauvé. Certains parens défendent au médecin, dans les établissemens privés, de tourmenter l'aliéné confié à ses soins; autant vaudrait lui défendre de le guérir. Le meilleur moyen en effet de conserver un monomane toute sa vie en état d'isolement, c'est de le laisser se complaire dans son délire, de ne le contredire jamais, de l'encourager même à divaguer, en le flattant sur l'objet de sa passion dominante. Une pareille indulgence est coupable. Le plus grand ennemi du fou, nous ne craignons pas de le dire, c'est lui-même : il faut le délivrer de cet ennemi par tous les moyens possibles, et les plus énergiques sont quelquefois les meilleurs. Le médecin ne doit pas alors reculer devant les mesures extrêmes : et qui oserait lui reprocher de manquer d'humanité? L'humanité, c'est quand un individu se noie de le prendre violemment aux cheveux pour le tirer du milieu des eaux; quand un malheureux est plongé dans cet océan sans fond de la folie, c'est de l'accrocher comme on peut et de l'en-

traîner à soi par un effort désespéré. Un homme a fait preuve sur ce terrain d'un grand caractère et d'une volonté forte, c'est M. Leuret. Entouré d'obstacles et de blâme, il a osé guérir par des moyens défendus; il n'a craint ni le bruit public, ni les emportemens de la folie; il a poursuivi le monstre dans son antre et a engagé avec lui tête à tête une lutte à mort. Le plus souvent c'est la folie qui a succombé. Sans doute ce hardi persécuteur a excité plus d'une fois par ses contradictions la mauvaise humeur et les antipathies de ses malades; se couvrant alors contre leurs traits d'une cuirasse de bienfaisance : « Qu'ils me haïssent, s'est-il écrié, mais qu'ils soient guéris! »

Avant d'appliquer ces différens systèmes de traitement aux hôpitaux, qui en sont pour ainsi dire les théâtres, nous devons dire un mot de la responsabilité morale qui charge la conscience de leurs chefs. Le premier devoir d'un médecin en chef d'établissement d'aliénés est de penser pour ceux qui ne pensent plus. Le fou est, comme nous l'avons vu, un homme qui n'a plus foi; le moyen de le guérir, c'est de le faire croire et de recourir dans ce but à toutes les forces du raisonnement. Pour guérir un esprit malade, il faut encore plus que de l'intelligence; il faut du cœur. Descendre avec une douceur infinie, une patience qui lasse tous les obstacles, une charité entraînante, jusqu'à ces infirmités si basses; aimer ces êtres si peu aimables, compatir à leurs souffrances trop réelles tout en leur déguisant cette pitié sous les traits sérieux de l'intérêt et de la bienveillance; épouser la maladie de chacun d'eux, si repoussante qu'elle soit, exercer sur leur moral une influence à la fois naturelle et acquise : voilà par quel art indulgent et grave on gagne la confiance de ces êtres timorés, on les détourne de l'objet de leur délire, et on les restitue dans certains cas à la raison. Ces moyens ne suffisent pas toujours. Enchanter le mal, charmer le Cerbère du délire avec un gâteau de miel, c'est bien; mais il ne faut pas s'arrêter dans tous les cas à cette douceur. Le médecin d'aliénés doit déployer envers ses malades une tendresse qui n'ait rien de faible. Il est souvent nécessaire de pousser le mal, de le harceler, de l'acculer dans son dernier retranchement, et d'emporter par la force l'obstacle qui résiste. Il ne faut pas se laisser émouvoir par ce cri : « Fils de l'homme, pourquoi me persécutes-tu? » Il est au contraire bon de créer une douleur salutaire qui arrache le démon de la folie au milieu des convulsions et des larmes. Sans trop faire voir au malade les efforts d'une ame agitée, on doit engager de temps en temps avec lui une lutte sublime et briser les entêtemens du délire avec une volonté de fer. Certes

l'emploi de moyens si différens demande, pour être appliqué toujours à propos, le concours de facultés éminentes. Tantôt doux et pénétrant, tantôt grondant et ravageant, le médecin de fous est tour à tour auprès de ses malades la rosée qui féconde et l'orage qui détruit. De toutes les branches de l'art de guérir, c'est celle qui exige le plus de connaissances et de tact; on naît, pour ainsi dire, médecin d'aliénés. Nous sommes heureux de pouvoir ajouter, à la gloire de la science et à l'honneur de notre pays, que la plupart des hommes connus en France pour leurs services dans les hôpitaux d'aliénés, tels que MM. Ferus, Leuret, Voisin, Falret, Foville, sont des hommes d'une belle intelligence et d'un noble caractère.

Quand la folie s'est abattue sur un homme, quand elle a brisé sa raison et que l'intelligence, comme un vaisseau sans mât, menace de sombrer tout entière, quand le délire a revêtu quelques-unes des formes exagérées qui ne permettent plus aucun doute, alors les parens s'étonnent, les voisins s'effraient, et l'on se décide à isoler le malade dans un établissement d'aliénés. De l'avis de tous les médecins, les guérisons seraient plus fréquentes si la folie était prise à ses débuts; mais la complaisance des familles, l'habitude qu'elles ont de se flatter elles-mêmes, souvent une fausse honte, laissent doucement le mal s'invétérer, et l'aliénation mentale est déjà passée à l'état chronique, c'est-à-dire devenue presque incurable, lorsqu'on la remet entre les mains de la science. Le plus grand inconvénient de ces retards préjudiciables est d'effacer dans le trouble complet du cerveau la première trace du délire, et de faire ainsi perdre le fil des évènemens au milieu desquels la folie a pris naissance. C'est surtout dans les établissemens publics, où les aliénés sont conduits le plus souvent par des étrangers, que le médecin se voit obligé d'agir dans l'inconnu, et passe tristement à rechercher l'origine du mal le temps qu'il voudrait mettre à le désarmer. Qui interroger? le malade? c'est un monde dont tous les élémens sont rentrés dans la confusion du chaos. Les parens? on ne les atteint qu'une quinzaine de jours après l'entrée du malade, et nous avons été nous-même témoin de leur embarras devant les questions du médecin : nous savons comme il est difficile d'arracher à ces têtes ignorantes quelques renseignemens vagues et décousus sur la nature d'une catastrophe dont elles ont à peine suivi les progrès extrêmes. Cette ignorance des faits avant-coureurs montre combien sont arbitraires les calculs par lesquels on veut établir certaines théories touchant la nature des causes du délire. La statistique des aliénés est encore dans l'enfance. Les

livres des hospices rapportent chaque cas de folie à des causes imaginaires; les registres de la préfecture de police ne méritent pas sous ce rapport une confiance plus légitime. Voici un exemple qui montrera le degré de certitude qu'on doit attacher aux actes écrits de cette administration : deux hommes prévenus de folie sont conduits à Bicêtre dans la division de M. Leuret; le procès-verbal témoigne qu'ils ont été arrêtés dans la rue *pour propos incohérens;* alors le docteur de faire venir en sa présence les deux nouveaux malades et de les interroger : l'un et l'autre étaient muets de naissance.

Soustraire la raison du malade au voisinage des évènemens qui l'ont ébranlée est, dans le plus grand nombre de cas, une mesure utile, et c'est de ce besoin général que sont sortis les établissemens d'aliénés. Il n'est pas sans exemple que les êtres tourmentés par la folie aillent d'eux-mêmes au-devant de la main qui peut les guérir. Une femme distinguée se présente un jour dans l'établissement fondé par MM. Voisin et Falret; elle annonce qu'elle fait cette démarche pour une de ses amies dont la raison est perdue; avec un sang-froid parfait elle raconte tous les détails de la maladie de cette femme aliénée, et questionne les deux associés de Vanvres sur les formalités à remplir pour être admis à leur traitement; la conversation, très intéressante par l'esprit et le bon sens que l'inconnue savait y mettre, durait depuis une heure : « Eh bien! nous attendons votre malade, conclut M. Falret. » Alors cette malheureuse déchire tout à coup le voile et s'écrie avec l'accent du désespoir : « Je suis cette femme! C'est moi-même qui suis folle : voulez-vous me donner un asile chez vous? Je suis prête à vous obéir. » Nos deux docteurs étonnés assistent en effet, durant plusieurs mois, à une maladie mentale d'autant plus affreuse que l'objet en changeait continuellement. Mme *** avait cherché vingt fois à se détruire, et elle donnait à ses tentatives de suicide un motif généreux. Suivant ses idées délirantes, elle était destinée à entraîner ses meilleurs amis dans l'abîme où une main fatale la poussait, et elle voulait prévenir cette catastrophe en se sacrifiant. A cette fureur de suicide, nous raconte le docteur Falret, succède aussitôt une peur effroyable de la mort. Mme *** ne voit que des cadavres; elle n'ose plus lire, parce que les noms inscrits dans les livres appartiennent à des hommes qui ne sont plus. Fatiguée de cette idée, notre malade cherche à la combattre par une autre; elle se dit : « Cette crainte est aussi ridicule que si je m'imaginais ne pas exister. » Et cette nouvelle erreur remplace celle de la mort. Mme *** s'imagine que personne n'existe; con-

vaincue qu'il n'y a dans le monde que des ombres, elle dit à ceux qui l'entourent : « Je reconnais votre voix, et cependant nous ne vivons réellement ni les uns ni les autres. » Cette malheureuse s'ingénie sans cesse à chasser l'idée présente par une idée encore plus triste qui lui succède; elle s'applique tout ce qu'elle entend avancer dans la conversation. Échappe-t-il à quelqu'un de dire que dans la folie il arrive fréquemment de prendre en horreur les objets les plus chers, à l'instant même cette femme se persuade qu'elle déteste son mari jusque-là tendrement aimé. Les images les plus atroces se présentent dès-lors à ce cerveau égaré; elle forme le dessein de couper la tête à ses deux meilleurs amis, toujours pour leur prouver que le délire transforme et pervertit tous nos sentimens. Au contraire elle se passionne pour une parente éloignée qu'elle n'a pas vue depuis vingt-cinq ans, et qui lui a toujours été indifférente. Un désordre d'idées aussi extraordinaire a cependant cessé après un séjour et un traitement de quelques mois dans l'établissement de Vanvres.

Il n'est pas sans exemple que l'objet même de leur délire pousse les aliénés aux démarches qui doivent amener leur entrée dans un hospice. Nous avons vu, à la Salpêtrière, une pauvre femme qui était arrivée depuis seulement quelques heures. Interrogée sur les motifs de sa présence dans un lieu aussi extraordinaire, elle nous raconta elle-même son histoire. Cette infortunée se croit poursuivie par une tante qui lui veut du mal. Avertie que cette tante devait venir la prendre au petit jour *pour la tuer*, elle s'est rendue elle-même vers trois heures du matin au corps-de-garde, et s'est fait arrêter.

Il existe une classe de malades qui savent, pour ainsi dire, le chemin des maisons de santé et des hospices: ce sont ceux pour lesquels la folie est intermittente. Une femme très distinguée, qu'on désigne et voile en même temps sous le nom de Mme Blanche, tombe pendant trois mois de l'année dans l'aliénation mentale; elle prévoit elle-même l'invasion de ses accès plusieurs jours d'avance, et en prévient son mari. Conduite à l'établissement de Vanvres, elle entre avec le sourire sur les lèvres, et salue les docteurs Voisin et Falret, qui sont accoutumés à la recevoir. A peine si une légère pâleur indique chez elle l'imminence du danger; mais, au bout de quelques jours, le trouble des fonctions du cerveau se déclare avec fracas, et la malade demeure pendant trois mois privée de l'usage de sa raison. Ce temps est-il écoulé, elle reprend une à une toutes ses brillantes facultés, et rentre dans le monde, dont elle est un des ornemens. Dix

faits semblables nous ont été racontés ailleurs. M. **** pressent, environ tous les dix-huit mois, le retour du désordre mental; il en a reconnu depuis quelques jours les approches lorsqu'un matin il se lève, prépare lui-même un paquet dans lequel il met du linge et une camisole de force. Cela fait, il ordonne à son domestique de le conduire chez le docteur Blanche. Une fois entré, il délire pendant six semaines, sombre, furieux, intraitable, fuyant la lumière et ne cherchant que la solitude. Au terme du temps que la nature est convenue d'accorder chez lui à la folie, M. **** retrouve sa raison pleine et intacte telle qu'il l'a, pour ainsi dire, laissée à la porte de l'établissement de Montmartre. Un autre pensionnaire de la même maison est jugé suffisamment sain pour entreprendre un voyage en Irlande; il part : mais M. ****, qui se connaissait, n'était pas sans inquiétude sur les accidens qui pouvaient survenir en route. Il était habitué à recevoir la folie sous la forme d'une violente secousse qu'il comparait lui-même à un coup de marteau dans la tête. Dans la crainte où il était que ce coup de marteau ne le surprît soudainement, il écrivit quelques lignes sur un papier qu'il plia et au dos duquel il traca ces mots : « Si je deviens fou en route, qu'on ouvre ce billet. » Ce qu'il avait redouté arriva. Frappé, au milieu d'un pays étranger, par la commotion du délire, M. **** était incapable de donner des ordres; mais on trouva sur lui le papier qu'il avait eu la précaution d'écrire, et l'ayant ouvert on y lut : « Ramenez-moi à Montmartre chez le docteur Blanche. » Et on le ramena.

Les retours à la raison dans les folies intermittentes sont quelquefois de longue durée. Nous avons vu à la Salpétrière une femme que le désordre maniaque des idées semblait avoir heureusement abandonnée une première fois; elle jouissait depuis quatorze ans de l'intégrité de sa raison, lorsque la maladie revint sur elle et la reprit, cette seconde fois, par sa volonté, dont elle détruisit toutes les forces. Il faut distinguer des folies intermittentes celles où le malade retombe sans cesse dans son déplorable état par suite d'une idée fausse que le traitement n'a pas vaincue. Le même hospice de la Salpétrière nourrit en ce moment une fille, pauvre d'esprit et faible de cœur, qui a eu des relations d'amour avec un jeune homme du monde. Celui-ci refusa de l'épouser et contracta ailleurs un mariage plus conforme à ses intérêts. La pauvre fille trompée et séduite en perdit la tête. Dans son délire, elle entend la voix de son ancien amant, M. Étienne, qui dit du mal d'elle aux personnes de sa connaissance. Déjà sortie plusieurs fois de la Salpétrière à cause de l'état à peu près

satisfaisant de ses facultés sur tous les points qui ne touchent pas à l'objet même de son idée fixe, elle y est toujours rentrée. Une fatalité sans nom enchaîne les mouvemens de cette malheureuse en lui ôtant les moyens de gagner sa vie, et la condamne aux hospices à perpétuité. Se trouve-t-elle en effet rendue à la liberté de ses actions, cette pauvre ouvrière se figure rencontrer partout autour de ses pas la mauvaise influence de son séducteur, qui sème contre elle des rapports et des calomnies. Après quelques démarches vaines, dont elle attribue l'insuccès au pouvoir occulte de M. Étienne, elle renonce à se présenter dans d'autres maisons pour chercher de l'ouvrage, bien convaincue que les propos malfaisans de ce jeune homme l'y ont précédée. Que peut la science contre une destinée si implacable? L'infortunée tombe bientôt, faute de travailler, dans une horrible misère dont elle ne peut sortir que par la maladie, et elle vient demander elle-même d'être réintégrée à la Salpétrière, dans la division du docteur Falret. C'est une seule idée fausse qui domine dans ce pauvre cerveau; mais cette idée est si forte, qu'elle tient toutes les autres facultés en échec et réduit tous les moyens de l'individu à l'impuissance. Sa condition tourne en effet éternellement dans un cercle vicieux : pour vivre quand on est pauvre, il faut travailler, et, pour travailler, il est nécessaire d'avoir recours à ceux qui distribuent l'ouvrage; or, à quoi bon quand cette malheureuse se croit assurée d'avance que les gens sont prévenus contre elle, et qu'elle ne recueillera qu'un refus injurieux! Il n'y a plus à choisir pour cette femme qu'entre l'hôpital ou la mort : elle choisit l'hôpital.

La première entrée dans ces établissemens d'aliénés est quelquefois, pour les malades, d'un effet puissant et magique. On nous dit avoir vu à Montmartre des fous apathiques, chez lesquels tous les sentimens paraissaient être depuis long-temps engourdis, recouvrer leur cœur et leur raison, au moment de se séparer de leur famille. Le docteur Falret a été également témoin dans l'établissement de Vanvres des suites heureuses que produisait le contact subit d'un nouveau venu avec les anciens aliénés. Un malade arrive, conduit par sa famille qui l'abandonne en pleurant; il est encore sous l'impression de ces adieux si tristes et de ces embrassemens si nouveaux pour lui, lorsqu'il tombe dans la compagnie d'individus étrangers, dont l'un se croit l'empereur d'Orient, dont l'autre se dit être le fils de Louis XVI, dont un autre encore parle de ses visions mystiques. Alors se présente, à l'esprit le plus aveuglé par le délire, cette question : Ne suis-je pas dans une maison de fous? Ce doute, que les

objets environnans confirment de moment en moment, fait bientôt naître un retour inopiné : Et moi? mes parens, qui m'aiment, me conduisent dans une maison étrangère et se retirent en versant des larmes, les personnes, les objets qui m'entourent ne parlent à mes yeux que de choses extraordinaires : est-ce que par hasard je serais fou comme ces hommes que je vois? Le médecin, averti de ce qui se passe dans l'esprit du malade, survient : sa conversation achève d'ébranler la conscience déjà travaillée par de sourdes inquiétudes; sa parole est ferme, énergique, entraînante; il profite du moment de trouble et de l'ouverture que lui fournit l'irrésolution de l'aliéné, pour détruire une à une dans son esprit les idées fausses dont il démontre par des raisonnemens tout le ridicule. Alors la folie, attaquée dans son for intérieur, hésite, chancelle et se rend. Plusieurs cures instantanées ont été dues, dans l'établissement de Vanvres, à cet étonnement et à ce retour de l'aliéné sur lui-même.

Nous avons vu un autre exemple de l'influence que le commerce des aliénés et le mouvement régulier d'un hospice exercent sur les esprits en délire. Une femme monomane entre à la Salpétrière avec la conviction que Louis-Philippe la connaît et s'intéresse à elle. Durant quelques jours cette idée résiste au déplacement; mais notre pauvre folle ne tarde pas à remarquer en silence qu'on n'a pas plus d'égards pour elle que pour les autres malades. Cette circonstance l'étonne. Le médecin passe devant elle, à l'heure de la visite, sans la distinguer. Sa surprise redouble, et de là cette réflexion qui se forme peu à peu dans son esprit : « Si j'étais sous la protection intime du roi, il me semble qu'on devrait avoir pour moi des préférences; or, on me traite ici comme les autres femmes : je ne suis donc pas ce que je croyais être. » A partir de ce moment, elle fut délivrée de son erreur, et continue aujourd'hui de se servir de cet argument comme d'un bouclier contre les vaines suggestions de la folie. L'influence des conseils que se donnent mutuellement les malades va quelquefois très loin. Une autre pauvre femme arrive dans le même hospice avec des idées délirantes dont elle fait bravement la confession au médecin, et elle conclut en demandant sa sortie. Après la visite, ses compagnes l'entourent et lui font des observations : si vous désirez partir d'ici, il faut vous y prendre autrement; ce n'est pas le moyen d'obtenir votre liberté que de persister dans de tels aveux; il faut au contraire dire que vous n'avez plus aucune de vos idées et que vous en reconnaissez le ridicule. La malade profite de ces avis, et le lendemain à la visite rétracte toutes ses erreurs. Le médecin, surpris, croit à

une guérison et signe une demande de sortie : dans l'intervalle des huit jours qu'exigent les formalités administratives, le docteur Falret ne tarde pas à s'apercevoir de la dissimulation de cette femme, qui avait voilé ses égaremens, mais qui y tenait toujours. Cependant, l'ordre d'élargissement étant venu, la malade quitta l'hospice; le premier usage qu'elle fit alors de sa raison fut de se présenter à la préfecture de police et de demander la clé de sa chambre; on la reconduisit, pour toute réponse, à la Salpétrière.

Ni le changement de lieux, ni l'impression d'objets nouveaux, ni le contact d'un aliéné avec ses semblables ne suffisent dans le plus grand nombre des cas; il faut que le médecin étende vers lui sa main pour que le malade remonte à la raison et ressaisisse l'existence morale. Le traitement de la folie varie avec les moyens que les asiles publics ou privés mettent à la disposition de la science. Nous avons envisagé la médecine des aliénés du haut des faits et des théories; il nous reste à la suivre dans les différens théâtres où elle lutte avec les souffrances du malade. Il existe trois ordres d'établissemens qui répondent aux trois classes de la société moderne : le peuple a Bicêtre et la Salpétrière; la bourgeoisie a Charenton; l'aristocratie a les maisons de santé.

ALPHONSE ESQUIROS.

FAVRE ET PEYROT.[1]

Lès deux noms inscrits en tête de cet article seraient pour un rhéteur un beau prétexte à parallèle; mais, Dieu merci! le parallèle ainsi que l'éloge dorment oubliés aujourd'hui dans les traités de rhétorique. Que le lecteur se rassure donc. Si j'ai pris ces deux noms et les ai accouplés ensemble, c'est uniquement parce que je les ai trouvés sur l'itinéraire que je me suis tracé à travers le champ poétique du midi de la France. J'ai dû m'arrêter d'abord devant les représentans avoués de la poésie de dialecte : à ce titre, Favre et Peyrot se trouvent être aussi populaires sous l'olivier de la Provence et le saule du Rouergue que Despourrins et Goudouli le sont dans les pacages du Béarn et les jardins touffus du Languedoc.

Ce n'est pas toujours du côté des noms que se trouve la part la plus savoureuse du génie poétique des provinces méridionales. Il y a bien des chants isolés et perdus dans les échos des montagnes, qu'on entend un beau jour au revers du chemin, et que la tradition populaire répètera le lendemain, sans se demander d'où ils viennent, sans s'informer de leur origine et de leur filiation. Soupirs égarés d'un amour qui se cache, envois mystérieux qui voltigent dans les airs comme des colombes messagères, et qu'un amant livre, comme l'enjeu de son cœur, aux hasards du vent qui souffle vers sa maîtresse: complaintes et légendes, vives chansons et tendres cantilènes, — combien en est-il de ces chants populaires auxquels il ne faudrait qu'une paternité avouée pour être mis au rang des chefs-d'œuvre : abeilles errantes auxquelles il ne manque que d'être réunies en essaim pour avoir leur miel! Mais ces décou-

(1) Voyez dans les livraisons des 12 mars et 18 juin les articles sur Despourrins et Goudouli.

vertes partielles ne sont que d'heureux accidens, comme on en rencontre en parcourant la poésie de tous les peuples. La critique n'en peut retirer que des impressions. Il lui faut, pour qu'elle puisse asseoir son jugement, des jalons plus apparens à la vue, et qui puissent résister à la perspective. C'est cette loi du plan qui m'amène à parler aujourd'hui de Favre et de Peyrot.

C'étaient deux bons abbés, n'ayant guère vu du monde que ce qu'on en peut apercevoir en passant d'un séminaire dans un prieuré de village, vivant selon l'Évangile, poétisant selon la mythologie. A-t-on jusqu'ici assez étudié la part que les prêtres ont prise dans le mouvement des lettres? A-t-on suffisamment expliqué surtout ce singulier contraste qui existe généralement entre leurs doctrines et leurs œuvres? En Italie, en France, en Espagne surtout, la plume n'allait guère sans le froc, pas plus que l'épée n'allait sans le blason. Et, chose étrange! si l'on en vient aux noms, Pétrarque, Ronsard, Calderon, Rabelais, Fénelon, Fontenelle, etc, ce sont là comme autant d'évocations magiques qui rappellent à l'imagination tout un cortége d'amour, d'élégance, de licence poétique et de pompe mondaine. C'est aux papes qu'on doit la renaissance classique; ce sont les prêtres qui depuis trois siècles ont ouvert à la jeunesse le monde olympien, rempli de séductions matérielles et peuplé de divinités toutes nues; c'est toujours quelque moine curieux qui laissera sa science s'égarer dans l'exploration de la fable, quelque austère janséniste qui annotera les attributs de Vénus Aphrodite. On arrivait aux pères de l'église à travers Aristote, et Platon conduisait à saint Augustin : les hymnes du sanctuaire allaient même chercher leur rhythme dans quelque ode à Lydie, la courtisane de Tibur et de Pœstum.

Sans doute la poésie, pour ces prêtres versés dans l'étude des belles lettres et dans la contemplation exclusive des chefs-d'œuvre, n'a été qu'un délassement, une simple récréation de l'esprit. Cependant les prêtres ont si souvent cultivé le champ littéraire, qu'ils semblent avoir cherché dans cet exercice intellectuel un compromis entre leurs principes de renoncement et leur imagination en révolte, entre les penchans de leur nature et les devoirs de leur caractère. Cet artifice littéraire les a tentés comme un fruit défendu, et cela est si vrai, que beaucoup d'entre eux ont poussé l'appréhension de se compromettre au point de poétiser en langue morte. Tous les jours, le *Malo me Galatea petit* est expliqué sans sourciller par des professeurs à rabat qui prohiberaient le livre où pareil vers se trouverait en français non traduit. Le père Vanière n'a osé prouver qu'en latin qu'il était un grand poète.

C'est peut-être ce même sentiment de réserve qui a porté Favre et Peyrot à employer un idiome vulgaire, car l'un et l'autre avaient fait leurs premières armes poétiques en langue française. Peyrot avait fait couronner à l'académie de Rhodez et aux jeux floraux de Toulouse des sonnets et des discours d'assez mauvais style et de médiocre poésie. Favre aussi avait débuté par des poèmes allégoriques, des fables, épîtres et contes à la mode du XVIIIe siècle : bagage littéraire ni de meilleure ni de pire qualité que les *OEuvres diverses* des rimeurs de cette époque.

Du reste, ce changement de langue devait naturellement porter bonheur aux deux poètes. Séparés qu'ils étaient, par les devoirs de leur ministère, du milieu de la société où se forme le goût, où s'épure la langue, ils n'auraient pu puiser qu'au fonds banal des sujets de commande familier à tous les rimeurs de profession, et l'on conviendra que c'eût été une maigre provision pour arriver à la postérité que des vers comme ceux-ci :

> Quoi! quand il s'agit de bien faire,
> N'est-ce pas toujours votre tour?

adressés par Favre... à un fermier-général!

Favre et Peyrot ont passé leur vie dans la solitude du presbytère, et l'on peut dire qu'ils n'ont été en contact familier qu'avec des gens de village. Pour entrer en communication avec leurs paroissiens, il leur fallait s'assimiler leur manière d'être, vulgariser leurs études, changer la latitude de leur esprit, borner l'horizon de leurs pensées, modifier l'expression de leurs sentimens. Campagnards de naissance, ce travail de transfiguration intellectuelle n'a dû leur coûter que la peine de se ressouvenir. D'ailleurs l'obligation où ils étaient de prêcher et de catéchiser aurait dû, dans tous les cas, faire du patois leur langue usuelle : or, leur instruction et leurs études les mettaient à même de saisir par réflexion les tours pittoresques et la valeur expressive des divers dialectes qu'on parlait autour d'eux.

Ce que je viens de dire à propos de Favre et de Peyrot s'applique plus ou moins à tous les desservans de paroisse du midi de la France. — Une famille, pour peu qu'elle soit placée au-dessus du besoin, résiste difficilement au désir de voir un prêtre sortir de son sein. Dans les Pyrénées, par exemple, cela devient presque une spéculation. Tout un ménage vit dans la misère avec la seule espérance de procurer à un de ses membres quelque mince prébende ecclésiastique. On fait un prêtre aux mêmes conditions qu'une plantation d'arbres : on calcule que les bénéfices de la cure, ainsi que ceux de la plantation, n'arrivent qu'après vingt ans d'attente et de sacrifices.

Depuis près de deux cents ans, c'est dans les fermes, parfois dans les cabanes, que se recrute le bas clergé dans toute la France méridionale. La plupart de ces prêtres sont destinés à ne connaître de la société que leur séminaire, de leur diocèse que les villages. Leur stage fait, ils retournent au monde étroit de leur enfance, et ils y meurent. Mais ceux dont l'intelligence est ouverte, dont l'esprit est éveillé (le midi est fécond en natures actives et curieuses), se replient, au milieu de l'isolement des campagnes, vers le monde enchanté de leurs études, dont ils n'ont fait qu'explorer la lisière. Toute leur vie se passera en dehors de ce mouvement social qui s'opère incessamment dans les centres de la civilisation; ils n'auront été mêlés en rien aux dées qui s'élaborent dans le courant d'un siècle; le latin leur deviendra même plus familier que le français. Toutefois il y a une langue qu'ils affectionnent et dont ils possèdent le génie, parce que c'est la langue de leur enfance : 'est le patois. Le même homme qui aura composé un sermon en français,

lourd, emphatique, baroque, improvise en patois, tous les dimanches au prône, une oraison pleine de simplicité, d'onction et d'éloquence naturelle. Si donc quelqu'un d'entre eux obéit à l'*influence secrète* qui le pousse vers la poésie, c'est en patois qu'il compose.

De là une grande différence, dans la littérature patoise, entre les produits vraiment émanés de l'inspiration populaire et ceux émanés de la seule fantaisie d'un auteur. Les premiers sont courts, et si simples et si naïfs le plus souvent, que, si on les soumet à l'analyse, on y trouve l'enfantillage et la puérilité. — Qui ne connaît ces grossières estampes d'Épinal où se voient les complaintes merveilleuses du *Juif Errant*, de *Madeleine*, d'*Alexis*, de *Geneviève*, etc.? C'est bien là assurément la face la plus étonnante de notre rapsodie nationale. Nulle part on ne trouvera une bonne foi de composition et un entrain de facture qui donnent une idée plus exacte de ce que pourrait être un récit d'enfant, traduit dans toute la simplicité de sa croyance. Cela fait sourire et n'est pourtant pas ridicule. Au contraire, ces complaintes ont pour l'esprit cet attrait charmant qui suspend l'attention d'un vieillard aux lèvres balbutiantes de son petit-fils. Tel est, à peu de chose près aussi, le sentiment que réveillent les chants réellement populaires des dialectes méridionaux. Seulement ils atteignent parfois à une véritable valeur d'art, soit parce que le plan en est nettement formulé, le sujet fort restreint, soit parce que la naïveté du sentiment qu'ils expriment se trouve en harmonie plus conforme avec la naïveté de l'idiome.

Au contraire, les productions des *auteurs* en langue vulgaire (c'est à dessein que je souligne ce mot) sont longues, composées méthodiquement, et se trahissent par leur prétention littéraire. Quel que soit le sujet de ces poèmes, il est toujours disposé à l'effet; les mots les plus pittoresques y sont placés avec art et triés avec intention; en un mot, ce sont les expressions qui cherchent la convenance des sentimens, et non les sentimens la convenance de l'expression. Cependant il arrive parfois que le dialecte l'emporte sur la personnalité de l'auteur et l'absorbe. Alors s'opère l'identification du sujet et du style, du fond et de la forme, qui seule atteint à la beauté littéraire. C'est parmi les poètes qui représentent plus spécialement et plus dignement ce côté de la poésie méridionale, que j'ai choisi Favre et Peyrot.

J.-B. Favre avait toujours résidé à Montpellier, soit comme professeur de belles lettres, soit comme bibliothécaire du marquis d'Aubaïs, lorsqu'il fut appelé à la cure de Castelnau. Il s'était exercé jusque-là dans la poésie française, et même un de ses poèmes sur l'inauguration d'une fontaine à Montpellier avait étendu sa réputation dans toute la province. Mais, en disant adieu au séjour de la ville, il avait dit adieu aussi à sa première muse, et si par la suite il revint quelquefois vers elle, ce ne fut qu'en passant, de la même manière qu'il revenait à la ville. Appelé successivement à desservir les paroisses de Vic, de Crès, de Montels, de Cournonterral, il mourut enfin prieur de Celleneuve, le 5 mars 1783, âgé de cinquante-cinq ans : le charmant village de Pondres, près Sommières, était le lieu de sa naissance.

Comme on le voit, Favre résida dans tous les coins de son diocèse, et il est facile de distinguer dans ses poëmes l'emploi des divers dialectes provençaux. C'est en partie ce qui explique la popularité dont il jouit, tant parmi les vignerons de l'intérieur que parmi les pêcheurs de la côte. Homère lui-même dut à cet emploi de divers dialectes l'admiration qui l'accueillit parmi toutes les peuplades de la Grèce. Chaque village, pour ainsi dire, trouvait dans Favre ces particularités de clocher, ce parfum de terroir qui firent que chaque localité a voulu se le disputer, comme enfant et comme poète, ainsi que cela était arrivé pour Homère dans les villes de l'Attique et de l'Ionie.

L'abbé Favre était affable et bon homme comme sait l'être un Provençal, c'est-à-dire d'une aménité caustique et moqueuse. Comme prêtre, sa vie est irréprochable : il ne goûta, à ce qu'il semble, au fruit défendu des plaisirs mondains que par l'endroit de la bonne chère, ce péché mignon du presbytère. Mais comment n'aurait-il pas été atteint de gourmandise? N'était-il pas de cette bonne et substantielle Provence où l'olive appétissante mûrit, où la grappe trop pleine distille sa liqueur avant d'arriver au pressoir, où les troupeaux s'engraissent aux herbes salines, où le gibier des marais et le poisson de la côte sont aussi communs que les oiseaux de la volière! Aussi, de même que Tibulle ne trouvait pas de plus douce volupté que de décrire la pluie qui tombait au dehors, le froid qui sévissait et toutes les calamités de la tempête, dans un réduit bien clos où le foyer embrasé entretenait la molle chaleur, — de même Favre, assis devant une table bien servie, aimait à se représenter des tableaux de famine; et, en homme qui n'a jamais senti les dures privations, il ne retraçait de la faim que les tribulations burlesques. Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, il s'arrête devant la *faim d'Erésichton;* mais au lieu de suivre le poète latin dans tous les détails de son horrible et superbe tableau, il ne prend que le point saillant et le reproduit à sa manière, c'est-à-dire en incrédule. Eh bien! dussent les admirateurs d'Ovide me taxer d'exagération, j'affirme que la *charge* est presque à la hauteur du tableau, et que les deux poètes se suivent de près.

Le Siége de Caderousse, l'œuvre capitale de l'abbé Favre, et qui n'a guère moins de cinq mille vers, repose sur cette donnée de la famine. — La ville d'Avignon, grace à l'invasion des frères quêteurs, mendians, dominicains, bénédictins, carmes, *clique à bénéfice et à besace,* n'a pu soutenir l'équilibre de son alimentation. Vingt soldats du pape sont expédiés vers la ville de Caderousse, qui vient d'être approvisionnée. Cette expédition est malheureuse : les Caderoussans, après avoir fort délibéré sur la demande du vice-légat, suivent l'avis du maréchal-ferrant Lafeuillade, qui leur crie : « Allons nous *ficher* dans l'histoire! » Et ils chargent les pauvres soldats du pape, qui s'enfuient en récitant leurs chapelets.

Tel est l'argument du premier chant de cette épopée burlesque. Dans ces sortes de poèmes, il suffit que le thème, ou canevas, se prête à l'allusion satirique, aux aperçus plaisans ou grotesques, enfin à tous les jeux d'un esprit mordant et d'une imagination ingénieuse. Ce n'est donc pas la simple analyse

du sujet qui peut donner une idée, même approximative, de ce curieux et singulier poème. Toute la valeur réside dans les détails, c'est-à-dire dans le trait entremêlé au récit, dans l'entrain du récit lui-même, dans le procédé du poète et dans le caractère de son humeur, toutes choses inappréciables même à la traduction. Il y a, par exemple, dans ce premier chant, un conseil tenu par les habitans de Caderousse, qui depuis cent ans fait pâmer de rire tout le Bas-Languedoc, et qui est bien en effet la chose la plus ébouriffante que puissent entendre ceux qui connaissent les mœurs et la langue de ces contrées. — Il s'agit de savoir si la ville de Caderousse enverra au vice-légat les quatre mille setiers de blé qu'il exige. « Qu'offre-t-il en paiement? demande l'assemblée. — Un grand merci, répond le rapporteur. — Fort bien! Et n'ajoute-t-il pas que c'est encore trop payé, et qu'ailleurs il pourrait avoir à meilleur marché? » Ce trait est caractéristique, pour qui connaît l'esprit railleur du peuple provençal. Parmi les orateurs, se distinguent l'avare (*sarra-piastro*) et le maître d'école, deux portraits de genre, tels qu'aurait pu seul les dessiner un grand maître. L'avare ouvre l'avis qu'il ne faudrait céder le grain que moyennant espèces : l'avis est adopté, et le prix monte de neuf à trente francs par gradations si bien ménagées et par déductions si bien suivies, que l'effet d'ensemble de tout ce morceau est d'un comique irrésistible. Il faut avoir vu dans la foire de Beaucaire, et jusque sur la place de Béziers, par quelles habiles circonlocutions on aborde la vente, pour avoir le compte exact des effets de nature que l'abbé Favre a trouvés pour cette scène : elle a son pendant au second chant.

Le vice-légat, envoyé au diable par les Caderoussans, mande les moines, pour savoir d'eux ce qu'il doit penser de ces mots : *se faire sucre*. — Le conseil est ouvert; on harangue, on discute, on pérore à perte de vue. La parodie est d'un effet saisissant. C'est une excellente scène de comédie : mieux que toutes les déclamations de la propagande philosophique, elle met le lecteur à même de comprendre ce qu'était la vie de couvent à cette époque. Il est bon de faire observer que ces vers sont encore dans la mémoire de tous les Provençaux, qui, dans la veillée d'hiver, les déclament comme une scène en se donnant la réplique. Après cette délibération, vient le dénombrement de l'armée qui doit faire le siége de Caderousse. Cette armée est composée de trois belles compagnies, précédées de huit cents cavaliers et suivies d'un bataillon d'apothicaires. La faim talonne les troupes, qui arrivent bientôt devant Carpentras : la ville, dans la panique que lui cause la vue de tant de mines affamées, se décide à tenir ses portes closes. Le chef de l'expédition, le brave Pantaloni, se résout alors à investir Caderousse, malgré l'humble avis du fifre Saint-Amour, qui propose de s'en emparer en parcourant les rues au son de son instrument. Les assiégés font une sortie; la mêlée est terrible; mais enfin le bataillon des apothicaires (portant leurs armes distinctives) décide l'avantage du côté des assiégeans. On me pardonnera de passer par-dessus cette description, bien qu'elle soit d'un grotesque désopilant.

Le maréchal-ferrant Lafeuillade, le héros de Caderousse, a une fille, « la

charmante Françon, grosse gaillarde réjouie dont l'embonpoint devait éblouir des hommes amaigris par toute sorte de jeûnes. » Cette nouvelle Judith séduit le vaillant Pantaloni par l'appât d'un souper tête-à-tête. Le général se grise, et la belle Françon choisit le moment où le vin opère pour faire délivrer les prisonniers, enfermés dans des besaces destinées à un tout autre usage; elle se fait de plus épouser par son Holopherne. Enfin, enfin, les assiégés trouvent à manger, et, béni soit Dieu! ils s'en acquittent comme savent le faire des Bas-Languedociens, et des Bas-Languedociens affamés.

Tel est le poème de l'abbé Favre. Je ne sais si tous ces détails de jeûne forcé pourraient plaire dans notre langue, mais assurément ils ont en patois un ton et une saveur remarquables. De pareils sujets sont toujours haut prisés par les Provençaux, dont la capacité apéritive peut être appréciée par ce seul fait : un jour de moisson, les paysans, pour manger, interrompent jusqu'à douze fois leur travail. La moitié de la poésie provençale roule sur des sujets de cette nature; et il faut dire que la langue se prête à reproduire tous les détails de la vie animale avec une merveilleuse flexibilité. On vient d'imprimer à Béziers un recueil de poésies qu'on dirait être les rognures du poème burlesque de l'abbé Favre; cependant un grand nombre de ces pièces sont antérieures en date au *Siége de Caderousse*.

Favre n'a donc fait que suivre la pente du goût provençal. Si je lui ai accordé une mention spéciale, ce n'est pas parce qu'il a perfectionné cette poésie aux grossiers instincts : ce n'est pas non plus à cause du mérite littéraire de ses vers; à ce compte son prédécesseur, Jean Michel de Nîmes, lui serait supérieur dans *les Embarras de la Foire de Beaucaire*. Mais on doit assurément à l'abbé Favre la plus complète expression de l'esprit provençal. Cet esprit a son caractère particulier, et il porte son empreinte nette et vive dans *le Siége de Caderousse*. C'est là ce qui assure la popularité vraiment universelle dont jouit ce poème dans tout le Bas-Languedoc.

Ce genre d'esprit ne serait qu'imparfaitement défini par ce que nous nommons la grosse plaisanterie : ce serait là un terme trop général pour caractériser la saillie provençale. Cela n'a non plus aucun rapport ni avec le trait gaulois si bien formulé dans la phrase alerte et sans ambages de Voltaire, ni avec l'*humour* anglaise dont les fantasques allures et les interminables caprices ont été si admirablement saisis par Sterne. C'est quelque chose de moins distingué, mais de plus expansif, de moins pur, mais de plus entraînant. Ainsi que le *brio* italien, l'esprit dont je parle a moins son siége dans l'intelligence que dans le tempérament; c'est moins de la finesse que de la gaieté : quand il veut sourire, il éclate et montre toutes ses dents. Un homme, tout entier à la joie du moment, s'étourdissant au bruit de son expansion, s'amusant de tout et cherchant dans tout un sujet de bonne humeur, voilà l'esprit provençal incarné. Un tel homme parlant assis n'aurait aucun caractère; il a besoin de s'agiter, de se mouvoir : chez lui la saillie se produit autant par le geste que par la parole : il vous pince et vous chatouille pour vous mettre en train; il resterait muet, s'il ne pouvait vous pousser du coude

et rire avant de parler. Il y a dans cette humeur un courant contagieux et irrésistible. Dût un pauvre diable se casser la tête en tombant, on ne peut s'empêcher de rire de sa chute. Tel est à peu près l'effet presque nerveux que produit sur le lecteur la poésie de Favre; on se laisse, en la lisant, gagner malgré soi par la pantomime. Il y a un petit conte de ce poète, *lé Sermoun dè Moussu Sistré,* qui, récité avec l'air ébouriffé que sait prendre un Provençal, ferait rire un agonisant. Bien entendu que ce sermon est d'éloquence démonstrative. L'on connaît déjà les matières familières sur lesquelles Favre exerce son esprit; aussi je me tiens tout dispensé de traduire ce petit chef-d'œuvre.

La Foire de Beaucaire, que j'ai cité en passant, procède de la même source d'inspiration que *le Siége de Caderousse,* seulement avec moins de verve et d'originalité. Le poème de Jean Michel de Nîmes porte à peu près la même date que *les Amours de Florisée,* un autre poème de David Lesage de Montpellier; mais on croirait celui-ci écrit par un berger du Lignon. Ainsi, à côté des habitudes bruyantes et grossières du peuple, les ineffables et subtiles afféteries de l'amour trouvent place dans le même lieu, à la même époque; la même langue sert au vigneron insolent et au berger langoureux, et s'imprègne aussi facilement de l'odeur nauséabonde du cabaret que des senteurs de la pelouse. Et qu'on ne croie pas que ce contraste singulier entre les deux poèmes que je viens de citer ne soit qu'un accident dans la poésie provençale! — Voici, entre mille autres que je pourrais citer, une romance contemporaine du *Sermoun dè moussu Sistré :*

LA JEUNE FILLE PRÉCOCE.

« Je suis si jeune, que je ne puis trouver d'amoureux; et pourtant une fillette de mon âge éprouve tant de troubles en son cœur! Ah! si je pouvais plaire à quelqu'un, mon cœur serait bientôt à qui m'aimerait; je ne verrais plus que lui, il me serait plus que mon Dieu.

« Quand je vois des jeunes filles qui s'en vont par les coins pour écouter à l'aise les douces paroles que leur glissent les garçons; plus j'en vois, plus je me dépite de n'avoir que douze ans, tant je suis sûre qu'à mon âge je saurais bien serrer les amoureux.

« Si je cherche à me distraire, tout me fatigue bientôt. Ma mère me dit d'être sage, et je ne sais quoi me dit tout autrement. Oui, je languis sans amoureux, et quand j'en vois un passer, en le regardant je rougis et je frissonne sans pouvoir parler.

« Lorsqu'un garçon des alentours qui me considère comme un enfant, par manière d'amusement et de familiarité, m'embrasse ou me donne un baiser. dans mon rêve je m'en souviens, je sens mon ame s'en aller, je crois mourir. puis je renais : mais trop vite finit mon mal. »

Ne dirait-on pas cette ravissante poésie apportée sur la plage par quelque vent de la molle Sicile? — Et en effet, le pêcheur qui part de la côte italique rencontre chaque jour celui qui vient de la côte provençale; la même vague

emporte souvent dans sa dérive la même chanson chantée dans les dialectes des deux pays, et souvent le salut que les bateaux échangent est quelque doux chant alterné, moitié italien, moitié provençal. — Le sujet de *la Jeune fille précoce,* comme celui de presque tous les autres chants amoureux, est commun aux deux pays. A quel bout de l'horizon a-t-il pris naissance? — On ne sait. Qui pourrait dire de quel côté soufflait le vent qui gonflait la voile latine où ce chant s'était abrité?

Qu'il y a loin de cette douceur amollissante aux vers de l'abbé Favre! Ceux qui ne peuvent apprécier la valeur expressive des dialectes méridionaux douteront, en lisant *le Siége de Caderousse*, que le même vocabulaire ait pu servir à l'auteur de *la Jeune Fille précoce*. Cela est pourtant. S'il m'était loisible d'insister sur l'existence de ces deux cordes, si diamétralement opposées de son et d'expression, qui se trouvent dans tous les patois du midi, je n'aurais qu'à citer par exemple, à côté de cette élégie fameuse de Despourrins, suave et plaintive comme le bruit d'une chute de feuilles, *la haout sus las mountagnas,* la chanson âpre et gutturale du contrebandier de la frontière béarnaise. Certes les vers jaillissent d'une source commune et suivent le même lit; mais que l'éclair brille, le ruisseau se change en gave, et dans la fontaine on trouve un torrent.

Cet alliage insolite de rudesse et de douceur qui caractérise l'homme aussi bien que la langue du midi de la France, se fait voir dans Favre lui-même. Dans les deux pièces de théâtre qu'il a composées, *l'Opéra d'Aübaïs* et *le Trésor*, on trouve quelques scènes d'amour, sans grande valeur en elles-mêmes, mais qui ont été faites, à l'insu de l'auteur assurément, avec le vocabulaire langoureux et caressant des romances du littoral. Florian, qui a reproduit ou imité quelques-unes de ces romances, me semble aussi, dans ses charmantes petites comédies d'Arlequin, avoir tiré parti des deux pièces de Favre. Du reste, *l'Opéra d'Aübaïs* et *le Trésor* n'ont aucun mérite particulier d'invention; mais on y retrouve ces croquis de caractères dans lesquels Favre a excellé.

De Favre à Peyrot la transition est brusque. Ici plus de *brio* méridional, plus de cet entrain bouffon, de ces allures extravagantes, plus de cette poésie impudente qui vous rit au nez et vous emporte dans un tourbillon de gaieté folle à travers des détails que les Anglais qualifieraient d'*innommables;* c'est une poésie calme et sérieuse, tranquille et recueillie.

Les Quatre Saisons, comme l'indique assez le titre, forment un poème qui célèbre les travaux des champs, mais rien de plus. — Si donc il m'a fallu de longues digressions pour arriver à donner une idée plus distincte de la partie lyrique de la poésie de dialecte par Despourrins et Goudouli, de la partie burlesque par le poème de Favre, ici ma tâche devient facile, car *les Quatre Saisons* de l'abbé Peyrot sont les seules géorgiques que possèdent les campagnes du midi.

Si Peyrot avait ordonné son plan à l'avance, il aurait dû, d'après ses propres idées, commencer son poème par l'automne. « Adam en s'éveillant du

sein de Dieu, dit-il, ne trouva dans l'Éden ni la fleur du printemps, ni le grain de l'été, encore moins la neige de l'hiver; qu'il aurait trop senti la gelée, nu comme il se trouvait, le pauvre! » D'où il conclut que l'automne est l'aînée des saisons. Mais cette idée n'est venue à Peyrot qu'à son troisième chant. Le premier chant, *la Primò*, parut d'abord comme un poème séparé et complet : d'où il faut conclure que le succès qui accueillit *le Printemps* décida seul le poète à chanter les trois autres saisons.

Ce premier chant est évidemment le moins distingué de tous, comme style et comme méthode : comparé aux autres, ce n'est qu'un essai, bien qu'il ait servi de jalon et de modèle au poète dans la composition générale. Les progrès que Peyrot accomplit dans le cours de son œuvre sont un curieux sujet d'étude : plus il avance, et plus la langue s'assouplit et se façonne en ses mains, et plus les objets qu'il décrit se présentent sous l'aspect favorable à l'idiome qu'il emploie. Le quatrième chant, *l'Hiver*, est certainement un chef-d'œuvre d'exécution, bien qu'il se trouve le moins complet comme matière.

Et puisque nous en sommes aux matières des *Quatre Saisons*, disons tout d'abord que Peyrot semble avoir pris ses argumens dans l'*Almanach des Campagnes : Tel mois, on taille les arbres fruitiers, on sème les plates-bandes, on fait la moisson, on coule la vendange, on fait parquer les troupeaux*, etc. D'après cela, on se doute bien que ses préceptes et ses descriptions sont limités au pays où il se trouve : il ne laisse pas sa muse s'égarer dans les lointains, rêver au-delà de l'horizon. Ce n'est pas lui qui voudrait perdre de vue les campagnes de Rome pour aller demander aux Palus-Méotides la description d'une peste d'animaux; ce n'est pas lui qui oublierait le sol natal pour suivre le désolé Aristée sur les bords fleuris de l'Alphée; ce n'est pas lui qui trouverait le moyen de rattacher au sujet qui l'occupe ce luxe étincelant de détails que l'imagination puissante de Virgile allait butiner à travers toutes les contrées du monde connu : poésie d'accessoires qui donne aux Géorgiques latines l'aspect d'une campagne dotée de tous les bienfaits de la terre et du ciel.

Mais si vous consentez à le suivre dans son étroit domaine, Peyrot vous en fera les honneurs avec grace et aisance, et vous n'aurez pas à craindre qu'il s'arrête trop long-temps ou qu'il divague trop souvent. Le regret ne vous viendra pas de l'avoir suivi : car il sait, presque aussi bien que Virgile, la manière de vous dire, et les soins à prendre du troupeau pendant l'hiver, et les semailles du printemps, et les moissons de l'été, et les récoltes de l'automne. Lui aussi saura vous dire comment on assemble un essaim, où se pose la ruche, les lieux que hante l'abeille, les fleurs qu'elle aime, le peuplier qu'elle abhorre et qui lui a fait peu à peu déserter la plaine et gagner la montagne, où son miel, perdu sur des cimes inaccessibles, dégoutte au soleil d'été par les fentes du rocher. Lui aussi vous indiquera les terrains pierreux où se plaît la vigne, le sol mêlé d'argile où le blé pousse ses touffes les plus vigoureuses, les endroits humides où la fleur bleue du lin ondoie plus haute au zéphyr qui la

caresse, enfin l'exposition qu'il faut donner à l'arbre de futaie et à l'arbuste du jardin. Mais les endroits où Peyrot ne rappelle ni Virgile ni aucun de ses devanciers modernes dans la poésie champêtre, sont précisément les morceaux les plus remarquables de son poème : je veux parler de ces mille petits détails de la vie rurale dont Peyrot seul, parmi tous nos poètes de géorgiques, me semble avoir saisi la valeur poétique. Ces rapports continuels de l'homme avec la terre qu'il cultive, cette existence en face de la nature, cette habitude d'interroger le ciel pour voir si l'orage s'y forme ou si le soleil y dissipera le nuage, pour y chercher l'étoile bénigne, et le signe d'un lendemain propice; ces longs regards que le laboureur repose chaque jour sur la terre fécondée par son travail, volupté sans cesse renaissante qui lui fait oublier la peine par la récompense; n'est-ce donc pas là tout un aspect étranger à notre poésie? La vue des champs n'est qu'une distraction pour le citadin; pour le fermier, c'est la vie. C'est pour lui seulement que la prairie semble se parer de ses fleurs nouvelles, de ses herbes naissantes, afin de le remercier de l'avoir protégée contre l'irruption des bestiaux par une haie vive qui l'entoure comme une frange. Lui seul a pour l'arbre des regards de père; car il l'a vu naître et il le voit grandir, et dans la fleur du printemps il bénit le fruit de l'automne. Pour lui le champ s'anime et respire comme un être vivant : le sol qu'il a fouillé naguère devient un guéret verdoyant où se cache la caille lascive dont le cri est une promesse d'abondance. Toute la nature prend un corps et une voix pour le servir et lui parler; l'oiseau lui apporte un présage, chaque coin du ciel lui donne un avertissement; il sait d'où viennent le vent propice et l'autan funeste. Enfin il suit partout présent le doigt de Dieu qui lui donne une bénédiction ou lui inflige une épreuve.

Cette vie des champs, si pure et si tranquille au milieu des labeurs et des fatigues, Peyrot l'a chantée en véritable fermier : il n'en a oublié aucun détail, il est même entré dans les soins les plus minutieux du ménage, comme un maître attentif et plein de sollicitude. Nos faiseurs de géorgiques ont eu tort de laisser aux almanachs le soin d'indiquer au laboureur les travaux propres à chaque saison. Le divin Virgile, qu'ils ont tant copié, n'a pourtant pas dédaigné de traiter cette partie didactique. Mais quoi! l'agriculture n'offrait à leur imagination que des détails de la réalité la plus vulgaire, indignes d'être consignés dans leurs vers. N'avaient-ils pas à décrire la *noble* chasse au cerf, le cheval qui hennit, le chien qui aboie; puis les charmes du recueillement et de la solitude, lieux-communs dont ils ont tant abusé; puis encore l'aurore qui se lève à l'orient, le soleil qui va s'éteindre dans la mer, et Vesper qui disparaît à l'horizon dans une enveloppe de nuages; enfin, comme acquit de pratique agricole, les jardins, dont ils ont bien voulu élever la culture à l'état de science. Mais la chasse, les jardins, les harmonies du soir, ne font pas la vie des champs. Il y a un fait qui domine tous ces accessoires de fantaisie, c'est l'existence de celui qui occupe le sol, et qui travaille la terre. Sans lui il ne reste plus que les descriptions, cette poésie faite au métier; c'est lui qui est l'ame vivante du paysage, c'est lui qui est l'air qui

circule dans les plans du tableau, et la lumière qui s'y joue. Nous avons laissé perdre chez nous le sentiment du paysage pour avoir trop voulu l'élargir et le généraliser : nous en sommes venus, de nos jours, à transformer la nature en un vague panthéisme qui a les mêmes exclamations pour tous les aspects, le même enthousiasme de convention pour tous les phénomènes. Toutes les teintes ont été confondues, tous les tons ont été mêlés. Rien de précis et d'arrêté dans la ligne, et l'on voit bien que nos paysagistes ont trop travaillé sans modèle, et qu'ils n'ont même pas daigné étudier les rudimens de la nature. Le paysage domestique, c'est là notre infériorité vis-à-vis de la littérature anglaise, qui a le *Vicaire de Wackefield* et tant d'autres modèles en ce genre; et vis-à-vis de la littérature allemande, qui a *Hermann et Dorothée* et tant d'autres romans, pleins de charme, qui décrivent le foyer de la chaumière et les mœurs de ceux qui l'habitent.

La scène du poème de Peyrot est dans le Rouergue, et l'on reconnaît bien vite le pays, tant il est peint avec toute l'exactitude d'un maître flamand. — C'est le moment où le laboureur sème le blé de mars : le maçon reprend son travail interrompu par l'hiver; le fermier récure déjà les rigoles de la prairie. Voilà le terrain prêt à recevoir la chenevière et le lin : l'épouvantail est posé pour effrayer les oiseaux qui ravagent les semailles. Rien n'est oublié, ni l'amandier qui déploie sa feuille quand tout reste encore engourdi dans la nature, ni le coucou, qui est le messager du printemps, ni le verdier, sans le chant duquel le paysan ne peut compter sur une année heureuse. Tout s'anime et tout fleurit enfin, le saule d'abord, puis le lilas et les roses. La ménagère sarcle le jardin, sème les plates-bandes : les jeunes filles vont aux champs, et s'accroupissent au milieu des récoltes pour extirper du sol les herbes parasites. Eh! tenez! voyez-vous à travers les feuilles à peine vertes des arbres passer cette jeune beauté? « Lisette, à son lever, va cueillir les primevères qui doivent parer son agneau préféré, plus blanc que le lait de sa mère. C'est le printemps en personne que cette jeune bergerette qui s'en va seule à travers les prés folâtrer avec son chien au milieu des parfums de la jeune saison.... « Mais pendant que le renouveau fait pousser l'herbe et la fleur, récolte ou fourrage, dans les airs et sur la terre un penchant universel attire vers son semblable chaque être de la création. — Entendez-vous? dans le vallon, la tourterelle gémit d'amour; l'hirondelle *grésille* autour des toits. Comme elle gazouille allègrement! elle a trouvé l'auvent où fut son nid de l'an passé. Déjà elle travaille à le reconstruire : tout en disant sa chanson, elle songe à l'abri pour sa couvée prochaine; son bec lui sert en même temps de truelle et de maçon...

« Soleil, père nourricier de la nature, qui délies la source dans les flancs de la terre, la sève dans les plantes, la vie dans l'air, l'amour dans toute la création, je te salue! salut à toi! jeune saison, charme de l'année!... »

Je voudrais pouvoir suivre Peyrot à travers la vigne qu'on émonde, sous les mûriers qu'on effeuille, dans les pacages solitaires où les bergers conduisent leurs troupeaux, auprès de la ménagère qui fait son beurre, et sur-

tout dans la basse-cour où se trouve le tableau ravissant de la glousse et de ses poussins; mais je craindrais de me perdre au milieu de toutes ces exhibitions rustiques. Et puis, j'ai hâte de dire au lecteur combien le prieur de Pradinas était un homme excellent et profondément pénétré de l'esprit évangélique et de l'amour de son pays. Son poème est rempli de préceptes de morale pratique, de réflexions touchantes, de prières inspirées. Voici un de ces passages dont la résignation pénètre : « Pauvres gens, ce n'est pas pour votre usage que vous cultivez ces fruits exquis! vous aimerez mieux les vendre ou en faire des présens; car de tout temps c'est la coutume que celui qui travaille mange la paille, quand, tout au rebours, le foin reste à celui qui ne fait rien. Que d'autres se rompent la cervelle à chercher pourquoi la Providence a mis cette différence entre ses enfans; pour moi, je n'ai qu'un mot à dire : Dieu le veut! il suffit! »

Les charges qu'on fait peser sur le peuple des campagnes, les impôts dont on l'accable inspirent au poète des sorties pleines de bon sens et de chaleur. Le recrutement, cet autre impôt qui pèse sur le sang du pauvre, l'amène à parler de la guerre que nous avions alors avec l'Angleterre. Ses accens respirent toute l'ardeur d'un noble patriotisme, et toute cette vieille haine, qui anime contre l'Anglais la population méridionale depuis l'expédition du prince Noir, passe dans l'ame du poète.

Le tableau résumé du printemps, qui suit cette digression belliqueuse, forme une des plus heureuses transitions qui se puissent trouver. Ce contraste, habilement ménagé par le poète, entre la nature, qui se produit dans un ordre immuable et l'homme, qui ne songe qu'aux moyens de troubler cette harmonie éternelle de la création, a fourni à Peyrot un magnifique effet de poésie qui n'aurait pas à redouter beaucoup de comparaisons.

Le chant que je viens d'analyser est le plus long et le plus détaillé de tout le poème; j'en ai dit la raison. Quoique le style soit inférieur à celui des chants qui suivent, j'ai cru devoir m'y arrêter, parce que ce premier chant a servi de modèle à Peyrot pour la composition générale du poème. Et puis, d'ailleurs, si le poète décrit les autres saisons avec la même fidélité et la même exactitude, il est certain que plus il avance dans son œuvre, et plus il devient difficile de dégager sa pensée de la forme particulière dans laquelle il l'enveloppe : plus, en un mot, le poète pénètre dans son sujet, et mieux il s'habitue à voir les objets sous la couleur *spéciale* de la langue dans laquelle il les décrit. — Ceux qui ont expérimenté combien la langue influe sur la pensée de l'écrivain me comprendront quand je dirai que Peyrot est parvenu, dans le cours de son œuvre, à penser exclusivement en patois.

Cette manière de voir les objets et de ne les voir que sous certains aspects, particulière à chaque langue, est un des faits les plus extraordinaires dans les littératures. Souvent la formule des phrases peut se transporter mot par mot d'une langue dans une autre, sans pour cela que la propriété expressive de l'original puisse être appréciable dans la traduction. Il est plus que probable que, si Peyrot eût composé en français l'invocation au soleil qui ouvre

le second chapitre de son poème, il aurait trouvé un sens et une expression autres que ceux contenus dans ce passage. — C'est le génie particulier à chaque langue qui produit ces dissemblances dans les perceptions poétiques de chaque littérature. C'est là ce qui me fait croire que Peyrot n'aurait jamais cherché dans un poème français à représenter tous ces petits détails de nature et de mœurs qui ont tant de charme et de fraîche naïveté dans son patois du Rouergue.

Le second chant des *Quatre Saisons* est presque entièrement didactique. La tonte des troupeaux, si poétique dans les montagnes espagnoles; la fenaison, si animée dans les vallées pyrénéennes; tous les travaux de l'été y sont traités avec une exactitude de praticien. Le morceau capital de ce chant est la fête de la récolte. Cette fête est tout simplement l'observance du culte de Cérès, que la tradition a perpétué dans toute la France méridionale, comme elle a conservé celui de Bacchus-Lénée, dieu du pressoir, qu'on célèbre encore avec toutes ses cérémonies antiques sous le nom de *Fête des vendanges*.

Il est bien singulier que l'abbé Peyrot ait justement oublié de mentionner les deux fêtes les plus poétiques de l'été : les Rogations, ces processions faites à travers champs pour la bénédiction des fruits de la terre; et la veille de la Saint-Jean, qui a fourni à l'imagination des peuples méridionaux ses plus gracieuses fictions. Lui, qui a si bien raconté dans *l'Hiver* les contes du foyer et les superstitions populaires, certes, il a laissé échapper dans la veille de la Saint-Jean un sujet fécond en poésie. — C'est le jour où le printemps et l'été se confondent, le plus beau jour de l'année. La nature semble se parer pour cette nuit sainte de tout le luxe de sa végétation épanouie : des brandons de réjouissance sont allumés sur tous les hauts sommets et ceignent l'horizon d'une couronne radieuse. La terre est si belle, dit la tradition, qu'à l'instant de minuit les anges la touchent de leurs ailes : ils soufflent sur les eaux, et, sous le charme de leur haleine, l'eau devient un moment tiède et embaumée, et les fontaines coulent un flot de lait et de miel. Le Juif Errant prend même un instant de repos, et le bon Dieu oublie de lui dire : Marche! Pour les jeunes filles, c'est la nuit aux présages d'amour : elles restent dans l'eau toutes nues jusqu'à ce qu'ait disparu sur le courant où elles l'aventurent la luciole fatidique à laquelle elles ont fait un lit de fleurs. Bienheureuse celle qui trouve en rentrant le bouquet déposé sur sa couche par un amoureux qui n'a pas dit son nom! — C'est la Saint-Valentin des peuples du Nord, colorée par l'imagination méridionale.

Mais déjà l'automne a fait mûrir les fruits. « Que les paniers entrent en danse, » chantent les vignerons. La vendange est le grand plaisir des populations du midi. — Vous savez comment les barbares entrèrent dans l'Aquitaine : ce fut par une belle journée d'automne. Ils trouvèrent les habitations vides; toute la population vaquait à la récolte de la vigne. Cette invasion n'effraya personne; bien plutôt le doux Ausonius aurait pu y trouver le sujet d'une églogue en action. Les Aquitains allèrent en souriant au devant de ces étrangers aux cheveux longs et aux yeux bleus, et les accueillirent

comme des hôtes. Les paniers réservés passèrent dans les mains des nouveaux venus : le pressoir en souffrit sans doute, mais la fête se continua plus animée et plus joyeuse; il y avait cent mille conviés de plus. Cet accueil séduisit les barbares; ils oublièrent Rome, mais ils respectèrent l'Aquitaine.

Le temps n'a rien changé aux coutumes de ces contrées ni au caractère ouvert et affable des habitans. L'époque des vendanges est toujours le signal des fêtes bruyantes et des joies folles. L'hospitalité a conservé sa rondeur antique parmi les vendangeurs. Qu'il veuille ou non, l'étranger doit prendre part à la fête ; souvent même il est amené prisonnier par un essaim de jeunes bacchantes qui le barbouillent de lie. La nature, elle aussi, semble se ranimer et revivre aux joies des vendanges. Les arbres revêtent leur parure la plus éclatante : la feuille du cerisier devient pourpre, celle du peuplier embaumé prend des teintes de jaune doré, celle du chêne se fait d'un vert plus foncé. L'air retentit du chant des oiseaux, devenus plus bruyans : ils se réunissent par grandes bandes, et volent en rasant la terre ; « la bergeronnette vive et leste suit le sillon que le soc creuse... Mais, hélas! observe Peyrot, que cette joie et cet éclat ont peu de durée! Rien n'est triste comme un lendemain de fête, et la nature nous montre combien le passage est rapide du plaisir à la tristesse. Ces feuilles, si resplendissantes naguère, tombent desséchées sur le sol; ces oiseaux, qui volent si joyeux, nous quittent et vont chercher un autre printemps. Voilà que déjà la neige tombe sur la terre affligée! »

L'hiver surprend l'alouette attardée, rencontre la bécasse dans les taillis dépouillés, chasse le lièvre de son gîte. « Si le chat, couché dans les cendres de l'âtre, agite sa patte sur ses oreilles, prenez garde aux fruits du grenier, car la gelée est proche. » — Ce trait est caractéristique : le poème de Peyrot fourmille de ces détails d'observation. — L'air devient plus épais; la terre, détrempée par la neige, dégorge toutes ses eaux. C'est l'époque des débordemens, fléau terrible qui vient presque périodiquement désoler les campagnes du midi. Peyrot a fait du débordement du Tarn qui eut lieu en novembre 1766 une peinture saisissante : la mémoire de ce sinistre se conserve encore parmi les habitans du Rouergue.

Tout ce quatrième chant est vraiment remarquable d'exécution. On y trouve surtout deux épisodes qui suffiraient pour assurer la réputation d'un poète : le premier est l'histoire de Jacques le Ménétrier, qui, revenant d'une fête, fait la rencontre d'un loup affamé dont il se débarrasse en lui jouant un rigaudon. L'invasion des loups dans les plaines pendant la morte-saison rend de pareilles rencontres fréquentes. Il n'est pas un seul conteur qui n'ait au service d'un auditoire son *histoire du loup :* celle de Peyrot est racontée avec un esprit charmant. L'autre épisode, Guiral et Françoise, est le récit de la noce de deux amoureux dont une querelle de parens avait suspendu le mariage. Cet épisode est encore aujourd'hui dans toutes les bouches du Rouergue; il est simple, frais et naïf comme une églogue biblique.

Peyrot passa toute sa vie au milieu de ce pauvre peuple des villages dont il partagea les privations et la misère; vie longue et pénible qui ne s'éteignit

qu'à la révolution; il n'eut rien à redouter pour lui, quoique prêtre, des excès révolutionnaires, car le peuple l'aimait, et le comité accusateur ne le connaissait pas; mais il s'écriait souvent : « Le peuple malade n'a-t-il fait que changer son lit de douleur? »

Il mourut à Pailhas en 1795, il avait quatre-vingt-six ans, étant né à Milhau en 1709. De sa vie à sa mort, ce fut là peut-être le plus grand espace que ses pas visitèrent. Ce fut dans son prieuré de Pradinas qu'il composa ses géorgiques. L'étendue de ses connaissances rurales était considérable; il fut le conseil et le guide des cultivateurs du pays; on venait même le consulter d'assez loin. Aujourd'hui encore, le paysan du Rouergue a pour les *Quatre Saisons* une place réservée sur le manteau de la cheminée. La principale, et l'on peut dire l'unique distraction de sa vie, fut de présider aux travaux dans sa paroisse et de visiter les récoltes. Quant à lui, il ne posséda que l'humble potager de son presbytère. Mais il se regardait comme le père d'une famille nombreuse et déshéritée qu'il avait à éclairer toujours, à consoler souvent. Tel fut cet homme de bien, dont toute la vie peut se compter par chacune de ses journées. Il bénissait Dieu quand la nature était belle et souriante, il l'implorait dans les temps rigoureux, et ne l'oubliait jamais après la tourmente.

Maintenant, s'il me fallait découvrir quelque affinité, même éloignée, entre Favre et Peyrot, pour m'excuser d'avoir mis leurs noms en regard dans le même article, je serais fort en peine. L'un est vif, moqueur, un peu sceptique; l'autre est sérieux et recueilli, plein de ferveur et d'enthousiasme. Leurs œuvres pourtant sont le produit de la même littérature : les dialectes dont ils se sont servis ne diffèrent même entre eux que par quelques mots un peu rudes et une excessive profusion d'*o* brefs qui allourdissent le patois du Rouergue. Quant au style, si Favre a plus d'originalité d'expression, Peyrot a moins de monotonie dans les constructions de la phrase. Mais puisqu'enfin il faut conclure, n'est-il pas au moins singulier qu'une langue qui a pu servir à des auteurs de genre aussi différent et de qualités aussi opposées que le sont Favre et Peyrot, qu'une langue qui a son histoire et sa tradition, et qui d'ailleurs a produit quelques chefs-d'œuvre, soit ainsi laissée dans l'oubli et mise en discrédit? L'on va bien loin à la recherche de quelques fragmens isolés d'une littérature inconnue, et l'on ne songe pas même à se demander si derrière soi, dans quelque coin négligé de son pays, on ne laisse pas enfouis quelques produits heureux de la poésie populaire; seuls monumens restés debout (dans ce mouvement de faits et d'idées qui a tout nivelé en France) de ce qui se nommait naguère encore le génie d'une province!

F. DUCUING.

REVUE DRAMATIQUE.

Le feuilleton a dû prendre des vacances dans la première quinzaine de novembre, et nous avons vu, chose extraordinaire, une semaine tout entière se passer sans qu'une nouveauté vînt nous crier sur l'affiche : Souviens-toi que tu es un critique! *Memento quia pulvis es.* Chaque théâtre, après cette abstinence, avait à nous servir sa pièce nouvelle, et semblait attendre, pour l'exhibition, que son voisin, que ses confrères, eussent passé devant. Les dix théâtres s'observaient donc en silence comme ces gens qui se rencontrent devant une porte, se saluent, s'invitent du geste à entrer, font des voltes, des feintes, avancent, reculent, et finissent par se précipiter tous à la fois par le même passage. Il y a eu tout à coup rupture des digues, et le même jour quatre pièces nouvelles ont été lancées sur la mer orageuse. Le surlendemain, trois autres apparurent ensemble. Gros navires, frêles esquifs, tous voguent encore en ce moment plus ou moins cahotés par les premières vagues; mais aucun n'ira bien loin. Nul d'entre eux n'est construit et chevillé de manière à faire le tour du monde.

Et d'abord rien de nouveau au Théâtre-Français. *Ève* poursuit sa carrière avec un bonheur qui ne s'est pas démenti. La maladie de Mlle Rachel a suspendu les représentations intéressantes du répertoire tragique, et retardé les reprises auxquelles la Comédie-Française attache avec raison beaucoup d'importance. Il est à regretter que le vide laissé par la retraite de Mlle Mars n'ait pas encore été, sinon rempli, du moins masqué. Nous avions à cet égard adressé à Mlle Plessy quelques conseils dont elle eût pu profiter, car c'étaient plutôt des encouragemens que des avis, et l'artiste ne doit pas redouter la sévérité du public chaque fois que modestement et avec confiance il produit

le résultat d'études honorables. Le parterre de notre premier théâtre sait distinguer l'émulation qui prend pour devise : *un jour!* de l'ambition orgueilleuse, de l'aveugle vanité qui dit : *tout de suite!* Ce public sait bien que la perfection dans la comédie est le prix de longues années d'études, et il ne peut avoir que de la sympathie pour un talent déjà remarquable qui lutterait pour devenir un talent parfait. Fasse le ciel que nos paroles ne soient pas perdues pour tout le monde, et que des esprits persévérans, dociles, scrutateurs, ayant bien apprécié la valeur de l'héritage que nul ne réclame aujourd'hui, s'exercent peu à peu dans l'ombre à le conquérir un jour! Nous reconnaîtrons ces ambitions glorieuses à des tentatives hardies, réitérées, au mépris du présent, à des sacrifices d'amour-propre, à des modifications dans l'étude, indices certains d'une vocation, d'une foi, d'une force dont toujours le public tient compte. Il est bien important que les artistes consentent à se persuader combien les gloires subites sont rares et dangereuses. Beaucoup répètent avec une naïveté surprenante la phrase favorite des médiocrités : Il ne faut qu'un rôle pour établir une réputation. Que ne comptent-ils plutôt les désappointemens, les fautes, les chutes des comédiens illustres? Ce calcul serait plus consolant.

Un grand peintre, notre contemporain, répondit autrefois aux soupirs que poussait un de ses confrères découragés : En travaillant dix heures par jour, je suis sûr de savoir mon métier dans dix ans. C'est l'histoire de toutes les célébrités, à fort peu d'exceptions près. La gloire acquise avec le temps est si bien consacrée, elle a creusé un si profond sillon dans la mémoire des hommes, que les premières tentatives ébauchées incorrectement par l'artiste se trouvent ensevelies, effacées, dans cette sorte de tombeau. Il faut chercher bien avant dans ses souvenirs pour savoir que telle actrice, qui n'a plus aujourd'hui que son talent, n'eût d'abord que sa beauté pour mérite. On l'eût sifflée quinze ans si elle eût été moins belle; puis un jour quelqu'un s'aperçoit qu'elle est belle encore : — Et le beau talent! s'écrie le public. Personne n'avait senti ce talent gravir pas à pas jusqu'au faîte. On ne vit la lueur que lorsqu'elle éblouit. L'un de ces esprits courageux, Mlle Émilie Leverd, comédienne distinguée, fut long-temps applaudie au Théâtre-Français. Elle avait lutté avec l'énergie de Démosthènes contre un vice de prononciation qu'elle ne put vaincre avec le même bonheur que l'orateur grec; mais elle dut à l'étude ses plus belles qualités, et sut maintenir, malgré des rivalités puissantes, la réputation qu'elle avait conquise. Mlle Leverd est morte le 16 de ce mois, douze ans après avoir quitté le théâtre. Au commencement de ce même mois, une maladie longue et douloureuse avait emporté aussi Mme Paradol, tragédienne estimable, dont la beauté scénique avait été remarquée dans l'emploi des reines.

Si la tragédie est interrompue au Théâtre-Français par la maladie de Mlle Rachel, elle a beaucoup souffert moralement à l'Odéon, et le froid accueil fait par le public au jeune Cid et à la petite Chimène a dérangé les

calculs que l'avidité sait d'ordinaire échafauder avec tant d'industrie. Dans ce vaudeville qu'on appelle *le Père de la Débutante*, le père avait soin de ne pousser l'*enfant* sur la scène qu'au bon moment; mais à l'Odéon le père aura mal réussi, et les petits tragédiens, que nous plaignons de toute notre ame, ont eu le déplaisir d'entrer trois ou quatre ans trop tôt, comme des comparses qui se trompent de réplique et paraissent à contre-temps. Le malheur que nous prévoyions est accompli. Deux enfans studieux n'auront vu aboutir qu'au vide tant de travaux pénibles, tant de promesses fastueuses.

Une comédie en vers a été représentée à l'Odéon, *les Moyens dangereux*. Le titre est gros de promesses; on devine là-dessous quelque bonne intrigue à la Beaumarchais, parsemée de situations à la Crébillon fils. Il ne s'agit pourtant que d'un homme habile qui, après avoir essayé de duper tout le monde, est lui-même dupe et châtié. Les moyens qu'il emploie sont effectivement fort dangereux, puisqu'ils constituent des accusations de faux, d'abus de confiance, de diffamation, et autres peccadilles du ressort des cours d'assises. L'auteur, M. Léon Guillard, est, dit-on, un jeune homme. Tant mieux: il est si bon de pouvoir imputer les fautes d'un auteur à l'inexpérience; ce défaut capital est un si heureux défaut! Nous dirons donc à M. Guillard qu'il a fait de son homme habile un personnage tellement odieux, que ce caractère, qui est posé d'abord avec assez d'aplomb, prend, en se développant, des proportions de scélérat peu comique, et que, si Figaro emploie parfois des moyens dangereux, Bazile se sert de moyens criminels. Cet homme habile est un maladroit qui ne reconnaît pas ses plus cruels ennemis et se livre sans défense à leurs coups; il ne trompe personne, pas même une vieille coquette, pas même une naïve jeune fille, pas même un candide électeur. L'auteur, après avoir terminé son œuvre, y a mis le titre, et n'a pas composé sa pièce sur l'idée de ce titre. La donnée de cette comédie peut s'expliquer ainsi : qui est droit est adroit.

Comme nous ne sommes pas de ceux qui traitent les vers avec la légèreté de M. Jourdain, et que cinq actes écrits en vers nous semblent toujours et quand même une action estimable, et qui plus est, glorieuse, nous prouverons, par notre insistance, à M. Léon Guillard, que nous avons consciencieusement écouté son œuvre. Elle se compose de scènes vraiment comiques, dont quelques-unes sont réussies; mais le style en général est mou, la rime défectueuse, lâche, et n'était la période, qui est presque toujours bien conduite, nous crierions haro sur cette poésie, près de laquelle les vers épiques de M. de Florian sont d'une confection virgilienne. Cependant le dialogue est coupé avec talent, les intentions sont bonnes; pourquoi M. Guillard ne surveillerait-il pas désormais sa composition? Nous prétendons que le dédain de la rime entraîne peu à peu la négligence du mot, et que le poète prend l'habitude d'écrire mal quand il écrit vite. Pour trouver une bonne rime, on choisit quelquefois dans dix phrases, c'est-à-dire dans plusieurs idées; quiconque prend sans scrupule un semblant de rime s'expose à dire les choses du monde

les plus banales, et à parler en vers comme les improvisateurs, c'est-à-dire en patois semé de consonnances.

Ah! que Mme Ancelot voudrait pouvoir un peu parler en vers à ce public qu'elle abreuve chaque soir de sa prose fade et abondante! Que ce serait douce chose qu'une petite éruption de deux à trois mille alexandrins par mois, sous forme de dialogue! Voilà de la littérature vraiment académique. Mais que faire; le Français, qui est si malin, n'a fondé pour la place de la Bourse qu'une institution de tirades non rimées et de petits couplets tout gazouillans. C'est peu, c'est mal... Le Français n'a pas fait convenablement les choses. Quand on a reçu du ciel, comme Mme Ancelot, l'influence secrète, et qu'on subit l'influence académique, ce doit être une destinée affreuse que d'être condamnée à la prose à perpétuité. Figurez-vous *Marguerite*, *l'Hôtel de Rambouillet*, *Loïsa*, et toutes les *délicieuses* productions de Mme Ancelot, écrites en la langue des dieux! Quelle occupation pour M. Doche, s'il est vrai que, les vers étant enfans de la lyre, il faut les chanter, non les dire! Sans doute ce rêve poétique est un cauchemar pour Mme Ancelot et pour son illustre directeur; car enfin on est académicien ou on ne l'est pas, et si on l'est, ce n'est pas pour des flonflons ou des mélodrames chantans.

Voilà ce que disait tout haut un vénérable collègue du directeur de Mme Ancelot, homme très grave, qui a lu le Vendidad-Sadé, déchiffré le Zend-Avesta, un homme enfin qui a eu fort souvent l'occasion de s'ennuyer, mais qui n'a pu voir *Madame Roland* jusqu'au bout, bien que ce bel ouvrage ne soit pas écrit en vers. Nous entendîmes ce vieillard gémir ainsi à l'avant-dernière représentation de *l'Homme blasé*, et un chorus imposant donnait du poids à ses lamentations. Jamais écoliers sortant de la classe de mathématiques, jamais neveux reconduisant leur tante après le sermon du curé de campagne, ne respirèrent aussi bruyamment que les infortunés spectateurs auxquels, avant l'*Homme blasé*, Mme Ancelot avait fait savourer son plat de bonne littérature! Par un raffinement de barbarie assez semblable aux violences de cet auteur qui arrêtait Horace en pleine rue pour lui lire ses vers, Mme Ancelot force des gens qui veulent rire à commencer par entendre *Madame Roland*. C'est d'un noir odieux. *L'Homme blasé*, mis en premier sur l'affiche, permettrait au public de rentrer paisiblement vers dix heures, et, par la même occasion, Mme Ancelot pourrait se faire une idée de l'effet que produisent ses *délicieuses* compositions livrées à elles seules; mais les illusions coûtent si cher à perdre, que Mme Ancelot est capable de continuer à se croire pour trois cinquièmes dans la recette de chaque soir.

Il y a donc des recettes au Vaudeville? Eh oui! depuis huit jours; Mme Ancelot prétend que tôt ou tard *Madame Roland* devait être appréciée à sa juste valeur, et que l'heure de la justice a sonné pour elle. Cependant nous soupçonnons à cet empressement du public une autre cause que nous allons dire. Depuis huit jours, on joue *l'Homme blasé*, pièce qui n'est pas littéraire et qui n'est pas de Mme Ancelot; un mois de ces représentations non académiques

versera plus d'or dans la caisse de l'académicien directeur que deux ans des chefs-d'œuvre non interrompus de Mme Ancelot n'avaient arraché d'argent au profit de cette même caisse. Mais l'administration, qui ne veut pas que, sous prétexte de rire et de s'ébaudir en présence d'Arnal, le public perde l'usage des saines doctrines littéraires et politiques, l'administration maintiendra sur l'affiche soit *Madame Roland*, soit *Marguerite*, soit *Hermance*, soit toute autre pièce en trois actes de Mme Ancelot, pour qu'il ne soit pas dit que Mme Ancelot cesse de participer aux succès du Vaudeville.

Mme Ancelot va gagner plus que personne à ce succès, qui lui épargnera les frais de réclames et d'annonces, dont M. Ancelot doit savoir le prix. Elle y gagnera doublement, en sa qualité d'auteur et de directeur, d'abord parce qu'elle apprendra que les bons ouvrages se passent facilement d'enseigne, selon la loi proverbiale, ensuite parce qu'elle prendra un peu de confiance dans l'esprit d'autrui, et permettra quelque succès à d'autres pièces que les siennes. Comment, hélas! faire entendre des vérités un peu dures aux gens qui réussissent? Que peut désirer désormais Mme Ancelot? Venez, dira-t-elle aux détracteurs, venez, envieux, calculer les droits d'auteur de *Madame Roland*. Et l'envie admirera, car ces droits sont en effet superbes, n'en déplaise à MM. Duvert et Lauzanne, que Mme Ancelot appelle probablement les auteurs de la *petite* pièce. O Académie! comme ton prestige grossit les objets!

Qu'est-ce donc que cet *Homme blasé?* Une charmante pièce de MM. Duvert et Lauzanne, deux actes pleins d'invention, de comédie piquante, écrits avec cette verve et cet esprit qui annoncent des prétentions bien autrement acceptables que celles de la comédie académique. Cependant il ne manque à ce vaudeville que les défauts de Mme Ancelot pour en faire une pièce détestable; mais MM. Duvert et Lauzanne ont préféré les leurs, qui sont une aimable déraison, une transparence récréative et une infatigable poursuite du mot comique, qu'ils attrapent huit fois sur dix. Ils ont voulu, par analogie avec Mme Ancelot, avoir une idée, avec cette différence qu'ils en ont réellement rencontré une, et qu'ils l'ont développée heureusement sans le gâchis psychologique et humanitaire à l'aide duquel on construit parfois des systèmes dramatiques au Vaudeville. Cet homme blasé, dont nous raconterons l'histoire en quatre mots, change d'existence et de cheveux par suite d'évènemens auprès desquels l'Odyssée et *les Mystères d'Udolphe* ne sont que des bagatelles. Son existence était blanche, elle devient noire; ses cheveux étaient châtains, ils deviennent blancs. Arnal joue à ravir ce rôle, désormais populaire, de Nantouillet le blasé.

A propos d'existence bouleversée, que dirons-nous du théâtre des Variétés, qui, de grivois outre mesure, menace de devenir sentimental plus qu'il ne lui convient? Les Variétés achètent au Gymnase sa mélancolie et ses charmantes jérémiades moyennant la faible indemnité de cent mille francs. Voilà une émotion! comme dirait M. Nantouillet; cent mille francs de sentiment

qui tombent aux Variétés en un jour! Et nous qui reprochions à ce théâtre sa gaieté dévergondée, quelle amende honorable! quelle réponse à nos avertissemens, et comme cela nous fait regretter d'avoir parlé si tôt! On serait mal venu à dire que les Variétés ne recherchent pas les bons comédiens; ces cent mille francs donnés pour un seul acteur prouveront si la bonne comédie est chère à M. Roqueplan. Nous nous abstiendrons désormais d'engager cette administration à renouveler sa troupe; on fait trop bien les choses au théâtre des Panoramas, et nous ruinerions ce théâtre en lui souhaitant prospérité. Mais on peut sans risque demander d'autres pièces que le vaudeville de *Casque et Jaquette*, importation fâcheuse dans un théâtre qui veut se régénérer. Nous reconnaissons là un reste du vieux levain, et nous passons condamnation.

On annonce que Bouffé, en entrant aux Variétés, y apporte tout son répertoire du Gymnase, interdit par la société des auteurs dramatiques. *Le Gamin de Paris* reparaîtrait prochainement sur l'affiche. Dût-il en coûter encore quelques centaines de mille francs à l'administration, elle réfléchira que, n'ayant ni *jeune premier*, ni *ingénuité*, ni *duègne* (nous parlons ici la langue des foyers), elle ne saurait monter convenablement aucune des pièces de Bouffé, dans lesquelles ces trois emplois sont invariablement représentés.

En revanche, on parle de l'engagement de Vernet au Gymnase, et le calcul de ce théâtre se trouverait être infiniment plus sage que celui des Variétés, car Vernet, comédien multiple, joue avec le même succès le comique et la passion. De plus, dans les cent mille francs de la résiliation, il y a plusieurs années d'appointemens pour cet artiste et pour plusieurs autres. Le marché n'a donc pas été mauvais d'un côté. En attendant partie, on pelote au Gymnase avec des pièces sans conséquence qui parfois sont amusantes, et voilà l'essentiel. *L'Italien et le Bas-Breton*, vaudeville en un acte de M. Durantin, tel est le titre d'un petit imbroglio des plus divertissans. Sans doute Molière a défrayé plusieurs fois l'auteur, sans doute aussi M. Durantin s'est souvenu de *l'Ours et le Pacha*, et lorsqu'il a mis en présence deux philologues italiens qui ne savent dire l'un et l'autre que *Buon giorno, signor*, et qui tremblent d'être démasqués l'un par l'autre, sans doute cette donnée, qui constitue toute la pièce, lui avait été suggérée par une réminiscence des deux faux ours si effarés, si frissonnans, lorsqu'ils s'abordent chez Schaa-Baam. L'auteur a néanmoins tiré un fort bon parti de cette scène, et le parterre ne peut qu'applaudir au résultat de la supercherie du faux professeur italien, qui, ne sachant parler que le bas-breton de Quimper-Corentin, se propose de l'enseigner comme pur toscan à toute la ville d'Uzès.

La plus récente comédie jouée au Gymnase est de M. Jules de Prémaray, et s'appelle *Nanon*. Cette Nanon, servante de M. Lavardin, apothicaire à Harfleur, casse la faïence de son maître et brûle des rôtis avec une audace qui décèle de bien mauvaises théories de service. Mais cela n'est pas étonnant, puisque Nanon est duchesse, et duchesse de Longueville, nom brillant,

nom terrible, qui faisait écho, sous le Mazarin, aux clameurs de l'émeute et aux coups de mousquet. Le bonhomme Lavardin, tout préoccupé des fiançailles de sa fille promise à un jeune conseiller, clerc du présidial d'Harfleur, ne soupçonne pas même, et il a ses raisons pour cela, que Nanon puisse tourner une sauce, elle qui remue si habilement le royaume. La duchesse de Longueville chez lui ! la révolution incarnée ! bon Dieu ! mais il la conduirait lui-même au Mazarin, et de chez Mazarin aux oubliettes, comme tout honnête bourgeois doit faire pour le salut de tous, c'est-à-dire pour le sien propre. Mais Nanon, près d'être découverte, s'évade, grace au dévouement d'un jeune clerc qui l'admire, qui l'idolâtre comme une héroïne, et Lavardin, resté seul avec sa fille, maudit plus que jamais la fronde.

De la reconnaissance la duchesse passe à l'amour. Ce sont transitions rapides dans des cœurs de duchesses frondeuses. Henri Delaunay le clerc devient comte, grace à Mme de Longueville. Mais cette vie d'agitation, d'intrigues a découragé le jeune homme, qui, dans un moment de démoralisation, écrit à sa fiancée abandonnée et lui jure de revenir près d'elle. Quelques jours plus tard, la duchesse, par ses sourires, par ses tendres confidences, rend le courage à Delaunay et ranime son amour. Mais Lavardin et sa fille arrivent à Paris, la lettre de Delaunay leur a mis la joie au cœur; ils sont reçus par la duchesse, à qui la jeune fiancée avoue ingénument combien cette lettre de Delaunay lui a rendu douces espérances. Furieuse d'avoir été trompée, Mme de Longueville sacrifie celui qu'elle aimait; elle l'envoie se livrer luimême à un fameux corsaire qui se chargeait, dit M. Prémaray, de débarrasser les frondeurs de leurs suspects. Henri Delaunay va être enlevé, déporté; mais, arrêté par les espions de Mazarin, il tombe dans les mains du ministre, qui lui promet honneurs, fortune, en échange des secrets de la fronde, qu'il possède mieux que la duchesse elle-même. Henri, malgré la trahison de Mme de Longueville, n'hésite pas à l'épargner; il refuse les offres du cardinal, et se contente de punir sa dangereuse amante en l'accablant d'une générosité qu'elle avait méconnue. Puis il sort avec sa fiancée, abandonnant la vindicative duchesse à ses remords.

Cela serait un dénouement fort agréable, si Delaunay avait su justifier devant Mme de Longueville cette trahison fort réelle d'une lettre d'amour écrite à Harfleur lorsqu'on prétend aimer à Paris. Ce moyen devait paraître naturel à M. de Prémaray. Il eût doublé la punition de Mme de Longueville, qui, après tout, si elle s'est trop vengée, se vengeait avec une sorte de raison. La pièce n'est pas forte, mais elle est assez intéressante. On pourrait l'accuser d'avoir des rapports un peu bien directs avec *le Verre d'Eau*, mais quelle chose ne ressemble pas à une autre chose? Fort bien joué par Mme Volnys, le rôle de la duchesse de Longueville a plu généralement. D'ailleurs le public est rarement difficile envers les noms historiques. Il trouve alors quelque chose à apprendre, s'instruit en s'amusant plus ou moins, mais enfin ne siffle pas. C'est là l'essentiel.

L'excellente chose que la joie! l'admirable chose que l'absurde poussé au suprême degré! Or, rien n'est plus gai, plus absurde et par conséquent plus admirable que *la Marquise de Carabas*. Quand on veut réfléchir que deux hommes d'esprit se sont donné mille peines pour coudre ensemble tant de grosses niaiseries, et que l'ensemble a réussi, l'on éprouve une sorte de dégoût pour tout ce qui n'est pas souverainement déraisonnable. Les contes de fée les plus naïfs, les contes de nourrice les plus grossiers, n'approchent pas de la fable que nous allons raconter; mais l'*humour* dore tout cela de ses rayons charmans, et l'on écoute comme on faisait au théâtre de la foire quand Lesage et Fuselier crayonnaient les aventures de tous les arlequins imaginables.

Figurez-vous le marquis de Carabas, non pas celui qui n'avait qu'un chat botté à son service, mais un vrai marquis du temps de M. de Fleury, avec terres, bois, prés, pignons sur rue, donjons sur roche et moulins à vent. Cet opulent propriétaire, au lieu d'un chat botté qui fait épouser aux Carabas des filles de roi, possède parmi ses vassales une meunière qui se fait épouser elle-même après avoir mis à sac tous les coffres-forts, tous les garde-manger, tous les porte-manteaux du marquis, voire son cœur, un cœur de soixante ans, qui ne paraissait bon ni à prendre ni à garder. Maintenant supposez tout ce qu'il vous plaira, des fées Carabosse, des pages de soixante-dix ans, des valets maigres comme ceux d'Harpagon; attachez l'effroi d'un avare qu'on pille aux lèvres minces de Levassor, la pétulante impertinence de Suzon la meunière au petit nez retroussé de Mlle Déjazet, et vous trouvez un succès là où vous n'auriez jamais soupçonné qu'il pût être, mais où les rieurs savent bien l'aller chercher.

Toujours du mélodrame à la Gaieté. Cette fois le héros vengeur est Frédéric II, une terrible providence, comme chacun le sait. Le roi de Prusse, après avoir innocemment prêté les mains aux projets infames d'un traître, arrive en véritable *Deus ex machinâ*, défait ses propres torts et les oublie. Il ne s'agissait de rien moins que de punir un homme coupable d'avoir opprimé pendant seize ans le père, la mère et l'enfant, le tout pour ne pas désobliger ses créanciers. Cette logique, appuyée d'une mise en scène imposante et de quelques effets horripilans, a satisfait une immense foule alléchée par la solide pâture qui lui était offerte. On ne regrette jamais son argent, son temps et ses frissons, quand on a vu des hommes blanchir dans des cachots noirs, des morts ressusciter, des geôliers attendris par de jeunes filles et la vertu succombant sous le poids des récompenses. Raillerie à part, ce mélodrame, qui a nom *Stella* et dans lequel a débuté Mlle Eugénie Sauvage, est appelé à renouveler les beaux jours du *Sonneur de Saint-Paul*. C'est M. Anicet Bourgeois qui aura fait cette fortune nouvelle au théâtre de la Gaieté.

La chronique légère est épuisée pour aujourd'hui; passons, bien qu'à regret, aux réflexions sérieuses.

M. Alexandre Dumas est l'un des auteurs dramatiques qui ont, depuis dix

ans, remué le plus d'idées, soit comme invention, soit comme exécution. A cet homme, travailleur infatigable qui a fouillé dans l'histoire pour en extraire l'anecdote, dans la société pour en distiller la passion, et dans la nature pour y trouver des couleurs vives et vraies, la forme et l'idée semblent avoir failli cette fois dans une pièce en cinq actes, *Louise Bernard*, que nous ne nous attendions pas à voir signer de ce nom, et qui, à plus juste titre, semble revéler un autre auteur.

M. Alexandre Dumas a fait rarement le vide dans ses œuvres dramatiques; rarement il a eu recours aux procédés du métier, qui pallient ce vide et ne le meublent point. Dans *Antony*, dans *Angèle*, dans *Teresa*, on trouve des idées. Dans *la Tour de Nesle*, dans *Mademoiselle de Belle Isle*, dans le *Mariage sous Louis XV*, on trouve un intérêt puissant; dans *Christine*, *Charles VII* et *Caligula* même, on trouve une forme attrayante et distinguée. Dans *Louise Bernard*, on ne saurait trouver que de l'habileté, une grande habileté; voilà pourquoi nous disions que cette pièce doit sans doute pouvoir être signée d'un autre nom que celui d'Alexandre Dumas.

On devine, à l'inspection du cadre, qu'il n'a pas été choisi par l'auteur, car il n'est pas homme à s'éprendre pour une intrigue aussi bourgeoise, lui qui s'est familiarisé avec les grands mouvemens de la scène, et qui interroge de manière à les faire vibrer éloquemment le cœur des femmes et le cœur des grands de la terre. Les personnages ne ressemblent pas non plus à ces figures de prédilection dont nous retrouvons les traits principaux dans ses œuvres, avec plus ou moins de ressemblance, comme il est naturel à des frères nés d'une même imagination. Antoine Bernard, le héros de la pièce nouvelle, sort gauchement avec ses rabots et sa scie de ce moule brillant qui a formé Richelieu, Lépidus, Yacoub et d'Alvimar. Certes il y a dans le premier acte une comédie posée avec le talent de tacticien dont M. Alexandre Dumas a donné tant de preuves au public : dans le rôle du marquis de Lancy, cette machine organisée par le roi pour courir toujours, on découvre le dessin ferme et cavalier de l'auteur; mais ce n'est qu'une tête achevée, le corps est moitié trait, moitié ombre. Çà et là, des mots étincelans indiquent le passage du maître qui cherchait une veine dans cette mine obscure, et l'on reconnaît bien dans le plan la part de travail qu'il a choisie; seulement, on voit aussi que, las de lutter contre l'antipathie que lui inspirait le sujet, il a souvent laissé debout des détails qu'il n'eût pas soufferts dans les chemins qu'il aime à fréquenter.

En un mot, *Louise Bernard* est l'histoire d'un pauvre ouvrier menuisier qui, après avoir couru le monde en proie à cette fièvre ardente des voyages qui dévore la jeunesse, est revenu comme le pigeon de la fable au colombier, qu'il a trouvé triste et vide. Assis près du foyer refroidi dès long-temps, il repasse avec amertume, avec remords, toute sa vie perdue; les vieux parens sont morts tout seuls sans avoir donné cette bénédiction suprême qui est un lien entre les survivans et Dieu; lui, Antoine, se rappelle une petite sœur,

Louise, pauvre enfant morte au berceau, et qui eût été une douce compagne de son existence. Tout à coup il apprend du curé un secret étrange : Louise n'est pas morte; l'enfant qu'il pleure a grandi, elle se nomme Herminie; la baronne d'Hacqueville l'appelle sa fille, et cependant elle n'est que la sœur d'Antoine. La véritable Herminie, au contraire, est morte à l'âge de quatre ans, et, pour épargner le cœur de sa pauvre mère, les vieux parens d'Antoine ont cédé leur fille à la baronne d'Hacqueville. Dès-lors, aimer cette jeune fille, la sauver du déshonneur, de l'infortune, la protéger tantôt secrètement par son adresse, tantôt publiquement par son courage, s'attacher à ses pas, éclairer ses pensées, essuyer ses larmes, déjouer les ruses de tous ses ennemis, tel est le projet, telle est l'occupation unique d'Antoine Bernard. Il arrache cette jeune fille des bras d'un amant qui l'eût perdue par amour, il l'arrache aux piéges d'un séducteur puissant, d'un roi, et, au risque de mourir mille fois, il lui conserve avec l'honneur la fortune et le bonheur qu'elle avait rêvés.

Voilà, dira-t-on, des ressorts bien usés, des intérêts bien modestes, pour ne ne pas dire mesquins. Tout cela, nous vous l'avons dit, n'est pas la faute du signataire de l'ouvrage : pourquoi ? Devinez si vous le pouvez. Supposez tel arrangement, telle combinaison de collaboration qu'il vous plaira de supposer. *Louise Bernard*, au rebours de ce qu'on eût pu attendre, sera désavantageusement patronée par le nom d'Alexandre Dumas. Avec un parrain plus humble, la pièce eût obtenu plus de succès, car les grands triomphes passés font les exigences pour l'avenir, et l'on se croit en droit de demander beaucoup à l'auteur qu'on a tant de fois si chaleureusement applaudi.

N'allez pas croire, après tout, que *Louise Bernard* n'ait pas obtenu un certain succès; bien au contraire, l'œuvre a réussi devant le public; mais ce nom, prononcé imprudemment, a soulevé, lorsque la réflexion a eu fixé son morne regard sur l'ouvrage, plus de tempêtes que n'eût pu le faire une chute. Nous qui sommes les amis sincères de l'auteur, nous avons voulu interpréter à notre manière une pensée que d'autres ont énoncée avec trop peu d'égards; mais s'il est vrai que tout mal renferme un bien, nous affirmons que M. Dumas peut tirer de cette vérité qu'on lui dit avec courage un avantage fort précieux pour sa réputation et sa fortune. Il saura ce que vaut son nom à la façon dont ses ennemis le défendent contre lui-même.

A. M.

BULLETIN.

On ne remarque pas assez que la question d'Orient reparaît avec de nouvelles et vives complications. Seulement elle n'est plus à Alexandrie, mais à Athènes, et cette fois les puissances européennes n'ont plus affaire, comme en Égypte, à un seul homme concentrant en lui seul tout le pouvoir, mais à un peuple qui se croit prêt et mûr pour l'exercice des droits politiques. Avec Méhémet-Ali, les cabinets n'avaient pas à entrer dans l'examen de questions intérieures; ils s'occupaient uniquement de lui faire sa part d'indépendance et de souveraineté dans ses rapports avec le sultan. En ce qui touche le peuple grec, la question territoriale est vidée, du moins pour quelque temps : c'est la question constitutionnelle qui réclame une solution.

Comme sous la restauration, les puissances réunies en congrès ou en conférence, la forme et le mot importe peu, auront à se prononcer sur un fait révolutionnaire; mais que de différences nous séparent d'une manière heureuse du temps où les maximes de la sainte alliance inspiraient surtout les cabinets! A Laybach, à Vérone, les révolutions étaient condamnées d'avance: il n'y avait plus qu'à rédiger l'arrêt, à en régler l'exécution. Aujourd'hui les révolutions sont admises à prouver leur légitimité : on ne saurait refuser d'examiner jusqu'à quel point elles sont l'expression sincère, unanime des sentimens des peuples. C'est là un changement capital introduit dans la politique de l'Europe par la révolution de 1830, et chaque jour nous fournit une preuve nouvelle de la portée de ce changement.

Voyez ce qui se passe en Grèce. De presque absolu qu'il était, le gouvernement monarchique est déclaré constitutionnel : des hommes nouveaux sont appelés au pouvoir, ils convoquent une constituante, les élections sont terminées, et la représentation nationale de la Grèce s'assemble en ce moment. Tout cela s'est fait non pas contre la royauté, mais sans la royauté, et jusqu'à l'acceptation de la constitution, qui est encore à décréter, la royauté

sera réduite à un rôle passif. Cependant un pareil état de choses est assez tranquillement accepté par les puissances. Il y a vingt ans, des notes violentes eussent déjà été envoyées par les gouvernemens absolus pour provoquer, de la part de l'Europe monarchique, des démonstrations sévères. Aujourd'hui on peut prédire que, s'il se tient sur les affaires de la Grèce une conférence européenne, il sortira de cette conférence une adhésion au gouvernement constitutionnel que se donneront les Grecs, si les Grecs ne font pas de folies.

La Russie s'isole. Elle déclare ne pas vouloir participer à ce que pourront dire et faire les puissances protectrices de la Grèce. A Londres, M. de Brunow ne s'occupera que des questions concernant l'emprunt grec, et il restera étranger aux questions soulevées par la révolution du 15 septembre. La Russie a bien des raisons pour se conduire ainsi. Plus tard, on connaîtra, dans tous leurs détails, les intrigues de la politique russe pour troubler la Grèce et peut-être pour remettre en question jusqu'à l'existence de la dynastie placée à Athènes par les puissances européennes. On saura peut-être plus tard s'il est vrai que des Grecs qui paraissaient le plus dévoués aux vues de la Russie aient fini, dans l'intérêt de leur pays, par changer en mouvement libéral et constitutionnel ce qui, dans le principe, n'était qu'une conspiration. La mauvaise humeur de la Russie suffit aujourd'hui pour nous prouver combien les évènemens du 15 septembre ont trompé son attente. Aussi elle annonce qu'elle ne veut pas participer aux conférences des puissances sur les destinées de la Grèce. Il lui est facile de prévoir que, loin d'exercer dans ces conférences un grand ascendant, elle pourrait s'y trouver à peu près seule de son avis, et elle préfère à un pareil rôle un isolement volontaire. D'ailleurs, comment la Russie pourrait-elle, sans manquer à toutes ses maximes de politique et de gouvernement, concourir à des délibérations qui doivent avoir pour conclusion un bill d'indemnité accordé à des révolutionnaires? On connaît son antipathie pour les idées libérales et les constitutions. Que diraient les peuples soumis au czar, s'ils le voyaient souscrire en Grèce à une liberté qu'il étouffe chez lui?

On avait dit que le ministre de Prusse à Athènes avait été rappelé par le cabinet de Berlin. Le gouvernement prussien a fait démentir officiellement ce bruit. Cela est sage. Le rappel du ministre de Prusse aurait produit sur l'Europe et sur l'Allemagne une impression fâcheuse : il aurait été interprété comme une adhésion complète à la politique russe. Dans son intérêt le plus vrai, la Prusse doit surtout éviter de paraître marcher à la suite de la Russie. Une antipathie ardente contre l'influence russe, tel est aujourd'hui le sentiment qui domine en Allemagne : vous le trouvez partout, dans les journaux, dans les livres, dans les conversations, dans les chansons politiques qui, imprimées en Suisse, commencent à circuler de l'autre côté du Rhin sous le manteau. Oui, en ce moment, Béranger fait école chez nos voisins, et la chanson politique prend la place des chants de table et d'amour. Dans ces accens nouveaux pour la muse allemande, vous trouvez des cris de colère

contre le Russe, contre le Cosaque, et on y fait un crime à la famille royale de Prusse d'avoir donné une femme au czar. Ces dispositions de la nation allemande rendent délicate et difficile la position du gouvernement prussien. Ce gouvernement a la louable ambition de se montrer puissant non-seulement par la force matérielle, mais par l'intelligence avec laquelle il représente les intérêts et les idées de l'Allemagne. Tout ce qui vient de Saint-Pétersbourg doit donc tenir hautement sa prudence en éveil.

La question grecque offre à la Prusse une occasion naturelle de se mêler au mouvement sagement libéral de la politique européenne. Dans les conférences de Londres, elle se trouvera à côté de l'Autriche, dont sans doute elle n'a pas à craindre l'exaltation révolutionnaire ; à coup sûr, le cabinet de Berlin peut, dans cette circonstance, approuver tout ce à quoi souscrira M. de Metternich. Or, même avant la révolution du 15 septembre, on ne se dissimulait guère dans le cabinet autrichien que l'état intérieur de la Grèce appelait des changemens inévitables. Ce n'était pas par amour des théories qu'on portait un pareil jugement, mais on ne pouvait se refuser à l'évidence des faits. Il est donc permis de prévoir que l'Autriche, sans rien abandonner de ses maximes conservatrices, finira par consentir à l'établissement d'un gouvernement constitutionnel en Grèce : elle s'est abstenue de toute démonstration défavorable aux faits accomplis, et, sans prendre la même attitude que la France et l'Angleterre, elle consentira à traiter la question grecque non plus avec les passions de la sainte alliance, mais avec une sagesse pratique, fruit d'une expérience acquise surtout dans ces dix dernières années.

La révolution du 15 septembre ne contribuera pas médiocrement à faire comprendre que la meilleure digue aux envahissemens de la Russie est dans les institutions que peuvent se donner les peuples dont cette ambitieuse puissance convoite la domination. La seule annonce d'un gouvernement constitutionnel a fait perdre à la Russie, en Grèce, un terrain considérable. C'est plutôt par les peuples que par des armées, par des institutions que par des batailles, que l'Europe se défendra contre la Russie. Aux envahissemens d'un despotisme conquérant il faut opposer les progrès d'une liberté pacifique et du régime constitutionnel. En Grèce, chez les peuples gréco-slaves, la Russie travaille à s'assurer une grande autorité, une vaste clientelle, en affectant une vive sollicitude pour les intérêts des masses. On n'aura raison de cette hypocrisie que par le développement sincère d'institutions indigènes qui réveilleront et entretiendront chez les peuples l'amour d'une indépendance nécessaire à l'équilibre de l'Europe.

Il est une puissance du second ordre qui sera nécessairement entendue dans les conférences relatives aux affaires de la Grèce, c'est la Bavière. Quand le fils puîné du roi de Bavière, le prince Frédéric Othon, fut appelé au trône de Grèce, il était encore mineur, et son père accepta en son nom la couronne qui lui était offerte. Indépendamment de la convention diplomatique qui contient cette acceptation, il y a un traité d'alliance entre les rois de Bavière et de Grèce, par lequel ils s'assurent réciproquement la paisible possession de leurs

royaumes. On ne saurait donc contester au roi de Bavière le droit de montrer sa sollicitude pour les intérêts de son fils. Déjà la cour de Munich a fait partir un envoyé extraordinaire qui, après avoir fait un court séjour à Paris, vient de partir pour Londres. On ne saurait douter que les gouvernemens de France et d'Angleterre n'aient l'intention sérieuse de maintenir entre les mains du roi Othon toutes les justes prérogatives de la royauté, non moins nécessaires à la liberté même qu'à l'éclat du trône. Sur ce point, le roi de Bavière trouvera dans les deux premières puissances constitutionnelles de l'Europe tout l'appui désirable. Seulement, il faut mettre de côté les prétentions exagérées, les idées qui ne sont plus de notre siècle, et certaines infatuations ultra-monarchiques. Othon ne peut plus régner sur la Grèce qu'en acceptant dans toute sa franchise et ses conséquences le régime constitutionnel. La monarchie représentative est nécessaire à la Grèce, et il importe à l'Europe que cette nécessité soit reconnue et satisfaite. La Grèce y trouvera la liberté, et l'Europe les garanties dont elle a besoin. Il faut défendre l'indépendance d'Athènes contre la puissance qui convoite éternellement Constantinople.

Il n'y a pas à s'étonner que dans ce but la France et l'Angleterre se trouvent réunies. Ainsi le veut la nature des choses. Autant nous voyons de mauvais œil la politique de la France rouler dans l'orbite de la politique anglaise au sujet des questions où l'indépendance, l'isolement, feraient mieux nos affaires, autant nous trouvons naturel que les deux plus grandes monarchies représentatives se montrent unies là où les principes généraux de la liberté moderne sont en jeu. C'est l'union de la France et de l'Angleterre qui assurera l'établissement du régime constitutionnel en Grèce. Elle sera la raison décisive de ce fait considérable. C'est en partie devant cet accord que la Russie se retire des conférences sur la question politique du gouvernement intérieur de la Grèce. Cet accord sera d'un poids immense auprès de l'Autriche pour la déterminer sans retour à accepter un ordre de choses dont elle reconnaît d'ailleurs les avantages, quand elle songe aux projets de la Russie. Enfin la Prusse, qui se pique de porter dans sa politique des idées élevées, ne se mettra certainement pas en opposition avec les vues sagement libérales de la France et de l'Angleterre.

Mais, dit-on, l'Angleterre contrecarre la France sur tant d'autres points : comment rester unis pour certaines questions avec une puissance qui est votre adversaire dans beaucoup d'autres? La situation est complexe, difficile, nous en convenons; c'est à l'habileté politique de s'en tirer. Nous n'empêcherons jamais l'Angleterre, au moment même où son gouvernement aura pour le nôtre des procédés bienveillans et courtois, nous ne l'empêcherons jamais de chercher à nous nuire là où l'intérêt des deux pays semble en opposition. Cela est dans le tempérament britannique. On nous accablera de politesses à Eu, à Windsor, on nous fera mille perfidies dans les mers du Sud. A ces contradictions il n'y a pas de remède. Le gouvernement anglais ne consent pas encore à reconnaître à Otaïti la juridiction que nous avons pu y établir. Il n'y a pas là un cas de guerre, mais il y a nécessité de poursuivre ce que nous

avons commencé, et de faire reconnaître toutes les conséquences de la souveraineté que nous avons voulu établir.

Dans nos rapports avec l'Angleterre, nous ne saurions mieux faire que de l'imiter elle-même. Ses hommes d'état sont de très bonne foi quand ils parlent des avantages de l'alliance anglo-française, et quand ils désavouent les malheureuses conceptions de lord Palmerston. C'est très sérieusement qu'à Londres les négocians et les industriels veulent être en paix avec la France. Cependant la politique anglaise n'oubliera en aucune circonstance l'éternelle rivalité des deux pays; faisons de même. Alliance entre les deux gouvernemens dans toutes les questions où la conformité du principe constitutionnel et la cause générale de la civilisation les réunit; en même temps, vigilance perpétuelle, constante énergie, afin que ni les intérêts ni la dignité de la France ne soient en souffrance et en péril là où nous sommes en contact avec les Anglais. Nos amis d'outre-Manche trouvent leur compte à ce double jeu : pourquoi donc ne chercherions-nous pas aussi à y réussir, à y gagner?

Nous ne sommes ni avec ceux qui prétendent absorber notre politique dans l'alliance anglo-française, ni avec ceux qui professent pour cette alliance une horreur systématique. Le vrai se trouve pour nous entre ces deux extrêmes. Trop de principes et trop de raisons rapprochent les deux peuples pour que nous puissions reprendre contre l'Angleterre les haines du passé; trop d'intérêts nous séparent pour que nous puissions toujours marcher avec elle dans une inaltérable union. Ainsi vont les choses humaines. La réalité n'est ni tout d'une pièce ni d'une seule et même couleur. Le mérite de la politique et de ceux qui s'y consacrent est précisément de faire route et de marcher au but à travers les élémens divers et les mille contradictions qui constituent la vie des individus et l'histoire des peuples.

Si l'on avait pu penser que les poursuites dirigées contre O'Connell paralyseraient le mouvement national et religieux dont les *repealers* forment, pour ainsi dire, l'aventureuse avant-garde, on devrait être détrompé par ce qui se passe aujourd'hui en Irlande. Jamais la rente que l'Irlande fait à son libérateur ne se sera élevée aussi haut que cette année. L'augmentation est de près d'un tiers. Voici maintenant un autre fait. Le bruit avait encore une fois couru, comme en 1837, que le gouvernement, dans la prochaine session du parlement, proposerait de voter des fonds pour le clergé catholique d'Irlande. A cette nouvelle plus ou moins fondée, des représentans du clergé irlandais se sont réunis. Ils ont rappelé les résolutions prises en 1837 et en 1841, et ils ont publié une déclaration nouvelle. « Il a été résolu à l'unanimité, dit cette pièce, que les précédentes résolutions seraient publiées de nouveau pour faire savoir à l'église et au peuple que notre ferme détermination à cet égard n'est point changée, et que nous nous engageons à l'unanimité à résister à toute tentative qui aurait pour but de faire voter une allocation de fonds sous une forme quelconque en faveur du clergé. » L'intérêt qu'a l'église d'Irlande à tenir une pareille conduite est trop évident pour qu'on doive estimer bien haut le mérite d'une pareille résolution. Ce n'est pas du désintéressement, c'est de la politique. Le jour où le clergé catho-

lique d'Irlande recevrait un salaire d'un gouvernement protestant, il perdrait tout empire, toute autorité sur les populations; ce serait une abdication. C'est ce qu'il comprend admirablement; aussi ne néglige-t-il aucune occasion pour rappeler que sa cause est indissolublement unie avec celle de l'Irlande, et qu'il partagera jusqu'au bout le sort du peuple dont il est le soutien et le guide.

Les *repealers* ne pouvaient pas laisser passer une pareille manifestation, de la part du clergé, sans lui adresser de solennelles actions de grace. « Le clergé ne s'est pas trompé, a dit O'Connell, la méfiance du peuple disparaîtrait le jour où le clergé puiserait dans le trésor. » Pour exprimer sa reconnaissance envers les prêtres d'Irlande, M. Steele a cité ces paroles de saint Jean : « J'ai vu un fleuve pur d'eau vivifiante, et cette onde, limpide comme le cristal, découlait des degrés du trône de Dieu. » « Il faut, a dit M. Steele, un langage aussi figuré pour louer comme elles le méritent les résolutions des prélats et l'Irlande. » La motion a été votée à l'unanimité. Il y est dit que les laïcs catholiques d'Irlande, qui n'ont jamais abandonné leur clergé malgré les pénalités, les confiscations et la mort dont on l'a frappé, reconnaissent aussi avec gratitude que leur clergé ne les a jamais abandonnés. Enfin ils sont convaincus que tous les corrupteurs de l'Angleterre ne pourraient parvenir à acheter un seul membre du clergé catholique. Il faut reconnaître à un pareil langage que jamais plus étroite solidarité n'exista entre un peuple et son église.

L'alliance entre les *repealers* et les radicaux anglais se poursuit comme une affaire dont on attend de part et d'autre de grands résultats. Il y a comme un échange de notes entre O'Connell et M. Sturge. Celui-ci avait fait des objections auxquelles vient de répondre en détail le libérateur. Ce dernier s'attache à démontrer que l'établissement d'un parlement spécial pour l'Irlande n'apporterait aucun désordre dans les rouages de la constitution britannique. « Le parlement irlandais, dit O'Connell, sans contrôler le ministère britannique, aurait assez d'autorité pour protéger les intérêts commerciaux et domestiques de l'Irlande, et ce qui le prouve, c'est que, si les ministres anglais négociaient un traité comprenant un tarif réglant les importations et les exportations irlandaises, ce traité ne lierait les deux pays qu'après avoir été sanctionné par les deux parlemens. » Toutes ces explications, toutes ces discussions ont pour effet inévitable d'établir de plus en plus l'individualité de l'Irlande, comme un fait dont il sera impossible de ne pas tenir compte. Sans vouloir rompre avec l'Angleterre, les Irlandais se considèrent comme ayant des droits et des intérêts distincts de ceux de l'association des trois royaumes. Cette conviction, qui grandit tous les jours, rend de plus en plus difficile la tâche du gouvernement anglais. Il faut que le problème soit bien épineux, puisqu'il tient en échec M. Peel et le réduit à une triste impuissance. Heureux sur presque tous les autres points, le chef du cabinet tory ne sait comment exercer quelque action sur cette Irlande qui a si fort conscience de ses maux et de ses droits. Il est sensible que dans cette circonstance il n'a ni boussole ni convictions. En un mot, il n'ose ni

rien réprimer ni rien réformer. Cette inertie sera fatale à son pouvoir comme ministre, à sa renommée comme homme d'état.

L'enfantement d'un ministère définitif en Espagne est laborieux. Les anciens ministres se demandent s'ils doivent consentir à rester, et il y a peut-être plus d'incertitude encore parmi les nouveaux candidats au pouvoir. Joignez à cela la divergence des opinions sur ce qu'il y a de mieux à faire. Le ministère Lopez ne saurait être maintenant aux affaires, disent certains députés dans des réunions particulières; il faut qu'il cède la place à d'autres hommes. Pourquoi cela ? répondent des organes de la presse. Le sénat et la chambre des députés ont décidé à l'unanimité que le gouvernement provisoire méritait la confiance de la nation. N'était-ce pas faire entendre qu'il faut que le gouvernement provisoire devienne gouvernement définitif? Il serait sans exemple, ajoutent les partisans de M. Lopez, qu'un ministère qui a reçu une ovation si solennelle, abandonnât son poste dans un moment si critique. C'est ainsi que l'opinion est ballotée en sens contraires. Ici on réclame des hommes nouveaux; là on veut garder ceux qui ont fait leurs preuves, et pendant ces incertitudes, ces divisions, il se perd un temps précieux.

C'est principalement sur M. Olozaga que roulent les négociations. Expression de la majorité parlementaire, il était naturellement désigné pour la mission de former un cabinet. Cette formation serait facile si elle se réduisait à l'adjonction de M. Olozaga lui-même aux membres du gouvernement provisoire. Jusqu'à quel point M. Lopez est-il sincère quand il déclare que sa santé et d'autres motifs ne lui permettent pas de rester au pouvoir? Souvent, au dernier moment, on triomphe de ces résistances qui sont comme la coquetterie des hommes politiques. M. Cortina paraît persévérer dans sa résolution de se tenir encore éloigné des affaires. Il préfère être le premier personnage de l'opposition, et se réserver l'avenir.

Il est remarquable, au surplus, que dans les différentes fractions des cortès on a été d'accord pour reconnaître que la révolution était terminée. Tout le monde comprend qu'il faut entrer sans arrière-pensée dans la pratique loyale du gouvernement constitutionnel, accepter en toutes choses l'empire des lois et les décisions de la majorité. La révolution est terminée : si cette sage pensée est entrée véritablement dans les esprits, le gouvernement d'Isabelle II trouvera des points d'appui solides non-seulement dans la majorité, mais aussi dans l'opposition. M. Cortina, en refusant de siéger dans un ministère de coalition, a déclaré qu'il n'entendait faire partie que d'un cabinet qui n'aurait d'autre pensée que l'application des principes purs du progrès légal. Si, à la tête de l'opposition, M. Cortina n'a pas un autre langage, il pourra même en dehors du pouvoir, servir la cause de la monarchie constitutionnelle.

Le gouvernement pontifical est parvenu, avec ses seules forces, à comprimer les troubles qui avaient éclaté à Bologne et dans les environs. Quelque désir qu'ait pu avoir le cabinet autrichien d'offrir et de faire accepter son intervention, elle s'est trouvée inutile. Rome s'est montrée habile en ne se jetant pas dans les bras de l'Autriche au premier moment d'effroi. S'il faut

en croire certaines communications insérées dans la *Gazette d'Augsbourg*, toute cette effervescence est venue du dehors, et il n'y a pas un homme de quelque importance, soit par son mérite, soit par sa fortune, qui se soit trouvé impliqué dans les troubles. En admettant l'exactitude de cette assertion, il sera facile au gouvernement pontifical d'éviter le retour de pareilles agitations. Que par une administration douce, éclairée, il assure le bien-être des populations, et nous croyons qu'il aura peu de choses à redouter des entreprises des phalanstériens et des communistes. Nous doutons que dans les états du pape on soit d'humeur à s'insurger pour établir la république de Platon. On n'y est pas aussi exigeant.

Dans les chambres de Belgique et de Hollande, on s'occupe peu des questions politiques, beaucoup des intérêts matériels. C'est l'état des finances qui, dans les deux pays, inquiète surtout les esprits. Le ministère belge n'a pas dissimulé le déficit qui, s'il faut en croire les calculs de quelques journaux de Bruxelles, ne s'éleverait pas à moins de 37 millions. En Hollande, il s'agit d'un découvert de 35 millions de florins, et on songerait à le combler au moyen d'un droit sur toutes les propriétés. Il est aussi question d'apporter de grandes simplifications dans les services publics. On prétend enfin que le père du roi actuel passera l'hiver en Silésie pour ne pas voir de trop près le mécontentement de ses anciens sujets.

Ici on ne s'aperçoit pas encore que la session approche. On rencontre peu de députés. Il n'y a eu ces jours-ci d'animation que chez les honorables candidats qui briguent l'honneur de représenter la ville de Paris dans le conseil municipal. On aurait presque dit qu'il s'agissait d'emporter un siége à la chambre. Les électeurs municipaux ne sont pas moins exigeans que les électeurs politiques. Ils sont impitoyables avec les questions qu'ils adressent aux candidats. On demande à un employé du gouvernement non seulement s'il aura l'indépendance nécessaire, mais encore le temps matériel pour s'occuper des intérêts de la ville. On interroge un candidat sur l'intérêt qu'il peut avoir dans telle entreprise; c'est un complet examen de conscience. Il n'est pas étonnant que l'honneur de siéger au conseil municipal de la ville de Paris soit si fort recherché. De pareilles fonctions mettent celui qui en est revêtu en rapport avec les citoyens les plus notables et avec les principales influences de l'administration; enfin elles peuvent être le vestibule de la chambre des députés. Voilà pourquoi on remue, on s'agite; voilà pourquoi tant de candidats se soumettent avec tant d'humilité à toutes les questions que peuvent se permettre les électeurs, et Dieu sait jusqu'où s'étend quelquefois l'exercice du pouvoir souverain. Puis quand les résultats du scrutin sont proclamés, chacun reprend sa physionomie, sa place, jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion mette de nouveau en mouvement toutes les ambitions grandes et petites. Comme l'Amérique et l'Angleterre, nous en sommes aux mœurs de la démocratie.

F. BONNAIRE.

ans, remué le plus d'idées, soit comme invention, soit comme exécution. A cet homme, travailleur infatigable qui a fouillé dans l'histoire pour en extraire l'anecdote, dans la société pour en distiller la passion, et dans la nature pour y trouver des couleurs vives et vraies, la forme et l'idée semblent avoir failli cette fois dans une pièce en cinq actes, *Louise Bernard*, que nous ne nous attendions pas à voir signer de ce nom, et qui, à plus juste titre, semble revéler un autre auteur.

M. Alexandre Dumas a fait rarement le vide dans ses œuvres dramatiques; rarement il a eu recours aux procédés du métier, qui pallient ce vide et ne le meublent point. Dans *Antony*, dans *Angèle*, dans *Teresa*, on trouve des idées. Dans *la Tour de Nesle*, dans *Mademoiselle de Belle Isle*, dans *le Mariage sous Louis XV*, on trouve un intérêt puissant; dans *Christine*, *Charles VII* et *Caligula* même, on trouve une forme attrayante et distinguée. Dans *Louise Bernard*, on ne saurait trouver que de l'habileté, une grande habileté; voilà pourquoi nous disions que cette pièce doit sans doute pouvoir être signée d'un autre nom que celui d'Alexandre Dumas.

On devine, à l'inspection du cadre, qu'il n'a pas été choisi par l'auteur, car il n'est pas homme à s'éprendre pour une intrigue aussi bourgeoise, lui qui s'est familiarisé avec les grands mouvemens de la scène, et qui interroge de manière à les faire vibrer éloquemment le cœur des femmes et le cœur des grands de la terre. Les personnages ne ressemblent pas non plus à ces figures de prédilection dont nous retrouvons les traits principaux dans ses œuvres, avec plus ou moins de ressemblance, comme il est naturel à des frères nés d'une même imagination. Antoine Bernard, le héros de la pièce nouvelle, sort gauchement avec ses rabots et sa scie de ce moule brillant qui a formé Richelieu, Lépidus, Yacoub et d'Alvimar. Certes il y a dans le premier acte une comédie posée avec le talent de tacticien dont M. Alexandre Dumas a donné tant de preuves au public : dans le rôle du marquis de Lancy, cette machine organisée par le roi pour courir toujours, on découvre le dessin ferme et cavalier de l'auteur; mais ce n'est qu'une tête achevée, le corps est moitié trait, moitié ombre. Çà et là, des mots étincelans indiquent le passage du maître qui cherchait une veine dans cette mine obscure, et l'on reconnaît bien dans le plan la part de travail qu'il a choisie; seulement, on voit aussi que, las de lutter contre l'antipathie que lui inspirait le sujet, il a souvent laissé debout des détails qu'il n'eût pas soufferts dans les chemins qu'il aime à fréquenter.

En un mot, *Louise Bernard* est l'histoire d'un pauvre ouvrier menuisier qui, après avoir couru le monde en proie à cette fièvre ardente des voyages qui dévore la jeunesse, est revenu comme le pigeon de la fable au colombier, qu'il a trouvé triste et vide. Assis près du foyer refroidi dès long-temps, il repasse avec amertume, avec remords, toute sa vie perdue; les vieux parens sont morts tout seuls sans avoir donné cette bénédiction suprême qui est un lien entre les survivans et Dieu; lui, Antoine, se rappelle une petite sœur,

REVUE

DE PARIS

XXIV

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1843

TOME VINGT-QUATRIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS
QUAI MALAQUAIS, 17
1843

ÉPISODES ET SOUVENIRS

DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE.

AHMED-BEY.[1]

En 1827, trois ans avant sa chute, le dey Hussein, ayant besoin de bois de construction pour sa marine, voulut exploiter les belles forêts qui couvrent le territoire des Beni-Djenad, tribu Kabaïle située au sud-est d'Alger, dans le voisinage du Djerdjera. Il envoya à cet effet ses ingénieurs dans la montagne; mais les Kabaïles refusèrent de laisser couper un seul de leurs arbres. Ces bois étaient sacrés pour eux : ils vivaient dans la persuasion que du sort de ces superbes futaies dépendait leur prospérité ou leur ruine, et, afin de se rendre propice la mystérieuse divinité qui présidait à ces ombrages, ils étaient dans l'usage de lui offrir, au milieu de la forêt même, des sacrifices de moutons. Nous laissons aux archéologues le soin de démêler si cette coutume n'était point quelque reste d'idolâtrie païenne survivant à l'empire romain et surnageant, après les siècles, au-dessus du flot de l'islamisme, qui, pour achever notre métaphore, ne recouvrit qu'imparfaitement les hautes montagnes des Kabaïles. Dans cette hypothèse, la forêt des Beni-Djenad ne figurerait pas mal le *lucus* des anciens où, à défaut de temple, s'accomplissaient les rites secrets de la religion de l'Olympe. Mais cette grave question n'est point de notre ressort : revenons donc à Hussein-Dey.

(1) Voyez la livraison du 17 septembre.

Irrité de la résistance des Kabaïles et persistant à ne voir dans leur forêt sacrée que des mâts et des bordages de navires, il envoya à la conquête des arbres qu'on lui refusait une armée nombreuse commandée par le fameux Jahia-Agha, l'un des meilleurs hommes de guerre qu'ait eus la régence d'Alger, et le prédécesseur de ce malencontreux Ibrahim-Agha qui se fit si complètement battre par nous en 1830. Jahia-Agha fut repoussé comme les ingénieurs du dey. Le ciel reconnaissant se déclara en faveur des habitans de la montagne, et l'armée algérienne, obligée d'évacuer leur territoire, tomba, pour comble de malheur, dans une embuscade meurtrière que les Kabaïles vindicatifs lui dressèrent à son retour. Une fusillade si bien nourrie assaillit les troupes du dey, que chaque soldat s'empressa de mettre pied à terre et de se faire contre les balles un abri du corps de son cheval. Jahia-Agha lui-même, qui était pourtant brave, prit ce parti comme les autres. Un seul homme n'imita point cet exemple, et resta tranquillement à cheval au milieu des projectiles homicides qui sifflaient à son oreille, bien que déjà il eût reçu un coup de feu. Cette rare intrépidité était d'autant plus remarquable que l'auteur de cette prouesse n'avait aucun grade militaire : il avait accompagné l'armée moins comme combattant qu'à titre de curieux ou de promeneur. C'était un kouloghli récemment revenu du pèlerinage de la Mecque. Lorsque tout danger fut passé, et comme chacun s'extasiait sur l'admirable sang-froid du nouveau *hadj* (pélerin), la musique de l'agha commença à jouer une marche militaire dont les sons joyeux ne tardèrent point à ramener l'ordre dans les rangs et la confiance dans les cœurs. L'héroïque pèlerin, se penchant alors vers son voisin, le kaïd Yousef, lui dit d'une voix pénétrée :

— L'admirable musique, ô mon ami (et Dieu sait pourtant quelle musique c'était)! Que ne puis-je en avoir une semblable à moi seul et l'entendre jouer tout à mon aise pendant quinze jours seulement, dussé-je perdre la vie ensuite !

— Par Dieu ! lui répondit le kaïd, le sacrifice ne serait pas grand. Il faut en vérité que tu ne tiennes pas plus à la vie qu'à un poil de barbe pour l'exposer comme tout-à-l'heure tu faisais de gaîté de cœur!

— Tu te trompes, mon ami, reprit le *fils du soldat*, (traduction littérale du mot kouloghli) : je fais cas de la vie autant que toi; mais je considère qu'il est honteux pour un guerrier de se cacher, surtout devant cette race kabaïle que je hais et que je méprise.

— A la bonne heure, répliqua le kaïd ; mais tu es un singulier homme! Tu es blessé, je vois que ton sang coule et, au lieu de songer à te faire panser, tu n'as que des fanfares en tête!

Pendant tout le reste de la marche, il ne fut question dans l'armée que de ce trait d'audacieuse originalité qui fit grand bruit à Alger même et ne manqua pas d'être rapporté au dey. On raconte que, peu de jours après, celui-ci manda notre pèlerin à la Kasbah et lui adressa les paroles qui suivent devant les membres de son divan et les grands officiers de l'état réunis dans la salle du conseil :

— On me dit merveilles de ta bravoure. C'est très bien : j'ai besoin d'hommes braves. Il m'est revenu aussi que tu aimes la musique. Eh bien, tu en auras une qui ne le cédera point à celle de Jahia-Agha ; je te fais bey de Constantine.

Ce fut ainsi que Hadj-Ahmed, intrépide comme César et dilettante comme Néron (car ce pèlerin n'était autre que notre futur antagoniste dans l'est de la régence d'Alger), devint gouverneur, ou, pour mieux dire, prince souverain de la plus belle et de la plus vaste province du pays. Au trait de caractère que nous venons de citer de ce personnage célèbre, peu de nos lecteurs eussent sans doute reconnu le sombre despote que, d'après maint récit terrible ou lamentable, l'imagination se plaît à évoquer de la taille des géans de la fable et les mains fumantes de sang. Nous avons accueilli avec empressement ce détail biographique peu connu, parce qu'il montre l'homme et réduit tout d'abord le tyran de mélodrame à des proportions humaines. On aime à découvrir que quelque chose bat sous le triple airain qui revêt la poitrine de ces mangeurs d'hommes. Nous ne croyons pas, pour notre part, à la cruauté absolue, à celle qui verse le sang par amour pour le sang lui-même. Le tigre, cet emblème de la férocité, ne déchire point pour son plaisir le flanc de ses tristes victimes; il se repaît, non de la vue de leurs tortures, mais de leur chair, et quand on l'accuse de goûter une volupté de bourreau, on se trompe : il n'est que gastronome. Pourquoi l'homme, ce cerveau sublime, s'abaisserait-il au-dessous de la brute aveugle et farouche? C'est toujours entraîné par la nécessité, sinon égaré par la passion, que son bras s'arme et donne la mort. Et voilà comment un musicien, un cœur susceptible d'enthousiasme, une ame tendre et élégiaque peut-être, se trouve quelquefois conduit, comme Ahmed-Bey, par un fatal enchaînement d'inexorables circonstances, à lever le glaive sans relâche, et à jouer sur cette terre le rôle de fléau de Dieu.

Cela posé, portons nos regards en arrière, et voyons quelle fut la vie du dernier bey de Constantine jusqu'au jour de son élévation. Son grand-père, qui portait le même nom que lui, avait déjà administré, vers la fin du siècle dernier, la province dont Hussein-Dey venait de lui confier le gouvernement. Mohammed, fils de ce dernier et père de Hadj-Ahmed, ne s'éleva qu'au rang de khalifah (lieutenant) du bey. Il épousa la fille de Daoudy-ben-Gannah, chef de l'une de ces puissantes tribus du Sahara avec lesquelles les gouverneurs de Constantine tenaient à honneur de s'allier, et qui s'enorgueillissent, sans doute en vertu de l'homonymie, de descendre directement du roi David. (Le nom de *Daoudy* n'est autre que celui du roi-prophète, comme le lecteur en fera sans peine la remarque.)

Le père de Hadj-Ahmed eut une fin tragique. C'était un homme cupide et qui ne reculait devant aucune extrémité pour satisfaire sa soif de lucre. Las des plaintes qui chaque jour lui arrivaient contre cet oppresseur, le dey Ali-Khodja qui, en fait de châtiment, ne connaissait point les demi-mesures, donna ordre de l'exterminer lui et toute sa race, comme on fait d'une couvée

d'impurs reptiles. Le khalifah fut étranglé; mais son jeune fils, Ahmed, fut sauvé par sa mère la Bédouine, qui l'emporta au Sahara, et se réfugia avec lui sous les tentes noires des Ben-Gannah.

C'est là que se passèrent l'enfance et la première jeunesse d'Ahmed; c'est là que, sous un ciel embrasé et au sein d'une nature morne et sauvage, il commença de vivre, c'est-à-dire de penser et de sentir, et que se développèrent en lui ces sens de feu, cette organisation impétueuse que ne pourraient plus tard modérer aucun frein, aucune loi divine ou humaine. Le Sahara, c'est le désert, suivant le terme consacré, terme passablement impropre, car *le désert* est très peuplé, et certaines évaluations ne portent pas à moins de dix mille le nombre des tentes soumises au seul scheïkh des Ben-Gannah. Quoi qu'il en soit, voici, d'après la description qu'en fait un naturel de la régence, un aperçu du Sahara : « C'est, dit notre auteur (Hamdan-Ben-Othman-Khodja) un pays sablonneux. On y voit de temps en temps poindre une montagne très élevée; puis, tout à coup, cette montagne disparaît comme par enchantement, car elle était faite de sable, et le vent qui l'avait bâtie dans une nuit la détruit dans une matinée. Le vent change sans cesse la face de ce pays; aujourd'hui il creuse des plaines et demain il soulève des collines, au point qu'il est absolument impossible de tracer une route au milieu de cette mer de sable, mer non moins mobile et perfide que celle où voguent les navires. On ne trouve dans le Sahara ni arbres, ni pierres, ni fleuves, ni rivières, en un mot aucun accident de terrain, aucun signe qui puisse guider avec quelque certitude les pas de l'homme. Cependant le peuple de ces contrées voyage et sait trouver sa route. Il consulte les astres du jour et de la nuit, et découvre les sources d'eau avec un admirable instinct. Quelquefois cependant ces sources sont enfouies dans le sable jusqu'à quarante et même cent pieds de profondeur, ce qui n'empêche pas ce peuple de distinguer très bien, et du premier coup d'œil, le lieu précis où gît la source. C'est un de ses dons; c'est une heureuse faculté dont le créateur l'a doué.

« On rencontre dans le Sahara beaucoup d'animaux venimeux, tels que serpens et scorpions. La morsure de ces reptiles ou insectes est très dangereuse, et il est difficile de concevoir comment les habitans peuvent s'en préserver; car ces animaux ont l'habitude de se tenir blottis dans le sable. On voit aussi dans ce pays des vipères de toutes grandeurs, une entre autres, mince et petite, qui s'élance comme un trait sur l'homme. Aussitôt que ce reptile a touché sa victime, il lance du feu et se tue lui-même, après avoir donné la mort à la personne qu'il a piquée. On dit même que, lorsqu'il effleure de son dard une lame de fer ou d'acier, il fait une marque au métal. Ainsi, dans ce pays, les étriers sont larges et ont la forme d'une plaque recourbée dans laquelle s'emboite le pied du cavalier. Eh bien! cet animal, en mordant l'étrier, laisse son empreinte sur la plaque. »

Quel pays! L'imagination ne demeure-t-elle point épouvantée d'une telle peinture, dont il faut retrancher, comme de raison, les vipères qui lancent du feu, et autres fables orientales à faire sourire de pitié les naturalistes, s'il

en est qui veuillent bien parcourir ces lignes? S'étonnera-t-on que les hommes nourris au milieu de pareils spectacles, parmi les reptiles, sous l'haleine torréfiante de ce simoun qui fait et défait les montagnes et brûle le sang dans les veines, soient des hommes d'une trempe à part, rude et impitoyable comme la nature marâtre qui environna leur berceau, et sentent bouillonner en eux des passions, des haines, des venins inconnus aux autres fils d'Ève? Ne faudrait-il point admirer bien plutôt qu'à ces hommes il pût rester encore quelque chose d'humain? Mais revenons à Ahmed-Bey.

L'influence de son oncle Ben-Gannah auprès de Hassan, bey de Constantine, le fit peu à peu rentrer en grace, et en 1812 (il pouvait être âgé alors de vingt à vingt-cinq ans) il fut nommé kaïd des Haractas, l'une des plus puissantes tribus de la province. Quelques années après, il devint khalifah du bey, qui, en l'appelant aux fonctions jadis exercées par son père, lui rendit la plus grande partie de sa fortune patrimoniale, confisquée au profit du beylik lors du supplice de Mohammed.

Ahmed, devenu le second dignitaire de la province, marcha sur les traces paternelles. Emporté par l'amour du luxe et du plaisir, il fut rapace, violent, cruel, le tout pour satisfaire une soif de voluptés inextinguible. Un hurra de malédictions ne tarda pas à s'élever contre lui; mais Ahmed, plus habile que son père Mohammed, et instruit par la mort tragique de celui-ci, avait eu soin de se créer à Alger des intelligences et des protections puissantes, qui le soutinrent long-temps contre les vives attaques et les plaintes dont il était journellement l'objet. Un dernier méfait, plus grave et plus scandaleux que les autres, vint enfin déjouer l'effort de ses amis et le précipiter au bas du piédestal d'impunité où il se croyait affermi.

De même que le khalife Haroun-al-Raschid, mais dans de bien autres pensées, il se plaisait, dit-on, à parcourir la nuit les rues ou les alentours de la ville. On raconte qu'errant un jour près de Constantine, il s'arrêta à la porte d'une petite maison où il avait remarqué dans ses promenades du soir deux jeunes filles d'une grande beauté. Avec l'aide d'un Giafar aussi peu vertueux que lui, il était parvenu à éloigner temporairement de sa demeure le père des deux vierges mauresques. Il entra dans la maison : le reste se devine. Le père demanda justice de ce crime, qu'Ahmed expia en épousant ses deux victimes, et en leur assignant à chacune, par ordre supérieur, un douaire considérable. Mais, peu de temps après, usant d'un droit que la loi musulmane lui accordait, il les répudia l'une et l'autre. Le bey, qui avait pris l'affaire fort à cœur, irrité de ce manque de foi, en prit texte pour dénoncer Ahmed à Alger et demander sa tête. Le dey, évidemment influencé en faveur du jeune khalifah, refusa de prononcer son arrêt de mort. Ne pouvant toutefois l'absoudre entièrement ni le maintenir en fonctions, il adopta un terme moyen, qui consistait à l'exiler pour quelque temps de la régence et à l'envoyer faire au tombeau du prophète le pèlerinage que tout bon ou mauvais musulman doit accomplir au moins une fois en sa vie.

De retour de la Mecque, il ajouta à son nom, suivant l'usage, celui de

hadj, et s'établit à Alger ; mais il ne paraît point que la visite des lieux saints eût laissé dans son ame une impression bien vive ni modifié ses penchans, car à peu de temps de là une nouvelle équipée le fit exiler à Médéah, d'où il revint bientôt, grace aux amis puissans dont nous avons parlé plus haut.

C'est sur ces entrefaites qu'eut lieu l'expédition de Jahia-Agha contre les Beni-Djenad, expédition dont on a vu le résultat pour Hadj-Ahmed. Le singulier courage dont il avait fait preuve dans cette campagne fut vraisemblablement la cause déterminante, mais non point l'unique motif de son élévation au poste envié d'où nos armes l'ont fait descendre. Sa mère, la Bédouine, l'avait suivi à Alger, munie de fortes sommes qu'elle semait habilement parmi les conseillers du dey.

Ces argumens irrésistibles ne contribuèrent sans doute pas peu à la nomination d'Ahmed. Celui-ci est au reste, avec tous ses défauts, ses vices même, un homme d'une capacité et d'une énergie incontestables. La province de Constantine était alors dans un état d'anarchie et d'épuisement déplorables. Le bey Ibrahim qui la gouvernait n'avait su se ménager aucune alliance parmi les tribus influentes du pays et restait isolé au milieu de populations fières, impatientes du joug des Turcs et ennemies surtout de l'impôt. Telle était la situation des finances de ce malheureux beylik qu'au dernier voyage triennal d'Ibrahim à Alger, le dey, loin de recevoir de lui aucun tribut, avait dû lui faire tenir secrètement une somme d'argent qui le mît à même de pourvoir honorablement aux dépenses de son entrée et de son séjour dans la capitale de la régence. Les désordres, les rébellions agitaient sans cesse la province déchirée par des factions rivales qui ne faisaient trève à leurs querelles que pour s'unir contre la débile administration du bey. Aux grands maux, dit-on, les grands remèdes. Hussein-Dey fut tenté d'abord de faire étrangler Ibrahim; mais, se ravisant, il consentit à le laisser vivre et songea seulement à lui chercher un successeur, homme de fermeté et d'action, qui imposât aux séditieux et les fît repentir, en les foulant aux pieds, en pesant durement sur eux, de leur mutinerie passée.

Nul homme au monde n'était plus apte que Hadj-Ahmed à jouer ce rôle d'épouvantail. Aussi le remplit-il à merveille, si bien même qu'il dépassa, dit-on, le but de façon à alarmer sérieusement le dey sur les conséquences de la mesure prise par lui *ab irato* contre ses féaux et amés sujets du beylik de Constantine. D'autres prétendent cependant qu'il gouverna avec plus de justice et de modération que ses antécédens n'eussent permis de l'espérer. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1830, au moment de l'expédition contre Alger et à la suite de nombreux différends entre lui et le chef suprême de la régence, sa perte semblait résolue. On devait profiter, pour se défaire de lui, de l'occasion que fournirait son prochain voyage à Alger, où, tous les trois ans, il était tenu d'apporter le tribut en personne. Ce projet n'était point ignoré du cabinet français lui-même, qui essaya d'en tirer parti en détachant le bey de Constantine de la cause de Hussein-Dey. Quelque temps avant le départ de notre flotte, M. de Lesseps, consul-général à Tunis, reçut l'ordre d'entrer à cet

effet en négociation avec Ahmed; de lui faire entrevoir les dangers qui l'attendaient à Alger, en même temps que la perspective d'une sorte d'indépendance qui pourrait lui être reconnue sous notre suzeraineté. Deux agens français, MM. d'Aubignosc et Girardin, furent envoyés à Tunis dans la même vue au mois d'avril 1830; mais il faut dire à la louange d'Ahmed qu'il repoussa obstinément toute proposition tendant à lui faire oublier ses devoirs vis-à-vis de son souverain. Il avait hérité de son aïeul le Turc une droiture à toute épreuve, et Hussein, qui le connaissait bien, disait de lui après sa défaite, à M. le général de Bourmont : « Si Hadj-Ahmed promet sa soumission à la France, comptez qu'il tiendra sa parole; il n'y a manqué de sa vie. »

Ahmed-Bey marcha en effet au secours d'Alger menacé et rejoignit le quartier-général de l'agha avant le bey de Tittery, qui n'en était pourtant séparé que par deux ou trois journées de marche. Du premier coup-d'œil, il jugea que la position prise par l'incapable Ibrahim-Agha à Staouéli était mauvaise, et s'efforça de lui prouver la nécessité absolue de changer son plan de campagne.

— Il est impolitique, lui dit-il, de concentrer toutes nos forces sur un seul point. Il faut les diviser et en porter une partie vers l'ouest de Sidi-Ferruch, afin que les Français, s'attachant à nous suivre, s'éloignent de leur but, qui est Alger. De cette manière nous pourrons les attaquer les premiers, ce qui est infiniment préférable, en choisissant le lieu et le terrain, et en profitant de l'avantage que nous donne sur eux la connaissance parfaite des localités. Qu'arrivera-t-il, si vous persistez simplement à leur barrer le passage? C'est que notre retraite leur servira de guide et les mènera comme par la main sous les murs de la ville. Je dis notre retraite, car il est évident que nous ne pourrons leur tenir tête. Il ne faut point se faire illusion à cet égard. De quelles forces disposez-vous? De vingt ou trente mille hommes, la plupart gens sans aveu, mal armés, mourant de faim, et qui, faute de vivres, commencent déjà à déserter. Ce n'est point avec mes troupes, les vôtres, les mille hommes du bey de Tittery (ce bey en avait promis vingt mille), la poignée de cavaliers que nous amène le lieutenant du bey d'Oran, et ce ramassis de vagabonds sans feu ni lieu et de *marchands de lait* (on appelait ainsi ironiquement les pâtres de la Metidjah) que nous pourrons soutenir la lutte en bataille rangée contre une armée aussi exercée, aussi brave, aussi bien approvisionnée de tout que celle des Français. Enfin, si vous voulez m'en croire, pour empêcher la désertion, vous chargerez chacun des chefs de pourvoir, sous sa responsabilité personnelle, à la subsistance et à l'armement de ces Arabes et de ces Kabaïles qui, remplis dans le principe de bonne volonté, nous abandonnent tous les jours, voyant qu'on ne s'est pas même inquiété de les nourrir.

Ces avis étaient ceux d'un homme de sens droit et d'expérience; mais Hadj-Ahmed avait affaire à la sottise présomptueuse d'un parvenu que sa bonne mine et sa stature herculéenne avaient, en attirant sur lui les regards de la fille du dey, porté seules au poste éminent dont il se voyait investi, et dont le prestige bouleversait totalement sa faible cervelle.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-TROISIÈME VOLUME

(IVe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS

XXIV

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1843

TOME VINGT-QUATRIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS
QUAI MALAQUAIS, 17
1843

fois parvenus au terme du voyage, ils déposeraient le fils de la Bédouine et proclameraient Ben-Chakar. Chose singulière! entre tant d'hommes le secret fut si bien gardé qu'Ahmed n'eut aucune connaissance du complot jusqu'au jour de l'exécution. Arrivés sous les murs de la ville, et au moment d'y faire leur entrée, les Turcs se détournèrent brusquement et allèrent camper à deux lieues de là, auprès de leur nouveau chef, qui le premier avait quitté la caravane et les attendait en ce lieu. En apprenant ce mouvement insurrectionnel, leurs compatriotes de la garnison de Constantine se déclarèrent pareillement contre Ahmed et quittèrent la ville pour aller rejoindre Ben-Chakar. Du quartier-général dont ils avaient fait choix, les janissaires réunis envoyèrent des députés au bey pour lui signifier l'élection qui le frappait de déchéance. Hadj-Ahmed montra alors une présence d'esprit et une fermeté remarquables : il écouta d'un front serein la déclaration des rebelles, et répondit qu'il était prêt à se retirer ; mais, sans perdre de temps, il fit part du message qu'il venait de recevoir aux habitans de Constantine, leur annonçant qu'il ne voulait point être cause de la guerre civile, et ajoutant que, s'ils s'unissaient d'intention aux insurgés, il ne leur demandait qu'une grace, celle de protéger la sortie de sa famille, qu'il comptait emmener avec lui au Sahara, près de ses parens maternels. « Plutôt, écrivait-il, que de verser le sang de ses concitoyens, il renonçait de grand cœur à soutenir ses droits contre le chef usurpateur que s'était donné la milice. »

Redoutant justement l'avidité et la licence d'une soldatesque insolente, et sachant bien par expérience qu'en fait de maître ils avaient peu à espérer au changement, les habitans de Constantine s'émurent du manifeste d'Ahmed, et les plus notables d'entre eux s'assemblèrent sous la présidence des chefs de la loi pour se consulter sur le parti à prendre dans l'intérêt de la chose publique. Le résultat de cette délibération fut la protestation suivante qui donnait gain de cause à Ahmed et mettait au néant l'élection du fils de Chakar:

« Hadj-Ahmed-Bey a été nommé par Hussein-Pacha, qui tenait ses pouvoirs du sultan. Nous ne reconnaissons que l'autorité de ce dernier, et c'est à lui seul que nous entendons obéir. Si son représentant à Alger n'existe plus politiquement, toujours est-il que les décrets de celui-ci demeurent valables, ayant reçu en temps et lieu la ratification de la Sublime-Porte. Donc Hadj-Ahmed est notre chef, et il doit rester notre chef. C'est seulement au cas où il décéderait, et afin de nous préserver de l'anarchie, que nous pourrions élire un autre bey à notre convenance; mais ce choix ne serait que provisoire et devrait toujours être soumis à la sanction du sultan. Au surplus, nous ne désirons point changer de maître, et ne voulons surtout à aucun prix de Ben-Chakar, qui n'est qu'un débauché et un ivrogne. Ainsi, non-seulement nous continuons à reconnaître Hadj-Ahmed; mais nous estimons que, pour assurer la tranquillité du pays, il doit remplacer Hussein-Dey comme pacha et fondé de pouvoir du sultan, sauf par sa hautesse à approuver ou à infirmer cette décision. »

Muni de ce *fetva* ou sentence légale qui, signé du muphti et des docteurs de la loi, devenait par son caractère religieux une arme terrible contre le

nouveau bey et ses adhérens, Hadj-Ahmed fit appel aux Kouloghlis et aux Maures, qui se levèrent à sa voix, et, dès le lendemain au point du jour, il fondit sur les insurgés avec des forces supérieures. Ce retour offensif qu'ils n'avaient point prévu déconcerta les rebelles, et dans leur épouvante ils ne songèrent plus qu'à apaiser le couroux d'Ahmed en immolant leur créature de la veille. Hamoud-ben-Chakar, dont le père avait péri sous le poignard de ces nouveaux prétoriens, tomba comme lui percé de leurs coups, et Ahmed reçut, avec la tête de ce malheureux, la soumission de la turbulente milice (1). Il exigea de plus que les principaux meneurs de la révolte, au nombre de vingt, lui fussent livrés, et il les fit décapiter séance tenante. A cette condition, il consentit à amnistier les mutins; mais ce pardon n'était pas plus sincère que ne l'avait été son apparente déférence au vœu de l'émeute militaire. Il jugea la leçon trop bonne pour qu'il convînt de s'exposer à en recevoir une seconde, et il promit d'avoir, comme le sultan Mahmoud, son massacre des janissaires. Dans l'année qui suivit, et sous divers prétextes, il les fit égorger presque tous. Il les envoyait par petits détachemens dans les tribus où ces malheureux ne tardaient point à être mis à mort, d'après l'ordre secret que les scheïkhs en avaient reçu de Hadj-Ahmed. Son khalifah Ben-Aïssa fut, comme nous l'avons raconté dans l'un des premiers articles de cette série, le principal ministre de ces sanglantes exécutions, effroyables sans

(1) Suivant d'autres relations, ce serait un nommé Kutchuk-Ali qui aurait été le chef et l'ame du complot, et l'insurrection aurait éclaté non parmi les Turcs ramenés d'Alger, mais parmi ceux que Hajd-Ahmed avait laissés à Constantine. Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de démêler la vérité au milieu de ces assertions contradictoires, nous avons adopté de préférence la version du Maure Hamdan-Ben-Othman-Khodja, qui, peu après cet évènement, a rempli deux missions auprès de Hadj-Ahmed, et a été mieux que personne en position de s'assurer de l'exactitude des faits. S'il les a parfois déguisés sur certains points dans le livre qu'il a écrit sur la régence, on ne voit pas quel intérêt il aurait pu avoir à dénaturer celui dont il s'agit ici, au moins en ce qui touche l'identité du chef de la révolte et les circonstances dans lesquelles le soulèvement éclata. Au surplus, la contradiction que nous venons de signaler est peut-être moins réelle qu'apparente. Un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que les Turcs de la garnison et ceux qui revenaient d'Alger s'unirent pour renverser Ahmed. Les premiers, en l'absence du bey, s'étaient agités et avaient projeté, comme les seconds, de lui donner un successeur. Il est donc naturel de supposer qu'au moment de la jonction des révoltés, l'insurrection avait deux chefs : l'un, Kutchuk-Ali, désigné par les Turcs restés à Consrantine, et l'autre, Ben-Chakar, élu par ceux que ramenait Ahmed. Lequel des deux l'emporta alors sur son compétiteur et obtint cette royauté d'un jour que devait terminer le glaive du chaouch? Nous inclinons à croire que ce fut Ben-Chakar, mais nous n'oserions l'affirmer. Au surplus, le fait est peu important : l'essentiel était de montrer comment les deux versions opposées, dont nous avons dû tenir compte dans ce récit, et qui résultent, suivant nous, d'une confusion de personnes, peuvent se concilier, loin de se détruire mutuellement.

doute, mais dont l'odieux sera quelque peu atténué si l'on considère que, sur quinze beys prédécesseurs de Hadj-Ahmed, douze avaient péri assassinés. La milice turque fut remplacée par un corps de zouaves composé d'Arabes et de Kabaïles dont Ben-Aïssa prit le commandement avec le titre de *bach-hambah*.

Après s'être ainsi délivré d'une soldatesque qui de tout temps avait été l'épouvantail des beys et des pachas eux-mêmes, Hadj-Ahmed, prévoyant d'autres périls qui, en effet, ne tardèrent point à l'assaillir, songea à consolider sa puissance, et d'abord il chercha son point d'appui dans l'affection de ses sujets. C'est dans cette vue qu'il diminua les impôts, et qu'au lieu d'exiger une charge de chameau en blé et une autre en orge de chaque propriétaire d'une charrue, suivant le tarif adopté jusqu'à ce jour, il se contenta d'une redevance de 8 boudjoux (environ 15 francs) par paire de bœufs. Il régla aussi à un taux modéré le prix des fermages, et donna à bail, aux cultivateurs, les propriétés du beylik moyennant le prix modique de 15 ou 16 boudjoux pour tout l'espace de terrain qu'une charrue attelée de deux bœufs peut labourer dans une année. Les *kaïds* ou collecteurs d'impôts faisaient un recensement à chaque récolte. Il arrivait souvent que ces percepteurs transigeaient à leur profit avec les contribuables, leur remettant une partie de l'impôt et gardant l'autre pour eux-mêmes. Ils revenaient ensuite dire qu'ils n'avaient rien reçu, attendu la misère des cultivateurs. Ahmed-Bey, quand il le fallut, sut politiquement fermer les yeux sur ces arrangemens abusifs, afin de se rendre populaire; mais il n'oubliait rien, et plus tard il retrouva griffes et ongles pour châtier les concussionnaires, et faire rendre gorge à qui de droit. Doué de souplesse, comme on voit, et d'un tact exquis en affaires, il s'attacha et réussit à se créer des alliances parmi les belliqueuses populations du sud, et fit tout au monde pour gagner particulièrement l'amitié de ses oncles maternels, scheïkh Abdallah, scheïkh Achour, et scheïkh Hadj-Mohammed-Tobbal, qui, par leur influence sur les tribus du Sahara, pouvaient lui être d'un grand secours.

Il eut tout lieu de se féliciter de cette tactique, lorsque peu après de dangereuses rivalités vinrent battre en brèche le laborieux édifice de sa puissance. Après la prise d'Alger, Mustapha-bou-Mezrag (*père de la lance*) rentra à Médéah, et se fondant sans doute sur ce que Hussein-Dey lui avait un instant confié le commandement en chef des troupes après la destitution de l'incapable Ibrahim-Agha, il se proclama de son chef pacha de toute la régence, organisa une cour, nomma un kharnadgi (trésorier) et un agha, fit battre monnaie, et, en un mot, s'arrogea tous les attributs de la puissance souveraine. Non content de ce simulacre de royauté, il notifia *son avènement* à Ahmed-Bey, et l'invita à lui envoyer des secours en argent et en munitions pour le mettre à même de continuer avec succès la guerre sainte. Le bey de Constantine lui répondit : « Nous sommes égaux, et aucun de nous ne doit avoir le pas sur l'autre. » Et il l'engagea à se mêler de ses propres affaires, lui signifiant qu'il n'avait à attendre de lui ni soumission, ni redevances.

Bou-Mezrag ne se tint pas pour battu, et riposta par l'envoi de deux messagers chargés de remettre à Ahmed le diplôme de bey de Constantine et le kaftan d'investiture. Ahmed qui, de son côté, venait de prendre pour lui le titre de pacha, se montra moins patient cette fois. Il fit trancher la tête à l'un des envoyés, et comme l'autre, épouvanté, n'attendait plus que le même sort, le bey, après avoir joui un instant de son anxiété, le congédia en ces termes :

— Je te laisse la vie, afin que tu ailles dire à ton maître comment j'ai reçu son message.

Bou-Mezrag déclara alors la guerre à Ahmed, prononça sa révocation, et lui donna pour successeur nominal cet Ibrahim-Bey qui avait précédé au pouvoir Hadj-Ahmed, et maintenant visait à le supplanter à son tour. Ibrahim était gendre du scheïkh Ferhat-ben-Saïd, surnommé *le Grand Serpent du Désert*, l'un des chefs les plus populaires et les plus puissans du Sahara, qui commandait alors avec le titre d'agha aux tribus des diverses oasis éparses dans cette plaine aride. Il se forma contre le bey de Constantine, entre Mustapha, Ibrahim et *le Grand Serpent*, un triumvirat menaçant, que Hadj-Ahmed chercha à dissoudre, en nommant son oncle Ben-Gannah agha des tribus du désert, en remplacement de Ferhat-ben-Saïd. Mais les choses ne tournèrent point comme l'avait espéré Ahmed. *Le Grand Serpent* n'était point homme à céder facilement la place; ses tribus lui étaient dévouées, et avec leur aide, il repoussa Ben-Gannah, qui s'était présenté avec des forces insuffisantes pour prendre possession de son commandement. Ahmed-Bey fut contraint de venir en personne soutenir son oncle maternel; il vainquit d'abord Ben-Saïd; ce dernier cependant ne perdit pas courage, et la plupart des tribus qu'on voulait lui ôter continuèrent à le reconnaître pour chef. Il s'ensuivit une longue série de combats mêlés de succès et de revers, à la suite desquels *le Serpent*, devenu l'ennemi irréconciliable d'Ahmed, envoya une ambassade au duc de Rovigo pour lui demander du secours contre le bey de Constantine. Les envoyés de Ferhat furent accueillis à merveille par le gouverneur de l'Algérie, qui les combla de riches présens, mais, à leur retour, ils furent assaillis et dévalisés sur le territoire de la tribu d'El-Oufia. On suppose que des émissaires d'Ahmed furent les instigateurs de ce brigandage qui attira sur ses auteurs présumés les sanglantes représailles tristement inscrites dans les annales de l'Afrique française, sous le nom significatif du *massacre d'El-Oufia*.

Cet incident rompit les négociations entamées avec *le Serpent*, qui, du reste, ne cessa, à dater de ce jour, de susciter des ennemis à Ahmed, d'attiser contre lui la révolte et d'étendre ses menées partout où il entrevoyait le moindre germe de mécontentement à exploiter. C'est ce même Ferhat qui, venant se joindre à nous le lendemain de la prise de Constantine, et comme on lui demandait pourquoi il n'avait point paru plus tôt, répondit spirituellement :

— Je m'en serais bien gardé. Si j'étais venu vous trouver avant la prise,

les Arabes n'eussent pas manqué de dire que vous n'aviez pu seuls remporter la victoire. Je n'ai point voulu diminuer l'éclat de votre triomphe en vous apportant un secours dont vous n'aviez aucun besoin.

Quant au gendre de Ferhat-Ben-Saïd, Ibrahim-Bey, il réussit à soulever plusieurs milliers d'Arabes, avec lesquels il vint camper devant les murs de Constantine. Mais Hadj-Ahmed, qui excellait dans l'art de la corruption, dissipa la ligue, en gagnant par des présens et des promesses les principaux scheïkhs des tribus qui avaient prêté main-forte à son compétiteur. Une seule nuit vit, dit-on, la dispersion totale de l'inconstante armée d'Ibrahim, et la première clarté de l'aube montra à celui-ci son camp désert. Épouvanté, il prit la fuite avec quelques cavaliers fidèles, et se jeta sur le territoire de la régence de Tunis, d'où il se réfugia bientôt dans le beylick de Tittery. La vengeance de Hadj-Ahmed ne tarda pas à le poursuivre et à l'y atteindre. Peu de temps après son retour à Médéah, on le trouva assassiné dans sa maison. Selon toute apparence, la main de quelque sicaire aux gages du bey de Constantine accomplit ce meurtre mystérieux.

Peu avant ces évènemens, Bou-Mezrag, ayant refusé de reconnaître la souveraineté de la France, avait été renversé dans une expédition conduite à Médéah par le général Clauzel, et remplacé comme bey par un Maure d'Alger, nommé Mustapha-Ben-Omar. Ancien négociant et homme de mœurs paisibles, comme il convient aux gens de sa profession, ce nouveau bey n'avait aucune des qualités qui seules pouvaient le soutenir dans le poste élevé, mais difficile, où il se voyait appelé. Ce choix fut une des erreurs de l'administration du général Clauzel. Aussi Ben-Omar ne put-il faire accepter ni reconnaître son autorité nominale par une seule tribu de son beylik. Au bout de peu de mois, il fallut envoyer un corps d'armée à son secours et le dégager par la force du milieu du blocus où ses propres sujets le tenaient enfermé dans la capitale de ses états. Dégoûté du pouvoir, il demanda à mains jointes qu'on le ramenât à Alger, ce qui eut lieu en juin 1831. Mais alors un lieutenant de l'empereur de Maroc fondit sur le beylik vacant, et l'occupa jusqu'au commencement de 1833, où, sur les vives réclamations de la France, Muley-Abderrahman consentit enfin à l'évacuer. Ce fut à ce moment que Hadj-Ahmed songea à s'en emparer pour lui-même. Dès la retraite de Ben-Omar, il avait cherché à s'approprier la succession de Bou-Mezrag, et ses troupes avaient paru sur le territoire de Tittery. Ben-Diaf, chef de la puissante tribu des Ouled-Maadhy, et l'ennemi juré d'Ahmed, avait battu et refoulé hors du beylik le corps d'armée qu'y avait envoyé celui-ci. Après le départ du Marocain, le bey de Constantine renouvela avec plus de succès sa tentative. Il réussit à installer à Médéah son lieutenant Mohammed-el-Kadji, homme d'action et d'habileté, qui sut se faire reconnaître par un grand nombre de tribus. Mais, dès l'année suivante, ces tribus, fatiguées du joug de Hadj-Ahmed, cherchèrent à lui donner un successeur, et, dans cette vue, elles s'adressèrent à la France. Des négociations s'engagèrent à ce sujet, et n'amenèrent aucun résultat positif. Au demeurant, Ahmed conserva le

beylik de Tittery jusqu'au moment où le jeune émir Abd-el-Kader, astre aujourd'hui sur son déclin, mais alors dans toute la splendeur de son lever autocratique, passa le Chélif, envahit le territoire de Tittery, et chassa devant lui comme une nuée les troupes du bey de Constantine. De là, sans aucun doute, la haine irréconciliable qui anime ces deux hommes l'un contre l'autre.

Peu de temps après la réception faite aux envoyés de Ferhat-ben-Saïd par M. le duc de Rovigo, Ahmed-Bey avait témoigné lui-même le désir de se rapprocher de la France. Peut-être la prise récente de Bône, que venait de mettre entre nos mains le hardi coup de main de Jusuf et du capitaine d'Armandy, l'effrayait-elle, en lui faisant présager une attaque sur Constantine; peut-être seulement voulait-il gagner du temps et sonder, dans une négociation adroite, les secrètes intentions du général en chef. C'est un point qui n'a pu encore être bien éclairci. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au mois d'août 1832, le Maure Hamdan-ben-Othman-Khodja, l'un des hommes les plus éclairés et les plus considérables de la régence, qui avait été du temps des Turcs le conseiller intime de Hussein-Dey et connaissait très bien l'Europe pour l'avoir habitée long-temps, vint trouver le duc de Rovigo et lui annonça qu'il tenait du marabout Ben-Aïssa, religieux très vénéré du mont Djerjera, l'assurance que le bey de Constantine désirait traiter avec la France. Il ajouta même qu'Ahmed lui avait écrit dans ce sens, à lui Hamdan, mais que les lettres avaient été interceptées. Le duc de Rovigo saisit avec empressement cette occasion de tenter un rapprochement avec un homme dont la puissance et l'habileté l'inquiétaient, et, sans trop examiner peut-être jusqu'à quel point sa confiance était bien placée dans Hamdan, il chargea celui-ci d'aller trouver Ahmed et d'entendre ses propositions.

Diplomate des plus rusés et d'ailleurs assez peu sympathique à la France, ce Maure avait eu autrefois avec le bey de Constantine des relations d'amitié et d'intérêt qui sans doute subsistaient encore. On prétendit même, à l'époque où il reçut sa mission, qu'il avait ourdi une fable pour avoir un prétexte de se rendre auprès d'Ahmed, de lui exposer l'état des choses et de régler avec lui des affaires purement personnelles. Ce qui donna probablement lieu à cette supposition, du reste assez peu vraisemblable, c'est que Hadj-Ahmed était resté débiteur vis-à-vis d'Hamdan d'une somme de cent mille boudjoux, que celui-ci avait en vain réclamée jusqu'à ce jour; car, disait-il lui-même, demander de l'argent à Ahmed, *c'est mordre dans un morceau de cuir*. Quoi qu'il en soit, il accepta le message assez périlleux que lui confiait le duc de Rovigo, et assurément ce ne fut point uniquement pour nous rendre service qu'il s'offrit aux dangers véritables d'une pareille mission. Il s'achemina par terre d'Alger à Constantine, avec son jeune fils Ali, alors âgé de douze ou quinze ans, qui a écrit sur ce voyage une relation pleine de charme et d'ingénuité où nous puiserons quelques détails intéressans, tant sur cette ambassade que sur le redoutable souverain de la province de l'est.

Le parti maure proprement dit, celui qui rêvait une restauration musul-

mane, s'étant prononcé hautement contre toute négociation qui aurait pour objet de réconcilier le bey de Constantine avec la France, Hamdan, par prudence, cacha en partant le but réel de son voyage et feignit de vouloir seulement rendre une visite à son ami, le marabout Ben-Aissa. Son jeune fils Ali lui-même n'était point dans la confidence, car, dit ce dernier, « lorsque nous fûmes arrivés chez le marabout, je n'avais encore aucune idée du voyage de Constantine, et je croyais que nous allions revenir à Alger. Ce fut le lendemain seulement que mon père me fit part de son projet, en me disant : — Nous allons à Constantine, chez Hadj-Ahmed. Je commençai à avoir très peur, et je dis à mon père : — Nous jouons gros jeu; pour sûr, Ahmed nous fera tuer. Mon père me répondit : —Nous sommes sous la protection de Dieu. — Oui, lui dis-je, elle est excellente; mais un homme ne se jette pas par la fenêtre en disant : je me mets sous la protection de Dieu. Il est écrit dans le Koran : « Garde-toi et je te garderai. »

Nonobstant les terreurs et l'opposition de son jeune compagnon de voyage, Hamdan continua sa route et faillit peu après s'en repentir. Si bien qu'il eût gardé son secret, il n'avait pu le dérober à la perspicace inquisition de ses compatriotes d'Alger, et ceux-ci avaient résolu de le faire assassiner en chemin. A cet effet, ils dépêchèrent des coupe-jarrets à ses trousses, et peu s'en fallut que le projet ne reçût son exécution. Heureusement, les *bravi* arabes étaient aussi maladroits qu'avides. Mais laissons parler le jeune Ali :

« Vers midi, nous traversions un gué conduits par des guides berbères, et, tandis que nous y abreuvions nos mulets, une masse d'Arabes arrivent tout-à-coup et font boire leurs chevaux tout auprès de nous : ils étaient une vingtaine, armés jusqu'aux dents. Tandis que leurs chevaux buvaient, ils nous demandent si nous avons vu deux hommes partis d'Alger pour vendre Constantine aux Français. Par ce propos et plusieurs autres nous comprîmes, à n'en pouvoir douter, qu'ils avaient reçu de l'argent des musulmans algériens pour venir nous couper la tête. Ils nous dirent : — Ce sont deux hommes; il y en a un jeune et un vieux. La tête du vieux nous sera payée quatre mille piastres fortes, et celle de l'autre cent piastres fortes. — A ces mots, je dis en moi-même : — Par Dieu ! ma tête n'est pas chère, puisqu'on n'en donne que cent piastres. Pour celle de mon père, c'est différent; le prix me semble assez convenable. — Les Kabaïles qui nous accompagnaient affirmèrent n'avoir point vu les deux hommes qu'on poursuivait. -- Prenez garde d'ailleurs, dirent-ils aux Arabes; si vous rencontrez ceux que vous cherchez, peut-être bien, en les tuant, commettrez-vous une injustice. Êtes-vous bien certains que leur voyage ait le but que vous supposez ? Avant de les tuer, vous ne feriez pas mal de vous en assurer. — Mais les Arabes répondirent. — Il faut absolument que nous rapportions à Alger la tête de ces deux hommes. — Ils prirent ensuite par un chemin, et nous par l'autre comme on n'aura pas de peine à se le figurer. Ainsi Dieu nous tira de leurs mains. »

Après mainte traverse, les deux voyageurs arrivèrent enfin à Constantine, d'où on les envoya rejoindre Ahmed, alors campé sur le territoire des Han-

nenchah (*demeure des serpens*). Le bey leur fit très bon accueil, mit pied à terre en voyant venir à lui Hamdan, l'embrassa et, lui assignant une de ses tentes, donna des ordres pour qu'on lui servît à manger. Mais ici nouvelle terreur du jeune Ali, qui ne pouvait, malgré les bons traitemens d'Ahmed, se remettre du saisissement que lui avaient causé l'approche et la présence du terrible hôte de son père. « Lorsque les serviteurs du bey nous apportèrent, dit-il, le repas que celui-ci nous envoyait, les premiers mets que j'aperçus furent un pain d'orge, et un bassin d'olives noires magnifiques. Or, suivant un usage musulman bien connu, quand un chef veut faire périr un homme, il lui envoie un plat d'olives, et ces olives lui disent clairement qu'il doit mourir ce jour-là même. A peine donc eus-je considéré ces maudites olives que je me dis : « Nous sommes perdus; ceci est le présage de notre mort. » Je m'abstins toutefois de communiquer cette réflexion à mon père, de peur d'empoisonner ses derniers momens; mais je ne pus toucher à rien. Mon père me demanda pourquoi je ne mangeais pas, et je lui répondis tout bas : — C'est qu'à la vue de ces olives mon cœur s'est serré d'épouvante. — Ne t'effraie pas, me dit mon père; Hadj-Ahmed n'a sans doute rien de mieux à nous offrir. Il est bientôt midi, et je comprends qu'à cette heure de la journée il n'y ait rien de cuit chez lui. — Je me mis alors à manger à la grace de Dieu, mais du bout des dents, car, malgré ce que disait mon père, je n'étais guère rassuré. »

Ils trouvèrent du reste Hadj-Ahmed dans d'assez bonnes dispositions pour la France et peu éloigné de reconnaître sa souveraineté. Il aurait même consenti à lui payer tribut, moyennant la cession des douanes de Bône. « Ce n'était pas là, dit notre jeune et naïf écrivain, un Abd-el-Kader, ou quelque autre fanatique de même espèce. En parlant de la nation française, il ne montrait point de haine contre elle : loin de là, il faisait grand cas des connaissances des Français, de leur tactique, de leur cœur et de leur bravoure. Il s'en fallait qu'il tînt sur eux le même langage que nos chefs musulmans d'Alger. Il savait très bien qu'il n'avait à leur opposer aucune force capable de soutenir la lutte; néanmoins il espérait qu'à l'aide de la ruse il pourrait obtenir sur eux quelque avantage partiel. Je reconnus en lui un homme de grand sens et de bon conseil. J'admirai surtout son esprit et sa manière de s'exprimer. »

Au physique, voici comment le jeune Ali dépeint cet homme remarquable : « Il (Hadj-Ahmed) est de petite taille. Il a des yeux noirs immenses, le nez assez court et aquilin; le visage hâlé, mais le teint naturellement blanc. C'est un homme très-coquet et d'une propreté exquise. Ses petites mains sont charmantes; blanches et soignées, elles sont couvertes de poils noirs, lissés sur la peau que l'on a vraiment plaisir à voir. (Ceci est un nouveau genre de beauté orientale que nous révèle le jeune Ali.) Quant à ses vêtemens, ils sont tous brodés de soie et diffèrent peu de ceux des riches Algériens. Par-dessus son kaftan, il porte un haïk qu'il drape très-élégamment. Un cachemire lui sert de ceinture, et un autre de turban. Ses sourcils et sa

barbe sont très noirs, et ses moustaches sont si longues que parfois, dans ses rêveries, il lui arrive, tout en les caressant du bout des doigts, de les arrêter machinalement au premier tour de son turban. Ses yeux sont menaçans et terribles; ils ont une expression cruelle que je ne saurais mieux comparer qu'à celle de l'œil fauve d'un lion. Quand nous étions assis à sa table et qu'il fixait ses regards sur moi, ma faim passait et je me prenais à trembler involontairement. Très certainement, de tels regards sont ceux d'un homme dangereux. Néanmoins, je ne puis m'empêcher encore de lui trouver une grande beauté. »

Pour compléter ce portrait, nous ajouterons qu'Ahmed est un homme de construction athlétique et de belle prestance, bien que de taille fort médiocre. L'œil de cet *homme dangereux* s'adoucit au besoin et n'exprime plus alors qu'une vivacité enjouée. Ses manières sont, quand il le veut, pleines de séduction et de charme. Sa parole brève et saccadée contraste avec le langage grave qu'ont d'ordinaire les Orientaux, et témoigne de la fougue plus qu'à demi sauvage de son naturel impérieux, turbulent et passionné. Sa barbe et ses sourcils, d'un noir de jais à l'époque où le virent Hamdan et son fils, sont aujourd'hui blanchis moins par l'âge que par l'usage le plus immodéré de toutes les jouissances terrestres; mais le feu brûle encore sous cette neige, et l'on peut sans emphase le comparer à ces volcans dont la tête est chargée de frimas, mais dont les flancs recèlent l'éruption toujours prête à déborder de leur cratère.

Hamdan, qui n'avait pas de pouvoir pour conclure un traité avec Ahmed-Bey, dut se borner à recevoir ses propositions; mais avant de le quitter, il l'accompagna avec son fils dans une tournée de vingt-cinq jours qu'il commençait sur le populeux territoire des Hannenchah. Cette excursion fut marquée par un incident fort ordinaire dans la vie des princes orientaux et auxquels le dernier souverain de Constantine fut plus en butte qu'aucun autre: je veux parler d'une conspiration tramée contre les jours d'Ahmed. La manière dont elle fut déjouée et punie mérite d'être rapportée. Quelques traits de cette narration montreront d'ailleurs sous un jour vrai le caractère de cet homme, à la fois humain et cruel, selon qu'il se laissait aller à sa première impulsion, ou obéissait à la colère, il serait même plus juste de dire, au moins dans la plupart des cas, à l'instinct de la conservation. Nous emprunterons encore une fois pour ce récit la plume naïve et véridique du jeune commensal du bey.

On était en marche, et, suivant l'usage, les Arabes qui entouraient Ahmed exécutaient une *fantasia*. Ali venait de prendre part à ce jeu guerrier en fournissant une course le long de la colonne, et en revenant à toute bride tirer son fusil chargé à poudre au-dessus de la tête du bey. « Comme, dit-il, je reprenais derrière lui ma place habituelle, un vieillard vint à moi et me dit : — Monsieur Ali, rangez-vous; j'ai à parler à notre maître. Je fis place au vieillard, mais avec une sorte de dédain, et sans lui montrer le moindre respect. Il s'approcha de Hadj-Ahmed, le salua, et reçut de lui un accueil

plein de déférence. Je vis alors que ce vieillard était un très grand personnage (c'était le scheïkh des Hannenchah), et je me reculai de reste. Il chuchotta je ne sais quoi à l'oreille de Hadj-Ahmed, qui devint, en l'écoutant, jaune comme un citron, et se mit à trembler de tous ses membres. Aussitôt le rang tout entier s'éloigna du bey, que je vis piquer son cheval et se porter à quelques pas en avant. A dater de ce moment, il parut soucieux et ne desserra plus les dents.

« Cependant les Arabes recommencèrent à courir deux à deux au grand galop, suivant leur habitude. Tout à coup le cheval de l'un d'eux butta violemment, et le cavalier faillit être désarçonné. A cette vue, Ahmed poussa un cri d'effroi. — Par Dieu! dis-je en moi-même en le voyant ainsi s'inquiéter du sort des siens, cet homme n'est pas si cruel! Il a au contraire le cœur très sensible, et vient d'en donner une preuve.

« Quand nous fûmes de retour au camp, et comme nous descendions de cheval, Hadj-Ahmed nous fit inviter à venir prendre le café avec lui. Nous le trouvâmes sous sa tente, entouré d'Arabes, parmi lesquels je remarquai le cavalier qui avait failli faire une chute. — Vous avez bien manqué tomber ce matin, dis-je à celui-ci. — Oui, fit-il, et nous liâmes tous deux conversation en buvant le café. J'étais assis à l'un des côtés du bey, et mon père à l'autre. Après le café, Ahmed se tourna vers un serviteur qui était debout derrière lui, les mains croisées sur le ventre, dans l'attitude du respect. — Appelle-moi une cinquantaine d'*esbahya* (spahis), lui dit-il.

« Quand j'entendis cet ordre, je tressaillis et me dis : — Par Dieu! voici la fin de nos jours! Je croyais fermement que cette gendarmerie allait venir nous arrêter, mon père et moi. Pourtant je me remis un peu en songeant qu'il ne fallait pas cinquante hommes pour cela, et qu'avec beaucoup moins l'affaire serait faite. Lorsque le serviteur reparut, annonçant à Ahmed que les esbahya étaient à la porte de sa tente, celui-ci cria : — Arrêtez!

« Aussitôt les esbahya entrèrent, et je vis qu'ils savaient très bien sur qui ils devaient mettre la main. Ils saisirent sans hésiter tous les Arabes qui venaient de prendre le café avec nous, et qui étaient au nombre de vingt-cinq : parmi eux, ainsi que je l'ai dit, se trouvait le cavalier dont le cheval avait butté. Ils se mirent à crier bien haut : — C'est une injustice! une tyrannie! Mais personne ne leur répondit ou n'eut même l'air de les entendre. Je me dis au fond de l'ame : — Cet homme est réellement inconcevable. Tout à l'heure, il a eu pitié de ce cavalier et a tremblé de le voir tomber, et voilà que maintenant il le fait arrêter! Dieu sait quel sort il lui réserve!

« Ce que je prévoyais arriva : Hadj-Ahmed appela ses chaouchs et leur dit : — Répartissez ces hommes sous les tentes, et veillez à ce qu'ils ne s'enfuient point.

« Dans la soirée, après le dîner, le fils du scheïkh (neveu de Hadj-Ahmed, qui l'avait adopté) vint me trouver et me dit :

— Monsieur Ali, vous avez vu ces hommes qu'on a arrêtés aujourd'hui?

— Oui, répondis-je.

— A minuit on leur coupera la tête, ici, près de vous, attendu que la tente où se font les exécutions est toute voisine de la vôtre.

« Ces paroles me surprirent beaucoup. — Quel crime ont-ils donc commis? lui demandai-je.

— Leur affaire est mauvaise, me dit-il; vous saurez demain ce qu'ils ont fait.

« Je contai tout cela à mon père et lui annonçai que, les prisonniers étant mis à mort tout près de nous, je ne m'endormirais pas que je n'eusse assisté à l'exécution. — Tu n'iras pas voir cela, me dit-il; tu ne sortiras pas, je te le défends! — Mais pendant toute la soirée, et surtout quand minuit approcha, impossible de fermer l'œil. Mon père commença à ronfler, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qui allait se passer. Quant à moi, je n'y pus tenir; je me faufilai par-dessous la tente et courus vers le *tapis du sang* (on appelle ainsi le cuir de bœuf sur lequel s'agenouillent les patiens.) Je trouvai tous ces mallheureux réunis dans le lieu du supplice : ils avaient les mains garrottées et criaient d'une voix lamentable : — *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète.* Je leur vis couper la tête à tous avec le même yatagan : un seul coup très léger suffit au chaouch pour séparer chaque tête du tronc. Seulement le nombre des suppliciés se trouva diminué d'un : au moment de les mener à la mort, on n'en n'avait plus trouvé que vingt-quatre. A l'aube du jour, le fils du scheïkh vint me trouver et me dit

— On vient d'arrêter le vingt-cinquième; aussitôt que notre seigneur sera réveillé, on l'enverra tenir compagnie à ses camarades.

« Je sortis, car j'avais hâte de voir cet homme et de lui demander comment il ne s'était pas sauvé. Je le trouvai presque en délire et lui dis : — Pourquoi ne vous êtes-vous point enfui? — Il me répondit comme un homme égaré : — Ah! sidi, j'ai brisé mes chaînes cette nuit, je me suis échappé, et j'ai gagné la montagne. — Que n'y êtes-vous donc resté? lui criai-je; vous saviez bien que Hadj-Ahmed ne pouvait vous poursuivre là. — Hélas! me répondit-il, l'approche de mon dernier jour m'a fait perdre la raison : il ne m'en est plus resté l'ombre. J'ai couru devant moi sans savoir où j'allais, comme un fou, et je suis revenu dans le camp. O sidi! voyez maintenant si vous pouvez m'avoir ma grace!

« Ces paroles me serrèrent le cœur. Je courus auprès de mon père et lui racontai l'aventure. — Dis à cet homme, me répondit-il, que, s'il peut briser de nouveau ses liens, il se sauve près de moi. Je pourrai alors demander sa grace, et peut-être réussirai-je.

« Je retournai vers le prisonnier et je lui donnai ce conseil. Il voulut alors s'accrocher à moi; mais l'esbahy qui le gardait nous sépara et me fit sortir de la tente. De retour sous celle de mon père, j'attendis dans une mortelle angoisse la décision de Hadj-Ahmed, qui n'était pas encore levé; mais à peine fut-il hors du lit, qu'il donna ordre de couper sur-le-champ la tête à cet homme. Je voulus aller voir le bey pour le supplier d'accorder la vie à ce pauvre malheureux; mais les gens de sa suite me conseillèrent de ne pas me mêler de cette affaire, qui, disaient-ils, était fort grave. A l'instant, le chaouch

tira son yatagan et l'on amena le patient, qui faisait des efforts surhumains pour se sauver vers notre tente; mais il ne put y parvenir, car celui qui le retenait était *un porc* pour la force. D'un seul coup de sabre, le chaouch lui fit tomber la tête sur les genoux. Lorsque je revis le fils du scheïkh du Sahara, je lui demandai ce que ces hommes avaient fait. Il m'apprit qu'ils avaient formé le projet de tuer Hadj-Ahmed, et qu'on avait trouvé sur eux des pistolets chargés à balles. Celui qui fut cause de leur mort en les dénonçant fut ce vieillard (le scheïkh des Hannenchah) qui la veille était venu prendre ma place auprès d'Ahmed, et que j'avais si mal reçu. Par Dieu! cet homme avait une vraie figure de *serpent*. Depuis, et bien que je le visse tous les jours, car il mangeait à la même table que nous, je ne pus m'habituer à sa face maudite. »

Pour en finir avec le récit de cette mission plus intéressante par les détails épisodiques et descriptifs que nous venons de rapporter, que par ses résultats politiques, nous dirons que Hamdan-ben-Othman-Khodja, de retour à Alger, en repartit bientôt pour transmettre au bey de Constantine les propositions du duc de Rovigo. Elles pouvaient se résumer ainsi : Ahmed reconnaîtrait la souveraineté de la France, lui paierait un tribut annuel, lui céderait Bône qui, au surplus, était déjà en notre pouvoir, et tirerait exclusivement de cette ville les approvisionnemens qu'il était dans l'habitude de demander à la régence de Tunis. A ces conditions, la France prenait l'engagement de pourvoir à l'entretien des troupes du bey, et de l'aider à soutenir son autorité dans les parties de la province où elle pourrait être menacée.

Hamdan, instruit par les périls de son premier itinéraire, se rendit cette fois d'Alger à Bône par la voie de mer; mais, arrivé dans cette dernière ville, il reçut une lettre par laquelle Ahmed lui annonçait que ses dispositions étaient bien changées et qu'à aucun prix il ne voulait reconnaître la souveraineté de la France. Hamdan ne laissa pas de continuer sa route, dans l'espérance de faire revenir le bey sur sa détermination; celui-ci fut inflexible. Il répondit qu'il pouvait bien consentir à faire la paix, mais non point une soumission, attendu qu'il était sujet de la Porte et non de la France; que jamais il ne céderait ses droits sur Bône, et qu'enfin les Arabes ne pouvaient payer tribut aux chrétiens. Des lettres qu'il reçut d'Alger dans l'intervalle des deux missions, et par lesquelles on l'engageait à se tenir en défiance, contribuèrent, à ce qu'il paraît et comme lui-même le dit à Hamdan, à ce brusque changement de résolution. Quoi qu'il en soit, les négociations entamées furent définitivement rompues et ne se renouèrent que cinq années après par une dernière tentative qui échoua comme la précédente. Les rôles changèrent enfin la veille du mémorable assaut qui devait nous livrer Constantine; en cet instant suprême, le bey demanda de lui-même à traiter; mais alors il était trop tard, et l'heure de la déchéance avait sonné pour Hadj-Ahmed.

FÉLIX MORNAND.

(*La fin au prochain numéro*).

JOSEPH DE PUISAYE.

I.

Peu de jours après que la Montagne eut triomphé, en quelque sorte sans combat, de cette insurrection du Calvados si imprudemment provoquée par les girondins, vers la fin de juillet 1793, deux officiers de l'armée vaincue entraient en Bretagne et suivaient un de ces chemins étroits et profondément encaissés qu'on prendrait pour un fossé caché entre deux haies. Aux regards prudens qu'ils jetaient autour d'eux, à leur silence, à leur préoccupation évidente, on eût dit qu'ils n'étaient venus dans ce pays que pour y chercher un asile, qu'ils n'avaient d'autre soin que d'échapper aux terribles conséquences de la défaite. Cependant, au moment même où chacun de leurs gestes, l'expression de toute leur personne semblaient trahir les anxiétés du proscrit, l'un d'eux nourrissait des projets d'une audace qu'on eût dû croire insensée, si l'effet n'y eût promptement répondu. A cette province dont il franchissait à peine la frontière, il demandait déjà des soldats et des champs de bataille contre le vainqueur de la veille. Cet officier, c'était le comte Joseph de Puisaye. C'est là, sans doute, un nom fort connu dans l'histoire de nos discordes civiles, mais cet homme a été, selon nous, si mal apprécié, jugé avec tant d'injustice ou de légèreté, qu'un examen impartial du rôle qu'il a joué, de l'influence qu'il a exercée en des circonstances d'ailleurs si graves, si difficiles, sur lesquelles l'opinion n'est pas encore fixée, ne nous a paru ni sans intérêt ni sans utilité.

Joseph de Puisaye était né au Perche, d'une très vieille et très noble famille. Après avoir successivement porté le petit collet dans un séminaire, et l'épée dans un régiment, il avait été envoyé en 1789 aux états-généraux, où il était entré, et d'où il était sorti en quelque sorte inaperçu. Dans cette assemblée où la puissance de la parole marquait les rangs et faisait les chefs, il s'était laissé, par son silence, entièrement effacer. Il n'avait pris aucune part ni aux travaux ni aux discussions; il avait regardé, écouté et laissé faire. Mais, sous la législative, de retour dans sa province, il avait bientôt fait pressentir que la résistance aux envahissemens et au despotisme de la démocratie était déjà dans son cœur comme elle était dans sa nature. Mettant à profit la considération et la popularité qu'il avait conservées, sentant que la noblesse devait substituer l'influence personnelle à l'influence politique qu'elle venait de perdre, devinant les conséquences désastreuses de l'émigration, il était allé, lui, au devant des suffrages, et au lieu d'abandonner le terrain il avait cherché à y prendre position. Dans sa prévoyance, pour que la proscription ne pût jamais atteindre que le proscrit, il avait vendu toutes ses terres. Puis, après s'être placé à la tête des gardes nationales du district d'Évreux, quand les quatre départemens de la Manche, de l'Orne, de l'Eure et du Calvados, qui craignaient une descente des Anglais, avaient demandé une armée de ligne, il avait pu, grace à son influence habilement conservée, en faire offrir le commandement au général Wimpfen, et lui-même y occuper la place de chef d'état-major. Il avait bientôt réussi à y introduire un grand nombre d'officiers royalistes; mais cette armée était à peine organisée, la cavalerie et l'artillerie manquaient de chevaux, lorsque les girondins proscrits étaient venus, dit Puisaye, forcer le général Wimpfen de mettre au service des factieux contre les factieux ces soldats qu'il rassemblait pour les combattre et les soumettre tous à la fois.

Un des plus compromis dans cette insurrection, dont les girondins, malgré lui, avaient avancé l'heure, Joseph de Puisaye pouvait, à l'exemple de tant d'autres, traverser le détroit et défier à Londres les colères de la convention. En vendant ses terres, il s'était mis à l'abri des confiscations; il n'eût point été forcé, lui, d'aller tendre la main et de demander l'aumône en demandant l'hospitalité. Mais, entré dans la lutte, il n'était point de ces hommes que les mauvaises chances du début en font sortir découragés. On le pressa de se rendre en Vendée: les places y étaient prises; d'ailleurs là tout était fait; il préféra passer en Bretagne, où tout était encore à faire.

Joseph de Puisaye avait alors trente-sept ans. L'officier qui l'accompagnait était beaucoup plus jeune; il avait à peine accompli sa vingt-cinquième année. Il se nommait Focard. Il exerçait à Paris la médecine avec distinction, renfermé dans les devoirs de son état, vivant en dehors des agitations de la politique, lorsque, appelé par Joseph de Puisaye malade à Évreux, quelque temps avant les évènemens du Calvados, il avait été gagné aux idées de son ami, et était entré dans la conspiration que le chef d'état-major du général Wimpfen formait contre le comité de salut public. Focard, par les habitudes d'une vie austère, par ses études, par son caractère, penchait naturellement pour les formes républicaines; mais comme il rêvait ces formes d'après les belles pages de Platon et des historiens grecs, Puisaye lui avait sans peine montré l'abîme qui séparait cet idéal des réalités sanglantes que les jacobins multipliaient sous ses yeux. Puisaye, lui aussi, était républicain, disait-il, mais de nos jours la république, c'était la monarchie en tutelle sous une aristocratie puissante; et le règne de cette aristocratie devait être appelé par tous les esprits distingués, car il ne la voulait plus exclusivement héréditaire; il la voyait nécessairement condamnée à se recruter sans relâche de toutes les forces vitales de la nation (1).

En 1791, au sortir de l'assemblée constituante, il avait essayé de construire sur une petite échelle cette aristocratie régénérée. Son château était devenu le rendez-vous de tous les hommes éminens de la province, quelles que fussent et leur opinion politique et leur condition; et il s'était bien vite aperçu avec quelle facilité on peut attirer et ramener les chefs de mécontens, par les jouissances de la vanité satisfaite. Les jacobins faisaient descendre tous les hommes au niveau des plus humbles citoyens; Puisaye visait plus haut; il faisait monter, quand ils en étaient dignes, les citoyens les plus humbles au rang des plus illustres patriciens. Ce royaliste ne sentait-il pas un peu son révolutionnaire, et ne doit-on pas craindre qu'il ne rencontre ses ennemis les plus implacables dans le parti dont il a arboré le drapeau?

Focard s'était signalé par un grand sang-froid et une admirable fermeté dans les tristes évènemens du Calvados. Cependant son nom

(1) « En quelque condition que soit né un homme supérieur, écrivait-il, il appartient désormais à l'aristocratie de son pays. Il faut qu'il soit avec elle pour ne pas être contre elle. S'il prêche l'égalité, contre laquelle proteste intérieurement sa supériorité, c'est que cette supériorité cherche son niveau. L'aristocratie se déplace et ne se détruit pas, à moins qu'un état ne soit destiné à périr..... »

n'était pas sur la liste des officiers compromis; et ainsi oublié, il était à l'abri des poursuites. Puisaye l'avait pressé de le quitter, se refusant à le mettre de moitié dans sa proscription; mais toutes les instances avaient été inutiles. Quel que fût désormais le sort de Joseph de Puisaye, ce jeune homme ne voulut plus s'en séparer. Dans les premiers jours de leur arrivée en Bretagne, ce furent des aventures qui tiennent du roman. Pour recruter des soldats contre la convention, il fallut battre le pays, visiter les bourgs, les villages, les métairies, et s'assurer si l'insurrection était dans le cœur des habitans comme elle était dans la volonté de Joseph de Puisaye. On comprend qu'il manqua vingt fois d'être arrêté avec Focard, mais les dangers de la veille ne le rendaient pas plus timide pour les dangers du lendemain; et cet homme, condamné à toutes les vicissitudes du proscrit, fuyant d'asile en asile et à la merci du premier traître qui voudra le livrer, suscitant partout sur son passage de nouveaux ennemis à la convention, loin de demander en tremblant à ses hôtes un abri qui le dérobât aux bourreaux, priait, pressait, ordonnait de se lever pour combattre.

La disposition des esprits était telle d'ailleurs qu'il eût pu le souhaiter. En Bretagne, le plus grand nombre avaient, comme lui, salué l'aurore de la révolution et applaudi aux premières réformes; ce n'était que peu à peu et successivement que de l'enthousiasme on était arrivé au mécontentement. Aussi, pendant que la Vendée était toute debout et victorieuse, la Bretagne demeurait encore à peu près immobile. En Vendée, la révolution avait mal pris du premier coup. La noblesse et les paysans y vivaient en famille. A la première étincelle, les campagnes avaient été tout en feu. Une insurrection en Bretagne ne devait jamais offrir ce caractère; les mêmes croyances, le même dévouement, n'exaltaient pas ainsi tous les cœurs; on n'était réuni que dans la haine. Pour armer des ressentimens d'origine diverse, pour placer sous le même drapeau et avec le même mot d'ordre des citoyens dont les désirs et les besoins étaient encore maintenant si opposés, il fallait qu'un homme se rencontrât, libre d'engagemens avec les partis extrêmes, qui pût donner à tous des garanties et faire comprendre la nécessité d'une réconciliation. C'était là, sans contredit, une entreprise difficile, mais que les antécédens de Puisaye et ses idées devaient lui faire accepter avec joie. Aussi, en prêchant à huis-clos sa croisade contre la convention, cet autre Pierre l'Hermite se garda de vouloir ramener à la même foi ceux qu'il rassemblait autour de lui.

Joseph de Puisaye avait alors trente-sept ans. L'officier qui l'accompagnait était beaucoup plus jeune; il avait à peine accompli sa vingt-cinquième année. Il se nommait Focard. Il exerçait à Paris la médecine avec distinction, renfermé dans les devoirs de son état, vivant en dehors des agitations de la politique, lorsque, appelé par Joseph de Puisaye malade à Évreux, quelque temps avant les évènemens du Calvados, il avait été gagné aux idées de son ami, et était entré dans la conspiration que le chef d'état-major du général Wimpfen formait contre le comité de salut public. Focard, par les habitudes d'une vie austère, par ses études, par son caractère, penchait naturellement pour les formes républicaines; mais comme il rêvait ces formes d'après les belles pages de Platon et des historiens grecs, Puisaye lui avait sans peine montré l'abîme qui séparait cet idéal des réalités sanglantes que les jacobins multipliaient sous ses yeux. Puisaye, lui aussi, était républicain, disait-il, mais de nos jours la république, c'était la monarchie en tutelle sous une aristocratie puissante; et le règne de cette aristocratie devait être appelé par tous les esprits distingués, car il ne la voulait plus exclusivement héréditaire; il la voyait nécessairement condamnée à se recruter sans relâche de toutes les forces vitales de la nation (1).

En 1791, au sortir de l'assemblée constituante, il avait essayé de construire sur une petite échelle cette aristocratie régénérée. Son château était devenu le rendez-vous de tous les hommes éminens de la province, quelles que fussent et leur opinion politique et leur condition; et il s'était bien vite aperçu avec quelle facilité on peut attirer et ramener les chefs de mécontens, par les jouissances de la vanité satisfaite. Les jacobins faisaient descendre tous les hommes au niveau des plus humbles citoyens; Puisaye visait plus haut; il faisait monter, quand ils en étaient dignes, les citoyens les plus humbles au rang des plus illustres patriciens. Ce royaliste ne sentait-il pas un peu son révolutionnaire, et ne doit-on pas craindre qu'il ne rencontre ses ennemis les plus implacables dans le parti dont il a arboré le drapeau?

Focard s'était signalé par un grand sang-froid et une admirable fermeté dans les tristes évènemens du Calvados. Cependant son nom

(1) « En quelque condition que soit né un homme supérieur, écrivait-il, il appartient désormais à l'aristocratie de son pays. Il faut qu'il soit avec elle pour ne pas être contre elle. S'il prêche l'égalité, contre laquelle proteste intérieurement sa supériorité, c'est que cette supériorité cherche son niveau. L'aristocratie se déplace et ne se détruit pas, à moins qu'un état ne soit destiné à périr..... »

n'était pas sur la liste des officiers compromis; et ainsi oublié, il était à l'abri des poursuites. Puisaye l'avait pressé de le quitter, se refusant à le mettre de moitié dans sa proscription; mais toutes les instances avaient été inutiles. Quel que fût désormais le sort de Joseph de Puisaye, ce jeune homme ne voulut plus s'en séparer. Dans les premiers jours de leur arrivée en Bretagne, ce furent des aventures qui tiennent du roman. Pour recruter des soldats contre la convention, il fallut battre le pays, visiter les bourgs, les villages, les métairies, et s'assurer si l'insurrection était dans le cœur des habitans comme elle était dans la volonté de Joseph de Puisaye. On comprend qu'il manqua vingt fois d'être arrêté avec Focard, mais les dangers de la veille ne le rendaient pas plus timide pour les dangers du lendemain; et cet homme, condamné à toutes les vicissitudes du proscrit, fuyant d'asile en asile et à la merci du premier traître qui voudra le livrer, suscitant partout sur son passage de nouveaux ennemis à la convention, loin de demander en tremblant à ses hôtes un abri qui le dérobât aux bourreaux, priait, pressait, ordonnait de se lever pour combattre.

La disposition des esprits était telle d'ailleurs qu'il eût pu le souhaiter. En Bretagne, le plus grand nombre avaient, comme lui, salué l'aurore de la révolution et applaudi aux premières réformes; ce n'était que peu à peu et successivement que de l'enthousiasme on était arrivé au mécontentement. Aussi, pendant que la Vendée était toute debout et victorieuse, la Bretagne demeurait encore à peu près immobile. En Vendée, la révolution avait mal pris du premier coup. La noblesse et les paysans y vivaient en famille. A la première étincelle, les campagnes avaient été tout en feu. Une insurrection en Bretagne ne devait jamais offrir ce caractère; les mêmes croyances, le même dévouement, n'exaltaient pas ainsi tous les cœurs; on n'était réuni que dans la haine. Pour armer des ressentimens d'origine diverse, pour placer sous le même drapeau et avec le même mot d'ordre des citoyens dont les désirs et les besoins étaient encore maintenant si opposés, il fallait qu'un homme se rencontrât, libre d'engagemens avec les partis extrêmes, qui pût donner à tous des garanties et faire comprendre la nécessité d'une réconciliation. C'était là, sans contredit, une entreprise difficile, mais que les antécédens de Puisaye et ses idées devaient lui faire accepter avec joie. Aussi, en prêchant à huis-clos sa croisade contre la convention, cet autre Pierre l'Hermite se garda de vouloir ramener à la même foi ceux qu'il rassemblait autour de lui.

« Je ne vous demande pas ce que vous êtes, écrivait-il, ce que vous pensez, ce que vous *préférez* à telle ou telle époque; je ne vous demande pas si vous êtes constitutionnels, monarchiens, et *toutes ces dénominations* plus funestes encore qu'elles ne sont ridicules. Je vous demande ce que vous sentez. Vous êtes les ennemis de la convention? Oui. Eh bien! vous êtes tous mes amis, et nous ne formons qu'un seul parti (1). » Il n'y a rien là qui ressemble à l'élan de l'épopée vendéenne.

Son succès passa son espérance. Inconnu quand il arriva, deux mois lui avaient suffi pour déterminer à l'attaque ceux qui ne croyaient pas même la résistance possible. Devenu ainsi le lien de ces élémens divers et opposés, il se défendit bien, pour leur donner la vie et le mouvement, de suivre l'exemple du marquis de La Rouarie. Le marquis de La Rouarie avait été le premier qui eût songé à former une insurrection contre la république. Son plan était grand, ses mesures en apparence bien combinées; il était parvenu à pénétrer dans toutes les administrations de la province. Tout semblait préparé pour le succès. Malheureusement il ne s'était pas cru le droit de combattre pour le roi sans avoir pris l'avis de ceux qui à l'étranger représentaient officiellement la cause du roi. Or, avec des hommes qui attendaient tout des efforts des alliés, et comptaient à peu près pour rien les mouvemens de l'intérieur, l'insurrection ne devait aller qu'à la suite de la coalition. Le conseil des princes défendit à La Rouarie d'agir sans avoir reçu d'ordre; et ainsi paralysé, La Rouarie se trouva dans une position difficile avec les conjurés, qui un peu trop tôt voulaient attaquer. Il en résulta de la méfiance; la méfiance conduisit aux soupçons, les soupçons à la trahison. Tout fut découvert; les listes furent livrées, les prisons se remplirent, et La Rouarie, forcé de se cacher, vint mourir de regret et de douleur dans l'asile qui lui avait été offert. Ce ne pouvait être pour Puisaye une leçon perdue. Aussi point de listes de coopérateurs, et surtout point de correspondance avec le conseil des princes. Il échappa encore à la tentation de rassembler autour de lui une armée nombreuse; craignant les grandes défaites, il voulut éviter les grandes batailles. Harceler sans relâche l'ennemi pour le forcer à rester toujours divisé, ne lui opposer jamais une masse qu'il pût entamer ou détruire, anéantir ainsi sa cavalerie et son artillerie, du courage d'ensemble, qui ne s'acquiert que par l'habitude, en appeler au cou-

(1) *Mémoires*, t. II.

rage de l'individu, voilà de quelle façon il entendit la conduite militaire de l'insurrection. Il avait contre ce plan l'exemple dangereux de la Vendée, dont les armées, avec une méthode opposée, menaçaient la convention; mais il sut résister à cet exemple entraînant, et, seul au milieu des acclamations qui saluaient ces paysans héroïques, il vit une cause de ruine dans l'importance même de leurs succès.

Le point de départ était indiqué, il était dans la forêt du Pertre. Les débris de la conjuration de La Rouarie s'y étaient réfugiés pour échapper à la proscription. Pour la plupart anciens contrebandiers et commis de la gabelle, ces hommes s'étaient rencontrés autrefois en faisant le coup de fusil les uns contre les autres; la suppression de l'impôt les avait réunis contre un gouvernement qui les laissait sans emploi. La Rouarie les avait tous trouvés pleins d'ardeur pour le seconder; peu leur importait sans doute qui régnât, d'un petit-fils d'Henri IV ou du comité de salut public; seulement ils tenaient à la gabelle puisqu'ils en vivaient, et ils avaient contre la révolution toute la haine de l'intérêt privé méconnu et froissé. Habitués d'ailleurs à toutes les ruses des marches et des contremarches, familiers avec les sentiers les plus détournés, les retraites les plus cachées, ils avaient pu se soustraire à l'arrêt qui les condamnait; mais sans chef, sans drapeau, sans direction, chacun ne songeant qu'à sa sûreté personnelle, ainsi livrés à eux-mêmes, ils fussent restés sur la défensive. C'étaient là les hommes qu'il fallait à Puisaye pour commencer; le noyau était tout formé. Il n'hésita point à se rendre au milieu d'eux dans la forêt du Pertre (1). Cette forêt, située entre Laval et Vitré, d'une circonférence de sept à huit lieues, offrait surtout alors une retraite presque impénétrable; aujourd'hui même il faudrait en quelque sorte une armée pour s'y engager avec succès contre une centaine de partisans. Sans guide, Puisaye ne fût jamais parvenu jusqu'à ceux qu'il venait chercher. Il les trouva presque tous jeunes, robustes, braves, bons tireurs, aguerris, faits à la fatigue, toujours debout, la nuit comme le jour, dormant quand cela se pouvait, et n'importe où.

(1) Trente-huit ans plus tard, en 1832, la forêt du Pertre, quand on voulut ressusciter la chouannerie, servit encore de refuge aux insurgés. Elle appartenait alors à M. Paillard du Cléré, qui l'avait achetée pour l'exploitation des forges de Port-Brié. On avait envoyé un détachement de troupe de ligne pour protéger les maisons de la forge; mais la bienveillance générale qui entourait M. du Cléré devait rendre ce secours inutile.

Ils n'attendaient qu'un chef; ce chef fut Puisaye, dès qu'il parut. Et n'est-ce pas une chose remarquable que cette puissance conquise sans une action d'éclat, par la force seule de la persuasion? C'est qu'il ne s'abusa point sur l'autorité qu'on lui abandonnait ainsi, et qu'il fit dès le premier jour la part de l'indépendance, à laquelle ces hommes ne renonceraient jamais. Ainsi, dans la hiérarchie militaire qu'il organisa, il oublia la hiérarchie sociale; il consulta l'opinion, et en général le courage, la loyauté, le talent, furent les premiers titres à l'avancement. Il ne suffit pas d'obtenir le commandement, il faut encore connaître à quelles conditions ce commandement sera long-temps respecté. C'est par la confiance seule que l'on conserve l'obéissance qui n'est pas *due*. Or, cette confiance, il est plus facile de la perdre que de la gagner. Aussi, dans les insurrections, si l'impétuosité et l'ardeur de l'attaque donnent aux insurgés un avantage moral, le pouvoir éphémère des chefs les place dans une infériorité incontestable de persévérance et d'organisation. C'est à prévenir ces retours et ces changemens que Puisaye appliqua tous ses soins; sa prudence fut égale à son habileté.

Les cabanes qui servaient de retraite aux réfugiés étaient dispersées à des distances éloignées; pour qu'elles pussent se secourir au besoin, Puisaye les fit rapprocher. Dans chaque cabane il plaça sept hommes, sous le commandement de l'un d'eux; c'était un cantonnement. Sept cabanes ainsi composées formaient une division qui avait aussi son chef. « Dans la partie de la forêt que nous habitions, dit Puisaye, les choses étaient ordonnées de telle manière, que, si on eût coupé les arbres, il serait sorti comme de dessous terre une ville avec ses places, ses magasins et ses bâtimens publics. Tout cela était construit au moyen de quelques piquets enfoncés en terre, et parmi lesquels on entrelaçait des branches de bois vert à peu près comme est fait un panier. »

Dans les clairières, la nuit, au clair de lune, il faisait faire l'exercice, remplissant lui-même les fonctions d'officier instructeur. Ce n'était pas seulement des soldats que Puisaye cherchait à rassembler autour de lui; il voulait aussi trouver en eux des adeptes. Il leur faisait entrevoir la constitution qu'il destinait à son pays, et cette aristocratie d'émulation dont il vantait les avantages avec toute l'éloquence d'une ardente conviction, ne trouvait pas d'adversaires parmi ces hommes appelés par leur courage et leurs actions d'éclat à bientôt y prendre place à côté de lui. Focard ne servait-il pas d'ailleurs de témoignage à la sincérité de Joseph de Puisaye? Ce

jeune homme sans naissance, sans fortune, n'était-il pas une application vivante des doctrines du maître? Mais Focard n'était pas le seul. Un domestique de l'infortuné La Rouarie était venu se joindre aux réfugiés de la forêt du Pertre. Cet homme, il se nommait Duval, s'était signalé par un dévouement héroïque; il avait aussi cette distinction naturelle de l'esprit et de la personne qui semble protester contre l'obscurité de la condition. Puisaye l'accueillit comme un ami, et à quelques hommes qui s'étonnèrent de cette familiarité il répondit que ceux-là seuls pouvaient être surpris qui ne connaissaient pas la véritable origine de la noblesse. Il faillit être pris dans les premiers jours de son arrivée. Une cabane où il s'était retiré, sur la lisière de la forêt, avait été indiquée à un bataillon de républicains. Ils étaient six dans cette cabane, Puisaye, Focard, le colonel Leroi, qui les avait rejoints, et trois autres officiers. Ils dormaient au moment où le bataillon arrivait, et il fallut se battre pieds nus et la plupart en chemise. Si une terreur panique ne se fût emparée des soldats, c'en eût été fait de Puisaye, et sans doute aussi de l'insurrection. Puisaye échappa, mais, en se retirant, il laissa derrière lui deux des siens tombés sous les balles. Ce fut pour Focard et pour lui une occasion de se prouver combien ils étaient chers l'un à l'autre. Blessé à la tête, à la poitrine et à la cuisse, Focard, dont les forces étaient épuisées, suppliait son général, son ami, de l'abandonner et de se sauver. — Non, dit Puisaye; il ne peut y avoir de salut pour personne, s'il n'y en a pour tous. Et, sous le feu de l'ennemi, qui était revenu à la charge, aidé du colonel Leroi, malgré les prières de Focard, il parvint à l'entraîner et à s'enfoncer avec lui dans l'épaisseur du bois. Les républicains crurent Puisaye au nombre des morts. Il laissa le bruit s'en répandre; il n'était pas encore prêt, et ne voulait pas trop éveiller l'attention de la république avant d'être en état de la braver.

C'est à cette époque que l'armée vendéenne passa la Loire; cette entreprise audacieuse et téméraire faillit renverser les projets de Puisaye. Les hommes déjà rassemblés autour de lui furent sur le point de le quitter presque tous pour rejoindre cette colonne, qu'ils n'eussent pas sauvée de l'effroyable défaite où elle marchait de victoire en victoire. Toutefois les désastres même de cette armée servirent à la force et à l'élévation de Puisaye. La plupart des Vendéens qui avaient échappé aux massacres de Savenay, ne pouvant repasser la Loire, vinrent se réfugier, officiers et soldats, dans les forêts de la

Bretagne et se ranger sous les ordres du chef breton; il n'en fut donc que plus tôt et plus sûrement en mesure de commencer.

Les premiers efforts de Puisaye ne furent pas tous heureux; il fut souvent défait; mais ces défaites ne livraient aux vainqueurs que le champ de bataille, et il trouvait jusque dans la fuite le moyen d'aguerrir ses soldats. Tous les sentiers, toutes les retraites leur étaient connus, et l'ennemi qui osait y entrer n'en sortait plus. Il ne s'était pas d'ailleurs borné à recruter des soldats, il avait pénétré jusque dans les administrations, et les intelligences qu'il y avait pratiquées servaient à l'avertir du passage des troupes, de leur nombre, de l'esprit qui les animait. Parmi ceux qui marchaient contre lui, il comptait souvent plus d'un ami secret; ainsi un jour, du milieu d'une colonne chargée de le surprendre dans une métairie, s'échappa comme par mégarde un coup de fusil; ce coup de fusil était un signal destiné, donnant de loin l'éveil, à faciliter la défense ou la fuite. Averti par l'explosion, Puisaye, couché seul dans cette métairie qu'on allait fouiller, sort du lit, se jette dans une rivière profonde qui coule sous les fenêtres de sa chambre, y reste cinq heures suspendu aux racines d'un arbre dont la souche en saillie le dérobe à tous les regards, et il est sauvé.

Essayant, comme il le dit lui-même, sur une petite échelle ce qu'il pouvait faire sur une plus grande, il avait d'abord renfermé l'insurrection dans un territoire assez resserré. Pour l'étendre sans attirer des forces ennemies trop considérables, il en suspendit le mouvement agressif, et se rendit, suivi de quelques officiers, chez les habitans de la circonscription voisine. Déjà visités par le comte de Puisaye fugitif, ils étaient sommés par le général de tenir la parole qu'ils avaient donnée au proscrit; en quelques jours il les organisait, il les conduisait à l'ennemi; puis, quand il les avait ainsi engagés sans retour, il allait plus loin et continuait cette belliqueuse propagande.

C'est ainsi que l'insurrection fut bientôt générale, mais partout insaisissable, ne se concentrant jamais sur un point, obligeant l'ennemi à diviser ses forces, le tenant en alertes continuelles, le fatiguant à sa poursuite et lui échappant sans se laisser atteindre. Les princes alors s'aperçurent de l'existence de Puisaye; ils lui envoyèrent un de leurs confidens. Si Puisaye eût été moins prudent, ce confident l'eût livré aux républicains. De ce moment il put comprendre avec quelle légèreté les princes se laissaient entourer; il n'a certes

pas eu depuis occasion de changer d'avis. Ils lui faisaient annoncer qu'ils nommaient au commandement de la province le marquis du Dresnay. Le marquis du Dresnay n'y était jamais venu ; on ne connaissait ni son nom ni sa personne. Puisaye eut un moment d'hésitation ; cependant il se tira avec honneur de cette épreuve, et il annonça aux insurgés qu'ils auraient désormais un autre chef. On devine comment fut accueillie cette communication. Le marquis était alors en Allemagne : ce n'était qu'un nom sur le papier ; on laissa écrire ce nom, et, ne voyant pas arriver du Dresnay, on n'en parla plus. Toutefois Puisaye éprouva dès lors ce commencement d'irritation contre les princes qu'il n'avoue pas, mais qui perce dans ses Mémoires, que les princes devinèrent et ne lui ont jamais pardonné.

A l'époque où l'on montrait si mal à propos la volonté de lui enlever la conduite d'une entreprise qu'il avait seul formée, la Bretagne, dans ses plus nobles comme dans ses plus humbles enfans, semblait tout entière soumise à son influence. Un jour qu'à la suite de l'une de ces défaites si communes dans les premiers temps, abandonné par tous, il était parvenu à tromper la poursuite de l'ennemi et allait se réfugier dans une ferme dont il connaissait le métayer, un mendiant couvert de haillons se précipita sur ses pas : « Que faites-vous, général? lui dit-il; je quitte Rennes à l'instant. On y offre soixante mille francs à qui vous livrera mort ou vif, et j'ai entendu dire qu'on allait fouiller la ferme cette nuit même. » Puisaye le crut sans hésiter et s'éloigna : deux heures après, la métairie était cernée par les républicains. Le lendemain même du jour où Puisaye recevait cette preuve si touchante d'un dévouement d'autant plus magnanime qu'il partait de plus bas, son cœur avait à subir l'épreuve la plus cruelle qui lui eût été encore réservée. Focard n'avait point reparu, et Focard ne devait plus revenir. Épuisé de fatigue, il s'était endormi sur une meule de foin, et le sommeil l'avait livré sans défense à des soldats républicains qui l'avaient suivi. Conduit à Rennes, il devait être guillotiné. Puisaye fit d'inutiles efforts pour le sauver ; il offrit vingt prisonniers en échange de ce jeune homme. On refusa. Le comité de salut public prétendait ne trouver que des Régulus dans ses soldats ; vingt des siens, passés par les armes, ne payaient pas trop cher la tête d'un de ses ennemis. C'était d'ailleurs (mai 94) le moment de cette frénésie sanglante qui fit une terreur dans la terreur. D'abord, tout ce qui n'avait pas fait partie de la société des jacobins était devenu suspect, et à ce titre n'avait pas le droit de

dormir sans crainte. Mais bientôt, au sein même des jacobins, la guerre avait éclaté, et il n'y eut peut-être pas dans toute la France une seule tête qui ne fût menacée. Personne ne tenait en quelque sorte plus à ce gouvernement que par la peur. On comprend ce que ces rigueurs, chaque jour plus impitoyables, devaient ajouter à la puissance et à la popularité de Joseph de Puisaye; aussi des républicains même vinrent augmenter les forces de l'insurrection. Ajoutez que les soldats de la convention, mal payés, à peine vêtus, sans magasins et sans vivres pour se nourrir, étaient condamnés à piller amis et ennemis. Or, tel bourg d'abord républicain, après une de ces contributions forcées, visité par Puisaye, qui payait, qui respectait les maisons et les habitans, se laissait facilement gagner et passait d'un drapeau sous l'autre.

Ces défections amenaient dans les rangs des insurgés des hommes souvent hostiles à la cause royaliste, et qui, l'irritation passée et la réflexion venue, forçaient Puisaye à discuter les conséquences de cette alliance. Il fallait que Puisaye les rassurât, et c'était en cela qu'il excellait. Sans préjugés et sans passions politiques, personne n'était mieux fait pour former et maintenir une coalition. Il avait aussi des correspondances dans toute la Bretagne, et il voulait tout lire, tout voir par ses yeux. Bientôt il noua des relations avec la Normandie, il en eut avec Paris, il en forma avec les provinces méridionales; il recevait, il expédiait des courriers à toutes les heures, la nuit et le jour; il prenait ses repas, un morceau de pain d'une main, la plume de l'autre; il dressait une embuscade en dictant une dépêche; son activité suffisait à tout.

Puisaye était venu en Bretagne dans les premiers jours de l'automne de 93; tout alors était à faire, l'insurrection n'existait même pas dans la pensée des habitans. Au printemps de l'année suivante, il avait sous ses ordres cinquante divisions de mille hommes chacune. Il avait créé pour chaque arrondissement des comités particuliers; il avait établi un conseil supérieur, espèce de cour suprême composée de six ecclésiastiques, de neuf laïques, dont trois officiers généraux; et où son influence dominait; l'organisation civile avait suivi l'organisation militaire. L'armée républicaine envoyée pour le combattre était aux abois; toutes les routes étaient interceptées, et les détachemens isolés n'avaient à choisir qu'entre la soumission et la mort. La Bretagne tout entière échappait à la convention. Dès les premiers débuts de l'insurrection, l'Angleterre, en comprenant l'importance et devinant la valeur de celui qui l'organisait, avait envoyé offrir son

concours à Puisaye. Il n'accepta point alors; il voulait attendre et grandir, pour traiter en quelque sorte de puissance à puissance. C'était certes montrer un noble respect pour sa dignité et la dignité de son parti. Maintenant il était prêt; ce n'était plus une protection qu'il semblait réclamer, c'était une alliance qu'il allait contracter. Sollicité de nouveau, il prêta l'oreille aux propositions d'abord ajournées; il était d'ailleurs au bout des ressources que lui avait fournies sa fortune personnelle. Si donc la dignité permettait aujourd'hui ces rapports avec le gouvernement britannique, l'intérêt les commandait. Mais qui envoyer en Angleterre? En vain il cherchait autour de lui: il voyait des chefs intrépides comme Tinténiac, le descendant d'un de ces héros bretons immortalisés par le combat des trente; héroïques comme Bois-Hardy, le véritable chevalier de cette guerre; indomptables comme Mercier, Cadoudal, de Boisguy, tous officiers distingués en face de l'ennemi, mais sans expérience des affaires, et qu'on ne pouvait sans imprudence charger de représenter la cause royaliste auprès du grand orateur placé à la tête du gouvernement britannique; il fallait que la négociation fût confiée à des mains aussi habiles que sûres : on n'avait déjà que trop compromis le parti royaliste auprès du ministère anglais. Désigné par ses amis, Puisaye hésitait à quitter ses bandes, déjà redoutables sans doute, mais qu'il venait à peine d'organiser; il se défiait du penchant qui le poussait, et craignait que son départ ne fût pas assez impérieusement nécessaire. D'ailleurs, à qui remettre le fardeau du commandement dont il avait été seul chargé jusqu'alors? Ce n'était pas assurément les hommes de courage qui manquaient; il s'en fût trouvé cinquante plus capables que lui de dresser une embuscade, cinquante plus faits pour fixer la victoire: il n'en connaissait pas un qu'on pût laisser sans inquiétude dans la haute position qu'il occupait. Ce fut au milieu de ces perplexités que vint se présenter un homme envoyé par le conseil des princes, muni d'un certificat du marquis de Bouillé, dont il avait été adjudant-général, et qu'on imposait en quelque sorte à Puisaye comme son successeur temporaire. C'était le baron Désotteux de Cormatin. Le choix ne pouvait être plus mauvais. Toutes les démarches des princes étaient déjà marquées au coin de la fatalité.

Sans se l'avouer, Puisaye ne cherchait qu'à se démontrer la nécessité de partir. L'Angleterre l'attirait comme la patrie de ses idées. Après avoir placé Cormatin sous un conseil de surveillance composé de quatre chefs de division, il le fit, au nom des princes, reconnaître comme major-général. Il passa deux jours renfermé avec lui, et, sans

le faire entrer dans tous les secrets, il l'initia à ceux que le major-général ne pouvait ignorer. Il n'épargna pas les recommandations; avant toutes choses, il lui ordonna de ne consentir en aucun cas et sous aucun prétexte à un traité de paix. Cormatin promit une obéissance complète, et Puisaye, croyant à sa docilité, partit sans retard pour l'Angleterre.

II.

On se rappelle comment était alors composé le cabinet de Saint-James : l'éloquence, l'esprit, le courage, la grandeur, s'y trouvaient réunis à l'habileté la plus consommée. C'étaient les premiers orateurs et les premiers hommes politiques de leur siècle. Cependant, si Puisaye fut séduit par cette brillante lumière, si son cœur battit au milieu de cette véritable aristocratie, son esprit resta calme, et il demeura maître de lui-même. Il savait qu'on l'observait; et, sans aller avec empressement au-devant des questions, il se laissa interroger. Il s'exprima sur sa position, le concours dont il avait besoin, les succès qu'il pouvait espérer, avec une franchise, une mesure, une dignité, qui le firent réussir du premier coup auprès du ministère anglais. Il parla de la révolution sans colère, des hommes qui l'avaient faite avec impartialité. « Si l'on pouvait, dit-il à M. Pitt, « consulter les Français de toutes les opinions sur ce qu'ils pensent « de la révolution, il en est peu qui ne se récrieraient contre ses « horreurs, mais il en est moins encore qui n'applaudiraient pas à « quelques-unes de ses institutions et de ses réformes. » La contre-révolution vous semble donc impossible, observa M. Pitt; alors quel a été votre but en insurgeant toute une province? — De donner à la majorité de mes concitoyens une représentation armée de leur opinion. Le gouvernement est républicain, mais la France n'est pas républicaine, elle est royaliste. Il n'est pas un individu de ceux qui s'en partagent les honneurs et les emplois qui ne soit tourmenté cent fois le jour du désir de s'assurer, d'assurer à ses enfans après lui, la jouissance stable de ce qu'il a acquis ou conservé, mais sous une autorité, sous des formes, et qui plus est, sous des *dénominations* que le temps et les habitudes de l'Europe ont consacrées et environnées du respect des peuples. Aucun d'eux n'ignore que ce respect ne peut se transférer à des institutions et à des appellations qui paraîtront long-temps bizarres et burlesques, sans un bouleversement

général du reste de la terre (1). — S'il en est ainsi, demanda M. Pitt, quels obstacles sérieux les princes peuvent-ils encore rencontrer pour ressaisir le pouvoir? — Les princes eux-mêmes peut-être, répondit Puisaye. Ils ne seront point acceptés sans des garanties, et qui sait s'ils consentiront à les donner aussi complètes qu'on les exigera? Cependant, s'ils s'y refusent, tout ce qui a été mis dans la nécessité de redouter l'ancien ordre de choses se réunira contre eux et appellera un changement de dynastie. Or ce tout, c'est le *parti constitutionnel*, c'est la France entière, c'est-à-dire ce qui s'en partage exclusivement les forces morales (2). Toutefois, ajouta-t-il, si ce parti ne trouve point ces garanties avec les héritiers légitimes de la couronne, le besoin d'une légitimité du moins *apparente* étant universellement senti, il saisira sans nul doute la première occasion favorable pour fixer *irrévocablement* sur le trône la branche cadette de la maison de Bourbon, à l'exclusion définitive de la branche aînée. Jusque-là tout ce qui pourra parvenir à s'emparer de l'autorité suprême, s'il n'apporte avec lui aucun titre, aucun *droit éventuel*, sur lequel puisse se fonder assez spécieusement une apparence de légitimité, ne sera pas plus du choix du parti constitutionnel que du goût des royalistes (3).

Si l'on veut se rappeler à quelle époque Puisaye parlait ainsi devant M. Pitt, on comprendra sans peine la surprise et la sympathie qu'il excita. Les forfanteries des agens des princes, leur ignorance profonde de la situation, du mouvement des esprits, n'avaient point habitué le ministère à ce langage. Puisaye eut l'honneur d'être considéré comme le véritable représentant de la cause royaliste. « Mais, dit-il dans ses Mémoires, je n'enlevai la confiance à personne; avant moi, personne ne l'avait obtenue. » Avec le duc d'Harcourt lui-même, personnage considérable et envoyé par le régent, on s'était borné aux formules de la politesse. Il fut recommandé à Puisaye de se tenir en quelque sorte au secret. Les princes eux-mêmes ne devaient pas être mis dans la confidence : M. Pitt les traitait déjà en princes constitutionnels qui règnent et laissent gouverner. Toutefois, à quelques précautions que Puisaye se soumît, sa présence à Londres et ses entrevues avec les ministres ne tardèrent point à être connues. Alors tous les regards, comme toutes les espérances, se fixèrent sur lui.

(1) *Mémoires*, t. III, p. 23.
(2) *Ibid.*, id., p. 19.
(3) *Ibid.*, id., p. 22.

en devait garder une très grande irritation, et comme on savait qu'il avait souvent défendu les jeunes princes de la maison d'Orléans, si généralement calomniés, on se dit parfaitement sûr qu'il voulait faire monter le duc de Chartres sur le trône encore sanglant de Louis XVI. C'était, de toutes les accusations, sinon la plus vraie, au moins la plus vraisemblable. D'une copie de la révolution anglaise retrancher à la fois Cromwell, Charles II et Jacques II, c'eût été un coup de maître et autant de gagné. Dire que cette idée n'était pas venue quelquefois à Puisaye serait une témérité ; mais affirmer qu'il travaillait alors à la réaliser, ne serait-ce point gratuitement charger sa mémoire d'une trahison ? Cependant, de tous les traits, ce fut celui qui s'enfonça le plus avant dans le cœur du régent. Deux ans plus tard, parlant de Charette, après quelques mots sur Puisaye : « Mais quant au Vendéen, je suis sûr qu'il est pour nous, » écrivait-il au comte d'Artois.

L'*agence* avait donc réussi auprès du régent. Cependant il ne suffisait pas d'avoir perdu Puisaye dans l'esprit de celui qui a été depuis Louis XVIII ; il fallait que Puisaye ne vînt pas, servant le roi malgré le roi, détruire par ce glorieux démenti une intrigue si bien nouée. Après lui avoir enlevé la confiance des princes, on voulut donc lui enlever aussi l'armée qui était son ouvrage, dût cette armée se désorganiser et s'évanouir. Avec des circonstances différentes et d'autres hommes, n'est-ce pas ce même zèle cruel qui, en 92, avait mieux aimé conduire Louis XVI prisonnier à la barre de la convention que l'abandonner libre et entouré de respects au dévouement et aux conseils de La Fayette ?

Cependant Puisaye avait obtenu les secours dont il était venu déterminer l'envoi ; l'expédition se préparait. La pensée de séparer Puisaye de son armée une fois admise, il fallait donc se hâter, le temps pressait. En quittant la Bretagne, Puisaye avait recommandé à Cormatin, ce major-général si facilement accepté, de maintenir l'insurrection seulement en haleine ; aussi, à quelques escarmouches près, les chouans semblaient avoir accepté le gouvernement républicain : la convention, qui tendait alors une main amie aux insurgés, venait en aide à cette disposition. Or l'*agence*, qui s'était tenue prudemment à distance des champs de bataille, le danger diminué et presque disparu, arriva avec empressement. On entoura Cormatin. Ce Cormatin était un homme d'une vanité excessive, et que cette vanité rendait facile à gagner. On lui fit entendre qu'il avait à jouer un rôle important ; que la convention, divisée par de nombreux partis dans le secret desquels on était entré, fatiguée de la sanglante

dictature qui avait fait sa force, se livrait elle-même en offrant la paix; que cette paix, il fallait l'accepter, comme une occasion infaillible d'endormir les républicains dont on ferait ensuite une Saint-Barthélemy complète. Ce projet ne se faisait pas sans doute remarquer par le côté chevaleresque, mais l'*agence* tenait d'une école célèbre que la fin justifie les moyens, et ce n'était pas d'ailleurs ce scrupule qui pouvait arrêter Cormatin. Seulement il objecta l'ordre formel de Puisaye, qui avait défendu tout traité avec la république. C'était là qu'on l'attendait. Après lui avoir demandé le secret, on lui répondit que Puisaye était un homme vendu à l'Angleterre, qui avait mérité et encouru la disgrace du régent, et dont les royalistes sincères ne devaient pas désirer le retour. La résistance de Cormatin ne demandait qu'à être combattue : il ne fut pas difficile de la vaincre, et une fois gagné à l'*agence*, il ne négligea rien pour en faire triompher les desseins. Pour désobéir à Puisaye et détruire son ouvrage, il se servit de l'autorité que Puisaye lui avait confiée. Rencontrait-il une opposition, il faisait intervenir le nom de Puisaye, et au besoin il contrefaisait sa signature. Les conférences pour la paix s'ouvrirent donc entre les chouans et la république.

Toutefois le Morbihan ne s'était point laissé entraîner. Là commandaient George Cadoudal et Mercier, deux enfans du peuple, de ces républicains à cocarde blanche assez indociles et fort indépendans. Aussi, durant ces conférences où ils ne s'étaient point fait représenter, ils envoyèrent un des leurs demander compte à Puisaye des trahisons et des lâchetés qui se préparaient. Pour empêcher la vérité d'arriver jusqu'au général, Cormatin eut recours aux ordres même de son chef. Puisaye avait défendu qu'on donnât des laissez-passer sans la signature du major-général : Cormatin refusa cette signature, et quand les insurgés purent enfin, malgré Cormatin, arriver auprès de Puisaye, la paix était conclue, et Puisaye venait d'en apprendre la nouvelle par le ministère, qui l'avait reçue avant lui. C'était certes le coup le plus sensible que l'on pût lui porter. Sans doute il n'ignorait pas que la guerre et une guerre plus terrible devait suivre; et cependant comment presser l'envoi de ces secours promis et déjà en partie accordés pour une insurrection qui donnait ainsi sa démission? Il fallait donc proclamer que cette démission cachait une déloyauté; il fallait surtout avouer qu'on n'avait pas eu sur les insurgés le pouvoir de direction dont on s'était vanté, puisqu'ils avaient pu faire une chose si importante sans l'avis de leur chef, et même contre ses ordres formels. Toutes ces considérations

devaient le jeter dans une grande perplexité. Heureusement sa fermeté était de celles qui se raidissent contre les obstacles, et il ne perdit pas l'espérance dans des conjonctures qu'on lui avait faites si désespérées. Il alla courageusement au-devant des objections du ministère anglais. Il ne chercha point à dissimuler l'atteinte qui était portée à son autorité par ces évènemens inattendus; mais, tout en déplorant la nécessité que les royalistes de la Bretagne s'étaient faite de l'apostasie ou du parjure, il démontra que leur choix ne pouvait être douteux. Ce n'était donc qu'une trève, une trève fatale sans doute à l'honneur et à la considération des insurgés, et qui ne devait compromettre ni la force, ni les succès de l'insurrection.

Puisaye fut écouté avec les égards qu'on lui avait toujours témoignés; on lui répondit que, malgré le triste démenti donné à ses prévisions, il n'avait en rien perdu la confiance du ministère, seulement qu'il fallait attendre. Il y avait dans cette conclusion de quoi porter le découragement dans le cœur du général. On n'avait que trop attendu. Sans se dissimuler que les délais pouvaient tout perdre, il ne laissa point lire sur son front l'inquiétude qui était dans son cœur, et, montrant un visage serein, il donna ses soins aux préparatifs de l'expédition, comme s'il n'eût pas cru qu'elle pût être reculée. Il pressa plus activement encore l'organisation de ces régimens d'émigrés destinés à combattre en Bretagne à la solde de l'Angleterre. Ces régimens, qui avaient fait la guerre sur le continent, étaient au nombre de neuf, et devaient être portés à mille cinq cent cinquante hommes chacun. Ils étaient loin d'avoir atteint ce chiffre. Si les officiers ne manquaient point, on ne savait où trouver des soldats. Puisaye voulut enrôler les prisonniers républicains, et leur fit si bien valoir les chances de fortune militaire qui les attendaient dans l'armée royaliste, qu'en peu de temps il vint à bout de toutes les répugnances. Ainsi donc, en Angleterre comme en Bretagne, c'était lui qui créait, provoquait, organisait tout.

Cette persévérance, ce sang-froid au milieu des obstacles créés pour le compromettre et le perdre, décidèrent les ministres à abréger les délais. En vain l'*agence* chercha à prouver que Puisaye était désavoué par le régent, et prétendit que sa présence en Bretagne serait fatale à la cause des vrais royalistes : ce qu'il fallait à l'Angleterre, c'était une guerre bien conduite contre la république; le reste lui importait peu. Puisaye fut donc appelé. On lui annonça que, pour partir, l'expédition n'attendait plus que ses ordres. Le jour même, il fut question du lieu de débarquement. M. Pitt indiqua la

baie de Quiberon. « Cette baie, dit Puisaye, avait déjà été occupée par les Anglais, qui tinrent une escadre française bloquée pendant dix-huit mois à l'embouchure de la Vilaine, et les marins anglais s'y trouvaient pour ainsi dire autant chez eux que dans la rade de Spithead. » Les dispositions générales arrêtées, Puisaye, sans différer d'un instant, manda les officiers des insurgés qui étaient venus le rejoindre malgré les précautions de Cormatin. En une heure, les instructions furent données et reçues. Cette fois Puisaye était sûr d'être obéi. C'était d'Allègre, un de ses plus braves et plus fidèles lieutenans, qui portait en Bretagne l'ordre d'attaquer tout à coup et partout à la fois les républicains, au centre et au nord, pour qu'on n'eût pas une amorce à brûler quand on arriverait sur les côtes du sud.

N'ayant pu faire renoncer le gouvernement anglais à l'expédition, l'*agence* voulut au moins en enlever la conduite et les avantages à Puisaye. Tenue à distance par le ministère, elle voyait cependant ses avis moins dédaignés depuis la pacification qui était son ouvrage. Ainsi donc, sans nier qu'il fût possible de débarquer sur les côtes de la Bretagne, elle fit entendre que, dans le cas où le succès ne répondrait pas à l'attente du comte de Puisaye, pour que l'expédition ne fût pas inutile, il serait peut-être convenable de tenter une meilleure fortune sur les côtes de la Vendée. Charette, le protégé de *l'agence*, la plus grande renommée militaire parmi les insurgés, Charette, qui avait gagné plus de batailles que Puisaye n'en avait accepté, offrirait un concours assuré. Puis l'on ajouta que, dans la prévision de cette éventualité, Puisaye ne pouvant pas commander sur la rive gauche de la Loire, il serait prudent de donner un chef spécial aux régimens d'émigrés et de prisonniers à la solde de l'Angleterre, un chef qui relevât de Puisaye, mais seulement du jour où l'on serait établi sur la terre de Bretagne. Le ministère devina-t-il le but de cette mesure proposée avec une apparence de désintéressement? On doit d'autant plus en douter, que Puisaye lui-même, à qui M Windham en fit part, sans toutefois en révéler l'origine, ne trouva aucune objection. Du reste le moindre doute était interdit à Puisaye. N'avait-il pas affirmé qu'il aborderait sans obstacles? Il ne fut donc question que du choix, et M. Windham proposa le comte d'Hervilly.

De tous les colonels chargés de former les régimens à la solde de l'Angleterre, le colonel d'Hervilly était le seul qui fût parvenu à mettre le sien au complet. Il vivait retiré à quelques milles de Londres, loin des intrigues, uniquement livré à l'instruction de ce régi-

ment. Le brevet de colonel accordé au comte d'Hervilly avait donné lieu aux protestations de l'*agence*. Fait commandant de la garde à cheval après 89 et nommé maréchal-de-camp constitutionnel, M. d'Hervilly était ce qu'on appelait un bâtard de la révolution. Il avait montré le plus noble courage à la journée du 10 août, n'abandonnant Louis XVI que quand Louis XVI s'était lui-même abandonné; ce n'était pas là, comme on sait, un titre à l'estime de *l'agence*. « Au moment où M. Windham prononça le nom du comte d'Hervilly, dit Puisaye, mon premier mouvement fut de repousser ce choix. » Ce n'est pas qu'il eût alors le pressentiment de ce que ce nom allait apporter de fatal dans sa fortune et dans sa renommée; mais à l'époque des troubles suscités en Bretagne par l'entêtement de l'archevêque de Sens et de M. de Lamoignon, envoyé au milieu de la révolte à la tête d'un régiment, d'Hervilly, qui était l'obéissance passive même, suivit ses instructions avec une inexorable docilité. Il se battit en duel avec trois gentilshommes qui l'avaient provoqué, sans haine, sans colère, mais aussi sans merci. Il est rare que l'on se concilie l'affection de ceux dont on force ainsi l'estime, et Puisaye craignait que quelques années n'eussent pas suffi pour effacer la rude impression que le comte d'Hervilly avait dû graver si profondément dans le souvenir des Bretons. Cette objection tomba quand M. Windham eut observé que le comte d'Hervilly n'était destiné à exercer aucune influence morale sur les insurgés, et le lendemain même, au nom du ministère, Puisaye alla offrir au comte d'Hervilly le commandement des troupes soldées. M. d'Hervilly hésita long-temps. « Je désire me borner à commander mon régiment, » répéta-t-il plusieurs fois. Il se rendait justice : brave, loyal, d'une fidélité inviolable à la consigne, il était plus fait, malgré son grand courage, pour les triomphes d'esplanade que pour ceux du champ de bataille. Cependant, pressé par Puisaye, il accepta. « Vous vous repentirez de m'avoir fait violence, » dit-il en lui serrant la main Ces paroles, en ce moment, ne frappèrent point Puisaye; plus tard il dut se les rappeler douloureusement.

Dès que la nomination du comte d'Hervilly fut connue, l'*agence*, qui l'avait tenu jusque-là pour un royaliste fort impur, accourut auprès de lui, et, en vertu de sa toute-puissance, ayant lavé la tache du péché constitutionnel, le déclara légitime. Ainsi rentré en grace, il reçut les demi-confidences habilement préparées. Après avoir rappelé que, malgré ses sollicitations, Puisaye n'avait obtenu du régent aucun titre pour commander l'expédition, on dit qu'on avait vu avec

joie M. d'Hervilly placé à la tête des troupes soldées, et que le régent comptait sur son dévouement pour prévenir les *mauvais desseins;* puis on ajouta que Charette avait été nommé généralissime, que sa fidélité était éprouvée, et que les princes souhaitaient à la descente promise par le ministère sur les côtes de la Bretagne, assez de difficultés pour que l'on fût forcé de venir se joindre aux Vendéens et à leur chef.

La loyauté du comte d'Hervilly était à peu près sans défense contre ces insinuations. Si l'on ne réussit pas du premier coup à faire un ennemi au comte de Puisaye, on se retira convaincu que la défiance de d'Hervilly était éveillée. Il faut rendre justice à l'*agence*, elle se montra d'une prévoyance irréprochable contre le succès de l'expédition. Elle ne se borna point à opposer d'Hervilly, elle voulut se servir de Puisaye contre Puisaye. En se préparant des entraves, aux tourmens que lui causeraient ces entraves il joindrait la douleur de s'accuser lui-même. Il en résulterait quelques détails de plus à ajouter au récit de la conspiration tramée contre Puisaye et la matière d'une comédie assez divertissante pour un des prochains réveils du régent. Voici ce que l'on fit. On s'était lié avec un certain abbé Desgrigny, que Puisaye avait connu au séminaire et qui pouvait s'autoriser de cette ancienne camaraderie pour se présenter chez lui; l'abbé reçut l'ordre de témoigner à Puisaye le dévouement le plus complet. Il s'acquitta de son rôle en acteur consommé. Au bout de quelques jours, il s'était établi fort avant dans la confiance de Puisaye. Une circonstance se présenta bientôt d'en tirer le parti que l'*agence* espérait. Peu de temps après que le comte d'Hervilly eut accepté le commandement des troupes à la solde anglaise, M. Windham engagea Puisaye à recevoir du gouvernement britannique le brevet de lieutenant-général. « C'était, disait-il, le moyen de prouver aux insurgés son crédit auprès du ministère. » Avant de répondre, Puisaye voulut consulter Desgrigny, et celui-ci courut chercher son avis chez les hommes de l'*agence*. « Qu'il refuse, s'écria-t-on, ou tout est perdu pour nous. » « Mon cher comte, dit l'abbé Desgrigny à Puisaye, vos ennemis ont déjà répandu le bruit que vous êtes dans la dépendance du ministère; si vous acceptez le brevet de lieutenant-général à la solde anglaise... — Assez, répondit Puisaye, j'y avais déjà pensé. » Il refusa. On verra bientôt ce que devait lui coûter cette détermination.

Ce n'ést pas tout. L'*agence* se montra plus prévoyante encore. Pendant que Puisaye préparait ainsi la Bretagne à un soulèvement général, elle fit rappeler au ministère qu'il fallait s'assurer du con-

cours de la Vendée. La pacification s'était faite à peu près en même temps des deux côtés de la Loire. Charette et Stoflet l'avaient signée comme Cormatin. Les agens se dirent sûrs de Charette. En apparence endormi, il n'attendait qu'un signe pour mettre tout à feu et à sang. Une diversion si puissante devait faciliter le succès de l'expédition. Des émissaires dévoués à l'agence partirent donc avec la mission officielle de presser sur la rive gauche de la Loire la reprise des hostilités, mais avec l'ordre secret d'engager Charette à ne pas tirer un coup de fusil; puis on écrivit aux amis privés du régent et à l'agence centrale, et l'on fit rire à Paris et à Vérone aux dépens de ce chef de l'insurrection bretonne, si facile à tromper.

Cependant les troupes étaient embarquées, l'escadre appareillait; le moment du départ arrivait. D'Allègre, nous l'avons dit, était allé porter l'ordre du soulèvement au nord et au centre; Tinténiac le suivit, pour réunir les chouans qu'il commandait, et donner la main sur le rivage aux régimens conduits par Puisaye. De tous les Français qui étaient en Angleterre, Puisaye, Tinténiac et d'Allègre connurent seuls le point qui était indiqué par le ministère pour la descente. Mais par eux les chefs du Morbihan en furent instruits; on ne le cacha ni aux officiers ni aux soldats; plus de mille personnes se trouvèrent ainsi dans le secret; il n'en transpira rien parmi les républicains, et les chouans des divisions voisines n'apprirent le lieu du débarquement que par le débarquement même.

Du pont de *la Pomone*, où il était debout à côté du commodore Warren, portant ses regards autour de lui, sur ces voiles, sur ces pavillons qui s'agitaient au souffle du vent, prêtant l'oreille à ces cris du commandement répétés d'un bord à l'autre, le comte de Puisaye ne put retenir un mouvement de joie orgueilleuse. N'était-ce pas lui qui avait obtenu cette puissante et magnifique démonstration? N'était-ce pas en quelque sorte à son signal que cette flotte appareillait? Ces régimens, l'élite de la noblesse française, n'était-ce pas lui qui les avait rassemblés? Il croyait d'ailleurs en avoir fini avec l'intrigue et ces coups portés dans l'ombre par des mains inconnues et cachées, et il se livrait sans trouble aux espérances que tout semblait autoriser. Mais l'*agence* s'était attachée à ses pas; elle ne devait plus le quitter. Montée sur les vaisseaux, elle lui préparait en ce moment plus d'entraves et de mécomptes douloureux qu'il n'en avait encore éprouvé.

ÉDOUARD BERGOUNIOUX.

(*La fin au prochain n°.*)

LES
POÈTES INCOMPRIS.

C'est une véritable fatalité! un grain de sable se détache de la paroi d'un puits que l'on creuse, deux autres grains que celui-là seul maintenait le suivent; leur chute en entraîne dix, qui en entraînent cent, qui en entraînent mille; bref, voilà un éboulement: terres, pierres, outils, machines, tout craque, tout roule pêle-mêle, tout est précipité. Un homme est là au fond qui reçoit cette avalanche; par grand bonheur, un madrier s'est posé en travers sur sa tête et lui a fait un abri; il se tâte; il respire encore, il vit; d'en haut on l'entend crier. Vite, il faut repêcher cet homme. L'ingénieur a donné ses ordres, on va creuser un autre puits. Le capitaine du génie arrive avec ses mineurs, le maire avec son écharpe, le préfet avec son habit brodé, les journaux avec leur porte-voix; tout le monde s'y met, et sans relâche, et la nuit comme le jour. Qui se fatigue, qui sue, qui s'agite le plus? Les mineurs, dites-vous? non, ce sont les journaux. Qui éprouve le plus de transes? l'homme enfoui, sans doute? non, c'est le public; chaque matin, le public, penché sur son journal, contemple, haletant, le progrès des travaux, regarde, écoute, s'anime avec les travailleurs, patiente avec le patient, compte les coups de pioche et les pulsations de l'artère. Les yeux, que dis-je? le cœur de la France entière s'est enfoui dans cette fosse étroite; tout autre intérêt est suspendu, tout languit, tout s'arrête, excepté les bras du télégraphe qui, pendant huit jours, s'essouffle sur des bulletins, et répond aux anxiétés qui l'interrogent que l'homme vit encore, qu'on a parlé à l'homme et qu'il a

répondu, qu'il ne répond plus, qu'on a entendu des gémissemens, qu'on n'entend plus rien, qu'avec une sonde on vient de faire passer des alimens, qu'il ne s'en faut plus que de quelques centimètres, qu'on est arrivé, que.... que Dufavel est sauvé ! Qui l'eût dit un instant avant ta chute, ô grain de sable ! voilà un nom désormais célèbre.—Un homme est assassiné sur la grande route, et l'assassin s'échappe, mais la victime avait un chien : ce chien, confronté avec un certain homme, s'agite, aboie, mord ; il s'élance dans une certaine direction, il revient, s'élance de nouveau, saisit le coupable par ses vêtemens et veut l'entraîner avec lui. Tout le faubourg du Temple, tout le Marais, tout Paris ira voir le drame du *Chien de Montargis;* voilà un chien désormais célèbre. — Une pie dérobe sur une table de cuisine un couvert d'argent; la cuisinière est condamnée à être pendue ; beau sujet de drame encore ! Aussi ne nous fera-t-il pas faute, et non-seulement à nous, mais à l'étranger. L'Europe nous le dispute; Rossini y met sa musique, c'est tout dire, quant au succès; voilà une pie à tout jamais célèbre.

Ce que c'est que de nous ! Ils sont par le monde trois ou quatre douzaines de messieurs que travaille démesurément la soif de cette grande petite chose qu'a rencontrée, sans y songer, un terrassier au fond de son puits, qu'un chien, qui n'est même pas un chien savant, emporte d'un coup de dent donné dans la souquenille d'un assassin, qui ne coûte à une pie voleuse qu'un coup de bec et un coup d'aile; et tandis que tant de malheureux se vouent à un travail de forçats, se brûlent le sang, se cognent le front, à le briser, contre une besogne ingrate, se mettent le cerveau sous le pressoir pour en faire jaillir un je ne sais quoi qui n'y est pas, mais qui a la vertu d'attirer la célébrité partout où il est, cette divinité capricieuse va se livrer pour rien, pour un coup de pioche donné mal à propos, pour un coup de dent, pour un coup de bec, à qui ne l'attend ni ne s'en soucie, ni ne la connaît, même de nom. O dérision ! ô fureur ! ô public ingrat et stupide ! C'est donc en vain que, pour attirer ton attention, nous t'inonderons chaque année des flots d'un certain patois ambitieux formé de nos plus belles fautes de français, d'hémistiches boiteux et de rimes borgnes ! C'est en vain que nous y noierons à l'envi notre peu de bon sens, notre peu de grammaire, et autre chose encore, si Dieu, ou nos humanités après Dieu, nous ont donné si peu que ce soit d'autre chose ! Poètes ! dis-tu en haussant les épaules, et tu passes dédaigneusement sans détourner le regard. Oui, public, oui, ce sont des poètes, *les aînés de la toute-puissance de Dieu, son œil, son oreille, son conseil, son verbe, sa voix,* comme nous te l'apprendrons en vers dignes du sujet. Va, va-t-en à ton labeur, à ton salaire, à ton veau d'or, vil artisan de choses utiles, qui dédaignes les lieux communs rimés, les barbarismes de tout genre, les culbutes épileptiques des mots les uns sur les autres, l'accord gracieux du plat et du boursouflé, de l'ithos et du pathos, tous les ingrédiens de ce nectar céleste que nous composons, nous, les aînés de la toute-puissance de Dieu, et que nous appelons poésie, divine poésie ! Siècle

maudit siècle de fer et de vapeur! L'esprit de Dieu s'est retiré de toi, tu as perdu le sens des choses d'en haut, et tu as une croix pour ceux dont la bouche est le tabernacle du *Verbe*. Malheur à toi, qui crucifies les poètes! ton péché retombera sur toi; le vent de la prose passera sur ta face, et elle sera balayée, et il ne restera pas de toi hémistiche sur hémistiche, et des nations, frappées de stupeur, se demanderont, en voyant ta place vide dans l'histoire : Où donc est-il ce siècle réprouvé qui blasphémait la poésie en osant conspuer les mauvais vers?

Donc la poésie est morte. Telle est la thèse qui paraît être à l'ordre du jour et en train de passer à l'état de lieu commun chez messieurs les poètes du lieu commun. Tout annonce qu'elle est désormais pour long-temps inscrite à leur répertoire. Qu'elle y soit la bien-venue! *Dignus est intrare!* S'ils ne l'ont point glissée dans leurs vers, ils se rattrapent sur la préface. Méfiez-vous des vers, cela est d'un homme sain de jugement, mais surtout gardez-vous des préfaces. Toutes les belles choses auxquelles la rime s'est montrée rebelle ont la préface pour refuge; hélas! et elles n'y ont même pas la rime pour excuse! Malgré le respect que je professe naturellement pour des gens qui sont *le conseil* de Dieu, l'*urne de merveille où son esprit repose et veille,* j'oserai prendre contre eux le parti du public. Il est bien entendu que je ne prétends point lutter comme Jacob contre l'esprit de Dieu; je suppose qu'il y a quelque félure à l'urne, et que l'esprit s'en échappe parfois.

Peut-être ai-je tort, mais je m'imagine que, si les orties et les chardons avaient une voix, ils crieraient en plein comice agricole, et à Roville même, qu'il n'y a plus d'agriculture, qu'on laisse les fruits de la terre végéter sans honneur au fond des arrière-cours, au pied des haies, sur le bord des fossés et des routes poudreuses, et que là ils passeraient les quatre saisons sans avoir attiré un seul regard, n'était la marque d'attention que leur donne parfois à la dérobée quelque pauvre âne échappé qui vient, faute de mieux, herboriser dans leur aride solitude. Les hommes dédaignent les champs, ajouterait l'orateur; ils dédaignent d'humbles plantes telles que nous, et les laissent se reproduire comme il plaît à Dieu, sans autre engrais que la poussière des chemins. Ce sont là pour eux des choses trop vulgaires. Abaisser leurs soins jusqu'à la terre! Fi donc! ils trouvent bien plus digne d'élever leur pensée dans le ciel et de passer leur temps à rêvasser, à faire des vers! Du point de vue d'un chardon, ce ne serait pas trop mal parlé; mais son auditoire lui répondrait aussi, non sans force, qu'on peut très bien honorer et cultiver, que plus on honore et cultive les fruits de la terre, plus on dédaigne le chardon; que le champ de blé son voisin ne se plaint pas d'avoir été maltraité; que pendant six ou huit mois des hommes se sont levés tous les jours avant le soleil pour lui donner les soins nécessaires; que ces soins qu'on lui donne ne s'arrêtent pas à ceux qu'il reçoit sur place; que d'autres hommes s'occupent ailleurs à faire des lois pour le protéger, l'encourager, lui, sa récolte et les bœufs qui l'engraissent; qu'ailleurs encore il y a des écoles, des

fermes-modèles pour former des cultivateurs; que voilà ce que font les hommes pour les fruits de la terre; que lorsqu'on est chardon, il faut savoir s'en tenir aux hommages des ânes qui font l'école buissonnière, que les chardons n'ont jamais été traités autrement et qu'il vaut mieux se taire que de crier pour cela que l'agriculture est perdue.

Cette réponse serait-elle donc dénuée de sens, et le chardon sera-t-il admis à se faire compter parmi les richesses du sol? Personne n'oserait le soutenir. Dans le champ de la poésie, je vois de fort beaux épis fort bien venant sur une terre bien préparée; ils élèvent et balancent majestueusement leur tète au-dessus de la foule qui les contemple et les salue de ses acclamations; les rois les honorent et leur bâtissent des palais pour les recueillir quand leur gloire est mûre et consacrée; la poésie leur ouvre l'Institut, l'Institut est le vestibule du Luxembourg, les voilà au sommet de l'état. La poésie aura demain un portefeuille et siégera dans le conseil du roi. D'un autre côté, il y a des gens vulgairement appelés des critiques, sans relâche occupés à sarcler le champ, à en extirper les mauvaises herbes qui pompent la substance des beaux épis, et voudraient croître aussi haut que ceux-ci en se nourrissant de leur dépouille. Le plus rude de leur besogne est de faire justice de ces chardons, autrement nommés plagiaires et imitateurs, engeance nuisible qui ne tend à rien moins qu'à étouffer le bon grain en lui disputant le grand air et le grand jour; engeance parasite qui ne porte point de fleurs, mais qui se jette sur les fleurs les plus rares aussitôt qu'elles éclosent, et les réduit sur l'heure en fumier; engeance profane, grace à laquelle toute beauté nouvelle se corrompt à l'instant en se mêlant avec les difformités dont on lui fait subir l'alliance, et se discrédite en devenant bientôt lieu commun. Le public, il faut bien l'avouer, a peu de goût pour cette engeance, mais quel encouragement, quelle admiration, quelle gloire a manqué à la véritable poésie? Voyez M. de Chateaubriand, le poète des vieux cultes et des vieilles royautés: non-seulement toute l'Europe l'a lu et le vénère, mais une révolution, la révolution de juillet abaisse ses barricades pour lui ouvrir à lui, le champion des rois, un passage triomphal. Voyez M. de Lamartine : dans quelle ame son souffle n'a-t-il pas frissonné? Quel roi d'Orient a jamais eu une cour pareille à la sienne, si l'on compte tous les enthousiasmes que sa muse a traînés après elle? Des femmes qui ne savent même pas s'il n'est point chauve, lui écrivent pour lui demander de ses cheveux. Les hommes font de sa muse une Égérie, et ouvrent à sa parole le sanctuaire des lois. Voyez Béranger: celui-là a recruté sa cour jusque dans les chaumières; sa cour, c'est tout un peuple. Les palais lui ont ouvert leurs portes, et l'orgueilleux s'est pris à sourire en leur envoyant ce refrain pour toute réponse :

En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Voyez M. Hugo : dès le début il s'est mis à heurter de front toutes les traditions, toutes les habitudes du public, à marcher droit contre le courant, fiè-

rement, durement, sans ménagemens d'aucune espèce, et à coups de cravache il a ramené le public à lui, il l'a forcé à se retourner, à entendre, à se laisser charmer. Voilà quelle est la puissance de la poésie sur cette génération qu'on dit ensevelie dans les calculs industriels et la prose constitutionnelle. Où prend-on la hardiesse de nous parler ainsi? Avons-nous donc oublié que nous sommes de notre siècle? N'est-ce pas sous nos yeux que cent mille exemplaires de chacun de ces poètes se sont répandus dans le monde avant que l'auteur eût quarante ans? Quel siècle a jamais fait pareil accueil à ses poètes? Quel chemin de fer, quel emprunt, quelle spéculation industrielle a trouvé de nos jours autant de souscripteurs? Voyez encore, voyez le dernier venu dans cette lice, l'inconnu de la veille, M. Ponsard. A peine a-t-il eu le temps de chausser un éperon, et il s'est vu enlevé, mis en selle, emporté en un clin d'œil par la popularité tout en haut de la montagne enchantée où chevauchent les glorieux, les consacrés. Il y chevauche et devise maintenant de pair avec eux. Et les plus douteurs de ceux d'en-bas se bornent à dire en regardant ses talons : Voilà un chevalier qui n'a qu'un éperon; ce qui veut dire : Gagnera-t-il l'autre? Tant notre époque est altérée de poésie! Tant elle est bienveillante et empressée auprès du talent! Tant elle marchande peu, même avec ce qui n'est encore que promesse, impatiente qu'elle est d'aimer, d'admirer, de s'enthousiasmer, en un mot de s'émouvoir! Qui sont-ils donc, ceux qui lui reprochent d'avoir perdu le sens divin de l'enthousiasme et de l'idéal? Est-ce Béranger? Est-ce Hugo? Est-ce Lamartine? Non, ces grands esprits savent trop bien quels flots de sympathies remués par leurs voix refluent autour d'eux, et comme le délire parfois s'y mêle. Béranger s'enfuit loin de Paris pour n'en être pas submergé. Et parce que les faiseurs de centons qui viennent à la queue des maîtres ne trouvent point le débit de la mixture tiède et nauséabonde qu'ils nous offrent sous le nom de poésie, la poésie est morte, le siècle ne la comprend plus, son souffle l'a étouffée! Non, au contraire, et à cause de cela même je dis que la poésie vit, que le siècle lui est bon, sain, qu'il se montre éminemment fait pour la comprendre, pour l'aimer et la respecter. Ce que je lui reprocherai bien plutôt, c'est d'y trop croire, d'y trop aspirer, d'en trop souffrir, de s'en être fait une maladie. C'est de trop vivement sentir le mal du pays quand ses yeux se reportent vers les régions de l'idéal, et d'y tenir les yeux trop constamment fixés. C'est de s'être allumé dans l'imagination une fièvre qui le dispose à tous les excès, qui prépare une victime à toutes les chimères, une dupe à tous les charlatans. C'est d'avoir mêlé la poésie à tout, à la politique où elle rêve constitutions, aux affaires où elle rêve Mississipi, à l'industrie où elle rêve transmutation des métaux et pierre philosophale, à la vie de ménage où elle rêve paradis terrestre et peut-être paradis de Mahomet. C'est, à force de poésie, de s'être rendu la vie impossible par les délicatesses outrées qu'il y apporte, et de s'être fait par-là, au centre de l'univers vivant et fleurissant, une solitude désolée où il se rencontre face à face avec l'hôte blafard et étiolé des solitudes, l'ennui. La poésie s'est retirée du milieu de nous? Dites plutôt : où

n'a-t-elle pas pénétré et d'où ne sort-elle pas? Ce n'est plus seulement du cabinet silencieux et recueilli ou du fond des bois et de leur vaste silence. Elle sort de partout, du comptoir, de l'atelier, du boudoir, de l'antichambre, et même, la poursuivrons-nous jusque-là? du panier de la guillotine : voyez Lacenaire. Quelle tête n'a-t-elle pas bouleversée? Quelle existence n'a-t-elle pas troublée? Cet enfant eût pu être la joie et le soutien de sa vieille mère, de ses jeunes sœurs plus enfans que lui; il préfère s'asphyxier à vingt ans : poésie! Cette femme épouse un honnête homme; l'honnêteté bientôt lui devient un ragoût monotone; il lui tarde de manger au ratelier du vice, elle s'enfuit : poésie! Celle-ci, qui a épousé un homme quelconque, a la vertu de ne point le quitter, mais elle le fait mourir de chagrin, ou, mieux encore, elle l'empoisonne lentement, patiemment, à petites doses, avec toutes sortes de tendres horreurs et d'atrocités charmantes : poésie! Cette autre ne fait mourir personne, mais elle s'enveloppe stoïquement dans son dégoût pour toutes les réalités de la vie féminine et elle se laisse, en souriant à la mort, miner par la phthisie : poésie! Ceux qui ne savent ni mourir ni tuer ont d'autres inventions; ils se font une vie paradoxale, et dont on cite les étrangetés. Celui-ci, qui est gentilhomme de nom et d'armes, et fier de son nom, ira se donner des hauts-le-cœur dans quelque cénacle hanté par des héros dignes des *Mystères de Paris* pour avoir le plaisir de vous dire d'un petit air leste et dégagé : Moi, je suis foncièrement canaille : poésie! Celui-là, qui est fils de bonne mère, reniera son père pour se proclamer bâtard : poésie! D'autres se contentent à moins, et s'en tiennent au costume. L'un sera poète par la forme de son chapeau, l'autre par la longueur de ses cheveux;

> Nanciscetur enim pretium nomenque poetæ
> Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam
> Tonsori Licino commiserit.

Ces gens-là, vous dis-je, sont tous poètes et font de la poésie à leur manière. Eh! qui n'est pas poète aujourd'hui? Le sanctuaire de la muse est un hospice où toutes les professions envoient leurs invalides et leurs incurables. Ayez un père charron et la poitrine faible, en voilà plus qu'il n'en faut pour devenir poète. Soyez commis à douze cents francs et paresseux, on vous chassera du bureau; à peine sur le pavé, vous vous trouverez poète. Combien n'ont dû l'inspiration qu'à leur vue basse, à leur humeur indisciplinable, à quelque vice enfin ou du corps ou de l'esprit! Aussi, voyez quel déluge de rimes! Les poètes pleuvent, et il faut, comme aux jours d'orage, marcher avec soin sur la pointe des pavés pour ne point se crotter de poésie. Quand je dis poésie, je m'entends, et vous m'entendez bien aussi. N'est-ce donc point là encore un symptôme de ce mal dont notre siècle est atteint? N'est-ce pas un symptôme flagrant de poésie aiguë et endémique? Oui, il y a une pente évidente des esprits, et vous en êtes, messieurs les poètes sans génie, un témoignage irrécusable, vers cette chose dont tant de gens prennent l'ombre

pour le corps. Qui de vous eût jamais songé à rimer, s'il n'eût pris dans l'air qu'il respire la contagion des rêvasseries creuses et l'ambition des sottises cadencées? Que ce fléau qui décime les familles s'étende encore, et il va, Dieu me le pardonne! devenir un embarras non plus pour nous seulement, mais pour le gouvernement, il va s'élever, à côté du paupérisme, à la dignité de question d'état. Autrefois la guerre en eût eu raison; mais aujourd'hui la guerre s'en va, et elle laisse un grand vide à combler, une solution toute neuve à trouver pour un grand problème qu'elle avait résolu, ou, si l'on veut, tranché, et qui va de nouveau peser sur l'existence des peuples. Elle les occupait, elle les passionnait, elle les empêchait de s'ennuyer, de se replier sur eux-mêmes, elle ouvrait une carrière aux ambitions. Or, c'est là le fond de toute politique, *panem et circenses!* et l'art de gouverner les peuples se réduit en dernier résultat à l'art d'empêcher qu'ils ne s'ennuient.

M. Antonin Roques (1) ne paraît pourtant pas être de ceux que l'ennui condamne à la poésie. Il aime les voyages, et il a voyagé; il aime les beaux vers, et pendant cinq ans de courses vagabondes, les vers de MM. de Lamartine et de Musset ne l'ont point quitté; il aime les femmes, et il a eu la chance heureuse, et peu rare d'ailleurs, de rencontrer une coquette sans cœur. Tout lui sourit, tout conspire à ne lui point laisser le temps de se reconnaître et à éloigner de lui les suggestions malsaines de ce redoutable ennemi, l'ennui. Il n'est pas jusqu'à son ami qui ne lui rende le bon service d'abuser de sa foi et de le trahir. Pourquoi donc ne point s'en tenir à ces biens que Dieu lui prodigue? Pourquoi faire des vers? Est-ce son perfide ami qui l'y a poussé en lui jurant qu'il était poète? Je comprends alors que M. Roques lui dise :

> Et j'ai vu cette fois le mensonge hypocrite,
> Le mensonge hideux.....
> Le mensonge flagrant *monter à votre face*,
> Et *creuser votre front de son ongle mordant*...
> Ah! vous savez paraître autrement que vous n'êtes!
> Ah! *votre langue n'est qu'un serpent à sonnettes!*

De même je comprends qu'il dise à sa coquette punie et repentante, lorsqu'elle vient pleurer à ses pieds et confesser un amour tardif :

> Quoi! vous m'aimiez ainsi?...
> Et vous avez suivi dans son immonde alcôve
> Un immonde vieillard *d'ame* et de tête *chauve*...
> Tenez! ne m'aimez plus, ne m'aimez plus, madame!
> Ce n'est pas Dieu qui mit cet amour dans votre ame;
> Il vous naquit sans doute un jour d'oisiveté,
> Dans une heure fatale où de l'impureté
> Le démon, éternel trompeur des jeunes filles,

(1) *Monde et Patrie, ou le Poète errant,* par M. Antonin Roques, 1 vol. in-8°. chez Legallois.

Vous épiait, rêveuse, à travers les charmilles...
Il faut vous en guérir. *A quelque homme de l'art*
Allez en confier le secret sans retard!
Allez vous confesser! Quoi! des larmes! des larmes!
Folle! essayer encore avec moi de ces armes!
J'ai donc l'air bien enfant!...
Pleurs de femme, argent faux! Si la terre abusée
Pouvait en féconder l'exécrable rosée,
On en verrait sortir, l'un sur l'autre rampans,
Comme d'un lac d'enfer des milliers de serpens.

Une colère d'amant excuse ces aménités, et M. Antonin Roques, au milieu de ses bonnes qualités, me paraît être quelque peu gascon et quelque peu rageur. Mais quelle colère d'amant peut excuser un hémistiche comme celui-ci qui s'arrête au milieu d'un mot :

Je vous en fais mon compliment, c'est admirable,

ou comme cet autre qui a sept syllabes :

Vous vous en repaîtriez en vain jusqu'au trépas!

Au XVIe siècle, je le sais, *repaîtriez* n'eût eu que trois syllabes; mais ce n'est pas là ce qu'il faut prendre au XVIe siècle. La fureur de M. Antonin Roques ne s'arrête pas à son traître et à sa coquette. Il se fâche tout rouge contre les contemporains d'Hégésippe Moreau qui l'ont laissé mourir, ce qui me ferait croire que M. Antonin Roques a su l'empêcher de mourir. Serait-ce en lui envoyant des vers de neuf syllabes, comme celui qui termine ce tercet de la dernière strophe?

O poètes! enfin, de quoi vous plaindrez-vous?
Votre sort n'est-il pas fait pour rendre jaloux?
En est-il de plus brillant en somme?

Quelle grace ironique a d'ailleurs cet *en somme!* Le carquois de M. Antonin Roques ne s'est pas épuisé sur la tombe d'Hégésippe Moreau. Il a encore une colère apocalyptique contre Paris, la Ninive impénitente, la Babylone enivrée, la Babel, la Gomorrhe, le serpent toujours prêt à séduire,

Et dont la dent vorace et la gueule profonde
De chair fraîche achetée aux quatre coins du monde
Se font un éternel festin.

Mais sa grande colère, une colère sans nom, une colère qui laisse bien loin derrière elle toutes celles du père Duchesne, c'est celle qu'il a cru devoir intituler *le Boulet Rouge,* et qu'il a ornée de cette épigraphe : *Jovi ultori,* à Jupiter vengeur. Je suis bien embarrassé de savoir par où prendre ce boulet rouge, tant il est rouge également de toutes parts. Encore bien faut-il malgré

tout que je le saisisse en quelque point pour vous montrer de quel bois il a été chauffé. Je passe sur l'invocation par laquelle l'auteur prélude avant de mettre le feu à la mèche. J'y voudrais cependant remarquer ces deux vers :

> Toi, Justice, sois mon enclume;
> Toi, Némésis, sois mon marteau.

Pauvre Justice! elle y périra. Mais passons. — Chaque âge a son fléau, sa honte, son type *fabuleux* de monstruosité; mais, *j'en atteste le ciel et l'enfer,* jamais peuple dans ses entrailles, jamais cité dans ses murailles, ne logea de fléau semeur de funérailles plus affreux que celui dont la haine implacable et mortelle (la haine d'un fléau!) dévore jusqu'aux os, ronge jusqu'à la moelle notre siècle de fer (la *moelle* et les *os* d'un siècle *de fer!*). — Ici l'on pourrait demander à M. Antonin Roques qui il a entendu maudire, du siècle ou du fléau. Faut-il plaindre ce pauvre siècle qui est rongé jusqu'à la moelle? faut-il bénir ce fléau dont la haine ronge un siècle de fer? Grande perplexité! Mais un marteau qui frappe comme un sourd sur son enclume n'y regarde pas de si près. Quant au fléau,

> Voici son origine : une nuit, le Cynisme,
> A la Révolte ayant *accouplé ses vieux os* (encore des os!),
> Comme l'égout accouple à la mare ses eaux,
> De ce hideux hymen béni par l'Athéisme,
> Il naquit tout armé, comme le Despotisme;
> Et de Satan ravi de ses premiers ébats,
> Reçut le nom de *Journalisme;*.
> C'est un nom fameux! n'est-ce pas?

Que de goût! que de graces dans cette tirade! surtout la chute en est jolie, amoureuse, admirable; elle a du tour et un petit air gascon qui me rappelle cette apostrophe du même auteur à propos d'Hégésippe Moreau :

> Hé! Satan, que dis-tu de la dérision?

Sandis! en prononçant ces vers on prend involontairement l'accent du pays. Si M. Roques n'est point Gascon, il doit être au moins Provençal; ou bien il faut que, suivant le mot de Henri IV, on ait semé des Gascons et qu'ils aient pris partout. Mais la gasconnade la plus bouffonne, la gasconnade élevée à des proportions homériques, c'est le portrait que l'auteur fait des journalistes, ces sinistres *houilleurs* creusant leurs tortueuses mines (des mines de houille sans doute), et faisant aux enfans des muses une *guerre de Kabyles;* renouvelant, *avec plus de fureur,* la persécution des empereurs les plus sanguinaires contre les hérauts de la *Bonne Nouvelle;* trempant leur lâche épée au fond d'impurs marais, de Styx infects dont chaque *goutte d'onde* est un poison de mort par l'enfer distillé; ajustant du *noir taillis de leurs noms anonymes* les jeunes aiglons qu'ils étendent raides à leurs *pieds triomphans,* etc. Il en fait des Nemrod, il en fait des archers anglais d'Azincourt

ou de Crécy. Il les fait louves, il les fait bombes, il les fait feu, il les fait trombe; il les fait *bloc qui siffle et tombe, et s'amoncelle en mur de tombe;* il les fait eunuques, il leur donne la fièvre, il les fait damnés, il les fait serpens, et quel serpent, juste Dieu! celui qui dans le *Jugement dernier* de Michel-Ange se livre sur un cardinal à l'agréable petite occupation que vous savez. Enfin, il les fait chiens courans, et il leur fait chasser *jusques sous les toits* la race bannie des fils du génie. Il évoque tous ceux qu'ils ont tués et leur met sur la conscience, en même temps que la mort de Gros, celle de Léopold Robert, celle de Nourrit, celles de Gilbert, de Chénier, d'Hégésippe, qui revient là encore, d'Élisa Mercœur, d'Escousse et de Lebras. Cette gasconnade épuisée, il passe à une autre, qui est la passion, l'agonie et la mort, — avec l'ordre et la marche, — de la muse, violée d'abord, puis traînée par les cheveux au carcan des carrefours, puis enfin clouée sur la croix de moquerie où elle pousse un cri plus lamentable que celui qu'ouït le Golgotha. Puis il convoque tous ceux dont elle était la *mère fraternelle, ombres en deuil errant parmi le deuil des ombres,* et leur dit de recommencer le chant des lamentations. Puis il leur annonce que la muse n'est pas morte, ni le pathos non plus, ni le barbarisme.

> De ses persécuteurs en vain l'armée *exulte,*
> Et, de toutes ses voix lui prodiguant l'insulte,
> *Au triple fil d'acier,*
> *Enivre à ses douleurs la fièvre de sa joie...*

Plus haut, à propos de Gros, peintre de Napoléon, il a parlé d'un Jupiter taillé *sur des toiles de flammes,* avec des ames dardées en faisceaux de lames dans une foudre. On ne me croirait pas si je ne citais. Là, dit-il, c'est le peintre-roi

> . . . .
> Qui seul en Phidias, sur ses toiles de flammes,
> Tailla son Jupiter avec toutes les ames
> Qu'il dardait en faisceaux d'éblouissantes lames
> Dans la foudre de ses regards.

Il appelle l'envie la Messaline des morts. Mais silence! Il a dit aux journalistes ce qu'ils étaient, il a fait sonner toutes les trompettes du jugement à l'oreille des maudits, il va maintenant dire aux poètes ce qu'ils sont, il va appeler les élus. La gasconnade n'abaisse pas son vol dithyrambique, elle a seulement changé de trompette : après le pathos l'ithos. Les poètes sont donc : l'étoile polaire, une fontaine où se baignent certaines ames, un foyer où la jeunesse au cœur d'or *dérobe* ses flammes. Ils sont

> . . . . Le Jourdain où le *présent baptise*
> *Du baptême du souvenir*
> Les *héritiers* toujours renaissans de *Moïse.*

Ils sont le soleil du monde, son char et ses coursiers de feu, le levier de Dieu, la table *féconde* où sa pensée inscrit ses lois; son œil, son oreille, son conseil (M. Roques conseil de Dieu! que va dire Garo (1)?), son verbe, sa voix; l'urne de merveille où son esprit repose et veille. Ils sont les reflets de sa lampe céleste, la splendeur manifeste de son éclat voilé, la lointaine clarté de son chandelier d'or, les aînés de sa toute-puissance, les élus en qui il a mis sa complaisance de toute éternité et qu'il choisit, quand il convie les peuples aux banquets de la manne de vie, pour leur distribuer le pain de vérité (*j'en passe et des meilleurs*). C'est en eux qu'il agit et qu'il respire, c'est en eux que les yeux de sa sagesse luisent, c'est en eux qu'*il se voit, s'applaudit et s'admire!!!* Ici nous sommes aux colonnes d'Hercule de la gasconnade, et le reste ne vaut plus la peine d'être mentionné. Mais il faut rendre justice à l'auteur, il s'en est bien tiré; il a gardé jusqu'à la fin un sérieux auquel nous avons nous-même failli nous laisser prendre. Quelle contenance garderait la modestie de M. Roques, s'il pouvait penser qu'en ce moment Dieu s'applaudit et s'admire en lui! il en deviendrait, je gage, plus rouge que son boulet. C'est avec ce même sérieux qui donne tout leur agrément aux facéties de ce genre que, dans une autre pièce, M. Roques demande à M. de Lamartine *de quel bloc géant de montagne abattue* les siècles à venir feront sa statue, et lui parle des *immenses Iliades* qui sont les immortelles cascades des sources de son ame. Des cascades d'iliades! et d'iliades *immenses*, encore! Hélas! Homère n'a donné qu'une Iliade (la petite, il est vrai), et le genre humain n'a donné qu'un Homère. Qui n'envierait le naturel et le sang-froid avec lequel M. Roques noie Homère et la petite Iliade dans une larme de M. de Lamartine? Qui n'aurait un premier mouvement pour se jeter au secours, croyant Homère un homme déjà noyé? Tel est le tour agréable et neuf que M. Roques sait donner aux choses les plus fades, comme l'éloge par exemple. C'est par là que, dans les thèses les plus rebattues, comme celles du journalisme et de la mission des poètes, il trouve moyen de surprendre encore et d'éviter le lieu commun. Pourquoi faut-il que le lieu commun ne soit pas tout ce qu'il est bon de savoir éviter!

M. Francis Tourte (1) est de ces naïfs et intrépides poètes qui n'évitent rien et qui ne paraissent même pas soupçonner qu'il y ait lieu d'éviter rien au monde. Comme ces chasseurs armés de bottes de marais, il va droit devant lui et patauge avec une aisance, une insouciance, une sécurité merveilleuses à voir, dans l'amphigouri, dans le solécisme, dans l'incohérence des figures, et, avec tout cela, il fait parfois lever le gibier, le tire et le touche juste où

(1) C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé:
Tout en eût été mieux.....
(LA FONTAINE, *Fables*.)

(2) *Remi ou Croyance et Martyre*, par M. F. Tourte, quai Malaquais, 15.

il faut. Mais comment être sévère avec M. Francis Tourte? S'il parle, lui aussi, d'Hégésippe Moreau, c'est pour dire avec une candeur qui désarme : « Certes je n'ai pas la prétention d'élever un piédestal et de me poser en poète. Je ne le suis pas, je ne voudrais pas l'être; je sais trop à quel prix Gilbert et Hégésippe Moreau ont acheté leur sinistre célébrité. J'ai fait ce livre plutôt par instinct que par érudition, car je n'ai rien appris pour créer un livre. Je ne suis pas un lauréat; je n'ai jamais habité nos lycées, ni même ces salles tumultueuses où la charité reçoit les enfans du pauvre. Où donc ai-je appris à lire? aux enseignes, que sais-je? Bien jeune encore, j'ai vécu du pain de l'ouvrier, j'ai appris à bénir le travail, j'ai vu que le travail est saint... et c'est pour réédifier le travail et le travailleur que j'ai écrit ces pages. » Je ne sais si le poème remplit bien les vues de l'auteur, mais enfin ces sentimens sont d'un honnête homme, et cette simplicité, qui dénote du bon sens, ne manque pas de charme.

Pourquoi le poème est-il infecté d'emphase et d'exagération? Pourquoi de la déclamation, des sentimens outrés, des expressions forcées et de petits riens guindés sur de grands mots? Pourquoi, à propos d'un lever de soleil, parler de lave intarissable vomie sur nous pour ramener le chaos, d'heure suprême, de rois épouvantés, de morts secouant leurs lambeaux et de dissolution du monde? Quel rapport y a-t-il entre le jour renaissant et le monde exterminé? Pourquoi, à propos de M. Rémi, mourant médecin de village dans une prison où il a été jeté pour avoir été pris haranguant une émeute qu'il voulait d'ailleurs apaiser, pourquoi, dis-je, à propos de ce brave homme, parler de Christ, de Gethsemani, de Golgotha? Quelle proportion y a-t-il entre ces noms? Un homme qui a des prétentions et point de talent, autrefois cela s'appelait un sot; aujourd'hui, et depuis quelque dix ans, chez MM. les poètes, cela s'appelle un christ. Nous avons des christs plein les rues. Ne pourriez-vous donc enfin vous taire sur ce nom ridicule dans votre bouche impertinente où il n'est plus un nom sacré? Le Christ Dieu s'est fait homme, et vous, hommes, vous vous faites dieux! Cet abus que le lieu commun poétique fait des images ou des noms empruntés à la religion en est venu à une extrémité, à une prostitution vraiment intolérable. Encore faudrait-il connaître du moins la valeur des mots que l'on emploie. Ainsi M. Francis Tourte se sert plusieurs fois du mot absoute à la place d'absolution. Il a bien d'autres bizarreries. Il n'y a que M. Jourdain qui, voulant dire : je reviens de l'église, puisse s'aviser de chercher un mot plus galamment tourné que celui-là pour désigner le lieu d'où il vient. M. Francis Tourte a trouvé à lui tout seul ce trait ingénieux sur lequel se fussent épuisés en vain les génies coalisés de M. Jourdain et de son maître de philosophie. Et par quel judicieux détour y arrive-t-il, grand Dieu! Un paysan de la banlieue de Paris appelle l'église de son village une mosquée chrétienne, et son clocher un minaret! Voilà ce qui s'appelle savoir le turc et parler mamamouchi! Est-ce du turc encore que des phrases faites comme celle-ci : puiser un paradis dans un idiome :

> Je suis froid aux versets qu'elle chante en l'idiome
> Où le divin Milton puisait son paradis.

Et celle-ci : boire un transport à un front :

> Au front agonisant, à sa brûlante lèvre, (la lèvre du front?)
> Moi, j'ai bu le transport, j'ai savouré la fièvre.

Et cette autre : rallumer une fraîcheur, surtout quand c'est une *sève* qui *rallume :*

> La sève a rallumé cette fraîcheur éteinte
> Sous le souffle glacé, le râle de la mort.

Et cette autre encore : peser dans des essors :

> Ah! viens donc avec moi pleurer sur cette morte,
> Et peser maintenant, dans ces justes essors,
> Si l'homme d'aujourd'hui vaut bien l'enfant d'alors.

Est-ce une rime turque que celle de *taciturne* avec *importune?* est-ce une beauté turque que la suppression de la conjonction entre deux verbes qu'elle doit nécessairement unir :

> Et je veillais encor quand l'Orient *a lui*,
> (Et) *M'a trouvé* près du cierge...

> Pourtant il est des moissons blondes,
> Des pampres, de riches engrais,
> Sur les rives que *tu fécondes*,
> (Et) *Ne désoles* jamais.

Et la suppression du pronom devant un verbe séparé du sujet ou d'un premier pronom par une phrase incidente :

> Suspendu sous sa serre, *il* m'emporte en son vol;
> Arrivé près du seuil d'une pauvre mansarde,
> (Il) *S'écrie* en son transport : Courage!...

et la suppression de la préposition, quand, ayant à régir plusieurs substantifs, elle veut être répétée :

> Bien long-temps Madelin a, *dans* sa convoitise,
> (Et dans) *Son* orgueil, refusé cet hymen à l'église.

Un livre ainsi écrit, et dont pas une page n'est vierge de fautes pareilles, peut à bon droit passer pour un manuel de cacologie tout fait, et c'est à ce titre que je... Mais j'ai dit que je ne pouvais être sévère avec M. Tourte.

Je voudrais bien davantage être indulgent avec M[me] Bayle-Mouillard, ou plutôt je voudrais pouvoir me passer d'indulgence. Mais quoi! je ne puis me dissimuler qu'elle fait aussi rimer *révolte* avec *forte,* ce qui est une rime de

Turc à Maure et un symptôme inquiétant de bien d'autres licences. Ah! ne me redoutez point, madame; j'ai découvert en votre recueil une petite pièce qui vous ferait tout pardonner, pièce ravissante de grace ingénieuse et délicate, de facile élégance, de sentiment et de fraîcheur; charmant morceau, sorti tout d'un jet du cœur d'une femme et de l'industrieuse imagination d'une fée; petit chef-d'œuvre que je voudrais voir rester dans la langue et prendre place dans cette guirlande légère de fleurs poétiques, que je ne sais quelle heureuse inspiration d'une heure, je ne sais quel souffle fugitif et divin a fait éclore sous les yeux des hommes, comme pour leur léguer un précieux exemplaire de la grace accomplie et éternelle. Je n'en citerai pas un vers, car rien n'en peut être détaché sans dommage; mais je renvoie les lecteurs à votre volume (1), où ils trouveront *la Véronique et la Bergeronnette*, la fleur sans parfum et l'oiseau sans voix. J'ose penser qu'il n'en sera pas un qui ne soit sensible au charme de toute la pièce, et qui ne ressente surtout le doux frisson que me laissent les derniers vers. Comment, après cela, vous quereller sur le défaut d'unité de votre recueil, sur les disparates de sujets, de ton, de couleur, de goût et de style? Ce n'est point là de la variété, madame; c'est de la cacophonie. Comment surtout avez-vous pu vous exercer, dans *la Réforme des Plaisirs*, à ce pastiche des vaudevilles de M. Piis et des fadeurs de l'*Almanach des Muses* de l'an VII? Pourquoi troubler le repos de M. Demoustier jusqu'au fond de sa tombe en lui disputant la gloire d'avoir produit des vers dans le goût allégorique que voici :

> Quelquefois l'*intrigue* sans doute
> Passait avec timidité
> Sous le masque, et frayait sa route
> Sur les fleurs de la *volupté*.
> Mais *dans les bras de la licence*
> *L'intrigue s'étale* aujourd'hui;
> Et le *plaisir* honteux s'enfuit,
> Car un doux instinct le conduit
> Vers les *gazes de la décence*.

Savez-vous, madame, que ces gazes-là exhalent un bouquet de renfermé à faire tomber à la renverse un honnête homme qui n'y est point préparé? Savez-vous que cela vieillit votre recueil de quarante bonnes années pour le moins? que cela vous peint à l'esprit avec des cheveux à la Titus et la ceinture nouée sous l'aisselle? Nous ne prendrions plus au sérieux M. Laréveillère-Lépeaux, suçant dans un accès de soif officielle et symbolique, en plein forum et pour l'édification du peuple français, les mamelles de la *Nature*, remplies d'eau de Seine filtrée, peut-être d'eau sucrée, car le peuple français a toujours fait les choses largement avec les gens qui manient son

(1) *Poésies*, par Mme F. Bayle-Mouillard, in-8°; Paris, chez Paulin, rue de Seine, 33.

budget. Laissez donc ce style de bas-relief anacréontique aller rejoindre dans la tombe, où ils dorment côte à côte, M. Laréveillère-Lépeaux et sa nourrice la dame *Nature*, et tous les êtres moraux que le lieu commun de son temps a personnifiés. Et puis laissez-moi respirer votre fleur sans parfum et écouter votre oiseau sans voix

Que dire de M. Fabius Le Blanc ? C'est encore un de ces hommes doux et simples qui s'annoncent modestement, qui se font aimer avant de se faire lire, et aux pieds desquels la critique est tentée de jeter sa férule pour leur tendre la main. Qu'avais-je donc tout à l'heure contre les préfaces? En voilà deux seulement que je rencontre, et c'est bien la meilleure pâte de préfaces qui se puisse voir. Celle-ci n'a que six lignes : « Je conçois que le poète qui a mission de faire avancer l'art expose son système dans une préface... Mais moi, chétif et obscur, moi qui ne suis ni poète à mission, ni écrivain original, qu'ai-je besoin d'une préface? Aussi je n'en ferai pas. Je me borne à dire que ce volume n'est que l'expression franche et sincère de quelques sentimens tristes et de quelques pensées religieuses. Essayez de lire. » Et l'on essaie de lire en effet, et tout le volume va comme cela, sans plus d'ambition, sans plus de fracas; et le poète, chose rare! s'est bien jugé. Peu ou point d'affectation, mais aussi peu de force et peu d'élévation; du naturel presque toujours, du charme quelquefois; çà et là quelque rhythme emprunté à la manière de tel ou tel maître; un peu de faiblesse dans la touche, mais de l'harmonie dans les tons. Cela se lit sans fatigue et se quitte sans peine ou se reprend sans dégoût. Tout compté, c'est encore là le volume que je préfèrerais, et je ne l'ai peut-être pas assez fait valoir (1).

Je n'ai point parlé encore de M. Alph. Le Flaguais (2). Ah! c'est ici que je retrouve ma préface : préface malheureuse, creuse et peu sensée; préface écrite en prose poétique, c'est-à-dire où les mots sont mis à la place des raisons, et qui heureusement n'est point signée du nom de l'auteur. M. Le Flaguais est certainement de tous ces poètes le plus fort et le plus faible : le plus fort, parce qu'il a une facture plus ferme, un goût mieux assis, une imagination mieux réglée; le plus faible parce que, étant le plus rapproché du but, il montre mieux quelle distance infranchissable, quel impossible effort l'en sépare encore. Avec les autres on peut compter sur un trait de folie qui portera coup et ouvrira une brèche dans le sanctuaire encore fermé; avec M. Le Flaguais on ne compte plus sur ce hasard heureux, et l'on est assuré que ce qu'il tente, que ce qu'il obtient, est bien tout ce qu'il peut tenter et obtenir. Il est le plus faible, en un mot, parce qu'il donne mieux que les autres la mesure exacte de sa force et qu'il en montre le bout. Ce n'est pas que les vers de M. Le Flaguais soient dénués de mérite, mais est-ce là un éloge à faire à propos de vers? Le diable au corps, comme disait Voltaire, voilà ce qui fait

(1) *Plaintes du Cœur*, par M. Fabius Le Blanc, in-8°; Paris, chez René et comp., rue de Seine, 32.

(2) *Marcel*, par M. Le Flaguais, chez A. Villeneuve.

les poètes, avec cette restriction toutefois que tous les diables n'y sont pas bons. Nous avons pu aujourd'hui même nous en convaincre. L'art existe chez M. Le Flaguais; l'inspiration, le jet spontané, le *os magna sonaturum* manquent. Il peut écrire un sonnet d'un travail achevé, il trouvera difficilement le vers qui remue. Et pour le caractère général de sa poésie, pour le choix des sujets, pour le tour qu'il leur donne, il en est réduit, lui aussi, au lieu commun :

Cum lucus et ara Dianæ
Aut properantis aquæ per amænos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus.

Or à tous les poètes qui ne peuvent franchir cette ligne, dont l'épaisseur est un abîme, nous disons et nous répéterons toujours que la poésie est par soi-même quelque chose d'éclatant qui veut attirer les regards, et qui par conséquent est tenu de les savoir enchanter, quelque chose qui dédaigne de parler comme la prose, et qui par conséquent est tenu de dire ce que la prose ne saurait dire, du moins aussi bien. Nous dirons que l'indifférence et le dédain manifestés par le public à l'égard de certains poètes est juste en tant qu'ils n'atteignent que le médiocre poète, et qu'il y a de la part de ces messieurs une présomption intolérable à prétendre faire de leur cause la cause de la poésie. Nous disons qu'avec l'intelligence qu'ils montrent, ils peuvent tout tenter et être partout des hommes distingués, hormis dans la poésie, et qu'enfin, s'il est quelque chose de mortel à cette poésie, ce n'est ni le prosaïsme du siècle, ni ses préoccupations cupides, ni le dénuement des poètes, ni les difficultés qui leur viennent du dehors : c'est le vice qu'ils portent en eux, leur impuissance, et le vice qu'ils contractent, le lieu commun.

A. Bussière.

BULLETIN.

Le débat entre l'église et l'Université continue d'occuper les esprits. Peu à peu, tous arrivent à comprendre l'importance de la question. C'est que par sa nature même la question touche tout le monde, et que les parties contendantes se partagent, à vrai dire, la société. Partout on trouve l'action de l'église, comme aussi l'action de l'état répandant l'instruction. Depuis le plus humble vicaire jusqu'aux archevêques, depuis l'instituteur le plus obscur jusqu'aux premières notabilités du corps enseignant, voilà tous les membres de ces deux grands corps, l'église et l'Université, qui prennent inévitablement à cette discussion une part active. Ajoutez à tous ces intéressés l'immense clientelle de l'Université et de l'église, on reconnaîtra que le litige dont nous parlons doit rencontrer bien peu d'indifférens.

Tout concourt donc à faire de la question universitaire la question du jour, la question de la saison parlementaire, qui ne tardera pas à s'ouvrir. D'ailleurs, en ce moment, tout le reste semble éteint ou assoupi. Beaucoup de questions paraissent épuisées, et d'autres ne sont pas encore venues à terme. La loi sur l'instruction secondaire destinée à réaliser la liberté d'enseignement promise par la charte attirera donc surtout l'attention des chambres. Ni le temps, ni l'étude n'auront manqué au projet attendu, et il est raisonnable d'espérer que, par la sage fermeté de ses dispositions, ce projet ne sera pas au-dessous du sujet même et de la gravité des circonstances.

En attendant, on discute toujours dans la presse, et les organes de l'église n'ont rien perdu de leur acrimonieuse vivacité. On leur riposte avec chaleur, et de part et d'autre la passion se donne carrière. Cependant on avait annoncé

l'intervention d'un écrivain célèbre. Le bruit s'était répandu que M. de Lamartine devait s'avancer au milieu des combattans un rameau d'olivier à la main, et leur proposer un traité de paix. On était donc fort curieux d'en connaître les conditions et les bases. Aussi la surprise a été grande, le désappointement a été vif, quand, en lisant M. de Lamartine, on a vu qu'il concluait à la séparation complète de l'église et de l'état. Ce n'était donc pas une transaction qu'il apportait aux parties contendantes, mais il se trouvait avoir rédigé à l'usage de chacune d'elles une belle et bonne déclaration de guerre, et d'une guerre organisée avec réflexion, d'une guerre permanente. Mais avant de nous arrêter à ces conclusions inattendues, rappelons quelques souvenirs.

Il y a treize ans, à la même époque, dans l'hiver de 1830, paraissait un journal rédigé par M. de Lamennais. C'était *l'Avenir,* qui dura un an. La révolution de 1830 avait frappé vivement l'imagination du prêtre éloquent qui d'ultramontain se fit démocrate. Il parlait, disait-il, au nom de l'église, et il demandait pour elle la liberté, l'indépendance, la séparation complète d'avec l'état. « On nous demande ce que nous voulons, écrivait en substance M. de Lamennais; nous voulons la liberté de religion, c'est-à-dire la totale séparation de l'église et de l'état, séparation qui implique d'une part la suppression du budget ecclésiastique, et de l'autre l'indépendance absolue du clergé. Nous demandons aussi la liberté d'enseignement, parce qu'elle est de droit naturel, et pour ainsi dire la première liberté de la famille; nous regardons en conséquence le monopole universitaire comme une odieuse illégalité. Nous voulons la liberté de la presse dégagée de toutes ses entraves; nous demandons également la liberté d'association, parce que c'est un droit naturel, nous voulons qu'on fasse pénétrer le principe d'élection jusque dans le sein des masses; enfin nous demandons l'abolition de la centralisation, déplorable héritage du despotisme impérial. »

Voilà le résumé des doctrines de *l'Avenir*. Pour M. de Lamennais, qui était encore prêtre catholique fervent, le point capital était la séparation complete de l'église et de l'état. Les autres libertés devaient venir en guise de moyens et de corollaires. Jouissant d'une indépendance absolue, l'église, avec la liberté d'enseignement, travaillait à s'emparer de l'esprit de la jeunesse. Avec la liberté illimitée de la presse, elle aurait répandu sans obstacle toutes ses doctrines : la liberté d'association lui aurait permis de s'organiser comme une puissance tout-à-fait indépendante, *imperium in imperio.* Avec le suffrage universel, elle aurait cherché à s'emparer des masses; enfin, par la destruction de la centralisation, l'état, ruiné, démantelé ainsi qu'une ville prise d'assaut, aurait été sous le pied de l'église, comme au bon temps de l'empereur Henri IV à genoux devant Grégoire VII. C'eût été l'avénement d'une démagogie ecclésiastique.

Par quelle malheureuse imitation M. de Lamartine se rencontre-t-il aujourd'hui avec M. de Lamennais? Lui aussi, se mettant à la suite du rédacteur de *l'Avenir,* demande la séparation complète de l'église avec l'état. A

coup sûr, M. de Lamartine n'a pas les passions qui échauffaient si fort M. de Lamennais; il n'est pas prêtre, c'est beaucoup. Il n'est pas exclusivement préoccupé de l'intérêt de l'église, et il est plutôt mu par une générosité irréfléchie. M. de Lamartine voudrait donner la liberté à tout le monde. Il se représente l'église émancipée du gouvernement, le gouvernement émancipé de l'église, la philosophie émancipée des deux, les ames enlevées au budget et remises à leur foi et à Dieu. C'est, dit-il, l'état de l'Amérique. Eh! c'est précisément parce que c'est l'état de l'Amérique que ce ne saurait être l'état de la France. En Amérique, la religion n'est jamais sortie des rapports individuels; elle est fractionnée en mille sectes qui se garantissent à elles-mêmes leur existence par une tolérance réciproque. En France, un culte antique et immuable s'est incorporé avec la société, et jusqu'à un certain point avec l'état lui-même. Comment vouloir réaliser en France ce qui se passe en Amérique?

M. de Lamartine n'a donc jamais arrêté sa pensée sur les dangers qu'il y aurait pour la religion à faire divorce avec l'état? Qu'il consulte les hommes graves du clergé, ceux de ses membres qui connaissent le terrain sur lequel ils vivent, et il verra s'ils sont tentés de pousser à la séparation de l'église avec l'état. M. de Lamennais, lorsqu'il exposait la théorie que vient de reproduire M. de Lamartine, pouvait bien, dans son enthousiasme, s'écrier : « Prêtres de Jésus-Christ, sachez être pauvres, pour être libres et respectés, pour être forts. Ce n'est pas avec un mandat sur les payeurs de César que Jésus envoya ses apôtres à la conquête du monde, mais avec la croix et une confiance sans bornes en cette Providence qui donne chaque jour ce qui est nécessaire à chaque jour. Après tout, que faut-il au prêtre? des lèvres indépendantes et un morceau de pain. L'état vous offre le pain, mais à la condition qu'il mettra son sceau sur vos lèvres, et que vous serez ses hommes à lui avant d'être les hommes de Dieu. » L'église s'est-elle laissé persuader par ces brillantes déclamations? Nullement; elle a laissé M. de Lamennais prêcher dans le désert, et, à l'ombre de la protection de l'état, de nos lois, elle s'est rassurée, et elle a confirmé sa puissance. M. de Lamartine, en plaidant ainsi pour l'église, n'a pas consulté sa cliente.

L'église ne songe pas à se séparer de l'état; elle voudrait empiéter sur l'état, voilà la réalité. Il y a donc à résister avec fermeté et prudence aux entreprises illégitimes que pourrait former l'église, voilà le devoir du gouvernement. Mais il ne saurait être question de séparation, de divorce, d'indépendance absolue. Proposer ces choses, c'est s'égarer dans le pays des chimères. Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier; les cris de quelques déclamateurs, et même les regrettables imprudences de quelques prélats, n'ont rien changé à la nature des choses. La France est un pays catholique, politiquement catholique, où la religion s'est toujours appuyée sur l'état, où le roi était le fils aîné de l'église. Et c'est à un peuple qui a une pareille histoire, de semblables traditions, que M. de Lamartine, reprenant

la thèse de M. de Lamennais, vient proposer la séparation totale de l'église et de l'état!

Mais, dit le brillant rédacteur du *Bien public,* nous savons que tout changement est trouble, et que le devoir des hommes d'état est de graduer ces changemens de telle sorte, que tout grand changement soit une transformation pacifique et préservatrice, au lieu d'être une soudaine et tumultueuse révolution. M. de Lamartine annonce donc qu'il a songé à des dispositions législatives qui sont destinées à nous faire passer sans trouble de l'état actuel à l'indépendance absolue de l'église. Ces dispositions, ajoute-t-il, sont fort simples; malheureusement, M. de Lamartine ne nous les fait pas connaître : il les donnera textuellement à leur heure et à leur place.

Tout cela est-il sérieux? Il suffira de quelques articles de loi que M. de Lamartine se charge sans doute de faire adopter aux chambres, sur sa seule garantie, pour changer sans trouble, sans secousse, tous les rapports de l'état, de l'église et des particuliers! M. de Lamartine s'imagine donc que rien n'est plus facile que de triompher de l'empire des mœurs, des traditions et des habitudes! La pensée vraiment politique qui présida, dans les premières années de ce siècle, au rétablissement du culte catholique, fut de rendre à la religion l'intégrité de ses dogmes et la légitimité de son sacerdoce, tout en conservant, dans l'intérêt de l'état, les anciennes libertés et les maximes de nos pères. C'est là ce qui constitue, suivant l'expression de Portalis, une sorte de droit des gens entre le sacerdoce et l'empire.

En vérité, en face des prétentions des uns et des rêveries des autres, on sent plus que jamais le prix de l'héritage que nous a laissé le génie civil de Napoléon. Nous lui devons le concordat et l'Université, c'est-à-dire la paix dans l'église et l'enseignement entre les mains de l'état. Sans doute depuis cette époque il y a eu et il peut y avoir encore des modifications à introduire dans ces grandes créations; mais les bases sont solides, et il ne sera donné à personne de les renverser. La raison des majorités constitutionnelles saura défendre ce qu'il y a d'excellent dans ce que nous a légué l'empire. Il y a assez de sagesse dans les principes constitutifs du concordat et de l'Université pour résister à toutes les attaques.

De l'imitation de M. de Lamennais, M. de Lamartine tombe dans les réminiscences d'O'Connell. Écoutez, s'écrie-t-il, ce que disaient hier les évêques d'Irlande, à qui on parlait d'union avec l'état et de salaire pour leur église : « Reprenez vos offres, nous les regarderions comme des chaînes pour nos ames et comme la pire des calamités pour notre foi et pour l'église. » Voilà, il faut l'avouer, une belle perspective à offrir à l'église de France, le sort de l'église d'Irlande! Opprimée par une minorité intolérante et haineuse, presque livrée à ses ennemis par un gouvernement qui n'ose pas se compromettre en la défendant, l'église d'Irlande partage la détresse du peuple auquel elle distribue les consolations de la foi. Il nous semble que le sort de l'église en France n'est pas tout-à-fait aussi misérable.

Puisque nous parlons de l'Irlande, voyons ce que fait O'Connell. La cour du banc de la reine a rejeté les moyens de nullité que le libérateur avait présentés contre les procédures. O'Connell avait fait plaider que les témoins à charge devaient prêter serment en pleine cour à peine de nullité. La cour a décidé que cette prétention était sans fondemens, et elle a ordonné qu'il serait plaidé au fond. Après quelques discussions entre l'attorney-général et la défense, la cour a fixé au 15 janvier 1844 l'ouverture des débats. D'ici là la liste du jury sera changée; ce qui donne aux accusés des chances favorables.

O'Connell a publié une nouvelle adresse au peuple irlandais pour le remercier de sa tranquillité, et l'engager à persévérer dans une sagesse qui, selon lui, doit être utile à la cause du rappel. Avant de partir pour ses montagnes, comme il le dit, d'où il ne reviendra que pour soutenir son procès, il a assisté avec ses deux fils à une séance de l'association dans *Conciliation-Hall*. Ce qu'il y a eu de plus remarquable dans cette réunion, c'est le discours d'un Écossais nouvellement affilié qui n'a pas fait difficulté de se déclarer fédéraliste. Cet Écossais voudrait qu'il y eût trois parlemens nationaux, l'un en Angleterre, l'autre en Écosse, le troisième en Irlande. Chacun de ces parlemens se composerait de lords et de communes chargés de régler les affaires locales. Il y aurait de plus un parlement impérial dont la mission serait de régler toutes les questions coloniales, les questions de régence et de succession au trône. Enfin notre Écossais désirerait que les revenus ecclésiastiques fussent partagés entre les trois églises protestante, catholique et presbytérienne. Ainsi ce n'est plus seulement pour l'Irlande que certains esprits songent à une séparation parlementaire, c'est aussi pour l'Écosse, et le fédéralisme a des partisans. Les hommes d'état de l'Angleterre ne sauraient trop calculer la portée de ce qui se passe sous leurs yeux. Quand les gouvernemens semblent abdiquer l'influence morale, les esprits s'agitent, se lancent dans des théories aventureuses, et les idées les plus contraires aux véritables intérêts politiques du pays peuvent prendre faveur. L'administration de M. Peel s'est déjà renfermée dans une trop longue inertie pour ce qui concerne l'Irlande; il est temps d'aviser, et de ne pas laisser le champ libre à ceux qui parlent de détruire l'unité politique de la Grande-Bretagne.

Le ministère espagnol est enfin constitué. Si l'on excepte M. Francisco Serrano, qui reste chargé du portefeuille de la guerre, il est entièrement composé d'hommes nouveaux qui, sous la présidence de M. Olozaga, ont accepté le fardeau des affaires. Le refus de M. Lopez de rester au pouvoir était sincère, et il a repris avec simplicité l'exercice de sa profession d'avocat. M. Lopez a désiré rentrer dans la vie privée avec toute la popularité qu'il avait acquise, avec l'honneur intact d'avoir su gouverner avec succès jusqu'à la majorité de la reine.

Le nouveau ministère a voulu, dès le début, montrer qu'il entendait surtout puiser sa force dans l'exécution la plus franche de la constitution. Le

cabinet Lopez avait fait commencer dans les provinces les élections municipales. Le premier acte de M. Olozaga et de ses collègues a été d'ordonner qu'il fût sursis aux élections. Le nouveau ministère veut que les attributions municipales soient préalablement réglées par une loi spéciale. Les cortès vont être saisies du projet.

Le cabinet Lopez avait aussi fait procéder à l'armement de la garde nationale de Madrid. M. Olozaga a donné l'ordre à la municipalité de suspendre l'organisation de la milice. Il pense que l'armement doit être réglé par une loi et non par des déterminations arbitraires. Il paraît résolu à triompher des résistances de la municipalité de la ville de Madrid, s'il en rencontrait.

Non-seulement ce goût scrupuleux pour la légalité est louable, mais il a ses raisons politiques. M. Olozaga est placé entre les christinos et les progressistes. Quel est le terrain sur lequel il peut espérer réunir les partis, si ce n'est une loyale légalité? De cette façon, un parti ne pourra pas l'accuser de le sacrifier à l'autre, et de porter l'arbitraire dans le gouvernement. Les premières paroles qu'a prononcées M. Olozaga, comme ministre, devant les cortès sont modestes. Il a constaté n'avoir pris le pouvoir que sur le refus formel qu'avaient fait les anciens ministres de le garder. Il a su, avec quelques généralités pleines de convenance, éviter l'écueil d'un programme.

L'Espagne est placée maintenant, tant vis-à-vis d'elle-même que vis-à-vis de l'Europe, dans une situation tout-à-fait régulière et normale. La reine, déclarée majeure par les cortès, vient d'appeler au gouvernement des ministres qui sont l'expression constitutionnelle de la politique des deux chambres. En proclamant la majorité d'Isabelle II, les cortès, qui avaient été nommées *ad hoc*, ont répondu au vœu de la nation. Le nouveau règne s'ouvre avec une administration nouvelle formée d'après les manifestations parlementaires.

Dans cette situation, il est permis au gouvernement espagnol d'espérer qu'on lui tiendra compte en Europe de ses efforts et de ses succès. Les cabinets qui n'ont pas encore reconnu le gouvernement d'Isabelle II peuvent se demander aussi si le temps ne serait pas venu de changer de conduite et d'attitude vis-à-vis d'une monarchie constitutionnelle qui est parvenue à surmonter tout ce qu'il y avait dans sa position d'irrégulier et de révolutionnaire. Le gouvernement du roi de Naples aura le mérite d'entrer le premier dans cette voie, que recommandent l'expérience et la raison. Naples envoie à Madrid un ambassadeur. C'est la première des monarchies absolues qui reconnaîtra la monarchie constitutionnelle de la fille de Ferdinand. Si le cabinet napolitain eût écouté M. de Metternich, il aurait fait long-temps encore attendre cette reconnaissance, mais il a plutôt ouvert l'oreille à d'autres conseils, et nous l'en félicitons. En quittant Naples, M. le duc d'Aumale a pu emporter la certitude que le gouvernement d'Isabelle serait reconnu par le roi des Deux-Siciles. C'est un premier pas pour l'Espagne dans la question si capitale pour elle des alliances et du mariage.

Dans tous les états constitutionnels grands et petits, les chambres se préparent à fonctionner. Le duché de Bade a vu s'ouvrir la session sans la présence du grand-duc, et il n'y a eu d'autres discours d'ouverture que quelques paroles prononcées par M. le ministre de l'intérieur, M. de Rüdt. La session avait été précédée par un évènement important, la retraite volontaire de M. de Blittersdorf, qui était depuis long-temps en butte à toutes les vivacités de l'opposition. Plusieurs personnes semblent penser dans le grand-duché que le ministère actuel n'a plus une très longue carrière à fournir. Il s'agirait d'un revirement libéral qui ramènerait aux affaires plusieurs anciens ministres connus pour leurs principes constitutionnels, entre autres M. Nebenius, très versé dans toutes les matières de commerce et de douane.

Le grand-duché de Bade, le royaume de Wurtemberg, ne sont pas formidables par leur puissance matérielle, mais ils ont leur place et leur valeur dans l'Europe constitutionnelle. Il y a dans ces deux pays un amour sérieux d'une liberté modérée, un esprit de suite et de persévérance dans la pratique du régime représentatif qui ont déjà porté d'heureux fruits.

Tout ce qui se passe en Grèce dénote jusqu'à présent beaucoup de sens et de modération. On comprend à Athènes que le pays a besoin du concours de tous ses enfans et des services de tous les hommes déjà éprouvés dans les affaires. Le ministère a ouvert ses rangs à Coletti et à Maurocordato, qui ont accepté sans conditions et sans portefeuilles de s'associer aux actes et à la responsabilité du cabinet. C'est le gouvernement des deux chambres et de la royauté qui sera établi par la constitution nouvelle. On évitera l'écueil d'une chambre unique et d'un affaiblissement excessif de l'autorité royale. Dans l'espèce de vie commune et publique au milieu de laquelle vivent aujourd'hui les peuples, l'expérience même profite aux autres. Rien n'est perdu. Ce sera un notable résultat, un changement salutaire, que l'établissement d'une monarchie représentative en Grèce s'accomplissant sans violence, sans désordre, enfin avec l'approbation des cabinets européens. Tel est l'ascendant des choses raisonnables et nécessaires, qu'il arrive un moment où elles ne trouvent même plus de contradicteurs.

Nos chambres vont s'ouvrir dans trois semaines, et pas encore un mot de politique. Est-ce un calme trompeur? On ne parle ni du plan de campagne de l'opposition, ni des projets du ministère. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y aura pas de questions politiques. A-t-on jamais vu une session en manquer? Seulement, cette année, l'animation parlementaire est très lente à se manifester, à se faire pressentir.

On a causé ces jours-ci de la promotion de M. Passy à la pairie, et on ne mettait pas en doute que l'ancien ministre du 12 mai n'allât bientôt siéger au Luxembourg. Quelques personnes s'étonnaient que le ministère fût parvenu à déterminer M. Passy à quitter la chambre des députés. On leur a répondu que le ministère, dans cette circonstance, n'avait fait que se rendre au désir de l'ancien ami de M. Dufaure. S'il faut en croire des gens bien in-

formés, c'est M. Passy qui a demandé la pairie. On ne pouvait pas la lui refuser.

Le nom d'un candidat radical, le nom d'un candidat phalanstérien, sont sortis vainqueurs de l'urne électorale : le radical et le phalanstérien iront siéger dans le conseil municipal de la ville de Paris. Nous ne voyons pas là de victoire pour les démocrates et les fouriéristes. Les dernières élections municipales ont été remarquables par la confusion des opinions et des votes. Les conservateurs n'avaient pas de candidats dont ils se proposassent le triomphe d'une manière bien vive. Beaucoup d'entre eux ont voté pour le candidat radical et le candidat phalanstérien. Toute question politique se trouvant écartée, chacun a suivi son humeur, son caprice. On a trouvé sans inconvénient de prendre à l'essai des hommes nouveaux. Pourquoi en effet repousser toujours du contact des affaires des théoriciens, même des utopistes? Il arrive parfois que, se piquant d'honneur, ils se montrent pleins de modération et de bon sens.

— Au milieu du calme qui règne dans la plupart de nos théâtres, d'intéressantes représentations se succèdent à la Comédie-Française. Après l'*Ève* de M. Léon Gozlan, c'est *la Tutrice* de MM. Scribe et Paul Duport qu'on a vue paraître sur la scène de la rue Richelieu. Nous reviendrons sur cette agréable production de l'auteur du *Verre d'Eau*. Qu'il nous suffise aujourd'hui de constater le succès de *la Tutrice,* qui va être incessamment suivi de la reprise de *Tibère,* dont s'occupe activement le Théâtre-Français. Bientôt aussi Mlle Rachel nous sera rendue: nous reverrons Phèdre et nous saluerons Bérénice.

F. Bonnaire.

DES PASSIONS

DANS

LE DRAME MODERNE.

COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE,
PAR M. SAINT-MARC GIRARDIN.

La préface de ce livre contient à peine une vingtaine de lignes, lisez-la cependant; vous y trouverez je ne sais quelle modération qui explique tout à la fois le talent et la popularité de l'auteur. Dans sa chaire de la Sorbonne, entourée d'un éclat si calme, d'un assentiment si honnête, d'une louange qui ressemble moins au bruit qu'au respect, M. Saint-Marc Girardin parle depuis tantôt deux ans, à ses disciples jeunes et nombreux, du drame et des *passions* dans le drame. Il a expliqué, avec le merveilleux sang-froid qui donne tant d'autorité à sa parole, par quelles influences secrètes, par quels irrésistibles mouvemens du cœur, procèdent, au théâtre, la pitié, la douleur, l'admiration même, car je pense bien qu'il accepte l'admiration comme un des élémens du drame. Il s'est inquiété non-seulement de la tragédie et de ses larmes sanglantes, mais encore des sarcasmes et du sourire de la comédie. Chemin faisant, et comme une nécessité de son sujet, comme la base de son système, il a raconté toutes sortes d'histoires d'amour; — et de ces d'histoires

d'amour il a fait, selon son habitude, une causerie sérieuse et piquante; — dissertations pleines de bon sens dans lesquelles nous apparaissent les chefs-d'œuvre les plus divers : l'*Iphigénie* d'Euripide, l'*Iphigénie* de Racine, *Angelo, tyran de Padoue*, le *Philoctète* de Sophocle, l'*Œdipe* de Sénèque, l'*Hamlet* de Shakspeare, *le Paria* de M. Casimir Delavigne, les *Deux Gendres* de M. Étienne, *la Mère coquette* de Quinaut, et même, qui le croirait? *le Père Goriot* de M. de Balzac! A ces leçons débitées avec tant de grace, avec une bonhomie si parfaite, les meilleurs esprits et les plus turbulens esprits ont été attentifs : ceux-ci par sympathie, ceux-là par suite de cette curiosité qui dompte les plus rebelles, pour peu qu'ils viennent à découvrir que l'homme qui leur parle a raison. Pendant deux ans, de cette histoire de la *passion*, et de la *passion dramatique* encore, l'antique Sorbonne a retenti. Eh bien! dès qu'il a eu pris ses précautions pour les leçons à venir, et quand déjà il a trouvé un autre sujet d'étude, le professeur, retrouvant dans ses souvenirs ces nettes et vives instructions dont il se souvient presque aussi bien que son auditoire, leur donne la forme et la grace du style; ces leçons improvisées, il les publie, « non pas pour faire un livre, mais pour fixer la mémoire de quelques-uns de ces entretiens dont la bienveillance de mes auditeurs m'a fait depuis quinze ans une si douce habitude. » Quant au but de ce livre, rien n'est plus simple : « J'ai cherché, dit M. Saint-Marc Girardin, à montrer comment les anciens auteurs, et surtout ceux du XVIIe siècle, exprimaient les sentimens et les passions les plus naturels au cœur de l'homme... et comment les passions sont exprimées de nos jours. »

Voilà tout ce qu'il a tenté; au premier abord, il semble à tous et à chacun que ce soit là chose facile. Comparer les anciens auteurs aux auteurs de nos jours, mais qui ne l'eût fait? mais c'est l'*a b c* du métier! Il n'est pas besoin d'être un si grand critique pour entreprendre un pareil parallèle! Ainsi a dû parler plus d'un bel esprit après avoir jeté un regard distrait sur ces quelques lignes de préface. Pour ma part, cependant, je ne conseille pas aux esprits les plus contens de leurs œuvres, aux plus grands styles, aux plus brillantes imaginations de trop se fier à la sincère humilité de cette préface; car, si la préface promet peu, le livre tiendra beaucoup. *Parallèle, causerie, quelques entretiens,* au premier abord, j'en conviens, il y a de quoi rassurer les jaloux de toute renommée; cependant que nos grands hommes contemporains ne se hâtent pas trop de se féliciter et de battre des mains! Dans ces petits volumes, pa-

tient résultat de quinze années d'un enseignement sans peur et sans reproche, volumes d'une apparence modeste, d'un coloris si fin, d'une grace pénétrante, M. Saint-Marc Girardin a tout simplement fait entrer l'histoire de la comédie, l'histoire de la tragédie, l'histoire du drame; que disons-nous? cent fois plus, cent fois mieux que l'histoire, la vie, l'explication, la passion et toutes les grandes choses du théâtre. Singulier bonheur de cet art dramatique qui, depuis Aristote jusqu'au dernier feuilleton des journaux du lundi, n'a cessé d'occuper l'attention des hommes les plus divers, l'intérêt du législateur et la curiosité de l'homme du peuple; sujet inépuisable d'inquiétude pour le philosophe, pour le critique, pour le sceptique, pour le chrétien; un art si compliqué et si vaste que toutes les critiques amoncelées de siècle en siècle ne peuvent pas y suffire encore. Pour s'occuper du théâtre la critique a tout laissé, la politique, la philosophie, l'histoire. — Parlez-nous, lui dit-on, des drames, des tragédies, des comédies, des comédiens et des comédiennes: que nous importe tout le reste ? A cette humble critique de chaque jour (car faut-il bien que tout le monde vive) M. Saint-Marc Girardin abandonne la dissertation à perte de vue, l'analyse qui fait d'une plante vivante un squelette pour l'herbier des savans, les longues histoires, les longs discours, les récits, les commentaires; même il a laissé de côté, tant il était sûr de se suffire à lui-même, les recherches dans les théâtres ignorés, les imitations et les copies lointaines, les institutions dramatiques; il laisse à chacun sa petite part dans ces vastes landes de l'histoire du théâtre; il ne vous dira pas comment étaient bâtis les théâtres des Grecs, par quels procédés les comédiens de l'antiquité se faisaient entendre de tant de milliers d'hommes réunis; il ne vous dira pas quels drames *les confrères de la Passion* ont représentés devant le roi Charles VI, en 1402; comment de l'hôtel de Saint-Maur ils furent s'installer dans l'hôpital de la Trinité; non pas certes; il n'a pas le temps de suivre à la trace la tragédie dont s'amusaient les soldats du Christ sous les murs d'Antioche; même, s'il vous plaît, il laissera de côté *les Enfans sans souci* et *le Prince des Sots;* comme aussi ne lui demandez pas ce que c'est que *le Roi de la Basoche;* à peine s'il a ouvert l'*Histoire du Théâtre français* par les frères Parfait, et pour la refermer bien vite. Non, non, ce n'est pas là son œuvre; il n'est pas homme à suivre la comédie sur tous les vils tréteaux où elle prostitue sa verve et sa belle humeur, qu'elle dresse sa tente de bohémien dans la ville d'Arles, à Lyon, à Rouen, à Bourges, à Grenoble, à Saumur, sur le Pont-Neuf,

sur les places publiques, aux plus ignobles carrefours, toute chargée de boue et d'esprit, de quolibets et de licences. Que lui importe? il abandonne aux savans de profession toutes ces recherches illustres; bien plus, on lui donnerait la bibliothèque de feu M. de Soleinne, cet amas bouffon et graveleux de tous les essais informes sortis du tombereau de Thespis ou de l'échafaud de Tabarin, j'imagine que M. Saint-Marc Girardin n'en tiendrait guère de compte. En effet, que voulez-vous qu'il fasse du *Joyeux Mystère des Trois Rois*, par le basochien Jéhan d'Abondance? et du *Mystère du Chevalier qui donne sa femme au diable*, et de *Gilles de Robin et Marion*, par André de la Halle? Il ne va pas si loin que cela; il est curieux, mais sa curiosité est trop prudente pour remonter jusqu'à ces nuages; il trouve qu'il est très heureux et très à l'aise dans le XVIIe siècle, le siècle du génie et des élégances; il a là ses franches coudées, il parle la langue du pays, qui a été si long-temps la langue universelle; là où il est le bienvenu, le bien disant, il y reste, exempt d'ambition. Si cependant, et à toute force, vous le vouliez tirer de ce bel endroit au sommet de la montagne, près du ciel poétique, eh bien! il n'est pas homme à s'arrêter dans les brouillards; il franchira, à pieds joints, tout le nuage qui le sépare de la tragédie d'Euripide et de la comédie d'Aristophane. Rappelez-vous en effet ce qu'il vous disait lui-même tout à l'heure, dès les premiers mots de sa leçon, à la première page de son livre : il veut raconter (et rien de plus) comment les auteurs du XVIIe siècle exprimaient les sentimens et les passions *les plus naturels au cœur de l'homme!* La passion et la passion *naturelle*, c'est-à-dire la passion qui vient du cœur. Ceci dit, et quoi que vous fassiez, M. Saint-Marc Girardin ne sortira pas du cercle qu'il s'est tracé; il sait très bien que l'histoire du théâtre, s'il est vrai qu'elle ait eu un commencement, n'a pas de fin possible que la fin des passions humaines; qu'après et avant Pierre Corneille, il y a tout un monde; mais c'est trop d'espace pour son regard, c'est trop de science pour son étude, sa causerie aurait peur d'un horizon si vaste; il laisse à d'autres le soin d'expliquer par où et comment a commencé *la comédie* en France, comment s'est *aiguisé* notre esprit à lancer le vieux mépris gaulois, à quelle heure a commencé *cette justice souvent bien injuste* dont parle Molière. Encore une fois, il n'en veut pas tant savoir; il abandonne à M. l'abbé de La Rue les poètes dramatiques anglo-normands du XIIe siècle; même à nous autres les futiles, il abandonne et bien volontiers la critique ou, pour mieux dire, le sifflet de chaque jour; sifflet d'ivoire, sifflet menteur, sifflet

de corne, plus cruel qu'il n'est utile; encore une fois, son œuvre n'est pas là; il ne fait pas de livres, il ne fait pas de dissertations, pas de découvertes; il laisse à qui les veut déchiqueter les facéties de Gringoire, les exclamations de Rutebeuf; il ne fait pas d'éloquence, il cause; il ne discute pas, il raconte; pourvu qu'il parle honnêtement des passions honnêtes, ça lui suffit, il est content, il n'en demande pas davantage, et si vous lui demandez ce qui lui reviendra d'être si peu savant, si peu bruyant, d'être honnête, sérieux, calme, et durant tant d'années, il va vous dire qu'il s'estime le plus heureux des hommes d'avoir pu ramasser tant de belles fleurs à la bouche du volcan, et qu'il n'échangerait pas ce bonheur contre des gloires d'une apparence plus brillante et plus difficile. En effet, il a découvert, au bout de quinze ans de ce zèle, de ce travail assidu, et de cette sévérité pour lui-même et pour les autres : « qu'en parlant ainsi, on ne déplaît pas à la jeunesse, et que la meilleure manière de se faire applaudir parfois de nos jeunes étudians, c'est de s'en faire toujours estimer! »

Vous l'entendez! « être estimé toujours, être applaudi *parfois*, » voilà sa récompense, voilà son triomphe! Il sait très bien qu'on n'est pas applaudi toujours, et même qu'un homme sage, s'il était applaudi *trop souvent*, devrait se demander à lui-même s'il n'est pas tombé par malheur dans quelque sophisme malsain, dans un dangereux paradoxe? Être applaudi *parfois* seulement, voilà en effet la gloire que puisse ambitionner un honnête et sage esprit qui se respecte, depuis que les applaudissemens, la louange, l'admiration, l'enthousiasme, sont devenus la courante monnaie de chaque jour de l'année. N'est pas qui veut à l'abri de l'applaudissement banal. Pour résister à l'entraînement de la louange, même la plus vulgaire, il faut une ame plus forte qu'on ne pense, surtout quand il s'agit d'arrêter ces jeunes mains qui ne demandent qu'à applaudir, d'apaiser ces jeunes enthousiasmes qui ne demandent qu'à admirer, de calmer ces vives et turbulentes passions, à l'aide desquelles il est si facile au professeur, dans sa chaire, d'augmenter sa popularité de l'heure présente. Certes, de tous ces professeurs de la Sorbonne ou du collége de France, éloquens, écoutés, applaudis à des titres si divers, celui-là qui mérite le plus les sympathies des honnêtes gens, c'est le professeur que son jeune auditoire écoute le mieux, et non pas celui qu'il applaudit le plus. Être applaudi, la belle affaire! Rien n'est plus facile pour peu que l'homme qui parle préfère à la renommée un vain bruit qui passe dans l'air. Être applaudi! vous n'avez qu'à le vouloir, et ces applaudisseurs de vingt ans, non-seulement ils vont vous applaudir, mais encore ils vont vous porter en triomphe. Faites un

signe, ils mettront le feu à la ville, comme fit Alexandre pris de vin, sur l'ordre d'une courtisane. Frappez donc sur ces tambours, soufflez dans ces trompettes de Jéricho, jetez des lampes brûlantes sur ces gerbes de blé, réveillez cet écho qui dort, dépouillez-vous de la robe austère pour quelque habit de fantaisie, parlez haut ou bien parlez tout bas, faites que votre leçon ressemble à une émeute ou bien à un mystère, menacez ou plaignez-vous, posez-vous comme un héros ou comme un martyr, et si, par hasard, fatigué d'avoir passé la nuit au bal masqué, votre auditoire s'endort, réveillez-le à l'aide de quelques-uns de ces grands mots si bien venus sur les théâtres des boulevards : liberté! fraternité! humanité! soudain vous verrez quel grand homme vous serez devenu en vingt-quatre heures! Vous serez Mirabeau! vous serez Saint-Just! vous serez l'avenir! Oui, mais en réalité vous serez un grand coupable; vous aurez abusé de l'innocence turbulente de tous ces jeunes esprits confiés à votre garde, vous aurez mis l'incendie dans ces jeunes ames qui ne demandaient pas mieux que de vous suivre dans les bons sentiers. Et voilà pourtant où cela mène de vouloir être applaudi, non pas *quelquefois*, mais *souvent*, mais toujours!

De ces flatteurs, la trahison est double; leurs lâches complaisances compromettent à la fois l'avenir des jeunes gens et la conscience des professeurs de la même école qui ne veulent pas d'une popularité payée à si haut prix. Véritablement, parmi les maîtres de la jeunesse, plus les uns veulent être applaudis à outrance, plus les autres, les sages, rencontrent de grandes difficultés pour obtenir ces quelques applaudissemens qu'arrache l'estime et le respect à ce jeune auditoire qui a pour flatteurs ses maîtres eux-mêmes, ceux qui devraient lui dire la vérité la plus vraie. O misère! quand toutes les passions mauvaises de ces enfans qui se croient des hommes sont soulevées, non-seulement par la prédication du journal, par la vile invective du pamphlet, par toutes les licences dangereuses, mais encore par la coupable imprudence du professeur, par les grands bruits et les grands gestes, et par les trahisons décevantes des paradoxes qui tombent du haut d'une chaire publique, quel sera le maître assez hardi pour oser parler à tous ces révoltés, avec sa voix, avec son geste, son esprit, son bon sens de tous les jours? Essayez donc, si vous l'osez, de remettre le mors et la bride à ce jeune cheval échappé et furieux comme le cheval de Job! Rétablissez donc le silence à ces oreilles toutes remplies de bruits sonores; faites rentrer en elles-mêmes ces ambitions exaltées; démontrez à ces consuls imberbes, dont l'œil ébloui voit déjà marcher devant eux les faisceaux et les haches,

qu'avant d'être un consul, il faut songer à gagner son pain quotidien; qu'avant de gouverner le monde, il faut penser à obéir à son père; qu'avant de prendre place au sénat, il faut avoir passé son examen pour la licence! Allez donc, allez donc, si vous l'osez, arracher les jeunes gens de ces hauteurs, leur prouver le danger des fables dont on les berce, et enfin leur démontrer, vous seul contre tous, la vanité du seul orgueil légitime de ce monde, l'orgueil de la jeunesse, cet immense triomphe du jeune homme qui se dit : — *L'avenir est à moi, je n'ai que vingt ans!* Or, voilà justement quelle a été l'entreprise de M. Saint-Marc Girardin. Bien jeune encore, il a imposé silence à toutes les fermentations de sa propre jeunesse, afin d'avoir le droit de dompter toutes les autres; il s'est dit qu'il y aurait un déshonneur véritable à se grandir soi-même par le mensonge, à ne pas tourner au profit de ce qui est juste et vrai la fougue et la pétulance des jeunes esprits confiés à sa garde, et que celui-là ne serait pas pardonné dans l'avenir, qui exploiterait à son profit cette surabondance de vie dont le professeur dans sa chaire, l'orateur dans la tribune, ou le tribun dans son journal, peuvent si facilement abuser au profit de leur gloire personnelle. Il s'est dit que, dans cette position éminente d'un cours public, il ne flatterait pas même les passions généreuses de son auditoire, car dès qu'il y a passion, on ne sait plus où cela s'arrête; il s'est dit enfin qu'il arriverait par le sang-froid, par le bon sens, par la probité, par la conscience, à l'estime d'abord, au respect, et enfin, par l'estime et le respect, aux seuls applaudissemens que puisse accepter un honnête homme qui aime la gloire sans le bruit qu'elle fait. *Philosophia paucis contenta judicibus.*

Au reste, toutes les explications que je vous donne là sont inutiles. A peine aurez-vous entendu parler le professeur dans sa chaire, ou tout au moins à peine aurez-vous ouvert son livre, à l'instant même vous comprendrez comment en effet M. Saint-Marc Girardin est devenu facilement populaire même à force de réserve et de modération. Il a été servi par les circonstances qui devaient lui être les plus défavorables. Il a pris possession de sa chaire dans les premiers jours de la révolution de juillet. Certes la tentative était pleine de périls et de hasards. Le nouveau professeur de la Sorbonne arrivait dans cette vaste enceinte que M. Guizot et M. Villemain avaient remplie, celui-ci de sa parole austère et vigoureuse, celui-là de cette vive et savante éloquence qui se reproduit çà et là avec une abondance dont on ne peut avoir l'idée que lorsqu'on a assisté à ces tempêtes. — Ardens tous deux, tous deux poussés par l'instinct que les révolutions im-

minentes jettent dans les ames les mieux faites, ils se contenaient, mais en se faisant grande violence, dans les plus sévères limites; la colère qui était en eux se laissait à peine entrevoir dans quelques-uns de ces momens d'enthousiasme et d'abandon auxquels nul ne résiste, et ces instans-là étaient pour eux autant de triomphes qu'ils ne refusaient pas toujours. A les entendre parler, à commenter leur silence, il y avait un intérêt puissant, irrésistible; à chaque instant on eût dit qu'ils allaient lever le sombre voile derrière lequel se cachait le terrible *peut-être* de la révolution de juillet. Ils allaient ainsi, celui-ci dans l'histoire, celui-là dans la poésie, poussés à leur insu par le vent formidable *que Dieu fait souffler où il veut*. C'était encore moins une leçon d'histoire et de littérature qu'un grand drame qui se jouait devant nous. Entraînés l'un et l'autre par la force même, celui-ci de l'histoire obéissant à sa voix, celui-là par la puissance de l'émotion littéraire dont il était le maître souvent, mais pas toujours, ils donnaient à ce jeune auditoire de la restauration de vives, de lointaines espérances qui ajoutaient un intérêt de plus à la magnificence de ces leçons. — Mais quelles espérances? — Dans quel avenir? — Là était la question! A cette question, la révolution de juillet a répondu; elle a été la conclusion du cours d'histoire de M. Guizot, du cours de littérature de M. Villemain. Depuis juillet, leur chaire était restée vacante, et de cette chaire la jeunesse triomphante des écoles se demandait à présent quel enseignement allait venir? Alors nous vîmes paraître pour remplacer ces émotions regrettées, ces orateurs qui parlaient de si haut, un jeune homme austère, réservé, d'une parole aussi correcte que son style, d'une prudence à toute épreuve, et d'une réserve si grande, que si une seule fois il eût cédé à la passion du moment, s'il eût promis plus qu'il ne pouvait et plus qu'il n'eût voulu tenir, il serait descendu de sa chaire pour n'y plus remonter. En vain, dans ces premiers jours de tumultes et de doutes de tout genre, toutes choses sont remises en question, même les choses littéraires; en vain l'émeute hideuse, l'émeute qui ne respecte aucun sanctuaire, hurle aux portes des écoles : le professeur, quand hurle l'émeute, fait entendre des paroles d'ordre et d'obéissance. Autour de lui, plus la fureur est grande, et plus il reste calme et sérieux. Il sauve tout ce qui doit être sauvé de ce grand naufrage; les traditions insultées, il les remet en honneur; les liens brisés, il les renoue d'une main ferme; ces mots proscrits : l'obéissance, le devoir, le dévouement, l'abnégation, il en remplit son discours; il ne veut pas que la société meure faute d'un peu d'aide, il ne veut pas que tout le passé

s'écroule dans les tumultes de l'heure présente; d'une main attentive, il relève l'autel des vieux dieux, il rappelle les grands noms poétiques, il ramène ce jeune auditoire turbulent au Capitole. Plus les temps étaient remplis de passion, plus les agitations du dehors entouraient la chaire, et plus il cherchait dans sa conscience ces paroles qui apaisent tous les tumultes; à cet auditoire qui avait entendu le matin même les plus véhémentes philippiques, il parlait des saintes merveilles de l'art chrétien; tel qui lisait un journal incendiaire dans un coin de la salle sentait le journal tomber de ses mains à entendre le professeur réciter quelques beaux vers de Virgile, aux endroits choisis, aux calmes passages des *Églogues* et des *Géorgiques*. Ou bien la muse dramatique, libre de toute censure, ivre de vin et de sang, les pieds dans la boue et le sein nu, s'en allait de théâtre en théâtre, promenant ses lubricités et ses ravages; aussitôt le professeur, s'animant au spectacle des hontes présentes, au souvenir des gloires passées, parlait à cet auditoire dompté de l'*Athalie* de Racine, de la *Rodogune* de Corneille, du *Misantrope* de Molière. A force de chefs-d'œuvre, il imposait silence à la *Marseillaise*, qui menaçait de redevenir la *Marseillaise* des mauvais jours; il expliquait à la façon d'une ame honnête par quelles illusions funestes la Melpomène du carrefour soulevait ces chansons furieuses et ces palpitations d'une heure. Ainsi, peu à peu, sans secousses, sans efforts, prudemment, sagement, il retirait ces jeunes esprits de cette admiration pleine de périls. Noble et digne travail d'une belle intelligence, service excellent rendu à toute une génération qui pouvait être emportée dans ce désordre; jeunes hommes, l'espoir d'un lendemain qui avait besoin de toutes les intelligences et de tous les courages, sauvés par un bon conseil. Encore aujourd'hui, il y a des gens qui s'étonnent que la dernière révolution, ce torrent qui menaçait de tout briser, soit rentrée si vite dans ses bornes naturelles; ils cherchent les causes de ce grand fait, ils se demandent par quel bonheur, par quel miracle? Le miracle, le voici: quelques hommes de bon sens, qui ont osé dire tout haut aux jeunes gens ce que tous les honnêtes gens avaient dans le cœur.

Et pourtant à le trouver si calme, à l'entendre parler avec cette grace enjouée qui sait rattacher un utile enseignement à tous les sujets, à voir ce rare esprit, si dégagé qu'on dirait qu'il touche au scepticisme, il ne faut pas croire que la colère et l'indignation soient trop haut placées pour son ame; si vous pensiez cela, vous auriez tort; si vous preniez pour une grace de la nature, pour un bienfait

minentes jettent dans les âmes les
mais en se faisant grande violence,
colère qui était en eux se faisait à peine
uns de ces momens d'enthousiasme
résiste, et ces instans-là étaient pour
ne refusaient pas toujours. A les entendre
silence, il y avait un intérêt puissant;
on eût dit qu'ils allaient lever le
chait le terrible *peut-être* de la révolution
celui-ci dans l'histoire, celui-là dans
par le vent formidable *que Dieu*
moins une leçon d'histoire et de
jouait devant nous. Entraînés l'un
ci de l'histoire obéissant à sa
tion littéraire dont il était le maître
donnaient à ce jeune auditoire
taines espérances qui ajoutaient
de ces leçons. — Mais quelles
Là était la question! A cette
ponse; elle a été la conclusion
cours de littérature de M. Villemain
restée vacante, et de cette chaire
se demandait à présent quel
vîmes paraître pour remplacer
qui parlaient de si haut, un jeune
role aussi correcte que son style
d'une réserve si grande, que
du moment, s'il eût permis
vain bruit, il serait descendu
vain, dans ces premiers jours de

la défense, sérieux même dans le sourire! Si bien que lorsqu'arriva la révolution de juillet, il fut tout prêt pour la nouvelle bataille qui allait s'ouvrir, non plus cette fois l'attaque, mais la défense; non plus l'ardeur qui va en avant, mais la prudence qui résiste; non plus comme autrefois la popularité et la louange de tous les jours, mais les soupçons, les haines, les calomnies, les vengeances, les flèches empoisonnées tirées de loin et dans l'ombre. Bien lui en prit d'avoir été un homme sérieux de bonne heure, de ne pas s'être laissé amollir aux succès des premiers jours; il fût resté le soldat mercenaire des batailles impies; au contraire il a aussi sa place au premier rang, parmi les hommes courageux qui défendent et qui sauvent la chose publique. Puis enfin, le drapeau gagné et l'ennemi en fuite, il est revenu à ses travaux, à ses études, à la paix intérieure; il n'a plus contemplé que de loin le choc tumultueux des partis.

Mais une fois revenu à cette vie des belles-lettres, qui est sa vie véritable, un autre péril l'attendait, dans lequel il s'est bien gardé de tomber. Je veux parler des séductions irrésistibles de la vie littéraire : la renommée, la faveur publique, les lecteurs, les libraires, l'argent facilement gagné, les vanités charmantes de ce métier des lettres devenu aujourd'hui un jeu de bourse avec toutes les chances et tous les délires du hasard. Jeune, bien posé dans le monde, éloquent, ingénieux, plein d'idées, d'un style qui savait prendre toutes les formes élégantes, d'une imagination qui faisait quelque chose de rien, plus que tout autre il a été exposé aux dangers qui ont non pas perdu tout-à-fait, mais cruellement amoindri les plus beaux génies de ce temps-ci. Plus que tout autre il pouvait demander à son esprit cette immense quantité de livres qui feront de cette époque littéraire une fable dans l'avenir; les libraires lui tendaient les mains! le roman lui présentait toutes ses amorces, l'histoire et le drame ne demandaient qu'à obéir. Adore-nous, le monde est à toi! *Si cadens adoraveris nos!* Il a résisté à toutes ces attaques, il a laissé son manteau entre ces mains dangereuses; il n'a pas cédé un instant à la joie de faire ce grand bruit dont rien ne reste : *periit memoria cum sonitu;* il a laissé passer devant lui les plus pressés; bien plus, car il est bon et indulgent, il les a aimés, il les a applaudis, il a fait des vœux pour ces enfans prodigues; à chaque instant, même dans son cours, vous le voyez se préoccuper, non pas sans de grands soupirs intérieurs, de cette effroyable dépense d'esprit, de style, d'invention, à laquelle suffisent à peine tant de malheureux attachés à cette glèbe. On voit qu'il en frémit, on voit que cela l'épouvante; on comprend

qu'il se demande à quelle borne funeste, dans quel abîme profond tomberont ces malheureux que la production incessante aura épuisés avant la moitié du chemin? Ah! s'il osait parler! ah! s'il osait s'écrier: « *C'est trop! c'est trop! mille fois trop!* Vous êtes des insensés ou des suicides! Vous vous abusez vous-mêmes sur vos propres forces; arrêtez-vous, reposez-vous, cinq ou six beaux jours ne font pas le printemps! » On devine que c'est là sa pensée; on comprend que cela lui fait grand'peine que tant de belles espérances aient été follement prodiguées aux vains caprices d'un instant. Lui, cependant, plus il voit produire autour de lui et plus il s'arrête; plus le style s'en va courant çà et là, au hasard, la chevelure flottante comme l'Atalante au sein nu qui court après les pommes d'or, et plus il contient son style, plus il le modère, plus il revient lentement, avec amour, aux belles et sereines études qu'on oublie, aux chefs-d'œuvre qu'on néglige, aux grands hommes insultés dans les rondes abominables qui s'agitent autour de la statue de Racine. Les insensés, en effet! ils se hâtent, ils se pressent, ils se poussent, ils précipitent leurs pas avides; on dirait qu'ils n'arriveront jamais assez vite à ce petit but qu'ils entrevoient; ils produisent, ils produisent; ils épuisent, sans y rien mettre, tout ce que leur petit cerveau peut contenir; dans leur enivrement funeste, ils nous rappellent ce jeune Sybaris dont Lydie la courtisane brise sans pitié la tendre jeunesse :

> Lydia, dic per omnes
> Te deos oro, Sybarim cur properes amando
> Perdere....?

Les insensés! M. Saint-Marc Girardin les laissait passer, il les regardait courir. Touchaient-ils le but, il était heureux; s'ils tombaient, il leur tendait une main bienveillante. Tout en les déplorant, il aimait ces efforts. Lui, cependant, il évitait de toutes ses forces cette célébrité trop hâtée; il était dans le monde littéraire, dans le monde politique, comme dans son cours à la Sorbonne : il ne voulait être applaudi qu'à certains jours; mais aussi ces jours-là les applaudissemens étaient universels. Par exemple, ce grand cri, ce cri terrible qu'il a poussé : *Les barbares!* l'Europe entière eut la conscience de cette grande parole : les barbares! C'était l'heure où toutes choses étaient remises en question dans le royaume : Paris soulevé, Lyon révolté, la guerre retentissant d'un bout à l'autre de l'univers! — Dans les meilleurs jours il se montrait sous l'armure du critique;

armé à la légère, il portait de vives blessures, mais la blessure qu'il avait faite, il savait la guérir; il n'a jamais été impitoyable et cruel; il ne s'est jamais abandonné à aucune espèce d'enivrement, pas même à cette espèce de force brutale d'un homme qui a raison. Il a toujours eu peur même d'avoir trop raison. *Oportet sapere ad ebrietatem*. Je suis bien sûr que, s'il cherchait une devise, il accepterait celle-là.

Dans cette vie toute remplie de longues méditations, de sévères études, toute au devoir, il avait avec lui pour l'encourager, pour l'approuver, pour être à la fois son conseil et son disciple, un autre homme d'un rare esprit, un autre sérieux de la même espèce. Celui-là, tout aussi bien que M. Saint-Marc Girardin, il méprisait, il méprise plus que jamais, ces faciles renommées; il dédaignait ces gloires toutes faites qui se vendent à l'encan; à peine leur faisait-il l'honneur de s'en occuper à ses heures perdues, si tant il est qu'il ait jamais perdu une heure. Celui-là aussi, dans un travail assidu, caché, il a montré un talent de style égal à son bon sens. La plume à la main, et avec l'habileté de la bonne foi, il a suivi l'histoire de ces quinze terribles années qu'on ose à peine regarder de loin maintenant qu'elles sont accomplies; il a tenu d'une main irréprochable et ferme cette plume loyale qui reproduisait naturellement les fermes et vives élégances de l'école de Pascal; hardi à l'attaque, intrépide à la réplique, éloquent à force de vérité. Pour qui les connaît l'un et l'autre, il est impossible de séparer celui-ci de celui-là; celui-ci plus animé, plus alerte, plus actif, celui-là net, patient, intrépide, convaincu; celui-ci écrivain plein de grace, de sel, d'élégance, d'atticisme, celui-là véritable disciple des *Provinciales*, d'une clarté nette, vigoureuse, énergique souvent jusqu'à la rudesse. L'un et l'autre ils ont prouvé que là où est la prudence, là est la force. Belles natures dont il ne faut pas avoir peur de s'approcher, un peu sauvages, mais faciles à prendre, deux ames dont on peut dire, puisque nous sommes en train de citations : *In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras!*

Mais aussi, voyez ce qui arrive! M. Saint-Marc Girardin, pour n'avoir pas couru à perdre haleine après cette puérile célébrité d'affiches, d'annonces, de journaux, de prospectus, en est-il moins célèbre? Au contraire, sa renommée, grandie à la façon des arbres qui durent, n'est-elle pas une renommée durable et de bon aloi? Arrivé après les plus pressés d'arriver, il est placé avant eux, parce qu'il a conservé tout son souffle, toute son ardeur, toute sa

force. Certes, il ne traîne pas à la suite de son nom cette longue et languissante kyrielle de poèmes, d'histoires, de romans, de drames, de fantaisies, de petites recherches écrites d'un style précieux, d'élégies; mais sur tous les gens qui ont écrit ces innombrables choses, il a le grand avantage de pouvoir dire le titre des livres qu'il a écrits; il a encore cet avantage, qu'un livre de M. Saint-Marc Girardin, le petit tome in-18 que voici, est tout un événement littéraire, pendant que tout autre, avec une dizaine de volumes, attirerait à peine l'attention d'un instant. Comme on le sait, avant tout, homme sérieux, il se trouve qu'il peut, sans rien perdre de sa gravité, parler des comédies et des tragédies contemporaines, pendant que j'en sais plus d'un, hélas! qui, pour avoir parlé pendant dix ans des hommes et des choses du théâtre, ne sera pas cru même quand il dira au lecteur stupéfait : Voilà un gros livre qui m'a coûté bien des nuits d'insomnies! Et vraiment, si on le traite ainsi lui et son livre, on sera dur, mais, à tout prendre, on sera juste. De quel droit, lui dira-t-on, venez-vous dans les domaines sévères de l'histoire, vous qui n'êtes qu'un diseur de riens sonores? Que nous font vos veilles et vos peines, et, s'il vous plaît, qui donc vous en a tant demandé?

Maintenant que vous savez quel est notre auteur, voulez-vous que nous passions en revue quelques-unes de ces pages brillantes? Ceux qui ont suivi le cours de M. Saint-Marc Girardin, ceux-là seuls peuvent se rendre compte de cette vive et piquante causerie d'un esprit qui se connaît et qui se possède. Avant tout, ce qu'il recherche, c'est la vérité. Il veut que tout soit vrai, même dans l'art qui vit le plus de la fiction et du mensonge. Dans le drame, ce qu'il y a de plus vrai, c'est la passion, et parmi les passions, la plus vraie, c'est la plus générale, c'est l'amour. Si vous voulez être un poète dramatique, agissez par les passions, tout le reste appartient aux coups de théâtre; tout ce qui ne vient pas du cœur, ce n'est plus de l'art, c'est une contrefaçon grossière. Plus la passion agit librement et naturellement, plus elle est touchante et vraie; elle s'affaiblit aussitôt qu'elle tombe dans ce qui est l'extraordinaire ou la chose curieuse. « A l'exception commencera la monotonie, et l'exagération, les deux grands vices du drame. La bizarrerie est pour ainsi dire un mauvais geste de l'ame. » Les caractères étranges et singuliers sont fatigans parce qu'ils sont uniformes: soyez comme tout le monde, cela vaudra encore mieux que d'être toujours le même; l'homme passionné nous plaît et nous touche, car nous sommes, nous avons

été, ou nous serons dans cette passion quelque jour; le maniaque nous fait peur, et cette peur une fois passée, nous le renvoyons à l'hôpital des fous.

Ainsi il parle. Il cherche ce qui est simple, réglé, contenu dans de justes bornes. Il ne veut pas de vos cris forcenés, de vos robes déchirées, de vos chevelures en désordre, d'abord parce que ça n'est pas beau, et ensuite parce que c'est toujours la même écume. J'entre, dit-il, à la fin d'un cinquième acte, et je vois une femme qui se tord les mains et qui se roule à terre en étouffant; à quoi en veut cette femme? pourquoi tous ces excès? Est-ce l'amour, la colère, la douleur? — A tout prix il veut savoir à quoi s'en tenir avec les contorsions, les robes déchirées et les faux cheveux traînés dans la poudre du théâtre. En même temps, quand bien même on lui expliquerait le pourquoi de cet exorcisme, il vous dira encore qu'il n'admet pas qu'une femme se tiraille ainsi les mains, par la raison toute simple que l'émotion dramatique s'adresse à l'intelligence et non pas aux sens. L'art ne doit parler qu'à l'esprit; s'il parle aux sens, il se dégrade. La danse même est un art; et pourquoi Mlle Taglioni a-t-elle été la première danseuse de ce monde? c'est qu'elle parlait au cœur, à l'esprit, à l'ame, non aux sens. Dès que la danse n'est plus un art, fi donc! c'est un métier. Il en est tout de même pour la tragédie; qu'elle parte du fond du cœur, c'est un grand art et le plus grand de tous; mais faites-vous une tragédie uniquement pour le petit plaisir de nous montrer des mourans et des morts, alors, et ce sera plus vite fait, menez-nous aux combats de taureaux ou vers l'arène des gladiateurs; vous étiez Grecs, vous devenez Espagnols ou Romains; vous étiez au théâtre, vous êtes tombé dans le cirque.

De tous les sentimens du cœur humain, le plus constant et le plus universel, c'est l'amour de la vie. La grande question est de savoir comment le héros dramatique, pour être touchant, doit recevoir la mort? S'il pleure, il excite ma pitié, mais il peut se faire qu'il n'ait pas mon estime; s'il reste ferme et constant dans la mort, je l'admire, mais plus d'une fois je l'admire sans le plaindre. Parlez-moi cependant de ces chastes douleurs, Antigone, Iphigénie, Polyxène; elles sont le triomphe de l'art grec; plus encore que l'Iphigénie d'Euripide, l'Iphigénie de Racine est résignée et magnanime. — Dans le Midi et dans le Nord, la mort n'est pas la même. Iphigénie, Ajax, avant de mourir, regrettent ce beau ciel bleu, ce limpide soleil, cette éclatante nature; Hamlet au contraire doit se trouver fort heureux d'échapper aux injustices, aux outrages, aux calomnies,

et surtout au froid, à la neige, à la tempête d'Elseneur. Il faut dire aussi qu'Ajax, Iphigénie, meurent à la clarté du soleil, sous l'inspiration des brises matinales, en présence de tout un peuple ému et attentif, pendant que tout au loin éclatent et brillent le golfe et le souvenir de Salamine; au contraire Hamlet expire sur un mauvais plancher, à la lueur d'une lampe infecte, entre deux toiles mal peintes, tout en face le trou et le visage du souffleur. — Quant au drame moderne, avec ce rare bon sens qui ne l'abandonne pas un seul instant, M. Saint-Marc Girardin est forcé de convenir que cette peur de la mort, si touchante dans la tragédie d'Euripide, si terrible dans le drame d'*Hamlet*, n'éveille guère qu'une attention puérile dans *Angelo, tyran de Padoue*. Catarina a peur, il est vrai, mais pour son corps, non pour son ame; c'est la chair qui ne veut pas retourner en poussière; cette fois c'est le corps qui parle au corps, et non pas le cœur qui parle au cœur; ce n'est plus la tremblante Iphigénie qui regarde une dernière fois *la lumière si douce à voir*, ce n'est pas Mme Roland au visage tranquille qui monte sur l'échafaud en saluant la liberté; c'est Mme Dubarry qui se roule aux pieds du bourreau et qui s'écrie les yeux pleins de larmes : « Monsieur le bourreau! monsieur le bourreau, ne me tuez pas! »

Non, vous aurez beau exalter la douleur physique, elle ne remplacera jamais la douleur morale. Mme Dubarry demandant grace au bourreau pourra remuer les furies de guillotine, elle inspire un profond dégoût à ces honnêtes gens qui meurent la tête haute et la conscience tranquille. Ce qui hurle, ce qui crie et se démène, c'est la plus laide partie de l'ame et du visage de l'homme, et avec cette lie de l'ame on ne fait pas un drame. — Mais, direz-vous, cette Dubarry, qui se roule dans le sang de l'échafaud, cette fille qui meurt comme une fille surprise dans sa joie, n'étais-je donc pas dans mon droit si je l'ai faite ressemblante? — A quoi nous vous répondrons : Il ne s'agit pas de ressemblance, mais de vérité. Nous faisons un drame et non pas un portrait. Le philosophe Plotin (c'est Bayle qui le raconte, et nous recommandons cette belle et bonne parole à M. Saint-Marc Girardin), comme un jour ses disciples voulaient le faire peindre, s'y refusa formellement : « N'est-ce donc pas assez, disait-il, de traîner partout avec nous cette triste image dans laquelle la nature nous a enfermés, et croyez-vous qu'il faille encore transmettre aux siècles futurs une image de cette image, comme un spectacle digne de leur attention? » Véritable parole d'un Grec. Les Grecs avaient le laid en horreur, et partant ils avaient en haine le

portrait, à ce point qu'il fallait remporter trois victoires aux jeux olympiques pour avoir droit à une statue ressemblante. Loi salutaire qui eût singulièrement profité au musée de Versailles, si quelqu'un eût été assez sage pour la remettre en honneur.

Ainsi, même dans la passion, les Grecs conservaient leur visage; ou bien, si la douleur devait être trop forte, l'artiste la cachait à nos yeux, non pas sans doute par impuissance de représenter les difformités de la douleur, mais par un double respect pour celui qui souffre et pour ceux qui le regardent. L'Agamemnon de Timanthe a la face voilée; la Niobé, dans cette immense douleur d'une mère qui perd tous ses enfans, conserve encore toute sa froide beauté. Je vivais, je suis devenue pierre; *vivebam, sum facta silex.* Bien plus, la poésie grecque aime mieux faire d'un homme un dieu, que de faire de cet homme un objet de dégoût; de Daphné poursuivie elle fait un laurier; la nymphe Écho n'est plus qu'une vaine plainte qui se cache derrière la montagne. L'art moderne, tout au rebours, il vous montre avec une joie féroce les plaies, le sang, les cadavres; à l'Opéra même, il vous montre pour toute réjouissance, au premier acte, une juive qu'on va brûler; au second acte, un soldat qu'on tue; à l'acte suivant, un roi qu'on enterre, et enfin une réunion d'inquisiteurs qui font égorger trois malheureux. L'art moderne n'a rien de caché pour personne : vous êtes aveugle, vous êtes bossu, vous portez une livrée; à la bonne heure! ou bien, par hasard, vous êtes belle : tant mieux pour nos yeux, car nous ne verrons plus qu'avec nos yeux. J'estime, en effet, que c'est d'une statue moderne qu'il a été dit : *Concupiscentia oculorum.*

Et pourtant dans l'art antique toute liberté est donnée à la douleur. Philoctète remplit les bois et les rivages de ses lamentations, il a tous les sentimens de l'homme, l'amour, la haine, la colère, les regrets; seulement il aurait honte de nous inspirer de la pitié pour son corps, quand lui-même il n'est attristé que par le délire de son ame. Que si vous nous parlez de ces douleurs terribles, immenses, sans consolation, alors nous vous dirons que, plutôt que de défigurer une femme qui pleure, vous ferez mieux, comme faisait Ovide, de la changer en fontaine ou en saule pleureur.

Ainsi, à chaque instant, à tout propos, par mille transitions inattendues, et sans laisser trop deviner quel est son plan, l'habile professeur ramène son jeune auditoire à tous les vrais principes; tout lui est bon, pourvu qu'il y trouve un sujet d'enseignement. Par exemple, on aura joué la veille, dans un théâtre perdu, quelque immense

mélodrame enrichi des plus magnifiques décorations, et nos jeunes gens auront beaucoup admiré la foudre qui tombe, la mer qui gronde, le souterrain obscur, la forêt qui s'étend tout au loin; le lendemain et comme par hasard, M. Saint-Marc Girardin expliquera à ces jeunes gens comment l'homme ne s'intéresse qu'à l'homme, comment la mer, toute vivante que Dieu l'a faite, a besoin de la présence de l'homme; l'agitation de l'Océan nous laisse froids, si nous ne découvrons pas tout au moins une barque de pêcheurs dans le lointain. Les anciens le savaient bien quand ils représentaient ce terrible duel de l'homme contre les élémens. Pour mieux expliquer la leçon, voilà notre jeune maître qui nous traduit, à la façon d'un poète, l'admirable tempête de l'Odyssée. Le vent et la mer font assaut de violence; le vent siffle, la mer gronde, le rivage tremble; à la bonne heure! Mais comme un grand poète qu'il est, le poète nous raconte avant tout ce qui se passe dans l'ame d'Ulysse. C'est ce que dit Pascal. Ulysse englouti par la tempête a, sur la tempête, l'avantage de savoir qu'il est englouti par elle. Et c'est justement parce que cette tempête de l'Odyssée n'est pas une description, qu'elle est supérieure même au *quos ego!* de l'Énéïde. L'auteur de *Robinson Crusoë*, en homme habile et qui veut exciter au plus haut degré l'intérêt de son lecteur, a copié, non pas la tempête de Virgile, non pas celle d'Ovide, mais la tempête d'Homère. En tout ceci, c'est la lutte personnelle d'Ulysse et la lutte de Robinson qui nous intéresse; ce n'est pas le flot, ce n'est pas le ciel, ce n'est pas le navire brisé, ce n'est pas la décoration; et enfin tous les flots de la mer ne valent pas un seul battement du cœur humain. C'est ainsi que notre habile critique revient à sa dissertation de l'autre jour, quand il nous parlait de la beauté antique, de cette douleur de l'ame qui ne défigure pas les traits de l'homme. A ce propos, il se rappelle qu'en 1825 il a lu l'histoire d'un vaisseau de la compagnie des Indes placé entre la flamme qui dévore et l'eau qui monte. Elles étaient, sur ce vaisseau perdu entre l'eau et le feu, sept cents créatures humaines qui s'abandonnaient aux horribles contorsions du désespoir, quand soudain deux belles jeunes filles de vingt ans, deux sœurs, portant leurs regards, non pas sur la vague en courroux ou sur la flamme en délire, mais vers le ciel, qui était serein, se mettent à dire tout haut les paroles consolantes du saint livre : « Dieu est notre retraite, notre force et notre secours! — c'est pourquoi nous ne craindrions pas, quand même les montagnes se renverseraient dans la mer, — quand les cieux viendraient à se troubler; — car le Dieu de Jacob nous est une

haute retraite ! » Eh bien ! quelle plus belle image, quelle preuve plus éloquente? Ces insensés qui se roulent sur le pont du *Kent*, ils jouent le drame; ces jeunes filles d'une pureté virginale qui appellent à leur aide le Dieu de la mer et l'espérance, c'est la tragédie antique dans toute sa beauté. La vraie passion, la grande passion, les honnêtes sentimens du cœur, par l'exemple, par le conseil, par la comparaison, par le roman, par le poème, il y arrive toujours.

Sa causerie sur le *Suicide* est plus que toute autre remplie de ce bon sens qui pourrait faire pardonner à un homme, si la chose se pardonnait volontiers, l'honneur d'avoir tant d'esprit et si complètement raison. Et d'abord le *suicide* rentre dans les moyens *extraordinaires* employés par la tragédie du second ordre. Le suicide est la maladie des raffinés et des philosophes, il n'atteint pas les simples de cœur et d'esprit. Dans l'antiquité, le suicide était la grande façon de terminer tous les doutes; le stoïcien se tuait pour rester libre, l'épicurien pour éviter la douleur; la chose se faisait dans le plus grand appareil, avec toutes sortes de précautions dignes du théâtre de l'Ambigu-Comique. Caton lui-même, avant de se tuer, prépare une épée et lit le *Phédon;* Werther envoie chercher des pistolets et lit une tragédie allemande, *Emilia Galotti*. Au milieu des festins, Cléopâtre essayait sur ses esclaves l'effet du poison, afin de choisir son poison quand l'heure serait venue. Le suicide à grands appareils est le pire de tous; Chatterton, déclamant contre la société qui ne lui a fait aucun mal, me fatigue et me déplaît. Tout au rebours, le suicide de Phèdre, d'Ajax, de Didon; ils se tuent sans déclamation, sans emphase, poussés par la nécessité, brusquement et sans justifier à l'avance cette fureur nécessaire. On plaint Didon, on plaint Oreste, on a pitié d'Ajax, un dieu les pousse; mais les suicides modernes, le suicide philosophique qui procède par A × B; les Werther, les Chatterton, les Escousse, improvisant huit jours à l'avance les vers de leurs funérailles, les philosophes, les déclamateurs qui vous disent : Voyez comme je sais bien mourir! le suicide réduit à l'état d'une question de philosophie ou de droit naturel : voilà qui est insupportable; voilà l'émotion qui est toujours la même, et notez bien qu'à ces sortes de morts préparées avec tant de soin et d'emphase il manque toujours quelque chose. C'est une anecdote que j'aurais pu raconter à M. Saint-Marc Girardin, et dont il eût tiré quelque parti. D'ailleurs il a connu le triste héros de cette histoire. C'était, à tout prendre, un bon jeune homme, d'une grande probité, d'une instruction solide, mais il voulait avoir

plus de génie que la nature ne lui en avait départi. A aucun prix il ne se fût écrié, comme M. Saint-Marc Girardin l'autre jour : *Nous autres médiocres!* Il avait tenté bien des grandes œuvres, sans se rappeler l'histoire du canot de Robinson; il avait tout commencé et rien achevé. Bref, à bout d'inventions et pour se tirer d'affaire comme un stoïcien impuissant, il se tue. Il se tue dans une chapelle ruinée, près de l'autel; il choisit sa pose, il tombe avec grace comme le gladiateur mourant. Son costume était digne de la circonstance; habit de velours noir, cravate de satin, le soulier verni, le gant jaune, rien n'y manquait pour produire le plus grand effet possible; seulement, le malheureux, il avait oublié de se faire les ongles et de se laver les mains! Tout l'effet de ce suicide si bien arrangé fut manqué par cet oubli funeste. C'est l'histoire de cette vieille comédienne qui laisse tomber ses faux cheveux au plus vif instant d'une déclaration d'amour. — *M'aimeras-tu toujours, mon Ernest?*

Ainsi arrangé et perdu dans mille coquetteries funèbres, le stoïcisme n'est pas dramatique; il donne à l'ame humaine l'immobilité de la mort, ou si du moins il produit un certain effet, c'est un effet sans importance. Quel intérêt d'ailleurs puis-je porter à cette statue de marbre, à cette volonté de fer? Mais, direz-vous, l'accablement! la tristesse! l'ennui, le vague! l'idéal! M. Saint-Marc Girardin ne se laisse pas prendre à ces grandes paroles, il en a qui sont moins sonores peut-être, mais sans réplique. « Le démon de la tristesse, dit saint Chrysostôme, qui vous tourmentait, Stagyre, quand vous viviez dans toutes les joies frivoles, on s'en guérit, une fois qu'on est marié et qu'on a des enfans. » L'*athumia*, l'épuisement, l'accablement, folies que tout cela; M. Saint-Marc Girardin n'y croit pas; en revanche, il croit au travail, au dévouement, à l'abnégation; il aurait honte de rien céder à ces dérèglemens, à cette mollesse de l'ame; mais il est tout prêt à aider ceux qui s'aident eux-mêmes et à leur tendre la main. Le grand moyen de ne pas succomber à la tristesse, c'est de ne pas l'aimer; c'est de ne pas se complaire dans ces misères chimériques, dans ces chagrins enfantins du nuage qui passe, du vent qui souffle, du chat-huant qui crie, du chien qui se lamente à la porte du manoir. Il est de l'avis du livre qui dit que la tristesse en a tué plusieurs et qu'elle n'est bonne à personne : *Multos occidit tristitia et non est utilitas in illâ.* Toutes ces petites maladies des esprits malsains, il les traite par l'ironie, par le mépris, par le défi. Il va si loin dans son dédain pour ces douleurs de

convention, que même l'admirable monologue d'Hamlet, ce résumé de toutes les tristesses d'une ame en peine, je crois bien que le professeur l'effacerait de sa propre autorité, tant il pardonne peu au prince de Danemark d'avoir mis à la mode ce goût singulier qu'il appelle : *le goût de la mort!* Au reste, cette préoccupation continuelle des détails funèbres, ce besoin de contempler des crânes vides et des squelettes, ce retour du *moi* vivant sur le *moi* qui est caché dans le cercueil, ce n'est pas seulement le crime d'Hamlet, c'est la passion poétique de l'Angleterre; elle se plaît à cette joie des fossoyeurs; les plus sincères héros de Shakspeare sont poussés par la même idée affriandée de cimetière et de cercueils. Juliette, avant de vider la coupe fatale, parle des vers de la tombe; elle songe à ces voûtes sépulcrales, et se demande *si par hasard Roméo ne devait pas venir?* Roméo, à son tour, dans la chapelle des Capulets, entre ces tombes, sous la pâle clarté de cette lampe funèbre, sent en lui-même que sa passion s'exalte jusqu'au délire, à cette odeur cadavéreuse. « Juliette! c'est là que je veux demeurer avec les vers qui sont ta compagnie! » Mettez à la place de Roméo un jeune Grec de Sophocle ou d'Euripide, ou bien quelque amoureux d'Horace et de Virgile : il aura bien vite quitté ce charnier pour retrouver, même sur le bûcher, cette femme tant pleurée. Non, ce n'est pas au cadavre que s'attachera ce jeune homme d'Athènes ou de Rome, c'est à la beauté de sa maîtresse; cette idée de ver et de pourriture n'aura pas le temps de lui venir; car, plus la jeune fille sera loin de la tombe, plus son beau corps, déposé sur le gazon, sera couvert de fleurs, ou tout au moins plus la flamme du bûcher sera brûlante, plus l'urne d'or sera parée, et plus le Roméo athénien comprendra la beauté qu'il a perdue, plus il sentira revenir ses larmes, son désespoir, son amour. Lorsque Orphée s'en va chercher Eurydice, il demande d'abord à revoir Eurydice, et tout de suite après il veut retourner à la lumière du jour : *Superasque evadere ad auras!* C'est que la vie, dans ce qu'elle a de beau, d'éclatant, de lumineux, est le véritable fonds de la poésie. Cette couche de cendres et de poussière mortuaire sous laquelle Shakspeare a placé l'émotion dramatique, voyez quels fruits elle a portés! Elle a fait du suicide un lieu commun; elle a transporté sur la scène les menaces de la chaire chrétienne, mais les menaces de l'Évangile moins la consolation d'ici-bas et le pardon de là-haut. Beau sujet d'élégies et de drames vraiment! Aussi, quand la *Paméla* du poète anglais, poussée par l'abandon et le malheur, s'arrête un instant sur cette

idée du suicide, son grand désespoir, c'est de songer que son nom deviendra un sujet de ballades et d'élégies; *ut declamatio fias!* comme dit Juvénal.

A la leçon suivante, laissant là Shakspeare, et se plaçant dans un ordre d'idées encore plus élevé, le professeur, qui a déjà conseillé comme un bon palliatif à ces vapeurs de l'amour-propre les sentimens et les travaux de la vie réelle, indique un remède admirable : la foi et l'espérance. Ce n'est pas l'Hamlet, ce n'est pas Shakspeare, c'est le doute, c'est la vanité, c'est l'oisiveté qui font les suicides. Werther est un enfant du siècle passé; il est un sceptique, il appartient au *genus ardelionum*, à ces ardélions de la vie intérieure qui agissent beaucoup pour ne rien faire, qui s'usent eux-mêmes en efforts inutiles. Monsieur rêve, monsieur doute, monsieur se construit à lui-même de brillans châteaux dans les Espagnes imaginaires, monsieur ne veut pas gagner sa vie, il rougirait d'être le secrétaire d'un ambassadeur qui ne serait pas M. de Talleyrand ou M. le prince de Metternich; bien plus, monsieur, devenu amoureux de Charlotte, n'a même pas le temps de s'en faire aimer; ça lui donnerait trop de soins et trop de peine. C'est si vite fait de se tuer! Une fois mort, on n'entend plus le vent de bise, on ne voit plus la neige de l'hiver, on n'a plus sous les yeux de pauvres gens couverts de haillons. Mais, malheureux, une fois mort aussi, plus de gazon, plus de fleurs, plus de ruisseaux limpides, plus ton père à aimer, plus la bénédiction de ta mère, plus de malheureux à secourir! M. Saint-Marc Girardin ne cache pas son peu de sympathie pour ce triste héros, et je suis bien sûr que ce jour-là il aura été fort peu applaudi. Avec quelle froideur en effet son jeune auditoire l'aura écouté! Attaquer Werther! se moquer de l'amant de Charlotte! Et pourtant, malgré lui, M. Saint-Marc Girardin, quand il en vient à raconter les détails de ce suicide, il se sent ému; il a pitié de ce jeune homme; il est fâché de le voir mourir ainsi; il voudrait lui pouvoir donner un bon conseil, le conseil qu'il faut donner à tous les jeunes gens : Aimez la vie; aimez-la comme un grand bien, comme une fortune passagère; aimez-la comme le moyen d'être sage, d'être utile, d'être l'orgueil d'une famille. Aimez-la surtout comme il faut l'aimer, avec ses labeurs, ses fatigues, ses peines sans nombre; aimez-la en homme courageux, actif, et tout disposé à l'accomplissement des petits devoirs, qui conduit tout droit à l'accomplissement des grands devoirs. « Je voudrais bien aller vous voir, écrivait Fénelon à un ami, mais je n'en ai pas le temps; il faut que je confère avec le chapitre métropolitain *pour un*

procès, que j'écrive des lettres, que *j'examine un compte*. Oh! que la vie serait laide, dans un détail si *épineux*, si la volonté de Dieu n'embellissait toutes les occupations qu'il nous donne. »

Donc, si celui-là qui a été le maître du duc de Bourgogne, si cet enfant adoré d'Homère et de Platon poursuit des procès et examine des *comptes*, il nous semble que, tout grand seigneur que vous êtes, vous ne devez guère être admis à vous plaindre des petits embarras de la vie! Allons, soyez bon, et pour être bon soyez modeste; ne pensez pas que par une folie inutile et sanglante vous pourrez contredire les lois éternelles; n'imitez pas l'orgueil de Chatterton, il se tue parce que le lord-maire lui veut donner une place de valet de chambre : Jean-Jacques Rousseau n'aurait pas été si fier, ce qui ne l'a pas empêché d'écrire l'*Héloïse* et l'*Émile*. Tu es malheureux, et tu penses que je vais te plaindre parce que tu porteras sur toi-même des mains violentes! celui que je plains, ce n'est pas celui qui meurt, c'est celui qui résiste avec courage. Homère, Dante, Tasse, Milton, Camoëns, voilà des malheureux, malheureux, parce qu'ils vivent! Si Chatterton eût voulu être un homme occupé, qu'il eût demandé son pain au travail, non pas à la rêverie, il ne se serait pas tué comme un sot.

Ainsi, toujours et à tout propos, le professeur ramène dans sa leçon la vigilance et le conseil; il ne veut pas que son disciple puisse dire ce que disait Fontenelle de Malebranche : *que l'imagination de Malebranche servait un ingrat;* au contraire, il veut que l'imagination des jeunes gens leur apporte toutes les illusions heureuses, toutes les rêveries innocentes, tout l'enchantement des belles années. Il règle toutes choses, mais il ne tue rien dans ces jeunes ames; il calme, il apaise; il conserve, il respecte l'enthousiasme, l'admiration, le dévouement, mais il veut qu'on en fasse un digne et utile emploi, utile à soi, utile aux autres; il admet la passion, mais il la place dans l'ame, non dans le corps; il la veut éternelle, non pas périssable; il aime les grands sentimens, et c'est pourquoi il leur conserve toute leur grandeur infinie. Toute la leçon sur *l'amour paternel* est digne d'un noble cœur. Le professeur, bien inspiré et sûr d'être applaudi cette fois, se prosterne devant le vieil Horace, devant les pères de Corneille, parce qu'ils ont tous les sentimens humains; surtout ce qu'il aime dans ces vieillards, c'est l'autorité. Il se plaît à voir ces pères, magistrats dans leur maison, qui ont droit de vie et de mort sur leurs enfans; il cite même avec une certaine complaisance les institutes de Gaïus, afin qu'on ne vienne pas lui dire que cette loi romaine est une fiction. Il trouve que c'est un malheur, si

force. Certes, il ne traîne pas à la suite de son nom cette longue et languissante kyrielle de poèmes, d'histoires, de romans, de drames, de fantaisies, de petites recherches écrites d'un style précieux, d'élégies; mais sur tous les gens qui ont écrit ces innombrables choses, il a le grand avantage de pouvoir dire le titre des livres qu'il a écrits; il a encore cet avantage, qu'un livre de M. Saint-Marc Girardin, le petit tome in-18 que voici, est tout un événement littéraire, pendant que tout autre, avec une dizaine de volumes, attirerait à peine l'attention d'un instant. Comme on le sait, avant tout, homme sérieux, il se trouve qu'il peut, sans rien perdre de sa gravité, parler des comédies et des tragédies contemporaines, pendant que j'en sais plus d'un, hélas! qui, pour avoir parlé pendant dix ans des hommes et des choses du théâtre, ne sera pas cru même quand il dira au lecteur stupéfait : Voilà un gros livre qui m'a coûté bien des nuits d'insomnies! Et vraiment, si on le traite ainsi lui et son livre, on sera dur, mais, à tout prendre, on sera juste. De quel droit, lui dira-t-on, venez-vous dans les domaines sévères de l'histoire, vous qui n'êtes qu'un diseur de riens sonores? Que nous font vos veilles et vos peines, et, s'il vous plaît, qui donc vous en a tant demandé?

Maintenant que vous savez quel est notre auteur, voulez-vous que nous passions en revue quelques-unes de ces pages brillantes? Ceux qui ont suivi le cours de M. Saint-Marc Girardin, ceux-là seuls peuvent se rendre compte de cette vive et piquante causerie d'un esprit qui se connaît et qui se possède. Avant tout, ce qu'il recherche, c'est la vérité. Il veut que tout soit vrai, même dans l'art qui vit le plus de la fiction et du mensonge. Dans le drame, ce qu'il y a de plus vrai, c'est la passion, et parmi les passions, la plus vraie, c'est la plus générale, c'est l'amour. Si vous voulez être un poète dramatique, agissez par les passions, tout le reste appartient aux coups de théâtre; tout ce qui ne vient pas du cœur, ce n'est plus de l'art, c'est une contrefaçon grossière. Plus la passion agit librement et naturellement, plus elle est touchante et vraie; elle s'affaiblit aussitôt qu'elle tombe dans ce qui est l'extraordinaire ou la chose curieuse. « A l'exception commencera la monotonie, et l'exagération, les deux grands vices du drame. La bizarrerie est pour ainsi dire un mauvais geste de l'ame. » Les caractères étranges et singuliers sont fatigans parce qu'ils sont uniformes : soyez comme tout le monde, cela vaudra encore mieux que d'être toujours le même; l'homme passionné nous plaît et nous touche, car nous sommes, nous avons

été, ou nous serons dans cette passion quelque jour; le maniaque nous fait peur, et cette peur une fois passée, nous le renvoyons à l'hôpital des fous.

Ainsi il parle. Il cherche ce qui est simple, réglé, contenu dans de justes bornes. Il ne veut pas de vos cris forcenés, de vos robes déchirées, de vos chevelures en désordre, d'abord parce que ça n'est pas beau, et ensuite parce que c'est toujours la même écume. J'entre, dit-il, à la fin d'un cinquième acte, et je vois une femme qui se tord les mains et qui se roule à terre en étouffant; à quoi en veut cette femme? pourquoi tous ces excès? Est-ce l'amour, la colère, la douleur? — A tout prix il veut savoir à quoi s'en tenir avec les contorsions, les robes déchirées et les faux cheveux traînés dans la poudre du théâtre. En même temps, quand bien même on lui expliquerait le pourquoi de cet exorcisme, il vous dira encore qu'il n'admet pas qu'une femme se tiraille ainsi les mains, par la raison toute simple que l'émotion dramatique s'adresse à l'intelligence et non pas aux sens. L'art ne doit parler qu'à l'esprit; s'il parle aux sens, il se dégrade. La danse même est un art; et pourquoi Mlle Taglioni a-t-elle été la première danseuse de ce monde? c'est qu'elle parlait au cœur, à l'esprit, à l'ame, non aux sens. Dès que la danse n'est plus un art, fi donc! c'est un métier. Il en est tout de même pour la tragédie; qu'elle parte du fond du cœur, c'est un grand art et le plus grand de tous; mais faites-vous une tragédie uniquement pour le petit plaisir de nous montrer des mourans et des morts, alors, et ce sera plus vite fait, menez-nous aux combats de taureaux ou vers l'arène des gladiateurs; vous étiez Grecs, vous devenez Espagnols ou Romains; vous étiez au théâtre, vous êtes tombé dans le cirque.

De tous les sentimens du cœur humain, le plus constant et le plus universel, c'est l'amour de la vie. La grande question est de savoir comment le héros dramatique, pour être touchant, doit recevoir la mort? S'il pleure, il excite ma pitié, mais il peut se faire qu'il n'ait pas mon estime; s'il reste ferme et constant dans la mort, je l'admire, mais plus d'une fois je l'admire sans le plaindre. Parlez-moi cependant de ces chastes douleurs, Antigone, Iphigénie, Polyxène; elles sont le triomphe de l'art grec; plus encore que l'Iphigénie d'Euripide, l'Iphigénie de Racine est résignée et magnanime. — Dans le Midi et dans le Nord, la mort n'est pas la même. Iphigénie, Ajax, avant de mourir, regrettent ce beau ciel bleu, ce limpide soleil, cette éclatante nature; Hamlet au contraire doit se trouver fort heureux d'échapper aux injustices, aux outrages, aux calomnies,

mon fils! Mais, pour nous les spectateurs, ces blasphèmes impies nous épouvantent jusqu'à l'indignation; si Lucrèce se tait, nous voudrions nous écrier à sa place : Gennaro, voilà ta mère! — Et plus tard, quand il va pour la tuer et qu'il s'écrie étonné d'une explication assez peu claire : *Ah! vous êtes ma tante?* n'est-ce donc pas qu'il faudrait s'écrier : *Ah! vous êtes ma mère!* Ainsi ce mot tant désiré ne vient jamais, et cependant ce mot-là nous eût apporté avec lui les larmes de la pitié, ces douces larmes qui auraient jeté dans tout cet enfer un peu de rafraîchissement et de repos.

Par cet exemple, vous pourrez juger de la nouveauté et de l'imprévu d'une pareille critique. Eux-mêmes, eux surtout, les critiques de profession doivent trouver en tout ceci un utile enseignement. Ils apprendront à ne pas se laisser emporter dans les complications infinies du drame moderne, à ne pas se préoccuper sans fin et sans cesse du bruit, des cris, des hurlemens, des détails; mais, au contraire, à rechercher, avant toute analyse, le sentiment moral, à se rendre compte de la passion, à poursuivre, dans les recoins où elles se cachent, la pitié et la terreur; critique élevée et puissante, celle-là; elle ne s'amuse pas à raconter : *le théâtre représente un château du moyen-âge; — le sixième acte se passe dans le fond d'un cachot,* et autres détails de la même valeur; mais, en revanche, elle va chercher dans les calmes hauteurs de la poésie quelque point de comparaison qui explique même aux plus illustres écrivains quelques-uns des grands secrets de cet art trop peu étudié, et qui prémunisse en même temps les jeunes esprits contre le grand danger qui menace tous les jeunes gens : l'enthousiasme pour ce qui n'est pas vrai, l'admiration pour les fausses passions, pour les fausses vertus, pour les fausses beautés, pour les fausses grandeurs. Prenez garde, leur dit-il en finissant, il n'y a de durable et de grand que la beauté morale; prenez garde, il n'y a pas de chef-d'œuvre sans probité: vous êtes jeunes, méfiez-vous des vaines apparences : si l'on vous veut faire adorer quelque idole, relevez auparavant le manteau qui la couvre; ne prenez pas pour la Vénus de Milo quelque marchande de modes de la rue Vivienne, ou quelque lascive copie de Raphaël pour un vrai Raphaël. Nous sommes sur une pente mauvaise; l'esprit nous pousse trop loin, le paradoxe même a été défiguré par les embellisseurs. Quelle est la joue sans fard? quelle est la femme sans mensonge? A force d'agrandir le domaine de l'art, il a été bouleversé; nul ne sait plus à quelles limites il s'arrête; en fin de compte, nous avons adopté les ruines de préférence aux monumens com-

plets, ruines morales, ruines poétiques, moyen-âge de convention, lambeaux qui remplacent l'étoffe, haillons qui rappellent à peine l'élégant vêtement. Nos œuvres sont les œuvres *de la langue et de l'air*, notre poésie elle aussi peut s'écrier comme la nymphe dont parle Ausone : *Aëris et linguæ sum filia!* A force de raffiner et d'aller au-delà du beau ciel découvert par nos pères, la nuit nous a surpris, et nous voilà au milieu des ténèbres! Le *monstre* est le roi de l'univers poétique; il est dans tout, il est partout. Autrefois le *monstre* se faisait pardonner par quelques hautes vertus qui le protégeaient contre l'indignation du parterre; aujourd'hui c'est le *monstre* qui à son tour protége la vertu contre l'inattention des multitudes; on a tout mis *dans le monstre*, l'amour, la piété filiale, l'amour maternel, le dévouement, la gloire enfin; il est l'enveloppe nécessaire, il est devenu l'excuse des plus tristes excès; les grands poètes d'autrefois avaient pour mission de démontrer qu'une seule mauvaise passion, une seule, peut perdre une ame; les grands poètes d'aujourd'hui se font un jeu cruel de démontrer qu'une seule vertu peut compenser tous les crimes, peut faire pardonner tous les vices; c'est le monstre qui vit et qui règne! Ainsi parle l'éloquent professeur, ainsi il combat, ainsi il se fait estimer et écouter de ce jeune auditoire à qui s'adressent surtout ces monstruosités poétiques; tâche illustre, que disons-nous, illustre? tâche utile! Oui, mais, pour parler ainsi et d'aussi haut, il faut ressembler au père de l'enfant prodigue, qui voit venir l'enfant de loin. *Il était encore loin de la maison, lorsque son père l'aperçut! Quum autem longe adhuc esset, vidit illum pater ipsius.*

Je lisais l'autre soir, dans un vieux livre, qu'un honnête courtisan du roi Henri III, toutes les fois qu'il sortait de sa maison pour se rendre au Louvre, disait avec un profond soupir : *Adieu, prudence!* tant il savait que même les esprits les plus fiers résistent difficilement aux séductions enivrantes de la majesté souveraine. Cette parole de M. de Nugent vous donnera tout le secret de la popularité et de l'estime auxquelles M. Saint-Marc Girardin est parvenu à force d'être sincère et vrai. Lui aussi, il savait tous les enivremens de la Sorbonne et du Collége de France, et combien il faut être fort pour résister à ces passions excitées, attentives, furieuses, qui vous demandent l'aumône d'une flatterie, sauf à la payer par des applaudissemens frénétiques. Lui aussi, il connaissait les séductions de la tribune, toute une foule vous dictant pour ainsi dire ces paroles émouvantes que recueillait Mirabeau avec tant de génie et de bonheur, quand il marchait d'un pas lent et solennel à ces tréteaux fa-

natiques du haut desquels une révolution devait tomber. Noble enfant de la presse, et reconnu un de ses maîtres à ses premières paroles dignes des *Catilinaires*, il aurait pu tout au moins céder quelque chose aux impatiences, aux colères, aux mauvaises passions du journal, car enfin il était jeune, hardi, il avait sa fortune à faire, sa gloire à gagner; il voyait passer devant lui et se poser devant son soleil, à l'école, à la chambre, dans le journal, des hommes qui ne le valaient pas, des impatiens, des ambitieux. — Il a débuté au milieu de toutes les turbulences de cette nation et de ce règne. Il avait l'idée, il avait la forme, il avait la parole, il avait le style, il avait la vivacité qui donne du prix aux moindres bagatelles. — Son imagination était vive et prompte, sa répartie heureuse et fière. Eh bien! non: qui a voulu passer devant lui, il l'a laissé passer; qui était devant son soleil y est resté jusqu'à ce que la terre politique, en tournant, l'ait placé au soleil. Il n'a été le flatteur de personne, il a méprisé peu de gens; il serait mort de douleur et de honte s'il lui eût fallu se prosterner devant cette renommée banale, cette renommée ambulante du journal, devant laquelle se jettent à plat ventre tant d'illustrations d'une heure; mais en même temps qui a voulu venir à lui a été le bien-venu, qui l'a cherché l'a trouvé affable et dévoué, fidèle, loyal et bon. Aussi voyez où il est, à cette heure, et regardez où sont les autres! — Sa chaire est entourée et respectée, sa parole est écoutée; ses électeurs, qu'il n'a pas flattés plus qu'il n'a flatté ses élèves, l'avaient abandonné, lui trouvant trop d'austérité et de science; ils lui sont revenus justement pour son austérité, pour sa science. M. Villemain et M. Guizot, après avoir été ses maîtres, sont devenus ses confrères et ses amis; bien plus, dans ce temps d'indifférence pour le livre, dans ce public rassasié qui n'estime plus que le papier blanc, un livre de M. Saint-Marc Girardin, un simple discours sur quelques parties de l'art, sont un évènement littéraire. Et tous ces biens, toute cette fortune, toute cette popularité présente, toute cette gloire à venir, — écoutez, c'est le secret qui fait les vraies fortunes! — tout cela lui est arrivé non parce qu'il s'est dit à lui-même, comme M. de Nugent : *adieu, prudence!* mais, au contraire, soit qu'il parle, soit qu'il écrive, soit qu'il agisse, pour s'être dit à lui-même et pour avoir répété tout haut : *à moi, prudence!*

A moi, prudence! — En d'autres termes, c'est le cri glorieux et sauveur : *A moi, Auvergne! voilà l'ennemi!*

JULES JANIN.

LES ALPES FRANÇAISES

ET

LA HAUTE-ITALIE.

V.

IVRÉE. — TURIN.[1]

A quelques milles d'Ivrée, et à la sortie du défilé de *Monte-Stretto,* les Alpes s'écartent tout à coup, et l'on découvre une plaine immense qui n'a pour limites que l'Apennin et l'Adriatique. Les deux hautes montagnes qui terminent de ce côté la chaîne des Alpes, et entre lesquelles, à la sortie de la vallée d'Aoste, la route et la Doire se sont frayé un passage, s'appellent, l'une le mont Arnoun, l'autre la montagne de Saint-André. Un prêtre qui m'accompagnait m'assura que, du sommet de cette dernière montagne, quand le temps était serein, on découvrait à la fois Ivrée, Turin, Milan, Novarre, Alexandrie, Pavie, et une multitude de bourgades secondaires. J'ai cru mon compagnon sur parole. La promenade de deux mois que je venais de faire à travers les Alpes m'avait un peu dégoûté des

(1) Voyez les livraisons des 30 juillet, 6 et 27 août, et 15 octobre.

ascensions, et d'ailleurs le mont Saint-André portait la tête beaucoup trop haut.

Tout à coup, au détour d'une colline, toute composée de jolies roches d'un *granitello* noir et blanc, j'ai découvert la cité d'Ivrée. Couronnée d'une profusion de hautes tours à grosse tête, cette ville ressemble à un grand jeu de quilles dressé dans la plaine; le donjon du vieux château, qui se dresse au milieu du groupe, semble la quille maîtresse.

A peu de distance de la ville, nous passâmes auprès de quelques débris de murailles qui, au dire de Millin, ne sont rien moins que les ruines des écuries des Gaulois *éporédiotes,* anciens habitans de ce pays. Ces Gaulois, ajoute-t-il, ont laissé leur nom à Ivrée, ce nom dérivant évidemment du mot celtique *eporediai,* qui, selon Pline, signifiait chez les Gaulois *dompteurs de chevaux.* Le Piémontais Denina, dans son tableau de la Haute-Italie, veut que ce mot soit tiré de la langue teutonique, dans laquelle *reiten* correspond au latin *equitare.* Laissons ces chercheurs d'étymologies se mettre d'accord, et quittons les écuries des Gaulois éporédiotes.

L'hôtel *della Caccia reale*, où nous nous sommes arrêtés, est une véritable auberge espagnole. Un lit et une chaise composent l'ameublement de ses chambres énormes. On doit se résigner à manger les éternelles fritures de *vitello,* si l'on ne veut mourir de faim, et la propreté, qui console de tout, y est absolument inconnue. Une malle oubliée en chemin, et au fond de laquelle se trouvait l'indispensable passe-port, m'a retenu trois grands jours dans cette misérable auberge. Je me suis consolé en pensant que, de cette façon, j'échappais à l'obligation de courir, du matin au soir, sur le pavé blanc de Turin, par vingt-huit degrés de chaleur.

Ici, du moins, je tiens encore les montagnes par quelques petits chaînons. Si la chaleur est excessive, l'élasticité de l'air aide à la supporter, et certain vent tiède, au fond duquel je retrouve un peu de cette fraîcheur de montagnes si regrettable l'été dans un pays de plaines, tempère agréablement les ardeurs du climat. Ce vent règne une grande partie de la journée; il ne tombe tout-à-fait qu'à l'heure de midi; mais, grace à ma manière de vivre essentiellement pastorale, je suis alors abrité par quelque pan de roche tapissé de lierre, ou par un immense parasol de verdure dont les vignes du pays, qui courent d'un arbre à l'autre et s'entrelacent sur ma tête, font tous les frais. J'ai, de plus, découvert à une demi-lieue de la ville un charmant bassin caché entre de petites collines très agrestes. A voir ses

eaux d'un bleu si limpide, on dirait un morceau du ciel encadré dans la verdure. Ce petit lac n'a pas, je crois, de nom; du moins je ne lui en connais pas. Rien de plus solitaire que ses rives, rien de plus frais que les gazons qui les tapissent. Je passe de longues heures étendu au pied de beaux rochers qui pendent sur l'eau bleue. Parfois même je me glisse dans ces eaux transparentes comme le cristal, et, la tête abritée par l'ombre portée d'un bouquet de saules, je brave négligemment la chaleur du plein midi.

Depuis deux jours que j'ai quitté la montagne, et que je suis descendu dans ces plaines, j'éprouve une sensation singulière. Je cherche toujours quelque grand pan de verdure ou de rocher contre lequel mon œil puisse s'appuyer, et je suis étonné de voir se dérouler autour de moi un horizon à perte de vue. J'ai peine à m'accoutumer à l'espace et à la lumière, et lorsque du sommet de la moindre éminence j'aperçois ces plans vaporeux qui se succèdent les uns aux autres, ces lignes bleues qui s'enfoncent et se perdent aux limites du paysage, il me semble que mon cerveau se dilate et que mon œil respire.

La physionomie de ce pays, si justement nommé *Piémont*, du moins aux environs d'Ivrée, est belle, quoiqu'un peu monotone. C'est une succession de plans bien verts, mais d'un vert *chaud*, qui vont se découpant nettement les uns sur les autres jusqu'à ce que la couche atmosphérique qui les sépare, rendue plus intense par l'éloignement, les adoucisse et les confonde. De distance en distance, le campanille d'une église, blanc comme l'ivoire, la façade dorée d'un grand couvent ou le toit rouge d'une maison rustique, brille au milieu de cette verdure. Le campanille indique quelque village perdu dans les pampres, et le toit rouge, la maison d'un métayer. Je vois maintenant où nos décorateurs d'Opéra ont pris leurs guirlandes de feuillage : c'est dans les plaines du Piémont et de la Lombardie. Ce serait le cas de répéter ici ce singulier éloge que le citadin croit faire du paysage en disant : C'est beau comme une décoration.

Le chant des cigales est l'orchestre qui accompagne ces charmans décors. Chaque branche a son musicien, dont les cris sont incessans. D'abord ce bruit plaît; il donne en quelque sorte de la vie au paysage, assez solitaire et assez dépeuplé dans les journées d'excessive chaleur. A la longue il devient odieux. L'oreille se fatigue de ces cris étourdissans et continuels, comme l'œil d'une lumière dont l'éclat est trop vif et trop soutenu.

Je prolongeais ces promenades, et je ne rentrais qu'à la nuit, au moment où les *lucioli* sortent de leurs gazons et se répandent dans l'air comme les flammèches de l'incendie. Un soir, comme j'arrivais au logis, mon hôte accourut à moi, tout ému, me félicitant, me serrant presque dans ses bras, et me criant d'une voix de tonnerre que j'étais bien heureux d'avoir échappé au danger auquel je venais de m'exposer. Je ne comprenais rien à ces cris et à cette pantomime expressive; mais le bonhomme, prenant le ton du reproche : — Ah! monsieur, me cria-t-il, ce matin on vous a vu seul dans la campagne, et la campagne est pleine de voleurs, d'assassins, et des personnages les plus *brigantissimes*. Puis, sans me laisser placer une seule question, il me raconta, tout d'une haleine, une foule d'aventures sinistres dont les collines et la plaine d'Ivrée avaient été récemment le théâtre, et que je fus fort aise de n'apprendre qu'au retour.

Les heures du soir sont doublement longues pour le voyageur : je les passais au théâtre, car Ivrée a son théâtre; quelle petite ville d'Italie n'a pas le sien? On joue ici, d'ordinaire, quelque mélodrame bien chargé, *orribile e sorprendente*, comme ils disent. Les amateurs risquent même un opéra de Rossini, ou de Bellini, quand ils peuvent accrocher au passage deux ou trois violons, une clarinette, un tambour, et deux acteurs qui chantent. Cette fois nous avons évité l'opéra, et il a fallu nous contenter du drame. Castruccio Castracani et Uguccione della Faggiuola faisaient les frais de la pièce principale; à cela on avait joint une mauvaise comédie larmoyante, fade copie du *Tableau parlant*.

Il y avait parmi les acteurs un gros homme, au teint huileux et verdâtre, au ventre proéminent : il remplissait les principaux rôles et ne manquait pas de verve. Dans le drame de *Castruccio Castracani*, grace au costume héroïque dont il s'était affublé, sa laideur était supportable; mais, dans la comédie du *Tableau parlant*, quand notre gros homme est arrivé sur la scène en frac noir et en gilet blanc, en un mot costumé de façon à rendre sa difformité plus apparente, j'ai eu peine à retenir un fou rire. C'était l'idéal du grotesque. Historien véridique, je dois néanmoins tout dire. Ces malheureux acteurs, hommes et femmes, étaient fagotés comme des singes, pleuraient, se démenaient et se tordaient comme des furieux; ils étaient gueux comme on ne saurait se le figurer, et sales à ne pas être touchés avec des pincettes : eh bien! malgré le dégoût qu'ils devaient inspirer, avec tant de raisons d'être honnis, ils ont fini par s'emparer

des sympathies de leur auditoire. C'est que, sous toute cette affectation apparente et cette misère trop réelle, on trouve encore un fond de naturel singulier qui vous subjugue et vous attache. Du moment que ces pauvres diables touchent les planches, les voilà qui sont possédés d'une furie de verve qui vous fait oublier leur laideur, leurs grimaces et leur gueuserie. On commence par se moquer de leur tournure, on se surprend ensuite à les écouter; à la longue leur jeu attache, et finit presque par plaire. Oui, quand le rideau s'est baissé, j'aimais jusqu'à cet acteur au gros ventre, horrible *padre nobile* du *Tableau parlant*, qui m'avait paru si ridicule au début.

Je dois tout avouer : le lendemain, je suis retourné au théâtre, bravant une chaleur de trente degrés et une atmosphère chargée des émanations les plus singulières. Je voulais revoir ces pauvres acteurs de génie. L'affiche était des plus engageantes. On devait jouer un drame héroïque et *sorprendentissime* qui avait pour titre *le Muet par amour*. La salle était comble. Ce drame était extrait de vieilles chroniques piémontaises. L'acteur qui devait remplir le rôle du muet était, à ce que l'on m'assura, un sujet surprenant. Notre gros homme s'était chargé d'un rôle de docteur. Le roi de France, je ne sais quel roi, figurait dans ce drame; l'auteur lui donne le nom de Louis XII et le fait batailler contre les Anglais entre Paris et Rouen, qu'à l'exemple de l'auteur de la chronique il confond sans doute avec Térouane. Ces combats, un tournoi et une grande scène d'exécution capitale, où la multitude joue un rôle, étaient exécutés par cinq acteurs et dix comparses entre quatre morceaux de carton peint et six quinquets. Il y avait toutefois de l'intérêt, des situations et les élémens d'un drame dans ce bizarre imbroglio. L'auteur a lu Shakspeare, j'en suis certain. Je ne ferai pas l'analyse de cette pièce; j'aime mieux raconter la chronique.

C'était au temps des campagnes du roi Louis XII en Italie. Un des jeunes seigneurs français qui l'avaient suivi par delà les Alpes, Saint-Pierre, brave officier, d'un noble caractère et d'une haute naissance, devint passionnément amoureux d'une jeune Italienne qui s'appelait Caïa. Caïa habitait la ville de Turin; parfaitement belle, et à peine âgée de vingt ans, elle était déjà veuve. Caïa, mariée à l'âge de seize ans à un homme qu'elle aimait tendrement, avait vu ce sentiment, qu'elle croyait partagé, tourné en dérision par celui qui l'inspirait. Son coupable époux avait fait plus : il l'avait trahie, et avait livré à une indigne rivale jusqu'aux épanchemens secrets de l'ame naïve de son épouse. Un profond déses-

poir s'était emparé de Caïa; elle se consumait dans les larmes, et le chagrin n'eût pas tardé à la conduire au tombeau, si son mari, frappé d'un coup mortel dans un combat, n'y fût descendu avant elle.

Par suite de cet évènement, Caïa avait retrouvé, sinon le bonheur, du moins la paix de l'ame. Elle ne conservait de ses anciens sentimens qu'une extrême défiance dans la fidélité des hommes; elle ne croyait plus ni à la constance de leur caractère, ni surtout à leur discrétion. Trompée par le premier qu'elle eût aimée, elle regardait tous les autres comme aussi légers et aussi perfides.

Caïa cependant n'avait pu rester tout-à-fait indifférente aux soins assidus du beau Saint-Pierre. Elle écoutait, mais en souriant, ses protestations sentimentales; elle accueillait ses sermens par un petit mouvement de tête qui prouvait combien elle était incrédule, et quand il se jetait à ses genoux, la suppliant de mettre fin à ses tourmens et de lui accorder son amour et sa main, elle répondait en souriant qu'il ferait mieux de supplier la Vierge. Saint-Pierre, désespéré de ne pouvoir toucher l'inhumaine, tomba dans un morne abattement. La vie lui devint à charge. Il essaya de la perdre dans les combats; mais les lances de l'ennemi se brisaient sur ce cœur que perçait si facilement un regard de Caïa. Il revenait bientôt à ses pieds plus glorieux, mais non moins passionné.

Quelle que fût son apparente froideur, Caïa avait l'ame sensible; elle fut touchée de tant d'amour. Un jour que Saint-Pierre, prosterné à ses pieds, se laissait aller à ses supplications habituelles, elle rougit, se troubla, et fut sur le point de lui laisser voir qu'elle partageait sa passion; mais, dans ce moment, la crainte de faire un indiscret et un ingrat en faisant un heureux, se présenta plus vivement que jamais à son esprit; elle n'écouta plus que ses souvenirs et fit taire son cœur.

Cependant, quand Saint-Pierre eut achevé sa déclaration, Caïa, au lieu de lui répondre avec gaieté, ainsi qu'elle faisait d'habitude, prit la parole d'un air solennel, et, s'adressant au chevalier toujours à ses pieds :

— Vous promettez beaucoup, lui dit-elle : quel gage me donnerez-vous de la sincérité de vos paroles?

— Ordonnez, et vous serez obéie, lui répondit Saint-Pierre avec passion; oui, j'engage ma parole de chevalier de faire tout ce que vous me commanderez.

Caïa réfléchit un moment : — Je veux croire que vous dites vrai; aussi, dès aujourd'hui, je vais commencer l'épreuve. Chevalier, mon

cœur et ma main seront à vous dans trois ans si, pendant ces trois ans, vous me restez fidèle, et si, durant tout ce temps, vous vous engagez à ne pas rompre le silence.

Saint-Pierre courba la tête en signe de soumission; dès cet instant il était muet.

A Turin, on crut à sa maladie, et on le plaignit d'un malheur dont Caïa seule avait le secret. Si jeune, si beau, si brave, et victime d'une si cruelle infirmité! Quand on interrogeait Saint-Pierre sur la cause de cette maladie subite, il évitait de répondre, même par signe, à ses amis. Il montrait une égale indifférence pour leurs consolations et pour leurs soins. Bientôt son supplice devint atroce. Désespéré de n'avoir que le geste et le regard pour exprimer à Caïa tout l'amour qui le dévorait, bien des fois il sentit son courage défaillir, bien des fois sa bouche s'ouvrit, prête à laisser échapper une plainte ou une supplication. Il s'approchait de sa cruelle amante, décidé à tout dire et à tout oser, mais, se rappelant aussitôt la parole qu'il avait donnée, il restait calme et muet. Si d'ailleurs il avait trouvé Caïa insensible, tout n'eût-il pas été fini pour lui? Du moins il avait l'espoir. Il persistait donc, obéissant peut-être autant à sa vanité qu'à son amour.

Un jour arriva cependant où il sentit qu'une lutte plus longue était impossible. Il fallait ou succomber ou quitter Caïa. S'il l'eût prévenue de son dessein, sans doute celle-ci l'eût retenu et l'eût délié de son serment; mais Saint-Pierre s'enfuit, lui laissant pour adieu ces seuls mots écrits : au revoir! De retour dans sa patrie, sa mélancolie devint plus profonde. Toujours fidèle à son vœu, mais décidé à mourir, il se jeta dans ces guerres terribles qui avaient lieu entre l'Angleterre et la France. Dans une foule de rencontres il fit preuve d'un indomptable courage, et comme, au milieu de la bataille, il se contentait de se précipiter sur l'ennemi, la lance en avant ou l'épée au poing, entraînant ses compagnons par son exemple, sans crier comme les autres chevaliers : Montjoie et Saint-Denis! il fut bientôt connu dans les deux armées sous le nom du *brave muet.*

Dans une furieuse bataille qui se livra aux environs de la ville de Rouen, le roi de France, payant bravement de sa personne, se trouva tout à coup entouré par un gros d'ennemis. Seul contre vingt, il leur tint courageusement tête, mais, quels que fussent ses prouesses et ses merveilleux coups d'épée, il allait succomber sous le nombre, quand Saint-Pierre, s'élançant sur ces audacieux, toujours muet, mais toujours terrible, abattit de quatre coups de sa hache d'armes quatre

des plus vaillans ennemis, et mit les autres en fuite. Le roi, qu'il avait secouru si à propos, lui donna une chaude accolade, lui jeta au cou une chaîne d'or massif qu'il portait ce jour-là, et le choisit pour commander des troupes d'élite de son armée.

Dans cette position éminente, la bravoure de Saint-Pierre brilla de plus d'éclat que jamais. Le roi de France, ayant conçu pour lui la plus vive amitié, ne se contenta pas de le combler d'honneurs et de partager avec lui ses trésors; il voulut, après lui avoir montré sa reconnaissance, lui prouver son affection. Des hérauts parcoururent le royaume, proclamant dans chacune des grandes villes qu'une magnifique récompense serait accordée à celui qui pourrait rendre la parole au courageux ami du roi. D'autres envoyés firent la même annonce dans chacune des capitales des états voisins.

Attirés par la récompense promise, les médecins affluèrent aussitôt des quatre coins de l'Europe. Le concours fut si nombreux, que Saint-Pierre, loin de guérir, eût été certainement en péril de mort s'il eût essayé des remèdes de chacun d'eux. Aussi le roi, voulant le sauver de ce nouveau danger, fit publier qu'il accorderait toujours la récompense promise à celui qui guérirait le muet, mais que tous ceux qui entreprendraient cette cure sans succès paieraient de leur vie leur ignorance et leur présomption.

Nos docteurs, comme on le pense bien, s'en retournèrent aussi vite qu'ils étaient venus; deux seulement persistèrent : le premier, parce qu'il était très savant et qu'après avoir visité l'organe de la parole chez son malade il l'avait trouvé si parfaitement conformé qu'il ne lui paraissait pas possible que Saint-Pierre ne parlât pas quand on lui aurait appris à parler en recommençant par les principes; le second, parce qu'il ne savait rien et que par conséquent il ne doutait de rien.

Tous deux néanmoins firent d'inutiles efforts pour guérir Saint-Pierre. La science de l'un se trouva aussi insuffisante que la présomption de l'autre. Le délai qu'on leur avait accordé pour mener à bout leur entreprise allait expirer; ils n'avaient jamais douté de la réussite, et Saint-Pierre était resté muet. Il fallut enfin que les malheureux médecins avouassent leur impuissance. Ils le firent en implorant leur grace, car, disaient-ils, s'ils n'avaient pas réussi, ce ne pouvait être la faute du médecin, mais la faute de la nature ou du malade. Les magistrats avaient reçu les ordres du roi; ils ne se payèrent pas de ces ridicules excuses, et firent jeter les médecins dans un cachot. Le jour de leur supplice était fixé, et on préparait

l'échafaud, quand une jeune femme d'une rare beauté arriva à la cour de France et demanda à parler au roi.

Amenée en sa présence : — J'ai découvert un remède infaillible et qui doit guérir votre brave ami, lui dit-elle; je ne vous demande qu'un court délai pour opérer cette cure merveilleuse. Dans trois jours doit avoir lieu le supplice des téméraires qui ont échoué dans l'exécution de l'entreprise que je vais tenter; dans trois jours j'aurai gagné la récompense promise, ou je marcherai au supplice avec eux.

Le roi, que la beauté, la confiance et l'air de noblesse de l'inconnue avaient touché, lui fit de paternelles représentations; mais celle-ci l'interrompant : — Je suis certaine du succès, lui dit-elle; laissez-moi faire, et avant peu votre ami parlera.

— Essayez donc, lui dit le roi, puisque telle est votre certitude; mais surtout réussissez, car, si votre tentative restait sans succès, vous n'auriez aucune grace à attendre de moi après avoir abusé à ce point de ma confiance.

— Je ne demanderai aucune grace, répondit résolument l'étrangère; et elle se fit conduire auprès de Saint-Pierre. A la vue du chevalier, Caïa pensa s'évanouir; mais bientôt, reprenant courage, elle s'approcha de lui en rougissant : —Me reconnaissez-vous? lui dit-elle d'une voix émue. Parlez, parlez... j'ai eu tort de croire un homme tel que vous capable d'indiscrétion et de légèreté! parlez : je vous relève de ce serment que j'avais exigé de vous dans un moment de déraison. Oh! si vous saviez combien j'admire votre courage et votre grand caractère! Oh! parlez-moi, parlez-moi, je vous en conjure!

Saint-Pierre ne répondit à ces paroles caressantes que par un triste sourire.

Étonnée de ce silence, Caïa le supplie, mais en vain, de le rompre; elle lui prodigue les noms les plus tendres, elle joint d'innocentes caresses aux plus ardentes prières. Saint-Pierre répondait à ses soupirs par des soupirs, mais sa bouche ne s'ouvrait pas, et sa langue restait toujours liée. La belle Italienne, désolée de cet inexplicable silence, le quitta tout en larmes, le cœur plein de dépit et d'amour.

Le lendemain, Caïa revit son amant.

—Saint-Pierre, lui dit-elle, avez-vous pu douter à ce point de la bonne foi de celle qui vous aime plus que sa vie? Avez-vous pu croire que ces tentatives ne fussent qu'une nouvelle épreuve? Ah! détrompez-vous.

Puis, après un moment d'hésitation et de silence :

— Doutes-tu encore de ma sincérité? lui dit-elle avec chaleur. Tu

ne me réponds pas, cruel! Eh bien! ajouta-t-elle en rougissant, si tu doutes encore, prononce ces seuls mots : Je t'aime, et, par la sainte madone, je jure de ne rien refuser à ton amour.

Cette séduisante promesse ébranla le courage du chevalier, car ses lèvres remuèrent et sa bouche fit un mouvement comme si elle allait s'ouvrir; mais, puisant dans son cœur une force surnaturelle et triomphant de ce premier mouvement de faiblesse, il repoussa doucement celle qui le suppliait avec tant d'abandon, et s'il n'eut pas assez de force pour ne pas lui montrer qu'il l'aimait encore, il en eut assez du moins pour ne pas le lui dire. La belle Caïa, le trouvant sourd à une prière si tendrement exprimée, versa d'abondantes larmes, et en le quittant elle ne savait trop ce qui l'emportait dans son cœur, du désespoir, de la rage ou de l'amour.

Cependant le délai fatal allait expirer; encore un jour, et si Saint-Pierre continuait à se taire, Caïa devait mourir. Sombre et désolée, aimant la vie parce qu'elle aimait, l'Italienne se décida à faire une dernière tentative. Elle va trouver son amant.

— M'aimes-tu? lui dit-elle en le voyant.

Saint-Pierre porta la main à son cœur et leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de son amour.

— Veux-tu ma mort?

Saint-Pierre fit un geste d'horreur.

— Eh bien! consens donc à parler; autrement, tu le sais, je dois mourir.

Saint-Pierre, toujours silencieux, laissait tomber sur elle des regards tendres et désolés.

— Cruel, lui dit Caïa avec passion, pourquoi me laisser lire tant d'amour dans tes regards, et rester sourd à mes prières? Pourquoi feindre de m'aimer, si tu méprises mon amour, et si, fidèle à des sermens insensés dont je t'ai délié, tu prononces par ton silence mon arrêt de mort? Mais non, tu ne m'aimes plus, je dois le croire, et mon plus grand désespoir n'est pas de perdre la vie, mais d'avoir perdu ton amour. Ah! s'il te faut une preuve du mien, si tu peux en douter encore, que tardes-tu davantage, presse-moi sur ton cœur, je suis à toi!

Saint-Pierre la pressa amoureusement dans ses bras, mais, au milieu de ses transports les plus vifs, ses lèvres ne s'ouvrirent que pour donner cours à des soupirs; pas un mot, un seul mot d'amour ne répondit aux expressions passionnées, aux douces et caressantes paroles be la malheureuse Caïa. Ce fatal silence épouvanta l'Italienne.

Saint-Pierre ne pouvait plus douter de ses sentimens, et cependant il persistait à se taire. Sa langue, paralysée par un trop long silence, ne devait-elle donc plus se délier? En faisant le muet, l'était-il devenu en effet? Il le fallait bien, autrement se serait-il tu plus longtemps? Ne savait-il pas que ce jour même Caïa devait marcher au supplice? Il fallut se séparer. Dans ce cruel moment, Caïa ne versa pas une seule larme, ne poussa pas un seul cri, ne fit plus entendre une plainte; elle tendit les bras en silence à son amant, et ce dernier baiser, dont peut-être elle attendait la vie, ce baiser fut muet, muet comme la mort!

Déjà l'échafaud est dressé; un peuple immense est rassemblé sur la place publique où l'exécution doit avoir lieu. Caïa doit être exécutée la première. Pâle comme une ombre, elle s'avance au milieu d'un funèbre cortége; elle monte d'un pas mal assuré sur l'échafaud; la hache est levée sur sa tête.

— Arrêtez! s'écrie d'une voix tonnante et à la grande stupéfaction de l'assemblée un chevalier placé près du roi, arrêtez! j'ai recouvré la parole!

Ce chevalier, c'était Saint-Pierre. Caïa l'entend, le voit, lui tend les bras et s'évanouit. La foule, qui tout à l'heure eût applaudi au supplice, applaudit à un dénouement si heureux. Elle s'empresse autour de la jeune fille, détache ses liens, l'enlève avec transport, et dans le même instant Caïa passe des bras du peuple dans les bras de son amant.

— Saint-Pierre, lui dit-elle en recouvrant le sentiment, je l'avoue, j'ai été coupable, je t'avais mal jugé; peut-être avais-je mérité la vengeance que tu as tirée d'un caprice insensé, et cependant je laisse à ton cœur à décider si elle n'a pas été plus cruelle encore que ma faute.

— Rends grace au ciel de ce que mon cœur a été faible, lui répondit Saint-Pierre en étouffant un soupir; un autre eût peut-être laissé tomber la hache. Caïa, l'épreuve à laquelle tu m'avais condamné est une de ces offenses que l'amour seul peut pardonner.

L'amour pardonna. Saint-Pierre épousa Caïa, et leur union fut célébrée par les fêtes les plus brillantes et par un tournoi dans lequel le roi de France parut en personne. Quant aux deux docteurs qui attendaient la mort dans leur cachot, dans le premier moment, on les oublia, et quand plus tard on les rendit à la liberté, tous deux réclamèrent la récompense promise. — Le muet n'a-t-il pas parlé? disaient-ils. Tous deux sans doute croyaient l'avoir guéri.

Je prolongeais ces promenades, et je ne rentrais qu'à la nuit, au moment où les *lucioli* sortent de leurs gazons et se répandent dans l'air comme les flammèches de l'incendie. Un soir, comme j'arrivais au logis, mon hôte accourut à moi, tout ému, me félicitant, me serrant presque dans ses bras, et me criant d'une voix de tonnerre que j'étais bien heureux d'avoir échappé au danger auquel je venais de m'exposer. Je ne comprenais rien à ces cris et à cette pantomime expressive; mais le bonhomme, prenant le ton du reproche : — Ah! monsieur, me cria-t-il, ce matin on vous a vu seul dans la campagne, et la campagne est pleine de voleurs, d'assassins, et des personnages les plus *brigantissimes*. Puis, sans me laisser placer une seule question, il me raconta, tout d'une haleine, une foule d'aventures sinistres dont les collines et la plaine d'Ivrée avaient été récemment le théâtre, et que je fus fort aise de n'apprendre qu'au retour.

Les heures du soir sont doublement longues pour le voyageur : je les passais au théâtre, car Ivrée a son théâtre; quelle petite ville d'Italie n'a pas le sien? On joue ici, d'ordinaire, quelque mélodrame bien chargé, *orribile e sorprendente*, comme ils disent. Les amateurs risquent même un opéra de Rossini, ou de Bellini, quand ils peuvent accrocher au passage deux ou trois violons, une clarinette, un tambour, et deux acteurs qui chantent. Cette fois nous avons évité l'opéra, et il a fallu nous contenter du drame. Castruccio Castracani et Uguccione della Faggiuola faisaient les frais de la pièce principale; à cela on avait joint une mauvaise comédie larmoyante, fade copie du *Tableau parlant*.

Il y avait parmi les acteurs un gros homme, au teint huileux et verdâtre, au ventre proéminent : il remplissait les principaux rôles et ne manquait pas de verve. Dans le drame de *Castruccio Castracani*, grace au costume héroïque dont il s'était affublé, sa laideur était supportable; mais, dans la comédie du *Tableau parlant*, quand notre gros homme est arrivé sur la scène en frac noir et en gilet blanc, en un mot costumé de façon à rendre sa difformité plus apparente, j'ai eu peine à retenir un fou rire. C'était l'idéal du grotesque. Historien véridique, je dois néanmoins tout dire. Ces malheureux acteurs, hommes et femmes, étaient fagotés comme des singes, pleuraient, se démenaient et se tordaient comme des furieux; ils étaient gueux comme on ne saurait se le figurer, et sales à ne pas être touchés avec des pincettes : eh bien ! malgré le dégoût qu'ils devaient inspirer, avec tant de raisons d'être honnis, ils ont fini par s'emparer

des sympathies de leur auditoire. C'est que, sous toute cette affectation apparente et cette misère trop réelle, on trouve encore un fond de naturel singulier qui vous subjugue et vous attache. Du moment que ces pauvres diables touchent les planches, les voilà qui sont possédés d'une furie de verve qui vous fait oublier leur laideur, leurs grimaces et leur gueuserie. On commence par se moquer de leur tournure, on se surprend ensuite à les écouter; à la longue leur jeu attache, et finit presque par plaire. Oui, quand le rideau s'est baissé, j'aimais jusqu'à cet acteur au gros ventre, horrible *padre nobile* du *Tableau parlant*, qui m'avait paru si ridicule au début.

Je dois tout avouer : le lendemain, je suis retourné au théâtre, bravant une chaleur de trente degrés et une atmosphère chargée des émanations les plus singulières. Je voulais revoir ces pauvres acteurs de génie. L'affiche était des plus engageantes. On devait jouer un drame héroïque et *sorprendentissime* qui avait pour titre *le Muet par amour*. La salle était comble. Ce drame était extrait de vieilles chroniques piémontaises. L'acteur qui devait remplir le rôle du muet était, à ce que l'on m'assura, un sujet surprenant. Notre gros homme s'était chargé d'un rôle de docteur. Le roi de France, je ne sais quel roi, figurait dans ce drame; l'auteur lui donne le nom de Louis XII et le fait batailler contre les Anglais entre Paris et Rouen, qu'à l'exemple de l'auteur de la chronique il confond sans doute avec Térouane. Ces combats, un tournoi et une grande scène d'exécution capitale, où la multitude joue un rôle, étaient exécutés par cinq acteurs et dix comparses entre quatre morceaux de carton peint et six quinquets. Il y avait toutefois de l'intérêt, des situations et les élémens d'un drame dans ce bizarre imbroglio. L'auteur a lu Shakspeare, j'en suis certain. Je ne ferai pas l'analyse de cette pièce; j'aime mieux raconter la chronique.

C'était au temps des campagnes du roi Louis XII en Italie. Un des jeunes seigneurs français qui l'avaient suivi par delà les Alpes, Saint-Pierre, brave officier, d'un noble caractère et d'une haute naissance, devint passionnément amoureux d'une jeune Italienne qui s'appelait Caïa. Caïa habitait la ville de Turin; parfaitement belle, et à peine âgée de vingt ans, elle était déjà veuve. Caïa, mariée à l'âge de seize ans à un homme qu'elle aimait tendrement, avait vu ce sentiment, qu'elle croyait partagé, tourné en dérision par celui qui l'inspirait. Son coupable époux avait fait plus : il l'avait trahie, et avait livré à une indigne rivale jusqu'aux épanchemens secrets de l'ame naïve de son épouse. Un profond déses-

poir s'était emparé de Caïa; elle se consumait dans les larmes, et le chagrin n'eût pas tardé à la conduire au tombeau, si son mari, frappé d'un coup mortel dans un combat, n'y fût descendu avant elle.

Par suite de cet évènement, Caïa avait retrouvé, sinon le bonheur, du moins la paix de l'ame. Elle ne conservait de ses anciens sentimens qu'une extrême défiance dans la fidélité des hommes; elle ne croyait plus ni à la constance de leur caractère, ni surtout à leur discrétion. Trompée par le premier qu'elle eût aimée, elle regardait tous les autres comme aussi légers et aussi perfides.

Caïa cependant n'avait pu rester tout-à-fait indifférente aux soins assidus du beau Saint-Pierre. Elle écoutait, mais en souriant, ses protestations sentimentales; elle accueillait ses sermens par un petit mouvement de tête qui prouvait combien elle était incrédule, et quand il se jetait à ses genoux, la suppliant de mettre fin à ses tourmens et de lui accorder son amour et sa main, elle répondait en souriant qu'il ferait mieux de supplier la Vierge. Saint-Pierre, désespéré de ne pouvoir toucher l'inhumaine, tomba dans un morne abattement. La vie lui devint à charge. Il essaya de la perdre dans les combats; mais les lances de l'ennemi se brisaient sur ce cœur que perçait si facilement un regard de Caïa. Il revenait bientôt à ses pieds plus glorieux, mais non moins passionné.

Quelle que fût son apparente froideur, Caïa avait l'ame sensible; elle fut touchée de tant d'amour. Un jour que Saint-Pierre, prosterné à ses pieds, se laissait aller à ses supplications habituelles, elle rougit, se troubla, et fut sur le point de lui laisser voir qu'elle partageait sa passion; mais, dans ce moment, la crainte de faire un indiscret et un ingrat en faisant un heureux, se présenta plus vivement que jamais à son esprit; elle n'écouta plus que ses souvenirs et fit taire son cœur.

Cependant, quand Saint-Pierre eut achevé sa déclaration, Caïa, au lieu de lui répondre avec gaieté, ainsi qu'elle faisait d'habitude, prit la parole d'un air solennel, et, s'adressant au chevalier toujours à ses pieds :

— Vous promettez beaucoup, lui dit-elle : quel gage me donnerez-vous de la sincérité de vos paroles?

— Ordonnez, et vous serez obéie, lui répondit Saint-Pierre avec passion; oui, j'engage ma parole de chevalier de faire tout ce que vous me commanderez.

Caïa réfléchit un moment : — Je veux croire que vous dites vrai; aussi, dès aujourd'hui, je vais commencer l'épreuve. Chevalier, mon

cœur et ma main seront à vous dans trois ans si, pendant ces trois ans, vous me restez fidèle, et si, durant tout ce temps, vous vous engagez à ne pas rompre le silence.

Saint-Pierre courba la tête en signe de soumission; dès cet instant il était muet.

A Turin, on crut à sa maladie, et on le plaignit d'un malheur dont Caïa seule avait le secret. Si jeune, si beau, si brave, et victime d'une si cruelle infirmité! Quand on interrogeait Saint-Pierre sur la cause de cette maladie subite, il évitait de répondre, même par signe, à ses amis. Il montrait une égale indifférence pour leurs consolations et pour leurs soins. Bientôt son supplice devint atroce. Désespéré de n'avoir que le geste et le regard pour exprimer à Caïa tout l'amour qui le dévorait, bien des fois il sentit son courage défaillir, bien des fois sa bouche s'ouvrit, prête à laisser échapper une plainte ou une supplication. Il s'approchait de sa cruelle amante, décidé à tout dire et à tout oser, mais, se rappelant aussitôt la parole qu'il avait donnée, il restait calme et muet. Si d'ailleurs il avait trouvé Caïa insensible, tout n'eût-il pas été fini pour lui? Du moins il avait l'espoir. Il persistait donc, obéissant peut-être autant à sa vanité qu'à son amour.

Un jour arriva cependant où il sentit qu'une lutte plus longue était impossible. Il fallait ou succomber ou quitter Caïa. S'il l'eût prévenue de son dessein, sans doute celle-ci l'eût retenu et l'eût délié de son serment; mais Saint-Pierre s'enfuit, lui laissant pour adieu ces seuls mots écrits : au revoir! De retour dans sa patrie, sa mélancolie devint plus profonde. Toujours fidèle à son vœu, mais décidé à mourir, il se jeta dans ces guerres terribles qui avaient lieu entre l'Angleterre et la France. Dans une foule de rencontres il fit preuve d'un indomptable courage, et comme, au milieu de la bataille, il se contentait de se précipiter sur l'ennemi, la lance en avant ou l'épée au poing, entraînant ses compagnons par son exemple, sans crier comme les autres chevaliers : Montjoie et Saint-Denis! il fut bientôt connu dans les deux armées sous le nom du *brave muet.*

Dans une furieuse bataille qui se livra aux environs de la ville de Rouen, le roi de France, payant bravement de sa personne, se trouva tout à coup entouré par un gros d'ennemis. Seul contre vingt, il leur tint courageusement tête, mais, quels que fussent ses prouesses et ses merveilleux coups d'épée, il allait succomber sous le nombre, quand Saint-Pierre, s'élançant sur ces audacieux, toujours muet, mais toujours terrible, abattit de quatre coups de sa hache d'armes quatre

des plus vaillans ennemis, et mit les autres en fuite. Le roi, qu'il avait secouru si à propos, lui donna une chaude accolade, lui jeta au cou une chaîne d'or massif qu'il portait ce jour-là, et le choisit pour commander des troupes d'élite de son armée.

Dans cette position éminente, la bravoure de Saint-Pierre brilla de plus d'éclat que jamais. Le roi de France, ayant conçu pour lui la plus vive amitié, ne se contenta pas de le combler d'honneurs et de partager avec lui ses trésors; il voulut, après lui avoir montré sa reconnaissance, lui prouver son affection. Des hérauts parcoururent le royaume, proclamant dans chacune des grandes villes qu'une magnifique récompense serait accordée à celui qui pourrait rendre la parole au courageux ami du roi. D'autres envoyés firent la même annonce dans chacune des capitales des états voisins.

Attirés par la récompense promise, les médecins affluèrent aussitôt des quatre coins de l'Europe. Le concours fut si nombreux, que Saint-Pierre, loin de guérir, eût été certainement en péril de mort s'il eût essayé des remèdes de chacun d'eux. Aussi le roi, voulant le sauver de ce nouveau danger, fit publier qu'il accorderait toujours la récompense promise à celui qui guérirait le muet, mais que tous ceux qui entreprendraient cette cure sans succès paieraient de leur vie leur ignorance et leur présomption.

Nos docteurs, comme on le pense bien, s'en retournèrent aussi vite qu'ils étaient venus; deux seulement persistèrent : le premier, parce qu'il était très savant et qu'après avoir visité l'organe de la parole chez son malade il l'avait trouvé si parfaitement conformé qu'il ne lui paraissait pas possible que Saint-Pierre ne parlât pas quand on lui aurait appris à parler en recommençant par les principes; le second, parce qu'il ne savait rien et que par conséquent il ne doutait de rien.

Tous deux néanmoins firent d'inutiles efforts pour guérir Saint-Pierre. La science de l'un se trouva aussi insuffisante que la présomption de l'autre. Le délai qu'on leur avait accordé pour mener à bout leur entreprise allait expirer; ils n'avaient jamais douté de la réussite, et Saint-Pierre était resté muet. Il fallut enfin que les malheureux médecins avouassent leur impuissance. Ils le firent en implorant leur grace, car, disaient-ils, s'ils n'avaient pas réussi, ce ne pouvait être la faute du médecin, mais la faute de la nature ou du malade. Les magistrats avaient reçu les ordres du roi; ils ne se payèrent pas de ces ridicules excuses, et firent jeter les médecins dans un cachot. Le jour de leur supplice était fixé, et on préparait

l'échafaud, quand une jeune femme d'une rare beauté arriva à la cour de France et demanda à parler au roi.

Amenée en sa présence : — J'ai découvert un remède infaillible et qui doit guérir votre brave ami, lui dit-elle; je ne vous demande qu'un court délai pour opérer cette cure merveilleuse. Dans trois jours doit avoir lieu le supplice des téméraires qui ont échoué dans l'exécution de l'entreprise que je vais tenter; dans trois jours j'aurai gagné la récompense promise, ou je marcherai au supplice avec eux.

Le roi, que la beauté, la confiance et l'air de noblesse de l'inconnue avaient touché, lui fit de paternelles représentations; mais celle-ci l'interrompant : — Je suis certaine du succès, lui dit-elle; laissez-moi faire, et avant peu votre ami parlera.

— Essayez donc, lui dit le roi, puisque telle est votre certitude; mais surtout réussissez, car, si votre tentative restait sans succès, vous n'auriez aucune grace à attendre de moi après avoir abusé à ce point de ma confiance.

— Je ne demanderai aucune grace, répondit résolument l'étrangère; et elle se fit conduire auprès de Saint-Pierre. A la vue du chevalier, Caïa pensa s'évanouir; mais bientôt, reprenant courage, elle s'approcha de lui en rougissant : —Me reconnaissez-vous? lui dit-elle d'une voix émue. Parlez, parlez... j'ai eu tort de croire un homme tel que vous capable d'indiscrétion et de légèreté! parlez : je vous relève de ce serment que j'avais exigé de vous dans un moment de déraison. Oh! si vous saviez combien j'admire votre courage et votre grand caractère! Oh! parlez-moi, parlez-moi, je vous en conjure!

Saint-Pierre ne répondit à ces paroles caressantes que par un triste sourire.

Étonnée de ce silence, Caïa le supplie, mais en vain, de le rompre; elle lui prodigue les noms les plus tendres, elle joint d'innocentes caresses aux plus ardentes prières. Saint-Pierre répondait à ses soupirs par des soupirs, mais sa bouche ne s'ouvrait pas, et sa langue restait toujours liée. La belle Italienne, désolée de cet inexplicable silence, le quitta tout en larmes, le cœur plein de dépit et d'amour.

Le lendemain, Caïa revit son amant.

— Saint-Pierre, lui dit-elle, avez-vous pu douter à ce point de la bonne foi de celle qui vous aime plus que sa vie? Avez-vous pu croire que ces tentatives ne fussent qu'une nouvelle épreuve? Ah! détrompez-vous.

Puis, après un moment d'hésitation et de silence :

— Doutes-tu encore de ma sincérité? lui dit-elle avec chaleur. Tu

A en croire les faiseurs d'*in-folio*, ce serait vers l'an de Rome 654 que, d'après l'avis des livres sibyllins, les Romains auraient fondé cette *Eporedia* ou *Ipporedia* qui, par-delà les Alpes, a donné lieu à tant de discussions. Déjà maîtres de l'Italie, et marchant à la conquête du monde, ils comptèrent sur les remparts de la nouvelle ville pour arrêter les excursions de voisins turbulens qui habitaient la vallée d'Aoste. Non contens de leur fermer le chemin de l'Italie, les Romains songèrent bientôt à les soumettre; nous avons vu que ce fut à Ipporedia que furent vendus les trente mille prisonniers, débris de la grande tribu des Salasses. Quelque importante que fût cette fondation des Romains, à l'exception des murailles ruinées dont nous avons parlé, on ne trouve à Ivrée aucune trace de leur domination. Les Lombards, qui leur succédèrent, renversèrent sans doute les monumens qu'ils avaient élevés. Leurs fondations furent détruites à leur tour par les Francs, qui leur succédèrent. C'est ainsi que le Castelazzo, leur forteresse, ne présente plus qu'un monceau de ruines, que revêt une profusion de plantes grasses, joubarbes et cactus nains, et qu'habitent des myriades de lézards.

Le beau pont qu'Agilulphe, un de leurs rois, jeta sur la Doire il y a un millier d'années, est la seule des constructions des Lombards qui subsiste encore. Cette arche unique présente une telle apparence de solidité et de conservation qu'on la croirait entaillée d'un seul morceau dans les rochers qu'elle réunit. C'est un monument d'une grande audace et digne des Romains.

Le pays qu'on traverse d'Ivrée à Turin présente une succession de plaines et de collines dont l'apparence stérile n'annonce guère le voisinage d'une grande ville. Le sol, d'une nature rocailleuse, se prête difficilement à l'irrigation. Il diffère en cela des plaines de la Lombardie, si heureusement dominées par trois grands lacs. Ce n'est qu'aux environs de Turin, quand on atteint la vallée du Pô, que la campagne se couvre d'une riche végétation. Dans ce trajet, on traverse, à l'aide de bacs, plusieurs grands affluens du Pô, l'Orca et la Stura, dont les eaux, grossies par la fonte des neiges alpestres, coulent à pleins bords.

L'entrée à Turin par la belle rue du Pô donne une idée des plus favorables de la petite capitale de ce petit royaume italien qu'on appelle le Piémont. J'arrivai dans cette ville un dimanche; toutes les cloches des églises et des chapelles étaient en mouvement, et une foule de soldats en uniforme remplissaient les rues. On eût dit un grand couvent de moines armés. Au fond, c'est un peu cela. La cour

Saint-Pierre ne pouvait plus douter de ses sentimens, et cependant il persistait à se taire. Sa langue, paralysée par un trop long silence, ne devait-elle donc plus se délier? En faisant le muet, l'était-il devenu en effet? Il le fallait bien, autrement se serait-il tu plus long-temps? Ne savait-il pas que ce jour même Caïa devait marcher au supplice? Il fallut se séparer. Dans ce cruel moment, Caïa ne versa pas une seule larme, ne poussa pas un seul cri, ne fit plus entendre une plainte; elle tendit les bras en silence à son amant, et ce dernier baiser, dont peut-être elle attendait la vie, ce baiser fut muet, muet comme la mort!

Déjà l'échafaud est dressé; un peuple immense est rassemblé sur la place publique où l'exécution doit avoir lieu. Caïa doit être exécutée la première. Pâle comme une ombre, elle s'avance au milieu d'un funèbre cortége; elle monte d'un pas mal assuré sur l'échafaud; la hache est levée sur sa tête.

— Arrêtez! s'écrie d'une voix tonnante et à la grande stupéfaction de l'assemblée un chevalier placé près du roi, arrêtez! j'ai recouvré la parole!

Ce chevalier, c'était Saint-Pierre. Caïa l'entend, le voit, lui tend les bras et s'évanouit. La foule, qui tout à l'heure eût applaudi au supplice, applaudit à un dénouement si heureux. Elle s'empresse autour de la jeune fille, détache ses liens, l'enlève avec transport, et dans le même instant Caïa passe des bras du peuple dans les bras de son amant.

— Saint-Pierre, lui dit-elle en recouvrant le sentiment, je l'avoue, j'ai été coupable, je t'avais mal jugé; peut-être avais-je mérité la vengeance que tu as tirée d'un caprice insensé, et cependant je laisse à ton cœur à décider si elle n'a pas été plus cruelle encore que ma faute.

— Rends grace au ciel de ce que mon cœur a été faible, lui répondit Saint-Pierre en étouffant un soupir; un autre eût peut-être laissé tomber la hache. Caïa, l'épreuve à laquelle tu m'avais condamné est une de ces offenses que l'amour seul peut pardonner.

L'amour pardonna. Saint-Pierre épousa Caïa, et leur union fut célébrée par les fêtes les plus brillantes et par un tournoi dans lequel le roi de France parut en personne. Quant aux deux docteurs qui attendaient la mort dans leur cachot, dans le premier moment, on les oublia, et quand plus tard on les rendit à la liberté, tous deux réclamèrent la récompense promise. — Le muet n'a-t-il pas parlé? disaient-ils. Tous deux sans doute croyaient l'avoir guéri.

A en croire les faiseurs d'*in-folio*, ce serait vers l'an de Rome 654 que, d'après l'avis des livres sibyllins, les Romains auraient fondé cette *Eporedia* ou *Ipporedia* qui, par-delà les Alpes, a donné lieu à tant de discussions. Déjà maîtres de l'Italie, et marchant à la conquête du monde, ils comptèrent sur les remparts de la nouvelle ville pour arrêter les excursions de voisins turbulens qui habitaient la vallée d'Aoste. Non contens de leur fermer le chemin de l'Italie, les Romains songèrent bientôt à les soumettre; nous avons vu que ce fut à Ipporedia que furent vendus les trente mille prisonniers, débris de la grande tribu des Salasses. Quelque importante que fût cette fondation des Romains, à l'exception des murailles ruinées dont nous avons parlé, on ne trouve à Ivrée aucune trace de leur domination. Les Lombards, qui leur succédèrent, renversèrent sans doute les monumens qu'ils avaient élevés. Leurs fondations furent détruites à leur tour par les Francs, qui leur succédèrent. C'est ainsi que le Castelazzo, leur forteresse, ne présente plus qu'un monceau de ruines, que revêt une profusion de plantes grasses, joubarbes et cactus nains, et qu'habitent des myriades de lézards.

Le beau pont qu'Agilulphe, un de leurs rois, jeta sur la Doire il y a un millier d'années, est la seule des constructions des Lombards qui subsiste encore. Cette arche unique présente une telle apparence de solidité et de conservation qu'on la croirait entaillée d'un seul morceau dans les rochers qu'elle réunit. C'est un monument d'une grande audace et digne des Romains.

Le pays qu'on traverse d'Ivrée à Turin présente une succession de plaines et de collines dont l'apparence stérile n'annonce guère le voisinage d'une grande ville. Le sol, d'une nature rocailleuse, se prête difficilement à l'irrigation. Il diffère en cela des plaines de la Lombardie, si heureusement dominées par trois grands lacs. Ce n'est qu'aux environs de Turin, quand on atteint la vallée du Pô, que la campagne se couvre d'une riche végétation. Dans ce trajet, on traverse, à l'aide de bacs, plusieurs grands affluens du Pô, l'Orca et la Stura, dont les eaux, grossies par la fonte des neiges alpestres, coulent à pleins bords.

L'entrée à Turin par la belle rue du Pô donne une idée des plus favorables de la petite capitale de ce petit royaume italien qu'on appelle le Piémont. J'arrivai dans cette ville un dimanche; toutes les cloches des églises et des chapelles étaient en mouvement, et une foule de soldats en uniforme remplissaient les rues. On eût dit un grand couvent de moines armés. Au fond, c'est un peu cela. La cour

a mis la dévotion à la mode. On est bien autrement *religieux* à Turin qu'à Rome, ville *cléricale* par excellence, mais peu bigote. Rome est en quelque sorte la grande fabrique, Turin consomme.

Turin, dans sa partie neuve, m'a rappelé, en petit, les nouveaux quartiers de Londres et d'Édimbourg. Même régularité dans les rues tirées au cordeau, même uniformité, même tristesse. La rue *Dora Grossa*, construite sur un sol légèrement incliné, a quelque ressemblance avec ces longs *streets* qui descendent la colline au nord d'Édimbourg. Seulement, le pavé de Turin est exécrable et n'a de comparable que ces petits cailloux pointus dont le sol de Lyon est semé, sous prétexte de dallage, et qui martyrisent si cruellement le voyageur. La place *del Castello* et la place San-Carlo sont belles et spacieuses. La place de Carignan, quoique plus ornée, ne mérite pas la réputation qu'on a voulu lui faire, non plus que le théâtre, qui n'est remarquable que par sa grandeur. Le Théâtre de la Scala, à Milan, le théâtre neuf de Gênes, et celui de San-Carlo, à Naples, auxquels il a pu servir de modèle, le surpassent en magnificence et en commodité. Les palais de Turin ont quelque chose de bourgeois et sentent plutôt le duc que le roi; enfin le jardin public serait des plus ordinaires, n'était la magnifique vue que de ses terrasses ombragées on a sur la campagne avec laquelle ses arbres semblent se marier.

La galerie royale de Turin, où l'on voit plusieurs beaux tableaux, mérite une description particulière. J'en dirai autant des principaux établissemens de la ville, à commencer par le magnifique musée égyptien. Cette collection, la plus complète de ce genre qui existe en Europe, et que la France eût dû acquérir, a été payée par le dernier roi à M. Drovetti, consul de France à Alexandrie, quatre cent mille francs pris sur les fonds disponibles de l'Université. Elle comprend une foule d'objets curieux dont beaucoup sont uniques. La collection des papyrus est sans égale et a acquis une grande valeur depuis les progrès que Champollion a fait faire à l'archéologie hiéroglyphique. Le colosse, en arénite dorée, d'Osymandias, roi des rois, est l'un des plus singuliers monumens que l'antiquité nous ait laissé. Il offre des rapports frappans avec ces monumens de la statuaire assyrienne que M. Botta, consul de France à Mossul, a découverts récemment dans des fouilles entreprises sur le sol de l'ancienne Ninive. Cette statue, haute de seize pieds, pèse neuf mille kilogrammes; elle est loin d'offrir la même perfection d'exécution et de forme que la statue de Ramsès IV (le fameux Sésostris), qui fait partie de la même collection. Cette figure, en basalte noir et

blanc, est le chef-d'œuvre de la statuaire égyptienne. Ce prince est représenté assis sur son trône et en costume de guerre. Abstraction faite du mouvement, on croirait voir un des incomparables monumens de l'art étrusque ou des premières époques de l'art grec, tant la vérité et la pureté de la forme s'y allient à l'extrême délicatesse de l'exécution. Le buste et les extrémités sont surtout admirables.

On voit également dans les galeries de l'Université une précieuse collection de stèles, qui nous prouvent que dans ces temps très reculés le même artiste ne se bornait pas à la culture d'un seul art. Les couleurs dont ces bas-reliefs, d'une exécution souvent très délicate, sont revêtus, ont un éclat merveilleux. Les Égyptiens, habiles émailleurs, connaissaient l'usage des couleurs à base minérale; de là la conservation de ces éclatantes enluminures. La lumière, qui altère si rapidement les peintures recueillies à Herculanum et à Pompéia, ne paraît pas avoir de prise sur ces monumens d'un art oublié; extraites depuis trente années de la profondeur des nécropoles, ces peintures n'ont pas éprouvé d'altération appréciable; solide autant qu'éclatante, la couleur paraît devoir braver bien des siècles. On reconnaît encore là des monumens égyptiens.

Parmi les manuscrits, on remarque le rituel des funérailles, où se déroule, sur un papyrus de soixante pieds de long, l'interminable cérémonial des obsèques égyptiennes. La collection des momies, des armes et des objets mobiliers, est également précieuse. Au nombre des objets de toilette se trouvent plusieurs de ces pantoufles égyptiennes qui portent sous la semelle la figure peinte du despote régnant : singulière et prudente manière de faire de l'opposition.

La situation littéraire est à peu près la même en Piémont que dans le reste de l'Italie. Elle est ce qu'elle doit être dans un pays de censure absolue. Turin a néanmoins ses petites passions classiques et son académie. On public de volumineuses dissertations sur les manuscrits cophtes ou sur Osymandias, roi des rois. Les faits historiques dont le récit est autorisé doivent être antérieurs à la révolution française, et de plus étrangers à l'histoire de l'Italie au moyen-âge, cette période étant, comme on sait, fortement entachée de républicanisme. Le Piémont a toutefois la haute prétention d'avoir donné trois grands écrivains au XIXe siècle : Alfieri, Botta et Alberto Nota. Passe pour Alfieri, dont la gloire est incontestable, mais que son génie indépendant et plein de fougue, expression d'une révolution qu'il a reniée, aurait de nos jours condamné à l'exil ou à la prison. Quant à Botta, son poème de Camille peut rivaliser avec les

dix à douze poèmes épiques que la France a vu naître sous l'empire; il est mort de la même mort, et dort dans le même oubli. Son *Histoire d'Italie*, de 1789 à 1814, est un livre de complaisance publié dans un but trop facile à saisir pour que, abstraction faite du mérite littéraire, le lecteur ne perde pas, dès les premiers chapitres, toute confiance et l'auteur tout crédit. Ce n'est pas de cette façon que Guicciardini aurait dû être continué. Dans son *Histoire de la guerre de l'indépendance des États-Unis*, Botta aurait pu dire la vérité, mais il ne paraît pas suffisamment instruit; aussi cette histoire est-elle loin d'être complète. La célébrité d'Alberto Nota, dont on a voulu faire un Molière, est plus contestable encore; c'est un comique du troisième ordre, inférieur à beaucoup de nos vaudevillistes; ses nombreuses pièces, où l'observation ne remplace pas l'absence de verve, sont du pire de tous les genres : le genre ennuyeux.

Turin, qui n'a que quatre-vingt-cinq mille habitans, a huit hôpitaux; ce qui donnerait à penser que la position de cette ville, située entre les Alpes et la grande vallée du Pô, n'offre pas les conditions sanitaires les plus favorables, ou bien que la charité y est très active. J'ai remarqué, comme essentiellement convenable, cette inscription placée sur la porte des salles de l'hospice des incurables : *Silenzio e rispetto*. On a observé à Turin, et dans quelques communes situées au pied de la montagne, une singulière maladie, qui, au dire des médecins, n'aurait fait son apparition dans le pays que vers le milieu du dernier siècle : la pellagre. Cette affection se développe communément parmi les cultivateurs les plus misérables et les plus mal nourris. Le diagnostic est des plus obscurs, mais la pellagre n'a pas, ainsi qu'on l'avait prétendu, d'analogie avec l'éléphantiasis et la lèpre. C'est à la fois une affection de la moelle épinière, de l'estomac et de l'organe cutané. Les médecins attribuent le développement de la pellagre à l'usage de la polenta ou du pain de maïs trop fermenté. Cette affreuse maladie, trop souvent mortelle, se manifeste au printemps et disparaît à l'automne. Elle n'est pas contagieuse.

Les collines voisines de Turin sont couvertes de beaux jardins et de jolies *villa* où les riches Piémontais passent en villégiature une partie de l'année. De ces hauteurs, d'une élévation moyenne, on jouit d'admirables points de vue sur les Alpes, l'Apennin, et sur l'immense plaine de la Lombardie, qui présente de Turin à Venise une longueur de quatre-vingt-dix lieues. Sur l'une de ces collines, qui se dresse d'une façon pittoresque sur la rive gauche du Pô, se groupe une petite ville que couronne un édifice considérable : c'est

la ville et le château de Moncalieri. Cette maison de plaisance des princes piémontais a plus d'analogie avec Windsor ou Saint-Germain qu'avec Versailles ou Saint-Cloud. De ses terrasses l'œil embrasse une partie du cours du Pô et le vaste amphithéâtre des Alpes, dont la barrière d'argent ferme l'horizon vers le nord. Le château de Moncalieri a été le théâtre de plus d'un évènement fameux dont l'ambition fut toujours le mobile; un siècle s'est écoulé depuis que le dernier de ces drames s'y dénoua d'une façon singulière, à la grande surprise de l'Europe politique, qu'occupaient, dans ce temps-là, des faits qu'on trouverait aujourd'hui d'un intérêt secondaire : je veux parler de l'abdication du roi Victor-Amédée et de ses folles tentatives pour ressaisir la couronne.

Ce prince, contemporain et allié du roi Louis XIV, qui lui fit épouser une de ses nièces, et qui plus tard lui fit demander sa fille aînée pour le duc de Bourgogne, son fils, était de l'école politique des Sforce et des Borgia. Il ne recula jamais devant une perfidie utile. Il trahit à diverses reprises le grand roi son parent et son allié, et se joignit à ses ennemis toutes les fois qu'il trouva quelque profit à le faire. Ce prince était brave, et dans l'occasion payait de sa personne. Catinat, qui commandait en Italie et qui avait aisément démêlé, sous cet allié apparent, un ennemi caché, disait de lui à Louis XIV : « Il combat pour nous en soldat, et nous trahit comme général. » Son habile déloyauté lui valut, lors de la paix définitive, dite de la *quadruple alliance*, la possession de la Sicile, qu'il changea plus tard contre la Sardaigne et pour le titre de roi, auquel sa famille aspirait depuis si long-temps.

Victor-Amédée, ayant fermé sa couronne ducale, traita le pape comme il avait traité Louis XIV; il s'empara sans façon des fiefs appartenant au saint-siége qui se trouvaient dans ses états. Il fit plus, il déclara qu'à l'avenir il ne serait plus promulgué de bulle du pape, dans son royaume, qu'il n'en eût autorisé la publication; enfin il interdit les donations aux églises et aux monastères, et il soumit les biens du clergé aux taxes ordinaires. C'était vers 1725, soixante-quatre ans avant la révolution française, que Victor-Amédée publiait ce dernier édit. Benoît XIII, irrité d'innovations si monstrueuses, dépêcha sur-le-champ un de ses nonces porteur d'une bulle fulminante qu'il devait remettre au roi de Sardaigne en personne, avec injonction de la publier sans délai. Victor accueillit l'envoyé du pape avec les témoignages du plus profond respect, il prit la bulle qu'il lui présentait, la porta à ses lèvres avec un dévot em-

pressement, assura qu'il s'emploierait de toutes ses forces pour que ses sujets se conformassent à ces saintes injonctions; puis il la déposa, en présence du nonce, dans une cassette dont il prit la clé. Jamais depuis il ne fut question de cette bulle.

Non content de s'être moqué du pape et du roi de France, Victor-Amédée voulut jouer à la fois le roi d'Espagne et l'empereur. Ces deux princes avaient de sérieux démêlés à propos du duché de Parme. L'empereur offrit à Victor trois cent mille philippes, et le gouvernement du Milanais à perpétuité, s'il voulait armer en sa faveur huit mille fantassins et quatre mille chevaux. Le roi de Sardaigne s'empressa d'accepter des offres si avantageuses, reçut les trois cent mille philippes, et signa très secrètement son traité avec l'empereur. Sur ces entrefaites, le roi d'Espagne lui ayant promis de son côté les villes de Novarre et de Pavie s'il voulait prendre parti pour lui, Victor-Amédée ne se fit pas scrupule de signer un nouveau traité secret avec ce prince, s'en remettant à son adresse pour tenir en suspens les deux puissances et pour éluder les conditions onéreuses et compromettantes des deux traités, tout en profitant des avantages qu'ils lui faisaient.

Victor-Amédée avait mené cette double intrigue avec tout le mystère possible. Néanmoins la cour de Vienne eut vent de sa perfidie, lui adressa de vifs reproches et le somma de tenir ses promesses sous peine d'encourir sa colère. Victor essaya de se disculper, et ses protestations avaient presque convaincu le cabinet autrichien quand ce prince apprit que l'Espagne négociait avec l'empereur, et qu'un traité allait être signé entre ces deux puissances. Sa perfidie et sa cupidité ne pouvaient donc manquer d'être divulguées, et les deux souverains qu'il avait trompés voudraient sans doute tirer vengeance de sa déloyauté. Victor-Amédée sentit qu'il ne pourrait pas tenir tête à l'orage. Un coup d'éclat, un grand sacrifice pouvait seul le sauver : il prit son parti sur-le-champ, et se décida à abdiquer en faveur de son fils Charles-Emmanuel III. On a toujours pensé que ce sacrifice ne fut qu'apparent et qu'il avait été convenu entre le roi et son fils qu'une fois le danger passé, Victor-Amédée reprendrait la couronne. Charles-Emmanuel, digne fils d'un tel père, n'accepta le pouvoir, que le vieux monarque résignait, que par soumission à ses ordres; il promit tout ce que son père voulut, et, devenu roi, il continua de lui obéir avec le même respect que lorsqu'il n'était que duc d'Aoste. Ce respect et cette soumission ne devaient pas toutefois aller jusqu'à se démettre de la royauté.

la ville et le château de Moncalieri. Cette maison de plaisance des princes piémontais a plus d'analogie avec Windsor ou Saint-Germain qu'avec Versailles ou Saint-Cloud. De ses terrasses l'œil embrasse une partie du cours du Pô et le vaste amphithéâtre des Alpes, dont la barrière d'argent ferme l'horizon vers le nord. Le château de Moncalieri a été le théâtre de plus d'un évènement fameux dont l'ambition fut toujours le mobile; un siècle s'est écoulé depuis que le dernier de ces drames s'y dénoua d'une façon singulière, à la grande surprise de l'Europe politique, qu'occupaient, dans ce temps-là, des faits qu'on trouverait aujourd'hui d'un intérêt secondaire : je veux parler de l'abdication du roi Victor-Amédée et de ses folles tentatives pour ressaisir la couronne.

Ce prince, contemporain et allié du roi Louis XIV, qui lui fit épouser une de ses nièces, et qui plus tard lui fit demander sa fille aînée pour le duc de Bourgogne, son fils, était de l'école politique des Sforce et des Borgia. Il ne recula jamais devant une perfidie utile. Il trahit à diverses reprises le grand roi son parent et son allié, et se joignit à ses ennemis toutes les fois qu'il trouva quelque profit à le faire. Ce prince était brave, et dans l'occasion payait de sa personne. Catinat, qui commandait en Italie et qui avait aisément démêlé, sous cet allié apparent, un ennemi caché, disait de lui à Louis XIV : « Il combat pour nous en soldat, et nous trahit comme général. » Son habile déloyauté lui valut, lors de la paix définitive, dite de la *quadruple alliance*, la possession de la Sicile, qu'il changea plus tard contre la Sardaigne et pour le titre de roi, auquel sa famille aspirait depuis si long-temps.

Victor-Amédée, ayant fermé sa couronne ducale, traita le pape comme il avait traité Louis XIV; il s'empara sans façon des fiefs appartenant au saint-siége qui se trouvaient dans ses états. Il fit plus, il déclara qu'à l'avenir il ne serait plus promulgué de bulle du pape, dans son royaume, qu'il n'en eût autorisé la publication; enfin il interdit les donations aux églises et aux monastères, et il soumit les biens du clergé aux taxes ordinaires. C'était vers 1725, soixante-quatre ans avant la révolution française, que Victor-Amédée publiait ce dernier édit. Benoît XIII, irrité d'innovations si monstrueuses, dépêcha sur-le-champ un de ses nonces porteur d'une bulle fulminante qu'il devait remettre au roi de Sardaigne en personne, avec injonction de la publier sans délai. Victor accueillit l'envoyé du pape avec les témoignages du plus profond respect, il prit la bulle qu'il lui présentait, la porta à ses lèvres avec un dévot em-

pressement, assura qu'il s'emploierait de toutes ses forces pour que ses sujets se conformassent à ces saintes injonctions; puis il la déposa, en présence du nonce, dans une cassette dont il prit la clé. Jamais depuis il ne fut question de cette bulle.

Non content de s'être moqué du pape et du roi de France, Victor-Amédée voulut jouer à la fois le roi d'Espagne et l'empereur. Ces deux princes avaient de sérieux démêlés à propos du duché de Parme. L'empereur offrit à Victor trois cent mille philippes, et le gouvernement du Milanais à perpétuité, s'il voulait armer en sa faveur huit mille fantassins et quatre mille chevaux. Le roi de Sardaigne s'empressa d'accepter des offres si avantageuses, reçut les trois cent mille philippes, et signa très secrètement son traité avec l'empereur. Sur ces entrefaites, le roi d'Espagne lui ayant promis de son côté les villes de Novarre et de Pavie s'il voulait prendre parti pour lui, Victor-Amédée ne se fit pas scrupule de signer un nouveau traité secret avec ce prince, s'en remettant à son adresse pour tenir en suspens les deux puissances et pour éluder les conditions onéreuses et compromettantes des deux traités, tout en profitant des avantages qu'ils lui faisaient.

Victor-Amédée avait mené cette double intrigue avec tout le mystère possible. Néanmoins la cour de Vienne eut vent de sa perfidie, lui adressa de vifs reproches et le somma de tenir ses promesses sous peine d'encourir sa colère. Victor essaya de se disculper, et ses protestations avaient presque convaincu le cabinet autrichien quand ce prince apprit que l'Espagne négociait avec l'empereur, et qu'un traité allait être signé entre ces deux puissances. Sa perfidie et sa cupidité ne pouvaient donc manquer d'être divulguées, et les deux souverains qu'il avait trompés voudraient sans doute tirer vengeance de sa déloyauté. Victor-Amédée sentit qu'il ne pourrait pas tenir tête à l'orage. Un coup d'éclat, un grand sacrifice pouvait seul le sauver : il prit son parti sur-le-champ, et se décida à abdiquer en faveur de son fils Charles-Emmanuel III. On a toujours pensé que ce sacrifice ne fut qu'apparent et qu'il avait été convenu entre le roi et son fils qu'une fois le danger passé, Victor-Amédée reprendrait la couronne. Charles-Emmanuel, digne fils d'un tel père, n'accepta le pouvoir, que le vieux monarque résignait, que par soumission à ses ordres; il promit tout ce que son père voulut, et, devenu roi, il continua de lui obéir avec le même respect que lorsqu'il n'était que duc d'Aoste. Ce respect et cette soumission ne devaient pas toutefois aller jusqu'à se démettre de la royauté.

Les partisans de Charles-Emmanuel, alors âgé de trente-un ans, et que son père avait toujours traité très durement, tout en l'initiant au métier de roi, ont pour sa justification fait valoir de ces excellentes raisons que les courtisans trouvent toujours. La principale fut que la condition du vieux roi n'était plus la même; qu'il n'était plus libre. Ce prince venait, en effet, d'épouser la comtesse de Saint-Sébastien, dame d'honneur de la princesse de Piémont, alors âgée de quarante-cinq ans, et qui depuis long-temps était sa maîtresse. Celle-ci avait profité de l'isolement où s'était trouvé le vieux roi après son abdication, et de l'ennui qu'une vie oisive causait à ce prince dont l'ame avait été occupée pendant cinquante ans des plus grands intérêts, pour l'amener à ce mariage. La comtesse de Saint-Sébastien changea dès ce moment son titre contre celui de marquise de Spino.

Cette femme altière, dévorée d'ambition, avait arraché au roi son époux le secret de son abdication. Comme celui-ci fixait à une époque encore éloignée le moment où il se proposait de remonter sur le trône : — Il n'y a pas un instant à perdre, lui dit la marquise; votre fils s'habitue insensiblement à tenir les rênes de l'état, il est entouré de conseillers dangereux : plus vous tarderez, plus il aura de peine à se démettre de la couronne. Victor-Amédée se rendit aux instances de la marquise, quitta sa résidence de Chambéry, et vint s'établir dans le château de Moncalieri, aux portes de Turin.

Le jour de son arrivée, il reçut la visite du roi son fils, de ses ministres et de tous les grands corps de l'état. A leur empressement et à la chaleur de leurs protestations, il put croire qu'ils le reconnaissaient tous encore pour leur roi. Charles-Emmanuel, accompagné de la reine sa femme, porta son apparente déférence jusqu'à rendre ce jour même sa visite à la marquise de Spino.

Le lendemain, le vieux roi eut une longue entrevue avec le prince son fils, dans laquelle il s'efforça de pénétrer ses intentions. Dans le cours de la conversation, Victor-Amédée ayant parlé de la triste nécessité où il se trouverait peut-être un jour de reprendre le fardeau des affaires, Charles-Emmanuel, tout en protestant de sa soumission absolue à la volonté paternelle, ne parut pas comprendre qu'il pût être question de résigner le pouvoir royal. Victor-Amédée jugea, dès ce moment, qu'il ne pouvait plus compter sur une renonciation volontaire de la part de son fils, et se décida à employer l'adresse, la force même, s'il le fallait, pour reprendre ce qu'il appelait son bien. Il manda successivement à Moncalieri les ministres de son fils, les personnages influens de la cour, le gouverneur des forts, le grand-

maître de l'artillerie, l'archevêque de Turin. Il sonda les dispositions de chacun d'eux; et comme la plupart lui parurent non moins dévoués qu'au temps où il était roi, il se décida à agir.

L'homme le plus influent de la cour du nouveau roi était un certain marquis del Borgo, créature de Victor-Amédée, son ami, et que ce prince avait placé auprès de son fils, comme secrétaire d'état, comptant bien se servir de lui dans l'occasion. Le 29 septembre 1731, Victor-Amédée invita le marquis à se rendre à la résidence de Moncalieri, l'accueillit avec l'empressement le plus affectueux, et comme del Borgo allait se retirer, sans qu'il lui eût parlé de son projet, il le retint à souper, sous prétexte de distraire la marquise, qui se plaignait d'un violent mal de tête. Del Borgo accepta et se montra aimable et joyeux convive. Au dessert, la scène changea; le prince congédia tous ses domestiques, et, resté seul avec del Borgo et la marquise, il s'adressa à ce ministre, lui rappela tous les travaux de son règne, les difficultés qu'il avait dû vaincre pour fonder la nouvelle monarchie sarde; son fils régnait, mais lui seul était encore le véritable souverain: chacun devait se le rappeler, et surtout ceux qui tenaient de lui leurs honneurs et leurs charges. Del Borgo protesta de son dévouement, de son zèle; la reconnaissance pour les bienfaits qu'il avait reçus de sa majesté devait être éternelle. Le roi, peu satisfait de ces vagues assurances, commença à montrer de l'impatience, et prenant ce ton d'autorité qui lui était habituel : — Je n'ai jamais douté de votre reconnaissance et de votre dévouement, lui dit-il; aussi aujourd'hui vais-je en exiger une preuve. — Rappelant alors les motifs de son abdication : — Cet acte n'a jamais pu être considéré comme sérieux, ajouta-t-il; à la veille des révolutions qui menacent l'Italie, dois-je laisser le maniement des affaires à un jeune homme, dévoué sans doute au bien de l'état, mais inexpérimenté? La nécessité m'oblige à ressaisir la couronne, et je dois m'y soumettre. Je sais que vous êtes dépositaire de l'acte d'abdication; je vous ordonne de me le remettre; demain, vous ferez connaître à mon fils ma suprême volonté, car dès demain je suis décidé à régner.

On se figure aisément la stupéfaction et l'embarras de del Borgo à la suite d'une telle confidence. Connaissant l'humeur farouche et emportée, la volonté de fer du prince qui lui parle, n'osant lui refuser ce qu'il lui demande, et craignant, s'il le lui promet, de se rendre coupable du crime de haute trahison, il croit se tirer d'affaire au moyen de la dissimulation. — Il s'estimerait heureux, assure-t-il, d'obéir aux ordres de son prince, mais il ne peut remettre à Victor

l'acte qu'il lui demande; il l'a, dit-il, déposé entre les mains du roi lui-même. — Que parlez-vous du roi? s'écrie Victor-Amédée; il n'y a qu'un roi ici : c'est moi! — Et, se laissant aller à un de ces accès de violence qui lui étaient habituels, il va jusqu'à menacer de sa canne le marquis del Borgo s'il ne lui remet pas sur-le-champ l'acte d'abdication dont il sait qu'il est le dépositaire. — Sortez, et ne reparaissez qu'avec cet acte, ajouta-t-il avec colère; sinon je saurai vous châtier comme vous le méritez.

Del Borgo, charmé de trouver un moyen de se tirer d'affaire et de sauver sa vie, qu'il ne croyait plus en sûreté auprès de ce furieux, protesta de nouveau de son dévouement et promit tout ce que le prince exigeait. Aussitôt qu'il fut sorti de l'appartement du vieux roi, il sauta sur le premier cheval qu'il rencontra et s'éloigna au galop du château de Moncalieri.

Del Borgo avait eu grandement raison de faire diligence, car il était à peine sorti que Victor-Amédée, se repentant de la confidence qu'il venait de faire à ce ministre rusé et qu'il venait d'offenser, et n'ayant d'ailleurs pas grande confiance dans des promesses arrachées par la terreur, fit courir après lui. Il était trop tard, on ne put le rejoindre. Le prince, dont l'âge avait affaibli les facultés, ne se contint plus et se laissa aller à une scène de violence et de désespoir à laquelle la fatigue seule mit fin. Se tournant alors vers la marquise, qui s'efforçait de le calmer : — Conseillez-moi, lui dit-il; vous seule êtes habile, vous seule êtes maîtresse de vous-même : que faire pour réparer mon imprudence? Celle-ci, craignant d'irriter son époux, que, dès le commencement de sa conversation avec del Borgo, l'emportement, plus que la raison et la politique, avait dominé, n'osait ouvrir un avis et gardait le silence. — C'est bien, s'écrie le malheureux prince, je vois ce que j'ai à faire; puisque chacun m'abandonne, je ne dois compter que sur moi-même. Il était alors minuit. Il se lève d'un air résolu et ordonne à la marquise de faire sur-le-champ seller un cheval. Celle-ci, effrayée, ne savait que résoudre; le vieux prince ayant répété son injonction d'une voix impérieuse, elle obéit et transmit à un page l'ordre qu'elle venait de recevoir. Le cheval étant prêt, Victor sortit du palais suivi d'un seul cavalier, et se dirigea en toute hâte vers la citadelle de Turin. Arrivé à la porte de secours, il se fait reconnaître par les sentinelles, et commande à l'une d'elles de faire savoir au baron de Saint-Rémy, le gouverneur, que le roi Victor l'attend à la porte de la citadelle, et qu'il ait à s'y rendre sur-le-champ. Saint-Rémy, croyant qu'on l'abuse, se lève

avec humeur et se rend à la porte de secours, où en effet il reconnaît le roi.

— Que vient faire sa majesté à une pareille heure, lui dit-il avec étonnement, et que puis-je faire pour son service?

— Je vous ordonne de m'ouvrir sur-le-champ les portes de la citadelle, vous saurez ensuite ce que je veux de vous.

— Avez-vous un ordre du roi? répond Saint-Rémy avec fermeté.

— Ne suis-je pas le roi? s'écria Victor avec colère.

— Je ne reconnais pour mon roi que Charles-Emmanuel, votre fils : obéir à tout autre serait manquer à mon devoir, je ne puis donc vous ouvrir.

Là-dessus, Saint-Rémy salua respectueusement le vieux roi, ferma la porte et se retira.

Victor-Amédée se voit donc contraint de retourner à Moncalieri le cœur plein de honte et de rage. La marquise l'attendait avec la plus vive anxiété. Le prince se jeta en rentrant sur un canapé où il passa plus d'une heure sans que la marquise pût lui arracher un seul mot ; ce ne fut qu'à grand' peine qu'elle le décida à se mettre au lit.

Que faisait de son côté le marquis del Borgo pendant cette même nuit? De retour à Turin, il s'était rendu au palais de Charles-Emmanuel. Sur un mot d'avis, celui-ci s'était levé et avait fait venir son ministre, qui lui rendit compte de la scène qui venait de se passer à Moncalieri entre son père et lui. Charles, après avoir attentivement écouté del Borgo, lui répondit d'un air de parfaite contrition que, s'il avait accepté la couronne, ce n'était que du consentement de son père et de son peuple; que, son père lui retirant son consentement, il était disposé à y renoncer, mais qu'il ne pouvait le faire sans consulter ses sujets, que représentait son conseil d'état. Là-dessus, il ordonna à del Borgo de faire assembler à l'instant même le conseil et de garder le silence sur ce qui venait de se passer.

Une heure après, le conseil, composé des ministres, de l'archevêque de Turin, des présidens du sénat et des grands officiers de la couronne, était réuni au palais. Charles-Emmanuel s'y présenta, exposa avec résignation quelles étaient les nouvelles intentions de son père. Il termina en ajoutant qu'il était prêt à se soumettre à ses volontés si tel était l'avis de son conseil.

Une assemblée de dignitaires de l'état que l'on consulte en pareille circonstance a sa réponse toute dictée. Charles-Emmanuel était roi et devait rester roi ; il ne pouvait se démettre de sa couronne sans manquer aux engagemens qu'il avait contractés vis à vis de ses sujets.

L'archevêque de Turin, ennemi personnel du vieux roi, insinua charitablement que le prince n'était pas libre, qu'il était sous le joug d'une personne ambitieuse qui sans doute lui avait dicté sa conduite, et que cette personne n'était autre que la marquise de Spino.

Le conseil étant d'accord, on délibérait sur le parti à prendre pour concilier ce que l'on appelait les intérêts de l'état avec le respect dû au père du roi, quand un officier, envoyé par le baron de Saint-Rémy, se présenta au palais et rendit compte de la tentative que venait de faire Victor-Amédée auprès du gouverneur de la citadelle. Il n'y avait plus à balancer; le conseil décida, séance tenante, qu'on s'assurerait de la personne du roi Victor-Amédée, de celle de la marquise de Spino et de leurs complices, le salut de l'état légitimant ce que cette mesure pouvait avoir de rigoureux. On blâma néanmoins, et avec raison, le roi Charles-Emmanuel de n'avoir pas tenté quelque démarche directe vis-à-vis de son père avant de recourir à ces pénibles extrémités; cette démarche n'était possible que dans le cas où Charles-Emmanuel n'eût pas pris d'engagemens lors de son arrivée au trône; s'il évita son père, s'il ne craignit pas de passer pour un fils dénaturé, ce n'est pas à sa grande timidité, mais plutôt à la crainte de s'exposer aux reproches qu'il méritait, qu'il faut attribuer cette détermination.

Vingt officiers, choisis parmi les plus dévoués au roi Charles-Emmanuel, et un escadron de dragons de sa garde furent chargés d'opérer sur-le-champ l'arrestation du roi Victor et de la marquise son épouse. Ils arrivèrent au château de Moncalieri vers les trois heures du matin. L'affaire, comme on voit, avait été conduite avec vigueur. Victor, qui avait entendu le bruit des chevaux, s'était barricadé dans sa chambre à coucher. Des soldats, les uns armés de baïonnettes, les autres portant des flambeaux, traversent les appartemens du château et se présentent à la porte de la chambre du roi. Sur son refus de l'ouvrir, ils l'enfoncent à coups de hache et se précipitent dans la chambre, qui se remplit de gens armés. Victor était couché avec la marquise de Spino. Un officier supérieur s'approcha du lit et lui signifia l'ordre de son fils. Victor ne daigna pas lui répondre; mais, s'adressant aux soldats : « Que venez-vous faire? leur dit-il; avez-vous oublié le sang que j'ai versé pour le service de l'état en combattant à votre tête? » Les soldats hésitaient : des officiers, plus dévoués, se saisissent du prince et veulent le tirer du lit. Celui-ci s'attache au cou de sa femme et la tient étroitement embrassée. Alors des soldats sai-

sissent également la marquise, l'arrachent des bras de son époux et l'entraînent dans une chambre voisine, la chemise en lambeaux et dans un état de nudité presque complet. Victor, resté seul, ne résista plus. Il se laissa habiller comme un enfant et porter dans une voiture qu'on tenait prête. Comme il passait devant la garde d'honneur qu'on lui avait donnée l'avant-veille, et qui était composée de soldats du régiment de la couronne : « Vous avez bien fait votre devoir! leur dit-il. » Quand il fut placé dans la voiture qu'entouraient les dragons, leur colonel voulut y monter avec lui. Ce colonel était un soldat parvenu. Victor le repoussa avec indignation. « Sachez, lui dit-il, que, dans quelque abaissement que soit tombé votre roi, vous n'êtes pas digne de vous asseoir à côté de lui. » On le conduisit dans le château de Rivoli, dont les fenêtres avaient été garnies de barreaux de fer. La marquise de Spino fut conduite, de son côté, dans la forteresse de Céva, où l'on n'enfermait d'ordinaire que des femmes de mauvaise vie.

Le vieux roi, séparé de sa femme, s'abandonna au désespoir le plus affreux. Il ne sortait d'un morne abattement que pour se livrer à des actes d'une démence furieuse, frappant ceux qui l'approchaient, brisant ses meubles et tous les objets qui lui tombaient sous la main. Il alla même jusqu'à attenter à ses jours; de sorte qu'on fut obligé de lui rendre la marquise, à qui l'on fit jurer auparavant de ne pas faire connaître au prince qu'elle eût été détenue dans le fort de Céva, la menaçant de mort en cas d'indiscrétion; puis on transféra de nouveau Victor-Amédée dans le château de Moncalieri, où il ne vécut que quelques mois, entouré d'espions et gardé à vue. Au moment de mourir, il demanda à voir son fils; ses conseillers eurent assez d'empire sur les volontés de ce prince pour empêcher une entrevue dont ils redoutaient les suites. Victor-Amédée mourut le 30 octobre 1732, âgé de soixante-quatre ans, dans le château de Moncalieri, délaissé par ses amis et maudissant son fils.

F. DE LA FALOISE.

(*La fin prochainement.*)

Les partisans de Charles-Emmanuel, alors âgé de trente-un ans, et que son père avait toujours traité très durement, tout en l'initiant au métier de roi, ont pour sa justification fait valoir de ces excellentes raisons que les courtisans trouvent toujours. La principale fut que la condition du vieux roi n'était plus la même; qu'il n'était plus libre. Ce prince venait, en effet, d'épouser la comtesse de Saint-Sébastien, dame d'honneur de la princesse de Piémont, alors âgée de quarante-cinq ans, et qui depuis long-temps était sa maîtresse. Celle-ci avait profité de l'isolement où s'était trouvé le vieux roi après son abdication, et de l'ennui qu'une vie oisive causait à ce prince dont l'ame avait été occupée pendant cinquante ans des plus grands intérêts, pour l'amener à ce mariage. La comtesse de Saint-Sébastien changea dès ce moment son titre contre celui de marquise de Spino.

Cette femme altière, dévorée d'ambition, avait arraché au roi son époux le secret de son abdication. Comme celui-ci fixait à une époque encore éloignée le moment où il se proposait de remonter sur le trône : — Il n'y a pas un instant à perdre, lui dit la marquise; votre fils s'habitue insensiblement à tenir les rênes de l'état, il est entouré de conseillers dangereux : plus vous tarderez, plus il aura de peine à se démettre de la couronne. Victor-Amédée se rendit aux instances de la marquise, quitta sa résidence de Chambéry, et vint s'établir dans le château de Moncalieri, aux portes de Turin.

Le jour de son arrivée, il reçut la visite du roi son fils, de ses ministres et de tous les grands corps de l'état. A leur empressement et à la chaleur de leurs protestations, il put croire qu'ils le reconnaissaient tous encore pour leur roi. Charles-Emmanuel, accompagné de la reine sa femme, porta son apparente déférence jusqu'à rendre ce jour même sa visite à la marquise de Spino.

Le lendemain, le vieux roi eut une longue entrevue avec le prince son fils, dans laquelle il s'efforça de pénétrer ses intentions. Dans le cours de la conversation, Victor-Amédée ayant parlé de la triste nécessité où il se trouverait peut-être un jour de reprendre le fardeau des affaires, Charles-Emmanuel, tout en protestant de sa soumission absolue à la volonté paternelle, ne parut pas comprendre qu'il pût être question de résigner le pouvoir royal. Victor-Amédée jugea, dès ce moment, qu'il ne pouvait plus compter sur une renonciation volontaire de la part de son fils, et se décida à employer l'adresse, la force même, s'il le fallait, pour reprendre ce qu'il appelait son bien. Il manda successivement à Moncalieri les ministres de son fils, les person nages influens de la cour, le gouverneur des forts, le grand-

maître de l'artillerie, l'archevêque de Turin. Il sonda les dispositions de chacun d'eux; et comme la plupart lui parurent non moins dévoués qu'au temps où il était roi, il se décida à agir.

L'homme le plus influent de la cour du nouveau roi était un certain marquis del Borgo, créature de Victor-Amédée, son ami, et que ce prince avait placé auprès de son fils, comme secrétaire d'état, comptant bien se servir de lui dans l'occasion. Le 29 septembre 1731, Victor-Amédée invita le marquis à se rendre à la résidence de Moncalieri, l'accueillit avec l'empressement le plus affectueux, et comme del Borgo allait se retirer, sans qu'il lui eût parlé de son projet, il le retint à souper, sous prétexte de distraire la marquise, qui se plaignait d'un violent mal de tête. Del Borgo accepta et se montra aimable et joyeux convive. Au dessert, la scène changea; le prince congédia tous ses domestiques, et, resté seul avec del Borgo et la marquise, il s'adressa à ce ministre, lui rappela tous les travaux de son règne, les difficultés qu'il avait dû vaincre pour fonder la nouvelle monarchie sarde; son fils régnait, mais lui seul était encore le véritable souverain: chacun devait se le rappeler, et surtout ceux qui tenaient de lui leurs honneurs et leurs charges. Del Borgo protesta de son dévouement, de son zèle; la reconnaissance pour les bienfaits qu'il avait reçus de sa majesté devait être éternelle. Le roi, peu satisfait de ces vagues assurances, commença à montrer de l'impatience, et prenant ce ton d'autorité qui lui était habituel : — Je n'ai jamais douté de votre reconnaissance et de votre dévouement, lui dit-il; aussi aujourd'hui vais-je en exiger une preuve. — Rappelant alors les motifs de son abdication : — Cet acte n'a jamais pu être considéré comme sérieux, ajouta-t-il; à la veille des révolutions qui menacent l'Italie, dois-je laisser le maniement des affaires à un jeune homme, dévoué sans doute au bien de l'état, mais inexpérimenté? La nécessité m'oblige à ressaisir la couronne, et je dois m'y soumettre. Je sais que vous êtes dépositaire de l'acte d'abdication; je vous ordonne de me le remettre; demain, vous ferez connaître à mon fils ma suprême volonté, car dès demain je suis décidé à régner.

On se figure aisément la stupéfaction et l'embarras de del Borgo à la suite d'une telle confidence. Connaissant l'humeur farouche et emportée, la volonté de fer du prince qui lui parle, n'osant lui refuser ce qu'il lui demande, et craignant, s'il le lui promet, de se rendre coupable du crime de haute trahison, il croit se tirer d'affaire au moyen de la dissimulation. — Il s'estimerait heureux, assure-t-il, d'obéir aux ordres de son prince, mais il ne peut remettre à Victor

l'acte qu'il lui demande; il l'a, dit-il, déposé entre les mains du roi lui-même. — Que parlez-vous du roi? s'écrie Victor-Amédée; il n'y a qu'un roi ici : c'est moi! — Et, se laissant aller à un de ces accès de violence qui lui étaient habituels, il va jusqu'à menacer de sa canne le marquis del Borgo s'il ne lui remet pas sur-le-champ l'acte d'abdication dont il sait qu'il est le dépositaire. — Sortez, et ne reparaissez qu'avec cet acte, ajouta-t-il avec colère; sinon je saurai vous châtier comme vous le méritez.

Del Borgo, charmé de trouver un moyen de se tirer d'affaire et de sauver sa vie, qu'il ne croyait plus en sûreté auprès de ce furieux, protesta de nouveau de son dévouement et promit tout ce que le prince exigeait. Aussitôt qu'il fut sorti de l'appartement du vieux roi, il sauta sur le premier cheval qu'il rencontra et s'éloigna au galop du château de Moncalieri.

Del Borgo avait eu grandement raison de faire diligence, car il était à peine sorti que Victor-Amédée, se repentant de la confidence qu'il venait de faire à ce ministre rusé et qu'il venait d'offenser, et n'ayant d'ailleurs pas grande confiance dans des promesses arrachées par la terreur, fit courir après lui. Il était trop tard, on ne put le rejoindre. Le prince, dont l'âge avait affaibli les facultés, ne se contint plus et se laissa aller à une scène de violence et de désespoir à laquelle la fatigue seule mit fin. Se tournant alors vers la marquise, qui s'efforçait de le calmer : — Conseillez-moi, lui dit-il; vous seule êtes habile, vous seule êtes maîtresse de vous-même : que faire pour réparer mon imprudence? Celle-ci, craignant d'irriter son époux, que, dès le commencement de sa conversation avec del Borgo, l'emportement, plus que la raison et la politique, avait dominé, n'osait ouvrir un avis et gardait le silence. — C'est bien, s'écrie le malheureux prince, je vois ce que j'ai à faire; puisque chacun m'abandonne, je ne dois compter que sur moi-même. Il était alors minuit. Il se lève d'un air résolu et ordonne à la marquise de faire sur-le-champ seller un cheval. Celle-ci, effrayée, ne savait que résoudre; le vieux prince ayant répété son injonction d'une voix impérieuse, elle obéit et transmit à un page l'ordre qu'elle venait de recevoir. Le cheval étant prêt, Victor sortit du palais suivi d'un seul cavalier, et se dirigea en toute hâte vers la citadelle de Turin. Arrivé à la porte de secours, il se fait reconnaître par les sentinelles, et commande à l'une d'elles de faire savoir au baron de Saint-Rémy, le gouverneur, que le roi Victor l'attend à la porte de la citadelle, et qu'il ait à s'y rendre sur-le-champ. Saint-Rémy, croyant qu'on l'abuse, se lève

avec humeur et se rend à la porte de secours, où en effet il reconnaît le roi.

— Que vient faire sa majesté à une pareille heure, lui dit-il avec étonnement, et que puis-je faire pour son service?

— Je vous ordonne de m'ouvrir sur-le-champ les portes de la citadelle, vous saurez ensuite ce que je veux de vous.

— Avez-vous un ordre du roi? répond Saint-Rémy avec fermeté.

— Ne suis-je pas le roi? s'écria Victor avec colère.

— Je ne reconnais pour mon roi que Charles-Emmanuel, votre fils : obéir à tout autre serait manquer à mon devoir, je ne puis donc vous ouvrir.

Là-dessus, Saint-Rémy salua respectueusement le vieux roi, ferma la porte et se retira.

Victor-Amédée se voit donc contraint de retourner à Moncalieri le cœur plein de honte et de rage. La marquise l'attendait avec la plus vive anxiété. Le prince se jeta en rentrant sur un canapé où il passa plus d'une heure sans que la marquise pût lui arracher un seul mot; ce ne fut qu'à grand' peine qu'elle le décida à se mettre au lit.

Que faisait de son côté le marquis del Borgo pendant cette même nuit? De retour à Turin, il s'était rendu au palais de Charles-Emmanuel. Sur un mot d'avis, celui-ci s'était levé et avait fait venir son ministre, qui lui rendit compte de la scène qui venait de se passer à Moncalieri entre son père et lui. Charles, après avoir attentivement écouté del Borgo, lui répondit d'un air de parfaite contrition que, s'il avait accepté la couronne, ce n'était que du consentement de son père et de son peuple; que, son père lui retirant son consentement, il était disposé à y renoncer, mais qu'il ne pouvait le faire sans consulter ses sujets, que représentait son conseil d'état. Là-dessus, il ordonna à del Borgo de faire assembler à l'instant même le conseil et de garder le silence sur ce qui venait de se passer.

Une heure après, le conseil, composé des ministres, de l'archevêque de Turin, des présidens du sénat et des grands officiers de la couronne, était réuni au palais. Charles-Emmanuel s'y présenta, exposa avec résignation quelles étaient les nouvelles intentions de son père. Il termina en ajoutant qu'il était prêt à se soumettre à ses volontés si tel était l'avis de son conseil.

Une assemblée de dignitaires de l'état que l'on consulte en pareille circonstance a sa réponse toute dictée. Charles-Emmanuel était roi et devait rester roi; il ne pouvait se démettre de sa couronne sans manquer aux engagemens qu'il avait contractés vis à vis de ses sujets.

L'archevêque de Turin, ennemi personnel du vieux roi, insinua charitablement que le prince n'était pas libre, qu'il était sous le joug d'une personne ambitieuse qui sans doute lui avait dicté sa conduite, et que cette personne n'était autre que la marquise de Spino.

Le conseil étant d'accord, on délibérait sur le parti à prendre pour concilier ce que l'on appelait les intérêts de l'état avec le respect dû au père du roi, quand un officier, envoyé par le baron de Saint-Rémy, se présenta au palais et rendit compte de la tentative que venait de faire Victor-Amédée auprès du gouverneur de la citadelle. Il n'y avait plus à balancer; le conseil décida, séance tenante, qu'on s'assurerait de la personne du roi Victor-Amédée, de celle de la marquise de Spino et de leurs complices, le salut de l'état légitimant ce que cette mesure pouvait avoir de rigoureux. On blâma néanmoins, et avec raison, le roi Charles-Emmanuel de n'avoir pas tenté quelque démarche directe vis-à-vis de son père avant de recourir à ces pénibles extrémités; cette démarche n'était possible que dans le cas où Charles-Emmanuel n'eût pas pris d'engagemens lors de son arrivée au trône; s'il évita son père, s'il ne craignit pas de passer pour un fils dénaturé, ce n'est pas à sa grande timidité, mais plutôt à la crainte de s'exposer aux reproches qu'il méritait, qu'il faut attribuer cette détermination.

Vingt officiers, choisis parmi les plus dévoués au roi Charles-Emmanuel, et un escadron de dragons de sa garde furent chargés d'opérer sur-le-champ l'arrestation du roi Victor et de la marquise son épouse. Ils arrivèrent au château de Moncalieri vers les trois heures du matin. L'affaire, comme on voit, avait été conduite avec vigueur. Victor, qui avait entendu le bruit des chevaux, s'était barricadé dans sa chambre à coucher. Des soldats, les uns armés de baïonnettes, les autres portant des flambeaux, traversent les appartemens du château et se présentent à la porte de la chambre du roi. Sur son refus de l'ouvrir, ils l'enfoncent à coups de hache et se précipitent dans la chambre, qui se remplit de gens armés. Victor était couché avec la marquise de Spino. Un officier supérieur s'approcha du lit et lui signifia l'ordre de son fils. Victor ne daigna pas lui répondre; mais, s'adressant aux soldats : « Que venez-vous faire? leur dit-il; avez-vous oublié le sang que j'ai versé pour le service de l'état en combattant à votre tête? » Les soldats hésitaient : des officiers, plus dévoués, se saisissent du prince et veulent le tirer du lit. Celui-ci s'attache au cou de sa femme et la tient étroitement embrassée. Alors des soldats sai-

sissent également la marquise, l'arrachent des bras de son époux et l'entraînent dans une chambre voisine, la chemise en lambeaux et dans un état de nudité presque complet. Victor, resté seul, ne résista plus. Il se laissa habiller comme un enfant et porter dans une voiture qu'on tenait prête. Comme il passait devant la garde d'honneur qu'on lui avait donnée l'avant-veille, et qui était composée de soldats du régiment de la couronne : « Vous avez bien fait votre devoir! leur dit-il. » Quand il fut placé dans la voiture qu'entouraient les dragons, leur colonel voulut y monter avec lui. Ce colonel était un soldat parvenu. Victor le repoussa avec indignation. « Sachez, lui dit-il, que, dans quelque abaissement que soit tombé votre roi, vous n'êtes pas digne de vous asseoir à côté de lui. » On le conduisit dans le château de Rivoli, dont les fenêtres avaient été garnies de barreaux de fer. La marquise de Spino fut conduite, de son côté, dans la forteresse de Céva, où l'on n'enfermait d'ordinaire que des femmes de mauvaise vie.

Le vieux roi, séparé de sa femme, s'abandonna au désespoir le plus affreux. Il ne sortait d'un morne abattement que pour se livrer à des actes d'une démence furieuse, frappant ceux qui l'approchaient, brisant ses meubles et tous les objets qui lui tombaient sous la main. Il alla même jusqu'à attenter à ses jours; de sorte qu'on fut obligé de lui rendre la marquise, à qui l'on fit jurer auparavant de ne pas faire connaître au prince qu'elle eût été détenue dans le fort de Céva, la menaçant de mort en cas d'indiscrétion; puis on transféra de nouveau Victor-Amédée dans le château de Moncalieri, où il ne vécut que quelques mois, entouré d'espions et gardé à vue. Au moment de mourir, il demanda à voir son fils; ses conseillers eurent assez d'empire sur les volontés de ce prince pour empêcher une entrevue dont ils redoutaient les suites. Victor-Amédée mourut le 30 octobre 1732, âgé de soixante-quatre ans, dans le château de Moncalieri, délaissé par ses amis et maudissant son fils.

F. DE LA FALOISE.

(*La fin prochainement.*)

LE ROMAN DE MOEURS.

UN HOMME SÉRIEUX,

PAR M. CHARLES DE BERNARD.

Il y a un dieu pour les critiques comme pour les poètes : je ne puis expliquer autrement les bonnes fortunes qui m'arrivent, depuis que j'examine dans ce recueil les productions successives de nos auteurs. Les meilleurs noms de la littérature viennent tour à tour comparaître devant moi, et dans un ordre tel que je me vois amené tout naturellement à traiter des questions générales unies par la plus étroite solidarité. Je ne voulais m'occuper que des romanciers, et le hasard des publications m'oblige à dresser, pour ainsi dire, la carte géographique du monde romanesque. Des personnes je remonte aux idées, de l'application à la théorie, et tout cela presque à mon insu, par une sorte d'entraînement logique, indépendant de ma volonté. Encore quelques articles, et je me trouverai, à mon grand étonnement, avoir caractérisé bien ou mal toutes les subdivisions du roman moderne. C'est ainsi que vont les choses. Les opérations de l'esprit, comme les évènemens matériels, sont régies en grande partie par le tourbillon des causes extérieures. Vous êtes parti modeste, avec une petite brise paresseuse dans vos voiles, et la résolution bien arrêtée de ne pas vous éloigner des côtes. Je ferai, disiez-vous, un petit voyage de caboteur, je visiterai quelques échelles, je doublerai quelques

caps, et je rentrerai ensuite au port, dont je ne me serai jamais franchement éloigné. Prudent calcul auquel on serait trop heureux de se conformer, si l'on trouvait toujours en soi-même le principe de ses déterminations! Mais à peine en mer, la brise fraîchit, augmente; les vapeurs du soir enveloppent le rivage, les étoiles brillent au ciel; tout conspire à vous faire oublier le point de départ. Le lendemain, quand le jour se lève, vous êtes déjà trop éloigné pour songer au retour. Vous relevez quelques positions astronomiques, vous prenez goût à la mer, et votre voyage d'agrément devient un voyage de circumnavigation. A qui la faute, si c'en est une? A vous d'abord, mais aussi à la mer, aux étoiles, à la brise, vos complices, et surtout au hasard, ce capitaine au long cours qui ne fait jamais la volonté de ses passagers.

Tenons donc la mer, puisque les côtes sont déjà sous l'horizon. Nous avons châtié assez sévèrement le roman pittoresque; nous nous sommes égayé doucement au sujet du roman paradoxal; nous avons fait, peut-être avec trop de clémence, le procès du roman social. Venons maintenant au roman de mœurs, qui a triomphé trop long-temps, pour ne pas s'être livré, lui aussi, à quelques excès. A prendre le mot dans son acception rigoureuse, le roman de mœurs, ayant pour but spécial de peindre les passions et les caractères dans leurs rapports avec les mœurs d'une époque, devrait rallier, embrasser le roman intime et le roman historique. Il est rare en effet que le roman intime, en dépit de sa fidélité au foyer domestique, ne reçoive une notable influence des mœurs collectives à côté desquelles il se déroule. La famille touche toujours par quelques points à la société. La maison, si retirée et si mystérieuse qu'elle soit, ne peut se passer d'une issue sur la rue. C'est de là que lui viennent l'air et le jour, et ce grand frémissement de la vie universelle qui fait mieux goûter la paix et le silence de la vie intérieure. Il est même telle circonstance où, attiré par le mystère, fatigué du roulis des évènemens, un homme se détache soudainement de la foule agitée pour se jeter, vivant écho des bruits du dehors, au milieu des calmes et bienfaisantes émotions de la solitude. C'est du choc inattendu, produit par l'invasion de cet élément étranger, que jaillit l'intérêt dramatique dans ces œuvres modestes, patientes, qui pourraient si souvent être appelées voyage autour de deux cœurs. — Quant au roman historique, bien qu'il se préoccupe surtout des masses, il n'est pas cependant assez désintéressé des mouvemens du cœur pour sacrifier la passion au fait et les caractères au récit. Les masses se personnifient toujours dans quelques individualités qui les résument et qui les mènent. Ces individualités, absorbées par les grands intérêts dont elles sont chargées, trouvent, il est vrai, peu de temps à consacrer aux sentimens paisibles. Le souffle des idées générales les emporte, et le romancier qui se hasarde à les suivre doit emboucher la trompette héroïque et prendre le ton de l'épopée. Mais toute épopée a ses épisodes. La légende est à côté de l'histoire, des personnages secondaires gravitent autour des principaux. C'est le chœur solennel du drame antique, dont la voix plus humaine charme les ennuis de

l'intermède. Là est le point de concours, le centre de combinaison où se réunissent et se pénètrent les élémens que nous avons assignés au roman de mœurs. Ce serait donc avec toute justice qu'on rattacherait à ce dernier le roman intime et le roman historique; mais nous ne voulons examiner ici que les études romanesques de mœurs actuelles, autrement dit les romans d'analyse ou d'observation. Cette restriction faite, le lecteur comprendra mieux sans doute les réflexions que nous avons à développer.

La question est maintenant posée en termes précis. Il s'agit tout simplement de retracer en peu de mots l'histoire et les transformations successives de l'école de M. de Balzac, depuis M. de Balzac lui-même jusqu'à l'auteur d'*Un Homme sérieux*. — Qu'est devenue l'analyse entre les mains du maître, et qu'en ont fait plus tard les élèves ? Tel est le problème littéraire dont nous cherchons la solution.

Convenons d'abord que l'admission de l'analyse dans les œuvres d'imagination est un fait tout moderne, presque contemporain. Les moralistes seuls en avaient le privilége, dans les premiers siècles de notre littérature. Eux seuls jetaient alors la sonde au fond des actions humaines pour interroger les courans de cette mer mystérieuse. Montaigne accomplissait cette tâche à grand renfort d'érudition classique et avec un luxe inoui d'originalité personnelle. Il découvrait spirituellement quelques-uns des mobiles qui nous poussent, en riait sous cape, et, loin de condamner cette pauvre humanité, il lui conseillait, à titre de conclusion, les plaisirs faciles qu'il avait appris à aimer dans les poètes indulgens du paganisme. Le naïf et malicieux Gascon était avant tout content de vivre, et s'il marquait à son cadran les alternatives de la vie d'autrui, c'était spontanément, sans idée préconçue, ne voulant tirer de ses observations ni un hymne ni une satire. Il faisait en poète ce travail d'observatenr. D'une nature moitié rêveuse, moitié raisonneuse, il ne pouvait regarder sans voir et argumenter sans conclure. C'est là le caractère particulier de son esprit. La Rochefoucault est justement le contraire de Montaigne : nul élan de poésie, mais de la prose armée, si je puis le dire. Brutal comme tous les hommes d'expérience, il enregistre ses observations comme des délits : la condamnation est à la fin de l'énoncé. C'est un législateur qui résume les débats de la vie humaine, et qui conclut à la peine de mort. C'est un sombre moissonneur qui fait sa gerbe pour la brûler, loin d'en tirer un aliment. — Son livre est un code pénal; ses maximes sont des arrêts. Il est impossible de lire La Rochefoucault sans effroi. On éprouve à se voir ainsi dénoncé, peut-être calomnié dans ses plus secrets mouvemens, le sentiment de répulsion et de colère haineuse que doit ressentir un homme difforme en se regardant dans un miroir fidèle jusqu'à la cruauté. A la première page de cet ouvrage, il faudrait écrire le proverbe juridique : *Summum jus, summa injuria*. Ce serait le meilleur commentaire, le plus puissant correctif des *Maximes*. La Bruyère est moins brutal et plus superficiel que La Rochefoucault. Il ne se préoccupe guère que du ridicule. Il observe en

homme du monde, c'est-à-dire çà et là, dans une promenade, dans un salon, dans la rue, et encore, dans ce dernier cas, est-ce à travers la portière d'un carrosse. Il fait sa besogne en secrétaire qui assemble des matériaux, qui les range par catégories, et qui laisse au maître le soin d'en rechercher le sens intime. Il ne faut pas oublier toutefois, en le jugeant ainsi, qu'il est secrétaire d'un homme de cour, et que par conséquent il a le trait facile, l'allure dégagée, le sourire prêt, la phrase mesurée. Montaigne rit de l'espèce humaine, La Rochefoucault la condamne, et La Bruyère la persifle. Dans les mains du premier, une observation est une trouvaille; pour le second, c'est un argument; pour le troisième, un bon mot. Une fois terminé, le livre de La Rochefoucault est un livre clos, complet, scellé des sept sceaux : l'auteur ne le rouvrira jamais pour ajouter ou pour retrancher. Dès que justice est faite, le magistrat se lève et redevient simple citoyen. Montaigne, au contraire, garde toujours son ouvrage avec lui : c'est son *vade mecum*. Çà et là on voit des pages blanches, comme dans un portefeuille : l'écrivain les remplira un jour ou l'autre, soyez-en certain. Au besoin, vous le verrez même noircir les marges et combler les alinéas. La Bruyère n'emporte pas son livre dans la poche, comme Montaigne; mais, en rentrant chez lui, il le retrouve sur sa table, et, s'il a quelque trait piquant derrière l'oreille, il le glisse sans bruit dans la mêlée. Chez les moralistes, on le voit, l'analyse n'est pas proprement la qualité dominante : ils ne la possèdent qu'à l'état d'observation. C'est à M. de Balzac et à son école qu'il était réservé de faire de l'analyse pure et de la pousser jusqu'à une sorte de chimie morale, pour me servir d'un mot de M. Charles de Bernard.

Entre la faculté d'observer et celle d'analyser, il y a une différence réelle qu'il est important de noter : l'une est une opération purement intellectuelle qui s'accomplit à distance et par une espèce de rayonnement secret; l'autre, tout au contraire, porte la main sur l'objet, le soumet à des modifications matérielles, emploie, pour arriver à son but, des instrumens spéciaux, des procédés visibles. L'observation semble faire pénétrer la lumière dans le corps opaque, et l'étudier ainsi à la faveur d'une transparence acquise. Aucune molécule n'est troublée, la surface s'offre à l'œil sous les mêmes apparences, le corps est entier après l'examen. L'analyse suit d'autres voies; les yeux de l'esprit lui manquent. Pour éclairer l'intérieur d'un corps, elle le divise, elle le morcelle, elle en change tout l'aspect. Ne pouvant éclairer la molécule sous la surface, elle brise la surface, et amène ainsi la molécule au jour; en sorte qu'après l'examen, il faut reconstituer le corps par une nouvelle opération mécanique. L'analyse, pour être complète, a besoin de recourir à la synthèse. L'observation est calme de sa nature; elle brille toujours d'une lumière égale et sereine. L'analyse, ordinairement si lente et si obscure, emprunte par momens aux sciences physiques des agens puissans, instantanés, qui n'agissent jamais sans une éclatante et soudaine production de lumière. L'électricité est un de ces agens. Il y a dans les premières œuvres de M. de Balzac quelques-uns de ces coups électriques, irrésistible explosion

d'une force occulte, lentement amassée, péniblement comprimée. Mais, si l'on veut atteindre à de pareils effets, il faut avoir la patience d'accumuler jusqu'à l'explosion le fluide foudroyant dont on veut profiter pour l'analyse. C'est pour avoir négligé l'exercice de cette vertu laborieuse que M. de Balzac a produit, dans ces derniers temps, un si grand nombre d'ouvrages informes et ennuyeux. L'analyse n'est pas une faculté d'intuition; elle ne s'envole pas d'un coup d'aile aux sphères élevées pour y contempler et étudier le soleil. Elle monte, degré à degré, l'escalier de la tour, et n'observe jamais les astres à l'œil nu. Le travail est sa loi, sa règle, et la condition morale du succès. Comme les anciens ingénieurs qui voulaient s'emparer d'une place importante, elle commence à creuser de loin les lignes tortueuses qui doivent la mener au but. Elle embrasse d'abord une grande étendue de terrain, resserre peu à peu ses cercles concentriques, et ne monte à l'assaut qu'après avoir sillonné tout le pays de ses fossés de circonvallation et de contrevallation.

C'est par l'énumération des détails que les analystes réussissent à donner une idée de l'ensemble. Ils saisissent sur les objets extérieurs et matériels les reflets des sentimens et du caractère de leurs personnages. A leurs yeux, une existence humaine n'est pas concentrée tout entière au foyer de la pensée. Elle se compose de milliers d'atomes épars autour d'elle : la forme et la disposition des meubles, la couleur du vêtement, les particularités de l'habitation, le degré de lumière qui entre par la croisée, mille autres petites choses imperceptibles, révèlent les mœurs et les instincts d'un individu, d'une famille. L'analyste consciencieux pousse la religion du détail aussi loin que l'antiquaire. Il met autant de soin à décrire une ferme de la Normandie ou un cottage du Middlesex qu'un archéologue italien pourrait en mettre à énumérer les richesses de Pompeï ou d'Herculanum. Entre-t-il dans une maison, il ne dépassera pas le seuil sans avoir compté les vieilles ferrures de la porte, sans avoir embrassé du regard le lierre qui tapisse les murs de son avide végétation. Dans la cour, il s'arrêtera au puits séculaire dont personne ne sait la profondeur; il fera crier la poulie, examinera les taches de mousse qui couvrent la margelle, et poursuivra le lézard gris qui vient s'y étaler au soleil. Dans l'escalier, il remarquera la trace des pas sur les dalles. Les enfans ont usé la pierre du côté de la rampe, les vieillards auprès du mur, et les hommes faits, qui n'ont pas besoin d'appui, ont imprimé leur pied au milieu. C'est ainsi que de description en description l'analyste vous conduit enfin à sa créature de prédilection, espèce d'Isis dont on n'entrevoit le visage qu'après avoir soulevé les innombrables voiles qui l'entourent. Certes, nous sommes loin de blâmer ce respect de l'écrivain pour son œuvre, toutes les fois qu'il ne se manifeste pas par de vaines formules de protocole, par de risibles pratiques empruntées à la science de l'étiquette. La piété véritable a des puérilités charmantes qu'on aurait tort de condamner avec dédain. Malheur à celui qui trouve la foi ridicule et la conviction niaise à force de candeur! La religion la plus haute et la plus pure a pour point de départ un berceau.

Je n'accuse donc point de minutie le travail de l'analyste, lorsque je vois

le front de l'ouvrier éclairé du nimbe de la foi. Dans ces conditions de dignité et de conviction, les plus petits détails prennent de l'importance, parce qu'ils sont traités avec cet amour d'artiste qui crée en distinguant. L'analyse s'élève alors jusqu'à la poésie de la mythologie antique, qui, de son souffle fécond, animait et divinisait tous les objets insensibles de la création. Une ame universelle, se manifestant comme Protée de mille manières, circule dans l'œuvre et lui communique l'apparence d'une vivante et multiple unité. L'ordre, ce signe de l'être, brille partout. Les meubles prennent un caractère, les animaux familiers nous deviennent chers comme ils l'étaient au tendre François de Sales, qui appelait les agneaux « mes frères » et les colombes « mes sœurs. » Le génie du lieu est retrouvé; l'homme entre en communion avec la nature inerte, transformée par le romancier. Centre de vie où tout vient aboutir, il rattache à son être tout ce qui semblait pure matière. A cette hauteur merveilleuse, le roman de mœurs devient l'expression d'un art plus élevé que le roman intime; car celui-ci fait abstraction de tout ce qui n'est pas rigoureusement l'homme intérieur, tandis que celui-là cherche et découvre de tous côtés la projection lumineuse de l'existence humaine; l'homme acquiert ainsi la faculté divine de l'assimilation universelle. Il refait la création à son image. Chacun de nous possède un petit monde auquel il imprime le cachet de sa personnalité. Rêve presque sublime, presque ridicule, auquel la réalité gardait un écueil mortel, l'uniformité!

Je ne sais si M. de Balzac avait entrevu l'idéal; il avait du moins semblé diriger ses efforts de ce côté; brillante tentative dont les résultats ne se firent point attendre. Un ou deux ouvrages ainsi conçus suffirent pour le mettre hors ligne et pour lui donner prématurément le caractère de chef d'école. L'analyse avait été jusque-là une action réglée par un talent spontané; elle devint alors une science : de là le mal. Toute science qui se constitue a besoin d'une nomenclature; la chimie morale eut la sienne. Les passions et les caractères furent désormais traités comme l'oxigène et l'hydrogène. Une technologie barbare, pédantesque, obscure, remplaça le langage ordinaire. Peu s'en fallut que la chimie morale ne nous donnât des oxides d'amour et des sulfures de haine, correspondans aux oxides de fer et aux sulfures de plomb de la chimie proprement dite, à laquelle M. de Balzac empruntait déjà une foule de termes spéciaux. Ces manipulations qui avaient, il faut en convenir, un certain air de nouveauté, tendaient de plus en plus à changer en laboratoire le cabinet de l'écrivain. Le roman de mœurs échappait à la littérature pour entrer dans le domaine des sciences physiques et naturelles. Après avoir été chimiste, le romancier se faisait médecin. Il tâtait le pouls de ses personnages, au lieu d'interpréter les secrets mouvemens du cœur. Les passions se transformaient en maladies, et les caractères en tics. Le monde matériel, que l'intelligence humaine avait semblé d'abord élever jusqu'à elle, réagissait à son tour et envahissait l'intelligence. La statue primitivement animée par l'amour passionné du sculpteur reprenait son insensibilité dès que cet amour

s'était évanoui, et, par un fatal échange d'influence, l'œuvre, retrouvant la froideur du marbre, communiquait à l'ouvrier cette froideur mortelle. C'était maintenant Galatée qui s'assimilait Pygmalion. Le mythe antique s'était retourné.

M Charles de Bernard, qui a long-temps été le fervent adepte de M. de Balzac, a prévu et conjuré le danger auquel l'auteur de la *Comédie humaine* n'a pas su ou plutôt n'a pas voulu se soustraire. Tant que le disciple a compris l'analyse comme l'avait d'abord pratiquée le maître, il s'est maintenu, à force de religion, dans les régions élevées. *La femme de quarante ans* a été le digne et brillant écho de *la femme de trente ans*. *Gerfaut* a été aussi une noble et heureuse imitation de la première manière de M. de Balzac. L'exagération du modèle est devenue plus tard une leçon pour l'élève. Assez fort pour être libre, M. de Bernard a secoué le joug de l'imitation et restreint l'analyse dans des limites plus étroites. Il a vu clairement que l'innovation analytique aboutissait, de toute nécessité, à l'écueil que nous signalions tout à l'heure : l'uniformité! Ce rêve d'assimilation universelle réalisée au profit de l'homme, pouvait être poursuivi une fois comme une attrayante illusion; mais aussitôt engagé dans ce système, il fallait, sous peine de se répéter, le pousser jusqu'à son extrême développement; le sens logique de M. Charles de Bernard a garanti son esprit de cette folie. *Un Homme sérieux* atteste et marque décidément le changement de manière que nous avions déjà observé çà et là, dans les derniers ouvrages de l'auteur du *Nœud Gordien*. Le culte fanatique du détail a disparu pour faire place à une étude de mœurs plus intime. Sans reproduire l'observation des moralistes, et des romanciers du XVIIIe siècle leurs imitateurs, M. Charles de Bernard a su caractériser avec finesse les types modernes qu'il a voulu peindre. L'analyse, indispensable à ce genre d'ouvrages, n'a pas été bannie du nouveau roman de notre auteur. Admise dans une certaine mesure, elle est devenue plus sobre, moins digressive; elle s'est attachée plus particulièrement aux personnes qu'aux choses, et n'a gêné en rien le jeu de l'élément dramatique qui domine dans l'œuvre.

Le titre du roman, *Un Homme sérieux*, est une ironie à l'adresse du personnage principal. L'homme sérieux de M. Charles de Bernard ressemble à ces comiques gourmés dont le seul aspect excite le fou rire. Rien de moins sérieux au fond que M. Chevassu. C'est l'Orgon d'une comédie politique où le Tartufe est représenté par André Dornier, un journaliste pour qui toutes les couleurs sont des emblèmes respectables; aussi n'hésite-t-il pas à arborer successivement les emblèmes de toutes les opinions. Notre Orgon possède, comme celui de Molière, une fille convoitée par André Dornier, comme par Tartufe. Mais, heureusement, Valère est là sous les traits de M. de Moréal, pour disputer cette jeune fille aux combinaisons machiavéliques d'André Dornier. Inutile de dire qu'Orgon repousse violemment Valère, et ne veut accepter pour gendre que Tartufe. L'homme sérieux est un avocat de province qui est parvenu, grace à la révolution de 1830, au siége de conseiller de la cour

royale de Douai. Riche, honoré, célèbre dans son arrondissement, M. Chevassu n'aurait qu'à se laisser vivre pour être heureux; mais l'ambition l'arrache aux sentimens de famille, et le jette dans l'abîme des espérances et des calculs politiques. Des succès de cour d'assises ont exalté la tête du pauvre homme, et parce qu'il possède un front monumental, une voix vibrante et une phraséologie sonore, il s'est figuré que la révolution l'avait méconnu, et que les sceaux du ministre de la justice étaient seuls dignes de son mérite. Créancier de la destinée, il cherche par tous les moyens à réaliser sa créance. Conseillé par Dornier, il établit à Douai un noyau d'opposition dynastique, fonde un journal dont la rédaction en chef est confiée à son futur gendre, et devient ainsi député de son arrondissement. A peine installé sur les banquettes du Palais-Bourbon, il rêve l'influence oratoire de Mirabeau, tente de constituer un quart-parti, et compte, du haut du piédestal où il va se placer, imposer royalement ses conditions au ministère. Pendant qu'il prépare ainsi la réalisation de ses calculs politiques, il oublie ses enfans, Prosper et Henriette, qui grandissent en dehors de toute volonté protectrice. Prosper, étudiant en droit, pousse les principes apparens de son père jusqu'à l'extrême : il est républicain se mêle aux émeutes, lutte à coups de poing contre les sergens de ville, et compromet à tout moment le caractère sérieux du député de Douai. Quant à Henriette, un amour sincère la sauve des dangers de son isolement. Forte de l'affection de M. de Moréal, elle résiste énergiquement aux obsessions de Dornier, qui a recours à un rapt pour la forcer à devenir sa femme. Moréal, aidé de M. de Pontailly, oncle d'Henriette, déjoue les calculs de Dornier, qui, se voyant désormais perdu dans l'esprit de M. Chevassu, quitte la France en emportant une somme considérable que celui-ci lui avait confiée pour la fondation d'un nouveau journal. M. Charles de Bernard, pour l'acquit de sa conscience, nous montre à la dernière page son Tartufe politique expiant dans l'exil et dans la misère le vol qu'il a commis au préjudice de M. Chevassu. Privé de l'appui de Dornier, l'ancien avocat de Douai y exploite sa médaille législative, et devient ainsi chevalier de la Légion-d'Honneur et président de chambre. Henriette, grace à une ruse de son oncle, voit enfin jour à son mariage avec le vicomte de Moréal, qui prend momentanément les dehors d'un homme sérieux pour être agréé du député du Nord. Celui-ci, incorrigible jusqu'au dernier moment, n'accepte le vicomte pour gendre qu'à la condition de le voir renoncer à sa vie oisive, aux petits vers, aux gants jaunes, à la barbe en pointe, à tous les détails d'une toilette de fantaisie. L'élégant Fabien se soumet les yeux fermés à toutes les exigences. Bien entendu que le lendemain de la noce, comme le dit M. Charles de Bernard, musique de soupirer, poésie de renaître, moustaches de repousser. Cette transformation, qui gagne à M. de Moréal les bonnes graces de M. Chevassu, étonne d'abord Henriette, dont l'avis n'a pas été pris pour ce coup d'état.

— Mon Dieu ! dit-elle avec un mélange de surprise et de gaieté, que vous

êtes singulier comme cela! mais je ne crois pas vous avoir jamais dit que votre barbe me déplût.

— Je dois être affreux, n'est-ce pas? demande tristement le vicomte.

— Pas trop, répond la jeune fille d'un ton qui signifie : pas du tout.

Et peu s'en faut qu'un baiser d'Henriette ne vienne ponctuer la fin de cette phrase. M. de Pontailly, jaloux de presser le dénouement, empêche toute effusion entre Moréal et M[lle] Chevassu. Les deux jeunes gens auront le temps de se féliciter mutuellement après la scène finale du drame. Le député du Nord les attend dans sa chambre, où ils doivent lui être présentés par son beau-frère. Grace à la transformation de Fabien, la figure grave de M. Chevassu se déride un peu, et l'homme politique est presque effacé dans ce moment par le père de famille; mais le naturel, éloigné d'abord, revient au galop comme dit La Fontaine. M. Chevassu, à qui M. de Pontailly a persuadé que Moréal s'occupait d'un ouvrage sur la théorie du gouvernement représentatif, encourage chaudement son gendre à ces travaux élevés. C'est par là, lui dit-il, qu'on mérite l'estime de son pays et qu'on devient *un homme sérieux*.

Un homme sérieux! digne Chevassu! Il ose encore prononcer ces mots qui marquent d'un trait de malheur et de ridicule toute sa vie politique. Cette naïve persévérance nous inspire presque un sentiment de pitié à son égard. Il n'y a rien de plus respectable en effet qu'une marotte sérieuse. A la fin du livre, je plaindrais volontiers Chevassu, comme je plains Don Quichotte, si je ne le voyais capituler quelque peu avec sa conscience d'homme d'état. Avec un peu plus de probité politique, le député du Nord me ferait presque compatir aux souffrances de son ambition déçue; ambition qui se poursuit d'ailleurs après le mariage d'Henriette et de Fabien. Les cinquante mille francs emportés par Dornier n'ont pas été pour Chevassu un enseignement efficace. Un instant il se livre à l'espoir, bientôt détruit, de remplacer Dornier par Moréal. De son gendre il veut faire son aide-de-camp parlementaire. Mais vous devinez sans doute qu'entre la politique et Henriette, Fabien n'hésite pas. Henriette lui a trop coûté à conquérir pour qu'il ne jouisse pas longuement et exclusivement de cette douce conquête. M. Charles de Bernard termine son roman, comme Perrault termine ses contes. Les deux époux furent parfaitement heureux et eurent beaucoup d'enfans : conclusion tout à l'avantage de la vie de famille supprimée par la politique dans l'existence de M. Chevassu et dans celle de tant d'autres qui lui ressemblent; car Chevassu n'est pas un portrait de fantaisie plus ou moins heureusement exécuté; il est la vivante représentation d'un type réel, la traduction exacte d'un côté des mœurs contemporaines, et certes, ce n'est pas la seule figure originale à détacher de la mobile galerie du Palais-Bourbon. La politique offre, quoi qu'on en ait dit, à la littérature et surtout au roman de féconds sujets d'étude. Ce n'est pas nous qui condamnerons les rapprochemens ingénieux découverts par l'écrivain, en comparant la vie parlementaire à la vie intime. Quelques critiques se sont irrités à froid contre cette nouvelle tendance. Laissez, ont-

ils dit, la politique dans sa sphère, et ne mêlez pas ses arides calculs aux poétiques rêves de l'imagination. N'est-ce pas assez de cette multitude de journaux qui nous inondent de leur prose vide et incolore? Verrons-nous encore dans le livre les ennuyeuses et incorrectes discussions de la chambre des députés? Ferons-nous antichambre, en littérature comme en politique, dans le vestibule du cabinet d'un ministre? Que nous importent toutes ces trahisons secrètes, ces marchés dont s'accusent chaque jour tous les partis, ces vertueuses indignations, ces silences prudens, ces plaidoyers rassis dont le mobile est chaque jour dévoilé avec impudeur par les feuilles extrêmes de chaque opinion? Il n'y a dans tout cela rien que nous n'ayons vu à satiété. La littérature ne peut que perdre à répéter les drames vulgaires des feuilles quotidiennes. Ainsi exposée, la question est agitée, mais non pas résolue. Les critiques dont nous parlons ne se sont pas aperçus qu'en repoussant la polémique du roman, ils l'admettaient eux-mêmes dans leurs raisonnemens passionnés. Ils s'attaquaient d'ailleurs, en formulant ainsi leur pensée, à une espèce de fantôme invisible et impalpable. Quel est l'écrivain, romancier ou auteur dramatique, qui songe à naturaliser dans le roman ou dans la comédie le style et le sujet des premiers-paris? Il ne s'agit point d'imiter les façons de discuter d'un rédacteur politique, ou de reproduire les comptes-rendus d'un sténographe. La question n'est pas là : elle est plus haut. Réduite à ces proportions, elle est inopportune et ridicule. Il est bien évident que la littérature ne peut toucher à ce qui est l'aliment exclusif de la presse. Les personnalités, les déclamations de parti, les discussions techniques ne sauraient lui convenir; mais ce qui est de son domaine, c'est l'étude attentive, impartiale, des modifications que subissent les caractères ou les passions en contact avec les alternatives de la vie politique. Le choc de la vie commune et de cette existence spéciale abonde en contrastes féconds et réellement intéressans.

Toutes les fois que, dans le duel de l'homme contre les choses, de l'intelligence contre les faits, je puis suivre la trace persistante de l'individualité humaine, mon regard observe la lutte avec attention et respect. L'école analytique n'a échoué que parce qu'elle a perdu cette trace, au milieu des embarras descriptifs entraînés par l'adoption systématique du monde matériel. L'étude de l'homme dans toutes les situations et dans toutes les variétés de l'existence, voilà le but éternel, la source inépuisable que doivent chercher les observateurs. Relation de faits ou histoire de passions, peinture de la vie intime ou de la vie publique, tout sujet est bon à traiter en littérature, pourvu que l'homme y respire. Sa présence dans les œuvres de l'esprit est à mes yeux la suprême loi sous laquelle toutes les considérations de détail, toutes les chicanes de système, doivent plier. Ne vous y trompez pas, c'est là que réside l'attrait souverain. — Où est l'homme, là est le roman. Voilà pourquoi, dans ce travail sur le roman de mœurs, les moralistes, grace à une digression que je ne regrette pas, ont trouvé une

place choisie, une page spéciale. Modèles inaltérables de l'observation, ils ont attiré mon esprit avant même qu'il ne s'occupât du sujet particulier de cet article. En y réfléchissant bien, le lecteur verra que la logique elle-même justifie une digression dont l'imagination seule paraît d'abord être coupable. Il n'est peut-être pas mal, à l'occasion, de laisser courir cette folle dans l'espace, lorsque la raison a imprimé aux idées l'impulsion primitive. S'ils eussent vécu aujourd'hui, Montaigne, La Bruyère, et peut-être même La Rochefoucault, auraient fait des romans. Laissons-les donc sans remords occuper les avenues de notre sujet. Ils seront là comme des statues amicales, gardiennes du seuil, et protectrices des limites. C'est d'ailleurs le bénéfice et le plaisir du critique de réveiller à propos du présent quelques échos du passé. De même qu'après avoir étudié l'antique, l'artiste regarde d'un œil moins prévenu les compositions de l'art moderne, de même il me semble que le critique, après avoir étudié les traits des écrivains d'un autre siècle, aborde avec plus d'impartialité les écrivains de celui-ci. Et puis, n'arrive-t-il pas quelquefois au juge d'instruction qui fait une visite à domicile pour chercher le vrai caractère d'un évènement, ne lui arrive-t-il pas, dis-je, d'oublier un moment sa mission investigatrice pour reporter les yeux sur quelque portrait de famille dont l'expression radieuse et calme l'aura frappé en entrant? Dans cette contemplation respectueuse, il lui est bien permis de perdre un instant de vue ceux qui l'entourent, à condition qu'il ne sortira pas de la maison sans avoir rempli son œuvre. Revenons donc à M. Charles de Bernard.

J'ai entendu reprocher à son dernier ouvrage d'avoir humilié la démocratie devant l'aristocratie, d'avoir noirci la première pour glorifier la seconde. Dornier le journaliste est un homme corrompu, tranchons le mot, un fripon, tandis que le vicomte de Moréal est un homme parfaitement vertueux. Chevassu, le plébéien, est un homme nul, tandis que M. de Pontailly, le gentilhomme, est une intelligence d'élite qui voit haut et juste. — Que faire à cela? renouvellerons-nous, à propos des journalistes, la querelle des dévots à propos de *Tartufe?* la presse sera-t-elle plus sacrée que la religion? le journaliste, qui jouit d'un pouvoir de contrôle presque universel, ne pourra-t-il être contrôlé à son tour? Soutenir une pareille prétention serait un acte contraire à toute logique. Je sais bien que, dans les tableaux de mœurs, le peintre doit se respecter assez pour ne jamais aller jusqu'au dénigrement. Aussi fais-je une grande différence, pour la fidélité du pinceau, entre le feuilletoniste Lousteau, de Balzac, et le journaliste Dornier, de Charles de Bernard. Celui-là est une calomnie; celui-ci est tout au plus une médisance. D'un côté la charge, et de l'autre le portrait. Je ne sache pas qu'un portrait ait jamais été un crime de lèse-majesté littéraire. Il plairait demain à un romancier de mettre en scène un critique injuste, passionné, vénal, que nous ne trouverions aucun reproche à lui adresser à cet égard, pourvu que son intention eût été de caractériser un individu, et non une classe tout entière. Le jour-

naliste et le vicomte, le plébéien et le gentilhomme, sont évidemment, dans l'*Homme sérieux*, des peintures individuelles. C'est une trahison envers les auteurs que de voir partout dans leurs ouvrages les incarnations d'un principe, le symbole d'une idée collective. Lorsque cette interprétation ne ressort pas des personnages même, on a tort de vouloir expliquer des mythes imaginaires. Il faut être clair et loyal avant tout.

Le nouvel ouvrage de M. Charles de Bernard atteste, nous l'avons dit, un notable changement dans la manière de l'auteur. L'action s'y développe surtout par le dialogue. Au commencement du livre, elle a quelque peine à s'engager; mais une fois délivrée des hésitations des premières pages, elle marche, se complique, se développe, avec une aisance naturelle et une rare distinction. Les incidens, peut-être un peu trop multipliés, se rallient au mouvement général avec une logique nette et serrée. M. Charles de Bernard a le talent particulier de mettre en jeu de petites causes qui semblent d'abord passer inaperçues, mais qui prennent par degrés une importance telle que l'intrigue est obligée de les admettre comme moyens de dénouement. A travers la trame solide du roman, vous voyez quelquefois passer un fil délié, léger, prêt à se rompre, selon vous, à la première oscillation de la navette. Vous le suivez des yeux, vous y prenez intérêt à cause même de ses dangers. S'il disparaît dans la masse du tissu, vous le croyez brisé; s'il reparaît tout à coup au-dessus de la navette, vous redoutez pour lui la plus délicate tension. Cependant, loin de se ralentir, le mouvement suit une progression croissante : le métier, fortement agité, crie et frémit sous une main nerveuse. Une fausse impulsion va peut-être déchirer en deux parts le tissu lui-même. Que deviendra le fil délié, au milieu des violentes secousses dont il doit ressentir le contre-coup? Préservé par sa ténuité même, il échappe merveilleusement aux agitations les plus périlleuses, et, le travail fini, reparaît en relief sur l'étoffe, dont il relève la couleur principale par sa fine et vive nuance. Telles sont les émotions successives que vous fait éprouver M. Charles de Bernard en jetant, par exemple, à travers l'action, l'incident de Justinien, le noble chien de Prosper, ou l'épisode de la bague de Moréal, qui amène précisément le contraire de ce qu'on attendait. Les caractères, excepté celui de Mme de Pontailly, qui me semble dépasser par momens les limites de la bonne comédie, sont vivement dessinés sur le fond de la vie humaine. Rien de plus follement étourdi que Prosper, de plus naïvement et de plus vaillamment passionné qu'Henriette; le marquis de Pontailly est d'une stricte et délicieuse réalité. C'est de l'enjouement de bon aloi, de la brutalité de bon lieu; cette figure réjouie, pleine et railleuse, de l'ancien hussard de Berchiny est celle qui nous paraît la mieux comprise, la mieux réussie. Elle vient trop tard et s'efface trop tôt. Cette brusque familiarité de gentilhomme, cette activité de vieillard, contre-coup des anciennes ardeurs de la jeunesse, cette ferme et cruelle vertu, dont le franc-parler est terrible, sont décrites avec une vérité, un charme, une justesse admirables. Le portrait de M. de Moréal forme un gracieux pendant à

d'une force occulte, lentement amassée, péniblement comprimée. Mais, si l'on veut atteindre à de pareils effets, il faut avoir la patience d'accumuler jusqu'à l'explosion le fluide foudroyant dont on veut profiter pour l'analyse. C'est pour avoir négligé l'exercice de cette vertu laborieuse que M. de Balzac a produit, dans ces derniers temps, un si grand nombre d'ouvrages informes et ennuyeux. L'analyse n'est pas une faculté d'intuition; elle ne s'envole pas d'un coup d'aile aux sphères élevées pour y contempler et étudier le soleil. Elle monte, degré à degré, l'escalier de la tour, et n'observe jamais les astres à l'œil nu. Le travail est sa loi, sa règle, et la condition morale du succès. Comme les anciens ingénieurs qui voulaient s'emparer d'une place importante, elle commence à creuser de loin les lignes tortueuses qui doivent la mener au but. Elle embrasse d'abord une grande étendue de terrain, resserre peu à peu ses cercles concentriques, et ne monte à l'assaut qu'après avoir sillonné tout le pays de ses fossés de circonvallation et de contrevallation.

C'est par l'énumération des détails que les analystes réussissent à donner une idée de l'ensemble. Ils saisissent sur les objets extérieurs et matériels les reflets des sentimens et du caractère de leurs personnages. A leurs yeux, une existence humaine n'est pas concentrée tout entière au foyer de la pensée. Elle se compose de milliers d'atomes épars autour d'elle : la forme et la disposition des meubles, la couleur du vêtement, les particularités de l'habitation, le degré de lumière qui entre par la croisée, mille autres petites choses imperceptibles, révèlent les mœurs et les instincts d'un individu, d'une famille. L'analyste consciencieux pousse la religion du détail aussi loin que l'antiquaire. Il met autant de soin à décrire une ferme de la Normandie ou un cottage du Middlesex qu'un archéologue italien pourrait en mettre à énumérer les richesses de Pompeï ou d'Herculanum. Entre-t-il dans une maison, il ne dépassera pas le seuil sans avoir compté les vieilles ferrures de la porte, sans avoir embrassé du regard le lierre qui tapisse les murs de son avide végétation. Dans la cour, il s'arrêtera au puits séculaire dont personne ne sait la profondeur; il fera crier la poulie, examinera les taches de mousse qui couvrent la margelle, et poursuivra le lézard gris qui vient s'y étaler au soleil. Dans l'escalier, il remarquera la trace des pas sur les dalles. Les enfans ont usé la pierre du côté de la rampe, les vieillards auprès du mur, et les hommes faits, qui n'ont pas besoin d'appui, ont imprimé leur pied au milieu. C'est ainsi que de description en description l'analyste vous conduit enfin à sa créature de prédilection, espèce d'Isis dont on n'entrevoit le visage qu'après avoir soulevé les innombrables voiles qui l'entourent. Certes, nous sommes loin de blâmer ce respect de l'écrivain pour son œuvre, toutes les fois qu'il ne se manifeste pas par de vaines formules de protocole, par de risibles pratiques empruntées à la science de l'étiquette. La piété véritable a des puérilités charmantes qu'on aurait tort de condamner avec dédain. Malheur à celui qui trouve la foi ridicule et la conviction niaise à force de candeur! La religion la plus haute et la plus pure a pour point de départ un berceau.

Je n'accuse donc point de minutie le travail de l'analyste, lorsque je vois

le front de l'ouvrier éclairé du nimbe de la foi. Dans ces conditions de dignité et de conviction, les plus petits détails prennent de l'importance, parce qu'ils sont traités avec cet amour d'artiste qui crée en distinguant. L'analyse s'élève alors jusqu'à la poésie de la mythologie antique, qui, de son souffle fécond, animait et divinisait tous les objets insensibles de la création. Une ame universelle, se manifestant comme Protée de mille manières, circule dans l'œuvre et lui communique l'apparence d'une vivante et multiple unité. L'ordre, ce signe de l'être, brille partout. Les meubles prennent un caractère, les animaux familiers nous deviennent chers comme ils l'étaient au tendre François de Sales, qui appelait les agneaux « mes frères » et les colombes « mes sœurs. » Le génie du lieu est retrouvé; l'homme entre en communion avec la nature inerte, transformée par le romancier. Centre de vie où tout vient aboutir, il rattache à son être tout ce qui semblait pure matière. A cette hauteur merveilleuse, le roman de mœurs devient l'expression d'un art plus élevé que le roman intime; car celui-ci fait abstraction de tout ce qui n'est pas rigoureusement l'homme intérieur, tandis que celui-là cherche et découvre de tous côtés la projection lumineuse de l'existence humaine; l'homme acquiert ainsi la faculté divine de l'assimilation universelle. Il refait la création à son image. Chacun de nous possède un petit monde auquel il imprime le cachet de sa personnalité. Rêve presque sublime, presque ridicule, auquel la réalité gardait un écueil mortel, l'uniformité!

Je ne sais si M. de Balzac avait entrevu l'idéal; il avait du moins semblé diriger ses efforts de ce côté; brillante tentative dont les résultats ne se firent point attendre. Un ou deux ouvrages ainsi conçus suffirent pour le mettre hors ligne et pour lui donner prématurément le caractère de chef d'école. L'analyse avait été jusque-là une action réglée par un talent spontané; elle devint alors une science : de là le mal. Toute science qui se constitue a besoin d'une nomenclature; la chimie morale eut la sienne. Les passions et les caractères furent désormais traités comme l'oxigène et l'hydrogène. Une technologie barbare, pédantesque, obscure, remplaça le langage ordinaire. Peu s'en fallut que la chimie morale ne nous donnât des oxides d'amour et des sulfures de haine, correspondans aux oxides de fer et aux sulfures de plomb de la chimie proprement dite, à laquelle M. de Balzac empruntait déjà une foule de termes spéciaux. Ces manipulations qui avaient, il faut en convenir, un certain air de nouveauté, tendaient de plus en plus à changer en laboratoire le cabinet de l'écrivain. Le roman de mœurs échappait à la littérature pour entrer dans le domaine des sciences physiques et naturelles. Après avoir été chimiste, le romancier se faisait médecin. Il tâtait le pouls de ses personnages, au lieu d'interpréter les secrets mouvemens du cœur. Les passions se transformaient en maladies, et les caractères en tics. Le monde matériel, que l'intelligence humaine avait semblé d'abord élever jusqu'à elle, réagissait à son tour et envahissait l'intelligence. La statue primitivement animée par l'amour passionné du sculpteur reprenait son insensibilité dès que cet amour

river ou rester au pouvoir. M. Cortina ne voulut pas entrer dans le cabinet et préféra continuer son rôle de chef de l'opposition; M. Lopez refusa de prolonger sa carrière ministérielle, et aima mieux reprendre sa profession d'avocat. Pourquoi M. Lopez, pourquoi M. Cortina prenaient-ils la résolution de se tenir ainsi éloignés du pouvoir? C'est qu'apparemment ils prévoyaient de grandes difficultés, c'est qu'ils croyaient peu possible de gouverner en face de l'influence si prépondérante du parti modéré, en face de ses exigences.

Il y eut un homme plus hardi, ce fut M. Olozaga. Il crut qu'il pouvait être le pivot d'une coalition nouvelle, et il s'offrit aux deux partis pour les servir et les représenter au pouvoir. Dans les premiers momens, cette noble confiance séduisit les esprits. D'ailleurs, quand dans une situation difficile on voit un homme se jeter en avant, on est assez disposé à le laisser faire, on ne l'avertit guère des périls qu'il court. M. Olozaga fut porté à la présidence des cortès et par là désigné comme premier ministre au choix de la reine. Ici le nouveau président du conseil se crut trop facilement maître de la situation. Il pensait être accepté par les modérés; il pensait que ceux-ci s'estimeraient contens de la part qu'il voudrait bien leur faire. Là était l'erreur.

Déjà, pendant son dernier voyage en France et à Paris, M. Olozaga avait éveillé les défiances des modérés en ayant à Calais une entrevue avec l'ancien ambassadeur d'Espartero à la cour d'Angleterre. Que pouvaient penser d'une pareille conférence les amis de la reine Christine, si ce n'est que M. Olozaga songeait à les trahir? Ce soupçon fut confirmé quand on vit le nouveau ministère rendre aux espartéristes leurs honneurs et leurs emplois. Il paraît qu'il n'avait d'abord été question que des grades militaires, mais que M. Olozaga aurait insisté pour que cette restitution des emplois s'étendît aux fonctionnaires civils. Enfin le nouveau président du conseil disait tout haut qu'il se considérait surtout au pouvoir comme le représentant des progressistes.

M. Olozaga, qui s'était annoncé comme devant tenir la balance entre les deux partis, penchait d'un côté dès les premiers momens. Il croyait voir surtout la puissance et l'opinion du côté des amis de MM. Cortina et Lopez, et il voulait s'assurer leur appui. Cette conduite inspira aux modérés une irritation singulière. Ils se voyaient dédaignés, trahis, et ils résolurent de montrer sur-le-champ quelle était leur force. Ici, dans cet enchaînement de fautes que nous allons avoir à raconter, il est juste de reconnaître que ce furent les modérés qui firent la première. Si quelqu'un devait réunir l'unanimité des voix pour succéder comme président des cortès à M. Olozaga, certes c'était M. Lopez. Le fauteuil lui était dû comme une juste récompense de son habile et heureuse administration pendant une crise périlleuse. Ce n'était donc pas au sujet de la candidature à la présidence que les modérés devaient faire acte d'opposition; mais ils étaient pressés, ils avaient cette impatience que donne la colère, et ils portèrent leurs suffrages sur M. Pidal, qui se trouva avoir quelques voix de plus que M. Lopez.

Les modérés, disent leurs amis, ne voulaient pas, par cette démonstration, renverser M. Olozaga; ils s'étaient proposé seulement de rappeler au premier ministre ce qu'ils pouvaient, et qu'il fallait compter avec eux. M. Olozaga prit les choses autrement; il vit dans cet acte une levée de boucliers qui était le symptôme d'une inimitié systématique, et il pensa qu'entre lui et les modérés il n'y avait plus désormais de rapprochement possible.

C'était porter sur la situation un jugement extrême et précipité. Il fallait se donner le temps de regarder autour de soi. En laissant passer quelques jours, on aurait vu quelle était la portée véritable de cette démonstration. Au lieu de cela, le mal paraît si grand et si vif à M. Olozaga, qu'il y veut un remède à l'instant même, et quel remède! la dissolution des cortès.

Ainsi l'imprudence des modérés provoque M. Olozaga à se jeter dans le plus téméraire de tous les expédiens. Dissoudre les cortès dans un pays où les élections dégénèrent presque toujours en guerre civile, après être sorti à grand' peine de la plus périlleuse de toutes les crises, c'était moins un acte politique qu'un coup de désespoir. Effectivement, M. Olozaga prend ce parti seul, sans consulter les ministres dont il est le collègue. Il était évidemment sous l'empire d'une de ces préoccupations violentes qui aveuglent et qui entraînent.

Maintenant comment a-t-il obtenu de la reine Isabelle le décret de dissolution? Nous n'avons nullement l'envie de nous arrêter avec une curiosité indiscrète sur l'inqualifiable épisode qui occupe en ce moment les cortès. D'ailleurs il y a là un accusé qu'il faut respecter, il y a une accusation dont la discussion est impossible quand on songe à la source dont elle émane.

Mais par quelle inspiration malheureuse a-t-on livré cet incident à la publicité d'une discussion dans le sein des cortès? Pourquoi ce scandaleux retentissement dans toute l'Europe? Voilà une jeune reine qu'on fait intervenir pour accuser elle-même son premier ministre. Il y a là un oubli des plus hautes, des plus saintes convenances, qu'on ne sait comment s'expliquer. N'y avait-il pas d'autre moyen d'amener la chute de M. Olozaga, et ne devait-on pas se préoccuper principalement de tout ce que demandait la dignité morale de la reine Isabelle? Tous les efforts devaient tendre à ce que, dans cette mêlée politique, la reine ne parût pas : au contraire, c'est elle qu'on jette au milieu de la scène, et qui devient le principal personnage de ce monstrueux imbroglio.

Dans la forme, la défense de M. Olozaga devant les cortès a été pleine de convenance; pour le fond, c'est une vive attaque contre ses implacables ennemis. Le ministre tombé a expliqué les inimitiés dont il était l'objet par les conseils qu'il donnait sans cesse à la reine Isabelle. Il ne cessait de lui répéter que, pour gouverner constitutionnellement, les rois ne devaient prêter l'oreille, en matière politique, à d'autres entretiens que ceux des conseillers responsables de la couronne. Ces principes ont provoqué chez les personnes du service de la reine une antipathie qui s'accroissait tous les jours.

Quand M. Olozaga parlait ainsi à la reine Isabelle, il était son précepteur; aussi, quand il fut appelé à la direction des affaires publiques, il se trouva dans le palais en butte à toutes les préventions, à toutes les haines. M. Olozaga se vit alors dans la nécessité de déclarer qu'il ferait sortir du palais quiconque y traiterait des matières politiques. Il y a auprès de la reine (nous ne faisons que résumer ici les paroles de M. Olozaga) une personne qui est toute puissante au palais, et qui se tenait prête à former un ministère si, après sa nomination au poste de premier ministre, M. Olozaga avait échoué dans la composition d'un cabinet. Cette personne est le général Narvaez.

On voit que M. Olozaga a écarté la reine et qu'il a mis sur le premier plan la camarilla. Se défendre ainsi, c'est se venger; voilà maintenant dénoncée à l'Espagne une camarilla nouvelle qui est ennemie des principes de la constitution et du gouvernement représentatif, c'est-à-dire que les anciennes divisions qui déchiraient l'Espagne reparaissent plus vives que jamais. Il n'y a plus maintenant ni fusion, ni coalition. Il y a deux partis prononcés qui ont rompu la trève pour commencer une guerre nouvelle. Quelques hommes honnêtes, quelques jeunes gens sans antécédens politiques, avaient cherché à former une phalange intermédiaire, une sorte de tiers-parti qui aurait servi à la fois l'ordre et la liberté. Tout cela disparaît dans la nouvelle crise à laquelle l'Espagne est en proie. Personne n'osera plus s'interposer entre deux armées d'égale force, et le tiers-parti naissant se démembrera entre les modérés et les progressistes.

Ce qui paraît le plus manquer aux hommes et aux partis de l'autre côté des Pyrénées, c'est la mesure. Leurs actes, leurs discours, sont marqués au coin d'une exagération méridionale qui porte le désordre dans la vie politique de tous et de chacun. Pour vivre au grand jour de la publicité de la presse et de la tribune, il faut une tenue, une dignité, une patience, que les Espagnols ne connaissent pas encore.

Quand notre nouvel ambassadeur, M. le comte Bresson, a quitté Paris, il croyait trouver à Madrid une situation normale, régulière, un ministère marchant avec l'appui d'une majorité sympathique, et une jeune reine vivant avec innocence et sécurité en dehors des démêlés des partis. En quelques jours, tout a changé, et notre ambassadeur arrivera pour assister aux plus misérables luttes, où la majesté royale elle-même est compromise. Par quelle fatalité l'entrée de notre ambassadeur en Espagne se lie-t-elle encore à une catastrophe imprévue? Ainsi, en arrivant à Barcelone, M. le comte Mathieu de la Redorte trouva la révolte grondant contre la reine Marie-Christine; on sait avec quel noble courage il se conduisit. Aujourd'hui, s'il n'y a pas encore la guerre civile à Madrid, il y règne un désordre moral qui ne doit pas offrir de médiocres difficultés à notre nouvel ambassadeur : M. Bresson trouvera sur-le-champ l'occasion de faire usage de la prudence et de l'habileté qu'on lui reconnaît.

L'Espagne joue de malheur. On était disposé à croire en Europe qu'elle

allait, sinon toucher définitivement le port, du moins jouir d'un peu d'ordre et de repos. Déjà un gouvernement absolu reconnaissait la reine Isabelle; l'ambassadeur napolitain, dont nous parlions il y a huit jours, vient d'arriver à Madrid. C'est le prince de Carini. Il sera pénible aussi pour cette autre ambassade de famille de débuter dans de semblables circonstances. Au surplus, les ambassadeurs de France et de Naples verront quelles sont les influences qui dominent auprès de la reine, et jusqu'à quel point M. Olozaga a eu raison en dénonçant une camarilla nouvelle.

La Grèce fait ses premiers pas dans le gouvernement constitutionnel. Le roi Othon, dans le discours qu'il a prononcé devant l'assemblée nationale, a paru s'associer sans arrière-pensée aux sentimens qui animent les Grecs. Il a rappelé que, dès la fondation de la monarchie, diverses institutions libérales avaient été établies dans le but de préparer l'introduction d'une constitution définitive. Aujourd'hui il s'agit de couronner l'édifice. Il est bien d'avoir mis de pareilles paroles dans la bouche du roi, et qu'il ait consenti à les prononcer. En formant la constitution de notre nouvelle patrie, a dit encore le roi Othon, faisons-nous de mutuelles concessions.... Je ne désire ni plus ni moins de puissance qu'il ne m'en faut pour le bonheur et la sécurité de la Grèce. Enfin le roi a averti les Grecs qu'ils allaient délibérer sous l'œil du monde civilisé. Tout ce langage est plein de sagesse.

La modération des Grecs, l'intelligence qu'ils paraissent vouloir montrer dans la pratique de la liberté, formeront un noble contraste avec le spectacle que nous offre l'empire turc. On dirait qu'à Constantinople toute régénération est impossible. Il y a eu une modification dans le ministère ottoman; mais, malgré la destitution de Nafiz-Pacha, rien ne paraît changé dans les affaires. On s'était trop hâté d'annoncer que toutes les représentations de M. de Bourqueney avaient été écoutées, et que sous son influence la politique turque était entrée dans de meilleures voies. En Albanie, on massacre les chrétiens. Inévitablement nous verrons un jour des insurrections ensanglanter l'empire, puisque les puissances européennes ne veulent pas protéger efficacement les sujets turcs qui ne suivent pas le Koran. C'est une étrange illusion que d'attribuer quelque puissance à des personnages bien intentionnés qui ont cru un instant se faire accepter comme réformateurs. Voyez Rechid-Pacha : il s'est trouvé tout-à-fait annulé à Constantinople, et il s'estime fort heureux de nous revenir à Paris comme ambassadeur.

De l'autre côté de l'Atlantique, les whigs et les radicaux se font une guerre acharnée. Dans les premiers momens de la lutte électorale, il semblait que la victoire se déclarait pour les whigs; mais les radicaux ont fini par reconquérir l'avantage. Indépendamment de l'importance qu'a toujours une réélection du congrès, cette réélection a aujourd'hui un intérêt nouveau. Voici pourquoi. Dans l'automne de 1844, il s'agira de nommer le président de la république. On croit qu'aucun des candidats ne réunira la majorité des votes, et alors il faudra recourir au congrès pour nommer le chef du pouvoir exécutif. Les

candidats à la présidence sont, du côté des whigs, MM. Clay et Webster, du côté des radicaux, MM. Van-Buren et Calhoun. Il est probable qu'au moment des élections il n'y aura plus dans chaque parti qu'une candidature, et qu'on évitera de disséminer ses forces. M. Van-Buren s'est déclaré hautement contre le système protecteur. « Je n'ai hésité en aucun temps, écrit-il à un de ses concitoyens qui l'interrogeait sur ce point, à exprimer ma désapprobation explicite du tarif de la dernière session, aussi bien quant à ses détails que quant aux principes sur lesquels ils sont fondés. » Le *Courrier des États-Unis* fait remarquer à cette occasion que les intérêts du commerce étranger avec l'Union américaine sont liés au triomphe du parti démocrate. En effet, les whigs ont toujours été les partisans du système protecteur, et dans la dernière législature ils l'ont encore exagéré, en dépit de toutes les représentations de notre diplomatie.

La situation financière de la Hollande est fort embarrassée. Le ministère y cherche un remède dans un projet d'impôt sur les propriétés, et dans un nouvel emprunt à trois pour cent. Les deux projets ont été soumis à l'examen du conseil d'état, qui a refusé de leur donner son approbation. C'est un fâcheux précédent pour la discussion au sein des états. Le ministère a rappelé momentanément M. Rochussen du poste diplomatique qu'il occupe pour s'éclairer de ses conseils; M. Rochussen a fait une profonde étude du système financier de son pays. Le mécontentement est grand en Hollande, et dans plusieurs villes la police a dû faire disparaître des placards séditieux. Dans la partie du Limbourg cédée à la Hollande, il y a des esprits qui s'agitent pour opérer une séparation administrative, et pour donner au Limbourg une existence analogue à celle du Luxembourg grand-ducal. Si ce changement s'accomplissait, le Limbourg y trouverait l'avantage de pouvoir renouer des relations commerciales avec la Belgique. On voit que les questions et les difficultés ne manquent pas au gouvernement du roi de Hollande, qui a reçu de son père un assez onéreux héritage.

Dans la chambre des députés du grand-duché de Baden, l'opinion libérale modérée a décidément la majorité. Tous les candidats à la présidence appartenaient à des nuances diverses de l'opposition. En prenant possession du fauteuil, M. Bekk a exprimé l'espérance que l'irritation politique des sessions précédentes ferait place cette année à un esprit plus conciliant. La législature de Baden ne manquera pas de travaux importans; elle aura successivement à délibérer sur un projet de l'organisation des tribunaux, sur un projet de code d'instruction criminelle fondé sur le principe de la publicité des débats judiciaires, sur le tarif des douanes, et sur le projet d'un chemin de fer du Mein au Necker. Depuis la retraite de M. de Blittersdorf, qui avait excité contre lui une sorte d'animosité générale, il y a dans les esprits une disposition heureuse à travailler en commun aux véritables intérêts du pays.

La puissance anglaise dans les Indes vient de rassembler une armée de cinquante mille hommes sur le Suttlege. Les évènemens dont le Penjaub a

été le théâtre dépassent tout ce que peut se représenter l'imagination. Cette histoire est un cours d'assassinats. Il reste un enfant de six ans dont on fera un fantôme de roi; on attendait pour le couronner une conjonction favorable des planètes. Si ce malheureux enfant est encore assassiné, on dira sans doute qu'il était né sous une mauvaise étoile. On comprend ce qu'une pareille anarchie offre de chances à la puissance anglaise pour étendre son influence et appesantir son protectorat.

Un des frappans symptômes de l'esprit de notre temps, c'est la complète indifférence avec laquelle on regarde ce qui se passe à Londres. Des Français plus ou moins notables, des députés, un vieillard illustre, ont passé la Manche pour aller saluer comme leur roi un prince exilé. On a compris l'entraînement auquel cédait M. de Châteaubriand, on s'est étonné que des députés aient ainsi compromis leur caractère et leur avenir parlementaire. On a remarqué que, dans la liste des visiteurs de M. le duc de Bordeaux, les légitimistes les plus considérables brillaient par leur absence; mais en général l'opinion s'est peu émue, la presse s'est peu occupée de ce voyage de fantaisie, auquel il n'est vraiment pas possible de donner l'importance d'un évènement politique. La fidélité à des opinions héréditaires, à la cause du malheur, est un sentiment qui méritera toujours l'estime des hommes. Aussi, lorsque quelques royalistes éprouvés s'échappaient en silence de leur pays pour aller visiter à Goritz une illustre et malheureuse famille, qui aurait songé à blâmer une si respectable démarche? Ici il n'y a rien de pareil. L'opinion jugera peu favorablement, nous le croyons, cette démonstration bruyante, qui serait factieuse, si elle n'était futile.

S'il était entré dans les intentions du cabinet de faire cette année une assez nombreuse promotion de pairs, il n'eût certes pas attendu la veille de la session. Il a préféré ne rien faire qui pût altérer les proportions de la majorité, sur laquelle il croit pouvoir compter à la chambre des députés. Toutefois, le ministère s'est déterminé à se rendre au désir de M. Passy; l'ancien ministre du 12 mai n'attendra pas pour recevoir sa nomination à la pairie la promotion générale. Plusieurs personnes ont vu dans ce désir d'aller siéger au Luxembourg un symptôme de découragement politique; mais ce sentiment chez M. Passy n'est pas nouveau; ce n'est pas d'hier que l'ancien ministre du 12 mai l'a laissé voir. On peut se rappeler qu'il y a un an M. Passy a donné hautement sa démission de toute candidature au pouvoir. Au Luxembourg, M. Passy échappera aux difficultés d'une position qui lui pesait depuis long-temps.

Il y avait foule dimanche dernier à Notre-Dame pour entendre le père Lacordaire. L'excentrique et brillant dominicain n'a pas changé. Ce n'est pas l'Évangile qu'il prêche à Notre-Dame, c'est un néo-christianisme qui peut plaire à quelques jeunes imaginations, mais qui, nous le croyons, effarouche singulièrement les hommes graves. Personne n'a une conviction plus sincère que le poétique prédicateur, personne n'a plus de bienveillance dans le

caractère : sa parole est colorée, pittoresque dans son étrangeté; mais en vérité, si cette manière de prêcher le christianisme est considérée comme orthodoxe par l'église, il s'est opéré une singulière révolution dans l'esprit de nos prêtres et de nos prélats.

THÉATRES. — L'Opéra-Comique est en voie de réforme; pour peu que cela dure, tout le répertoire de la Comédie-Italienne va nous passer sous les yeux. Après cette bonne petite Louise du *Déserteur*, nous verrons arriver Rose et Colas son amoureux. Mme Thillon apprête sans doute sa plus jolie cornette, son fichu le plus bouffant, la note la plue aiguë de sa voix, pour entonner la fameuse ariette :

> Il était un oiseau gris
> Comme une souris.

Quelle joie et quel triomphe! Les voilà donc revenues ces heureuses mélodies qui faisaient pâmer d'aise nos grand'mères, seulement les voilà revenues ornées du luxe d'instrumentation de M. Adam. Que ce bon Monsigny se trouverait flatté de la belle façon dont M. Adam a accommodé sa musique! qu'il serait fier d'y découvrir quantité de choses qu'il ne croyait certes pas avoir eu la malice d'y mettre, et que M. Adam a trouvées à lui tout seul! Monsigny avait voulu faire une petite musique bien douce, bien innocente; mais M. Adam y mettra bon ordre : le voici qui vient ayant sous son bras trombones et ophycléides; il dresse ses batteries, charge ses tromblons jusqu'à la gueule; puis, que les chansons, les ariettes arrivent, accompagnées de leur maigre violon qui chante avec elles à l'unisson, il les recevra de la bonne sorte! Malgré les additions de M. Adam, *le Déserteur* obtient un succès de vogue. Il se fait à cette heure à l'Opéra-Comique, dans un cercle beaucoup plus restreint, la même réaction qu'au Théâtre-Français il y a quatre ans; seulement, à l'Opéra-Comique, la réaction nous semble beaucoup plus positive en ce qu'elle n'est point amenée par la puissance d'un artiste et l'attrait de chefs-d'œuvre toujours admirables, mais bien par les sympathies de tout un public.

Monsigny ces jours derniers a fait place à Méhul, on a repris *Une Folie*. Ne parlons point d'*Une Folie;* parlons de *Joseph,* le plus bel ouvrage de Méhul : voilà certes une partition qui mérite d'être exhumée de l'ossuaire de l'Opéra-Comique. Roger, dont il faut signaler les progrès, chanterait à merveille le principal rôle. De pareilles représentations seraient plus profitables à l'Opéra-Comique et au bon goût public que celles d'ouvrages semblables à *Une Folie*, *le Nouveau Seigneur*, etc., etc., produit d'un genre bâtard qui

dédaigne la naïveté spirituelle de l'école de Grétry pour se jeter dans les plates imitations d'un style qu'il ne lui est point encore permis d'aborder.

Voici encore une fois cet infortuné dom Sébastien qui vient nous conter ses misères; mais, grace au ciel, à l'Opéra-Comique, elles sont moins lamentables qu'à l'Opéra. M. de Flottow, comme M. Donizetti, a fait son petit *Dom Sébastien;* M. de Flottow, ou plutôt M. de Saint-George, nous montre le roi de Portugal, le héros d'Alkaçar-Kebir aux prises avec Camoëns au sujet d'une gitana ornée de toutes sortes de vertus. Après bien des traverses, qui tournent toutes au plus grand honneur de la belle, le roi dom Sébastien, par un mouvement de générosité que nous comprenons à merveille, cède l'esclave Fédéa au poète des *Lusiades*. Sur un thème aussi vulgaire, il était difficile au musicien de se montrer original; aussi M. de Flottow est-il resté franchement dans l'ornière tracée par son collaborateur. L'exécution de *l'Esclave de Camoëns* a été on ne peut moins satisfaisante, surtout de la part de Grard, chargé du rôle de Camoëns.

— Les théâtres lyriques et la Comédie-Française ont seuls montré de l'activité dans ces derniers temps. L'espoir de pouvoir signaler avant peu quelques pièces nouvelles nous décide à ajourner notre *revue* de la situation dramatique. L'intarissable fécondité de nos dramaturges et de nos vaudevillistes fournira bientôt de nouveaux thèmes à notre critique.

— *Les Classiques de la Table* (1), tel est le titre d'une véritable petite encyclopédie gastronomique qui vient de paraître. On y trouve tous les auteurs qui ont excellé dans le genre, Brillat-Savarin, Berchoux, Grimod de La Reynière, Colnet, Cussy, les vrais *classiques* en un mot. Un homme de goût, M. Fayot, a composé ce volume, comme on ferait d'un excellent menu; comme hors-d'œuvre et assortimens, il y a fait entrer des extraits d'écrivains et de poètes qui ont touché des parties accessoires; ainsi *le Potager* de Lalanne, celui de Fontanes. Rien n'y manque. Les bons mots du prince de Talleyrand circulent, et l'on y entend vers la fin les plus gais couplets de Panard, Désaugiers et Béranger. On a même dans le fond les mosaïques de Pompéi, et l'art de dîner chez les Romains. Une piquante dédicace à M. Jules Janin semble indiquer que tout homme d'esprit est destiné à être friand.

Il l'est, le fut ou le doit être.

« Vous avez fait, monsieur, est-il dit au brillant critique, vous avez fait « comme ces gens zélés qui savent à peine la langue d'Homère, et qui, pour

(1) Beau volume in-8° avec portraits, rue Thérèse, 11.

« le seul enchantement de l'oreille, se lisent à eux-mêmes les plus beaux vers « de l'*Iliade*. Ils s'amusent du son, ils rêvent le reste. A la tête des gastro-« nomes-rêveurs, nous vous plaçons, monsieur, sinon pour votre gourmandise « encore peu éclairée, du moins pour votre bonne volonté, pour votre zèle, « pour votre honnête envie de faire quelque jour, quand vous aurez assez de « loisirs, de notables progrès dans cette grande science du bien-vivre, qui est, « à bien prendre, la science mignonne de tous les hommes distingués de « l'univers. » Que tous les gastronomes-rêveurs se hâtent donc de se munir du code essentiel. Si Lucullus partit de Rome très inexpérimenté général et arriva déjà habile en Asie pour avoir lu et médité durant la traversée les écrivains stratégiques du temps, qu'on juge du progrès rapide que peut procurer ce volume des *Classiques de la Table* bien lu et bien digéré par un esprit tant soit peu disposé. Il y aurait un piquant article littéraire à en tirer; nous ne faisons que le rêver ici, empressé que nous sommes d'annoncer la publication sans qu'elle refroidisse. Le bon Berchoux, qui est le plus aimable poète du genre, avait fini (ce qu'on ne sait pas) par s'impatienter beaucoup d'être toujours classé parmi les purs gastronomes : le malheureux et l'ingrat! il voulait être tout simplement et tout sèchement poète. Un jour qu'un amateur lui avait envoyé *l'Écuyer tranchant,* ouvrage manuscrit de Vatel, croyant ne pouvoir mieux l'adresser, Berchoux, de mauvaise humeur, répondit : « Je « dois vous dire, monsieur, que je n'ai jamais eu l'intention, dans mon petit « poème, d'enseigner sérieusement l'art de composer un bon repas, *à quoi « je n'entends rien du tout*... Je me suis servi d'un cadre nouveau pour y « placer quelques idées capables d'égayer un peu les lecteurs de bonne com-« pagnie. Un poète ne saurait, sans se compromettre, descendre jusqu'à « employer la langue des dieux dans la recette méthodique d'une fricassée « quelconque. » Voilà ce qu'écrivait le sacrilége : Berchoux reniait et méconnaissait sa vraie gloire, comme l'ont fait tant de poètes illustres. Il a beau dire, il est et restera gastronome, de par la postérité, et le judicieux, le consciencieux éditeur des *Classiques de la Table* lui a maintenu son vrai rang.

F. BONNAIRE.

FERNANDE.

I.

On était au mois de mai 1835. Il faisait une de ces joyeuses journées de printemps pendant lesquelles Paris commence à se dépeupler, tant tout ce qui n'est point condamné à la capitale à perpétuité a hâte d'aller jouir de cette belle et fraîche verdure qui chez nous vient si tard et dure si peu.

Une femme de quarante-cinq à quarante-huit ans, sur la figure de laquelle on voyait encore des restes d'une beauté remarquable, dont la toilette indiquait le goût le plus parfait, et dont les moindres gestes dénonçaient les habitudes aristocratiques, se tenait debout sur le perron d'une charmante maison de campagne, située à l'extrémité du village de Fontenay-aux-Roses, tandis qu'une voiture armoriée, attelée de deux alezans clairs, s'arrêtait devant la première marche de ce perron.

— Ah ! vous voilà enfin, mon cher comte ! s'écria-t-elle en s'adressant à un homme d'une soixantaine d'années, qui s'élançait du marche-pied sur les degrés avec une légèreté affectée, et qui franchissait aussi rapidement qu'il lui était possible l'espace qui le séparait d'elle ; — vous voilà ! Je vous attendais avec une si grande impatience ! je vous jure que c'est la dixième fois que je sors depuis une heure pour voir si vous n'arriviez pas.

— J'ai demandé mes chevaux aussitôt que votre billet m'a été remis, chère baronne, dit le comte en baisant avec galanterie la main de son interlocutrice, et j'ai fort grondé Germain de ne pas m'avoir éveillé aussitôt qu'il était arrivé.

— Vous auriez dû bien plutôt gronder Germain de ne pas vous l'avoir remis avant que vous fussiez endormi, car le billet est chez vous depuis hier soir.

— Véritablement? dit le comte. Eh bien! voyez comme on est servi! Cependant ce n'est que ce matin à huit heures que le drôle, en entrant dans ma chambre, me l'a remis. Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps, car à peine en est-il neuf. Or, maintenant me voilà, chère baronne; disposez de moi, je suis tout à vos ordres.

— C'est bien. Renvoyez vos gens et votre voiture : nous vous gardons.

— Comment! vous me gardez?

— Oui, je vous en préviens.

— La journée entière?

— Et la soirée, et la matinée de demain. Je vous le disais dans ma lettre, mon cher comte : nous avons absolument besoin de vous.

Quelle que fût sur lui-même la puissance de M. de Montgiroux (tel était le nom du comte), il n'en fit pas moins une grimace involontaire. En effet, il venait de se rappeler que c'était jour d'Opéra; mais, dissimulant de son mieux cette contrariété qu'il n'avait pu prévoir et qu'il n'était plus maître d'éviter, il songea aussitôt à appeler à son aide quelque subterfuge à l'aide duquel il pût honnêtement se tirer d'embarras.

— Oh! mon Dieu, je suis aux regrets de vous refuser, mon excellente amie, dit-il; mais ce que vous me demandez là est impossible, de toute impossibilité. Nous sommes aujourd'hui vendredi 26; justement je suis d'une commission, mes collègues m'attendent : il s'agit de la loi que nous allons discuter.

— On discutera sans vous, mon cher comte; un pair de moins, une chance de plus pour le bien public. Mais il s'agit ici du bonheur particulier, la seule chose importante dans cette époque, où il faut être égoïste pour faire comme tout le monde. Venez, venez voir notre malade.

— Eh! ma chère Eugénie, s'écria M. de Montgiroux avec un mouvement d'impatience encore plus marqué cette fois que la première, je ne suis pas médecin, moi!

Cette exclamation avait été faite d'un ton de mauvaise humeur

trop évident pour qu'il échappât à la perspicacité d'une femme. Mme de Barthèle prit donc un air sérieux et répondit :

— Monsieur le comte, il est question de mon fils, du mari de votre nièce, entendez-vous? de notre Maurice.

— Il ne va donc pas mieux? demanda M. de Montgiroux d'un ton tout-à-fait radouci.

— Hier encore, on pouvait craindre que sa maladie ne fût mortelle, voilà tout.

— Ah! mon Dieu! Mais j'étais loin de penser que sa situation donnât de véritables inquiétudes.

— Parce qu'il y a huit jours qu'on ne vous a vu, ingrat, dit la baronne d'un ton de reproche, parce qu'on ne sait plus ce que vous devenez, parce qu'il faut vous écrire maintenant quand on veut vous avoir une minute; et encore cette minute se passe-t-elle à discuter le temps que vous resterez et l'heure de votre départ.

— Mais enfin qu'a-t-il, ce cher enfant? demanda le comte.

— Ce n'était d'abord qu'une simple mélancolie, bientôt ce fut de la langueur, puis le dégoût de tout; enfin, malgré nos soins, la fièvre vint s'emparer de lui, et après la fièvre le délire.

— C'est extraordinaire chez un jeune homme, dit le comte d'un air pensif. Et quelle peut être la cause de cette mélancolie?

— Rassurez-vous, nous la connaissons, à cette heure, et nous le guérirons. Le docteur, qui est non-seulement un homme de talent, mais encore un homme d'esprit, répond de le sauver. Le sauver! comprenez-vous, mon ami, tout ce que ce mot contient de joie pour le cœur d'une mère?

— Ainsi, il n'y a plus de danger? demanda le comte.

— C'est-à-dire qu'on n'espérait plus hier, et qu'on espère aujourd'hui, dit la baronne, qui comprenait l'intention de M. de Montgiroux; mais c'est justement ce mieux qui fait que nous avons besoin de vous. Je vais donc donner des ordres pour que vous restiez.

Le comte se remit à grimacer son air réfléchi.

— Rester! reprit-il; mais, je vous l'ai dit, c'est chose véritablement impossible.

— Monsieur, reprit Mme de Barthèle, vous savez fort bien qu'il n'y a d'impossible en choses de ce genre que les choses qu'on ne veut pas faire. Voyons, parlez; qu'avez-vous? à quoi songez-vous qui vous préoccupe à ce point que la vie de notre fils vous soit devenue d'une importance secondaire?

— Mon Dieu! non, chère amie, vous vous exagérez mon refus,

qui, au reste, n'en est pas un, répondit gravement le digne personnage; je cherche à concilier seulement votre désir et mon devoir. Écoutez, voyons, faites-nous dîner plus tôt qu'à l'ordinaire; je partirai à sept heures, et, si vous avez absolument besoin de moi dans la soirée, je serai de retour à dix heures ou dix heures et demie au plus tard; et en vérité, chère baronne, je vous jure qu'il faut des circonstances de l'importance de celles dans lesquelles je me trouve...

— Pas un mot de plus sur ce sujet, interrompit Mme de Barthèle, c'est chose dite, convenue, arrangée, et tout à l'heure vous allez comprendre vous-même combien votre présence est nécessaire ici.

— Mais il ne s'agit pas de nécessité, ma chère Eugénie, reprit le comte d'un ton de galanterie surannée, il s'agit de votre désir. Je veux tout ce que vous vous voulez, et toujours; vous le savez bien.

Mme de Barthèle répondit par un regard tout-à-fait rasséréné, et M. de Montgiroux, revenant au sujet de sa secrète préoccupation, demanda combien de temps au juste il fallait pour se rendre à Paris.

— Mais avec mes chevaux et Saint-Jean, vous le savez, qui les respecte trop pour les surmener, je mets cinquante minutes pour aller d'ici à l'hôtel. Or, ajouta Mme de Barthèle, c'est au Luxembourg que vous vous réunissez, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! en vous arrêtant au Luxembourg vous gagnez encore quelques minutes.

— En ce cas, faisons mieux, dit M. de Montgiroux, ne dérangeons ni Saint-Jean, ni ses chevaux. Je vous donne toute la journée d'aujourd'hui et toute la matinée de demain jusqu'à midi, et vous me donnez trois heures de la soirée.

— Il le faut bien, puisque vous le voulez; mais véritablement, comte, si j'étais jeune et que j'eusse des dispositions à la jalousie...

— Eh bien!

— Eh bien! je vous avoue que vous me feriez passer une fort triste journée, avec cette préoccupation éternelle.

— Moi préoccupé?

— Au point, mon cher comte, que vous ne me questionnez pas, que vous ne semblez pas ressentir la moindre inquiétude quand Clotilde et moi sommes véritablement désolées, et quand le danger qui existait hier est bien loin, je vous le jure, d'être encore tout-à-fait dissipé.

— Pardon, chère amie, répondit M. de Mongiroux presque sans

entendre. Mais c'est cette nouvelle loi; je n'ai jamais plus vivement compris qu'en la discutant, toute la responsabilité qui pèse sur un pair du royaume.

— Du royaume? répéta Mme de Barthèle avec ironie; du royaume! Vous avez quelquefois, savez-vous, des expressions bien bouffonnes, mon cher comte? Vous appelez la France un royaume? Ce que c'est que l'habitude. Allons, suivez-moi, pauvre victime; il fallait imiter M. de Châteaubriand et M. de Fitz-James, les lois du royaume ne vous donneraient plus tout cet embarras.

— Madame, reprit gravement M. de Montgiroux, un véritable citoyen se doit avant tout à la France.

— Comment avez-vous dit cela, mon cher comte? Un citoyen? Ah! mais vraiment vous faites des progrès dans la langue moderne, et je ne désespère pas, pourvu que nous ayons encore deux ou trois révolutions dans le genre de la dernière, de vous voir mourir jacobin.

Cette conversation, comme nous l'avons dit, avait lieu sur le perron du château de Mme de Barthèle. C'était une élégante villa située à l'extrémité du village de Fontenay-aux-Roses, du côté du bois, et dans une position des plus pittoresques. Cependant, la vue magnifique dont on jouissait de ce perron n'avait pas été saluée d'un seul regard de M. de Mongiroux, quoiqu'il eût l'habitude de s'y arrêter dans l'admiration de la campagne riche et variée qui s'étend depuis le bois de Verrières jusqu'à la tour de Montlhéry; cependant, le soleil de mai étincelait dans la vallée et faisait briller comme des miroirs les toits d'ardoise des jolies maisons blanches que les environs de Sceaux éparpillent çà et là sur un tapis de verdure.

Le comte était donc préoccupé, puisque cet aspect bucolique n'avait aucune influence sur lui, ancien berger de l'empire, qui avait connu Florian, qui adorait Delille, et qui avait chanté, appuyé au fauteuil de la reine Hortense : *Partant pour la Syrie*, et *Vous me quittez pour voler à la gloire*. En effet, l'Opéra annonçait pour ce soir-là même un nouveau ballet dans lequel dansait Taglioni, et, quoique, selon lui, la danse voluptueuse et aérienne de notre sylphide fît regretter cette noblesse qui avait fait de Mlle Bigottini la reine des danseuses passées et à venir, il ne voulait pas manquer à une pareille solennité. Il avait donc donné, pour excuser son départ, la raison banale d'une grave conférence des pairs de sa fraction, et sa contrariété mal dissimulée, malgré ses habitudes parlementaires, prouvait qu'un intérêt personnel vivement excité justifiait *in petto* son mensonge. Maintenant, cet intérêt si vivement excité l'était-il

purement et simplement par cette première représentation, ou à l'amour de l'art chorégraphique se joignait-il quelqu'autre sentiment plus matériel? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Cependant Mme de Barthèle, après l'espèce de traité conclu entre elle et le comte de Montgiroux, avait fait signe à celui-ci de la suivre, et, à travers les détours d'un corridor bien connu au reste de tous deux, elle le conduisait vers la chambre du malade. Mais au moment où ils allaient y entrer, une jeune femme sortit d'un cabinet voisin, leur barra le passage, et, plaçant un doigt sur ses lèvres en donnant à son regard une expression de crainte et d'importance :

— Silence, dit-elle, il dort, et le docteur a recommandé qu'on ne troublât point son sommeil.

— Il dort? s'écria Mme de Barthèle avec une expression de joie toute maternelle, et cependant retenue dans son explosion.

— Nous l'espérons, du moins; il a fermé les yeux et semble moins agité : mais éloignez-vous, je vous prie, car le moindre bruit peut le tirer de son assoupissement.

— Pauvre Maurice! dit Mme de Barthèle en étouffant un gros soupir. Allons, obéissons; venez, cher comte, venez au salon. Quand le docteur a parlé, nous n'avons plus de volonté. D'ailleurs, nous causerons en attendant que nous puissions le voir; j'ai tant de choses à vous dire.

Le comte fit avec la tête un signe d'adhésion, et Mme de Barthèle et lui reprirent le chemin du salon.

— Mon oncle, dit la jeune femme d'un ton plein de tristesse et de tendre reproche, vous ne m'embrassez pas?

— Ne viens-tu donc pas avec nous? dit le comte en lui donnant un baiser au front.

— Non. Je le garde de ce cabinet, et au premier soupir qu'il poussera, je serai au moins près de lui.

— Elle ne le quitte pas d'un instant, ajouta Mme de Barthèle; c'est admirable.

— Mais ne peux-tu au moins nous envoyer le médecin, Clotilde? J'ai quelques connaissances physiologiques, et je voudrais causer un peu avec lui.

— Volontiers. Tout à l'heure, mon oncle, il sera près de vous.

Le comte embrassa de nouveau sa nièce, et après l'avoir encouragée dans son dévouement conjugal par quelques paroles de tendresse, il suivit Mme de Barthèle.

Mais avant d'aller plus avant, faisons connaissance avec les deux

personnages de cette histoire que nous venons de mettre en scène, et que nous retrouverons tout à l'heure au salon vers lequel ils s'acheminent en ce moment.

M. le comte de Mongiroux était vers 1835 un homme de soixante ans à peu près, c'est-à-dire que, né en 1775, il avait été un incroyable du directoire et un beau de l'empire. Dans ces deux époques et même depuis, on l'avait fort vanté pour l'élégance de ses façons et le charme de ses manières; des beaux jours de sa jeunesse il avait conservé des dents magnifiques, une taille qui, vue par derrière, ne manquait pas d'une certaine finesse, et surtout une jambe bien proportionnée, qu'à défaut de la culotte courte continuaient de dessiner coquettement des pantalons étroits et de couleur claire. Le soin extrême qu'il prenait de sa personne, sa toilette simple, mais parfaitement adaptée à sa haute stature et à sa corpulence, ses bottes fines et constamment vernies, ses gants toujours justes et frais, lui donnaient une sorte de jeunesse d'arrière-saison, un éclat de premier coup d'œil dont Mme de Barthèle était fière par une raison que l'on ne tardera point à comprendre. Enfin, sa naissance, sa position sociale, et surtout sa grande fortune, relevaient encore les qualités personnelles que nous venons d'énumérer.

Quant aux facultés de l'intelligence, nous tâcherons de les détailler avec la même impartialité que nous venons de faire des avantages physiques. Quoique M. de Montgiroux fût de ceux dont à la chambre des pairs on ne dit rien, par la raison toute simple qu'ils n'y disent rien, cependant, qu'on ne s'y trompe pas, ce silence n'avait pas pour motif une impuissance parlementaire, mais purement et simplement un calcul d'égoïsme. On a dit : les paroles passent, les écrits restent. On s'est trompé, ou plutôt le proverbe avait pris naissance en France avant l'établissement du gouvernement constitutionnel. Rien ne reste au contraire davantage aujourd'hui que les paroles, si légères qu'elles soient; car les paroles se sténographient à cent mille exemplaires, se classent, se mettent en réserve, et reparaissent au bout d'un an, de deux ans, de dix ans, comme ces héros des anciennes tragédies que l'on croyait morts, et qui sortent tout à coup de leurs tombeaux pour faire pâlir ceux qui les ont oubliés. Or, c'était pour cette raison et non pour une autre, que le comte de Montgiroux ne parlait jamais, à la tribune, s'entend; car partout ailleurs on lui reconnaissait, au contraire, cette élocution facile de nos hommes d'état, qui consiste à laisser tomber de leurs lèvres un flux de paroles tièdes qui seraient de l'éloquence si de temps en temps elles bouillonnaient

contre un raisonnement ou se précipitaient du haut d'une idée. D'ailleurs, homme souple par courtoisie autant que par prudence, le comte de Montgiroux avait trouvé commode et peut-être avantageux de ne jamais se poser en obstacle, d'être de toutes les majorités, de vivre en paix avec tout le monde. Conseiller d'état sous l'empire, député sous Louis XVIII, pair de France sous Charles X, son égoïsme de tranquillité et son orgueil de position lui faisaient attacher du prix au sourire des hommes du pouvoir, quoique cependant jamais une obéissance servile ne l'eût fait ranger par ses collègues dans la tourbe de ces ministériels de bas étage qui vont quêter une invitation à l'un des maigres dîners de la rue de Grenelle ou du boulevard des Capucines. Non. M. de Montgiroux ne reconnaissait de supériorité, en général, que la puissance royale, que cette puissance existât *parce que* ou *quoique*, qu'elle fût de droit divin ou d'exaltation populaire. Mais quant aux ministres, comme notre pair de France était, au bout du compte, un des rares seigneurs, — je suis obligé d'employer ce mot, notre langue n'ayant point d'équivalent à *gentlemen*, — comme c'était, disons-nous, un des rares seigneurs qui restaient en France, il traitait avec eux d'égal à égal, et quelquefois même de supérieur à inférieur; dînant chez eux parce qu'ils dînaient chez lui, et chaque fois que quelques-uns d'entre eux y dînaient, donnant à ceux-là des leçons de goût et de fastueuse simplicité; au reste, gardant une apparence de liberté parce que, n'ayant besoin de rien, il ne sollicitait jamais rien; rejetant sur la nécessité de conserver son indépendance les refus de rendre service à toutes les demandes banales dont est accablé un homme d'état; enfin, appartenant à cette nombreuse classe de personnages politiques qui croient avoir rempli leur devoir quand ils ont ménagé l'opinion dominante, et qui pensent faire assez de bien au pays quand ils ne lui font pas de mal.

Il y avait plus : le comte de Montgiroux, habitué à exercer sur ce qui l'entourait une espèce de supériorité qui datait de l'époque où les avantages de sa jeunesse et de sa fortune lui avaient fait produire dans le monde cette sensation de dandysme qui a fait du comte d'Orsay le roi des fashionables d'outre-mer, avait porté dans les affaires publiques cette solennité permanente de la représentation. Il avait la conscience, et surtout, ce qui est bien plus important, l'attitude de sa haute position sociale. Il était pair de France, si l'on peut dire cela, des pieds à la tête. En cour de justice, il occupait admirablement un fauteuil, et quoique rien ne le distinguât à la pre-

mière vue de ses confrères de nouvelle création, les regards du prévenu se portaient sur lui comme sur un homme considérable, et dont l'opinion devait avoir du poids. Rien qu'à le voir, en effet, on sentait la dignité de la magistrature suprême. Il votait avec une élégance devenue proverbiale : en dernière analyse, il était un de ces hommes de qualité, si rares aujourd'hui, qui, tout en se façonnant à leur époque, ont conservé les traditions d'autrefois; aussi son nom sortait-il toujours de l'urne pour toutes les grandes corvées où il s'agissait surtout de se montrer, soit pour une députation, soit pour un convoi funèbre, soit pour une fête publique. En fait de costume et d'étiquette, il faisait les majorités, et avait failli par son influence faire passer la loi de l'uniforme, loi qui avait paru si aristocratiquement inconvenante aux membres de la chambre basse, comme M. de Montgiroux appelait quelquefois, en se trompant, messieurs les députés. Scrupuleux dans les moindres détails de la vie, il savait pousser le respect des convenances jusqu'à dormir les yeux ouverts à la chambre et debout dans un salon quand l'occasion s'en présentait; et dans quelque salon que les circonstances le surprissent, soit qu'il fît à M. Dupin l'honneur d'aller chez lui, soit que le roi lui fît l'honneur de le recevoir, il possédait au plus haut degré cet art bien difficile de traiter chacun selon la position sociale que le sort lui avait faite ou le rang qu'il avait conquis, de doser depuis le respect jusqu'au laisser-aller, en passant par le majestueux, modulant les notes de la gamme du savoir-vivre dans de savantes combinaisons chromatiques, variant à l'infini les inflexions et les épithètes, passant avec un art insaisissable de l'hommage présenté à l'hommage reçu, de la supplication à la protection; toujours poli, jamais affecté, frisant tour à tour la flatterie et l'impertinence, sans que jamais on pût le surprendre à être flatteur ni impertinent. Il y avait à la fois en lui, mais à petites doses, du Richelieu et du Fitz-James; enfin c'était, comme l'avait dit un jour un prince qui eût passé pour l'homme le plus spirituel de France s'il eût osé avoir de l'esprit avec tout le monde, c'était une excellente conserve de gentilhomme.

Or, dans les époques de l'année où il n'y a plus de fruits ou presque plus, on est bien heureux de trouver des conserves.

Mais c'était surtout chez Mme de Barthèle que le comte de Montgiroux valait la peine d'être étudié par l'œil d'un observateur. Depuis vingt-cinq ans à peu près, des relations de la plus profonde intimité existaient entre eux; nul n'ignorait ces relations qu'une longue tolérance du baron de Barthèle avait en quelque sorte légitimées aux

yeux du monde. M. de Barthèle vivant, on les citait comme le modèle des amans; M. de Barthèle mort, on les citait comme des modèles de vertus conjugales. Le mariage n'avait cependant rien légitimé, et l'on s'était même étonné qu'à la mort de ce dernier il n'y eût pas eu un rapprochement social entre les deux anciens amis. Mme de Barthèle elle-même en avait dit un jour un mot au comte, poussée, hâtons-nous de le dire, bien plus par une suggestion étrangère que par son propre mouvement. Mais à cette ouverture, M. de Montgiroux avait naïvement répondu comme Champfort : J'y ai bien pensé comme vous, chère amie; mais si nous nous marions, où diable irai-je passer mes soirées ?

Et cette réponse était parfaitement compréhensible chez un homme qui depuis vingt-cinq ans passait ses soirées ailleurs que chez lui.

Eh bien! dans ces soirées qu'une si longue intimité eût dû faire pour M. de Montgiroux un motif d'abandon, le noble comte restait toujours pair de France, c'est-à-dire l'homme de la représentation extérieure, tant l'habitude avait fait à cette organisation prédestinée une seconde nature qui avait recouvert la première, comme certaines sources ont le privilége de recouvrir d'une couche de pierre le bois, les fleurs, et jusqu'aux oiseaux qui séjournent quelque temps dans leurs eaux.

Quant à Mme de Barthèle, c'était le caractère le plus opposé à celui du comte de Montgiroux qui se pût voir; et peut-être la longue intimité qui les avait unis ne s'était-elle conservée si intacte que par cette loi incompréhensible des contrastes à laquelle on ne croirait point si l'on ne heurtait à chaque pas dans le monde ses résultats de tous les jours. Un mariage de convenance l'avait unie, déjà âgée de vingt-deux ans, c'est-à-dire majeure et libre de sa volonté, à M. de Barthèle; mais, une heure avant la signature du contrat, elle avait demandé un entretien à son futur époux, et après lui avoir désigné près d'elle un fauteuil préparé à cet effet :

— Monsieur, lui avait-elle dit, nos procureurs respectifs vont nous marier pour terminer un ennuyeux procès. Vous n'avez pas pour moi le moindre amour, je n'ai pas pour vous le moindre entraînement. C'est une transaction que nous allons signer, excellente pour vous, car vous y gagnez l'administration d'une fortune de soixante mille livres de rentes. Mes parens ont désiré cette union, et j'ai montré le plus grand respect pour les ordres de mes parens, comme on a l'habitude de le faire dans notre famille. Mais je dois vous prévenir d'une chose, c'est que depuis long-temps j'aime le comte de Montgiroux,

et que le comte de Montgiroux m'aime. Une vieille haine de famille, que toutes mes instances n'ont pu vaincre, a seule porté obstacle à mon mariage avec lui. Je vous déclare donc, monsieur, car, ne pouvant vous offrir mon amour, ne voulant pas réclamer le vôtre, je tiens au moins à mériter votre estime; je vous déclare donc, monsieur, que rien au monde ne pourra rompre une intimité qui dure déjà depuis un an, intimité commencée par le sentiment le plus irrésistible, intimité que ce sentiment doit continuer en dépit de votre tyrannie si vous prétendez l'exercer, ou par votre bienveillance si vous ne voulez pas que le désagrément d'une rupture ait lieu aujourd'hui, ou que le scandale d'une séparation ait lieu demain. Vous avez encore une heure pour réfléchir; voyez, monsieur, choisissez.

M. de Barthèle était un homme de l'ancienne roche, élevé dans les traditions faciles du XVIIIe siècle; il n'ignorait rien à l'égard du comte de Montgiroux. Au lieu d'en vouloir à Mlle de Valgenceuse, tel était le nom de fille de la baronne, il lui avait au contraire su un gré infini de sa franchise, et la remerciant en excellens termes de la liberté dans laquelle elle le mettait, il lui avait avoué que de son côté il avait un engagement qu'il lui coûterait fort de rompre. Toutes choses, comme dans *Candide*, avaient donc été pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et deux chambres parfaitement séparées avaient révélé aux parens assez inquiets des suites de cette alliance, que l'accord le plus parfait régnait entre les nouveaux époux.

Or, comme les soins attentifs de M. le comte de Montgiroux pour la baronne de Barthèle ne pouvaient porter ombrage qu'au mari, et qu'on ne s'apercevait pas que le mari y trouvât à redire, le monde imita l'insouciance du mari et fut de l'avis des amans, car le monde sait toujours ce qui se passe, qu'on ait ou qu'on n'ait pas intérêt à lui cacher son secret.

Au bout d'un an de mariage, Mme de Barthèle accoucha d'un garçon. M. de Barthèle reçut les complimens qu'on lui adressait, en homme enchanté d'avoir un héritier de son nom. Il redoubla d'attentions pour sa femme, et fit élever l'enfant sous ses yeux, ne voulant point qu'il quittât la maison natale, et qu'il allât perdre dans un collége ce vernis d'aristocratie que conservent toujours chez un jeune homme l'éducation à domicile et la présence des parens. Maurice avait donc été élevé avec un soin tout particulier, et comme on élevait les gentilshommes d'autrefois, par un gouverneur et sous les yeux de M. et de Mme de Barthèle,

Enfin, après quinze années d'une union si parfaite qu'elle n'avait

jamais subi la moindre altération et qu'on la citait dans le monde comme un modèle, Mme de Barthèle, par la mort de son mari, était entrée dans le paradis du veuvage, sans avoir eu à subir, comme on le disait encore à cette époque, le purgatoire de l'hyménée. Elle avait alors fort convenablement pleuré son mari qu'elle regrettait comme on regrette un ami sincère. Ce fut alors qu'une de ses parentes, Mme de Neuilly, qui avait éternellement jalousé le bonheur de sa cousine, lui avait suggéré l'idée de se remarier en secondes noces avec le comte de Montgeroux, idée que, pour le bonheur de tous deux, le pair de France avait si philosophiquement repoussée. La situation était donc restée ce que le passé l'avait faite sans les atteintes inévitables de l'âge. L'avenir, ce temps de l'espérance, avait de jour en jour amené des rides, mais pas de déception. Les cheveux de M. de Montgiroux avaient grisonné, mais il avait un coiffeur qui les lui teignait avec art. La taille de Mme de Barthèle avait épaissi, mais elle avait une couturière qui l'habillait à merveille. Bref, chaque année avait amené douze mois de plus sans doute, mais s'ils avaient vieilli pour les autres, les deux amans n'avaient pas vieilli pour eux-mêmes, et c'était le principal.

Bientôt ces liens du cœur s'étaient encore resserrés d'un lien de famille. Maurice avait atteint sa vingt-quatrième année, et Clotilde sa dix-septième. Les deux jeunes gens, élevés ensemble, paraissaient avoir une grande affection l'un pour l'autre : un projet de mariage était arrêté entre eux depuis long-temps. Ni l'un ni l'autre, lorsqu'on leur fit part de ce projet, n'y apporta d'opposition. La chose était convenable sous tous les rapports, elle réunissait les deux fortunes. Les amis communs reçurent donc, un beau matin, une lettre de faire part qui leur annonçait le mariage de M. Charles-Maurice de Barthèle avec Mlle Clotilde de Montgiroux.

Les jeunes gens partirent pour l'Italie, dont ils visitèrent les principales villes; puis, à leur retour, il fut convenu qu'on passerait l'hiver dans l'hôtel de la rue de Varennes, qui venait à Maurice du fait de M. de Barthèle, et l'été au château de Fontenay-aux-Roses, que Clotilde tenait de la succession du vicomte de Montgiroux, son père, frère cadet du comte de Montgiroux.

II.

C'était au château de Fontenay-aux-Roses que Clotilde avait été élevée; mais celui qui eût vu en 1835 cette élégante propriété, et

qui l'eût comparée à ce qu'elle était trois ans auparavant, ne l'eût certes pas reconnue, et si le vicomte de Montgiroux fût revenu à la vie, il eût eu grand'peine à retrouver dans la moderne villa le moindre vestige de son ancienne demeure. Le parterre, symétriquement dessiné et entouré de petites charmilles de buis nain, avait fait place à une vaste pelouse, au bout de laquelle on voyait glisser, sur une eau bien pure, deux beaux cygnes argentés. Les hautes murailles dont les espaliers fournissaient autrefois à l'office d'admirables fruits, n'interceptaient plus la vue de la campagne, et avaient cessé d'emprisonner les habitans. A leur place des sauts de loup et des haies vives défendaient un ravissant jardin, où du reste les maraudeurs n'auraient eu que des fleurs à cueillir. Sans doute on n'était plus chez soi, comme le disaient encore quelquefois, en visitant les jeunes mariés, les vieux amateurs de la clôture patriarcale et des habitations françaises dans l'acception du XVIIIe siècle, mais en revanche on était aussi chez les autres, puisque l'œil, ne rencontrant plus de barrière, s'étendait du jardin sur les prés, et des prés sur les champs. Des massifs de verdure pour masquer les lieux découverts, des corbeilles de fleurs pour animer les endroits arides, plus de berceaux factices, mais des points de vue admirablement ménagés, une entente parfaite du site, dessiné par un paysagiste, voilà ce que l'art du jardinage moderne avait, en dépit des partisans de Le Notre, créé sous la direction de Maurice de Barthèle, qui avait impitoyablement sacrifié l'abricot, la pêche et le brugnon, à la vue de la tour de Montlhéry, qui se détachait à cette heure sur le fond bleu de la plaine, et à l'aspect des maisons tantôt groupées tantôt éparses dans la verte vallée.

De son côté la maison avait subi des modifications non moins importantes; elle avait cessé d'offrir l'aspect patrimonial de ce qu'on appelait autrefois un château, pour prendre l'apparence d'une charmante villa ornée d'un perron sur lequel on montait à travers une double rangées de fleurs toujours fraîches et sans cesse renouvelées dans leurs vases de porcelaine du Japon. Ce perron conduisait à une antichambre dans le goût de la renaissance, avec des vitraux armoriés, tapissée d'un cuir de Cordoue de couleur sombre relevé d'arabesques d'or, et éclairée le soir par une lampe gothique d'un charmant modèle et qui descendait, à l'aide de trois chaînes dorées, du milieu de son plafond, tandis que de chaque côté de cette lampe pendaient deux récipiens pareils, destinés à recevoir des fleurs. Cette antichambre était percée de trois portes intérieures conduisant, la

première dans une salle à manger d'où l'on passait dans un salon, puis dans un cabinet de travail; la seconde dans une salle de billard qui communiquait à une serre; la troisième dans un corridor qui régnait dans toute la longueur de la maison, et que l'architecte avait maintenu dans une largeur assez considérable pour en faire une espèce de galerie où l'on avait accroché les portraits de famille. Cette galerie était percée de portes qui donnaient dans toutes les pièces du rez-de-chaussée.

Dans la salle à manger, lambrissée en bois de chêne et tendue de damas vert, on ne s'était occupé que du confortable; on y était bien assis, la table était longue et large, des dressoirs d'une forme simple étaient couverts de pièces d'argenterie et de porcelaines de Chine. L'art avait entièrement cédé la place au bien-être. Seulement quatre tableaux de chasse de Godefroy Jadin formaient les quatre dessus de porte.

Le salon était meublé à l'anglaise, avec des divans, de grands fauteuils à la Voltaire, des causeuses et des tournedos. Il était tendu de vert, et du milieu du plafond pendait un lustre gigantesque exécuté par Giroux sur un dessin de Feuchères. Les meubles et les rideaux étaient pareils à la tenture du salon.

La salle de billard avait la forme d'une tente gothique, les quatre panneaux principaux étaient remplis par des trophées d'armes de différens siècles. Des portières élégantes séparaient seules ces différentes pièces les unes des autres.

En procédant à la résurrection de la maison de Fontenay, Maurice de Barthèle avait réservé pour chambre à coucher, à sa jeune femme, celle qu'avait habitée sa bisaïeule, et qui, grace au génie conservateur de la famille, était demeurée telle qu'elle eût été décorée sous le règne de la Pompadour. C'était une grande pièce carrée avec une alcôve large comme une chapelle ordinaire, enfermant un lit immense placé en retour. Aux anciennes tapisseries, qui étaient de satin rose et argent, on avait substitué seulement des tentures nouvelles qui se rapprochaient autant que possible du goût de l'époque; toutes les moulures existaient, on n'avait eu qu'à les redorer; tous les meubles étaient complets, on n'avait eu qu'à les recouvrir; les dessus de porte de Boucher s'étaient conservés intacts, et l'on n'avait eu qu'à les revernir à neuf; de charmantes consoles sculptées et d'un rococo enragé, s'élevaient à tous les angles; de délicieuses étagères de bois de rose remplissaient les intervalles des fenêtres; chaises et fauteuils roulaient sur d'épais tapis, qui semblaient sous le pied

la pelouse du jardin. Bref cette chambre, toute dans le goût du XVIIIe siècle, semblait l'appartement de quelque princesse qui, endormie par une méchante fée en 1735, se serait réveillée cent ans après.

D'un côté de cette chambre était un second salon donnant sur l'appartement destiné à Mme de Barthèle, et de l'autre la chambre de Maurice séparée de celle de sa femme par un grand cabinet de toilette seulement.

Cette chambre de Maurice était dans un sentiment aussi sévère que celle de Clotilde était dans un goût maniéré. C'était une chambre de garçon dans toute l'acception du mot : un grand lit de fer sans rideaux, une peau de tigre jetée au pied du lit sur un tapis d'une seule couleur, une armoire pleine de fusils de chasse numérotés, une table chargée d'iatagans arabes, de pistolets grecs, de criks malais, de sabres de Damas; des murailles couvertes de tableaux de Delacroix et de Decamps, d'aquarelles de Boulanger et de Bonnington; une cheminée ornée de statuettes de Barre et de Feuchères, au milieu de laquelle s'élevait, sur une pendule, un magnifique groupe de Barye; derrière le lit, et à la portée de la main, un bénitier de Mlle Fauveau. Tels étaient les ornemens de cette retraite toute masculine, au fond de laquelle une portière s'ouvrait sur un cabinet de toilette tendu en simple coutil. C'était une espèce de campement établi d'abord par Maurice sous le prétexte plausible de ne pas réveiller sa femme les matinées de chasse, mais au fait dans le but d'assurer sa liberté.

Ajoutons qu'un escalier de service, dont de moelleux tapis avaient fait un escalier de maître, sourd à souhait, communiquait avec le cabinet de toilette.

Mais, depuis qu'il était malade, Maurice n'avait plus de volontés en face de sa mère et de sa femme, et on l'avait établi dans la grande chambre Louis XV, où chaque soir, dans l'alcôve même, on dressait un petit lit pour Clotilde. On y avait de plus transporté le piano; de sorte que, pour le moment, il n'y avait plus d'autre salon que cette chambre, dans laquelle Mme de Barthèle et Clotilde avaient concentré toutes leurs affections d'abord, et avec toutes leurs affections toutes leurs habitudes.

Ce fils chéri de sa mère, ce mari pour lequel sa jeune femme paraissait si constamment attentive, Maurice de Barthèle enfin, auquel il faut bien que nous en arrivions pour le faire connaître autant qu'il

sera en nous de nos lecteurs, venait d'entrer dans sa vingt-septième année. C'était un de ces hommes que, de toute façon, le sort a traités en enfans gâtés, en leur donnant à la fois un grand nom et une grande fortune, plus la distinction, que ne donnent souvent ni la fortune ni le nom. En effet, il était difficile de voir un homme plus simplement grand seigneur que ne l'était Maurice de Barthèle. La chose la plus ordinaire portée par lui prenait à l'instant même un cachet d'aristocratie parfaite. Ses chevaux étaient les mieux soignés, ses voitures les plus élégantes, ses gens les mieux habillés de tout Paris. Habile à tous les exercices du corps, il montait à cheval comme Daure et Makensie, était de première force à l'épée, et coupait à vingt-cinq pas une balle sur la lame d'un couteau. Maître de sa fortune depuis sept ans, libre de ses actions depuis sa majorité, il avait joui à son loisir de cette vie dévorante de Paris, sans que jamais une volonté étrangère fût venue porter obstacle à la sienne, et cependant, hâtons-nous de le dire, sans que jamais la plus scrupuleuse rigidité ait eu un reproche à faire à sa conduite : en effet, vivant dans un monde d'élite, lié d'amitié avec des jeunes gens qui avaient un nom à faire respecter et une position sociale à soutenir, le respect des convenances et le sentiment de sa dignité personnelle l'avaient préservé des désordres où, depuis la révolution de 1830, quelques jeunes hommes de distinction s'étaient follement jetés, comme pour se dédommager de la contrainte où ils avaient vécu dans les dernières années du règne de Charles X.

Aussi Maurice de Barthèle, homme à la mode dans ce monde au-dessus de la mode, dans l'acception vulgaire que l'on donne à ce mot, était-il remarqué partout où il paraissait, non point précisément par cette régularité typique que l'on admire dans les arts, mais par ce charme individuel, mais par cette expression particulière bien supérieure au point de vue du sentiment, et qui fait qu'on se sent attiré comme malgré soi vers celui qui les possède. Son visage avait cette pâleur fraîche et mate qui fait la distinction des hommes bruns; ses beaux cheveux noirs et sa barbe aux reflets bleuâtres encadraient admirablement son visage; sa main et son pied, ces deux signes de race, étaient cités pour leur délicate petitesse; enfin il y avait quelque chose de si vague et de si mélancolique dans l'expression habituelle de son regard et dans le sourire distrait qui l'accompagnait, et ce regard, au contraire, lançait une telle flamme lorsque l'animation succédait chez lui au repos, que l'idée de comparer Mau-

rice à qui que ce fût n'était encore venue à personne. Lui cependant, bon, simple, bienveillant, semblait être le seul qui ignorât sa supériorité.

Sans être ni un savant ni un artiste, Maurice cependant n'était étranger ni à aucune science, ni à aucun art. Il savait assez de physique et de chimie pour discuter une question médicale avec les Thénard et les Orfila. Sans être artiste dans l'acception du mot, qui indique toujours une certaine supériorité pratique, il pouvait, à l'aide du crayon, rendre sa pensée ou conserver un souvenir. Entièrement étranger, en apparence, à la politique, il lui était cependant mille fois arrivé, lorsque M. de Montgiroux, entouré de ses honorables collègues de l'une ou l'autre chambre, exposait dans le salon de Mme de Barthèle une question du moment, d'éclairer tout à coup, d'un autre groupe où il était, cette question d'un mot si lumineux, qu'elle demeurait en lumière jusqu'à ce que la routine avocassière de deux ou trois honorables l'eussent, en la tirant par en bas, replongée dans l'obscurité. Deux ou trois ministres demi-apostats, qui, jeunes gens, avaient partagé les opinions politiques de Maurice, opinions qui n'avaient rien de haineux ni d'exclusif, avaient voulu faire de lui, tantôt un officier, tantôt un diplomate, tantôt un conseiller d'état; mais il avait toujours refusé, disant que son attachement à la famille déchue était une espèce de culte doux et religieux qui n'admettait pas de mélange : ce qui n'empêchait pas que, lorsque Maurice de Barthèle se trouvait, ce qui arrivait souvent, dans quelque salon de la haute aristocratie avec celui de nos princes qui, à cette époque, était le seul à qui son âge permît déjà d'y aller, il ne rendît hautement toute justice à son esprit et à son courage, et tout respect à son nom et à son rang. Or c'étaient là des marques de goût que le prince que nous venons de désigner appréciait fort. Aussi, à Chantilly ou à Versailles, aux courses ou au camp, Maurice de Barthèle était-il toujours de sa part l'objet d'une attention personnelle et particulière, que de son côté celui-ci savait admirablement apprécier.

Nous l'avons dit, en épousant Clotilde, Maurice n'avait éprouvé pour elle qu'un sentiment purement fraternel, et le mariage était non-seulement une mise à la loterie, une chance de félicité, mais encore un moyen naturel de faire cesser la vie d'aventures qui l'entraînait dans son tourbillon en lui laissant le vide du cœur. Cependant Maurice avait trouvé un avantage à ses relations avec les femmes qu'il avait connues jusqu'alors, c'était de sentir la différence qui sépare la grande expérience de l'extrême naïveté. L'affection que sa

femme lui portait s'était donc présentée à lui avec un parfum de chasteté et de fraîcheur jusqu'alors inconnu. Accoutumé à la voir presque chaque jour, ses yeux jusque-là s'étaient portés sur elle sans rien détailler; mais quand ils furent unis solennellement, quand le prêtre eut parlé à Clotilde de ses devoirs et à Maurice de ses droits, l'idée de la possession passa de sa tête à son cœur; un désir craintif et timide le conduisit à l'analyse, et l'analyse lui fit découvrir, dans celle qui était destinée à devenir la compagne de sa vie, des graces naturelles, des qualités acquises, une aménité si réelle et si douce, que le jeune homme éprouva un enchantement inattendu, et que, pour un moment, il eut des illusions à ce point qu'il se crut amoureux de sa femme. Or, en amour, je défie le théologien le plus subtil d'établir la différence qu'il y a entre être amoureux et croire qu'on l'est.

Au reste, la vie nouvelle que menait Maurice prolongeant son erreur, bientôt les caprices d'un homme qui se range succédèrent à l'étourdissement des premières impressions. A son retour d'Italie, Maurice avait retrouvé le château rebâti et le jardin replanté sur les dessins qu'il avait faits. C'est alors qu'il avait mis l'ancien garde-meuble de la famille au pillage, et les meilleurs tapissiers de Paris en œuvre pour loger son bonheur. Il avait commencé par l'hôtel de la rue de Varennes, où il avait tout bouleversé. Il était si heureux de détruire le passé pour édifier l'avenir! Le temps ne lui suffisait pas pour tout voir, tout approuver, tout choisir et tout acheter. Encouragé par sa mère, sa grande fortune, en lui permettant de satisfaire à tous ses caprices, entretenait la sérénité et les illusions de son ame. L'hôtel achevé, le tour de la maison de Fontenay était venu. Maurice en avait fait la charmante villa que nous avons vue, de sorte que sur trois années de mariage, deux années et demie s'étaient passées en voyages, en constructions et en félicité, sans que le plus léger nuage eût obscurci le ciel pur et presque brillant de leur horizon conjugal.

Clotilde était parfaitement heureuse. Pendant les six derniers mois surtout qui s'étaient écoulés, les soins, sinon l'amour de Maurice, avaient paru redoubler pour elle. Ses sorties étaient plus fréquentes, il est vrai, mais à chaque retour il lui rapportait quelque chinoiserie de Gausberg, quelque charmante aquarelle achetée chez Susse, quelque merveilleux bijou rêvé par Marlé. D'ailleurs, les prétextes ne manquaient pas. Il fallait aller faire des armes chez lord S..., on était invité à chasser à Couvray avec le comte de L..., on dînait en garçons

au café de Paris avec le duc de G... ou le comte de B...; puis, brochant sur le tout, venait le Jockey-Club, cette éternelle et merveilleuse excuse des amans qui se détachent ou des maris qui s'ennuient. Clotilde acceptait toutes ces excuses, qu'elle ne demandait même pas. Sa vie s'écoulait douce, paisible, uniforme, sans langueur et sans émotion, sans soupçon et sans ennui. Quand il fallait aller dans le monde, son mari n'était-il pas toujours là pour l'y conduire? et dans le monde ne paraissait-il pas toujours le même Maurice qu'elle avait connu galant et empressé? Toutes les femmes qui l'entouraient lui portaient envie en la voyant si belle et en la croyant si aimée. Mme de Neuilly, sa cousine, la plus cruelle et la plus implacable révélatrice de tous ces petits secrets qui torturent le cœur d'une femme, ne la venait-elle pas voir tous les quinze jours sans avoir jamais trouvé l'occasion de lui dénoncer un mauvais procédé de son mari! Clotilde, comme nous l'avons dit, était donc parfaitement heureuse.

De son côté, Mme de Barthèle ne voyait pas une fois le comte de Montgiroux qu'elle ne s'applaudît avec lui de ce parti plein de sagesse qu'ils avaient pris de marier les deux jeunes gens.

On en était donc arrivé à ce point de félicité intérieure que l'on sentait qu'elle ne pouvait plus croître, lorsqu'on s'aperçut du jour au lendemain d'un immense changement dans le caractère de Maurice. Il devint rêveur, puis mélancolique; puis il tomba dans un marasme profond, qu'il n'essaya pas même de combattre, et que ne purent dissiper ni les soins de sa mère ni les caresses de sa femme. Bientôt cet état d'atonie donna d'assez vives inquiétudes pour qu'on envoyât chercher le médecin. Le docteur vit du premier coup dans ce mal toute la gravité qui existe dans les maladies dont le malade ne veut pas guérir. Il ne cacha point à Mme de Barthèle qu'une grave affection morale était le principe de cette maladie. Mme de Barthèle interrogea le baron de Barthèle homme du monde comme elle eût interrogé Maurice écolier, croyant comme toutes les mères que leurs enfans ne doivent point avoir de secrets pour elles; mais Maurice, au grand étonnement de la baronne, avait gardé son secret, tout en niant, il est vrai, que ce secret existât. Enfin, il en était arrivé à ce point que son état donnât les graves inquiétudes que nous avons entendu Mme de Barthèle exprimer au comte de Montgiroux dès le commencement de cette histoire, inquiétudes que le grave pair de France, nous sommes forcé de l'avouer, n'avait peut-être point partagées avec toute la sympathie que lui commandaient cependant les liens secrets qui l'unissaient à la famille.

III.

En effet, depuis son arrivée à Fontenay-aux-Roses et la prière que lui avait faite Mme de Barthèle de lui consacrer toute sa journée et sa matinée du lendemain, le comte paraissait fort préoccupé. Il est vrai que cette préoccupation pouvait aussi bien lui venir de la maladie de Maurice que d'une cause étrangère, mais cela à des yeux étrangers seulement, et il est évident que cette préoccupation, qui n'avait pas tout-à-fait échappé à Mme de Barthèle, lui eût été bien autrement visible, sans la préoccupation personnelle dans laquelle elle-même était plongée.

Arrivée au salon, elle fit donc asseoir le comte, et, revenant aux inquiétudes maternelles qui pour le moment s'étaient emparées de son esprit, sans cependant pouvoir en chasser entièrement la légèreté qui lui était naturelle :

— Je vous disais donc, mon ami, continua-t-elle, que Clotilde est un ange. Nous avons véritablement bien fait de marier ces enfans. Si vous saviez quels soins touchans elle prodigue à son mari! et lui, notre Maurice, comme il est attendri de ces soins! comme sa voix est émue quand il la remercie! avec quel accent profond il lui dit en prenant ses deux mains dans les siennes : Bonne Clotilde, je vous afflige, pardonnez-moi!... Oh! maintenant, ces mots qu'il répétait sans cesse sont expliqués; ce pardon qu'il demandait, nous savons pour quelle faute.

— Mais moi, reprit M. de Montgiroux, j'ignore tout, et, comme vous m'avez fait rester pour me l'apprendre, j'espère, chère amie, que vous voudrez bien maîtriser vos émotions et mettre un peu d'ordre dans vos pensées, afin de les suivre jusqu'au bout.

— Oui, vous avez raison, reprit Mme de Barthèle; je vais droit au fait. Écoutez-moi donc.

La recommandation était aussi inutile que la promesse était dérisoire.

En effet, Mme de Barthèle, comme on a pu s'en apercevoir jusqu'à présent, avait été douée par le ciel d'un excellent cœur, mais de l'esprit le moins méthodique qui se puisse trouver. Sa conversation, d'ailleurs pleine de finesse et d'originalité, ne procédait que par sauts et par bonds, et n'arrivait à son but, quand toutefois elle y arrivait, qu'à travers mille écarts. C'était un parti que ses auditeurs devaient prendre de la poursuivre sur les différens terrains où elle

se plaçait : sa marche était celle du cavalier dans le jeu d'échecs; ceux qui la connaissaient la retrouvaient toujours, ou plutôt la forçaient à se retrouver; mais ceux qui la voyaient pour la première fois engageaient avec elle une conversation à bâtons rompus, à laquelle la fatigue les forçait bientôt de renoncer. Au reste, excellente femme; on la citait pour des qualités réelles, assez rares dans un monde où l'on se contente des apparences de ces qualités. Ce défaut de suite dans les idées, que nous venons de lui reprocher, donnait au reste à sa conversation quelque chose d'imprévu, qui n'était pas désagréable pour ceux qui, comme M. de Montgiroux, n'étaient pas pressés d'arriver à l'autre bout de cette conversation. C'était une nature brusque et franche, dont la franchise et la brusquerie avaient conservé le charme de la candeur. Ce qu'elle pensait s'échappait de sa bouche comme un vin trop chargé de gaz s'échappe de la bouteille lorsqu'on la débouche; et cependant, hâtons-nous de le dire, l'éducation du grand monde, l'habitude de la haute société, ôtaient à ces vertus natives, qui, poussées à l'excès, peuvent devenir, sinon un défaut, mais un inconvénient, tout ce qu'elles pouvaient avoir de sauvage et d'irrégulier. La fausseté des conventions enseignées par le solfége du savoir-vivre la rappelait promptement au diapason général, aux mesures, aux blanches et aux noires de l'harmonie sociale; et ce n'était jamais que pour les choses sans importance, ou lorsqu'elle était atteinte par une parole hypocrite ou malveillante, que Mme de Barthèle se laissait aller, si on peut dire cela, à l'excellence de son caractère. Inconséquente comme une grande dame, elle avait cependant dans la voix, dans le regard, dans le maintien, l'aplomb d'une femme accoutumée à régner dans son salon et à dominer dans celui des autres; et si la légèreté de ses décisions contrastait parfois avec l'importance du sujet traité, si l'excentricité de ses paradoxes faisait souvent envisager la question sous un point de vue tout différent de celui où elle l'envisageait elle-même, on sentait, au fond de ce qui émanait d'elle, une bonté si parfaite, une intention si bienveillante, qu'on était toujours disposé à se soumettre à ses volontés, tant on avait de conviction sur la pureté du cœur qui les concevait et du zèle qui en surveillait l'exécution. Arrivée à l'âge où toute femme de bon sens renonce à plaire autrement que par la bienveillance de l'esprit, elle avouait ses cinquante ans révolus, mais en ajoutant avec une grande ingénuité de cœur qu'elle se trouvait encore aussi jeune qu'à vingt-cinq. Personne ne songeait à la démentir. Elle était active, fraîche, alerte; elle faisait

— Il annonça?... reprit le comte décidé à tenir jusqu'au bout la conversation en bride.

— Il annonça deux amis de mon fils, Léon de Vaux et Fabien de Rieule. Vous les connaissez, je crois?

— Sous d'assez tristes rapports, même, répondit le comte oubliant sa résolution de ne pas s'écarter de la ligne droite; deux jeunes fous, deux mauvais sujets qui hantent mauvaise compagnie. Si j'avais comme vous quelque influence sur Maurice, je vous déclare que je ne lui laisserais pas voir ces deux messieurs.

— Comment, moi, mon cher comte, vous voulez que je dirige un homme de vingt-sept ans dans les connaissances qu'il doit faire? D'abord Léon et Fabien ne sont pas pour Maurice des connaissances d'hier, ce sont des amis de six ou huit ans.

— Alors je ne m'étonne pas, continua M. de Montgiroux avec une mauvaise humeur dont rien ne motivait l'explosion, du triste état où se trouve réduit Maurice. Oh mon Dieu! ce secret, je vous le dirai, moi, si vous voulez.

— Mais non, vous ne direz rien, vous ne savez rien, vous êtes injuste pour ces jeunes gens parce qu'ils sont jeunes, voilà tout, et que nous sommes vieux. Vous avez été jeune aussi, vous, mon cher comte, et vous avez fait ce qu'ils font.

— Jamais. Ce M. Fabien de Rieule est un jeune homme qui fait parade de ses bonnes fortunes, qui non-seulement séduit, mais qui de plus déshonore. Quant à l'autre, c'est un enfant à qui je ne reprocherai, comme à son ami, que de voir mauvaise compagnie.

— Mauvaise compagnie, mauvaise compagnie, reprit la baronne encore une fois entraînée à cent lieues du sujet de la conversation.

— Oui, mauvaise compagnie, je le répète et j'en suis sûr, reprit le comte, dont le calme ordinaire et calculé cédait malgré lui à une agitation fébrile qui n'échappa point à Mme de Barthèle.

— La preuve n'est pas, je l'espère, que vous les rencontrez là où ils vont, dit vivement la baronne.

Le comte se mordit les lèvres par un mouvement involontaire, comme fait un ministre qui se laisse emporter à dire quelque vérité dangereuse au milieu de la verve de l'improvisation; mais aussitôt son sang-froid de pair de France reprenant le dessus, il répondit en souriant :

— Moi, madame! oubliez-vous que j'ai soixante ans?

— On est jeune à tout âge, monsieur.

— Avec mon caractère?

— Vous étiez à Grandvaux, monsieur, et maintenant que j'y songe, quel intérêt avez-vous, voyons, à accuser ces deux pauvres jeunes gens que je trouve fort aimables, moi?

— Quel intérêt? vous le demandez? reprit sentimentalement le comte, quand Maurice est mourant, et que peut-être la situation dans laquelle il se trouve vient du mauvais exemple qu'ils lui ont donné!

— Ah! vous avez raison, cher ami, et voilà un motif qui excuse toutes vos préventions; mais ces préventions, sur quoi les fondez-vous? voyons, car si elles sont raisonnables, je les partagerai.

— Ces deux jeunes gens, dit le comte forcé de donner une explication, appartiennent à des familles distinguées, quoique celle de M. Fabien date d'hier.

— Noblesse de l'empire, n'est-ce pas? dit Mme de Barthèle en allongeant dédaigneusement les lèvres, noblesse de canon, qui s'en va en fumée.

— Pas même, pas même, s'écria le comte, enchanté que Mme de Barthèle lui donnât cette nouvelle occasion de se ruer sur Fabien, qui paraissait l'objet tout particulier de sa haine; noblesse de fourrage, baronie de ratelier. Son père était magasinier en chef de je ne sais quoi.

— Mais tout cela est en dehors des accusations que vous portez sur ces jeunes gens, mon cher comte, et tous les jours, à la chambre, vous serrez la main de gens qui sont partis de plus bas, et qui ont vendu bien autre chose que de la paille et du foin.

— Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, je sais que M. Fabien tente des choses fort inconvenantes à l'égard d'une jeune et jolie femme.

— Que vous connaissez? dit vivement Mme de Barthèle.

— Nullement; mais je connais un galant homme qui porte intérêt à cette femme, et que les assiduités de ces messieurs obsèdent fort.

— Et ce galant homme, vous le nommez?

— Ce serait une indiscrétion que de satisfaire à votre demande, chère baronne, reprit le comte en se maniérant, car ce galant homme...

— Est marié? demanda Mme de Barthèle.

— A peu près, répondit M. de Montgiroux.

— Bien, dit la baronne en se croisant les bras et en couvrant le comte d'un regard moqueur. Bien, voilà qui peut servir de réponse aux détracteurs de la pairie. En vérité, nos hommes d'état sont de hautes capacités, puisqu'ils peuvent unir dans leurs vastes cerveaux

un petit scandale de boudoir à d'importantes questions parlementaires.

M. de Montgiroux prévit l'orage qui allait gronder, et se hâta, en guise de paratonnerre, d'élever un trait de sentiment :

— Chère baronne, dit-il, vous oubliez que c'est de notre cher Maurice qu'il s'agit, et pas d'autre chose.

A cette exclamation, le cœur de la baronne se fondit, et l'amante redevint mère.

— Si j'étais jalouse, dit-elle, ne pouvant cependant rompre ainsi tout à coup avec les soupçons qu'elle avait conçus, je croirais que vous n'êtes pas si désintéressé que vous le dites dans l'opinion que vous avez émise sur ces deux jeunes gens; mais je suis généreuse, et d'ailleurs, je vous l'avoue, dans ce moment-ci, mon cœur est tout à Maurice. Mon fils entendit donc nommer Léon de Vaux et Fabien de Rieule, quoiqu'il parût ne plus rien entendre; il vit le mouvement que je fis, quoiqu'il parût ne plus rien voir, et au moment où nous le croyions assoupi, il se retourna vivement pour ordonner qu'on les fît entrer.

— Leur nom avait, à ce qu'il paraît, produit une révolution, dit gravement le comte.

— Justement, et cela me raccommode un peu avec elles.

— Les révolutions sont des commotions électriques qui galvanisent jusqu'aux cadavres, s'écria le pair de France, ni plus ni moins que s'il eût été à la chambre.

Puis s'arrêtant tout à coup avec le calme parlementaire d'un orateur que le président vient de rappeler à l'ordre, il se drapa dans sa dignité, en laissant tomber ces seules paroles :

— Continuez, chère amie, je vous écoute.

— Maurice ordonna donc qu'on les fît entrer; je regardai le docteur, il me fit un signe affirmatif, puis lorsque j'eus répété l'injonction de Maurice, il se pencha à mon oreille : Bien, dit-il, voilà un bon mouvement, laissons-le seul avec ses amis; peut-être plus au courant de sa vie que vous-même, savent-ils le secret qu'il nous cache. Nous les interrogerons en sortant. — Je pris la main de Clotilde, et nous nous retirâmes dans le petit cabinet à côté; le docteur nous suivit et ferma la porte. Au même moment on introduisait ces messieurs près du malade. — Maintenant, mon cher monsieur Gaston, dis-je au docteur, ne trouvez-vous pas que, pour plus grande sécurité, nous ne ferions pas mal d'écouter la conversation de ces messieurs? — Vu la gravité de la circonstance, répondit le docteur,

je crois que nous pouvons nous permettre cette petite indiscrétion. Êtes-vous de l'avis du docteur, mon cher comte?

— Sans doute, car je présume que le secret de Maurice n'était point un secret d'état.

— Nous sortîmes donc par le cabinet, et nous revînmes nous cacher derrière la petite porte de l'alcôve, qui, plus rapprochée du lit, nous permettait de mieux entendre.

— Et ma nièce était avec vous? demanda le comte.

— Oui. Je voulus l'éloigner, mais elle me serra la main. — C'est mon mari, dit-elle, comme il est votre fils; laissez-moi donc écouter avec vous; et, soyez tranquille, quel que soit ce secret, je serai forte. — En même temps elle me prit la main, et nous écoutâmes.

— Continuez, baronne, continuez, dit le comte, car vraiment votre récit a toute l'invraisemblance, mais aussi tout l'intérêt d'un roman.

— Eh mon Dieu! s'écria Mme de Barthèle, profitant de l'occasion pour divaguer, selon son habitude, tout ce qui se passe aujourd'hui ne paraît-il pas incroyable? et s'il y a vingt ans on nous avait raconté ce que nous voyons tous les jours, ce que nous touchons du doigt à chaque instant, dites-moi, n'auriez-vous pas crié à l'impossibilité?

— Oui, mais depuis vingt ans, dit le comte, je suis si fort revenu de mon incrédulité, qu'aujourd'hui j'ai le défaut de tomber dans l'excès contraire. Continuez donc, chère amie, car véritablement je suis on ne peut plus curieux de connaître le dénouement de cette scène.

— Eh bien! lorsque nous commençâmes à écouter, attendu le temps que nous avions perdu à faire le tour de la chambre, et les précautions que nous avions été obligées de prendre pour n'être point entendues, la conversation était déjà commencée, et Léon de Vaux raillait Maurice d'un ton si goguenard, que j'ai failli en perdre patience.

— Que veux-tu? dit Fabien; il est fou.

— Cela peut être, dit Maurice, mais cela est ainsi. Je crois que cette femme est la seule que j'aie véritablement aimée, et quand j'ai rompu avec elle, il m'a semblé que quelque chose s'est brisé en moi.

— Eh bien! mais, mon cher, dit Fabien, je l'ai fort aimée aussi, moi. Nous l'avons aimée tous, pardieu! Mais quand tu m'as succédé dans ses bonnes graces, je n'en suis pas mort pour cela, moi. Tout au contraire, je lui ai demandé à rester de ses amis, et je suis de ses meilleurs.

— Vous comprenez la situation de la pauvre Clotilde pendant ce temps-là, dit la baronne. Je sentis sa main devenir humide, puis se crisper dans la mienne. Je la regardai, elle était pâle comme la mort. Je lui fis signe de s'éloigner, mais elle secoua la tête en mettant un doigt sur sa bouche. Nous continuâmes donc d'écouter.

— Si tu avais pris la chose comme moi, mon cher, continua Fabien, et comme la prendra, j'espère bien, quand son tour sera venu, Léon que voici, tu serais resté comme moi l'ami de la maison.

— Impossible! s'écria Maurice; impossible! après avoir possédé cette femme, je n'aurais pu froidement la voir passer dans les bras d'un autre. Cet autre, quel qu'il fût, je l'aurais tué.

— Ah! c'eût été beau, un duel à propos de cette créature! répondit Fabien.

— Mais de quelle femme parlaient-ils donc? s'écria M. de Montgiroux.

— C'est ce que j'ignore, reprit la baronne : soit hasard, soit précaution, pas une seule fois son nom ne fut prononcé.

— Une autre femme que la sienne! Maurice aime une autre femme que ma nièce! continua le comte, et Clotilde est dans la confidence de cet amour! et vous n'êtes pas indignée, vous, baronne!

— Eh! monsieur le rigoriste, est-ce qu'on est maître de son cœur? L'amour est une maladie qui vous vient on ne sait comment, qui s'en va on ne sait pourquoi.

— Oui, mais il est impossible que Maurice soit malade d'amour.

— Il l'est cependant. Tenez, demandez plutôt au docteur que voici.

— Comment, docteur? s'écria M. de Montgiroux en apercevant le jeune médecin qui, sur l'invitation de Clotilde, venait les rejoindre: comment, vous croyez vraiment que la cause de la maladie de mon neveu soit dans une amourette?

— Non, monsieur le comte, reprit le docteur, pas dans une amourette, mais dans une passion.

— Mais éprouve-t-on une passion véritable pour une femme qui en paraît aussi indigne que l'est celle dont parle M[me] de Barthèle?

— Il y a être et paraître, dit le docteur.

— Mais, à votre avis, cette femme n'est donc point telle qu'on la dépeint?

— D'abord je ne la connais pas, dit le docteur, et nous ne savons pas même encore de qui il est question. Mais, comme vous le savez, M. de Rieule est, ou du moins passe pour être fort léger à l'endroit de la réputation des femmes.

— Tout cela n'est pas ce qui m'étonne, dit Mme de Barthèle.

— Et quelle chose vous étonne donc ?

— Ce qui m'étonne, c'est qu'une femme, quelle qu'elle soit, qui est aimée par un homme comme Maurice, beau, riche, élégant, bien fait, puisse le tromper pour quelque homme que ce soit au monde. Voilà ce qui m'étonne, voilà ce qui me fait croire que cette femme est indigne de lui.

— Mais véritablement, ma chère baronne, vous parlez comme si Maurice était toujours garçon. Songez donc à Clotilde.

— Ah ! Clotilde a été sublime de dévouement, n'est-ce pas, docteur ? Elle s'est jetée dans mes bras en me disant : Oh ! nous le sauverons, n'est-ce pas, nous le sauverons ? C'est que les femmes seules savent aimer, voyez-vous.

— Malade d'amour ! reprit le comte ne pouvant revenir de sa surprise.

— Oui, malade d'amour, répéta Mme de Barthèle avec une espèce d'enthousiasme maternel moitié sérieux, moitié comique; qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? N'y a-t-il pas tous les jours des gens qui se brûlent la cervelle ou qui se jettent à l'eau parce qu'ils sont amoureux ? Et tenez, le cousin de ce monsieur, comment l'appelez-vous ? qui est toujours ministre de quelque chose, vous savez bien, n'est-il pas devenu amoureux d'une femme de théâtre ? Aidez-moi donc, vous savez bien qui je veux dire, un ambassadeur; si bien qu'il en est mort ou qu'il l'a épousée, je ne me rappelle plus bien.

— Malheureusement, reprit le comte d'un ton sec, Maurice ne peut pas épouser, lui, puisqu'il est déjà marié. Il n'a donc, si sa passion est aussi forte que celle de la personne que vous citez, il n'a donc qu'à faire son testament, et à mourir de langueur comme un berger de l'Astrée, ou de...

— Voilà donc ce que vous feriez, vous monsieur, pour Maurice, pour votre?... Un regard du comte l'arrêta. — Eh bien ! nous ferons mieux, sa femme et moi, nous le sauverons.

— D'abord la situation était-elle bien aussi grave que vous le dites ?

— Très grave, monsieur le comte, dit le docteur; si grave, qu'hier je n'eusse pas osé répondre des jours du malade.

— Mais c'est incroyable.

— Non, monsieur le comte, rien n'est incroyable pour nous autres qui voyons la médecine au point de vue de la philosophie. Pourquoi voulez-vous qu'une violente commotion morale ne produise pas,

surtout dans une organisation aussi nerveuse que celle de Maurice, un désordre égal à celui que peut produire la pointe d'une épée ou la balle d'un pistolet. Vous dites que vous avez quelque connaissance en physiologie, monsieur. Eh bien, approchez de son lit et regardez-le, vous lui trouverez la face paillée, la sclérotique jaune, le pouls troublé, tous les symptômes enfin d'une méningite aiguë, ou, autrement dit, d'une fièvre cérébrale. Eh bien! cette fièvre cérébrale lui vient d'une grande douleur morale, voilà; et en gardant le silence sur la cause de cette douleur, que nous allons essayer de combattre maintenant par l'effet même qui l'a produite, il se tuerait aussi sûrement qu'en se brûlant la cervelle.

— Et quel est ce remède dont vous allez essayer?

— Oh! mon Dieu, il n'est pas nouveau, monsieur le comte, car il date de deux mille cinq cents ans. Vous connaissez l'histoire de Stratonice et du jeune Démétrius, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! nous ferons passer devant le malade l'objet de sa passion, et comme, à ce qu'on assure, la dame n'est pas d'une vertu farouche, nous serons bien malheureux si elle ne guérit point le mal qu'elle a fait.

— Mais cette femme, cette femme, continua M. de Montgiroux, comment l'appelle-t-on?

— Oh! mon Dieu, reprit Mme de Barthèle, je crois que ces messieurs me l'ont dit, mais je vous avoue que je ne me le rappelle plus.

— Maintenant comment opérerez-vous cette cure? Maurice, d'après ce que vous me dites, est trop faible pour aller chez elle.

— Eh bien! dit Mme de Barthèle, elle viendra ici, voilà tout.

— Quoi! cette femme dont vous ne connaissez pas le nom...

— Elle peut s'appeler comme il lui plaira, pourvu qu'elle rende la vie à mon fils, voilà tout ce que je lui demande.

— Mais que dira le monde en vous voyant recevoir chez vous une demoiselle de cette espèce?

— Le monde dira ce qu'il voudra; d'ailleurs est-ce que le monde lit les ordonnances des médecins et s'occupe des drogues qui entrent dans une potion calmante? Nous agissons par ordonnance du docteur. Nous n'avons plus d'autres volontés que celles de la science. Le monde ne me rendra pas mon fils, mon cher comte, et la belle inconnue me le rendra; voilà qui répond à tout.

— Mais au contraire cela ne répond à rien, reprit le comte. Encore une fois, songez à ce qu'on peut penser, à ce qu'on va dire.

— On ne dira rien, on ne pensera rien du moment où je suis là, moi. J'ai, Dieu merci, quelqu'autorité. Mon fils est mourant, on respectera ma douleur.

— Les mauvais plaisans ne respectent rien.

— Je leur imposerai silence.

— Ainsi c'est une résolution prise?

— Irrévocablement.

— Et que le docteur approuve?

— Non-seulement je l'approuve, dit celui-ci, mais je la conseille, et au besoin je l'ordonne.

— Alors je n'ai plus rien à dire, reprit le comte, si ce n'est qu'il faut éloigner Clotilde.

— Malheureusement Clotilde s'est déjà prononcée là-dessus; elle consent à tout, mais à la condition qu'elle restera.

— Ainsi ma nièce se trouvera sous le même toit?

— Je m'y trouve bien, moi, monsieur!

— Alors n'en parlons plus, puisqu'il faut toujours faire ce que vous voulez; seulement quel jour cette scène dramatique doit-elle avoir lieu?

— Dans quel but me faites-vous cette question?

— Dans le but de rester à Paris ce jour-là, voilà tout.

— Eh bien! ce jour-là est aujourd'hui, et je ne vous ai pas envoyé chercher à d'autre fin que de vous avoir près de nous, au contraire, dans cette grave circonstance.

— Mais, madame, s'écria le comte, songez donc qu'il m'est impossible, avec mon caractère... justiciable comme je le suis de l'opinion publique.

— Silence, dit la baronne, voici Clotilde.

En effet, en ce moment même, la jeune femme ouvrait la porte du salon.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain n°.*)

JOSEPH DE PUISAYE.

III.[1]

M. Windham avait remis à Puisaye des lettres cachetées qu'on ne devait ouvrir qu'en mer; elles se résumaient en trois points : l'opportunité du débarquement en Bretagne décidée en conseil et à la majorité par le commodore Warren, les comtes de Puisaye et d'Hervilly; une lettre de service qui mettait les troupes soldées sous le commandement de Puisaye après le débarquement; enfin l'ordre de s'emparer d'une position importante sur la côte. Puisaye fit part au comte d'Hervilly de ces instructions. — J'ai aussi les miennes, répondit celui-ci assez froidement. — Je le suppose, reprit Puisaye, mais seulement pour le cas où nous ne débarquerions pas en Bretagne. — Elles sont pour tous les cas, puisque aucun n'y est spécifié. — Et en effet il montra un écrit du secrétaire d'état Henri Dundas, qui plaçait aussi sans restriction les troupes soldées sous ses ordres. — Je désirais n'avoir à commander que mon régiment, ajouta-t-il; mais vous m'avez vous-même forcé à accepter une responsabilité dont je ne voulais pas, et je n'en oublierai point l'étendue. Je suis au service de l'Angleterre, vous n'y êtes pas; les ministres n'ont aucun recours contre vous; s'il se commet quelques fautes, c'est à moi seul qu'ils s'en prendront.

Cette réponse attéra Puisaye; il savait le comte d'Hervilly un de

(1) Voyez la livraison du 8 décembre.

ces esprits inflexibles qui disent du premier coup leur dernier mot. Comprenant donc qu'il ne pourrait faire plier sa volonté, il voulut se l'attacher; il n'épargna rien de ce charme de séduction que le ciel lui avait donné; mais, pour le faire échouer, auprès du comte d'Hervilly l'*agence* avait placé une sentinelle toujours sur le qui vive, — le doute. Les soupçons du comte étaient aussi vagues que l'avaient été les accusations ; ne sachant ce qu'il avait à craindre, il craignait tout. Puisaye ne pouvait l'aborder. A la moindre tentative, le comte d'Hervilly se cachait sous le bouclier de sa responsabilité et ne laissait pas de prise. Puisaye ne s'abusa point sur les difficultés et les périls qui l'attendaient avec une autorité ainsi partagée ; cependant, après l'émotion du premier moment, pendant toute la traversée, il ne lui échappa ni un mot ni un geste qui trahît son ardente préoccupation; et s'il se reprocha alors avec douleur le refus du brevet de lieutenant-général offert par l'Angleterre, l'abbé d'Esgrigny, qui l'observait, ne put jouir de son trouble et de ses regrets.

L'escadre avait quitté, le 8 juin, la baie de Spithead; le 25, elle mouilla, parfaitement ralliée, dans la baie de Quiberon. Malgré les embarras dont il se sentait menacé, Puisaye fit hautement éclater sa joie à la vue du rivage. D'Hervilly resta froid, et autour de lui plusieurs émigrés, dans le secret de l'*agence*, gardèrent le même silence glacé. Sans s'être engagé, il s'était promis à lui-même de ne mettre aucun empressement à débarquer en Bretagne. Ses soupçons contre Puisaye n'étaient pas la seule cause de sa répugnance. La réputation militaire de Charette l'attirait en Vendée; de loin, les combats sur la rive gauche de la Loire ressemblaient plus à la grande guerre que ces escarmouches et ces embuscades où il était appelé à prendre part en Bretagne auprès de Puisaye; ce qu'il savait de la chouannerie ne s'alliait point avec la sévérité de ses principes militaires.

Pendant la nuit, un chasse-marée à pavillon blanc amena le chevalier de Tinténiac, parti en avant pour faciliter la descente. Il était accompagné du comte Dubois-Berthelot; ils venaient dire que la côte était à peu près libre, et qu'on pouvait aborder presque sans coup férir. Puisaye pria donc le commodore de tout faire préparer pour que l'expédition fût mise à terre avant le soir. Le comte d'Hervilly s'y opposa : il ne voulait pas, dit-il, laisser ainsi compromettre sa responsabilité. En vain on lui représenta que des renseignemens fournis par un Tinténiac et un Dubois-Berthelot n'avaient pas besoin d'être vérifiés, que le temps pressait, que le succès dépendait de la rapidité, qu'il fallait surprendre et frapper les imaginations : on

ne put obtenir d'autre réponse. — Eh bien ! réunissons-nous en conseil, comme le portent nos instructions, dit Puisaye; délibérons et votons. — Cette marche parut encore trop simple au comte d'Hervilly. — Je ne donne mon avis que sûr de mon fait, répondit-il, et je ne suis sûr de mon fait que quand j'ai vu ; vous trouverez donc bon que d'abord je fasse demain une reconnaissance. Il fallut bien se soumettre. Dès que le jour parut, d'Hervilly, descendu à bord d'un cutter. se fit conduire autour de la baie, et ne laissa pas un arbre sur le rivage sans le *reconnaître*. Il eut constamment sa lunette braquée pendant les douze heures que dura cette opération. Cent mille hommes, il est vrai, auraient pu se tenir l'arme au bras à quelque distance sur la côte, sans que le comte d'Hervilly en découvrît un seul. Qu'importe ! les règles avaient été observées. Vaincu en forme, on l'eût été sans reproche.

D'Hervilly de retour à bord de *la Pomone*, l'on se réunit en conseil. D'Hervilly avoua qu'il n'avait rien vu, cependant il vota contre la descente. — Et que prétendiez-vous donc avec cette reconnaissance? demanda Puisaye. D'Hervilly parla encore de sa responsabilité ; Puisaye ne le poussa pas plus loin. La descente fut décidée, et d'Hervilly contraint à obéir. C'était cette contrainte qu'il voulait.

Le lendemain matin avant l'aube, l'armée débarquée était déjà rangée en bataille sur la plage; au silence qui régnait à l'entour, on pouvait croire que la république n'avait pas un soldat dans le voisinage. Cependant, aux premiers rayons du soleil, derrière un pli de terrain, on vit briller la pointe des baïonnettes. D'Hervilly s'approcha de Puisaye, et montrant de la main ces fers étincelans : — C'est vous qui l'avez voulu, dit-il. — Eh ! sans doute ; croyez-vous donc que les troupes soient venues ici seulement pour parader ? Marchons en avant ! — Non ! s'écria d'Hervilly ; il faut d'abord reconnaître l'ennemi. — L'ennemi ne laissa pas le temps à la prudence du comte de prendre ainsi ses mesures. Trop faible pour résister, il se retira sans brûler une amorce, mais aussi sans recevoir un coup de fusil. On le vit tourner le village de Carnac, et gagner en bon ordre et rapidement un point assez élevé, le Mont-Saint-Michel. — Voilà une retraite bien faite, dit d'Hervilly. — *C'est vous qui l'avez voulu*, répondit en riant Puisaye. Cependant on entendit tout à coup la fusillade; c'étaient les chouans qui attaquaient le détachement. Ces chouans étaient en nombre, ils s'éparpillèrent en poussant de grands cris : en quelques instans ils furent maîtres du champ de bataille. Presque

entourés, les républicains firent bonne contenance et se replièrent sans se laisser entamer. D'Hervilly réserva pour eux tous ses éloges. Il préférait, disait-il, une défaite aussi régulièrement soutenue au désordre qui suivit la victoire chez les chouans. Puisaye haussa les épaules ; il avait écrit la veille au ministère anglais pour réclamer le brevet de lieutenant-général imprudemment refusé, et il attendait qu'il l'eût reçu pour dire à d'Hervilly ce qu'il avait sur le cœur. Jusque-là, il se bornait à jouir des présages heureux qu'il croyait trouver dans ce début. Tout n'était-il pas arrivé comme il l'avait prévu? En avait-il coûté une goutte de sang pour mettre le pied sur cette terre? On eût dit que le ciel même souriait à l'entreprise; aucun nuage n'en voilait l'azur. En avant de la ligne des vaisseaux à l'ancre, mollement balancés sur les vagues paisibles de cette mer de Bretagne si sombre dans la tempête, l'armée descendue sur le rivage, par la beauté des uniformes, l'air martial, la bonne tenue des soldats, présentait, quoique peu nombreuse, un aspect imposant. Quelques régimens avaient conservé le nom qu'ils portaient en Allemagne : c'était le *Royal-Louis, Loyal-Émigrant, du Dresnay, d'Hector;* d'autres avaient pris le nom du colonel qui les avait formés; tous, officiers et soldats, avaient fait la guerre, et la plupart dans des rangs supérieurs à ceux qu'ils acceptaient aujourd'hui. Il y avait entre autres, dit Puisaye, une compagnie de cent officiers vétérans de tous les grades, faisant le métier et ne recevant que la paie de simples soldats. L'aspect de ces nobles vieillards, plus distingués encore par leur dévouement que par leur naissance, plus décorés par leurs cicatrices que par la croix de Saint-Louis qu'ils portaient suspendue à un ruban de laine, trop pauvres pour en acheter un de soie, frappait d'attendrissement et de respect.

L'attitude du comte d'Hervilly semblait commander la réserve à Puisaye. Cependant, lorsque les paysans accourus sur le rivage vinrent saluer son retour avec des cris de joie, il se laissa entraîner par leur enthousiasme. Il se mêla parmi eux, il leur pressa les mains, il montra cette familiarité et cet abandon qui constituent le chef de parti. Les troupes de l'expédition furent aussi entourées, et quelques soldats répondirent aux acclamations par des acclamations; mais d'un signe d'Hervilly, imposant silence aux régimens : — Faites donc taire vos paysans, dit-il à Puisaye; il n'y a pas de discipline possible avec un pareil bruit. — Pour toute réponse, Puisaye éleva son chapeau, et d'une voix tonnante fit entendre le cri de : Vive le roi! — Il compromettra l'armée, pensa d'Hervilly. — Il perdra l'in-

surrection, se dit Puisaye. A la distribution des armes apportées par l'escadre aux insurgés, les paysans ne parlant que le bas-breton, il y eut avec les soldats quelques malentendus et partant des querelles. D'Hervilly, irrité d'un tel désordre, ordonna de battre la générale ; il voulait faire rembarquer les troupes. — Je demanderai au commodore, dit-il à Puisaye, que les bateaux soient toujours à la côte. — S'ils appartenaient au roi de France, répondit Puisaye, j'y ferais mettre le feu sur-le-champ. Je vais engager le commodore à les replacer sur les vaisseaux. — Cela était dit d'un ton ferme qui imposa pour un instant à d'Hervilly.

C'est en ce moment que défilèrent les divisions de chouans aux ordres de Tinténiac, George Cadoudal et d'Allègre. Ils étaient bien trois mille, la plupart jeunes, vigoureux, pleins d'ardeur, mais quelques-uns à peine vêtus, d'autres nu-pieds ou chaussés avec des sabots, tous marchant un peu au hasard, chefs et soldats mêlés ensemble, et se tenant presque par la main. Ils passèrent fièrement et en tumulte devant la ligne des troupes soldées. Ils furent accueillis par des railleries, et d'Hervilly frémit en songeant que ses bataillons si bien alignés seraient peut-être forcés de se mésallier avec ce ramas de vagabonds. Il lut sur-le-champ les instructions du ministère, qui plaçaient les troupes soldées sous ses ordres, les déclarant tenues de n'obéir qu'à lui seul ; puis, sans différer, il fit garder pour ses régimens ainsi prévenus toutes les maisons de Carnac. La nuit venue, Puisaye trouva à peine une misérable hutte pour lui-même, et les chouans furent condamnés à coucher en plein air. Puisaye garda le silence. Les insurgés n'en étaient encore qu'à l'étonnement; peut-être même eussent-ils donné de bonne grace ce que d'Hervilly prenait d'autorité. On n'était pas au bout. Le lendemain, l'archevêque de Dol, qui avait accompagné l'expédition et représentait en Bretagne l'épiscopat français, devait, sur un autel de gazon, avec la voûte du ciel pour dôme, saluer par des prières solennelles l'avénement de Louis XVIII. Le dauphin venait de mourir. Puisaye avait demandé que les chouans et les troupes soldées fussent réunis au pied de cet autel pour s'y reconnaître, se donner la main, jurer de vaincre ou de mourir ensemble; mais, exacts au rendez-vous, les chouans attendirent en vain les troupes soldées. L'aide-de-camp de Puisaye, envoyé pour presser le comte d'Hervilly, l'avait trouvé à la tête de ses régimens, qui, dans un ordre parfait et une tenue irréprochable, assistaient à une messe célébrée sans bruit pour les troupes soldées seules. — La réflexion, dit le comte d'Hervilly,

l'avait empêché de se rendre à une fête dont le tumulte eût été fatal à la discipline. — Les chouans commencèrent à murmurer : Puisaye les contint.

Cependant il était imprudent de s'arrêter à Carnac, ce point central du fer à cheval formé par la presqu'île de Quiberon et la pointe du Morbihan. Puisaye proposa d'attaquer sans retard le fort Penthièvre, qui domine la presqu'île. Il n'y avait pour toute garnison dans ce fort que quatre cents hommes, à peu près sans vivres et sans munitions. Tous les canons de l'escadre pouvaient battre la muraille. N'importe; d'Hervilly demanda de l'artillerie de siége : il n'y en avait pas. — Je prendrai donc le fort à la tête de mes chouans, dit Puisaye sans emportement, mais d'un ton ferme. Cette réponse entraîna d'Hervilly malgré lui. Le fort fut rendu sans combat; presque toute la garnison s'enrôla dans les régimens à la solde anglaise.

La presqu'île de Quiberon est une langue de terre fort étroite unie à la terre ferme par une langue de sable plus étroite encore et qu'on appelle la falaise. Le fort Penthièvre s'élève au point où commence la falaise du côté de Quiberon. Bâti sur un rocher dont le pied baigne dans l'Océan, il est la clé de la presqu'île. Deux pauvres villages et quelques misérables hameaux couvrent la surface de Quiberon. Le sol, sans fertilité, ne suffit point à la nourriture des habitans, qui vivent du produit de la pêche. Toutefois la présence de l'escadre donnait une grande valeur à cette conquête, une grande force à cette position. Des chaloupes canonnières pouvaient s'embosser en avant du fort et balayer la falaise : c'était un magasin ouvert pour recevoir, fermé pour conserver. Tout en comprenant l'importance de cette conquête, Puisaye ne voulait pas certes s'y enfermer. Il n'était point allé chercher des soldats pour les cacher derrière des murailles. Sûr d'une retraite d'où il pouvait donner la main aux Anglais, il ne s'en montra que plus impatient de marcher en avant.

Le temps pressait. Les cantonnemens républicains disséminés dans toute la Bretagne se rapprochaient. Les détachemens réunis aux détachemens allaient bientôt former une armée. L'*agence*, au nom du roi, ayant contenu les autres divisions royalistes, le Morbihan avait seul obéi à l'ordre du soulèvement général envoyé par Puisaye. Charette, à qui l'on avait promis les troupes débarquées sur les côtes de Bretagne quand elles échapperaient à Puisaye, restant dans l'inaction, semblait fidèle à son traité de paix avec la répu-

blique. Tout le fardeau de la guerre tombait donc en ce moment sur le Morbihan, seul debout. On n'avait plus d'ailleurs affaire à l'un de ces généraux improvisés dans les clubs. Dans toute la fleur de la jeunesse, celui qui commandait en Bretagne s'était déjà placé à la tête des premiers capitaines de la révolution. Landau débloqué, les lignes de Wissembourg forcées, avaient donné un grand éclat au nom du général Hoche. Ce nom était certes parvenu au comte de Puisaye; aussi voulait-il profiter sans délai du premier moment de la surprise. Hoche était à Auray, où s'opérait la jonction de ses troupes; Puisaye, oubliant ses griefs, supplia le comte d'Hervilly d'attaquer avant que l'ennemi fût prêt. Malgré ses défiances, excité par la réputation de Hoche, d'Hervilly consentit à cette attaque. Le lendemain donc, les chouans, qui devaient engager l'action, se portèrent en avant et commencèrent le feu sur toute la ligne. C'était leur première grande bataille; ils se comportèrent vaillamment; mais d'Hervilly, qui était sorti pour les soutenir, choqué de leur désordre, et se croyant sûr d'une défaite avec des gens qui se battaient d'une façon si déréglée, se retira sans laisser parvenir jusqu'à eux un seul de ses soldats. Ils furent vaincus: cela devait être, ils se croyaient trahis. La déroute fut complète. Des femmes, des enfans, des vieillards, toute une population éplorée courant pêle-mêle devant eux, ajoutèrent encore au trouble et à la confusion. Peu s'en fallut que les vainqueurs n'entrassent avec les vaincus dans la presqu'île. La fermeté du comte de Vauban, l'énergie de Cadoudal, le sang-froid de Puisaye, rallièrent les insurgés au pied des remparts et arrêtèrent les républicains. C'étaient trente mille ames de plus dans la presqu'île. Les inconvéniens que le comte d'Hervilly avait cru éviter se trouvèrent doublés. Il alla au-devant des plaintes en se plaignant lui-même; mais il fut reçu durement; les officiers des insurgés élevèrent la voix; les épées furent tirées du fourreau, et, sans l'intervention de Puisaye, on en fût venu aux mains.

La mauvaise volonté du comte d'Hervilly devenait enfin évidente; une inaction systématique se révélait dans tous les détails. Quel en était le but? Puisaye l'ignorait encore; mais il s'imposa de ne point laisser vaincre sa patience par des obstacles à chaque instant renouvelés. Il aborda le comte d'Hervilly comme s'il n'eût eu à déplorer qu'un malentendu : — Tenez, dit-il en montrant les républicains qui prenaient position à Sainte-Barbe et commençaient à s'y retrancher, ce village que nous voyons d'ici, et qu'on leur a livré, ferme la falaise comme ce fort ferme la presqu'île; si nous les y laissons

s'établir, nous sommes ici prisonniers. D'Hervilly ne répondit pas; il réfléchit un instant, et jeta sur la flotte un regard dont Puisaye comprit le sens. Aussi, allant au-devant de la pensée du comte : — Le commodore ne prendra pas un seul homme à bord sans que j'en aie donné l'ordre, dit Puisaye. Puis, comme pour tempérer ce qu'il y avait de menace indirecte dans ces paroles, entrant avec adresse dans les sentimens de d'Hervilly : — Si vous vouliez, ajouta-t-il, demain, ces vieillards, ces enfans, ces insurgés, dont la présence ici vous importune et vous inquiète, pourraient retourner où ils étaient hier. Cette nuit, quand le sommeil aura enveloppé le camp de l'ennemi, glissons-nous en silence le long de la falaise, égorgeons sans bruit ses avant-postes, et faisons-lui un tombeau des fossés qu'il a déjà creusés; c'est par ces retours soudains que nous lui avons souvent fait payer cher l'honneur d'avoir gardé le champ de bataille. — Mais vos chouans viendront avec mes soldats? dit d'Hervilly. — Sans doute. — Il n'y a pas de méthode possible avec ces bandes indisciplinées. — Vous voulez donc les garder dans la presqu'île? — Il faut bien s'en défaire à tout prix, pensa d'Hervilly; et cette considération détermina son consentement.

Tout ce qui pouvait porter un fusil fut prévenu et se tint prêt. Une heure après le coucher du soleil, on partit. La nuit était sombre. On arriva à portée de pistolet des avant-postes sans avoir été aperçu. La marche irrégulière des insurgés ne put effrayer d'Hervilly; l'obscurité les cachait. Il fut content de leur silence. L'attaque débuta heureusement : les sentinelles égorgées sans avoir jeté un cri, les royalistes furent au camp avant l'alarme. Puisaye, avec les chouans, poussa jusqu'aux dernières lignes; mais d'Hervilly, à la tête de son régiment, s'était trouvé en face du général Hoche lui-même, et là, point de trouble, point de lâche terreur, les rangs s'étaient formés, le feu s'était nourri, comme si chacun eût été d'avance l'arme au bras, tout prêt à recevoir ceux qui comptaient sur l'avantage d'une surprise. Étonnés de cette résistance, les grenadiers du régiment d'Hervilly s'ébranlèrent, il y eut un instant de confusion; les premiers pelotons furent brisés. D'Hervilly ne put pardonner cette hésitation : il commanda la retraite. En vain les officiers avaient promptement reformé leurs compagnies et demandaient à continuer la charge : — Non, messieurs, répondit d'Hervilly, je ne suis pas assez content de vous. — Et sous le feu de l'ennemi il ordonna des mouvemens à droite et à gauche, comme sur un champ de parade, donnant à la fois la mesure de son courage et de son insuffisance.

On déserta le champ de bataille, que l'ennemi n'était pas sûr de garder.

Puisaye voulut un instant faire arrêter le comte d'Hervilly; il en avait le droit, il craignit de n'en avoir pas le pouvoir. A partir de ce moment, il renonça à rien entreprendre avec lui, jusqu'au jour où il aurait reçu le brevet de lieutenant-général. Sa lettre était pressante, la flotte anglaise maîtresse de la mer; il pouvait en quelque sorte déterminer le moment où ce brevet lui parviendrait. En tenant compte de tous les obstacles, le 15 juillet lui parut le terme le plus éloigné. Il fit donc appeler les chefs des divisions chouanes renfermées dans la presqu'île: — La nuit prochaine, dit-il, vous débarquerez sur la terre ferme avec dix mille des vôtres; vous tournerez l'armée ennemie, vous ferez une pointe dans l'intérieur, où vous soulèverez toute la population; le 15, vous reviendrez camper à deux lieues de Sainte-Barbe, et le 16 au matin, vous attaquerez les républicains par derrière, pendant qu'à la même heure, à la tête des troupes soldées et des chouans qui resteront, je me présenterai sur leur front. Je serai le maître alors, vous pouvez compter sur moi, comme je compte sur vous.

A onze heures du soir le 5 juillet, les chouans furent réunis et prêts à partir. Puisaye les accompagna jusque sur le rivage. Ce fut un des momens de sa vie où il eut le plus à combattre son entraînement. Tinténiac, Cadoudal, d'Allègre, tous les soldats le pressaient de les suivre. C'était, disaient-ils, avec eux qu'il avait commencé la guerre et sa réputation; c'était lui qui leur avait mis les armes à la main. Il était leur drapeau et leur foi; où il les appelait, ils allaient fidèles et inébranlables, tandis que dans la presqu'île il restait au milieu des envieux que ses services et sa renommée lui avaient faits. Le cœur de Puisaye parlait encore plus haut que ces discours; il résista. — C'est moi qui les ai amenés ici, dit-il, ils ne peuvent faire que mon devoir ne soit pas d'y demeurer avec eux. — Tinténiac s'embarqua le dernier; en lui pressant la main, Puisaye fut sur le point de s'attendrir, comme si dans cette séparation il eût pressenti un éternel adieu.

Bien décidé à ne renouveler aucune attaque avant le 16, Puisaye toutefois ne resta point inactif. Le fort Penthièvre était assez mal armé et sans ouvrages avancés qui en défendissent l'approche. Puisaye parla au comte d'Hervilly d'y faire porter les canons qui garnissaient de petits forts sur les flancs et à l'extrémité de la presqu'île: — Nous n'avons pas de chevaux, répondit d'Hervilly. — N'avez-

vous point des soldats? — Les prenez-vous pour des bêtes de somme? demanda d'Hervilly. — Et après avoir refusé ses soldats pour combattre, il les refusa encore pour travailler. Le soir même, il fit faire l'exercice, cassa un sergent dont l'escouade avait manqué un mouvement, et trouva sans doute qu'il avait bien mérité de sa cause. Les républicains cependant donnaient une belle leçon : des murs du fort, on les voyait, Hoche à leur tête, creuser les fossés, élever les redoutes, tous en chemise, les officiers sans autre distinction que le hausse-col, luttant d'activité, passant et repassant devant les fusils en faisceaux dont les baïonnettes étincelaient au soleil. Eux aussi manquaient de chevaux, mais ils s'attelaient à l'envi aux canons; au besoin, dit Puisaye, ils s'y seraient attelés avec les dents. L'artillerie fut transportée au fort Penthièvre par les marins anglais, dont le commodore offrit les services à Puisaye; on employa les chouans restés dans la presqu'île aux travaux de défense que l'on fit exécuter en avant du fort. D'Hervilly et ses émigrés ne se piquèrent pas d'honneur, ils les laissèrent seuls à la besogne, faisant jusqu'aux avant-postes de l'ennemj des reconnaissances très méthodiques, jeux innocens de la guerre où d'Hervilly déployait sans danger (1) une habileté incontestable.

Les ouvrages confiés aux chouans n'avançaient pas; étonné de cette lenteur, Puisaye s'en plaignit à l'officier qui dirigeait les travaux. Celui-ci répondit qu'on ne pouvait presser des hommes qu'on laissait mourir de faim. Les chouans avaient été mis au quart de ration, et voici dans quel but : les commandans des troupes soldées voulaient les enrôler dans les régimens, et comme ils rencontraient beaucoup d'opposition, ils les prenaient par la famine pour les réduire.

Après tant de jours d'anxiétés et de dégoûts, le 15 juillet au soir, Puisaye apprit qu'une flotte était signalée, et bientôt, en effet, la seconde expédition commandée par le comte de Sombreuil vint jeter l'ancre dans la baie de Quiberon. Le comte de Sombreuil se fit conduire à terre sur-le-champ. Il avait à remettre à Puisaye les dépêches du gouvernement anglais. Ces dépêches contenaient le brevet de lieutenant-général, qu'il avait demandé. Puisaye fit appeler sur-le-champ le comte d'Hervilly : — Tenez, dit-il en présentant le brevet, est-ce clair? — D'Hervilly poussa un soupir comme un homme

(1) « Je leur refuse tout combat particulier, écrivait Hoche; je ne veux pas les aguerrir. »

déchargé d'un fardeau qui l'accable. — Pourquoi ne l'ai-je pas su plus tôt ? répondit-il. — Parce que vous n'avez pas voulu le savoir, dit Puisaye, et il lui tendit la main. Maintenant tous les malentendus vont cesser, ajouta-t-il, affectant de ne reconnaître aucun tort de volonté au comte d'Hervilly. Vous gardez, continua-t-il, le commandement des troupes soldées, elles ne peuvent être mieux placées que sous vos ordres. Demain, dès qu'il fera jour, vous les conduirez contre les républicains. — Le comte d'Hervilly fit connaître sur-le-champ, dans chaque régiment, les ordres du ministère anglais, et s'efforça avec loyauté de rétablir l'autorité de Puisaye, que lui-même avait détruite. Toutes les insinuations de l'*agence* étaient impuissantes contre son respect pour la hiérarchie militaire régulièrement établie.

M. de Sombreuil proposa de faire descendre à terre les douze cents hommes qu'il commandait, excellente troupe, aguerrie par vingt batailles sur le continent. L'heure avancée, la certitude d'être secondé par les chouans de l'intérieur, firent refuser ce concours. De cette seconde expédition, le comte de Sombreuil seul dut prendre part au combat.

Le 16 au matin, toute l'armée royaliste sortit du fort Penthièvre. Le comte de Vauban, embarqué pendant la nuit avec une division de chouans, avait reçu l'ordre de descendre sur la gauche de l'ennemi, et de le surprendre avant le jour. Il devait tirer une fusée pour prévenir qu'il avait heureusement abordé la position; on aperçut cette fusée. Il en devait tirer une seconde si l'ennemi le forçait à se retirer; on attendit, on regarda, on ne vit plus rien. M. de Vauban avait donc réussi. Comme on sortait de la falaise, on entendit une assez vive fusilladé sur la droite et sur la gauche; on remarqua quelques mouvemens dans le camp ennemi. On s'arrêta pour écouter. Le feu continuait avec irrégularité, tantôt très soutenu, tantôt comme près de s'éteindre. C'était le tir bien connu des chouans. — C'est Tinténiac! s'écria Puisaye, en avant!

Dès que le terrain le permit, l'armée royaliste se forma sur quatre colonnes. Puisaye, à cheval, était à la tête des chouans restés dans la presqu'île au nombre de seize cents sous les ordres du duc de Levis et du chevalier de Saint-Pierre. On approcha des retranchemens de l'ennemi dans le plus grand ordre, les émigrés avec cette belle bravoure un peu fanfaronne de leurs pères les vainqueurs de Fontenoy, les chouans avec cette gravité religieuse d'un courage qui respecte la mort. Les avant-postes de l'ennemi s'étant repliés avec une appa-

rence de terreur, on hâta le pas, comme si l'on eût craint de les voir échapper. Dans cette marche rapide, d'ailleurs, ni tumulte, ni cris; les chouans luttaient de bonne tenue avec les troupes soldées. Cependant tout à coup les républicains, que l'on croyait en fuite, se retournent, s'arrêtent brusquement au pied de leurs retranchemens, et ouvrant leur ligne, derrière un escadron de cavalerie qui se retire, laissent voir, dans l'embrasure des parapets, vingt canons qui plongent jusqu'au fond des colonnes. Un silence profond règne quelques momens dans les deux armées. En vain Puisaye prête l'oreille. La fusillade a cessé. Tout le camp républicain est debout, tranquille sur ses flancs, tranquille sur ses derrières. Pas un nuage de fumée ne s'élève au-dessus des dix mille baïonnettes immobiles. On avait compté à tort sur le concours de Vauban, il s'était rembarqué, la seconde fusée avait été tirée; le soleil, qui se levait, en avait effacé l'éclat. Tinténiac n'avait point paru, il était tombé percé d'une balle sur un autre champ de bataille, où des ordres émanés de l'*agence*, et donnés au nom du roi, l'avaient conduit pour l'enlever à Puisaye.

Puisaye songea à commander la retraite : il en était temps encore; mais d'Hervilly, jusqu'à ce jour vainement pressé de combattre avec des chances de vaincre, comme un homme attiré par l'abîme et qui se précipite, entraîna ses soldats. Ils n'avaient qu'à se faire tuer, ils se firent tuer. Enveloppés par les boulets, les obus, les balles, la mitraille, s'ils furent brisés, ils ne rompirent point; ceux qui restèrent debout avancèrent sans détourner la tête. — Serrez les rangs! leur criait d'Hervilly; mais le canon emportait ces rangs tout entiers. Épouvanté de ce courage et de cette boucherie, Puisaye envoya l'ordre au comte d'Hervilly de faire retirer ces intrépides soldats; d'Hervilly transmit cet ordre dans l'aile gauche qu'il commandait, et le fit porter à l'aile droite par M. de Saint-Cranc, son aide-de-camp; mais au même instant il tomba mortellement atteint d'un biscayen dans la poitrine, et M. de Saint-Cranc fut emporté par un boulet avant d'être arrivé. On eut donc l'étrange et douloureux spectacle d'une armée qui battait à la fois la retraite à sa gauche et la charge à sa droite. C'est alors que les républicains sortirent de leurs retranchemens. Ils avaient l'avantage du nombre, l'avantage de la victoire; ils étaient braves, aguerris, commandés par des officiers habiles, commandés par un général plus habile encore; ils ne purent entamer les bataillons mutilés des vaincus. Les royalistes reculaient et ne fuyaient point, et parmi ceux qui tombèrent, on n'en eût pas trouvé un qui ne fût frappé par devant. Ils rentrèrent au fort Penthièvre,

d'Hervilly porté sur un brancard à la tête des autres blessés comme lui enlevés à l'ennemi, l'air aussi martial, le regard aussi fier, qu'ils étaient sortis. Dès qu'ils furent de l'autre côté de ces murs, ce courage, qui eût vaincu si la victoire eût été possible, les abandonna peu à peu. On compta les morts, et le nombre en était effrayant. Des compagnies tout entières étaient restées. De ces cent vétérans, tous chevaliers de Saint-Louis, et dont l'aspect avait si vivement ému l'armée, dix à peine survivaient. Le découragement commença. La division Sombreuil, qui débarquait en ce moment dans un triste silence, fut reçue par un silence plus triste encore.

Dans l'abattement général, Puisaye ne parut pas un instant abattu. Cependant il n'avait pas seulement à fortifier son cœur contre le désastre de cette journée; il fallait subir l'injustice de l'opinion. Toute l'armée l'accusait et laissait arriver ses murmures jusqu'à lui. Il put s'apercevoir que, si le brevet de lieutenant-général lui assurait le droit de commander, il ne lui assurait pas l'obéissance. Les confidens de l'*agence* poussaient d'ailleurs à l'insubordination. Ils espéraient que Puisaye, avec un pouvoir ainsi contesté, abreuvé de dégoûts et d'injustices, abandonnerait enfin l'entreprise. A leurs yeux, certes, un tel résultat n'eût pas été payé trop cher par la défaite du 16. Mais Puisaye était une de ces natures, rares parmi nous, qui tirent leur plus grande fermeté des circonstances mêmes où d'autres en perdent jusqu'au sentiment. Ni les menaces ni les prières ne pouvaient le forcer à quitter Quiberon; il ne sentit point un instant faiblir sa résolution. Les régimens commandés par le comte de Sombreuil compensaient au moins les pertes de la journée du 16; une troisième division, composée cette fois de troupes anglaises, devait venir mouiller sur les côtes de la presqu'île avant la fin du mois; Tinténiac, dont il ignorait le sort, allait arriver avec des forces grossies par son retard même; le fort Penthièvre les mettait à l'abri des vainqueurs; les vivres ne manquaient pas : il pouvait donc attendre et espérer, et, malgré les impatiences, les désenchantemens et les récriminations, il attendit et il espéra.

Les évènemens ne tardèrent pas à donner un cruel démenti à sa confiance. Les prisonniers enrôlés dans les régimens d'émigrés, fidèles aux royalistes dans la bonne fortune, ne purent tenir contre la victoire de leurs anciens camarades. Après le combat du 16, la désertion était dans la pensée du plus grand nombre. La plupart avaient été placés dans le régiment d'Hervilly; ce régiment gardait le fort Penthièvre. Ils n'étaient séparés du camp de Sainte-Barbe

que par la falaise; mais, entre le fort et le camp républicain, des redoutes et des demi-lunes confiées aux chouans et aux artilleurs toulonnais leur barraient le chemin. Deux de leurs camarades surpris passant aux républicains avaient déjà été fusillés. Il ne fallait pas manquer son coup. Attentifs à l'occasion, bientôt ils trouvèrent un moyen sûr de s'échapper : ils remarquèrent que la mer qui baigne les flancs du rocher où s'élève le fort Penthièvre devient, à la marée basse, guéable jusqu'à la terre ferme. Or, la nuit, dès que les derniers flots sont descendus, quelques soldats se laissent glisser le long des rochers, et, dans l'eau jusqu'à la poitrine, ils gagnent la falaise bien en avant des redoutes et des demi-lunes; ils se font conduire au général Hoche, et, en lui apprenant comment ils sont sortis du fort, ils enseignent comment on peut y entrer. D'ailleurs, disent-ils, d'autres viendront par le chemin qu'ils ont suivi, apportant le mot d'ordre et le chiffre exact de ceux qui resteront pour leur donner la main.

Bientôt, en effet, arrivèrent ces nouveaux transfuges, et avec eux les renseignemens annoncés. Hoche ne pouvait pas hésiter. A l'instant, son parti fut pris. L'adjudant-général Ménage, à la tête de trois cents hommes d'élite, reçut l'ordre de suivre les déserteurs, et, traversant la mer comme ils l'avaient traversée, de pénétrer dans le fort. Depuis le coucher du soleil, l'orage grondait, la pluie tombait par torrens, et la mer venait se briser sur les rochers avec un mugissement dont le bruit prolongé répondait aux roulemens du tonnerre. Ménage et ses soldats entrèrent sans hésiter dans cette mer menaçante, pressés les uns contre les autres, les fusils élevés au-dessus de leurs têtes, les paquets de cartouches entre les dents, battus, mais non repoussés par les vagues. C'était le 20 juillet, vers onze heures de la nuit.

En ce moment, Puisaye était au village de K'david, à une demi-lieue du fort. Il quittait le comte d'Hervilly, qui, dans les douleurs de sa longue agonie, ne songeait qu'au malheur général. En rentrant chez lui, il trouva le comte de Sombreuil qui l'attendait. Le comte de Sombreuil sortait du fort Penthièvre; il dit à Puisaye que tout y était en ordre, et que les patrouilles doublées parcouraient la falaise à des intervalles rapprochés. Au bruit du vent qui ébranlait la cabane, Puisaye manifesta de l'inquiétude. — Ne craignez rien, répondit le comte de Sombreuil, M. de Folmont commande le fort, et lui ne se laissera jamais surprendre. — Puisaye insista sur les chances heureuses d'une attaque par cet orage et cette obscurité. — Je suis

fâché, observa-t-il, que les troupes soient disséminées dans toute la longueur de la presqu'île; mais il était difficile, dans un délai si court, de faire construire des baraques sous les murs du fort, et plus difficile encore de contraindre vos soldats à bivouaquer. — On pourrait choisir une nuit moins affreuse pour leur souhaiter les délassemens du bivouac, dit avec ironie le comte de Sombreuil.— Que font donc les républicains? que font ici les chouans, à qui les troupes soldées n'ont pas laissé une cabane? que faisaient-ils avec moi en Bretagne? demanda Puisaye. Le comte de Sombreuil, que ces observations irritaient, détourna la conversation, et arriva brusquement à l'objet de sa visite.

Comme on s'est servi de la mort du comte de Sombreuil pour flétrir la vie du comte de Puisaye, je dois insister sur toutes les circonstances. Le comte de Sombreuil venait réclamer le commandement en chef des troupes soldées. Il était, dit-il, beaucoup plus ancien colonel que le comte d'Hervilly, son droit était incontestable. Puisaye observa que ce commandement, le comte de Sombreuil l'exerçait de fait, et que la blessure mortelle du malheureux d'Hervilly permettrait, dans un délai sans doute fort rapproché, de lui en conférer le titre officiel. Il y avait de l'amertume dans les paroles de Puisaye : il ne pouvait comprendre ces inquiétudes, ces exigences de la vanité en de pareilles conjonctures. Il trouvait je ne sais quelle honteuse avidité dans cet empressement à dépouiller un mourant de ses insignes ensanglantés. Ils se séparèrent mécontens l'un de l'autre. Il était une heure après minuit.

Malgré la tempête, qui ébranlait les murs en terre de sa cabane, Puisaye commençait à s'endormir, lorsqu'il fut réveillé par le bruit de la fusillade. Il crut d'abord à une rencontre de patrouilles. Cependant il se leva, et, ne fût-ce que pour tenir les troupes en haleine, il fit battre la générale. C'est alors qu'il entendit un coup de canon; on devait en tirer trois à une minute de distance si l'ennemi attaquait sérieusement. Ce signal n'étant pas donné, il monta à cheval, ne soupçonnant toujours qu'une fausse alerte.

Cependant Ménage et sa troupe avaient heureusement échappé à la fureur des vagues, et, tournant les redoutes, le bruit de leur marche perdu dans les mille bruits de la mer, ils étaient arrivés, sans être aperçus, au pied du fort. Les transfuges qui avaient servi de guides donnèrent alors à leurs camarades le signal convenu, et s'aidant de la crosse des fusils qu'on leur tendait, en quelques minutes les républicains furent de l'autre côté du parapet. On se reconnut

en silence, puis, courant aux officiers et aux soldats demeurés fidèles, on les égorgea, sans bruit comme sans pitié. On était maître du fort; on pointa les canons sur les redoutes et les demi-lunes qu'on avait laissées derrière soi occupées par les chouans et les artilleurs toulonnais, et l'on attendit. Hoche ne tarda point à paraître. Il marcha droit aux royalistes des redoutes, qui voulurent l'arrêter; mais un coup de canon tiré du fort aux cris de *vive la république!* les força à détourner la tête, et, pris entre deux feux, ils tombèrent presque tous en se retirant. Hoche entra dans le fort en passant sur leurs cadavres. En un instant, l'artillerie qui battait la falaise fut retournée et battit la presqu'île.

Tout cela s'était fait avec une rapidité, avec un sang-froid égal à la hardiesse de l'entreprise. Les soldats échappés au massacre eurent bientôt appris à Puisaye ces tristes détails. Il les retint près de lui, leur commanda de garder le silence, et, cachant une partie de la vérité, il donna l'ordre aux troupes réunies sous sa main de marcher sur le fort. Une compagnie du régiment d'Hervilly s'y présenta avec intrépidité et se fit fusiller; une seconde la suivit, mais passa presque tout entière aux républicains. « En vain MM. de Grammont et de Saint-Didier, qui la commandaient, dirent à leurs soldats tout ce qu'il y a de noble et de touchant, ils ne purent pas même se faire tuer (1). » La presqu'île était perdue en ce moment. Le jour venait de paraître, et l'on put voir le drapeau tricolore flottant à la flèche du fort. L'épouvante alors glaça tous les cœurs. Cette population de femmes, de vieillards et d'enfans renfermés dans la presqu'île, poussant des cris lamentables, entraînant officiers et soldats, courut chercher dans les barques amarrées sur la plage un refuge qu'elles ne pouvaient pas offrir à tous.

La tempête avait cessé, mais une brume épaisse couvrait la mer, et sur les flots encore agités les regards cherchaient en vain les vaisseaux anglais. La victoire était maintenant impossible: il n'y avait de salut à attendre que de ces vaisseaux. Cependant, quelques instans de plus ou de moins dans la résistance pouvant tout perdre ou tout sauver, il fallait former une ligne imposante, placer derrière les soldats ces femmes et ces enfans qui n'avaient pas trouvé refuge dans les bateaux, et tenir contre l'ennemi jusqu'à ce que l'escadre fût venue, avec le feu de ses canons, séparer les vainqueurs des vaincus. C'était le seul parti qu'il y eût à prendre; Puisaye ne s'y trompa

(1) Mémoires de M. de Vauban.

point. Il le dit au comte de Sombreuil, qui, averti par le bruit de la mousqueterie, arrivait avec sa division, ignorant encore à quelle extrémité l'on était réduit. Le comte de Sombreuil n'eut pas d'autre avis. Cet officier avait la confiance des troupes; il s'était fait une réputation sur le continent; sa division était brave et intacte; Puisaye ne douta point qu'on ne pût tout attendre de son courage. En demeurant à terre, il ne pouvait plus rendre que les services d'un soldat; il savait combien un brevet de lieutenant-général avait peu de valeur pour des esprits prévenus. Certains préjugés d'honneur militaire lui commandaient peut-être de rester; son devoir, à coup sûr, lui ordonnait de s'éloigner. Ne fallait-il pas mettre à couvert, avec sa correspondance, le secret des royalistes? Cependant il hésitait; le gentilhomme luttait contre le chef de parti. Le comte de Sombreuil lui-même combattit cette indécision. La présence de Puisaye sur l'escadre, dit-il, en rendrait le concours plus prompt et plus efficace. Puisaye ne fit plus d'objection. Avant de s'embarquer, il répéta plusieurs fois qu'il n'y avait point de merci à espérer de la convention, et que le salut n'était que dans la fermeté. Mais, à peine parti, Puisaye fut suivi par les imprécations de ceux qui restaient; les mots de trahison volèrent de bouche en bouche, et troublèrent jusqu'au comte de Sombreuil lui-même. C'est en ce moment qu'on vit sortir du fort une colonne de grenadiers républicains commandés par le général Humbert. Ils étaient sept cents au plus. Ils s'avançaient avec cette confiance et cette audace que donne la victoire. Malgré les pertes de la journée du 16 et celles de cette dernière nuit, plus de trois mille hommes restaient aux ordres du général Sombreuil. A ce général, à ces soldats noblement éprouvés dans les revers glorieux de l'armée de Condé, était-ce trop demander que de tenir une heure? Mais si chacun de ces hommes pouvait mourir à son poste et se défendre de *cette peur de femme qui s'enfuit en criant, cette peur plus terrible qui descend dans le cœur le plus mâle et lui persuade qu'il est vaincu* (1) avait gagné l'armée royaliste. Il fallait reculer, on recula. La retraite se fit d'abord avec fermeté. Bientôt pourtant on arriva à ces terrains enclos de murs en pierre sèche à hauteur d'appui qui sillonnent l'extrémité de la presqu'île, et, dans ce labyrinthe de sentiers étroits, les rangs se rompirent. Il en coûtait cher, d'ailleurs, quand on voulait s'arrêter; le canon du fort, frappant sur les murs qui offraient un abri apparent, en détachait des pierres dont les éclats ajoutaient cruel-

(1) Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

lement aux atteintes du boulet et de l'obus. On hâta le pas sans trop de désordre, et l'on échappa au feu du fort Penthièvre. On était au fort-neuf, à l'extrémité de la presqu'île. Bien que les murailles désarmées ne permissent pas d'y soutenir un siége, on se trouvait encore assez loin de la colonne républicaine. Le général Sombreuil avait formé sa ligne sur six hommes de profondeur; on pouvait donc gagner du temps. Il est vrai que les cartouches allaient bientôt manquer, chaque homme en avait à peine trois dans sa giberne; puis, la population rejetée des barques trop pleines et la plupart déjà submergées apportait de tous côtés la contagion de sa terreur et de son désespoir aux soldats, dont les regards, à travers la brume, interrogeaient en vain les mouvemens de l'escadre; mais un espace découvert, balayé par les douze canons d'une corvette embossée, séparait, dans la longueur de deux cents toises, les trois mille royalistes des sept cents républicains (1). Avant que le fort Penthièvre eût envoyé d'autres soldats, les vaisseaux anglais ne pouvaient-ils pas arriver? Malheureusement, grace aux calomnies répandues contre Puisaye, le soupçon était dans tous les cœurs; on se croyait abandonné, on se livra. Le général Sombreuil, oubliant ce terrible décret que les émigrés, en rentrant armés sur le sol de la république, ne pouvaient effacer des tables de la loi qu'avec l'épée du vainqueur, fit taire le feu de la corvette et se rendit. Il se rendit à un chef subalterne, à de simples officiers, à des soldats, prenant des promesses sans autorité pour les garanties sérieuses d'une capitulation. Encore une demi-heure de résistance, et l'escadre anglaise sauvait tout.

Personne ne se rappelle sans frémir le sort qui fut réservé aux vaincus de Quiberon. Huit cents officiers, presque tous sortis des rangs de la noblesse, furent impitoyablement sacrifiés. Le comte de Sombreuil racheta la faiblesse du général en mourant en homme de cœur; mais, quoi qu'il arrivât, pouvait-il survivre à la capitulation? Échappé même aux républicains, n'eût-il pas été conduit par les siens devant un conseil de guerre?

IV.

Puisaye était heureusement arrivé à bord de *la Pomone;* quelques instans avaient suffi au commodore Warren pour rallier l'escadre;

(1) On a cru et Puisaye lui-même pense que Hoche n'avait donné à Humbert que sept cents hommes pour laisser aux émigrés le temps de se rembarquer.

mais, au moment où ses vaisseaux se rapprochaient du rivage, ils rencontrèrent les embarcations qui fuyaient à force de rames, apportant la nouvelle de la capitulation. Les yeux de Puisaye purent reconnaître la colonne des prisonniers qui se laissaient conduire désarmés par les vainqueurs. Ainsi, tout était perdu. Ces soldats, ces armes, ces vivres, ce matériel qu'il était allé chercher en Angleterre et dont une puissance mystérieuse et malfaisante lui avait disputé l'emploi, la même puissance était parvenue à les faire anéantir. Il avait pu tenir en quelque sorte le succès dans sa main, il avait semé la victoire, et on l'avait forcé à ne recueillir que la défaite et la honte. Il était frappé plus cruellement que la plus sombre prévoyance n'eût pu l'imaginer. Cependant, ainsi foudroyé, il ne baissa point la tête. Aux officiers et aux soldats échappés à la défaite il proposa de venir la nuit même tomber à l'improviste sur les vainqueurs plongés dans l'ivresse : les bariques de rhum des colonies anglaises, laissées à Quiberon, devaient, pensait-il, livrer les républicains sans défense; mais le malheur n'avait pas ramené les esprits, et l'on était plus disposé à l'accuser qu'à le suivre.

Le commodore débarqua Puisaye et les débris de l'armée royaliste dans l'île de Hoat. C'est un rocher fort inculte où s'élèvent à peine quelques cabanes de pêcheurs. Jamais les flots de l'Océan n'ont battu de grèves plus tristes et plus désolées. L'aspect de ce lieu, sans végétation, sans abri, n'était pas fait pour rendre la confiance et la force à des cœurs aigris et découragés. On dressa quelques tentes. Puisaye présida à tous les détails de cette installation avec la gravité recueillie de l'homme que le malheur a atteint, avec le sang-froid et le calme d'une ame qui n'a rien perdu de sa constance. L'escadre mouilla à une portée de canon. Le mécontentement, qui auparavant s'était parfois contenu devant Puisaye, éleva la voix, et les récriminations, commencées loin de lui, continuèrent en sa présence. Il subit les insultes sans descendre à une justification. Une épidémie qui vint dans les premiers jours décimer l'armée ajouta encore à l'irritation. Il visita les malades et les mourans avec une bonté affectueuse, malgré les malédictions qui l'accueillirent presque partout. Ce fut alors qu'il reçut cette lettre du comte de Sombreuil, écrite en quelque sorte du bord de la tombe, cette lettre que Hoche s'était empressé de rendre publique et qui faisait retomber en termes si amers sur le comte de Puisaye et la perfidie de l'Angleterre tous les désastres de Quiberon. Ce fut pour Puisaye le coup le plus sensible. Pour se défendre, lui, il n'avait pas voulu accuser le général Som-

breuil, et le général Sombreuil, profitant de la foi qu'on accorde aux dernières paroles d'un condamné, s'empressait de flétrir sans appel le chef qui, pour épargner généreusement sa mémoire, acceptait en silence les outrages. Jusque-là Puisaye avait su souffrir et se taire, mais on avait comblé la mesure, et une muette résignation n'était plus possible. Aussi, huit jours après son arrivée à l'île de Hoat, étant assis sur le rivage avec quelques officiers dévoués, le comte de Vauban entre autres, il s'abandonna en plaintes amères contre la direction imprimée aux affaires du parti royaliste. Interrogeant les hommes de ce parti, rappelant de quelle manière Louis XVIII était entouré, la futilité de ses occupations, la vanité de ses goûts, il demanda si c'était bien là celui que Dieu avait désigné pour sauver la royauté. Pour conserver comme pour conquérir une couronne en des temps si difficiles, ne fallait-il pas une main ferme, un esprit à la fois sérieux et délié, un courage sans emportement, mais fait à tous les dangers? Il en vint alors à parler d'un jeune prince (1) qui avait eu la rare fortune de ne vivre dans la révolution que pour en connaître les hommes, en apprécier les réformes nécessaires, en partager les glorieuses entreprises. Il ajouta que ce jeune prince aurait bientôt en France un parti considérable, et que l'on serait peut-être forcé, si l'on voulait sincèrement le retour de la monarchie, de faire taire les affections et les ressentimens. Un silence assez froid ayant accueilli ces ouvertures, il ne les poussa pas plus loin; et il chercha même à en atténuer le sens; mais l'impression était produite, et le secret n'ayant pas été gardé, elles furent prises au sérieux par celui qui avait le plus à s'en effrayer et à s'en plaindre, et donnèrent gain de cause à toutes les calomnies.

Puisaye s'était levé pour regagner la tente où dînaient ses officiers, lorsque l'un de ses aides-de-camp, accouru au-devant de lui, le supplia de retourner sur ses pas et de chercher un asile sur les vaisseaux anglais. Toutes les têtes fermentaient, officiers et soldats faisaient entendre des cris de mort contre le général en chef. Quel était son nouveau crime? La flotte anglaise avait étendu au soleil, pour les sécher, ses voiles mouillées par la pluie des jours précédens, et le bruit s'était répandu qu'elle appareillait, d'après les ordres de Puisaye, pour livrer aux angoisses de la faim, sur les rochers de l'île de Hoat, ceux qui avaient échappé malgré lui aux républicains sur la plage de Quiberon. Puisaye, sans trouble et sans étonnement, et

(1) Mémoires de Vauban.

malgré les conseils de ses amis, marcha au-devant des menaces et de la colère. Il entra dans la tente où les agitateurs s'étaient rassemblés, et dominant cette réunion tumultueuse, regardant en face, sans défi, mais sans faiblesse, ces hommes égarés, que tant de sang-froid réduisit tout à coup au silence, il expliqua une erreur dont les suites avaient pu lui être si funestes. — Oui, dit-il, mon intention est de quitter l'île de Hoat, seulement j'ai plutôt le désir que l'espoir d'être suivi. En effet, quand il eut annoncé qu'il comptait s'embarquer la nuit même pour rentrer en Bretagne, de tous les émigrés il ne s'en trouva pas un seul qui se proposât pour l'accompagner.

La nuit venue, malgré les instances du commodore Warren, cet homme que l'*agence* faisait accuser d'avoir lâchement déserté son poste à Quiberon, s'embarqua dans une chaloupe pour aborder un pays dont l'entrée lui était défendue par un ennemi vigilant et sans pitié, et où sa tête était mise à prix. En traversant la mer en cet abandon, il se rappela sans doute alors les espérances dont son cœur était plein quand il avait quitté l'Angleterre à bord de *la Pomone;* mais, malgré l'amertume attachée à ce souvenir, son courage et sa foi ne furent point ébranlés : il s'avança aussi ferme dans cette frêle embarcation que, trois mois auparavant, sur un pont hérissé de canons, au mileu d'une escadre, à la tête d'une armée.

V.

Parmi les hommes que les chances de la guerre civile placent aux premiers rangs, il en est quelques-uns pour qui la victoire ou la défaite sont toujours glorieuses, tandis que d'autres, au contraire, voient arriver un moment où le succès sera exigé sous peine de disgrace et d'abandon. Telle fut la nécessité fatale où Puisaye fut placé à Quiberon. A dater de ce moment, il vit chaque jour son autorité plus restreinte, son importance plus réduite. Quelques semaines après sa rentrée en Bretagne, forcé de se défendre contre les calomnies de l'*agence* devant le *conseil* du Morbihan, composé de ses anciens compagnons d'armes et de ses inférieurs, il obligea sans peine tous les membres du comité à le déclarer parfaitement justifié; mais son innocence reconnue ne put lui rendre ce que les soupçons lui avaient enlevé. Condamné à plaider sa cause devant des hommes dont l'élévation était un peu son ouvrage, en défaveur officielle auprès des princes, malheureux à Quiberon, Puisaye avait perdu tout son pres-

tige. Certes, s'il n'eût été qu'un homme de vanité et de vulgaire ambition, il fût sorti de cette province où il retombait dans la foule des autres généraux, et fût retourné à Londres, où le ministère ne cessait de reconnaître ses droits au commandement en chef. Mais s'il n'était plus appelé à rendre les services de la direction supérieure qu'on lui contestait, il voulut, en demeurant en Bretagne, donner l'exemple d'une constance qui ne se démentirait pas. Le premier, il y avait tiré l'épée, il devait être le dernier à la briser. Aussi en vain, autour de lui, généraux, officiers et soldats, poursuivis sans relâche par les colonnes mobiles du général Hoche, reçurent bientôt la loi du vainqueur : cet exemple ne put l'amener à se soumettre. A travers mille dangers, il continua de visiter, pour les fortifier dans leurs ressentimens, ceux dont le général Hoche avait pu réduire l'agression et non éteindre l'hostilité. Malgré la vigilance la plus active, et le prix offert à la délation, il échappait à toutes les recherches et semblait défier toutes les perfidies; et c'était assurément un noble spectacle que cet homme vaincu et non dompté luttant seul contre les défaites et la démission de son propre parti.

Si Puisaye persévérait, c'est qu'il savait bien que maintenant c'était à Paris, et non sur le Rhin ou dans la Bretagne, que devait se livrer la véritable bataille. Ne fallait-il donc pas tenir éloigné de Paris, et par ses succès mêmes, ce général Hoche, qui pourrait, dans la lutte d'ailleurs très prochaine, apporter sur ce point contre la cause royaliste le secours de sa popularité et de son ardente conviction? A présent, dans presque toute la France, la république n'était qu'un vain nom dont chacun à l'envi s'efforçait d'oublier le sens; aujourd'hui que la terreur avait cessé, qu'un peu de liberté était accordée à l'opinion publique, les élections faisaient arriver aux affaires ce parti royaliste constitutionnel, dont Puisaye avait prédit à M. Pitt le triomphe nécessaire; si l'insurrection était aux abois, le gouvernement républicain touchait à sa ruine. Que le fantôme même de cette insurrection pût retenir Hoche en Bretagne au moment où les royalistes, en majorité dans les *conseils*, agiraient à Paris, le triomphe contre la république ne serait plus douteux, et du même coup le vainqueur devant qui tout pliait aujourd'hui serait réduit à accepter les conditions qu'on lui ferait : voilà ce qui soutenait Puisaye dans cette lutte qu'on eût pu croire insensée.

Malheureusement l'ombre d'une insurrection devenait matériellement impossible sans de nouveaux secours de l'Angleterre; tous les efforts de Puisaye ne servaient qu'à témoigner de sa con-

stance. Il fallait donc demander au ministère britannique la revanche de Quiberon. Puisaye n'hésita point à traverser encore une fois le détroit. Le ministère le reçut avec une grande distinction. Quoique les évènemens n'eussent répondu à aucune de ses promesses, Puisaye ne fut point condamné à subir les reproches et les récriminations. On fit la part des obstacles. On ne lui demanda point compte de ceux qu'il ne pouvait ni prévoir ni surmonter. Au moment où il arrivait, on recevait la nouvelle que les élections, comme on l'avait espéré, faisaient entrer dans les *conseils* des députés presque tous hostiles à la république. Le concours de l'Angleterre, pour faciliter une reprise d'armes dans l'ouest de la France, ne pouvait être accordé plus à propos : aussi le ministère n'y mit qu'une condition : — la présence en Bretagne d'un prince du sang, qui, sous une autorité incontestée, réunirait tous les chefs dont les divisions avaient été si funestes à la cause. Cette condition, Puisaye lui-même l'eût proposée. Il fit donc solliciter l'honneur d'être admis auprès du comte d'Artois. Il se jeta à ses genoux, il le supplia avec une grande éloquence, et dans les termes les plus touchans, de venir combattre à la tête de ces braves paysans qui étaient toujours prêts à mourir pour leur roi. « La couronne de France va bientôt être disputée par plusieurs partis, dit-il en répétant les termes d'une lettre écrite quelques semaines auparavant. Les princes légitimes n'ont qu'à se montrer pour fixer toutes les incertitudes et anéantir toutes les prétentions. Mais aussi le temps presse. Il n'y a plus un instant à perdre. Différer, c'est consentir à laisser s'asseoir sur le trône de vos pères quelque soldat heureux que la soif de la paix et l'épreuve d'un gouvernement doux et protecteur pourront y maintenir malgré tous les efforts. » Le comte d'Artois, qui s'était fait rappeler de l'Ile-Dieu, sans vouloir descendre sur un champ de bataille à côté de Charette, qui avait toute sa confiance, ne devait pas consentir à suivre Puisaye, dont les sentimens et les services lui étaient toujours suspects. Ni les prières, ni les remontrances, ni son intérêt, ni sa gloire, rien ne put l'entraîner.

Ce fut peu de temps après qu'on apprit le coup d'état du 18 fructidor. En vendémiaire, la république n'avait vaincu qu'au centre; le 18 fructidor, elle frappa partout. On rechercha pour les proscrire les royalistes jusque dans les dernières administrations du dernier village. Moins les échafauds, ce fut une seconde terreur contre ce parti, qui avait été si près du succès. Plus on avait été menacé, plus on se montra prévoyant. On ne se borna pas à l'exclure des affaires,

on voulut l'empêcher d'y rentrer; il était terrassé cette fois de façon à ne plus se relever de long-temps. On comprend l'interprétation que les correspondans de l'*agence* donnèrent contre Puisaye à ces évènemens; ils firent entendre au comte d'Artois que le comte de Puisaye, d'accord avec l'Angleterre et la république, n'avait voulu conduire en France le frère du roi que pour le livrer sans défense à ses ennemis. L'absurdité même de cette insinuation ne servit qu'à la faire accepter sans discussion. Si Puisaye n'eût pas été sous la sauvegarde des lois anglaises, il eût été jugé et condamné comme traître; on se borna à le désavouer publiquement, et tout fut rompu avec lui.

Ce fut le dernier coup; de ce moment, sa carrière politique était finie; accueilli par l'Angleterre, il résolut de se faire Anglais. Cette détermination prise, il appela les officiers qui l'avaient accompagné à Londres, et, après leur avoir rendu leurs sermens, il les engagea à profiter de l'amnistie accordée aux insurgés qui faisaient leur soumission. Tous le supplièrent de les garder auprès de lui. Le cabinet de Saint-James lui avait donné une mission secrète à remplir au Canada; il s'agissait d'un traité de commerce avec les États-Unis. Ces braves officiers voulurent le suivre en Amérique comme ils l'avaient suivi en Angleterre. Au bout de deux ans, quand il revint à Londres, la plupart étaient morts des suites de leurs blessures et des fatigues de la guerre; ceux qui survivaient continuèrent de rester attachés à sa personne.

Toute sa fortune avait été employée à soutenir l'insurrection; le roi George lui fit donner une pension de mille guinées, et dit qu'il payait les dettes du roi de France. Puisaye partagea cette pension avec ses officiers pauvres comme lui.

VI.

Dans les derniers mois de 1817, un étranger qu'on disait Français d'origine vint s'établir à Blythe-House, près Hammersmith, à quelques milles de Londres. C'était un homme déjà vieux. Cependant son front pâli et dévasté accusait plutôt les ravages d'une ame tourmentée que le travail régulier des années. Sa taille élevée, l'expression de ses regards à la fois ardens et désolés, dans son air je ne sais quel mélange de domination et d'abattement, excitaient l'intérêt et captivaient l'attention. Malgré la réserve qui est le fond du caractère anglais, les habitans de Hammersmith cherchèrent d'abord, en se

faisant admettre auprès de lui, à pénétrer le mystère dont il semblait s'entourer; mais il répondit avec tant de froideur à ces avances, que la dignité britannique renonça bientôt à se compromettre dans une entreprise inutile. Il n'avait pour toute société qu'un domestique, Français comme lui, qui vivait dans le même silence et dans le même isolement. Il passa ainsi dix années. Un prêtre catholique qu'il avait appelé de Londres l'assista dans ses derniers momens. Ce prêtre et son domestique suivirent seuls son cercueil. Son nom, qu'il avait caché, ne fut pas inscrit sur son tombeau, et Hammersmith n'apprit point de sa mort le secret de sa vie.

Celui qui mourait ainsi inconnu et sans nom, c'était Joseph de Puisaye, le premier, et, à vrai dire, le seul homme politique de tout un parti; mais n'acceptant ni les préjugés ni les excès de ce parti, voulant prévenir ses fautes et ses crimes, Joseph de Puisaye réunit contre lui ceux qui prétendaient servir les passions et non les intérêts de leur cause, et tombé par les qualités qui devaient faire son élévation, nié dans sa valeur, outragé dans ses intentions, il se vit accablé sous la gloire d'emprunt des hommes médiocres qu'on lui préférait. En vain il éleva la voix, il déposa dans des Mémoires (1) les confidences d'un cœur calomnié, les protestations d'un esprit méconnu : publiés dans les premières années de ce siècle, au moment où un seul nom absorbait l'attention de l'Europe, ces Mémoires ne rencontrèrent qu'indifférence et préoccupation, et il retomba toujours humilié et flétri sous la sentence dont il avait inutilement appelé. Lorsque quinze ans plus tard arrivèrent au pouvoir, et avec

(1) Il ne faut pas s'attendre à trouver dans les Mémoires de Puisaye un exposé de ses théories politiques. Il se laisse deviner et ne s'explique pas; au besoin même, il cachera quelquefois sa pensée. On le conçoit : ce n'est pas une profession de foi qu'il a écrite, c'est une réponse sur certains faits aux calomnies publiées à Londres dans les journaux de l'opposition et les pamphlets payés par ses ennemis. Il s'agissait alors pour lui de prouver qu'il n'avait trahi ni l'armée ni les princes, et non de déclarer ce qu'après la victoire il attendait des nécessités de la position. Avouer trop sincèrement les espérances qu'il avait conçues eût été donner de nouvelles armes contre la sincérité de son dévouement. Cependant, sous cette dissimulation et ces réticences obligées, sa pensée véritable se fait jour et ne peut échapper. Ces six volumes de Mémoires ne sont donc, à vrai dire, qu'une longue polémique. La correction, l'ordre, la sobriété ne se font pas d'ailleurs remarquer dans cette volumineuse apologie. Puisaye ne s'est pas abusé sur la valeur de ces Mémoires. Se servant d'une expression de Pascal, il avoue qu'il n'a pas eu le temps de les faire plus courts. « De ces six volumes, dit-il, l'histoire n'acceptera peut-être pas cinquante pages. » Il s'est bien jugé.

les concessions qu'il avait autrefois conseillées, ceux qui devaient maintenant apprécier sa prévoyance et sa sincérité, il put croire que l'heure de la réparation était venue : pas une voix ne s'éleva pour rappeler qu'il expiait dans l'abandon le crime d'avoir donné des avis salutaires et compris trop tôt son époque et son pays. L'injure fit place à l'oubli, et pendant que la plume éloquente d'un historien captivait les imaginations au profit de quelques généraux dont le courage et le dévouement formaient tous les titres à la célébrité, lui, la tête, le véritable chef de son parti, le seul capable d'en hâter, d'en assurer la domination, était en quelque sorte effacé du souvenir de ses contemporains par le silence qui succédait à l'insulte. La mesure semblait comblée; on fit plus encore. Le comte de Puisaye avait un frère, son aîné, qui, comme lui demeuré en France dans les plus mauvais jours de la révolution, avait aussi prodigué dans la lutte sa fortune et son sang; ce frère fut le seul à qui l'on ne reconnut pas les droits du grade gagné sur les champs de bataille de l'insurrection; et pendant que le plus obscur des émigrés était appelé à recevoir le prix de l'héritage paternel, si facilement abandonné, le comte de Puisaye voyait son frère, coupable de son nom, condamné à vieillir dans la pauvreté qu'il s'était faite en préparant le triomphe de la cause aujourd'hui victorieuse (1).

On comprend ce qu'il eut alors à souffrir. Cependant il ne fit plus entendre aucune plainte, il courba la tête, et venant en aide à l'ingratitude, se retirant du siècle où l'on n'avait pas voulu lui reconnaître son rang, il s'enferma dans sa disgrace comme dans un tombeau, et ne permit pas même à son nom de survivre à l'honneur qui lui était refusé. Mais cette justice que, vivant, il n'a pu obtenir, pourquoi ne pas tenter de la rendre à sa mémoire? La vérité ne doit-elle pas aussi avoir son jour, et serait-ce une vaine entreprise d'avoir cherché, par un examen impartial de sa vie publique, à donner dans l'histoire au comte Joseph de Puisaye la place qui lui est due?

E. Bergounioux.

(1) « On a méconnu mes longs et nombreux services, qui datent de 1766. Je n'ai pour toute récompense que la perte d'une brillante fortune. J'ai partagé la haine qu'ils portaient à mon frère, au point qu'ils ont refusé la pension de retraite qu'ils devaient au grade du plus ancien officier-général de l'Europe. » (Lettre du marquis de Puisaye, 26 novembre 1842.)

REVUE DRAMATIQUE.

L'opinion publique sait toujours s'arranger de telle sorte avec les contemporains que sans cesse ils sont en compte avec elle jusqu'à leur mort, et son procédé est simple : il s'agit seulement de leur contester leur supériorité, leur puissance même, à chaque chute qu'ils éprouvent dans la carrière que parcourt leur talent. Cet arbitrage perpétuel entre l'écrivain et le public échauffe singulièrement certaines imaginations et les maintient en haleine; d'autres esprits, fiers et susceptibles, se révoltent à l'idée d'être mis si souvent en question, lors même qu'ils ont fait leurs preuves. C'est là, je crois, la grande question que Géricault a résolue par la lutte et Gros par la mort.

Évidemment les artistes de tout genre, ceux qui écrivent avec le pinceau comme ceux qui peignent avec la plume, se sont trop préoccupés à toutes les époques du jugement contemporain. On dira que ce n'est pas sans raison, puisque ce jugement intéresse deux parties bien sensibles de l'homme vivant, sa fortune et son amour-propre. Nous surprendrions fort les auteurs de l'objection en leur prouvant que chez les écrivains d'un talent réel et solide rien ne souffre effectivement des hostilités de l'opinion, ni l'intérêt ni l'orgueil; car les colères qui se déchaînent contre tel ou tel ouvrage sont accompagnées d'éclats si retentissans que l'auteur doit se consoler par le seul fracas de la chute, puisqu'il lui prouve à quelle hauteur on le tenait. Quant au gain, il est rare que la curiosité soulevée par un conflit d'attaques et de défenses ne procure pas à l'œuvre une publicité presque équivalente à celle qu'engendre la satisfaction générale. Et pour en finir avec ce raisonnement, que l'on pourrait infirmer sous prétexte qu'il est paradoxal, ne voit-on pas avec quelle facilité les artistes puissans, qui sont toujours des producteurs féconds, ont maintenu chez eux la fortune par la quantité des œuvres, lorsque la qualité venait à faillir? Lope de Vega, Shakspeare, Calderon et Voltaire, ont poussé sans relâche pièce sur pièce, volume sur volume, devant

l'ennemi terrible appelé public, comme ces sergens qui pressent leurs files et font succéder incessamment les vivans aux morts. Un jour est venu où la persévérance a lassé le mauvais vouloir, où la lime a usé la dent du serpent. Ces grands écrivains n'eussent pas dormi tranquilles sur dix chefs-d'œuvre, mais cent chutes et vingt succès leur font un bon lit de broussailles et de roses; ils mettent les roses en dessus.

Fatiguer l'attention des contemporains, les étourdir par une suite de provocations non interrompues, les amener à confesser qu'ils n'ont plus rien à dire de nouveau, telle sera la tactique des écrivains qui veulent être riches et honorés. Au théâtre surtout, quiconque s'arrête est perdu. Combien de fois n'a-t-on pas dû répéter aux oreilles de Molière qu'il baissait, qu'il était usé, qu'il tombait? Molière allait toujours, heurtant de ci, trébuchant de là, se relevant parfois si haut que ces habiles pondérateurs du génie humain étaient déroutés dans leurs calculs. C'est la postérité qui fait le total. De nos jours, M. Scribe est l'homme qui a le mieux compris cette question. Il a eu l'esprit de se mettre hors de portée. Si une pièce de cet auteur n'est plus un évènement, c'est que l'on n'appelle évènemens que ce qui n'arrive pas tous les jours, et si l'on ne tire plus sur M. Scribe avec ces petits boulets rouges à l'aide desquels nous faisons des feux de joie de toute œuvre contemporaine, c'est que l'on a reconnu l'inutilité de ces attaques. M. Scribe est peut-être vulnérable par le passé, mais à quoi bon le blesser là? Il présente sa poitrine en face: et à quoi bon toucher au présent? l'avenir fournira bien d'autres prises. Croyez-vous qu'il ne fait pas une bonne guerre, cet homme qui déploie une telle supériorité de forces que la lutte contre lui semblerait extravagante? Établissez donc des théories, forgez donc des systèmes contre un pareil écrivain! Aujourd'hui, à l'Opéra, il fait le poète, et sa fantaisie vous rit au nez; demain, à la Comédie-Française, il vous lance un paradoxe, et sa raillerie vous fouette en s'enfuyant; puis il se change en vaudevilliste. Enfin, il vous invitera d'un air sombre à quelque exhibition de drame, de mélodrame au besoin. Puis si son idée, successivement jetée dans tous les moules, n'en remplit convenablement aucun, il taillera une plume neuve et transportera dans un roman le sujet qu'il ne peut traiter sur la scène. Certes, un pareil jouteur est rude à la pauvre critique.

Oui, nous le demandons franchement, quel bien fait un succès de plus à la réputation de M. Scribe, et quel tort lui ferait une chute? En est-il un parmi nous qui puisse en conscience dire que cet auteur grandit ou qu'il diminue? M. Scribe s'est assuré à lui-même un niveau. Croit-on, par hasard, qu'il en soit encore aux battemens de cœur des premières représentations? Tout le monde est parfaitement à l'aise avec M. Scribe, public et critiques; et nous aurons le plaisir d'émettre une opinion indépendante sur sa dernière pièce *la Tutrice*, sans craindre ce remords que les soupirs du supplicié suscitent trop souvent aux exécuteurs littéraires. Entrons donc en plein détail.

Un riche héritage va rendre millionnaire le jeune comte Léopold de Wurtzbourg; il s'en réjouit immodérément et bénit la mémoire de cet oncle qui

lui offre ainsi le moyen de payer ses dettes et d'en contracter de nouvelles. Mais, hélas! l'oncle a mis une restriction à sa générosité. Léopold ne jouira de cette fortune que s'il se corrige, et, en attendant, toute la fortune passe aux mains de Mlle Amalie de Moldau, nommée légataire universelle et tutrice. Léopold s'indigne, se révolte, et renonce à ses espérances; mais, après de mûres réflexions, il travaille à conquérir une position, une renommée; alors Mlle Amalie sa tutrice lui rend ses biens, sa liberté. Léopold épouse par amour celle qu'il accablait naguère de son mépris et de sa haine.

Ce n'est pas une donnée absolument neuve. Les auteurs n'ignorent pas sans doute l'existence de *l'Honnête Friponne,* comédie de Destouches, et ils ont eu soin d'effacer les principaux traits de ressemblance qui se trouvent dans les deux sujets. Le rôle d'Amalie la chanoinesse est tracé délicatement, si délicatement même que, dès l'abord, toutes les imprécations de Léopold contre cette avide spoliatrice, contre cette tutrice pédante, paraissent injustes et d'une sévérité outrée. Il est tellement clair que cette loyale et charmante personne ne mérite aucun blâme, que le jeune homme exhale en pure perte et au grand déplaisir du public son ressentiment qui ne témoigne pas d'une intelligence bien subtile. On pourrait même reprocher à l'expression de cette colère une crudité qui sent parfois trop peu son gentilhomme. Certes il est fâcheux d'être déshérité, mais au théâtre les fortunes se reconstruisent si aisément qu'il semble au moins inutile de mener si grand bruit pour un pauvre million. — Quand l'intérêt s'est porté sur un personnage et que le spectateur a cru pouvoir bâtir sa petite pièce dans son imagination, tout ce qui ne concorde pas avec ces premiers élémens est rejeté comme gênant et déplacé; ainsi l'ont compris les auteurs de *la Tutrice,* gens d'expérience, et, dès le premier acte, ils ont laissé deviner le tracé de leur pièce sans la faire dévier un seul instant. Certaines péripéties ne manquent pas d'agrément: l'emprisonnement de Léopold, par exemple, est un moyen sûr et d'un comique très franc. Mais nul ne peut s'abuser au semblant de mariage projeté par Léopold; on sait trop bien que Léopold, après son emprisonnement, est devenu sage, que par conséquent il ne fera pas une folie, et que d'ailleurs, puisqu'il est devenu sage, Mlle Amalie de Moldau lui rendra ses biens; qu'alors il reconnaîtra toute la générosité de son ennemie, l'aimera autant qu'il la détestait, et se mariera selon la raison et selon la volonté inflexible de cette jeune femme qui, durant tout le cours de la pièce, met ses plans à exécution en dépit de tous les obstacles possibles.

On a reproché à MM. Scribe et Duport ce fameux récit de la chanoinesse, la mort d'un brave sur le champ de bataille, le vieux compagnon qui lui jure de veiller sur son neveu, cette réminiscence en un mot du couplet célèbre dans lequel le colonel, à son heure dernière, remet une somme d'argent au hussard et doit être content du haut des cieux parce que le hussard, selon ses vœux, a placé son argent; mais nous n'avons pas le courage d'en faire un reproche à M. Scribe. Tout au plus en voudrions-nous à M. Duport de n'avoir pas varié la formule de son collaborateur. Le serment fait au soldat

expirant est sacré comme celui de Jupiter lorsqu'il jurait par le Styx. Nous serons moins bienveillant pour des personnages du genre de Conrad, le colporteur d'actions, et M. Scribe, cet esprit si riche et si varié surtout, ne nous a pas par bonheur accoutumés à la monotonie dans ses créations. Ce Conrad joue pourtant une bien bonne scène de comédie lorsqu'il conseille d'abord à Léopold d'épouser Mlle de Moldau parce qu'il est ruiné, puis lorsqu'il lui fait épouser sa fille parce qu'il est redevenu riche. Néanmoins Conrad ne descend pas en ligne directe des Bertrand, des Balandard et des Rigaud. Il est vrai que ce rusé compère n'est que Bavarois ou Prussien, tandis que l'avoué de la *Chaîne* et Oscar Rigaud sont des Parisiens qui peuvent être greffés sur Normands.

Que résulte-t-il de cela? une pièce amusante, c'est le principal. Voilà ce que ne manque jamais de faire M. Scribe, qui semble écrire pour son plaisir tout autant que pour celui du public. Mlle Plessy, qui a joué avec distinction le rôle d'Amalie, s'est peut-être sentie gênée par la succession un peu trop prompte de deux rôles de même nuance, car on ne niera point que Mlle de Moldau ne ressemble par quelques points à Ève. Brindeau, qu'on a généralement accusé d'avoir déployé trop de chaleur, n'a peut-être pas manqué d'intelligence en faisant du personnage un étourdi bouillant qui insulte aveuglément, plutôt qu'un homme réfléchi, concentré, dont les invectives eussent été doublement odieuses partant d'un cœur doublement maître de soi. Provost, si bien placé dans la comédie de Marivaux et de Molière, a porté péniblement le frac noir et la redingote à collet de Conrad. Cet habit et cette gaieté n'étaient pas assez larges. Nous dirons plus, il faut qu'il n'y ait pas eu de rôle pour Provost dans Conrad, car il sait les trouver lorsqu'ils y sont, et les jouer lorsqu'il les trouve.

Mlle Araldi a reparu dans *Iphigénie en Aulide*. Le rôle d'Ériphile n'est pas l'un des moins avantageux que joue cette jeune tragédienne; mais nous sommes forcé cependant de lui rappeler nos premiers conseils. N'est-il pas fâcheux que tant de vigueur et de feu se déploient sans modération, à tel point qu'aveuglée, suffoquée, pour ainsi dire, par son exaltation, l'actrice ne puisse plus prononcer jusqu'au bout le vers :

Écoutons des fureurs qu'autorisent les dieux!

Il en résulte que cette belle sortie a été manquée par Mlle Araldi. Celle qui termine le quatrième acte a eu le même sort. Cette voix, d'un timbre trop sonore peut-être, devient rauque, sourde, et s'éteint bientôt. C'est dans l'étude, dans l'étude sévère et opiniâtre, qu'il faut chercher la guérison de ce mal très grave. Mlle Araldi ne serait plus supportable que dans l'expression des sentimens calmes, c'est-à-dire dans le *medium* de son talent. Guyon a joué parfaitement la scène de la querelle du quatrième acte. Noblesse, fermeté, orgueil, il a tout rendu avec un bonheur constant. Mais combien Mlle Garrique a besoin de chaleur, d'onction et d'aisance dans le rôle d'Iphigénie, qu'elle joue, dès la première entrée, en pensionnaire de Saint-Cyr qui, de

retour au château paternel, présenterait une de ses compagnes à M. le marquis son père! Le rôle de Clytemnestre fait valoir toutes les qualités de Mme Melingue, qui sont l'ampleur et la véhémence; un peu trop d'entraînement dans sa douleur de mère, entraînement qui va presque au désordre, voilà ce que nous lui reprocherions, si l'admirable sentiment qu'elle a déployé dans le : *Je verrai les chemins encore tout parsemés de fleurs*, etc., ne combattait victorieusement quelques impressions un peu moins favorables.

La reprise, ou pour mieux dire la représentation du *Tibère* de Joseph Chénier, est une preuve de goût donnée par la Comédie-Française. Cette tragédie, peu connue, semble une découverte que depuis la représentation nous ne craindrons pas d'appeler précieuse, sauf les réserves discrètes que l'analyse peut nous imposer.

Nous commencerons par aborder franchement la première question, qui est la résurrection de *Tibère*, et peu d'explications suffiront sans doute pour qu'on s'étonne d'avoir ouï dire que de semblables études, n'étant pas urgentes, sont inutiles, et que de pareils ouvrages, n'étant pas des chefs-d'œuvre, sont mauvais! Il n'est que trop vrai, la question a été posée avec ce rude absolutisme, et, l'arrêt prononcé, comment *Tibère* s'en relèverait-il? Mais nous préférons une forme d'argumentation moins hardie et plus sûre. Chénier, en effet, n'est pas encore un poète jugé; il s'est trouvé, à chaque pas de sa vie littéraire, gêné par le passé, arrêté par l'avenir. Nourri d'études assez fortes, mais sans vocation, il compliqua cet embarras naturel d'une prétention à l'universalité, commune à tous les contemporains, à tous les disciples de Voltaire. Sa poésie n'eut pas le temps de se retremper dans le flot de la révolution. Il entra dans la mêlée avec plus d'ardeur que de force, se laissa souvent dominer par la haine et la colère, assez pour être fameux parmi ses contemporains, assez surtout pour être haï, pour paraître dangereux : c'était là tout ce qu'on cherchait alors. Plus tard, de poète il était devenu tribun, avait armé sa poésie d'une autorité politique, et s'était fait une gloire qui participait de ces deux reflets, connu par la tribune des gens qui l'eussent ignoré poète, admiré pour ses écrits des gens qui l'eussent méprisé orateur. Le nom et les malheurs de son frère furent un héritage douloureux et brillant qu'il recueillit sans en perdre une larme ni un triomphe. A la paix, quand la tribune s'écroula, de Chénier il ne resta plus que le poète, et cette lueur s'éteignit vite, bien qu'excitée par le souffle du despotisme impérial, qui s'acharnait sans trop de raison sur le souvenir du tribun, et le poursuivait jusqu'en des œuvres que la postérité juge assez inoffensives. Chénier était par-dessus tout un homme de sens, un citoyen bien instruit des choses politiques, et qui put amasser dans les luttes quotidiennes, dans les entretiens privés ou publics, dans la contemplation des évènemens, dans l'analyse active et patiente des affaires, mille matériaux utiles et curieux pour le poète.

L'auteur de *Tibère* fut donc, de par la loi des temps et des circonstances, un poète peu complet et peu connu. Il paraîtrait grand aux yeux de beaucoup

de gens, par cela seul qu'il eut l'honneur d'être calomnié et persécuté; mais nous lui chercherons d'autres mérites, et nous en trouverons. Quelle autre individualité plus frappante rapprocherait-on de la sienne, quelle comparaison plus excellente à faire que celle d'André son frère, l'homme studieux, solitaire, effarouché du bruit, amoureux de la poésie, qui donna tant à la fantaisie, et tant à la forme! Marie Joseph, au contraire, lancé dans le tourbillon, heurté, heurtant, prenant surtout la poésie comme un moyen, se préoccupa fort peu de la plastique, bonne pour les gens qui n'ont que cela à faire. Il était de ceux qui eussent volontiers transporté leurs discours prononcés le matin à la scène qui s'illumine le soir, et toujours pressé de produire le scandale que conseille une vengeance, une jalousie, une amitié même, il avait hâte de jeter son idée au public du forum ou à celui du cirque. De là, tant d'accusations formulées contre le versificateur et l'écrivain dramatique. Le vers manque en effet souvent de fermeté, de solidité, parce qu'il manque de travail et de goût; défauts d'autant plus fâcheux, qu'avec ses qualités, Chénier, en beaucoup d'endroits, ressemblerait, osons le dire, à Corneille. Pourtant, revenons vite sur cette assertion : Corneille excelle dans la conduite des caractères, Chénier ne songe qu'à émettre ses idées. Cinna, Auguste, Horace et le Cid, parlent eux-mêmes, mais Chénier parle toujours sous le masque de Charles IX, de Henri VIII et de Tibère. Il faut avouer qu'il juge avec une sagacité souveraine, et qu'il distille des pensées d'une saveur nouvelle et choisie; mais tant mieux pour le public quand les choses se trouvent à leur place : autrement l'on verra Séjan parler comme Tibère, Tibère comme Pison, et Pison comme son fils Cneius. Ce sont des nuances, voilà tout; mais Chénier n'avait pas le loisir de songer à ces nuances; ses rancunes, ses sympathies, ses habitudes ne le permettaient pas. Cependant ces minuties, qu'il appelait peut-être des pauvretés, font le véritable poète et opèrent la différence qui se remarque entre le retentissement de ces deux noms, Pierre et Thomas Corneille, André et Joseph Chénier.

La représentation de *Tibère* n'est pas, on le voit, aussi dénuée d'intérêt et d'utilité qu'on l'a prétendu. Joseph Chénier s'y sera d'ailleurs révélé au public sous la forme la plus naturelle, sous cette double face de poète et d'homme politique que nous avons essayé de caractériser. Tibère est un prince fier de ses triomphes et de sa réputation d'homme de guerre; une gloire brille-t-elle auprès de la sienne, il l'éteint. *Il punit les talens qu'il ne peut avilir,* voilà un beau vers qui n'est qu'une belle expression; mais depuis le premier essor de cette idée première, qui accuse toute la netteté d'observation, toute l'habitude familière à Chénier de saisir le côté faible d'un ennemi politique, entre ce personnage qui est tout et les détails qui paraissent tout au poète, Chénier n'a su placer qu'une seule figure, et ce n'est ni celle de Séjan, maladroitement calquée sur les traîtres du mélodrame, ni celle de Pison, le complice dangereux qui ose dire à l'empereur : *Je connaissais Tibère*, et qui n'offre qu'un mélange bizarre et obscur de peurs sans objet, de scrupules sans raison, de remords peu intelligibles. *Tibère* n'en contient pas

moins trois scènes magnifiques dont l'effet surpasse ou tout au moins égale ce que la scène française peut offrir de plus merveilleux en ce genre. C'est la lutte de l'orgueil d'Agrippine contre la jalousie de Tibère, la lutte de Pison tombé au piége de l'empereur contre la perfidie de son complice, et l'amour filial aux prises avec la honte qu'inspirent l'avilissement et le crime d'un père. Les deux premières de ces trois scènes composent un troisième acte d'une beauté supérieure, et elles justifient toute l'attention que la Comédie-Française a donnée aux études de cette tragédie.

Tibère a obtenu un grand succès, et si l'on considère le peu de sympathie que montre aujourd'hui le public pour les ouvrages d'une littérature sérieuse et savante, on dira que la tragédie de Chénier a reçu un fort brillant accueil. Nous ferons largement la part de la critique; la pièce n'est pas tracée avec art; elle débute d'une façon pénible, embarrassée, par des expositions que Corneille et Racine aiment mieux diviser adroitement entre plusieurs personnages et dans plusieurs actions intéressantes. Pison annonce à Tibère qu'il agira et qu'il est

. . . . déterminé,
Sans espérer, sans craindre, *et sans être étonné.*

Ce qui semble un pléonasme d'autant plus fâcheux, qu'il espère beaucoup, craint souvent et s'étonne toujours. Agrippine est déclamatoire, et sa première harangue au sénat manque de sensibilité; elle n'accuse pas Pison comme elle le pourrait faire, et Pison ne se défend pas comme il le devrait. Or, l'auteur ne peut expliquer cette faute que par une seule raison, la pièce finirait si Pison parlait. Mais tous ces défauts une fois dénoncés, il reste une figure excessivement distinguée qui est celle de Tibère, et un rôle plein de grace, de fraîcheur et de sentiment, qui est celui de Cneius Pison. Nul doute que les écrivains qui s'occuperaient aujourd'hui d'une tragédie sur ce sujet ne plaçassent à côté de Pison sa femme Plancine, à côté de Tibère un vrai Séjan, à côté d'Agrippine un ami de Germanicus. Mais prenons Chénier comme il est, avec ses pensées éclatantes, son Tibère lâche et rusé, son Agrippine indomptable, son Cneius candide et courageux, et pardonnons tout au poète qui a résumé chacun de ces trois portraits dans un vers admirable. Ainsi ce vers que dit Tibère à Séjan qui lui conseille de faire périr le jeune prince dont le terrible empereur a deviné l'infernal génie :

Ma haine avec plaisir le conserve aux Romains!

Cet autre qu'Agrippine furieuse décoche comme un adieu menaçant à Tibère, qui refuse l'empire à ses fils :

Mais ils seront toujours fils de Germanicus.

Enfin celui qui termine la belle imprécation de Cneius, qui demande au ciel la ruine de Rome et de ses tyrans,

Pour que le genre humain conserve des vertus!

Ce qui double la reconnaissance que nous avons pour les comédiens auxquels on doit la représentation de *Tibère*, c'est la manière dont ils ont joué cette tragédie. Ligier a trouvé de belles inspirations dans le rôle de l'empereur. Guyon a fait preuve d'une énergie, d'une sensibilité dont les applaudissemens les plus sincères l'ont récompensé avec usure; et Geffroy a joué en artiste éminent le rôle difficile de Cneius. Il a réuni la perfection du costume à un charme de gestes et d'attitudes que l'école ne saurait donner, mais qui décèle des études intelligentes secondées par un goût exquis. Plein de chaleur et d'ame, dans la scène si longue de Cneius et d'Agrippine au quatrième acte, il nous est apparu souvent comme un personnage de ces beaux reliefs étrusques d'un sentiment si profond et d'une composition si poétique. Mlle Araldi mérite aussi des éloges qu'il nous faudra restreindre tant que cette jeune actrice n'aura pas vaincu l'âpreté de sa prononciation.

Le jour où fut reprise à l'Odéon la tragédie-drame *Une Fête de Néron*, de MM Soumet et Belmontet, les indiscrets colportaient au foyer un mot si risible, qu'il ne peut avoir été dit sérieusement. C'est le jugement porté par M. Soumet sur M. Ballande, et ce mot n'est autre que celui de Kléber au général Bonaparte : « M. Ballande est grand comme le monde. » Pas davantage! Chacun de rire, et M. Soumet, en apprenant cela, rira comme les autres. Le fait est que M. Ballande, en qui nous avons signalé de bonnes qualités, n'est pas grand comme le monde dans le rôle de Néron. Une diction ampoulée, une torsion perpétuelle de tous les membres, voilà ce qui aurait enthousiasmé M. Soumet aux répétitions.

La tragédie de MM. Soumet et Belmontet pouvait craindre les hasards d'une reprise. C'est un de ces travaux dont le tissu paraît serré au premier coup d'œil; de près on remarque une trame lâche et molle. La rime, objet d'un soin particulier pour les deux poètes, leur a paru un mérite suffisant; ils ont fait ce sacrifice aux idées d'alors, qui tendaient, comme on sait, à rétablir le culte de la forme trop négligée par l'école de l'empire. Quant à l'expression, elle est parfois d'une faiblesse, d'une nullité fatigantes. Rien ne rappelle autant le *sesquipedalia verba* d'Horace, et le vide magnifique du fameux hexamètre de Néron critiqué par Perse. A ces défauts près, défauts qui ne sont pas toujours mal venus d'un public affamé, lequel regarde beaucoup avec les yeux et encore beaucoup plus avec les oreilles, contrairement à ce que dit le proverbe, la *Fête de Néron* tiendra utilement sa place dans le répertoire.

Autant nous avons fait de complimens à MM. Duvert et Lausanne pour *l'Homme Blasé*, autant nous pourrions mettre d'amertume à leur reprocher ce triste vaudeville qu'on appelle *Flaneurs et Piocheurs*. Ils en ont gratifié les Variétés, malheureux théâtre livré aux ours depuis trop long-temps. On ne saurait croire combien de fois cette pièce nouvelle a été jouée sous d'autres titres sur toutes les scènes de Paris et de la banlieue. Écoutez seulement quelques lignes de l'analyse, et vous allez sur-le-champ vous reconnaître :

Une filature. Un patron jeune, pervers, et qui se ruine comme Charles VII,

gaiement, en noces et en festins. Un contre-maître laborieux, probe, espèce de phénomène vertueux, mais épris d'une jeune fille. Tout à coup le patron s'éprend de cette jeune fille; le contre-maître cesse d'être vertueux dès que son patron le devient; mais la jeune fille renonce au patron. Le contre-maître redevient vertueux, et la fabrique file plus que jamais. Si bien des gens s'étonnent qu'il y ait tant de pièces comme celle-là, nous sommes surpris, nous, qu'il y en ait si peu. On trouvera toujours des auteurs pour en faire, tant qu'il y aura des directeurs assez obligeans pour les recevoir.

Bouffé a joué sur ce théâtre *le Gamin de Paris*, son rôle le plus populaire. Le talent de cet acteur garantissait un succès; mais la présence de Bouffé aux Variétés prouve que les cent mille francs ont été versés; or, il ne s'agit plus maintenant de recettes ordinaires, cent mille francs constituent la dure nécessité de cinquante recettes plus qu'extraordinaires. A l'œuvre, ban et arrière-ban des vaudevillistes! les Variétés ont besoin de cinquante soirées à quatre mille francs. On annonçait une pièce du nom de *Sylvandire* pour la fin de ce mois, et quelques journaux désignaient l'auteur du roman comme auteur de la pièce; mais ce vaudeville, emprunté effectivement au roman de M. Alexandre Dumas, n'est pas sorti de la plume de cet écrivain. Il n'est pas non plus l'ouvrage de M. A. Maquet, à qui d'avance on l'attribue avec aussi peu de raison qu'on vient de lui attribuer *Louise Bernard*. Les véritables auteurs se nommeront sans doute sur l'affiche.

Le jour où Bouffé quittait le Gymnase pour les Variétés, un nouvel acteur découvert par M. Poirson s'emparait de son héritage au milieu des applaudissemens. Rien ne ressemble à la vie comme le théâtre; les rois de la scène sont remplacés comme les rois du monde, et la foule ne demande qu'à crier : Celui-la est mort, vive celui-ci. M. Delmas, qui vient de débuter au Gymnase, avait entrepris une lourde tâche. Bouffé, que son talent et son âge font universel en comédie, laisse des souvenirs dans tous les rôles possibles. Celui de *Daniel le Tambour* ressort surtout de l'emploi de Bouffé, si l'on peut admettre que cet artiste ait jamais joué au Gymnase un emploi distinct. M. Delmas avait donc d'abord rencontré ce péril, ensuite il courait un risque plus terrible encore. La pièce de début est mauvaise; intrigue commune, détail fatigant. M. Auvray, l'auteur, n'a pas favorisé le débutant. Quel mince bagage pour faire ce voyage de deux actes, qui doit paraître éternel à un acteur chargé du poids de tant de regards! Cependant le début a réussi. M. Delmas n'a pas conquis le droit de figurer parmi les premiers comédiens de l'époque, ainsi qu'on l'avance un peu légèrement, mais il peut rendre de grands services au Gymnase et développer un talent remarquable, auquel il manque surtout la pratique d'un public éclairé, difficile, et de bons rôles étudiés consciencieusement.

M. Auvray suppose qu'un pauvre tambour, jadis enfant perdu de nos armées impériales, ayant plu à une jeune femme noble, fut forcé par la trompette guerrière ou le roulement de son propre tambour, de partir sur-le-champ pour l'Afrique. Dès-lors plus de nouvelles. Daniel a pu mourir sans être

pleuré. Il vit cependant, et se souvient. Revenu en France, il retrouve miraculeusement dans une jeune orpheline, que des parens avides vont sacrifier, la réalité de son rêve passé, la fleur des souvenirs si durement broyés dans sa vie de garnisons et de bivouacs; en un mot, et pour aborder la prose, il retrouve sa fille. — Mais comment avouer à cette enfant la faute de sa mère? comment oser lui donner, au lieu du père brillant qu'elle réclame, qu'elle implore, un pauvre tambour, la plus humble souche de cet arbre orgueilleux au sommet duquel se cueille le bâton de maréchal? Daniel étouffe ses regrets, son amour pour la belle enfant, assure le bonheur de sa fille au prix d'un sacrifice héroïque, et retourne en Afrique tambour battant avec l'espoir de revenir invalide, c'est-à-dire de n'être plus tambour.

M. Scribe a écrit sur ce sujet une pièce qui s'appelle *Philippe*, et qui fut jouée admirablement il y a douze ans par l'acteur Gontier. Mais dans *Philippe* le drame était d'un intérêt plus saisissant; la mère de *l'enfant* vivait, elle cachait soigneusement sa faute, elle avait à ménager une haute position, un nom illustre, et pourtant elle conciliait son orgueil avec un ardent amour maternel. Il semblait que M. Scribe eût à dessein réuni toutes les difficultés, toutes les impossibilités dans ce sujet, pour se donner la gloire de les combattre, de les vaincre. Le rôle de Philippe surtout présentait mille nuances d'une rare délicatesse. M. Delmas aurait pu en profiter particulièrement en ceci, qu'un souvenir comme celui que Daniel emporta du château de sa noble maîtresse, un secret comme celui qu'il enferma quinze ans dans son cœur, doivent purifier l'ame comme un feu dévorant et l'exalter comme un parfum. Le jeune soldat, qui sentit battre tant de fois son cœur en se retraçant cette douce vision, ne peut croupir vulgaire et presque abject dans la lie d'une armée. Cette image adorée, il l'aura toujours devant les yeux, elle lui donnera de l'ambition, elle l'inspirera, et, puisqu'il a compris l'honneur de son passé, il s'en fera un engagement pour l'avenir. Tel n'est pas le Daniel que M. Delmas nous montre. Bronzé au moral comme au physique, marchant onduleusement en vrai tambour qu'il est, ne laissant pas même dans les élans de la passion apparaître cette noblesse qui luit sur tous les fronts en de grandes circonstances, voilà Daniel comme l'a interprété M. Delmas; là aussi se borne notre critique, réserve faite d'une mauvaise habitude que perdra certainement cet acteur, et qui consiste à saccader, à tronquer même les mots d'une phrase qui doit être empreinte d'un sentiment exalté. M. Delmas possède une chaleur qui n'est pas factice; son geste est bon; le rôle qu'il a composé indique, si nous adoptions son point de vue, de la suite dans les idées, du soin dans le détail. En un mot, cet acteur a mérité son succès, et nous le croyons appelé à en obtenir de plus grands.

Passons au Palais-Royal, où s'agite encore une question presque vitale pour ce théâtre, je veux dire l'engagement de M[lle] Déjazet. Nous savons qu'au refus de son ancien directeur, cette spirituelle actrice trouverait plusieurs fous disposés à faire des sacrifices de cent mille francs, comme cela se fait

aux Variétés; on a même accusé M. Roqueplan d'une propension à la récidive, et beaucoup de gens annonçaient qu'on verrait M[lle] Déjazet jouer côte à côte avec Bouffé. Toutefois, il n'en est rien jusqu'à présent, et mille fois tant mieux pour tout le monde; car il résulte d'observations concluantes, que l'artiste aimé du public l'est dans de certaines conditions, en de certains lieux, et qu'il a laissé prendre à son talent des racines profondes dans le sol où ce talent a commencé de se développer. Il arrive par conséquent que l'artiste court un grand danger à venir affronter un air étranger. Presque toujours le fond de ce terrain qui compose un théâtre est fait d'élémens inamovibles, d'habitués en un mot, dont le genre d'esprit et les goûts communiquent sans cesse au public flottant les impressions qui forment l'esprit général de ce théâtre. L'artiste rencontre donc beaucoup de difficultés à faire rire ou pleurer son nouvel auditoire avec ses ressources si facilement puissantes sur les anciens admirateurs. Quelques effets manqués, une tiédeur qu'il croit remarquer dans la salle, le gênent, le font hésiter; pour sacrifier au goût nouveau il perd de sa verve; pour changer telle allure, tel geste autrefois irrésistibles, et maintenant peu compris, il s'épuise en efforts et tombe dans l'affectation. Il ne plaît donc pas à son public d'aujourd'hui, et s'il était vu de son public d'hier, il semblerait tellement changé, qu'on dirait: Un tel a beaucoup perdu. Ne faut-il pas tenir compte aussi de la nature des pièces, si différentes dans les différens théâtres, et dont l'influence sur le talent du comédien est tellement prouvée, que les Variétés n'ont rien trouvé de plus sûr, pour légitimer leur acquisition, que de montrer Bouffé dans un de ses anciens rôles? Les amateurs ont même remarqué que les habitudes dramatiques sont plus importantes au comédien que tout le reste, et nous doutons fort que la troupe excellente du Palais-Royal, par exemple, dont l'ensemble est généralement goûté, produisît, disséminée, mêlée parmi de nouveaux camarades, l'effet agréable qu'elle produit maintenant. Cette influence est telle, qu'elle impose l'indulgence au public pour les pièces les plus mauvaises, car elles sont jouées toujours selon son goût, et il s'accoutume à ne plus voir que l'acteur dans le personnage dramatique. Le Palais. Royal est du nombre des théâtres où les mauvaises pièces ne tombent pas : en veut-on une preuve? *Le Noctambule,* vaudeville en un acte de MM. Varner et Deslandes, a plutôt réussi qu'échoué. Le grand défaut de cette petite pièce est la mise en récit de quantité de choses qui peut-être en action eussent produit beaucoup d'effet. Entendre raconter à quatre reprises les égaremens d'un homme qui erre la nuit, — en dormant, — du côté des alcôves étrangères, voilà qui est fatigant. L'idée assez égrillarde est voilée par des mains maladroitement chastes. Elle rappelle un peu ce *Voyage de la Mariée* de grotesque mémoire, voyage fort épisodique comme on sait, après lequel la mariée rapporta, comme le noctambule, un bouquet d'oranger quelque peu compromis. Qu'oserions-nous dire aux auteurs du *Noctambule* puisqu'ils font rire le public et qu'ils s'autorisent de précédens comme *Ma-*

dame Camus et sa Demoiselle? Ils sont presque aussi logiques que Molière quand il écrivait *le Médecin Volant* ou certaines scènes de Scapin; de plus, Boileau ne leur reprochera pas d'avoir écrit *le Misanthrope*.

MM. Coignard avaient composé un ballet pour leur théâtre de la Porte-Saint-Martin, et ce ballet qui s'appelle *l'Ombre* était une assez jolie petite pièce. Mais bien qu'ils se fussent montrés sobres d'entrechats et de voltiges aériennes, bien qu'ils eussent tâché de remplacer par une pantomime très claire et très touchante ces grands élans de la passion qui ont lieu par les pieds des danseuses dans tout ballet de race pure, les pieds maudits ont trouvé moyen de se disloquer, et voilà que l'entorse s'en est suivie; l'entorse est l'ultimatum des colères chorégraphiques. Malheur à qui touche aux attributions de la jalouse Therpsychore. La victime de cet accident est une jeune et agréable danseuse, M[lle] Camille, qui avait rempli le rôle principal avec une grace remarquable. MM. Coignard sont aussi victimes, et depuis dix jours ils ont acquis la triste certitude que la perte d'une ombre peut occasionner un vide énorme dans une caisse.

Deux mots sur la *Revue* annuelle qui pour la Porte-Saint-Martin est l'occasion d'un succès annuel : *les Iles Marquises* n'ont pas eu tout-à-fait le sort du fameux vaudeville 1841 *et* 1941. Il est vrai que la *Revue* de cette année a subi la forme banale de ces pièces de circonstance, véritables défilés de satires et d'épigrammes lancées en scène sur un coup de tamtam. On a beaucoup applaudi cependant la parodie des familles de tragédiens en herbe, où tout déclame depuis le père, qui est répétiteur et agent dramatique, jusqu'au nourrisson auquel on murmure du Racine en l'allaitant. Une certaine Chimène de dix ans a produit autant d'effet au boulevard Saint-Martin que la naïve et intelligente petite Chimène du faubourg Saint-Germain. Il en a été de même des clowns de MM. Coignard, auxquels la revue nouvelle fait faire les mêmes tours de force que le directeur des Variétés a cru devoir aller chercher de l'autre côté du détroit, tandis qu'il n'avait qu'à traverser un boulevard. Nous avons vu avec le même plaisir *Madame Roland* chanter sa petite walse de Giselle en allant à l'échafaud. Somme toute l'on a ri et l'on paiera. MM. Coignard et Th. Muret ne s'apercevront pas qu'ils ont fait une pièce plus faible que la dernière.

A. M.

BULLETIN.

Pour que le gouvernement représentatif soit mis en pratique avec convenance et profit, il faut que les peuples qui s'en servent portent dans leur vie publique de la réflexion et de la dignité. Avec le régime constitutionnel, tout se passe au grand jour. Point de secret possible; les fausses démarches, les fautes, les bévues, ne se peuvent dissimuler. Un Romain du bon temps de la république eût été content, disait-il, que tout citoyen eût pu voir ce qui se passait dans sa maison. Un pareil souhait était comme le pressentiment de la publicité du gouvernement représentatif. Que de précautions, quelle sagesse exige un semblable état de choses! Que de temps n'a-t-il pas fallu à l'Angleterre pour contracter des mœurs au niveau de tant de devoirs! Ce n'est pas en un jour que chez nos voisins les hommes et les partis politiques ont appris dans leurs luttes à combiner leurs évolutions, leurs coups, à imposer à leurs passions soit des sacrifices nécessaires, soit des ajournemens habiles. Et encore, malgré tant d'expérience, il n'est pas rare, de l'autre côté du détroit, de voir dans la mêlée la dignité des caractères recevoir de notables atteintes. De tous les peuples du continent, nous sommes les moins novices dans l'exercice du gouvernement représentatif; nous y avons fait quelque progrès, nous semblons résolus à identifier tout-à-fait ce régime avec nos mœurs; cependant que de faux pas, que de déviations, que de tristes erreurs à signaler dans l'histoire dont nous écrivons les premiers chapitres!

Ayons donc moins de surprise et plus d'indulgence pour les écarts de l'Espagne. En effet, si nous comparons les exigences du gouvernement représentatif avec les traits du caractère espagnol, nous serons frappés de l'extrême incompatibilité qui sépare ces deux termes. Pour la pratique du régime constitutionnel, il faut du calme et de la réflexion; l'Espagnol est bouillant et téméraire: on ne saurait porter dans ce régime trop de patience et de bon sens, et l'Espagnol, dans ses déterminations et ses discours, n'est que trop souvent le jouet d'une imagination capricieuse. Enfin on dirait que l'ardeur du sang

méridional ne permet pas au peuple dont nous séparent les Pyrénées, de se façonner à des institutions dont l'origine et le génie rappellent les peuples du Nord. Sans doute dans ces obstacles il n'y a rien d'insurmontable et d'éternel. Les nations comme les individus ont des transformations morales, et les instincts naturels sont redressés à la longue par les leçons de l'éducation politique. Nous ne désespérons donc pas à jamais de l'avenir constitutionnel de l'Espagne, mais son apprentissage sera laborieux. On dirait que cette nation croit encore avoir besoin de despotisme, et il faut convenir que Philippe II la connaissait bien.

Au milieu de quelle anarchie se débattent les partis et le gouvernement depuis le malheureux éclat de la déclaration de la reine! Dans des temps où la foi monarchique animait tous les cœurs, il eût suffi d'une semblable déclaration pour faire tomber, sans débats parlementaires ou judiciaires, la tête du sujet téméraire accusé par sa souveraine. Aujourd'hui tout se discute, tout est matière à controverse, à doute, même les paroles royales. Il y a dans le sein des cortès deux partis qui débattent entre eux le degré de créance qu'on doit accorder à la déclaration d'Isabelle. M. Olozaga n'est pas encore accusé, on ne sait même plus s'il le sera : en attendant, c'est un tribun qui ne se défend pas, mais qui attaque. Non-seulement, comme nous l'avons vu, il a dénoncé une camarilla nouvelle, mais il a signalé le projet qu'auraient certains ennemis de la constitution de marier le fils de don Carlos avec la reine Isabelle. Cette déclaration a produit dans le sein des cortès un violent tumulte. Le coup avait porté, et les modérés comprenaient que c'était eux à leur tour qu'on voulait accuser.

Aussi M. Pidal a-t-il cru devoir quitter le fauteuil pour répondre à M. Olozaga. Afin de mieux réfuter l'ancien ministre des affaires étrangères, il lui a rappelé ses antécédens de la veille. M. Olozaga est aujourd'hui sur les bancs de l'extrême gauche, et cependant il avait su capter les suffrages des modérés en annonçant qu'il voulait, sur les débris des anciens partis, élever un parti nouveau, composé de tous les bons Espagnols, de tous les citoyens éclairés. Ses amis d'aujourd'hui, a ajouté M. Pidal, étaient les hommes qui alors nous blâmaient de l'avoir élu et qui déclaraient que notre élu n'avait jamais appartenu au parti progressiste. Après avoir lancé ce trait à M. Olozaga, le président des cortès a repris le récit des faits depuis l'origine de la situation, et il a contredit une à une presque toutes les assertions de l'ancien ministre des affaires étrangères. En terminant, il s'est attaché à démontrer que ni lui ni son parti n'avaient la pensée de porter la moindre atteinte à la liberté de l'Espagne. « Les hommes, a dit l'orateur, qui ne veulent ni la coalition, ni l'union, les hommes qui veulent renverser le drapeau arboré par le ministère Lopez, ce sont les députés qui siégent avec M. Olozaga, et non pas nous. Je voudrais que la nation entière pût m'entendre. » Les partis progressiste et modéré ne pouvaient être en présence d'une manière plus vive. Plus de rapprochement, plus de réconciliation possible; chacun a repris ses antipathies et ses ressentimens.

M. Olozaga s'était fait après sa chute une position trop nette pour n'être pas défendu par les chefs de l'opposition. M. Cortina, dans son discours, a traité la question politique et la question constitutionnelle; selon lui, M. Olozaga, en formant un ministère progressiste, n'a fait que ce qu'il pouvait et devait faire. Toujours uni au parti du progrès, il ne pouvait abandonner ses opinions, qui, d'ailleurs, n'ont jamais été exagérées. Cependant les modérés ne pardonnèrent pas à M. Olozaga de ne pas les avoir associés au pouvoir, et voilà la cause de tout ce qui est arrivé depuis. Passant à la question constitutionnelle, M. Cortina a vivement blâmé le nouveau ministre des affaires étrangères d'avoir porté aux cortès la déclaration de la reine, qui, d'après le vœu même exprimé par elle, devait être déposée aux archives. Pour saisir les cortès d'une pareille pièce, il fallait une autorisation particulière de la reine, un ordre tout-à-fait spécial. Le nouveau ministre des affaires étrangères a donc, par sa conduite inconstitutionnelle, compromis le trône et les cortès, et assumé sur sa tête la plus grave responsabilité. C'est fort habile de la part du chef de l'opposition d'avoir soutenu cette thèse : il accablait ainsi le nouveau ministère, il ouvrait aux cortès une issue pour sortir de la déplorable affaire dans laquelle on les a si maladroitement engagées.

Les paroles que M. Lopez a prononcées dans cette discussion sont remarquables, car on y trouve la pensée du parti progressiste sur les modérés. « Nous avons voulu, a dit M. Lopez, confier des fonctions aux modérés, mais non les appeler au pouvoir. Comment les aurions-nous appelés au pouvoir? Ils n'ont jamais pris l'initiative d'aucune réforme, et leurs idées ont toujours amené des mouvemens révolutionnaires, preuve évidente qu'ils ne gouvernaient pas bien. Toutes les mesures que nous voyons adopter depuis quelque temps sont autant de pas rétrogrades, et notamment la nomination du dernier ministère, qui ne représente aucun principe; c'est une intrigue. » La thèse des progressistes, c'est qu'à côté de Narvaez, homme d'action, il n'y a pas un homme politique vraiment à la hauteur des circonstances et des difficultés. Les dernières élections ont rouvert la vie politique à M. Martinez de la Rosa, homme aimable, conciliant, orateur disert; mais, jusqu'à présent, il s'est tenu discrètement à l'écart, et l'on peut douter qu'il veuille accepter toute la solidarité de la ligne politique suivie par Narvaez.

Dans cette situation, qu'ont fait les modérés, que la chute de M. Olozaga rendait pour un moment maîtres du champ de bataille? Ils ont poussé devant eux des hommes de second et de troisième ordre, et ils leur ont imposé le fardeau de la responsabilité ministérielle. Voilà un nouveau grief des progressistes. La présidence du conseil a été confiée à un jeune homme sans antécédens politiques et n'ayant guère d'autre titre que d'avoir été rédacteur d'un journal facétieux et satirique, où il aurait, il y a trois ans, gravement insulté la reine Marie-Christine, la mère de sa souveraine. Tout cela est triste et abaisse de plus en plus la dignité royale. On s'accorde à penser que l'existence d'un pareil ministère ne saurait être longue. S'il a pour successeurs les modérés les plus prononcés et les plus notables, l'opposition re-

doublera de vivacité. Dans l'hypothèse, assez invraisemblable en ce moment, où le pouvoir tomberait entre les mains des progressistes, la dissolution des cortès deviendrait inévitable.

Nous ne sommes pas surpris que, dans ces inextricables embarras, les modérés aient songé à rappeler à Madrid la reine Marie-Christine. De cette façon, leur parti aurait une tête. Dans la pensée, non pas de tous les modérés, mais de plusieurs, la dernière révolution n'a été faite que pour amener le retour et le triomphe de la régente. On ne songeait pas à la déclaration anticipée de la majorité d'Isabelle, on trouvait naturel et juste que la chute d'Espartero fût suivie du rétablissement de Christine dans les droits et dans l'exercice de la régence. Cette pensée était si bien celle des modérés influens, que, dans les derniers momens de son ministère, M. Lopez fut obsédé pour qu'il consentît à signer le décret qui rappelait la reine-mère. Il s'y refusa, et c'est surtout devant cette exigence qu'il s'est retiré. Aujourd'hui on prétend qu'un ministère qui est à la discrétion du général Narvaez a contresigné le décret qui rappelle Marie-Christine, mais quel serait l'effet de cette résolution?

N'est-ce pas courir le risque de raviver des passions assoupies? Il y avait dans la déclaration de la majorité de la reine Isabelle cet avantage, que d'anciens fermens de discorde étaient ensevelis dans l'oubli. Il ne pouvait plus être question ni de la régence d'Espartero, ni de celle de Marie-Christine. Maintenant, si on rappelle Marie-Christine, les esparteristes ne relèveront-ils pas la tête? Et le parti progressiste acceptera-t-il l'influence que la reine-mère exercera sur le gouvernement? M. Olozaga a déjà dénoncé une camarilla. Que sera-ce quand Isabelle sera replacée sous la tutelle de sa mère?

Au surplus, pourquoi tant raisonner quand il s'agit du pays du caprice et de l'imprévu? Ne dit-on pas maintenant qu'il se pourrait qu'on ne donnât pas suite au procès de M. Olozaga? Les cortès prendraient le parti de ne pas s'arrêter à la déclaration de la reine. Ce serait traiter singulièrement la parole royale. D'un autre côté, en allant en avant, on compromet aussi la dignité de la couronne. Il semble qu'on n'ait plus en Espagne que le choix des fautes. Puisse notre ambassadeur, qui vient d'arriver à Madrid, puisse-t-il, sans sortir d'une sage réserve, inspirer aux différens chefs de parti cet esprit de modération, ce respect de la dignité morale sans lesquels il est également impossible de défendre le trône et de servir la liberté.

En Grèce, l'assemblée nationale a commencé par vérifier ses pouvoirs et délibérer sur son règlement. Elle discutera bientôt le projet de constitution que lui apporteront les ministres du roi Othon. Jusqu'ici, tout se passe d'une manière vraiment sage. L'accord entre l'assemblée et le roi semble sincère. En présence et comme sous le patronage de l'Europe constitutionnelle, la Grèce délibère sur sa liberté, sur la constitution qui doit en organiser l'exercice. Noble spectacle et qui est un véritable enseignement. Il n'y a que deux gouvernemens que ce spectacle indigne, c'est le divan et l'empereur Nicolas. A Constantinople, on affecte d'être vivement alarmé de la révolution intérieure de la Grèce : le gouvernement turc a envoyé des troupes sur les fron-

tières de la Thessalie. On peut penser si le cabinet de Saint-Pétersbourg néglige d'épouser les appréhensions de la Porte. Il est tout prêt à donner assistance à son fidèle allié le sultan, à le défendre contre tout ce qui pourrait le menacer du côté de la Grèce. La Russie serait charmée, nous n'en doutons pas, de trouver le moindre prétexte pour intervenir dans les affaires helléniques. Quelque blessée qu'elle soit par la révolution libérale qui vient de s'accomplir, elle ne peut faire éclater son ressentiment; mais si le sultan s'adressait à elle pour lui demander de le garantir contre l'esprit turbulent des Grecs, il y aurait là une occasion toute trouvée pour donner cours contre la Grèce à son mauvais vouloir. Nous croyons bien que plus tard les Grecs chercheront à obtenir de l'Europe des conditions plus favorables pour leurs frontières; mais ce n'est pas le moment, et leur sagacité naturelle les avertira que, lorsqu'ils travaillent à l'œuvre de leur liberté intérieure, ils doivent éviter tout ce qui pourrait altérer la sécurité dont ils ont besoin. Jusqu'à présent, les Grecs se sont bien trouvés de ne traiter les grandes questions que les unes après les autres. Après s'être affranchis de la Turquie, ils ont été reconnus comme état indépendant; puis ils ont eu un gouvernement, des municipalités; enfin aujourd'hui ils sont à la veille d'obtenir le régime constitutionnel d'accord avec leur roi et l'Europe. Il nous semble que depuis quinze ans la Grèce n'a pas perdu son temps, qu'elle marche toujours avec la même sagesse, et le moment viendra pour elle de s'adresser à la justice de l'Europe pour obtenir toute l'étendue de territoire qui lui est nécessaire. Elle y aura d'autant plus de droits qu'elle sera plus forte, plus puissante; et quel est le moyen le plus sûr d'augmenter cette puissance, si ce n'est une sage pratique de la liberté? Le bruit court encore une fois que le cabinet de Berlin se propose de rappeler son ministre; ce serait une faute, ce serait trop imiter la Russie, et ce n'est pas là le vrai rôle de la Prusse.

O'Connell s'attache à mettre à profit le temps qui lui reste jusqu'au 15 janvier 1844; il s'adresse incessamment à l'opinion. Il y a quelques jours, il retrouvait à Limerick comme un de ces immenses *meetings* de l'été dernier. Dans un des discours les plus chaleureux qu'il ait prononcé, le libérateur a par anticipation discuté l'acte d'accusation dirigé contre lui. Puis, passant à la question du procès, il s'est demandé quelle en serait l'issue. C'est, selon lui, une véritable loterie. Tout dépend de la composition du jury. Effectivement il ne s'agit pas, dans le procès d'O'Connell, de juger une question de droit ou une question de fait. Êtes-vous pour ou contre une réforme en Irlande? Voilà le point. Si le jury est composé d'hommes touchés de la détresse de leur pays, qu'ils soient catholiques ou protestans, ils acquitteront O'Connell. S'il y a dans son sein des tories stationnaires et fanatiques, le libérateur sera condamné. O'Connell a eu raison de le dire, c'est un coup de dé.

Le grand agitateur a terminé son discours par une assertion des plus graves. « On m'a fait pressentir, a-t-il dit, que, si je consentais à abandonner la cause du rappel, on annulerait les poursuites, ou que même, en cas de condamnation, on n'exécuterait pas la sentence. Cette offre m'a été faite. J'ai répondu

qu'il ne saurait y avoir de transaction sur le rappel, et que j'aimerais mieux pourrir dans un cachot. » Pourquoi les Irlandais ne croiraient-ils pas O'Connell? N'y a-t-il pas déjà eu une accusation désertée? Ce n'est pas la première fois qu'O'Connell est poursuivi, ce ne serait pas la première fois qu'un ministère anglais reculerait devant ce redoutable accusé. Quoi qu'il en soit, on peut juger de l'effet qu'a dû produire en Irlande une pareille affirmation, et combien elle grandit dans l'imagination du peuple l'homme avec lequel veut ainsi transiger un gouvernement.

A Kerry, au milieu de ses concitoyens, devant les montagnes qui l'ont vu naître, O'Connell a retrouvé toute la poésie de sa jeunesse. Il a rappelé ces temps heureux où, dans toute la fierté du jeune âge, il saluait toutes les gloires de l'Irlande, et ouvrait son ame à l'espérance. « Croyez-le bien, a-t-il dit à ceux qui se pressaient autour de lui, que je reste libre comme les vents qui se jouent derrière cette colline, ou que je sois enchaîné dans un cachot comme l'aigle captif, je consacrerai à l'Irlande toutes mes pensées, et tant que la chaleur du sang fera battre mon cœur, je ne cesserai pas de travailler pour l'indépendance et le bonheur de l'Irlande. » Voilà ce qui fera d'O'Connell un homme à part, un tribun original entre tous les démocrates fameux dont l'histoire garde le souvenir; c'est cet amour de la nature, ce culte du sol natal. Il y a là autre chose qu'une éclatante célébrité politique, il y a une véritable grandeur morale.

Peu à peu, les députés arrivent, et les conversations politiques commencent, mais timidement, mais un peu à bâtons rompus. D'ailleurs, on ne sait encore rien de certain sur les projets du ministère. On dément aujourd'hui ce qui paraissait la veille incontestable. Hier, on était déterminé à présenter un projet qui est considéré comme la conséquence naturelle de la loi de régence, on avait sondé le terrain, on croyait pouvoir aller en avant. Aujourd'hui, tout est changé; beaucoup de députés paraissent récalcitrans, ils craignent leurs électeurs, et, par contre-coup, le courage des ministres se trouve ébranlé. Ces alternatives, ces tergiversations, devront bientôt avoir un terme, car le discours de la couronne annoncera nécessairement les principaux projets dont le cabinet veut saisir les chambres.

On dit que le ministère s'est déterminé à porter d'abord à la chambre des pairs le projet de loi sur l'instruction secondaire. En 1841, c'est à la chambre des députés qu'avait été soumis un premier projet sur la même matière. Peut-être eût-il mieux valu saisir d'abord de la question la même chambre. on eût montré ainsi plus de résolution, on eût témoigné aussi qu'on comprenait toute l'importance politique du projet, et qu'on ne voulait ni la dissimuler ni l'atténuer. On a pensé sans doute qu'en portant d'abord la loi au Luxembourg, on trouverait dans la chambre des pairs non-seulement toutes les lumières désirables, mais aussi moins de passions et de préoccupations politiques. Nous ne nous plaindrons jamais qu'on cherche à calmer les esprits, pourvu qu'on ne rapetisse pas les questions. La chambre des pairs a toute

l'indépendance morale nécessaire pour tenir une balance exacte entre les droits de l'état et ceux des particuliers, entre l'université et l'église.

Les lettres ont fait une notable perte dans la personne de M. Casimir Delavigne. Il est remarquable que le principal représentant de la poésie classique disparaisse au moment où semble s'opérer une réaction favorable à la cause qu'il défendait. M. Delavigne était classique avec amour, avec conviction; voilà son côté vraiment original. C'était un habile et scrupuleux disciple de Sophocle, de Virgile et de Racine. Au sortir du collége, Casimir Delavigne consacra deux années à l'étude approfondie des poètes grecs, et il contracta à cette école si riche et si pure cette harmonie et cette élégance dont il a consigné l'expression la plus heureuse dans *le Paria*.

Les trois plus grands succès de Casimir Delavigne ont été sa *Messénienne* sur Waterloo, *les Vêpres siciliennes*, et *l'École des Vieillards*. Aux accens de sa *Messénienne*, la France tressaillit, comme si Tyrtée avait reparu, non cette fois pour exciter les guerriers au combat, mais pour célébrer les funérailles et la gloire des héros. On crut qu'un grand poète lyrique s'emparait du premier rang, pour n'en jamais tomber. Aux *Vêpres siciliennes*, sans se dissimuler les défauts de cette œuvre de jeune homme, on espéra aussi un poète tragique original. Enfin *l'École des Vieillards* rappela les chefs-d'œuvre du second ordre du dernier siècle, comme *le Glorieux* : ce fut l'apogée de la carrière dramatique de M. Delavigne. Depuis cette époque, ses convictions littéraires s'altérèrent, et le poète classique voulut sacrifier à des autels qui n'étaient pas les siens. Ce n'est pas ici le lieu et le moment d'examiner jusqu'à quel point ces transactions, toujours habilement conduites, servirent vraiment la gloire de l'harmonieux et classique auteur du *Paria*. Nous aimons mieux consigner ici l'expression de regret unanime qui s'attache à la mémoire de Casimir Delavigne; sa carrière a été pleine, parfois glorieuse, toujours pure, et le nom du poète qui a pleuré sur Waterloo ne périra pas.

La Comédie-Française paraît avoir bien compris la perte qu'elle a faite, car elle vient de décider qu'un buste en marbre de M. Casimir Delavigne serait immédiatement commandé à un de nos premiers sculpteurs, pour être placé dans le foyer public. La Comédie fera relâche le jour des funérailles du poète.

F. BONNAIRE.

FERNANDE.

IV.[1]

Clotilde venait annoncer à son oncle que Maurice était réveillé et qu'il pouvait entrer dans la chambre du malade. M. de Montgiroux jeta un coup d'œil rapide sur elle : Clotilde était pâle, mais elle paraissait calme et résignée.

En apprenant la cause secrète de la maladie de Maurice, Mme de Barthèle et Clotilde, l'une dans un premier mouvement d'amour maternel, l'autre dans un élan de dévouement conjugal, avaient pris la résolution que nous avons dite, résolution que, dans l'inflexibilité de son devoir, qui veut d'abord qu'à quelque prix que ce soit le médecin sauve le malade, le docteur leur avait suggérée. Cette résolution était l'effet d'un sentiment trop naturel et trop légitime pour qu'elles songeassent un seul instant, l'une ou l'autre, au ridicule de la situation dans laquelle la présence d'une femme qui avait été la maîtresse de Maurice allait les placer. Mais M. de Montgiroux, qui, comme on a dû le remarquer, n'était pas l'homme du premier mouvement, avait entrevu tout de suite ce que l'admission d'une femme galante dans la maison de sa nièce avait d'irrégulier et de choquant; en outre, je ne sais quelle inquiétude le préoccupait à

(1) Voyez la livraison du 17 décembre.

l'endroit de cette femme et lui faisait désirer de ne pas se rencontrer avec elle en présence de la baronne surtout : il avait donc voulu fuir, et Mme de Barthèle, usant de sa vieille autorité, l'avait retenu. Le comte, ennemi de toute lutte, cédait avec une sorte d'hésitation craintive; un vague pressentiment lui disait tout bas qu'il allait être mêlé pour quelque chose dans toute cette aventure, et Mme de Barthèle allait peut-être avoir elle-même une révélation de ce qui se passait dans l'esprit du noble pair, lorsque Clotilde vint interrompre leur entretien, qui commençait à prendre une chaleur indiscrète.

Elle venait, comme nous l'avons dit, annoncer à son oncle que Maurice était réveillé et qu'il pouvait entrer auprès du malade.

Mme de Barthèle et M. de Montgiroux se levèrent aussitôt et suivirent Clotilde.

Le comte montait l'escalier en cherchant dans son esprit par quel moyen il pourrait sortir d'embarras, lorsque tout à coup, dirigeant à travers une fenêtre ses regards sur la cour, Mme de Barthèle s'écria :

— Ah! voici M. Fabien de Rieulle, nous allons savoir quelque chose de nouveau.

En effet, Fabien entrait dans la cour à pic sur un tilbury.

— En ce cas, ma chère enfant, dit M. de Montgiroux en s'arrêtant sous l'impression spontanée d'une terreur dont il ne pouvait pas se rendre compte, retourne auprès de ton mari, dans un instant je suis près de toi; mais, comme Mme de Barthèle, j'ai hâte de savoir quelle nouvelle nous apporte ce monsieur.

Et il s'élança après la baronne, afin de ne point la laisser un instant seule avec le nouveau venu.

Ce nouveau venu, sur lequel force nous est de jeter les yeux un instant, tandis qu'il saute légèrement de son tilbury et qu'il monte les marches du perron en rajustant le léger désordre qu'une course rapide avait amené dans sa toilette, était un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, beau garçon, dans toute l'acception du mot, et qui, à des yeux superficiels, pouvait passer pour un homme d'une suprême élégance. C'était, comme nous l'avons dit, l'ami ou plutôt le compagnon de Maurice, car, lorsque nous aurons à mettre ce dernier en scène, nous essaierons de démontrer quelle nuance imperceptible aux regards vulgaires creusait un abîme entre ces deux hommes.

Grace à l'empressement de M. de Montgiroux, et à sa connais-

sance des localités, il put entrer par une porte tandis que Fabien entrait par l'autre.

— Eh bien! mon cher monsieur de Rieulle, dit la mère de Maurice, que venez-vous nous apprendre? parlez, parlez vite.

Mais comme le jeune homme ouvrait la bouche pour répondre, il aperçut M. de Montgiroux.

Mme de Barthèle s'aperçut qu'à cette vue une légère hésitation se peignait sur la figure de Fabien.

— Oh! cela ne fait rien, dit-elle; parlez, parlez, M. de Montgiroux est du complot.

Fabien regarda M. de Montgiroux, et son hésitation parut se changer en étonnement. Quant à l'homme d'état, ne voulant pas compromettre la gravité de son caractère, il se contenta de faire un mouvement de tête en signe d'adhésion.

— Eh bien! madame, répondit Fabien, tout a réussi selon vos désirs et selon nos espérances; la personne en question accepte la partie de campagne.

— Et quand l'entrevue doit-elle avoir lieu? demanda Mme de Barthèle avec une sorte d'anxiété. N'oublions pas que chaque moment de retard peut compromettre la vie de Maurice.

— Le rendez-vous est donné pour ce matin même, et, dans peu d'instans, nous verrons sans doute arriver la personne.

Et Fabien jeta un regard sur le comte pour voir quel effet produirait sur lui l'annonce de cette prochaine arrivée, mais le comte, qui avait eu le temps de remettre son masque d'homme politique, resta impassible.

— Elle n'a point fait de difficultés? demanda Mme de Barthèle.

— Il n'a été question, répondit le jeune homme, que d'une simple visite à la campagne; une maison à vendre a été le prétexte dont Léon de Vaux s'est servi pour déterminer la personne à venir à Fontenay en sa compagnie; pendant la route, il se charge de la préparer doucement à vous rendre le service que vous réclamez d'elle.

— Mais alors ne craignez-vous pas qu'elle refuse d'aller plus loin?

— Quand elle saura la situation dans laquelle se trouve Maurice, j'espère que le souvenir d'une ancienne amitié surmontera toute autre considération.

— Oui, et je l'espère comme vous, dit Mme de Barthèle enchantée.

— Mais, monsieur, demanda le comte d'une voix qui, malgré toute la puissance de l'homme d'état sur lui-même, n'était pas

exempte d'émotion; comment s'appelle cette personne, s'il vous plaît?

— Comment! vous ne savez pas de qui il est question? demanda Fabien.

— Aucunement. Je sais qu'il est question d'une femme jeune et jolie, mais vous n'avez pas encore prononcé son nom.

— Alors, vous l'ignorez?

— Complètement.

— Elle se nomme Mme Ducoudray, répondit Fabien de Rieulle en s'inclinant avec le plus grand sang-froid.

— Mme Ducoudray? répéta M. de Montgiroux avec un sentiment visible de joie; je ne la connais pas.

Et le comte respira, comme un homme auquel on enlève une montagne de dessus la poitrine. L'air sembla pénétrer librement dans ses poumons, ses traits contractés et ses rides profondes se détendirent et retombèrent dans leur mollesse accoutumée. Fabien suivit sur le visage du comte tous ces symptômes de satisfaction, et il sourit imperceptiblement.

— Ma chère amie, dit alors à Mme de Barthèle M. de Montgiroux, qui, à ce qu'il paraît, avait appris tout ce qu'il voulait savoir, maintenant que je suis à peu près certain de l'arrivée de notre magicienne, je vous laisse causer avec M. de Rieulle, et je remonte près de notre malade.

— Mais vous restez toujours avec nous, n'est-ce pas?

— Puisque vous le voulez absolument, il faut bien vous obéir; seulement, je renvoie mes gens. Il est bien entendu que vous me donnez ce soir vos chevaux pour aller à Paris?

— Oui, oui, c'est chose convenue.

— C'est bien. Vous permettez que j'écrive un mot pour qu'on ne m'attende pas à dîner?

— Faites.

Le comte s'approcha d'une table sur laquelle, pour l'usage de tout le monde, on voyait, en cas de besoin, un buvard, des plumes, de l'encre et du papier. Alors, sur un petit carré de vélin parfumé, il griffonna ces mots :

« A ce soir huit heures, à l'Opéra, ma toute belle. »

Puis il cacheta ce billet, mit l'adresse tout en jetant un coup d'œil inquiet du côté de Mme de Barthèle, et sortit pour donner ses ordres et monter, comme il l'avait dit, dans la chambre de Maurice.

Dès qu'il fut parti, Mme de Barthèle, plus à l'aise de son côté pour questionner l'ami de son fils, se hâta de dire avec sa légèreté habituelle :

— Enfin, nous allons donc la voir, cette belle Mme Ducoudray; car vous m'avez dit qu'elle était belle, n'est-ce pas?

— Mieux que cela; elle est charmante!

— Mme Ducoudray, vous dites?

— Oui.

— Savez-vous, monsieur de Rieulle, que ce nom a vraiment l'air d'un nom?

— Mais c'est qu'en effet c'en est un.

— Et c'est bien véritablement celui de la dame?

— C'est du moins celui que nous lui donnons pour cette circonstance. On peut la rencontrer chez vous, et de cette façon, au moins, les choses auront bonne apparence. Mme Ducoudray est un nom qui n'engage à rien; on est tout ce qu'on veut, avec ce nom-là. Léon doit lui apprendre en route, comme je vous l'ai dit, et dans quel but nous l'amenons chez vous, et sous quel nom elle doit vous être présentée.

— Et son vrai nom, quel est-il? demanda Mme de Barthèle.

— Si c'est de son nom de famille que vous voulez parler, dit Fabien, je crois qu'elle ne l'a jamais dit à personne.

— Vous verrez que c'est quelque fille de grand seigneur qui déroge, dit en riant Mme de Barthèle.

— Mais cela pourrait bien être, dit Fabien, et plus d'une fois l'idée m'en est venue.

— Aussi je ne vous demande pas le nom sous lequel elle est inscrite dans l'armorial de France, mais le nom sous lequel elle est connue.

— Fernande.

— Et ce nom est... connu, dites-vous?

— Très connu, madame... pour être celui de la femme la plus à la mode de Paris.

— Savez-vous que vous m'inquiétez? Si quelqu'un allait nous arriver tandis qu'elle sera là, et reconnaître cette dame pour ce qu'elle est?

— Nous vous avons avoué, madame, avec la plus grande franchise, quelle est dans le monde la position de Mme Ducoudray, ou plutôt de Fernande; il est encore temps, madame, de prévenir tous les incon

véniens que vous craignez. Dites un mot, je cours à sa rencontre, et elle n'arrivera pas même en vue de ce château.

— Que vous êtes cruel, monsieur de Rieulle! Vous savez bien qu'il faut sauver mon fils, et que le docteur prétend qu'il n'y a que ce moyen.

— C'est vrai, madame, il l'a dit, et c'est sur cette assurance seulement, rappelez-vous-le bien, que je me suis hasardé à vous offrir...

— Mais elle est donc bien charmante, cette Mme Ducoudray qui inspire des passions si terribles?

— Vous ne tarderez pas à la juger vous-même.

— Et de l'esprit?

— Elle a la réputation d'être la femme de Paris qui dit les plus jolis mots.

— Parce que ces sortes de femmes disent tout ce qui leur passe par la tête; cela se conçoit. Et des manières, suffisantes, n'est-ce pas?

— Parfaites; et je connais plus d'une femme de la plus haute distinction qui en est à les envier.

— Alors, cela ne m'étonne plus, que Maurice soit devenu amoureux d'elle. Ce qui m'étonne seulement, c'est qu'apte à comprendre la distinction, comme elle paraît l'être, elle ait résisté à mon fils.

— Nous n'avons pas dit qu'elle lui eût résisté, madame; nous avons dit qu'un jour Maurice avait trouvé sa porte fermée et n'avait pas pu se la faire rouvrir.

— Ce qui est bien plus étonnant encore, vous en conviendrez. Mais à quelle cause attribuez-vous ce caprice?

— Je n'en ai aucune idée.

— Ce n'est pas à un motif d'intérêt, car Maurice est riche, et, à moins de prendre quelque prince étranger...

— Je ne crois pas que, dans sa rupture avec Maurice, Fernande ait été dirigée par un motif d'intérêt.

— Savez-vous que tout ce que vous me dites là me donne la plus grande curiosité de la voir?

— Encore dix minutes.

— A propos, je voulais vous consulter sur la façon dont nous devons agir avec elle. Mon avis primitif, — et tout ce que vous venez de me dire me confirme encore dans cet avis, — est que, du moment où nous sommes censés ignorer sa conduite et où nous l'admettons chez nous comme une femme du monde, nous devons la traiter comme nous traiterions une véritable Mme Ducoudray?

— Je suis heureux, madame la baronne, de partager entièrement votre opinion sur ce point.

— Vous le comprenez, n'est-ce pas, monsieur de Rieulle? c'est un sentiment de convenance, c'est un scrupule tout naturel qui me font songer à cela, et préparer d'avance la réception que je lui dois faire. En effet, chacun ici se réglera sur moi, et conformera ses manières aux miennes.

— Aussi je ne suis nullement inquiet, je vous prie de le croire, madame.

— Je veux que ma réserve et mon extrême politesse lui donnent à elle-même la mesure du ton qu'elle doit prendre. Quant à Clotilde, j'ai mis tous mes soins à lui faire entendre, sans le lui dire positivement, que cette dame était assez... légère, qu'il fallait agir avec circonspection, avec une bienveillance cérémonieuse et froide. Après tout, qui saura cette aventure? Personne. Maurice est alité, on connaît sa position, on se contente d'envoyer prendre de ses nouvelles à l'hôtel. Nous n'avons pas même vu encore, et j'en rends grace au ciel, notre cousine, Mme de Neuilly. Vous la connaissez, n'est-ce pas, monsieur de Rieulle?

Fabien fit un signe de tête accompagné d'un sourire.

— Oui, je sais ce que vous voulez dire; la femme la plus curieuse, la plus bavarde, la plus tracassière qui soit sous le soleil. Nous nous trouvons donc dans des circonstances très favorables pour la cure que nous allons tenter.

— Sans doute, madame, reprit Fabien avec une espèce de gravité qui cachait visiblement une intention secrète. Ce qui m'étonne seulement, c'est la facilité avec laquelle Mme Maurice de Barthèle a consenti à recevoir chez elle la femme qui lui enlève le cœur de son mari, et pour laquelle elle a été délaissée pendant tout cet hiver.

— Sans doute, je n'en disconviens pas, ce dévouement est extraordinaire; mais voulez-vous qu'elle devienne veuve par esprit de vengeance? Pauvre Clotilde! c'est un ange de résignation. D'abord elle veut tout ce que je veux; ensuite elle adore son mari, et l'on adore les gens avec leurs défauts, et quelquefois même à cause de leurs défauts. Destinés de tous temps l'un à l'autre, son affection pour son mari a commencé dès le berceau; c'est de sa part un amour réel, durable, solide, mais un amour honnête, et non un de ces amours excentriques qui tuent, comme celui que Maurice éprouve pour cette femme.

Fabien ne put réprimer un sourire en voyant la mère de Maurice

confirmer ce qu'il avait toujours soupçonné, c'est-à-dire que le mariage de son ami et de Mlle de Montgiroux avait été une alliance avantageuse pour l'un et pour l'autre sous tous les rapports d'intérêt, un mariage de convenance, voilà tout; une de ces unions qui donnent parfois le calme, jamais le bonheur. La maladie de Maurice le lui avait déjà fait pressentir d'un côté; de l'autre, ce que Mme de Barthèle appelait le dévouement de Clotilde avait achevé d'éclairer la situation. La chose tournait donc admirablement au gré de ses désirs et tendait à la réussite de ses projets, car Fabien de Rieulle avait des projets. Cette satisfaction intérieure amena sur ses lèvres un sourire involontaire; Mme de Barthèle vit ce sourire.

— De quoi riez-vous, monsieur de Rieulle? demanda-t-elle.

— De la surprise de Maurice, répondit Fabien de l'air le plus ingénu du monde; lui qui m'accusait de lui avoir nui dans l'esprit de Mme Ducoudray, tandis que c'est moi, au contraire, qui la lui amène!

— Pauvre enfant! dit la baronne.

Et tous deux allèrent s'accouder à la barre de la fenêtre pour voir si Fernande ne venait pas.

Au bout d'un instant, un léger bruit fit retourner Mme de Barthèle. C'était Clotilde qui entrait.

— O mon Dieu! s'écria la baronne, qu'y a-t-il là-haut, ma chère Clotilde? Serait-il plus mal?

— Non, madame, répondit Clotilde; mais mon oncle m'a fait signe de le laisser seul avec Maurice et le médecin. J'ai obéi, et je viens vous rejoindre.

Et la jeune femme rendit par une révérence le salut que lui faisait Fabien.

— Bien, bien, dit alors Mme de Barthèle; rassure-toi, mon ange : la dame que tu sais, cette dame, Mme Ducoudray, consent à venir, et nous l'attendons d'un moment à l'autre.

Clotilde baissa les yeux et soupira.

— Vous voyez, dit Mme de Barthèle à l'oreille de Fabien, la douleur altère aussi sa santé, à elle, pauvre enfant.

Le jeune homme jeta un rapide regard sur Clotilde, et se convainquit à l'instant même du contraire. Jamais peut-être, grace même à cette légère pâleur qui pouvait aussi bien venir de la fatigue que du chagrin, la femme de son ami ne lui avait paru plus belle. Son teint rose et blanc, ses lèvres fraîches, son regard limpide, brillaient de jeunesse et de santé; son maintien était naturel; la douleur qu'elle ressentait n'avait rien d'affecté. A son âge d'ailleurs, Clotilde avait

vingt ans à peine, on ne souffre pas encore beaucoup de la crainte de perdre, parce qu'on n'a encore rien perdu. Orpheline dès l'enfance, tous ceux qu'elle avait aimés et qu'elle aimait étaient demeurés près d'elle, et son présent ressemblait tellement au passé, qu'elle ne s'effrayait pas de l'avenir. Aussi la peine morale que lui causait la maladie de son mari n'avait aucun caractère alarmant; c'était un nuage léger dans une belle matinée de printemps, glissant sur un ciel pur et voilant le soleil, sans même en éteindre les rayons. Il y avait plus : on ne sentait même pas, en l'étudiant, le dépit que la trahison de Maurice avait dû nécessairement éveiller en elle; d'ailleurs elle avait été si chastement élevée, qu'elle ne comprenait peut-être pas dans toute son étendue l'importance de cette trahison. Sa pureté se reflétait sur les autres pour effacer leurs torts; dans son innocence, elle purifiait tout, et, n'ayant pas l'idée du mal, elle ne le supposait jamais chez les autres.

Tandis qu'elle se tenait ainsi les yeux baissés, tandis que Mme de Barthèle la plaignait à voix basse des maux qu'elle n'éprouvait pas, Fabien trouvait un charme inconcevable à regarder, naïve de cœur et de maintien, cette jeune femme à qui le mariage n'avait en quelque sorte fait que soulever le voile virginal de la jeune fille, et sur une analyse rapide de tant de graces candides, rehaussées par l'assurance que donne l'habitude du monde et par le calme qu'inspire la vertu, il réfléchissait à la bizarrerie du cœur humain, qui avait fait du froid mari de Clotilde l'amant passionné de Fernande. Mais Mme de Barthèle, chez qui l'expérience éveillait la crainte, dont la tendresse s'effrayait des moindres choses, qui cherchait par une agitation continuelle à s'étourdir sur la cause de ses douleurs, ne laissant pas à Clotilde le temps d'un second soupir, ni au jeune homme le loisir d'un plus long examen, Mme de Barthèle reprit aussitôt la parole :

— Ainsi, dit-elle, tu étais là, chère Clotilde, quand M. de Montgiroux est entré dans la chambre du malade?

— Oui, madame, j'étais assise au chevet de son lit.

— Et Maurice, a-t-il paru reconnaître le comte?

— Je ne sais, car il ne s'est pas même retourné de son côté.

— Et alors?

— Alors, mon oncle lui a adressé la parole, mais Maurice ne lui a pas répondu.

— Vous voyez, mon cher monsieur Fabien, reprit Mme de Barthèle en se tournant vers le jeune homme, dans quel état de marasme le

pauvre enfant est tombé; vous voyez que tout est permis pour le tirer d'une pareille situation.

Fabien fit de la tête un signe affirmatif.

— Et qu'a fait M. de Montgiroux? continua la baronne en adressant de nouveau la parole à sa belle-fille.

— Il a causé un instant bas avec le docteur, et m'a fait signe de sortir de la chambre.

— Et ton mari s'est-il aperçu de ton départ? a-t-il fait quelque signe pour te retenir?

— Hélas! non madame, répondit Clotilde en rougissant légèrement et en poussant un second soupir.

— Madame, dit Fabien à la baronne assez bas pour conserver l'apparence du mystère, assez haut cependant pour être entendu de Clotilde, ne pensez-vous point que, pour que la commotion ne soit pas trop forte, il faudrait, sans qu'on lui dît laquelle, que Maurice sût qu'il va recevoir une visite, une visite de femme. A votre place, j'aurais peur que l'aspect inattendu d'une personne qu'il a si fort aimée ne dépassât les désirs du docteur, et d'une crise salutaire ne fît une crise violente, et par conséquent dangereuse.

— Oui, monsieur Fabien, oui, vous avez raison, dit Mme de Barthèle. Tiens, Clotilde, M. de Rieulle me faisait une observation pleine de sens; il disait...

— J'ai entendu ce que disait M. de Rieulle, reprit Clotilde.

— Eh bien! qu'en penses-tu?

— Vous avez plus d'expérience que moi, madame, et, je vous l'avoue, je n'oserais pas donner mon avis en pareille circonstance.

— Eh bien! moi, je me range à l'opinion de M. Fabien, dit Mme de Barthèle. Écoutez-moi, monsieur de Rieulle, et voyez si mon projet n'est point admirable. Au lieu de parler bas et avec précaution, ainsi que nous l'avons fait jusqu'à présent, je vais faire signe à M. de Montgiroux et au docteur de s'asseoir près du lit de Maurice. Je prendrai à mon tour place à leurs côtés, et, du ton de la conversation ordinaire, j'annoncerai qu'une voisine de campagne nous a fait demander la permission de venir voir notre maison, qu'on lui a désignée comme un modèle de goût. Comme c'est lui qui a tout dirigé ici, cela le flattera, j'en suis convaincue, car il a pour ses idées en fait d'ameublement un amour-propre d'artiste, ce cher enfant; en effet c'est réellement lui qui a tout dirigé ici : le fait est que la maison n'est plus reconnaissable. Mais que disais-je donc, monsieur de Rieulle?

— Vous disiez, madame, que vous préviendriez Maurice qu'une voisine de campagne...

— Oui. Puis, vous comprenez, je désignerai cette voisine de campagne de manière à lui donner quelques soupçons. Nous ne saurions refuser, continuerais-je, de satisfaire la curiosité d'une femme jeune et jolie; j'appuierai sur ces derniers mots; bien qu'elle soit un peu extraordinaire, ajouterai-je toujours en appuyant. Il se pourrait même qu'elle fût un peu légère, ajouterai-je encore en appuyant davantage; mais à la campagne une visite unique, qu'on n'est pas obligé de rendre, ne tire pas à conséquence... Pendant ce temps-là, nous observerons l'effet de ces paroles dites naturellement ainsi que je viens de vous les dire, comme s'il s'agissait de la chose du monde la plus simple et la plus vraie... Puis je reviendrai vous informer de tout ce qui s'est passé.

Mme de Barthèle fit un mouvement pour sortir du salon; Clotilde se disposa à la suivre. Fabien eut donc un instant la crainte que son plan n'eût pas réussi; mais la baronne arrêta sa belle-fille :

— Attends, attends, chère belle; je réfléchis à une chose, dit-elle: c'est que, comme je veux à son portrait moral ajouter quelques détails physiques, il ne faut pas que tu sois là, vois-tu, ta présence le gênerait, mon bel ange. Devant toi il n'oserait pas m'interroger; car, crois-le bien, au fond du cœur Maurice reconnaît, j'en suis certaine, les torts affreux qu'il a envers toi.

— Madame! murmura Clotilde en rougissant.

— Mais voyez donc comme elle est belle, continua la baronne, et si véritablement son mari n'est pas impardonnable. Aussi, quand Maurice sera guéri, si j'ai un conseil à te donner, chère enfant, c'est de le faire un peu enrager à ton tour.

— Et comment cela, madame? demanda Clotilde en levant ses deux grands yeux d'azur sur la baronne.

— Comment?... je te le dirai moi-même. Mais revenons à notre dame; elle est arrivée, je l'ai vue.

— Vous l'avez vue? s'écria Clotilde.

— Mais non, ma chère enfant; c'est pour Maurice qu'elle est arrivée, et non pour toi. — Vous l'avez vue? demandera M. de Mongiroux. — Mais je ne fais encore que l'entrevoir, répondrai-je. — Quelle femme est-ce? demandera ton oncle. — Mais une femme.... Au fait, monsieur de Rieulle, comment est-elle? que je puisse répondre.

Quoique Clotilde ne fit pas un mouvement, il était évident que

cette conversation la faisait souffrir, si ce n'est de douleur, du moins de dépit. Fabien suivait les progrès de cette souffrance avec l'œil d'un physiologiste consommé.

— Brune ou blonde? demanda Mme de Barthèle, qui avec sa légèreté naturelle glissait sans cesse sur les surfaces, et qui, n'approfondissant jamais rien, ne remarquait pas la légère contraction des traits de Clotilde.

— Brune.

— Peut-on aimer une brune, dit Mme de Barthèle, quand on a sous les yeux la plus adorable blonde? Enfin, grande ou petite?

— De taille moyenne, mais parfaitement prise.

— Bien; et sa mise?

— D'un goût exquis.

— Simple?

— Oh! de la plus grande simplicité.

— Bien; je vous laisse ensemble. Clotilde, tu viendras me prévenir aussitôt qu'on apercevra la voiture de Mme Ducoudray. A propos, comment viendra-t-elle?

— Mais dans sa calèche, probablement; le temps est trop beau pour s'enfermer dans un coupé.

— Ah ça! mais elle a donc des équipages, cette princesse!

— Oui, madame; ils sont même cités pour leur élégance.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! dans quel temps vivons-nous? s'écria Mme de Barthèle en sortant du salon et en laissant Fabien seul avec Clotilde.

C'était, comme nous l'avons dit, ce que désirait M. de Rieulle, et depuis qu'il avait vu entrer la jeune femme, il avait constamment manœuvré pour arriver à ce résultat.

V.

Maintenant, disons quelques mots de Fabien de Rieulle, que nous n'avons pas eu le temps encore de faire connaître à nos lecteurs.

Fabien de Rieulle était ce que l'on nomme, dans toute l'acception vulgaire du mot, un beau garçon : il y a plus; au premier coup-d'œil, sa mise et ses manières paraissaient satisfaire aux exigences les plus absolues de l'élégance parisienne, et il fallait un regard bien exercé ou un examen très approfondi pour distinguer en lui les nuances qui séparaient l'homme du gentilhomme.

Fabien avait trente ans à peu près, quoiqu'au premier abord il parût pas son âge. Ses cheveux étaient d'une charmante nuance châtain foncé, que faisait ressortir une barbe un peu plus pâle de ton et dans laquelle se glissaient quelques poils d'une nuance fort hasardée; ses traits étaient réguliers, mais forts, et une couche de rouge un peu trop prononcée, en s'étendant habituellement sur son visage, lui ôtait un peu de cette distinction qui accompagne toujours la pâleur. Grand et bien fait, au premier aspect, on sentait cependant que ses membres, fortement accentués, manquaient de finesse dans leurs attaches et de délicatesse dans leurs extrémités; son œil bleu foncé, parfaitement encadré sous un sourcil bien dessiné, ne manquait pas d'une certaine puissance, mais il eût cherché vainement à s'approprier ce regard vague et perdu qui donne tant de charme à la physionomie. Enfin toute sa personne avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'élégance acquise, mais non la distinction native; tout ce que l'éducation et la société donnent, mais rien de ce que la nature accorde.

Fabien de Rieulle s'était lié avec Maurice de Barthèle, et c'était certainement la plus grande sottise qu'il ait pu faire, car le voisinage de Maurice servait purement et simplement à rendre visibles toutes ces légères imperfections qu'il pouvait facilement dissimuler loin de lui.

En effet, un mauvais génie semblait s'attacher à Fabien chaque fois qu'il voulait entrer en lutte avec Maurice, car en toutes choses Maurice avait l'avantage sur lui. Fabien, mécontent de son tailleur, l'avait quitté et avait pris celui de Maurice, car Fabien avait cru que cette nuance de perfection qu'il avait remarquée dans la tournure de son ami, venait de la coupe particulière que Humann donnait à ses vêtemens. Or, il s'était fait habiller par Humann, et comme il était loin d'être un sot, il avait été forcé de s'avouer que son désavantage à lui venait d'une certaine rotondité de taille qui appartenait à son organisation. Fabien et Maurice faisaient courir tous deux; mais presque toujours, soit aux courses du Champ-de-Mars, soit à celles de Chantilly, le cheval de Maurice l'emportait sur celui de Fabien; c'était de peu de chose, sans doute, d'une-demi tête, mais c'était assez pour que Fabien perdît son pari. Alors Fabien, à prix d'argent et sous un autre nom, arrivait à acheter le cheval vainqueur; il débauchait le jockey auquel il attribuait les honneurs du triomphe, et avec le même jockey et le même cheval qui l'avaient vaincu l'année précédente, il perdait encore, d'un quart de tête, c'est vrai,

mais il perdait. Maurice et Fabien étaient joueurs tous deux, beaux joueurs, gros joueurs surtout; tous deux savaient perdre avec calme, mais Maurice seul savait gagner avec insouciance et du même air absolument qu'il perdait. Enfin, on avait prétendu que cette rivalité s'était étendue plus loin encore, s'attaquant à des intérêts où à défaut du cœur l'amour-propre est bien autrement en jeu que dans des luttes de toilette, de courses ou de jeu, et que là encore Fabien avait été battu par Maurice. Fabien cependant avait eu assez de bonnes fortunes pour arriver à être à la mode; mais Maurice, lui, y avait toujours été. On avait connu à Fabien la princesse de ***, la baronne de ***, lady ***; mais Maurice passait partout pour avoir négligé ces conquêtes.

Comme on le voit, Maurice, en toutes choses, avait donc toujours conservé l'avantage sur Fabien. Aussi ce dernier avait-il juré de se venger un jour, d'une façon éclatante, de sa longue infériorité, et dans son espoir le moment était enfin arrivé de prendre sa revanche.

En effet, l'embarras extrême qui se manifesta dans le maintien de Clotilde aussitôt qu'elle se trouva en tête à tête avec lui parut à Fabien d'un favorable augure. En homme habile et accoutumé à mettre en usage tous les moyens qui mènent à bien une intrigue amoureuse, il avait envisagé du premier coup les avantages que lui donnait la proposition que lui avait faite la veille Mme de Barthèle, d'amener à Fontenay-aux-Roses cette femme que son fils aimait. Cependant, comme cette complaisance pouvait lui nuire dans l'esprit de Clotilde et neutraliser le bénéfice qu'il comptait tirer de sa jalousie, il s'était, sous prétexte de ménager à Léon de Vaux un tête-à-tête avec Fernande, arrangé de manière à ce que ce fût Léon de Vaux qui introduisît sous le toit conjugal la rivale de Clotilde. Lui précéderait son ami d'une heure, et pendant cette heure il ferait comprendre à la femme de son ami que, forcé d'accepter la mission que lui avait donnée Mme de Barthèle, il n'avait pas voulu du moins être l'agent actif d'un évènement qui, de quelque côté qu'on l'envisageât, présentait toujours quelque chose d'humiliant pour l'amour-propre, et de douloureux pour le cœur de la jeune femme.

Il se fit d'abord de part et d'autre un profond silence; mais il y a des momens où le silence impressionne plus que la parole, si adroite ou si passionnée qu'elle soit : c'est lorsqu'il y a dans le cœur une sorte de retentissement de ce qui se passe dans le cœur des autres. Or, que se passait-il dans le cœur de Fabien? Nous le savons. Mais dans celui de Clotilde? D'où venait chez elle cette agitation intérieure

qu'elle s'efforçait de surmonter? S'était-elle aperçue du sentiment qu'elle avait fait naître, c'est-à-dire de ce désir de possession que les femmes distinguent si rarement de l'amour? N'était-elle point indifférente à cet effet de sa beauté, dont jusqu'alors, moitié par respect pour elle, moitié par crainte de Maurice, les jeunes gens qui l'entouraient lui avaient laissé ignorer la puissance? La trahison d'un mari avait-elle eu le fâcheux résultat de laisser pénétrer dans cette jeune ame un sentiment qui ne fût pas en harmonie avec ses devoirs, et déjà secrètement, sans trop s'en rendre compte ni se l'expliquer, comprenait-elle la vengeance? Qui peut le dire? la vanité de la femme se trouve souvent blessée sans qu'elle le sache elle-même, par un de ces instincts de coquetterie inhérens à sa nature. C'est alors que l'esprit perçoit chez elle des idées indécises dont elle ne comprend pas d'abord toute la valeur, mais qui reviennent avec persistance, et qui laissent à chaque fois qu'elles sont revenues une trace plus profonde de leur passage. S'il est vrai que les idées soient innées et que notre ame en contienne le germe, ne suffit-il pas du rayon de la première occasion pour les faire éclore, et une fois écloses, ne se développent-elles pas rapidement par les occasions qui succèdent à la première?

Mais évidemment Clotilde était émue, et la présence de Fabien était pour beaucoup dans cette émotion-là. Ce fut elle cependant, peut-être même à cause de ce secret embarras qu'elle sentait peser sur son cœur, qui rompit ce muet préambule. Quant à Fabien, il était trop habile pour ne pas lui laisser remplir jusqu'au bout son rôle de maîtresse de maison, et pour faire cesser un silence plus expressif à ses yeux que toutes les conversations du monde.

— Monsieur, dit-elle, en attendant le retour de Mme de Barthèle, je vous proposerai de jeter avec moi un regard sur des fleurs que l'on dit fort rares, que je trouve fort belles, et que notre jardinier cultive avec beaucoup de soin.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit Fabien en s'inclinant avec respect.

Et à ces mots, comme pour échapper à elle-même par le mouvement, Clotilde sortit du salon, et, suivie par Fabien, traversa la salle de billard et entra dans la serre.

— Voyez, monsieur, dit Clotilde en examinant ses fleurs avec une attention trop affectée pour que cette attention ne cachât point de l'embarras; voyez ces pauvres plantes, elles semblent partager la tristesse de la maison, et elles ont l'air toutes délaissées depuis que Mau-

rice est malade. En effet, je crois que c'est la première fois que j'entre ici depuis huit ou dix jours, et ces fleurs sont trop délicates, j'oserai presque dire trop aristocratiques, pour être abandonnées aux soins d'un simple jardinier.

Fabien la regarda complaisamment caresser ces plantes insensibles, mais de son côté il ne rompit pas le silence. Se taire, c'était de sa part provoquer un autre genre de conversation. La jeune femme le comprit. Elle releva la tête, mais alors ses yeux rencontrèrent le regard ardent de Fabien, et elle les laissa retomber de nouveau sur ses fleurs. Alors, se voyant dans l'obligation absolue de montrer de l'assurance, dans le maintien du moins, elle se crut bien forte en continuant à prendre pour texte la maladie de son mari. Seulement, de cette maladie elle choisit le seul épisode peut-être que dans la situation présente elle eût dû laisser de côté.

— Monsieur, dit-elle après s'être assise et avoir fait signe à Fabien de s'asseoir sur de grands divans d'étoffe de Perse qui régnaient tout autour de la serre, dont on pouvait soigner les fleurs du dehors; monsieur, dit-elle avec cet air résolu qui trahit le trouble intérieur, vous avez témoigné beaucoup d'enthousiasme en traçant le portrait de Mme Ducoudray. C'est le nom, je crois...

— De l'enthousiasme, madame! se hâta d'interrompre Fabien. Permettez-moi, je vous en supplie, de vous convaincre que vous vous êtes méprise.

— Je ne le pense pas, reprit Clotilde avec naïveté; j'étais fort attentive à la conversation, d'abord parce qu'elle intéressait Maurice. Vous l'avez dépeinte à Mme de Barthèle, non-seulement comme une femme distinguée, mais encore comme une beauté remarquable; et la manière dont vous vous êtes exprimé excuse et me fait comprendre maintenant cette passion de Maurice qui me plonge, — elle se reprit, — qui nous plonge tous ici dans le désespoir.

La réticence involontaire de la jeune femme, car Clotilde n'avait ni l'art ni l'intention de révéler ainsi ses plus secrètes peines, la réticence n'échappa point à Fabien. Mme Maurice de Barthèle, en invoquant un motif d'affliction, avait cru y trouver un point d'appui; mais le nom collectif dont elle rectifia innocemment la première formule, par un effet instantané de sa conscience, dévoilait son ame jusqu'à son dernier repli, et Fabien, en homme habile, se contenta de balbutier quelques paroles vagues. Cette fois la conversation prenait un tour trop favorable à ses projets pour qu'il cherchât à la détourner.

— Croyez, madame, dit-il, que je prends à votre douleur une part bien vive; si Maurice m'avait écouté...

— Ne l'accusez pas, reprit à son tour Clotilde : il est moins coupable qu'on ne le croit. C'est une erreur sans conséquence, un caprice d'enfant gâté, sa mère et mon oncle l'excusent.

— Sa mère, oui, dit Fabien en souriant; mais permettez-moi de vous dire que j'ai cru remarquer que son oncle avait moins d'indulgence.

— Ce qui prouve que nous valons mieux que vous, messieurs.

— Qui vous conteste cela?

— Ou plutôt, continua Clotilde, c'est que la différence est grande entre la situation de la femme et celle du mari. C'est que le monde... pourquoi? je n'en sais rien... vous relève, messieurs, du crime dont il nous flétrit.

— Vous vous trompez, madame, reprit Fabien, l'opinion du monde ne relève du crime qu'au point de vue social et non au point de vue du sentiment. A cet égard, et je veux dire à votre égard surtout, madame, le préjugé sous son double aspect me semble absurde.

— Je serai moins sévère que vous, monsieur, répondit la jeune femme en baissant les yeux. Je conçois tout dans cette circonstance, et, croyez-le bien, l'amour-propre ne m'aveugle pas. Le crime de Maurice, et c'est à dessein que je me sers du mot que vous avez prononcé pour en changer l'acception, ce crime est involontaire. J'ai toujours entendu dire, et si peu expérimentée que je sois en pareille matière, je crois de mon côté, que la volonté est impuissante dans les choses du cœur, et qu'elle ne fait pas plus naître l'amour qu'elle ne peut le faire cesser.

— Hélas! oui, sans doute, s'écria vivement Fabien, et ce que vous dites là, madame, n'est que trop vrai...

Un soupir suspendit la phrase de Fabien au moment où elle allait devenir trop significative, et un trouble parfaitement joué prit la valeur d'un trouble intérieur et comprimé.

Puis, après un moment de silence, il reprit comme s'il lui avait fallu tout ce temps pour maîtriser son émotion :

— Mais pour ce qui se passe ici, pour ce qui vous concerne, permettez-moi de vous dire toute la vérité, madame. Eh bien! sur l'honneur, je vous le répète, je ne puis concevoir le fol entêtement de Maurice pour cette femme.

— Et cependant vous faisiez tout à l'heure son éloge de façon à

excuser une passion si vive qu'elle soit, reprit Clotilde avec une inquiétude mal déguisée.

— Eh! mon Dieu, oui, sans doute, dit Fabien comme vaincu par la vérité. Dans toute autre maison, partout ailleurs, près de toute autre femme je la trouverais belle peut-être; mais, voulez-vous que je vous le dise, sa présence ici m'irrite, et quoiqu'en apparence, et pour ne pas désobliger Mme de Barthèle, je me sois prêté d'abord à cette aventure, maintenant je la désapprouve. Cette femme près de vous, c'est une profanation.

— Ah! monsieur, s'écria Clotilde avec un élan spontané dans lequel, au reste, il y avait plus de fraternité que d'affection conjugale, ce n'est pas dans l'affreuse alternative de sauver ou de perdre un mari qu'il est permis à une femme de réfléchir, et d'être sévère sur les moyens qui peuvent amener un résultat comme celui que nous espérons. Souvenez-vous que c'est le docteur, l'ami d'enfance de Maurice, un des médecins les plus distingués de Paris, qui a combiné, exigé tout ceci. D'ailleurs il n'est au pouvoir de personne de changer le passé... Le danger modifie bien des choses, fait passer par-dessus bien des convenances, et il m'impose à moi la patience et la résignation. C'est mon devoir à ce que l'on m'a dit; je ferai mon devoir, et un jour la reconnaissance de Maurice me récompensera.

— J'éprouve, je l'avoue, quelque surprise, madame, reprit Fabien, de vous entendre parler ainsi, à cette heure. Hier il m'avait semblé, à la suite de cette scène à laquelle j'étais si loin de penser que notre visite donnerait lieu, il m'avait semblé, dis-je, remarquer dans votre langage une sorte de douleur et d'indignation que je me suis permis de blâmer. Je n'en comprenais pas bien toute l'importance, je dois en convenir; mais la réflexion, et plus encore un sentiment qui depuis hier s'est éveillé en moi à l'aspect de votre situation, m'ont fait revenir sur ce que je vous avais dit.

—Eh bien! monsieur, répondit Clotilde, depuis hier il s'est fait en moi un changement tout contraire; oui, monsieur, l'espoir a produit son résultat ordinaire, on pense beaucoup dans la lenteur d'une nuit sans sommeil passée au chevet d'un mourant qui nous est cher. L'indulgence d'ailleurs est souvent le secret de la tranquillité, et la tranquillité, c'est presque le bonheur. Vous voyez, monsieur, que je suis raisonnable, et que je puis répondre aujourd'hui à tout ce que vous m'avez fait entendre hier.

— Ai-je donc été assez malheureux, répondit Fabien, pour vous

déplaire par ma franchise? Et cependant hier je ne vous ai rien dit que je ne sois prêt à vous répéter aujourd'hui. Seulement aujourd'hui je vous ai vue une fois de plus; seulement depuis hier j'ai pu vous apprécier entièrement, et à ce que j'ai dit hier j'ajoute aujourd'hui que je ne comprends pas que l'on puisse vous être infidèle, et que je suis disposé à plaindre votre mari si vous ne voulez pas absolument que je le blâme.

— Monsieur, balbutia Clotilde en rougissant et en dénonçant, par un mouvement de retraite involontaire, l'extrême embarras où venait de la jeter Fabien.

— Je me tairai si vous l'exigez absolument, continua le jeune homme, mais quand nous amenons près de vous la femme qui aveugle votre mari au point de l'empêcher de vous rendre la justice qui devrait vous assurer la supériorité sur toutes les autres femmes, vous me permettrez de déplorer moins encore les moyens que nous employons pour le guérir, que la cause qui met ses jours en péril. Votre bon cœur, je le sens, doit excuser un caprice qui cause de tels ravages, mais votre esprit peut-il les comprendre?

— Il faut cependant croire à ce que l'on voit, monsieur.

— Mme de Barthèle me disait tout à l'heure que votre mariage était un mariage d'amour bien plus que de convenance. Ou elle était dans l'erreur, ou je dois être étrangement étonné de voir votre bonheur détruit. L'amour, je le sais, et vous-même le disiez tout à l'heure, se rit de toutes les conventions de la société; le cœur n'entre pour rien dans les combinaisons des familles : mais avouez alors que Maurice ne vous aimait pas. Voilà ce que sa situation présente prouve, voilà ce que je ne puis concevoir, voilà enfin ce qui m'indigne contre lui.

Fabien avait parlé avec une telle ardeur de conviction, avec une chaleur de sentiment si puissante, que Clotilde n'osa relever les yeux; en même temps elle craignit de se taire, et quoique son émotion la portât à garder le silence, elle fit un effort sur elle-même pour le rompre. Cette espèce de véhémence à laquelle Fabien s'était laissé aller lui inspirait une terreur vague dont elle cherchait en vain à se défendre. Enfin, sans trop se rendre compte du trouble qu'elle éprouvait, elle répondit avec un calme apparent dont Fabien ne fut pas dupe :

— Depuis trois ans que je suis mariée, je n'ai jamais eu à me plaindre de M. de Barthèle, et sans cette maladie fatale j'ignorerais encore un oubli d'un instant que je pardonne et que je saurai oublier, car j'aime mon mari.

Mais sa voix expira sur ses lèvres en prononçant ces mots solennels. Il se fit un nouveau silence que ni l'un ni l'autre n'essaya de rompre. Fabien avait fait un grand pas; dans ce charmant réduit, au milieu du parfum de ces fleurs auquel Maurice avait si souvent mêlé la douce harmonie de sa voix, Clotilde écoutait une autre voix que celle de son mari, et cette voix arrivait jusqu'à son cœur et la faisait tressaillir.

Quant à Fabien, comme il était guidé bien plus encore par un désir de vengeance que par un amour réel, il se sentait maître de lui-même et par conséquent de Clotilde. Aussi, tandis que la jeune femme, embarrassée dans ce silence comme dans un réseau qu'elle n'avait pas le courage de rompre, s'abandonnait à une hésitation vague, se laissait aller enfin à l'étonnement et au trouble d'impressions qui lui semblaient d'autant plus étranges qu'elles étaient entièrement nouvelles, Fabien mettait le temps à profit, combinant la portée des moindres paroles qu'il allait dire, et prenant la résolution d'éclairer Clotilde sur ce qu'elle éprouvait, sans cependant rendre le jour assez vif pour que le trouble qu'elle devait ressentir la conduisît jusqu'à l'effroi.

Après l'avoir couvée quelque temps d'un de ces regards magnétiques que les femmes sentent peser sur elles, il prit donc la parole.

— Me permettrez-vous, madame, dit-il en soupirant, d'interrompre vos réflexions en vous communiquant les miennes; la singularité de la situation permet entre nous, ce me semble, une certaine confiance, une espèce d'abandon qui me fait espérer que vous me pardonnerez ce que je vais vous dire. Vous aimez Maurice, dites-vous; vous le croyez, sans aucun doute vous devez le croire; mais il n'y a pas d'amour vrai sans jalousie; et jusqu'à présent, ou grace à une grande puissance sur vous-même, vous les avez cachés, ou vous n'avez pas éprouvé un seul de ces mouvemens impétueux qui dénoncent la présence d'une passion réelle, qui ne permettent plus de repos, qui empoisonnent à tout jamais la vie. Mais si votre amour ne s'est pas encore révélé par ces violens symptômes, et que cependant cet amour existe, peut-être est-ce vous exposer beaucoup que de recevoir ici la femme qui vous a ravi le cœur auquel non-seulement votre titre d'épouse, mais encore votre supériorité sur toutes les femmes, vous donnait le droit de prétendre exclusivement, vous surtout, qui donniez exclusivement le vôtre. Peut-être, dis-je, serait-il prudent d'éloigner cette femme, de me charger de rompre l'entrevue préméditée. Vous n'avez qu'un mot à dire, il en est temps encore...

— Mais, monsieur, répondit Clotilde avec un léger mouvement d'impatience, vous oubliez que Maurice se meurt, et que le docteur prétend que la présence de cette femme peut seule le sauver!

— C'est vrai, madame, reprit Fabien, s'amusant à tourner et à retourner le couteau dans le cœur de Clotilde, mais cette femme, en rendant Maurice à la vie et à la santé, à supposer que sa présence ait ce miraculeux effet, cette femme le rendra-t-elle à la raison? Songez-y, madame, c'est la tranquillité de votre existence tout entière que vous jouez sur un coup de dé. Vous allez voir cette femme, mais le point de vue duquel vous la verrez vous exagérera tous ces avantages, frivoles à mes yeux, qui aux vôtres deviendront des supériorités réelles. Exempte de coquetterie comme vous l'êtes, ne sachant pas ce que vous possédez, vous, de graces plus précieuses, de qualités plus réelles, peut-être vous croirez-vous inférieure à elle parce qu'elle aura fait ce que vous n'aurez pu faire; peut-être alors, avec cette erreur de votre modestie, sentirez-vous passer dans votre ame l'ardent poison de la jalousie, ce tourment sans trève, cette douleur sans fin; vous ne saurez plus alors distinguer ce que l'art a combiné de ce que la nature donne; vous prendrez des manières étudiées pour des graces naïves; l'esprit de mots brillans, que l'aplomb et l'audace des reparties font valoir, vous paraîtra préférable au sentiment timide qui n'ose se trahir. Vous la verrez sans vous voir, madame, vous l'entendrez sans vous entendre, et vous serez malheureuse, car vous vous croirez réellement inférieure, car je ne serai pas là sans cesse pour vous dire : Vous l'emportez sur cette femme, madame, comme un diamant sur une fleur, comme une étoile sur un diamant; vous serez malheureuse, ou bien vous ne l'aimerez pas.

Les regards et la voix de Fabien étaient animés d'une expression si chaleureuse et si persuasive, que le trouble de Clotilde devint de plus en plus visible. Cependant, grace à un effort sur elle-même, elle continua de faire bonne contenance.

— Vous oubliez, monsieur, répondit-elle, qu'aujourd'hui il ne s'agit pas de moi ni de Maurice, que ce n'est pas moi qui fais trembler une mère, et tout en vous remerciant de l'intérêt que vous me portez, peut-être ai-je le droit de m'étonner du zèle extrême que vous mettez à me dévoiler mon propre malheur.

— Ce zèle ne vous surprendrait point, madame, si vous pouviez lire dans mon cœur, si vous pouviez apprécier à sa valeur le sentiment qui me guide, et si vous arriviez ainsi à vous convaincre que votre intérêt me touche plus que celui de mon meilleur ami.

L'aveu cette fois était si direct, que Clotilde ne put retenir un mouvement d'effroi.

— Je continue de vous écouter, mais je cesse de vous comprendre, monsieur, dit la jeune femme en prenant un ton froid et réservé.

— Oui, c'est vrai, pardon, pardon, madame, dit Fabien, feignant un embarras qu'il n'éprouvait en aucune façon; j'oubliais que j'ai peu l'honneur d'être connu de vous; aussi suis-je forcé de vous parler un instant de moi, madame, au lieu de continuer à vous parler de vous, de vous expliquer une singularité de mon caractère, ou plutôt une bizarrerie de mon cœur.

Il s'arrêta un instant, des larmes brillèrent dans ses yeux, et une émotion concentrée parut lui briser la voix. Clotilde continua d'écouter malgré elle.

—Sous une apparence de frivolité mondaine, continua-t-il, je cache un cœur bien malheureux; oui, madame, j'ai la douleur d'être toujours entraîné malgré moi à me ranger du côté des opprimés, quels qu'ils soient. Pardonnez-moi ces révélations, madame, et surtout n'allez pas en rire. C'est au point que dans un bal, au lieu de m'adresser aux femmes que leur beauté et leur parure entourent d'admirateurs, je cherche, pour lui faire partager le plaisir et la joie de tout le monde, la pauvre délaissée que personne n'invite. L'abandon, partout où je le rencontre, a des droits à mon attention, à mes soins, à mon respect même. Je ne m'établis pas en redresseur de torts, mais je trouve du bonheur à consoler; c'est un rôle qui ne fait pas briller, mais qui cependant est doux à remplir.

Il y avait dans la voix de Fabien tant de conviction, et dans son air tant de vérité, que la femme la plus accoutumée à ce genre de manége y eût été prise; aussi, voyant l'effet qu'il avait produit, Fabien continua :

— Si vous saviez, madame, combien il y a dans le monde d'injustices à réparer, combien de femmes que l'on croit heureuses détournent la tête pour verser des larmes, et combien de sourires passent sur les lèvres, qui n'ont point leur source dans le cœur!

— Mais savez-vous, monsieur, qu'à ce compte, dit Clotilde, votre vie tout entière doit être un acte de dévouement?

— Et cet acte de dévouement n'est pas bien méritoire, madame, car un jour peut arriver enfin, où, comprenant la différence qu'il y a entre le cœur de celui qui l'abandonne et le cœur de celui qui la plaint, une femme qui jamais peut-être n'eût laissé tomber un regard

sur moi daignera me récompenser d'un mot, me payer d'un sourire, et faire ainsi de moi le plus heureux des hommes.

Cette fois, il n'y avait plus à se tromper sur le sens des paroles ni sur l'intention de celui qui les prononçait; aussi, Clotilde, toute pâlissante de terreur, se leva-t-elle tout à coup.

— Pardon, monsieur, dit-elle, j'entends le bruit d'une voiture, c'est probablement Mme Ducoudray qui entre dans la cour, et j'ai promis à Mme de Barthèle de la prévenir de son arrivée.

Et prompte comme l'éclair, elle traversa la salle de billard, et disparut derrière la portière du salon.

— Bon, dit Fabien en rajustant le col de sa chemise et en lissant ses manchettes, mes affaires vont à merveille; elle a fui, donc elle craignait de se trahir en restant. Ah! l'on me fait jouer ici le rôle de médecin; eh bien, soit! mais on me paiera mes visites.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain n°.*)

NAPLES EN 1843.

III.[1]

Les Français, dit-on, s'engouent promptement et oublient de même; les Italiens peuvent bien en cela nous donner la main; leur engouement est plus exagéré que le nôtre, et ne dure pas davantage. Lorsque je visitai pour la première fois le musée Borbonico à Naples, l'examinai avec attention la suite de tableaux qui représente dans les plus grands détails la révolution de 1648. Ce sont des ouvrages plus remarqnables par leur intérêt historique et leur exactitude que par le mérite du pinceau. On y voit le soulèvement du peuple, les massacres des nobles, l'élévation de Masaniello, sa mort, et la rentrée des Espagnols dans la ville. Or, le règne de ce pêcheur n'a duré que dix jours, et le retour de Don Juan d'Autriche n'eut lieu qu'au bout de six mois. Dans cet intervalle, M. de Guise fut chef de la république, et il n'est pas plus question de lui que s'il n'eût jamais existé; les gens éclairés eux-mêmes ne savent pas en quoi son histoire se rattache à celle de Naples. Cependant ce prince, étant exilé à Rome sous le ministère de Mazarin, fut prié instamment par les

(1) Voyez les livraisons des 12 et 26 novembre.

Napolitains de venir à leur secours dans des circonstances périlleuses où un chef était nécessaire. Il vendit ses bijoux et son argenterie, partit de Rome avec quelques gentilshommes français, braves et aventureux comme lui, et, à travers mille dangers, vint aborder à Naples où on l'accueillit avec un enthousiasme poussé jusqu'à l'ivresse. Il disciplina de son mieux des troupes fort mauvaises, rétablit le bon ordre par son courage et sa fermeté, en brisant plus d'une fois sa canne sur la tête des *lazares*, comme il disait dans son langage de grand seigneur. Pendant six mois, il lutta contre les armées espagnoles avec avantage. Le cardinal Mazarin l'abandonna, et les insurgés le récompensèrent de ses peines en le vendant à Don Juan d'Autriche, qui l'envoya prisonnier à Madrid. Il était juste au moins qu'après tout cela, on daignât se souvenir de M. de Guise et reproduire dans l'histoire de la révolution quelques-unes de ses prouesses. On s'en garda bien. Salvator Rosa lui-même, qui fut en correspondance avec ce prince, du haut des Abruzzes, n'a pas fait un seul tableau sur cet épisode héroïque. Avant d'aborder en Calabre, Murat aurait dû se rappeler l'exemple de Henri de Lorraine et retourner en arrière.

En fait de spectacles, notre manie de nouveauté n'approche pas de celle des Napolitains. Nous négligeons plutôt nos idoles que nous ne les brisons, semblables à ces femmes galantes dont le cœur est bon et qui se font des amis de leurs anciens amans. Nos théâtres reviennent volontiers aux vieux ouvrages et leur conservent toujours une place dans le répertoire. Si le goût du jour s'en éloigne trop, on en joue encore des fragmens; le Conservatoire s'en empare, et de cette façon les chefs-d'œuvre ne meurent pas absolument. En Italie, une mauvaise partition est couronnée et applaudie comme une merveille, parce qu'elle est nouvelle, puis elle va rejoindre les autres dans l'abîme du néant. Les théâtres de musique n'ont point de répertoire. L'impresario met en répétition, pour l'hiver, une ou deux pièces les plus récentes et du maëstro à la mode. Ces deux pièces font les frais de la saison entière. Elles durent autant que les feuilles des arbres. Recueillez les fruits du succès, pauvres auteurs; à Noël vous serez défunts. Il est vrai que le moment de la vogue a de grandes douceurs. On entend partout les motifs de l'opéra. Tout le monde les sait. On se pâme de plaisir en les fredonnant. On les propose pour sujet aux improvisateurs. La musique de régiment les apprend, en fait des sérénades pour la nuit, des aubades pour les grands personnages, et

le soldat marche au refrain de la cavatine. Tout cela meurt avec l'année. Une autre partition vient qui s'évanouit de même. A Paris on veut de la variété, en Italie du nouveau. A Gênes, l'hiver dernier, c'était *Maria di Rudenz*, ouvrage broché par l'intarissable Donizetti, exprès pour le théâtre *Carlo-Felice*. A Naples on ne sortait pas de la *Linda de Chamouni*. Ne demandez pas dans ce pays-là ce que c'est que Mozart; on ne le connaît pas de nom. On sait qu'il a existé un homme appelé Cimarosa dont les pièces ont eu du succès en leur temps. Sans le *Stabat Mater*, Rossini s'en irait à tire-d'aile se ranger où est Gluck en France. *Othello*, *le Barbier de Séville*, nous diraient les Napolitains, comment pouvez-vous écouter encore ces vieilleries!

L'hiver dernier, le théâtre San-Carlo n'offrait rien de bien attrayant pour un étranger. Selon mon goût, Mme Tadolini n'est pas une cantatrice qu'on puisse prendre en passion. Deux tenors médiocres se partageaient les toques à plumes et l'intérêt du public, l'un bon musicien et déjà usé par le travail, l'autre doué d'une voix superbe qu'il maniait assez mal. Le premier *basso-cantante*, nommé Coletti, possède le feu sacré qui fait les grands artistes, et il le deviendra, mais ce n'est pas encore une chose achevée. Avec ces faibles élémens, je ne sais quel charme, tenant sans doute au pays, m'attirait à l'opéra. Je ne pouvais dormir de bon cœur si je n'avais pas entendu la romance de la *Linda*. Toute pâle qu'est cette musique, elle semble avoir plus de couleur sous le ciel de Naples. Les contrées méridionales ont le privilége de vous maintenir dans un ordre de sensations heureux et favorable aux arts. Vous habitez Naples depuis huit jours à peine, que vous éprouvez, comme les Italiens, le besoin de vous *dilettare*, et, quelle que soit la pièce du moment, vous allez à San-Carlo. Lorsqu'au mois de février, à l'époque des grandes douleurs de la nature du Nord, vous vous habillez les fenêtres ouvertes, vous circulez dans la ville sans autre incommodité qu'un peu de poussière, et vous parcourez les environs à la chaleur tempérée d'un beau soleil, — les rouages de la machine humaine fonctionnent mieux et plus activement; vous sentez avec plus de vivacité; la cavatine dont vous pèseriez sévèrement la juste valeur au théâtre Ventadour vous épanouit d'aise; le ballet vous intéresse, vous devenez enfant comme le parterre napolitain, et vous vous surprenez à désirer le moment plein d'émotions où les brigands du ballet sont vaincus par ce jeune premier si hérissé de panaches qu'on ne lui voit

plus les yeux. C'est une façon de vivre dont vous ne connaissez pas le charme dans ces climats sombres et hostiles où vous êtes replié sur vous-même, les pieds au feu, et tourmenté jusque par l'air que vos poumons respirent.

Après San-Carlo, les autres théâtres de musique ne méritent pas qu'on s'en occupe. Celui du *Fondo* n'est qu'une succursale de l'Opéra. On y joue les mêmes ouvrages, exécutés par la même troupe. Au théâtre *Nuovo*, le répertoire est composé de vaudevilles français traduits en mauvais opéra-comiques. Laissons cela de côté; il y aurait trop de certitude d'ennuyer le lecteur à lui parler d'un endroit où l'on s'ennuie.

La comédie est morte, en France, de sa mort naturelle. Lorsqu'elle florissait, il y avait de l'exagération dans le caractère français. Les originalités, les ridicules et les travers étaient évidens, faciles à saisir, connus de tout le monde, et de plus le partage d'une coterie particulière qui donnait le ton au reste de la nation. Aujourd'hui les travers et les ridicules ne sont pas moindres, en somme; mais, en se divisant sur un plus grand nombre, ils ont pris des proportions mesquines et ils échappent à la comédie, qui ne trouverait plus aussi facilement le succès populaire. En Italie, au contraire, les fortes proportions se sont conservées. L'influence appartient à des coteries et à des minorités aux dépens desquelles le reste du public rirait volontiers. La comédie trouverait toutes les conditions désirables d'une bonne existence; mais une force supérieure lui ferme la bouche. Les théâtres se traînent à la suite des productions françaises. Vous ne voyez que M. Scribe, M. Casimir Delavigne, traduits en italien, et joués avec cette volubilité involontaire qui sied aux pièces de ce genre comme des fioritures à la musique de Rameau. L'affiche, toujours emphatique, annonce *le Verre d'eau* comme l'ouvrage le plus *accréditë* de la littérature moderne. Pour un Français qui a vu tout cela bien joué à Paris, ces traductions composent le spectacle le moins attrayant qui se puisse représenter. Mais descendez des grands théâtres aux petits, à ceux d'un ordre trop infime pour être assujétis à une surveillance extrême, vous y retrouvez la véritable comédie nationale, qui s'alimente de l'à-propos, des travers du moment, et qui donne souvent dans son petit cercle des conseils utiles au peuple qui la soutient et l'applaudit.

Sur la place du Castello, en face des canons braqués à travers les grilles sur le passant, vous verrez une maison de pauvre apparence et que vous ne prendriez jamais pour un théâtre. L'entrée ressemble

fort à celle d'un méchant cabaret. Un corridor bas et tortueux vous mène, par une pente rapide, dans un souterrain où est la salle de spectacle, étroite, mais propre et bien éclairée. Vous êtes à San-Carlino. A deux pas de là, sur la même place, est une autre taverne de même figure, appelée le théâtre de la Fenice. Dans ces deux petits bouges se sont réfugiés l'ancienne verve comique dont l'Italie ne perdra jamais le génie, les pièces de circonstance, les reproductions de ridicules connus et de types populaires, les discours au public, comme du temps de Scaramouche ou de Gros-Guillaume. C'est là que le fameux Lablache a commencé sa carrière dramatique; on s'en souvient encore à Naples.

La troupe de San-Carlino se compose d'une douzaine d'acteurs excellens, francs Napolitains pour les grimaces, la vivacité, les gestes expressifs, la force du gosier, la facilité d'improvisation; ils s'entendent ensemble comme des larrons et enlèvent un succès comme une muscade. Dans toutes les pièces on retrouve constamment les quatre rôles classiques : Pancrace, Polichinelle, le bègue portant des lunettes énormes, et la vieille dona *Pangrazia*, toujours persuadée que les jeunes gens l'adorent. A ces quatre personnages appartient le privilége de faire rire le parterre. Ils parlent le dialecte napolitain, tandis que les autres rôles varient selon les pièces, et sont écrits ordinairement en italien. Le vieux don Pancrace représente la naïveté, la bonhomie, la bêtise crédule, et Polichinelle, la fourberie, la gourmandise, la poltronnerie, tous les instincts grossiers et matériels. Quand le vieux bègue aux larges lunettes n'est pas le compère de Pancrace, comme l'Orgon français est l'ami du Géronte, il joue les tabellions, les baillis ou les commissaires de police. Le caractère de la vieille est celui de Pancrace, augmenté des faiblesses du beau sexe. Souvent ces quatre rôles déroulent entre eux une intrigue comique, entée sur une autre plus sérieuse. Dans les pièces toutes *da ridere*, le fond du sujet repose sur eux. L'affiche annonce la double intrigue par un double titre. Don Pancrace et son compère le bègue portent la culotte noire et la perruque plate à queue et sans poudre. Le Polichinelle n'est pas, comme celui des marionnettes, un bossu vêtu de l'habit de clinquant. Il n'a pas de difformité. Son costume se compose d'une camisole et d'un large pantalon de toile blanche, serrés à la ceinture par des coulisses et plissés du haut en bas. Son bonnet de laine blanche est droit comme une mitre d'évêque; un demi-masque noir, avec un long nez, cache la moitié du visage et forme dans les traits un contraste piquant de grimaces et d'immobi-

lité. La vieille, d'un embonpoint qui déborde, se farde les joues, affecte les prétentions et les parures de la jeunesse, se charge les doigts de bagues et le cou de colliers. A San-Carlino, ces emplois à caractère, et surtout celui du Pancrace et de la vieille, sont joués par des artistes d'un véritable talent et d'un naturel exquis; jamais leurs farces les plus outrées n'atteignent le point où le rire et la gaieté se changeraient en fatigue ou en dégoût.

Dans le reste de la troupe il y a encore des acteurs de mérite: trois hommes doués de physiques hétéroclytes et qui reproduisent des figures populaires, un amoureux d'assez bonne tournure pour l'endroit, une jeune première petite, robuste et chevelue, type exact de la brunette napolitaine, au cœur fantasque et à la tête chaude; une autre actrice jeune et belle, d'une physionomie énergique, et qui remplit admirablement les rôles de servante ou de femme du peuple.

Mais le plus intéressant de tous est l'acteur-auteur, nommé Altavilla, l'ame et le soutien de la *compania* de San-Carlino. Il remplit tantôt les rôles qui répondent à ceux de Gonthier dans nos vaudevilles, tantôt d'autres plus comiques ou de caricature, car il est excellent mime, et son visage, d'une mobilité extraordinaire, se prête à toutes sortes de bouffonneries. Ce qui élève Altavilla au-dessus de ses confrères, c'est qu'il est le Molière de la troupe. Depuis plusieurs années, quoiqu'il paraisse à peine âgé de trente-cinq ans, on ne joue que ses ouvrages, et ce n'est pas une petite affaire que d'alimenter le théâtre de San-Carlino. Tous les samedis, pendant la saison d'hiver, il faut une pièce nouvelle. Jamais la première représentation n'a manqué d'arriver au jour convenu. En une semaine on fait, on apprend et on répète une comédie, tout en jouant celle de la semaine précédente. Le fécond Lope de Vega lui-même se serait fatigué de ce métier-là, et aurait peut-être donné sa démission. Le signor Altavilla est aussi frais d'esprit et aussi en train que le premier jour.

Vous devinez sans peine qu'avec si peu de temps pour composer et préparer une pièce, il est impossible qu'on l'écrive avec soin, et même qu'on la mette entièrement sur le papier. Le canevas seul est déterminé, une partie des scènes à demi ébauchées, quelques mots soufflés d'avance aux acteurs; le reste s'achève en causant et en répétant l'ouvrage. Une large part est laissée à l'improvisation, à l'esprit du Polichinelle, à la bonhomie du Pangrazio, aux délicieuses minauderies de la vieille, au bégaiement de l'homme à lunettes, et aux inspirations dernières que le moment de la représentation suggère

encore à l'auteur. On ne sait pas au juste si les scènes se suivent bien, comment cela doit marcher. Déjà le samedi arrive, voici le public dans la salle; l'orchestre a joué l'ouverture, les trois coups sont frappés, la toile se lève. Pancrace paraît, le parterre éclate de rire. Le souffleur est habile; l'exposition réussit; chacun voit clair dans son rôle. On se comprend, on se soutient l'un l'autre. La pièce marche: tout à coup l'amoureux saisit Altavilla par le bras dans la coulisse.

— Que vais-je dire, s'écrie-t-il, que faire? mon entrée est manquée. Ma scène d'amour ne peut plus aller.

— Ne t'effraie pas, mon garçon, répond l'auteur. Tu feras tel changement à ton rôle. Au lieu de cette tirade, tu diras ce que je vais t'indiquer.

Et il trace à la hâte un passage nouveau différent du premier. Pendant ce temps-là Polichinelle, ne voyant pas entrer l'acteur, devine qu'on change et qu'on prépare. Il remplit l'intervalle par des lazzis. La leçon est finie, le carrosse enrayé se dégage et roule de plus belle. Le public ne s'aperçoit de rien; le dénouement s'exécute à souhaits, et la soirée se termine par des rires et des applaudissemens.

Le samedi suivant, c'est à recommencer. Bien rarement une de ces bluettes dure quinze jours. Pas une n'existe, ni imprimée ni en manuscrit. Altavilla lui-même, s'il avait un moment de répit, ne pourrait sans doute jamais retrouver dans sa mémoire tout ce qu'il a dépensé d'esprit argent comptant et de frais d'imagination. Dieu sait pourtant combien de ces idées jetées au vent méritaient de vivre long-temps et d'être travaillées avec plus de soin! Que d'étincelles seraient devenues de bonnes lumières, et que de cailloux renfermaient des pierres précieuses! Pauvre Altavilla! il est pénible de voir le talent périr ainsi dévoré par une nécessité impérieuse.

Puisque Molière prenait son bien où il le trouvait, vous pouvez croire que le poète de San-Carlino ne se gêne pas pour emprunter à ses voisins. Drames étrangers, vaudevilles, tragédies, tout est bon à faire un plan et à convertir en farces. Vous reconnaissez le véritable génie d'improvisation de l'auteur lorsqu'un évènement de la semaine, un chapitre de la chronique du jour, un article des journaux se retrouvent changés en comédies, et jamais Altavilla ne manque à ce devoir de nouvelliste en action. L'à-propos est sa plus grande ressource. Le théâtre de la Fenice fait de même, et la concurrence ne permet pas de négliger une occasion. Six fois au moins pendant mes

trois mois de séjour à Naples, j'ai vu ces petits théâtres amuser leur public avec des sujets de circonstance.

Une jeune Française, établie à l'entrée de Tolède, vendait des gâteaux et des petits pains; en sa qualité d'étrangère, on la trouvait fort belle, avec cette complaisance que nous mettrions à admirer une Napolitaine, et sa boulangerie était fort achalandée. Aussitôt l'affiche de San-Carlino annonça pour le samedi une pièce intitulée *la Boulangère française*.

Il y avait, à l'hôtel de la Victoire, une dame russe qui ne se montrait pas, ne sortait que la nuit et en voiture. Ce mystère fit causer les gens de la maison. Le bruit courut aussitôt que cette dame avait une tête de mort, et qu'elle voulait donner une immense fortune à qui l'épouserait, malgré cette grave imperfection. Les bonnes gens de pêcheurs et de lazzaroni, aussi crédules que don Pangrazio, s'assemblaient déjà devant l'hôtel, attendant que la dame parût, afin de voir, en se tâtant bien, s'ils n'auraient pas le courage de surmonter un premier moment de répugnance. On lut aussitôt sur l'affiche de la Fenice: *La Donna colla Maschera di morte*. La pièce était bouffonne et bien faite.

Des antiquaires se querellaient sur l'origine et la destination d'objets découverts dans les fouilles de Pompeïa. La petite pièce *n'Antiquario e na Modista* représenta le vieux Pancrace rapportant de Pompeïa des écumoires et des pots cassés. Une grisette qui le dupait en flattant son goût pour les antiquités ajoutait assez à la donnée première pour en faire une intrigue de comédie.

Un des ouvrages où l'on reconnaît que la littérature italienne bat la campagne, faute de pouvoir dire ce qu'elle voudrait, vint encore fournir une idée comique à Altavilla. C'était, je crois, un livre de commentaires sur la mythologie, dans lequel on dissertait à fond sur les Champs-Élysées. Le samedi soir arrivé, don Pancrace et sa vieille épouse se demandèrent si ce paradis des anciens n'était pas sur la terre, et promirent leur fille en mariage à qui les y conduirait. Il va sans dire qu'une conspiration se brasse aussitôt entre l'amoureux, la demoiselle et le polichinelle, pour tromper les vieux parens. L'un se déguise en Jupiter, l'autre en Mercure, et Pancrace est introduit dans un jardin les yeux bandés. Cependant la servante, qui a écouté aux portes, s'habille en Diane et se présente à l'improviste, accompagnée de marmitons costumés en demi-dieux et qui font un sabbat infernal autour de son char. Les autres divinités, surprises et effrayées, sont mises en déroute; le puissant Jupiter

tremble et saute à bas de son trône; Junon tombe la face contre terre, et Mercure s'enfuit au galop, jetant son caducée aux orties. Cela n'avait pas le sens commun et c'était à mourir de rire.

Beaucoup de ces sujets reposent sur une fumée que le vent emporte. Le charme consiste dans la naïveté du travail, l'absence de prétention, et le talent des acteurs. Lorsque Altavilla veut amener un quiproquo, il n'est jamais embarrassé : l'étourderie de Polichinelle, ou la bêtise de Pancrace, lui fournissent à l'instant la méprise désirée. Avec sa volubilité comique, Polichinelle, interrogé par son maître, répond avant d'avoir entendu la question. Il dira *oui* trois fois de suite, et à la dernière ce sera *non* qu'il aura voulu dire. Don Pangrazio a la langue épaisse; on est habitué à lui voir prendre un mot pour un autre. Il lui arrivera de dire à sa fille qu'il veut lui donner un carrosse quand il pense lui promettre une caresse, et voilà un imbroglio qui s'emmanche sur-le-champ.

Ces personnages dont les caractères sont connus du public ont l'avantage de seconder merveilleusement les intentions satiriques de l'auteur. Par cela seul qu'une classe de la société, un vice, une passion, sont représentés sous le masque du Polichinelle ou la perruque du Pancrace, le ridicule les atteint déjà. Il n'y a plus qu'à parler pour amuser à leurs dépens. Altavilla excelle surtout dans les reproductions de types populaires. Il sait le langage des pêcheurs, des lazzaroni, des femmes du vieux Naples et des gens de la campagne. Leurs faiblesses, leurs superstitions, leurs fureurs, lui fournissent ses meilleures scènes, et le parterre peut en tirer quelque fruit. J'ai entendu un soir des femmes du peuple qui, en se voyant jouées au naturel, un peu étonnées de la fidèle ressemblance, se disaient à l'oreille : « Voilà bien comme nous sommes. » C'était à la première représentation d'une pièce appelée *les Trois don Limon* (don Limon est le nom qu'on donne aux incroyables de bas étage). La scène se passe dans une *locanda* de Portici. La servante et une blanchisseuse sont toutes deux amoureuses du garçon de ce cabaret; toutes deux se croient aimées : elles se disputent le cœur du *cameriere* avec l'ardeur et la vivacité napolitaines. Les propos s'enveniment; on se dit des injures et on se menace de coups de couteau. Les deux mégères, nez contre nez, les mains sur leurs genoux, crient de toutes leurs forces : « Je te tuerai si tu me pousses à bout. — Tu seras cause que je ferai un malheur! » Sur ces entrefaites arrivent les trois don Limon, qui demandent à déjeuner, mangent et boivent, chacun d'eux comptant sur ses camarades pour payer la

carte. Au moment de fouiller à la poche, il se trouve qué personne n'a d'argent. Le cabaretier n'entend pas raillerie et appelle le commissaire. Alors interviennent la servante et la blanchisseuse qui demandent grace au patron pour ces pauvres jeunes gens.

— Vous retiendrez le prix de leur déjeuner sur mes gages.

— Je vous blanchirai votre linge pour rien.

Les deux tigresses, que la jalousie et la rage rendaient si affreuses tout à l'heure, sont au fond de bonnes personnes quand la passion ne les tourmente plus, et Altavilla leur devait cette justice. La leçon était d'autant meilleure que le contraste frappait davantage entre la fureur et le mouvement de générosité. La pièce des *tre Don Limone* n'aura pas été inutile.

Souvent les petits théâtres empruntent des idées à leurs supérieurs, et il peut arriver qu'un sujet froid et sans intérêt devienne amusant quand il change de scène. La troupe des *Fiorentini* avait représenté une comédie intitulée *Après vingt-sept ans*. Altavilla s'empara de la donnée, qu'il transforma en bouffonnerie. Pangrazio a été pris par des corsaires, et retourne à Naples après vingt-sept ans d'absence. Tout est bouleversé dans sa famille. Il y rapporte les habitudes et le langage de son temps, et on se moque de lui. On feint de ne plus comprendre le dialecte napolitain. Dona Pangrazia parle français. Les enfans ne savent qu'à moitié l'italien. Le service de la maison se fait à l'anglaise. Lorsque le bonhomme demande le plat national de macaroni, on lui présente une tasse de thé. Sa bru le critique et le reprend à tout propos. Il découvre un complot de femmes de chambre pour lui voler son argenterie. Un aventurier a séduit sa petite-fille et doit l'enlever pendant la nuit. Pancrace est réduit à demander une audience à ses enfans tandis que sa femme et sa bru sont sorties, et il leur expose ses griefs en termes risibles et touchans. J'ai cru un moment que cette scène allait devenir sublime. Entre les mains de Molière elle n'y eût pas manqué. Malheureusement Altavilla, toujours pressé par le temps, ne fait que des ébauches et passe aussi légèrement sur une belle situation que sur une farce de tréteaux. Le désespoir paternel du pauvre Pangrazio, quoique trop bref, me causa une émotion très vive, car il n'y a rien de plus doux que le mélange du comique et de la sensibilité. Les Italiens n'usent pas assez de cet alliage précieux qui est une des particularités de leur esprit les plus favorables à la bonne comédie. L'*humour* anglaise, que Shakspeare manie avec tant de force, n'a pas le même charme, à cause du levain amer que l'ironie apporte

toujours dans la combinaison. Dans la bouche d'Hamlet elle serre le cœur péniblement; dans celle de Falstaff elle amuse l'imagination et provoque ce gros rire qui fait trembler les larges pectoraux des marchands de la Cité de Londres. Le bonhomme Pancrace vous procure une émotion plus agréable lorsqu'il excite à la fois le rire et l'attendrissement. Parmi les sérénades qu'on fait chanter au Polichinelle sous les fenêtres de sa maîtresse, une phrase sentimentale et imprévue, mêlée aux lazzis, vous touche souvent plus que si elle venait d'un personnage plus sérieux.

De rares éclairs tragiques se font jour par moment, au milieu des farces napolitaines. Ils partent ordinairement de la jalousie; cette passion aveugle étant l'endroit sensible du public, on tremble et on s'apitoie aussitôt qu'elle entre en scène. Dans la petite pièce du *Marito geloso*, l'exposition montre la femme d'un pêcheur attendant le retour de son mari. Le macaroni fume sur la table, et la fiasque est emplie de vin. La jeune femme s'ennuie de la solitude, mais elle n'ose aller chez ses voisines, car le mari est si jaloux qu'il pourrait la tuer sur un soupçon. Un orage gronde, et l'inquiétude la chasse enfin du logis. Elle court au rivage pour regarder si la barque revient. Pendant ce temps-là, un soldat suisse complètement ivre passe devant la maison, et, trouvant la porte ouverte, il entre, se croit dans une *osteria*, et appelle le garçon. Le souper est servi à point nommé. Il mange le macaroni, vide le flacon de vin, se couche sur le lit et s'endort. Cependant le mari arrive sans avoir rencontré sa femme. Le désordre qu'il voit chez lui est bien fait pour l'étonner. Aussitôt la jalousie le prend aux cheveux. Il jure de se venger sur les deux coupables, et attend le retour de sa femme le couteau à la main. A Paris, nous aurions ri de sa colère; à Naples, l'auditoire frissonna de terreur, car on savait de quoi le pêcheur jaloux était capable. Heureusement un dialogue comique vint dissiper cette velléité de tragédie. L'énergie toute napolitaine de la jeune femme la tire d'embarras d'une façon inattendue.

— Que tu es sot! dit-elle à son mari : si j'avais un amoureux, est-ce que que je lui donnerais ton souper? est-ce que je le griserais pour le mettre sur ton lit à l'heure où tu dois rentrer? Quand je voudrai te tromper, je te boucherai les yeux avec du mastic, car tu es un lourdaud, et je suis plus fine que toi. Allons, mets ton couteau dans ta poche, puisqu'il n'y a plus rien à manger. Je comprends pourquoi tu as été si maladroit, quand tu as fait la cour à la voisine.

Le mari, étourdi par cette assurance et cette bonne logique, reste

coi et indécis. Le Suisse s'éveille, fort surpris de se trouver chez des inconnus, et achève de disculper son hôtesse. Tout s'arrange pour le mieux; le pêcheur demande humblement pardon à sa moitié, qui le gronde avec tant de vigueur, qu'on ne sait plus si la leçon est adressée à la jalousie des maris ou à la raideur de caractère des femmes.

Lorsqu'une idée fantastique se présente à l'esprit d'Altavilla, le public napolitain l'admet sans difficulté. Dans la pièce du *Medico e la Morte*, Polichinelle s'est fait médecin, et comme, dans ce métier, il rend à la Mort d'éclatans services, elle veut lui en témoigner sa reconnaissance en lui procurant de la réputation et de l'argent.

— Quand tu entreras dans la chambre d'un malade, lui dit-elle, regarde sous le lit, et si tu y vois ma figure, c'est un signe que je veux emporter ma proie. Tu m'aideras de ton mieux, comme par le passé, en administrant des potions et des remèdes; mais afin qu'on te prenne pour un habile homme, tu condamneras le sujet en assurant que son mal est mortel. Si au contraire tu ne me vois pas sous le lit, c'est que je ne me soucie pas encore du malade et que son heure n'est point sonnée. Alors, ne t'avise pas de le médicamenter ni de lui envoyer le chirurgien, car tu m'obligerais peut-être malgré moi à le venir enlever. Donne-lui de l'eau claire, et prends tes remèdes à la *locanda*. Avec des mots latins et de grandes phrases, tu éblouiras les sots et tu feras des cures merveilleuses.

Polichinelle profite admirablement de ce traité d'association. On l'appelle pour un couvreur tombé du haut de la cathédrale. La mort ne se soucie guère de ce pauvre diable, et le docteur guérit son homme avec un plat de macaroni. Un grand seigneur légèrement indisposé est saisi de frayeur et a recours au célèbre médecin, qui aperçoit la Mort impatiente de charger le fardeau sur ses épaules. Quoique le mal ne semble pas grave, Polichinelle le déclare incurable. Il gorge son patient de drogues, et met en marche tout le corps d'armée de la pharmacie. L'homme expire accablé de soins et entouré de fioles infernales. Les héritiers paient généreusement l'habile docteur, la Mort saisit sa victime, et tout le monde est satisfait.

Pour donner à son associé un spectacle intéressant, la Mort le conduit dans un endroit où sont de petites flammes qui représentent les ames des personnes vivantes. C'est par ce tableau des habitans de la terre qu'elle juge des gens dont la fin approche et des portes où il convient d'aller frapper.

— Quelle est, demande Polichinelle, cette belle flamme qui brille si fort?

— C'est, répond la Mort, l'ame d'un facchino de Chiaja qui n'a pas de souliers; le coquin se moque de moi.

— Et celle-ci, qui paraît prête à s'éteindre et vacille comme une bougie de Noël?

— C'est l'ame d'un pauvre homme laborieux, qui s'épuise à un métier pénible et nourrit sa famille à force de se démener.

— *Aïe!* s'écria Polichinelle, *dov' esser un comico di San-Carlino.* Ce doit être un comédien de San-Carlino.

Le public napolitain, beaucoup plus complaisant que celui de Paris, admet tout ce qu'on veut, pourvu que la pièce soit amusante. Il n'a point comme nous une horreur particulière du fantastique et ne creuse pas par l'habitude ces ornières profondes où se traînent nos théâtres, et qui mènent tout droit à l'ennui. Nous nous prêterons à cent absurdités puisées dans la vie réelle, et nous opposerons à une idée originale et gaie un faux bon sens têtu et une indocilité misérable d'imagination, au lieu de faire à l'amiable une convention avec l'auteur. C'est que notre désir est bien moins de nous amuser que de nous donner de l'importance, d'exprimer une opinion et de lancer des arrêts, tandis que le seul but du spectateur italien est de jouir.

Pour juger combien il y a de force et de vie dans les acteurs napolitains, il faudrait pouvoir, entre deux représentations de San-Carlino, revenir aux petits théâtres de Paris. Une troupe de comédiens français qui a joué à Naples m'a permis d'apprécier la différence des deux genres. Au théâtre français, le public méridional était plus animé que la scène. L'esprit elliptique de nos plaisanteries passait inaperçu devant ce parterre, habitué à un comique largement taillé. Quand la musique de vaudeville arriva couper le dialogue à chaque instant, et qu'on entendit des voix grêles et fausses parler des simulacres de chansons, l'effet fut si déplorable, que je me serais volontiers caché sous la banquette. Je ne sais quel préjugé soutient l'usage fastidieux de ces couplets, pour lesquels l'art dramatique a une antipathie profonde. C'est un problème que les Napolitains ne comprennent pas, et je n'ai pu le leur expliquer. Si je leur avais dit qu'on emploie ce moyen pour échauffer la scène, ils se seraient moqués de moi. C'eût été leur avouer le refroidissement de notre comédie. La troupe française n'eut pas grand succès à Naples tant qu'elle joua des ouvrages de bon goût, dont on ne sent pas le mérite si on

ÉPISODES ET SOUVENIRS

DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE.

AHMED-BEY.[1]

Nous avons maintenant à suivre Hadj-Ahmed dans les actes de son administration intérieure. On sait qu'il s'était attribué tous les droits de la souveraineté en prenant le titre de pacha de la régence, titre dans lequel la sublime Porte l'avait confirmé, sinon par un décret officiel, au moins par l'envoi inostensible d'agens qui lui reconnaissaient cette dignité dans leurs relations verbales ou écrites avec Hadj-Ahmed. En cette qualité, il concentrait entre ses mains tous les pouvoirs politique et législatif, et cette puissance exorbitante, sans contrôle, affranch[illegible]lleurs du contre-poids qu'elle trouvait naguè[illegible] la milice tur[illegible]pas à dégénérer en une odieuse tyrannie. [illegible]aitées ave[illegible]ir, les malheureuses populations de[illegible]nt bi[illegible]npôts et de charges de toute nature. [illegible]digu[illegible]ns cesse aux prises avec des besoins [illegible]i fa[illegible]it prix, et si quelques tribus [illegible] le[illegible]xqu[illegible] elles obéissaient, re[illegible], ou, ce qui arrivait [illegible]s ét[illegible]

— Vous avez donc réellement beaucoup d'enfans? lui demanda la dame napolitaine.

— *Ahi!* excellence, il ne m'en faudrait plus qu'un pour faire la demi-douzaine. Si je pouvais les nourrir en leur donnant le fouet, ils seraient gras comme les truites du château de Caserte.

— Sainte-Marie! reprit la dame. Cinq enfans pour un pauvret comme vous! et moi, qui en désirerais avoir, je n'en ai point.

— Est-il possible, s'écria l'acteur, que le ciel refuse à une belle dame ce qu'il accorde avec tant de prodigalité au pauvre Pancrace! j'en suis pénétré de confusion. Que votre excellence me pardonne; je ne veux pas avoir un sixième enfant, de peur de lui faire envie.

— Nous garderons notre loge, don Pangrazio. Cela me portera peut-être bonheur. Tenez, voici une piastre.

Pancrace prit l'argent, fit un salut respectueux et sortit.

Je serais revenu bien volontiers voir la pièce des *Guape* (c'est-à-dire des *Fanfarons*); mais avant le lundi de Pâques j'étais parti pour la Sicile, et à mon retour à Naples cette bluette avait disparu comme tant d'autres productions du laborieux Altavilla.

PAUL DE MUSSET.

(*La fin au prochain numéro.*)

ÉPISODES ET SOUVENIRS

DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE.

AHMED-BEY.[1]

Nous avons maintenant à suivre Hadj-Ahmed dans les actes de son administration intérieure. On sait qu'il s'était attribué tous les droits de la souveraineté en prenant le titre de pacha de la régence, titre dans lequel la sublime Porte l'avait confirmé, sinon par un décret officiel, au moins par l'envoi inostensible d'agens qui lui reconnaissaient cette dignité dans leurs relations verbales ou écrites avec Hadj-Ahmed. En cette qualité, il concentrait entre ses mains tous les pouvoirs politique et législatif, et cette puissance exorbitante, sans contrôle, affranchie d'ailleurs du contre-poids qu'elle trouvait naguère dans la milice turque, ne tarda pas à dégénérer en une odieuse tyrannie. D'abord traitées avec quelque douceur, les malheureuses populations des tribus se virent bientôt écrasées d'impôts et de charges de toute nature. Fastueux et prodigue, Ahmed était sans cesse aux prises avec des besoins d'argent qu'il lui fallait satisfaire à tout prix, et si quelques tribus lointaines, excitées par les grandes familles auxquelles elles obéissaient, refusaient l'impôt, elles étaient impitoyablement décimées, ou, ce qui arrivait

(1) Voyez la livraison du 3 décembre.

presque toujours, elles s'empressaient de se soumettre dès que les troupes du pacha paraissaient sur leur territoire. Dépourvues de tout lien politique et voyant d'ailleurs dans le gouvernement d'Ahmed la seule combinaison possible, elles ne faisaient que se soumettre ainsi, bien qu'à regret, à la loi de la nécessité. C'est ce qui explique comment aucune révolte sérieuse n'éclata, une fois la milice abattue, contre la personne d'Ahmed, dans l'espace de sept années durant lesquelles il administra Constantine après la chute du dey Hussein.

Il arrivait cependant parfois que quelques tribus, se fiant à la défense naturelle que leur offrait un territoire coupé de ravins ou hérissé de montagnes inaccessibles, secouaient le joug ou commettaient des déprédations sur les routes. Malgré cette sécurité apparente, il était rare que le châtiment ne suivît pas de près la faute. Ce châtiment était toujours terrible. Lorsque le bey ne pouvait punir par la force, il avait recours à la ruse et par cette voie perfide atteignait encore plus sûrement le but. On cite, à cet égard, plusieurs exemples parmi lesquels nous avons remarqué les suivans :

En 1833, des gens de la tribu d'Ouled-Omar, qui habite le territoire de Zemoul, avaient détroussé des voyageurs sur les grands chemins, et on leur imputait en outre plusieurs assassinats commis à la même époque dans cette partie de la province. Ahmed-Bey, instruit de ces méfaits, et ne se souciant pas d'en poursuivre les auteurs jusque sur leurs crêtes ardues, feignit de les recevoir en grace, et se borna à leur faire dire qu'ils eussent à ne plus retomber dans de semblables brigandages. Les Ouled-Omar crurent au pardon d'Ahmed; mais, à quelques mois de là, celui-ci les invita à venir camper aux environs de Constantine, afin, leur dit-il, de se joindre à sa cavalerie pour exécuter une *ghazia*. Séduits par l'appât du butin qui était ordinairement le prix de semblables expéditions, les Ouled-Omar se mirent en route sans défiance, et vinrent bivouaquer, au nombre de cent dix, à quatre lieues de Constantine. Peu après eux parurent au lieu du campement les *m'khali* du bey (fusiliers à cheval), qui les entourèrent de toutes parts, sans affectation toutefois et comme s'ils étaient uniquement préposés à la garde du bivouac commun. Au milieu de la nuit, on réveilla les Arabes et on leur annonça qu'il fallait monter à cheval; en même temps on leur donna l'ordre de venir dix par dix recevoir des cartouches sous la tente du capitaine d'armes. Là ils trouvèrent, le yataghan au poing et entouré d'une force armée imposante, l'un des exécuteurs du bey, qui se saisit de ces malheureux et les décapita jusqu'au dernier. La tente où se passa cette scène de carnage avait deux issues, l'une par laquelle étaient introduits les Arabes et l'autre qui livrait passage à leurs cadavres mutilés. Le chaouch qui fonctionna dans cette nuit terrible et abattit cent dix têtes fut un nommé Tozbil, aujourd'hui établi paisiblement à Constantine en qualité de cafetier.

En 1835, Ahmed se servit d'une ruse presque identique pour punir la tribu des Ouled-Jahia-Ben-Idir, coupable ou du moins accusée de plusieurs vols à

main armée sur les caravanes qui parcouraient la route de Constantine à Tunis. Seulement le bey feignit cette fois de ne pas même avoir connaissance des délits commis, et, sans y faire aucune allusion dans la lettre qu'il écrivit aux Ouled-Jahia, il les invita à se trouver dans un quartier qu'il indiqua pour l'aider dans une expédition projetée contre des tribus insoumises. Ceux-ci vinrent au lieu désigné, et Ahmed fit couper la tête aux cinquante principaux d'entre eux. Les autres en furent quittes pour une amende énorme qui les ruina, ou à peu près.

L'année précédente, il avait fait une expédition contre les Arabes de la montagne d'Aouress. Le soir même de son arrivée sur les lieux, cinq de ses chameaux furent détournés, à quelques pas de sa propre tente, par des maraudeurs d'une tribu voisine. En apprenant ce vol, Ahmed entra dans une violente colère et ne parla de rien moins que d'exterminer la tribu tout entière dont faisaient partie les audacieux malfaiteurs; mais bientôt, se ravisant, il prescrivit d'un ton plus calme de placer de nouveaux chameaux en évidence sur le terrain même où la veille avait été commis le crime, et de faire bonne garde du milieu des broussailles environnantes, où quelques-uns de ses terribles *esbhaya* reçurent l'ordre de se cacher. Le lendemain matin, on lui amena un Arabe qui venait de tomber dans le piége, ayant été pris par les spahis au moment même où il tentait de renouveler le vol de la nuit précédente. Ahmed-Bey furieux fit livrer le malheureux à ses dogues affamés, dressés, assure-t-on, à ces effroyables repas, et qui l'accompagnaient dans toutes ses expéditions.

Une révolte de la tribu d'El-Amamarah, au mois d'août 1835, fut punie par l'exécution à mort de soixante-dix Arabes choisis parmi les plus influens et les plus riches de cette malheureuse tribu.

Pour toutes ces répressions, pour tant de cruautés, Ahmed-Bey, s'aliénant chaque jour davantage l'esprit des populations, trouvait des auxiliaires sûrs ou plutôt des instrumens aveugles dans les Arabes du Saharah, au milieu desquels il avait grandi jusqu'à l'âge viril, et que rapprochait d'ailleurs de lui sa parenté avec la famille Ben-Gannah. Ces hommes, que l'éloignement de leur pays, la différence de leurs mœurs et de leur origine rendaient, pour ainsi dire, étrangers aux autres habitans de la province, traitaient ceux-ci en peuple conquis : lorsqu'ils recevaient l'ordre de frapper, ils exterminaient. Leur nombre s'élevait à plus de quatre mille cavaliers, les meilleurs sans contredit de la province et peut-être de la régence. La promptitude de leur marche et leur habileté au pillage les rendaient particulièrement propres aux incessantes ghazias qui signalèrent la sanglante administration de Hadj-Ahmed, et il est probable que, sans leur aide, celui-ci n'eût pu se soutenir au milieu de la désaffection et du discrédit dans lesquels il était graduellement tombé. Aussi commit-il non-seulement un crime odieux, mais une faute grave, lorsque, poussé, selon l'opinion générale, par sa cupidité insatiable, il fit assassiner l'un de ses oncles et bienfaiteurs, Boul-Kherass-Ben-Gannah,

le frère de sa mère, qui avait protégé son enfance et dont l'immense fortune devint pour lui un appât auquel il ne put résister. Mohammed, fils de Boul-Kherass et cousin du bey, eut le même sort, et ce double meurtre, quelque soin qu'Ahmed prît de le colorer sous un prétexte de trahison, acheva de ruiner à tout jamais le bey dans l'esprit public.

Il tenta plusieurs fois de faire assassiner également le scheïkh des Bibans ou des fameuses *Portes de Fer*, El-Hadj-Mohammed-Tobbal, surnommé *le Paralytique*, dont la domination était fort étendue et qui possédait de grandes richesses. Le jeune Hamdan rapporte que ce scheïkh, chez lequel il passa avec son père en se rendant à Constantine, leur fit servir après le repas l'eau destinée aux ablutions dans des aiguières d'or massif, d'où on la versait sur leurs mains dans des cuvettes de même métal. Hors d'état de résister ouvertement à Ahmed et craignant pour sa vie, le Paralytique se réfugia dans la puissante tribu des Beni-Abbas, où quelque temps après le bey parvint à s'emparer de lui. Conduit à Constantine, il y resta enchaîné plus d'une année, au bout de laquelle il obtint enfin sa liberté moyennant rançon. Ceci se passait quelques mois seulement avant la première expédition des Français contre Constantine. Pendant le siége, Hadj-Tobbal, rentré à beaux deniers comptant dans les bonnes graces du souverain, fut chargé, conjointement avec Ben-Aïssa, de la défense de la ville. Au mois de janvier suivant (1837), Hadj-Ahmed mit le sceau aux faveurs intéressées dont il comblait depuis quelque temps le vieux chef en épousant sa fille, qui lui apporta une dot de 200,000 boudjoux (environ 380,000 francs).

Cette union était en quelque sorte un mariage *in extremis* au point de vue de l'existence politique d'Ahmed, dont le règne touchait à son terme. Avant d'en arriver à cette phase suprême, nous donnerons quelques détails sur l'organisation intérieure de la province de Constantine et l'exercice du pouvoir entre les mains de Hadj-Ahmed ou de ses nombreux délégués. On pourra comparer ainsi l'ordre de choses renversé par nous en 1837, avec celui qu'y a substitué notre politique. Ces détails peuvent être du reste considérés comme authentiques : nous les empruntons en grande partie au recueil des documens officiels sur l'Algérie distribués aux chambres par le département de la guerre.

Sous la suzeraineté nominale de la Porte, Hadj-Ahmed exerçait, comme nous l'avons dit, tous les pouvoirs législatif, politique et administratif. Il était en relation directe avec tous les chefs de tribus, nommait à tous les emplois de l'état, faisait emprisonner et exécuter despotiquement les prévenus, confisquait les biens, et, s'appropriant cet axiôme de notre vieux droit : « Toute justice émane du prince, » mettait le plus souvent le bon plaisir du prince au-dessus de l'équité et de la loi. Attentif cependant à conserver les formes de la justice, alors même et peut-être précisément par ce fait qu'il s'en écartait le plus au fond, il donnait chaque matin audience à ceux de ses sujets qui avaient des plaintes à lui soumettre, et de plus il tenait tous les

vendredis, après la prière de midi, un lit de justice solennel où il recevait publiquement les réclamations des habitans de la ville et de la campagne. Les plaignans se prosternaient au pied du trône (*koursi*), et criaient : « Nous demandons la justice de Dieu contre notre kaïd, notre scheïkh, notre amin, ou un tel, qui nous a lésés. » Le plus souvent, c'étaient des Arabes qui venaient accuser leur chef. Celui-ci alors était mandé, et s'il n'avait pas de protecteurs assez puissans pour lui assurer l'impunité, Ahmed-Bey prononçait la destitution. Dans le cas contraire, les plaignans étaient emprisonnés, bâtonnés, et quelquefois même le prince saisissait l'occasion pour frapper toute la tribu d'une amende au profit du beylik. Si le kaïd ou le scheïkh inculpé était révoqué, il en recevait l'avis par une lettre où le bey lui ordonnait de n'avoir plus à se mêler des affaires de la tribu, et lui redemandait le sceau, insigne de sa dignité. Le plus souvent, il arrivait que le fonctionnaire disgracié était mis à mort, ou tout au moins jeté en prison, s'il n'avait le bon esprit de s'enfuir. Lorsque des condamnations à mort étaient prononcées par Ahmed, les victimes étaient conduites hors du palais par une porte voisine de l'appartement des femmes, et entraînées à la *deribah,* maison de supplice, où elles étaient, suivant leur rang, étranglées ou décapitées. Leurs corps étaient ensuite jetés dans un puits profond qui existait au centre de ce lieu lugubre. Rien n'était plus fréquent que ces tueries, ordonnées souvent sur le plus léger grief, et Mme Aïcha, l'une des anciennes femmes d'Ahmed, qui habite aujourd'hui la France, et de qui nous tenons cette particularité, nous a affirmé qu'il était peu de jours où, des fenêtres grillées du harem, elle ne vît franchir à quelques malheureux le seuil de la terrible porte qui conduisait à la *deribah.*

Au-dessous d'Ahmed et en son nom, cinq grands fonctionnaires se partageaient les attributions du pouvoir et composaient le gouvernement proprement dit. Le premier était le *bach-hambah,* haut dignitaire créé par Ahmed, qui avait emprunté ce titre à la cour de Tunis pour en revêtir son favori Ben-Aïssa. Sous cette qualification modeste (*bach-hambah* signifie simplement chef d'une garde dont les membres sont appelés *hambah*), le sanguinaire chef kabaïle exerçait les pouvoirs les plus étendus, et cumulait des fonctions très opposées. Outre qu'il administrait en propre une partie du *Sahel* (littoral de la mer), il commandait le corps de zouaves qui avait remplacé la milice turque; il était directeur de la monnaie et des douanes; c'était lui qui présidait aux arrestations politiques, aux confiscations et aux exécutions secrètes, dont sa propre maison était souvent le théâtre. Il avait sous ses ordres trois kaïds et plusieurs grands scheïkhs, ainsi qu'une garde personnelle de soixante cavaliers (*hambah*). On le considérait en un mot comme une sorte de second bey subordonné à Hadj-Ahmed, et même, depuis que ce dernier s'était improvisé pacha, Ben-Aïssa était plus généralement désigné sous le titre de bey que sous celui de *bach-hambah.*

Venait ensuite le *khalifah* (lieutenant), dont les attributions consistaient

encore à l'auteur. On ne sait pas au juste si les scènes se suivent bien, comment cela doit marcher. Déjà le samedi arrive, voici le public dans la salle; l'orchestre a joué l'ouverture, les trois coups sont frappés, la toile se lève. Pancrace paraît, le parterre éclate de rire. Le souffleur est habile; l'exposition réussit; chacun voit clair dans son rôle. On se comprend, on se soutient l'un l'autre. La pièce marche: tout à coup l'amoureux saisit Altavilla par le bras dans la coulisse.

— Que vais-je dire, s'écrie-t-il, que faire? mon entrée est manquée. Ma scène d'amour ne peut plus aller.

— Ne t'effraie pas, mon garçon, répond l'auteur. Tu feras tel changement à ton rôle. Au lieu de cette tirade, tu diras ce que je vais t'indiquer.

Et il trace à la hâte un passage nouveau différent du premier. Pendant ce temps-là Polichinelle, ne voyant pas entrer l'acteur, devine qu'on change et qu'on prépare. Il remplit l'intervalle par des lazzis. La leçon est finie, le carrosse enrayé se dégage et roule de plus belle. Le public ne s'aperçoit de rien; le dénouement s'exécute à souhaits, et la soirée se termine par des rires et des applaudissemens.

Le samedi suivant, c'est à recommencer. Bien rarement une de ces bluettes dure quinze jours. Pas une n'existe, ni imprimée ni en manuscrit. Altavilla lui-même, s'il avait un moment de répit, ne pourrait sans doute jamais retrouver dans sa mémoire tout ce qu'il a dépensé d'esprit argent comptant et de frais d'imagination. Dieu sait pourtant combien de ces idées jetées au vent méritaient de vivre long-temps et d'être travaillées avec plus de soin! Que d'étincelles seraient devenues de bonnes lumières, et que de cailloux renfermaient des pierres précieuses! Pauvre Altavilla! il est pénible de voir le talent périr ainsi dévoré par une nécessité impérieuse.

Puisque Molière prenait son bien où il le trouvait, vous pouvez croire que le poète de San-Carlino ne se gêne pas pour emprunter à ses voisins. Drames étrangers, vaudevilles, tragédies, tout est bon à faire un plan et à convertir en farces. Vous reconnaissez le véritable génie d'improvisation de l'auteur lorsqu'un évènement de la semaine, un chapitre de la chronique du jour, un article des journaux se retrouvent changés en comédies, et jamais Altavilla ne manque à ce devoir de nouvelliste en action. L'à-propos est sa plus grande ressource. Le théâtre de la Fenice fait de même, et la concurrence ne permet pas de négliger une occasion. Six fois au moins pendant mes

trois mois de séjour à Naples, j'ai vu ces petits théâtres amuser leur public avec des sujets de circonstance.

Une jeune Française, établie à l'entrée de Tolède, vendait des gâteaux et des petits pains; en sa qualité d'étrangère, on la trouvait fort belle, avec cette complaisance que nous mettrions à admirer une Napolitaine, et sa boulangerie était fort achalandée. Aussitôt l'affiche de San-Carlino annonça pour le samedi une pièce intitulée *la Boulangère française*.

Il y avait, à l'hôtel de la Victoire, une dame russe qui ne se montrait pas, ne sortait que la nuit et en voiture. Ce mystère fit causer les gens de la maison. Le bruit courut aussitôt que cette dame avait une tête de mort, et qu'elle voulait donner une immense fortune à qui l'épouserait, malgré cette grave imperfection. Les bonnes gens de pêcheurs et de lazzaroni, aussi crédules que don Pangrazio, s'assemblaient déjà devant l'hôtel, attendant que la dame parût, afin de voir, en se tâtant bien, s'ils n'auraient pas le courage de surmonter un premier moment de répugnance. On lut aussitôt sur l'affiche de la Fenice: *La Donna colla Maschera di morte*. La pièce était bouffonne et bien faite.

Des antiquaires se querellaient sur l'origine et la destination d'objets découverts dans les fouilles de Pompeïa. La petite pièce *n'Antiquario e na Modista* représenta le vieux Pancrace rapportant de Pompeïa des écumoires et des pots cassés. Une grisette qui le dupait en flattant son goût pour les antiquités ajoutait assez à la donnée première pour en faire une intrigue de comédie.

Un des ouvrages où l'on reconnaît que la littérature italienne bat la campagne, faute de pouvoir dire ce qu'elle voudrait, vint encore fournir une idée comique à Altavilla. C'était, je crois, un livre de commentaires sur la mythologie, dans lequel on dissertait à fond sur les Champs-Élysées. Le samedi soir arrivé, don Pancrace et sa vieille épouse se demandèrent si ce paradis des anciens n'était pas sur la terre, et promirent leur fille en mariage à qui les y conduirait. Il va sans dire qu'une conspiration se brasse aussitôt entre l'amoureux, la demoiselle et le polichinelle, pour tromper les vieux parens. L'un se déguise en Jupiter, l'autre en Mercure, et Pancrace est introduit dans un jardin les yeux bandés. Cependant la servante, qui a écouté aux portes, s'habille en Diane et se présente à l'improviste, accompagnée de marmitons costumés en demi-dieux et qui font un sabbat infernal autour de son char. Les autres divinités, surprises et effrayées, sont mises en déroute; le puissant Jupiter

Un petit nombre de Turcs établis à Constantine et épargnés par Ahmed-Bey dans le massacre général qu'il fit des gens de cette nation formèrent le noyau de la milice proprement dite, qui se recruta de Kouloghlis, de Maures et de Kabaïles du Sahel. Cette milice résidait à Constantine et fournissait des garnisons à quelques villes. L'effectif ne s'en éleva jamais à plus de quinze cents ou deux mille hommes. Un corps de fantassins ou de zouaves kabaïles, organisé par Ben-Aïssa, était adjoint à la milice : il faisait le même service, et fournit à la ville, en 1836 et en 1837, ses plus nombreux et ses plus braves défenseurs.

Les expéditions au dehors, soit contre les Français, soit contre les tribus insoumises, étaient plus spécialement confiées à la cavalerie dite du *makhzen,* qui se composait d'Arabes appelés sous les drapeaux de Hadj-Ahmed et enrôlés volontairement, moyennant des concessions de terre et l'exemption d'une forte partie, sinon même de la totalité de l'impôt. Un service analogue était celui que faisaient les zemouls ou la *zemalah,* dont nous avons déjà parlé. Bien que peu nombreuse (elle ne comptait guère plus de cinq cents cavaliers), cette troupe excellente était considérée avec raison comme l'un des plus solides appuis du pouvoir; elle jouissait de grandes immunités, et son chef, le kaïd de la zemalah, marchait de pair avec l'agha, l'un des cinq premiers dignitaires de la province.

Outre le makhzen, ce dernier avait sous ses ordres les *deïrah,* corps de mille hommes environ, réparti par petits détachemens dans les tribus pour faciliter l'exécution des mesures administratives et comprimer les rébellions. Chaque kaïd ou scheïkh avait enfin une garde ou cavalerie particulière (*zemalah*) qui lui rendait pour son commandement des offices analogues à ceux que le bey recevait du makhzen, des deïrah et des zemouls.

Indépendamment de toutes ces milices, les tribus étaient tenues de fournir dans les circonstances critiques, telles que les guerres contre la France, des *goums* (levées) dont l'effectif pouvait aller à quinze mille hommes. En résumé, le pays eût pu mettre sur pied quarante-cinq mille combattans dont vingt-trois mille cavaliers, dans un cas de péril pressant; mais il s'en faut bien que ces forces aient jamais été réunies. La difficulté déjà fort grande de les mobiliser n'eût rien été encore auprès de celle de les nourrir, si l'on considère surtout que nulle disposition n'était prise par le beylik pour assurer la subsistance des troupes en campagne. Pendant les marches militaires, la milice seule avait droit à des distributions de vivres; elle seule aussi recevait une solde fixe. Quant aux autres corps, ils devaient pourvoir eux-mêmes à leur entretien et à leur nourriture, en sorte que le plus souvent le pillage des territoires amis ou ennemis que parcouraient les troupes expéditionnaires était leur unique ressource. Il n'y avait du reste dans l'armée de Hadj-Ahmed rien qui ressemblât de loin ou de près aux bataillons réguliers et à la cavalerie rouge d'Abd-el-Kader. Les hommes à pied seulement se formaient à peu près en colonne dans les marches ou dans les combats; mais quant à la cavalerie, elle ne procédait dans l'action que par attaques isolées, et aucun frein

de discipline ne pouvait modérer chez elle soit l'ardeur de l'agression, soit la vitesse de la fuite. Pendant les marches, elle se déployait à droite et à gauche de l'infanterie, en longues lignes qui s'étendaient hors de la portée du regard. Derrière le gros de l'armée venait le bey, précédé de ses *m'khali*, des *aalamah* (porte-étendards), de ses chaouchs, et entouré de la cavalerie du makhzen. Sur les pas d'Ahmed s'avançait cette fameuse musique qu'il avait tant enviée autrefois, et dont les discordantes fanfares ne laissaient pas d'avoir un grand charme pour ses oreilles primitives.

Un budget de trois millions de francs ou environ faisait mouvoir les rouages de l'organisation militaire et administrative. Il se formait d'impôts de diverse nature, de l'*achour* (dîme), du *hokor* (contribution foncière), de la *gharamah* (impôt en argent), de la location des domaines du beylik, et des droits d'investiture que payait au souverain chaque dignitaire à son entrée en fonctions. Si l'on n'envisage que le nombre des habitans de la province, la somme totale de ces impôts ne paraîtra point exorbitante, répartie entre tant de têtes; mais il importe de remarquer que les tribus employées au service militaire étaient affranchies par ce fait même de toute participation aux charges publiques, ou n'y contribuaient que dans une très faible proportion. Or, ces mêmes tribus étaient précisément les plus riches et les plus puissantes de la province. L'impôt pesait donc durement et en presque totalité sur le pauvre et le faible. Il faut d'ailleurs y ajouter le produit des ghazias exécutées souvent sous le plus frivole prétexte, et qui ne furent jamais aussi fréquentes que sous le règne de Hadj-Ahmed. Le butin d'un jour l'indemnisait ainsi, et au-delà, de tout l'arriéré des contributions que ses collecteurs n'avaient pu faire rentrer pacifiquement. Néanmoins, et malgré l'usage répété de ce moyen violent, le dernier bey de Constantine était sans cesse aux expédiens, soit pour faire face aux dépenses de son gouvernement, soit pour satisfaire son goût immodéré du faste et ses ardentes passions. L'une des ressources abusives auxquelles il eut recours dans ses embarras financiers fut l'altération des monnaies accomplie par lui de concert avec son affidé et son ame damnée Ben-Aïssa qui monopolisait la fabrication du numéraire de la province.

Telle était la puissance obérée, chancelante, et cependant encore imposante (l'évènement l'a tristement prouvé en 1836), contre laquelle nous eûmes à lutter, lorsqu'enfin le moment fut jugé opportun pour s'emparer de Constantine, cette ville mystérieuse, l'ancienne *Cirta* des Romains, que l'on ne connaissait encore que par la description de quelques voyageurs et par les récits des Arabes. Dès la fin de 1830, le maréchal, alors général Clauzel, successeur de M. de Bourmont, avait lancé contre Ahmed un arrêt de déchéance conçu dans les termes suivans :

« Le général en chef de l'armée d'Afrique,

« Considérant que le bey de Constantine s'est refusé à faire acte de sou-

mission; qu'il a constamment résisté aux injonctions réitérées qui lui ont été faites à ce sujet; qu'il n'a payé aucun impôt, n'a satisfait à aucune subvention; qu'enfin dans les villes, et particulièrement dans celle de Bône, il affecte de persécuter les habitans qui se sont montrés partisans de la cause française,

« Arrête ce qui suit :

« ART. 1er. Hadj-Ahmed, bey de Constantine, est déchu, et les peuples de sa dépendance sont déliés envers lui de toute obéissance.

« ART. 2. Il sera incessamment pourvu à son remplacement.

« Alger, 15 décembre 1830.

« *Signé :* CLAUZEL. »

De la menace à l'exécution il y eut loin, comme l'on voit. Replacé à la tête de la colonie en juillet 1835, le maréchal Clauzel songea l'année suivante à réaliser enfin les dispositions comminatoires de l'arrêté que nous venons de rapporter, et dans cette vue il commença par donner un successeur nominal à Ahmed, conformément à l'article 2 de cette pièce officielle. Ce successeur était le célèbre Jusuf, alors commandant des spahis de Bône, qui aspirait depuis long-temps au beylik de Constantine, et, se fiant à son brillant courage, à sa fortune, aux assurances amicales de plusieurs tribus, comptant d'ailleurs pour le seconder sur l'impopularité d'Ahmed, s'exagérait probablement les chances de succès d'une entreprise périlleuse autant que difficile. A peine nommé, il alla planter sa tente dans le camp retranché de Dréan. Là, toutes les tribus de la plaine de Bône vinrent lui rendre hommage, et celles qui tenaient pour Ahmed reculèrent devant le nouveau bey.

A cette nouvelle, Ahmed inquiet quitta Constantine à la fin d'août et vint s'établir au Ras-el-Akba, défilé redoutable que les Arabes désignent sous le nom significatif de *coupe-gorge,* et qui devint son centre d'action pour intimider ses adversaires et affermir ses partisans. Dans les premiers jours du mois d'octobre, croyant avoir atteint ce double but, il se décida à attaquer son compétiteur, et le 9, au matin, il assaillit tout à coup, avec trois mille hommes, le camp de Dréan, tandis qu'une centaine de Kabaïles, détachés de son corps d'armée, descendaient vers Bône par l'Edough, coupaient la tête à quelques travailleurs isolés, et faisaient ainsi une diversion qui ne put toutefois préserver d'un échec les troupes du bey de Constantine. Jusuf, à la tête de ses Turcs, des spahis au nombre de cinq cents et de quelques chasseurs d'Afrique, chargea les Arabes avec sa fougue et sa résolution habituelles, les mit en fuite et leur coupa vingt-une têtes, qu'il envoya le soir même à Bône, comme un trophée de l'avantage partiel remporté dans cette journée et un présage heureux pour la campagne qui allait s'ouvrir.

A la fin d'octobre arriva à Bône M. le duc de Nemours, qui venait prendre part à l'expédition, et dans les premiers jours de novembre l'armée tout entière s'achemina vers Constantine, sous le commandement de M. le maréchal

Clauzel. Il n'entre pas dans notre pensée, pas plus qu'il ne saurait entrer dans notre cadre, de donner le bulletin de cette campagne. Les évènemens en sont connus, et d'ailleurs une telle digression nous entraînerait beaucoup trop loin. Nous conduirons donc d'un seul bond le corps expéditionnaire jusque sous les murs de Constantine, où il arriva le 21 novembre, après douze jours de marche pénible et déjà épuisé de vivres. Nulle part les renforts qu'on avait espérés, sur la foi des adhésions précédemment reçues par Jusuf, n'étaient venus se joindre à nous, et les Arabes, contenus par la main de fer de Hadj-Ahmed, n'avaient pas même osé nous fournir sur la route les approvisionnemens sur lesquels on comptait pour ravitailler la colonne. Néanmoins le succès semblait certain à tous, et nombre de gens, dit l'auteur du journal de cette première expédition (*un Officier de l'armée d'Afrique*), s'attendaient à voir déboucher des portes de la ville une députation d'habitans qui viendrait offrir au maréchal de lui remettre Constantine en lui demandant la vie sauve. Mais ces illusions dangereuses ne tardèrent point à se dissiper en face de la réalité. Quelques coups de canon fort habilement tirés, en même temps que le drapeau rouge se hissait sur la kasbah au milieu de sinistres clameurs, et une vigoureuse sortie, furent le seul genre d'ambassade que reçut l'armée assiégeante. Après trois jours d'attaques inutiles et trois nuits d'un horrible bivouac, sans feu, sous des torrens de pluie glacée, où chaque matin l'on relevait, ensevelis dans la boue, des hommes morts de froid et de misère, les munitions commencèrent à manquer, ainsi que les vivres, et il fallut se résigner au départ. Le maréchal, dissimulant ses angoisses sous un front calme, donna l'ordre de la retraite du même ton qu'il eût annoncé la victoire. S'il n'avait pas su vaincre, si ses dispositions avaient été mal prises, ainsi qu'on le lui a si souvent et si amèrement reproché, il faut du moins lui rendre avec tous ses compagnons d'armes cette justice qu'en ce moment suprême il fut admirable de fermeté, de sang-froid et de résignation, en un mot digne de lui-même. Il passa toute la nuit qui précéda la retraite à en activer les préparatifs, à faire brûler les caissons qui ne pouvaient être emportés, charger les malades et les blessés sur les équipages militaires, et briser les fusils des morts. Le 25, au matin, le mouvement rétrograde commença lentement au milieu du feu continuel des Arabes commandés par Ahmed. Bien qu'ils fussent une nuée, une ligne de tirailleurs suffisait à les tenir en respect, et ils tournaient bride dès que nos soldats commençaient à leur faire face. Cependant, enhardis à l'aspect du petit nombre de braves qui formaient l'arrière-garde, ils se précipitèrent avec des cris affreux sur le bataillon du 2me léger auquel avait été accordé le périlleux honneur de fermer la retraite. Ce fut alors que le chef de cette poignée d'hommes, le commandant Changarnier, aujourd'hui lieutenant-général, rallia sa troupe au pas de course, et la disposant en carré, laissa arriver l'ennemi.

— Ils sont six mille, dit-il; nous sommes deux cent cinquante : vous voyez que nous n'avons rien à craindre.

Puis, lorsque les Arabes, accourant au galop, ne furent plus qu'à vingt-cinq pas du bataillon, il commanda le feu. En deux minutes, les abords du carré furent balayés; les décharges, se succédant avec une régularité et une précision dignes du champ de manœuvres, portèrent la confusion et la mort dans les rangs arabes, et l'ennemi s'enfuit en désordre, laissant le théâtre de l'action jonché de cadavres d'hommes et de chevaux, et dégoûté, pour tout le temps que devait durer la retraite, des charges à fond sur le flanc de notre héroïque infanterie.

De pareils faits suffisent à réparer un échec et à préserver de toute atteinte, au milieu des plus grands désastres, l'honneur des armes nationales.

Comme nous l'avons dit plus haut, Ahmed, avant le siége, avait quitté la ville, dont il avait confié le commandement à Ben-Aïssa et au scheïkh des Bibans, Hadj-Mohammed-Tobbal, celui-ci placé toutefois sous les ordres du bach-hambah. Quant à lui, il avait pris la campagne à la tête d'une nombreuse cavalerie, n'opposant pas d'obstacle à la marche agressive de la colonne française, mais épiant tous ses mouvemens et la suivant, pour ainsi dire, pas à pas jusqu'aux portes de Constantine. Une fois là, et renonçant enfin à son rôle d'observation, il avait, pendant les trois jours que dura le siége, dirigé de vives et incessantes attaques sur nos troupes, harcelant surtout celles qui avaient pris position au sommet du Coudiat-Aty. Celles, au contraire, qui occupaient le plateau de Mansourah avec le maréchal furent à peine inquiétées par la cavalerie du bey. Cette manœuvre indiquait assez quelle était la partie vulnérable des fortifications de la place. Dominé par les assiégés et bordé de précipices, le plateau de Mansourah n'offrait de passage aux assaillans, pour gagner la porte d'El-Kantarah, que par la longue et mince chaussée du pont romain de l'Oued-Rummel. Le Coudiat-Aty, au contraire, dominait une autre porte de la ville, à laquelle les assiégeans pouvaient arriver de plain-pied. Ce fut cependant le premier de ces deux centres d'action que choisit M. le maréchal Clauzel, à la grande satisfaction d'Ahmed, dont les efforts tendirent sans cesse, durant le siége, à éloigner les troupes du Coudiat-Aty, et peut-être le mauvais succès de cette première expédition dut-il être imputé en grande partie à la préférence accordée pour l'attaque au plateau de Mansourah et à la porte d'El-Kantarah, qui fut vainement battue en brèche. Lors du second siége, on se garda bien de tomber dans la même faute.

Pendant la retraite, Ahmed, voltigeant sur les flancs ou les derrières de l'armée, entrava le plus qu'il put la marche rétrograde de nos troupes; mais l'énergique retour offensif du commandant Changarnier ayant considérablement refroidi l'ardeur belliqueuse des Arabes, il n'entreprit rien de sérieux et n'essaya même pas de nous couper le passage, comme l'occasion s'en offrit à lui plus d'une fois. Toutes ses tentatives n'aboutirent qu'au massacre de malheureux blessés ou fiévreux qui, ne pouvant suivre la colonne (les prolonges ne suffisaient pas à contenir tous les malades), tombaient au pouvoir des Arabes et étaient aussitôt saisis, décapités, aux acclamations lugubres de

toute une horde fanatique. Chaque tête de Français était payée 10 douros (environ 50 francs) par le bey, et ses soldats coupaient, pour les lui vendre, celles de nos morts déjà inhumés, qu'ils déterraient, et dont l'armée trouva plusieurs fois sur sa route les cadavres nus et décollés.

Un instant seulement Ahmed parut vouloir s'opposer à notre retraite : ce fut au défilé de Bou-Berda, où il prit place sur notre passage avec son artillerie, et où un combat véritable sembla sur le point de s'engager; mais une démonstration agressive de l'infanterie chassa le bey au loin sur la droite de l'armée, et quelques boulets morts vinrent tomber seulement près de la ligne des tirailleurs. Quant au fameux Ras-el-Akhba, Ahmed n'essaya même pas de le défendre. Quelques Kabaïles, bientôt repoussés, tentèrent seuls de nous en disputer l'accès, et cependant il n'est si mince tacticien qui ne reconnaisse que deux mille hommes de bonnes troupes arrêteraient sans peine en ce lieu un nombre d'ennemis quadruple. Ahmed commit donc là une faute grave, qu'il renouvela du reste peu après sur les rives de la Seybouse, entièrement dégarnies de troupes, au moment où l'armée française eut à repasser ce fleuve pour gagner le camp de Ghelma, puis celui de Dréan, et enfin Bône, qu'elle atteignit le 1er décembre, laissant derrière elle les cadavres de près de cinq cents hommes, tués, morts de leurs blessures, de froid, de maladie ou de faim.

Dix jours auparavant, tandis que notre artillerie canonnait la porte d'El-Kantarah, un grand conseil s'était tenu à Constantine sous l'impression du danger qui menaçait la ville. Plusieurs membres de l'assemblée avaient été d'avis de rendre la place, qu'ils estimaient ne pouvoir tenir contre les forces imposantes des assiégeans, et voulaient ainsi préserver des horreurs d'une prise d'assaut. A son retour, Ahmed, instruit de cette motion, qu'avait du reste repoussée la majorité du divan sous l'influence de Ben-Aïssa, montra le plus violent courroux. — Quels sont les lâches, les traîtres, dit-il, qui ont osé parler de rendre la ville? — On lui nomma le kaïd-eddar, le brave Bel-Bedjaoui, qui devait être tué au second siége, le vénérable scheïkh-el-beled, père de ce Hamouda auquel est consacré l'un des premiers articles de cette série, et enfin le kadi Hanefi, ou du rit de Hanifa, suivi par les Turcs et la plupart des Koulоghlis. En écoutant ces noms, Ahmed frémissait de rage, car il sentait que sa vengeance ne pouvait atteindre ces trois personnages considérables, respectés et aimés de la population, qui appréciait leurs vertus, et qu'eût soulevée leur supplice. « Mais n'en est-il pas d'autres? reprit-il; nommez-les! » On lui désigna alors deux notables qui avaient voté dans le conseil pour la capitulation. C'étaient les Maures Sidi-Hussein et Sidi-Marabout-El-Arbi. « Qu'on les mène au supplice! Appelez les chaouchs! » s'écria Ahmed furieux. A l'instant même, les deux malheureux musulmans furent arrachés de leurs demeures par les m'khali accourus pour exécuter l'ordre du bey, et entraînés à la *deribah,* où ils furent décapités.

Depuis long-temps le côté humain du caractère de Hadj-Ahmed s'était

effacé sous l'empire de ses passions désordonnées que ne retenait plus aucun frein, et de ses instincts sanguinaires. Un tel homme ne devait pas tarder à être égaré par l'exercice de la puissance souveraine; sa nature violente et irascible aidant, il en était venu à ne plus supporter la moindre contradiction, et à briser sans pitié tout ce qui, volontairement ou non, formait le plus léger obstacle à ses desseins ou à la satisfaction de ses appétits effrénés. Il ne régnait plus que par la terreur, et sa cruauté odieuse était proverbiale à Constantine. Nous ajouterons encore ici quelques exemples à ceux que nous avons déjà cités.

Quelques prisonniers français lui ayant été amenés à la suite d'un combat dans lequel ses troupes avaient été battues, il trouva dans sa colère que la décollation était un supplice trop doux pour ces malheureux, et les fit dévorer par ses dogues; d'autres furent empalés, et deux ou trois, dit-on, eurent le ventre ouvert par ses ordres : sous ses yeux, les exécuteurs leur arrachèrent les entrailles.

Il fit périr, à force de mauvais traitemens, sa première femme, fille d'un kaïd des Haractah. Une esclave noire était l'objet de ses préférences marquées. Khedidja (c'était le nom de cette première femme), déjà un peu surannée et outrée de l'abandon où la laissait Ahmed, s'en plaignait amèrement, et un jour elle reprocha à celui-ci, dans un accès de jalousie, *d'être l'époux d'une négresse*. A ces mots, le bey, furieux, se précipita sur elle et lui porta dans le bas-ventre un coup de pied dont elle mourut après avoir langui quelque temps dans l'état le plus misérable.

Du reste, il n'était pas une seule de ses femmes qui ne ressentît les effets et ne portât souvent les marques de sa sauvage brutalité. Sa mère elle-même, qui lui avait donné tant de preuves de dévouement et de tendresse, et à qui il devait deux fois la vie, car c'était elle qui l'avait soustrait au poignard d'Ali-Khodja, sa mère, dis-je, fut un jour frappée rudement par ce frénétique au moment où elle s'efforçait de sauver la vie d'un coupable. Ce malheureux, condamné à mort, avait échappé aux chaouchs qui le conduisaient au supplice, et, apercevant la mère du bey, il s'était réfugié près d'elle. Saisissant le bord de ses vêtemens, il la supplia de le prendre sous sa protection et s'attacha à elle comme le naufragé à la planche de salut. A cette vue, les chaouchs, qui le suivaient de près, s'arrêtèrent, saisis de respect. Mais Ahmed, qui accourait sur leurs pas, s'avança vers sa mère et voulut lui arracher le condamné. La fille des Ben-Gannah, émue par les larmes de cet infortuné, intercéda d'abord pour lui; puis, voyant que ses prières étaient inutiles, elle lui dit de s'agenouiller derrière elle, et lui fit un rempart de son corps. Furieux de cette résistance, Ahmed se jeta comme une bête fauve sur celle qui l'avait nourri, la frappa à coups redoublés, et, la dégageant violemment de l'étreinte du condamné, prouva à celui-ci, en le livrant aux chaouchs, que nul asile n'était inviolable pour ceux qui avaient encouru sa colère.

Trois négresses, qui gémissaient de leur réclusion au harem, ayant été

accusées de faire des vœux pour la mort d'Ahmed, évènement qui seul en effet pouvait leur rendre la liberté, celui-ci les punit de ce crime mental de la façon la plus horrible : il les fit saisir, garrotter et amener en sa présence, tira son sabre, et les coupa littéralement en morceaux.

Il avait si bien la conscience de la haine qu'il inspirait, que, si par hasard il surprenait deux de ses femmes causant ensemble à la dérobée, il leur enjoignait de se séparer sur-le-champ. « Qu'avez-vous à dire tout bas ? s'écriait-il avec humeur. Du mal de moi, sans doute. Oh ! je sais que vous me détestez. Mais, croyez-moi, retenez vos langues de vipères, ou je vous les arracherai ! »

Hors sa présence, et apparemment par le même motif, ses femmes, au nombre de ceux cents environ, ne pouvaient communiquer entre elles. En revanche, le soir, il se plaisait à les réunir autour de lui dans les jardins de son palais et à devenir le point de mire des craintives agaceries par lesquelles elles s'efforçaient d'éclaircir son front soucieux. Quelquefois il se déridait au point de rire, de plaisanter, et de jouer avec elles, à peu près à la façon d'un chat qui ferait patte de velours avec une troupe de souris. Heureuses les pauvrettes, quand la terrible griffe dont chacune redoutait l'atteinte ne venait pas subitement faire couler le sang et les larmes ! Dans ses rares accès de bonne humeur, Ahmed se montrait galant, empressé; il faisait servir le café, envoyait chercher des danseuses, et improvisait une sorte de fête qui rompait pour quelques instans la monotonie du harem. Celles de ses femmes qu'il honorait de ses préférences étaient comblées par lui de riches présens; mais, à part ces libéralités, leur privilége ambitionné de favorites ne les rendait pas beaucoup plus heureuses que leurs compagnes; car, au moindre sujet de plainte, il les frappait sans pitié.

Du nombre de ces dernières fut Mme Aïcha, dont nous avons déjà parlé, charmante jeune femme encore dans tout l'éclat de sa beauté, qui a séjourné dans le harem d'Ahmed, où elle vint enfant, depuis 1830 jusqu'à la prise de Constantine. C'est elle qui nous a raconté tous ces détails d'intérieur (1). Ahmed, dont elle était épouse légitime, fut constamment pour elle un objet d'effroi. Non-seulement elle fut souvent maltraitée par lui, mais elle avait à lui reprocher le meurtre d'un frère, enlevé comme elle de l'île de Chios par des pirates barbaresques qui avaient massacré sa famille. Ce jeune homme, tandis que sa sœur était exposée à Alexandrie au bazar des esclaves, où elle fut achetée pour le bey de Constantine, avait été conduit à Alger, et là incorporé dans la milice turque. Après la conquête française, il fut du nombre des soldats de Hussein-Dey qui suivirent Ahmed dans la capitale de son beylik. Arrivé à Constantine, il apprit d'un renégat italien, établi dans cette ville,

(1) Ce n'est pas la première fois qu'il est question de Mme Aïcha dans ce recueil. Le lecteur pourra, s'il le désire, trouver d'autres détails sur cette jeune femme dans la relation du siége et de la prise de Constantine par M. le docteur Baudens; voyez la *Revue de Paris*, livraisons des 1er et 8 avril 1838.

que sa sœur, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis le jour de leur séparation, était dans le harem du bey. Heureux de cette découverte, il alla aussitôt trouver Ahmed, et lui demanda s'il n'avait pas pour femme une jeune Italienne, enlevée de Grèce par des pirates quelques années auparavant, et nommée la sida Aïcha.

A ces mots Ahmed fronça le sourcil. Dans leur jalousie excessive, les maris mahométans non-seulement ne souffrent point qu'on voie le visage de leurs femmes, mais ils prétendent qu'on ignore jusqu'à leurs noms, et ressentent à l'égal d'une injure toute indiscrétion sur ce point délicat.

— Qui donc es-tu, dit-il en toisant le jeune homme, pour oser m'adresser une telle question ?

— Je suis le frère d'Aïcha et je désire voir ma sœur, répondit le jeune janissaire.

— Comment te nommes-tu ?

— Ahmed, mais ce nom n'a pas toujours été le mien. Dans mon enfance on m'appelait Agostino.

— Où t'a-t-on pris ?

— A l'île de Chios.

Sans en entendre davantage, le bey tourna le dos au jeune homme. De retour au harem, il fit appeler Aïcha et lui demanda s'il était vrai qu'elle eût un frère.

— Sans doute, s'écria celle-ci toute joyeuse. Oh! mon cher Augustin! Quoi! serait-il ici ?

— Augustin, dites vous? Oui, un jeune homme de ce nom est ici, et prétend que vous êtes sa sœur. Je viens de le voir.

— Que je suis heureuse ! Et moi, ne pourrai-je le voir aussi ?

— C'est impossible, et si vous tenez à ce que votre frère vive, vous lui écrirez pour l'avertir de ne plus m'offenser par l'indiscrète demande qu'il m'a adressée ce matin.

En vain Aïcha supplia son mari, au nom de cette providence qui semblait prendre par la main les deux orphelins de Chios pour les réunir après une si longue et si cruelle séparation, de lui permettre de serrer dans ses bras, ne fût-ce qu'une fois, le seul parent, le seul ami qu'elle eût encore au monde. Toutes ses supplications échouèrent moins encore contre la dureté de cœur que contre la jalousie effrénée de Hadj-Ahmed.

Cependant le jeune homme n'avait pas renoncé à l'espérance de voir sa sœur, et ne cessait de harceler imprudemment le bey pour que celui-ci le laissât pénétrer auprès d'Aïcha. Outré du refus obstiné qui accueillait une si légitime demande, il se laissa un jour emporter au point d'élever la voix en présence de son redoutable beau-frère, et de lui reprocher hardiment l'abus qu'il faisait de sa puissance. Pour toute réponse Ahmed appela un chaouch et lui ordonna de trancher la tête du pauvre Agostino, ce qui fut exécuté à l'instant même.

Aïcha elle-même faillit être victime des jalouses fureurs de son terrible

époux. Après la prise de Constantine, elle avait quitté le harem et s'était réfugiée dans la maison d'un Turc, nommé Mustapha-Khalifa. De Milah où il s'était retiré, Ahmed écrivit à celui-ci de lui envoyer cette femme, et, s'il le fallait, de la tromper sur le but du voyage en feignant de la diriger sur Tunis, où elle avait l'intention d'aller, mais en recommandant à ses guides de la conduire, par un sentier détourné, dans un lieu qu'il désignait et où il viendrait la recevoir. Aïcha, cependant, ayant changé de résolution et n'ayant voulu quitter la ville à aucun prix, l'ex-bey furieux adressa à Mustapha-Khalifah une nouvelle lettre où il annonçait que, si elle refusait plus longtemps de venir le rejoindre, il trouverait moyen de s'emparer d'elle de gre ou de force, dût-il pour cela revenir incognito à Constantine, et qu'alors il lui ferait expier par d'épouvantables tortures sa rébellion et son infidélité. « Je la tenaillerai, je lui arracherai les yeux, je lui couperai les mamelles, et je la ferai bouillir toute vive! » mandait-il, entre autre jolies choses, à son affidé Mustapha. Ces menaces, communiquées à Aïcha, n'ayant point eu le don de la ramener à Ahmed, celui-ci, en désespoir de cause, pria instamment son correspondant de vouloir bien empoisonner l'infidèle, afin, disait-il, qu'elle n'appartînt point à un autre. Heureusement la pitié ou la crainte des Français l'emporta dans le cœur de Mustapha-Khalifah sur l'appât de l'honnête récompense que lui avait promise l'ex-bey pour ce service d'ami, et Aïcha, en apprenant le nouveau mandat confié à son hôte, crut devoir prudemment quitter une maison où, d'après la teneur de ces divers messages, elle avait quelques bonnes raisons de se croire peu en sûreté.

Nous avons parlé plus haut du faste et de la prodigalité d'Ahmed. L'une de ses dépenses principales était celle des chevaux dont il avait toujours deux ou trois cents au moins, tous de race, dans ses écuries. Chacun de ces nobles coursiers avait une allure, un pelage et un genre de beauté distincts. Ahmed les connaissait tous par leurs noms, et leur faisait donner une éducation digne de notre Cirque-Olympique. Veillant lui-même au soin de leur entretien et de leur harnachement, qui était toujours des plus magnifiques, il rendait la vie dure à ses palefreniers, lesquels étaient sans cesse occupés à chercher quelque gentillesse inédite à démontrer à ces superbes animaux, car le maître, dans son fanatisme de haute école, ne souffrait point qu'on enseignât à deux chevaux la même courbette.

Tout le personnel de ses écuries, hommes et bêtes, le suivait lorsqu'il partait pour une campagne. Chaque matin, durant les marches, après que l'on avait expédié en avant les tentes et l'infanterie, il restait entouré de ses seuls *esbayha* et de ses chevaux auprès desquels il s'asseyait sur un tapis pour fumer une pipe et prendre son premier repas. Quelques personnages de distinction, tels que l'agha, le grand-écuyer, les officiers immédiatement attachés à sa personne, et son bouffon que nous avons oublié de mentionner dans la liste des grands fonctionnaires de l'état, étaient habituellement invités à prendre place auprès de lui. Le repas achevé, le bey donnait d'un geste l'ordre de monter à cheval. En un clin-d'œil tous les spahis étaient en

selle et se disposaient sur deux lignes, chaque rang faisant face à l'autre dont le séparait un espace de douze ou quinze pieds environ. Ahmed, sautant alors sur le dos de son cheval, s'avançait entre les deux rangs, suivi de sa musique et de ses officiers, et ayant à ses côtés deux gigantesques chaouchs qui prononçaient alternativement, d'une voix haute et lente, la formule consacrée du salut : « *Selamoun aleïkoum oua rahmatou'llah!* — Que le salut soit avec vous et que Dieu vous fasse miséricorde ! » En même temps, Ahmed, se penchant tantôt à droite, tantôt à gauche, adressait d'une main aux troupes le geste amical du salut. Ses chevaux étaient dressés à répéter en quelque sorte ce mouvement de leur maître, et, chaque fois qu'il tournait la tête en portant une main sur son cœur pour donner le *selam* à ses cavaliers, les intelligens animaux inclinaient également la tête et levaient le pied droit ou gauche, suivant le côté des rangs auquel s'adressait cette démonstration affectueuse. Lorsqu'Ahmed, tout en saluant ainsi et de la main et du cheval, avait passé en revue les deux files de ses spahis, ceux-ci se formaient immédiatement en une longue ligne de bataille dont le centre était occupé par le bey et sa suite, ainsi que par la musique. Alors les cavaliers s'avançaient un à un par les ailes de chaque rang; ils se rendaient au galop à une vingtaine de pas en avant de la ligne en marche, traversaient toujours ventre à terre l'espace resté libre devant le front de bandière, sans se séparer et en ayant l'air d'exécuter une charge à fond; puis, lorsqu'ils passaient près du bey, ils déchargeaient leurs fusils au-dessus de sa tête ou entre les jambes de son cheval. Pendant tout le temps que durait cette fantasia, Ahmed, l'un des meilleurs cavaliers du pays, ne cessait de faire piaffer et caracoler sa monture, au point de la mettre hors d'haleine en moins de dix minutes : sur un signe de lui, on lui amenait alors un autre de ces chevaux savans dont nul mieux que lui ne savait faire valoir, en les montant, les belles qualités de race et les perfections acquises.

Il était grand chasseur et se donnait souvent le plaisir de courre avec une meute nombreuse le sanglier ou le chakal. Il avait envoyé à Londres un mamluk, nommé Suleïman, à cette seule fin de lui acheter des chiens de race britannique. Celui-ci lui avait ramené en outre deux couples de magnifiques chiens de Terre-Neuve qui, par ses ordres, furent dressés à traîner dans le jardin de son palais une petite voiture fort élégante, également venue de Londres. L'apparition de ce carrosse en miniature fut tout un évènement dans le harem, où les nouveautés étaient rares. Les femmes toutes joyeuses se disputaient le plaisir de prendre place pour la promenade dans ce singulier *coach and four*, comme on dirait au-delà de la Manche. Ahmed, dans ses boutades de jovialité, se divertissait même à y faire monter quelque personnage bien grave, tel que son ministre Ben-Aïssa ou son khalifah Hamelaoui, lequel n'osait refuser, et il riait aux larmes de la plaisante figure que faisait l'austère bach-hambah ou le général à barbe grise emporté à toute bride par les quatre molosses dans un équipage d'enfant.

Bien que l'issue de la première expédition de Constantine eût singulière-

ment enflé l'orgueil d'Ahmed, il ne laissait pas d'être inquiet sur les suites possibles du défi qu'il avait jeté à la France. Aussi, dans l'année qui suivit l'échec essuyé par nos troupes, ne négligea-t-il rien pour obtenir de la régence de Tunis des secours en hommes et en argent, et de la Porte cette reconnaissance officielle qu'il avait tant de fois sollicitée, mais en vain, et qui eût doublé le prestige de son haut rang aux yeux des populations. Des *capdjis* venus de Tunis ou de Constantinople lui assuraient sans cesse que le diplôme tant désiré de pacha, successeur de Hussein-Dey, ne tarderait point à lui être expédié par sa hautesse, accompagné de la pelisse ou du kaftan d'investiture. En écoutant ces belles promesses, Ahmed, transporté de joie, croyait déjà toucher au but de son ambition; mais les capdjis se moquaient de lui et n'avaient d'autre dessein que de lui extorquer de riches présens; car chaque annonce de ce genre valait au prétendu messager du sultan des largesses considérables. Ni le kaftan ni le diplôme ne parurent : alors Ahmed, se voyant joué, chercha à prendre sa revanche et songea à se créer lui-même les insignes de sa dignité usurpée. Un jour, il présenta aux troupes un magnifique étendard vert qu'il disait lui avoir été envoyé par le grand-seigneur avec un diplôme que toutefois il ne montra pas; mais on ne tarda pas à savoir que ce drapeau venait tout simplement de Tunis, où un juif l'avait fait broder pour le compte du bey auquel, par parenthèse, cette gracieuseté de sa hautesse coûtait un prix exorbitant.

Quant au kaftan d'investiture, il se le procura à meilleur compte. Le fils aîné de Ben-Aïssa, Sidi-Hamdou, que nous avons vu, le dernier hiver, étaler au foyer du bal de l'Opéra ses lourdes graces barbaresques, s'était commandé à Tunis un superbe kaftan, brodé d'or, qui lui revenait à trois mille piastres. Ahmed, instruit de cette folie de jeune dandy mahométan, en montra de l'humeur à son ministre. « Il faut, lui dit-il, que tu gagnes bien de l'argent à mon service, pour que ton fils Hamdou puisse être plus richement vêtu que moi. » Ben-Aïssa comprit, et s'empressa d'offrir, au grand déplaisir de Hamdou, le kaftan à son souverain, qui s'en para aussitôt et donna cet habit pour un nouveau don du sultan.

Mais tous ces artifices, qui ne trompaient personne, ne devaient point prévenir la chute d'Ahmed. Le 6 octobre 1837, l'armée française reparut devant les murs de Constantine. Le 11, la brèche fut ouverte; le 12, elle fut praticable, et le 13 au matin un assaut meurtrier nous rendit maîtres de la place.

Quelques semaines avant cette expédition, il n'avait tenu qu'à Hadj-Ahmed de rester bey de Constantine, et il le serait sans doute encore, si l'ivresse de son premier succès ne l'eût entraîné à repousser les offres du général Damrémont. Des ouvertures lui avaient été faites, à tort selon nous, par le juif Busnach, au nom du gouverneur-général. Nous ne savons pas au juste sur quelles bases portaient les négociations; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que le maintien de Hadj-Ahmed était la principale clause de l'arrangement projeté, sous condition que celui-ci daignerait reconnaître enfin

la souveraineté de la France. Le bey, qui, il faut en convenir, était fondé à voir dans cette proposition un tacite aveu d'impuissance, n'eut garde de l'accepter, et songea seulement à gagner du temps dans l'espoir de retarder l'entrée en campagne jusqu'à l'époque des grandes pluies et des fièvres pernicieuses. Dans cette vue, il prolongea avec art, par des réponses évasives, les pourparlers entamés qu'il fallut enfin rompre pour en venir aux armes.

Le 11, au soir, la brèche étant déjà ouverte, le général Damrémont, dont ce fut le dernier jour, envoya encore à Ahmed, par un parlementaire indigène, une lettre où il lui proposait d'éviter l'effusion du sang, et de lui remettre la place qui ne pouvait tenir plus long-temps, s'engageant de son côté à faire respecter les habitans, les mosquées et les propriétés. Le parlementaire revint avec cette fière réponse que nous avons déjà rapportée ailleurs : « Si vous n'avez plus de poudre, nous vous en donnerons; si vous manquez de pain, nous vous en enverrons; mais tant qu'un musulman sera debout dans la ville, vous n'y entrerez pas ! »

Le 12, enfin, le bey, qui depuis l'ouverture de la tranchée harcelait la gauche de nos colonnes à la tête de sa cavalerie, exprima le désir de traiter. Dans l'après-midi, un messager arabe remit au général Valée, qui venait de prendre le commandement de l'armée, en remplacement du gouverneur-général, tué le matin par un boulet, la lettre suivante d'Ahmed :

« De la part de notre très puissant seigneur et maître le sid-el-Hadj-Ahmed-Pacha à M. le gouverneur d'Alger, commandant en chef de l'armée. (Suivaient les complimens emphatiques d'usage, puis le texte de la dépêche ainsi conçu) :

« Nous avons appris que vous aviez envoyé un messager aux habitans de la ville, lequel a été retenu par les principaux chefs (Ahmed ignorait à ce moment le renvoi de notre parlementaire), dans la crainte qu'il ne fût tué par la populace de Constantine. Les mêmes chefs, en m'annonçant cette nouvelle, m'ont demandé mon avis sur votre proposition. Si votre intention est de faire la paix, cessez votre feu. Que la tranquillité renaisse, et nous pourrons entrer en négociations. Attendez vingt-quatre heures, afin qu'un personnage intelligent vous arrive de notre part, et que, par un traité, nous éteignions cette guerre, d'où ne peut sortir aucun bien. »

Le général Valée répondit en ces termes :

« Je vois avec plaisir que vous êtes dans l'intention de faire la paix et qu'à cet égard vous reconnaissez que nos intérêts sont les mêmes; mais dans l'état où sont maintenant les opérations du siége, elles ne peuvent être suspendues, et aucun traité ne peut être signé par nous que dans Constantine.

« Si les portes nous sont ouvertes par vos ordres, les conditions seront les mêmes que celles déjà consenties par nous; nous nous engageons à maintenir dans la ville le bon ordre, à faire respecter les personnes, les propriétés, la religion, et à occuper la place de manière à rendre le séjour qu'y fera

l'armée le moins dur et le plus court possible. Mais, si nous entrons par la force, nous ne serons plus liés envers vous par aucun engagement antérieur, et les malheurs de la guerre ne pourront nous être attribués. Si, comme nous le croyons, votre désir de la paix est le même que le nôtre et tel que vous l'annoncez, vous sentirez la nécessité d'une réponse immédiate. »

Cette réponse n'arriva pas, et le lendemain la capitale d'Ahmed était en notre pouvoir.

Après la prise, l'ex-bey se retira à plusieurs journées de marche de Constantine avec un petit nombre d'adhérens restés fidèles à sa fortune. Il avait encore autour de lui mille cavaliers environ; le reste s'était débandé et avait regagné ses douars aussitôt que le drapeau français avait flotté sur Constantine. Hadj-Ahmed paraissait fort abattu; mais cependant il n'avait point perdu courage. Son projet était de continuer à tenir campagne et de profiter des éventualités favorables qui pourraient naître pour lui de la confusion inséparable d'un premier établissement dans un pays à peine connu, de l'indécision et des fautes du vainqueur. L'un de ses premiers soins fut de récompenser les scheïkhs qui l'avaient suivi dans sa retraite, en leur distribuant des gratifications et des burnous rouges et noirs. Son trésor, sans doute beaucoup moins considérable qu'on ne l'avait supposé, fut envoyé par lui à El-Kangah, ville-forte des montagnes de Beni-Farah, voisines du désert, où, grace à l'influence des parens de sa mère, le dépôt fut reçu et fidèlement gardé; mais les populations du district réunies autour de la ville attendirent les envoyés de l'ex-bey et les pillèrent à leur sortie. Cet acte et beaucoup d'autres démonstrations hostiles des tribus prouvèrent à Ahmed qu'il avait peu de sympathie et de secours à espérer de ses anciens sujets pour soutenir la lutte qu'il comptait engager contre les nouveaux maîtres du pays. Partout où il se présenta, il fut assez mal accueilli. La plupart, encore sous le poids de la profonde terreur qu'inspirait le renom de ses cruautés, le payèrent de promesses vagues, sans oser toutefois lui montrer un visage ennemi; mais quelques tribus, plus hardies ou plus fortes, eurent le courage de lui interdire l'accès de leur territoire, et vinrent au-devant de lui, les armes à la main, lui enjoindre de passer outre. Ahmed obéit avec rage lorsqu'il ne se sentit point en mesure de venger ce sanglant affront, et prit sa revanche sur d'autres populations moins guerrières, au milieu desquelles il marqua son passage par des massacres et des pillages continuels. Pendant la tournée qu'il fit au sud et à l'est de Constantine, après la prise de la ville, il abattit, dit-on, des centaines de têtes, et porta ses exactions jusqu'au-delà de Biskara, sur les limites du désert. La ville de Tebessa eut notamment à souffrir de son approche : il la mit à sac et extermina la moitié de ses habitans.

Ce n'était pas par de tels moyens qu'il pouvait reconquérir le dévouement de peuples si long-temps opprimés sous son joug de fer; aussi, loin que le nombre de ses partisans augmentât, de nouvelles défections vinrent lui rappeler chaque jour qu'il était vaincu et lui prouver l'exécration universelle

qui s'attachait à sa personne. Des mille cavaliers qui l'avaient d'abord suivi, la moitié au moins se dispersa dans les premiers mois, et bientôt la poignée d'hommes qui lui restait se trouva encore réduite. Ferhat-ben-Saïd, son éternel ennemi, qui, après avoir fait sa soumission à la France, était reparti de Constantine, annonçant qu'il allait se mettre à la poursuite de l'ex-bey, atteignit en effet celui-ci et le trouva presque sans défense. Il l'attaqua, le battit sans peine avec les forces supérieures dont il disposait, et, n'ayant pu réussir à s'emparer de lui, le refoula vers les frontières de Tunis (décembre 1837).

Ce fut dans ce moment critique, où tout semblait l'abandonner, qu'une chance inespérée de salut et de fortune s'offrit à Ahmed. Il dépendit de lui de ressaisir le pouvoir suprême et de rentrer triomphalement à Constantine. Après la prise de cette ville, il arriva ce qui déjà s'était produit en 1830 après l'occupation d'Alger; le cabinet français fut d'abord quelque peu embarrassé de sa conquête. Dans cette situation, le maréchal Valée, ennemi généreux, conçut la pensée de replacer Hadj-Ahmed à la tête de la province de l'est, sous notre suzeraineté. L'idée de cette combinaison politique était d'opposer une puissance turque à la puissance arabe qui menaçait sérieusement notre souveraineté dans l'ouest. Nous ne nous arrêterons point à discuter le mérite de cette conception, qui ne nous semble pas des plus heureuses, et qui peut-être eût soulevé, dans l'exécution, des difficultés auxquelles n'avait point songé l'auteur. L'opinion générale est que les habitans de la province de Constantine se seraient soulevés, si on eût prétendu leur rendre Hadj-Ahmed pour maître. On a souvent cherché à s'expliquer pourquoi la domination française avait été si facilement acceptée dans cette partie de l'Algérie, tandis qu'ailleurs elle a trouvé et trouve encore, à l'heure qu'il est, de si opiniâtres adversaires. N'est-il pas rationnel de supposer que la haine amassée sur la tête d'Ahmed pendant sa longue et oppressive administration a pu contribuer pour une forte part à ce résultat heureux dont il ne faudrait point dès-lors s'étonner ni s'enorgueillir ? Et, s'il en est ainsi, peut-on admettre qu'il fût d'une saine politique de restituer à l'homme que nous venions de vaincre une puissance dont il avait si étrangement abusé?

Quoi qu'il en soit, des négociations furent ouvertes avec Ahmed, à qui le beylik fut offert de nouveau, à la charge par lui de reconnaître la souveraineté de la France et de lui payer un tribut. Il semble que de telles conditions dussent combler les vœux de l'ex-bey. Cependant, qui le croirait? ce vaincu, ce fugitif qui n'avait pas un asile où reposer sa tête, trouva exorbitante la clause à laquelle on subordonnait sa réintégration. Il écrivit des lettres hautaines au maréchal, et s'arrêta à marchander la soumission nominale qu'on lui demandait. Ses plénipotentiaires, Hadj-Bey et Hadj-Mohammed-Ben-Attar, élevèrent mille chicanes sur la teneur de l'arrangement projeté. « Les mahométans, dirent-ils, ne pouvaient payer tribut aux chrétiens, et d'ailleurs Hadj-Ahmed ne consentirait pas à reconnaître, par un signe

extérieur de vasselage, la souveraineté de la France, avec laquelle il voulait bien promettre toutefois de vivre en paix. » En un mot, la question n'avait pas fait un pas depuis l'époque où, par l'entremise de Hamdan, le duc de Rovigo avait cherché à traiter avec le bey de Constantine. On se sépara donc sans avoir rien conclu, et Ahmed se retira vers le désert, auprès de son oncle, l'ex-scheïkh-el-arab. De nouveaux échecs qu'il essuya dans cette marche, et la désertion de plusieurs des chefs qui jusqu'alors s'étaient associés à sa mauvaise fortune, ne tardèrent pas à faire plier son orgueil, et il se résigna à envoyer au maréchal son ex-lieutenant, Ben-Aïssa, porteur d'une lettre très humble. Le gouverneur-général lui répondit par l'envoi de conditions beaucoup plus dures que les premières. Ahmed différa de les accepter, et cette hésitation le perdit sans retour. Plus tard, sa situation empirant chaque jour, il se serait soumis avec empressement à tout ce que la France eût exigé de lui. Il alla même jusqu'à offrir au maréchal (mars 1838) de lui envoyer un blanc-seing, accédant ainsi par avance aux nouvelles clauses, quelles qu'elles fussent, du traité qui le remettrait en possession de Constantine; mais alors il n'était plus temps. Le gouverneur, mieux éclairé sur les véritables intérêts de la province, avait renoncé à tout projet de transaction avec l'ex-bey, et il ne fut même point répondu à l'offre suppliante de ce dernier.

Ahmed cependant conservait encore quelque lueur d'espoir d'être admis à traiter avec nous, et ce qui tendrait à le prouver, c'est qu'au mois de juin suivant, il se montra inopinément presque sous les murs de Constantine, comme s'il fût venu chercher la réponse à son dernier message. Il avait auprès de lui quelques centaines d'Arabes. Averti de son approche, le général Négrier, commandant supérieur de la province, marcha à sa rencontre et le chassa devant lui jusque dans les monts Aouress, où il ne crut pas prudent de le poursuivre. De retour à Constantine, il ne tarda point à recevoir une lettre obséquieuse par laquelle l'ex-bey cherchait à excuser sa récente réapparition près de son ancienne capitale, et expliquait au commandant supérieur que, chassé du désert par la sécheresse et le manque de vivres, il avait dû remonter dans le Tell pour se ravitailler, lui et sa faible escorte, protestant du reste qu'il n'avait eu aucun mauvais dessein en campant sur le territoire de Constantine, où il aurait été appelé par des intérêts purement privés. Il terminait en demandant au général sa protection.

Cette lettre, comme la précédente, resta sans réponse. Il fut seulement écrit quelque temps après à Ahmed pour lui proposer de quitter la province et de s'établir à Alger, où il recevrait une pension considérable et serait traité avec tous les honneurs dus à son rang. Il refusa cette offre et continua d'errer dans ses anciens états : il espérait toujours et cherchait à rallier quelques tribus à sa cause, soit par la persuasion, soit par la violence, soit enfin par la ruse, arme qu'il maniait, comme nous l'avons dit, avec une rare habileté. Il se faisait de temps en temps fabriquer et expédier par ses agens de Constantine de prétendues dépêches du maréchal Valée et du général Négrier

qui semblaient lui promettre encore les plus brillantes destinées. Ce fut ainsi qu'il produisit notamment devant les Haractah une lettre où il était question, non seulement de sa réinstallation prochaine au chef-lieu de la province, mais de son mariage officiellement arrêté avec l'une des filles du roi des Français. Ces fables ridicules trouvaient parfois créance auprès des hommes simples et ignorans auxquels elles étaient débitées, et de temps en temps l'ex-bey parvenait ainsi à grossir de quelques naïfs adhérens les rangs de sa petite armée.

Cependant son terrible ennemi, Ferhat-Ben-Saïd, avait formé contre lui une ligue composée des chefs Abd-el-Salem, Ahmed-Chériff et Ben-Iglès, et le poursuivait à outrance. D'un autre côté, l'ex-kaïd des Haractah, Hassenaoui, lui avait déclaré la guerre et le serrait de près avec des forces supérieures. Ahmed faillit tomber plus d'une fois au pouvoir de ce redoutable ennemi, et dans une dernière rencontre il ne dut de conserver sa liberté ou sa vie qu'à la vitesse de sa fuite. Le petit nombre de partisans qu'il s'était attachés depuis peu se dispersa de nouveau, et les Saharis eux-mêmes, ces Arabes du désert, auxquels l'unissaient tant de rapports de mœurs, d'intérêts et d'origine, l'abandonnèrent; quelques-uns seulement, émus par les larmes de sa mère, consentirent à le suivre encore.

Traqué de toutes parts, il se retira une seconde fois vers l'état de Tunis, dans l'espoir d'intéresser à son sort le bey de cette régence, et d'en obtenir des secours. A ce moment, il n'avait plus autour de lui qu'un chef de quelque importance, le kaïd Moukser, sept ou huit mamluks, une quarantaine de Saharis et à peu près autant d'esclaves nègres. Sa vieille mère, Hadja-Regnia, son fils, sa fille et vingt de ses femmes l'accompagnaient. Son camp se trouvait réduit à quatre tentes, dont une pour lui, une pour le kaïd, une pour ses femmes, et une pour les huit mamluks. Les mulets qui portaient son harem ambulant étaient chargés en outre de deux sacs contenant ses trésors réels ou supposés, richesses dans tous les cas fort légères, car depuis trois mois il ne payait personne, et perdait ainsi un à un ses plus fidèles compagnons. Non-seulement le bey de Tunis ne lui accorda point les subsides qu'il demandait, mais les populations de ce pays, inquiètes de son approche, marchèrent au-devant de lui et le repoussèrent par les armes. Ahmed dut donc encore une fois battre en retraite, et, à la fin de juillet 1838, il était établi au sud-ouest de Keff, à une journée environ de cette ville, entre les tribus des Haractah et des Hannenchah, dont les scheïkhs campaient près de lui et l'observaient attentivement.

Depuis cette époque, on n'a plus eu que de rares et incertaines nouvelles de l'ex-bey de Constantine. Quelques musulmans de cette ville, restés ses secrets partisans, continuèrent d'entretenir avec lui des correspondances clandestines; mais, pendant près de deux ans, l'autorité française n'entendit plus parler de lui. Cependant il ne paraît pas qu'il fût encore découragé, car, au printemps de 1840, il adressa au lieutenant-général Galbois, successeur

de M. de Négrier comme commandant supérieur de la province, une nouvelle offre de soumission pure et simple qui fut repoussée. Le général ne consentit pas même à recevoir l'envoyé d'Ahmed.

Vers le même temps, on sut que, poursuivant son rêve d'une restauration impossible, il avait écrit à toutes les tribus importantes de la province pour les exciter à la guerre sainte. Tel est l'empire du fanatisme chez ces peuples, que quelques-unes répondirent à son appel. Il parvint notamment à rallier quelques centaines de Haractah à la tête desquels il fondit sur la tribu récalcitrante des Ouled-Jahia-Ben-Thaleb, lui enleva sept hommes, qu'il fit décapiter, et se retira, emmenant les femmes et les troupeaux du douar envahi.

Ceci se passait en avril : au mois de mai suivant, son appel aux tribus n'ayant sans doute pas justifié son attente, ou n'ayant eu, comme toujours, qu'un effet des plus éphémères, il parut dégoûté du rôle de prétendant et annonça l'intention de passer à Tripoli, d'où il comptait s'embarquer pour Constantinople. Mais en juillet, changeant de résolution, il écrivit de nouveau aux tribus de tenir bon, en attendant l'arrivée prochaine d'une armée turque qui s'organisait dans la régence de Tunis pour venir le replacer sur le trône. Le souverain de cet état levait en effet des troupes, mais cet armement n'était rien moins que destiné à rendre à Ahmed le sceptre de la province de Constantine. Le bey de Tunis était fort loin en ce moment de songer à son ex-collègue : il était en dissension avec le divan de Tripoli, et, dans la prévision d'une guerre probable, il s'occupait uniquement de préparer ses moyens de défense. Cette fois, la ruse était vraiment trop grossière pour trouver des dupes. Elle échoua donc, et l'ex-bey, désappointé, se retira dans le pays de Dyr, au-delà de l'Oued-Meskiana, où il attendit les évènemens, en se tenant sur le qui-vive, car les Haractah l'avaient de nouveau abandonné, et l'attitude plus que douteuse des Nemenchah lui faisait craindre une agression de ce côté. La petite ville de Dyr, dont il s'était précédemment emparé de vive force, et dont il avait fait décapiter le kaïd, était pour lui une sorte de quartier et de place d'armes où il se réfugiait de temps en temps, et qu'une petite garnison occupait pour lui en son absence.

En août 1841, une nouvelle attaque est dirigée contre lui par l'un de ses ennemis acharnés, l'implacable Hassenaoui. Ahmed est battu, perd trente chevaux et une partie de ses bagages. A dater de ce combat, nous le perdons de vue jusqu'au mois de septembre de l'année suivante. A cette dernière époque, il était parvenu à mettre dans ses intérêts la tribu des Ouled-Nasser, et avec leur aide il comptait donner la main aux Kabaïles indomptés du Sahel. Le 16 septembre, il s'approcha, avec les gens de cette tribu, du camp français d'Aïn-Rummel. Le général Sillègues courut à sa rencontre et le joignit dans la plaine de Behra. Un engagement eut lieu, à la suite duquel vingt cavaliers de la maison de l'ex-bey et un nombre double de chevaux restèrent au pouvoir de la colonne française. Hadj-Ahmed prit la fuite, sans que l'on pût savoir quelle route il avait suivie.

Il est probable que ce dernier échec, en comblant la mesure de ses revers, acheva de ruiner moralement et politiquement l'ex-bey dans l'esprit des populations, et, lui ouvrant enfin les yeux sur l'inutilité de ses efforts, terrassa cette foi robuste que, durant cinq longues années d'une vie errante et misérable, il n'avait cessé de garder en sa fortune et en lui-même. A compter de ce moment, il ne se montra plus dans le rayon de nos camps et de nos postes militaires, et ne fit plus aucune tentative pour soulever les Arabes en sa faveur; ou du moins ses démonstrations agressives, s'il les renouvela, eurent si peu de retentissement, que le bruit n'en arriva pas jusqu'au chef-lieu de la province. On a donc toutes raisons de croire que, renonçant à une lutte par trop inégale, lutte que d'ailleurs il n'aurait peut-être plus les moyens matériels de soutenir, il s'est résigné à rentrer dans la vie privée et à mettre fin au spectacle ridicule et odieux à la fois qu'il donnait, depuis si long-temps, à ses anciens sujets et coreligionnaires, celui d'une impuissance violente qui se souille par d'inutiles cruautés et s'agite convulsivement en de puériles évolutions autour d'un but qu'il lui est à jamais interdit d'atteindre. Sous ce double point de vue, amis et ennemis ne peuvent que féliciter Ahmed de la résolution qu'il paraît avoir enfin prise. On suppose généralement qu'il s'est retiré au Sahara, où il a pu trouver un refuge près de ses parens maternels. Cependant un tel homme nous semble si peu fait pour la paix et pour la retraite, que nous ne serions point étonné d'apprendre prochainement sa réapparition sur le théâtre de son ancienne puissance. En revanche, notre surprise serait grande, si tôt ou tard quelque mort tragique, digne complément d'une telle vie, ne venait pas terminer violemment l'existence et punir les crimes d'Ahmed.

FÉLIX MORNAND.

BULLETIN.

Qui pourra gouverner l'Espagne? Voilà la question. Tant qu'il ne s'est agi que de combattre ses adversaires, chaque parti a pu tour à tour paraître fort et triomphant. Ainsi Espartero a été puissant pour évincer la reine Christine; après cette victoire et pendant deux années entières, son insuffisance n'a que trop éclaté. Contre Espartero, les progressistes et les modérés, en se réunissant, ont pu prévaloir. A peine installés sur les ruines de l'ex-régent, ils ne peuvent gouverner, soit ensemble, soit séparément. La force des choses semblait donner le pouvoir aux progressistes; ils le perdent par les inexplicables témérités de M. Olozaga. Voilà donc les modérés maîtres de la situation, et déjà pour eux la difficulté de gouverner paraît insurmontable.

On dirait que l'autorité morale n'est nulle part. On n'aperçoit dans aucun parti, chez aucun homme, cet ascendant, cette solidité qui inspirent l'estime et commandent l'obéissance. Le pouvoir royal n'a pas été moins compromis par ses défenseurs que par l'opposition. L'innocent prestige qui entourait la jeunesse d'Isabelle est détruit, et le trône sur lequel est assise une reine de treize ans, loin de pouvoir aujourd'hui protéger personne, n'est que trop exposé. Nous ne sommes pas surpris que dans cette situation une partie des modérés ait eu le désir de revoir à Madrid la reine Christine. A leurs yeux, la royauté aurait besoin d'être fortifiée par les conseils, par le concours d'une princesse expérimentée. Si sa présence fournissait un aliment aux attaques, aux calomnies des partis, elle aurait des avantages supérieurs à ces inconvéniens politiques. On s'explique ainsi comment, dans le parti des modérés, plusieurs ont désiré assez vivement le retour de Marie-Christine pour lui envoyer des députés. Nous ne disons pas que ce désir ait été unanime; les

circonstances sont tellement difficiles, que ce qui a paru expédient et salutaire aux uns a pu être considéré par d'autres comme un nouveau danger. Il y a plus : sur cette question, les mêmes hommes ont pu varier. Les modérés, qu'on peut croire les plus dévoués à l'ex-régente, comme le général Narvaez, ont douté plusieurs fois que le retour de Marie-Christine fût utile, fût possible, tant dans la situation particulière que s'est faite la reine il y a d'obstacles et d'écueils !

Nous en avons une nouvelle preuve dans ce qui vient de se passer ici. Combien de fois n'avait-on pas dit que Marie-Christine désirait ardemment se rendre auprès de sa fille ! On avait affirmé que sur ce point elle était en désaccord complet avec notre gouvernement, qui taxait de haute imprudence un retour prématuré. Cependant, au moment où elle reçoit par l'organe de députés l'expression des vœux de plusieurs de ses partisans, la reine hésite et diffère; elle-même semble frappée des inconvéniens d'une pareille démarche, et, comme pour répondre à sa pensée, des organes de la presse s'attachent à démontrer ce que pourrait avoir de funeste la présence de l'ex-régente à Madrid. C'est qu'au moment de l'exécution on a dû voir toute la portée d'un parti aussi extrême. Au premier aspect, rien ne paraît plus naturel qu'une mère allant voir ses filles, et reprenant la tutelle de celle qui est encore mineure; mais, en y réfléchissant, on ne tarde pas à se convaincre que la présence de Marie-Christine à Madrid semblerait infirmer tout ce qui s'est fait depuis huit à neuf mois. Qui régnerait en réalité, d'Isabelle ou de Christine? Si la reine-mère reprend la direction des affaires, voilà tout un parti, le parti progressiste, parti considérable, qui peut se croire menacé par cette espèce de restauration. Il faudrait donc recommencer des luttes dont on ne saurait prévoir l'issue. Pour les soutenir, que d'efforts, que de sacrifices ! Marie-Christine ne pourrait songer à retourner en Espagne qu'en consacrant une partie de sa fortune et de ses ressources aux exigences de la situation nouvelle qu'elle voudrait conquérir. Toutes ces considérations expliquent le contraste qui se fait voir entre des désirs souvent manifestés et l'attitude gardée jusqu'à présent.

Au surplus, nous sommes loin d'affirmer que la reine Marie-Christine ne retournera pas à Madrid. Comment prévoir le lendemain quand il s'agit des affaires de l'Espagne, et des déterminations que peuvent prendre la politique et la sollicitude d'une femme et d'une reine? En ce moment tout paraît, dans la Péninsule, tellement embrouillé et périlleux, que les personnes qui se piquent de prudence s'abstiennent volontiers de toute démonstration décisive. Ainsi M. Martinez de la Rosa, après avoir parlé avec habileté, avec réserve, au sein des cortès, paraît borner son ambition à venir à Paris représenter, comme ambassadeur, le gouvernement d'Isabelle. Il n'affiche pas l'ambition d'affronter les orages du pouvoir et de la tribune. Il se pourrait toutefois que les circonstances vinssent faire violence à M. Martinez et le pousser plus avant qu'il ne voudrait dans la mêlée politique.

Il est triste de voir jusqu'à quel point les débats des cortès manquent de dignité. La tribune retentit d'interpellations violentes, de démentis. On peut appréhender à chaque instant de voir la discussion parlementaire dégénérer en collisions de guerre civile. Le bruit a couru que M. Olozaga, craignant pour sa vie, avait quitté Madrid; du moins il n'a pas paru aux cortès pendant les dernières séances. On prête aux progressistes le projet de quitter peu à peu les bancs des cortès pour se retirer dans les provinces. Si les choses se passent ainsi, voilà ajournée encore une fois la pratique du gouvernement constitutionnel. Rien ne serait mieux fait que cette désertion des progressistes pour donner aux modérés la tentation de gouverner avec le despotisme. Ou bien encore ces derniers pourraient prendre le parti d'en appeler à des élections nouvelles; ce qui serait adresser à toutes les passions un appel qui ne serait que trop entendu.

Les affaires d'Espagne n'attirent plus seules l'attention des hommes politiques. On commence enfin à se préoccuper de la session qui va s'ouvrir dans quelques jours. Plus on approche du moment où les chambres doivent se rassembler, plus on est frappé de la gravité des questions sur lesquelles elles seront appelées à délibérer. Il y a quelques semaines, beaucoup de gens croyaient ou disaient du moins que, toutes les grandes difficultés politiques étant résolues, on n'aurait guère qu'une session d'affaires, presque uniquement consacrée aux intérêts matériels. Aujourd'hui, en y regardant de plus près, on est bien obligé d'avouer que la politique, loin d'être éteinte, peut reparaître avec ses complications et ses vivacités.

On s'est demandé si la modification ministérielle qui s'est opérée par la retraite de M. Teste et par l'entrée de M. Dumon au conseil affaiblissait ou fortifiait le cabinet. A coup sûr, M. Teste n'était pas une force pour le ministère, et lui-même était de cet avis, car il n'a pas pensé qu'il pût sans inconvénient grave, tant pour le cabinet que pour les questions qui ressortaient de son département, se représenter devant les chambres. M. le maréchal Soult a pu d'autant plus facilement consentir à la retraite de M. Teste que ce dernier la désirait lui-même. Il a brigué avec ardeur une position inamovible au sein et presque à la tête de la cour de cassation, disant ainsi adieu à la vie politique avec un singulier empressement. La capacité du successeur de M. Teste n'est mise en doute par personne, et l'on connaît aussi son adhésion intime à la politique du chef du cabinet, de M. le ministre des affaires étrangères. Sous ce rapport, M. Guizot, en appelant auprès de lui M. Dumon, a montré plus que jamais, ce qu'au surplus personne n'ignore depuis long-temps, que c'était lui qui avait la présidence réelle du ministère. Il serait possible que cette première modification fût suivie de quelques autres. La santé de M. le ministre des finances pourrait lui conseiller la retraite. Nous ne voulons pas aujourd'hui pousser plus loin ces conjectures; seulement il est des personnes convaincues que cet hiver le cabinet pourra bien être mis en demeure par les circonstances de se modifier encore.

Ces modifications, on le sait, ont toujours avec elles quelque chose de périlleux; elles ébranlent, elles compromettent. En choisissant dans telle nuance, on mécontente toutes les autres. Il faut être bien fort pour entreprendre d'imposer à une majorité un ministère pris uniquement dans une de ses fractions. Les questions de personnes sont délicates et plus embarrassantes souvent que de grandes affaires. Voyez ce qui se passe déjà au sujet de la présidence. M. Dupin est résolu de faire concurrence à M. Sauzet. L'honorable député de Lyon, qui est le plus inoffensif et le meilleur des hommes, n'a pas les qualités nécessaires pour diriger les débats d'une grande assemblée. Il craint la chambre, il ne la conduit pas. Quand il pressent que telle question peut amener des discussions orageuses, cette appréhension dégénère en une inquiétude qui a pour effet inévitable de lui ôter le calme et l'énergie nécessaires aux fonctions difficiles de la présidence. Sous ce rapport et sous tous les autres, il n'y a pas de comparaison possible entre M. Sauzet et M. Dupin; mais M. Sauzet est en possession : n'est-il pas bien dur de l'exiler du fauteuil au milieu d'une législature? N'est-ce pas punir bien rudement un défaut de fermeté dont il faut plutôt accuser la nature que les intentions? D'un autre côté, le ministère n'a-t-il pas à craindre que M. Dupin n'exagère les qualités qui manquent à M. Sauzet, et qu'il ne veuille être trop meneur? Il est impossible que M. Dupin, tout en gardant dans les fonctions qu'il ambitionne l'impartialité qui en est la condition nécessaire, ne veuille montrer dans le président l'homme politique, et cette prétention peut être pour le cabinet un objet d'inquiétude. Jusqu'à présent, le ministère fait annoncer qu'il restera neutre. Au moment du vote, cela est-il possible?

Cette neutralité annoncée est déjà pour M. Sauzet un premier échec. En possession du fauteuil, il est assez peu appuyé par le ministère pour que celui-ci ne fasse pas difficulté de déclarer qu'il est indifférent à sa réélection et veut rester neutre. On s'aperçoit bien que le petit parti intermédiaire auquel appartenait M. Sauzet, et qui avait pour chefs MM. Passy et Dufaure, est en pleine dissolution. Le ministère n'a plus d'intérêt positif à ménager M. Sauzet. Son parti n'existe plus. M. Passy va siéger à la chambre des pairs, M. Dufaure rentre nécessairement dans les rangs du centre gauche, dont il sera un des orateurs les plus remarquables. Les députés qui s'étaient groupés autour des deux anciens ministres du 12 mai se rallieront, les uns aux conservateurs, les autres à l'opposition, et c'est ainsi que la valeur politique que M. Sauzet empruntait à ses amis se trouve tout-à-fait annulée.

Il n'y a qu'une considération qui pourrait, au dernier moment, engager le ministère à ne pas laisser tomber M. Sauzet : c'est la crainte de voir M. Dupin porté au fauteuil par une majorité dont les élémens seraient nouveaux. Il se pourrait que l'honorable procureur-général de la cour de cassation réunît en sa faveur les voix du centre gauche, d'un grand nombre de

conservateurs, et même de plusieurs membres de l'opposition constitutionnelle. Cette espèce de coalition serait de nature à alarmer le cabinet, qui travaillerait alors à retenir la majorité tout entière sous ses drapeaux en nommant M. Sauzet.

Mais, d'un autre côté, comment lutter politiquement contre M. Dupin, si dévoué à nos institutions, à la charte et à la dynastie de 1830? Est-il possible de conseiller aux conservateurs de voter systématiquement contre lui? Et quelle raison donner de cette singulière politique? On repousserait M. Dupin parce qu'il se trouverait accueilli par le centre gauche. Tout cela serait bien petit. Ne pas faire une bonne chose parce que ses voisins veulent la faire est une triste politique.

Un des motifs qui pourraient déterminer la chambre à porter au fauteuil M. Dupin, c'est la prévision de débats sérieux et vifs sur des questions irritantes. Elle pourrait penser alors qu'une direction plus ferme lui est nécessaire. Or, les discussions graves ne manqueront pas. Parmi les députés qui arrivent en foule, on en voit beaucoup qui sont fort préoccupés des dernières démonstrations du parti légitimiste. Ils demandent s'il n'y a pas là une atteinte portée à notre constitution, à notre gouvernement. Aussi paraît-il difficile que dans la discussion de l'adresse il ne soit pas question de l'espèce de descente qu'ont faite les légitimistes à Londres. La tolérance excessive, l'indifférence philosophique avec laquelle ici à Paris on a généralement considéré la visite faite à M. le duc de Bordeaux, ne paraissent pas être du goût de tout le monde, et il y a des députés qui ont rapporté de leurs départemens des impressions différentes.

D'ailleurs, la chambre a des raisons particulières pour s'occuper de cet épisode. Parmi les visiteurs de Londres, il y avait des députés, et il est naturel que la chambre se croie le droit d'examiner la conduite politique de ses membres dans une semblable circonstance. On s'est déjà demandé quelle attitude prendraient les députés qui pourraient être l'objet de certaines interpellations. Ils sont prévenus depuis long-temps, et ils seront sur leurs gardes. On est assez disposé à croire qu'ils chercheront à atténuer la portée de la démonstration à laquelle ils ont pris part; ils diront qu'il n'y a rien de nouveau dans ce qui a été fait. Des hommes fidèles à leurs opinions, à leurs souvenirs, n'ont-ils pas dans ces dernières années visité des princes malheureux? On rappellera Goritz. Il appartiendra à la chambre d'apprécier la différence qui sépare une marque de pieux intérêt donnée à l'infortune, d'une démonstration ambitieuse qui tend à reconnaître un autre souverain que le roi constitutionnel.

Il est fort possible aussi que, dès la discussion de l'adresse, il soit question de la liberté d'enseignement, de l'église et des jésuites. En portant d'abord à la pairie la loi sur l'instruction secondaire, le cabinet ne peut empêcher la chambre des députés de prendre dans l'adresse même l'initiative du sujet. Il paraît même difficile que, dans le discours de la couronne, il ne soit fait aucune mention d'un objet qui occupe tous les esprits. Les députés auront

vu de près ce dont nous n'avons ici que le retentissement. Ils auront à apprendre au pays des choses qu'il est bon que le pays sache.

Le ministère parlera sans doute, dans le discours de la couronne, de la loi qui doit servir de complément à la loi de régence, du projet de dotation qu'il s'est déterminé à présenter. Seulement il ne sait pas encore ou du moins il ne pressent pas bien quel accueil trouvera dans la majorité de la chambre cette loi financière. Il est probable qu'il ne négligera rien dans la forme et dans la rédaction pour la rattacher le plus possible à l'institution de la régence, que la chambre a votée avec tant d'ensemble. On a dit aussi que le chiffre de l'allocation demandée serait laissé en blanc. Des précédens autorisent cette manière de procéder. Quand, au commencement du règne, la liste civile a été présentée aux votes des chambres, le chiffre était en blanc, on a fait de même quand il s'est agi de la dotation de M. le duc d'Orléans avant et après son mariage.

On le voit, les questions ne feront pas défaut à la chambre, qui aura plus d'une occasion importante de montrer ses tendances et son esprit. Nous croyons que les députés reviennent avec l'intention fort sérieuse d'aller au fond de toutes les questions qu'on leur présentera. Le ministère n'a pas devant lui une opposition bien passionnée, bien systématique, du moins le ton de la presse n'est pas de nature à le faire pressentir; mais sur maintes questions il pourra subir de la part de la chambre un examen sévère, et il devra compter avec de consciencieux scrupules. Au surplus, à l'heure qu'il est, sa situation est l'objet de jugemens fort contradictoires. Suivant plusieurs, il est plus fort que jamais, et il a encore devant lui une longue carrière à fournir. D'autres, au contraire, estiment qu'il peut être menacé tant par la nécessité de modifications nouvelles que par les dispositions de l'atmosphère parlementaire. Ces incertitudes et ces contradictions sont elles-mêmes un des caractères de notre situation politique.

En Angleterre le parlement a été prorogé de nouveau par commission, et ce n'est qu'au mois de février que reparaîtra tout l'intérêt qui s'attache aux discussions des chambres anglaises. A cette époque il est probable qu'OConnell aura été jugé, à moins que par l'habileté de sa stratégie judiciaire il ne parvienne encore à éloigner le dénouement. En attendant, il ne reste pas inactif. Nous l'avons vu dans ses montagnes haranguer ses concitoyens; tout récemment il vient d'adresser de l'abbaye de Darrynassee une lettre à l'association du rappel où il examine particulièrement les rapports existans entre les propriétaires fonciers et les fermiers. Le système actuel lui paraît produire les conséquences les plus fâcheuses. Les propriétaires traitent les fermiers de la manière la plus arbitraire, ils les renvoient au gré de leurs caprices. Aussi les fermiers, exaspérés par tant d'injustice, nourrissent contre les propriétaires des projets de vengeance, et parfois ils vont jusqu'à l'assassinat. On a nommé une commission pour chercher des remèdes à un si triste état de choses. Malheureusement les commissaires n'ont pas été choisis comme ils devaient l'être. La commission est composée uniquement de pro-

priétaires. Pourquoi n'y a-t-on pas appelé des fermiers? « La commission, a dit plaisamment O'Connell, ressemble assez à un conseil de renards délibérant gravement sur les mesures à prendre pour plumer des oies vivantes, en leur faisant le moins de mal, et en se donnant le moins de peine qu'il sera possible. Que Dieu soit en aide aux pauvres oies plumées! » Après avoir entendu la lecture de la lettre d'O'Connell, l'assemblée, sur la proposition de John O'Connell, fils du libérateur, a décidé à l'unanimité que le clergé irlandais serait respectueusement invité à vouloir bien seconder de ses efforts la recherche des documens concernant les relations entre les fermiers et les propriétaires. C'est ainsi que l'association du rappel ne néglige aucune occasion d'associer l'église à ses entreprises, à ses efforts : là l'église partage tous les sentimens nationaux, et elle ne sépare pas la cause de la religion ed l'amour de la liberté.

La liberté se confond aussi en Grèce avec toutes les affections de la religion et de la patrie, et c'est là ce qui fait sa force, ce qui, nous l'espérons, assurera son avenir. La Grèce pourra emprunter à l'expérience européenne, à la science politique de la France et de l'Angleterre la forme de quelques institutions, l'expression légale dont il faut revêtir certains principes; elle ne devra qu'à elle-même l'esprit qui l'anime et qui vivifiera le fond des choses. En vain la Russie affecte de voir dans ce qui vient de se passer en Grèce comme une importation de théories révolutionnaires exotiques : il n'en est rien. Les Grecs n'ont consulté personne pour savoir qu'ils avaient le droit d'arriver à se gouverner eux-mêmes, de surveiller l'emploi des deniers publics, d'organiser leurs municipalités; c'est par leur propre inspiration qu'ils ont résolu d'éloigner tous les Bavarois des fonctions publiques, et de ne plus permettre à une influence étrangère de régner en maîtresse à Athènes. C'est en écoutant leur bon sens que, tout en prenant les mesures nécessaires pour assurer l'établissement d'une constitution, ils ont su respecter la dynastie et la royauté que l'Europe avait établies parmi eux. Il y a bien de l'habileté et de la finesse dans cette modération. C'est le cas plus que jamais d'agir avec cette sagesse matoise qui est une des qualités du génie grec. La Russie attend les fautes de la Grèce, elle estime avoir une revanche à prendre. Tant que la Grèce, par la prudence de sa conduite, méritera l'approbation hautement manifestée de la France et de l'Angleterre, elle n'aura rien à craindre de la politique du czar, car jamais le cabinet de Saint-Pétersbourg ne voudra avouer que c'est la liberté constitutionnelle qu'il redoute et poursuit chez les Grecs.

En Afrique, tout est paisible. M. le maréchal Bugeaud a été jusqu'à la frontière du Maroc. Partout, à travers la régence, les tribus l'ont accueilli avec les démonstrations les plus amicales; à chaque pas le maréchal était l'objet d'une hospitalité tout-à-fait antique. Quant à Abd-el-Kader, il est en ce moment hors de la régence; il faut s'attendre qu'il y rentrera. Néanmoins les plus incrédules ne peuvent aujourd'hui nier la détresse à laquelle il est réduit. Il s'est retiré sur le Schott-el-Gherbi, lac appartenant à la frontière

du désert de l'empire du Maroc. C'est à trente lieues de notre frontière. L'émir n'a plus avec lui que fort peu de monde. On est bien persuadé sans doute, soit à Alger, soit à Paris, qu'il importe de surveiller le Maroc, et d'empêcher que l'empereur ne donne à l'émir des secours secrets ou indirects.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer le silence profond qu'on a gardé de tous côtés sur l'ancien roi de Hollande qui vient de mourir à Berlin. Cependant le vieux comte de Nassau n'était pas un des princes les moins distingués de l'Europe. Il régna long-temps environné d'une espèce de renommée libérale. Nous parlons des premières années qui suivirent 1815. Les Pays-Bas étaient le refuge de nos proscrits qui n'avaient pas peu contribué à faire au roi Guillaume une réputation de simplicité populaire. Après 1830, les Hollandais semblaient, par leur dévouement, vouloir dédommager leur roi des états qu'il perdait, et ils se fièrent, pendant plusieurs années, à sa direction politique. Le roi Guillaume se trompa dans ses calculs; il croyait que l'Europe ne sanctionnerait jamais l'érection de la Belgique en état indépendant, et dans cette espérance il imposa d'énormes sacrifices à sa nation. Quand il fallut se rendre à l'évidence, la Hollande était obérée. Le peuple que gouvernait le roi Guillaume est fort positif, il ne pardonna pas à son roi d'avoir en pure perte dépensé tant d'argent, et il lui retira l'affection dont il l'avait entouré. Blessé de ce changement injuste à ses yeux, le roi Guillaume ne voulut plus vivre que pour lui. Il songea à se marier, et au grand scandale d'un pays protestant il épousa une catholique. C'était se mettre dans la nécessité d'abdiquer, ce qu'il fit. Quand il est mort, il venait d'offrir à la Hollande de renoncer à une créance de 4 millions de florins et d'avancer dix autres millions à des conditions déterminées. Ces offres, la mort du comte de Nassau, ramèneront sans doute les Hollandais à des sentimens plus affectueux et plus équitables envers la mémoire d'un roi qui fut long-temps populaire, et toujours honnête homme.

On a pu voir aux funérailles de Casimir Delavigne combien il était généralement aimé. Son nom et ses œuvres étaient connus du peuple. La Comédie-Française et l'association dramatique ont payé à sa mémoire un juste tribut. L'Académie française avait pour interprète M. Victor Hugo, qui a trouvé des paroles d'une élévation concise pour parler avec convenance de la gloire d'un rival. Avant le poétique interprète de l'Académie, on avait entendu sur la tombe de Casimir Delavigne des regrets noblement exprimés par un homme politique qui fut son ami, et qui sympathisa toujours avec ce que la muse du chantre des *Messéniennes* avait de vraiment national. M. de Montalivet n'a eu qu'à donner un libre cours aux sentimens qui lui sont familiers pour louer dignement dans Casimir Delavigne ce patriotisme ardent et sincère qui ne sera pas un des moindres titres du poète aux yeux de la postérité.

F. BONNAIRE.

FERNANDE.

VI.[1]

La Rochefoucault a dit, dans ses désespérantes *Maximes*, qu'il y avait toujours dans le malheur d'un ami quelque chose qui nous faisait plaisir.

La Rochefoucault a pris la chose au point de vue le plus philanthropique; il aurait dû dire qu'il n'y avait pas de malheur qu'on ne cherchât à exploiter, pas de catastrophe dont on ne parvînt à tirer parti, pas d'évènement calamiteux qui n'eût ses joueurs à la hausse et à la baisse.

Ainsi, Fabien de Rieulle et Léon de Vaux avaient spéculé tous deux sur la maladie de leur ami Maurice, pour le remplacer, le premier auprès de sa femme, et le second auprès de sa maîtresse. Fernande en effet avait passé un moment pour être au jeune baron de Barthèle, elle avait paru céder à ses attentions; et comme il n'avait transpiré aucun bruit de leur rupture, et qu'ils avaient mis de grandes précautions à cacher leur intimité, on les supposait unis par un amour bien romanesque et bien langoureux, jusqu'au moment où la vérité se fit jour, c'est-à-dire jusqu'à la veille.

Maintenant que Léon de Vaux ne pouvait plus douter qu'il n'y eût entre Maurice et Fernande une rupture bien décidée, une chose le

(1) Voyez les livraisons des 17 et 24 décembre.

tourmentait singulièrement : qui donc avait succédé à Maurice? C'était une grave question pour le jeune homme, car il attachait une singulière importance à connaître la conduite de la femme capricieuse qui tolérait toujours ses soins sans jamais les récompenser. En effet, depuis près d'un an, Léon de Vaux, quoique de fortune, de manières et de visage à ne point être repoussé, surtout par une femme qu'on taxait d'une grande légèreté, attendait vainement que le vent du caprice soufflât de son côté.

Au reste, Léon de Vaux prenait son surnumérariat en patience; plus jeune que Fabien de six ou huit ans au moins, il recevait de ses relations platoniques avec la courtisane la plus célèbre de Paris, car, tranchons le mot, c'était le titre que l'on donnait généralement à Fernande, un reflet de l'éclat et de la renommée qu'elle avait elle-même; il y trouvait en outre l'avantage de commencer sa carrière d'homme à bonnes fortunes de manière à apprendre du premier coup le fond du métier; ajoutons qu'il ne voyait nulle part, même dans le monde, aucune femme qui parlât plus fortement à son cœur.

Une voiture selon la saison, c'est-à-dire une calèche l'été, un coupé l'hiver, le tout de la forme la plus élégante, et presque toujours d'un brun foncé, des domestiques habillés à l'anglaise, c'est-à-dire tout en noir; un attelage de chevaux gris pommelés admirablement beaux, des harnais noirs d'un vernis brillant, à peine rehaussés de quelques filets d'argent, indiquaient, sinon la condition élevée, du moins l'excellent goût de la femme qu'on voyait descendre le soir sous le péristyle de l'Opéra ou des Italiens, et quelquefois le matin à la petite porte de l'église Saint-Roch. Les badauds, qui jugent tout sur l'épiderme, qui envient l'apparence sans jamais connaître la réalité, qui font consister le bonheur dans les jouissances du luxe, se disaient en voyant une personne belle, jeune, élégante, sauter légèrement en bas de cette voiture : Voilà une femme bien heureuse!

Mais ce qui faisait de Fernande le simulacre parfait d'une femme comme il faut, c'étaient la pureté et la facilité de son langage, l'assurance de son maintien, le charme de sa démarche, la simplicité de sa mise, et l'aristocratie de ses manières. Ses jugemens, formulés avec les expressions de tout le monde, ce qui est rare, étaient toujours sains de logique, quoique hardis d'intention; sur quelque spécialité d'art que se posât une question, elle décidait toujours avec une supériorité de goût incontestable. En musique, ses observations étaient d'une telle exactitude technique et d'une telle finesse de sentiment, qu'on ne revenait pas de ses arrêts. Se plaçait-elle de-

vant un piano, ce qu'elle faisait sans se faire prier, et quelquefois d'elle-même, son premier prélude révélait le génie de l'inspiration. Peu d'élus avaient été admis dans son atelier, mais ceux qui, par faveur spéciale, y étaient entrés, disaient qu'il était impossible qu'elle ne fît pas retoucher ses toiles par un grand peintre qui était de son intimité et qu'on lui avait donné pour amant. Aussi savait-elle louer et blâmer, et cela avec beaucoup plus, nous ne dirons pas de justice, mais de justesse, que ceux qui font leur état de ce malheureux métier qu'on appelle la critique. En littérature, son goût était sévère; elle lisait peu d'ouvrages frivoles. Sa bibliothèque présentait une longue série des grands écrivains de tous les siècles. Aussi, sous le rapport du jugement, de l'esprit et des manières, Fernande non-seulement égalait les femmes du monde les plus remarquables et les plus citées, mais encore les surpassait en certains points. Les qualités du cœur existaient-elles chez elle au même degré que celles de l'intelligence, c'est sur quoi ses amis intimes seuls eussent pu corriger les erreurs ou confirmer les opinions de ceux qui ne la connaissaient qu'à demi et qui la disaient méchante, non point de cœur, on ne citait point d'elle une seule mauvaise action, mais tout au moins de paroles.

Maintenant Fernande devait-elle ses succès au charme de sa personne, à la finesse de ses traits ou au concours de ses talens? était-on plus frappé de sa grace toujours visible, ou des qualités qu'on lui découvrait à mesure qu'on la connaissait davantage? Qui l'avait formée à cette haute élégance? d'où venait-elle? qui en avait doté le petit peuple des lions? Hélas! à toutes ces questions restées sans réponse, et qui désespéraient la curiosité même de ses plus intimes, il fallait en ajouter une autre que personne ne soulevait, mais qui cependant devenait importante pour quiconque connaissait cette femme remarquable : quelles étaient les émotions dominantes de son ame? Certes on en connaissait bien la puissance et l'élévation, mais qui en avait pénétré les mystères, et, dans cette vie si adulée et en apparence si heureuse, qui pouvait affirmer qu'il n'y avait pas de profonds chagrins et d'abondantes larmes? En attendant, toutes les surfaces de cette existence étaient brillantes, et, comme un beau lac aux eaux limpides, semblaient refléter tous les rayons du soleil.

Léon de Vaux, au lieu de faire entrer d'abord Fernande dans le salon où il pensait qu'elle était attendue, l'avait, en descendant de voiture, conduite dans le jardin, sous prétexte de lui en faire ad-

mirer la beauté, mais, en réalité, pour retarder d'autant l'embarras dans lequel il allait nécessairement se trouver. Tout occupé de lui ou de Fernande, il n'avait point osé la prévenir des fonctions importantes qu'elle devait accomplir, du rôle suprême qu'elle devait jouer; il s'était toujours dit : — plus tard; et maintenant qu'il était arrivé au moment où Fernande allait entrer en scène, il n'avait plus le courage de parler. Se reposant donc sur l'esprit audacieux de son ami, et sur les chances du hasard si souvent favorable aux fous, parce que les fous sont aveugles comme lui, il s'avança donc étourdiment et avec toute la désinvolture de son dandysme accoutumé au-devant d'une des plus délicates questions sociales qui aient jamais été abordées, c'est-à-dire l'introduction de la courtisane dans la famille; et, tout en faisant remarquer à sa belle compagne les agrémens de la propriété, le tapis moussu de la pelouse, le miroir de la pièce d'eau, le charme du point de vue, il lui fit monter le perron, lui fit traverser l'antichambre, et l'introduisit au salon, où la présence de Fabien sembla enfin rassurer Fernande.

— Ah! monsieur de Rieulle, s'écria-t-elle en apercevant Fabien, enfin je vous vois! Je commençais véritablement à prendre de l'inquiétude, je vous l'avoue; c'est une singulière excursion que celle-ci, convenez-en, et j'en suis vraiment étonnée et craintive. J'ai questionné M. de Vaux; il a fait le mystérieux et l'énigmatique. Mais vous, monsieur de Rieulle, vous me direz, je l'espère, où nous sommes et quelle est cette maison enchantée. On n'y rencontre personne, tout y semble silencieux. Sommes-nous au château de la Belle au Bois dormant?

— Justement, madame, et vous êtes la fée qui devez tout ranimer dans ce mystérieux palais.

— Voyons, trève de plaisanteries, monsieur de Rieulle, reprit Fernande; pourquoi m'a-t-on amenée ici? Me faudra-t-il subir une fête champêtre? Dois-je assister au couronnement d'une rosière? D'où vient l'air de surprise avec lequel vous m'écoutez? Parlé-je une langue que vous ne comprenez pas? Répondez, voyons!

— Quoi! madame, s'écria Fabien stupéfait, ce fou de Léon ne vous a pas dit...

Léon interrompit son ami :

— Tu sauras, mon cher, lui dit-il, que, lorsque j'ai le bonheur d'être par hasard en tête-à-tête avec madame, je ne puis songer à autre chose qu'à l'admirer, et que je profite de ce temps précieux pour lui répéter cent fois que je l'aime.

— Convenez donc, en ce cas, que je suis tout-à-fait généreuse, répondit Fernande, car je vous ai laissé dire cent fois la même chose sans vous avoir fait sentir que c'était déjà trop d'une seule.

Fernande, presque toujours gracieuse, savait cependant de temps en temps, avec de certains hommes surtout, lorsqu'elle le jugeait convenable et nécessaire, prendre un ton de dignité qui imposait par l'accord du maintien, de la voix et de l'intention. Une impassibilité froide passait alors tout à coup en elle, glaçait son sourire, éteignait son regard, et de même qu'elle avait le pouvoir d'éveiller la joie, elle parvenait à communiquer aux plus résolus et aux plus étourdis la réserve dans laquelle elle désirait parfois qu'on restât.

Léon de Vaux balbutia quelques paroles d'excuse; Fabien, qui n'avait pas d'excuses à faire, attendit.

— Mais, messieurs, continua Fernande, je vous ai vus pleins d'enthousiasme pour le site, pour l'élégance, pour le comfort d'une maison de campagne qui, disiez-vous, était à vendre. Vous saviez que je désirais faire une acquisition de ce genre; vous m'avez invitée à la venir visiter avec vous; je suis venue. En effet, cette habitation est fort belle, fort remarquable, fort élégante; mais elle ne doit pas être inhabitée; quelqu'un y reste, ne fût-ce qu'un homme d'affaires. Quel est ce quelqu'un? où est cet homme d'affaires? Parlez, chez qui sommes-nous? Est-ce quelque surprise que vous me ménagez? Je vous préviens, en ce cas, que je les déteste.

Une certaine rapidité d'élocution décelait seule la mauvaise humeur qu'éprouvait Fernande. Elle savait qu'on garde sa force tant qu'on se contient, et il aurait fallu la connaître mieux que ne l'avaient pu faire encore les deux jeunes gens pour se douter du mécontentement intérieur qui l'agitait.

— Madame, répondit Léon en cherchant à donner à sa physionomie toute la finesse dont elle était susceptible, vous vous trouvez ici chez une personne que peut-être vous ne serez pas fâchée de revoir.

— Ah, vraiment! s'écria Fernande en déguisant sa colère sous un sourire ironique; c'est quelque trahison, n'est-ce pas? Je le devine à votre air fin. En effet, je me le rappelle : hier, vous m'avez parlé avec affectation d'un grand seigneur; un grand seigneur, je n'en connais point et n'en veux point connaître. Voyons, ne me faites pas trop languir dans ma curiosité : où suis-je?

Et, se tournant vers Fabien en fronçant légèrement ses beaux sourcils noirs, elle continua avec une sorte d'impatience réprimée :

— Je m'adresse à vous, monsieur de Rieulle, que je crois homme

de trop bon goût, non pour faire une méchante action, mais pour faire une sotte plaisanterie.

Léon se mordit les lèvres, et Fabien répondit en souriant :

— Je ne puis vous le cacher plus long-temps, madame; oui, c'est la vérité. Cette promenade est un piége que nous avons tendu à votre bonne foi, et vous êtes ici, à cette heure, le personnage le plus important et surtout le plus nécessaire d'un complot, fort innocent, rassurez-vous, car il s'agit purement et simplement de rendre la vie à un pauvre malade.

— Oui, madame, ajouta Léon, un malade d'amour, une de vos victimes, une seconde édition du malade d'André Chénier. Vous le savez, et votre poète favori l'a dit :

. . . . Insensés que nous sommes,
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.

— Vraiment! s'écria Fernande avec une expression plus marquée de moquerie, preuve qu'une colère plus intense s'amassait au fond de son cœur; vraiment! Eh bien! monsieur de Vaux, je vous l'avoue, j'admire de votre part tant de complaisance, tant d'abnégation même, surtout avec tant d'amour. C'est bien d'un homme qui m'a dit cent fois en une heure qu'il était amoureux fou de moi.

Puis, après un court silence pendant lequel cependant elle put se recueillir et méditer sur ce qu'elle avait à faire en cette circonstance, elle affecta un calme si grand, qu'il eût intimidé les projets les plus hardis, et, du ton d'une femme qui prend son parti, elle poursuivit :

— Vous disposez de moi d'une façon un peu étrange, il faut en convenir. Je ne vous en ai cependant donné le droit, messieurs, ni à l'un ni à l'autre; mais qu'importe? Vous le savez, je suis observatrice; eh bien! je profiterai de cette circonstance, de cette aventure, car c'en est une, pour vous apprécier tous tous. Monsieur de Vaux, vous êtes un homme généreux; c'est un nouveau point de vue sous lequel je viens de faire votre connaissance. Monsieur Fabien, je suis moins avancée à votre égard, je l'avoue; mais je ne doute pas que quelque sentiment, d'autant plus honorable qu'il sera probablement désintéressé, ne vous dirige aussi de votre côté. Nous verrons. Mais, si je ne me trompe, voici notre solitude qui s'anime.

En effet, en ce moment, la porte du salon s'ouvrait, et M[me] de Barthèle, prévenue par Clotilde de l'arrivée de M[me] Ducoudray, ap-

paraissait sur le seuil, avant, comme nous l'avons vu, que Fernande eût pu tirer des deux jeunes gens un seul mot d'explication.

A la vue de la baronne, il se fit un changement visible dans l'extérieur de la courtisane; elle sembla grandir de toute la tête, et au sentiment ironique répandu sur son visage succéda l'expression d'une froide dignité.

Le maintien de Mme de Barthèle était solennel et composé; un sourire factice déformait pour le moment sa physionomie franche et pleine de naïve bonté; elle fit en entrant une révérence trop profonde pour être polie; enfin, tout en elle trahissait la préoccupation qui avait dû l'agiter lorsqu'elle avait pris cette suprême résolution de recevoir chez elle une femme vers laquelle elle se fût sentie entraînée si le hasard seul l'eût offerte à ses regards. Elle tenait les yeux baissés, comme par l'effet d'une crainte secrète, et ne les releva qu'après avoir, en termes convenables, mais dont chaque mot paraissait pesé à l'avance, exprimé toute l'impatience et l'anxiété qu'elle avait ressentie dans le doute et dans l'espoir de la présence de celle qui voulait bien se rendre à son invitation.

Ce fut alors seulement, et sa phrase correctement achevée, que la baronne de Barthèle jeta un regard sur Fernande.

Aussitôt une seconde révérence, moins cérémonieuse que la première, exprima par un mouvement involontaire, soit une expiation de sa terreur, soit l'effet d'une satisfaction bizarre, en apercevant une personne d'une tournure distinguée, et belle surtout de sa simplicité et de son goût exquis.

Mme de Barthèle, exercée dans le monde aux investigations rapides, vit, grace à ce coup d'œil dévorant par lequel une femme procède à l'examen d'une autre femme, dans son ensemble et dans ses détails, tout ce qu'elle voulait voir; c'est-à-dire que la robe blanche dont Fernande était vêtue était de la plus fine mousseline de l'Inde, que le chapeau de paille d'Italie dont elle était coiffée avait été coupé par Mlle Baudran, que le mantelet noir qui était jeté sur ses épaules, et qui dessinait sa taille fine et élégante au lieu de la cacher, sortait, comme on le dit maintenant, des ateliers de Mlle Delatour; enfin, que la couleur du soulier qui chaussait un pied d'enfant et la nuance des gants qui couvraient les mains de Fernande dénonçaient jusque dans les moindres détails ce je ne sais quoi de bonne compagnie que la grisette, si enrichie qu'elle soit, ne parviendra jamais à atteindre; car ce je ne sais quoi est une essence suave et subtile qu'on sent bien plutôt qu'on ne la voit, et qui, pareille à un parfum, se révèle à l'ame encore bien plus qu'aux sens.

Troublée et ravie à la fois de cet examen, Mme de Barthèle parla dès-lors librement, et laissant les paroles exprimer les pensées :

— J'ai l'honneur de vous remercier, madame, dit-elle presque avec une effusion cordiale, du temps que vous consentez à nous accorder pour le bonheur de ma famille.

Fernande, non moins étonnée aux paroles de Mme de Barthèle que celle-ci l'avait été à son aspect, mais retenue par cette circonspection et cette réserve toujours indispensables, dans sa situation, à l'égard de tout le monde, et qui s'étaient doublées dans cette circonstance exceptionnelle, fit de son côté deux révérences modelées en tout sur celles qui lui avaient été adressées, et elle répondit de cette voix harmonieuse et vibrante à la fois qui donnait tant de prix à ses moindres paroles, et surtout avec ce ton parfait qui semble, par une intention gracieuse, donner un sens aux phrases les plus vides d'intention :

— Quand je saurai, madame, dit-elle, de quelle façon je dois vous être agréable, quand je saurai ce que je puis faire, comme vous le dites, pour votre bonheur....

— Ce que vous pouvez! s'écria Mme de Barthèle, cédant peu à peu à une influence irrésistible; mais vous pouvez tout. Ce que vous pouvez, le docteur vous l'apprendra. C'est un fort habile médecin que le docteur, et de plus un homme de l'esprit le plus distingué.

Fernande adressa aux deux jeunes gens un coup d'œil expressif, comme pour leur demander le sens de ce langage et le mot de cette énigme, qui devenait de plus en plus inintelligible pour elle. Pendant ce temps, Mme de Barthèle, à part soi, confirmait par la réflexion l'opinion favorable que de prime-abord elle avait conçue sur la singulière femme avec laquelle le malheur la mettait en rapport.

— Madame, répondit Léon de Vaux à la muette question qui lui était faite et en désignant Mme de Barthèle avec l'apparence d'un profond respect, c'est une mère qui sera charmée de vous devoir le bonheur de son fils.

Il y avait dans le sens de ces paroles, et surtout dans le ton sérieux et niaisement malin de celui qui les prononçait, quelque chose de si ridicule, que, dans toute autre occasion, Fernande en eût ressenti un de ces mouvemens d'hilarité auxquels elle aimait parfois à se laisser aller; mais elle se contenta de sourire, et encore ce sourire effleura-t-il à peine ses lèvres. La femme qu'on lui présentait comme une mère inquiète pour la vie de son fils était dans son assurance si simple et si vraie, une tristesse si profonde se révélait comme à son insu sur sa physionomie, que Fernande comprit par un vague pres-

sentiment de l'ame qu'il y avait au fond de cette aventure, ridicule en apparence, un sujet d'affliction réelle, et peut-être un profond malheur. Aussitôt, avec une bonté parfaite, elle pria Mme de Barthèle de s'expliquer.

Alors celle-ci, oubliant peu à peu la résolution qu'elle avait prise de rester grande dame, en conservant la sévérité de langage et d'attitude qu'elle avait méditées, et cédant sans trop s'en douter à l'attraction qu'exerçait Fernande, répondit avec sa bonhomie et sa légèreté ordinaires :

— Mais c'est qu'il vous aime, le pauvre enfant, oui, madame, il vous aime, et l'amour que vous lui avez inspiré le jette dans une langueur et dans un délire impossible à calmer. Il y a péril de mort, madame; mais puisque vous êtes assez bonne pour accepter notre proposition et pour venir passer quelques jours près de nous, près de lui...

L'étonnement de Fernande se manifesta par un mouvement d'indignation si expressif, que Mme de Barthèle, voyant qu'elle avait cruellement blessé la jeune femme, saisit la main de la courtisane et la pressant avec une affection involontaire :

— Ah! madame! s'écria-t-elle, soyez touchée du mal que vous causez sans le vouloir, sans le savoir, peut-être, et soyez bien convaincue que nous saurons apprécier et reconnaître tout ce que votre bonté, tout ce que votre complaisance...

Fernande pâlit affreusement, et, à la vue de sa pâleur, Mme de Barthèle comprit seulement jusqu'à quel point les paroles qu'elle venait de prononcer, prises dans un certain sens, devenaient inconvenantes; elle s'arrêta donc tout à coup elle-même, balbutia quelques mots inintelligibles, et sentit son trouble s'augmenter encore en entendant Léon dire à demi-voix à Fernande, pour se venger sans doute de la rebuffade qu'il avait reçue un instant auparavant :

— Eh bien! maintenant, madame, vous comprenez, n'est-ce pas?

Ce manque de convenance blessa au cœur les deux femmes à la fois et du même coup, et chacune d'elles eut à part soi un effort inoui à faire pour maîtriser le reproche qui semblait prêt à sortir de leurs lèvres, et que cependant leur regard seul exprimait.

Quant à Fabien, il semblait assister en simple spectateur à une scène de comédie; il comprenait l'embarras réciproque de la femme du monde et de la courtisane, et comme, quoi que l'on dise, l'amitié ne nous aveugle généralement que sur les qualités de nos amis, il trouva que le rôle de Léon était dans cette circonstance, grace à son caractère de soupirant surtout, le plus ridicule des trois.

Quant à Fernande, l'impression produite sur elle par les paroles innocemment cruelles de Mme de Barthèle passa, ou du moins parut passer, avec la rapidité de l'éclair. Une résolution intérieure, dont on vit briller la flamme dans ses yeux, donna à sa contenance une fierté qui ne fit qu'ajouter à la décence qui était inhérente à sa nature et relevait toutes ses actions; elle repoussa doucement la main de Mme de Barthèle, et répondit avec une mesure admirable d'accent et de maintien :

— Madame, je ne saurais, sans m'exposer à être injuste envers vous peut-être, tenir en ce moment le langage qu'il convient à mon caractère de faire entendre. Aussi, n'est-ce point à vous que je m'adresse, mais à MM. de Rieulle et de Vaux, qui m'ont conduite ici.

Alors, se tournant du côté des deux amis avec calme et dignité :

— C'est une audace qui ne saurait m'étonner de votre part, messieurs, quoique je vous fisse encore l'honneur de vous en croire incapables, que de placer une femme dans une position humiliante en face d'une autre femme sans qu'elle ait mérité ce châtiment; c'est une lâcheté de plus commise par vous contre ces êtres faibles que vous dépouillez dès l'enfance par la séduction, par la ruse, par la surprise, des vertus qui font la seule force de leur sexe, que vous guettez sur le seuil de l'enfance, et avant quelquefois que la raison ne leur soit venue, pour les corrompre d'abord et vous arroger ensuite le droit de les abreuver d'outrages et de mépris; et cependant ni l'un ni l'autre de vous, je le répète, n'avait le droit de me mettre dans la position où il m'a mise à cette heure et où je suis.

Tout interdite d'une scène à laquelle elle était loin de s'attendre, Mme de Barthèle se hâta d'intervenir, essayant de faire entendre à Fernande des paroles d'excuse pour elle et pour les deux jeunes gens; mais Fernande l'interrompit du ton d'une femme qui comprend qu'elle domine la situation, et que c'est à elle de se faire écouter.

— Je vous en prie, madame, dit Fernande, pas un mot, pas une parole. Tout me porte à croire que je vois en vous une de ces personnes favorisées en naissant par la fortune, guidées dans la première partie de leur existence par des parens attentifs qui vous ont transmis des mœurs pures et de salutaires exemples. Pourquoi alors nous mettre en contact l'une avec l'autre, pourquoi faire plier les deux extrémités de la société jusqu'à ce qu'elles se touchent, pourquoi amener ou par force ou par ruse la courtisane en face de la femme du monde? Je comprends toute la distance que de justes préjugés

mettent entre nous, madame; et pour vous prouver que la faute ne vient pas de moi, et que je me rends pleine justice, je m'éloigne.

A ces mots Fernande fit une profonde révérence, et, sans même jeter un coup d'œil sur l'un ou l'autre des deux jeunes gens, elle fit quelques pas vers la porte; aussitôt Mme de Barthèle, d'abord muette et immobile de surprise, se jeta sur son passage :

—Madame, oh! madame, s'écria-t-elle en joignant les deux mains, ayez pitié d'une mère au désespoir. Je vous en supplie, mon fils est mourant. Madame, il s'agit de mon fils.

Fernande ne répondit pas; mais comme en ce moment elle se trouvait entre Mme de Barthèle et les deux jeunes gens, elle tourna à demi et dédaigneusement la tête sur son épaule, et s'adressant à ces derniers :

— Quant à vous, messieurs, dit-elle en donnant à sa physionomie une expression étrange de dédain et de colère, vous avez méconnu Fernande. Fernande! vous comprenez ce que mon nom prononcé de la sorte veut dire. Regardez-moi, messieurs, et rappelez-vous toute votre vie la rougeur dont vous venez de couvrir mon front.

— Si vous voulez nous permettre de vous donner une explication nécessaire, dit Fabien d'un ton grave, je pense que vous sentirez promptement combien nous méritons peu la menace que vous nous adressez, surtout quand votre présence n'est qu'une preuve de l'estime que nous faisons de vous.

— Oh! oui, oui, madame, s'écria Mme de Barthèle éplorée, et l'accueil que je vous ai fait, ce me semble, aurait dû vous convaincre de cette vérité.

— Je crois tout ce que vous daignez me dire, madame, répondit Fernande, descendant de l'accent de la suprême fierté au ton de la plus humble politesse; mais, croyez-le bien, c'est vous donner à mon tour une preuve du respect profond que je vous porte que de m'éloigner avant que la situation douloureuse où je me trouve m'ait contrainte d'y manquer.

Et en même temps elle fit encore un pas vers la porte, mais en ce moment la porte s'ouvrit, et Clotilde parut.

— Ah! ma fille, ma fille, s'écria Mme de Barthèle, venez vous joindre à moi; et comme je prie, moi, pour mon enfant, priez, vous, pour votre mari.

Fernande demeura immobile d'étonnement, et les deux jeunes femmes jetèrent l'une sur l'autre un regard d'une expression impossible à décrire.

L'apparition du nouveau personnage qui venait d'entrer en scène venait encore, comme on le comprend bien, augmenter le trouble et la confusion de tous les acteurs du drame intime que nous essayons de mettre sous les yeux de nos lecteurs : l'âge et le titre de mère donnaient à Mme de Barthèle une sorte de puissance morale aux yeux des jeunes gens et de la femme qu'ils avaient amenée, mais Clotilde, avec son titre d'épouse, se trouvait placée dans une situation fausse qu'il ne lui était plus possible d'éviter. On avait beau se dire à soi-même, et répéter hautement à tous, qu'on eût ou qu'on n'eût pas la conviction d'un péril imminent : *Il faut sauver un fils, il faut sauver un mari.* Il était question de mariage, la plus bouffonne des choses sérieuses au dire de Beaumarchais, et le monde, toujours prédisposé à rire à cet égard, devait rire même des larmes qu'il voyait couler en trouvant Clotilde face à face avec Fernande, l'honnête femme près de la courtisane, la femme légitime vis-à-vis de la maîtresse; en d'autres termes, ce qu'il faut approuver et ce que l'on doit blâmer réuni, tout cela offrait une position qui répugnait au savoir-vivre, une idée qui choquait les usages reçus, un aspect qui blessait le sentiment social.

Mme de Barthèle le sentait elle-même, mais elle s'était placée dans cet embarras avec sa légèreté ordinaire; elle résolut d'y faire face vaillamment, en bravant jusqu'au bout les conséquences de son irréflexion. Elle prit donc la main de Clotilde qu'elle pressa tendrement sans trop savoir pourquoi, peut-être pour se soutenir elle-même dans sa résolution, et s'adressant à Fernande sans toutefois lui présenter sa belle-fille, elle lui dit avec une grande effusion de cœur, et comme on s'accroche à une branche de salut :

— Voilà sa femme, madame. La pauvre enfant est sur le point d'être veuve après trois ans de mariage, prenez pitié d'elle.

Le coup d'œil que les deux jeunes femmes avaient jeté l'une sur l'autre avait suffi pour qu'elles comprissent leur rivalité. Ici la magie, le prestige, l'éclat; là l'innocence, la beauté, l'autorité du droit; chacune eut quelque chose à envier à l'autre; toutes deux rougirent et s'inclinèrent en même temps.

— Ma chère Clotilde, dit Mme de Barthèle à voix basse, mais cependant de manière à être entendue, nous devons tout comprendre maintenant. Voici Mme Ducoudray.

— Mme Ducoudray! s'écria Fernande avec surprise en voyant que c'était elle que l'on désignait sous ce nom.

— Oui, madame, se hâta de dire Fabien en cherchant à lui faire

comprendre, par l'expression de son regard et par le mouvement de sa physionomie, qu'il avait fallu recourir à la ruse par égard pour les préjugés sociaux; oui, madame, nous n'avons pas cru devoir faire mystère ici du nom de votre mari. Pardonnez-nous cette indiscrétion, que nous avons crue, sinon nécessaire, du moins convenable.

C'était le dernier coup porté à Fernande. Elle adressa un regard d'indignation aux deux jeunes gens; puis, revenant à Mme de Barthèle :

— Madame, lui dit-elle, j'ai aussi ma fierté, j'ai aussi ma pudeur; si vous me recevez, il est bon que vous me receviez pour moi; car en me recevant sous un autre nom que le mien, votre gracieux accueil n'est plus un honneur, mais une humiliation. Je ne suis pas mariée, je ne suis pas veuve, je ne m'appelle pas Mme Ducoudray : je me nomme Fernande.

— Eh bien ! madame, sous quelque nom que vous vous présentiez ici, s'écria Mme de Barthèle, soyez la bien-venue; c'est nous qui vous avons été chercher, c'est nous qui implorons votre présence, c'est nous qui vous supplions de rester.

A cette voix vibrante et dont l'accent maternel allait jusqu'au cœur, au geste dont Clotilde accompagna les paroles de sa belle-mère, Fernande comprit que deux femmes aussi distinguées ne se trouvaient pas dans une position semblable sans y avoir un de ces intérêts puissans qui élèvent les situations au-dessus des règles du monde. Elle fit donc un prompt retour sur elle-même, et se rendant maîtresse de sa fierté bouillonnante et révoltée au fond de son cœur :

— Je n'ai plus de volonté, madame, dit-elle à la baronne en s'inclinant avec un respect plein de graces; faites de moi ce que vous voudrez; que m'importe, d'ailleurs, le nom dont on m'appelle, puisque j'ai renoncé à mon véritable nom ! Seulement, je réclame maintenant l'explication que je refusais tout à l'heure et que vous alliez me donner lorsque madame est entrée.

Et elle désigna de la main Clotilde, dont elle ne savait pas le nom.

— Oh ! merci, merci, s'écria Mme de Barthèle, enchantée; je sentais que vous nous seconderiez : vous êtes trop belle pour n'être pas bonne.... Vous saurez donc....

Mme de Barthèle venait à peine de prononcer ces mots, qu'une péripétie nouvelle vint encore changer la face de cette scène sans qu'on pût prévoir dès-lors comment elle pourrait se terminer. M. de Montgiroux entra.

En apercevant Fernande, M. de Montgiroux s'arrêta court et

poussa un cri. Cette arrivée inattendue, cette exclamation de surprise échappée au comte, produisirent un de ces effets de théâtre que la différence des impressions reçues par chaque personnage rend si difficiles à décrire, et pour lesquelles il faut laisser agir l'imagination, qui révèle plus à l'esprit que l'art presque toujours impuissant du narrateur.

Seulement il fut évident pour chacun que la fausse Mme Ducoudray et le comte de Montgiroux se connaissaient plus qu'ils n'avaient voulu le laisser croire, car immédiatement l'un et l'autre se remirent de l'étonnement réciproque qu'ils avaient manifesté; mais cet étonnement avait été assez visible cependant pour donner lieu à toutes les suppositions qu'il plaisait de faire aux spectateurs intéressés ou désintéressés de cette scène.

— Voilà le mot de l'énigme qui t'inquiétait, dit Fabien à Léon; le prince régnant, c'est le comte de Montgiroux.

— Que peut-il y avoir de commun entre M. de Montgiroux et cette femme? se demanda Mme de Barthèle.

— Ah! c'est pour Fernande que mon neveu se meurt d'amour! murmura le grave pair de France.

— Est-ce un piége habilement tendu, une vengence de Léon de Vaux? se demanda Fernande.

Clotilde seule, calme et en dehors des impressions du moment, ne percevait aucune crainte secrète; aussi fut-elle la première à rompre le silence.

— Mon oncle, dit-elle, n'est-ce point le médecin qui vous envoie auprès de nous?

— Oui, sans doute, répondit vivement le comte, sans doute. Le docteur sait l'arrivée de madame et il s'impatiente.

— Eh bien! dit la baronne, puisque madame a la bonté de se mettre à notre disposition, et que le docteur s'impatiente, ne perdons pas un instant.

— Je vous ai déjà dit, madame, que j'étais à vos ordres, dit Fernande, et puisqu'on prétend que je suis nécessaire...

— Nécessaire, murmura M. de Montgiroux, nécessaire! C'est le mot, madame. Un pauvre fou, le mari de ma nièce a eu le malheur de vous voir, et, comme tous ceux qui vous ont vue, il se meurt d'amour.

Le comte avait prononcé ces paroles avec un tel accent de dépit, que Clotilde crut que, dans la sévérité de ses principes, M. de Montgiroux voulait faire une leçon à Fernande.

—Oh! mon oncle, s'écria-t-elle en se jetant dans les bras du comte, de grace, je vous en prie. Puis elle ajouta tout bas : La sévérité serait peu convenable de notre part, et en cette occasion.

Mais le pair de France était trop agité pour en demeurer là, et comme Fernande s'empressait de lui répondre :

—Oh! monsieur le comte, j'espère que votre galanterie vous fait exagérer la position du malade.

—Non, madame, dit-il, non, car dans son délire il vous nomme, vous accuse d'ingratitude, de perfidie, de trahison : que sais-je, moi?

La scène allait tourner à une querelle personnelle que dans son imprudence M. de Montgiroux allait faire à Fernande, lorsque la baronne, d'un mot, fit rentrer son ancien amant dans les convenances de sa position.

—Monsieur le comte, dit-elle avec dignité, vous oubliez que Mme Ducoudray est en ma présence, chez mon fils, devant votre nièce, et que si vous avez une explication quelconque à lui demander, le lieu est mal choisi, et le moment inopportun.

—Oh! oui, oui, mon oncle, s'écria Clotilde sans rien comprendre aux sentimens qui préoccupaient M. de Montgiroux; dans ce moment, je vous en supplie, ne songeons qu'à Maurice.

—Maurice! s'écria Fernande, est-ce que le malade se nomme Maurice?

—Oui, madame, répondit la baronne. Ne savez-vous pas chez qui vous êtes? Je suis la baronne de Barthèle.

—Maurice de Barthèle, s'écria Fernande. Oh! mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi.

A ces mots, elle porta la main à son front, et, après avoir chancelé un instant, elle tomba sans connaissance entre les bras de Clotilde et de la baronne, qui, en la voyant pâlir et s'affaisser, s'étaient avancées pour la recevoir.

VII.

La femme qui causait tant de trouble dans la famille de Mme de Barthèle se souvint, en reprenant ses sens, de la situation dans laquelle on venait de la placer malgré elle. Par une puissante réaction elle retrouva sa présence d'esprit, et rappela cette force de volonté qui lui donnait tant d'assurance; car, pour quiconque n'était pas intéressé à connaître le fond de son existence, la vie de Fernande était pure de tout scandale.

Il y a plus, Fernande s'était pour ainsi dire fait un rang dans le monde parisien, et par ce mot il faut entendre ce cercle de jeunes gens riches, nobles et élégans, qui du boulevard des Italiens donnent le ton au monde. Quoique l'on eût connu à Fernande peu de relations intimes, tous la connaissaient pour avoir été reine, sinon dans son boudoir, du moins dans son salon, centre des gens d'esprit qui se faisaient présenter à elle comme autrefois on se faisait présenter à Ninon de Lenclos. L'entourage de Fernande était donc une véritable cour, un hôtel Rambouillet moins le pathos philologique et les haines littéraires, un tribunal de goût par lequel les gens ayant prétention à l'élégance ou à l'esprit devaient passer, et du milieu duquel les jugemens rendus se répandaient avec force d'arrêt chez les artistes et chez les gens du monde. Il en était résulté que les soupers de Fernande avaient acquis une grande réputation, et que l'on disait tout haut dans le salon le plus aristocratique du faubourg Saint-Germain, et dans l'atelier le plus élégant de la nouvelle Athènes: J'ai soupé hier chez Fernande; puis, si l'on demandait avec qui, il arrivait presque toujours que les noms des convives appartenaient à la liste des noms illustres de la France. Il en était résulté que l'esprit de justice, si rare cependent chez nous, avait assigné à Fernande une position exceptionnelle, et qu'on ne la confondait pas avec les femmes vulgairement appelées femmes entretenues, sans cependant qu'on eût pour elle toutes les déférences accordées aux femmes mariées, quelque galantes qu'elles soient.

Cependant le besoin qu'on avait de l'ange déchu dans la maison de Fontenay-aux-Roses donnait, sans qu'on y prît garde, aux soins qu'on lui rendait quelque chose de la tendresse que l'on a pour les siens et pour soi-même. Mme de Barthèle et Clotilde, en voyant Fernande s'évanouir, n'avaient point voulu s'en rapporter, peut-être un peu par crainte et par prudence, aux soins de leurs femmes de chambre pour la faire revenir; elles avaient donc pu se convaincre par elles-mêmes, en rendant à la belle évanouie ce petit service d'épingles à ôter et à remettre, que le bon goût n'était point chez Fernande une apparence de toilette, mais qu'au contraire l'habitude d'un luxe intérieur se révélait chez elle par cette recherche minutieuse que les femmes qui l'ont elles-mêmes peuvent seules apprécier; chez la douairière cette remarque alla même si loin, qu'elle en vint à soupçonner que Fernande devait être d'une naissance distinguée, et que le nom de baptême, ou plutôt d'adoption, sous lequel elle était connue, cachait quelque grand nom de famille.

En se voyant l'objet des attentions de la mère et de la femme de Maurice, Fernande referma d'abord ses yeux entr'ouverts, et cela par un mouvement spontané, par l'effet instinctif de la pudeur de l'ame, par la force d'un sentiment dont son cœur avait le secret; mais presque aussitôt elle sentit que plus tôt elle sortirait de cette situation, mieux vaudrait pour elle et pour les autres. Alors, rouvrant, comme nous l'avons dit, les yeux par la force de sa volonté, elle recueillit un instant ses esprits et, sans chercher à exciter l'intérêt par des minauderies affectées, elle fit entendre un remerciement naïf. Les hommes, qui s'étaient éloignés, reçurent alors la permission de rentrer au salon, et revinrent animer par leur intérêt réel ou simulé cet intermède où chacun semblait se préparer à la scène qui devait se passer dans la chambre du malade. En effet, pour tout le monde, le drame devait être là, mais, pour Fernande, il était déjà dans le fond de son cœur.

— Madame, dit-elle en s'adressant à Clotilde, c'est vous qui me conduirez au chevet du malade; je ne consens à paraître aux yeux de M. de Barthèle qu'entre vous et sa mère.

Puis s'adressant à Fabien et à Léon :

— Messieurs, dit-elle, c'est une leçon terrible que vous me donnez; elle ne sera pas sans profit pour moi, et je vous en remercie.

Il fallait à la courtisane le courage qui vient de l'ame pour qu'elle se soutînt entre ces deux femmes respectées, car elle aimait Maurice avec toute la puissance d'un sentiment profond; c'est pour lui seul et par lui seul qu'elle avait ressenti la première impression de l'amour; cet amour avait été le principe de développemens moraux que sa nature supérieure lui réservait par une multitude de germes féconds apportés par Fernande en naissant. En effet, sous des apparences de légèreté, Fernande, nous l'avons dit, cachait de nobles facultés que l'éducation qu'elle avait reçue, et une grande finesse de tact qui lui était naturelle, défendaient éternellement contre les suggestions involontaires de la coquetterie et les dépravations sociales dont son existence exceptionnelle avait nécessairement dû l'entourer.

C'était aux courses de Chantilly que Maurice et Fernande s'étaient vus pour la première fois. Ces courses, comme on le sait, étaient devenues, sous le haut patronage qui les dirigeait, le rendez-vous de toutes les sommités parisiennes. Maurice, qu'un voyage d'Italie avait éloigné de France, que les soins qu'il avait donnés à son hôtel de la rue de Varenne et à sa villa de Fontenay avaient préoccupé à

la suite de ce voyage, faisait en quelque sorte sa rentrée dans le monde. Deux chevaux à lui couraient, Miranda et Antrim, et il devait monter un de ces chevaux lui-même, la dernière course étant une course de gentilshommes *rieders*.

Au moment de partir, Mme de Barthèle s'était trouvée indisposée; Clotilde alors avait déclaré qu'elle restait près de sa belle-mère. Maurice avait voulu se retirer et se contenter de faire courir son jockey, mais l'on sait quelle grave question c'est qu'une pareille retraite : d'ailleurs Maurice avait une réputation de *sportman* à conserver. Les deux femmes insistèrent pour qu'il ne changeât rien aux dispositions. Maurice, s'étant assuré près du docteur que l'indisposition de sa mère ne présentait aucune gravité, se décida à aller à Chantilly.

Maurice se retrouva donc au milieu de toutes ses anciennes connaissances de garçon. Fabien aussi faisait courir. Comme Maurice, il avait deux chevaux engagés, Fortunatus et Roland; comme Maurice, il devait courir lui-même : l'ancienne rivalité des deux jeunes gens allait donc renaître.

Notre intention n'est point de donner à nos lecteurs les détails d'une de ces fêtes que notre ami Charles de Boignes décrit si bien; seulement disons que Fabien et Maurice partagèrent le prix d'Orléans, et que, dans la course des gentilshommes *rieders*, Miranda, montée par Maurice, sauta bravement toutes les haies, tandis que Roland refusa la dernière.

Selon sa vieille habitude, Fabien se retrouvait donc battu par son ami.

Fernande n'avait jamais vu Maurice, elle n'avait jamais entendu prononcer son nom; elle commençait à être à la mode dans le monde quand Maurice s'en était retiré. Fernande avait dans sa voiture une de ces femmes sans conséquence, dont les femmes élégantes qui n'ont ni frère ni mari se font une compagne et un maintien; elle demanda à cette femme quel était ce beau cavalier brun qui montait ce beau cheval alezan. La compagne de Fernande ne connaissait ni le cheval ni le cavalier. Fernande fut donc forcée de recourir au programme, et ce fut le programme qui lui dit le premier le nom de l'homme qui allait avoir une si grande influence sur sa vie.

Les courses devaient se continuer le lendemain. Les amateurs que la fête avait attirés restèrent donc à Chantilly. On sait de quelle manière les choses se passaient en pareille occasion, et comment on se disputait chaque chambre. Fernande s'y était prise assez long-

temps à l'avance pour avoir un appartement complet où elle recevait toute sa cour. Après les courses, ses amis de Paris se réunirent donc chez Fernande, et, comme elle possédait la maison la plus confortable de Chantilly, il fut convenu qu'on se trouverait chez elle le soir et qu'on y souperait en commun.

Maurice avait d'abord eu l'intention de revenir le soir même à Fontenay-aux-Roses, mais sur le *turf* une foule de paris s'étaient engagés pour le lendemain; en sa qualité de vainqueur, le baron de Barthèle devait aux vaincus une revanche. Il resta donc, quoique sa première pensée eût été, comme nous l'avons dit, de partir.

Le bruit du souper projeté se répandit. Fabien vint en parler à Maurice comme d'une espèce de solennité à laquelle il ne pouvait se dispenser d'assister. Maurice connaissait Fernande de nom, il avait souvent éprouvé une grande curiosité de voir cette femme dont ses amis parlaient toujours comme d'une des femmes les plus gracieuses et les plus spirituelles qui existassent. On n'eut donc pas grand' peine à l'entraîner vers une chose qu'il désirait depuis longtemps. Cependant il ne consentit à accompagner Fabien qu'à la condition qu'on recommanderait le plus grand secret à ses amis, de peur que Clotilde n'apprît cette petite débauche, et que, sous aucun prétexte, il ne serait question, pendant ce souper, ni de sa mère ni de Clotilde. Fabien fit semblant de comprendre cette pudeur de fils et d'époux, et jura à son ami que, de son côté, il n'avait à craindre aucune indiscrétion.

Maurice avait donc été présenté à Fernande le soir même, et Fernande l'avait reçu avec toutes les déférences que l'on doit à un vainqueur.

D'abord Fernande n'avait vu dans Maurice qu'un homme élégant de plus dans sa cour d'hommes élégans, aucun changement ne se manifesta donc dans ses manières, et elle resta quelque temps rieuse, spirituelle et coquette, comme elle l'était toujours. Bientôt cependant les avantages physiques, qui prédisposent toujours à la sympathie, inspirèrent à Fernande une de ces attractions inévitables qui servent d'appui à la philosophie corpusculaire de Thomas Brown, et qui forment, selon lui, la base des grandes passions. Bientôt, et surtout lorsque la gaieté de la table eut donné un plus libre cours à la conversation, Maurice parla. Le son de sa voix était vibrant, son esprit était vif; de temps en temps des lueurs poétiques illuminaient ses paroles avec le rayonnement d'une idée, chose si rare dans le monde où il se trouvait, et, sous le feu des saillies, une pensée sérieuse commença

de se glisser au cœur de la courtisane. Au lieu de diriger, comme d'habitude, la conversation, ou plutôt de la faire bondir légère et joyeuse, selon les caprices de son esprit, Fernande écouta et regarda Maurice. Ce fut alors que sans y songer elle découvrit dans le visage du jeune homme les traits pour lesquels, en sa qualité d'artiste, elle avait toujours conçu une prédilection particulière, les lignes pures que son imagination rêvait sans pouvoir les tracer, lorsque, le pinceau ou le crayon à la main, elle cherchait le beau idéal sur le papier ou sur la toile. Elle douta alors que le cœur fût chez Maurice à la hauteur de la forme et de l'esprit. Elle jeta quelques mots, destinés à résonner sur l'ame comme fait sur le bronze le battant de la cloche. Les mots rendirent juste le son qu'attendait Fernande; de plus, ils amenèrent sur le visage de Maurice cette teinte de mélancolie que nous avons dit lui être habituelle, et qui est si séduisante chez un homme surtout. Pendant tout le courant du souper, il ne fit pas un compliment à Fernande. Placé trop loin d'elle pour lui rendre tous les petits services qu'on se rend de convive à convive, il se contenta de la regarder. Seulement, chaque fois que la gaieté éclata plus vive, et que la conversation, contenue cependant dans certaines limites, devint plus libre, le regard de Maurice se voila, en regardant l'ange déchu, d'un nuage de tristesse plus profonde, comme si Maurice s'était dit au plus intime de son cœur : — Si jeune, si belle, si élégante, si bien faite pour être aimée, quel malheur qu'elle soit ce qu'elle est !

Et en effet Maurice, de son côté, éprouvait les mêmes sympathies et recevait les mêmes atteintes. Des causes différentes produisaient chez lui des effets semblables. Il trouvait dans Fernande la réalisation des rêves de son amour, ces formes que son imagination avait mille fois tracées dans l'ombre et dans la nuit de l'espoir, cet être de la pensée, ce fantôme créé à la fois par le cœur et par l'esprit, dont on est sans cesse distrait et détourné par les réalités de la vie, mais qu'on retrouve avec bonheur dans le repos et dans la solitude, quand on ferme les yeux, quand on oublie les mœurs positives, quand l'ame réagit sur la matière. Au milieu de cette joie bruyante, au milieu de cet échange de mots sonores qui résonnaient d'autant plus qu'ils étaient vides, Maurice soupirait donc effectivement en secret ; souriant tristement à l'illusion, suivant du regard l'animation tardive de son désir éteint, il contemplait tristement et avec des regrets intimes, au milieu des éclats de la joie, la malheureuse femme qu'il avait adorée, sans la connaître, dans la pureté de ses premières sensations.

Cette impression se glissait jusqu'à son cœur, sous la protection d'une douce pitié, et son cœur, en retrouvant l'image d'autrefois, recevait des émotions inconnues, et devinait en lui des facultés nouvelles.

Quoique partis de points opposés, Maurice et Fernande se trouvaient donc réunis au même but. La soirée eut pour eux la durée d'un éclair; on se sépara à trois heures du matin, et lorsqu'on parla de se séparer, tous deux jetèrent les yeux sur la pendule, croyant qu'il était minuit. Maurice, en rentrant chez lui, n'eut plus qu'un souvenir, Fernande; Fernande, en rentrant chez elle après tout ce bruit évanoui, toute cette rumeur éteinte, n'eut plus qu'une pensée, Maurice. Chacun se rappela les moindres paroles de l'autre, les plus légères intonations de voix, les moindres gestes; chacun s'endormit avec le désir de se revoir le lendemain.

Le lendemain, le jour se leva sombre et orageux. A midi, Maurice mit sa carte chez Fernande, mais il n'osa demander à être reçu. A une heure, l'orage éclata, et une pluie effroyable vint ôter tout espoir que les courses pussent avoir lieu. Force fut de remettre les paris à un autre jour; de tous côtés on envoya chercher des chevaux de poste, et chacun reprit le chemin de la capitale.

Maurice avait eu le soin de demander l'adresse de Fernande; Fernande demeurait rue des Mathurins, 19.

Quant à Fernande, elle n'avait fait aucune question sur Maurice, d'abord parce qu'elle sentait qu'elle ne ferait pas ces questions de son ton de voix naturel, ensuite parce qu'elle trouvait étrange de songer à lui, enfin parce qu'elle jouait secrètement à se créer quelquefois ainsi un espoir vague qui toujours avait été déçu, et qui cependant revenait toujours, car l'espoir, quelque timide qu'il soit, est une recette de bonheur qui calme les cœurs souffrans. Il est vrai que l'espoir a cela de commun avec l'opium que, lorsqu'on se réveille, on n'est que plus abattu et plus malheureux.

D'ailleurs, elle avait le pressentiment qu'elle reverrait Maurice.

En effet, le lendemain de son retour de Chantilly, vers les trois heures de l'après-midi, comme Fernande se préparait à sortir, Maurice se présenta chez elle. Tous deux se troublèrent en se rencontrant à la porte de l'antichambre, tous deux devinèrent à leur rougeur qu'ils avaient songé l'un à l'autre, tous deux enfin éprouvèrent le désir de ne pas retarder d'un instant le moment de se parler. Cependant, comme s'ils eussent senti le besoin de se préparer à cette entrevue, Maurice insista pour que Fernande ne rentrât point pour

lui; mais Fernande, de son côté, répondit qu'elle ne sortait que pour cinq minutes, et pria le jeune homme de l'attendre. Après un muet accord, Maurice fut donc introduit dans l'appartement de Fernande, au moment où celle-ci en sortait ou faisait semblant d'en sortir.

Seul dans l'appartement de cette femme qu'il avait rencontrée par hasard, qu'il avait vue quelques heures à peine, et qui cependant occupait toutes ses pensées, Maurice éprouva une de ces vives émotions dont on est long-temps à se remettre. Était-ce le sentiment de la faute qu'il commettait qui l'agitait de la sorte, ou bien, après avoir cédé à une sorte d'entraînement inexplicable et irrésistible, cessait-il d'être soutenu en arrivant au but, qu'il ne devait dépasser que pour entrer dans un chemin nouveau pour lui? Était-ce la femme légitime, était-ce la courtisane, était-ce Clotilde, était-ce Fernande, qui exerçait ainsi sa mystérieuse influence? Quoi qu'il en soit, dans le hasard favorable d'un isolement momentané, il eut le loisir d'examiner le lieu où le caprice l'amenait presque malgré lui, et peu à peu ses impressions se modifièrent, l'ame retrouva sa liberté, et un charme nouveau et tout puissant s'empara entièrement de ses facultés à l'aspect des objets qui frappèrent ses regards.

Le salon de Fernande, au lieu d'être surchargé de colifichets à la mode en ce moment, au lieu de présenter des étagères couvertes de figurines de Saxe, au lieu d'étaler ces *dunkerques* pleins de curiosités, qui font de la plupart de nos salons modernes des boutiques de bric-à-brac, était d'un aspect sévère et d'un goût irréprochable. Tendu entièrement de damas de Chine violet avec des portières et des meubles de même étoffe, cette couleur foncée faisait admirablement ressortir deux grandes armoires de Boule surmontées, l'une de deux magnifiques vases de céladon craquelé, renfermant des fleurs; l'autre d'une énorme coupe de malachite, taillée dans un seul morceau, et accompagnée de deux grands cornets de vieux chine, de chacun desquels s'élançait une gerbe de fleurs-de-lys d'or, destinées à servir de candélabres. A la muraille pendaient des tableaux de l'école italienne, presque tous antérieurs à l'époque de Raphaël, ou des copies des chefs-d'œuvre de la jeunesse de ce maître. C'étaient des Beato Angelico, des Pérugin, des Jean Bellini, au milieu desquels s'égaraient un ou deux Holbein, admirables de couleur et précieux de fini. Un piano chargé de partitions, une table chargée de livres et d'albums, indiquaient que la musique et la peinture avaient leur culte dans cette vie compromise.

En effet, à droite, à travers l'ouverture d'une portière, on aper-

cevait une espèce d'atelier; c'était là que le goût et l'esprit de la maîtresse du logis se retiraient pour faire en quelque sorte l'histoire de ses habitudes. Maurice, sans en dépasser le seuil, y plongea ce regard avide qui sait tout parcourir d'un coup-d'œil; les fenêtres, masquées dans leur partie inférieure par une serge verte, ne laissaient pénétrer dans cette chambre qu'un jour favorablement ménagé pour les esquisses pendues aux murailles et pour les toiles commencées qui chargeaient les chevalets. Cette chambre était consacrée entièrement à l'art; c'étaient des réductions des plus belles statues de la Grèce; c'étaient des plâtres moulés sur les chefs-d'œuvre du moyen-âge; c'étaient des armes de tous les pays, des étoffes de toutes les époques, des damas et des brocards comme Paul Véronèse et Van-Dick en jettent sur les épaules de leurs doges ou sur les corps de leurs duchesses; c'était un désordre étudié, c'était un chaos pittoresque qui réjouissaient l'œil, et qui indiquaient dans celle qui était arrivée à cette réunion des objets et à cet arrangement des choses, un profond sentiment de la composition et de la couleur.

En face de l'atelier, une porte, défendue par une double portière, était ouverte : c'était celle de la chambre à coucher; celle-là était tendue de damas grenat avec des rideaux orange. Le lit, l'armoire à glace et les autres meubles, étaient en bois de rose. Là, Fernande s'était un peu relâchée de la sévérité générale de l'ameublement. Un poète du temps de l'empire aurait dit, en voyant les deux pièces que nous venons de décrire, que le temple de l'amour était en face du temple des arts.

Maurice n'y jeta qu'un coup d'œil et se recula le cœur serré. Pourquoi ce sentiment douloureux à la vue de cette chambre toute coquette et toute parfumée? Expliquera qui pourra cette impression.

Maurice revint donc au salon; il ouvrit les partitions qui étaient sur le piano; c'étaient le *Freyschütz* de Weber, le *Moïse* italien de Rossini, le *Zampa* d'Hérold. Il ouvrit les livres qui étaient sur la table; c'étaient des Bossuet, des Molière, des Corneille. Rien ne dénotait la frivolité dans tout ce qui frappait ses yeux; aucun indice accusateur ne dénonçait la position que Fernande tenait dans la société : tout révélait au contraire la femme à la fois simple, gracieuse et sévère. Maurice aurait pu se croire dans l'hôtel de quelque jeune et jolie duchesse du faubourg Saint-Germain.

En ce moment Fernande entra, ou plutôt, sans être entendue, souleva la portière; mais, par un frémissement instinctif, par une sensation magnétique, Maurice devina son approche et leva les yeux.

Peut-être y avait-il eu de la part de la jeune femme un certain calcul à laisser Maurice ainsi seul quelques instans; peut-être avait-elle pensé qu'une certaine réhabilitation morale devait précéder entre eux toute conversation. Aussi, comprenant par son propre cœur, plus encore que par l'étonnement qui se peignait sur le visage du jeune homme, tout ce qui se passait en lui, elle aborda franchement la question importante pour elle, celle qui devait guider sa conduite en cette circonstance, et sa situation exceptionnelle lui rendant tout facile à cet égard, elle eut recours audacieusement à la franchise : c'était d'un mot et brusquement raffermir son espoir de bonheur ou le détruire.

— Vous avez pensé, monsieur, dit-elle sans que sa voix ni son visage trahît la moindre émotion, et en arrêtant sur Maurice un regard perçant, vous avez pensé, n'est-ce pas, qu'il suffisait de se présenter chez moi pour y être admis?

— Excusez-moi, madame, balbutia Maurice; mais, à Chantilly, j'eus l'honneur de vous faire remettre ma carte, et depuis deux jours je me suis si fort reproché dans mon cœur de n'avoir pas insisté pour vous voir...

— Oh! monsieur, pas d'excuse, dit Fernande, je n'ai le droit ni de m'étonner, ni de m'offenser. Vous m'avez vue une seule fois, vous ne me connaissiez pas, et la réputation qu'on m'a faite, par ma faute sans doute, car vous le savez, le monde est infaillible, a dû vous autoriser à cette démarche; soyez sincère, monsieur.

Et, en disant ces mots, la voix de Fernande retomba du diapason auquel elle s'était élevée d'abord à un accent doux et mélancolique. Maurice crut même voir une larme briller dans ses yeux.

— Madame, répondit Maurice non moins ému qu'elle, ma sincérité, je l'espère, aura son pardon, car elle a son excuse. L'impression que vous avez produite sur moi pendant la soirée que j'ai eu l'honneur de passer avec vous a été si profonde, que depuis ce moment je n'ai eu qu'un seul désir, celui de vous revoir. Si ce désir, mis à exécution aussitôt que je l'ai pu, est une inconvenance, accusez-en mon cœur, madame, et non mon esprit; mais ne me punissez pas trop rudement; les moindres blessures au cœur sont mortelles, vous le savez.

Fernande sourit, s'assit sur un large divan, et fit signe à Maurice de s'asseoir; Maurice porta la main à un fauteuil, mais Fernande lui désigna sa place auprès d'elle.

— Merci, monsieur, lui dit-elle, merci si vous dites vrai, car moi,

je serai franche avec vous, car, ajouta-t-elle en relevant la tête et avec un accent de naïveté charmante, si jamais j'ai désiré plaire à quelqu'un, c'est à vous.

— Grand Dieu! madame, s'écria Maurice en pâlissant, dites-vous là ce que vous pensez?

— Écoutez-moi, monsieur, continua Fernande en imposant silence au jeune homme par un geste à la fois plein de grace et d'expression, écoutez-moi.

Maurice joignit les deux mains avec une expression d'attente à la fois craintive et passionnée à laquelle il n'y avait point à se tromper.

— Si au milieu des mille choses qu'on n'a pas manqué de vous dire de moi, reprit Fernande, on ne vous a pas dit que ma fortune m'assure aujourd'hui l'indépendance, je dois tout d'abord vous l'apprendre; puis si l'on vous a dit que je n'étais pas entièrement maîtresse de mon cœur et de ma personne, on vous a fait un mensonge, et ce mensonge, je dois le rectifier : je suis indépendante de toute façon, monsieur; de l'homme que j'aimerai, je ne veux donc rien que son amour, si j'ai pu le faire naître; à cette condition et sur ce serment, je consens à tout. Bonheur pour bonheur. Le voulez-vous, je vous aime.

En achevant ces mots, la voix de Fernande lui manqua, et la main qu'elle avançait toute tremblante vers Maurice ne put attendre l'adhésion du jeune homme, et retomba sur ses genoux.

Un autre se serait jeté aux pieds de Fernande, eût baisé mille fois cette main, eût tenté de la convaincre par des sermens cent fois répétés : Maurice se leva,

— Écoutez-moi, madame, dit-il; sur l'honneur d'un gentilhomme, je vous aime comme jamais je n'ai aimé, et il y a plus, je crois à cette heure que je n'ai jamais aimé que vous. Maintenant, oubliez mes cent mille livres de rentes comme je les oublie, et traitez-moi comme si je n'avais que ma vie à vous offrir; seulement disposez d'elle.

Puis, se mettant à deux genoux devant Fernande :

— Croyez-vous à ma parole? dit-il, croyez-vous à mon amour?

— Oh! oui, s'écria Fernande en lui faisant un collier de ses deux bras, oh! oui, vous n'êtes pas un Fabien, vous.

Et les lèvres des deux jeunes gens se rencontrèrent comme celles d'Héloïse et de Saint-Preux dans un âcre et long baiser; puis comme Maurice devenait plus pressant :

— Écoutez, Maurice, lui dit-elle; j'ai renversé toutes les conve-

nances, je vous ai dit la première que je vous aimais, la première j'ai approché mes lèvres des vôtres. Laissez-moi l'initiative en toutes choses.

Maurice se releva, et regarda Fernande avec un regard d'indicible amour.

— Vous êtes ma reine, mon ame, ma vie, dit-il, ordonnez, j'obéis.

— Venez, dit Fernande.

Et mollement appuyée au bras de Maurice, elle entra avec lui dans son atelier, s'assit devant un chevalet sur lequel était un tableau commencé.

— Maintenant, dit Fernande en prenant ses pinceaux, causons, il faut avant tout se connaître. Moi, je suis Fernande, une pauvre fille enrichie, que les gens polis appellent madame pour eux-mêmes, mais exilée de la société sans retour, à qui le monde est interdit; je suis une courtisane enfin.

— Fernande, dit Maurice le cœur serré, ne parlez pas ainsi, je vous en supplie.

— Au contraire, mon ami, répondit la jeune femme d'une voix altérée, quoique sa main ajoutât au tableau commencé des touches d'une fermeté étonnante; au contraire, il faut que je vous aguerrisse à tout ce que l'on vous dira de moi. On ne me ménage pas, je le sais; mais pourquoi me plaindrais-je? je n'en ai pas le droit.

Maurice comprit que ce travail qu'exécutait Fernande à cette heure n'était qu'un moyen qu'elle avait trouvé pour que leurs yeux ne se rencontrassent point; il lui devenait, on le comprend, plus facile ainsi de parler, de faire des aveux que lui commandait sa loyauté. Une telle conduite prouvait au moins la bonne foi; jamais la coquetterie d'une femme perdue n'eût imaginé pareille ruse.

Le tableau que Fernande peignait d'après un carton qu'on eût cru dessiné par Owerbeck, était un de ces chefs-d'œuvre d'expression dont les peintres idéalistes seuls nous ont laissé des modèles, et dont le sentiment a presque entièrement disparu de l'art depuis le jour où Raphaël adopta sa troisième manière. Jésus se tenait debout au milieu de ses disciples, et à ses pieds pleurait une femme : cette femme, était-ce la femme adultère? était-ce la Madeleine repentante? Qu'importe. C'était une jeune et belle pécheresse à laquelle le fils de Dieu pardonnait.

Dans cette œuvre presque achevée, au reste, Fernande n'avait point encore touché à la tête divine; il y a plus, cette tête manquait

au carton comme elle manquait au tableau; une idée pieuse avait-elle arrêté l'artiste dans le doute de son talent? c'était probable; mais, chose étrange, sous l'impression nouvelle et inconnue qu'elle ressentait en présence de Maurice, tout en lui parlant et en s'animant de sa parole, sans craindre les distractions que pouvait lui causer le jeune homme, dont le regard ardent suivait son pinceau, elle aborda cette tâche difficile devant laquelle Léonard, le grand et le doux Léonard recula trois ans lui-même.

— Je ne vous dirai pas ce que j'ai été, continua-t-elle, seulement je serais heureuse de savoir qu'il vous importe de connaître qui je suis. Je ne vous parlerai pas du passé, je n'y puis rien changer, seulement je vous dirai qu'il n'existe pas dans le monde une femme citée pour la rigidité de ses mœurs qui puisse désavouer ma vie actuelle, ma position une fois comprise et acceptée. Ah! continua-t-elle, ce n'est point moi qui me suis faite ce que je suis, croyez-le bien.

Elle étouffa un soupir, et elle eut la force de détourner les yeux de la peinture pour les porter sur le jeune homme; il écoutait comme on admire, silencieux et le cœur gonflé d'émotion.

— Et maintenant, poursuivit-elle, vous savez de moi, Maurice, tout ce que vous devez savoir, vous connaissez tout ce que vous pouvez connaître; soyez assez généreux, je pourrais dire assez équitable, pour me prendre en pitié. Tâchez de comprendre le courage qu'il me faut pour supporter cette existence en apparence si frivole. Oui, je le sais bien, vous m'avez rencontrée au milieu de jeunes fous, vos amis. Mais c'est un des effets les plus inévitables de ce passé, que je maudis de ne pouvoir m'affranchir du joug des conséquences : quand une fois on s'est écarté des chemins battus, une autre dirait par les préjugés du monde, moi je dirai par les lois sociales, la plus naturelle des actions louables demande un effort, la plus simple des vertus demande une réaction. Pour vivre la moitié de ma vie selon mes goûts, je suis obligée de sacrifier l'autre. Vous m'avez rencontrée au milieu du bruit et de la joie. J'aurais mieux aimé, ce soir-là surtout, la solitude et le silence, car ce soir-là j'étais triste à mourir. Cependant, cette fois, je n'ai pas à me plaindre d'avoir cédé aux instances qui m'ont été faites, puisque je vous ai rencontré, puisque aujourd'hui je vous vois, je vous sens là près de moi. Oh! je n'ai pas tardé à m'apercevoir que vous ne partagiez pas la joie de vos amis, et moi, j'étais contente de votre tristesse, car il me semblait que dans votre tristesse il y avait un peu de jalousie. J'aurais voulu pouvoir vous dire : Ne craignez rien, Maurice, pas un de ces hommes n'a

été mon amant, car, je vous le répète, j'étais entraînée vers vous par une sorte de pressentiment; si vos regards se fixaient sur moi, je me sentais tressaillir; si vous parliez, j'aspirais vos paroles; enfin j'éprouvais le vague besoin d'aimer, je cherchais un refuge dans ma conscience, je rêvais l'abnégation complète de mon orgueil. Que voulez-vous? il n'y a de repos pour moi que dans le dévouement, il n'y a de bonheur que dans l'amour; aimer, c'est racheter mes fautes. Me comprenez-vous? Oh! Maurice, Maurice, dites que vous me comprenez.

Un regard voilé de larmes accompagna cette question.

—Oui, oui, répondit Maurice encore plus par un léger mouvement de tête qu'avec la parole, comme s'il eût craint, en prononçant un seul mot, de troubler la mélodie de la voix de Fernande, comme s'il n'eût pas voulu se distraire de ce regard triste, où se reflétait comme dans une glace le sens de tout ce qu'il venait d'entendre.

— Merci, reprit Fernande, merci : j'aurais été malheureuse de vous trouver insensible au côté douloureux de mon existence. Je vous disais donc, Maurice, que ma vie était régulière, et c'est la vérité; tout ce que j'en puis arracher au bruit et à la joie, je le consacre à l'étude, au travail, à la réflexion. Il en résulte que dans le tourbillon où je suis parfois entraînée, je conserve toujours le calme de ma raison; les passions seules pourraient troubler mon ame, jeter leur agitation dans mon repos, me faire sortir du cercle où je me suis emprisonnée; mais jusqu'au moment où je vous ai vu, je m'étais dit que je n'aimerais jamais, et je le croyais sincèrement, Maurice, car ici, dans ma maison, je suis là sous la sauve-garde de mes habitudes. Chaque place est destinée à un travail quelconque; si je n'ai pas fait plus de folies que je n'en ai fait, c'est au travail que je le dois. Le travail, c'est l'ange gardien qui veille sur moi, j'en suis convaincue. La peinture, la musique, une lecture sérieuse, et la journée se passe, et l'ennui n'arrive pas jusqu'à mon ame; de temps en temps, quelques amis à qui j'ose dire que je souffre et qui ne rient pas de ma douleur, viennent causer avec moi. C'est quelque chose de si doux qu'une causerie où les sentimens produisent leur impression, où la pensée, sans y prétendre, s'élève à ce point que l'esprit n'ose la suivre, où, vagabonde, puissante et ailée, elle rapproche toutes les distances, réunit tous les contrastes, et sur ce mot d'enfant : Si j'étais roi, — bâtit des palais à loger une fée; poétiques rêveries qui soutiennent l'ame au milieu de nos inexorables réalités.

Si Maurice, libre d'esprit et de cœur, eût pu réfléchir sur le sens

sérieux et profond de ce langage, un étrange étonnement se fût certes emparé de lui en songeant que c'était une courtisane qui parlait ainsi; mais dans le vague d'une passion naissante, il n'était déjà plus le maître de rien apprécier ni de rien repousser de celle qui l'inspirait; le charme était si puissant, le prestige si complet, qu'absorbé tout entier par le présent, il n'avait plus de souvenirs, et ne formait pas d'espérance, comme si la vie se fût résumée, passé et avenir, dans le regard, dans le geste de Fernande.

Elle avait interrompu son travail, et souriant avec une naïveté d'enfant :

— M'avez-vous comprise? demanda-t-elle.

— Oh! oui, répondit Maurice, et il me semble que tout ce que vous me dites n'est que l'écho de mes propres pensées. Fernande, vous m'aimez, dites-vous : eh bien! moi aussi je vous aime, et de toutes les forces de mon ame.

— Mon Dieu! s'il était vrai, s'écria Fernande en joignant les mains, s'il était vrai, que je serais heureuse! car d'aujourd'hui seulement je commence à comprendre qu'il doit être affreux d'aimer seule, de vivre seule, de passer seule son temps à vouloir, à prévoir. Eh bien, si vous ne m'aimiez pas, Maurice, je serais désormais seule dans la vie. Mais tout alors serait bientôt dit, car en vous voyant ici, chez moi, près de moi, en écoutant les paroles que vous venez de me dire, j'ai reçu dans mon ame une espérance si douce, que je mourrais de la perdre.

— Eh! dépend-il de moi maintenant de vous aimer ou de ne pas vous aimer? s'écria Maurice; ne suis-je pas entraîné vers vous par un sentiment irrésistible, et quand je le voudrais, pourrais-je donc me séparer de vous?

— Ce que vous dites là, Maurice, n'est pas ce que vous diriez à une autre femme? s'écria Fernande. Ce que vous me dites-là est vrai?

— Oh! sur ma foi et sur mon honneur, répondit Maurice la main sur sa poitrine.

Fernande se leva.

— Ce moment me fait oublier bien des chagrins, dit-elle, Maurice, vous êtes mon sauveur.

Et reportant son regard vers la peinture :

— Voyez, dit-elle, comme mes sens étaient d'accord avec ma pensée; il y a un mois que j'hésite à faire la tête du sauveur, et en dix minutes cette tête a été achevée.

Maurice jeta les yeux sur le tableau, et vit avec étonnement que la tête triste et mélancolique de Jésus était son propre portrait.

— Vous vous reconnaissez, n'est-ce pas? dit Fernande. Eh bien! comprenez-vous à la fois ma pensée et mon espérance? Dieu pardonne à la femme coupable par votre bouche et par vos yeux. Démentirez-vous sa divine parole? Et moi, si je devais manquer jamais à la sainte promesse que je fais de ne pas vous trahir, ne me suffirait-il pas, pour raffermir mon ame, de prier devant cette peinture qui parle de la miséricorde céleste? — Elle posa sa palette et son pinceau sur une chaise. Je ne toucherai plus à cette toile, dit-elle, j'y gâterais quelque chose. Ce qui se fait sous l'inspiration du sentiment a toujours un caractère de grandeur et de vérité. Quittons cet atelier, Maurice, et venez au salon; je veux me montrer à vous tout entière, je veux que vous m'aimiez.

Elle tendit la main à Maurice, qui lui offrit son bras, et, appuyée sur le jeune homme, le regardant avec un sourire doux et mélancolique, accordant pour ainsi dire son pas avec son pas, elle alla s'asseoir à son piano.

— Je vous l'ai dit, Maurice, continua la sirène, ici chaque place est marquée pour une étude; quand la peinture m'a fatiguée, la musique me distrait. Aimes-tu la musique, Maurice?

— Oh! tu me le demandes, Fernande?

— Tant mieux, moi je l'adore. C'est l'expression vive et momentanée des impressions de l'ame. Je suis seule, je souffre ou je suis gaie; ma douleur ou ma joie sont trop intimes pour les confier à une amie qui en rirait; je me mets à mon piano, et mes doigts lui disent les secrets les plus profonds de mon cœur. Là jamais d'émotion incomprise. Écho fidèle et harmonieux, il répète ma pensée dans tous ses détails et dans toute son étendue. Au bout d'un quart d'heure que je suis à mon piano, je me sens soulagée. Mon piano, Maurice, c'est mon meilleur ami.

Et alors, après avoir laissé courir ses doigt sur les touches, comme pour dégager la fleur du chant des nuages de la pensée, elle fit entendre l'air de Roméo, *Ombra adorata*, et le récitatif qui le précède, avec une accentuation si vraie et si entraînante, que Duprez et la Malibran en eussent été jaloux.

Maurice écoutait dans un pieux ravissement; toutes les fibres de son ame, éveillées par cette voix pure et sonore, résonnaient sous les doigts de Fernande. Aussi, lorsqu'elle eut fini, ne songea-t-il point à faire une éloge banal.

— Fernande, dit Maurice, laissez-moi baiser votre voix.

Et tandis que la jeune femme, renversée au dossier de sa chaise, faisait entendre un des plus doux sons de l'air qu'elle venait de chanter, Maurice rapprocha son visage du sien, et aspira le souffle harmonieux qui s'échappait de ses lèvres.

— Que vous êtes belle ainsi ! dit Maurice, et comme toutes les impressions de votre ame se reflètent sur votre visage!

— Et comment ne serait-on pas impressionné par cette musique? s'écria Fernande. Dites, ne la sent-on pas vibrer jusqu'au plus profond du cœur?

— Oui, mais voici la première fois que je l'entends chanter ainsi. Où avez-vous donc passé votre jeunesse, Fernande, et qui vous a fait cette admirable éducation que je n'ai trouvée jusqu'à présent dans aucune femme du monde?

Un nuage de tristesse passa sur le visage de la jeune femme.

— Le malheur et l'isolement, dit-elle, voici mes deux grands maîtres; mais je vous ai prié, Maurice, de ne jamais me parler du passé. N'attristons pas cette journée, c'est ma journée la plus heureuse, et je veux la garder dans ma vie pure de tout nuage. Et maintenant, Maurice, suivez-moi, continua Fernande avec une expression d'amour infini, j'ai encore quelque chose à vous faire voir.

— Une nouvelle surprise? dit Maurice.

— Oui, répondit la jeune femme en souriant.

Et s'élançant toute rougissante d'une pudeur de jeune fille, elle alla dans l'angle du salon pousser un ressort invisible, et une porte s'ouvrit.

Cette porte donnait dans un charmant boudoir tout tendu de mousseline blanche; des rideaux blancs retombaient devant la croisée, des rideaux blancs enveloppaient le lit; cette chambre avait un aspect de calme virginal qui reposait doucement l'œil et la pensée.

— Oh! demanda Maurice en dévorant Fernande de ses beaux yeux noirs; oh! Fernande, où me conduisez-vous?

— Où jamais homme n'est entré, Maurice; car j'ai fait faire ce boudoir pour celui-là seul que j'aimerais. Entre, Maurice.

Maurice franchit le seuil de la blanche cellule, et la porte se referma derrière eux.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain n°.*)

LA RUSSIE EN 1839

PAR M. LE MARQUIS DE CUSTINE.

Pour parvenir à saisir sûrement la pensée exprimée par M. le marquis de Custine dans son voyage en Russie, il nous paraît nécessaire d'enlever d'abord de ce livre un tiers au moins des lettres qui le composent, car un bon tiers de *la Russie en* 1839 est particulièrement consacré à nous renseigner sur la famille, sur les relations sociales, sur les idées et les sympathies générales de l'auteur. M. de Custine, il en faut convenir, ne nous prend pas en traître; dès le début de son œuvre, il nous prévient obligeamment que ses *voyages* sont ses *mémoires*; c'est au lecteur de voir tout de suite s'il veut ou non pousser plus avant. Pour notre part, nous nous hâtons de proclamer injustifiable la prétention de M. le marquis de Custine. La littérature confidentielle a son charme, assurément; mais c'est quand elle nous initie à la vie d'un homme illustre. Or, est-on illustre pour avoir écrit des romans tels qu'*Aloys*, ou *le Monde comme il est*, ou *Éthel?* Non, à beaucoup près. Si, plus tard, M. le marquis de Custine ajoute à ces trois romans ternes et fades une ou deux œuvres de la valeur de *Childe-Harold* ou d'*Emile*, et qui fassent oublier son erreur dramatique appelée *Béatrix Cenci*, oh! alors, nous ne manquerons pas, curieux et respectueux tout ensemble, de le provoquer à de publiques confessions. Jusque-là

nous persisterons à ne prendre aucun intérêt direct aux évènemens et aux opinions qui peuvent distinguer son existence de telle ou telle autre, et, à moins que nous n'y soyons contraint, comme aujourd'hui, par nos devoirs de critique, nous ne lirons point une seule des pages où M. de Custine se donnera la satisfaction d'esquisser sa propre biographie.

En conscience, quel désappointement n'est-ce pas, lorsqu'on ouvre un livre intitulé *la Russie en* 1839, de se voir introduit sans s'y attendre, et presque de vive force, dans la compagnie des ancêtres de l'auteur? Nous comprenons et nous estimons la piété filiale, mais pratiquée avec convenance et à-propos. Que M. de Custine, fier du nom qu'il porte, écrive un panégyrique spécial en faveur de son père et de son grand-père, rien de plus naturel! Les droits de la discussion une fois mis en réserve, une œuvre inspirée dans le but d'immortaliser ou de réhabiliter une mémoire chère sera toujours approuvée quant à l'intention. Mais que M. le marquis de Custine mêle un panégyrique de son père et de son grand-père à un récit qui a pour objet l'étude de tout un peuple, c'est méconnaître à plaisir les lois de la composition et les lois de la philosophie; c'est abaisser une vaste question européenne au niveau d'une étroite question de famille; c'est manquer à la fois, par conséquent, de tact et d'art. Et pourtant, là ne s'est pas arrêté l'égoïsme littéraire de M. le marquis de Custine. Non content de tromper en partie la curiosité publique par cette juxta-position d'une question de famille à une question européenne, l'auteur s'est laissé entraîner jusqu'au plus puéril individualisme; il nous a montré son berceau métaphoriquement ballotté, comme le fut jadis réellement celui de Moïse, sur les flots d'une onde orageuse, et autour de ce berceau il a évoqué toute une réunion de personnages célèbres, Marie-Antoinette, Mme de Polignac, le chevalier de Boufflers, Robespierre, Lavater, Joséphine Beauharnais, Mme de Staël, sans ceux que nous oublions. Ne perdant jamais de vue sa personne, il n'a pas négligé la moindre occasion de se mettre en scène, lui ou quelqu'un des siens : tantôt, insinuant avec adresse que c'est lui-même dont parle Mme de Genlis dans les *Souvenirs de Félicie;* tantôt, daignant nous apprendre que Mme la comtesse de Sabran, plus tard marquise de Boufflers, était sa grand'-mère, ou que le comte Elzéar de Sabran son oncle, actuellement existant, est auteur de charmantes fables inédites; tantôt, enfin, s'humanisant même avec nous au point de nous entretenir à plusieurs reprises de certaine ophtalmie qui lui est soudain survenue, ou du danger qu'il a couru d'être écrasé par un éléphant. Bref, adoptant des allures de

plus en plus familières, M. le marquis de Custine arrive à ne plus rien vouloir céler de ce qui le concerne. Un jour, au beau milieu du cottage de Péterhoff, et pendant qu'il nous rapporte une de ses conversations avec l'impératrice, il s'accuse modestement à nous d'une timidité insurmontable et excessive; un autre jour, sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou, il nous confesse une passion désordonnée pour le linge blanc. Quelquefois, son esprit prenant tout à coup un vol plus large, il disserte sur le grand problème des vertus et des vices relatifs, sur le prestige poétique de l'obscurité ou sur la tristesse des adieux, sur les malheurs que l'ambition cause aux peuples ou sur la voix de Duprez et la danse de M[lle] Taglioni, sur la puissance de l'imagination ou sur les pernicieuses tendances de plusieurs écrivains français contemporains. Particulièrement prodigue de ses opinions littéraires, l'auteur de *la Russie en* 1839, à la fin d'une lettre où il a proclamé la supériorité intellectuelle et morale des Chinois sur les Russes, s'amuse à prédire une transformation de notre goût national; ou bien, dans une lettre semée de petites anecdotes, il approuve hautement M. Victor Hugo, dont les œuvres dramatiques sont animées par l'idée sublime de la réhabilitation, soit physique, soit morale; ou bien encore, à l'instant même où il entame une discussion religieuse, il débute peu charitablement, et dans une intention que nous tâcherons de démêler tout à l'heure, par flétrir des épithètes de partial et d'immoral le sacerdoce du journalisme; non sans négliger, toutefois, un jour qu'il a minutieusement énuméré ses goûts, ses habitudes et ses caprices, de se proposer mélancoliquement à notre admiration comme un type de René vieillissant.

La forme épistolaire, dira peut-être M. de Custine, m'autorisait à ces digressions oiseuses : nous nions ceci formellement. Si les lettres de M. le marquis de Custine, écrites aux lieux mêmes d'où elles sont fictivement datées, et immédiatement envoyées à Paris, eussent été publiées toutes chaudes encore, en quelque sorte, comme le fut, au siècle dernier, la célèbre correspondance de lady Montague, sans contredit la critique aurait mauvaise grace à leur appliquer les lois d'une esthétique sévère. Mais l'auteur de *la Russie en* 1839 se trouve, vis-à-vis de la critique, dans une tout autre situation. D'après ses aveux positifs et réitérés, l'auteur, par suite des craintes que lui inspirait l'indiscrétion de la police russe, conserva prudemment en portefeuille, tant que dura son voyage, les trente-six volumineuses épîtres dont se compose *la Russie en* 1839; de plus, dans ces épîtres il fait de fréquentes allusions à l'opinion publique, dont il convoite les suffrages;

et enfin c'est quatre ans seulement après son voyage que M. de Custine produit ces épîtres au jour : triple motif pour nous de chercher dans *la Russie en* 1839 un livre élaboré et revu avec méthode et conscience, et non pas un recueil de fugitives improvisations. Du reste, M. le marquis de Custine eût vainement essayé, à ce propos, de nous donner le change. La première de ses lettres, nous disons de celles qui ont officiellement la Russie pour sujet, étant à la date du 10 juillet 1839, et la dernière à la date du 6 septembre de la même année, il devient parfaitement clair qu'elles n'ont pu être rédigées qu'en France; car M. de Custine n'a certainement pas la prétention de nous faire jamais accroire que, dans le court espace de deux mois à peine, il soit humainement possible de parcourir et de voir un pays tel que la Russie, et d'écrire en même temps, sur le compte de ce pays, quatre gros volumes in-8°. Non, les lettres de M. le marquis de Custine n'ont pas été rédigées en Russie, où l'auteur a eu tout au plus le temps matériel de recueillir quelques notes à la hâte; non, ces lettres n'ont pas été écrites en vue d'une notoriété intime et restreinte; l'auteur de *la Russie en* 1839 ne saurait donc exiger de nous une indulgence à laquelle il n'a aucun droit. Voilà pourquoi, avant d'aborder les graves questions implicitement soulevées par son œuvre, nous avons dû le blâmer sévèrement de ce que, négligeant en cette occasion de prendre *l'Allemagne* de Mme de Staël pour modèle, il s'est préoccupé de lui-même, de ses idées générales et de sa famille, presque autant que de la Russie.

A ces considérations préliminaires force nous est d'en ajouter quelques autres, relatives, celles-ci, aux raisons que nous avons d'être en garde contre les assertions émises dans *la Russie en* 1839. L'auteur, à plusieurs reprises et par diverses paroles imprudentes, a positivement ruiné d'avance la confiance qu'on aurait pu avoir en lui. Comment ne pas suspecter la véracité d'un homme qui, dans sa XIXe lettre, déclare très nettement ne pas vouloir écrire un voyage complet et renoncer au titre de voyageur impartial? Comment croire sans hésitation aux récits d'un homme qui, dans sa XXXIe lettre, se félicite naïvement de n'avoir que peu de jours à consacrer à son voyage, sous prétexte qu'il verrait mal la Russie s'il l'habitait plus long-temps, et qui, dans les dernières pages de son livre, revenant sur cette idée véritablement plaisante, affirme que l'opinion qu'il a de l'empire russe serait immuable, quand bien même, au lieu de deux mois à peine, il aurait consacré une année entière à l'examen attentif du pays? Ainsi, il y a deux cents ans, quand Olearius, afin d'étudier les mœurs moscovites

plus en plus familières, M. le marquis de Custine arrive à ne plus rien vouloir céler de ce qui le concerne. Un jour, au beau milieu du cottage de Péterhoff, et pendant qu'il nous rapporte une de ses conversations avec l'impératrice, il s'accuse modestement à nous d'une timidité insurmontable et excessive; un autre jour, sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou, il nous confesse une passion désordonnée pour le linge blanc. Quelquefois, son esprit prenant tout à coup un vol plus large, il disserte sur le grand problème des vertus et des vices relatifs, sur le prestige poétique de l'obscurité ou sur la tristesse des adieux, sur les malheurs que l'ambition cause aux peuples ou sur la voix de Duprez et la danse de Mlle Taglioni, sur la puissance de l'imagination ou sur les pernicieuses tendances de plusieurs écrivains français contemporains. Particulièrement prodigue de ses opinions littéraires, l'auteur de *la Russie en* 1839, à la fin d'une lettre où il a proclamé la supériorité intellectuelle et morale des Chinois sur les Russes, s'amuse à prédire une transformation de notre goût national; ou bien, dans une lettre semée de petites anecdotes, il approuve hautement M. Victor Hugo, dont les œuvres dramatiques sont animées par l'idée sublime de la réhabilitation, soit physique, soit morale; ou bien encore, à l'instant même où il entame une discussion religieuse, il débute peu charitablement, et dans une intention que nous tâcherons de démêler tout à l'heure, par flétrir des épithètes de partial et d'immoral le sacerdoce du journalisme; non sans négliger, toutefois, un jour qu'il a minutieusement énuméré ses goûts, ses habitudes et ses caprices, de se proposer mélancoliquement à notre admiration comme un type de René vieillissant.

La forme épistolaire, dira peut-être M. de Custine, m'autorisait à ces digressions oiseuses : nous nions ceci formellement. Si les lettres de M. le marquis de Custine, écrites aux lieux mêmes d'où elles sont fictivement datées, et immédiatement envoyées à Paris, eussent été publiées toutes chaudes encore, en quelque sorte, comme le fut, au siècle dernier, la célèbre correspondance de lady Montague, sans contredit la critique aurait mauvaise grace à leur appliquer les lois d'une esthétique sévère. Mais l'auteur de *la Russie en* 1839 se trouve, vis-à-vis de la critique, dans une tout autre situation. D'après ses aveux positifs et réitérés, l'auteur, par suite des craintes que lui inspirait l'indiscrétion de la police russe, conserva prudemment en portefeuille, tant que dura son voyage, les trente-six volumineuses épîtres dont se compose *la Russie en* 1839; de plus, dans ces épîtres il fait de fréquentes allusions à l'opinion publique, dont il convoite les suffrages;

et enfin c'est quatre ans seulement après son voyage que M. de Custine produit ces épîtres au jour : triple motif pour nous de chercher dans *la Russie en* 1839 un livre élaboré et revu avec méthode et conscience, et non pas un recueil de fugitives improvisations. Du reste, M. le marquis de Custine eût vainement essayé, à ce propos, de nous donner le change. La première de ses lettres, nous disons de celles qui ont officiellement la Russie pour sujet, étant à la date du 10 juillet 1839, et la dernière à la date du 6 septembre de la même année, il devient parfaitement clair qu'elles n'ont pu être rédigées qu'en France; car M. de Custine n'a certainement pas la prétention de nous faire jamais accroire que, dans le court espace de deux mois à peine, il soit humainement possible de parcourir et de voir un pays tel que la Russie, et d'écrire en même temps, sur le compte de ce pays, quatre gros volumes in-8°. Non, les lettres de M. le marquis de Custine n'ont pas été rédigées en Russie, où l'auteur a eu tout au plus le temps matériel de recueillir quelques notes à la hâte; non, ces lettres n'ont pas été écrites en vue d'une notoriété intime et restreinte; l'auteur de *la Russie en* 1839 ne saurait donc exiger de nous une indulgence à laquelle il n'a aucun droit. Voilà pourquoi, avant d'aborder les graves questions implicitement soulevées par son œuvre, nous avons dû le blâmer sévèrement de ce que, négligeant en cette occasion de prendre *l'Allemagne* de Mme de Staël pour modèle, il s'est préoccupé de lui-même, de ses idées générales et de sa famille, presque autant que de la Russie.

A ces considérations préliminaires force nous est d'en ajouter quelques autres, relatives, celles-ci, aux raisons que nous avons d'être en garde contre les assertions émises dans *la Russie en* 1839. L'auteur, à plusieurs reprises et par diverses paroles imprudentes, a positivement ruiné d'avance la confiance qu'on aurait pu avoir en lui. Comment ne pas suspecter la véracité d'un homme qui, dans sa XIXe lettre, déclare très nettement ne pas vouloir écrire un voyage complet et renoncer au titre de voyageur impartial? Comment croire sans hésitation aux récits d'un homme qui, dans sa XXXIe lettre, se félicite naïvement de n'avoir que peu de jours à consacrer à son voyage, sous prétexte qu'il verrait mal la Russie s'il l'habitait plus long-temps, et qui, dans les dernières pages de son livre, revenant sur cette idée véritablement plaisante, affirme que l'opinion qu'il a de l'empire russe serait immuable, quand bien même, au lieu de deux mois à peine, il aurait consacré une année entière à l'examen attentif du pays? Ainsi, il y a deux cents ans, quand Olearius, afin d'étudier les mœurs moscovites

Maurice jeta les yeux sur le tableau, et vit avec étonnement que la tête triste et mélancolique de Jésus était son propre portrait.

—Vous vous reconnaissez, n'est-ce pas? dit Fernande. Eh bien! comprenez-vous à la fois ma pensée et mon espérance? Dieu pardonne à la femme coupable par votre bouche et par vos yeux. Démentirez-vous sa divine parole? Et moi, si je devais manquer jamais à la sainte promesse que je fais de ne pas vous trahir, ne me suffirait-il pas, pour raffermir mon ame, de prier devant cette peinture qui parle de la miséricorde céleste?—Elle posa sa palette et son pinceau sur une chaise. Je ne toucherai plus à cette toile, dit-elle, j'y gâterais quelque chose. Ce qui se fait sous l'inspiration du sentiment a toujours un caractère de grandeur et de vérité. Quittons cet atelier, Maurice, et venez au salon; je veux me montrer à vous tout entière, je veux que vous m'aimiez.

Elle tendit la main à Maurice, qui lui offrit son bras, et, appuyée sur le jeune homme, le regardant avec un sourire doux et mélancolique, accordant pour ainsi dire son pas avec son pas, elle alla s'asseoir à son piano.

—Je vous l'ai dit, Maurice, continua la sirène, ici chaque place est marquée pour une étude; quand la peinture m'a fatiguée, la musique me distrait. Aimes-tu la musique, Maurice?

—Oh! tu me le demandes, Fernande?

—Tant mieux, moi je l'adore. C'est l'expression vive et momentanée des impressions de l'ame. Je suis seule, je souffre ou je suis gaie; ma douleur ou ma joie sont trop intimes pour les confier à une amie qui en rirait; je me mets à mon piano, et mes doigts lui disent les secrets les plus profonds de mon cœur. Là jamais d'émotion incomprise. Écho fidèle et harmonieux, il répète ma pensée dans tous ses détails et dans toute son étendue. Au bout d'un quart d'heure que je suis à mon piano, je me sens soulagée. Mon piano, Maurice, c'est mon meilleur ami.

Et alors, après avoir laissé courir ses doigt sur les touches, comme pour dégager la fleur du chant des nuages de la pensée, elle fit entendre l'air de Roméo, *Ombra adorata*, et le récitatif qui le précède, avec une accentuation si vraie et si entraînante, que Duprez et la Malibran en eussent été jaloux.

Maurice écoutait dans un pieux ravissement; toutes les fibres de son ame, éveillées par cette voix pure et sonore, résonnaient sous les doigts de Fernande. Aussi, lorsqu'elle eut fini, ne songea-t-il point à faire une éloge banal.

— Fernande, dit Maurice, laissez-moi baiser votre voix.

Et tandis que la jeune femme, renversée au dossier de sa chaise, faisait entendre un des plus doux sons de l'air qu'elle venait de chanter, Maurice rapprocha son visage du sien, et aspira le souffle harmonieux qui s'échappait de ses lèvres.

— Que vous êtes belle ainsi! dit Maurice, et comme toutes les impressions de votre ame se reflètent sur votre visage!

— Et comment ne serait-on pas impressionné par cette musique? s'écria Fernande. Dites, ne la sent-on pas vibrer jusqu'au plus profond du cœur?

— Oui, mais voici la première fois que je l'entends chanter ainsi. Où avez-vous donc passé votre jeunesse, Fernande, et qui vous a fait cette admirable éducation que je n'ai trouvée jusqu'à présent dans aucune femme du monde?

Un nuage de tristesse passa sur le visage de la jeune femme.

— Le malheur et l'isolement, dit-elle, voici mes deux grands maîtres; mais je vous ai prié, Maurice, de ne jamais me parler du passé. N'attristons pas cette journée, c'est ma journée la plus heureuse, et je veux la garder dans ma vie pure de tout nuage. Et maintenant, Maurice, suivez-moi, continua Fernande avec une expression d'amour infini, j'ai encore quelque chose à vous faire voir.

— Une nouvelle surprise? dit Maurice.

— Oui, répondit la jeune femme en souriant.

Et s'élançant toute rougissante d'une pudeur de jeune fille, elle alla dans l'angle du salon pousser un ressort invisible, et une porte s'ouvrit.

Cette porte donnait dans un charmant boudoir tout tendu de mousseline blanche; des rideaux blancs retombaient devant la croisée, des rideaux blancs enveloppaient le lit; cette chambre avait un aspect de calme virginal qui reposait doucement l'œil et la pensée.

— Oh! demanda Maurice en dévorant Fernande de ses beaux yeux noirs; oh! Fernande, où me conduisez-vous?

— Où jamais homme n'est entré, Maurice; car j'ai fait faire ce boudoir pour celui-là seul que j'aimerais. Entre, Maurice.

Maurice franchit le seuil de la blanche cellule, et la porte se referma derrière eux.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain n°.*)

LA RUSSIE EN 1839

PAR M. LE MARQUIS DE CUSTINE.

Pour parvenir à saisir sûrement la pensée exprimée par M. le marquis de Custine dans son voyage en Russie, il nous paraît nécessaire d'enlever d'abord de ce livre un tiers au moins des lettres qui le composent, car un bon tiers de *la Russie en* 1839 est particulièrement consacré à nous renseigner sur la famille, sur les relations sociales, sur les idées et les sympathies générales de l'auteur. M. de Custine, il en faut convenir, ne nous prend pas en traître; dès le début de son œuvre, il nous prévient obligeamment que ses *voyages* sont ses *mémoires*; c'est au lecteur de voir tout de suite s'il veut ou non pousser plus avant. Pour notre part, nous nous hâtons de proclamer injustifiable la prétention de M. le marquis de Custine. La littérature confidentielle a son charme, assurément; mais c'est quand elle nous initie à la vie d'un homme illustre. Or, est-on illustre pour avoir écrit des romans tels qu'*Aloys*, ou *le Monde comme il est*, ou *Éthel?* Non, à beaucoup près. Si, plus tard, M. le marquis de Custine ajoute à ces trois romans ternes et fades une ou deux œuvres de la valeur de *Childe-Harold* ou d'*Emile*, et qui fassent oublier son erreur dramatique appelée *Béatrix Cenci*, oh! alors, nous ne manquerons pas, curieux et respectueux tout ensemble, de le provoquer à de publiques confessions. Jusque-là

nous persisterons à ne prendre aucun intérêt direct aux événemens et aux opinions qui peuvent distinguer son existence de telle ou telle autre, et, à moins que nous n'y soyons contraint, comme aujourd'hui, par nos devoirs de critique, nous ne lirons point une seule des pages où M. de Custine se donnera la satisfaction d'esquisser sa propre biographie.

En conscience, quel désappointement n'est-ce pas, lorsqu'on ouvre un livre intitulé *la Russie en* 1839, de se voir introduit sans s'y attendre, et presque de vive force, dans la compagnie des ancêtres de l'auteur? Nous comprenons et nous estimons la piété filiale, mais pratiquée avec convenance et à-propos. Que M. de Custine, fier du nom qu'il porte, écrive un panégyrique spécial en faveur de son père et de son grand-père, rien de plus naturel! Les droits de la discussion une fois mis en réserve, une œuvre inspirée dans le but d'immortaliser ou de réhabiliter une mémoire chère sera toujours approuvée quant à l'intention. Mais que M. le marquis de Custine mêle un panégyrique de son père et de son grand-père à un récit qui a pour objet l'étude de tout un peuple, c'est méconnaître à plaisir les lois de la composition et les lois de la philosophie; c'est abaisser une vaste question européenne au niveau d'une étroite question de famille; c'est manquer à la fois, par conséquent, de tact et d'art. Et pourtant, là ne s'est pas arrêté l'égoïsme littéraire de M. le marquis de Custine. Non content de tromper en partie la curiosité publique par cette juxta-position d'une question de famille à une question européenne, l'auteur s'est laissé entraîner jusqu'au plus puéril individualisme; il nous a montré son berceau métaphoriquement ballotté, comme le fut jadis réellement celui de Moïse, sur les flots d'une onde orageuse, et autour de ce berceau il a évoqué toute une réunion de personnages célèbres, Marie-Antoinette, Mme de Polignac, le chevalier de Boufflers, Robespierre, Lavater, Joséphine Beauharnais, Mme de Staël, sans ceux que nous oublions. Ne perdant jamais de vue sa personne, il n'a pas négligé la moindre occasion de se mettre en scène, lui ou quelqu'un des siens : tantôt, insinuant avec adresse que c'est lui-même dont parle Mme de Genlis dans les *Souvenirs de Félicie;* tantôt, daignant nous apprendre que Mme la comtesse de Sabran, plus tard marquise de Boufflers, était sa grand'-mère, ou que le comte Elzéar de Sabran son oncle, actuellement existant, est auteur de charmantes fables inédites; tantôt, enfin, s'humanisant même avec nous au point de nous entretenir à plusieurs reprises de certaine ophtalmie qui lui est soudain survenue, ou du danger qu'il a couru d'être écrasé par un éléphant. Bref, adoptant des allures de

des anges. » C'est à croire qu'ils méritent d'être comparés au brillant *Charmide* de Platon. A ce détail près, on retrouverait aisément, moins la dureté de l'expression, soit dans les investigations un peu vieillies et guindées de Leclerc, soit dans les pages académiques de Lévesque, soit dans l'histoire très partiale de M. de Ségur ou dans l'histoire très impartiale et très substantielle de M. Chopin (1), les traits divers, qualités ou défauts, dont M. de Custine a composé la figure intellectuelle et morale du peuple russe. Dédaigneux de ce qu'il ne connaît point, léger, et en même temps impénétrable; patient, servile, parfois féroce; égoïste et très susceptible; plus poli en apparence qu'en réalité; défiant et observateur, vaniteux plutôt que fier; dissimulé, caustique, peu accessible aux sentimens délicats et nobles; essentiellement faux, courtisan, industrieux et voleur; morne et triste, même dans ses joies; intempérant, prenant le clinquant pour l'élégance; ne connaissant ni difficultés, ni obstacles; ambitieux jusqu'à la folie et imitateur jusqu'à la singerie et à la caricature : voilà, en résumé, le peuple russe tel que M. de Custine nous le représente à travers un déluge d'images prétentieuses et de fatigantes répétitions. Ailleurs, passant du type général aux types individuels, l'auteur nous peint, dans les personnes du paysan Thelenef et du prince ***, des moujiks et des boyards qui sentent d'une lieue le mélodrame et le ballet. Toutefois, désireux de marquer de son cachet propre une œuvre ébauchée déjà par tant d'autres plumes, l'auteur a imaginé d'embellir le portrait des Russes par trois coups de pinceau qui valent la peine d'être signalés. Selon lui (lettres XIXe, XXIIe et XXIXe), les Russes sont à la fois des « Grecs fins et sagaces, » — des « gitanos blonds, » — et des « Chinois déguisés. » La définition est curieuse, à coup sûr, et mérite de figurer en première ligne parmi ces problèmes que M. de Custine a rapportés de son voyage en guise de solutions.

M. de Custine a une singulière manière de justifier les contradictions incroyables dont on vient de voir que son livre abonde : « Je vous laisse, dit-il expressément dans sa XXXIe lettre, le soin de coordonner mes remarques, afin de conclure de mes opinions personnelles à une opinion générale; mon ambition sera satisfaite si, en comparant, en élaguant de ce recueil une foule d'arrêts hasardés et précipités, vous pouvez formuler une opinion solide, impartiale et mûre. »

(1) Outre son *Histoire de la Russie*, la plus complète et la plus exacte de toutes celles que nous avons en France, on doit encore à M. Chopin, qui a habité la Russie pendant douze ans, les *Révolutions des Peuples du Nord*, ouvrage plein de renseignemens très curieux et disposés avec beaucoup d'art et de talent.

D'abord, nous ferons respectueusement observer au noble écrivain que, durant les quatre années qu'il a employées à préparer la publication de son livre, il aurait très bien pu s'acquitter du travail d'élimination et de coordination qu'il nous recommande, et revenir lui-même sur les arrêts « hasardés et précipités » qu'il se reproche un peu tard. En second lieu, s'il faut que nous lui disions notre pensée avec franchise, nous le défions, lui et tous les sophistes les plus subtils de la terre, de jamais parvenir à concilier des opinions telles que celles-ci, par exemple : « En Russie, les excès du commandement sont si énormes, que toute espèce d'obéissance est en exécration, » et : « La nation russe a le fanatisme de l'obéissance; » ou ces deux autres : « En Russie, c'est la civilisation qui gâte l'homme, » et : « La Russie est policée, Dieu sait quand elle sera civilisée. » Oui, nous défions M. de Custine et tous les sophistes les plus subtils de la terre, de trouver l'ombre seule d'un rapport entre la XVIIe lettre de la *Russie en* 1839, lettre où l'auteur se pose en avocat du gouvernement russe, et la XXIIe, où il déclare qu'il déteste le but et les moyens de l'empereur; entre ces deux passages de la lettre XXVIIe, dont l'un dit qu'on ne peut que subjuguer les Russes et non les convaincre, et dont l'autre accuse l'empereur de les subjuguer au lieu de les gouverner; entre la lettre XXIIe, où il prêche la mansuétude à Nicolas, et la XXIXe, où il affirme que, pour les Russes, la clémence est faiblesse, que le pardon leur ferait lever la tête, et qu'ils méprisent la douceur; entre telle page du *Résumé du voyage*, où il assure qu'en Russie on apprend à redouter la tyrannie hypocrite, et telle autre page de la lettre XXVIIIe, où il proclame hautement la moralité de l'hypocrisie; entre la lettre XXIIe, enfin, où la souffrance des Russes lui semble inévitable et les cruautés qu'on exerce à leur égard nécessaires, et les lettres XXIIIe et XXVIIe, où il appelle les Russes à la révolte et les délie officiellement de leur serment de fidélité.

Une pareille confusion d'idées, que prouve-t-elle, sinon la plus radicale ignorance des questions que *la Russie en* 1839 soulève forcément? En effet, sur tous les points fondamentaux de l'organisation sociale russe, M. de Custine n'a pas un seul mot intéressant à articuler. L'interrogeons-nous sur le gouvernement russe proprement dit? Au lieu de le démonter pièce à pièce sous nos yeux, au lieu de nous expliquer la propriété particulière de chacun des élémens dont ce gouvernement se compose, il se jette dans les généralités et les lieux communs; il nous apprend gravement que le gouvernement russe est despotique par essence, qu'il opprime le peuple sous pré-

texte de maintenir l'ordre, que sa discipline est de fer, qu'il fait régner partout la plus effrayante uniformité et le plus horrible silence; puis, comme variation de ce thème assez peu nouveau, il ajoute : tantôt, que « la Russie est un immense collége; » tantôt, à trois reprises différentes, dans les lettres xve, xxxie et xxxive, que « c'est une classe d'employés subalternes qui gouverne la Russie. » Quant aux rôles divers que jouent, sous la direction immédiate de la couronne, le ministère, le sénat dirigeant, le conseil de l'empire et le saint-synode, c'est-à-dire les quatre grands corps formant l'administration centrale, M. le marquis de Custine ne daigne pas même y faire allusion; non plus qu'aux rôles des cinquante administrations provinciales. Du reste, le clergé russe est esclave et rampant, il n'a nul pouvoir sur les mœurs, c'est une milice qui ne se distingue de la troupe séculière que par le costume; l'armée russe, de son côté, n'est qu'une innombrable réunion de « soldats pâles, » de « spectres vivans qui ont les plus beaux uniformes de l'Europe : » quels renseignemens lumineux! N'êtes-vous point satisfait de ces appréciations vagues et déclamatoires? Le voyageur continue en ces termes : « un esprit de révolte couve dans l'armée. » A la bonne heure! mais, à ce propos, une affirmation tranchante ne saurait nous suffire, et nous voudrions savoir d'où procède cet esprit de révolte, et quel est son but, et quel avenir semble réservé à ses espérances. Ici, le discret voyageur encourt le reproche qu'il a lui-même adressé au peuple russe; il reste muet. En ce qui concerne la marine, M. de Custine n'est pas plus explicite, malheureusement pour nous. En vain la marine russe, divisée en trois escadres, se compose de cent à cent cinquante bâtimens de guerre; en vain l'armée navale russe est forte de quarante mille hommes; M. de Custine, qui ne connaît que l'escadre de la mer Baltique, et qui tient sans doute à calmer les craintes de l'ombrageuse Angleterre, se hâte de qualifier dédaigneusement la marine russe : *joujou de l'empereur.*

Au moins, si M. de Custine ne nous apprend rien ni sur l'administration centrale, ni sur l'administration provinciale, ni sur l'armée, ni sur la marine de la Russie, peut-être consentira-t-il à nous éclairer sur la législation russe, monument si curieux et si original pour sa longue résistance à l'influence du droit romain? Sans adopter les conclusions trop louangeuses formulées par M. Tolstoy dans son *Coup d'œil sur la Législation russe*, M. de Custine, probablement, va examiner les différens codes qui ont régi le pays dont il nous parle, les comparer entre eux, chercher par quels côtés essentiels

ils se sont distingués les uns des autres, depuis Yaroslaf jusqu'à Nicolas. Après avoir reconnu dans le *Rouskaïa-Pravda* (vérité russe), l'instinct de la régularité et de l'unité, révélé par le fait même de la coordination des vieilles lois et des vieilles coutumes nationales; après y avoir reconnu, en outre, indépendamment du caractère d'équité qui faisait le fond des lois varaigues importées en Russie par Rourik, une tendance manifeste, et très remarquable pour le XIe siècle, à prendre contre le fort le parti du faible, et à éteindre insensiblement les haines de familles par la modification du droit de vengeance; après cette double constatation, M. de Custine, passant au *Soudobniek* (manuel des juges), publié au milieu du XVIe siècle par Ivan-le-Terrible, y reconnaîtra, en dépit de l'empreinte visible du despotisme, plusieurs intentions louables et généreuses, telles qu'une inflexible sévérité pour les juges coupables de vénalité et d'exaction, et un certain respect de la propriété et de la liberté individuelle; puis, un siècle plus tard, arrivant à l'*Oulogénié* (institutions), publié par Alexis Mikhaïlovitch, il y reconnaîtra, malgré l'absence évidente de logique et de cohésion qui s'y laisse apercevoir, un incontestable progrès, comme sentiment des nouvelles nécessités sociales, sur les deux codes antérieurs; et alors, franchissant enfin l'intervalle historique compris entre 1649 et 1833, il étudiera le *Svod* (concordance des lois), publié par le tsar actuel, et tâchera d'y discerner avec exactitude ce que cette volumineuse collection a gardé du passé, ce qu'elle doit à la civilisation européenne, et quels germes d'amélioration future elle contient.

Espérance vaine! Le voyageur n'ouvre pas la bouche sur cette grave question. Tout au plus, dans une note sans importance, cite-t-il la brochure de M. Tolstoy, pour avoir occasion de lancer une petite épigramme. En revanche, il nous entretient longuement du *Tchinn*, objet sur lequel, soit dit en passant, il nous donne des notions tout-à-fait confuses, et même fausses (1). De plus, il nous apprend qu'en Russie les procès sont très rares, et il conclut de là, bravement et sans informations plus amples, que les juges russes manquent d'équité.

(1) D'après la façon dont l'auteur de *la Russie en* 1839 parle du *Tchinn*, il est de toute évidence qu'il ne sait pas bien au juste ce que c'est. M. de Custine dit : « le Tchinn se compose de quatorze classes; » il dit encore : « faire partie du Tchinn; » d'où l'on doit naturellement conclure que le Tchinn est un corps constitué, comme l'armée, comme l'église. Or, rien n'est plus inexact. Le mot Tchinn, en russe, signifie littéralement *grade*. Dire que le Tchinn se compose de classes, ou que l'on fait partie du Tchinn, c'est donc commettre la même erreur que si l'on disait, chez nous : faire partie du grade, au lieu de dire : avoir un grade. C'est à la fois une bévue

La Russie a-t-elle, ainsi que chacune des autres nations du globe, une valeur industrielle et commerciale? Assurément oui. En ce cas, on peut donc raisonnablement espérer que M. le marquis de Custine aura consacré à l'industrie et au commerce russes quelques pages au moins de ses quatre formidables in-8[os]. Déjà, abordant indirectement la question, le noble voyageur a pris la peine de nous dire qu'on a généralement beaucoup d'appétit en Russie, et que les grands seigneurs y font une chère excellente. Ses remarques sur la matière économique se réduiraient-elles à si peu? Cela n'est guère supposable, de la part d'un homme qui s'est donné à lui-même un brevet de profond observateur. A la vérité, les fabriques de soieries de Moscou et les fabriques de cuir de Torjeck ne lui ont fourni le sujet que de deux simples mentions, et des plus brèves. Quant aux glaces et aux porcelaines de Saint-Pétersbourg, quant aux fonderies renommées de Pétrozavodsk, quant à l'ivoire tourné d'Arkangel et au fer ouvragé de Toula, *la Russie en* 1839 les a complètement passés sous silence, comme elle s'est tue aussi sur les produits du sol qui alimentent, en Russie, le commerce soit intérieur, soit extérieur, tels, entre autres, que les blés et les légumes de Tver et de Smolensk, le lin des bords de la Kama, le chanvre de Livonie, le coton des provinces caucasiennes, le cuivre et le granit d'Olonetz, le fer et le charbon des monts Valdaï, le goudron de Vologda et les bois de construction de Mohilef, les toiles de Kinechina et les eaux-de-vie de grains de Bialystok. Toutefois, puisque le voyageur veut bien nous conduire à la célèbre foire de Nijni, qui le dispute aux foires non moins célèbres d'Yrbit et d'Orenbourg en importance commerciale, c'est apparemment qu'il a le désir de nous offrir en bloc les renseignemens que nous attendons. Mais quoi! nouveau désappointement pour nous. Notre excursion à Nijni ne nous apprend rien au monde, littéralement rien; car, en conscience, que nous importe de savoir, pour toute satisfaction à notre curiosité avide, que le prix des diverses marchandises apportées à

et un non-sens. — Et pendant que nous en sommes à discuter sur les mots, reprochons encore à M. de Custine d'avoir donné le nom de *drovska* aux petites voitures russes découvertes et traînées par un seul cheval : *drovska* n'est pas un mot russe; le nom de ces voitures est *droschki* Comme aussi M. de Custine se trompe grossièrement quand il donne le nom de *persica* aux insectes qui l'ont incommodé à Nijni. *Persica*, en russe, signifie *pêche*, et pas autre chose. Les insectes dont M. de Custine a eu tant à se plaindre s'appellent *prussaki*, au singulier *prussak*. C'est en haine des Prussiens que les Russes ont baptisé ainsi ces dégoûtans petits animaux.

Nijni en 1839 a dépassé le chiffre de 150 millions de roubles, et que, sous le rapport amusant et pittoresque, la foire de Nijni n'a pas répondu à l'attente du noble voyageur? Nous nous trompons, cependant; M. de Custine ajoute ici quelque chose. Entre deux interminables descriptions de la foire de Nijni, l'une en plein soleil, l'autre au clair de lune, il émet doctoralement cette opinion : qu'au lieu de placer la foire, comme on l'a fait jusqu'à ce jour, dans une plaine, il vaudrait infiniment mieux la placer, désormais, sur la crête de la montagne voisine, par la raison que cela produirait « un effet *prodigieux.* » Franchement, l'auteur de *la Russie en* 1839 serait-il en droit de se plaindre, si, ne daignant repousser qu'avec le rire et le quolibet une réflexion si bouffonne, nous trouvions à ses idées industrielles et économiques plus d'élévation que de profondeur?

Au fait, l'auteur de *la Russie en* 1839 n'est point tenu d'être un grand économiste. Mais puisque l'auteur de *la Russie en* 1839 est un homme de lettres, nous pouvons sans scrupule, ce nous semble, lui demander son avis sur la littérature du pays qu'il a visité. Mon Dieu! nous ne serons pas très exigeant, ni très difficile; nous ne prierons pas M. de Custine de nous dire positivement lequel, de l'élément slave ou de l'élément mongol, a plus ou moins dominé, du XIII[e] au XVII[e] siècle, dans la langue russe, et, depuis la fin du XVII[e] siècle, laquelle, de l'influence allemande ou de l'influence française, y a le plus sensiblement prévalu; nous ne le presserons pas de nous exposer les règles prosodiques formulées par Trediakowski, ni d'examiner et de comparer, pour notre instruction particulière, les grammaires de Ludolf et de Gretsch; nous le dispenserons encore fort volontiers, pour peu que cela l'oblige, de remonter jusqu'au XI[e] siècle, qui vit éclore la *Chronique* de Nestor, et même jusqu'au XIII[e] siècle, qui produisit l'*Expédition d'Ygor*, ce fameux poème anonyme; bien mieux, désirant lui épargner autant que possible les recherches laborieuses, nous nous abstiendrons de le questionner sur les qualités ou les défauts du dramaturge religieux Siméon de Polock, de l'historien Tatitschew, et autres écrivains russes du XVII[e] siècle. Toutefois, à dater du XVIII[e] siècle, c'est-à-dire à partir de Kantémir, qui eut le talent de se créer une langue poétique originale, nous serions heureux d'assister au développement intellectuel de la Russie. Les éloges singulièrement enthousiastes qu'a récemment donnés M. de Krusenstern au système d'éducation publique adopté par son pays, et surtout l'assertion d'un voyageur anglais, le docteur Lyall, qui proclamait, il y a quelques années, l'empire russe envahi de jour en jour par le goût des lettres,

sont ici de légitimes aiguillons à notre désir. Donc, est-il vrai que, sous le règne d'Elisabeth, Lomonosoff, esprit d'une précocité et d'une étendue extraordinaires, ait abordé tour à tour, quoique sans succès très éclatant dans aucun genre, la physique, la grammaire, le discours, la strophe, l'épopée et le drame, et que, sous le règne de Catherine II, Derjawin ait écrit des odes trop résolument pompeuses et sonores, peut-être, mais remarquables par la hauteur et la noblesse de la pensée? Est-il vrai que, dans le même temps, à quelques années d'intervalle entre les uns et les autres, Bottin ait discuté, avec un sens critique très exercé et très juste, la valeur des différentes sources de l'histoire russe; que l'archidiacre Lewanda et l'évêque Lawschin aient publié des sermons où la médiocrité de l'idée est déguisée adroitement, chez celui-ci, par les artifices d'une rhétorique prétentieuse, et, chez celui-là, par une rare énergie de parole; que Nikitisch Muravieff ait montré, dans divers traités d'histoire et de morale, une incontestable érudition littéraire et philosophique; que le prince Mikhaïlowitch Dolgorouki ait signé des odes et des épîtres où brille une naïveté charmante; que Sumarakoff, le premier de ses compatriotes, ait composé des tragédies régulières, imitées avec bonheur, un peu plus tard, par Oseroff; que Kniaschin, Von-Wisin et Kapnist aient malicieusement retracé les ridicules et les vices de leur époque dans d'ingénieuses comédies; que Karamsin, enfin, penseur grave, ame libérale et sincère, ait doté sa patrie d'un monument historique aussi estimable au point de vue de l'art qu'au point de vue national? Avec Karamsin, cependant, nous abordons le XIXe siècle, et, tout naturellement, notre curiosité redouble. Si l'historien Oustrialoff demeure fort au-dessous de Karamsin pour l'indépendance des opinions et pour la beauté du style, est-il vrai, en revanche, que le poète Joukovski, rompant hardiment avec les traditions classiques du dernier siècle, sans toutefois atteindre à une originalité véritable, s'efforce de populariser le romantisme en Russie par des traductions et des imitations de l'Angleterre et de l'Allemagne? Est-il vrai que Pouchkin, dont la fin tragique éveillait naguère les regrets de l'Europe, ait donné à la poésie de son pays un accent nouveau, l'accent d'une opposition sociale vigoureuse, quoiqu'indirecte et forcément voilée, et que ses traces fécondes soient religieusement suivies par Kamakoff et par Baratinski, celui-ci plus timide, celui-là plus ardent? Est-il vrai que le vieux fabuliste Kryloff, qui appartient à la fois au XVIIIe siècle et au XIXe, ait porté et porte encore, avec l'arme légère de l'allégorie, de rudes coups à l'aristocratie moscovite, et que les comédies satiri-

ques de Griboïedoff et de Gogol se proposent pareillement ce but patriotique, de même que les romans de Bulgarin? S'il en est ainsi, M. de Custine ne saurait se dispenser, après avoir caractérisé chacune des deux catégories d'écrivains dont les noms précèdent, et après avoir assigné à chacun de ces écrivains le rang relatif et absolu qui lui est propre, de déterminer avec netteté le rôle que joue présentement la littérature dans l'œuvre de la civilisation russe et la tâche que lui réserve l'avenir. Le sujet, assurément, n'est pas indigne de M. de Custine. Pourtant, hélas! M. de Custine ne juge pas convenable de s'en occuper. La seule grace qu'il veuille bien nous accorder, en cette occurrence, c'est de dérober à Karamsin, çà et là, quelques pages littérales, et de nous raconter le duel et la mort de Pouchkin.

Quelles peuvent donc être les conclusions du noble voyageur, à propos d'un pays dont il n'a étudié et dont il ne connaît ni le gouvernement, ni la force militaire, ni les ressources maritimes, ni la législation, ni l'industrie, ni le commerce, ni la littérature? C'est ce qui nous reste à examiner. Mais, auparavant, nous voulons appeler l'attention sur deux passages de *la Russie en* 1839, auxquels le « *vagabondage* des pensées » de l'auteur, pour employer l'expression de M. de Custine lui-même, nous a empêché de nous arrêter plus tôt. Dans une de ses lettres, la XXXVe, le voyageur s'indigne de ce que le vieux prince Witgenstein, à qui la Russie dut son salut en 1812, n'a pas eu sa place aux fêtes militaires de Borodino. Si, avant de partir pour la Russie, M. de Custine se fût donné la peine ou le plaisir de lire les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, le fait qu'il nous signale l'eût moins étonné, nous en avons l'assurance, car Machiavel lui aurait appris, par vingt exemples éclatans tirés de l'histoire ancienne et moderne, que l'ingratitude envers les grands citoyens est très souvent une loi, et presqu'une condition d'existence, pour un gouvernement quelconque, despotique ou républicain. L'indignation de M. de Custine décèle en lui, nous l'avouerons, une ame candide, mais si candide qu'elle confond les mœurs politiques et les mœurs patriarcales; ce qui est un tort. Toutefois, dans sa lettre XXIe, M. de Custine a eu un tort bien autrement grave, c'est de traiter la destinée lamentable du prince et de la princesse Troubetskoï comme un thème d'académie. Plus le voyageur enfle ici sa voix et prend des allures solennelles, plus il aligne de mots ronflans et d'épithètes retentissantes, et moins nous croyons qu'il soit ému. Non, jamais une évidente et misérable prétention au triomphe oratoire, jamais l'entassement et la boursouflure des périodes ne seront les preuves d'une émotion vraie. A ces signes, ce n'est pas,

d'ordinaire, l'homme profondément attendri qui se révèle; c'est le rhéteur, ou le comédien. Quant à nous, sans débiter autant de tirades magistrales que M. le marquis de Custine, nous déplorons vivement le triste sort de la famille Troubetskoï. Seulement, et nous le confessons avec franchise, il y a, au fond du sentiment que cette famille désolée nous inspire, moins d'intérêt que de pitié. Pourquoi? Parce que, dans *la Russie en* 1839, nous avons lu cette phrase : « Le despotisme aristocratique écrase les paysans russes. » Or, si nous ne pouvons nous refuser à plaindre, dans le prince Troubetskoï, le conspirateur malheureux, nous ne pouvons, d'un autre côté, accorder nos sympathies au membre châtié d'une caste insolente et oppressive; et, tout en compatissant aux souffrances de la victime expiatoire, force nous est de reconnaître la justice providentielle de l'expiation. Que M. le marquis de Custine, cependant, lui qui, dans son *Résumé du voyage*, se proclame fièrement « aristocrate, » que M. le marquis de Custine, différant d'opinion avec nous sur le point de la justice providentielle, eût prodigué à une affliction aristocratique des sympathies sans réserve, de sa part la chose nous semblerait toute naturelle, et même digne d'être approuvée. L'unique reproche que nous lui adressons, à M. le marquis de Custine, reproche sur lequel nous voulons insister afin que notre pensée ne soit obscure pour personne, c'est de n'avoir pas eu, en faveur d'une infortune pour ainsi dire fraternelle, un cri, un seul cri vraiment venu du fond des entrailles; c'est de n'avoir su donner à cet épisode touchant et lugubre que le cachet d'une vulgaire amplification. Du reste, pour demeurer inébranlablement persuadé que l'émotion de M. de Custine, en cette occasion, est factice et non sincère, on n'a qu'à poursuivre la lecture de son livre. Arrivé à la lettre XXIIIe, on verra le voyageur, dont la voiture a failli écraser un jeune poulain, commencer un nouvel exercice sentimental et déclamatoire; on l'entendra, sur un ton le plus dolent et à la fois le plus emphatique du monde, s'accuser d'avoir « assisté au martyre (le martyre du jeune poulain) avec indifférence, » et s'écrier ridiculement, à ce propos, « qu'on se corrompt vite à respirer l'air du despotisme, » et se reprocher presqu'avec sanglots et larmes sa « cruauté » et sa « barbarie. » Or, n'est-ce pas une sensibilité fausse et dérisoire, et par conséquent révoltante, celle qui, ne faisant aucune distinction entre l'homme et la bête, s'inspire également de l'un et de l'autre, à tour de rôle, et se partage entre l'un et l'autre indifféremment?

Quoi qu'il en soit, n'oublions pas les conclusions de *la Russie en* 1839; conclusions difficiles à saisir, il est vrai, attendu qu'elles sont enre-

gistrées par l'auteur avec un désordre incroyable et éparpillées à droite et à gauche selon les caprices de la plume, mais dont, néanmoins, nous avons été assez heureux et assez patiens pour trouver le fil. Si la radicale ignorance du voyageur, touchant les points constitutifs de la société russe, nous a été révélée d'avance, tout à l'heure, par la série de propositions contradictoires dont nous avons dressé la liste, cette ignorance, maintenant constatée, ne peut-elle pas nous faire préjuger la niaiserie des jugemens définitifs formulés par M. de Custine sur le compte de la Russie? Comment, en effet, prononcer un arrêt intelligent dans une cause sur laquelle on n'a pas même les notions les plus élémentaires? Comment exprimer une opinion raisonnable sur des faits auxquels on est complétement étranger? Nous savons bien que M. le marquis de Custine a la singulière prétention de deviner toutes choses; pourtant, nous ne voyons pas que ce merveilleux talent qu'il s'attribue lui ait, jusqu'à présent, beaucoup servi. Serait-ce qu'il a voulu garder pour le dénouement l'emploi de ses admirables sortiléges, et nous prouver qu'il est homme à transformer en soudaines clartés les ténèbres les plus épaisses? Voyons-le donc à l'œuvre, sans différer. Mais d'abord, qu'il nous soit permis de ne nous attacher qu'aux idées qui lui appartiennent, et non point à celles qu'il aurait empruntées par hasard. C'est pourquoi, en lisant, dans la XXXVe lettre de *la Russie en* 1839, que la difficulté des communications maintient la tranquillité du peuple russe, nous demandons que cette réflexion très juste soit rendue à Montesquieu, qui en est le possesseur légitime, et nous la replaçons au plus vite dans le XIVe chapitre du livre V de l'*Esprit des Lois;* comme aussi, en lisant, dans le *Résumé du voyage,* que le malheur de la Russie est d'avoir été civilisée de vive force et avant l'heure, nous réclamons, au nom de Jean-Jacques Rousseau, cette observation lumineuse, et nous nous hâtons de la rapporter au VIIIe chapitre du livre II du *Contrat social.* Cette double restitution accomplie, nous prêtons une oreille des plus attentives aux réflexions et aux observations personnelles du noble voyageur. « A chaque pas que vous faites en Russie, nous dit M. de Custine, vous sentez que vous êtes chez un peuple privé d'indépendance. » Certes, voilà une considération qui ne court pas le risque d'être trouvée trop originale; sans compter qu'elle est une répétition pure et simple de cette autre pensée du même auteur : « Ce qui manque à la Russie, c'est la vie, c'est-à-dire la liberté. » Passons, s'il vous plaît, à quelque chose d'un peu plus nouveau. « La Russie, dit la XXe lettre de M. de Custine, marche au-devant de ses destinées. » Soit! Mais quelles seront-elles,

ces destinées au-devant desquelles nous nous étions déjà douté que la Russie marche? Voilà ce qu'il nous importe de savoir. Et pour procéder logiquement, occupons-nous du rôle que doit jouer chez lui le peuple russe, avant de nous inquiéter de celui qu'il jouera vis-à-vis des peuples étrangers. Selon M. de Custine, l'intérêt le plus pressant de la Russie, c'est de replacer à Moscou le centre de l'empire. Le voyageur répète cela à deux reprises, dans ses lettres XXVIIe et XXIXe, craignant sans doute de ne pas être bien compris. Pour toute réfutation de ce projet étrange, nous renverrons le noble écrivain au chapitre VIe du livre VIIe de la *Politique d'Aristote*, où il apprendra qu'une capitale doit nécessairement être située aussi près que possible de la mer.

Silence! M. le marquis de Custine, en ce moment, semble sur le point d'enfanter une prophétie. La pensée qu'il va mettre au monde, c'est le 21 août 1839 qu'il l'a conçue, le soir, au fond d'un bois, pendant qu'on était en train de réparer un accident arrivé à sa voiture : tels sont les renseignemens circonstanciés qu'il nous fournit lui-même à ce sujet. Quelle est-elle, cette pensée extraordinaire? La voici : « Un siècle et demi sera nécessaire pour mettre d'accord les mœurs nationales russes avec les nouvelles idées européennes. » Eh! pourquoi un siècle et demi, plutôt que deux, ou plutôt qu'un seul? Interrogation inutile! Sa voiture à peine raccommodée, l'oracle s'est enfui au grand galop. Courons donc après lui, et sachons du moins au profit de quelles idées et par quelle classe d'hommes se réalisera la rénovation sociale de la Russie. Cette fois, les éclaircissemens ne se font pas attendre : dans trois lettres différentes, la XVe, la XXIe et la XXVIIIe, le noble voyageur nous enseigne que « la révolution russe arrivera par les dissensions religieuses, » et non autrement. Nous, cependant, bien convaincu que cette grave affirmation va être suivie d'une démonstration péremptoire, nous persistons à tourner les pages du livre, quand soudain nous nous heurtons à cette affirmation d'une autre espèce : « L'avenir de la Russie dépend des nouveaux bourgeois. » Pour le coup, nos idées sur la question intérieure de la Russie, comme on dit en langage politique, s'embrouillent à ne s'y point reconnaître, et, de désespoir, nous nous rabattons sur la question extérieure, où Dieu veuille que M. de Custine nous fasse voir plus clair!

Malheureusement, hélas! notre espoir est loin d'être réalisé Après avoir déclaré, dans sa lettre XIXe, que l'ambition des Russes l'effraie pour l'avenir de l'Europe, M. de Custine en vient à se demander si la Russie « *châtiera* la *mauvaise* civilisation, » et il se répond à lui-même :

« *Peut-être!* » d'un air inspiré. Ailleurs, revenant sur la même idée, il prédit sans rire que « le pouvoir des Russes *peut* devenir énorme. » Enfin, comme nous le prions et le supplions de nous tirer d'incertitude, lui, dans sa lettre XXIIIe, usant alors de la forme interrogative : « Les nations civilsiées seront-elles dévorées par la Russie? » s'écrie-t-il; et nous, d'attendre avec impatience les paroles de M. de Custine, qui ajoute : « Nos neveux le sauront. » Là-dessus, se souvenant qu'il a écrit jadis un livre intitulé : *L'Espagne sous Ferdinand VII,* l'auteur imagine de terminer *la Russie en* 1839 par un parallèle entre les deux pays qu'il a honorés de sa présence, et le résumé du parallèle est cette adorable phrase, que nous ne saurions transcrire d'une façon trop scrupuleuse : « Les deux pays sont en tous points l'opposé l'un de l'autre; c'est la différence du jour à la nuit, du feu à la glace, du midi au nord. » Ce qui signifie, métaphore à part, que la Russie est froide et que l'Espagne est chaude. M. de la Palice, à coup sûr, n'aurait pas mieux dit.

Le mérite de la composition étant nul dans *la Russie en* 1839, il ne nous reste, pour finir d'apprécier cet ouvrage, qu'à dire quelques mots sur la façon dont il est écrit. Le style de *la Russie en* 1839 est souvent correct et élégant, nous ne faisons nulle difficulté de le reconnaître; toutefois, nous devons ajouter que bien des taches s'y rencontrent, telles, entre autres, qu'une verbosité poussée par instans jusqu'au rabâchage, la manière, et surtout le faux goût. Nous ne chicanerons pas l'auteur sur un assez grand nombre de phrases embarrassées, à force de vouloir être faciles, ou insipides, pour trop viser aux raffinemens de l'esprit. Les « géans du monde antédiluvien, qui, s'ils revenaient sur la terre, pourraient *encore* se loger au Kremlin, » nous les passerons sans trop de répugnance à M. de Custine, bien que l'adverbe *encore* soit ici absolument injustifiable et inadmissible; comme aussi nous lui passerons de grand cœur le barbarisme qu'il laisse négligemment tomber de sa plume, quand il fait un crime aux Russes d'*enguirlander* les étrangers. Mais ce dont nous le blâmerons sévèrement, c'est de chercher trop souvent l'effet par des procédés que le goût réprouve : de vouloir nous persuader, par exemple, au moyen d'un jeu de mots détestable, que, si le propre de la vertu est de *rougir*, le propre de l'hypocrisie est de *rugir;* ou, sous prétexte qu'il hait « le style puritain, » de tourner au pathos et d'écrire : « Une pierre détachée du Kremlin par Bonaparte a rebondi jusqu'à Sainte-Hélène pour écraser le triomphateur au milieu de l'Océan; » ou, abusant de ses souvenirs poétiques, de donner à un jeune libertin de Moscou les

surnoms ridiculement pompeux de « don Juan de l'ancien Testament » et de « Lovelace du Kremlin, » comme il se donnait à lui-même, tout à l'heure, le surnom modeste de « René vieillissant, » et d'évoquer enfin l'ombre de Pindare à propos des cochers russes qui lui rappellent, assure-t-il, les bas-reliefs de l'antiquité. Mais si l'ouvrage de M. le marquis de Custine est défectueux sous tous les points de vue, même sous le point de vue du style, a-t-il au moins le mérite de se proposer, sinon d'atteindre, un but déterminé? Est-ce dans l'intérêt de l'Europe ou dans l'intérêt de la Russie qu'il est écrit? Ce n'est évidemment pas dans l'intérêt de la Russie, car il n'agite pas l'importante question de savoir si le despotisme impérial cause l'infériorité morale de la nation moscovite, ou si l'infériorité morale de la nation moscovite nécessite et autorise le despotisme impérial; et en outre, il contient littéralement cette singulière sentence, aussi hostile que possible à la dignité et à la liberté du peuple russe : « Les Russes vaudraient mieux s'ils restaient plus sauvages; policer des esclaves, c'est trahir la société. » L'ouvrage de M. de Custine n'est pas davantage écrit dans l'intérêt de l'Europe, car il ne nous apprend rien, sinon que les Russes sont un immense troupeau d'esclaves menés en laisse par un despote; vérité que l'Europe savait depuis long-temps.

Comment donc expliquer le succès obtenu par *la Russie en* 1839? nous demandera-t-on. D'abord, nous ferons observer qu'il y a deux espèces de succès, séparés par un intervalle considérable : le succès de vogue, presque toujours éphémère, et le succès réel, dont le cachet est la durée. Autant celui-ci est une conquête difficile, autant l'autre, à de certaines conditions, s'obtient aisément. Or, si *la Russie en* 1839, ainsi que nous l'avons surabondamment démontré, n'a aucune des grandes qualités qui méritent une estime persistante, elle a en revanche toutes les qualités inférieures, nous dirions volontiers tous les défauts, qui produisent un engouement passager. Qui ne sait que la frivolité et la vulgarité sont deux excellens moyens de réussite auprès de la foule? Surtout quand on ajoute à ces deux moyens, comme l'a fait M. de Custine, le soin de flatter l'aristocratie, la démocratie et le clergé, c'est-à-dire toutes les opinions. La critique, cependant, peut-elle prendre au sérieux le bruit momentané que fait une œuvre à des conditions pareilles? Non, assurément. Son devoir le plus impérieux, au contraire, est d'élever la voix contre un retentissement illégitime et d'éclairer l'opinion publique fourvoyée. M. le marquis de Custine, il est vrai, s'était mis d'avance en garde contre les dangers probables de la discussion; dans une intention fort transparente, et que nous nous

sommes engagé plus haut à dévoiler, il avait tâché d'entraver perfidement la liberté de la critique. Quel autre sens attribuer, en effet, à cette assertion, si injurieuse pour la France, que « Paris lit des journaux révolutionnaires payés par la Russie? » Peut-être, au nom de toute la presse française, au nom de la presse dynastique et légitimiste aussi bien que de la presse révolutionnaire, la critique devrait-elle retourner contre *la Russie en* 1839 cette odieuse insinuation; mais la critique dédaigne les moyens récriminatoires. Il lui suffit de ne pas tolérer qu'un méchant livre s'abrite impunément derrière une calomnie.

En ce qui nous concerne, nous le déclarons très nettement : c'est par amour de la vérité, et non point par tendresse pour la Russie, que nous condamnons l'ouvrage de M. le marquis de Custine. Loin d'être sympathique le moins du monde à la Russie, nous détestons cordialement en elle la dépositaire des derniers vestiges de la barbarie du moyen-âge, et, dans son gouvernement, l'ennemi du repos et de l'équilibre européens. Un jour, nous le savons, les doctrines démocratiques régneront sur ce pays et l'initieront à une existence nouvelle, prospère et libre; un jour, secouant vigoureusement les liens de fer qui la gênent, cette nation retardataire entrera enfin dans la voie des grandes réformes sociales et se mettra au pas des nations plus avancées. La Russie, alors, pourra devenir pour la France une alliée ou une rivale avouable. Jusque-là, sans nourrir contre elle une animosité puérile, la France la regardera tranquillement se livrer à ses rêves d'invasion universelle et saura, le cas échéant, répondre à ses menaces ou réprimer ses brutalités. Non, quoi qu'ait écrit le général Wilson, après 1815, sur l'accroissement de la puissance russe, cette puissance, même augmentée encore, ne nous inquiète pas. En vain, depuis le *Tableau* du général Wilson, la paix de Tourkmantchaï a ouvert aux tsars une route vers l'Inde occidentale; en vain les traités plus récens d'Andrinople et d'Unkiar-Skelessi ont semblé leur assurer la possession prochaine de Constantinople : tous ces triomphes, jusqu'à présent négatifs, ne décident rien. Voilà tantôt neuf cents ans que les Russes frappent aux portes de Constantinople, et, à moins d'un concours inoui de circonstances, il n'est guère probable que ces portes tombent devant l'ambitieux Nicolas plus qu'elles ne sont tombées devant le farouche Oleg. Et quoi qu'il en puisse être, d'ailleurs, de l'extension ultérieure de l'empire moscovite, nous avons foi que cet empire ne prévaudra jamais contre le monde civilisé. Soit qu'elle engage franchement la lutte, soit qu'elle se claquemure prudemment

dans ses remparts de glace et de neige, la Russie est destinée à subir forcément la loi des idées nouvelles, parce que ces idées marchent sans cesse et ne reculent ni devant le froid ni devant le canon. Or, c'est précisément ce progrès lent et quasi-insensible, cette infiltration en quelque sorte souterraine des idées nouvelles, qu'il eût été intéressant d'étudier en Russie, conjointement avec l'état des institutions existantes, au lieu d'y chercher, comme l'a fait M. de Custine, un certain nombre de thèmes oratoires et de sujets d'une risible terreur. Revenant donc à *la Russie en* 1839, nous prédisons à l'auteur que son livre, malgré l'apparence de succès dont il jouit à cette heure, sera bientôt remis par l'opinion publique à la place qui lui appartient. Placé fort au dessous des *Anecdotes* de Rulhière, dont il n'a pas, à beaucoup près, la verve aimable et piquante, ni la grace; placé même au-dessous des *Mémoires secrets* du colonel Masson, dont il n'a pas la conviction ardente, le livre de M. le marquis de Custine ne laissera pas trace dans la littérature sérieuse. Et ce sera justice; car, pour nous résumer en deux mots sur cet ouvrage, *la Russie en* 1839 n'est qu'un pamphlet diffus et sans portée.

J. Chaudes-Aigues.

UNE

MATINÉE A TRIANON.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au bord du lac.

LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

Enfin je ne suis plus la reine; me voilà redevenue une simple femme, la moins orgueilleuse du royaume. Dieu soit béni! Petits oiseaux, chantez ma joie comme la vôtre. Que vos gazouillemens s'élèvent jusqu'au ciel sur le parfum des roses! Dites à Dieu que les plus beaux jours de ma vie se sont passés dans ce parc, à l'ombre des marronniers touffus, sur ces verdoyantes pelouses, au fond de ces humbles chaumières, dans ces nacelles indolentes! C'est là seulement que j'ai eu ma part des joies bénies du ciel et de la terre, ma part de soleil et d'amour.

(Elle s'assied au bord de l'eau et penche son front sur sa main.)

SCÈNE II.

LA REINE, MADAME DE POLIGNAC.

MADAME DE POLIGNAC.

Vous voilà bien pensive, madame!

LA REINE.

Ah! c'est vous! A merveille! Savez-vous à quoi je songeais?

MADAME DE POLIGNAC.

Au bonheur de vos sujets.

LA REINE.

Vous n'y êtes pas; est-ce que j'ai des sujets quand je suis ici? J'étais en train de faire de vieilles déclamations contre le trône.

MADAME DE POLIGNAC.

Non pas contre le trône de la beauté et de la grace.

LA REINE.

Contre le trône des rois, qui est la plus triste prison que l'âme puisse rencontrer sur la terre. Autrefois, à Vienne, j'étais libre comme ces bouvreuils qui chantent, aussi je chantais alors! Pourquoi, dans mon aveuglement, me suis-je laissée prendre au trébuchet? Voyez-vous, ma belle duchesse, vous ne saurez jamais dans quelles chaînes je passe ma vie.

MADAME DE POLIGNAC.

Des chaînes de fleurs.

LA REINE.

Des chaînes de fleurs! Hélas! le premier chaînon est Louis XVI; qui sait comment s'appellera le dernier! Mille fois heureuses sont celles qui viennent au monde dans un berceau d'osier; elles n'ont pas un royaume mais elles ont leur vie à elles.

MADAME DE POLIGNAC.

Nulle n'est maîtresse de sa vie, Dieu seul a la main assez grande pour tout conduire ici-bas.

LA REINE.

Ah! si je n'étais pas reine de France, vous verriez comme je vivrais à mon gré. Est-ce que Dieu m'empêcherait de respirer au grand air, de courir sur les montagnes, de cueillir la reine des bois et la reine des prairies? Quelle joie d'emporter au ravin son pain de seigle, de boire à la fontaine, de s'asseoir sur la roche! Le pain, l'eau de la fontaine, la roche alpestre, l'air sauvage de la montagne, tout cela serait à moi, tandis que, reine de France, vous le savez, à les entendre, tous ces philosophes babillards, le pain que je mange, c'est le pain de mes sujets; l'eau que je bois, c'est la sueur du peuple. Si on me voit sourire, on crie au scandale sous prétexte qu'il y a de la misère en France. Que me reste-t-il donc, à moi? Croyez-le, je suis plus pauvre que la femme du pâtre, sa misère est bénie du ciel; sa cabane est délabrée, mais n'habite-t-elle pas tout le vallon? n'a-t-elle pas des tentes de verdure que Dieu lui-même entretient? Pour boire au ruisseau, elle n'a pas une coupe d'or, mais il est bien plus doux de boire dans sa main. D'ailleurs, le peu qu'elle a est bien à elle, ses plats d'étain, ses rideaux de serge, sa jupe

de toile, c'est le fruit de son travail; et moi, je vous le demande, qu'ai-je à moi?

SCÈNE III.

LA REINE, MADAME DE POLIGNAC, LE COMTE D'ARTOIS, puis MADAME DE COIGNY ET MADAME D'ADHÉMAR.

LE COMTE D'ARTOIS.

Tous les cœurs du royaume, depuis le cœur du roi...

LA REINE.

Je vous arrête : où il n'y a rien, la reine perd ses droits.

MADAME DE COIGNY, survenant.

Eh bien! comment passera-t-on cette après-midi? Serons-nous reçues par sa majesté la reine de France et de Navarre ou par sa majesté Jeannette la laitière de Trianon? Aurons-nous la joie de voir ces blanches mains suspendues aux beaux pis des vaches là-bas éparpillées?

LE COMTE D'ARTOIS.

Voyons, je suis prêt à tout. Que la reine ordonne, et je suis aux pieds de Jeannette.

LA REINE, souriant.

Relevez-vous, comte.

LE COMTE D'ARTOIS, qui était resté debout, tombe agenouillé.

J'obéis.

LA REINE, se tournant vers Mme de Coigny.

Que portez-vous donc là, duchesse?

MADAME DE COIGNY.

Un cachet; ne voyez-vous pas? C'est une rose accablée de papillons, d'abeilles, de frelons et de demoiselles.

LA REINE, lisant la devise.

« Voilà ce que c'est que d'être rose. » Donnez-moi ce cachet; de la rose nous ferons une reine.

MADAME DE POLIGNAC.

Enfin quelle comédie jouons-nous aujourd'hui? *Les Précieuses ridicules?* Qui est-ce qui sera le public? le roi n'est pas là.

LA COMTESSE D'ADHÉMAR, survenant, bas à la reine.

Le voilà qui vient; c'est bien lui. L'abbé de Vermont l'a reconnu.

LA REINE, un peu agitée.

En vérité, mesdames, je ne suis pas en train de jouer la comédie à cette heure; je suis en fureur de solitude aujourd'hui. Ce soir peut-être reviendrai-je à nos folâtres distractions. En attendant, je vais rêver là-bas sous

mon saule, le seul arbre que j'aie planté. Ne semblerait-il pas que j'aie préparé l'ombre de mon tombeau!

LE COMTE D'ARTOIS.

La reine a mis un crêpe, je ne dirai pas sur sa couronne, mais sur son cœur. La beauté n'est-elle pas faite pour sourire?

MADAME DE POLIGNAC.

Il y a des larmes qui sont plus belles que des sourires, n'est-ce pas, madame de Coigny? Vous le savez, vous qui pleurez avec tant d'à-propos!

MADAME DE COIGNY, d'un air piqué.

Moi, je ne me cache pas pour pleurer.

LA REINE, avec impatience.

Battez des ailes, jolis oiseaux, allez répandre ailleurs votre gai babil, faites-moi la grace d'une heure de solitude. La solitude est la conseillère des rois.

LE COMTE D'ARTOIS.

La solitude est bonne pour les rois, mais non pas pour les reines.

LA REINE, à madame d'Adhémar.

Vous, demeurez là; j'ai à vous parler.

(Le comte, après un profond salut, entraine Mme de Polignac et Mme de Coigny vers le Grand-Trianon.)

SCÈNE IV.

LA REINE, MADAME D'ADHÉMAR.

MADAME D'ADHÉMAR.

Enfin! je n'espérais pas vous voir sitôt seule.

LA REINE.

Vous dites donc qu'il est là-bas?

MADAME D'ADHÉMAR.

Oui, là-bas, avec les jardiniers, à qui il donne une bonne leçon, à ce que dit l'abbé. Voilà toute une semaine qu'il vient passer ici ses heures de promenade. J'etais bien loin de m'en douter, moi qui le croyais toujours en exil. Le pauvre homme! il n'a pas l'air d'un grand seigneur.

LA REINE.

C'est pourtant un grand seigneur à sa façon.

MADAME D'ADHÉMAR.

J'ai passé et repassé devant lui pour le voir tout à mon aise; celui-là n'est guere apprivoisé; en me voyant, il a pris la mine d'un hibou.

LA REINE.

D'un hibou qui voit le soleil. C'est votre beauté qui l'a ébloui.

MADAME D'ADHÉMAR.

Il me regardait à la dérobée, tout en cherchant à s'éclipser dans les branches.

LA REINE.

J'y songe! S'il allait me reconnaître? Heureusement il ne m'a jamais vue.

MADAME D'ADHÉMAR.

Mais en vous voyant, comment ne pas reconnaître la reine?

LA REINE.

C'est un sauvage, il ne doit regarder les femmes qu'à moitié. Mon costume d'ailleurs n'a rien qui me puisse trahir. Je prendrai un grand air d'insouciance. Vous croyez que les jardiniers parviendront à nous l'amener dans l'enceinte du Petit-Trianon?

MADAME D'ADHÉMAR.

L'abbé de Vermont s'y est pris à merveille : le voyant à la porte, rêvant, sans franchir le seuil, il a demandé aux jardiniers, tout en leur faisant des signes, si le Petit-Trianon était ouvert aujourd'hui aux étrangers. « Dans une demi-heure, ont répondu les jardiniers. — J'attendrai, a repris l'abbé. — Et moi aussi, a dit le sauvage. » Là-dessus, il s'est approché des jardiniers pour deviser sans façon avec eux. Dans quelques minutes l'abbé va venir; il le suivra sans doute, n'ayant garde toutefois de prendre le même chemin.

LA REINE.

Il ne voudra pas venir de ce côté s'il nous voit.

MADAME D'ADHÉMAR.

Qui sait? Il ne fuit que les hommes. S'il n'y avait que des femmes ici-bas, — Dieu nous en préserve! — peut-être serait-il plus sociable.

LA REINE.

Mais n'est-ce pas lui que j'entrevois à travers la grille?

MADAME D'ADHÉMAR.

Oui, c'est bien là l'homme de la nature et de la vérité.

LA REINE.

Vous le voyez? il vient tout en herborisant. Mais voilà que je pâlis et que je rougis!

MADAME D'ADHÉMAR.

Vous, devant qui tout le monde pâlit et rougit!

LA REINE.

Je ne croyais qu'à la majesté des titres, et je tremble devant la majesté du génie!

MADAME D'ADHÉMAR.

Vous voyez qu'il n'a pas pour de nous. On a dû lui dire qu'il rencontrerait peut-être des Génevoises ou des Flamandes.

LA REINE.

A merveille. Allons sans façon à sa rencontre, et prions-le de nous dire ce qui se fait à Trianon.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

MADAME D'ADHÉMAR, avec un accent allemand.

Voulez-vous, monsieur, nous conduire dans cette retraite? Nous sommes étrangères : qu'est-ce que ce village?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, s'inclinant.

Je suis un étranger moi-même, vivant loin de la cour. Je viens ici pour la nature, qui se montre un peu çà et là, quoi qu'on fasse pour la cacher. Je vous dirais mal ce qui se passe à Trianon.

LA REINE.

Les murs de la cour ne sont pas si hauts qu'on ne puisse à loisir regarder par-dessus.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Je passe toujours sans regarder de ce côté-là. Est-ce la peine de lever la tête pour voir la folie des cours, quand on assiste de gré ou de force à la folie des villes? Habillée de soie ou habillée de lin, n'est-ce pas toujours la même folie?

LA REINE.

Vous voyez le monde d'un regard désenchanté.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Je vois le monde tel qu'il est. N'est-ce pas notre folie qui nous fait tous aller au dénouement? Dieu a compté sur notre folie en créant le monde. Aussi que voit le spectateur? le spectacle de la folie.

LA REINE.

(A part.) Il est fou. (Haut.) Folie, si vous voulez. Qu'importe, si elle nous plaît? Enfin, vous savez sans doute par ouï-dire ce qui se passe ici, à quoi servent ces chaumières, pourquoi ces vaches se pavanent si bien sur les promenoirs de la reine? Tout cela n'est pas un mystère à Paris.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Je vous dirai mal ce que je sais à peine.

LA REINE.

Quelle est l'origine....

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Louis XIV avait imaginé le Grand-Trianon pour échapper à Versailles dans ses jours de promenades amoureuses; Louis XV imagina le Petit-Trianon pour échapper au Grand. C'est ici que Mme la comtesse Dubarry venait faire porter la queue de sa jupe par un nègre, en attendant *le bon plaisir du roi*. Ce lieu est charmant; pourquoi faut-il y secouer du pied de pareils souvenirs! Heureusement que la reine Marie-Antoinette a répandu ici un parfum de sa grace et de sa vertu.

LA REINE, respirant.

Vous avez vu la reine?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Non, je ne l'ai pas vue, mais je l'ai devinée. Elle a eu pour maîtres Marie-Thérèse, Métastase et Gluck; elle sait que le sang des Césars coule dans son cœur. Comment n'aurait-elle pas toute la noblesse et la dignité, je ne dirai pas d'une reine, mais d'une femme?

LA REINE.

Oui, l'abbé Métastase a donné des leçons à Marie-Antoinette. (Cherchant ses souvenirs d'enfance:)

Io perdei: l' augusta figlia.....

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Grace à Dieu, la reine n'imite pas Mme Dubarry; elle ne traîne pas un nègre à la queue de sa robe; ce n'est pas pour un amant ennuyé qu'elle vient ici.

LA REINE.

Et que vient-elle y faire?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Elle y vient réveiller ses souvenirs d'enfance; elle y vient oublier les ennuis dorés du trône. Ces mœurs champêtres ont toujours été du goût de la cour: la bergère rêve au bonheur des reines, les reines recherchent le bonheur des bergères. Sous Louis XIV, on avait le même caprice; lisez les Mémoires de Mlle de Montpensier. Pour la régence, voyez les mascarades champêtres de Watteau.

LA REINE.

Ces chaumières sont tout un village; à quoi bon ce village?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

C'est une école de bonne politique. (Souriant avec malice.) Malheureusement

pour la royauté, le roi est toujours de trop dans ce village. Le roi absent, tout y est pour le mieux; le roi présent, tout est fini : on ne rit plus, on ne chante plus, on ne vit plus. Aussi il y a là-bas la tour de Malborough; mais quand *madame monte à sa tour*, c'est pour voir si le roi ne vient pas.

LA REINE, un peu troublée.

N'y a-t-il pas un théâtre ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Oui, comme si la comédie n'était pas assez curieuse sur le théâtre de la cour! On est si ennuyée de son rôle, quand on a le malheur d'être reine, qu'on veut se déguiser sans cesse, tantôt en bergère, tantôt en comédienne; mais on a beau faire, c'est toujours le même cœur qui s'ennuie et qui cherche.

LA REINE.

Qui cherche ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Qui cherche ce qui n'est pas à la cour : la liberté, l'amour, la solitude, tout ce qui est l'image du bonheur ici-bas, ou plutôt l'ombre du bonheur.

LA REINE.

Le bonheur n'est-il pas à la cour comme ailleurs ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

A la cour, on ne trouve que le plaisir; or, comme l'a dit le sage, si le bonheur est un diamant, le plaisir n'est qu'une goutte d'eau. (Se retournant pour voir la prairie.) En vérité, on dirait pourtant que le bonheur habite ici. Trianon est un Éden où il ne manque rien, si ce n'est la pomme à cueillir. Ce lieu me console un peu du parc de Le Nôtre.

LA REINE.

Quoi! vous n'aimez pas la splendeur du parc de Versailles?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Je m'y trouve fort mal à mon aise; ces magnificences régulières, ces arbres taillés au cordeau, ces eaux emprisonnées dans le marbre, toutes ces recherches merveilleuses m'annoncent que cela n'a pas été fait pour moi. Je n'ose y respirer en pleine liberté, moi qui ne suis pas habillé de pourpre. J'ai toujours peur d'y rencontrer une cour folâtre qui rirait de mon habit râpé et de ma mine pensive, ou plutôt j'ai peur d'y rencontrer quelque jardinier dressé par Le Nôtre, tout prêt à me couper les cheveux et la barbe comme si j'étais un arbre sauvage. Au moins, les jardins anglais m'abusent; la liberté des arbres qui poussent comme il leur plaît, sans être soumis au ciseau sacrilége, me fait croire à ma liberté. Je vais, je viens comme un baron sur ses terres, car dès que je vois la nature telle que Dieu l'a faite,

je crois être chez moi. C'est là que je bâtis mes derniers châteaux en Espagne.

LA REINE.

Je vous comprends; mais pourquoi craignez-vous et fuyez-vous tout ce qui s'habille de pourpre? Les rois sont à plaindre plutôt qu'à craindre.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

On les craint, on les fuit, c'est tout simple. Pourquoi les plaindrait-on? On ne plaint pas les infortunes dorées.

LA REINE.

Vous êtes républicain, monsieur; voilà d'où vient votre haine pour les rois.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Ah! madame! je n'ai pas de haine, pas même pour mes ennemis! pourtant ils m'ont fait tant de mal.

LA REINE, d'un air surpris.

A vous, monsieur? Vous êtes donc un roi. (Se reprenant) Des ennemis! n'en a pas qui veut. C'est une gloire. Permettez-moi de m'incliner devant vous; permettez-moi en même temps de vous demander votre nom.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, avec un mouvement d'orgueil.

Mon nom n'est pas un mystère; peut-être avez-vous entendu parler de moi, je suis Rousseau de Genève.

LA REINE.

Jean-Jacques Rousseau!

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Un peu de bruit, un peu de fumée, un peu de poussière, voilà tout.

LA REINE.

C'est l'histoire des rois.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Vous parlez trop de rois pour n'être pas de la cour. (Regardant la reine et tressaillant.) Je croyais que la reine n'était pas ici...

LA REINE.

Elle ne veut pas y être.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Je suis loin de me plaindre, me voilà revenu d'un préjugé...

LA REINE.

Vous aimerez les rois.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

J'aimerai la reine.

LA REINE.

Comme on l'aime à la cour.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Mieux. Sérieusement, profondément, jusqu'au jour où les philosophes auront donné le dernier coup de bêche à ma tombe. Comme les trappistes, ils ne m'ont jeté que ce cri d'amitié : Frère, il faut mourir. Aussi, je ne vois pas, comme Pascal, un abîme devant mes pas, je vois une tombe ouverte. Je n'ai plus la moindre place au soleil. Les prêtres, les parlemens, les philosophes, ne m'ont-ils pas dit comme à un autre juif errant : Va, et ne t'arrête pas! Proscrit, exilé, chassé, voilà le prix de mes œuvres. Et Dieu m'est témoin que je croyais enseigner aux hommes l'amour et la vérité. Pauvre aveugle que j'étais! je combattais les grandeurs et les mensonges sans prendre le temps de combattre mes misères. Pauvre astrologue, qui se laisse choir dans le puits! Je songeais à la vie des autres, sans songer à la mienne. Aussi, comment ai-je vécu? Qu'ai-je fait de mon cœur et de ma raison? Je prêchais la grande famille humaine, où est ma famille à moi? Folie! folie! folie!

LA REINE, à Mme d'Adhémar.

Il me fait peur. Quel orgueil et quelle misère!

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, voyant passer des promeneurs.

Les voilà.

LA REINE.

Qui vient donc?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Ah! vous ne savez pas? ceux qui me proscrivent, m'exilent, me chassent ou m'insultent! Voyez-vous Grimm?

LA REINE.

C'est l'abbé de Vermont.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

C'est Grimm! c'est Grimm! je le vois bien, je le sens bien; il vient souffler sa haine dans l'air que je respire. (S'inclinant avec un profond respect.) Dieu protége la France et la reine!

SCÈNE VI.

LA REINE, MADAME D'ADHÉMAR.

LA REINE, voyant Jean-Jacques Rousseau s'éloigner d'un pas rapide.

Le voilà parti! Qu'ils sont désespérans, tous ces hommes de génie! J'aime encore mieux mon sceptre que le leur. Au moins il y a des roses à ma cou-

ronne qui en cachent les épines. (*S'interrompant.*) A propos, notre mascarade! Appelez donc les fugitifs. Moi je cours à la laiterie :

> C'est le sultan Saladin
> Qui garde dans son jardin...

Vous dites que je ne suis pas trop mal en jupe rayée.

MADAME D'ADHÉMAR.

Vous êtes adorable en manches retroussées.

LA REINE.

A merveille. Voilà le comte d'Artois qui vient faire tourner son moulin. Quel charmant garde-moulin! On a beau faire pour se rendre grotesque, on est toujours un grand seigneur.

SCÈNE VII.

LA REINE, MADAME D'ADHÉMAR, LE COMTE D'ARTOIS.

LA REINE.

Vous êtes seul, comte?

LE COMTE D'ARTOIS.

Le comte de Provence répète son rôle : il doit souffler ce soir.

LA REINE.

La tempête?

LE COMTE D'ARTOIS.

Peut-être. Pour le roi, il s'amuse : il s'est renfermé avec une serrure de sa façon.

LA REINE.

A la bonne heure; il va être heureux.

LE COMTE D'ARTOIS.

Et nous aussi. Ne trouvez-vous pas qu'il est assez curieux de voir le restaurateur de la liberté, à ce qu'ils disent, passer son temps à faire des serrures? C'est un mari dangereux; il n'y a point de porte qui tienne avec lui.

(*Le comte va au moulin, la reine va à la laiterie.*)

SCÈNE VIII.

MADAME D'ADHÉMAR, L'ABBÉ DE VERMONT.

MADAME D'ADHÉMAR.

Monsieur l'abbé va-t-il monter en chaire? Voilà son bercail qui bat la campagne.

L'ABBÉ.

Qu'on joue la comédie de la royauté, passe encore; mais la comédie du ciel, ce serait une profanation.

SCÈNE IX.

L'ABBÉ, MADAME D'ADHÉMAR, MADAME DE POLIGNAC déguisée en rosière.

MADAME DE POLIGNAC.

J'en suis fâchée, monsieur l'abbé, mais mon innocence doit être proclamée: vous me couronnerez rosière, avec le bailli.

L'ABBÉ.

Je suis fier de cette mission; en vous couronnant, j'imiterai le Seigneur, qui vous a mis sur le front la couronne de la gloire et de la beauté

MADAME DE POLIGNAC.

On n'est pas plus galant. — Quelle surprise!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE DE PROVENCE en berger, LA PRINCESSE DE LAMBALLE en bergère.

LE COMTE DE PROVENCE, chantant.

Mon sceptre est une houlette;
J'ai jeté les fleurs de lis
Pour la fraîche violette
Qui tremble au sein de Philis.

MADAME DE POLIGNAC.

Vous avez raison, comte, la violette est adorable...

LE COMTE DE PROVENCE.

Comme l'amour qui se cache.

MADAME DE POLIGNAC.

Je ne fais pas de comparaison. Je ne suis pas un poète, moi; je n'improvise pas, je n'ai pas à loisir la rime et la raison.

LE COMTE DE PROVENCE, chantant.

Si vous voulez que je m'escrime
Au jeu des vers, belle Suzon,
Vous serez la fleur et la rime,
Et moi l'amour et la raison.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE, LE COMTE D'ARTOIS.

LA REINE, une trompe à la main, au comte d'Artois.

Berger, il n'est pas temps encore de conter fleurette; voici votre trompe, que vous avez perdue, je ne dirai pas où.

LE COMTE D'ARTOIS.

Dans le boudoir de la belle duchesse.

LA REINE.

Appelez les vaches, il est temps de les traire; voyez, j'attends; Jeanneton me suit avec les jattes.

LE COMTE DE PROVENCE.

Venez, filles d'Io, les plus blanches mains du monde, (à la duchesse de Polignac et à la princesse de Lamballe) je parle aussi des vôtres, vont se suspendre à vos flancs.

LA REINE.

Soyez donc tout simplement berger, et non poète. Est-ce que les vaches entendent cette langue-là? Appelez la Rousse, appelez la Brune, appelez Jeanne, appelez Margot. Les voyez-vous qui viennent déjà! Meunier, votre farine est-elle faite? Allons, allons, il y aura goûter sur l'herbe et bal dans la prairie. L'abbé, allez chercher le violon et la cornemuse; envoyez-nous le comte de Vaudreuil et la duchesse de Coigny. Pour danser une pastourelle un peu gaie, il faut plus de figurans. (Voyant venir le roi.) Mon Dieu! le roi qui vient. (Elle pâlit et laisse tomber ses bras.)

LE COMTE D'ARTOIS.

C'est l'ennui qui vient; je cours au moulin.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

Je vais lâcher mon troupeau.

MADAME DE POLIGNAC.

Je cours chercher un bailli pour me couronner rosière.

LA REINE, à M[me] d'Adhémar.

Dépêchons-nous, Jeanneton, nous n'avons pas de temps à perdre. (Au comte de Provence.) Berger, laissons passer le roi; dans une demi-heure, nous reviendrons goûter sur l'herbe. Allez préparer des couplets.

LE COMTE DE PROVENCE.

Je vais, suivant ma bergère,
Chanter son teint florissant;
Que ne suis-je la fougère
Que son pied foule en passant?

(Tous s'enfuient.)

SCÈNE DERNIÈRE.

LE ROI, LA REINE cachée.

LE ROI.

Je croyais qu'ils étaient là tous, les grands enfans. (*Il s'assied.*) Qu'ai-je donc à faire ce soir?

LA REINE, *bas.*

Rien.

LE ROI.

Qu'ai-je donc fait ce matin?

LA REINE, *bas.*

Rien.

LE ROI.

J'ai bien faim; mais à Trianon il n'y a que du lait et du fromage, du beurre et des fraises; autant boire de l'eau. (*Voyant les moutons éparpillés autour de lui.*) Il y a pourtant là de bonnes côtelettes qui se promènent.

LA REINE, *s'éloignant.*

Dieu protége la France! Ah! Jean-Jacques! Jean-Jacques! Je suis toute soucieuse, aujourd'hui.

LE ROI.

Les ministres m'ont-ils parlé long-temps à ce dernier conseil! La France, la Prusse, l'Autriche..... (*Un silence.*) La France, l'Espagne, l'Angleterre.... (*Un silence.*) Pour bien gouverner ce beau royaume.... (*Le roi s'endort.*)

ARSÈNE HOUSSAYE.

BULLETIN.

Quand dans le pays tout est paisible à la surface, quand au sein du parlement les partis ne montrent pas une grande vivacité, il est naturel que le langage de la royauté soit calme et simple. D'ailleurs, il est toujours avantageux au ministère qui se trouve chargé d'inspirer les paroles royales d'avoir l'air de penser que tout est pour le mieux, puisqu'il donne à croire ainsi que la situation dont il trace un tableau flatteur est son ouvrage. L'optimisme est donc souvent pour la couronne une convenance, et pour le ministère une habileté.

Rien ne pouvait être plus agréable aux chambres que l'annonce de l'équilibre entre les recettes et les dépenses. Il n'y a pas de mouvement d'éloquence qui pût les séduire autant que cette simple énonciation. Il y a donc eu beaucoup d'art à placer dans le premier paragraphe du discours de la couronne la promesse de rétablir entre les dépenses et les recettes de l'état un équilibre justement désiré. Peut-être les faits ne répondront-ils pas entièrement à de si belles espérances. Il est fort possible que, dans la discussion des lois de finances, on trouve, en y regardant de près, que l'excédant de dépenses signalé si souvent dans l'une et l'autre chambre n'a pas disparu; mais l'annonce de l'équilibre n'en aura pas moins produit son effet, et c'est beaucoup à l'ouverture d'une session que de bien disposer les esprits.

En parlant des événemens graves survenus en Espagne et en Grèce, le discours de la couronne rappelle l'amitié qui unit le roi des Français à la reine de la Grande-Bretagne, et la cordiale entente qui existe entre les deux gouvernemens. On a pensé dans les conseils de la couronne qu'il était d'une extrême importance pour le gouvernement de 1830 de se montrer aux yeux de la France et de l'Europe fort de l'amitié de l'Angleterre. On a passé tout-à-fait l'éponge sur les évènemens de 1840, on a désiré qu'il ne restât plus rien de ces souvenirs fâcheux, on a voulu enfin répondre à la visite du châ-

teau d'Eu par les expressions amicales les plus explicites. Ici encore, quand on en viendra à se rendre compte de la réalité, on pourra bien éprouver quelque déception. Cette cordiale entente dont on se félicite est-elle entière? En Grèce même, où nous semblons le plus d'accord avec la Grande-Bretagne, n'avons-nous plus à craindre une rivalité jalouse? En Espagne, l'Angleterre subit aujourd'hui toutes les conséquences de la chute du parti qu'elle avait si ostensiblement appuyé. Il faudrait bien peu la connaître pour croire qu'elle accepte sans arrière-pensée la situation actuelle. Ainsi, sans parler de tous les autres points où nos intérêts peuvent se trouver en contradiction avec ceux de l'Angleterre, il est permis de douter que la *cordiale entente* ne soit jamais troublée. Toutefois, les apparences sont en ce moment assez spécieuses pour qu'on ait pu se promettre de produire quelque impression sur les chambres en parlant de notre intimité avec l'Angleterre.

Les traités de commerce conclus avec le roi de Sardaigne et les républiques de l'Équateur et de Venezuela, le mariage de M. le prince de Joinville, les progrès de notre domination en Algérie, ont trouvé naturellement place dans le discours de la couronne. Le passage le plus explicite est celui qui concerne l'annonce d'une loi sur l'instruction secondaire. On y déclare qu'il sera satisfait au vœu de la charte pour la liberté d'enseignement, en maintenant l'autorité et l'action de l'état sur l'éducation publique. Ce langage est ferme et significatif; nous sommes donc en droit d'espérer que la loi nouvelle ne livrera pas sans garanties l'éducation de la jeunesse aux entreprises des partis et du fanatisme. Que le gouvernement persévère dans cette intention louable, car sur ce point il sera vivement appuyé par l'opinion.

Plusieurs personnes s'étaient attendues à trouver autre chose dans le discours de la couronne. Elles pensaient que le projet de compléter la loi de régence par une dotation en faveur du régent était une chose assez importante pour n'être point omise dans la harangue royale. On s'attendait aussi à une allusion plus ou moins directe à la démonstration dont Londres a été le théâtre. Il n'y en a pas trace dans le discours de la couronne, qui est muet aussi sur la dotation. Peut-être au dernier moment est-on revenu à penser qu'il y aurait des inconvéniens à introduire dans le discours même de la couronne des questions aussi délicates.

Mais pour avoir été passées sous silence dans la harangue royale, les questions dont nous parlons ne disparaissent pas. La démonstration légitimiste continue de préoccuper les esprits. On en parle à la chambre des députés, on en parle à la chambre des pairs. Au Palais-Bourbon, les légitimistes s'attendent à des interpellations au milieu du débat sur l'adresse, et ils ne paraissent pas les craindre. M. Berryer se croit en mesure de tout défendre et de repousser victorieusement toutes les attaques. Si les légitimistes le prennent sur un ton aussi haut, la discussion sera vive, car à coup sûr le gouvernement et les institutions de 1830 ne manqueront pas d'avocats chaleureux. Ce débat, s'il s'engage, aura d'autant plus d'importance, qu'il peut devenir la cause déterminante d'un projet de loi dont commencent à parler

plusieurs hommes politiques. Il s'agirait de réprimer et de punir toutes relations avec le prétendant. Nous ne serions point étonnés qu'à la chambre des pairs, la démonstration des légitimistes fût aussi l'objet d'une attention sérieuse. La commission chargée de proposer le projet d'adresse en réponse au discours de la couronne a choisi pour son rapporteur M. le duc de Broglie. Sur toutes les questions que soulève la démonstration des légitimistes, le noble pair a des opinions, des principes arrêtés, et, si le débat s'engage, il y portera toute la rigueur, toute la netteté de son esprit. Il serait donc possible que nous vissions sur ce point l'initiative partir de la chambre des pairs.

Il paraît qu'aussitôt après la discussion de l'adresse le ministère portera à la chambre des députés le projet de loi sur la dotation. Il ne se dissimule pas les difficultés de l'entreprise, mais il est résolu à les affronter. Ce qui cause le plus d'inquiétude au cabinet, ce ne sont pas les résistances qu'il trouvera, soit dans la droite, soit dans l'opposition constitutionnelle; il s'y attendait; mais dans le sein même de la majorité il y a à ce sujet des scrupules, des mécontentemens qui lui donnent sérieusement à réfléchir. On cite tel homme dévoué, siégeant derrière les ministres, qui se lamente sur la situation qu'on lui fait vis-à-vis de ses électeurs en lui demandant un pareil vote. Il n'est pas seul dans cet embarras, et ses plaintes trouvent de l'écho. Toutefois, le ministère ira en avant; il espère, au moment du vote, rallier à lui tous les hommes dévoués à la monarchie de 1830; il pense qu'en face des entreprises et des démonstrations du parti légitimiste, la chambre ne saurait refuser de donner à la loi de régence un complément dont la nécessité sera prouvée. C'est ainsi que de financière qu'est la question, on s'efforcera de la rendre tout-à-fait politique.

En attendant ces grands débats, la nomination à la présidence a occupé la chambre. Nous ne nous étions pas trompés en disant que la neutralité dont avait fait profession le cabinet serait impossible au dernier moment. Au premier tour de scrutin, M. Dupin n'a eu que 65 voix, au second tour il en a réuni 82. Au premier tour, M. Dupin n'a guère eu pour lui qu'une fraction des conservateurs; au second tour, quelques membres de l'opposition constitutionnelle lui auront sans doute donné leurs voix, mais ni au premier tour, ni au second, le ministère et ses amis ne l'ont appuyé : c'est à M. Sauzet qu'ils ont donné leurs suffrages.

On dit que M. Dupin est vivement blessé de la conduite du ministère. Il est dur en effet pour un homme de son talent d'avoir été ainsi éconduit et abusé. Peut-être, avec un peu plus de pénétration et de mémoire, il ne se serait jamais flatté que le ministère et son chef, M. Guizot, lui prêtassent cet appui franc et unanime sans lequel il lui était impossible de détrôner M. Sauzet. La présidence de M. Dupin a paru parfois gênante à certains hommes politiques qui exercent sur la majorité quelque prépondérance; on n'a pas perdu le souvenir de quelques épigrammes, et l'on n'était pas tenté de rendre le fauteuil à un président si caustique. Ce n'est pas la première fois qu'en

politique on retrouve l'influence de petites rancunes quand il s'agit d'affaires importantes. Seulement, si le ministère ne voulait pas de M. Dupin pour président, il devait au mérite d'un pareil candidat, il se devait à lui-même, de faire connaître ses intentions clairement. Loin de là : il annonce la neutralité. Sur la foi de cette promesse, M. Dupin se met en avant, il avoue sa candidature, il fait appel à toutes les sympathies auxquelles il croit avoir droit dans la chambre, et il échoue tristement, parce qu'il n'est porté d'une façon sérieuse ni par la majorité ni par l'opposition.

Ce n'est pas tout : il y a eu ceci de bizarre et de fâcheux, que les légitimistes, dont la conduite est en ce moment sévèrement blâmée par la majorité, ont été appelés à exercer sur le vote de la chambre une influence décisive. En effet, pendant qu'une fraction des conservateurs nommait M. Dupin, la fraction légitimiste, en se réunissant au reste de la majorité, décidait de l'élection de M. Sauzet. L'honorable député de Lyon s'est trouvé porté par les légitimistes, dans l'intention expresse d'écarter du fauteuil M. Dupin, dont les opinions leur sont si antipathiques, et dont la fermeté leur paraît redoutable. Avec plus de franchise, le ministère eût évité qu'un homme considérable dans la chambre et vraiment dévoué aux institutions de 1830 subit devant et par les légitimistes un échec fâcheux.

M. Sauzet reste donc en possession du fauteuil. Nous concevons que beaucoup de personnes aient reculé devant l'idée de briser, pour ainsi dire, la carrière politique d'un homme honorable auquel on ne peut reprocher qu'une sorte de mollesse. Toutefois les membres de la majorité qui ont maintenu M. Sauzet à la présidence ne sauraient se dissimuler qu'ils l'ont placé dans une situation difficile. L'honorable député de Lyon doit en partie sa nomination aux légitimistes; il aura peut-être à réprimer leurs écarts dans des discussions vives. S'il faiblit, il indisposera la majorité; s'il est ferme, la minorité dont il a eu les votes le taxera d'ingratitude. Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas surpris que M. Sauzet, malgré son amour des situations tranquilles, ait préféré à une brusque dépossession du fauteuil les inconvéniens éventuels que plus tard peut avoir pour lui la présidence.

La chambre a nommé les mêmes vice-présidens que l'année dernière. Il n'y a eu de différence que dans la répartition des voix. Cette fois, c'est M. Bignon qui a recueilli le plus grand nombre de voix : l'opposition constitutionnelle a voté pour lui; elle a voulu donner à M. Bignon ce témoignage d'estime en souvenir de la fermeté qu'il a montrée dans la dernière session comme rapporteur de la commission du budget. M. de Salvandy, qui a quitté momentanément Turin pour prendre part aux délibérations de la chambre, a attaché beaucoup d'importance à être renommé comme vice-président. La chambre est constituée, et commencera sérieusement ses travaux après les complimens du 1er janvier.

A Madrid les chambres semblent frappées d'une sorte de torpeur. Où va-t-on? que faut-il faire? c'est ce que les partis paraissent ignorer. La commis-

sion chargée de la proposition d'accusation contre M. Olozaga ne s'était pas encore réunie; sur une interpellation, elle a répondu qu'elle allait s'assembler. A quoi bon si M. Olozaga a vraiment quitté l'Espagne? Il est certain qu'il a disparu de Madrid. Les dangers qui menaçaient sa vie étaient réels. Quand il sera bien constaté que M. Olozaga s'est banni volontairement de son pays, ce qu'il y aura de plus sage sera de laisser tomber cette scandaleuse affaire. Le parti modéré a obtenu le but qu'il se proposait, il a abattu son adversaire. Un procès ne servirait qu'à mettre encore une fois sur la scène la royauté elle-même. Elle n'a déjà été que trop compromise dans ce triste imbroglio, auquel il est préférable de couper court.

Les partis reprennent l'habitude de se faire justice eux-mêmes. Plusieurs officiers de la garnison de Madrid ont voulu tirer vengeance d'un article injurieux que l'*Eco del Comercio* avait lancé contre la reine Marie-Christine. Ils se sont rendus dans les bureaux du journal, ils ont brisé les presses et maltraité quelques employés. Interpellé au sujet de ces excès, le ministre des affaires étrangères a répondu qu'il allait se mettre en mesure d'instruire la chambre de toutes les procédures et enquêtes dressées par les autorités. Cette réponse a médiocrement satisfait la chambre.

Le ministère espagnol n'exerce aucune autorité sur les cortès. Quand ses membres essaient de tenir un langage un peu ferme, ils ne parviennent qu'à exciter les murmures de l'assemblée, qui paraît n'avoir pour eux ni confiance ni considération. M. Gonzalez Bravo s'est avisé de dire que la chambre devrait se borner à s'occuper des projets de loi qui lui sont proposés, plutôt que de se livrer à de perpétuelles interpellations. A ces mots, plusieurs membres des cortès se sont plaints amèrement d'entendre les organes du gouvernement manquer ainsi d'égards envers les représentans de la puissance législative. Le ministère actuel a la prétention de rester au pouvoir et de gouverner; il est douteux qu'il le puisse. S'il est encore debout, c'est que les hommes vraiment importans ne se sont pas encore résolus à prendre le poids des affaires.

Le déplorable incident dont M. Olozaga est le triste héros a mis partout le trouble et la désorganisation. M. Olozaga avait promis de sortir triomphant d'une situation difficile; il avait donné à tout le monde des espérances. Les hommes les plus considérables du parti progressiste avaient pour ainsi dire abdiqué entre ses mains, pleins de confiance dans son habileté. Après sa chute, ils trouvent le terrain plus brûlant que jamais. De leur côté, les modérés, quoique numériquement un peu plus forts au sein des cortès, ne paraissent pas sûrs de leur prépondérance, ils hésitent, ils temporisent, ils se font représenter au pouvoir par des hommes insuffisans, et cependant le désordre reparaît. L'émeute de l'*Eco del Comercio* est un affligeant symptôme.

S'il faut en croire le *Times*, qui vient de s'attacher dans un long article à démontrer à la France les avantages qu'elle recueille d'une alliance intime

avec l'Angleterre, Madrid sera témoin de l'union étroite des deux gouvernemens. Ils vont agir de concert. Cette action combinée sera toute puissante pour soutenir le trône d'Isabelle, et quels que puissent être la marche et le cours des évènemens, cette alliance, dit le *Times*, présente un obstacle aux empiètemens de toute autre puissance, obstacle qui sera insurmontable tant que ces liens ne seront pas dissous. Dans la question du mariage d'Isabelle, nous verrons les deux cabinets des Tuileries et de Saint-James marcher d'accord. Le *Times* l'annonce, et le discours de la couronne nous fait voir que tel est l'espoir de notre gouvernement. Les conversations du château d'Eu ont cet été préparé ce résultat. On s'est fait des concessions réciproques : ni la France ne proposera un prince français, ni l'Angleterre un prince allemand. On demande au roi de Naples un de ses frères. On n'a encore reçu du monarque napolitain ni consentement ni refus. L'Autriche soutient toujours les prétentions du fils de don Carlos, et d'ailleurs elle n'est pas pressée de voir finir cette affaire.

Sur ce point nous croyons qu'à Paris la reine Marie-Christine n'a pas plus d'impatience que M. de Metternich. Si Isabelle se mariait promptement, Marie-Christine n'aurait plus que bien peu de temps pour exercer son influence sur sa fille. Il est douteux qu'elle trouve dans son gendre la même déférence. Aussi la reine-mère est loin de désirer qu'on précipite la conclusion du mariage d'Isabelle : elle souhaite plutôt qu'on lui laisse le temps de retourner sans danger à Madrid, d'y rétablir son crédit, et de se faire le chef politique du grand parti dont Narvaez et Concha sont les soldats.

Maintenant, de quel œil l'Angleterre verra-t-elle le retour de Marie-Christine? Cette puissance a soutenu Espartero et le tient comme en réserve. Le triomphe et le retour de la reine-mère ne lui paraîtraient-ils pas trop menaçans pour ses intérêts? Cependant la France ne saurait avoir la même manière d'apprécier les choses. On voit qu'au sujet de l'Espagne il n'est pas besoin d'aller loin dans les éventualités de l'avenir pour trouver des causes de dissidence entre la France et l'Angleterre.

La Russie s'est ravisée. Elle n'affiche plus une antipathie insurmontable envers la révolution grecque. Le cabinet de Saint-Pétersbourg a déclaré qu'il adhérerait à tout ce qui obtiendrait l'approbation du roi de Bavière; il ne se croit pas le droit d'être plus exigeant que le père du roi Othon. On aura réfléchi, à Saint-Pétersbourg, qu'on ne gagnerait rien à se mettre tout-à-fait en dehors des affaires de la Grèce. Armer de nouveau le sultan contre les Grecs est aujourd'hui une entreprise chimérique. Constantinople n'a plus ni force ni volonté. Il devient donc nécessaire pour la politique russe de paraître amnistier la révolution grecque pour arriver au rétablissement des relations diplomatiques. Dans l'avenir, ce sera auprès de l'assemblée nationale, de ses membres et de ses différens partis, que la Russie renouera ses intrigues. Elle changera de jeu, de moyens, mais elle ne changera pas de but.

Athènes est en train de conquérir la liberté politique, c'est fort bien; mais

qu'elle ne perde pas, chemin faisant, la liberté d'esprit. Est-il vrai qu'un poète, M. Alexandre Soutzos, ait été menacé de voies de fait pour avoir écrit quelques vers satiriques? Dans la rue, il a été poursuivi de huées, de clameurs, et des groupes populaires ont manifesté l'intention de se porter contre le poète à des violences. Voilà des Athéniens bien dégénérés! Qu'ils consultent donc leur vieille et illustre histoire. Ils y verront que jamais peuple n'a été plus spirituellement tolérant que les Athéniens du temps de Périclès et d'Aristophane. Ces bons et intelligens Athéniens riaient aux éclats des traits qu'on leur lançait; ils permettaient qu'on leur donnât la comédie à leurs dépens. Aristophane traduisait sur le théâtre le peuple lui-même sous les traits d'un vieillard crédule, dupe de tous les fripons, qui n'étaient autres que les hommes politiques de l'époque; on voit qu'il y en avait pour tout le monde. Si les Grecs d'aujourd'hui n'ont pas assez de ces antiques leçons, qu'ils regardent un peu ce qui se passe parmi nous, qu'on traite souvent d'Athéniens. Qui n'est pas ici justiciable de satires plus ou moins spirituelles, et qui songe à s'en fâcher? Nous n'avons pas l'esprit moins bien fait que les Athéniens du bon temps; malheureusement ce qui nous manque, ce sont les Aristophanes.

Est-ce que par hasard les Bavarois, pendant le court séjour qu'ils ont fait en Grèce, auraient communiqué à ses habitans quelque chose de la susceptibilité allemande? Les Grecs auraient-ils donc besoin d'être mis au régime de la censure? Quand on affiche l'ambition de conquérir la liberté, on doit la vouloir avec toutes ses conséquences, et en vérité, dans un pays où, il y a des siècles, la tribune et le théâtre avaient de si grandes licences, la liberté de la presse doit pouvoir facilement s'établir.

En rappelant M. Vivien au sein du conseil d'état, en lui donnant l'entière succession de M. Dumon, le ministère n'a pu trouver que des approbateurs. C'est là un de ces actes où la justice rendue à la personne s'accorde avec l'intérêt général. M. Vivien n'a pas dû hésiter à rentrer dans une carrière où il avait su prendre un rang éminent; ses amis politiques, qu'il a consultés, ont été unanimes pour lui conseiller d'accepter une offre qui lui a été d'ailleurs faite par M. le garde-des-sceaux avec une promptitude tout-à-fait amicale et courtoise. Au reste, la sortie de M. Dumon laissait dans le sein du conseil d'état un vide qu'il était urgent de combler. Cette fois, le ministère a eu la main heureuse.

Vous verrez que personne n'aura de tort à se reprocher envers la mémoire de Molière. M. l'archevêque de Paris déclare qu'il n'a pas songé un instant à s'immiscer dans une question qui doit sous tous les rapports lui rester tout-à-fait étrangère. On avait dit que l'autorité s'opposait à ce qu'on jouât *Tartufe* le 15 janvier 1844; il n'en est rien : on jouera *Tartufe*, et tout ce qui est nécessaire et convenable pour l'inauguration de la statue de Molière sera fait.

On ne peut en vérité soupçonner personne de se croire un trop grand per-

sonnage pour rendre hommage à la gloire d'un poète que l'Europe met à côté de Shakspeare et que Louis XIV honorait. Il est admirable de voir comment le nom de Molière grandit encore tous les jours. Plus la saine critique littéraire fait d'études et de progrès, plus aussi les œuvres de nos contemporains se multiplient, plus l'admiration qu'inspire Molière devient intime et profonde.

Dans ce *crescendo* de renommée, Molière a aussi des compères, les faux dévots, les gens qui, au nom de la religion et de l'église, veulent conquérir sur la société une autorité sans limites. Quand on lit certains journaux, certains factums, certaines lettres pastorales, comment ne pas songer à *Tartufe?* Il se trouve qu'une comédie, faite au XVIIe siècle, dans une époque éminemment religieuse, devient une arme dont on se sert dans la lutte. Cela nous rappelle cet honnête bourgeois qui était bien convaincu que *Tartufe* était de Voltaire.

La semaine qui va s'ouvrir sera marquée par la reprise de *Bérénice*. L'œuvre de Racine aura pour interprète Mlle Rachel. Dans notre *revue dramatique*, que nous remettons à huitaine, nous essaierons d'apprécier cette nouvelle création qui sera, nous l'espérons, pour la jeune tragédienne un nouveau triomphe. Si nous sommes d'ailleurs en retard avec les théâtres, c'est qu'il faut l'avouer, les théâtres sont un peu en retard avec nous. On doit croire toutefois que cette situation ne se prolongera point, et déjà pour la semaine prochaine nous aurons à juger une pièce nouvelle de M. Dumas. En ce temps d'activité, sinon féconde, du moins incessante, la critique n'est jamais long-temps au dépourvu.

La Grèce plus que jamais peut-être mérite de fixer l'attention des voyageurs. Qu'il se borne aux recherches de l'archéologue ou qu'il se préoccupe surtout des hommes et des choses du présent, celui qui visite aujourd'hui la Grèce trouve dans ce pays tant de fois décrit plus d'un aspect encore sur lequel sa curiosité peut s'appliquer utilement, et sur lequel les touristes n'ont pas tout dit. Nous en voyons la preuve dans un ouvrage dont quelques extraits ont paru dans cette *Revue* (1). L'auteur, M. Buchon, a pu recueillir dans un séjour de deux années sur la terre des Hellènes bien des renseignemens, bien des souvenirs qui s'adressent également à l'homme du monde et à l'érudit. Deux choses surtout préoccupent M. Buchon en Grèce : l'une, ce sont les traces qu'a laissées la domination des chevaliers français en Morée, cette

(1) *La Grèce continentale et la Morée en* 1840 *et* 1841, par M. Buchon, chez Gosselin, 1 vol. in-18.